
LLI







VOYAGES
EN ASIE.



Paris — Impr. Lacour et C., rue Soufflot, 16.

Ch. Mettais del. Imp Wander.

CHINOISE.

(Timkowski.)

J. BRY aîné, Éditeur.

VOYAGES
EN ASIE

PAR

TIMKOWSKI — AMHERST
— MARCARTNEY — BURKARDT — FINLAYSON —
FRASER — HEBER — BURNES
— FONTANIER — COX — JACQUEMONT — KÆMPFER — DOBEL —
GEORGE ROBINSON.

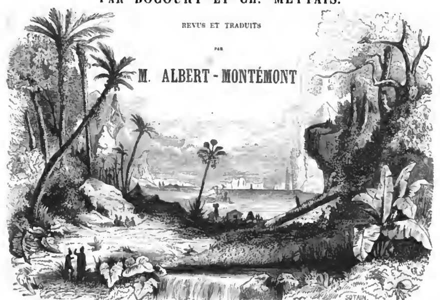
ILLUSTRÉS

PAR BOCOURT ET CH. METTAIS.

REVUS ET TRADUITS

PAR

M. ALBERT-MONTÉMONT



PARIS. - 1855.

CHEZ J. BRY AINÉ, ÉDITEUR,

27, Rue Guénégaud. 27.







Les Mongols qui, avec nos sentinelles, étaient chargés de garder nos bagages....

TIMKOWSKI

(1820-1821.)

VOYAGE A PÉKING PAR LA MONGOLIE.

PRÉLIMINAIRE.

Les Portugais furent les premiers qui fréquentèrent les côtes de la Chine. Leur expédition eut lieu en 1517. C'était l'époque de leurs plus brillants exploits. Ils rendirent de si importants services aux Chinois, que ceux-ci, en récompense, leur accordèrent à l'extrémité méridionale de la Chine un terrain pour bâtir une ville auprès d'un port sûr, avec divers autres avantages : c'était *Macao*, ville aujourd'hui fortifiée et très commerçante, élevée sur une presqu'île de la province chinoise de Canton, avec un port assez commode et une population d'environ trente mille âmes.

Vers le milieu du dix-septième siècle, les Hollandais ayant aidé les Chinois à soumettre un rebelle dangereux dont les flottes infestaient la mer Jaune, obtinrent de l'empereur, entre autres avantages, celui d'être invités à Péking, où régnait alors le premier empereur des Tartares Mantchous. Son successeur fit à son tour un bon accueil à tous les étrangers instruits qui arrivèrent dans son pays, notamment aux jésuites, qui furent bientôt chargés de la rédaction de l'almanach impérial, publication d'autant plus importante que les Chinois règlent sur elle presque toutes les actions principales de leur vie.

Les Anglais demeurèrent assez longtemps sans trouver l'occasion de se rendre utiles à l'empire chinois. Cependant ils résolurent de reconnaître ce qu'on appella la *Rivière de Canton*. Ils furent d'abord contrariés dans leurs entreprises par les Portugais établis à Macao; mais enfin leurs vaisseaux arrivèrent jusque près du fort de Canton. Le vice-roi s'en émut à leur vue, et après un long pourparler il traita avec les Anglais, en apprenant à respecter le pavillon britannique jusqu'alors si décrié secrètement par leurs rivaux les Portugais.

Les relations commerciales des marchands de Londres avec ceux de Canton demeuraient exposées à toutes sortes de vexations de la part des indigènes. Ces vexations durèrent assez longtemps pour nécessiter l'envoi d'une ambassade à Péking. On était loin toutefois de se flatter qu'une entreprise aussi importante pût réussir complétement; on savait que la cour de Péking est peu jalouse d'avoir des rapports avec d'autres puissances, et qu'elle défend à ses sujets ces sortes de rapports avec des étrangers. Mais on espérait qu'un envoyé d'un rang élevé et chargé d'une mission faite pour commander le respect chez les nations civilisées obtiendrait nécessairement quelques avantages. En conséquence Georges II confia cette mission à lord Macartney.

C'était un homme dont la réputation de talent, d'habitude aux affaires et de probité, était solidement établie. On lui avait déjà confié plusieurs missions diplomatiques, une entre autres à Saint-Pétersbourg. Il

accepta avec empressement l'ambassade à Péking. On lui permit de choisir ses compagnons de voyage. La Compagnie des Indes-Orientales lui fournit tout ce qu'il put désirer avec un vaisseau de guerre, tandis que le gouvernement britannique mit à sa disposition un certain nombre d'artilleurs et de soldats, quatre pièces de campagne et un corps de musique. On parvint à trouver deux jeunes Chinois qui faisaient leurs études au collége de Naples, et qui ne demandèrent pas mieux que de profiter de cette circonstance pour retourner dans leur patrie.

Muni de ces instructions, lord Macartney mit à la voile pour Portsmouth, le 26 septembre 1792, et après avoir passé à Madère, à Ténériffe, aux îles du Cap-Vert, à Rio-Janeiro, capitale du Brésil, traversé la partie méridionale de l'Océan Atlantique et de l'Océan Indien, franchi le détroit de la Sonde et relâché à Batavia dans l'île de Java, passé en vue de l'extrémité méridionale de l'île de Sumatra, relâché à Bantam, traversé le détroit de Banca, puis la mer de Cochinchine, il arriva près de Macao, à l'extrémité sud de la Chine, le 26 juin 1793. On fit voile de là pour la mer Jaune, afin d'atteindre l'embouchure de la rivière de Pei-Ho, où l'on se trouve en effet vers la fin de juillet 1793.

Comme les vaisseaux anglais ne pouvaient pas remonter le Pei Ho, rivière qui arrive de Péking, on chargea sur un nombre suffisant de jonques le bagage et les présents destinés à l'empereur de la Chine, et dont sir Staunton, rédacteur de la *Relation* et compagnon de voyage de lord Macartney, fait une ample énumération. Les deux vaisseaux qui avaient amené l'ambassade repartirent pour explorer les côtes de la Chine et du Japon, tandis que l'ambassadeur entrait le 3 août 1793 dans la rivière de Pei-Ho, à bord de trois bricks. Les gardes, les musiciens les domestiques et les autres personnes attachés à l'ambassade le suivaient dans les jonques qui portaient les bagages et les présents.

Lord Macartney put bientôt arriver à Péking et fut admis à l'audience de l'empereur. Il revint par l'intérieur et il était de retour à Canton en 1793. De Canton il se rendit à Macao, et de Macao il revint par le cap de Bonne-Espérance, pour être de retour en Angleterre le 5 septembre 1794, après une absence d'environ deux ans.

En 1816, les intérêts de la Compagnie des Indes-Orientales, lésés par les tracasseries du vice-roi de Canton, déterminèrent le gouvernement britannique à envoyer à Péking une nouvelle ambassade, et lord AMHERST fut chargé de cette mission. Elle était le 25 juillet de la même année dans le golfe de Petchili, et le 31 devant Péking.

Le 25 août suivant, elle devait être admise à l'audience de l'empereur; mais comme les mandarins exigeaient que l'ambassadeur anglais se prosternât devant le monarque du céleste empire, ce qui ne pouvait être, la mission fut congédiée, pour revenir par l'intérieur, comme l'avait fait lord Macartney. Elle était de retour à Canton vers le 1er janvier 1817.

Arrivons maintenant à la mission de TIMKOWSKI, qui allait avoir lieu par le nord ou la Mongolie en 1820 et 1821.

RELATION.

Établissement d'une mission ecclésiastique à Péking, son objet, sa composition. Préparatifs de voyage (1).

Le 14 juin 1728, un traité de paix fut conclu entre l'ambassadeur extraordinaire de Russie et les ministres de l'empire chinois. Le cinquième article de ce traité est conçu dans les termes suivants :

« Les Russes occuperont désormais à Péking (ou Pékin) le Kouan ou la cour qu'ils habitent en ce moment. D'après les désirs exprimés par l'ambassadeur russe, une église sera élevée avec l'aide du gouvernement chinois. Le prêtre qui est actuellement à Péking, et les trois autres qui sont attendus, habiteront le Kouan, dont il vient d'être parlé. Ces trois prêtres seront attachés à la même église, et recevront les mêmes émoluments que le prêtre actuel. Les Russes seront libres d'adorer leur Dieu suivant les rites de leur religion. Quatre jeunes étudiants et deux autres personnes d'un âge plus avancé, possédant les langues latine et russe, seront également admis dans cette maison, l'ambassadeur désirant les laisser à Péking pour y apprendre la langue du pays. Ils seront entretenus aux frais de l'empereur, et auront la liberté de rentrer dans leur pays aussitôt qu'ils auront en fini leurs études. »

Aux termes de ce traité, la mission russe, composée de six ecclésiastiques et de quatre laïques, s'établit à Péking. Les prêtres desservent alternativement le couvent de la Purification et l'église de l'Assomption, situés dans le même quartier de la ville, et primitivement habités par les Russes que le gouvernement chinois en éloigna après la destruction d'Albazin, forteresse russe qui avait été construite sur les bords de l'Amour. Les laïques sont des jeunes gens qui sont obligés d'étudier le mantchou et le chinois, et d'acquérir une connaissance exacte du pays. Tous résident dans le Kouan, bâtiment vaste dont une partie, connue sous le nom de cour de l'Ambassade, est entretenue par le gouvernement chinois, et l'autre, qui renferme le couvent, est à la charge de la Russie.

Le séjour régulier de la mission à Péking est fixé à dix années, et à l'expiration de cette période elle est relevée par une autre; mais le correspondance en ministère russe des affaires étrangères, au nom du sénat dirigeant, avec le tribunal de Péking, est sujette à tant de délais que la résidence des missionnaires se prolonge toujours.

En exécution du cinquième article du traité, une nouvelle mission quitta Saint-Pétersbourg en 1819 pour relever celle qui était à Péking depuis le commencement de 1808. Elle arriva à Irkoutsk en février 1820, et le 1er juillet à la forteresse de Troïtsko-Savskaia, mieux connue sous le nom de *Kiakhta*, et elle se tint en mesure de passer la frontière dans le mois.

Le gouverneur général de la Sibérie avait donné avis en mai de l'arrivée de la mission aux deux chefs chinois, le kion-vang, prince du second rang, et l'amban, ou adjoint de ce prince, qui résident à l'Ourga, ville mongole située à deux cent soixante werstes au sud de Kiakhta (1). La nouvelle mission se composait d'un archimandrite, qui en était le chef, et de cinq autres ecclésiastiques d'un rang inférieur, et de quatre jeunes gens âgés de vingt-deux à vingt-sept ans. L'en-

(1) L'ouvrage original de Timkowski est en langue russe. Nous avons fait notre traduction sur celle qui a paru en anglais.

Timkowski, employé au ministère des affaires étrangères à Pétersbourg, partit en 1820 pour Kiakhta, fort situé sur la frontière qui sépare la Sibérie des possessions chinoises. Il traversa la Mongolie, le grand désert de Gobi, puis la grande muraille de la Chine, et arriva au bout de quatre mois à Péking, où il fit un séjour de cinq mois et demi, pendant lequel il put visiter librement la capitale du céleste empire, de manière à pouvoir en donner une description complète, en s'aidant toutefois des travaux de ses devanciers, et notamment de ceux des jésuites, qui avaient habité longtemps cette même capitale, d'où ils ne furent que tardivement proscrits. A. M.

(1) Cette ville est connue parmi les Mogols sous le nom de *Kouren : Ourga* ou *Oergué* signifie, dans leur langue, l'habitation d'une personne de distinction. Kouren est le nom d'un lieu fermé. Ces dénominations s'appliquent principalement au koutoukoo, le grand-prêtre des Mongols. A. M.

tretien de la mission coûte annuellement à la Chine plus de 1,000 roubles et 9,000 livres de riz; quant au gouvernement russe, il y emploie 16,250 roubles d'argent, et, sur cette somme, 1,000 roubles sont mis à part pour l'entretien et l'éducation des jeunes albazins (1) qui demeurent à Péking.

Je fus désigné pour accompagner cette mission de Kiakhta à Péking, et pour y ramener celle qui y résidait depuis 1808.

J'avais sous moi un inspecteur de bagages, un interprète mongol et un Mantchou, avec un détachement de trente Cosaques qui escortaient les bagages. Dès l'instant où la mission eut passé les frontières du territoire russe, elle fut sous la protection du gouvernement chinois.

Dix charrettes couvertes, traînées chacune par trois chevaux, avaient été fabriquées à Irkoutsk pour transporter les membres de la mission de Kiakhta à Kalgan. Le bagage fut porté par des chameaux dont quelques-uns avaient été achetés, et les autres furent fournis par les Bouriates. Nous avions de plus vingt chameaux de relais, cent cinquante chevaux et vingt-huit bœufs. Ceux de mes effets qui n'étaient pas exposés à souffrir de l'action de l'air étaient transportés dans de petites charrettes à un cheval.

Nous avons déjà dit que la mission avait commencé ses préparatifs pour sortir de la Russie au mois de juillet, afin d'éviter les inconvénients inséparables d'un voyage dans la saison des sécheresses, à travers les froides et arides steppes de la Mongolie, le désert de Gobi surtout. Les conducteurs chinois n'arrivèrent pas avant le 27 août au Maimatchin, ou village de commerce situé vis-à-vis Kiakhta, près de la frontière, et à quatre werstes de Troïtsko-Sauskaïa. Je me rendis ce même soir au Maimatchin pour m'arranger avec les officiers de Péking relativement à notre voyage. Nos conducteurs chinois étaient en premier lieu un inspecteur nommé Tching, qui était bitketchi, ou secrétaire de septième classe (2), et auquel on donnait mal à propos le titre de galaï da (3). Tching lao-yé (lao-yé signifie *monsieur*) avait environ soixante ans. Il portait à son bonnet, mais quand il était hors de la capitale seulement, un bouton fait d'une pierre blanche opaque, qui lui donnait le rang de mandarin de sixième classe. Il était accompagné de Tchakdour, interprète mongol, d'un jeune homme qui parlait parfaitement le chinois, et de deux nerbas ou domestiques, le père et le fils. En second lieu venait Ourgenthaï-Boschko (4) ou sergent-major, âgé de quarante-cinq ans, et qui était aussi servi par un nerba. Quand il n'est pas dans la capitale, il a sur son bonnet un bouton doré qui appartient aux officiers chinois de la septième classe. Le dzargoutchi (5) nous avait fait dire par un négociant en rhubarbe de la Boukharie ou Turkestan (1) que ce boschko était adonné à la boisson.

Nous avions aussi avec nous quelques Kalkhas mongols, notamment un joyeux vieillard de soixante-cinq ans, qui portait à son bonnet un bouton de corail taillé. Il avait été plusieurs fois à Irkoutsk, ayant accompagné les missions russes à travers tout le pays des Kalkhas en 1794 et 1795, et encore en 1807 et 1808. Il était accompagné d'un jeune homme, un des gardes-du-corps d'un prince mongol de la cinquième classe.

Après avoir passé deux heures environ avec le dzargoutchi, nous revînmes à Troïtsko-Sauskaïa.

Il restait encore à régler une affaire importante, les présents à faire à nos conducteurs pour les décider à pourvoir sans délai la mission de djourts ou kibitkis, qui sont des tentes de feutre, et d'autres choses indispensables dans un voyage si long et à une saison si avancée de l'année. Comme je connaissais le goût de ces Asiatiques, je leur envoyai le lendemain les cadeaux qui pouvaient le mieux les flatter.

Le 29 août à midi, les conducteurs de la mission, suivis de leurs gens, et accompagnés du dzargoutchi et d'un détachement de Mongols armés d'arcs et de flèches, arrivèrent à Troïtsko-Sauskaïa. Plusieurs d'entre eux me firent visite, ainsi qu'au chef de la mission et au conseiller de la chancellerie de la frontière.

Je fis un présent au marchand de Turkestan pour le remercier de ce qu'il nous avait servi d'interprète chinois, lors de nos entrevues avec le dzargoutchi, le bitketchi et le boschko. Je fis aussi quelques cadeaux aux domestiques de ces personnages; car dans cette partie de l'Asie, le moindre mot que l'on adresse à un homme auquel on demande un service doit être appuyé d'une preuve palpable de gratitude, pour faire quelque impression.

Le 30 août, jour de la fête de Sa Majesté Alexandre, un *Te Deum* fut chanté dans l'église de Kiakhta. Cette cérémonie fut suivie d'un repas donné par le conseiller de la chancellerie, commissaire de la frontière, et auquel assistèrent le dzargoutchi, le boschko, les principaux commerçants chinois et les conducteurs de la mission. On y porta les santés de l'empereur de Russie et de l'empereur de la Chine. Ces toasts étaient accompagnés de salves d'artillerie et du son des cloches, pendant que les soldats de la garnison remplissaient l'air de leurs chants. La franche gaîté de cette petite fête fit sur l'esprit de nos étrangers une très vive impression.

La nouvelle mission quitte la Russie. Voyage à l'Ourga.

Après toutes les dispositions préliminaires, la mission partit pour Péking. Nos bagages quittèrent Troïtsko-Sauskaïa; venaient ensuite les membres de la mission dans les voitures du directeur de la douane et du conseiller de la chancellerie, qui nous accompagnèrent avec un corps de Cosaques. Nous étions suivis par les officiers civils et les habitants du lieu. Aussitôt en arrivant à Kiakhta, nous nous rendîmes à l'église, puis à la maison d'une personne qui nous reçut au nom des marchands de la ville. Pendant ce temps, notre bagage, escorté par le commandant de Troïtsko-Sauskaïa, nous devança à la première station, qui est à sept werstes environ de Kiakhta. Nous retournâmes après dîner à l'église pour rendre grâce à Dieu avant de quitter notre pays, et accompagnés par le clergé de Kiakhta, croix en tête, nous arrivâmes sur la ligne de la frontière, et les cloches étaient en

(1) Ce sont les descendants des Cosaques d'Albazin. A. M.

(2) Les rangs civils et militaires se divisent, à la Chine, en sept classes, dont chacune se subdivise en deux, *senior* et *junior*. A. M.

(3) Les *galaï da*, qu'il ne faut pas confondre avec les *galaï amban*, sont les collègues des *oukeri da*. Ils ont divers emplois : quelques-uns habitent les villes frontières, où ils ont l'inspection de l'artillerie et des arsenaux; d'autres sont appelés à surveiller et à diriger les affaires des tribus nomades qui dépendent du gouvernement chinois. Ces galaï da sont ou de la première division de la quatrième classe, ou de la même division de la cinquième. Ils ont, dans cette position, le grade de major ou de capitaine. A. M.

(4) Quand les fonctionnaires chinois franchissent la grande muraille pour des affaires du gouvernement, ils ont le privilége de porter à leurs bonnets un bouton qui leur donne le rang le plus élevé de la classe suivante. A. M.

(5) C'est le titre d'un officier chinois qui réside au Maimatchin. Il est désigné par le conseil des affaires étrangères, et a la surintendance sur ce qui est relatif à la frontière et au commerce. Il est assisté d'un boschko ; ces deux fonctionnaires restent trois ans dans cette place. A. M.

(1) La seconde dénomination est plus correcte que la première; car les habitants de ce pays se qualifient tous de Turcs. Ils parlent en effet leur langue et professent leur religion. C'est le même peuple que celui qui habite les pays qui s'étendent au nord vers les frontières russes, à l'ouest jusqu'à la mer Caspienne et jusqu'à l'Afghanistan au sud. A. M.

branle pendant ce temps. Malgré la pluie, la curiosité avait réuni un grand nombre de Chinois et de Russes. A six heures du soir, après être resté quelque temps chez le dzargoutchi, nous entrâmes sur le territoire de l'empire chinois, accompagnés du directeur des douanes et du conseiller de la chancellerie. Quand nous fûmes arrivés aux tentes que les Chinois avaient dressées à la distance de trois werstes (1) à peu près, le dzargoutchi nous régala de thé; ensuite nous primes congé de nos compatriotes, et bien qu'il plût très fort nous commençâmes notre voyage. Notre avant-garde était composée de vingt cavaliers mongols commandés par un dzanghin qui portait à son bonnet un bouton blanc opaque, signe du rang de cornette qu'il occupait. Il avait avec lui un koundoui (sergent-major mongol) qui avait au bonnet un bouton de cuivre.

Le bitketchi et le boschko suivaient ce détachement dans une chaise chinoise, char à deux roues, couvert, ayant de chaque côté une petite fenêtre; elle était conduite par deux postillons à cheval, de front. Ensuite venaient deux autres voitures contenant les membres de la mission, tirées par des chevaux de poste chinois. L'inspecteur du bagage et l'interprète étaient à cheval ainsi que moi, et nous avions avec nous dix Cosaques. Le roussoulacktchi-Ivam ne nous quitta pas de tout le voyage.

Après avoir fait quatre werstes environ, nous nous arrêtâmes et trouvâmes quatre tentes préparées pour nous (2), une destinée au clergé, l'autre aux étudiants, la troisième à moi et à ma suite, la dernière aux Cosaques. Notre bagage était déjà arrivé; les chevaux et les bœufs paissaient, et quant aux chameaux, on les avait disposés pour le voyage en les privant de nourriture et d'eau depuis douze jours. Les chevaux qui avaient transporté le bagage passèrent aussi la nuit sans manger, afin d'être plus forts le lendemain; car c'est la méthode qu'emploient les Mongols et les habitants de la Sibérie.

Le dzanghin et le koundoui, qui nous avaient accompagnés depuis la frontière, allaient retourner à Kiakhta; quand ils vinrent m'informer de leur départ, et nous souhaiter un bon voyage, je leur fis présent à chacun d'une peau de chèvre noire, suivant la coutume. On ne fait de présents précieux qu'aux personnes de distinction. Nous soupâmes à dix heures avec le chef de la mission.

Nous étions campés dans un lieu nommé *Ghilan-Nor* (lac Blanc); c'est une plaine riante, abondante en pâturages, qui s'étend au sud de Kiakhta, à la distance de deux werstes et d'est en ouest, jusqu'à la partie russe de Kiran. A l'est de notre station étaient deux lacs sur les bords desquels le dzargoutchi du Maïmatchin habite pendant l'été pour jouir du plaisir de la promenade et de la chasse.

Le 1er septembre, au lever du soleil, nous entendîmes de tous côtés les mugissements des bœufs et des chameaux. De grands troupeaux paissaient çà et là, les chevaux étaient en liberté, la fumée s'élevait du milieu des tentes sur plusieurs points de la plaine. Ce tableau de la vie nomade, si nouveau pour nous, nous rappelle ce que devaient être les jours heureux des patriarches. Quelques Mongols appartenant à la garde chinoise des frontières et que les marchands chinois empêchent de trafiquer à Kiakhta, vinrent nous offrir de nous vendre des chameaux; mais je refusai leurs propositions, dans l'espoir d'obtenir de meilleures conditions à Ourga. Nous nous étions mis en devoir de partir de bon matin, mais beaucoup de temps s'écoula avant que nos gens eussent repris leurs chevaux et chargé les chameaux, qui étaient très farouches. Un de nos chevaux reprit le chemin de la frontière, et son galop était si rapide, que personne entre les Mongols ou les Cosaques ne put le reprendre.

Nous commençâmes enfin notre voyage, précédés des bagages, des chameaux et des charrettes, dans l'ordre que l'on observa pendant toute la route jusqu'à Péking. Les membres de la mission étaient dans leurs voitures, et les chevaux suivaient lentement pour ne pas être trop fatigués; un Mongol, ayant cinq soldats sous ses ordres, était chargé des bœufs, et la nuit trois Cosaques veillaient à tour de rôle. Je pris le parti d'aller à cheval jusqu'à Péking : j'avais sous mes ordres l'inspecteur des bagages, l'interprète et un Cosaque. Nos guides chinois nous avaient quittés la matin de bonne heure.

Nous suivîmes la route de poste d'été, qui va directement au sud de Kiakhta à Ourga, et après avoir quitté la station, nous traversâmes les terres basses en travers desquelles coule le Boro, petite rivière fangeuse. C'est le traité de 1728 qui nous ouvrit cette route de la capitale de l'empire chinois, qui est presque inaccessible aux autres nations de l'Europe.

L'été ayant été très humide, la plaine était couverte d'eau et extrêmement marécageuse. Après une marche de trois werstes, nous gagnâmes un point plus élevé d'où nous pouvions voir encore Kiakhta.

De là nous continuâmes à aller dans le sud, en traversant sur cette éminence une petite forêt de bouleaux et de pins. On n'y voyait pas un champ labouré; mais la plaine était couverte de la plus riche verdure, effet de la pluie et de la fertilité du sol. La route sablonneuse était sillonnée d'ornières profondes.

A une certaine distance devant nous s'élevait la montagne Koukou-Niron ou la Montagne-Bleue, que l'on peut voir de Troïtsko-Savskaïa, et plus loin dans l'est, nous apercevions le mont Barsoutchi. Ce dernier nous fut désigné sous ce nom, par un homme que nous rencontrâmes et dont l'habillement rouge et le bonnet jaune annonçaient la profession : il était, en effet, ecclésiastique. En Mongol et en Chine, quiconque porte du jaune est tenu pour sacré : un homme vêtu de cette couleur n'a pas besoin de protection, il est respecté en quelque lieu qu'il paraisse. Le rouge et le jaune sont les couleurs déterminées par la loi pour le costume des prêtres de la religion de Bouddha. La tête rasée est le signe distinctif d'un lama, titre que les Mongols donnent aux prêtres de toutes les classes. Cependant les Kalmouks, qui sont de la même croyance, ne l'appliquent qu'à ceux du premier ordre. Le nom général des prêtres est khoubarak ou khouvrak. Le mot *lama* est dit en tibétain, et signifie *mère des âmes* (mère spirituelle). En effet, les personnes qui se consacrent à ce ministère devaient aimer toutes les âmes, chérir et protéger toute créature vivante, contribuer au bonheur de chacun par leurs prières et des enseignements donnés avec la ferveur d'une mère qui travaille au bien-être de ses enfants; mais ce devoir important cède souvent chez les prêtres de Bouddha à la cupidité et à l'ambition.

Après avoir fait trois werstes à travers une épaisse forêt, nous entrâmes dans une plaine vaste et verdoyante, située entre des rochers perpendiculaires, et arrosée par la petite rivière Ibitsik, laquelle reçoit dans son cours du sud-ouest au nord-est le Kangai, et va joindre à gauche le Kiran, qui tombe dans le Tchikoï. Ces deux rivières coulent parallèlement à la frontière russe, à l'est de Kiakhta. Le Kangai tire son nom de la montagne d'où il sort, et qui sert de retraite à un grand nombre de bêtes sauvages.

Le koundoui de cette nouvelle station, qui est situé sur la rive droite de l'Ibitsik, vint à notre rencontre et salua à la mode des cavaliers de la steppe. Quand il fut près de moi, il descendit de cheval, fléchit le genou gauche, mit sa main droite sur son côté, et toucha le coude droit avec la main gauche en disant à haute voix : *amour!* ce qui signifie *paix, tranquillité*. Il remonta ensuite à cheval et nous conduisit à un gué

(1) Cinquième partie d'une lieue. A. M.

(2) Une telle tente de feutre, que l'on nomme en russe *adjourta* ou *nibitka*, s'appelle *gher* en mongol. Plusieurs de ces tentes réunies et formant une espèce de village se nomment *ourta ordo*, qui en mongol veut dire *château* ou *palais impérial*. A. M.

où nous traversâmes la rivière pour arriver aux tentes de la mission. Elle y était à quatre heures de l'après-midi, ayant fait vingt-cinq werstes depuis Ghilan-Nor. Le bagage nous rejoignit deux heures plus tard. Le temps fut très sec et très chaud pendant toute la journée.

Un grand nombre de curieux s'étaient rassemblés autour de notre station pour nous voir, bien que les Russes doivent leur être connus par suite du voisinage de Kiakhta, et de la fréquence du passage des courriers russes qui se rendent à Ourga.

Un lama, ayant remarqué qu'un de nos chameaux était boiteux, nous proposa de l'acheter pour cinq lan (1) d'argent (environ quarante roubles ou francs), bien que la valeur de ce chameau fût de cent cinquante roubles : c'est le premier échantillon que nous eûmes de la bonne foi des lamas.

La journée se termina par un joyeux souper que je donnai à nos conducteurs mongols, et qui fut honoré de la présence de l'archimandrite. Quand la compagnie se fut retirée dans ses tentes qui étaient environ à cinquante pas de la mienne, je reçus la visite de plusieurs Mongols. Je leur distribuai du pain et de la viande, et ils se retirèrent très contents et portant les présents qu'ils venaient de recevoir à leurs fronts, en signe de reconnaissance. Nous remarquâmes qu'ils aimaient extrêmement le pain.

Le 2 septembre pendant la nuit, le thermomètre de Réaumur était à 3° au-dessus du zéro. Dans les vallées entourées de hautes montagnes l'air est toujours très froid.

De Kiakhta, qui est situé à une grande élévation, nous ne cessions de monter (2) vers le désert de Gobi, et nous nous en apercevions par le froid croissant de l'atmosphère. M. Struve, qui se trouvait le 10 décembre 1805 dans la partie septentrionale du pays des Kalkas, rapporte que quand il fut à dix-neuf werstes de Kiakhta, la position élevée de cette partie de la Mongolie le contraignit à boire de grandes quantités de thé chaud, qui toutefois n'eut sur sa santé aucun effet fâcheux.

Le lendemain, le toussoulaktchi m'envoya son neveu avec l'archimandrite pour s'informer de notre santé. Pendant tout le voyage, il continua de nous donner cette marque d'attention. C'est en ce lieu que nous nous séparâmes du commandant de Troïtsko-Saus-kaïa, avec les vingt Cosaques qui l'accompagnaient et les deux mandarins de Kiakhta. Je donnai à l'un un miroir et une peau de chèvre noire, et à l'autre un miroir et un sabre. Le sabre fut un présent très bien reçu. Les Mongols, en général, se servent d'un grand coutelas pareil à celui de nos chasseurs.

Nos tentes de toiles à voile étaient entièrement inutiles, parce que le tissu était très grossier et qu'il était impossible d'y faire du feu. N'ayant point de kibitkas si commodes pour les personnes qui ont à traverser des steppes, et aucun moyen de nous procurer de l'eau ou du bois (3), nous étions quelquefois contraints, grâce à l'indolence habituelle des conducteurs chinois, d'avoir recours aux habitants, surtout pour procurer de bons pâturages à nos troupeaux. Je témoignais par de petits présents notre reconnaissance aux Mongols qui nous rendaient service.

(1) Un lan (liang) est un poids chinois, dont la valeur est de deux roubles d'argent. Dans l'empire chinois on ne voit pas de monnaie d'or ou d'argent, et on n'y emploie que quelques pièces de cuivre nommées *tsian*, et en mongol *tchos*, qui valent moins d'un kopek. A. M.

(2) Suivant les observations des savants qui ont exploré la Sibérie, le lac Baikal est à dix-sept cent quinze pieds au-dessus du niveau de la mer, Selinghinsk à dix-sept cent soixante dix-neuf pieds, et Kiakhta à deux mille quatre cents. Cette ville est par conséquent plus élevée que toutes celles du Harz et des Alpes suisses. A. M.

(3) Les Mongols se servent ordinairement de la fiente sèche des animaux pour faire du feu. Leur pays manquant particulièrement de bois, ils préfèrent la fiente du bœuf à celle du cheval, parce qu'elle brûle mieux et donne une plus grande chaleur A. M

Le toussoulaktchi m'ayant proposé de hâter notre marche afin d'arriver à l'Iro avant la fin du jour, je fixai notre départ au très grand matin; mais il nous fut impossible de nous mettre en route avant onze heures, à cause de la difficulté de tenir assujétis au joug les chevaux du désert, qui ne sont pas accoutumés à porter des harnais.

Les Mongols admirèrent l'adresse et le courage des Cosaques, qui conduisaient à la fois trois chevaux presque sauvages.

Après avoir marché une werste et demie, nous commençâmes à gravir une montagne. Le toussoulaktchi, qui nous avait accompagnés jusqu'ici, prit le parti d'aller en avant et laissa son neveu avec nous. Sur notre gauche s'étendait une plaine basse, dans laquelle nous aperçûmes quelques kibitkas épars, et çà et là un bouleau solitaire.

Nous y descendîmes par un long et étroit sentier, entre les rochers presque à pic du mont Tsagan-Ola (la Montagne-Blanche), dont le pied est revêtu d'une herbe haute et épaisse. Les rochers étaient couverts de bouleaux, dont les feuilles jaunes annonçaient l'approche de l'automne. La chaleur du jour obligea plus d'une fois les chevaux et les chameaux à s'arrêter, ce qui retarda notre route dans les montagnes.

A moitié chemin à peu près entre l'Ibitsik et l'Iro, nous trouvâmes sur le sommet de la montagne deux Mongols avec sept chameaux qui revenaient d'Ourga, où ils avaient été porter au vang des présents de la part du dzargoutchi de Kiakhta : tel est l'usage de ceux qui cherchent un emploi plus lucratif que celui qu'ils occupent. Du point élevé où nous nous trouvions, nous dominions toute une vallée entourée de montagnes : elle pouvait avoir douze werstes et descendait visiblement vers l'Iro. Çà et là, nous remarquions de petits champs de millet et d'autres plantes graminées que l'on cultive pour le fourrage, et que l'on moissonne avec des faucilles, comme chez les Bouriates. On met le foin en meulons avant qu'il soit tout-à-fait sec.

Un lama d'un âge très avancé, à nous inconnu, et qui parcourait à cheval les champs pour les visiter, nous accompagna pendant quelque temps. Il était monté sur un cheval gris, et tenait dans sa main droite un rosaire. Ce prêtre de Bouddha répétait continuellement ces mots, *om ma ni bat me khom*, en les entremêlant de profonds soupirs et de cet accent qu'ils ont adopté pour la prière, ce qui fait que la voix ressemble beaucoup au son d'une basse ou au bourdonnement des abeilles. Tout disciple de Bouddha est tenu de réciter cette prière aussi souvent qu'il le peut, en s'abandonnant en même temps à une méditation pieuse; afin qu'ils n'en oublient pas les paroles, elles sont reproduites sur le papier, sur le linge, sur le bois et sur les pierres des temples, sur les tentes et sur les murailles des chemins.

Les lamas mongols prétendent que ces mots, *om ma ni bat me khom*, auxquels ils attachent un mystérieux pouvoir surnaturel, délivrent les fidèles des peines de la vie future, améliorent leurs qualités morales et les rapprochent de la divine perfection.

Le lama était grandement réjoui de la réapparition du koutouktou, que l'on attendait sous peu de temps à Ourga, où les prêtres des Kalkas avaient été pendant plusieurs années sans chef.

Koutouktou, en mongol (*goussée* en tibétain), est le titre de la classe la plus élevée des prêtres de Bouddha. Celui qui réside à Ourga est appelé par les Mongols *gheghen-koutouktou*. Depuis la conversion de ce peuple à la foi de Bouddha, dans le XIIIe siècle, un des dix koutouktous réside parmi les Mongols à Kouren ou Ourga, dans le pays des Kalkas. Ces prêtres occupent le premier rang après le dalaï-lama, qui est le grand-prêtre et réside en Tibet dans le temple qui est sur le mont Boudala, près de Lassa, la capitale. Les Mongols adorent un dieu suprême et regardent les koutouktous comme ses lieutenants; ils croient en conséquence

qu'ils connaissent le présent, le passé et le futur, qu'ils ont le pouvoir de remettre les péchés, et enfin qu'ils ne meurent pas plus que le dalaï-lame; mais que l'âme, quand elle quitte sa mortelle demeure, va animer un autre corps. Le dalaï-lema, comme chef suprême de la religien, désigne les enfants dans le corps desquels l'âme du koutouktou doit passer ou e émigré déjà. A présent la cour de Péking se réserve cette prérogative.

L'enfant que l'on choisit pour cette transmigration est ordinairement d'une famille distinguée, et on l'élève d'une manière convenable à sa dignité future. Quand l'âme d'un koutouktou cesse d'animer son corps, les lamas prétendent découvrir le lieu où elle reparaît; et dès qu'ils ont trouvé ce lieu, on dépêche les vieux lamas pour confirmer la vérité de cette découverte. Ils emportent avec eux quelques objets qui ont appartenu au prêtre défunt, les mêlent avec d'autres objets, et présentent le tout au successeur, qui ne manque pas de choisir les premiers. Ils lui posent ensuite plusieurs questions relatives aux discussions et aux évènements les plus remarquables qui se sont passés pendant sa précédente vie, auxquelles il répond d'une manière satisfaisante. Il est alors reconnu koutouktou avec les plus vives démonstrations de joie et conduit en pompe à Ourga, où on l'installe dans la résidence de son prédécesseur. L'éducation de ce nouveau prêtre est, jusqu'à un certain âge, confiée aux lamas seuls. Ils ne permettent pas qu'on le voie, excepté de loin, et il n'y a que peu de personnes qui jouissent de cette faveur.

Il est très surprenant que, dans une corporation religieuse aussi nombreuse que celle des lamas, il n'y ait ni intrigues ni disputes. Ces prêtres s'entendent si bien que toute chose semble être faite unanimement; chacun tend au but commun. Les Katkas affirment que leur koutouktou a déjà vu seize générations, et que sa physionomie change avec les phases de la lune : quand elle est nouvelle, il a l'apparence d'un jeune homme; il semble arrivé à l'âge mûr à la pleine lune, et jusqu'au dernier quartier il a tout-à-fait l'air d'un vieillard.

Près de l'Iro, à l'est de notre route, s'élève un rocher perpendiculaire, fermant l'extrémité d'une chaîne de montagnes qui s'étend le long de la rive droite de cette rivière. Sur le sommet de cette montagne est un obo ou tas de pierres. Il est à peine une commune considérable en Mongolie qui ne soit couronnée de ces obos ou autels.

L'habitant de ces steppes, comme le sauvage du désert africain, convaincu par l'expérience qu'il existe un être tout puissant, suprême, incompréhensible, croit que ce pouvoir est répandu dans toute la nature. D'après son opinion, cet esprit bienfaisant habite de préférence les objets qui se montrent à l'œil sous une forme colossale : de là, un grand rocher, une haute montagne, un arbre ombreux et une large rivière sont pour lui des objets de dévotion. Il y consacre alors, avec des cérémonies solennelles que prescrit le lama, des montagnes ou obos de pierres, de sable, de terre ou de bois, devant lesquels il se prosterne pour adorer l'esprit tout puissant. En temps de guerre, il implore son secours pour vaincre son ennemi et défendre son pays. Quand la maladie a frappé sa famille ou ses bestiaux, ou qu'il est affligé d'autres malheurs, il demande merci à l'esprit des montagnes et des vallées. Tout cavalier mongol qui passe devant un obo descend de son cheval, se place au sud de l'obo, la face tournée au nord, fait plusieurs génuflexions, et dépose quelque chose sur l'autel. J'ai souvent remarqué sur ces obos des touffes de crin, gages des prières adressées par les nomades pour la préservation de leurs chevaux, leurs inséparables compagnons.

Les obos servent aussi à marquer la route et à désigner les frontières. Ne pourrions-nous pas placer dans la même catégorie les tumuli ou amas de terre que l'on rencontre dans la plaine de la petite Russie, et qui attestent sans doute la présence des nomades dans ces plaines à des époques reculées?

En quittant cette vallée nous tournâmes à notre droite entre deux montagnes. Quelques werstes au-delà, nous descendîmes vers les rives de l'Iro, et à sept heures du soir nous gagnâmes le gué où nous devions la traverser, après avoir fait dans la journée vingt-cinq werstes. Un grand nombre des habitants et des personnes attachées au service des prêtres s'étaient réunis pour aider les membres de la mission à passer la rivière. Les pluies continuelles de l'été avaient donné à l'Iro une largeur de quarante toises environ et un courant très rapide. Je fis transporter les effets les plus importants dans des *kemygas*, grandes pièces de sapin creusées, qui ont quelque ressemblance avec des bateaux, mais qui sont très étroites, et c'est par cette raison qu'on en voit toujours deux liés ensemble. Les chameaux chargés des bagages, qui ne craignaient pas d'être mouillés, traversèrent la rivière à gué un peu plus haut; nous n'avions pas cependant terminé le passage à dix heures.

L'Iro prend sa source dans le mont Ghentei, à la distance de deux cents werstes environ du lieu où nous nous trouvions; il coule d'est en ouest et, environ vingt werstes au-delà, tombe dans l'Orchon, dont les bords, comme ceux de l'Iro, abondent en excellents pâturages. Nous vîmes plusieurs grands troupeaux de moutons blancs sans cornes, à longues oreilles et à queues larges, et qui ressemblent aux moutons du pays qui entoure le lac Baïkal, ou à ceux du Kalmouk et des Khirghis. Il s'y trouve aussi des troupes de chevaux grands et bien nourris; mais il y en a peu de beaux.

Iro ou *Ieuro*, en mongol, signifie *bienfaisance*, et les habitants affirment que les montagnes qui touchent cette rivière abondent en sources minérales. Pallas dit que les Mongols se procurent du fer sur les rives de l'Iro, et qu'ils le fondent en ustensiles qu'ils vont ensuite vendre à Kiakhta. Nous ne pûmes obtenir des habitants aucun renseignement qui confirmât cette assertion. A présent, les Mongols sont obligés d'acheter auprès des marchands chinois leurs articles de fer. On trouve toutefois des particules ferrugineuses dans le sable tiré du fond de cette rivière.

Dans la soirée, les lamas, qui nous avaient aidés à traverser la rivière, vinrent par curiosité à ma tente. De telles visites sont très communes dans les steppes; les habitants ne viennent que pour regarder les étrangers, recevoir un peu de biscuit et fumer une pipe près du feu. Ces contrées renferment une quantité considérable de lamas, à cause de la proximité de deux temples, dont l'un est situé à trois werstes au-dessus de la station, et l'autre à dix werstes plus bas sur les bords de l'Iro.

Cette partie de la Mongolie, jusqu'à Burgo et à soixante werstes au-delà, est habitée par les Mongols, sujets du koutouktou. On les nomme *Schabi*, mot mongol qui veut dire *disciple*, ou *la personne qui obéit*. On dit que le koutouktou commande à plus de trente mille kibitkas (1) ou familles.

Le 3 septembre, comme je ne voulais pas fatiguer nos bêtes de somme dès le commencement du voyage, je proposai un repos d'un jour, et l'on y consentit. Pour récompenser les Mongols, qui s'étaient très activement employés à passer notre bagage, je donnai à leur dzanghen une peau de maroquin noir et deux peaux de cuir de Russie, pour partager entre ses gens.

Vers midi, le boshko ourghentai qui accompagnait la mission vint nous trouver, et par sa conduite importune confirma la vérité du portrait que m'avait fait de lui le dzargoutchi, à Kiakhta. Il désirait avoir tout ce qu'il voyait, et je satisfis sa cupidité autant que je le pus en lui donnant un mouchoir, quelques verres, des couteaux, etc. Non content de ces cadeaux, il se

(1) Iourtes, dit M. Klaproth.

mit à énumérer tous les inconvénients auxquels on est exposé en voyage quand on n'a pas de montre. Nous feignîmes pendant longtemps de ne pas comprendre ses insinuations; mais voyant cela, sa rapacité le poussa à nous demander très formellement une montre. J'eus beau me débattre contre une requête si déraisonnable, je fus enfin contraint, pour m'en délivrer, de lui donner ma propre montre d'argent. Quand il eut sa proie entre les mains, il quitta notre tente.

Bientôt après un Mongol me ramena le cheval qui s'était enfui au galop lors de notre première station. Il avait été repris à Troïtsko-Sauskaia, et c'est le commandant et le dzargoutchi qui nous le renvoyaient. Un petit miroir, donné au Mongol pour sa peine, tira de sa bouche de vives expressions de reconnaissance et des souhaits pleins de cordialité pour notre heureux voyage.

Accompagné de l'inspecteur du bagage et de l'interprète, je fis une visite au bitketchi et au tossoulaktchi. Nous fûmes très bien reçus, surtout par le dernier, qui m'appela son jeune frère, et c'est un témoignage de la politesse la plus flatteuse que connaissent les Mongols. Il nous dit avec une évidente satisfaction que notre mission était la cinquième qu'il accompagnait. Sa tente était plus élégante que ne le sont ordinairement celles des Chinois. Il était assis sur un tapis de feutre, entouré de lamas et de Mongols d'un rang inférieur, et semblait entendre avec plaisir l'expression de nos remercîments. Dans le cours de la conversation, il me décrivit avec soin le caractère de chacun de nos conducteurs chinois. Il me dépeignit le bitketchi comme un homme faible de corps et d'âme, inhabile et affairé, et n'ayant acquis son office qu'à force de dépenses et dans l'espoir de s'enrichir. Le boschko avait déjà mis en action son véritable caractère. Quant à ses nerbas ou serviteurs, ils avaient également quitté Péking pour accompagner la mission dans des vues d'intérêt. Les serviteurs de cette classe sont libres en Chine, et sont attachés à tous les gens en place, aux ministres mêmes, sans aucun salaire, ou du moins moyennant un salaire très faible. Ils s'arrangent de manière à s'entremettre dans toutes les affaires de leurs maîtres, se font les protecteurs ou les adversaires des gens qui ont besoin d'eux, exercent une grande influence sur la décision des procès, et, dans toutes les occasions, savent réaliser de grands bénéfices tant pour eux que pour leurs maîtres. Quand une accusation est portée devant un mandarin, la première chose que l'on fait est de tâter ses serviteurs.

Après une visite d'une heure, nous revînmes à nos tentes, et j'étais à peine dans la mienne, quand le dzanghin vint me prier d'employer mon autorité pour empêcher les étudiants de pêcher. Je m'empressai de faire droit au désir des Mongols, qui regardent le poisson comme sacré par suite de leur croyance à la métempsychose.

Le 4 septembre, la nuit avait été assez douce, nous partîmes à neuf heures du matin. Nous venions de quitter notre campement, quand quelques femmes mongoles, dont le devoir est de se mêler des affaires domestiques, vinrent plier quatre kibitkas qui leur appartenaient. Il leur fallut peu de temps pour cela; ensuite elles chargèrent les chameaux et se retirèrent. Pendant tout le voyage, les kibitkas de nos guides étaient préparés d'avance; mais on empruntait les nôtres aux habitants du voisinage, aux plus pauvres généralement, car les riches trouvaient toujours moyen de se soustraire à ces réquisitions.

Nous gravîmes avec beaucoup de difficulté une montagne rapide et sablonneuse, située à une werste de notre station. Celles que nous laissions à droite de l'Iro avaient toutes l'apparence d'une immense muraille crénelée, les sommets montant tous en pyramides. Un des côtés de la montagne s'étend comme un rempart presque jusqu'au passage de l'Iro. Nous apercevions dans l'ouest des montagnes d'un bleu foncé, derrière lesquelles coule l'Orchon, à la distance de vingt werstes environ de notre route.

La plaine, vaste et où ondulent des collines, abondait en riches pâturages; en plusieurs endroits croissaient l'ail et le lin sauvages. Ce dernier ressemble beaucoup au lin cultivé; mais il en diffère en ce qu'il pousse tous les ans une nouvelle tige de sa racine; il a un goût d'herbe un peu salé et amer; son jus et l'eau qu'on en distille sont très efficaces pour la guérison des blessures. Le lin sauvage vient dans toutes les parties non cultivées des montagnes de la Sibérie.

Il faisait aussi chaud dans le jour qu'au milieu de l'été, car les hautes montagnes empêchent le vent de rafraîchir l'atmosphère. Nos chameaux, qui commençaient à se faire à la fatigue, allaient beaucoup mieux qu'au commencement du voyage. Idam nous accompagnait comme à l'ordinaire pendant sept werstes, et ensuite allait en avant pour préparer nos logements de la nuit; nous fûmes deux fois obligés de gravir des montagnes et de redescendre dans la plaine. Notre route était au sud; après avoir traversé l'étroite vallée de Manghirtou (ail sauvage), qui s'étend de l'est à l'ouest à une distance considérable, nous quittâmes la route pour entrer dans les hauteurs de Manghirtou. Quand je demandai pourquoi il n'y avait pas de chemin battu, on me répondit que ce chemin était pris seulement par les gens au service du gouvernement; et encore y avait-il routes d'hiver, de printemps, d'été et d'automne : c'est cette dernière que nous suivions.

On a fixé des routes diverses pour qu'en toute saison les chevaux trouvent un pâturage frais. Nous ne vîmes point de nomades dans la plaine, parce qu'elle manque d'eau. Les Mongols des environs l'habitent en hiver, et y trouvent d'abondantes pâtures. Les montagnes qui l'environnent les y garantissent du froid, et ils se procurent de l'eau en faisant fondre de la neige.

Après une marche de vingt werstes, nous atteignîmes une éminence au sommet de laquelle est une immense pierre. Sur la droite, s'élève le mont *Narin-Koundou*, dont le sommet et la base sont couverts de hauts pins. Le paysage de ces contrées est en général très pittoresque. A l'ouest, près de l'embouchure du Selby, qui se jette dans l'Orchon, le mont *Mingadara* (qui surpasse mille) se dresse dans les nues. On dit qu'aux environs de cette montagne sont un grand nombre de temples de pierre, dans le plus grand desquels quatre mille lamas se réunissent à l'époque de leurs assemblées solennelles.

Nous descendîmes par un étroit sentier, qui était très difficile pour nos transports, dans un défilé bien plus étroit encore, où le *robinea pygmea* croît en abondance. On y sème beaucoup de millet, qui était déjà récolté. Après avoir traversé ce défilé, nous tournâmes à gauche sur une petite éminence d'un roc verdâtre, et gagnâmes la rive droite de la Schara; nous fîmes halte en cet endroit, qui est entouré de montagnes. Il était alors quatre heures de l'après-midi, et là, après un trajet de trente werstes, nous trouvâmes quatre excellents kibitkas, qu'on nous avait préparés. Celui de l'archimandrite et le mien étaient tendus en nankin avec une bordure de couleur; un tapis de feutre couvrait la terre; nous étions redevables de ces attentions à Idam, qui avait fait faire du thé pour les Cosaques; ce thé était de l'espèce qu'on nomme *thé brique*.

Les Mongols et la plupart des nomades de l'Asie centrale font usage de ce thé, qui leur sert à la fois de boisson et d'aliment. Les Chinois en font un grand commerce; mais ils n'en consomment jamais. Dans les manufactures de thé, qui sont pour la plupart dans le gouvernement chinois de Fokien, les feuilles sèches, sales et endommagées, sont mises de côté, ainsi que les tiges; puis on les mélange en une substance glutineuse, que l'on presse dans des moules et que l'on fait sécher dans des fours. On appelle le thé

ainsi préparé, à cause de la forme qu'on lui donne, *thé brique*.

Les Mongols, les Bouriates, les habitants de la Sibérie, au-delà du lac Baïkal, et les Kalmouks, prennent un morceau de ce thé, le pilent dans un mortier fait exprès, et jettent la poudre dans un vase de fonte plein d'eau bouillante, qu'ils laissent longtemps sur le feu; ils y ajoutent un peu de sel et de lait, et quelquefois y mêlent de la farine frite dans l'huile. Ce thé ou bouillon est connu sous le nom de *satouron*. J'ai bu du thé brique préparé de deux manières, et je l'ai trouvé assez agréable, ou très nourrissant pour le moins. Tout dépend de l'habileté et de la propreté du préparateur. Ce thé brique remplace aussi l'argent dans les transactions de ces peuples, aussi bien qu'en Daourie.

Je fus visité à cette station par le dargouï (commendant de cinq cents hommes), et le kalgatchi (portier) de la cour du koutouktou, qui devait nous accompagner jusqu'à Ourga. Je leur fis servir du thé et de l'eau-de-vie. La commission qu'ils avaient à remplir leur était donnée par le chantsab (grand-maître), qui dirige les biens et les affaires temporelles du Gheghen-Koutoukton. On dit que l'empereur de la Chine donne au chantsab un lieu et des prérogatives particulières.

Le 5 septembre, pendant toute la nuit, un fort vent d'ouest avait soufflé, et le matin était froid. Les Mongols, qui avec nos sentinelles étaient chargés de garder nos bagages, allaient et venaient à l'entour durant la nuit, et se faisaient les uns aux autres des signaux au moyen de cris qui ressemblaient aux hurlements du vent dans les montagnes.

Le sable qui fait le fond de la Schara donne à ses eaux une teinte jaunâtre. Cette rivière, dont la source est dans le mont Tyrghaton, coule droit du sud au nord, puis, tournant subitement à l'ouest, va tomber dans l'Orchon ou Orkhon. Le Kouitoun, qui n'est rien de plus qu'un ruisseau, se joint à la Schara près du lieu où nous étions campés. On ne trouve que du fretin dans la Schara; mais dans l'Orchon, qui coulait à peu de distance de notre campement, il y a des esturgeons et abondance de saumons et de truites.

Au printemps, quand ces rivières débordent, ces grands poissons entrent dans la Schara. De nombreuses volées de grues, d'oies sauvages et de canards passèrent devant nous.

Les Mongols de ce pays sont riches, autant qu'on en peut juger par leur air indépendant et leurs costumes. Nous vîmes sur le bord opposé de la Schara un grand nombre de kibitkas, des troupeaux de moutons considérables et beaucoup de chevaux; des buffles vaches, dont le lait est très estimé parmi les Mongols, paissaient près de notre campement.

Les lamas qui n'étaient point employés venaient fréquemment nous voir. On pourrait supposer que ces hommes sont plus éclairés que le peuple, mais j'ai des raisons pour en douter : ayant prié ces lamas de me lire quelques mots écrits en mongol, ils purent à peine les déchiffrer, tandis que le dzanghin de notre station les lisait couramment. Il est vrai que son poste l'obligeait à savoir écrire, tandis que les lamas se contentent de lire le *Sondjour*, ou livre de prière du Tibet, dont ils connaissent seulement les lettres sans en comprendre un mot.

L'ancien dzanghin de la station, respectable septuagénaire, vint à cheval complimenter le chef de la mission. Ce vénérable Mongol avait accompagné trois missions précédentes, et se plaignait de ce que l'âge ne lui permît plus d'aller à cheval avec la même activité que dans sa jeunesse. Il enviait extrêmement la longue et épaisse barbe de notre archimandrite; car les Mongols n'ont point de barbe, ou ils en ont du moins très peu. Ils laissent pousser leurs moustaches et, comme les Bouriates et les Kalmouks, se rasent presque entièrement la tête, et tressent ce qui leur reste de chevelure pour s'en faire une queue. Je ne saurais dire, comme certains voyageurs, que cette tresse leur sert pour attacher leurs arcs sur leur tête quand ils ont une rivière à passer à la nage, pour les empêcher d'être mouillés. Il me semble qu'il leur serait très facile d'attacher ces arcs sur leurs épaules ou leur cou.

Le 6 septembre, nous quittâmes la station que nous occupions à l'embouchure du Kouitoun. A ma requête, Idam donna aux Mongols l'ordre de réunir nos chevaux de selle et de trait pour toutes les stations suivantes. Les Mongols élèvent très habilement leurs chevaux à tourner rapidement, et l'on reconnaît un bon cavalier à la manière dont il prend un cheval qui est en liberté. Assis ferme sur sa selle, il fait des évolutions très hardies jusqu'à ce qu'il réussisse à jeter le filet sur le cou du cheval, qui met tous ses efforts en œuvre pour l'empêcher d'approcher.

Nous passâmes à gué la Schara, qui a en ce lieu dix toises de large, puis nous traversâmes pendant deux werstes à l'est une prairie qui nous conduisit à une montagne dont la pente était assez douce, et au sommet de laquelle on voyait un amas considérable de pierres. A une werste plus loin, dans le sud, nous descendîmes une côte rapide et sablonneuse sur la rive gauche de la Schara. La plaine était couverte d'herbe haute et épaisse et de bouquets d'ormeaux; çà et là on voyait des meules de foin; le sol était sablonneux. Nous fîmes ensuite sept werstes en longeant la base d'une haute montagne qui s'élevait à main droite, en partie à travers un bois de pins qui couvrait la montagne jusqu'à son sommet et lui a fait donner le nom de Kousoul-Narassou (forêt de pins). Après cela nous approchâmes d'un temple mongol situé près de la route, au pied du mont Gountousambou; au sommet est un soubourgan ou bounka dont la couleur blanchâtre attira l'attention du voyageur.

Un soubourgan est une espèce de chapelle érigée par des personnes riches pour l'expiation de leurs péchés, et dans l'espoir d'une récompense future. Elle est construite de bois ou de pierre, en forme pyramidale, et n'a qu'une petite ouverture du côté du sud. Lors de la consécration d'un soubourgan, on jette dans l'intérieur quelques centaines de petits cônes de terre glaise, nommés en mongol *tsatsa*, que l'on regarde comme les images symboliques des personnes déifiées.

Ces tsatsas devraient à la rigueur être composés de neuf sortes de matières précieuses, telles que l'or, l'argent, les diamants, les perles, etc.; mais comme peu de personnes sont en état de sacrifier des objets si précieux, on se contente d'en mélanger une petite quantité avec de la terre glaise que l'on pétrit en petites figures et sur lesquelles on dit des prières spéciales. Pour donner au soubourgan une efficacité parfaite, il n'y faut pas jeter moins de cent tsatsas. Toutefois le nombre de ces dons varie suivant les bonnes dispositions, la fortune et la dévotion des fondateurs. Les Mongols témoignent un grand respect pour ces chapelles; tout homme qui passe devant un de ces monuments doit s'arrêter, se prosterner trois fois, faire trois fois le tour de la chapelle, et y jeter quelque chose en offrande, ne fût-ce qu'une boucle de ses cheveux ou un copeau de bois.

Le temple situé sur les bords de la Schara est de bois, peint en blanc à l'extérieur, avec un toit rouge. Dans l'intérieur, quelques cierges parfumés du Tibet, d'une couleur foncée, composés d'écorce d'arbre et de musc, brûlaient devant les idoles. Deux lamas qui lisaient le Sandjour étaient tellement absorbés dans la méditation, qu'ils ne daignèrent pas nous regarder.

En quittant ce temple, nous fîmes deux werstes à travers une prairie et passâmes à gué la Schara, et quand nous fûmes sur la rive droite, nous continuâmes notre marche par une route douce et unie. A notre gauche s'étendaient des rochers et une rivière coulait sur notre droite. Nous aperçûmes dans la prairie des tentes de Mongols nomades. La plaine était de temps à autre coupée par de petites collines, et le sol



Quatre-vingts chevaux furent dispersés par une tempête.

était extrêmement pierreux. Tout attestait que la main de l'homme n'avait jamais été employée à perfectionner cette route.

A mi-chemin, nous rencontrâmes une troupe de Mongols qui allaient d'Ourga à Kiakhta, avec une grande quantité de sucre candi appartenant à un marchand chinois établi à Kiakhta. Cette petite caravane consistait en seize charrettes, traînées chacune par un bœuf. Un peu au-delà, sur le bord de la Schara, nous vîmes la tente d'un de ces négociants chinois qui parcourent la Mongolie, échangeant dans les steppes leurs marchandises contre des bœufs et des moutons qu'ils vont vendre en Chine. Ce sont les colporteurs du pays.

Du mont Ourmouktou, que nous avions à gauche, et au pied duquel est la station d'hiver, nous descendîmes dans la plaine que traverse la Schara ; quelques saules y croissent, et l'herbe y est épaisse et haute.

Après avoir encore passé à gué la Schara près du mont Keretou et pris la direction de l'est, la mission arriva à quatre heures de l'après-midi à la station d'Ourmenktoui ; elle se trouve sur la rive gauche, qui est très raboteuse. Nous avions fait dans ce jour vingt-cinq werstes.

Dans la soirée, le dzanghin qui nous avait accompagnés jusqu'ici prit congé de nous. Un dzanghin, un koundoui et quatre soldats envoyés par les quatre khans (1) sont placés à chaque station. Quand ils font bien leur devoir, ils restent plusieurs années dans ce poste avec leurs familles et leurs troupeaux. Chaque station doit être pourvue de huit chevaux et de quatre chameaux, pour l'usage des personnes qui voyagent par ordre du gouvernement. Les khans les plus voisins de la route doivent fournir les hommes, et ceux qui en sont éloignés pourvoient à leur entretien, et donnent aussi les chevaux et les chameaux ou une somme équivalente.

La température changea si subitement, qu'à huit heures du matin le thermomètre était à 5° seulement au-dessus de zéro. Quelques Mongols vinrent à nous. Ils étaient vêtus de peaux de mouton, et portaient pour coiffure un bonnet bordé de peau de mouton blanche.

Le 7 septembre, il gela pendant la nuit. Plusieurs de nos Cosaques avaient des rhumes violents qu'ils avaient pris en traversant l'Iro; mais il faut remarquer que les gens du peuple en Sibérie affaiblissent leur constitution, primitivement très robuste, par un

(1) Les Mongols se divisent en plusieurs aimaks ou tribus : la plus considérable est celle des Kalkas; elle se subdivise en quatre khans qui ont différentes dénominations. A. M.

usage immodéré du thé en brique qu'ils boivent trois fois par jour et même plus souvent.

Nous partîmes, et après avoir fait un mille et demi dans la plaine de la Schara, nous montâmes une branche du mont Banghi, connu sous le nom de *Koussouktou* (bois de bouleaux). Ensuite un étroit défilé, qui conduisait à sept werstes de la station, nous mena à la plaine de Tsaidam (saline) que l'on nomme ainsi à cause du sel qui s'élève en efflorescence à la surface de la terre dans ces solitudes. La plaine de Tsaïdam s'étend jusqu'à la Baïngol (riche rivière) qui coule d'est en ouest, et tombe dans le Schara sur sa rive droite. La Baïngol prend sa source au pied de hautes montagnes. A notre gauche, vers le sud-est, nous vîmes pour la première fois le mont Mangataï (à pic) dont la partie qui fait face à l'ouest s'appelle *Thoumouktée* (agitée par les orages). Les ravins de Mangataï sont habités par des chèvres sauvages, des cerfs, des renards et des chats sauvages que l'on nomme en mongol *Manoul*. On y voit rarement des ours. Les sommets des montagnes sont couverts de bouleaux.

Après avoir fait huit werstes dans cette plaine, nous traversâmes la partie inférieure du mont Oundour-Oolan (éminence rouge), et au bout de cinq werstes que nous parcourûmes dans la direction du sud par un chemin uni, nous arrivâmes sur les bords de la Baïngol que nous passâmes à gué, puis nous campâmes après une journée de vingt werstes.

Une foule de Mongols entoura bientôt nos équipages Les bandes de fer de nos roues attiraient par-dessus toute chose leur attention. Les charrettes mongoles ont ordinairement deux roues qui tournent avec l'essieu. La roue est composée de deux morceaux de bois équarri attachés en forme de croix, et les intervalles sont remplis de coins arrondis au lieu de jantes. L'essieu est fixé au centre de manière à ne pas dépasser les roues.

De l'Oundour Oulan, une vallée étroite s'étend vers l'ouest, le long de la Baïngol, presque jusqu'à l'Orchon. Cette vallée est terminée au sud par la chaîne de Toumoukei, et au nord-ouest par d'autres montagnes qui ne sont pas si hautes, mais presque à pic. Près de la station, et sur le bord opposé de la Baïngol, étaient vingt tentes environ. D'immenses troupeaux de moutons gras et des chevaux nombreux témoignaient de la richesse des habitants et de la fertilité de ces steppes. La station est située au Toumoukei, sur le bord de Baïngol. Voyant une plaine couverte d'excellents pâturages, nous aurions désiré y faire halte pour un jour, afin que nos chameaux pussent se remettre de leurs fatigues; mais les conducteurs chinois qui avaient hâte d'arriver à Ourga s'y refusèrent.

Le 8 septembre, nous dirigeant vers le sud, nous montâmes lentement la chaîne de Toumoukei. Une source d'eau fraîche et pure sort de cette montagne, tombe en murmurant sur les pierres, et disparaît sous terre, à une courte distance de la Baïngol, avec laquelle elle a probablement une communication souterraine. Cette montagne est de granit rouge, dont d'énormes blocs détachés sont épars sur la pente. Le sommet et les ravins sont couverts de bouleaux et de grands groseilliers rouges qui étaient encore couverts de fruits, bien que l'automne fût très avancé.

Quand nous eûmes atteint le sommet de la montagne qui est couronnée par un obo de pierre colossal, nous descendîmes par une pente rapide dans les défilés du Toumoukei qui sont voisins de la Khara. Les plaines à travers lesquelles coulent l'Iro, la Schava, et la Khara, se ressemblent, bornées par deux montagnes, et elles s'ouvrent invariablement sur la rive droite de la rivière. La plaine où passe la Khara abonde en pâturages excellents. Après avoir fait trois werstes par un chemin battu, nous tournâmes à l'est et montâmes une petite éminence après laquelle nous eûmes à faire deux werstes dans un défilé très étroit, avec des montagnes énormes à notre droite, et à gauche de grands rochers qui se dressaient au-dessus de nos têtes. Nos guides mongols avaient été en avant avec le bagage, et nous ignorions de quel côté il fallait se diriger. Nous n'avions rien autre chose pour nous guider que les traces des pieds des chameaux sur l'herbe. Un sentier étroit que nous gravîmes avec quelque peine, nous conduisit à une éminence où se divisent les hauteurs de *Schora-Koutoul*. Là nous remarquâmes un petit bouquet de trembles et de bouleaux ainsi que plusieurs grands groseilliers Au loin, dans l'est, était une plaine sans bornes, couverte de montagnes arides dont les cimes élevées et bleuâtres ressemblaient à la mer dans l'orage. Une pente dangereuse nous mena au sud-est dans une plaine, où nous fîmes cinq werstes, et nous entrâmes alors dans les marais de la Khara, qui forme plusieurs bras et des îles. Tout-à fait vis-à-vis la station, nous eûmes à traverser la rivière à un gué que nous indiquèrent quelques Mongols que nous rencontrâmes. Cette station est voisine du mont Kokoutcholo (pierre bleue), situé au sud-ouest.

La Khara (noire) est une rivière beaucoup plus considérable que la Schara. Son eau paraît noire, à cause de son fond de pierre et de sa grande profondeur. Elle coule d'est en ouest par une plaine large et verdoyante, et des montagnes s'élèvent sur ses bords. Ces deux rivières tombent dans l'Orchon. Il y a peu de nomades dans le voisinage et l'état pluvieux de l'atmosphère fit que nous n'eûmes pas beaucoup de visiteurs. Le dzangbin et le koundoui de la station, seulement, vinrent nous trouver le soir, comme le voulait leur office. Ils portaient des habits rouges avec des boutonnières jaunes. Les manteaux à manches sont d'un usage général parmi les Mongols. Quand ils sortent, surtout si c'est pour leurs affaires, ils ne manquent jamais d'attacher leurs manteaux à leurs selles, comme notre cavalerie, même par le beau temps, et quelle que soit la distance.

Le 9 septembre nous nous reposâmes. Il avait plu toute la nuit, et le jour était humide et nébuleux. Nous fûmes pour la première fois obligé de faire usage non-seulement de nos quatre kibitkas, mais encore de nos tentes pour garantir le bagage de la pluie.

Le chef de la mission, l'inspecteur des bagages, l'interprète et moi, nous allâmes dans la matinée faire visite à nos conducteurs. Toussoulaktchi était assis au milieu de ses Mongols; un enfant de sept ans, fils du dzangbin de la station, lisait l'alphabet mongol près de lui. Ayant appris que ce jour-là les Chinois célébraient la moitié du second mois d'automne, je leur envoyai, à mon retour, du vin et des fruits.

Après dîner, nous allâmes dans un marais voisin pour tirer des canards sauvages et nous pêchâmes ensuite dans la Khara. Ce divertissement, que les Mongols ne connaissent pas, attira beaucoup de spectateurs, et nous eûmes une bonne chasse, mais le Toussoulaktchi, zélé croyant dans la métempsychose, vint à nous avec son neveu, et nous pria instamment de rejeter tout notre poisson dans la rivière, ce que nous fîmes pour le contenter. Pour expliquer cette circonstance, il faut savoir que la foi de Bouddha compte dix péchés mortels ou *actions noires* que l'on divise ainsi : *Péchés du corps :* meurtre, vol, fornication. *Péchés de la parole :* mensonge, calomnie, expressions indécentes, menaces. *Péchés de l'âme :* vengeance, envie, déviations de la vraie foi.

Les dix vertus suprêmes, ou *actions blanches*, se composent du contraire de ces péchés. Ce n'est pas l'homicide seulement qu'ils regardent comme le péché le plus grave; mais, en conséquence de leur croyance dans la transfiguration des âmes, c'est un péché de tuer l'animal le plus insignifiant.

Un lama ou un Mongol pieux ne privera jamais un insecte de la vie; néanmoins ils ont la permission de manger les animaux tués par d'autres mains que les leurs, probablement parce que les steppes étant en grande parties impropres au labour, elles ne fournissent aux habitants que la nourriture animale. Telle est



la raison qui fait que les Mongols s'interdisent la chasse, la pêche, et saisissent toute occasion de sauver la vie à un animal. Le voyageur Bell rapporte à ce sujet l'anecdote suivante.

« Marchant un jour, dit-il, à Selenghinsk, sur les bords de la Selenga, je remarquai au milieu de quelques jeunes garçons qui pêchaient, un vieillard dont l'apparence et le costume me surprirent. Il acheta tout le poisson qu'ils avaient pris et le rejeta d'un air de gravité dans la rivière. Je voulais entrer dès lors en conversation avec lui, mais il était si occupé qu'il ne fit aucune attention à ce que je lui dis. Je le reconnus immédiatement pour être un brahmine indien, à son costume et à la raie couleur de safran qui lui traversait le front. Il était venu en ce pays avec quelques-uns de ses compatriotes en conséquence d'un vœu, pour offrir ses respects au koutouktou. Ce brahmine, qui avait environ soixante-dix ans, parut très heureux d'avoir pu rendre ces poissons à la liberté. Il parlait un peu russe et portugais; il me dit ensuite qu'il avait agi par un motif religieux; car il était possible que les âmes de quelques-uns de ses amis et de ses parents eussent passé dans le corps de ces poissons, et qu'il regardait comme de son devoir de les sauver de la mort; d'autant plus que sa religion lui défendait de tuer aucun animal ou de manger sa chair. Les brahmines ne vivent que de végétaux. »

Pour revenir à la station, il y avait à parcourir un trajet d'une werste, par un chemin coupé de ruisseaux et de marais, c'est pourquoi Idem m'offrit son cheval. Sa selle fabriquée dans le pays des Solons, sur les bords de l'Amour, et dont il était très fier, me parut extrêmement incommode, car les lanières qui supportent les étriers chinois et mongols sont si courtes, qu'un Européen ne peut s'en servir. Les chevaux de cette station étaient grands et bien nourris. A notre retour nous vîmes une femme mongole qui trayait une jument. Les Mongols comme les Baschkyrs, les Kalmouks et les Khirghis boivent le lait de jument et de chamelle. Bergman dit que l'usage excessif du lait de jument amène des maux d'yeux.

Sur le soir, plusieurs Mongols, attirés par le chant des Cosaques, se réunirent dans notre camp; nos guides même les écoutaient avec plaisir, et il était évident que la musique était à leur goût. Nous fûmes ensuite visités par un lama remarquable par sa haute stature. Il nous examina ainsi que nos effets avec une grande curiosité, et nous apprit que la mortalité qui avait régné parmi les bestiaux dans le printemps de 1820 avait été si fatale, par suite de la mauvaise qualité des fourrages, que plusieurs propriétaires de terres qui possédaient deux cents bêtes de bétail en avaient actuellement à peine cinq. C'est pour cette raison que les habitants des steppes étaient alors dans une telle détresse pour se nourrir. Quand ils ont beaucoup de vaches et de moutons, ils vivent de leur chair, autrement ils se contentent de lait et de fromage sec (*bissalak* et *kourout*). Ils consomment également une espèce de millet (*scharabonda*). Pour se donner du ton ils boivent, mais dans l'été seulement, une espèce d'eau-de-vie qu'ils tirent du lait. Ils se plaignent de ce qu'en hiver leurs kibitkas ne sont pas des abris suffisants contre l'inclémence de la saison; et ils sont obligés d'envelopper leurs enfants dans des fourrures de peaux de mouton. Ils fabriquent une espèce de feutre pour les usages domestiques, avec la laine de leurs moutons et des cordes de crin. C'est pour se procurer cet objet qu'ils coupent à leurs poulains la crinière dans la première année, et l'enlèvent ensuite chaque printemps aux chevaux, ne la laissant intacte qu'aux juments et aux étalons. Ces crinières courtes donnent une apparence majestueuse à un cheval bien fait. On ne trouve parmi les Mongols de ce pays ni métiers ni manufactures. Les habitants des bords de la Scharà tirent leur bois de charpente des montagnes de Toumoukei et Maugatai, et les habitants sont plutôt pauvres qu'aisés; car dans la matinée un jeune homme de vingt ans était venu nous demander l'aumône. Nous lui donnâmes du pain et du thé en brique. Il s'était aussi adressé au bitketchi qui le chassa avec des coups. On trouve chez un Mantchou la même insensibilité que chez les Chinois, et nous avons vu ces derniers traiter les Mongols avec une extrême hauteur.

Le 10 septembre, nous laissâmes sur la rive droite de la Khara le mont Mangatai, à l'est duquel s'élève le Doulochi, montagne isolée dont le sommet a, comme celui du Mont-Blanc, la forme d'une bosse de chameau. Plus loin, dans l'est, nous aperçûmes le mont Memdal, qui est le plus élevé que nous eussions vu encore. Il ressemble au Montgoitou (la montagne des serpents), qui se dresse sur la rive droite du Tchikoi, au-dessus de la forteresse de Koudarinsk, laquelle appartient aux Russes.

Pendant une werste, à partir de notre station, nous marchâmes le long du pied d'une montagne qui s'étend à l'ouest; nous tournâmes ensuite au sud, remontant la petite rivière de Boro qui tombe dans le Khara. La Boro traverse en plusieurs sinuosités anguleuses une plaine du sud au nord, et ses bords sont chargés d'une herbe abondante et riche. Dans la plaine et sur les éminences voisines, nous vîmes beaucoup de bestiaux et un grand nombre de kibitkas. Les habitants sèment une bonne quantité de millet, d'orge et de froment; ce dernier avait souffert d'un froid prématuré. Ils arrachent à la racine le millet et les autres grains quand ils sont mûrs, et quelquefois ils les moissonnent. Au lieu de battre le grain, ils le font fouler aux pieds des chevaux. La plaine que le Boro arrose est bien convenable à l'agriculture, le sol est sablonneux et sans grosses pierres. Nous vîmes sur ses bords des grues qui marchaient en bandes, et l'eau était couverte de canards sauvages. Ayant tiré sur ces oiseaux, le bruit de nos coups de feu attira les Mongols qui connaissent mieux les arcs et les flèches.

Dans cette plaine qui s'étend à quinze werstes environ dans le sud, nous rencontrâmes continuellement des réunions de Mongols qui venaient d'adorer le koutouktou. La manifestation de ce pontife de sept ans a causé une sensation extraordinaire parmi les Kalkhes dévots. Hommes et femmes, vieillards et enfants, richement vêtus, montés sur leurs chameaux choisis, allaient par foule visiter le miraculeux enfant et recevoir sa bénédiction. Ceux qui avaient joui de ce bonheur revenaient chez eux pleins de joie d'avoir contemplé la face de leur prophète.

Après avoir fait quinze werstes sur une route droite et unie, nous entrâmes dans la vallée de Dzounmodo (cent arbres) à droite du Boro, au pied du mont Noïn (seigneur). A trois werstes au-delà, nous gagnâmes le mont Maniton (prière) sur le sommet duquel est un obo. A droite, nous aperçûmes les trois montagnes Bain, Djiron, Khè (riche cœur), et à leur gauche, de l'autre côté du Boro nous vîmes le Noïn. Au sud de la montagne nous rencontrâmes une nombreuse caravane de dévots Kalkhas dont plusieurs avaient été aussi loin que le Tibet pour recevoir le koutouktou régénéré et l'avaient ramené avec sa suite sur leurs chameaux. Les Kalkhas, animés d'un zèle pieux, avaient réuni plus d'un millier de ces animaux, dont l'air épuisé prouvait combien ils avaient souffert des fatigues d'une route si longue. Un chameau blanc comme la neige, et beaucoup plus grand que ceux que nous avions vus jusqu'alors, attira notre attention.

Nous fîmes quatre werstes en avant par une route en pente, et à trois heures et demie nous passâmes le Boro, vis-à-vis la station de Korimtou qui est située sur la rive droite au sud du mont Noïn. Notre journée avait été de vingt-trois werstes.

Au sud-ouest de nos tentes était une montagne qui avait l'apparence d'un immense rempart, et que ter-

mieait ue rocher raide nommé *Korimtou* (lieu d'arrivée); sur la droite, vers l'ouest, est un ravin traversé par le Boro, qui sort d'un lac du même nom. Un peu au-delà, à gauche, est le moet Oughemyl, sur lesommet duquel est un obo.

Quand nous fûmes arrivés à cette station, quelques membres de la mission attirés par la beauté du soir allèrent foire ue toer dans la forêt voisine de Noïn. Idam m'envoyo immédiatement ue domestique, et il vint bicetôt après lui-même pour me prier de dire à mes compatriotes de revenir sur leurs pas, sous prétexte que la forêt était infestée par les ours. J'envoyai après eux un do nos Cosaques, et ils revinrent sur-le-champ. Nous apprimes dans la suite que personne n'o la permissiou de pénétrer dans la forêt du moet Noïn. Le kuoue vang et l'amban viennent d'Ourga avec leur suite pour y chasser duraet l'aetomne. Une année ils vont aux eevirons de Boro, l'année suivante daes les montognes qui soet au-delà de l'Ourga. Les Mongols qui habitent de ce côté doivent veiller à ce que personne ne chasse dans ces lieux; oe ne peut même en opprocher. Il n'y avait pas eu de chasse l'automee précédeet, parce qee les dévots Kalkhas atteedaient dans une impatiente ferveur l'apparition de leur koutouktou, et à cette époqne le vang avait résolu de chasser au-delà d'Ourga.

L'empereur de la Chiee avait qnitté Péking pour son palais de l'Ile de Jého, situé à l'ouest de la graede muraille, dans le sud-est de la Mongolie, afie de se livrer au plaisir de la chasse et il avait ordonné à plusieurs des priaces tributaires de la Mongolie de chasser sur leurs propres terres, et à d'autres de venir le rejoindre à Jého. Les animaux les plus rares tués dans ces chasses, les songliers surtout sont envoyés à l'empereur. On m'a dit qu'aux chasses du vang, cinq cents des meilleurs cavaliers et des plus habiles tireurs du Kalkhas se trouvent rassemblés. On rabat tous les animaux dans un seul endroit, et il n'y a que le vang, l'amban et les principaux officiers de leur suite qui aient le droit de les tirer. Il est interdit aux Moegols inférieurs, sous des peines très sévères, de leur lancer une flèche, mais on leur permet quelquefois de poursuivre le gibier qui parvient à s'échapper de l'enclos.

Dans la soirée, le boschko viet voir l'archimandrite, et lui demanda entre autres choses s'il y avait des maudaries en Russie; quel était le rang de l'inspecteur de la mission relativement au bitketchi; s'il appartenait au service civil ou militaire. Il parut très effrayé de ce que la lune, la veille (c'est la moitié du neuvième mois suivaet le caleedrier chinois), était enveloppée de nuages épais, ce qui est considéré comme un mauvais augure par les superstitieux.

Le 11 septembre, nous longeâmes d'abord vers l'ouest le moet Oughemyl, et tournaet olors au sud, nous contieuâmes notre morche par le ravin d'Arangata. C'est sur les hauteurs qui l'eetourent que l'on chasse les animaux des forêts du Noïn, afin qu'ils soient à la portée du vang; ce dornier chasse à cheval; mais l'amban, à raison de sa mauvaise santé, suit à pied et à une courte distance seulement

Nous gagoâmes le mont Gouradzata, dont le nom signifie *pierre à aiguiser* ou *ardoise*. Nous vîmes en effet une couche d'ardoises même à sa surface. Nous descendîmes alors sur une peete très roide dans uno vallee étroite et profonde nommée *Goudjikton* (pente d'une montagne). Sur les hauteurs qui entourent la vallée, on voit à droite des bois de bouleaux, et à gauche des pêchers sauvages. Cette vallée monte doucemeet jusqu'à une montagne nue et pleine de rochers. Nos chameaux eurent beaucoup de peine à se rendre à ue torrent nommé *Soussouktou*, sur les bords duquel étaient quelques kibitkas. Il y avait environ quinze werstes eetre ce torreet et la station de Korimtou.

Après avoir quitté la route directe qui passe sur le mont Koussountou (bouleaux), parce qu'il était très raide, nous nous tinmes à l'ouest, et fîmes environ cinq werstes le long de ce torrent qui est très vaseux. L'ayont traversé, noua allâmes encore au sud, et il nous fallut encore beaucoup de temps pour parvenir au sommet du grand Narassotou (montagne du pin), ainsi appelé à cause d'un très grand pin qui couronne la cime, et est en grande vénération parmi les Mongols. Cet arbre est chargé de morceaux de drap, de rosaires et de semblables offrandes. Sur la peete de la montogne à droite sont de petits bouleaux, et à gaucho des pierres pyramidales d'uee dimension colossale.

C'est sur cette montagne qne toutes les roetes des steppes septentrioeales des Kalkhas se joigneet à celle qui conduit à l'Ourga. Une pente facile nous ameea au pied de la montagne. Ae boet d'un peu plus de quatre werstes, nous traversâmes de petits lacs et fîmes plus d'une wersto encore sur une roete unie jusqu'à la station de Knuntsal, qui tire son nom du ruisseau qui arrose la plaine. Nous y arrivâmes à trois heeres de l'après-midi, et la pluie avait coulé par torrents pendant plusieurs beures. La marche de cette journée ovait été de viegt-cinq werstes. La ploine qui s'étend du nord au sud est couverte de riches pâturages que paissaieet besucoup de moutons et de buffles. Le singulier aspect de ces derniers animaux, leur couleur noire et leur poil en touffe, épouvantèrent extrêmement nos chevaux.

Nous continuions à rencontrer des Mongols qei reveeaient de l'Ourga. Un lama, âgé de cent aes, si faible qu'il pouvait à peine se tenir à cheval et qu'il s'appuyait sur deux domestiques, nous salua poliment. Les bonnets de plusieurs lamas étaient couverts de peaux de moutons doet la longue laine est peinte en jaune suivnet l'usage du Tibet.

Une famille nombreuse des bords de l'Iro vint ce jour-là se joindre à nous. Ces Mongols étaient sujets de l'amban Beisse, prince du quatrième roeg, qui commande à Ouliassoutou, ville située à l'ouest de Seleega. Tous, lamas, laïcs, femmes et enfants, voyageaient à cheval. Deux eefants de sept ans enviroe (le même âge que celui du koetouktou) montaient un seul chameau. Ils étaieet destinés à la profession ecclésiastique, à laquelle les Mongols regardent comme un devoir indispensable de consacrer ou moins un de leurs garçons, et c'est pourquoi les lamas sont si nombreux. Ces Moegols avaient avec eux un certain nombre de chevaux qu'ils conduisaient en présent eu gheghen koutouktou. J'en comptai vingt, dont plusieurs étaient beaux et très ardents.

Ayont demandé le prix d'un de ces chevaux, on me répondit qu'il valait soixante briques de thé, environ 96 francs, ce qet n'était pas cher, eu égard à la bonté de l'animal.

A six heures du soir une caravone chinoise passa près de notre camp; elle venait de Maimatchin (ville de commerce d'Ourga), et alloit à Kiakhta. Elle coetenait cinquante charrettes chargées de marchandises, chacune traînée par ue bœuf. D'autres petites charrettes chinoises firent halte près de nous pour passer la nuit. Elles étaient chargées de bois de charpente abattus sur les bords de l'Orchon, et surtout de pièces de sapin de diverses épaisseurs, mais ayont quotre ou cinq archines de long. Elles ollaient à Kalgan. La portie septentrioeale de la Chiee est toujours dépourvee de bois, que l'on y vend au poids. Il est extrêmement cher, puisqu'il a à faire plus de mille werstes par una très maevaise route. Le nord de la Mongolie, et particulièrement le pays des Kalkhas, où prennent leur source plusieurs des rivières qui couleet en Sibérie, est riche en bétail et en diverses productions doet les Chinois ne peuveet se passer.

Le 12 septembre, pendant la nuit, le thermomètre était à 4° au-dessous de zéro, et le matin la terre étoit couverte de gelée blanche. Les vedettes mongoles firent la garde autour de nos bagages jusqu'à minuit; puis ils descendirent de cheval, et se couchèrent

A huit heures du matin environ, nous quittâmes notre campement; à neuf heures la gelée blanche était fondue, et le temps très chaud. Après une marche de cinq werstes nous gravîmes un des flancs du mont Kountral. Deux werstes au-delà, nous traversâmes un ravin, à gauche duquel étaient deux lacs. Au-delà de la montagne qui est très escarpée de ce côté, nous vîmes à gauche plusieurs petits lacs, sur les bords desquels étaient quelques misérables kibitkas. Plus loin, à l'ouest de notre route, nous vîmes les sommités de hautes montagnes couvertes de pins et de bouleaux dont l'accès est interdit comme pour les autres forêts que nous avions vues. Cette chaîne porte le nom de *Gourban-Ourtou-Nirou* (les trois longues chaînes de montagnes), qui lui a été donné à cause de ses trois principaux défilés, dans lesquels on pousse le gibier quand le vang d'Ourga se livre au plaisir de la chasse. Les forêts de toutes les montagnes d'alentour sont également réservées pour les amusements de ce gouverneur général du pays de Kalkhas.

Le Bourgoultai, petite rivière qui coule de l'ouest à l'est, prend sa source dans ces montagnes, et, après sa jonction avec la Koui, elle tombe dans la Khara, sur sa rive gauche. Le Bourgoultai coule le long du pied d'une montagne du même nom située sur la rive droite. La prairie était couverte de tentes et de grands troupeaux de moutons et de bœufs. On y voyait peu de chèvres, car ce bétail est celui des gens pauvres.

Nous fîmes plus de cinq werstes au-delà par une route raboteuse; nous traversâmes la troisième et dernière branche du Kountsal, et descendîmes alors dans la plaine pierreuse du Bourgoultai, à travers laquelle nous eûmes à faire sept werstes jusqu'à la station qui est située près de la rivière dans une grande vallée qu'entourent les montagnes de Narin.

Les chefs de la station qui vinrent au-devant de nous désignèrent l'endroit le plus favorable pour passer à gué la rivière. Nous fîmes halte à midi et demi après avoir fait vingt werstes, ce qui équivalent à quarante *gazar* mongols et au même nombre de *li* chinois environ. Suivant les renseignements que m'ont donnés des gens instruits sur cette matière, le *li* chinois contient deux cent quatre-vingt-huit brasses russes, et par conséquent vingt-cinq brasses de plus que notre demi-werste. J'avoue que je n'ai pas mesuré cette distance, parce qu'en Chine de pareilles opérations sont très rigoureusement interdites aux étrangers.

Parmi beaucoup d'autres adorateurs du koutoukton, nous rencontrâmes à mi-chemin le lama de l'Ibisik, dont j'ai parlé. Il revenait de l'Ourga, où il avait été rendre hommage à l'enfant déifié. Dès qu'il fut près de nous, il descendit de cheval, tira de son sein un kadack, dans lequel il enveloppa une petite boîte de papier contenant des gâteaux chinois, et nous les offrit, en nous souhaitant un bon voyage et la bénédiction du koutoukton pour le reste de notre vie. Afin de répondre à sa civilité, je lui présentai un couteau. Cette marque d'attention lui plut beaucoup, et il loua hautement l'intention où il nous voyait de visiter, à notre passage à Ourga, le temple du koutoukton.

Le kadack est un ruban de soie jaune et quelquefois gris, orné d'un dessin de la même couleur, long d'un archini ordinairement, et large de cinq *verschoks*. Les Mongols, comme les Tibétains, suspendent ces kadacks devant leurs idoles pour orner les offrandes qu'ils leur font, et pour donner du poids à leurs prières. Les jeunes gens le donnent à leurs anciens comme un témoignage de leur respect et de leur dévoûment, et les personnes du même âge les échangent en gage d'amitié. Une grande flèche enveloppée dans un kadack est placée sur le tombeau des parents et des amis, et je me rappelle avoir vu souvent dans les cimetières des villages de la petite Russie de semblables kadacks suspendus aux croix placées sur les tombeaux, mais seulement sur ceux des Cosaques non mariés. Chaque kadack doit être bénit par un lama, au moyen des prières prescrites, et ce n'est qu'après l'accomplissement de cette cérémonie que le kadack acquiert ses vertus surnaturelles.

Notre boschko me fit un long discours pour me démontrer qu'il ne pouvait se passer d'un bon rasoir, d'une pierre à feu avec son briquet, d'un couvert; mais, par-dessus tout, d'un verre grossissant monté en argent qu'il avait vu dans les mains d'un étudiant qui s'en servait pour faire du feu. Il trouvait cet objet extrêmement commode pour allumer sa pipe quand il serait à cheval. Il fut néanmoins obligé, pour le moment, de se contenter d'un briquet.

Le 13 septembre nous fîmes halte. Pendant la nuit la terre se couvrit de gelée blanche. Je donnai ce jour-là à dîner dans ma tente à nos conducteurs, qui furent très sensibles à cette marque d'amitié. Idam paraissait très pensif, et je remarquai qu'il n'avait pas son bouton à son bonnet. Nous en apprîmes la raison dans la suite.

Un vent violent de l'ouest souffla pendant la nuit, et il n'y avait point de portes à nos kibitkas. Les habitants étaient mal vêtus, et plusieurs d'entre eux se montrèrent dépourvus de sobriété; on voyait bien que nous n'étions pas loin de la ville.

A huit heures du soir quelques sentinelles mongoles chantaient leurs airs nationaux; j'en fis venir deux que je régalai d'eau-de-vie, et pour nous faire plaisir ils continuèrent à chanter en parties. Les airs de leurs chansons sont tous à peu près les mêmes, et généralement plaintifs et harmonieux (1). Le cheval, l'ami et le compagnon des habitants des steppes, joue dans ces chansons un rôle important.

« Dans cette vaste plaine on amena un coursier couleur de crême, prompt comme une flèche, l'ornement du troupeau et la gloire de tout le Koutchoun. Quand le bogdo (l'empereur) convoque à la chasse, Idam se rend à la hâte dans les forêts de Karatchin (2), renverse les chèvres, les cerfs, les féroces sangliers et les panthères redoutables. Tous admirent le courage du cavalier et la rapidité du coursier.

« Voilà le jeune Tsyren armé pour le service du khan; il s'élance vers la frontière russe, au poste du Mendzin; il adresse ses prières au bourkhan (divinités domestiques); il prend congé de son père, de sa mère, et selle son noir coursier. Pensif et mélancolique, le guerrier se hâte vers le nord. Muette est la steppe autour de lui; le vent du désert agite à peine les plumes de ses flèches. L'arc élastique bat contre sa selle du pays des Solons. Tsyren traverse des forêts sombres et inconnues; il aperçoit, dans la distance des montagnes bleues qu'il n'a jamais vues. La conduite cordiale des braves Cosaques voisins calme quelquefois sa mélancolie; mais ses pensées s'envolent toujours, de retour vers ses montagnes paternelles.

« Le jeune Mongol, dont l'âme est oppressée par un pouvoir inconnu, voit dans les songes de ses nuits les ombres de ses belliqueux ancêtres.

« Où est notre redouté et intrépide Gengiskan? Les chants de ses actions puissantes retentissent tristement dans les échos du rocher de l'Onon et sur les rives verdoyantes de la Keroulun.

« Quel est celui qui galope sur les douces rives de la Schara, chantant à voix basse des paroles bien rimées? A qui est ce coursier bai qui court si rapidement? Que cherche le guerrier joyeux qui passe près des tentes blanches? Son cœur sait bien quelle est celle qui y demeure. Il cessera bientôt d'errer dans ces montagnes; son beau et ardent coursier lui obtiendra bientôt une femme. Ce cheval bai, rapide comme

(1) Les chansons des anciens Soungars avaient, dit-on, la même teinte de tristesse. Lorsque dans le cercle de la nuit, ils se rangeaient en rond et se mettaient à chanter, l'auditoire était touché aux larmes. A. M.

(2) Dans les environs de Jého. A. M.

un trombe, est prêt pour la chasse, l'obo est couvert de spectateurs; il hennit, son pied frappe les pointes des rochers, il mord la terre de son impatience. Le signal est donné, tous s'élancent vers le but. Des nuages de poussière envaloppent les cavaliers, et le coursier bai, toujours victorieux, arrive le premier, laissant loin derrière lui ses rivaux haletants, etc. »

Telle est la substance de la plupart des chansons mongoles que j'ai entendues.

Le 14 septembre, nous partîmes à dix heures du matin, et fîmes une werste environ dans une plaine pour gagner une haute montagne; et après l'avoir passée et traversé un ravin, nous arrivâmes à la Narin, autre montagne élevée sur laquelle nous rencontrâmes beaucoup de lamas et de Mongols de la dernière classe, qui revenaient de l'Ourga. Parmi eux, était le vieux toussoulaktchi Ghendour, qui commande un koutchoun entier de Mongols nomades, campés sur les bords de la Selenga près de nos frontières. On pouvait facilement voir qu'il était riche. Sa tente de voyage, très élégante, était portée par plusieurs chameaux. Il avait aussi plusieurs chevaux de selle, et sa femme était assise dans une chaise chinoise tirée par un cheval suivie d'un cheval de main. Les selles destinées aux femmes mongoles ressemblent à celles dont se servant les hommes, si ce n'est qu'elles sont couvertes d'un beau tapis au lieu de cuir.

Après une marche de deux worstes et demie nous passâmes la Narin; deux werstes au-delà nous commençâmes à monter, et ensuite, descendant doucement, nous arrivâmes sur les bords de la Knui, petite rivière à l'est de la Bourguultai. La Narin et la Koui sont bordées de prairies vastes et fertiles; sur les rives de cette dernière on voyait de grands troupeaux de buffles, car les habitants de ces pays possèdent un grand nombre de ces bestiaux.

Nous fîmes six werstes au pied de hautes montagnes, en remontant l'Arachan, rivière qui va du sud au nord se jeter dans la Koui à l'est. Pendant longtemps la pluie tomba sans cesse accompagnée d'un vent du nord violent. Une neige à demi fondue obstruait le chemin, et les chameaux glissaient et s'abattaient sous leurs fardeaux. Nous arrivâmes enfin à deux heures de l'après-midi à la station située sur les bords de l'Arachan, nom que les Mongols donnent à toutes les sources minérales et médicinales. Ce même mot est appliqué dans un sens plus élevé aux miraculeuses et saintes fontaines de vie qui arrosent le paradis de Bouddha. Il semble que dans la pensée des dévots le voisinage du koutouktou répaud la sainteté sur les eaux des environs.

Une heure après notre arrivée, le boschko partit pour nous devancer à l'Ourga, et informer le vang et l'amban de l'approche de la mission. Avant son départ il vint me voir pour savoir le nombre de nos chevaux et la quantité de nos bagages. La mission se composait de dix personnes, et l'escorte de trente-cinq hommes; nous avions quatre-vingt-quatre chameaux, cent quarante-neuf chevaux et vingt-cinq bœufs pour le transport des bagages.

Quand le boschko nous eût quittés, Idam me fit savoir, par le moyen de l'interprète, qu'il venait de recevoir du vang la nouvelle officielle de la mort de l'empereur de la Chine (1).

Il était mort dans sa soixante-troisième année. Cette nouvelle m'inquiéta beaucoup, car il se pouvait que cet événement empêchât la continuation du voyage et je m'empressai de faire connaître cette circonstance importante au chef de la mission. L'archimandrite se rappela alors qu'un officier chinois d'un rang élevé qui accompagnait une ambassade des dzoungars-kalmouks, ayant appris, chemin faisant, la mort de l'empereur Kanghi, et avait été affligé au point qu'il s'était retiré dans les montagnes pour déplorer une si grande perte et pour cacher ses douleurs à ses compagnons de voyage; il ne quitta sa retraite que quand il eut reçu du nouvel empereur, Young tching, l'ordre de continuer sa route vers Péking.

Nous remarquâmes que les franges et les boutons avaient disparu du bonnet des officiers chinois et mongols; les domestiques même avaient déposé leur franges de soie. Chacun fut obligé de *se vêtir de blanc* et de laisser *croître sa chevelure en signe de deuil*, et le deuil dure au moins cent jours.

Le 15 septembre pendant toute la nuit, le vent fut assez fort, et au point du jour le thermomètre de Réaumur marquait six degrés au-dessous de zéro. Nos animaux tremblaient de froid, et j'étais très peu disposé à partir, mais le bitketchi nous supplia de ne pas le retarder, puisque le vang l'attendait à Ourga.

Ce jour, étant l'anniversaire du couronnement de l'empereur et de l'impératrice de Russie, fut célébré par un service, et des foules de Mongols se pressèrent autour des tentes pour nous entendre chanter. Nos conducteurs vinrent nous visiter ensuite. La conversation tomba sur la mort de l'empereur, et j'exprimai le regret que me causait la perte qu'ils venaient d'éprouver. Idam avait été informé de cet événement deux jours avant nous; mais le vang lui avait donné l'ordre de n'en faire part à la mission qu'à la dernière station près d'Ourga. Son successeur était déjà sur le trône: mais on ignorait encore le nom de celui qui avait été élu entre les nombreux fils de l'empereur mort.

Les Mongols ne nous prêtèrent aucun secours pour nos préparatifs de départ, et se conduisirent brutalement, même avec Idam, disant qu'ils étaient Schabi, et ne reconnaissaient d'autres maîtres que le koutouktou. Les habitants de ces pays sont pauvres: une foule de mendiants vinrent nous y demander l'aumône, et ils dévorèrent avidement le pain et la viande que nous leur donnâmes. Ces misérables créatures venaient pour la plupart des contrées éloignées pour adorer le koutouktou.

Quand enfin nous partîmes, les rayons du soleil avaient fait fondre la neige, de sorte que la route devenait de plus en plus boueuse et glissante. Au bout de cinq werstes de montée nous atteignîmes le mont Gountou, le plus haut que nous eussions rencontré encore. A gauche de notre route, étaient plusieurs kibitkas, et sur notre droite un ravin se creusait profondément. Le bitketchi, pour cette fois seulement, avait pris place dans son charriot chinois. Les chameaux glissaient et tombaient continuellement, et il fallait de grands efforts pour amener les transports au sommet de la montagne.

Là est un obo colossal élevé par la dévotion des pèlerins qui viennent adorer le koutouktou, avec de petites colonnes de bois et de pierres qui portent des inscriptions en langue tibétaine que les Mongols lamas ne comprennent pas plus que nous. Il est probable que ces inscriptions contiennent l'oraison mystérieuse, *Om ma ni bat me khom*. Ces hauteurs sont couvertes de mélèzes, de bouleaux et de pins; mais il y avait en ce moment quelques pouces de neige sur la terre. A l'ouest, les pics de Gountou se dressent dans les nuages.

Sur la cime de la montagne, nous rencontrâmes un jeune *drassak* des bords de la Selinga. Il revenait de l'Ourga, où il avait été adorer le koutouktou. Les Mongols de son koutchoun, armés d'arcs et de flèches, l'entouraient, et il était accompagné de sa mère, de ses femmes, de son jeune frère, de ses sœurs, et d'une suite nombreuse; tout le monde était monté sur de beaux chevaux. L'éclat de cette troupe était remarquable, les femmes surtout se distinguaient par leurs vêtements riches, et la fraîcheur rosée de leur teint. Leurs robes étaient d'un beau satin bleu, leurs coiffures noires, leurs ceintures de soie brochées d'argent et or-

(1) Le dernier empereur a reçu, après sa mort, le nom de Jooi-ti (*empereur ingénieux*), et les années de son règne ont pris le nom de Kia-khing (*louable félicité*). Ce n'était pas là toutefois son nom comme on l'a supposé, en Europe. A. M.

nées de larges cornalines, dont les selles même de leurs chevaux étaient couvertes. Ces belles amazones s'approchèrent de nous sans timidité, et daignèrent nous honorer de leur attention. Un drassok est le chef héréditaire d'un koutchoun, ou division qui se compose ordinairement de deux mille familles; ces divisions ne sont pas toutefois également nombreuses. Le drassak n'arrêta et nous demanda où nous allions, si nous devions rester longtemps à Péking, ce que nous allions y faire, et il termina par des souhaits de bon voyage.

A deux heures de l'après-midi nous nous trouvâmes dans la presque impossibilité de poursuivre notre marche. La descente de la montagne était raide, et les chemins couverts de cailloux que les torrents de pluies avaient apportés d'en haut. De Gouatou à l'Ourga, nous fîmes seize werstes au sud, par une vallée étroite, située entre deux hautes montagnes et arrosée par la Selbi, rivière petite, mais rapide, qu'il nous fallut traverser plusieurs fois à cause de ses nombreuses sinuosités. Elle prend sa source dans les montagnes du nord-est et va rejoindre la Tola à l'Ourga. Nous vîmes sur la route plusieurs tentes et de grands troupeaux de buffles. Les petits de ces animaux paissaient sur le sommet des rocs les plus élevés. Il était difficile de concevoir comment ils pouvaient y arriver et y tenir pied. Dans plusieurs endroits des rangées de pins et de mélèzes croissaient en lignes tellement droites, qu'on eût pu croire que c'était une plantation régulière.

A sept werstes de l'Ourga et à droite de la route, est un petit temple, et sur la gauche, dans un étroit ravin, un autre temple de bois peint en blanc. Deux werstes au-delà de la route, est un très grand temple dans le style de l'architecture tibétaine, et autour duquel s'élèvent des montagnes en forme d'amphithéâtre. Sur le pic le plus élevé, nous vîmes des caractères tibétains d'une dimension colossale, composés de pierres blanches. Nos interprètes mongols nous dirent qu'ils contenaient la prière célèbre dont j'ai parlé précédemment

Le soleil était déjà couché quand nous arrivâmes dans la maison russe de l'Ourga, qui est située à l'est de la résidence du gheghen-koutoukton, et à deux werstes de la rive droite de la Tola. L'Ourga se compose surtout de kibi-kas; mais comme le soir était brumeux, nous ne vîmes cette villa que de trois werstes de distance. Nous avions fait dans cette journée vingt-quatre werstes.

Les sentinelles mongoles armées d'arcs et de flèches, et qui gardaient les portes, en écartaient la foule qui s'y était rassemblée pour voir les voyageurs russes. Notre demeure, comme toutes les habitations de l'Ourga, était entourée de palissades. Il y avait dans la première cour une tente pour la garde, quatre tentes spacieuses étaient dressées pour nous dans la seconde cour, et en arrière se trouvait une petite maison chinoise composée de deux chambres. Dans une autre cour à droite, on avait préparé la tente du toussoulaktchi, ainsi que deux tentes pareilles à gauche pour le bitketchi et le boschko. La première porte d'entrée était assez large, mais la seconde était si étroite que nos voitures ne pouvaient y passer, et qu'il fut nécessaire, avec la permission des officiers, d'enlever une partie des palissades : enfin les seize voitures et chariots y entrèrent.

Le boschko Ourghentai vint dans la cour pour recevoir la mission, et dans la soirée Idam et l'inspecteur de notre maison vinrent nous visiter; tous ces officiers étaient vêtus de blanc, à cause du deuil actuel.

Séjour de la mission à l'Ourga

Le 16 septembre le dzargoutchi Hoai vint du maïmatchin (1) d'Ourga, chargé des compliments du vang et de l'amban pour l'archimandrite et pour moi, à propos de notre heureuse arrivée. Il était accompagné de deux bitketchi mantchoux, membres du tribunal de l'Ourga, et d'un autre fonctionnaire public Hoai, et les deux premiers avaient des robes de soie d'une teinte bleue foncé, sur laquelle ils portaient une robe blanche de deuil et un mogonaztal, ou demi-pelisse de peau d'agneau, à manches larges et dont la laine était à l'extérieur. Une nombreuse suite de serviteurs accompagnait ces personnages qui causèrent en mongol à l'aide d'un interprète; et après s'être informés si notre voyage avait été agréable de Kiakhta à l'Ourga, ils nous demandèrent si nous comptions faire un long séjour dans cette ville; je répondis que, comme je craignois des retards, et attendu l'époque avancée de l'année, nous ne nous arrêterions pas plus de quatre à cinq jours. Les dignitaires mantchous ne manquèrent pas de nous dire que leur bouang ti *s'était élevé vers le ciel*. J'exprimai le regret que me causait la mort d'un monarque si vertueux, et l'espoir que les bonnes qualités de son successeur consoleraient le pays. J'appris alors que le vang et l'amboa étaient prêts à nous recevoir le lendemain, et je répondis que les membres de la mission ne manqueraient pas à cette audience, non plus que moi qui, en qualité d'inspecteur, avais reçu du gouverneur d'Irkoutsk la charge de présenter avec nos respects quelques présents aux autorités de l'Ourga. Le terigoun Kartsagai me demanda immédiatement si ces présents venaient du gouverneur général ou du gouverneur civil, et je répliquai que c'était ce dernier qui les envoyait. Le dzargoutchi Hoai m'offrit sa tabatière, marque ordinaire de politesse chez les Chinois-Mantchous et les Mongols. Nos gardes furent régalés de thé.

Nous reçûmes ensuite la visite de Tsyrendorji, enfant de treize ans, fils du toussoulaktchi Idam qui avait voyagé avec nous. Ce jeune homme faisait ses études à l'Ourga. Suivant la coutume asiatique, je lui fis cadeau d'un mouchoir de soie et d'une paire de rasoirs, parce que c'était la première fois que je le voyais : ensuite à midi, Idam nous présenta les inspecteurs de la mission, que le vang avoit désignés pour tout le temps de notre séjour à l'Ourga. C'étaient le toussoulaktchi Demit et l'inspecteur de la maison.

Ces deux personnes venaient de nous quitter quand le terigoun Kartzagai revint, disant que le vang lui avait donné l'ordre de nous aider à passer le temps agréablement, attendu que nous pourrions nous ennuyer au milieu d'étrangers. Kartsogai était le plus proche parent du vang, et semblait âgé de soixante ans. Ses manières étaient insinuantes, et il ne négligea rien pour gagner ma confiance. J'appris que, le vang ayant envoyé un courrier à Péking pour savoir si la mort de l'empereur ne devait pas arrêter la marche de la mission, nous serions forcés d'attendre la décision à l'Ourga.

Dans l'après-midi Kartsogai revint avec Idam et Demit; ils me demandèrent de quoi se composaient les présents que j'apportais de la part du gouverneur d'Irkoutsk; et je leur répondis que je l'ignorais, mais que j'avais l'intention d'offrir moi-même quelques présents au vang et à l'amban, en témoignage de notre respect et de notre reconnaissance pour ses bontés. Les Mongols approuvèrent mon projet. Ils me firent ensuite plusieurs questions sur les pays adjacents à la Russie, et me demandèrent si l'Angleterre en était éloignée. Ces Mongols me dirent que depuis longtemps les Anglais n'avaient apporté aucun tribut à l'empereur de la Chine, et que par suite d'événements qui excitèrent son déplaisir, l'empereur renvoya leur ambassadeur de son palais d'été, près de Péking, à l'heure même qu'il avait fixée pour lui donner audience. Il s'était écoulé cinq ans depuis cet événement.

A quatre heures de l'après-midi j'entendis un bruit discordant de tambours et de cors qui commençaient, ainsi que me le dirent les Mongols, la procession des lamas autour des temples, qui a lieu chaque jour au milieu d'un grand concours de fidèles.

(1) Ce mot signifie entrepôt. A. M.



Cimetière chinois.

Le 17 septembre le matin était froid, il tombait un peu de neige, et les sommets du mont Gountou en étaient couverts. A huit heures le terigoun, Demit et le zakiroktchi vinrent nous avertir que nous pourrions prendre des chevaux de poste pour nous rendre à l'audience du vang et de l'amban ; et à cet effet, à dix heures, le bitkétchi Tching, le boskho Ourghentsi, et les deux bitketchis de l'Ourga vinrent nous chercher. Une voiture avait été préparée pour l'archimandrite et le moine Benjamin, et une seconde, dans laquelle étaient le moine Daniel et le diacre Israël, renfermoit les présents. La résidence du vang était à une werste environ au sud-ouest du couvent russe.

Douze Cosaques montés sur des chevaux mongols, et marchant deux à deux sous le commandement du plus âgé, ouvraient le cortége. Je les suivais à cheval, devant l'inspecteur du bagage et l'interprète. Venaient ensuite les carrosses entourés des étudiants et des autres prêtres. Un sotnik (commandant de cent hommes) avec deux Cosaques fermait la marche. Les fonctionnaires publics précédaient le cortége, et sur les côtés marchaient nos conducteurs et les autres officiers avec leur suite. La différence de physionomie et de costume entre les Mongols et nous, la dissemblance même de nos chevaux, donnaient à cette procession un caractère particulier et curieux. D'un côté étaient les plumets blancs flottant au vent sur les bonnets de nos Cosaques, leurs ceinturons vernis et les lames de leurs sabres étincelantes au soleil ; de l'autre se déployaient les robes de satin des Mongols, toutes les couleurs les plus éclatantes, et les rubans de leurs bonnets qui ondoyaient dans l'air.

Quand nous fûmes arrivés à la maison du vang, qui était un très simple bâtiment de bois dans le goût chinois, nous mîmes pied à terre et entrâmes dans la cour. Vingt gardes-du-corps du prince étaient à l'entrée, en robes blanches, sans ceinture et tenant une épée dans la main gauche.

Hoal vint au-devant de nous, et se plaçant à *gauche* qui est le *côté d'honneur en Chine*, il introduisit l'archimandrite ; je suivis accompagné du bitketchi Tching, et le reste de la compagnie vint après moi. On ouvrit alors les portes principales, et nous pûmes voir les équipages du vang et ses chaises à porteurs. La maison tombait de vétusté. Après avoir traversé deux portes que l'on tenait fermées, et une cour au milieu de laquelle coulait une petite rivière ombragée de bouleaux, nous fûmes conduits dans une antichambre peu grande. Des vases de porcelaine et des boîtes vernies étaient sur une table vis-à-vis l'entrée. Cette porte aussi bien que la première était gardée par des soldats. Nous entrâmes alors à droite dans une étroite galerie qui se trouva être la salle d'audience. Un côté de l'appartement était entièrement occupé par une grande fenêtre



La grande muraille de la Chine.

couverte de papier blanc très mince avee uue large bordure, et pas de vitre au milieu. Près de la fenêtre, sur un sofa ordinaire, à côté duquel était une petite table, le vang et l'amban étaient assis les jambes croisées. Ils portaient des demi-pelisses bianehes, bordées de peau d'agneau. Le vang était vers le fond de la chambre et l'amban plus près de la porte. Je remarquai sur une petite table près de la fenêtre une pendule anglaise qui paraissait n'avoir jamais été montée. L'archimandrite, l'interprète M. Rasghildyef et moi, nous étions en tête. M'adressant alors, à l'aide de l'interprète, au gouverneur de la Mongolie septentrionale, je le complimentai au nom du gouverneur d'Irkoutsk, et en réponse le vang me demanda si le gonverneur était en bonne santé. Je fis ensuite apporter les deux caisses qui contenaient les présents, et suivant l'usage elies furent placées devant la vang et l'amban. Le vang les reçut avee reconnaissance en disant : « La coutume de se faire des présents entre voisins et amis est très ancienne parmi noua; en conséqueuce, quand vous retournerez dans votre pays, nous vous donnerons aussi des présents pour le gouverneur d'Irkoutsk. »

Après avoir regardé la liste des noms qui était déposée sur la table, il dit : Celui-ci est le major (1), celui-là le ta-lama (1). Il nous fit asseoir en face de lui dans l'ordre suivant : le dzargoutchi, le bitketchi Tching, l'archimandrite et moi. Les autres membres de la mission furent à lenr tour admis; il leur adressait successivement ces mots : « Voiei les khara-lamas (les prêtres noirs ou moines); voilà les étudiants. » Et il fit à ees derniers de bonnes recommandations, puis on nous servit une tasse de thé.

J'exprimai alors le désir que nous avions, l'archimandrite et moi, d'offrir au vang et à l'amban quelques objets de fabrique russe qu'ils aeceptèrent; et après une réception très bienveillante, nous revînmes par le même chemin et dans le même ordre, mais à travers une foule de spectateurs qui dans l'intervalle s'était considérablement grossie.

Une heure après notre retour, le vang envoya à l'arebimandrite et à moi dix-sept plats de confitures, trois bouteilles de vin chinois fait avee du riz, et que l'on nomme *schaoussin*, six livres de thé noir, et à cha-

(1) C'était mon titre pendant mon voyage en Chine. Les Chinois y ajoutaient le nom *Laoyé*, et les Mongols *Noin*, qui signifie également *monsieur*. Quant aux autres membres de la mission, ces noms étaient ajoutés à leur nom de baptême, par exemple, *André-Laoyé*, *André Noin*.
(*Note de l'Auteur.*)

(1) Ce titre, qui signifie en mongol *chef des prêtres*, était celui de l'archimandrite. A. M.

cun de nous deux pièces de soie. Les autres membres de la mission reçurent chacun une pièce de cette même étoffe. Chaque présent portait inscrit le nom de la personne à qui il était destiné. Nos Cosaques reçurent deux caisses de thé en brique, chaque caisse en contenait trente-six. Conformément à l'usage qui veut que l'on fasse un cadeau à ceux qui en apportent, je donnai au terigun et au bitketchi un sabre, un fusil et une peau de maroquin rouge.

Le 18 septembre, l'archimandrite ayant envoyé quelques présents au dzargoutchi Hoai, je l'imitai, et notre messager revint avec ses remercîments et une invitation à dîner pour toute la mission.

En conséquence, à midi, nous nous rendîmes dans le maimatchin, quartier des marchands, où demeure le dzargoutchi. Les ecclésiastiques étaient en voiture, les étudiants et moi nous étions à cheval. Le quartier des marchands, à quatre werstes environ à l'est de notre maison, est situé sur les bords de la Tola.

La route est inégale et remplie de pierres. Ce maimatchin est beaucoup plus considérable que celui de Kiakhta; ses maisons de bois sont en très mauvais état; mais les boutiques nombreuses sont approvisionnées de marchandises de toutes sortes. Les rues sont larges, mais sales. A mesure que nous avancions la foule nous suivait, malgré les cris de deux officiers de police qui, suivant la coutume des Chinois, chassaient les récalcitrants avec de longs fouets. Le dzargoutchi vint à notre rencontre, nous reçut très poliment, et nous introduisit dans sa maison, où un large appartement avait été disposé pour la société. La maison est plus petite et moins élégante que celle du dzargoutchi de Kiakhta. Les Mongols qui nous accompagnaient furent placés à une table séparée à l'entrée de l'appartement, hormis le bitketchi et le boschko qui étaient à la nôtre. Le dzargoutchi nous traita très amicalement, et parut flatté quand je lui dis que son nom était connu dans la capitale de la Russie.

A trois heures, le dîner étant terminé, et après avoir bu une tasse de thé sans sucre, nous prîmes congé du dzargoutchi et d'Idam. Kartsagal et Idam s'agenouillèrent devant lui en se retirant, cérémonie que les Mongols observent à l'égard des officiers chinois. Les Mantchous, les Chinois et les Mongols n'ôtent jamais leurs bonnets, même dans les plus grandes cérémonies. Ils témoignent leur respect en baissant leurs mains par un mouvement presque imperceptible et en courbant le genou. Pour les princes et les généraux, ils s'agenouillent à trois reprises, s'avançant un peu chaque fois. Quant à l'empereur, le salut est répété neuf fois, et ensuite est une complète prosternation.

En revenant, nous vîmes plusieurs tentes récemment dressées, appartenant à des Mongols qui allaient adorer le koutouktou ou que l'on attendait. Un grand nombre de personnages de distinction et de particuliers de la tribu des Kalkhas étaient rassemblés à l'Ourga où ils s'apprêtaient à célébrer de grandes fêtes au l'honneur du koutouktou, quand la mort de l'empereur était venue mettre fin à tous les préparatifs. Les sujets de l'empereur doivent sans distinction porter le deuil pendant trois mois, et les lamas sont obligés de réciter des prières particulières pendant quarante-neuf jours en l'honneur du monarque défunt.

Le 19 septembre, le vang, sur ma requête, s'occupa de nos préparatifs de départ; mais Idam ne put me dire quel jour il aurait lieu. J'appris de lui que le vang, l'amban, le dzargoutchi et les bitketchis se réunissaient chaque matin dans le tribunal, vêtus de deuil, pour une cérémonie en mémoire de l'empereur défunt, et qu'il me décrivit de la manière suivante : un coffre plein de terre est placé dans l'appartement; quand la compagnie est assemblée, on présente à chacun du thé avec du lait dans des tasses d'étain (1), et chacun, en buvant, doit répandre quelques gouttes de ce thé sur la terre qui est dans le coffre, et l'on doit en même temps verser des larmes pour déplorer la mort du souverain. Cette cérémonie se répète pendant les cent jours de deuil, à moins que le nouvel empereur ne publie un édit pour en abréger la durée.

Idam m'apprit que le tribunal nommé le *Yamoun* est la cour suprême du pays des Kalkhas. Il a la juridiction civile et militaire, et administre la justice. On rend les sentences suivant le code imprimé des lois. Les décisions du tribunal sont soumises à l'approbation du vang et de l'amban, qui exercent les fonctions de commissaire et de procureur général. Dans le cas ordinaire, l'arrêt est exécuté aussitôt qu'il a été confirmé par le vang; mais les cas d'une plus grande importance sont déférés au tribunal des affaires étrangères à Péking, qui décide en dernière instance. Le châtiment est proportionné à l'offense, et la torture est employée d'une manière très cruelle dans l'instruction; les punitions sont horribles aussi; quelquefois les criminels sont brisés sur la roue, quelquefois écartelés; dans d'autres cas on leur tient les pieds dans l'eau bouillante (1).

Le bois que l'on nous donna à l'Ourga était toujours humide, et nous fûmes obligés de le prendre dans cet état, parce que nous n'avions pas même le droit d'en demander. En général, les Chinois nous faisaient sentir que nous voyagions à nos frais. On avait eu grand soin d'insérer cette clause dans la résolution du tribunal des affaires étrangères à Péking. La garde de notre habitation et la fourniture de notre bois de chauffage étaient alternativement à la charge du schabi et des sujets du Touchitou et du Tsetsan-khan, qui sont les plus voisins de l'Ourga.

Les sentinelles nous fatiguaient beaucoup pendant la nuit en frappant l'un contre l'autre deux morceaux de bois, pour annoncer qu'il était temps de relever la garde.

Nous vîmes à l'Ourga une multitude d'oiseaux nommés par les Mongols *oulan-koutchoutou* (becs rouges). M. Pervouchin, qui accompagna la mission en 1807 et 1808, les nomme dans son journal *choucas* à bec jaune. Leur chant ressemble à celui du rouge-queue.

Nous eûmes un exemple de l'honnêteté chinoise. L'interprète du bitketchi, allant au maimatchin pour quelque affaire personnelle, offrit à acheter pour nous vingt kin (vingt-neuf livres) de riz. Nous lui donnâmes l'argent suffisant pour faire cette emplette; mais il ne nous rapporta que dix-sept kin; ainsi il avait pris une commission de cinq tchin, ou d'un rouble d'argent environ.

Le 20 septembre, nous sortîmes montés sur des chevaux mongols pour voir la ville. J'étais accompagné de deux officiers cosaques, de l'interprète, de trois Cosaques, du diacre et de quelques-uns des étudiants. Demit, Darmadzap et plusieurs Mongols nous escortaient. Nous visitâmes d'abord les temples et la résidence du koutouktou, qui sont à environ une werste à l'ouest de notre maison. L'enclos était si élevé qu'il nous fut impossible de distinguer le style de l'architecture de ces édifices. Les temples sont au sud et au nord; ils ont des toits peints en vert, et autour du sommet de l'un d'eux est un treillis richement doré. Le koutouktou habite dans l'enclos une tente séparée, suivant la coutume des tribus nomades. A quelque distance des temples, nous vîmes dans le nord un grand bâtiment de bois : c'est l'école dans laquelle les lamas apprennent à leurs élèves à lire dans les livres tibétains et à jouer des instruments à vent employés pour leurs cérémonies.

(1) D'après la coutume chinoise, les juges en fonctions peuvent boire du thé et fumer leur pipe sur leurs siéges. A. M.

(1) Ces supplices sont probablement applicables aux Mongols rebelles seulement, car le code chinois, connu en Europe par l'excellente traduction de sir Georges Staunton, ne prescrit que la bastonnade, l'emprisonnement et les amendes pour crimes ordinaires. A. M.

Afin de ne pas être importunés, nous avions choisi pour faire cette visite l'heure du dîner ; mais, malgré cette précaution, nous fûmes entourés d'une foule de Mongols qui nous gêna beaucoup. Pour parer à cet inconvénient, le chendzeb nous envoya deux de ses kaigatchis.

Derrière l'école, il y a un bâtiment où l'on prépare les mets pour les écoliers des lamas, qui y sont entretenus au nombre de plus de mille et aux frais du koutouktou. Au nord-est du temple, nous vîmes plusieurs cabanes dans lesquelles le chandzab réside, et tout à côté le bâtiment où l'on garde le trésor du koutouktou. Il est couvert d'un toit de terre et ressemble à une ferme. Au nord-ouest, sont les magasins, et près de la porte, un enclos séparé pour les chevaux, les chameaux, les moutons et les autres animaux offerts au koutouktou. Les temples sont dans une grande place découverte. Devant les portes principales qui font face au sud, est un petit endroit entouré de poteaux et de treillages peints en rouge : c'est là que les lamas font leurs cérémonies, que l'on chante les prières les jours de fête, et que l'on brûle l'encens sur une petite plate-forme de bois placée vers le sud. Sur les côtés du grand espace, sont de petites cours entourées de palissades, et dans chacune desquelles est une grande tente portée par des poutres et couverte de calicot blanc : ce sont les temples particuliers des khans des Kalkhas.

Les habitants de l'Ourga, ecclésiastiques ou laïques, vivent sous des tentes dont quelques-unes sont ombragées par des saules qui croissent dans les cours. Les rues sont si étroites que deux chevaux peuvent à peine y aller de front.

Sur la rive gauche de la Tola, vis-à-vis des temples, s'élève le haut Khan-Ola (1), ou Mont-Impérial. Sur un de ses côtés, sont des inscriptions de dimensions colossales formées de grandes pierres blanches. Elles sont en chinois, en mantchou et en tibétain, et signifient *joie céleste*, pour exprimer les sentiments qu'éprouvent les Kalkhas lors de la régénération du koutouktou. On a voulu exprimer par la grandeur énorme des lettres l'importance attachée à cet événement. On les distinguait parfaitement du couvent russe. Le sommet de la montagne est couvert de forêts, et dans les fentes des rochers sont placés les kibitkas des gardes qui y sont stationnés pour empêcher qui que ce soit d'approcher du lieu consacré à la vivante idole (le gheghen). Un éternel repos règne dans ces vallées, qui sont habitées par de nombreux troupeaux de chèvres sauvages.

En approchant des bois de la Tola, nous vîmes le grand campement du Touchitou-Khan, qui y était arrivé depuis peu de temps. A une courte distance de ce lieu, la Velbi mêle ses eaux à celles de la Tola. La plaine est coupée de nombreuses mares vaseuses et de lacs. Près de la résidence du vang, on nous montra l'endroit réservé dans les grandes solennités pour la lutte, le tir à l'arc et les courses de chevaux. L'extérieur de cette demeure, dont la toiture est très simple, n'annonçait en aucune façon l'habitation d'un prince descendant de Genghiskhan, et marié à une princesse chinoise de la famille impériale. La maison est entourée d'une palissade et de hauts bouleaux, dont la verdure contraste avec la blancheur du centre. Des ruisseaux d'eau courante ont été détournés de leur source dans les montagnes voisines pour être amenés dans la cour du palais. En général les Chinois aiment à conduire les dons de la nature dans leur ville.

Nous tournâmes ensuite à gauche et, traversant la prairie, passâmes près du jardin du vang, entouré d'une haie, et qui ressemble beaucoup à un potager. Nous y vîmes de petites mares, un puits, des choux et une vieille maison d'été entourée de saules. Deux beaux chevaux y étaient à paître. En revenant, nous passâmes près de la maison qui est la résidence habituelle des ambans de l'Ourga. Elle n'est pas à plus d'une demi-werste de celle du vang, et est située entre deux bras de la Selby, sur un desquels est un joli pont assez long pour les gens à pied et les cavaliers. En général, les habitations du gouverneur de l'Ourga ressemblent beaucoup à nos fermes.

Une heure après notre retour à la maison, l'archimandrite exprima le désir de profiter du beau temps pour aller faire un tour sur les bords de la Tola, avec les autres membres de la mission ; mais Tching refusa, alléguant qu'il n'avait pas une permission officielle du vang. Demit fit observer que les gens de Péking étaient extrêmement attachés aux cérémonies. « Nous autres Mongols, dit-il, nous nous adressons en tout temps au vang. » Il entra alors en conversation avec les Chinois sur ce point, et l'entretien se termina pour nous par l'autorisation de sortir.

En conséquence, nos Cosaques allèrent en ville accompagnés de deux kaigatchis, et nous apprîmes d'eux que le koutouktou reçoit de l'empereur une certaine somme pour faire face aux dépenses de sa table. Les troupeaux de ce pontife sont sacrés; mais il est permis à ceux qui les gardent de prendre la laine et les peaux de ceux des animaux qui meurent naturellement. De son côté, le koutouktou envoie par an un certain nombre fixe de chevaux et de moutons au dalaï-lama et à l'empereur.

Le 21 septembre, dans la matinée, Kartsagai et Idam vinrent me dire que les fils du vang seraient prêts à me recevoir ce même jour à deux heures. Nous arrivâmes à l'instant précis, et trouvâmes à la principale porte quelques gardes stationnés dans le même ordre que le 17, lors de notre visite au vang. Après avoir traversé deux portes, nous tournâmes à gauche dans une cour longue et étroite qui nous conduisit à l'appartement où les trois fils du vang nous attendaient. Ils étaient vêtus de noir.

Je leur offris mes respects, et comme c'était la première fois que je les voyais, je leur présentai six archines de drap rouge, six archines de casimir bleu, une tabatière avec un médaillon de bronze, deux cuillers d'argent, une paire de ciseaux, un couteau et une fourchette, une paire de mouchettes d'acier, deux paires de bottes brodées de Kasan, deux sacs à tabac en maroquin, deux pots de pommade de senteur et deux flacons à essence. Une paire de lampes de cristal y fut ajoutée par l'archimandrite.

Les princes acceptèrent nos dons avec une satisfaction très grande, nous firent asseoir vis-à-vis d'eux, et l'on servit du thé sucré qu'ils nous présentèrent. A la fin de notre visite, Kartsagai, qui, en qualité de parent et de tuteur des princes, était présent à la réception, nous montra cinq arquebuses avec leurs fourches, qui étaient suspendues au mur. Elles étaient toutes de manufacture russe et richement dorées à la mode des Mongols. Les princes faisaient usage de ces armes quand ils allaient à la chasse des chèvres sauvages.

En revenant nous rencontrâmes une caravane de Boukhariens, composée de quarante chameaux, et qui se rendait, avec du thé brique du maïmatchin de l'Ourga, à Oullassoutai (bois de peupliers), ville au nord-ouest de la Selenga, et au sud des monts Altaï. Demit nous dit que les chameaux parcouraient en quarante journées la route de l'Ourga à Oullassoutai, et c'est le même espace de temps qu'emploient les marchands chinois à venir de Kalgan à Kiakhta avec des marchandises; mais ils ont des relais de chameaux. Oullassoutai est la résidence d'un général mantchou qui commande en chef les troupes au pays de Kalkhas. Il y a dans cette ville une forte garnison chinoise et de grands magasins de millet.

(1) Le Khan-Ola est célèbre chez les Kalkhas pour la grande fête qui y dure trois jours. C'est là qu'on recense la population, que l'on propose les entreprises utiles, et que l'on décide sur les différends des particuliers. Sur le côté sud de la montagne, il y a un temple dont la splendeur répond à l'importance de cette assemblée. A. M.

A trois heures nous allâmes faire un tour sur les bords de la Tola, au grand chagrin d'un soldat qui nous accompagnait, et qui ne pouvait concevoir quel plaisir nous trouvions à nous promener ainsi. Les Mongols, comme la plupart des Asiatiques, sont habitués à aller à cheval, et n'aiment pas à marcher. Ils regardent même cet exercice comme humiliant.

Après avoir franchi deux petits ponts qui traversent les deux branches de la Selby qui est très rapide, nous vîmes au sud la maison de l'amban Beissé, construite avec goût, et à côté une autre maison plus petite, destinée à la résidence des mandarins chinois qui viennent à l'Ourga pour affaires du gouvernement. De petits canaux amènent les eaux de la Selby dans les potagers de ces habitations. C'est la maison de l'amban qui est la plus proche de la Tola, et non loin est un petit étang alimenté par la Selby. Les pâturages environnants étaient couverts de bétail.

Le 23 septembre après dîner, nous allâmes faire un tour sur la route qui conduit au maimatchin, près de la maison du Beissé. Nous avions l'intention d'aller jusqu'aux bords de la Tola, mais le Mongol qui nous accompagnait nous dit que cet endroit était très marécageux. Quand nous eûmes dépassé la maison du Beissé, nous montâmes une éminence sur laquelle se trouve un souhourgan, ou pyramide sacrée des disciples de Bouddha, et qui a été élevée par un prince mongol. Le piédestal, dont la forme est carrée, est en pierres non taillées que cimente une composition de paille et de terre glaise. Les murs sont bâtis en briques grises, et l'intérieur est rempli de sables et de pierres. Près du souhourgan nous vîmes un prince de troisième classe qui menait la vie de nomade dans le désert de Gobi. Il était venu à l'Ourga pour présenter son hommage au koutouktou; mais principalement à cause de la mort de l'empereur. Ce prince portait une robe de drap bleu, et le cheval noir qu'il montait était superbe. Cinq domestiques le suivaient. De cette hauteur nous avions une vue étendue de la Tola et de la ville avec ses temples splendides. Au sud s'élève le mont Khanola. Au nord la ville est garantie des vents froids par une chaîne de hautes montagnes. A l'ouest nous apercevions les maisons du vang et de l'amban, nombre de tentes qui ferment une partie de la ville, de vastes prairies, et dans l'horizon bleu les sommets d'une chaîne de montagnes; à l'est enfin, des plaines et des montagnes, le maimatchin, et dans le lointain des masses de granit à nu. Les nombreuses tentes consacrées à la résidence des fidèles qui venaient adorer le koutouktou, leurs chevaux et leurs chameaux, épars çà et là, donnaient un mouvement extraordinaire à cette ville, qui sans cela a un aspect rude et désolé.

Le climat de l'Ourga est très dur. L'humidité naturelle de ce pays entouré de montagnes où les sources abondent, est encore considérablement augmentée par le voisinage du mont Khanola, dont les sommets la commandent au sud et neutralisent l'influence salutaire des vents chauds. Le froid est si grand que les légumes mêmes souffrent beaucoup de la gelée du matin, ce qui force les habitants de l'Ourga à avoir recours aux jardins potagers de Kiakhta qui approvisionnent aussi les Russes établis sur la frontière. En revenant le long de la rive gauche de la Selby, nous passâmes près de la résidence d'Alkhai-Koung, chef de la police de l'Ourga; cette habitation est entourée d'une palissade qui renferme quelques magasins et des tentes. Celle des propriétaires était couverte en calicot bleu foncé. Le chef de la police mène les affaires de la ville d'accord avec le chandzad (intendant du palais du koutouktou), parce que la majorité des habitants appartient au clergé, qui n'est soumis qu'à la juridiction du chandzad. On m'a dit que les décisions de ce juge sont tellement souveraines que ni les lamas, ni même le koutouktou n'y interviennent. On porte la population de l'Ourga à sept mille âmes, dont les lamas forment le cinquième.

Le 24 septembre, enfin, le bitketchi et le boschko vinrent nous trouver pour annoncer d'un air triste que le vang, considérant que nous nous rendions au céleste empire en vertu d'un traité inviolable sous la présente dynastie, avait résolu de nous permettre de continuer notre voyage, et que dans le cas où il recevrait des nouvelles de Péking relativement à nous, il aurait le temps de nous les faire connaître en route. Cette nouvelle me fit un plaisir extrême, et je me mis aussitôt en mesure de partir dès le lendemain matin.

Continuation du voyage jusqu'à la frontière sud du pays des Kalkhas.

Le 25 septembre, pendant la nuit, le thermomètre de Réaumur tomba à six degrés au-dessous de zéro. A huit heures du matin, nous fîmes partir nos bagages, et nous les suivîmes, à notre grande satisfaction, deux heures après.

Afin de jouir du beau temps, nous allâmes à pied jusqu'au souhourgan que j'ai décrit, et nous marchâmes directement à l'est pendant dix werstes, sur la rive gauche de la Tola, où le chemin était très pierreux; nous laissâmes le maimatchin à notre droite. Derrière les jardins potagers, nous aperçûmes quelques toits de bois élevés sur les tombeaux des Chinois morts dans ce pays. Nous traversâmes ensuite la petite rivière Oulutoui, qui coule du nord au sud et se jette dans la Tola. Nos chevaux et nos bestiaux avaient jusqu'alors été au pâturage près de la source de cette rivière, mais ici nous ne voyions que rochers nus. Une chaîne de montagnes s'élevait à gauche et à droite, le majestueux Khanola, situé sur l'autre côté de la Tola, couronnait tous le pays environnant. La Tola se divise en plusieurs branches plus ou moins profondes,, et son eau, comme celle de toutes les rivières de montagnes qui coulent sur un fond de pierre, est extrêmement pure et transparente. Nous la passâmes à gué vis-à-vis le mont Bain-d'Irouka (Riche-Cœur).

Durant le trajet de Kiakhta à l'Ourga, nous pouvions encore nous figurer que nous voyagions dans les provinces frontières russes habitées par les Bouriates, tout le paysage et les productions de la terre étant semblables; mais aux premiers pas que nous fîmes après avoir passé la Tola, nous nous aperçûmes que nous étions dans un autre pays. Nous bûmes un verre de l'eau de cette rivière, et nous entrâmes alors dans les déserts tristes et désolés de la Mongolie,

Depuis la rive droite de la Tola jusqu'à une courte distance de Péking, la route, à l'exception de quelques détours, est dans la direction du sud-est. Notre chemin monta pendant environ quinze werstes au milieu de fragmens de rochers. Nous eûmes à notre droite, sur une longueur de quelques werstes, une des branches du mont Khanola, au sommet de laquelle se dressent des pierres d'une taille colossale. Ces cimes sont couronnées de bouleaux et de très beaux mélèzes; des ruisseaux en grand nombre qui en descendent forment la Konl, petite rivière qui se joint à la Tola. On voyait des troupeaux de buffles qui paissaient sur les terres basses au pied des montagnes. Entre les rives de la Tola et les hauteurs du Nalika, nous vîmes sur le bords du chemin de très misérables cabanes, près de la plupart desquelles étaient des filets à prendre les chevaux, des cerceaux et des piquets pour les tentes, etc. Tous ces articles de bois sont vendus aux habitants du désert de Gobi, où le bois manque totalement.

Arrivée à quinze werstes de la Tola, la caravane en eut cinq à monter pour atteindre le sommet du Nalika. De ce point élevé nous vîmes une plaine étendue dont le sol était composé de petites pierres, et à notre gauche se dressaient des rochers nus entre lesquels coule la Tola. Les Mongols croient que dans un profond abîme qui existe au milieu de cette montagne, sont des trésors immenses d'or et d'argent que des

voleurs y ont cachés dans des temps reculés. D'effrayants précipices et des vapeurs nuisibles en défendent l'accès aux plus intrépides des hommes.

A mesure que nous avancions les montagnes paraissaient plus basses et moins escarpées : nous ne rencontrions plus de grandes profondeurs ou d'élévations considérables. Tout semblait annoncer le voisinage de la plaine de Gobi, la plus étendue des plaines de l'Asie centrale.

Après une marche de cinq werstes nous arrivâmes donc, et à quatre heures de l'après-midi, à la station de Nalika, qui est à trente-cinq werstes de l'Ourga. Les habitants de ce district sont très pauvres, si on les compare aux tribus nomades au nord de l'Ourga. Plusieurs enfants coururent après nous pour nous demander l'aumône; cependant de nombreux troupeaux de chameaux et de moutons gras paissaient près de là.

La station est à gauche de la route près d'un lac. On n'avait préparé que deux tentes pour la mission, mais à ma demande le bitkelchi persuada aux kalgatchis qui nous accompagnaient qu'il fallait en dresser une autre pour les étudiants. Elles étaient très incommodes, petites et en mauvais état. Un puits d'une archine de profondeur, construit en bois et situé près des tentes, nous fournissait de l'eau fraîche, et l'on allait abreuver les animaux au petit lac : le sol était imprégné de sel en plusieurs endroits.

Le sakirotchi nous quitta ici pour retourner à l'Ourga; il était très grand parleur, et à un moment où nous apercevions le mont Darkan (forgeron), ainsi nommé de ce que Genghiskhan avait autrefois forgé le fer au pied de cette montagne, il me dit qu'il était convaincu que plusieurs souverains de l'Europe descendaient de Genghiskhan, parce qu'il avait régné en Russie. Il est inutile de démontrer l'absurdité de ces conjectures.

Le 26 septembre, le thermomètre descendit à cinq degrés au-dessous de zéro pendant la nuit; mais le matin était beau et chaud comme dans l'été. Nous quittâmes notre station à deux heures et fîmes dix werstes sur une plaine çà et là coupée de collines, jusqu'à la haute montagne de Bouroulyndabea (grise), que Lange appelle les *Sept-Montagnes* et Perwouchin *Bouroum*. Nous vîmes au pied de cette hauteur huit tentes et peu de bétail. Du sommet où se trouve un obo, nous eûmes une vue étendue dans le nord sur la plaine que nous venions de traverser, et au-delà les montagnes bleuâtres de l'Ourga. Un peu plus près à droite nous distinguions les rochers qui bordent la Tola, et bien loin dans le nord-est la longue chaîne d'Altan-Onlongui (le berceau d'or), dont les sommets couronnés de neige réfléchissaient les rayons du soleil; au sud était une longue plaine découverte bornée par des montagnes d'une moyenne hauteur.

Après avoir fait seize werstes, nous laissâmes à droite de la route le haut mont Kangai, qui ressemble à un énorme tas de petites pierres; de là nous descendîmes dans une vallée arrosée par la Kangai, qui coule dans une pareille à gauche du chemin. Les tentes sont misérables; mais de grands troupeaux de moutons et de chèvres paissaient à l'entour. Partout, nous voyions des marais salés; à douze werstes au-delà, nous arrivâmes à la station de Gaktsa-Koudouk, après avoir fait dans cette journée quarante werstes. On avait préparé pour la mission trois tentes très vieilles et très mauvaises. Les Cosaques se faisaient des cabanes avec les coffres des bagages.

Le 27 septembre, nous fîmes halte pour laisser paître nos chevaux et nos chameaux, qui étaient devenus très maigres dans les environs de l'Ourga. L'herbe de cette station était assez bonne, mais il y avait disette d'eau. Nous vîmes beaucoup de chênes dans ces pays, et les habitants sont pauvres; cependant personne ne vint nous demander l'aumône comme à la dernière station.

Le 28 septembre, le ciel fut nuageux pendant la plus grande partie du jour, la matinée fut chaude; mais vers midi un fort vent de nord-ouest se leva. Nous étions partis à dix heures. Par suite des pluies abondantes de l'été, l'herbe de la plaine était épaisse. Au bout de dix werstes, nous trouvâmes un sol graveleux, et là se terminaient les hauteurs que nous avions longées jusqu'ici. Nous ne vîmes plus que deux montagnes, la Bozol (le serviteur) dans le nord-est, et l'Orgoun (le large) dans le sud-ouest, qui formait en quelque sorte le portail par lequel nous entrâmes dans la vaste plaine de Bouldjout, qui s'étend plus loin que l'œil ne peut atteindre. A gauche, sont les montagnes bleuâtres de Bain-Oulan. Notre conducteur nous dit qu'elles s'étendent au-delà de la rive gauche du Keroulun. Cette rivière prend sa source près de la route que nous suivions, coule au sud entre les montagnes et ensuite, tournant à l'est, va tomber dans le Kailar, qui lui-même se joint à l'Argoun. A la distance de quinze werstes environ, s'élève le Bain-Tsokto (le riche Tsokto), et à treize werstes au delà nous gagnâmes le Dzamyn-Chanda (puits sur la route), près duquel il y a plusieurs lacs d'eau salée. Un sel blanc et amer couvre la terre à une grande profondeur, même sur le chemin. Les bestiaux, et les moutons en particulier, s'engraissent beaucoup dans ces pâturages.

Nous avions encore douze werstes à faire sur une route raboteuse couverte de fragments de quartz et d'autres pierres, avant d'arriver à la station de Djirgantalou (abondance). Une werste avant cette station, le boschko vint à notre rencontre avec un soldat mongol, qui nous salua comme le koundoui de l'Ibitsck; il sauta à bas de son cheval, et tomba à genoux en s'écriant : Amour! (paix!) Il nous fit alors plusieurs questions : « Comment les eaux de la Mongolie nous semblaient-elles? c'est-à-dire comment étaient nos santés? notre voyage avait-il été heureux? » ensuite il remonta à cheval et nous accompagna à la station, où la mission arriva à cinq heures et demie, après avoir fait trente-cinq werstes dans la journée. Cette station, qui est sur la gauche du chemin, tire son nom d'une très haute montagne qui s'élevait à une courte distance devant nos tentes. Une source qui en descend nous fournissait de l'eau, ainsi qu'à nos animaux. Ce lieu appartient au koutchoun de l'amban Beissé.

Le 29 septembre, la nuit avait été chaude; mais au point du jour un fort vent de nord-ouest s'éleva, et il devint très violent pendant le jour. A cette station, comme aux précédentes, les Mongols de garde frappaient des petits bâtons l'un contre l'autre, ou chantaient des airs mélancoliques, pour montrer qu'ils veillaient.

En quittant cette station, nous eûmes huit werstes à faire dans un chemin pierreux à travers un étroit ravin. Le mont Djirgantalou restait à notre gauche, et sur le bord des chemins nous avions une petite rivière, ou pour mieux dire une succession de petits étangs, où nous tirâmes quelques canards. Nous rencontrions sans cesse des pèlerins qui se rendaient à l'Ourga.

Après avoir passé près de certaines pierres colossales éparses sur les pentes des montagnes on qui semblent être les ruines d'un ancien édifice, nous arrivâmes à deux rochers très raides, que sépare une très petite distance et que l'on nomme *Oudyn-Ama* (porte ouverte). Plusieurs de nos conducteurs appelaient le rocher de l'ouest *Karanidou* (œil noir) et celui de l'est *Ouchki* (lumière). Au-delà de cette porte, nous vîmes un puits d'eau douce et claire.

D'Oudyn-Ama à la station, nous eûmes une distance de vingt werstes à parcourir à travers une vaste plaine qui est en général sablonneuse. Un vent violent de nord-est nous couvrait de poussière et d'herbes sèches. La station vers laquelle nous nous dirigions se nomme *Ghilteghentai* (la brillante), et appartient au koutchoun du djand-joun-bailé (prince de troisième classe) Namdjila, que nous avions vu à l'Ourga le 23 septembre. Son koutchoun se compose de huit so-

moun (escadrons) dont chacun de cent cinquante soldats.

Le 30 septembre, nous fîmes halte, et toute la journée nous fûmes assiégés par les Mongols, qui venaient nous demander si nous voulions vendre des peaux de castor, des mardjans (cristaux), etc.; nous répondîmes que nous voyagions pour des affaires du gouvernement et non pour le commerce. Ils nous offraient en échange des peaux d'agneau tannées et d'autres peaux brutes.

Le 1er octobre, nous partîmes à neuf heures du matin, et eûmes d'abord à monter une éminence qui fait partie du mont Boudn, et à trois werstes environ de Ghiltegbentai nous rentrâmes dans le grand chemin. De ce lieu, nous apercevions, à la distance de cinquante werstes, ce célèbre mont Argan, si fameux chez les Mongols en ce qu'il se rattache à l'histoire de Genghiskhan. Nous fîmes ensuite dix werstes par des montagnes assez rudes, et, en descendant vers la vallée de Scharakoudouk, nous trouvâmes à droite de la route un lac de bonne eau, et à gauche un grand lac salé au pied du mont Erktou.

De cette vallée, qui est à dix werstes de la station où nous nous rendions, nous montâmes le Kaldzan, du haut duquel nous voyions de tous côtés la vaste steppe coupée de ravins d'une assez grande profondeur. Quelques buttes étaient éparses sur le bord de la route avec des troupeaux de moutons qui animaient un peu cette plaine déserte.

Sur le sommet du Kaldzan, nous trouvâmes une grande quantité de cornalines, de jaspe, d'agate et d'autres pierres de couleur. De là, nous descendîmes dans une grande plaine où nous vîmes un troupeau de mille moutons au moins, qui appartenait à un riche lama; et à deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à notre station, située dans une vallée riche en pâturages et pleine de lacs d'eau salée.

Nous avions fait dans cette journée de marche vingt-trois werstes. Les Mongols de la station, qui avaient été envoyés de différents koutchouns pour nous servir de guides, attendaient depuis vingt jours notre arrivée. Notre séjour prolongé à l'Ourga les avait conduits à se persuader que nous avions reçu l'ordre de retourner en Russie, à cause de la mort de l'empereur. Les politiques du pays regardaient comme un défavorable augure que l'on permît à des étrangers d'entrer dans l'empire, au moment même où le nouvel empereur montait sur le trône.

On nous raconta à cette station les faits merveilleux suivants, qui se rattachent à l'histoire de Koung-Ming, fameux général chinois, au IIIe siècle de notre ère.

Le royaume de Cha, fondé par Liéou-Tchin ou Liéou-Pei, ayant été envahi par l'ennemi, Koung-Ming fit faire une statue de pierre de grandeur naturelle, qu'il plaça sur la grande route par laquelle devait venir l'armée ennemie. Cette statue tenait dans une main une épée, et dans l'autre un livre dont les feuilles étaient imprégnées de poison. Le général de l'armée ennemie, arrivé à cet endroit et voyant le livre ouvert, se mit à le lire et le trouva intéressant. Comme il portait fréquemment ses doigts à sa bouche, afin de les humecter pour tourner plus aisément les feuillets, il éprouva bientôt les effets du poison. Il essaya alors de se retirer; mais il ne le put, car sa cotte de mailles était attirée par le piédestal de pierre d'aimant. Irrité de cela, il prit l'épée qui était dans l'autre main de la statue, et l'en frappa. Cette dernière action lui fut plus fatale encore. Le coup ayant fait voler des étincelles, elles enflammèrent les combustibles enfermés dans la statue; l'explosion le tua. Son armée, terrifiée par la mort soudaine de son général, fut obligée de battre en retraite.

Dans une autre occasion, la même Koung-Ming était campé vis-à-vis l'ennemi, dont il n'était séparé que par une rivière. Comme il avait son camp un peu plus haut en remontant ce courant, il fit préparer des mannequins de grandeur naturelle, que l'on mit sur des bateaux éclairés par des torches. Les bateaux descendirent au fil de l'eau vers le camp des ennemis, qui, les voyant chargés de soldats, comme ils le croyaient, leur lancèrent plusieurs milliers de flèches; de façon qu'ils eurent bientôt vidé leurs carquois. Koung-Ming, qui avait prévu ce résultat, traversa la rivière et remporta une victoire complète sur l'ennemi qui ne s'attendait pas à être attaqué.

Le 2 octobre, après avoir fait huit werstes sur un chemin uni, nous montâmes au sommet d'une éminence couverte de petites agates et de jaspe. On a de cette hauteur une vue étendue de la steppe. Devant nous était le Durkan, semblable à un géant gardien du désert, à sa droite deux petites montagnes isolées, pareilles à des jumelles, et plus loin, dans l'est, les cimes bleues d'autres montagnes.

Nous arrivâmes à midi à la station de Boumbatou, située sur la pente d'une montagne à droite de la route; nous avions fait vingt werstes, et aux deux dernières, en approchant de l'entre station, nous trouvâmes une vallée couverte de marais salés, et où il y a également un profond puits de bonne eau.

A six heures, nous reçûmes une visite de notre ami Demit, qui revenait de l'Ourga chez lui, et il avait encore cent soixante dix werstes à faire. Le vang voyage ordinairement en palanquin, et sa suite est à cheval. Les Mongols nous amenèrent beaucoup de chameaux et de chevaux à changer, car ici les bestiaux sont grands et bien nourris et dans un très bon état : une steppe couverte de pâturages abondants, et où il y a plusieurs parties du sol imprégnées de sel, s'étend d'un côté et de l'autre. Les Mongols qui avaient été envoyés pour accompagner notre expédition se plaignirent de ce qu'en attendant notre arrivée, il leur avait fallu manger leurs chevaux. Trente hommes avaient entièrement consommé un cheval en deux jours.

Le 3 octobre nous partîmes à sept heures, et commençâmes bientôt à gravir les hauteurs dans lesquelles nous devions passer la nuit. La route était bonne, variée par quelques montagnes basses, et l'herbe avait encore son suc. Après une marche de douze werstes, nous aperçûmes le mont Darkan; et plus de dix werstes faites à travers des défilés nous amenèrent à trois heures et demie à la station de Borokoudjir; le mont Darkan était alors à deux werstes à l'est de notre station. Comme la distance était courte et le temps beau, je me résolus à visiter cette montagne si révérée parmi les Mongols, et je partis à cet effet à six heures, accompagné du moine Israël et d'un officier de Cosaques : quand nous eûmes quitté la station, nous marchâmes très difficilement le long des profonds ravins formés par les pluies. Au pied de la montagne et près d'une petite chapelle sont plusieurs tentes qu'habite un riche taidzi (noble nomade) avec sa famille. Nous atteignîmes enfin la cime de la montagne, après avoir passé sur une immense quantité de fragments aigus de granit.

Le mont Durkan s'étend à une distance considérable du nord au sud, et sa crête supérieure est composée de rochers perpendiculaires de granit rouge entre lesquels croît le *robinia pygmæa*. Sur la dernière hauteur du côté du sud, au pied de laquelle nous nous trouvions, est un grand obo de pierre, élevé par les Mongols qui viennent en ce lieu chaque été pour célébrer la mémoire de Genghiskhan.

De ce sommet on découvre une plaine sans limites; vers l'est, huit lacs salés; au-delà, dans la même direction, les montagnes bleues du Kerouloun; et à l'ouest une immense contrée couverte d'éminences qui s'élancent en pointes.

Le soleil se coucha pendant que nous étions au sommet de ces rochers, et il fut nécessaire de penser au retour. Il nous fallut un temps considérable pour descendre, car nous étions à tout moment et à cha-

que pas en danger de tomber dans les précipices avec les pierres qui roulaient sous nos pieds. Dans cette obscurité, tous les objets nous paraissaient si différents, que nous ne pouvions reconnaître les points que nous avions remarqués, et qui devaient nous servir de guides vers la station. Tout-à-coup nous entendîmes un coup de fusil et le cri des Cosaques. Nous aperçûmes alors notre méprise, car nous avions fait au moins trois werstes en avant sur la route de Kalgan. Comme il était tard et que nous ne revenions pas, on avait envoyé les Cosaques pour nous chercher, et notre retour causa une grande joie, car on craignait que nous ne fussions tombés dans les précipices du mont Darkan ou sous la dent des loups.

Le 4 octobre nous fîmes halte, et le bitketchi vint de bonne heure engager à dîner les membres de la mission et tous les officiers qui l'accompagnaient. Dans la conversation Idam me dit qu'il n'avait pas visité Péking depuis que le vang de l'Ourga l'avait chargé d'y conduire neuf chevaux blancs qu'il offrait en présent à l'empereur défunt. Le propriétaire des chevaux examine avec le plus grand soin tous ceux qui ont cette destination, et ne choisit que ceux qui sont doux, non farouches et dont l'allure est facile et rapide. On dit que Kia-King tomba un jour de cheval à Yého. Tous les courtisans étaient dans les alarmes; mais l'empereur se contenta d'envoyer sa monture dans l'un des haras de la steppe, avec ordre de ne la lui ramener jamais.

Les meilleurs et les plus forts chevaux que l'on voie à la cour de Péking viennent des bords de l'Ili, du pays des Kirghis, du mont Tarbagatai, de Kaschgar et d'Ouliassoutai.

A dix heures du matin s'éleva un fort vent de nord-ouest qui amena des nuages de neige, et bientôt devint une tempête violente qui remplit l'air de sable, déchira le feutre de nos tentes, et continua ainsi tout le jour. A sept heures du soir la neige tomba abondamment et le vent menaça de renverser nos frêles habitations. Les poteaux des tentes craquèrent, de sorte que nous fûmes obligés de les attacher fortement avec des cordes pour que le vent ne les emportât point. Je donnai ordre de conduire les animaux dans la vallée au pied du Darkan, où ils trouveraient une sorte d'abri contre l'orage, car je savais que lors du voyage de la mission en 1807, quatre-vingts chevaux furent dispersés par une tempête accompagnée d'une neige épaisse, et furent si épuisés qu'ils périrent.

La tempête continua toute la nuit, et le 5 au matin le thermomètre était à 10° au-dessous de zéro. Nous eûmes beaucoup de peine à enlever de dessus nos tentes la neige qui s'y était congelée, et les Mongols avaient extrêmement souffert du froid. Ayant quitté leurs demeures avant la venue de la saison froide, ils n'étaient que très légèrement vêtus et leur condition était par conséquent très pénible. Un d'eux avait trouvé un abri contre le froid sous le cou d'un chameau, dont le long poil lui conserva sa chaleur.

Le 6 octobre, malgré les nuages épais de l'horizon qui annonçaient de la neige encore, nous partîmes à neuf heures du matin pour la station suivante. Après avoir traversé une rivière, nous fîmes une werste sur une steppe couverte de neige pour rejoindre la grande route que nous laissions depuis deux jours à notre droite, et nous eûmes ensuite une werste et demie à faire dans une vallée au pied du mont Kamardula, que nous montâmes par une pente assez douce. A moitié chemin nous vîmes plusieurs tentes habitées par de très pauvres gens qui nous demandèrent du pain et du tabac, et nous les satisfîmes avec le plus grand empressement.

A sept werstes à peu près de la station, nous trouvâmes sur la droite de la route le mont Bouilan, qui est très élevé, et au pied duquel nous vîmes un grand nombre de morceaux de jaspe vert. Cette pierre est probablement commune sur le mont Bouilan. Nous fîmes trois werstes le long de la pente et descendîmes ensuite dans une vallée entourée de montagnes, où nous pûmes marcher sur un terrain uni l'espace de six werstes; enfin à trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la station de Schibitou, qui est à vingt werstes de notre dernier campement.

Le vent était nord-ouest, et l'air presque chaud, cependant les chameaux tombaient de fatigue; je demandai un jour de halte encore à notre conducteur chinois, mais je ne pus l'obtenir qu'en employant le ton de la fermeté. L'expérience m'avait prouvé que du calme et de la résolution ont plus d'influence sur les Chinois que la condescendance et un trop grand empressement. Le bon peuple de Chine est très arrogant avec les étrangers; mais quand il rencontre une volonté bien prononcée il cède, et même il devient humble.

Le toussoulaktchi vint nous donner l'avis que quand il aurait fait station encore avec nous, nous serions sur les frontières du pays des Kalkhas, et qu'il quitterait la mission pour aller visiter les frontières de la Mongolie du côté de la Russie. Quatre toussoulaktchis sont chargés de ce soin, qu'ils accomplissent chaque année. Idam nous offrit de faire passer des lettres en Russie, pourvu qu'elles ne renfermassent point de nouvelles politiques, telles, par exemple, que la mort de l'empereur.

Notre station était une éminence près d'une montagne. A quelques pas au-delà est le haut mont Schibitou (forteresse), qui a deux branches où l'on trouve le silex, et deux puits dont l'un contient une eau claire et douce. Sur l'autre côté de la montagne sont quelques rochers de granit qui ressemblent aux ruines d'une muraille de pierre. La partie méridionale du bras le plus long, qui s'étend à l'est, est couverte en plusieurs endroits de quartz blanc et de sélénite couleur de cerise.

Le 7 octobre, à huit heures du matin, Idam vint me trouver portant un bonnet bordé de noir avec un bouton. Le deuil pour la mort de l'empereur était fini chez les Mongols, toutes les personnes ayant droit à porter le bouton à leur bonnet l'avaient repris. Les Chinois et les Mantchous, comme je l'ai déjà remarqué, portent le *deuil cent jours*.

Vers quatre heures de l'après-midi nous vîmes passer près de nous un amban qui revenait de Péking. Il se rendait dans le pays des Ouriankeis de l'ouest, parmi lesquels il commande sept kotchouns. Il voyageait dans un élégant charriot chinois tiré par un chameau, et sa suite était nombreuse. Trois Mongols qui en faisaient partie eurent la curiosité de visiter notre camp. Ils nous dirent que l'amban avait reçu l'ordre de quitter son campement au pied du mont Altaï pour accompagner l'empereur dans son expédition de chasse (en mongol *Mouran-ou-Aba* (1); mais par ordre du gouvernement il n'y avait pas de chasse cet automne : les Mongols ne voulurent pas nous en dire la raison; mais nous savions que la mort de l'empereur avait interdit pour un temps les divertissements à tous les habitants de la Chine.

Les Ouriankeis sont une branche de la nation mongole (2). Ces hommes vivent au nord-est de Kalkhas et au sud du mont Altaï. Une partie de ces peuplades vont dans l'été au nord du mont Altaï et avancent sur le territoire russe; ils paient tribut à la Russie aussi bien qu'à la Chine. Idam nous dit que leurs tentes de feutre ressemblent à de longs hangars.

Le 8 octobre la nuit avait été sereine, mais le ma-

(1) Outre les Mantchous, dix mille Mongols, dont chacun doit amener au moins trois chevaux, reçoivent annuellement l'ordre d'assister à cette chasse : l'empereur de la Chine prend part à ce divertissement, qui dure quatre mois, jusqu'après le milieu de l'automne. Il semblerait plutôt d'une expédition militaire que d'une chasse. A. M.

(2) Ici l'auteur se trompe : les Ouriankeis sont de pauvres tribus turques et samoïèdes qui habitent les pays situés sur le Yenisei et les rivières qui s'y rendent. On les appelle ordinairement *Chinois-Saioutes*. A. M.

tin le vent d'est amena des nuages épais. Nous partîmes à neuf heures, et après avoir marché vingt werstes, nous gagnâmes la station de Schara-Tcherotou à deux heures de l'après-midi.

La route va dans l'est, sur de petites éminences coupées par des plaines assez étendues. La Noukhor-Boulak, petite rivière d'une eau excellente, traverse la plaine de Derisson, ainsi nommée à cause d'une espèce d'herbe qui me parut être le *tyrsis paniculata*. La tige a une archine et demie et plus de hauteur, et se termine par un panicule. Cette herbe croît en abondance dans les terres basses du désert de Gobi.

La station de Schara-Tchorotou est à droite de la route dans une plaine étendue, sur laquelle nous vîmes plus de vingt tentes de Mongols nomades attirés, sans aucun doute, par deux sources intarissables d'une eau excellente.

Le 9 octobre, nous partîmes à dix heures, et à deux heures de l'après-midi nous avions atteint la station de *Olon - Baisching* (nombreuses habitations). Pour y arriver, il nous avait fallu faire vingt-trois werstes, dont les cinq premières sur des montagnes basses, et nous voyions sur le bord du chemin des troupeaux de chevaux et de chameaux. Une werste au-delà, la grande plaine d'*Oulon-Koudouk* (puits rouge) s'étend à vingt-cinq werstes dans le sud, jusqu'à la chaîne de montagnes nommée *Boussou-Tcholou* (ceinture de pierres). A cet endroit, nous rencontrâmes une caravane chinoise qui se rendoit à Kiakhta avec du thé impérial. Nous trouvâmes à dix werstes de la station que nous quittions un puits profond d'une excellente eau. Toute la route était parsemée de cailloux à demi transparents. A trois werstes de ce puits, le mont Mandal se divise en deux branches, celle du milieu et celle de l'ouest. Au pied de cette montagne, nous vîmes une place entièrement couverte de cornalines et d'agates; nous y aperçûmes aussi beaucoup de lièvres. Nous longeâmes ensuite la base d'une autre montagne qui s'élève à gauche de la route, et au sommet de laquelle est un obo avec une perche de bois. Nous quittâmes, à ce point, la grande route de commerce nommée *Darkan-Dzam*, et tournâmes à gauche pour entrer dans celle d'Argalingtou. Nous fîmes ensuite deux werstes pour arriver à une branche du mont Mandal, où il n'y avait ni route ni sentier battu: nous fîmes enfin quatre werstes sur la montagne, et de là nous allâmes au canton d'Olon-Baisching.

Nous étions campés dans une vallée sablonneuse allant de l'est à l'ouest et couverte de hautes herbes. Un rocher, à la distance d'une werste de nos tentes, s'étendait dans la même direction que la vallée. A distance, on croirait voir une forêt; mais quand on est tout-à-fait près, on voit un jeu extraordinaire de la nature. Les rocs ressemblent tantôt à un immense autel, tantôt à un sarcophage; ici c'est une tour, là une maison. Le rocher, qui est un granit décomposé, est épars çà et là en grands morceaux de trois à neuf pouces d'épaisseur. Les Mongols nous assurèrent qu'on trouve dans ce granit beaucoup de pierres d'aimant, et que si quelqu'un approche avec un fusil, il se sent fortement attiré.

Le 10 octobre, nous partîmes avant huit heures et, après une marche de douze werstes seulement, nous arrivâmes à onze heures à la station de Dzouighitou. Sur l'invitation d'Idam, quelques-uns des membres de la mission et moi nous nous éloignâmes à une certaine distance de la station pour aller visiter des mines, restes de l'ancienne architecture mongole.

Après avoir fait trois werstes vers l'est dans une vallée, nous gagnâmes une montagne dont la pente était couverte de ruines de bâtiments de pierre, sur une étendue de deux werstes environ. Idam nous dit que trois cents ans et plus étaient passés depuis qu'un taidzi mongol nommé *Sam-Koung* (beau cygne) habitait cet endroit; les édifices dont les débris étoient épars devant nous avaient été des temples, et plusieurs sutels et soubourgans d'une dimension colossale, ainsi que d'autres constructions dont nous ne pûmes découvrir la destination primitive, attestent la richesse et la magnificence du prince auquel ce lieu appartenait. Aujourd'hui, la mousse ou l'herbe croissent sur ces restes. Les fondations étaient de granit semblable à celui de la montagne voisine, et les murailles, de briques cuites au soleil. De la terre glaise mêlée de gravier avait été employée en guise de ciment; mais les vicissitudes de sécheresse et d'humidité avaient fait disparaître la terre glaise, et le gravier seul restait. Un grand bâtiment rond, haut de quatre sagènes à peu près, était orné d'une corniche de pierres à trois rangs. Dans un grand temple et dans les soubourgons, nous remarquâmes des niches voûtées destinées probablement à recevoir les offrandes. Dans la cour qui était pavée en pierres, on voyait des débris de tuiles vertes et une auge d'une pierre pareille à celle qui servait de pavé. Ces ruines, autrefois habitées par un descendant de Genghiskhan, servent maintenant d'abri pour les troupeaux. Les Mongols visitent rarement ces monuments de leur première splendeur et de leur indépendance.

En quittant ces ruines, nous descendîmes dans une vallée près d'un puits d'eau fraîche, et là nous vîmes des traces d'autres puits détruits par les années, et à côté d'un desquels était une auge de pierre brisée, et plusieurs tentes avec de nombreux troupeaux de moutons. A notre approche, beaucoup de lièvres sortirent du milieu des herbes. Après avoir fait quatre werstes sur les rochers de ces montagnes entre des tombes et des tours, nous entrâmes dans une vallée profonde et arrivâmes à un puits près de la route étroite que nous avions à prendre. A gauche de ce puits sont les ruines d'un soubourgan de pierre nommé *Gaktsa-Soumé*. De là nous nous dirigeâmes dans l'est, laissant à notre gauche la montagne de Bain-Ouldziatou; nous fîmes dix werstes pour arriver au sommet d'une montagne d'où nous apercevions au nord-est des hauteurs éloignées, et, au plus loin devant nous, le désert sablonneux de Gobi. Par bonheur, la pluie de l'été précédent avoit fait croître un peu d'herbe dans ces steppes, dont le sol n'est ordinairement que du sable mêlé de pierres de différentes couleurs. Quand il est ainsi à sec, le voyageur souffre beaucoup, et les animaux périssent de faim et de soif. A quatre werstes de là, nous fîmes halte à la station de Dzonightou, qui, de même que la suivante, appartient au koutchoun du beissé (prince de quatrième classe) Kardal. Il y a non loin de nos tentes un puits d'eau claire. La vallée est abondante en pâturages, et nous y trouvâmes beaucoup d'agates et de cornalines.

Le 11 octobre, la route fut, dans cette marche comme dans celle de la veille, à l'est et par des collines et des vallées où nous vîmes en abondance une plante touffue et veloutée que les Mongols nomment *boudourgana*. De là, nous gravîmes une hauteur couverte de cornalines, de chalcédoines et de jaspes de différentes nuances. Cette mosaïque naturelle, réfléchissant les rayons du soleil, est d'un aspect aussi extraordinaire qu'agréable. A moitié chemin environ, nous trouvâmes le lac salé de Tsagan-Tougourik (cercle blanc), où aboutissent plusieurs sources salées, et le sol était fréquemment imprégné de sel. A la station de Soudjin-Oussou, les tentes étaient dressées sur la pente d'une montagne de ce nom, et vis-à-vis laquelle s'élève Dzamin arik, petite montagne ayant à sa base un puits de bonne eau, profond de douze pieds et bordé en pierre. L'herbe était bonne, eu égard à la nature saline du sol. On m'avait dit que tout était mauvais dans la présente station, mais qu'à la prochaine nous trouverions en général et qualité et abondance; mais cette allégation était tout simplement l'expression du désir cordial qu'on avait de nous voir partir : c'est pourquoi je décidai que nous ferions une halte d'un jour.

Le 13 octobre, nous partîmes à huit heures, et à une heure de l'après-midi nous étions à la station de Kou-



Ngan-Ting-Men (porte de la Paix).

Iougour, qui est à seize werstes de celle que nous quittions. La route, qui est douce et entrecoupée de collines, se dirigeait au sud-est. Devant nous au sud, nous vîmes plusieurs hauteurs qui s'étendaient de l'est à l'ouest, et dans lesquelles trois profondes vallées portent le nom de *Bain-Koundoui* de l'est, du centre et de l'ouest. Au pied de l'élévation qui est contiguë à la dernière de ces vallées, naît une source dont l'eau avait une saveur de soufre. Les hauteurs voisines sont couvertes de pierres d'une teinte jaune. On trouve aussi de gros morceaux de cette même pierre à une profondeur considérable en terre, et ils ressemblent à des troncs pétrifiés de grands arbres. Le *robinia pygmæa* croît sur ces éminences, et au bord du ruisseau je remarquai une plante épineuse, dont les branches grêles s'étendent sur la terre.

Le boudourgana, toujours très commun, a des feuilles rougeâtres, et a quelque ressemblance avec notre *artemisia pontica*. On ne le trouve que dans le désert de Gobi; les caravanes qui le traversent en nourrissent leurs chameaux, et ils deviennent très gras.

Pendant que le maréchal ferrait nos chameaux, un lama, qui rôdait à l'entour, et paraissait très attentif à ce qu'il faisait, s'élança tout-à-coup à cheval et s'enfuit au galop. On découvrit alors que ce prêtre avait volé un des outils du maréchal. Les ordres rigoureux donnés pour le recouvrer furent vains.

De Kiakhta à l'Ourga, le dzanghin de chaque station des Kalkhas portait à son bonnet un bouton opaque; au-delà de cette ville, ces boutons étaient transparents.

Le 14 octobre, la nuit fut extrêmement froide, et dans la matinée le thermomètre était à 10° au-dessous de zéro. Les habitants nous dirent qu'un froid aussi dur est très rare dans cette saison. Ils l'attribuaient aux pluies qui étaient tombées dans le printemps. De huit heures du matin à une heure de l'après midi, nous fîmes seize werstes et nous arrêtâmes à Derissouïn-Oussou (l'eau de la Dérissou).

Une werste avant d'arriver à cette station, un taïdzi de distinction, accompagné de quelques Mongols, vint à notre rencontre. Il était chargé d'accompagner la mission dans ses kotchouns qui se rend de Dérissouïn-Oussou jusqu'aux frontières des Sounites, où finit le pays de Kalkhas.

Le 15 octobre, nous n'eûmes que quinze werstes à faire pour arriver à Abourgain-Soumé (temple de la montagne des serpents); à moitié chemin, nous passâmes de Oloun-Oho (obo rouge), très haute montagne dont le sommet est couronné d'un amas de pierres. Nous apercevions dans le lointain la Tehindamordi, autre haute montagne dont le nom est tibétain. Nous vîmes pendant cette marche de nombreux troupeaux de chameaux. Ceux du Gobi sont estimés les meil-

leurs de la Mongolie; mais les chameaux des Mongols sont en général plus petits que ceux des Kirghis. Les chevaux de ces plaines sont petits; mais ils sont plus forts et ont meilleure apparence que ceux que nous avions vus de l'autre côté de l'Ourga, vers la frontière russe

A gauche de cette station, est un temple sur le penchant du mont Abourga (serpent). On dit qu'il y avait autrefois de grands serpents dans cette montagne; mais nous ne vîmes aucun de ces reptiles. Un petit ruisseau qui sort de cette montagne était déjà couvert de glace, et nous avions nos tentes dressées au sud du temple. Nous regardions avec le plus grand plaisir ces habitations qui nous semblaient des îles sur un océan sans limites.

Le 16 octobre, nous allâmes à onze heures visiter le temple. Il est bâti sur la pente de la montagne et, suivant les règles de l'architecture tibétaine, la façade est tournée au sud. Ce temple a environ deux cent cinquante toises de circonférence et est entouré d'une muraille qui est, aussi bien que le reste de l'édifice, construite en briques peintes en rouge. Les toits sont couverts de tuiles. Devant l'entrée principale du sud, deux hauts poteaux ou mâts sont plantés en terre, et derrière la muraille du côté de l'est, une maison de bois renferme le réfectoire des lamas, pour l'époque de leurs assemblées, et à l'ouest sont sept tentes qu'habitent les lamas attachés au service du temple.

Le neveu d'Idam, qui nous accompagnait, appela le portier qui nous introduisit dans le vestibule par l'entrée principale. Là étaient quatre idoles de bois d'une taille gigantesque, représentant des guerriers armés de pied en cap. Le premier avait le visage rouge et tenait dans ses mains un serpent enlacé; la figure du second était blanche, et dans sa main droite était un parasol, qui en Chine sert à distinguer les rangs, et sa main gauche tenait une souris. Le troisième, dont la main portait une épée, avait la face bleue, et le dernier la figure jaune, jouait du luth. Ces bourkhans ou personnages sacrés s'appelaient *Youlkoursoun*, *Patchibou*, *Tchemidzar* et *Nombosseré*; ce sont des tengri ou maharansakhan (1) qui vivent deux mille cinq cents ans et ont une taille de cent vingt brasses. Ils président au bonheur temporel des hommes, et habitent quatre régions différentes du mont Soumer, centre de l'univers et demeure des anges gardiens. Cette montagne a sept sommets dorés et s'étend à cent mille werstes dans chacune des quatre parties du monde.

Après avoir traversé une cour pavée en briques, nous entrâmes dans le temple principal où les lamas se réunissent pour prier; ils ne s'y rassemblent cependant point en hiver à cause du froid. Autour des colonnes de bois de l'intérieur sont des étendards, des tambours et des kadacks, tandis que les murailles sont tendues de soie sur laquelle sont les images des saints les plus révérés. Vis-à-vis la porte sur la muraille du côté du nord, sont de grandes idoles de cuivre, auprès desquelles les vieux lamas ont leurs siéges, semblables à des fauteuils, avec des coussins couverts de satin jaune. Des tapis de feutre sont étendus sur le carreau pour les prêtres inférieurs. Tout est entretenu dans un grand état de propreté. Derrière ce temple est un petit bâtiment appuyé au mur du nord et sur lequel est la statue dorée de Bouddha.

Ce temple est orné comme le premier d'un grand nombre de kadacks. Une grande table avec des plats pleins de beurre et de millet se trouve devant l'idole. Les prêtres mongols, hindous et chinois sont d'opinion que le sang des animaux ne plaît point aux dieux, parce qu'ils abhorrent la destruction. Nous vîmes sur cette table plusieurs tasses de cuivre doré, remplies d'eau glacée et de thé, du millet dans un plat, et près de la table, un éventail fait de plumes de paon.

(1) Ce mot sanscrit veut dire grand roi. A. M.

Dans le troisième bâtiment au bout de la cour, on conserve dans des cases de bois l'ouvrage nommé *Gandjour*, qui contient la loi de Bouddha, et qui se compose de cent huit volumes dont cinquante-quatre sur le côté droit du temple, et cinquante-quatre de l'autre côté. Chaque volume, renferme environ mille pages. Près des idoles de cuivre est le *Djom*, livre en seize volumes. Ces deux ouvrages, écrits en langage tibétain, sont très richement reliés. Nous remarquâmes de chaque côté de ce bâtiment une petite maison vide. Le prêtre principal est un jeune koubilgan qui réside à l'Ourga pour son éducation.

A cinq heures de l'après-midi nous reçûmes une visite de Demit, qui vint avec une suite nombreuse et richement vêtu. Sur son bonnet d'hiver, bordé de peau de castor, il portait une double plume de paon, de dix pouces de long, avec un œil seulement, marque de distinction que lui avait conférée l'empereur défunt. Il flairait de temps en temps la tête de son plus jeune fils, signe de tendresse paternelle ordinaire chez les Mongols au lieu d'embrasser. Cet enfant était fier de la plume de paon que portait son père.

Le 17 octobre la nuit fut chaude; mais nous la passâmes très mal. Le feu allumé dans ma tente l'avait remplie d'une fumée épaisse qui nous éveilla vers deux heures du matin et faillit nous étouffer, car nous avions hermétiquement fermé la tente pour nous garantir du froid. Une autre circonstance nous empêcha de dormir. Nous avions fait, quelques jours avant, un échange de plusieurs chameaux, parmi lesquels était une femelle que l'on avait séparée de son petit. Cette pauvre créature poussait les cris les plus plaintifs, qui continuèrent pendant cinq jours. Je remarquai dans ses yeux de grosses larmes.

Le 17, à midi, nous fîmes halte à la station de Dourban-Deritou (quatre coussins), qui était à vingt werstes du précédent campement. Notre route avait d'abord été unie, ensuite elle fut coupée par des éminences assez raides. En plusieurs endroits la terre était couverte de cailloux aigus qui incommodaient beaucoup nos chevaux et nos chameaux; à mi chemin nous vîmes les puits de Kuutoul.

La station de Dourban-Deritou est dans une étroite vallée sablonneuse, où l'on trouve un puits d'eau douce. Vers le soir nous fûmes visités par un vieux Mongol qui avait été pendant six ans dans le port chinois de Narym, qui est en face de notre forteresse de Boukhtourma.

Le 18 octobre, après une marche de quinze werstes seulement, nous arrivâmes à la station d'Oude (la porte). Depuis Olon-Baisching jusqu'à ce lieu, nous avions constamment marché dans la direction de l'est. La station d'Oude est dans une profonde vallée entourée de rochers de toutes parts, et l'entrée de cette vallée au sud comme au nord est large de dix toises. Il est difficile de concevoir que les rocs gigantesques qui s'élèvent de chaque côté de ces contrées aient été séparés naturellement et sans le secours de la main de l'homme. Près de l'entrée septentrionale de la vallée, est un petit lac dont l'eau est vaseuse et de mauvais goût. Nous étions obligés d'en aller puiser à trois werstes de notre camp. Le sol de glaise est fortement imprégné de sel.

Les Mongols nomment cette porte, qui ferme l'entrée de la steppe, *Arou-Oude* (porte du nord). A deux journées au-delà chez les Mongols Sounites, est la porte du sud (*Bour-Oude*). Du sommet des montagnes près desquelles se trouve notre camp, on a une vue très vaste, surtout dans le sud. La *spiræa crenata*, l'amandier sauvage, est un arbuste odoriférant dont les feuilles qui ressemblent à celles du pin, croissent sur divers points de la plaine: les Mongols emploient avec succès cette dernière plante pour la guérison des ulcères.

Nous reçûmes la visite du meïren des Sounites de l'est, au milieu desquels nous allions passer. Il portait au bonnet un bouton bleu qui indique la quatrième

classe des mandarins et correspond à notre grade de major. Il nous assura que nous serions bien traités sur la route que nous allions parcourir. Un lama, qui était venu avec nous de la dernière station et avait la garde des chameaux de l'empereur, nous dit que dans les environs il y en avait vingt mille qui appartenaient à son maître, et qu'il possédait de plus, à l'ouest d'Oude, des troupeaux de chameaux et de chevaux que lui fournissaient, à titre de tributs, les Sonnites et les Kalkhas. L'empereur a encore d'autres troupeaux entre Oude et le territoire de Deri-Ganga situé au sud-est. Deri est le nom d'une montagne, et Ganga signifie *lac*. L'inspecteur principal de tous les troupeaux de l'empereur est le goussai-amban, commandant de la force armée de Tsakhar, qui réside à Kalgan.

Les troupeaux de l'empereur sont partagés en plusieurs divisions pour la facilité des pâturages. Chaque division, composée de trois cents chameaux, a son dargooi ou surintendant. Tous les six ans il y a une espèce de revue générale de ces animaux : chaque dargonï a six gardiens qui se relèvent. Si un chameau est dévoré par les loups ou perdu, les inspecteurs riches sont tenus de le remplacer, les pauvres reçoivent un châtiment corporel, et le troupeau est confié à un autre surintendant. Une grande partie de ces milliers de chameaux est employée par le gouvernement à transporter de l'Ili et du Gobdo des provisions à la nombreuse garnison d'Ouliassoutaï. Les tribus turques que l'empereur Kienlong transporta du Turkestan oriental aux bords de l'Ili se livrent en grand à l'agriculture.

Le 19 octobre nous arrivâmes à la station d'Erghi, la dernière du pays des Kalkhas, après une marche de dix-sept werstes. La route incline plus vers l'est : en quittant Oudé, nous passâmes d'une étroite vallée dans une plaine vaste. Devant nous, dans le lointain bleuâtre, on voyait le mont Argali, qui s'étend du nord-est au sud-ouest. C'est cette montagne qui sépare le pays des Kalkhas de celui des Sounites. La steppe est si unie que l'on peut voir Erghi d'une distance de cinq werstes. Plus l'on approche de cette dernière station, plus les pâturages sont abondants.

Vers le soir Idam, qui nous quitta là, vint nous faire ses adieux, et nous eûmes beaucoup de peine à lui faire accepter quelque présents. Je n'ai jamais retrouvé dans le cours de mes voyages les sentiments délicats de cet homme chez les Chinois, et encore moins chez les Mantchous.

Le 4 octobre au matin, le thermomètre était à huit degrés au-dessous de zéro, le vent de nord-ouest était très-fort, et nous eûmes beaucoup de peine à charger nos chameaux : la station suivante, Oubour-Oude (porte du sud), était sur le territoire des Sounites, à trente-cinq werstes de distance.

Avant mon départ, le bitketchi me pria de défendre à mes gens de faire feu sur les corbeaux comme les deux jours précédents, en arrivant à Erghi, prétendant que l'orage de la veille avait eu pour cause ce meurtre. Pour mettre le vieillard à son aise, nous lui promîmes de ne plus tuer de corbeaux à l'avenir, bien qu'ils fussent très incommodes à nos chameaux ; car dès qu'ils apercevaient de loin le sang coulant des blessures que faisait à la peau des bêtes de somme le frottement des fardeaux, ils s'abattaient tout-à-coup sur eux et s'y cramponnaient.

Nous fîmes treize werstes, à partir d'Erghi, sur un chemin battu, assez uni, et rarement coupé de collines de sable. A trois werstes au-delà nous passâmes la petite rivière de Tchiptchi, et en approchant du mont Argali nous aperçûmes sur les hauteurs des troupes de gazelles, et nous regrettâmes beaucoup de ne pas avoir de lévriers. Ces chiens auraient d'ailleurs vivement attiré l'attention à Péking, où l'on en voit rarement.

Nous traversâmes ensuite une plaine de sable au bas de laquelle nous commençâmes à monter l'Argali, et au bout de quatorze werstes, après avoir tourné au sud-est, nous rencontrâmes le dzanghin de la station suivante avec sept soldats. C'était un vieux Sounite à longue barbe, à l'air martial. Tout prouvait que les habitants de ces pays étaient plus pauvres que les Kalkhas. Nos tentes étaient à cinq werstes au-delà de la montagne.

Je trouvai dans ma tente un bon feu allumé. Namsarai, notre nouveau guide, vint nous voir et nous assurer de son zèle à nous être utile. Comme Idam, il nous régala de thé en brique, de beurre et de fromage. Nous reçûmes ce témoignage d'hospitalité jusqu'au territoire des Mongols Tsakhars.

Dans la soirée nous prîmes congé de tous les officiers kalkhas qui nous avaient accompagnés. Ensuite je fis présent à Namsarai de deux peaux de renard. Les Sounites estiment beaucoup ces peaux, les rouges surtout, qui leur servent à border leurs bonnets d'hiver. Les pauvres portent pendant cette saison des peaux de mouton, qu'ils emploient également à border leurs bonnets.

Voyage dans le pays habité par les tribus des Sonnites.

Le 22 octobre nous traversâmes d'abord un des ravins qui entourent l'Oubour-Oude. Aussitôt que nous fûmes au sommet, la steppe Mimitié s'ouvrit devant nous. Les hauteurs les plus lointaines, à cinquante werstes de distance environ, ressemblaient dans l'horizon aux vagues de la mer agitée. Nous commençâmes alors à monter le plateau le plus élevé de l'Asie centrale, nommé *Gobi*. L'été pluvieux avait couvert d'un peu d'herbe cette steppe, qui est ordinairement nue et aride ; mais dans la saison des sécheresses, c'est bien réellement là une vallée d'affliction ; les animaux périssent de soif et de faim, et l'expérience l'a prouvé à la plupart de nos missions.

Nous descendîmes pendant trois werstes dans une plaine dont le sol est argileux et couvert de boudourgana. Nous y vîmes un grand nombre de lièvres qui ne paraissaient nullement sauvages. Deux werstes au-delà nous retrouvâmes la grande route que nous avions quittée la veille. A huit werstes plus loin nous vîmes Kara-Tologoï (la Montagne-Noire), ainsi nommée sans doute parce que la crête de cette hauteur, qui s'étend à l'est et à l'ouest au-delà de la portée de l'œil, est couverte de boudourgana, qui ressemble à de jeunes pousses de chêne. Après avoir fait dix werstes encore, nous gagnâmes la station de Gaschouu. Il y a là d'immenses quantités de souris, dont les trous étaient si rapprochés les uns des autres, que la terre cédait continuellement sous les pieds de nos chevaux.

Le meiren, qui fit halte avec nous, se plaignit du bitketchi, lequel l'avait réprimandé de ce que l'on avait donné de meilleures tentes à la mission russe qu'à lui, qui voyageait en conséquence des ordres suprêmes de l'empereur, et il le menaçait de le poursuivre juridiquement pour cette négligence. Ce n'était autre chose qu'un jeu joué par les Chinois pour extorquer de l'argent, car tous les officiers qui accompagnant nos missions se conduisent d'une manière très arbitraire à l'égard des Sounites. Je ne saurais en dire la raison, mais il semble que les Chinois estiment les Sounites beaucoup moins que leurs voisins du sud les Tsakhars, et que les Kalkhas, qui les bornent au nord.

Le 23 octobre. A trois werstes de la station est un grand obo nommé *Tsagan-oba* (obo blanc), ce qui fait que notre station actuelle est mieux connue sous le nom de Tsagan obo et Kurde. Ce dernier mot désigne un coffre à plusieurs angles qui tourne sur un axe, et est placé dans les temples de Bouddha. Ces coffres sont en quelque sorte des livres de prières pour les gens qui ne savent pas lire. Les côtés en sont couverts de prières en langues tibétaine et mongole, et écrites en grands caractères d'or. On met aussi dans le coffre des oraisons, que les fidèles qui viennent dans

le temple, à genoux devant le kurde, et en répétant leur *Om ma ni bat me kom*, peuvent tourner et retourner autant que leur zèle les y porte, et cette action est réputée aussi efficace que s'ils récitaient de vive voix ces prières. J'eus une fois occasion de voir un lama qui portait un pareil coffre il le tournait si rapidement, et en même temps récitait ses prières avec tant de volubilité, que son esprit semblait très peu intéressé dans ce mouvement perpétuel.

Le 24 octobre après avoir fait vingt werstes dans la direction du sud-est, nous arrivâmes à la station de Kerakouin-Scoudji, et nous trouvâmes pour la première fois un mauvais pâturage sur notre chemin, mais il était assez bon près du campement. A cinquante toises de nos tentes était un puits d'excellente eau, et de plus deux grandes auges de planches de sapin bordées en fer; nous n'en avions pas encore vu de semblables en Mongolie.

Notre conversation du soir avec le meiren étant tombée sur la musique, il me dit qu'il possédait une espèce de flûte, un violoncelle et des harpes. Les jours de fête, des musiciens de profession jouent de ces instruments dans les tentes du vang et de l'amban.

Le 25 octobre nous quittâmes le chemin battu que nous suivions depuis Erghi, et qui tournait à l'est vers Dolonner, et sur la gauche traversait la steppe, d'abord dans le sud, et ensuite dans le sud-ouest par des vallées profondes, ou sur des montagnes presque à pic. Nous vîmes des traces de routes maintenant couvertes d'herbe, et à moitié chemin environ, un lac salé, sur le côté septentrional duquel était une forge avec deux fourneaux de construction récente selon toute apparence. Le mont Darkan n'était qu'à vingt werstes de la route, et au loin, dans l'est, nous voyions Scoudjils-Obo, très haute montagne. Nos guides mongols, étrangers dans ce pays, ne savaient pas le bon chemin, de façon que plus d'une fois il nous égarèrent. Nous fîmes dans cette journée trente werstes.

Le 26 octobre le vent continuait à souffler de l'est avec violence, et le froid était rigoureux. Le soleil s'était levé au milieu de nuages rouges. Quand nous arrivâmes à la station de Bakhtai, après un trajet de vingt-cinq werstes, nos chevaux étaient épuisés de fatigue et de besoin, car nous n'avions traversé que des rochers qui sont des branches du mont Darkan. On les nomme *Soumyn-Tchoulou* (pierres du temple), peut-être à cause d'un temple de Bouddha qui est dans le voisinage. Cette chaîne ressemble à un cimetière à cause de la singulière disposition des rochers dont elle est converte. Nous vîmes aussi dans le lointain la surface blanche de plusieurs lacs d'eau salée qui sont très nombreux dans ce district. L'eau du puits a un goût saumâtre; mais quoique très malsaine pour les animaux domestiques, elle est bonne pour les bêtes sauvages. Près des deux puits de notre station nous vîmes les chevaux de l'empereur, qui paissent, au nombre de plus de deux mille, dans ces environs. Ils sont de diverses couleurs et plusieurs ont au front cette tache blanche ou étoile que les Chinois aiment, à la différence des Mongols, qui condamnent les chevaux ainsi marqués à ne jamais être montés et à traîner la charrette.

Le 27 octobre, jour de halte, j'allai dans la matinée sur le mont Bakhtai, situé à une werste environ à l'est de la station, et au pied duquel sont quelques misérables tentes habitées par les pasteurs de l'empereur. Du sommet, ainsi que de celui du Darkan, nous apercevions de tous côtés de vastes plaines où paissent de nombreux troupeaux. Sur certains points sont des huttes noires qui ressemblent à des îles sur un grand lac Quand on contemple ces déserts, il est difficile de croire que l'habitant de Gobi puisse mener une vie heureuse. Il est privé de bois et des principales nécessités de la vie. Au commencement de l'été, il prie le ciel de lui accorder de la pluie, qui rarement rafraîchit la steppe Dans cette saison, la sécheresse détruit le bétail qui est sa seule ressource, et de pareilles calamités le menacent dans l'hiver, quand la terre est couverte de neige et de glace, et empêche les animaux d'arriver à l'herbe qui est leur unique subsistance.

Le 28 octobre, après une marche de quarante werstes sur des sables ou des rochers, nous arrivâmes rompus de fatigue à Oion-Koudouk (plusieurs puits). Pendant toute la journée le froid avait été très vif, et le thermomètre était à 8° au-dessous de zéro, de sorte que nous avions fait à pied la moitié du chemin pour nous réchauffer. La station d'Oulon-Koudouk est dans une vallée près d'un puits d'eau douce très profond. A une courte distance de la station nous vîmes sept tentes appartenant à un koubilgan nommé *Cayan*. Leur apparence ne donnait pas une haute idée de la grandeur ou des richesses de cet objet régénéré de la vénération des Mongols. Quelques-uns de nos guides sounites nous quittèrent.

Le 29 octobre à deux heures de l'après-midi nous arrivâmes à la station de Sain Oussou (bonne eau ou puits inépuisable), qui est à vingt-trois werstes du campement que nous avions quitté le matin. La route était mauvaise et fatigante; car ce pays était pierreux, tantôt nu, tantôt couvert de boudourgana. Dans d'autres parties qui étaient sablonneuses, croissait une haute plante verte nommée *souli*. Cette plante est très dangereuse pour les animaux; si un cheval vient à en manger, et boit ensuite de l'eau saumâtre, il est saisi d'une dyssenterie violente dont l'issue est souvent fatale. Ce trajet effrayant dure pendant sept stations ou cent cinquante werstes. Jusqu'à ce que l'on soit arrivé aux habitations des Mongols Tsakhars, on ne voit rien autre chose qu'une mer de sable et de cailloux : telle est la steppe de Gobi, qui ressemble au Sahara d'Afrique. Pendant la dernière marche du cette journée, nous eûmes à notre droite et à notre gauche, mais dans une grande distance, des montagnes de sable. Sur la droite du chemin est une rivière qui était alors gelée; le terre est toujours couverte de petits cailloux de diverses couleurs, parmi lesquels nous remarquâmes des cornalines jaunes. A cinq werstes de la statinn est un lac glacé, et à trois werstes sur la droite de la route. le puits de Boumbatou (1).

Le puits est dans une vallée argileuse, couverte de hautes herbes, et il se trouve très près de nos cabanes; le bord est entouré de crins de chevaux, ornement digne du désert. L'eau était si saumâtre que nous étions forcés d'aller en chercher au puits de Boumbakou. Par bonheur il y avait à portée de notre station un très bon pâturage à l'est de Talain-Junis.

Le 30 octobre le thermomètre tomba à 12° de au-dessous de zéro et l'on doit attribuer ce froid rigoureux à la nature saline du sol. Ayant fait halte, j'allai voir dans le voisinage de la station un lac salé qui était alors à sec; et le lendemain la station où nous arrivâmes après une marche de vingt-trois werstes est bien nommée Koudgirtou (pays salé).

Nous avions vu pendant cette journée une verdure très belle, et beaucoup de chemins battus aboutissant aux puits annonçaient qu'il devait y avoir du bétail dans le voisinage; cependant nous ne vîmes ni tentes ni troupeaux. Il est probable que les Sonnites, qui n'aiment pas les mandarins chinois, s'étaient éloignés à quelque distance de la route. Après avoir enfin passé avec beaucoup de peine une haute montagne très raide, nous arrivâmes à la station qui est près d'un puits dans une vallée profonde. A trois werstes à l'ouest de la station est le remarquable mont Zaryn, couronné d'un grand obo, et au pied duquel est le puits de Zarisain, maintenant abandonné.

(1) Un *boumba* est un vase d'argent ou de cuivre, que l'on emploie pour les offrandes dans le temple de Bouddha. On y prépare l'archan ou eau bénite, qui acquiert, suivant l'opinion des lamas, une vertu surnaturelle quand on la prépare devant le bourkhan. Ils mêtent à cette eau une composition de muscade (*dzadi*), de girofle (*bili*), de deux sortes de cardamon (*soumel* et *kaiouf*, de safran (*kouroum*) et de marne (*dzougan*). A M.

Le 1er novembre nous n'avions pas encore eu, depuis notre départ de l'Ourga, de trajet plus fatigant que les vingt-trois werstes que nous eûmes à faire pour arriver à la station de Koulkoudouk (puits sur la route). Nos premières treize werstes ne furent pas très pénibles; mais arrivés sur une montagne d'où nous voyions à notre droite un temple blanc, et les tentes d'un lama dont les Mongols, suivant leur respectueuse coutume, ne voulurent pas nous dire le nom, nous commençâmes une marche, fatigante par des montagnes couvertes de neige. Nos chevaux et nos chameaux étaient tellement exténués par la violence du froid, du vent et de la distance qui séparait chaque station, la mauvaise nourriture et l'eau salée qu'ils buvaient depuis onze jours, que six chameaux tombèrent sous leurs fardeaux, et que six de nos chevaux de trait s'abattirent. Les chevaux de selle même eurent peine à se traîner jusqu'à la station. Par bonheur les Sounites de l'ouest reçurent la mission avec la plus grande hospitalité. Nos tentes étaient excellentes, et on nous avait même pourvus de thé en brique, de fromage et de beurre.

Le 2 novembre le pauvre état de nos bêtes nous força à faire halte, et les Sounites de l'est avec Namsaraï nous quittèrent le lendemain. Le froid était de 14°. Nous partîmes cependant, et nous vîmes bientôt sur la route un temple entouré de plusieurs édifices, quelques-uns de bois, les autres de pierre. A la distance de dix werstes de la route s'élevait une montagne en pointe. Un de nos guides nous apprit qu'elle s'appelle *Karbatou* (montagne du tir à l'arc), ainsi nommée en l'honneur de Ghessus-Khan, qui a été déifié par les Mongols. Ils rapportent que ce héros avait placé un but sur cette montagne, et que s'étant rendu sur une autre montagne située à cinquante werstes de distance, il tira sur ce but plusieurs flèches sans qu'aucune le manquât.

La station de Shcara-Boudourgouna est entre deux montagnes de sable, et à l'est est une profonde ravine creusée dans le sable par les torrents de pluie. Enfin, à cinq heures de l'après-midi le vent passa dans le sud-est, qu'il désola jusqu'à dix heures; le froid reprit alors.

Le 4 novembre le thermomètre était le matin à 10° au-dessous de zéro. Nous eûmes à faire vingt-cinq werstes pour arriver à Dourma, et ce fut par une route extrêmement rude et pénible, continuellement coupée de profondes vallées et de montagnes.

Par bonheur, la pluie et le froid avaient rendu le sable compacte, et il cédait à peine sous les roues de nos charriots; mais pour aller plus aisément, plusieurs des membres de la mission résolurent de monter à cheval. Nous vîmes dans les montagnes de sable quelques tentes et beaucoup de troupeaux. Nous trouvâmes à la station de très bonnes tentes qu'on nous avait préparées, et la veille même de notre arrivée on venait de creuser un puits, mais il contenait peu d'eau.

Nous nous remîmes en route le 6 novembre pour faire les vingt werstes qui nous séparaient de Tsakildak, et nous trouvâmes que la route était très pénible : nous avions pour conducteurs alors deux vieux gardes-du-corps et trois taïdzi âgés, dont l'un parlait très bien chinois. Ils avaient l'air très respectable et leurs façons étaient extrêmement polies.

Nous remarquâmes près de la station quelques âtres ronds construits en pierre, et d'autres détails qui indiquaient que ce lieu était fréquenté. Les Mongols placent invariablement les portes de leurs tentes au sud, pour être à l'abri des vents du nord et de l'ouest, qui sont en hiver plus froids que celui du sud. A une werste de ce point est le puits de Togotou, où se termine le territoire des Sounites; la station suivante était sur les terres des Mongols de la tribu de Tsakhar.

Le 7 novembre la température était devenue assez douce, et nous partîmes après avoir laissé à cette station trois chameaux et un cheval qui étaient tellement épuisés qu'ils étaient hors d'état d'aller plus loin. A moitié chemin nous fûmes complimentés par les officiers tsakhars désignés pour nous accompagner; ils étaient au nombre de trois, un dzanghin ayant à son bonnet un bouton bleu opaque qui lui donnait le rang de capitaine de cavalerie, un *khavan* et un *djounda* (commandant de dix hommes), qui portaient l'un et l'autre un bouton blanc. Ils étaient bien mis et avaient de bonnes manières.

De la vallée nous montâmes pendant longtemps une éminence argileuse qui nous conduisit à une montagne située à gauche de la route, et que couronne un obo très élevé, formé de branchages de saules croissant dans des saules dont il y a abondance sur quelques points à l'est. Cet obo est celui où les Mongols du voisinage célèbrent en été leurs fêtes religieuses. Vis-à-vis l'obo est une montagne de sable qui a la forme d'un rempart immense, et plus loin à l'ouest s'élève le mont *Nogon-Nirou* (montagne verte), qui sépare le territoire des Sounites de celui des Tsakhars. Cette montagne est en haute vénération chez les Tsakhars, qui dans leur respectueuse dévotion ne se risquent jamais à prononcer son nom véritable. De cet obo un a une vue très étendue.

A cinq werstes environ de la nouvelle station d'Elesoutou, la route commence à descendre de plus en plus. La bonne qualité du puits que nous trouvions sur notre passage prouve que les Tsakhars sont très soigneux en ce point, et il est probable qu'ils doivent celui-ci à l'influence de leurs voisins les Chinois.

Quoique nos tentes fussent très mauvaises, nous n'en éprouvâmes pas moins vivement le plaisir d'avoir traversé ces déserts qui sont si périlleux et si difficiles à franchir quand on n'a pas la faculté de changer de chevaux et de chameaux sur la route. Nous étions aussi contents que les matelots rentrés au port après une navigation sur une mer orageuse, et quand la saison est avancée.

Cette station et les trois suivantes sont dans le koutchoun ou division de Kouba-Schara qui se distingue par un étendard jaune brodé.

Voyage à travers le territoire de Tsakhar jusqu'à la forteresse de Kalgan, située dans l'enceinte de la grande muraille.

Le 8 novembre, les Tsakhars, suivant l'exemple des Sounites (1), nous fournirent quatre chameaux et un charriot chinois, et à huit heures du matin nous partîmes pour arriver à quatre heures de l'après-midi à la station de Kara-Tologoï (montagne noire), qui est à trente werstes dans le sud. Notre marche fut extrêmement pénible. Nous fûmes très surpris de voir sur la route, à six werstes d'Elesoutou, le cadavre d'un enfant dans un sac de cuir. Sur le sac était un petit morceau de peau de mouton, du millet et du pain. Telle est la méthode habituelle de donner la sépulture chez les Mongols.

Les prêtres de Bouddha, pour dominer et s'assurer les esprits de leurs sectateurs, ont représenté la mort sous le point de vue le plus terrifiant. Le dévot moribond cherche un lama pour assurer le repos de son corps et de son âme; et le prêtre après s'être enquis du jour et de l'heure de la naissance du moribond, des circonstances qui l'accompagnèrent, des événements de sa vie, décide d'après les livres saints et les lois de l'astrologie si le corps sera brûlé ou jeté à l'eau, s'il sera exposé sur un échafaud ou couvert de pierres, etc. Il y a quelques exceptions : par exemple, ils n'enterrent pas une personne qui s'est pendue; quiconque meurt enflé n'est point brûlé; et ils ne jettent point à l'eau ceux qui ont péri dans une inondation, un incendie ou par la

(1) Les coutumes des ancêtres sont des lois inviolables pour les Orientaux, qui les suivent avec enthousiasme dès que l'occasion s'en présente. A. M.

foudre. Ceux qui meurent d'un mal contagieux ne sont pas enterrés sur une montagne; en un mot, on ne doit pas sans motif jeter du bois dans le feu, ou du feu dans l'eau, mettre sous l'eau de la terre, ni porter du bois sur une montagne où est une forêt. Tels sont les préceptes de Bouddha. Le mode le plus ordinaire de sépulture est de porter le corps dans une steppe, et de l'y abandonner aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Dans ce cas même le lama décide vers quelle partie du ciel on doit tourner la tête. A cet effet, on dresse une girouette, et la direction du vent détermine celle dans laquelle doit être placé le corps. Tout néanmoins dépend du lama, qui prescrit aussi comment le corps doit être exposé, si c'est avec ou sans habits, en plein air ou dans une tente fermée; et enfin il désigne ceux de ses objets personnels qui doivent être près de lui comme offrande. Si le corps doit être brûlé, les cendres ne sont pas couvertes; quelquefois cependant, on élève de petits drapeaux vers les quatre points de l'horizon, ou l'on entoure ces restes avec des piquets fichés en terre, et sur lesquels on écrit des prières en tibétain. Les personnes qui veulent donner des preuves de leur dévotion ou de leur richesse font construire des monuments de bois et de pierre, dans lesquels ils déposent les cendres des morts. Cette coutume s'observe en Mongolie depuis les temps les plus reculés. Les riches envoient chercher les lamas pour réciter des prières sur les corps des défunts et le nombre de prières pour le repos de l'âme se proportionne à la valeur de leurs biens temporels. Toutefois ces prières doivent durer quarante-neuf jours.

Après une marche de treize werstes nous descendîmes dans une vallée profonde, et à dix werstes au-delà nous gagnâmes la grande chaîne des montagnes d'Orgon (roi des Chamans). Les habitants de cette contrée se distinguent par les évocations qu'ils adressent aux esprits et auxquelles ils se livrent avec tant de véhémence qu'ils tombent dans des transports et des accès d'égarement. Orgon est la divinité domestique qui veille sur leurs familles et leurs troupeaux. Ces restes de la foi chamanique ont encore plusieurs zélés partisans chez les Mongols, en dépit de la violente opposition des prêtres de Bouddha.

L'idole d'Orgon, qui se compose de plusieurs morceaux de toile rouge, est donnée par quelques chamans d'un rang distingué, ou fabriquée par de vieilles femmes, avec des haillons à leur fantaisie; ces pénates sont en grande vénération parmi les femmes, qui les gardent avec soin dans leurs tentes, et quand arrivent des malheurs, on les attribue généralement à leur mécontentement, et on leur fait des offrandes abondantes et accompagnées de ferventes prières pour les apaiser et implorer leur aide.

Nous passâmes ensuite sur un rempart bas et qui fut autrefois, au dire des habitants, la barrière élevée entre la Chine et la Mongolie indépendante. Ce rempart s'étend très loin d'est en ouest, et semble aller joindre les hauteurs d'où descend l'Orchon. De cette muraille à la station de Kara-Tnlogoï, il y a huit werstes.

Le 9 novembre, l'archimandrite et moi, nous fûmes invités par les bergers tsakhars à prendre le thé avec eux; mais le mauvais temps nous contraignit à refuser cette invitation, qui est une preuve de l'hospitalité mongole.

Les Mongols, comme toutes les nations de cette race, les Bouriates et les Kalmouks, aiment passionnément le tabac. Une poche à tabac, une petite pipe et un briquet avec sa pierre sont pour eux les objets les plus indispensables au logis ou en voyage. Quand des amis se rencontrent, ils commencent par s'offrir leurs pipes. Ils portent cet attirail attaché à un ceinturon de cuir orné d'argent, de corail, etc. Plusieurs Mongols, au lieu de boutons pour leurs ceintures, se servent de monnaies russes.

Le 10 novembre, c'est seulement chez les Tsakhars que nous vîmes les tentes divisées par *oulous*, c'est-à-dire par groupes. Les autres Mongols, attendu la rareté des pâturages, vivaient dispersés, à l'exception de quelques-uns des officiers supérieurs qui, avec leurs familles et leur suite, occupent environ quinze ou vingt tentes.

Nous fîmes les deux tiers sur une plaine sablonneuse jusqu'à la tente de Goundjou, qui se joint ici à celle de Darkandzam que nous avions quittée le 9 octobre. Le chemin fut ensuite large et uni jusqu'à la station de Kouitoun (froid), située dans ces montagnes. Les trois tentes qui nous étaient destinées renfermaient des idoles de cuivre, des bourkhans et des dieux pénates que les propriétaires avaient laissés. Près de la route sont une source qui était alors gelée, et un puits qui donne de bonne eau. Les animaux, à l'exception des chevaux, se contentaient de la neige dont les plaines et les montagnes étaient couvertes. Nous fûmes obligés d'acheter du bois, et il en fut ainsi pendant toute notre marche sur le territoire des Tsakhars.

Le 11 novembre, nous trouvâmes à la station de Dzamy-Oussou des tentes très commodes; mais comme elles avaient été dressées sur un terrain couvert de neige, nous souffrîmes beaucoup du froid et de l'humidité, surtout parce que nous étions obligés de nous passer de bois.

Le 12 novembre, le thermomètre était à 17° au-dessous de zéro, le jour sombre, un peu neigeux, et le vent soufflait du nord-ouest. Nous fîmes deux werstes environ au clair de lune, sur une neige épaisse, et après avoir marché pendant seize werstes sur la grande route, nous vîmes près du lac Doutou un grand oulou ou village composé de seize tentes habitées par les bergers du gouvernement.

La route de Doutounor à Toulga passe pendant seize werstes sur de petites montagnes, et nous aperçûmes sur plusieurs points les tentes blanches qui forment les oulous ou villages mobiles. Notre attention fut surtout fixée par celui d'un oukerida ou oukreda des Tsakhars, qui consiste en cinquante tentes. Cet oukreda est l'inspecteur en chef des moutons, des chevaux et des bœufs qui appartiennent à l'empereur. Dans ces contrées on porte le nombre de ces bestiaux à cent quatre-vingt-dix mille moutons, divisés en deux cent vingt-cinq troupeaux. Le nombre des bœufs est égal, et celui des étalons n'est guère moindre. Des richesses de cette nature en imposent plus aux Mongols que toutes les splendeurs de la cour de Péking.

La station de Toulga, située dans une vallée étroite et profonde, appartient à la station tsakhar de Gouli-Schara, qui s'étend jusqu'à la frontière de la Chine ou au sommet du mont Kinkan-Dabagan. Un caprice de la nature a placé ici dans une vallée trois rochers tournés à l'est, au nord et au sud, et qui ressemblent à de grands amas de pierres. Au pied de chacun de ces rochers, est un puits dont l'eau a une saveur nitreuse. Les habitants nomment cet endroit *Gourban-Tulgohou* (les trois trépieds), et prétendent que Gengis-khan y campa quand il était en guerre avec la Chine. A une certaine distance de la station dans le sud, est un grand obo.

Le 13 novembre, comme nous avions fait cent werstes environ dans les trois derniers jours, je jugeai nécessaire de laisser prendre un repos d'une journée à nos animaux, et les officiers tsakhars, destinés à relever ceux qui nous avaient accompagnés dans les quatre dernières stations, vinrent nous rejoindre, et nous eûmes un grand nombre de visiteurs.

Ces gens nous adressaient tous beaucoup de questions sur la force militaire de la Russie. Le Koundoul de la station nous demanda si nous avions l'intention de nous raser la tête à Péking quand le deuil de l'empereur serait terminé. Il pensait que les Russes laissaient croître leurs cheveux pour la même raison que les Mongols. Un autre, ayant remarqué la chevelure très courte de nos officiers et des étudiants, nous de-

manda s'ils se destinaient à la profession ecclésiastique, parce que les lamas portent les cheveux coupés de très près. Nous apprîmes des Tsakhars que le règne du nouvel empereur se nommerait en mantchou *doroi el dengue*, et en chinois *tao kouang :* ces mots signifient *lumière de raison.*

Dans l'après-midi, nous visitâmes le bitketchi et le boschko, qui nous dirent que les Tsakhars, qui sont les plus fidèles des sujets mongols de la Chine, sont très estimés à la cour de Péking. Le koundoui de la station portait sur son bonnet un bouton blanc opaque (signe du rang de lieutenant que le bitketchi n'a que quand il est hors de Péking), et le dzanghin avait un bouton bleu qui lui donnait un rang correspondant au grade de major.

Le 14 novembre pendant la nuit, deux de nos chevaux étaient morts de froid et de fatigue, et le froid était si grand en effet que beaucoup d'entre nous aimèrent mieux aller à pied qu'à cheval. Nous marchions le long d'un lac glacé, à l'est de la route, et pouvions apercevoir dans le lointain une chaîne de montagnes et le vaste lac d'Argonlinor. Le ciel étant très serein, quand le soleil levant fut sorti d'un rideau de nuées d'orage rougeâtres, nous pûmes jouir d'un coup d'œil très étendu. Au loin, devant nous, une plaine basse s'étendait à quarante werstes dans le sud jusqu'au pied du mont Kinkan-Dabagan, sur le sommet duquel il nous était possible d'entrevoir dans le bleu de l'horizon les tours qui s'élèvent sur les frontières de Chine et de Mongolie, et cette vue nous fit éprouver un bien vif plaisir.

Quand nous eûmes atteint Kamkoun, il nous fallut traverser une rivière gelée qui traversait la route. Là, nous vîmes plusieurs Mongols dans leurs tentes bleues. Ils venaient du maimatchin de l'Ourga avec des charpentes de sapin et des boîtes de champignons secs, que les Chinois regardent comme une grande friandise.

A trois werstes environ de là est une petite fortification carrée construite en terre, et nommée *Tsagan-Valgassou* (ville aux murailles blanches), qui est à peu près ruinée. A dix heures du matin, nous fîmes halte en ce lieu après une marche de vingt-sept werstes : ainsi nous étions presqu'au port, et nous avions heureusement terminé notre voyage à travers de mornes solitudes, et au milieu des orages de neige de l'hiver. Nous fîmes ici l'inspection de nos chevaux, de nos chameaux et de nos bœufs, dont une partie devait rester pour l'hiver. Nous avions laissé sur la route pour les reprendre au retour dix-neuf chameaux et dix chevaux; trois chameaux et quatre chevaux étaient morts, et l'on avait tué treize bœufs pour notre nourriture. Le boschko et le premier nerba du bitketchi nous quittèrent pour aller annoncer notre arrivée à Kalgan, et nous prîmes du repos le 15 novembre.

Le petit fort dont j'ai parlé sert de refuge aux troupeaux pendant le mauvais temps. Les remparts, qui sont en ruines, ont cinq toises de haut, avec de petits bastions aux quatre coins. Dans l'intérieur, à l'angle nord-ouest, est un espace circulaire enclos de pierres non taillées. C'était probablement là que se trouvait la tente du khan. Au centre de la partie découverte est un monticule de terre, et à l'ouest on voit un petit pilier de marbre blanc sur lequel est gravée l'image du dragon, qui constitue les armes de la Chine; car ce fort est construit d'après le système de fortification des Chinois.

Le 16 novembre, nous quittâmes la station à trois heures du matin, et fîmes deux werstes à l'ouest, sur la route des caravanes. A six lieues au-delà, près du chemin, nous vîmes une haute éminence, et cinq werstes de plus nous amenèrent près de Bourgassoutou (abondant en ormes), petite rivière qui était alors gelée. A droite de la route est un petit fort de pierres de forme carrée, bâti dans une prairie. Nous traversâmes la rivière sur la glace et, prenant à gauche, nous entrâmes dans une profonde vallée de la chaîne du mont Kinkan. Sur une montagne près de la route, est une troisième fortification beaucoup plus considérable que les précédentes. Après avoir traversé une grande plaine, nous arrivâmes à quelques maisons chinoises et au temple de Borosedji, situé au pied d'une montagne. Vis-à-vis le temple, est un théâtre où les acteurs de Kalgan viennent pendant les fêtes annuelles, et exécutent des pièces gaies dans le goût de ces peuples.

Au lever du soleil, le vent était très fort et le thermomètre à 17° au-dessous de zéro. A dix heures du matin, un épais brouillard s'éleva, et l'air était tellement obscurci par la neige qui tombait, que l'on ne pouvait rien distinguer à la distance d'une werste. Nos chameaux et nos chevaux avançaient péniblement, et nous ne pouvions nous tenir chauds même en marchant. Nous avions cependant vingt werstes à faire de cette manière avant d'être à la station.

Nos embarras s'accrurent quand, à quatre werstes au-delà, nous tournâmes à gauche et vîmes devant nous une montagne qu'il fallait gravir par un étroit ravin. Les animaux glissaient et tombaient à chaque pas, ou s'enfonçaient dans la neige. Il y avait à cet endroit un poste de sentinelles mongoles qui occupaient plusieurs tentes, et l'on s'apercevait aisément que l'on approchait d'une ville de commerce, car nous rencontrions sans cesse des caravanes, des voitures et des personnes montées à cheval ou sur des chameaux.

A deux werstes de là, nous atteignîmes la chaîne de montagnes qui sépare la Mongolie de la Chine. Sur les sommités de ces hauteurs, et de distance en distance, est un rempart de pierre avec des tours carrées en briques. De ce point, la Chine déploie ses formes les plus grandioses. Au sud, à l'est et à l'ouest, l'horizon est borné par des montagnes couvertes de neige, et dont les cimes dépassent les nuages. Nous descendîmes par un chemin étroit, très dangereux en cette saison, au village chinois de Nortian. A droite, le rempart dont je viens de parler règne le long des hauteurs; à gauche, est un précipice à pic, et au-delà, vers l'est, sont de rudes et hautes montagnes qui donnent au pays un aspect sauvage. Telle est la contrée vue du point où nous descendîmes des hautes steppes de la Mongolie dans les basses terres de la Chine. Nous avions fait quarante werstes environ quand nous gagnâmes le premier village chinois.

Ce fut avec un sentiment d'inexprimable plaisir que nous entrâmes dans les maisons chinoises après un voyage de plus de mille werstes depuis l'Ourga, sans avoir vu la moindre trace de vie sédentaire et réglée. Le village, bâti sur la pente d'une haute montagne, contient vingt maisons à peu près; nous en vîmes d'autres dans un ravin profond à l'est; mais elles étaient toutes très petites, et nous remarquâmes à l'entour quelques champs cultivés. A l'extrémité du village, on avait préparé pour nous recevoir une espèce d'auberge, dont les murs à l'intérieur étaient de glaise mêlée de paille. Le froid et l'humidité nous avaient tellement engourdis que nous eûmes beaucoup de peine à nous réchauffer. Là, assis autour d'un bon feu, nous oubliâmes toutes les fatigues du voyage. Les paysans chinois vinrent en foule nous voir, et l'interprète du bitketchi, voulant nous donner une idée de son talent musical, prit une espèce de luth à trois cordes, et chanta et joua des airs de son pays. L'air et le sujet d'une de ces chansons nous firent beaucoup de plaisir : elle exprimait les rêveries d'une princesse chinoise, fiancée à un prince de Karatchin en Mongolie.

Arrivée et séjour à Kalgan.

Le 18 novembre. Il y a vingt werstes du premier village chinois à Kalgan ou Tchang-Kia-Keou. La



Jardin du palais impérial à Péking.

route est au commencement étroite et coupée de montagnes assez rapides. De grandes charrettes chinoises à deux roues, tirées par quatre ou cinq chevaux et qui vont à la file, nous furent très incommodes. Au-delà, la route devient unie et descend d'une manière sensible vers Kalgan. A moitié chemin environ, est une chaussée naturelle de glaise et de gravier, qui n'exigerait que peu de travail pour être rendue égale à celle qui sert à passer le Simplon. Sur les pentes des montagnes sont des villages avec des temples. Quelques maisons sont taillées dans le roc ou y sont appliquées comme des nids. Nous admirâmes surtout la hardiesse et l'infatigable activité des cultivateurs chinois, car les sommets des plus hautes montagnes avaient été convertis par leurs mains en champs fertiles. Il est à peine possible de concevoir comment ils ont pu labourer ces rochers nus et presque inaccessibles.

Nous ne vîmes pas Kalgan avant d'arriver à la grande muraille, qui est construite en briques entre deux rochers très raides, et est ruinée en partie : c'est ce qu'on appelle la grande muraille de la Chine (1).

(1) C'est par erreur que, sur sa carte, le voyageur Timkowski a fait passer cette muraille au nord de Notian : elle est au sud de ce village, ainsi que M. Klaproth l'a dit dans ses notes A. M.

Nous fûmes bientôt entourés d'une foule de curieux chinois, parmi lesquels un officier de la ville, portant à son bonnet un bouton doré, vint à notre rencontre. Le bitkotchi Tching descendit de ma voiture, monta à cheval et l'accompagna dans la ville. Quand nous fûmes près de la grande porte, le bitketchi nous pria d'entrer à pied, parce que c'était le premier pas que nous faisions dans le céleste empire. Nous nous empressâmes d'y consentir et, ayant repris notre ordre primitif, la mission traversa la rue principale, qui était bordée de boutiques, puis la grande place où est la maison du goussaï-amban, inspecteur général des troupes des Tsakhars, et nous arrivâmes à la maison qui nous avait été préparée par les magistrats de Kalgan.

Nous avions trois chambres, et les Cosaques logeaient seuls. Nos guides de Péking s'établirent dans la même auberge. A six heures du soir, Tching vint accompagné de deux officiers qui étaient chargés de nous recevoir au nom du goussaï-amban, et dont l'un était un dzargoutchi, ayant le bouton de cristal, et l'autre était le même bitketchi Tcha qui était venu au devant de nous à la porte de la ville. Le premier m'importuna tellement pour que je lui donnasse un chien que j'avais amené de Kiakhta, que je ne pus me soustraire à la nécessité de le satisfaire.

Le 19 novembre, comme la mission était heureuse-



Porte du temple de Houang-Szu.

ment arrivée en Chine, je jugeai à propos de faire des présents, et à midi nous allâmes dîner chez le bitketchi Tching. Pendant le repas une ebaude discussion s'éleva entre nous et nos hôtes, sur la manière dont les portiers nous traitaient ; nous étions véritablement consignés, et les explications amenées par le débat allaient nous contraindre à sortir de la table, quand Teha et le boschko allèrent donner des ordres différents et tout s'arrangea alors. Le gouvernement chinois offre toujours un pareil repas aux voyageurs russes.

A huit heures du soir, le chinois Lotchou arriva de Péking avec une lettre de l'archimandrite Hyacinthe au chef de notre mission ; elle était datée du 13 novembre, et nous annonçait que tout était prêt pour nous recevoir au couvent de Péking.

Hier comme aujourd'hui, le temps fut serein et assez chaud. Les montagnes qui environnent Kalgan garantissent la ville des vents froids, mais les émanations sulfureuses du charbon avaient produit sur notre santé un effet fâcheux ; néanmoins nous fûmes obligés de faire usage de ce combustible pendant tout notre séjour en Chine.

Le 20 novembre, nous renvoyâmes à Péking le messager chinois qui nous avait apporté la lettre, et à neuf heures du matin nous reçûmes la visite de Teha, qui nous offrit deux petits plats apprêtés à la chinoise. Nous l'accueillîmes poliment, et lui envoyâmes ensuite une peau de renard et un sabre.

L'inspecteur du bagage et les étudiants, suivis de plusieurs Cosaques, allèrent dans la ville faire diverses emplettes, et le serviteur du bitketchi ne manqua point cette occasion de gagner quelque chose sur nos achats. Il insista pour accompagner nos gens, bien que sa présence fût entièrement inutile, puisque les marchands de Kalgan parlent très bien mongol.

Le 21 novembre, à midi, les Cosaques qui devaient passer l'hiver à Tsagan-Balgassou nous quittèrent avec une partie des animaux, et le matin même je traitai avec un homme natif du Turkestan oriental pour nous transporter à Péking. C'est ici le lieu de remarquer que sur la route de Péking les porteurs ou aubergistes sont tous natifs du Turkestan oriental ou petite Boukharie. Nous devions partir le 24 novembre, et être au bout de sept jours à Péking.

Le 22 novembre, à Kalgan, comme au maimatchin de Kiakhta et de l'Ourga, on tire tous les matins un coup de canon à six heures, et un autre coup à neuf heures du soir. Au premier signal, il est permis à chacun de sortir de sa maison et d'aller chez les magistrats de la ville, s'il y a lieu ; au dernier signal ce droit cesse, excepté dans des cas extraordinaires.

A une heure après midi, le serviteur et l'interprète du bitketchi vinrent à moi pour un singulier motif. Le

Paris. — Impr. Lacour, rue Soufflot, 16.

serviteur me parla de grands services que son maître et le boschko Ourghentai avaient rendus à la mission et exaltèrent la complaisance avec laquelle ils s'étaient prêtés à notre arrangement avec le conducteur qui devait nous mener à Péking; il termina en demandant que les présents destinés à nos guides fussent délivrés ici, et non à Péking, comme nous en avions le projet. J'écoutai patiemment son discours, et je répondis qu'ayant déjà fait des présents considérables, je ne pouvais en ce moment les satisfaire, et que ces cadeaux ne seraient donnés que lors de notre arrivée à Péking. Toutes mes observations furent vaines, et le serviteur alla jusqu'à faire entendre que, sans l'aide du bitketchi, le conducteur que nous avions pris pourrait fort bien manquer à ses engagements, ce qui nous forcerait à rester une semaine de plus et ensuite à payer beaucoup plus pour notre transport. Eu égard à notre position critique au milieu d'un peuple rapace, je fus obligé de promettre que je satisferais aux demandes du bitketchi; ses fidèles serviteurs se retirèrent alors parfaitement contents.

L'archimandrite, à qui je communiquai les détails de cette entrevue, ayant été de mon avis, je distribuai les présents le lendemain, et ce fut une scène bouffonne que celle que nous représentèrent le boschko et le bitketchi venant avec leur suite nous remercier de ce que nous avions fait pour eux. En nous quittant, ils allèrent prévenir le goussaï-amban que la mission partirait le lendemain matin pour Péking.

Kalgan tire son nom du mot mongol *kalga*, qui signifie *porte* ou *barrière*. Comme les habitants de tout district voisin d'une ville ne la désignent jamais autrement que par ces mots, *la ville*, les Russes, ayant toujours entendu prononcer le mot *kalga*, l'ont adopté comme nom propre. Les Chinois nomment ce lieu *Tchang-Kia-Keou* (1).

La ville est divisée par une rivière en haute et basse. La première est située sur le côté mongol de la frontière, et ses portes sont bâties dans la grande muraille qui passe sur les montagnes. A l'ouest de ces portes on ne distingue le vieux mur que par un rempart de pierre et une colline verte sur laquelle s'élevait autrefois une tour.

La basse ville est à l'entrée méridionale, et a un petit fort avec une garnison. Kalgan n'est pas une grande ville et ne renferme aucun édifice considérable; mais elle est très peuplée. Les habitants témoignèrent une grande curiosité de nous voir, car pendant tout le jour les portes de la maison étaient assiégées, et les toits des maisons voisines chargés de spectateurs.

Il y a dans Kalgan vingt-deux mandarins et un grand nombre de militaires avec le goussaï-amban ou inspecteur, et son lieutenant. Cette ville, étant la clef du commerce de la Chine avec la Russie et une partie de la Mongolie, est un grand rendez-vous de marchands. Le poids de l'argent n'y est pas le même qu'à Péking, mais il correspond à celui de Kiakhta et de l'Ourga, villes qui sont en constante relation avec Kalgan.

Voyage de Kalgan à Péking.

Le 24 novembre, la mission quitta Kalgan, accompagnée du bitketchi, du boschko et d'un autre boschko envoyé par le goussaï-amban pour nous escorter jusqu'à Siuan-Houafou, ville de premier ordre; le temps était doux et agréable. Nous passâmes par des rues étroites et mal pavées, bordées d'un côté et de l'autre de boutiques remplies de toutes sortes de marchandises. Quand nous fûmes à l'extrémité de la ville, nous traversâmes sur un pont de pierre la petite rivière dont j'ai parlé. Ce pont a environ cent pieds de long et sept de large. Il est de trois brasses au-dessus du niveau de l'eau; sur la rive gauche de la rivière, au-dessous de la ville, on vend des engrais aux fermiers.

Quand on a passé le pont, la route traverse en partie une plaine vers l'est. De ce point nous pûmes remarquer que Kalgan est appuyé à de hautes montagnes sur la rive droite d'une petite rivière; les maisons sont bien bâties et entourées de saules. La plaine sur la rive droite de la rivière est bien cultivée et toujours exempte de la neige qui couronne les montagnes. Le sol est d'argile mêlé de gravier, et nous étions constamment enveloppés de poussière. Pour que les bestiaux ne puissent pas porter préjudice aux récoltes, les champs sont élevés de deux ou trois archines au-dessus du niveau de la route. Plusieurs petites maisons de campagne sont éparses dans les champs; mais la route elle-même fournit la preuve la plus évidente de la population de la Chine et de l'industrie de ses habitants. Nous rencontrions à chaque pas des gens à cheval, et d'autres conduisant des mulets ou des ânes chargés de paille, etc. Nous ne passions pas cinq li (1) sans voir des sentinelles dans de petits corps-de-garde, près desquels sont cinq petites colonnes de pierre où est inscrit le nombre des li. Les murs de ces corps-de-garde sont animés par des peintures qui représentent des chevaux, des fusils, des arcs et des carquois pleins de flèches; ils servent aussi de télégraphes. Si la frontière septentrionale de la Chine est menacée, la nouvelle en est immédiatement transmise à Péking, et l'armée chinoise doit être prête sur-le-champ à marcher contre l'ennemi. Dans chaque corps-de-garde il y a quelques soldats de l'étendard vert ou de l'armée chinoise. La plupart des soldats de la Chine, excepté les Mantchous, sont obligés de servir au lieu de payer des taxes.

Nous marchions à l'ouest, et quand nous eûmes fait environ quinze werstes, nos conducteurs, suivant la coutume du pays, s'arrêtèrent à l'auberge de Mao-yu-lin ou *la grande auberge*, car les Chinois, quand ils voyagent, saisissent toutes les occasions de prendre du repos et des rafraîchissements sur la route. Nous trouvâmes dans cette auberge une grande réunion de mandarins, de paysans et de marchands assis dans une longue galerie et se régalant de thé et de vermicelle, mets favoris dans ce pays. Pendant ce temps, les conducteurs donnaient aux chevaux et aux mulets de la paille hachée.

La route commença bientôt à monter d'une manière sensible jusqu'à une éminence sur laquelle s'élève un petit temple d'une très jolie construction; vis-à-vis ce temple, est un théâtre où des comédiens ambulants viennent divertir le peuple les jours de fête.

Nous traversâmes ensuite un très étroit défilé ouvert évidemment dans la montagne au moyen de la poudre à canon. En quittant ce ravin nous fîmes route au sud, puis, traversant une grande plaine entourée de hautes montagnes, nous arrivâmes à Siuan-Houafou par une route très difficile pour les voitures. Nous vîmes dans les environs de la ville des champs préparés pour être ensemencés en riz. L'eau dont ils étaient couverts était glacée et paraissait un miroir immense où se réfléchissaient les rayons du soleil. Nous longeâmes alors quelque temps les murs de la ville, en passant à travers de petits bois de saules et sur des canaux alimentés par des ruisseaux amenés des montagnes voisines.

Siuan-Houafou (2) est à trente-trois werstes de Kal-

(1) Tchang-Kia-Keou signifie *Porte* ou *Barrière de la famille de Tchang*, la première famille qui s'y établit. Cette ville appartient au district de Siuan-Houafou, et la rivière de Thsing Choui-Ho, qui la traverse, coule vers le sud, passe dans la grande muraille à Kalgan, et se jette dans le Yangho. Tchang-Kia-Keou est entouré d'un mur, et le *Phou* ou forteresse, du même nom, qui est à cinq werstes plus avant dans le sud, est ce que Timkowski appelle *la ville basse*. Latitude nord, 40° 51' 35", Longitude ouest de Péking 1° 82' 48" A. M.

(1) Le *li* équivaut à un demi-kilomètre ou à la dixième partie d'une lieue. A. M.

(2) Siuan Houa fou (40° 37' latitude nord et 10° 20' ouest

gan. Le mur crénelé qui l'entoure a trente pieds de hauteur et rappelle celui du Kremlin ainsi que celui de plusieurs villes russes. Il se compose de deux murs parallèles en briques dont l'intervalle est rempli d'argile et de sable. Ce mur est flanqué de tours. Nous traversâmes trois portes pour pénétrer dans la ville. La première est revêtue de fer et de grands clous; à la seconde est le corps-de-garde, et de là, après avoir passé par une rue large bordée de boutiques de quincaillerie et de magasins de charrettes, nous arrivâmes à la porte triomphale. Nous prîmes ensuite plusieurs grandes et petites rues, et enfin nous trouvâmes à l'extrémité méridionale de la ville une maison préparée pour nous et beaucoup plus commode que celle de Kalgan. Siuan-Houafou, que les Mongols appellent *Bain-Soumé* (riche temple), est une ville plus belle et plus grande que Kalgan. Les rues sont grandes et propres, mais la ville est peu peuplée en raison de son étendue. Les meilleurs feutres et d'autres articles de laine, tels que les bonnets que portent les paysans chinois, sont fabriqués à Siuan-Houafou.

Le 25 novembre nous partîmes à dix heures du matin, et en six heures nous atteignîmes la forteresse de Kirming-Wey, après une marche de trente werstes.

Avant notre départ je priai le bitketchi de veiller à ce que les appartements destinés à la mission fussent chauffés d'avance, parce que nous avions beaucoup souffert de la fumée du charbon, que l'on n'allumait qu'au moment de notre arrivée. Les Chinois endurent aisément le froid et l'humidité dans leurs maisons. Les pauvres gens, même pendant les froids les plus rudes, ont rarement du feu, si ce n'est pour accommoder leurs chétifs repas; même, attendu leur pauvreté, cela n'arrive pas tous les jours. Dans ce pays il faut tout acheter, jusqu'au pot d'eau que vous demandez le matin. Les marchés sont approvisionnés de tout avec luxe et les voyageurs, aussi bien que les habitants, tirent leurs provisions journalières des auberges.

Comme je doutais fort de la propreté de la cuisine chinoise, pendant mon voyage et mon séjour en Chine je fis toujours apprêter nos aliments par nos gens, et nos provisions venaient du marché. En dépit de toutes les précautions, on court le risque de voir servir sur sa table un morceau de cheval ou de mulet. Les Chinois ont très peu de scrupules sur ce point.

La route se dirige au sud le long de la rive gauche du Yangho, rivière très peu profonde, mais dont le courant est rapide, ce qui fait que l'eau est toujours vaseuse. Elle était couverte de glace, hormis en quelques endroits où l'eau se trouvait être plus agitée. Nous passâmes un cimetière chinois, puis un pont, et de là nous traversâmes un bouquet de saules et des champs cultivés arrosés par des canaux. Le sol est un mélange d'argile et de sable, et au pied de la montagne c'est du silex et du gravier. A onze werstes de Siuan-Houafou, la route taillée dans le roc monte sur une petite montagne et est très étroite. A moitié chemin est le village de Schen-Hia-Phou, où il y a une auberge semblable à celle que nous avions vue la veille. Le reste de la route fut très fatigant, et nous ne pûmes continuer de nous servir de nos charrettes à quatre roues. Notre route passait presque toujours sur de très hauts rochers suspendus en plusieurs endroits au-dessus de la rivière, dont le cours est impétueux, et les roches du côté opposé semblaient menacer le voyageur de l'écraser. C'est de ce côté de la rivière que s'élève Kouang-Yang-Schan (1), gigantesque montagne de granit, dont les sommets aigus se dressent au-dessus des nuages. Ce grand et pittoresque paysage produit une vive impression sur les voyageurs qui viennent de quitter les steppes arides et nues.

Sur la rive droite du Yangho on a tracé un sentier par lequel un âne chargé peut aller à la forteresse de Kirming (1) et dont on se sert surtout quand la rivière est débordée. Pour faciliter et assurer le passage durant l'hiver, on jette sur la glace au moyen de perches et de paille un pont temporaire que le premier gonflement de la rivière au printemps détruit.

Il y a plusieurs villages près de Kirming. Les maisons sont entourées d'une plate-bande d'argile où croît de l'épine noire. De vieux saules touffus qui s'élèvent près des idoles ombragent la route. En quittant les montagnes nous suivîmes le bord sablonneux du Yangho, et ensuite nous marchâmes au-dessus de quelques montagnes raides et élevées, où abondent les mines de charbon.

A deux werstes de Kirming, nous rencontrâmes des courriers chinois venant de Péking; ils étaient précédés d'un boschko, qui portait sur son dos un rouleau enveloppé d'étoffe jaune. Il était suivi de deux officiers, que suivaient à leur tour quatre soldats ou serviteurs. La couleur de l'enveloppe nous porta à penser qu'elle contenait un ordre de l'empereur.

De notre maison dans le fort de Kirming, nous voyons dans le nord-est s'élever la montagne de ce nom. Sur son haut sommet, que le regard a peine à atteindre, est un couvent habité par les Hoehang ou moines de Fo. Ces Chinois disent qu'il fut bâti dans ce lieu inaccessible par une dame pieuse. Suivant la tradition, deux sœurs d'une famille opulente s'étaient retirées dans cette montagne, et y passaient leur vie en prières. Voulant donner un témoignage de la sincérité et de la force de leur foi, elles résolurent de construire dans l'espace d'une nuit un couvent sur la montagne et un pont sur le Yangho, vis-à-vis du monastère. Le couvent fut achevé avant le lever du soleil par la sœur aînée, qui y termina ses jours et y fut enterrée en grand honneur. La plus jeune sœur n'avait bâti que les piles destinées à supporter les arches du pont, et quand le jour parut elle se noya dans les flots du Yangho.

Nous vîmes en effet dans la rivière, et en face de la montagne, plusieurs piles carrées de pierre, dont on ignore la véritable destination. Il paraît que le gouvernement chinois, dans le but d'abréger la route de Kirming à Siuan-Houafou, avait ordonné la construction de ce pont, mais qu'elle fut abandonnée à cause du fond sablonneux et des débordements de la rivière.

Le 26 novembre la nuit fut très orageuse, et un vent violent venu des montagnes apportait d'immenses quantités de sable dans la cour, et le lançait contre le papier qui dans toutes les maisons chinoises, et même dans le palais de l'empereur, tient la place du verre à vitres. Si les fenêtres étaient vitrées dans ce pays, les orages, qui sont très fréquents, causeraient une double perte aux habitants, qui seraient souvent obligés d'acheter du verre, ce qui serait infiniment plus cher que le papier. Telle paraît être la principale raison de l'indifférence des Chinois pour le verre, qu'ils connaissent bien.

Au sud de Kirming il y a une vaste plaine, et à l'ouest coule le Yangho, sur la rive gauche duquel s'étendent des montagnes raides et nues. La plaine est couverte de villages et les champs sont bien cultivés, quoique le sol consiste en sable mêlé de petits cailloux. Nous vîmes dans un champ un réservoir destiné à l'irriga-

de Péking) est une ville du premier ordre et capitale du sixième et dernier district de la province de Tchyly ou Petschyly : la distance de Péking à cette ville est de trois cent quarante li au nord-ouest. Cette ville est située sur la rive gauche de la rivière Yangho, qui coule au sud-est et se jette dans le Sang-Kanko. Le Yangho est traversé par deux ponts. A. M.

(1) Kouang-Yang-Schan, signifie *Montagne des Chamois* Les géographes chinois disent qu'aussitôt que les nuages qui enveloppent ces sommets sont dispersés, la pluie tombe certainement. A. M.

(1) Elle est située sur le Kirming-Schan ou *Montagne de caquettement de la poule*, que l'on nomme aussi *Ming-Ki-Schan* ou *Montagne de la poule qui caquète.* A. M.

tion des rivières. Pendant l'été on dirige cette eau vers d'autres champs.

A huit werstes de Kirming nous passâmes près d'un petit village, et deux werstes plus loin nous traversâmes la ville de Sin (*neuve*) Pao-Ngau, qui est entourée d'une excellente muraille de pierre. Elle est bien bâtie et suivant les règles de l'architecture chinoise; elle a au centre une grande porte de triomphe avec quatre entrées. La principale occupation des habitants paraît être la charpente et la menuiserie. Après avoir passé le fort de Toung-pa-li et le ville de Chat-Ching, entourée d'une muraille de pierre et renommée pour son eau-de-vie de riz, que les Chinois boivent chaude dans de très petites tasses, nous arrivâmes à Thoumou, petite ville qui est à trente werstes environ de Kirming. On chauffe ici les chambres avec la paille du millet indien, que l'on nomme en chinois *kaoling* (1). La tige de cette plante est très forte, et a environ quatre archenis de haut. Les Chinois l'emploient à la construction comme au chauffage, dans les villages surtout. Les murs des maisons de terre, les toits, les planchers et les haies, tout est construit avec cette plante. La graine leur sert de gruau, et ils donnent la plante jeune aux bestiaux quand l'herbe est rare.

Le 27 novembre nous voyageâmes sur une plaine couverte de pierres que l'eau avait apportées des montagnes. A gauche une chaîne s'étendait sur deux rangs, l'un s'élevant au-dessus de l'autre. A droite nous avions le Yangho qui était gelé, et au-delà d'autres montagnes dont les sommets se perdaient dans les nuages. Les champs étaient extrêmement bien cultivés.

A six werstes de Thoumou nous passâmes près d'un grand village entouré d'un rempart, et à neuf werstes au-delà, nous arrivâmes à Houai-lai (2), petite ville où nous fîmes halte dans une maison appartenant au gouvernement; et c'est pour cette raison, sans doute, qu'un grand dragon, emblème de l'empire chinois, était peint sur les portes. La curiosité attira vers nous un grand nombre de personnes, parmi lesquelles était le fils du commandant âgé de douze ans. Bientôt après notre arrivée, la cour se remplit de soldats de la garnison, vêtus de robes bleues, par-dessus lesquelles ils portaient le kourma, espèce de veste à manches dont on se sert en voyage. Ils marchaient la tête très haut et d'un air d'importance. Chacun avait dans sa main une épée rouillée; mais ils eurent bientôt mis de côté ces armes, qu'ils ne semblaient pas habitués à porter.

Hier à Thoumou et à Houai-lai, nous vîmes un soldat marchant dans la rue, criant à haute voix et frappant avec un maillet sur un bassin de cuivre. Le bitketchi nous apprit que c'était là un des gardes des portes, qui sont tenus d'annoncer l'arrivée et le départ des officiers d'un rang supérieur. Quand un vol a été commis le crieur public en donne avis, en ajoutant la description des objets volés.

C'est aujourd'hui que les Chinois commencèrent à se raser la tête en signe de la cessation du deuil du dernier empereur.

28 novembre. Quand on sort du Houai-lai par la porte du sud, la descente est très rapide, et nous eûmes ensuite encore plus de peine à passer un pont de pierre que nous rencontrâmes. Ce pont, grand et élégant, traverse une rivière qui descend des montagnes et tombe dans le Yangho. Il y avait autrefois un pont de neuf arches; mais le pont actuel, qui n'en a que trois, est plus près de la ville. A quelques brasses de là, une seule arche restée debout annonce qu'il y avait aussi un pont à cet endroit; mais à présent ce n'est plus qu'un amas de décombres. Les Chinois emploient pour passer sur ces ruines, dont la descente est très rapide, un moyen très extraordinaire. Ils placent une mule derrière le chariot et l'attachent à l'essieu par une corde; alors ils frappent sur le museau l'animal qui, descendant avec beaucoup de précaution, retient en même temps le chariot. Cette opération est très dangereuse et très fatigante.

Les murailles du sud et du nord de Houai-lai sont bâties sur deux montagnes ayant à leur sommet l'une un fort, l'autre le couvent de Hochang.

La route est d'abord très unie, mais ensuite elle devient pierreuse. Après avoir passé les ruines d'un village, nous arrivâmes à Yu-lin-phou. Cette ville est à douze werstes et demi de Houai-lai, et a devant sa porte une longue avenue de saules. On doit reconnaître que les Chinois savent embellir leurs demeures des productions de la nature. Ces saules touffus prouvent au voyageur le bon goût qui règne même dans les villages, et lui offrent un abri agréable des chaleurs de l'été. Sin-yu-lin a une forteresse (1).

Près de la ville, la terre est couverte de cailloux apportés par les torrents du haut des montagnes, et nous n'aperçûmes aucune apparence de culture. Au pied d'une chaîne élevée nous vîmes les ruines de quelques tours, et du sommet de cette chaîne on aperçoit la fameuse muraille de la Chine. Cette construction gigantesque, la seule de son espèce, produit un effet imposant quand on se rappelle qu'elle existe depuis des siècles, et qu'elle s'étend à une distance immense sur des hauteurs inaccessibles. Sa longueur, d'une extrémité à l'autre, est de cinq cents lieues.

Après une marche de vingt-cinq werstes, nous arrivâmes au fort de Tchakao, près duquel est une auberge tenue par quelques natifs de Turkestan : elle est très grande et a quatre cours. Plusieurs des soldats de la forteresse vinrent monter la garde dans notre cour.

Le 29 novembre nous partîmes à neuf heures du matin. La forteresse de Tchakao, qui est entourée de très hautes murailles, défend l'entrée septentrionale des montagnes. Au-delà du fort la route était extrêmement difficile, car les pluies y avaient apporté des pierres énormes détachées des rochers qui sur tous les points menaçent la tête du voyageur, tandis que les abîmes entourés de rochers aigus s'ouvrent sous ses pieds.

A trois werstes de Tchakao, nous arrivâmes à un bras du mont Pakaling, que Gerbillon nomme Paling. C'est le point le plus élevé de ce pays, d'où l'on aperçoit dans le sud quelques hautes montagnes. Nous étions alors près de la grande muraille, dont la ligne extérieure ferme le mur de Kalgan.

Après avoir traversé une porte voûtée qui est dans la cour principale, nous entrâmes dans une grande cour. J'éprouvai un vif plaisir à monter sur la muraille, au moyen des degrés qui sont pratiqués pour les soldats de service.

Malgré le grand nombre de siècles (2) qui se sont

(1) Cette plante est mentionnée dans les voyages de Macartney à la Chine en ces termes : « Au sud-est de Péking « nous vîmes un champ de cette plante saccharine (*holcus « sorghum*), qui était d'une hauteur extraordinaire. Le « grain, que l'on nomme *millet indien*, sert d'aliment; il « s'élève à une hauteur de dix ou douze pieds, et donne, « terme moyen, cent pour cent. » Le kaoling chinois est le *holcus sorghum*. A. M.

(2) Houai-lai est un tian ou ville du troisième ordre dans le district de Siuan-houafou, à environ cent cinquante li au sud-est de cette capitale. A. M.

(1) Ce mot signifie *nouvelle forêt des ormeaux*. A. M.

(2) Tching-Tchi-Houang-ti, un des plus grands empereurs chinois, après avoir réduit sous sa domination tout l'empire, songea à pourvoir à la sûreté de son territoire en joignant les diverses murailles bâties autrefois par Thsin, Tchao et Yen pour garantir leurs possessions de l'invasion des Hioun-Nou (les anciens Turcs). Ces murs, ainsi réunis, s'étendaient de la pointe occidentale de Chensi jusqu'à la mer orientale. L'empereur mit à ce travail un nombre immense d'ouvriers, qu'il plaça sous la surveillance de plusieurs corps de troupes (214 de l'ère chrétienne); mais il n'eut pas la satisfaction de voir la fin de ce gigantesque travail qui dura dix années. A. M.

écoulés depuis la construction de cette muraille, elle a été bâtie avec tant de soin et d'habileté que loin de tomber en ruines, elle semble un rempart de pierre produit par la nature pour couvrir les provinces septentrionales de l'empire chinois, Petchely, Chanddy et Chensi, contre les invasions des Mongols, qui n'ont pas tout-à-fait perdu leur caractère martial.

La muraille est, à proprement parler, composée de deux murs minces dont le sommet est crénelé, et dont l'intervalle est rempli de terre et de gravier. Les fondations se composent de grandes pierres, et le reste du mur est de brique. Il a vingt-six pieds de haut, et sa largeur est de quatorze au faîte. Des tours, où sont placées plusieurs pièces de canon de fonte, s'élèvent à cent pas de distance l'une de l'autre. La grande tour est tombée de vétusté, et la porte, aussi bien que le mur adjacent, est très endommagée. On ne prend aucune peine à présent pour tenir le tout en bon état. On a estimé que les matériaux qui sont entrés dans cette construction seraient suffisants pour bâtir une simple muraille qui ferait deux fois le tour du globe. Cet ouvrage colossal est un obstacle insurmontable pour la cavalerie des habitants de la steppe; mais il ne pourrait tenir contre la grosse artillerie. Du reste, la montagne et les abîmes qui l'entourent sont de bonnes défenses, comme le virent les Mongols quand ils furent obligés de passer plus loin à l'ouest pour envahir la Chine.

A trois werstes de la muraille, nous arrivâmes par une pente rapide à un temple taillé dans le roc. La route qui y amène tourne du nord-ouest au sud. Un peu au-delà est un ancien temple, près duquel nous vîmes un aqueduc qui apporte l'eau des montagnes environnantes.

A trois werstes de là est la forteresse ruinée de Chankouan, où la route devient très difficile, pour les voitures surtout. C'est un défilé qui est défendu à l'autre extrémité par le fort Kiuyoung (Kouan). L'intérieur de la porte australe est très bien bâti, et les murailles sont ornées de sculptures qui représentent des héros. Cette place est située entre les deux lignes de la grande muraille, et Gengbiskhan lui-même ne put s'en rendre maître.

Nous voyions sur plusieurs points des chaumières entourées de petits champs cultivés. Des ruisseaux descendant des montagnes formant une petite rivière rapide qui court avec impétuosité sur les pierres. Des ponts de marbre et de granit existaient autrefois sur cette rivière; mais il n'en reste plus que des ruines. Quoique le passage par ce défilé soit ennuyeux à cause de l'étroitesse et de l'inégalité du chemin, il est néanmoins intéressant en ce qu'il présente continuellement au regard de délicieuses perspectives : ici d'effroyables rocs suspendus semblent menacer d'écraser le voyageur, là apparaissent de riantes maisons dont les jardins sont ornés de sources murmurantes et plantés de noyers, de châtaigniers, de vignes, de cyprès, etc. On voit épars sur la route d'énormes blocs de porphyre et de marbre gris.

Il y a à Kiuyoung un relai de poste, et à sept milles au-delà nous trouvâmes le fort de Nan-Keou, où une petite auberge était disposée pour nous recevoir. Le bosehko Ourghentai nous quitta à cet endroit pour aller annoncer notre arrivée, car Péking n'était à quarante-cinq werstes de là.

Le 30 novembre il fit chaud durant la nuit et le matin. Depuis que nous avions quitté les défilés de Konan-Kou et tourné au sud, il y avait dans la température une différence sensible. Après une marche de vingt-deux werstes nous fîmes une courte halte dans le petite ville de Chabo, et nous allâmes passer la nuit à Tsing-ho, village qui est à trente-cinq werstes de Nan-Keou.

Les trois premiers milles nous conduisirent à travers une prairie couverte de petites pierres; puis nous montâmes une éminence, d'où nous eûmes devant nous une plaine sans bornes. Nous laissions derrière nous Kiuyoung et la chaîne de montagnes couronnées de neige, et dont une partie s'étend dans l'est et l'autre dans le sud; les coteaux de cette dernière portion de la chaîne sont couverts d'arbres fruitiers, et plus bas des champs préparés pour la culture du riz. Ces montagnes sont d'ailleurs remarquables en ce qu'elles sont les premières que l'on rencontre en venant du nord. On y trouve des tigres, des panthères et des chèvres sauvages.

C'est ici que commencent les plaines de Petchy-li, qui sont admirablement cultivées, et dont le sol se compose d'argile et de sable. Elles sont couvertes de villages et de maisons entourées d'arbres, et de tous les côtés on aperçoit de grands bouquets de saules, de cyprès, de genièvre et de noyers. La route serpente au milieu des champs, où nous pûmes apercevoir les tombeaux des habitants, bâtis en brique et en terre; ils sont de forme conique. Les Chinois, se conformant aux préceptes de Confucius, n'épargnent rien pour orner et conserver ces saints dépôts de morts.

A environ cinq werstes de nous, à gauche, était Tchang-Phing-Tcheou, ville de second rang. Près de la ville nous traversâmes sur un beau pont de marbre de six arches la rivière de Schabo, dont les rives sont couvertes de sable; les pierres énormes sont attachées ensemble par des crocs de fer. A dix werstes plus loin nous arrivâmes à la ville de Tsing-ho, où commencent les maisons de campagne et les sépultures des personnes de distinction de Péking. Ces maisons se distinguent par une élégante simplicité plutôt que par le luxe. Partout s'élèvent en bouquets des cyprès, des saules et des genévriers vieux de cent ans, et qui atteignent ici la hauteur des pins les plus élevés. Nous rencontrâmes en cet endroit des Mongols condamnés sous le dernier empereur, et que l'accession au trône du nouveau avait rendus à la liberté. Nous vîmes aussi cinquante chameaux mongols chargés de beurre pour la cour impériale. Les chameaux qui marchaient en tête portaient des bandes d'étoffe jaune attachées à de petits bâtons et qui formaient des espèces de pavillons.

Le 1er décembre, à neuf heures du matin, nous partîmes pour Péking. Pendant six werstes la route est une avenue de vieux saules, bordée de chaque côté de villages et de cimetières, et au bout de laquelle nous arrivâmes aux faubourgs de Péking. Nous y trouvâmes deux des étudiants de la mission que nous venions relever, qui nous amenaient quatre chaises chinoises pour la nouvelle mission et un cheval de selle.

Dès le faubourg, le bruit et la foule nous annoncèrent la ville le plus peuplée du monde. Tournant à gauche, nous traversâmes une rue au bout de laquelle nous arrivâmes à une vaste plaine, et les murs de Péking se déployèrent à nos regards dans toute leur étendue (1).

Enfin la distance immense qui sépare Pétersbourg de la capitale de la Chine était franchie (2). Au nord

(1) Ce mur est celui de la ville tartare. Il fut bâti sous les Mongols en 1267, et avait alors soixante li de circonférence avec onse portes. Le premier empereur de la dynastie de Ming en retira cinq li du côté nord, et supprima deux portes, de façon qu'il n'en resta que neuf. C'est pour cette raison que le gouverneur de la ville tartare porte le titre de gouverneur des neuf portes. En 1404 cette ville devint *Péking* ou *la Cour du nord*. Douze ans plus tard on fit divers changements dans la muraille, et en 1437 on commença à la flanquer de nouvelles tours; le fossé qui entoure le mur reçoit ses eaux du mont Schin-Chan, près du village de Peoutrun, dans la juridiction de Tchang-Phing-Tchaou. Cette source, réunie à plusieurs autres, coule à l'est sur une étendue de sept li, et arrivée à la capitale, elle prend le nom de *Yuho* : ses eaux sont accrues par plusieurs autres ruisseaux qui descendent des montagnes à l'ouest de la plaine de Péking. A. M.

(2) 8,000 werstes, dont cinq font une lieue : la distance de Pétersbourg à Péking est donc de 1,600 lieues. A. M.

de la plaine nous vîmes les murailles rouges d'un temple de Fo, et à une courte distance le tombeau d'un riche Chinois. Après avoir fait trois werstes sur la plaine nous vîmes un cimetière russe, où les personnes de la mission qui meurent à Péking sont enterrées. Nous saluâmes les cendres de nos compatriotes et continuâmes notre marche.

A une werste de ce cimetière, nous entrâmes en cortége dans la capitale de la Chine par la porte de Ngan-Ting-Men. Entourés d'une foule de spectateurs, nous fîmes environ deux werstes dans la grande rue qui conduit à cette porte, et nous prîmes alors une rue transversale dans la direction de l'est. Nous la quittâmes bientôt pour tourner au sud, et au bout de trois werstes par la rue Tafaszu, nous trouvâmes un arc de triomphe bâti en bois. Nous prîmes à droite la rue Tshang-tiang, en passant devant un temple mantchou, situé à gauche, et le Lifan-Yuan ou Tribunal des affaires étrangères qui est à droite. Nous traversâmes le canal ou petite rivière de Yubo sur un pont de marbre nommé *Pékias*. Laissant sur notre droite la porte du palais impérial, nous fîmes une werste au sud le long du canal, sur le pont de Toung-Yuho-Kiao, puis nous arrivâmes dans la rue Toung-Kiang-mi-Kiang ; et à midi, enfin, nous entrâmes dans la maison russe, où nous fûmes reçus par les membres de l'ancienne mission, et la soirée se passa à faire les dispositions nécessaires pour loger les membres de la nouvelle mission.

Résidence à Péking depuis le mois de décembre 1820 jusqu'au 14 mai 1821.

Le 2 décembre, jour de notre arrivée à Péking, nous nous rendîmes à l'église pour remercier le ciel de nous avoir protégés pendant une si longue route. Comme nous sortions de l'église, un Mantchou nommé Ikenghi, vieillard de soixante-cinq ans, vint trouver l'archimandrite Pierre ; son titre chinois est *i sian sing*, c'est-à-dire *docteur moi*. Il était en effet depuis quarante ans attaché à la mission russe comme professeur de chinois et de mantchou, et il l'est encore au moment où j'écris : je réglai avec mon conducteur de Kalgan, et le père archimandrite me logea dans la chambre la moins humide de la mission.

Comme l'hôtel de la légation et le couvent russe de Péking sont bâtis à la mode du pays, je puis donner quelques renseignements généraux sur les maisons chinoises. Toutes, depuis la hutte de l'artisan jusqu'au palais du riche, sont à un seul étage, construites en briques et situées au milieu d'une cour et toujours entourées d'une haute muraille de pierre, de façon que de la rue on n'en peut voir que le toit. Les maisons attenantes aux maisons sont très rares : de grandes fenêtres, avec du papier au lieu de vitres, occupent presque toute la façade, qui est toujours tournée au sud, autant du moins que le permet la position. Les fenêtres du couvent ont des vitres de verres de Moscovie, qui est une sorte de mica, et les chambres, assez élevées, sont tendues en papier blanc et de couleur. Dans la plupart des maisons, dans toutes les boutiques et même dans le palais de l'empereur, des phrases remarquables des philosophes et des poètes célèbres sont écrites sur ces tentures, aussi bien que sur du papier rouge, bleu et d'autre couleur, et l'on nomme ces inscriptions *touitsu* (1). Dans les maisons russes les portes et les cloisons sont de bois de prix, tels que le camphrier et les cyprès ; elles sont ornées de boiseries et sculptées ; elles sont non-seulement agréables à l'œil, mais elles répandent un excellent parfum dans l'appartement. Les tables et les chaises, faites du plus beau bois, sont très bien vernies et polies. Les grandes maisons ont toutes une suite de chambres qui n'ont ensemble aucune communication ; mais elles ouvrent toutes sur une galerie couverte, soutenue par des colonnes.

Il n'y a point de poêles dans les chambres. Elles sont chauffées par du charbon allumé dans des vases de cuivre faits exprès, ou dans des creux pratiqués sous de larges bancs de pierre. Ces bancs sont placés au-dessous des fenêtres ou le long du mur opposé, et servent également de siéges pour le jour et de lits pour la nuit. La forme des toits des maisons chinoises est bien connue en Europe ; ce ne sont point les toits plats des pays chauds de l'Orient, mais ils sont élevés et concaves du faîte aux bords, qui dépassent les murs et sont légèrement relevés. Quelques voyageurs ont remarqué la réminiscence de la forme des habitations primitives, c'est-à-dire des tentes des nomades. Tous les édifices sont couverts en tuiles enduites quelquefois d'un vernis rouge vert ou jaune. Ici, toutefois, il est des règles pour toute chose, et c'est d'après ce qu'elles prescrivent, que les bâtiments impériaux et les temples seuls peuvent être couverts en tuiles jaunes. Celles qui composent la toiture du prince et des grands sont vertes. Les tuiles grises sont réservées pour d'autres maisons. Les maisons ne diffèrent, d'ailleurs, qu'en certains détails que produisent nécessairement la localité et l'état de fortune du propriétaire. C'est ainsi que les maisons des provinces méridionales ne sont point pareilles à celles de Péking.

Le 4 décembre, à trois heures de l'après-midi, j'allai visiter le faubourg méridional de Péking, nommé *Vai-lo-Tching*. La foule était grande. Nous rencontrions sans cesse des mandarins, des marchands, des paysans et des ouvriers, qui avaient tous l'air affairé et marchaient vite. Plusieurs d'entre eux s'étant aperçus que nous étions étrangers, regardaient curieusement dans notre chaise, et s'amusaient à faire des conjectures sur la nation à laquelle nous appartenions. Des barbiers, des cuisiniers, des ferblantiers, etc., travaillaient dans les rues. Près de la porte du sud, nous passâmes le long d'un mur rouge qui entoure le palais impérial. Il est si élevé qu'il cache entièrement l'édifice. La place carrée qui est devant la porte est pavée en dalles larges, et entourée de petites colonnes de marbre. On n'y laisse passer ni voitures ni cavaliers, et les piétons seuls ont le droit de la traverser. Les factionnaires étaient tranquillement assis à la porte et fumaient leur pipe. Leurs vêtements sales ne donnaient pas une haute idée des gardes du maître du céleste empire.

Beaucoup de maisons de Péking sont des magasins bien garnis de toutes sortes de marchandises, car il n'y a point comme à Pétersbourg ou Moscou de quartier spécial pour chaque commerce ; ici les boutiques des natures les plus diverses se touchent. Dans la rue qui passe devant la maison russe est un très grand établissement pour prêter de l'argent sur gage. Il y a un grand nombre de ces maisons à Péking, et l'extravagance ou la pauvreté contribue à les faire prospérer. Ces établissements se nomment en chinois *Tang-pou*. Le gouvernement n'en a point à lui ; mais les princes en élèvent en son nom, et on les appelle alors *Kouan-tang-pou*. On y reçoit les objets pour les trois dixièmes de leur valeur, et l'on ne prête pas pour plus de trois ans. Les usuriers prennent deux pour cent par mois d'intérêt sur les habits, et trois pour cent sur des articles de métal ou des pierres précieuses, parce que les premiers objets se vendent plus aisément. Le taux légal en Chine est de trois *fuen* par mois pour un lan, de sorte qu'en trois ans ils excèdent le capital emprunté. L'intérêt que demandent les particuliers est, comme on l'a vu, très onéreux, et il n'y a probablement pas au monde un autre pays où les officiers du gouvernement soient ruinés aussi systématiquement qu'en Chine. Ils seraient bientôt réduits à la plus complète détresse, s'ils ne trouvaient pas divers moyens de se couvrir des pertes qu'ils éprouvent de ce côté, et voici ce qui peut donner une idée des moyens qu'ils emploient.

Il y a vingt-cinq ans qu'une inondation avait dé-

(1) Ce mot veut dire *pièces opposées*. A. M.

vasté et détruit entièrement un village de la province de Chantoung, et les habitants avaient eu à peine le temps de sauver leur vie. L'empereur Kien-Long, passant de ce côté, ordonna de payer aux victimes jusqu'à la concurrence de 200,000 roubles d'argent. Sur cette somme, le trésorier impérial retint, dit-on, 40,000 roubles, son premier secrétaire 20,000, et ainsi de suite, tellement que ce don magnifique était réduit à 40,000 roubles quand il arrive aux pauvres gens à qui il était destiné. Les gouverneurs de province, dont le moindre n'a pas moins de 60,000 roubles de traitement, pillent les habitants, et il n'est pas de punition, telle rigoureuse qu'elle soit, qui puisse les détourner des manœuvres de leur rapacité.

Le 5 décembre nous apprîmes enfin les raisons pour lesquelles notre mission avait été retenue plus longtemps qu'il n'est ordinaire à l'Ourga et à Kalgan. Les nouvelles de la mort de l'empereur n'étaient arrivées à l'Ourga que quand la mission eut franchi la frontière. Young-Doung-Dordzy, vang de l'Ourga, ne voulant pas embarrasser notre gouvernement en renvoyant la mission à Kiakhta, proposa au tribunal des affaires étrangères à Péking de la laisser arriver dans l'année; mais en s'arrangeant de telle sorte que nous ne puissions être dans la capitale qu'après l'expiration du deuil de cent jours. Permettre que des étrangers entrassent dans la capitale avant ce temps aurait été, de l'avis du vang, très impolitique, parce que les Russes, qui ne se conforment pas aux coutumes des étrangers, seraient entrés dans Péking vêtus d'habits dont la couleur et l'étoffe auraient pu être contraires aux formes du deuil chinois. L'usage du pays veut que tous les *habitants*, quel que soit leur rang, *portent à la mort de leurs parents*, et à plus forte raison lors du *décès de leur empereur*, des *vêtements blancs* bordés de gros coton ou de nankin, au lieu des vêtements de soie ordinaires.

Le 7 décembre on nous présenta Tchoung-Lao-ye, mandarin de sixième classe, désigné par le gouvernement pour enseigner le mantchou aux élèves de la mission. Cette langue n'est pas difficile à apprendre. Après la conquête de la Chine, en 1644, les Mantchous furent obligés de compléter leur pauvre idiome nomade et de le perfectionner suivant les principes du chinois pendant une résidence de cent soixante-seize ans parmi une nation nombreuse et assez civilisée. Les Mantchous en ont pris les coutumes et la langue, de sorte que tous, quel que soit leur rang, parlent le chinois. À Péking même, il n'y a que peu de personnes qui comprennent le mantchou, dont on se sert seulement pour les affaires d'État. Dans les tribunaux présidés par les Mantchous, il y a des personnes qui connaissent l'une et l'autre langue, afin de traduire les documents, ceux surtout qui doivent être mis sous les yeux de l'empereur, et sont composés au mantchou et en chinois. La plupart des commis des bureaux publics sont des Chinois, qui sont plus éclairés et plus propres aux affaires que leurs indolents conquérants, qui passent leur temps à se divertir ou à jouir d'une complète inaction.

Je vis ce jour-là, dans l'église, plusieurs vieilles images de nos saints, peintes par des artistes chinois qui les ont très grotesquement affublées de leur costume national.

Le 9 décembre, ce jour étant le seizième de la onzième lune suivant le calendrier chinois et le solstice d'été, l'empereur se rendit au temple du ciel, situé à l'extrémité de la ville des marchands dans le faubourg du sud, et y resta jusqu'au lendemain matin. Hier, les vases des sacrifices avaient été portés au temple par des chameaux richement caparaçonnés.

A cinq heures du matin l'empereur y arriva, accompagné d'une suite nombreuse, des principaux personnages de sa cour et de six mille soldats. Dans de pareilles occasions on ne permet pas aux particuliers de voir passer l'empereur. Les portes et les fenêtres des maisons sont en conséquence hermétiquement fermées, et les rues de traverse couvertes de tentures. Le soir qui précéda la cérémonie, nos portiers nous annoncèrent qu'aucun de nous ne pourrait sortir le lendemain. Des sentinelles sont placées aux portes des maisons devant lesquelles passe l'empereur, afin de le garder de toute attaque soudaine que l'on pourrait tenter contre sa vie, comme il arriva au dernier souverain (1).

L'empereur de la Chine, comme grand-prêtre de toutes les religions qui se professent publiquement dans l'empire, offre en ce jour, dans le temple du ciel, des sacrifices expiatoires (2) à l'occasion des châtiments des criminels qui ont été condamnés à mort dans le cours de l'année. C'est à cette époque que l'on exécute les criminels dans tout l'empire, et ils sont décapités, pendus ou étranglés. Les criminels d'État, tels que les rebelles, etc., sont exécutés immédiatement après la sentence prononcée.

On présente à l'empereur une liste de ceux qui ont été condamnés par le tribunal suprême de Péking, avec leurs crimes spécifiés en détail. Il désigne de sa propre main, par une marque, ceux qui sont punissables de mort, les autres sont également conduits au lieu de l'exécution et ramenés ensuite à la prison pour y attendre que leur sort soit fixé. La veille de l'exécution tous les condamnés ont un repas aux frais du gouvernement.

Quelquefois, bien que ces cas soient très rares, les noms de plusieurs criminels reviennent trois fois sur la liste présentée à l'empereur, parce que leur sentence a été retardée afin de punir de plus grands coupables. Dès lors ils ne peuvent plus rester plus longtemps en prison, et on les emploie comme geôliers ou on les exile.

Les supplices les plus rigoureux sont infligés à ceux qui attentent à la vie de l'empereur, passent sous un autre souverain, tuent leurs grands parents ou leur père, leur mère, leur oncle, leur tante, leur frère ou leur sœur; on châtie aussi avec la plus grande sévérité les gens qui volent des objets appartenant aux prêtres ou à la couronne, le sceau de l'empereur surtout; ceux qui n'accomplissent pas leurs devoirs envers leur famille, se marient sans avoir porté le deuil aussi longtemps que le veut la loi, quittent leurs parents sans permission, et donnent des bois trop tôt après leur mort. Celui qui a tué ou trahi par envie un parent, qui a fait un rapport calomnieux, qui a assassiné son professeur ou son supérieur, ou qui a un commerce illicite avec la concubine de son père ou de son grand-père, est puni avec une rigidité extrême.

Un juge injuste est décapité. Celui qui en temps de guerre se rend coupable de malversation ou d'abus dans l'approvisionnement des troupes est étranglé; celui qui détourne une somme considérable appartenant au gouvernement est décapité, quel que soit son rang. Quiconque commet un vol de la valeur de plus de trois cents roubles est étranglé, et une rude bastonnade punit le vol d'une somme plus faible, et le criminel est obligé à en faire la restitution. S'il n'en a pas les moyens, il est condamné avec sa femme et

(1) Un des cuisiniers de la cour s'était précipité sur lui un couteau à la main. Le monarque ne dut la vie qu'à un aide-de-camp qui arrêta l'assassin. Le même prince, appelé Kia-Khing, était haï du peuple à cause de son obéissance aveugle au conseil de ses eunuques et de son goût désordonné pour les plaisirs contre nature, penchant qui, à la honte de l'humanité, n'est que trop commun en Asie.
A. M.

(2) Tous les mandarins qui, suivant l'exemple de l'empereur, se disposent à faire de semblables offrandes soit à la terre, soit au ciel, doivent, suivant la loi, observer un jeûne de trois jours, s'abstenir d'ail, d'ognons ou d'autres aliments de haut goût : il ne leur est pas permis de boire du vin, de visiter les malades ou les morts, de prononcer des arrêts de mort ou de voir leurs femmes, et ils doivent rester trois jours et trois nuits dans leurs bureaux.
A. M.

ses enfants aux travaux forcés pour le compte du gouvernement.

Les mandarins d'un rang supérieur, convaincus d'avoir été négligents dans l'accomplissement de leurs devoirs, descendent de deux degrés et perdent deux années de salaire. Toute somme d'argent enlevée des coffres publics doit être garantie par les chefs des tribunaux dans la juridiction desquels le vol a été commis, et par les gens qui sont employés à découvrir les voleurs et dont les recherches ont été vaines.

Quiconque abat des arbres, coupe du foin, sème du blé ou fait paître son bétail dans les endroits où l'empereur, les princes et d'autres personnages de distinction sont enterrés, reçoit quatre-vingts coups de bâton. Toute personne appartenant aux couvents ou aux temples qui y laisse entrer des femmes afin de prier, tout militaire qui vend des effets appartenant au gouvernement, tels que des armes, des habits, etc., sont condamnés à cent coups.

Un déserteur de l'armée, quand elle est en campagne, reçoit cent coups, s'il est officier; un simple soldat est condamné à mort.

Celui qui prend volontairement la place d'un autre quand l'armée est en marche, et le cas en est assez commun en Chine, est battu sans miséricorde.

Quand un homme a brigué la protection d'un grand personnage, et que ce dernier a recommandé son protégé à l'empereur dans ses rapports, l'un et l'autre sont appelés à rendre compte. S'il est reconnu qu'il y a eu connivence entre eux, le protégé est décapité, ses biens sont confisqués et tous les membres de sa famille vendus comme esclaves; quant au protecteur, il est banni après avoir reçu cent coups.

A la fin de chaque année les chefs doivent examiner leurs subordonnés, et quiconque d'entre eux ne s'est pas perfectionné dans la connaissance des affaires de son département est puni par la perte d'un mois d'appointements s'il a une charge, et par quarante coups de bâton, s'il n'a point d'emploi. Un mandarin renvoyé qui se mêle des affaires du gouvernement est taxé de quarante coups et paie une amende de deux livres d'argent. Les chefs qui recommandent l'avancement d'un homme sans mérite, au détriment d'un homme capable, reçoivent quatre-vingts coups de bâton. Un chef qui, contre les termes de la loi, se rend en personne sur les lieux où un crime a été commis, au lieu d'envoyer quelqu'un pour faire l'enquête, est puni par cent coups de bâton; et quatre-vingts répartis sur huit jours, sont le châtiment de tout retard apporté dans les affaires du gouvernement. Cent coups de bâton sont réservés au médecin qui écrit inexactement ou incorrectement une prescription. Tout domestique qui fait du bruit dans le palais impérial et ne se conduit pas convenablement, reçoit cent coups et son maître cinquante. Si une femme achète ou vend clandestinement du sel, son mari ou son fils sont battus, le sel étant en monopole. Si son mari se trouve éloigné et que son fils soit mineur, elle reçoit elle-même cent coups, et paie une amende en argent. Un paysan qui n'observe pas la distinction des rangs quand il se met à table est puni par cinq coups de bâton. Enfin, un officier coupable de corruption ou de licence dans sa conduite est dégradé.

Les Chinois emploient pour infliger ces peines corporelles des cannes de bambou longues de quatre à cinq pieds au moins et épaisses de deux pouces; les délits moins graves sont punis par des coups de poings sur l'oreille dont le nombre est réglé par la loi; mais il dépend de l'exécuteur de rendre ce singulier châtiment plus ou moins pénible en raison du plus ou moins d'argent qu'on lui a donné pour le gagner. On attache au cou du prisonnier un morceau de bois de trois pouces carrés et qui pèse environ six livres. On en augmente le poids en proportion de la gravité du crime. Cette espèce de punition est principalement infligée aux escrocs et aux débiteurs insolvables. Ces planches pèsent alors de cinquante à cent livres. La tête du coupable est seule visible, et semble être placée sur un grand plat. Il lui est impossible d'élever sa main jusqu'à sa bouche, et il faut que d'autres lui donnent à manger. La torture est d'un usage très fréquent en Chine, mais la loi en exempte les princes, les membres des familles illustres, les littérateurs distingués, les citoyens de la première classe et toute personne qui a rendu des services importants à l'empire.

Un grand vice dans la législation chinoise, c'est la facilité qu'elle donne d'entrer en composition au moyen de l'argent pour les châtiments corporels. Par exemple, une personne condamnée à recevoir de soixante à cent coups, paie de quatre à sept onces d'argent et de neuf à quinze tchetwerts (1) de froment; on peut racheter un an de travaux forcés et soixante coups, pour environ quatorze onces d'argent et trente tchetwerts de froment. Les gens très vieux, les mineurs et les boiteux ou estropiés paient la valeur de soixante centimes pour dix coups, et ce même nombre contre dix pences, à la femme de tout homme en fonctions.

Quiconque a tué un homme par accident est exempt de punition s'il paie une once d'argent. Les nonagénaires ou les enfants au-dessous de sept ans ne sont pas soumis aux châtiments corporels, hormis dans le cas de trahison et de complot. Les femmes coupables de prostitution ne sont point admises à traiter pour de l'argent, et doivent toujours subir la punition corporelle.

Il est aussi permis chez les Chinois, à un condamné, de payer à une autre personne pour être châtiée à sa place. Ce privilége s'étend même à la peine capitale.

Plusieurs visites que nous reçûmes confirmèrent l'opinion que nous nous étions déjà faite des officiers chinois, c'est que de peur de parler trop librement dans leurs conversations avec les étrangers, ils ne causent que sur les sujets les plus indifférents, et se retirent le plus vite qu'ils le peuvent. Le bitketchi qui nous avait accompagnés de Kiahkta à Péking nous invita un jour à dîner, d'après les règles de l'hospitalité chinoise qui veulent que ces repas, même entre amis intimes, aient lieu dans des auberges. Nous ajournâmes notre acceptation, à cause de la bassesse que cet interprète avait montrée en route.

Le 14 décembre nous visitâmes le temple de Fo, qui est dans la cour de la maison russe. Ce temple est petit et très pauvre. Le 1er et le 15 de chaque mois, les lamas viennent réciter des prières devant les idoles, au son des cloches et à la lueur des cierges parfumés. Chacun, sans exception, a droit d'y entrer et d'y faire ses dévotions, et les marchands se font un devoir de visiter aux jours fixés un temple pour y adorer les idoles (2).

Le 15 décembre. Le temps avait été très beau depuis notre arrivée à Péking, mais aujourd'hui le ciel fut sombre et la neige tomba.

Quelques Mongols étaient rassemblés dans un grand espace vague derrière le couvent; nous entendîmes toute la journée le mugissement des chameaux chargés. Les nomades mongols qui habitent les pays situés à trois ou cinq cents werstes de Péking viennent chaque année, à cette époque, vendre dans la capitale du mouton, du beurre ou des prunes sèches. Quand ils ont placé leurs marchandises, ils se hâtent tous de retourner dans leurs pays pour célébrer la première lune de la nouvelle année que l'on nomme en mongol *Tsagan-Sara* (le mois blanc ou heureux).

L'habillement en général, et particulièrement celui des hommes, est très dispendieux. Les Mantchous et les Chinois de tous les rangs doivent avoir un costume particulier pour chaque saison de l'année, et les personnes en fonctions en mettent trois à la fois, sans compter les habits de cour et ceux des jours de fête.

(1) Mesure russe qui contient neuf mille huit cent trente-deux pouces cubes. A. M.

(2) Il y a toujours un temple près de chaque tribunal ou édifice du gouvernement à Péking. A. M.



Mandarin en visite.

Cette extravagance met les officiers mantchous dans la nécessité de faire une dépense considérable, et oblige même l'homme le plus distingué à avoir recours aux prêteurs sur gages. Ils engagent les habits dont ils n'ont pas besoin et rachètent ceux sur lesquels on leur avait antérieurement prêté, et que la saison rend nécessaires.

En raison de la chaleur du climat, les Chinois portent des vêtements très larges; le principal est une longue robe de toile qui a beaucoup de ressemblance avec le costume russe, à l'exception que les officiers portent cette robe ouverte devant et derrière. Par-dessus cette robe ils en mettent une autre avec de larges manches, laquelle ressemble, pour sa forme, à celle du clergé russe. Les habits des gens pauvres sont de calicot ou de nankin, et ceux des riches sont en soie à fleurs, et quelquefois de drap ou de casimir. La couleur favorite est le bleu, ensuite viennent le violet et le noir. Le vert, et particulièrement le rose, sont généralement portés par les femmes.

Dans l'hiver, la robe est doublée d'ouate de coton; mais les gens riches emploient pour cet usage des peaux d'écureuil et de mouton de qualité supérieure, ou bien encore de peaux de renards du nord, ou martre zibeline. Les personnes à la mode portent en hiver la robe de dessus en zibeline ou en chat noir, bordée de blanc, qui est estimée à un haut prix. Le poil se met en dehors pour faire voir sa beauté. Ces robes de dessus ne sont pas quelquefois plus longues que nos spencers, et comme elles sont très légères et commodes, on les porte pour monter à cheval. Les ceintures sont de soie, mais plus ordinairement de tricot ou de fil, avec une belle boucle dans le milieu. L'*épée* est *portée à gauche*, ainsi qu'un couteau dans une gaîne bien vernie ou en écaille de tortue, et les petits bâtons d'ivoire qui servent de fourchettes. Sur le côté droit pend une bourse de soie brodée qui renferme une tabatière, et de plus, en été, un éventail dont les hommes se servent aussi bien que les femmes. Pour observer la symétrie qui est en toute occasion de la plus grande importance pour les Chinois, ils portent à gauche un sac pareil, rempli d'épices qu'ils mangent à dîner en assaisonnement. Cette robe en couvre une autre très légère, de soie ou de toile, et qui correspond à notre chemise. Cette absence de propreté que l'on trouve même chez les personnes d'un haut rang, est d'autant plus désagréable que les Chinois, opposés en ce point aux autres peuples de l'Orient, sont tout-à-fait étrangers au bain, ou ne se lavent le corps que rarement : ils regardent même le bain en été comme une chose malsaine. Ils *ne se servent point à table de serviettes* et n'ont *point de mouchoirs de poche*. Un morceau de papier y supplée. Leurs culottes sont de nankin ou de soie. La plupart des Chinois ont leurs

bottes faites de ces étoffes ; mais celles des riches sont en satin noir. On porte aussi des *souliers* dont les semelles sont, comme celles des bottes, très raides et très incommodes, étant composées *de papier mâché* d'un pouce d'épaisseur. Les personnes de distinction portent des bonnets ovales de satin couleur cerise avec une bordure noire et une frange rouge. La bordure varie comme le costume, suivant la saison ; il est de velours en été, et en hiver de peau de mouton ou de zibeline.

Les chapeaux ou bonnets d'été sont en forme de cône ou d'entonnoir, et faits de bambou si parfaitement natté et avec tant de goût que, s'ils étaient d'une forme différente, les dames d'Europe pourraient les adopter. Les bonnets des fonctionnaires publics sont surmontés d'un bouton dont la couleur désigne leur rang. Les gens du peuple portent ordinairement une veste de nankin, et de petits bonnets de feutre pareils à ceux des Lithuaniens, qu'ils remplacent en été par les bonnets de paille. Les *hommes se rasent sur le front et sur les tempes*, et tressent en queue la reste de la chevelure, qui leur tombe sur le dos. Une natte bien longue est regardée comme une parure. Elle a ordinairement une archine et demie de long, et l'on a souvent recours à de faux cheveux pour suppléer à la nature.

Il peut être à propos de remarquer que ce costume a été introduit par les Mantchous, lors de la conquête de la Chine en 1644. Avant cette époque les Chinois portaient des robes d'une forme très différente, très longues et à manches extrêmement larges.

Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes. Elles peignent et arrangent leur chevelure avec beaucoup de goût et d'élégance. Les fleurs artificielles, les riches épingles d'or (1), et de beaux papillons qui y sont mêlés, forment un contraste agréable avec leurs cheveux noirs.

Les courriers chinois chargés d'affaires du gouvernement doivent, nous dit-on, faire à cheval, dans les vingt-quatre heures, trois cents werstes (environ soixante lieues).

Le 18 décembre, à midi, le père Hyacinthe reçut la visite des missionnaires portugais qui habitent Péking. Malgré l'aversion des Chinois pour la foi catholique romaine, aversion qu'ils ont témoignée en expulsant les jésuites, le gouvernement est cependant obligé de garder au moins quelques missionnaires pour composer l'almanach. Tandis que l'astrologie conduisait les autres peuples à l'étude de l'astronomie, les Chinois, bien qu'ils étudient l'astrologie depuis plusieurs milliers d'années, n'ont fait aucun progrès dans la science réelle des astres. Le gouvernement regarde à présent comme de la plus haute importance la publication du calendrier annuel. Il doit faire tout son possible pour indiquer à ses nombreux sujets non-seulement la distribution des saisons, dont la connaissance leur est essentiellement nécessaire pour la répartition de leurs travaux, mais encore, eu égard à la superstition générale, cet almanach doit désigner les jours heureux ou malheureux, ceux qui sont les plus favorables pour se marier, pour entreprendre un voyage, faire leurs habits, acheter ou bâtir, pour présenter une requête à l'empereur, ou pour beaucoup d'autres cas de la vie ordinaire. C'est par ce moyen que le gouvernement chinois tient le peuple dans les limites d'une soumission absolue, et tel a été le but des empereurs en fondant l'académie d'astronomie, dont les membres européens, subordonnés aux Mantchous, sont les plus utiles et les plus actifs.

Le 24 décembre la principale épouse de l'empereur mort (2) a pris aujourd'hui en grande pompe le titre d'impératrice douairière Houang-Thai-Heou.

Le conseil de l'empire venait de donner au défunt empereur le titre de Joui-Houangh-Ti, abrégé en celui de Joui-Ti (l'empereur pénétrant). Ce surnom est toujours enregistré dans les annales de l'empire, écrites sous l'inspection des empereurs par des savants qui remplissent les fonctions d'historiographes.

Les années du règne de chaque empereur sont désignées par divers titres honoraires. C'est dans ce sens, et non comme noms propres, qu'il faut entendre les dénominations de Khanghi, Youn-Tching, Kiaking, Tao-Koueng.

Le 31 septembre, de cinq heures du matin jusqu'au milieu de la journée, nous eûmes un vent violent de l'est avec une forte gelée : le thermomètre était à 10°. Des vieillards nous affirmèrent qu'il n'y avait pas eu depuis un nombre d'années un hiver aussi rigoureux. Nos connaissances chinoises nous faisaient des reproches d'amitié et prétendaient que l'arrivée des enfants du Nord en avait apporté le froid.

Le 3 janvier nous avons visité les boutiques des marchands, situées en grande partie dans le faubourg chinois appelé Vai-la-Tching.

Au commencement de la rue de Lieou-li-Tchang, qui est sale et très étroite, se trouvent plusieurs boutiques de libraires. Ils vendent des livres chinois et mantchous, tous reliés ; mais lorsque nous vînmes à les examiner, nous découvrîmes bientôt qu'ils étaient incomplets. Les libraires chinois, comme bon nombre des nôtres, demandent d'un livre quatre ou cinq fois sa valeur ; ils essaient de se défaire des exemplaires dans lesquels il manque des pages, ou qui sont composés de feuilles de trois ou quatre ouvrages différents. Il faut se tenir sur ses gardes pour éviter d'être trompé. La même méfiance est nécessaire dans les emplettes de toute nature. Les meilleurs livres, et principalement ceux d'histoire, sortent des presses impériales, et les libraires de Péking et des autres villes les achètent au prix fixé par le gouvernement. Ces presses publient également, tous les deux jours, une gazette contenant les événements extraordinaires qui arrivent dans l'empire, les ordonnances, et spécialement la liste des promotions et faveurs accordées par l'empereur, telles que les robes jaunes et plumes de paon, qui équivalent aux ordres de chevalerie en Europe ; le châtiment des mandarins qui ont été coupables de mauvaise conduite, etc., etc.

Les imprimeurs et même les libraires ont des planches de cuivre et de bois gravées pour les ouvrages de moindre intérêt ; on en tire autant d'exemplaires qu'on en demande, et ils sont payés un prix arbitraire. Des caractères mobiles ne peuvent être employés pour imprimer le chinois. Leur meilleur papier est fait de coton.

Plus loin, dans la même rue, sont les boutiques des joailliers, dans lesquelles on vend des tableaux, des objets sculptés en jaspe et en ivoire et en beau bois pour les appartements richement ornés. Le travail en est parfait. Nous vîmes aussi des cristaux, des porcelaines vernies, etc., chaque chose de la meilleure qualité. Il y a même des articles qui proviennent du palais impérial et que les eunuques parviennent à en sortir pour les vendre à bas prix ; on y trouve aussi des marchandises anglaises, importées à Canton.

A une petite distance est la manufacture de poterie et de verres coloriés, qui est appelée *Lieou-li-Tchang*, et est sous la direction d'un Mantchou et d'un Chinois. On fabrique là des tuiles vernies de différentes couleurs. Le bâtiment dans lequel la fabrique est en activité

(1) Il est défendu sous peine de mort d'exporter de l'argent hors de l'empire. A. M.

(2) Les empereurs de la Chine ont cinq femmes, dont l'une est regardée comme l'épouse principale et légitime. Le peuple l'honore comme étant la mère de l'empire, et l'appelle *Houang-Heou* (l'impératrice auguste). Ses fils ont la préférence dans le droit de succéder à la couronne. Chacune des autres femmes a un titre particulier, avec une maison et une cour à part, composée d'eunuques et de jeunes filles. L'empereur a beaucoup de concubines, que l'on choisit tous les trois ans parmi les plus belles filles de l'empire. A. M.

n'occupe qu'un espace de deux li en longueur. L'entrée donne sur la grande place cerrée qui sert de promenade publique depuis le premier jusqu'au dix-septième jour du premier mois de la nouvelle année. On y vend des jouets d'enfant, et c'est là que l'on voit les charlatans et les faiseurs de tours.

Près de chaque porte de la ville, entre le mur du côté du midi et le canal, nous trouvâmes des ânes sellés pour l'usage du public. Les Chinois montent sur ces animaux pour aller d'une porte à l'autre, pour dix tchokis ou environ quatre copecks de cuivre. Ces ânes sont aussi accoutumés à porter des fardeaux légers. En hiver, quand les canaux sont pris, on les traverse dans une espèce de traîneau qui contient plusieurs personnes, et qu'un homme tire. On nous dit qu'il y a des gens qui vont de Péking jusqu'aux provinces méridionales dans de petites charrettes traînées par des hommes, conséquence triste d'une population trop nombreuse et qui manque des moyens de gagner sa vie. L'étendue de la Chine est loin d'être proportionnée au nombre de ses habitants, et une culture sans relâche épuise le sol.

Près du mur de la ville sont des grottes qui servent de demeure aux pauvres. Il est impossible de se faire une idée du spectacle déplorable que donnent ces misérables gens. Presque nus et couverts de morceaux de nattes, ils parcourent les boutiques du quartier marchand, et quand ils ont reçu quelques tchokis, ils retournent se cacher dans leurs trous. M. de Guigne, qui a longtemps résidé en Chine, dit que les mendiants se réunissent le soir dans les faubourgs de Canton, et se pressent les uns contre les autres pour se garantir du froid; mais comme ils ne peuvent réussir de cette façon à obtenir un degré de chaleur suffisant, plusieurs d'entre eux meurent, et leurs corps restent exposés parmi les arbres et les pièces de bois qui couvrent le bord du Tabo.

Personne ne put me dire s'il existait à Péking quelque hôpital ou d'autres institutions de charité pour les pauvres. Il n'y a qu'une maison d'éducation dans le faubourg de Vai-la-Tching, près de la porte de Koneng-Kiu, qui a été bâtie sous la dynastie actuelle. On dit que l'on donne en hiver, et au nom de l'empereur, un plat de riz bouilli aux pauvres; mais un petit nombre seulement profite de cette libéralité. Tous les ans, depuis le quinzième jour du dixième mois jusqu'au quinzième jour du second mois de l'année suivante, ou de novembre à mars, durée de la saison rigoureuse, les bonzes distribuent entre les pauvres du riz bouilli fourni par les magasins établis pour recevoir une partie des impôts payés en nature. Cette distribution se fait dans le temple de Loung-Vang-Tchong ou Tchar-Yang, près du mur de la ville de Vai-le-Tching, on au-delà de la porte de la cour de l'est.

En revenant à nos logements, nous vîmes un corps d'infanterie mantchoue qui s'exerçait à tirer de l'arc dans un espace situé entre la muraille du sud et le canal. Ces soldats n'étaient pas remarquables pour leur force corporelle, et quand ils tiraient, ils prenaient plus de peine pour se donner une belle attitude que pour frapper le but.

J'ai recueilli pendant mon séjour à Péking quelques détails relatifs à l'armée chinoise, et qui m'ont paru authentiques. Les forces de terre se composent de quatre divisions, d'après le nombre de nations qui forment l'empire. La division des Mantchous tient le premier rang et comprend six cent soixante-seize compagnies de cent hommes. 67,800

La seconde division se compose des Mongols, qui entrèrent en Chine avec les Mantchous, à l'époque de la conquête. Ils sont divisés en deux cent onze compagnies. 21,000

La troisième division, que l'on nomme *Oujen-Tchoukha*, contient les Chinois qui se réunirent aux Mantchous vers la fin du règne de la dernière dynastie chinoise, et elle compte deux cent soixante-dix compagnies. 27,000

A cette division appartient l'artillerie de campagne, qui se monte à quatre cents bouches à feu. Ainsi ces trois corps, ou l'armée mantchoue proprement dite, forment un total de 115,800 hommes, dont la plus grande partie se compose de cavalerie; chacune de ces divisions est subdivisée en huit étendards ou sections.

La quatrième et dernière division consiste en Chinois natifs que l'on recrute chaque année. Elle occupe les garnisons de l'intérieur, porte le nom de *Pavillon-Vert*, et s'élève à cinq cent mille hommes environ. Il y a, en outre, à peu près cent vingt-cinq mille hommes de troupes irrégulières ou milices, ce qui fait un total de *six cent vingt-cinq mille hommes*, dont à peu près cent soixante quinze mille de cavalerie. En conséquence le nombre d'hommes armés sous les ordres des Mantchous se monte à sept cent quarante mille hommes. Ils ont en outre la cavalerie légère des Mongols, qui, par son organisation et la nature de son service, ressemble aux Cosaques du Don, de l'Oural, etc.

Quelques personnes évaluent le nombre des cavaliers mongols à cinq cent mille hommes; mais il est impossible de l'établir avec quelque exactitude.

Les soldats chinois sont tous mariés, et dès le moment de la naissance, leurs enfants mâles sont portés sur les contrôles de l'armée. Quand ils ont atteint un certain âge, ils vont occuper les places devenues vacantes dans les compagnies.

Les soldats des trois premières divisions, outre leur équipement, ont droit à un cheval, au logement, à du riz pour leur subsistance, et à une somme de trois ou quatre lan par mois. Avec cette somme ils doivent se fournir d'uniformes et tenir leurs effets en bon état. Cet arrangement fait qu'ils ont une tournure très bizarre et que leurs équipements sont très incomplets. On assigne aux soldats de la quatrième division des terres appartenant à la couronne, et ils les cultivent pour vivre. Ces troupes se recrutent au moyen d'enrôlements volontaires auxquels beaucoup d'habitants ont recours pour éviter la misère et la faim.

Les soldats chinois sont vêtus comme les autres habitants de l'empire, à l'exception du justaucorps qu'ils portent par-dessus leurs autres habits, et qui doit être de la couleur de l'étendard auquel ils appartiennent, c'est-à-dire jaune, blanc, rouge, bleu, avec ou sans bordure. Ces soldats, quand ils sont en légion, ont une assez bonne mine. En temps de guerre, ils ont des casques de fer, des cottes de mailles piquées, et des boucliers faits en bambou entrelacé. Cette espèce d'armure ne peut résister au sabre d'un hussard ou d'un cuirassier, et elle est encore plus inutile contre les armes à feu.

On exerce principalement les Chinois à l'usage de l'arc à cheval et à pied; ensuite vient le maniement du fusil à mèche, et enfin l'exercice de l'artillerie. Les soldats chinois n'acquièrent beaucoup de dextérité dans aucune de ces manœuvres. Étant d'une constitution faible, et habitués à une vie tranquille et oisive, ils manquent de la force nécessaire pour tirer de l'arc. Leur grande pauvreté les met hors d'état de se procurer un mousquet, de façon qu'ils sont obligés d'emprunter celui du voisin quand ils sont de service. En outre, le fusil n'a point de baguette, la poudre est faible, et par conséquent le coup manque de force et de précision; enfin le soldat tient toujours son arme élevée de crainte que la balle ne tombe. L'artillerie, qui en Europe décide d'une bataille, est dans une condition misérable chez les Chinois. Elle a été introduite en Chine par les Portugais, et la plupart des canons et des mortiers ont été fondus à Péking sous la direction des jésuites. Ces pères ont pendant longtemps dirigé l'artillerie de l'empire chinois.

Quoique les soldats de la première et de la seconde

division, les Mantchous et les Mongols leurs alliés, soient réellement la fleur de l'armée chinoise, ils sont encore si faibles qu'ils sont plus dignes de pitié que d'éloges. Au théâtre, on les tourne en ridicule, et on les représente comme des enfants gâtés, faibles d'esprit et de corps, ayant perdu la valeur qui les distinguait autrefois dans leur pays, et ne prenant aucune peine pour se perfectionner en civilisation. Il n'y a en effet que les troupes du pays du Mantchou et celles du Dakoursolon près des bords de l'Amour, qui méritent par leur stricte discipline et leur bravoure le nom de soldats. Après eux, les meilleures troupes sont celles qui sont cantonnées dans la province d'Ili. La quatrième division, composée de recrues chinoises, est la plus négligée. Elle a cependant un service beaucoup plus dur à faire que les autres, quoiqu'elle soit moins récompensée. Quant aux soldats chinois descendants de ceux qui se mirent du côté des Mantchous et que l'on appelle *Oudjen-Tchoukha*, ils sont également peu estimés en comparaison des première et seconde divisions. La dynastie régnante, ayant oublié qu'elle leur doit le trône, leur fait sentir qu'elle peut à présent se passer d'eux. Elle les prive des récompenses qui leur sont dues, et les rabaisse presque au niveau de la dernière classe du peuple. Ces mauvais traitements ont soulevé un esprit de mécontentement dans ces troupes.

Quant aux forces navales de la Chine, on les dit plus insignifiantes que l'armée. Il n'y a que peu de vaisseaux de guerre, mal construits et mal équipés.

Le 7 janvier, pendant la nuit, une tempête s'éleva et mit en pièces les branches d'un grand cyprès qui est près de notre église. A Péking, ces convulsions de l'atmosphère sont fréquentes dans l'hiver et au printemps.

Le 9 janvier vers le soir un soldat chinois du corps des Oudjen-Tchoukha de Péking, dont le nom était *Pierre Bourjoie*, fit une visite au chef de la nouvelle mission pendant que j'étais présent. Il avait quarante ans environ. Fils d'un soldat pauvre, les jésuites français de cette ville lui donnèrent l'éducation nécessaire pour en faire un prédicateur catholique dans les provinces intérieures de la Chine ; mais pendant la dernière persécution contre les jésuites, Pierre Bourjoie renonça à la profession d'ecclésiastique et retourna au régiment qu'il avait quitté. Outre le chinois, sa langue natale, il parle et écrit très bien le latin et le français, et possède des connaissances générales très étendues. Il est assez singulier d'entendre un Chinois, vêtu et armé à la mode de son pays, parler français avec la plus grande facilité.

Le 10 janvier, à deux heures de l'après-midi, l'archimandrite Pierre, le père Hyacinthe et moi, nous fîmes une visite au père Gau, Portugais, âgé de trente-huit ans, moine de l'ordre de Saint-François et évêque de Péking. Il nous reçut avec beaucoup d'affabilité, et après une demi-heure de conversation, il nous conduisit à l'église de son couvent, qui était autrefois celui des missionnaires français.

Cette église est en pierre, très simple, et de la forme d'un parallélogramme oblong. L'intérieur est orné d'assez bonnes peintures représentant des sujets de l'histoire sainte. Dans l'église catholique romaine, des tapis sont étendus vis-à-vis l'autel, et les Chinois chrétiens s'y asseient pendant l'office divin. L'église est entourée de cyprès et de genévriers, dont les branches sont taillées en figures diverses suivant l'ancien goût des Hollandais et des Français.

Quand nous fûmes de retour au parloir, le père Gau nous fit servir une collation à la chinoise, avec du madère et du café. Cette dernière denrée lui venait de Macao. Il se plaignait de n'avoir reçu depuis longtemps aucune nouvelle de l'Europe et du Brésil.

Le couvent du nord, Pétang, se compose de quatre cours très vastes et de nombre de maisons bâties dans le goût chinois; elles doivent avoir été très belles, mais elles tombent à présent en ruines. Tout annonce que les catholiques ne possèdent plus en Chine les richesses et la position heureuse dont ils jouissaient sous les empereurs Khanghi et Kienlong.

Le 11 janvier, profitant de l'autorisation que nous avait donnée le doulama, nous allâmes voir le temple de Houang-Szu ; en sortant par la porte de Ngan-Ting-Men, près de cette porte sont des puits d'une eau excellente qui descend des montagnes de l'ouest. Ces puits sont entretenus par les habitants de la province de Chan-Tong, que l'on regarde comme les meilleurs hommes de travail de Péking ; et ils se distinguent en effet par leur haute stature et leur force de corps.

Ils apportent l'eau dans les maisons des riches et dans les maisons à thé de Péking, moyennant un certain prix, sur des brouettes ou charrettes à deux roues qui contiennent dix seaux. Quant aux gens opulents, ils envoient chercher leur eau dans des charrettes traînées par des mulets. On va prendre l'eau de la cour impériale à des sources dans les montagnes de l'ouest, à quinze werstes de Péking environ. L'eau des puits de la ville est saumâtre, mais elle n'est point malsaine.

A l'est de la route nous vîmes les murs du temple de la Terre, où l'empereur, le jour du solstice d'été, fait une offrande à la divinité et lui adresse des prières pour une abondante moisson. Le temple est entouré d'un vaste terrain vague, enclos d'un mur de pierre; mais il n'a rien de remarquable. Après avoir traversé une grande plaine où s'exerçaient la cavalerie et l'infanterie de la garde mantchoue, nous arrivâmes au temple du milieu, au couvent de Houang-Szu, qui est environ à dix werstes de Péking. Un des lamas du couvent vint au devant de nous; il était portier et nous servit de guide.

Le premier de ces couvents, qui est celui de l'ouest, fut bâti aux frais de l'empereur de Chine, et mis à la disposition des lamas de Tangout. Les deux autres, celui du milieu et celui de l'est, furent construits par les princes mongols qui, réunis avec les Mantchous pour la conquête de la Chine, au milieu du XVII[e] siècle, entrèrent dans Péking. Ces deux derniers couvents étaient habités par les prêtres mongols; mais comme par négligence ou par prodigalité ils avaient perdu la propriété et aliéné les terres, les maisons, etc., qui dépendent de ces temples, on les a remplacés par les lamas chinois de la religion de Fo. Le couvent de l'est est le seul qui soit resté aux Mongols.

Nous entrâmes d'abord dans le temple, qui est grand, forme un long parallélogramme, haut de deux étages et bâti en briques. Conformément aux préceptes de la religion tibétaine, il est dans la direction du sud au nord, et sa toiture est de tuiles jaunes. Devant la façade et dans le temple sont des colonnes de bois odoriférant, dont chacune est estimée valoir 10,000 roubles. Sous l'empereur Kienlong, le bantchan erdeni (grand-prêtre), Tibétain, vécut et mourut dans ce temple. Dans un appartement de l'étage supérieur, on montre encore le lit où il succomba à la petite vérole, et les Mongols prient avec dévotion devant ce lit de leur grand-prêtre.

Le bantchan dans la religion de Bouddha tient le premier rang après le dalaï-lama. Il réside à Djachi-Loumbou, ville et couvent du Tibet méridional, où il y a un temple magnifique. Les Mongols nomment ce personnage *bogdo-lama* ou *bogdo-bantchan*. Il était autrefois souverain du Tibet; mais l'admission des femmes (1) dans l'ordre monastique causa une division. Les lamas du Tibet septentrional élurent un dalaï-

(1) Au sud-ouest de la ville de Lassa et des rivières de Yourou-Dzunbu-Tchou est le lac de Yanjo-Youtso, au centre duquel s'élève sur une montagne le temple de Dordzé-Balmougoün, remarquable par son architecture et son beau site. Il y a là un couvent de femmes, dont la principale porte le titre de *pagma*, (truie) ou *koutouktou femelle*. La tradition dit qu'elle doit la naissance à l'étoile polaire. A. M.

lama, qu'ils nommèrent *lama-eremboutchi*, inspiré par Bouddba, qu'ils opposèrent au dalaï-lamo, et auquel ils rendirent les mêmes honneurs. Quand le dalaï-lama après sa mort reparaît encore en chair, la bantchan lui envoie sa bénédiction, et le dalaï-lama agit de même lors de la mort du bantchan. De cette façon ces deux grands-prêtres maintiennent les dogmes de la secte jaune. Les habitants du Tibet occidental regardent le bantchan comme une divinité; il est pour eux ce que le dalaï-lama est pour le grand Tibet.

Les lamas disent que le bantchan actuel a été régénéré plus de dix fois. Il conserve une inaltérable tranquillité d'âme, est versé dans la religion et dans la connaissance de tous les livres saints, et s'interdit les plaisirs terrestres. Tout lama, après avoir étudié la religion, doit être consacré par le bantchan. Son temple de Djachi-Loumbou est très splendide et rempli d'idoles de métaux précieux. Les croyants sont persuadés que les prières dites en ce lieu montent directement aux habitants du ciel sur les exhalaisons d'encens et de parfums qui remplissent le temple.

Dans l'aile orientale de Houang-Szu on conserve les modèles de plusieurs temples faits avec le bois rouge nommé *houahi*, et dont le travail est excellent. Du balcon la vue s'étend sur les murailles de Péking et les environs de la capitole. Le temple est entouré de rangées de cyprès, et le toit de l'édifice est habité par un grand nombre de pigeons. A l'ouest du temple, darrière deux murailles, on voit un obélisque de marbre blanc élevé, dit-on, par l'empereur Kienlong à la mémoire du bantchan erdeni, qui mourut en ce lieu; mais d'après les sculptures du monument, et dont les sujets sont pris de l'histoire de Bouddha ou Fo, on peut supposer que ce monument fut érigé en l'honneur de ce prophète dont la doctrine est en vigueur dans le Tibet, la Chine, la Mongolie, et observée par les Bouriates et les Kalmouks. Cet obélisque, semblable à deux autres qui se trouvent dans Péking, a la forme d'une tour octogone, haute de quinze brasses. Cette tour va en s'effilant vers le sommet, qui est couvert d'un bonnet d'or pur semblable pour la forme au bonnet que porte le dalaï-lama. Sur les quatre faces sont des colonnes de marbre avec des sculptures, et en somme cet obélisque est beau. Il a coûté des sommes considérables; ce qui fit dire à l'empereur Kienlong, quand il vint le voir après son achèvement: « Ceci est un monument d'or. » Au nord, et non loin de l'obélisque, est un petit palais où l'empereur prend ordinairement quelque repos après son sacrifice dans le temple de la Terre.

En quittant l'obélisque, le portier qui nous avait accompagnés nous pria d'aller voir un dalaï-lama qui était venu du Tibet occidental et demeurait dans une des maisons du couvent. Il avait soixante ans à peu près, et nous reçut bien. Après les questions ordinaires il nous fit servir du saturan, c'est-à-dire du thé bouilli avec de la fleur de farine et du beurre. Les Tibétains sont très simples, et ne connaissent pas le luxe. Leur tenue est semblable à celle des Bohémiens; ils portent des vêtements longs, comme les Russes, et ne coupent pas leurs cheveux; mais ils les nattent sur le front. Leurs pendants d'oreilles sont de turquoises.

Nous allâmes ensuite voir la fonderie qui est dans la cour du couvent. On y fond des idoles de toutes les dimensions; on les y dore, et de là on les envoie dans les diverses parties de la Mongolie. Les idoles mêmes du Tibet, que l'on regarde comme le sanctuaire de la religion de Fo, sont très estimées par les Chinois et les Mongols. Les petites idoles que l'on fabrique à Péking se vendent en proportion de leur dimension, et à raison d'un lan par pouce. Nous avions montré le désir d'en acheter une; mais le fondeur nous la refusa parce qu'il nous regardait comme des infidèles.

De ces temples nous revînmes à la ville par un autre chemin; après avoir traversé des ravins et des ruelles étroites, nous arrivâmes à l'angle nord-est de Péking, où est notre église de l'Assomption. Ce quartier renferme aussi plusieurs maisons du gouvernement, et il est en général très pauvre. Cette partie de la ville se nomme *Hotcha* (démon) et *Houa-fi-Tchang* (place de l'écorce de bouleau).

Le 16 janvier, Alexis vint à l'église. Il descend des Albazins et est leur moukouïda ou seigneur. Les descendants des Albazins habitent actuellement la partie ouest de la ville, quartier assigné à la division de troupes mantchoues à laquelle ils appartiennent; il y en a parmi eux trente-deux qui sont baptisés; mais ils sont tellement confondus avec les Mantchous par les liens du mariage et les relations de dépendance, qu'il est très difficile de les distinguer. Ils parlent chinois, portent le costume des Mantchous, et vivent tout-à-fait comme les soldats de ce pays : ils sont comme eux, pauvres, fainéants et attachés aux superstitions du chamanisme. Alexis avait avec lui son petit-fils, âgé de douze ans, et la mère de cet enfant, éprise d'un membre de la famille impériale, mais pauvre et de la classe que l'on désigne par le nom *d'ouksoung*, ou *portant des ceintures jaunes*.

Le 20 janvier le boschko Ourghentai vint me trouver à l'occasion de l'approche du nouvel an, et me présenta, suivant l'usage du pays, un plat de mets divers. Je répondis à sa politesse par le don d'une demi-livre d'argent, et durant la soirée plusieurs Coréens vinrent nous voir par curiosité. Chaque année, à cette époque, des ambassadeurs du roi de Corée apportent des présents à l'empereur de la Chine en signe de vasselage.

Le 22 janvier, dans la nuit, le son des tymbales annonça dans les temples le nouvel an des Chinois. Dans le temple qui renferme la cour russe, on brûla de l'encens devant les images, et un lama récita des prières en frappant sur un petit vase de cuivre. A minuit environ, tous les princes du sang et les personnages les plus distingués se réunissent dans le palais, et au point du jour ils amènent l'empereur au temple de ses ancêtres, situé dans le voisinage du tribunal des affaires étrangères. Ce souverain s'acquitte de ses dévotions suivant les formes prescrites par le rituel; après quoi il retourne au palais pour recevoir les félicitations des grands de l'empire et des membres des tribunaux de Péking.

A l'occasion de la *nouvelle année*, les *tribunaux* publics restent *fermés pendant un mois* dans toute l'étendue de la Chine, et l'on ne s'y occupe que de cas très urgents. Le sceau de l'empire, qui doit être apposé sur tous les documents, est sans chef pendant tout ce temps.

L'empereur publia un édit qui défendait les jeux et les feux d'artifice usités au nouvel an : les échanges de visites des mandarins furent également interdits. On permit aux Chinois de se divertir entre eux; mais les Mantchous n'y furent point autorisés, afin de rendre plus solennel le deuil de l'empereur mort. Cette distinction est aussi humiliante pour les Chinois qu'impolitique de la part de la dynastie mantchoue. L'empereur montre une affection toute particulière à ce peuple dont il descend, en voulant l'associer seul en deuil de trois ans qu'il porte en mémoire de la mort de son père.

La nouvelle année commence avec la lune, et elle se nomme aussi la première de l'ère de Tao-Kouan (règne illustre); l'ère qui a duré jusqu'ici portait le nom de Kiaking.

Les Mongols qui s'étaient établis pour des affaires de commerce dans la place près du couvent étaient retournés deux jours auparavant à leurs campements au-delà de la grande muraille, pour célébrer le mois blanc ou le mois de l'année nouvelle. Nos Bouriates observent la même coutume.

Un violent orage dura depuis le matin jusqu'à midi, et un grand nombre de corbeaux vinrent se réfugier sous le toit de notre couvent. Le corbeau est très estimé parmi les Chinois et les Mantchous (1).

(1) C'est plutôt la pie que les Mantchous ont en grande vénération; il est défendu de tuer cet oiseau. A. M.

Les plus religieux d'entre les habitants de Pékiug élèvent dans leurs cours de bautes perches auxquelles ils fixent de petites planches avec de la nourriture pour ces oiseaux.

Le 27 janvier, ce jour étant le sixième de la première lune, les boutiques de Péking, qui étaient fermées depuis le premier jour, furent ouvertes à l'occasion du sacrifice de poisson. Tous les Chinois qui professent la religion de Fo font bouillir en ce jour du poisson frais et le maugent en mémoire de leurs ancêtres : les fêtes continuent jusqu'au 7 de ce mois.

Le 4 février, ayant reçu des lemas des temples de Houang-Szu l'invitation d'assister à leur service divin, accompli par un koutouktou, nous partîmes de notre demeure à huit heures du matin.

Il y a à Péking trois koutouktous que les Chinois nomment *Fo*. Le premier, qui devait officier en ce jour, habite un vaste temple situé près du palais dans le Houang-Tching; le second réside dans le temple Young-Ho-Koung, dans le nord de Péking, et que l'empereur Young-Tching habitait avant son avénement au trône; le troisième koutouktou a pour séjour le troisième temple de ceux que l'on appelle *Houang-Szu*. Ce dernier était absent alors, car le nouvel empereur l'avait envoyé dans le Tibet pour célébrer les obsèques de son père Kiaking, et distribuer les faveurs que l'empereur accorde en cette occasion.

A notre arrivée, le trésorier neus fit conduire au temple de l'est, où les cérémonies religieuses devant les idoles étaient déjà commencées. On avait fermé les portes afin d'écarter la foule, de sorte que nous fûmes obligés de passer par les appartements des lamas pour arriver au temple principal. Les inspecteurs ne savaient s'ils devaient nous laisser approcher du koutouktou, surtout quand ils virent les sabres des Cosaques ; toutefois nos gardes chinois les rassurèrent et nous avançâmes. Nous fûmes placés sur une terrasse de marbre blanc devant la porte méridionale du temple. Le koutouktou était assis dans un très grand fauteuil, et le visage tourné vers la porte. Devant lui était une longue table couverte d'une pièce de soie à fleurs, et qui supportait des vases sacrés remplis de blé, d'eau, etc. De chaque côté de cet autel se tenaient cinq lamas de la Mongolie orientale, qui lisaient et chantaient des prières en tibétain. Leurs voix, très graves et très puissantes, résonnaient sourdement dans l'air comme les notes basses du cor. Deux cents lamas et plus de Péking étaient assis les jambes croisées à droite et à gauche. Le koutouktou frappait par intervalles sur des cymbales d'argent, qui sont les insignes des prêtres de la plus haute classe, et indiquent leur sainteté, leur inviolabilité, leur prééminence. A ce signal les lamas chantaient ou jouaient des instruments. L'orchestre était à part et se composait d'instruments à vent semblables à nos hautbois et à nos clarinettes. Des instruments faits avec de grands coquillages produisaient un son très dur : il y avait aussi des cymbales de cuivre de toutes les dimensions et des tambours. Une pareille musique est de nature à inspirer la terreur plutôt que le sentiment religieux. Les vêtements jaunes des lamas et leurs têtes rasées leur donnaient un singulier aspect. Il n'y avait de présent aucun autre fidèle que les prêtres de Fo. Le koutouktou, qui avait environ trente-cinq ans, neus regardait de temps en temps, et les autres suivaient alors son exemple.

Après le service, nous vîmes chez Doulema, le trésorier, un Mongol de Koukounor qui était venu à Péking avec une autre personne présente à notre société pour complimenter le nouvel empereur sur son avénement. Ce Mongol se qualifiait d'*Olut*, c'est-à-dire *Kalmouk*, car c'est dans ce sens que les Mongols adoptent ce nom. La tribu Olut (Eleuthe) erre sur les bords du lac Bleu, à l'ouest de Péking. Le pays qu'ils habitent abonde en bois et en beaux troupeaux, et ils cultivent du millet, ainsi que de l'orge et du froment.

Le 5 février, pendant les fêtes du nouvel an, qui durent toute la moitié du premier mois, on montra une très grosse cloche placée dans le couvent du Ho-chang (ou prêtre de Fo), à trois werstes au sud de Péking et à huit de la cour russe. Je m'y rendis avec plusieurs de mes compatriotes. Tandis que nous longions à l'extérieur les murailles de la ville et du palais, à l'ouest et au sud, nous vîmes dans l'angle sud-ouest une mosquée bâtie par Kienlong pour les mahométans qu'il amena avec lui après la conquête du Turkestan oriental. En passant dans une rue qui est près de la mosquée et des maisons des Turkestans, on arrive près d'un mur du grand jardin du palais. On voit les côtés des maisons d'été et le sommet d'une montagne factice couverte de genévriers. En tournant à droite, à l'ouest de Houang-Ching, on trouva le palais d'un prince, oncle de l'empereur régnant.

Ce matin l'empereur était revenu du palais de Yuan-Ming-Yuan, situé au nord-ouest de Péking. Conformément à la coutume, une draperie de nankin bleu ordinaire est tendue en travers de l'extrémité des petites rues qui aboutissent dans celles où l'empereur passe, afin de le dérober à la vue des habitants. Cette coutume prouve qu'il n'est pas permis à tous les Chinois, même à ceux de la capitale, de voir leur souverain, qu'entoure toujours une foule de courtisans. Ce n'est que lorsqu'il voyage dans la campagne que ses sujets, le front prosterné contre terre, peuvent le regarder à la dérobée.

Comme nous approchions de la porte de Se-Tchy-Men, nous remarquâmes que personne ne pouvait passer, et en ayant demandé la raison, nous apprîmes que le fils de l'empereur, qui revenait également du palais de Ming-Yuan, était immédiatement attendu. Plusieurs cavaliers en costume de cour galopaient en avant, et bientôt parut le prince, monté sur un cheval blanc, couleur très estimée à la Chine. Il était entouré de beaucoup d'eunuques, tous en habit de cour avec des *phoutsas* (1) et des plumes de paon sur leurs bonnets, qui formaient un coup d'œil très agréable.

Les soldats de la police firent descendre tous les passants de leurs voitures. Nous suivîmes l'exemple des Chinois, ce qui nous permit de voir de très près le prince. Il était mince et pâle, et semblait avoir quatorze ans à peu près. Nos costumes et nos uniformes européens attirèrent ses regards, et une personne de sa suite demanda qui nous étions. Le prince, après nous avoir examinés très attentivement, continua son chemin. Un jeune homme de quinze ans environ, entouré de gens d'un rang inférieur, le suivait; c'était probablement quelque officier immédiatement attaché à sa personne.

Après avoir passé la porte, nous vîmes à notre gauche, près du pont, un petit temple où le jeune prince s'était arrêté pour prendre le thé. L'empereur lui-même, quand il revient de Yuan-Ming-Yuan avec sa femme, fait une halte dans ce temple. A présent, attendu le deuil, l'empereur ne peut aller habiter son palais de campagne qu'au bout de vingt-sept mois.

Après avoir fait une werste et demie sur la route de Ming-Yuan, qui est pavée, nous tournâmes à notre droite, et au bout d'une werste et demie encore nous arrivâmes aux temples de Ho-Tchang, près desquels se trouve l'un des cimetières dont Péking est entouré. Les tombeaux des riches Chinois sont enclos de murailles, qui renferment des temples et des plantations de cyprès et de thuyas. On enterre les pauvres dans

(1) Outre les boutons distinctifs des rangs, les phoutsas font le même effet : ce sont de petits carrés de satin cousus sur la poitrine et au dos. Les phoutsas des mandarins civils ont un oiseau brodé au centre, et ceux des militaires ont une bête féroce ; un officier militaire du second rang a un lion; un mandarin civil de la troisième classe (grade qui correspond à celui de conseiller d'état en Russie, a un paon : on ne porte les robes ornées de phoutsas qu'à la cour ou dans des occasions solennelles, et l'on a en outre un rosaire qui tombe jusqu'à la ceinture. A. M.

les champs ; mais leurs tombeaux sont en général ornés d'arbres, suivant le précepte de Confucius (Koung-Tsu), qui prescrit aux hommes d'employer jusqu'à la moitié de leur bien à la sépulture de leurs parents. Le présent empereur, plus sage que Confucius, parmi beaucoup d'autres mesures d'intérêt général, a mis des bornes à ces inutiles extravagances. Il arrivait souvent qu'un fils ruinait sa famille pour honorer son père.

Il n'y a rien de remarquable dans la physionomie extérieure des temples de Ho-Tchang ; quelques milliers de personnes des deux sexes étaient venues de Péking à l'occasion des fêtes, et une foule de curieux se pressait autour de nous. Par bonheur les soldats de police nous ouvraient un passage à coups de fouet. Après avoir traversé la première cour nous vîmes un cèdre peu élevé dont les branches s'étendent très loin, et derrière est un bâtiment à deux étages qui contient le dortoir et le réfectoire. Les appartements ont peu de hauteur. Les prêtres ou moines chinois sont extrêmement abstinents. Ils ne mangent ni lait ni poisson, et sont contraints de dormir assis ; aussi sont-ils maigres et pâles, et ils nous regardaient avec beaucoup d'étonnement.

Au-delà de cet édifice est la tour dans laquelle est suspendue cette cloche si renommée en Chine. Elle est d'un cuivre que le temps a rendu noir. Sa hauteur est de deux toises, et elle a quatre archines de diamètre au bas, tandis qu'elle en a deux aux anses. Elle est couverte de caractères chinois, et ne pèse probablement pas plus de trois mille pouds ou un peu plus de *cent mille livres* (1). Il y a, pour arriver jusqu'à la partie supérieure de la cloche un escalier étroit et obscur, et près de l'anse de la cloche est pratiquée une ouverture par laquelle les visiteurs jettent de petites monnaies de cuivre. Celui qui réussit à les faire passer par le trou regarde cette bonne chance comme un augure favorable. Toutes ces pièces de monnaie tombent sur le plancher, au-dessous de la cloche, et produisent aux jours de fête une somme considérable destinée aux prêtres (2).

Près de cette ville est la demeure du supérieur du couvent. La foule nous empêcha de rester longtemps dans le temple ; et en revenant vers la porte de la ville, nous passâmes près d'un ancien rempart qui formait la muraille de Péking sous la dynastie des Yuan ou Mongols. Alors nous longeâmes au sud les murs de la ville, ayant à notre droite le canal qui l'entoure, et à gauche les casernes des plus jeunes soldats du corps de Péking ; les autres sont logés dans la ville.

Entrés par la porte Feou-Tching ou Phing-Tse-Men, notre chemin nous conduisit le long d'un petit fossé qui va du nord au sud (c'est la Tchoou-Keou, ou *canal puant*) à l'enclos où sont les éléphants impériaux. Les gardes, au moyen d'un cadeau, nous laissèrent entrer. L'enclos est très vaste et renferme un temple, une fontaine et quatre grandes écuries en mauvais état pour les éléphants, et plusieurs autres bâtiments qu'habitent les personnes employées dans l'intérieur. Au moment de notre visite, il y avait onze éléphants, mais ils étaient beaucoup plus nombreux autrefois. Leurs écuries sont chauffées par des poêles. Les éléphants ont la tête tournée vers la porte, et on les nourrit avec du lait mêlé de paille de froment ; mais les pauvres animaux ont rarement au-dessus du tiers de leur ration, le reste passe dans les mains des officiers et se convertit en jolies maisons, en équipages, etc.

On emploie les éléphants à transporter les vases dont l'empereur se sert dans les sacrifices. Ces vases sont placés sur de très grandes litières faites exprès. On conduit chaque jour quatre éléphants à la cour de l'empereur. Un de ces éléphants, obéissant à la voix de son guide, frappait la terre avec sa trompe autant de fois qu'il le lui commandait ; un autre poussait des cris très aigus ou faisait entendre des sons semblables à ceux d'un tambour. La plupart de ces animaux sont vieux et faibles, et quelques-uns si doux, qu'on les laissait aller librement dans la cour. Les éléphants que l'on voit à Péking sont amenés à grands frais du royaume des Birmans. Il est dit, dans le Voyage de lord Macartney, que les éléphants mâles et femelles de Péking viennent du voisinage de l'équateur et quelques-uns des pays au nord du tropique ; mais il me semble que si ces animaux étaient naturels des frontières de la Chine, on trouverait facilement le moyen d'en entretenir un plus grand nombre dans la capitale, et de les changer plus souvent contre des jeunes.

Nous passâmes ensuite près du couvent portugais appelé *Temple du sud*, parce qu'il est voisin de la muraille méridionale du quartier impérial de la ville. Cet édifice est le plus remarquable de tous ceux que j'eusse vus encore à Péking, et deux jours après j'y allai faire visite aux missionnaires avec les archimandrites, en voiture, et accompagné de six Cosaques précédés de deux officiers, tous à cheval. Le père Ribeiro, supérieur du couvent et membre du collége d'astronomie de Péking, arriva bientôt près de nous. Il avait à son bonnet un bouton blanc opaque qui distingue les mandarins de sixième classe. Le père Luis, évêque de l'ordre des Franciscains, le suivait ; ils nous reçurent d'une manière très affable, et nous causâmes en latin. Ils nous conduisirent ensuite par la porte orientale de l'église dans une chapelle qu'éclairent plusieurs lustres. Vis-à-vis l'entrée est une image de la Vierge Marie, avec l'inscription suivante en chinois : ELLE PRIE POUR TOUT L'UNIVERS, et tout auprès un autre tableau dont le sujet est pris dans l'Évangile. Il représente Jésus-Christ recevant des dons de la main d'un enfant vêtu du costume d'été des Chinois. Dans la foule des Israélites on voit un grand nombre de Chinois qui regardent avec joie cet acte de condescendance. A droite de la sainte Vierge est saint Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des jésuites, donnant sa bénédiction à saint François Xavier qui est sur le point de partir pour prêcher l'évangile en Chine.

Nous revînmes ensuite dans l'église, puis le père Ribeira nous pria de venir dans le parloir. Nous traversâmes alors un passage que bordent les cellules, qui sont carrées, et qui me parurent être dans un grand état de délabrement. Le parloir est assez grand, bien meublé et orné de tableaux dont l'un représente l'apparition de la croix à l'empereur Constantin. Les murailles à droite et à gauche sont couvertes de vues en perspective de l'intérieur des chambres, qui sont fort bien exécutées.

Afin de visiter un peu la capitale, nous revînmes par la rue de l'ouest (Si-Szu-Thsailo), au quartier nord de la ville, où nous passâmes un pont bâti en marbre. Dans une île à notre gauche, nous vîmes un obélisque de marbre blanc, placé sur un cippe de belle pierre. Le grand lac du Nymphea-Nelumbo (Lien-Houa (1), entouré d'une balustrade de marbre, était gelé ; mais en été, quand les plantes sont en fleur, leur éclat et leur parfum donnent à ce lieu un charme tout particulier. Ici est la montagne de Hinchan, dont le sommet majestueux est couronné de cinq maisons d'été. Cette montagne renferme des mines de charbon. De l'autre côté du lac est une maison où l'impératrice

(1) On dit qu'il y a à Nanking une cloche qui pèse 1,250 pouds, et est par conséquent plus considérable que la fameuse cloche de Rouen, connue sous le nom de *George d'Amboise*. Il y a en Russie plusieurs villes qui ont des cloches beaucoup plus fortes. Celle de Moscou pèse, dit-on, 12,000 pouds. A. M.

(2) Le vrai nom de ce temple est Van-Cheou-Fsu, c'est-à-dire *Temple de dix mille âges*. On en posa les fondements en 1357, et c'est alors que fut bâtie la tour pour recevoir la grande cloche fondue dans les années Yong-le (1403 à 1424). Elle se nomme *Houa-yang-tchoung* et on l'entend d'une très grande distance. A. M.

(1) Lac des nénuphars. A. M.



Marchand de riz.

se livre elle-même à la culture de la soie. Nous passâmes ensuite près l'école des eunuques, la maison des acteurs, un temple où les restes de l'empereur mort sont provisoirement déposés, et enfin les sales casernes de la garde impériale.

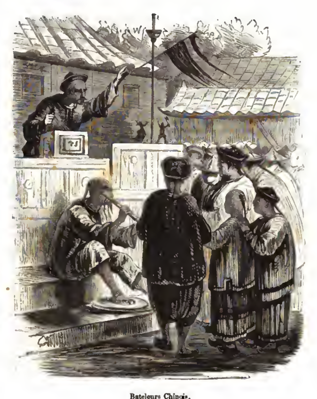
Après être entrés dans la ville par le porte du nord, nous vîmes deux tours où sont suspendus les gongs et les cloches sur lesquels les sentinelles frappent les heures quand on relève la garde. Il n'y a point de porte pour passer à travers les tours, mais on les franchit au moyen de grands escaliers; nous allâmes alors à notre droite jusqu'à la porte nommée *Ngan-Ting-Men*, et de là nous revînmes à notre demeure par le chemin que nous prîmes le jour que nous arrivâmes dans la capitale.

En passant dans les rues nous remarquâmes des oisifs en grand nombre : ici c'était un jongleur qui fixait leur attention, là un conteur d'histoires merveilleuses. D'un autre côté, des gens crédules se faisaient dire leur bonne aventure par des devins qui, traçant sur la terre avec la craie les *koua* ou caractères de Fou-Hi, leur révélaient le passé, le présent et l'avenir.

Le 20 février, ce jour, le premier du second mois suivant le calendrier chinois, le soleil entrant à trois heures de l'après-midi dans le signe du Bélier, fut remarquable par une éclipse du limbe oriental du soleil. Tant qu'elle dura, tous les mandarins dans leurs habits de cérémonie furent tenus d'être à leur poste. Pendant ce temps on entendait le son des tambours et des cloches dans tous les temples, tandis que le peuple était en prières pour obtenir le pardon de l'empereur, au cas où il aurait pu être, par quelque faute, la cause de ce phénomène céleste.

La philosophie des Chinois, fondée sur leurs livres classiques, leur enseigne que tout phénomène est un présage par lequel le ciel annonce que les mœurs sont corrompues, et que l'empereur et ses agents doivent faire leur possible pour les ramener à leur pureté ordinaire. C'est ainsi que le 30 avril 1819, quand un ouragan venu du sud-est couvrit la ville de sable de manière à rendre l'obscurité soudaine et complète, Kieking publia un édit pour ordonner des enquêtes sévères, après s'en être imposé de rigides sur l'état de sa conscience.

Le 20 mars, le chrétien chinois Pierre Bourjoie me dit que le procureur général de l'une des provinces du sud avait adressé à l'empereur un rapport relativement à plusieurs Chinois condamnés à mort pour avoir embrassé la religion chrétienne. L'empereur demande en quoi consistait leur crime, et le mandarin ayant répondu qu'ils avaient abandonné la croyance de leurs ancêtres pour s'attacher à d'autres doctrines, l'empereur a ordonné qu'on les renvoyât chez eux aux frais du gouvernement, parce qu'il ne voyait dans



Bateleurs Chinois.

-cette action rien qui pût troubler la tranquillité de l'empire.

Toutes les religions sont tolérées en Chine, et la politique des Mantchous a adopté pour maxime de laisser faire à chacun ce qu'il lui plaît. C'est cette tolérance qui consolide le pouvoir de l'empereur sur les diverses nations soumises à son sceptre. Le Mantchou, qui croit en aveugle aux prêtres de Fo; le Chinois qui suit la loi de Confucius et de Laotsu; le Mongol, ardent sectateur de Bouddha, et le Turkestan, disciple de Mahomet, jouissent également de la protection des lois et vivent ensemble sur le pied du bon accord. La priorité d'origine et de puissance et les différents degrès de civilisation sont les seuls caractères qui distinguent ces nations.

Le gouvernement chinois reconnaît trois religions. La première est celle de Confucius, fondée sur la loi naturelle. Elle adore le ciel, enseigne des préceptes moraux et présente quelques pratiques auxquelles tout le monde doit se conformer sans exception, depuis l'empereur jusqu'au plus humble de ses sujets. Les livres de cette religion abondent en raisonnements obscurs et en grandes contradictions. Les *King*, collection des livres classiques de l'empire, contiennent les maximes de Confucius. Ensuite viennent la religion de Laoszu, fondée par Laotsu, et celle de Bouddha. Quand les Mantchous devinrent les maîtres de la Chine, ils y introduisirent une quatrième religion : c'est le chamanisme, qui se borne à l'invocation des esprits ou ombres des ancêtres.

Le 21 mars, ce jour, qui est le premier du troisième mois, suivant le calendrier chinois, le temps fut très mauvais.

La négligence de la police en ce qui concerne la propreté de la ville occasionne de graves inconvénients, et est nuisible à la santé de la population. On jette dans les rues de l'eau sale de toutes les espèces pour abattre la poussière.

Du milieu du second mois, au milieu du troisième, on ouvre et on nettoie les égoûts, et toute la vase que l'on en retire est entassée dans les rues et remplit l'air d'exhalaisons malsaines. Les habitants portent sur leurs vêtements, à cette époque, des chapelets parfumés qui pendent sur la poitrine et sont généralement de musc, parfum que les Chinois affectionnent.

Le 24 mars est le premier jour de la fête du printemps chez les Chinois. Un grand concours de peuple se réunit dans le temple de Liée-Lit-Chang, près de la manufacture de glaces. Les Hochang portent leurs idoles aux endroits qui leur sont réservés, et brûlent de l'encens devant elles, en récitant des prières convenables à la circonstance. Les laïcs prennent de riches vêtements d'une étoffe particulière, ornent leurs têtes de fleurs, mettent du rouge, etc.

C'est ce jour-là que les Chinois s'acquittent des vœux qu'ils ont faits pour se garantir des maux dont ils étaient menacés. Ils se chargent de chaînes, et font une werste et plus en se prosternant en terre de cinq en cinq pas ou, au plus, de dix en dix.

Les dévots des deux sexes ont un grand nombre de principes analogues; ils font souvent cent werstes à pied pour aller visiter un temple d'une sainteté célèbre (1); et observent des jeûnes très rigoureux, s'abstenant de poissons et de certains végétaux, tels que l'ail, les ognons, etc.

Le 31 mars, comme ce jour était le onzième du troisième mois d'après le calendrier chinois, les restes de l'empereur mort furent enlevés. Plusieurs membres de la mission précédente et de la mission actuelle, vêtus des costumes chinois, sortirent pour voir la cérémonie.

Le cercueil était porté par des porteurs ordinaires, et couvert de drap rouge : plusieurs soldats ayant des étendards, quelques officiers subalternes et leurs domestiques composaient tout le cortége des funérailles de l'empereur, et encore était-il assez désordonné. Les ministres et les officiers supérieurs s'étaient rendus avec le nouvel empereur à la première station, afin de recevoir le cercueil, devant lequel ils se prosternèrent à plusieurs reprises, et ces prosternations durent jusqu'à ce que l'on arrive au cimetière de l'ouest, qui est à cinquante werstes de Péking. Kienlong fut enterré dans le cimetière impérial de l'est, à environ la même distance de la capitale, sur la route du palais d'été de Ié-Ho. L'usage de changer alternativement de lieu de sépulture est strictement observé, en ce qui concerne les empereurs chinois de la dynastie de Ta-Thsing. Kiaking fut enterré dans le cimetière de l'ouest, parce que celui de l'est avait reçu son prédécesseur.

On dit que les funérailles de Kiaking furent aussi simples, parce que son fils et successeur désire que les Chinois, suivent son exemple, ne consacrent pas des sommes excessives aux obsèques de leurs parents.

Conformément aux préceptes de Confucius, qui ne sont que la confirmation des anciens usages chinois, et qui prescrivent de ne reculer devant aucune dépense pour prouver sa piété filiale, les cimetières qui entourent Péking on été ornés de monuments et de groupes épais de cyprès, de cèdres et de genévriers. Ces arbres contribuent beaucoup, par la résine qui en émane, à purifier l'air des cimetières.

Du sommet d'une hauteur artificielle qui s'élève en face d'un pont près de Péking, on a la vue de l'intérieur du parc et de la vallée attenante. Dans le lointain sont les cimes bleues des montagnes qui bordent à l'ouest la vaste plaine de Tchy-Li, et qui s'étendent au sud jusqu'aux bords du fleuve Jaune Houangho (2).

Nous rentrâmes dans la ville par le même chemin, traversant le faubourg méridional (Vai-Lo-Tching). Nous passâmes bien avant les temples construits en l'honneur du ciel et de l'inventeur de l'architecture, mais nous ne pûmes voir les bâtiments que renferme l'enceinte; près des temples bâtis en pierres non taillées et de chaque côté de la route, nous vîmes les traces de grands étangs. Le défunt empereur, après la conspiration qui éclata en 1813 (3), ordonna de les combler, afin que, lorsqu'il allait aux temples, des assassins ne pussent pas se cacher dans les roseaux.

Le 12 avril, à onze heures, les missionnaires portugais qui nous avaient invités à venir envoyèrent pour nous chercher quatre équipages chinois.

Le 23 avril les moines Séraphin et Daniel, ainsi que l'étudiant Voitsckosski, vinrent après une absence de trois jours. Ils étaient allés aux bains chauds au pied des montagnes qui s'élèvent à trente-cinq werstes au nord-est de Péking dans le voisinage de Tchang-Phing-Tchéou. Près de ces bains est une maison de campagne entourée d'un parc et d'un beau jardin. C'est là que l'empereur s'arrête pour se rafraîchir et prendre du repos. Ces bains sont d'un effet prompt et salutaire, et j'en aurais eu besoin après soixante dix jours passés en plein air, au milieu de la neige et du sable dans les steppes de le Mongolie. Le dzanghin du tribunal, ayant été informé de mon projet, s'y opposa, en alléguant que le tribunal, voulant veiller sur la vie et le bien-être des envoyés russes qui viennent en Chine, ne pouvait se résoudre à me laisser trois jours hors de Péking, à moins qu'il ne me mit sous la garde d'un bitketchi, en se chargeant de mon entretien et de toutes mes autres dépenses, et encore fallait-il que pour obtenir ce que je voulais j'adressasse une requête à l'empereur. Toutes ces considérations m'engagèrent à ne plus songer à l'intérêt de ma santé, et à épargner cette peine au digne dzanghin.

Le 24 avril, ce jour étant le cinquième du quatrième mois, l'empereur alla présenter ses offrandes dans le temple du Ciel, après quoi il ouvrit les premiers sillons dans le champ voisin de l'autel érigé à l'inventeur de l'agriculture. Cette coutume, établie pour encourager le plus utile des arts, est observée le même jour dans tout l'empire par le premier mandarin du lieu. En revenant du cimetière de l'ouest, l'empereur avait visité pendant les six jours suivants les temples les plus célèbres de Péking. Ce prince, qui s'était soumis à un jeûne rigide, adressa ses prières à l'Etre suprême pour le repos de l'âme de son père défunt. Les mandarins de toutes les villes de l'empire suivent cet exemple. Dans les tribunaux, la veille des offrandes et avant les éclipses de lune et de soleil, on expose une planche peinte en rouge avec l'inscription suivante en lettres d'or et dans les deux langues :

« Jeûnez et purifiez-vous. » En chinois, *Tsing chai*, et en mantchou, *Bolgomi torga*.

Le 4 mai nous allâmes faire notre visite d'adieu à Tching-Lama, qui réside dans les grands temples au nord-ouest près du palais. En nous y rendant nous vîmes à la porte de l'est du palais impérial un grand nombre de palanquins, de chaises et de chevaux de main, appartenant à des mandarins et à des officiers de la cour. L'école de langue russe est dans le voisinage.

Le 13 mai tous les arrangements ayant été conclus au sujet des transports pour notre retour, notre départ fut fixé au vingt-sixième jour du quatrième mois (15 mai 1821), jour très fortuné pour se mettre en route, suivant l'astrologie chinoise, et le 14 mai nous étions tout-à-fait en mesure de quitter la capitale, après un séjour de cinq mois et demi.

Courte description de Péking.

Péking signifie *cour du nord*. Le nom de cette ville est proprement Chun-Thian-Fou, ou *ville du premier ordre obéissant au ciel*. Elle ne fut pas toujours la capitale de l'empire, et les fondateurs des divines dy-

(1) On peut se figurer la fatigue d'un tel pèlerinage pour les femmes chinoises de tous les rangs, dont les pieds sont rendus impotents par la mode et l'usage. A. M.

(2) Tchy-Li signifie *la province de la cour*. Sous la dynastie de Ming il y avait en Chine deux capitales ou cours, Nanking et Péking. La province de Péking portait alors le nom de *Pet-Cthy-li* (province de la cour du nord), et Nanking, celui de *Nan-tchy-li* (province de la cour du sud). Les Mantchous n'ont conservé qu'une capitale, la ville de Péking, dont la province se nomme *Tchy-li*. A. M.

(3) Cette révolte commença parmi les Chinois, dont quelques-uns descendaient de la dynastie de Ming. Leur projet était d'exterminer les Mantchous, car la haine contre les conquérants couve encore dans le cœur des Chinois; et l'on en voit la preuve dans l'insurrection des provinces du sud, qui a éclaté en 1852 et qui a pris des proportions très redoutables pour la dynastie des Mantchous. Déjà maintenant, 1853, la ville de Nanking, cette ancienne capitale du sud, est au pouvoir des révoltés, qui menacent d'affamer et de prendre bientôt Péking. A. M.

nasties qui ont régné en Chine choisirent pour résidences les villes qui leur plaisaient le plus, ou dont les habitants leur étaient particulièrement dévoués. C'est ainsi que dans le IIIe siècle avant notre ère, la ville de Tchang-Ngan, maintenant Si-Ngan-Fou, capitale du Cher-Si, et celle de Loy-Ang, dans le Ho-Nan, furent alternativement, pendant onze siècles, les capitales de la Chine. Les empereurs des dynasties postérieures jugèrent bon d'établir leur cour dans le nord de la Chine, à Péking.

Suivant l'histoire de la Chine, un des premiers empereurs de la dynastie de Tcheou (qui régna de 1122 à 1256) bâtit une ville considérable à une petite distance de l'emplacement que Péking occupe. Khoubilaï, petit-fils de Genghiskhan, fonda la présente ville de Péking, et lui donna le nom de *Tatou* (grande capitale). On l'appela aussi *King-Tching* (résidence du prince). Elle a environ soixante *li*, ou un peu plus de trente werstes russes (six lieues) de circonférence.

Les descendants de Genghiskhan, qui régnèrent en Chine sous le nom de *Yuan* (1280 à 1367, paraissent y avoir toujours résidé.

Marco Polo, le premier Européen qui a vu la Chine, et qui fut dans le XIIIe siècle plus de trois ans au service de Khoubilaï, décrit dans les termes suivants la capitale de son maître :

« La ville de Cambaiou est située en Chine sur les bords d'une rivière : elle est très ancienne et, depuis des siècles, est la capitale. Le nom de Cambalou signifie dans la langue du pays *cite impériale* : en mongol *cam*, empereur, et *balig*, ville. Le grand khan, ayant été informé que l'empire était menacé d'une conspiration, transporta sa résidence à un autre endroit sur la même rivière. Cette ville, bâtie en forme de carré, a environ vingt milles de circonférence, chaque côté ayant six milles d'étendue à peu près. Les murs, qui sont bâtis avec une pente légère et peints en blanc, ont vingt pieds de hauteur et dix d'épaisseur ; il y a de chaque côté de la muraille trois portes, ce qui fait douze en tout. Près de chacune de ces portes est un riche monument, et aux quatre angles des murailles sont de beaux édifices où l'on conserve les armes à feu de la ville.

« Les rues sont bordées de chaque côté de belles maisons, et dans le centre de la ville est un bâtiment où l'on voit une très grosse cloche, que l'on sonne trois fois tous les soirs, pour annoncer que personne ne doit plus sortir de sa demeure avant le matin, à moins que ce ne soit pour chercher un médecin ou une sage-femme, et alors il faut porter une lanterne. Mille soldats stationnent à chaque porte, moins dans la crainte d'une attaque de la part de l'ennemi, que pour donner la chasse aux voleurs. »

Le mont King-Khan, et de grands lacs ou canaux qui existent encore à Péking sont des restes de cette époque. Le troisième empereur des Ming, connu en Europe sous le nom de *Voung-Lo*, quitta *Nanking*, la capitale du sud, en 1421, et transporta sa cour à Péking. Depuis lors cette ville a toujours été la résidence des empereurs et la capitale de tout l'empire. Son premier nom, Pehhing-Fou fut ensuite changé en celui de Chum-Thian. Après la conquête par les Mantchous, en 1644, leurs empereurs, qui donnèrent à la dynastie leur nom de *Ta-Thsing*, se fixèrent aussi à Péking, et les Mantchous conquérants, ainsi que les Mongols et les Chinois qui avaient pris parti pour eux, formèrent alors la population de la capitale.

Suivant les observations astronomiques faites par les jésuites, cette ville est à 39° 42' 15" de latitude nord; et 114° 5' 30" de longitude est du méridien de Paris.

Péking est situé dans le nord de la province de Tchy-Li, dont la seconde capitale est Pao-Ting-Fou, et se trouve à deux cents werstes au sud de la grande muraille. Elle est située dans une aride plaine de sable dénuée de toute végétation. A quinze werstes environ dans l'est s'élève une chaîne de hautes montagues qui s'étend du nord au sud-ouest, et d'où descendent plusieurs petites rivières qui arrosent une partie de la plaine. Une de ces rivières entre dans le King-Tching par le nord, se divise en plusieurs bras, fait le tour du palais impérial, forme quelques lacs auxquels l'art a contribué, tout autour de la ville chinoise, et réunie en un seul bras, sous le nom de *Yun-Ho* (canal du transport); elle va tomber dans Peho, près de Tchoung-Tcheou, à plus de vingt-cinq werstes dans l'est de Péking.

L'air de cette ville est salubre, et convient même aux étrangers. Les maladies épidémiques y sont très rares et l'on n'y connaît point les ravages de la peste. L'eau est gelée tous les ans depuis le milieu de décembre jusqu'en mars ; mais cela dure pendant moins longtemps quelquefois, et on ne peut dire que les froids soient très rigoureux. Quand le thermomètre est à 10 ou 12°, la chaleur est moins accablante que ne l'est la même température à Saint-Pétersbourg. Le printemps, à moins de violents orages et des trombes, et la chaleur en été, en juin et en juillet surtout, est grande; mais elle est tempérée par d'abondantes pluies qui humectent le sol, composé d'argile et de gravier. Quelquefois les torrents, se précipitant du haut des montagnes, détruisent des villages et font de grands dégâts. L'automne est la plus agréable saison ; l'air est doux alors, le ciel serein et l'atmosphère calme.

Péking est divisé en deux parties que sépare une haute muraille : la partie septentrionale, qui forme un carré parfait (1), se nomme *King-Tching*, ou ville de la cour, la partie du sud, ou ville chinoise, a la figure d'un parallélogramme oblong, et se nomme *Vaie-Thing*, ou *Vai-Lo-Tching* (ville extérieure, ou faubourg méridional). Elle n'est pas si étendue du nord au sud que la ville mantchoue, mais elle couvre beaucoup plus de terrain de l'est à l'ouest.

Le circuit des murs des deux villes prises ensemble est très diversement estimé par les géographes européens : suivant la description de Péking traduite des Chinois par le père Hyacinthe, la circonférence de King-Tching seule est de quarante *li*, et l'enceinte totale de Vai-Lo-Tching est de vingt-huit *li*: ainsi, déduisant la muraille méridionale de King-Tching qui a dix *li*, la circonférence entière de Péking est de cinquante-huit *li*, ou environ trente werstes. Ces murs crénelés, bâtis en briques, ont environ quarante pieds de haut, y compris les créneaux qui ont cinq pieds cinq pouces ; et l'épaisseur de ces murs est de vingt pieds, de sorte qu'ils sont assez larges pour qu'un homme marche à cheval sur leur faîte, et c'est à cet effet que de distance en distance est pratiquée une pente douce au moyen de laquelle la cavalerie peut y monter facilement. Ce que je viens de dire ne s'applique qu'aux murs de King-Tching : ceux de Vai-Lo-Tching ne sont pas si massifs, et ressemblent à ceux des autres villes chinoises.

Péking a seize portes, dont neuf appartiennent à la ville impériale, et les sept autres à la ville chinoise.

Les portes de King-Tching sont hautes et très solidement voûtées, et au-dessus s'élèvent des tours qui ont neuf étages de haut, percées d'embrasures, et dans l'étage inférieur est une grande salle où s'assemblent les officiers et les soldats qui viennent relever la garde. Devant chaque porte est un espace d'environ trois cent soixante pieds carrés, qui forme un lieu à passer des revues, et qui est entouré d'une muraille semblable à celle de la ville. Les murailles sont en outre flanquées de petites tours carrées de vingt toises, et à certaines distances s'élèvent des tours plus considérables, aux angles des murs surtout.

Les rues de Péking sont larges et droites, et ne sont

(1) Quelques voyageurs pensent que le mur de King-Tching occupe un espace de onze *li* de l'est à l'ouest, neuf *li* et quelques pas du nord au sud. (Lange, *Journal de deux voyages à Péking.*)

pas pavées; mais le terrain est assez ferme. Les rues principales ont vingt toises environ de large, mais la rue Tchang-Ngan-Kiai (grande rue de la tranquillité) est large de trente toises. Cette rue, qui est la plus belle de Péking, court d'est en ouest, et est bornée au nord par le palais impérial, et au sud par plusieurs palais et bureaux publics.

Les maisons de la ville sont très basses, bâties de briques, couvertes de tuiles vertes, et n'ont souvent qu'un étage. Les palais des princes sont couverts de tuiles vertes, et ils ont, ainsi que les cours de justice, de belles entrées. Toutefois les plus beaux édifices que renferme Péking sont les temples, qui sont spacieux, magnifiques et ornés de colonnades de beau marbre blanc. Les boutiques sont élégamment décorées, et l'éclat ou la variété des objets exposés en vente forme un coup d'œil très agréable. Quant à la ville chinoise, les maisons et les rues sont très inférieures à celles que contient King-Tching.

Outre ces deux villes, Péking compte douze grands faubourgs longs de deux, et même de trois werstes. Cet ensemble de villes et de faubourgs compose certainement une très grande cité; mais faut-il en conclure que la population est de vingt, quinze, dix, huit ou même quatre millions (1)? Ce serait, au témoignage du père Ganbil, une extrême exagération. En premier lieu, la moitié de la ville chinoise est inhabitée : outre le vaste enclos du Sien-Noung-Than, ou temple érigé en l'honneur de celui qui inventa l'agriculture, et de Thiae-Than (temple du ciel), elle contient des champs, des jardins et des cimetières. Dans King-Tching, ou la ville mantchoue, outre le palais impérial qui est très étendu, il y a plusieurs autres lieux vastes, palais, magasins, poudrières, lieux publics, tribunaux, temples et lacs, qui occupent plus de la moitié de King-Tching. Il faut considérer aussi que les rues King-Tching sont très larges, et que les maisons de l'une et de l'autre ville sont extrêmement basses. Il est vrai que la partie habitée de Péking est plus peuplée, en proportion, qu'une égale étendue de Paris ou de Saint-Pétersbourg. Les Chinois ne tiennent pas aux grands appartements, une chambre suffit à un certain nombre; et vingt Chinois se trouvent parfaitement à l'aise, où dix Européens se plaindraient d'être entassés.

Il est très difficile, sinon impossible, de se procurer aucun renseignement authentique relativement à la population de la capitale de la Chine ou à celle de l'empire, parce que le gouvernement ne tient pas, comme en Europe, des registres exacts des naissances et des morts : toutefois, à en juger par mes observations et les détails qui précèdent, on peut porter la *population de Péking à deux millions d'âmes*.

Les Européens sont confondus par le grand nombre d'habitants que l'on rencontre toujours dans les rues de King-Tching, dans celles de la ville chinoise ou dans les faubourgs. La foule est si grande que les personnes de distinction sont obligées d'envoyer devant eux des gens à cheval pour l'écarter et ouvrir un passage. On voit cependant rarement les femmes dans les rues, et, comme les femmes mahométanes, elles sont alors voilées. Les hommes que leurs affaires attirent dans les rues, ou plus encore la curiosité, se pressent en grand nombre autour des diseurs de bonne aventure, des charlatans, des chanteurs et d'autres amusements.

Les Chinois sont en général d'une taille moyenne, et leurs membres, leurs mains et leurs pieds surtout, sont très petits. Quant à leur teint, il est jaune ou brun suivant le lieu qu'ils habitent et leur genre de vie. Les habitants des provinces septentrionales ont la taille beaucoup plus élevée, et le teint plus clair que ceux de Kian-Si et de Kouang-Toung. Les coulis ou porteurs, étant continuellement exposés à l'air, sont plus basanés que les coréens, ou mandarins, ou beaucoup plus bruns que les femmes qui restent séquestrées dans les harems. Leur visage est plat, leur nez petit, les pommettes des joues sont élevées, et les yeux saillants et obliques. Le teint, la chevelure noire et raide, les moustaches et la barbe rare, indiquent les rapports des Mongols et des Chinois, fusion des races qui doit remonter à l'époque de la conquête de la Chine par les Mongols. La différence entre les Chinois et les Mantchous est presque imperceptible : ces derniers sont toutefois plus gras et plus robustes.

Bien que la physionomie des femmes soit plus agréable que celle des hommes, elles sont toujours bien loin de posséder la beauté que l'on admire dans les Géorgiennes et les autres femmes de l'Asie. Il y a en Chine des femmes, surtout parmi les Mantchoues, qui ont le teint aussi beau que les plus belles Européennes, sans l'aide du blanc ou du rouge dont plusieurs d'entre elles font un usage immodéré; mais d'un autre côté, leurs petits yeux, quoiqu'ils soient noirs et éclatants, n'ont pas l'agréable expression des grands yeux bleus ou noirs des femmes de l'Europe. La figure des femmes mantchoues ressemble presque entièrement à celle des hommes.

On sait que les *pieds les plus petits* sont *regardés en Chine*, plus qu'en tout autre lieu, comme une *grande beauté;* c'est la dimension du pied qui détermine la valeur de la fille à marier. A peine est-elle née que la nourrice lui coud le plus serré possible autour des pieds un cuir raide; on les comprime ensuite avec des bandes pour empêcher leur croissance, de façon à ce que les orteils ne puissent pas atteindre leur dimension naturelle, et que le pied en pointe ne semble avoir qu'un doigt. Il a rarement plus de cinq pouces de longueur, y compris le talon, et les beaux souliers brodés ne font que rendre plus frappante cette difformité. Le pied est extrêmement épais au coude-pied; mais ce défaut est caché en partie par des pantalons de soie ornés de franges. Cette stupide coutume ôte aux femmes la faculté de marcher aisément. Les femmes de la campagne se compriment aussi les pieds, mais beaucoup moins que les femmes riches qui peuvent à peine traverser les appartements de leurs magnifiques prisons. Il n'y a qu'une jalousie excessive qui ait pu engager les Chinois à adopter un usage si cruel. Comme les Turcs et les Persans, ils tiennent leurs femmes sous d'épais verroux; mais, au moins, ces peuples ne les estropient pas. Plusieurs auteurs pensent que cette barbarie n'est pas très ancienne, car Marco-Polo qui visita la Chine dans le XIIIe siècle, et qui parle souvent de la beauté des Chinoises et de leurs costumes, ne parle point de cette particularité.

A une ville si grande et si peuplée il faut nécessairement une *police très rigoureuse*, et celle de Péking est telle qu'il est extrêmement rare d'entendre parler du moindre désordre. Il y a constamment dans les rues des soldats l'épée au côté, et un fouet à la main, tout prêts à frapper ceux qui sont disposés à faire du bruit. Ils prennent soin que les rues de King-Tching soient tenues parfaitement propres, et, en cas de besoin, ils mettent eux-mêmes la main à l'œuvre. Ils veillent la nuit, et ne laissent personne aller dans les rues sans une lanterne, et seulement pour une affaire urgente, comme, par exemple, pour chercher le médecin. Ils interrogent même ceux qui peuvent être chargés des missions de l'empereur, et il faut toujours leur faire une réponse satisfaisante, car ils ont le droit d'arrêter provisoirement toute personne qui leur résiste ou leur semble suspecte. Le gouverneur de la ville fait souvent ses visites au moment où on l'attend le moins; et les officiers des gardes doivent exercer une stricte surveillance sur les soldats qu'ils commendent, à peine d'être cassés le lendemain pour la plus légère négligence. Ces soldats de police appartiennent aux troupes régulières de l'infanterie chinoise.

Il y a en outre à Péking un corps de cavalerie qui s'élève, dit-on, à quatre-vingt mille hommes. Leur prin-

(1) Staunton dit que, suivant la meilleure information que put obtenir l'ambassadeur anglais, la population de Péking s'élève à trois millions d'habitants. (*Voyages* de lord Macartney.)

cipal devoir est la garde des portes et des murs sur lesquels ils font sentinelle : ils doivent aussi être prêts à marcher au premier avis. Ce corps se compose de huit divisions mantchoues, de huit mongoles et d'un nombre égal d'Oudjen-Tchoukha. Chaque division est distinguée par son uniforme et par la couleur de son étendard (en chinois *khi* et en mantchou *gousa*). Le général d'une bannière a sous ses ordres six lieutenants généraux qui commandent les divisions composées de leurs compatriotes, et chaque bannière a son administration, son arsenal, son magasin, sa trésorerie et enfin une école pour ses enfants. Il faut observer qu'en Chine, comme autrefois en Russie, les officiers de l'armée remplissent aussi les fonctions principales dans l'administration. Les ministres, présidents des tribunaux et mandarins, bien que lettrés, ne peuvent pas ignorer l'équitation, l'usage de l'arc et des flèches, etc.

Un des principaux devoirs de la police de Péking est d'empêcher la famine. Il y a dans la ville, aussi bien que dans les faubourgs, de nombreux greniers où l'on conserve une grande quantité de riz pour pourvoir à la subsistance dans les années de disette. Les mesures relatives à ces greniers sont fidèlement observées dans le voisinage de la cour : si elles étaient également bien exécutées dans les provinces, il n'y aurait jamais de famine; mais cette calamité y est fréquente par suite de la négligence des mandarins. Outre ces greniers, l'empereur en a d'autres qui sont remplis de froment, de légumes secs, et de fourrages pour les bêtes de somme.

King-Tching.

King-Tching ou la ville impériale, que l'on nomme la ville mantchoue, se compose de trois villes l'une dans l'autre, et dont chacune a sa clôture particulière. La ville qui renferme immédiatement le palais impérial se nomme *Tsu-Kin-Tching* (la ville rouge sacrée). La seconde enceinte de la ville impériale s'appelle *Houang-Tching* (ville auguste), à laquelle les Russes ont donné le nom de ville rouge, à cause de la couleur de ses murs. Enfin, la troisième enceinte entoure la seconde et comprend toute la ville mantchoue : elle est occupée par les huit bannières dont j'ai parlé.

Le Tsu-Kin-Tching ou palais impérial.

La forme du palais est celle d'un carré plutôt long que large, et il est entouré de fortes murailles crénelées, bâties en briques et couvertes en tuiles jaunes. Au-dessus de chaque porte est une tour élevée et spacieuse, ainsi qu'aux quatre angles du mur. Le Tsu-Kin-Tching a environ six *li* ou plus de trois werstes de circonférence. Les murailles sont entourées d'un fossé profond, bordé en pierres de taille. Vis-à-vis les portes du nord, de l'est et de l'ouest, des ponts-levis traversent ce fossé.

L'intérieur du palais est une suite de cours et d'appartements qui semblent lutter en beauté et magnificence. Quand on pénètre par la ville mantchoue, par la porte du sud, et que l'on va au nord, on traverse d'abord une grande rue parallèle à la muraille méridionale de la ville, on entre ensuite dans une vaste place carrée, entourée d'une balustrade de marbre, et qui est terminée au nord par une autre rue; et sa communication avec cette rue, des deux côtés, est ornée d'un arc de triomphe. Cette rue aboutit d'un côté à l'appartement nommé *Tai-Thsing-Men*, en l'honneur de la dynastie mantchoue; ensuite, et après avoir laissé derrière soi des arcs de triomphe et une autre cour spacieuse, pavée de larges briques, et encore la rue Tchang-Ngan-Kiai où sont deux arcs de triomphe, on traverse une rivière ou canal à moitié sec, sur cinq ponts ornés de colonnes, de balustrades et de figures de lion. Ces ponts conduisent à la seconde porte, qui a cinq issues, et l'empereur seul a le droit de passer par les trois arcades du centre. Les deux autres sont très basses et ouvertes à tous ceux qui sont autorisés à entrer dans le palais. Il n'y a que les princes mantchous âgés qui aient la faculté d'arriver à cheval à la porte intérieure. Ce portail a environ vingt pas géométriques de profondeur, et comme les autres il est surmonté d'un très joli corps de logis; au-delà on trouve une cour plus petite qui mène au troisième portail nommé *Touan-Men*. Avant d'être près de cette porte, on voit à droite le Thai-Miao. Le mot chinois *miao* signifie *temple*, et c'est dans ce lieu que l'on rend un culte religieux aux tablettes monumentales des empereurs mantchous.

Ce temple est très beau, et l'empereur le visite à certaines époques pour accomplir les cérémonies usitées parmi les Chinois en l'honneur des ancêtres. A gauche de la porte Touan-Men est le Che-Tsu-Than, temple dédié à l'esprit qui donne la fertilité aux campagnes. L'empereur le visite aussi à des temps fixes pour présenter les offrandes voulues par l'usage. On voit de plus deux autres édifices, dont l'un est probablement le miao de Fan-King-Tchang, où sont déposés les livres religieux étrangers. Il n'est pas certain que les saintes Écritures s'y trouvent.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici n'est, à vrai dire, que l'extérieur du palais. On pénètre dans l'intérieur par la belle porte Ou-Men, ou porte du sud. Cette porte se compose de trois arcades et elle est surmontée d'un appartement plus considérable que les précédents. A droite et à gauche sont deux passages qui s'étendent dans le sud jusqu'à la distance d'une portée de fusil, et ont, à chaque bout, un petit pavillon. Sur la porte méridionale est une grosse cloche que l'on sonne, et un grand gong sur lequel on frappe quand l'empereur sort du palais ou y rentre.

Après avoir franchi la quatrième porte, on se trouve dans une cour, et on traverse un profond fossé rempli d'eau sur cinq ponts ornés de parapets, de pilastres, de degrés, de figures de lion et d'autres sculptures toutes en marbre blanc très beau. Nous entrons ensuite par trois portes dans la belle cour Tai-Ho-Tian, qui a aussi cinq portes latérales. Cette cour est terminée à droite et à gauche par des portails, des portiques et des galeries ornées de balcons et soutenues par des colonnades. Cet ensemble est, dit-on, d'un très grand effet. Au nord de cette cour est le superbe appartement de Tai-Ho-Tian, qui est la chambre impériale. On y monte par cinq escaliers de quarante-deux pas chacun, et le tout est de très beau marbre blanc. L'escalier du centre est pour l'empereur seul. Les princes et les mandarins de première classe montent par les deux escaliers qui le touchent, et les deux derniers, qui sont les plus étroits, sont les seuls par lesquels les eunuques et les officiers du palais puissent se rendre dans le Tai-Ho-Tian. Le jour du nouvel an ou aux autres époques de cérémonie, les mandarins se réunissent par ordre de dignités, dans la cour du Tai-Ho-Tian. L'empereur est assis dans la salle sur son trône, les princes, les ministres et grands de première classe l'entourent, et les officiers civils et militaires rendent leurs hommages à leur souverain en se prosternant plusieurs fois, et touchant la terre avec le front. C'est dans cette même salle que l'empereur donna audience aux princes étrangers et à leurs ambassadeurs.

Au-delà de Tai-Ho-Tian, il règne de chaque côté un passage au bout duquel vient une longue suite d'appartements séparés par des cours plus ou moins spacieuses. Le septième de ces appartements se nomme *salle très élevée*, et le huitième *la grande salle de moyenne hauteur*. Dans le neuvième nommé *salle de la concorde suprême*, l'empereur va deux fois par an pour conférer sur les affaires de l'Etat, avec ses ministres et les présidents des tribunaux. On appelle le dixième appartement *portail du ciel serein*, le onzième, *demeure du ciel serein*, et celui-ci est le plus haut, le plus riche et le plus magnifique de tous. Dans la cour qui le précède est une espèce de tour de cuivre doré

terminée en pointe, haute de douze ou quinze pieds, et ornée d'un grand nombre de petites figures d'une belle exécution. De chaque côté de la tour est une large braisière de cuivre doré, dans laquelle l'encens brûle nuit et jour. Les deux appartements suivants, nommés *la belle et agréable maison du centre* et *la maison qui reçoit le ciel*, forment, avec celui qui précède, ce qu'on peut proprement nommer les palais impériaux. C'est dans ces trois corps de bâtiments, en effet, que résident l'empereur, l'impératrice régnante, les reines et les concubines. L'appartement de l'empereur et de l'impératrice a des murailles et des portes plus élevées que ceux des reines et des concubines. Dans ces enclos sont de petits canaux, des fontaines, des lacs, des parterres, des vergers, etc. L'impératrice douairière habite un grand et beau palais à l'ouest de la cour de Tai-Ho-Tian, et il se nomme *Tsu-Ning-Koung* (palais de compassion et de tranquillité). A l'est de la même cour, est un autre palais que le prince héréditaire occupe quand il a été désigné.

Derrière les appartements de l'empereur est la salle impériale, qui est très grande et compose la quatorzième division, d'où l'on passe à la quinzième et dernière du Tsu-Kin-Tching, en allant au nord, qui se nomme la *salle de la divine vertu militaire*. C'est une des portes de Tsu-Kin-Tching, et au-delà sont d'autres appartements appartenant à l'empereur, et qui font partie de Houang-Tching que nous allons décrire.

Houang-Tching.

Ce quartier a environ six werstes de circuit. Tout cet espace avait été destiné au palais de l'empereur Tching-Soung (1402 à 1424); mais les empereurs ses successeurs en ont concédé diverses portions à des particuliers. On a permis à un grand nombre de marchands de s'y établir, et on y voit à présent quantité de boutiques. Tout cet espace est en général habité par des personnes au service de la cour.

Quand on va de Tsu-Kin-Tching vers le nord, par la porte de la *valeur surnaturelle*, on traverse le ruisseau ou fossé sur un beau et très large pont de marbre, qui mène au seizième appartement du palais nommé *très haut portail du nord*. Le dix-septième s'appelle le *portail de l'an Soui* ou *des dix mille ans*. Van-Soui est un des surnoms ordinaires de l'empereur. Ces deux derniers portails sont séparés par une cour qui a trente toises du nord au sud, et environ deux cents d'est en ouest.

Au milieu d'une vaste enceinte s'élève le King-Chan ou *montagne resplendissante*, qui a été formée par l'art, au moyen de la terre extraite des fossés et des lacs. On dit que sa base est composée d'une énorme quantité de charbon que l'on tient en réserve pour le cas où la ville serait assiégée par l'ennemi. Le King-Chan se compose de cinq monticules, et celui du milieu est le plus haut. Ils sont couverts d'arbres plantés symétriquement à leur sommet. On y entretient quantité de lièvres, de lapins, de cerfs, de daims et d'autres animaux de cette espèce, et mille oiseaux dans les arbres remplissent l'air de leurs chants. L'empereur Kienlong a beaucoup embelli le King-Chan. Il a fait planter de beaux jardins où sont de charmantes promenades, de magnifiques appartements et un bel édifice pour les concerts et les représentations scéniques. Ce lieu est aujourd'hui vraiment charmant.

Au nord de la montagne on voit plusieurs palais nommés *palais impériaux de la longue vie*, qui sont à présent inhabités. A la mort de l'empereur on y expose son corps jusqu'aux funérailles; on arrive ensuite à une longue et large rue, bordée à gauche de boutiques hautes d'un étage, et d'ateliers d'artisans et de vernisseurs ou de chantiers de charpente, près d'une seconde rangée de boutiques pareilles aux premières. On voit également à droite deux lignes de boutiques; l'espace intermédiaire est occupé par des maisons et même des palais. Il s'y trouve aussi un petit édifice de bois habité par les soldats de la garde impériale. Cette rue se termine par le portail Ti-Ngan; *tranquillité terrestre*. Ce portail, qui est une des portes du Houang-Tching, forme la vingtième et dernière division du palais impérial.

Les édifices les plus remarquables de ce quartier sont des tribunaux, des palais et des temples nombreux, car il n'y a pas de palais sans temple. La plupart des palais sont occupés par des familles de la dynastie mantchoue, celles surtout des princes qui prirent part à la première conquête de la Chine. Ils reçoivent tous une pension très considérable.

Les princes du sang sont divisés en plusieurs classes : ceux de la première ont le titre de *tsinvang*; ceux de la seconde, celui de *kiun-vang*; ceux de la troisième se nomment *beilé*; ceux de la quatrième *beitsu*; ceux de la cinquième *koung*. Quand un de ces princes meurt, sa dignité passe seulement au fils qu'il a choisi pour lui succéder. Les autres enfants sous le nom de *beitsu* et *houang taidsi*, ou *princes à ceintures jaunes*, ne sont que du quatrième ou du cinquième ordre. Il y a en outre des princes d'un rang inférieur qui n'ont point de palais à eux.

A l'ouest de Tsu-Kin-Tching et de King-Chan sont plusieurs lacs artificiels. Vers le nord on trouve cinq maisons d'été bâties au milieu du lac même, et que l'empereur visite souvent dans sa gondole. Cet endroit est, au rapport des habitants de Péking, la résidence d'été des plus belles femmes du harem de l'empereur. Il y a aussi sur le bord du lac un lieu très agréable ayant de beaux appartements; et au nord se trouve un temple où est la statue colossale de Fo, fondateur de la religion lamaïque, statue de cuivre doré, qui a soixante pieds de haut et cent bras. Ce temple n'est pas très ancien; mais la construction en est élégante, et il a trois toits.

En tournant au sud on voit sur le lac une île en forme de montagne, au sommet de laquelle est le Petha ou *pyramide blanche*. Cette montagne est entièrement composée de pierres rares, apportées en ce lieu dans des temps très reculés des provinces méridionales de la Chine. La dynastie actuelle a fait de cette île un lieu de dévotion pour les Mongols, et des eunuques y remplissent les fonctions de lamas. Outre les temples, on y voit plusieurs appartements impériaux, avec des galeries couvertes ou non, dans un très bon style. Tout l'ensemble est d'un aspect très agréable, et la beauté en est rehaussée par une balustrade de marbre blanc qui règne autour du lac.

Sur la rive orientale de ce lac est une plantation de mûriers pour élever des vers à soie. Un temple situé dans l'angle septentrional est consacré au génie qui protége les vers à soie. L'impératrice douairière se livre à ce soin et les dames de la cour la secondent, afin d'encourager un genre d'industrie qui est indispensable pour vêtir les habitants de la Chine.

Dans la même direction, entre les deux montagnes de King-Chan et la pyramide blanche, est un beau palais où sont déposées les tablettes de l'empereur Khang-Hi; le lac dans lequel s'élève l'obélisque est séparé par un beau pont de marbre d'un autre grand lac qui s'étend à deux li dans le sud. Les bords de ce lac sont aussi ornés de temples, de palais et de maisons d'été.

Au sud est le palais ou la belle maison de campagne nommée *Yng Thai*, qui a de très somptueux appartements, des jardins et des promenades. Les bâtiments sont, pour la plupart du temps, des empereurs mongols et de la dynastie de Yuan.

A l'ouest de ce lac est un couvent qui appartenait dans l'origine aux jésuites français; et c'est là qu'ils prirent la ligne du méridien de Péking. Cet édifice est connu sous le nom de *Pe-Thang* ou temple septentrional.

Quand on suit le mur du Houang-Tching vers le nord, on trouve plusieurs bâtiments, tous pareils et

sur la même ligne : ce sont des magasins de poudre et de salpêtre. Il y a dans la ville plusieurs autres magasins appartenant au gouvernement, et qui contenaient de la soie, des nattes, du cuir, du linge, du thé, de l'huile, du vin, du vinaigre, des œufs, de la porcelaine, des objets laqués, du bois, du charbon, etc.

Vis-à-vis les magasins à poudre, du côté de l'est, est un enclos pour les tigres, et plus bas un grand temple de lamas. Tout-à-fait dans le nord-ouest de Houang-Tching et dans une enceinte, est une maison d'été d'où l'empereur regarde les troupes tirer à l'arc et se livrer aux exercices d'équitation.

Au nord-est on voit le grand temple mongol de Soung-Tchou-Szu, habité maintenant par le koutouktou, chef des trois grands-prêtres de la religion lamaïque, qui résident à Péking. Près de ce temple est l'imprimerie d'où sortent les livres de prières en langue tibétaine.

Dans le sud, un tribunal situé près du mur de Tou-King-Tching est chargé de régler tout ce qui est relatif aux images des esprits tutélaires des maisons

King-Tching.

Cette troisième division est la même que la ville mantchoue. Au sud de Houang-Tching et à l'ouest de l'entrée du palais est le Tchou-Kou-Ting, salle où se trouvait autrefois un tambour, et où les mandarins veillaient jour et nuit. Autrefois quand une personne ne pouvait obtenir justice ou se regardait comme lésée, elle allait frapper sur ce tambour. A ce bruit les mandarins devaient venir examiner le cas du plaignant, et lui faire justice ou la lui faire rendre. Cette coutume est présentement abolie.

En allant à l'ouest par la rue Repos-Perpétuel, on voit à gauche un autre édifice où l'on garde les étendards, les pavillons, etc., que l'on porte devant l'empereur quand il sort du palais. Au-delà, dans l'ouest, est la principale mosquée mahométane des natifs du Turkestan. Presque tout le reste de ce quartier de la ville est occupé par les tribunaux. Il y en a six suprêmes dont dépendent les autres; mais dans l'intérieur du palais sont ceux qui forment le conseil privé du prince, et qui sont supérieurs à tous sans exception.

Yu-Ho-Khiao est la cour russe et le couvent de la Purification, qui dépend du Saint-Synode. Cet établissement, nommé par les Chinois *Hoei-Thoung-Kouan*, contient tout ce qui peut contribuer à en faire une demeure agréable. Cinquante personnes peuvent y être logées très à l'aise, et il s'y trouve de beaux jardins et de riches vergers; quant à l'église de l'Assomption, qui appartient au couvent russe, elle est située à l'extrémité septentrionale de King-Tching. Au sud de la cour russe, et contre le mur de la ville, est Kao-Li-Kouan (maison des Coréens).

En quittant la cour russe et se dirigeant un peu vers le nord-ouest, après avoir traversé le canal de la rue du Repos-Perpétuel, on arrive au Li-Fan-Youan, ou tribunal des affaires étrangères qui concernent les Russes, les Mongols, l'Ili, le Turkestan oriental, le Tibet et la Corée.

Presque vis-à-vis la porte de ce tribunal, au sud de la même rue, est le Thang-Tsu, ou temple des ancêtres de la dynastie mantchoue. C'est dans ce temple que, le premier jour de l'année, le premier de chaque mois, et dans diverses circonstances particulières, l'empereur vient accomplir différentes cérémonies. C'est là aussi que l'on rend des actions de grâces au ciel quand une armée revient victorieuse.

Un peu plus haut à droite, et près du mur oriental de la ville, est le Youan ou Kin-Tchang, qui dépend du Han-Lin-Youan. C'est un vaste établissement où les compositions des candidats pour les offices publics sont écrites; il renferme une quantité immense de chambres ou cellules, et de très beaux appartements pour les mandarins qui président aux examens.

Ils exercent aussi la surveillance sur les écrivains, non tant pour maintenir le bon ordre que pour empêcher les ignorants de profiter du secours de camarades plus instruits. On use de la même sévérité pour empêcher les candidats d'apporter des livres ou des ouvrages composés par d'autres. Il existe dans les capitales des provinces des établissements semblables. L'empereur envoie quelquefois des Harn-Lin pour les présider; car ils ont une autorisation égale à celle des mandarins les plus élevés.

L'observatoire impérial touche aux murs de la ville vers le sud ; il a été bâti en 1279 sous la dynastie de Youan, et les instruments astronomiques ont été fabriqués en 1673, sous la direction des jésuites.

Près de la porte Toung-Szu-Leou, *porte orientale des quatre arcs de triomphe*, est le Ma-Chi ou marché aux chevaux. Dans la cour qui l'entoure se tient six fois par mois un marché que fréquentent des marchands venus de tous les points de la ville, et en grand nombre. A côté, de longues lignes de bâtiments contiennent de grands magasins de riz où tous les mois on distribue des provisions aux officiers et aux soldats de la garde impériale.

Young-Ho-Koung, temple en l'honneur de Fo, est le plus grand et le plus somptueux qui soit dans tout Péking. Il n'est pas inférieur en beauté au palais impérial ou aux maisons de campagne bâties sous Kienlong. Dans le voisinage est un monastère où quatre cents lamas du Tibet instruisent deux cents Chinois ou Mantchous dans la langue tibétaine. Ces moines prient jour et nuit.

Dans cette rue à l'ouest est le Koue-Tsu-Kia, ou collége impérial, où plusieurs professeurs enseignent les règles de la composition en chinois et en mantchou : cet édifice contient un magnifique temple dédié à Confucius et à ses disciples.

A certaines époques de l'année, et invariablement le premier jour du second mois, l'empereur s'y rend pour honorer la mémoire de Confucius, comme philosophe et instituteur de l'empire.

Tout auprès est le tribunal du gouverneur de la ville, et dans le voisinage on trouve la Monnaie; il y a dans les alentours deux tribunaux qui sont ceux des sous-gouverneurs de Péking.

Dans le nord, on voit le Kou-Leou, ou la tour du tambour sur lequel on bat cinq veilles de la nuit, de façon à ce qu'elles soient entendues dans toute la ville. Il s'y trouvait autrefois, dit-on, une clepsydre qui n'est plus maintenant en usage. Cette tour fut bâtie sous le troisième empereur de la dynastie de Ming. Un peu plus dans le nord encore, est une grande cloche qui a la même destination que le tambour. L'empereur Thaï-Tsoung dit Ming (1402 à 1424) fit fondre cinq cloches, chacune du poids de 120,000 livres environ. La plus sonore et la plus belle est dans le temple de Ho-Chang. La seconde a été placée dans une tour à l'entrée du palais près de la porte de Ou-Min, et la troisième est dans Tchoung-Leou, dont nous parlons en ce moment. Pour les deux autres, elles restent négligées dans un temple.

Tout le nord-ouest de King-Tching contient de grands lacs artificiels, coupés par des digues qu'ombragent des saules. Ces arbres croissent aussi en abondance sur les bords des lacs. Cette partie de la ville est peu peuplée

Le canal de Tcheou-Keou, qui reçoit toutes les immondices, coule du nord au sud dans l'ouest de King-Tching.

Un peu plus avant vers le sud, dans la grande rue, est la porte triomphale de bois nommée *Si-Szu-Pe-Leoude*, porte occidentale des quatre arcs de triomphe. Au-delà de la porte en allant vers celle de Si-Tchi-Min, est le temple où l'on conserve les tablettes monumentales des empereurs chinois les plus illustres et des personnages les plus distingués depuis le

temps de Fou-Hi, fondateur de la monarchie, jusqu'à la famille actuelle. Des arcs de triomphe s'élèvent de chaque côté du temple, vis-à-vis lequel est un bouclier colossal qui le cache, et derrière lequel on doit passer quand on est à cheval ou en voiture, et que l'on ne veut pas descendre. Des inscriptions sculptées sur des colonnes isolées donnent avis de ces dispositions aux passants.

A l'ouest de ce temple est un grand obélisque peint en blanc, et qui a été bâti dans le XIe siècle. Khoubilaï, l'ayant fait ouvrir en 1271, y trouva une pièce de monnaie qui portait son nom, et déclara que cette circonstance était la prédiction de son pouvoir en Chine; ce sont des lamas mongols qui l'y avaient placée.

La plupart des rues de King-Tching sont ornées de petits arcs de triomphe que leur couleur peut faire nommer *Portes-Rouges*; et qui servent à embellir la ville et sont très peuplées.

Vai-La-Tching.

Cette partie de Péking est inférieure à King-Tching en population, en étendue, et quant à la beauté des édifices; c'est la ville commerçante, et l'on n'y voit guère que des boutiques ou des hôtels garnis et des tavernes qui sont les meilleures de tout Péking. C'est là que les Chinois se rendent pour faire bonne chère. Un repas composé de vingt plats différents coûte au moins neuf ou dix francs par tête. Les théâtres publics y sont nombreux aussi. Il y en a un entre autres où toute personne qui veut célébrer un heureux événement peut faire jouer des pièces. Les personnes invitées apportent à l'ami qui donne le divertissement un présent en monnaie, et ces cadeaux entre amis sont réciproques.

Il s'y trouve une place carrée assez large, entièrement entourée de bains publics (1); et à une courte distance de ce lieu, était autrefois un théâtre que Kia-King fit démolir à la suite de la révolte qui éclata dans l'automne de 1813. Ce théâtre était le rendez-vous des conspirateurs, et ils y passèrent à se réjouir toute la nuit qui précéda le soir où devait éclater l'insurrection.

Près d'une place où se tient le marché de la friperie sont plusieurs étangs où le gouvernement entretient des dorades, et que l'on nomme pour cette raison *Kin-Yu-Tchi* (étangs des poissons d'or).

On appelle *Tchau-Pao-Chi* les magasins de perles fines et de bijoux, qui dans ce quartier sont les plus beaux de tout Péking. Ils sont remplis de joyaux, de soieries somptueuses et de fourrures de prix, apportées de Russie; on voit aussi dans le voisinage les marchands de peintures à l'aquarelle. Peu de temps après mon arrivée, je vis le portrait d'un Cosaque de notre suite dans une de ces boutiques. Le peintre, afin d'attirer l'attention, l'avait représenté d'une taille colossale avec des moustaches extrêmement longues et une très large poitrine.

Au sud des boutiques des joailliers, sont six théâtres très voisins l'un de l'autre, et où l'on représente presque tous les jours, depuis midi jusqu'à la nuit, des tragédies et des comédies mêlées de musique et de chant. Les rôles des femmes sont joués par des jeunes gens qui s'en acquittent si bien, qu'il n'est pas aisé de faire la différence. Les Chinois riches encouragent beaucoup ces établissements.

Le prix d'entrée est de 150 copeks (2); la salle est divisée en parterre et en loges, où les spectateurs sont assis sur des bancs de bois, et ont devant eux des tables où les propriétaires font servir gratis du thé, de qualité inférieure, il est vrai, et des papiers de cire (1) pour allumer leurs pipes.

Les règles du drame qu'observent les Européens ne sont pas suivies en Chine : on n'y sait rien des trois unités, ni de toutes les formes que nous employons pour donner de la régularité et de la probabilité à la pièce. Les Chinois ne représentent point une seule action dans leurs drames, mais bien toute la vie des héros, dans une période de quarante ou cinquante années. L'unité de lieu n'est pas plus observée; la scène, en Chine au premier acte, est au second dans le pays des Mantchous ou en Mongolie. L'auteur chinois ne prend pour guide que la nature, et peut-être n'a-t-il aucune raison de regretter les règles, puisqu'il atteint le but principal, qui est de plaire, d'exciter l'émotion, d'inspirer l'amour de la vertu et de rendre le vice odieux.

En quittant la rue des théâtres, on trouve les boutiques des libraires, au milieu desquelles est un temple. Du 1er au 16 du premier mois de l'année, il s'y tient une foire qui est un but de promenade. Quand on se dirige à l'ouest, on trouve bientôt le lieu où l'on exécute les criminels, et, un peu plus haut, une fosse près d'un étang est destinée à recevoir leurs cadavres. Il reste encore à remarquer deux bâtiments notables dans le Vai-Lo-Tching : c'est le temple du Ciel et celui de l'Inventeur de l'agriculture, qui sont l'un et l'autre situés près de la porte méridionale.

Le temple du Ciel, ou Thian-Than, est renfermé dans un enclos qui a environ neuf milles ou quatre li de circonférence. Tout y est magnifique. L'empereur y va tous les ans, le jour du solstice d'hiver, pour offrir un sacrifice au ciel. Il se prépare à cette cérémonie par trois jours de jeûne qu'il garde dans le Thian-Than même, ou sur un lieu élevé nommé le *Palais du jeûne*. L'éminence sur laquelle l'empereur sacrifie est magnifiquement ornée. On y monte par de beaux escaliers, et des quatre côtés sont quatre arcs de triomphe d'un très beau marbre. L'empereur va quelquefois à d'autres époques de l'année dans ce temple pour offrir un sacrifice au ciel et rendre un hommage religieux à ses ancêtres.

Le Siain-Nong-Than, ou temple de l'Inventeur de l'agriculture, n'est séparé du Thian-Than que par une rue très large. Il est également entouré d'une haute muraille dont le circuit est de trois milles. Les empereurs de la Chine vont tous les ans dans ce temple, au printemps, pour labourer la terre et présenter au ciel un sacrifice. Les appartements de l'empereur ne sont pas très fastueux, mais la cérémonie est curieuse et solennelle. Le champ que l'empereur laboure est couvert d'une espèce de tente faite de nattes. Quand il a labouré une demi-heure environ, il va s'établir sur une éminence voisine, du haut de laquelle il examine le travail des princes, ministres et mandarins, qui, conduits par les plus habiles cultivateurs, labourent à leur tour, mais en plein air. Pendant qu'ils sont à l'œuvre, les musiciens de la cour chantent des hymnes composées dans les anciens temps en l'honneur de l'agriculture. L'empereur, les princes et tous les grands personnages sont vêtus comme des fermiers, et leurs instruments aratoires, qui sont très bien faits, se conservent dans des magasins particuliers. Les charrues sont traînées par des bœufs que l'on n'emploie jamais à d'autres services. La récolte est aussi emmagasinée à part, et l'on assure que le blé produit par le labour de l'empereur est de beaucoup supérieur à celui qui croît dans les sillons tracés par les princes et les mandarins. Le grain du champ de l'empereur sert à faire les gâteaux que l'on offre en sacrifice au ciel. C'est aussi par des jeûnes, des prières et la retraite, que l'empereur se prépare à cette cérémonie auguste, dont l'objet est de perpétuer la

(1) Ce fait réfute suffisamment la ridicule assertion de quelques voyageurs qui avaient prétendu que l'usage du bain était ignoré des Chinois. A. M.

(2) Monnaie de cuivre russe, de quatre centimes et demi. A. M.

(1) Voy. l'abbé Grosier, *Voyage de la Chine* VI, 50. A. M.



Joueurs de dés.

mémoire des heureux temps où les princes eux-mêmes étaient cultivateurs. Suivant d'autres auteurs, elle est destinée à empêcher les empereurs despotes d'oublier qu'un grand État ne peut se soutenir sans agriculture, et que par conséquent les richesses des souverains sont les fruits du travail du laboureur. L'origine de cette cérémonie se perd dans la nuit des temps.

—

CONCLUSION.

Péking se distingue des autres capitales ou grandes villes de l'Asie par ses édifices et l'ordre qui règne à l'intérieur. Il n'y faut pas chercher des maisons hautes de quatre ou cinq étages, des quais, un pavé ou de la lumière dans les rues pendant la nuit. Les nations de l'Europe et de l'Asie diffèrent entre elles sur beaucoup de points, mais les Chinois, en particulier, ne ressemblent à aucun autre peuple; cependant tout, dans leur capitale, annonce un pays civilisé depuis longtemps.

La tranquillité des habitants est assurée par des institutions morales, des règlements stables et une police active. Un commerce libre approvisionne la ville, et il n'est personne qui n'y trouve dans ses heures de loisir de fréquentes occasions d'amusement. On entend rarement parler à Péking de discussions dans les familles. Les maximes de la religion de Confucius, et les principes de l'éducation que les Chinois n'oublient jamais, leur servent de guides dans toutes les occasions de la vie. La soumission illimitée des enfants envers leurs parents règle la conduite de chacun dans ses rapports avec ses concitoyens. C'est ce principe qui conduit toujours les Chinois à obéir aux ordres du gouvernement, et à respecter et vénérer les agents civils ou militaires.

D'un autre côté, les Chinois, comme les autres peuples, ont leurs défauts et leurs vices; ils sont indifférents avec les étrangers, et même avec leurs compatriotes. C'est là un de leurs plus grands défauts. Ils sont aussi, en général, vaniteux, vindicatifs, intéressés, jaloux, méfiants à l'excès et très rusés. La pauvreté, presque universelle dans toutes les classes, les oblige à recourir à une adresse qui dégénère souvent en friponnerie. La population est si considérable, que la richesse nationale, bien que très grande, ne peut être répartie convenablement. Un officier chinois ayant rang de colonel a moins pour vivre qu'un de nos sous-officiers.

Les Chinois sont en général enclins à un genre de vie dissolu. Les riches, outre leur femme légitime, ont un harem, et de plus, entraînés par le mauvais

exemple, ils vont chez des femmes de mauvaise vie et se livrent même à de plus grandes dépravations (1).

La principale classe des habitants de Péking se compose des troupes mantchoues. Les officiers, qui sont en même temps membres des tribunaux civils, mais à qui leur indolence défend d'instruire les causes portées devant eux, laissent la suite des affaires à leurs secrétaires chinois. Quand les Mantchous prirent possession de Péking, les officiers et les soldats eurent pour leur part les maisons des habitants des villes du sud ; mais depuis longtemps les Mantchous ont cessé d'être autre chose que les locataires des maisons et des terres qui leur avaient été concédées. Ils en ont dissipé la propriété, qui est tombée dans les mains des marchands chinois. Ceux des militaires qui sont dans l'aisance ont des maisons et des boutiques qui leur donnent un revenu considérable.

Les marchands et les artisans forment la seconde classe d'habitants, et les premiers habitent principalement Vai-Lo-Tching. La grande population de l'empire ôte à beaucoup d'agents les moyens de se soutenir par l'agriculture, ce qui fait qu'un grand nombre de personnes se rendent de toutes les provinces dans la capitale pour y gagner leur vie ; mais ils n'y réussissent pas toujours, attendu que la classe qui peut avoir besoin d'ouvriers est très bornée dans ses désirs. On dit qu'il y a dans Péking cinquante mille personnes qui, étant sans emploi, ont recours à la tromperie et au vol. Toutefois la vigilance et la sévérité de la police les tiennent en respect; car pendant un séjour de six mois je n'ai pas entendu citer un vol important. Comme les Chinois sont toujours dans une très grande défiance des pauvres, et répondant toujours aux mendiants par un refus formel, il est rare qu'un homme dans le besoin ait recours à ce facile moyen de subsistance. On emploie les pauvres à balayer et à arroser les rues ainsi que les jardins, ou à cultiver la terre. Ils sont aussi portefaix, et servent à grossir et même à composer les groupes qui suivent les processions de noces, de funérailles, etc. J'ai souvent rencontré de ces pauvres créatures qui avaient à peine des habits pour se couvrir, portant le manteau de cérémonie ou le bonnet à plumes rouges, à la suite des obsèques d'un riche. Quand un négociant charge un homme de cette classe de porter à l'acheteur les marchandises qu'il lui a vendues, le portefaix les livre fidèlement, et se contente d'un salaire de six sous environ, eût-il travaillé deux heures.

Les habitants de Péking prennent leurs domestiques parmi les gens de la campagne, et quelquefois ils emploient des soldats qui achètent cette permission au moyen de l'abandon d'un tiers de leur paie. Les services d'un homme robuste et actif qui sait un peu lire et écrire se paient 1,800 thian (11 fr. 25 c.) par mois, outre la table. On ne reçoit point de serviteurs dans une maison sans le garantie de quelques riches marchands. Tout le monde est soumis à la même loi. Il n'y a point de tribunaux militaires, hormis les cours martiales appelées à prononcer sur les crimes commis en campagne et en temps de guerre. Des ordonnances claires et précises maintiennent l'ordre dans la cité, et toute violation de la loi est punie sur-le-champ avec une sévérité souvent extrême. Si un père ou une mère portent plainte contre leurs enfants, l'affaire est décidée sur-le-champ, et presque sans investigation, car les Chinois sont convaincus que la tendresse des parents ne leur permettrait jamais de former une accusation injuste. Quant aux querelles insignifiantes, on les juge verbalement et sans délai.

La police de Péking a des pompes avec tous leurs accessoires. Elles sont bien inférieures à celles d'Europe ; mais on en a rarement besoin, car les incendies sont très rares, les édifices étant tous de pierre ou de brique. A la cuisine, et pour chauffer les appartements, on fait usage de charbon que l'on ne brûle que dans des poêles fermés. En outre, la vigilance et la précaution qui distinguent les Chinois les mettent à l'abri des accidents de cette nature.

Il y a dans chaque quartier de Péking plusieurs médecins, et les plus habiles d'entre eux, rares à la Chine, ne reçoivent pas d'un malade aisé plus de cinq roubles en billets par visite. Les pauvres qui vont les consulter chez eux sont traités gratis, on quelquefois moyennant une faible somme. La pratique médicale chez les Chinois est entièrement empirique et fondée sur l'expérience. On vend les remèdes dans des boutiques spéciales ou chez les apothicaires, qui les délivrent en beaucoup de cas sans l'ordonnance du médecin, car ils consistent principalement en décoctions ou fortes tisanes. On fait quelquefois des pilules avec des racines, celle de gin-sing surtout, à laquelle les médecins attribuent des vertus particulières et merveilleuses. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les débilités causées par un travail excessif de corps ou d'esprit, qui corrobore les esprits animaux, et qu'enfin il prolonge la vie des vieillards. Cette drogue est en conséquence très chère.

Sur tous les points où deux rues se croisent, ou à chaque pont, il y a des voitures à deux roues qui répondent aux fiacres de nos pays d'Europe. Elles sont doublées en satin et en velours, et tirées par des mules ou des chevaux. Les premiers de ces animaux sont d'une activité remarquable. Les grands et surtout les dames font usage de chaises à porteurs; mais il faut que l'empereur les y autorise. Les personnes occupées préfèrent aller à cheval, et ce mode, ainsi que je l'ai prouvé, est celui qui convient le mieux au terrain inégal de ces rues encombrées de foule. Il y a dans Péking plusieurs officiers qui ont voitures et chevaux à eux ; mais, malgré cela, les propriétaires des voitures ou chaises dont j'ai parlé gagnent beaucoup.

Le commerce intérieur pour l'approvisionnement de la capitale est extrêmement actif. Les provinces méridionales, surtout celles qui sont situées au-delà de la rivière Kiang, peuvent être considérées comme étant le centre de ce commerce.

Elles produisent du thé, du coton, du riz et de la soie. Les habitants reçoivent tout de ces provinces, car la capitale ne renferme aucune bonne manufacture, si ce n'est celle de verre coloré : on y taille et polit aussi les pierres précieuses.

Tous les articles nécessaires à l'habillement, tels que les soiries et les cotons, se vendent dans Vai-Lo-Tching, qui est la partie méridionale de Péking : c'est là qu'on trouve aussi les objets les plus élégants et les plus chers, les beaux meubles, les tableaux, la joaillerie, etc.

Quant aux provisions, on en vend dans tous les quartiers de la ville. On trouve presque à chaque pas des boutiques où l'on débite du rix, de la fleur de farine, de petits pains cuits ou, pour mieux dire, bouillis dans la vapeur de viande, etc. Les habitants de Péking et les Chinois, en général, aiment le porc de préférence à toute autre viande. Il est ici, en effet, de meilleur goût et de plus facile digestion qu'en Russie. Le mouton et le bœuf ne sont pas très bons en Chine, parce que les bestiaux qui viennent de la Mongolie sont trop épuisés, et que, lors de leur arrivée à la capitale, on ne les soigne pas convenablement. Le beurre fait de lait de brebis vient aussi de la Mongolie ; mais les Chinois préfèrent le saindoux, et ne peuvent supporter même l'odeur du lait de vache. Les volatiles domestiques les plus communs sont les oies, les canards et les poulets. Les premiers sont indispensables dans les grands repas. Les médecins interdisent aux malades la volaille comme indigeste et malsaine. Une espèce de canard nommé *ya-tsu* est un plat très recherché dans les grandes occasions, et on l'apprête

(1) On a vu qu'un empereur pratiquait avec excès le vice contre nature ; les grands s'y livrent aussi parfois. Comme au Japon, il existe des lieux publics de filles et de garçons voués à la prostitution. A. M.

de plus de vingt façons diverses. Les canards de Péking sont très gros, très gras et succulents. On a, dans l'hiver, des perdrix, des faisans et du gibier de toute espèce; mais il est nécessaire d'être très en garde quand on achète des provisions, car non-seulement les marchands chinois vendent la chair des animaux morts de quelque maladie, mais encore ils débitent souvent celle qui n'est point destinée à être mangée, comme de l'âne, du mulet, du chameau, etc. Ils augmentent aussi le poids de la farine, et la mêlent de sable ou de plâtre. Pour donner meilleure mine aux canards et aux poulets, ils leur introduisent de l'air entre la chair et la peau, opération qui les fait paraître très blancs et très gras.

Péking est fourni de poisson frais, de carpes surtout, par les rivières environnantes et la mer. Quant aux fruits et aux végétaux, les Chinois en ont de toutes les espèces connues en Europe; mais ils sont, à l'exception du chou, si salés que l'on s'en sert à table en guise de sel. Les raisins, les pêches, les pommes et des poires délicieuses sont en abondance: quant aux oranges et aux citrons, ils n'ont pas de goût.

Le breuvage constant et général est, comme on sait, le thé; mais il est différemment préparé que celui qui vient en Europe. Les Chinois recueillent pour leur consommation les jeunes feuilles de l'arbre à thé, et les font sécher au soleil. Cette sorte de thé, qui a un goût et un parfum exquis, est très bon pour l'estomac.

Les Chinois tirent du rix, par la distillation, une eau-de-vie très forte qu'ils boivent chaude dans de petites tasses à table; on leur sert une espèce d'eau-de-vie aigre, nommée *chad-tsicou* (vin brûlé), que l'on extrait du rix fermenté.

Les étrangers se trouvent dans de très grands embarras par suite de la différence des poids et des mesures que les marchands emploient. Chaque classe de marchands et chaque denrée a sa mesure et son poids. Comme la seule monnaie est le thsian, petite pièce de cuivre (trois quarts d'un centime), l'acheteur est contraint à payer tout en argent, suivant le poids du vendeur, ce qui ouvre une libre carrière à la fraude. Le marchand s'arrange adroitement pour diminuer le poids de l'argent, en altérant d'une manière imperceptible la balance qui, en outre, est fausse souvent; puis il vend à l'acheteur de l'argent mêlé de cuivre. Les Chinois prudents prennent toujours leurs balances quand ils vont faire des emplettes.

Il existe en Chine un moyen tout particulier de conclure des marchés sans dire mot, en désignant les prix des objets avec les doigts que l'on ferme ou que l'on étend pour indiquer tel ou tel nombre. Si l'acheteur est trop loin pour parler de manière à être entendu, il étend d'abord sa main et annonce son prix, le nombre sept, par exemple; si le marchand ne le trouve pas suffisant, il fait le signe de neuf; l'autre comprend alors son offre et montre huit: c'est ainsi que l'on marchande.

Les Chinois qui veulent cacher le marché dont ils traitent se prennent par une main qu'ils couvrent de leurs longues manches et s'entendent ainsi sans parler. Les Mongols affectionnent cette méthode, et tous les maîtres en font également usage quand ils sont accompagnés de leurs domestiques, parce que ces derniers se font payer par les marchands le huitième ou le neuvième de la valeur de l'acquisition de leurs maîtres: c'est pour cette raison qu'ils s'efforcent de cacher à leurs domestiques le prix qu'ils offrent, afin que le marchand puisse espérer que le domestique, ignorant le taux du marché, se contentera de ce qu'il pourra lui donner; mais le domestique, qui se tient derrière son maître, fait signe au marchand qu'il veut le huitième, le neuvième ou le dixième de la somme que son maître va lui payer: alors le marchand élève ou baisse son prix en raison de ce que le domestique demande, ou ne vend pas du tout. Cette manœuvre des serviteurs n'est susceptible d'aucune plainte devant les tribunaux, et n'est pas considérée comme digne d'une remontrance sévère.

Ce que je viens de dire des domestiques peut s'appliquer à tous les Chinois. On ne peut se fier à son meilleur ami, ni aux personnes les mieux connues, et vous devez vous attendre à ce qu'elles feront de leur mieux pour avoir quelque profit sur vous, si vous les priez de vous accompagner pour aller faire une emplette.

Les prix des objets exprimés même par des paroles sont également inintelligibles pour des étrangers, parce que chaque province et même chaque district a une manière différente d'énoncer la même valeur. Ainsi à Péking, si l'on dit *deux*, il faut comprendre *un*. *Vingt* signifie *dix*, etc. Dans d'autres endroits, *cinq* veut dire *deux*, ou *cent* ne vaut que *trente*. Il est donc bien évident que les difficultés qui se rencontrent dans les transactions commerciales avec les Chinois sont immenses.

Les Chinois n'ont que peu d'inclination pour les exercices gymnastiques. Il semble qu'ils ne soient pas nés pour des amusements de cette nature, à voir leur faible constitution, qui provient et de la chaleur du climat et de la mauvaise qualité de leur nourriture.

Les soldats, les Mantchous surtout, sont obligés de beaucoup monter à cheval pour s'exercer à l'arc. Les Chinois n'ont pas d'autres danses qu'une espèce imparfaite de pantomime que les acteurs exécutent sur le théâtre.

Les Chinois aiment les réunions nombreuses. Les promenades ne sont pas fréquentées tous les jours, mais à certaines époques elles sont encombrées de foules immenses. Hormis les réjouissances de la nouvelle année et quelques autres, les Chinois n'ont point de jour de repos par semaine, et ils travaillent continuellement.

Dans le printemps, le peuple fréquente les agréables promenades qui sont dans les environs de Péking, au sud et à l'ouest, et il s'y rend ordinairement à pied. La société y prend le thé et s'y amuse des tours des jongleurs, des danseurs de corde, etc. Quant aux personnes riches et de distinction, elles se montrent dans les promenades en somptueux équipages tirés par de belles mules, ou montées sur des chevaux fringants.

Pendant mon séjour à Péking, je me suis procuré un tableau de toutes les denrées nécessaires à la vie, et il a été reconnu que le prix était généralement analogue à celui des mêmes denrées à Paris à l'époque correspondante, 1821.

Quelques détails généraux sur la Mongolie.

La Mongolie est un plateau élevé, appuyé au sud sur les montagnes du Tibet et au nord sur celles de l'Altaï. On n'y voit point de grandes forêts, et le sol est en général pierreux ou sablonneux. Les bords des rivières et les vallées hautes abondent en bons pâturages, et sur quelques points, la terre qui borde les rivières est propre à la culture. Les steppes du Gobi, si peu favorisées par la nature, abondent en sel. La sécheresse de l'atmosphère et les vents continuels écartent les insectes qui harcellent ordinairement les bestiaux dans les pays boisés et dans les prairies. On n'y trouve ni cousins ni taons, et je n'ai jamais rencontré de serpents ou de grenouilles; c'est ce qui fait que le désert de Gobi convient très bien aux bestiaux de toute espèce, surtout aux chameaux, qui y sont plus gras que de l'autre côté de l'Ourga. Ce qui contribue beaucoup à ce résultat, c'est l'insuffisance du nombre de puits, qui fait que le bétail du Gobi ne boit en été qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Les caravanes sont exposées à de grandes fatigues en traversant ce désert, qui ne présente à la vue qu'un sable jaunâtre. Toutefois il n'est point mouvant comme ceux de l'Afrique.

L'air de la Mongolie est froid, à raison de la grande

élévation de la contrée et de l'abondance de *koudjir* ou sulfate de natron, mêlé de natron, dont les steppes sont couvertes sur plusieurs points. En été les brumes épaisses et les matinées froides ne sont pas rares dans ces régions, où le vent souffle presque constamment.

On trouve dans le nord de la Mongolie du bois de diverses espèces d'arbres. Les montagnes produisent des pins, des sapins, des bouleaux, des frênes, et en quelques lieux des mélèzes et des peupliers blancs. J'y ai vu aussi des groseillers rouges, des pêchers sauvages et différents arbustes. Au-delà de l'Ourga, le chanvre et le lin sauvages croissent dans les profonds ravins des montagnes.

La vie errante des Mongols s'oppose à ce qu'ils soient bons cultivateurs; ils sont de plus très indolents, et à tel point que dans les pays où le bois et les pâturages abondent, comme entre Kiakhta et l'Ourga, ils ne préparent jamais de provisions pour l'hiver, hormis peut-être quelques meules de foin. Puis, quand vient la saison où la neige tombe en abondance, et où le froid rigoureux expose leur bétail aux maladies, ils s'abandonnent à la volonté du ciel.

Quant à la population, le gouvernement lui-même en ignore le montant; on ne peut donc que l'évaluer, par une approximation très vague, à deux millions d'habitants.

Quiconque a vu des Kalmouks et des Bouriates peut se faire une idée juste des Mongols qui appartiennent à la même race. Les Mongols sont de stature moyenne; ils ont des cheveux noirs, qu'ils rasent sur le front et sur les tempes pour les réunir ensuite en une seule natte qui leur tombe sur le dos. Leur figure est ronde, leur teint un peu basané, leurs yeux enfoncés, mais très vifs; ils ont les oreilles grandes et longues, les pommettes des joues élevées, le nez plat et la barbe rare. Les femmes ont le teint clair, la physionomie gaie et les yeux animés. Il en est beaucoup qui passeraient pour jolies en Europe.

Les Mongols, dont la religion lamaïque a adouci les mœurs, sont généralement hospitaliers, affables, obligeants, bons et sincères. Ils connaissent à peine le vol, et le châtient sévèrement. Quant aux Tsarhaks, qui vivent dans les environs de la capitale de l'empire, ils ont perdu leur simplicité première, et ont acquis plusieurs qualités particulières aux guerriers à demi civilisés tels que les Mantchous, on à une nation fière et aux manières raffinées comme les Chinois.

Le costume des Mongols est très simple. Les hommes portent en été une robe longue pareille à celles des Russes, mais faite de nankin ou de soie, dont la couleur est ordinairement le bleu foncé; le pan qui tombe à droite, et qu'ils s'attachent sur la poitrine, est bordé de peluche noire; leurs manteaux de drap sont en général rouges ou noirs. Un ceinturon de cuir, attaché par des boucles d'argent ou de cuivre, sert à renfermer leur couteau et leur briquet. Leurs bonnets ronds, de soie, sont bordés en peluche noire, et ont trois rubans qui pendent en arrière.

Leurs chemises et leurs pantalons sont aussi de nankin de couleur, et leurs bottes de cuir ont des semelles extrêmement épaisses, comme celles des Chinois.

Les prêtres portent des robes avec des capuchons de nankin, de taffetas ou de fourrures, dont la couleur est toujours le jaune ou le cramoisi.

L'habillement des femmes ressemble en beaucoup de points à ceux des hommes. Elles font de leur chevelure deux tresses qui leur descendent sur la poitrine, et au bout desquelles elles attachent de petits morceaux d'argent, du corail, des perles et des pierres précieuses de couleurs variées. Le corail est un article très dispendieux dans la parure des Mongols. Plusieurs vieillards des deux sexes ont des ceintures et des selles ornées de corail pour une valeur de plusieurs milliers de francs.

Leurs brides, leurs selles et leurs harnais sont garnis d'ornements de cuivre et quelquefois d'argent. Un arc, des flèches, et une épée courte, sont les armes d'un soldat mongol. Il n'y a que ceux qui servent dans l'armée mantchoue qui ont des fusils.

Les Mongols passent leurs heures de loisir à boire de l'arak (eau-de-vie de lait), et à se rappeler les hautes actions de leurs ancêtres, s'efforçant ainsi d'oublier les duretés de leur vie et le joug des Mantchous. L'influence de cette liqueur leur inspire souvent de vives saillies, des contes amusants ou des anecdotes relatives à la hardiesse et aux succès de leurs chasseurs, à la rapidité des plus célèbres coursiers, etc.

Les Mongols se marient très jeunes, et jusqu'à cette époque les enfants des deux sexes vivent avec leurs parents. Quand un jeune homme se marie, il reçoit de son père quelques bestiaux et une tente séparée ou *djourte* (iourte), et alors on le nomme *gerté*, terme qui équivaut à *homme de ménage*. La part de la fiancée contient, outre les vêtements, les ustensiles de ménage, et des moutons et des chevaux. L'autorité des parents et l'obéissance des enfants sont exemplaires chez ces peuples. Les fils, même après leur mariage, demeurent ordinairement dans le même district que leurs parents, autant du moins que l'importance des pâturages le permet.

Les cousins au premier degré peuvent s'allier et deux sœurs épouser successivement le même homme. Les Mongols tiennent avec tant de soin leurs registres, que, nonobstant l'accroissement des membres d'une famille et son mélange avec d'autres tribus, ils ne perdent jamais de vue leur degré d'affinité ou *yafou*.

Les demandes en mariage sont ordinairement faites par des gens étrangers au garçon et à la fille. Le père du jeune homme, accompagné du négociateur et de plusieurs de ses proches parents, va trouver les parents de la jeune femme. Le moins qu'il puisse porter est un mouton tout apprêté et taillé que l'on nomme *toueici*, et plusieurs vases pleins d'eau-de-vie et des khadecks (mouchoirs consacrés). Les députés du jeune homme, ayant communiqué au père de la jeune fille le motif de leur visite, avec la prolixité habituelle aux Asiatiques, placent sur un plat, devant le Bourkhen, la tête, les autres membres du mouton, ainsi que les khadacks. Alors on allume des cierges et l'on se prosterne à plusieurs reprises devant les images; puis on s'assied, et les visiteurs régalent de vin et du reste du mouton les parents de la jeune femme, à chacun desquels ils doivent en même temps donner un khadack, ou une pièce de monnaie de cuivre, que l'on jette dans une tasse pleine de vin. Le père boit le vin et garde la pièce.

Cette coutume se nomme *takel tabikhou*, et répond à notre usage de se donner les mains. La conversation roule spécialement sur le troupeau que l'on demande avec la fille, et dans ce cas, les pauvres défendent leurs intérêts avec autant de ténacité que s'ils faisaient une emplette au marché. Quant aux riches, ils ne déterminent pas le nombre des bestiaux, et se font un point d'honneur de ne pas discuter; mais ils s'en reposent sur la bonne foi des deux parts.

Chez les grands le prix que l'on paie pour la jeune femme est naturellement élevé; mais chez les particuliers il monte rarement à quatre cents têtes de bétail de toute espèce; mais comme les animaux sont ordinairement livrés en automne, chaque femelle compte pour deux.

Quand tout est convenu, les parents de la future doivent lui construire une tente neuve, fournie de tout ce qui est nécessaire dans le ménage, afin, disent-ils, qu'elle ne soit point contrainte à demander quelque chose à d'autres. Ils lui donnent de plus tous les articles d'habillement et même un cheval sellé, sur lequel elle doit se rendre à la demeure de son mari. Cette obligation force souvent les parents de se priver de ce qui leur appartient.

Dès que tout le bétail a été délivré au père de la future, il donne une fête qui est bientôt rendue au futur par les parents de celle qu'il doit épouser. Le jeune homme, accompagné de sa famille et de ses amis

au nombre de cent personnes quelquefois, va chez son beau-père avec plusieurs plats de mouton bouilli, et les riches en envoient jusqu'à vingt, tous diversement apprêtés, avec une grande quantité d'eau-de-vie et de khadarks. Tous les convives sont réunis d'avance dans la tente du beau-père. Après avoir orné les idoles, on présente des khadarks au beau-père et à la belle-mère, puis aux parents les plus proches. Ensuite tous les hôtes quittent la tente, s'asseyent en cercle, et le repas commence. Il se compose de viandes, de vin et de thé en brique. Quand cette fête est finie, le futur va quelquefois avec sa suite chez d'autres parents de la fille pour la renouveler.

Cette fête se nomme *khorun kourghekou* (offrande de la fête nuptiale). C'est à cette époque que le fiancé et souvent ses père et mère reçoivent de riches habits. Toutefois le futur n'a pas le plaisir de faire la cour à sa fiancée; car, suivant les usages de la Mongolie, elle est obligée, dès le jour des fiançailles, à éviter toute entrevue non-seulement avec son amant, mais encore avec ses parents. C'est encore dans cette fête qu'à la prière de la mère du fiancé, les deux familles consultent les lamas, qui choisissent pour le mariage un jour heureux.

La veille du mariage, deux lamas vont de la part du fiancé demander aux parents de la future s'il ne s'est pas élevé quelque obstacle. A l'approche de ce jour, la jeune fille rend visite à ses parents, passe au moins une nuit avec chacun d'eux, s'amuse et se promène avec ses amies, qui l'accompagnent ensuite à la demeure de ses parents. Là, pendant le reste du temps, une nuit ou deux peut-être, elle joue, elle chante et régale ses compagnes, ses parentes et ses voisines qu'elle réunit. Le jour qui précède celui où elle doit quitter le toit paternel, les lamas adressent au ciel des prières conformément au rite *ourouna kikou*, et avant son départ ils font une offrande suivant le rite *fan tabikhou*. Pendant que l'on envoie les tentes et les autres articles qui composent le douaire, les amies de l'épouse s'assemblent dans la tente et s'asseyent en cercle près de la porte avec la jeune femme, qu'elles serrent du plus près possible, et les envoyés du marié ont beaucoup de peine à les faire sortir une à une et à s'emparer de la mariée pour l'emporter de la tente. Ils la placent alors sur un cheval, la couvrent d'un manteau, lui font faire trois fois le tour du feu sacré, puis ils partent accompagnés des plus proches parentes. Le père reste à la maison s'il n'a pas été invité le jour d'avant, et va le troisième s'informer de la santé de sa fille. L'enlèvement de la mariée (*bouliaitsolda*) ne s'accomplit pas en général sans opposition, surtout s'il y a des femmes adultes en nombre des jeunes amies. Ce cas se présentait autrefois surtout, car alors elles avaient coutume de faire une espèce de lien avec lequel elles liaient la mariée à la tente.

A la distance d'une demi-werste de sa tente, le mari fait apporter du vin et de la viande pour régaler la mariée et son escorte. Quand elle arrive, elle reste entourée de ses compagnes jusqu'à ce que sa propre tente soit prête. Dès qu'elle y est entrée, on la fait asseoir sur le lit, on lui défait le grand nombre de tresses qu'elle portait avant le mariage, l'on en retire les ornements de corail, et après avoir ajouté quelques ornements aux deux tresses qu'on lui laisse, elle est investie de l'habillement de femme mariée, et on la conduit à son beau-père pour qu'elle lui présente son hommage (*mourgoulikou*). Là elle trouve tous les parents et tous les amis du marié, et pendant qu'on lit les prières du rituel mongol, elle a le visage couvert; et imitant les divers mouvements d'un homme derrière lequel elle se tient, et que l'on choisit toujours du même âge qu'elle, elle fait un salut au feu d'abord, ensuite au père, après lui à la mère, et ensuite à tous les proches parents du marié; tous lui répondent par une bénédiction prononcée à haute voix (*yourougbel*). Pendant cette cérémonie on présente à l'époux, au nom de l'épouse, des vêtements et d'autres objets. Le beau-père, par un arrangement préalable, choisit ce qui lui convient.

Alors la jeune femme retourne dans sa tente, et quelquefois il se passe huit jours avant que le mari couche avec sa femme, surtout tant que dure la présence de la belle-mère, qui doit passer au moins une nuit avec sa fille. Au départ de la mère et des autres parents on défend à la mariée de les accompagner.

Un mois après, la jeune femme part avec son mari ou un de ses proches parents à elle pour rendre visite à ses parents, visite qui se répète quelques mois ou un an, au plus tard. Cette dernière visite n'a pour objet que de recevoir le bétail qui est une portion de sa dot, et les parents, par amour pour leur fille, lui donnent autant que le comportent leurs moyens.

La jeune femme ne doit point recevoir dans sa tente ou aller voir son père et sa belle-mère, ou les oncles et les tantes de son mari, sans être vêtue d'un court habillement de dessus nommé *oudij*, qui est en nankin ou en soie, et n'a point de manches. Elle doit aussi avoir un bonnet sur la tête. Quand ses parents entrent dans sa tente, elle se lève sur-le-champ pour mettre un genou en terre quand elle arrive près d'eux, et quand elle quitte leur présence, elle ne doit point leur tourner le dos en se retirant. Dans la tente de son beau-père sa place est près de la porte, et il ne lui est pas permis d'aller jusqu'au *khounor*, qui est la partie de la chambre entre le foyer et les idoles. Le cas est le même pour le beau-père; il ne doit pas s'asseoir près du lit de sa bru, qui est ordinairement placé à droite dans la tente.

On ne défend pas aux Mongols la pluralité des femmes; la première dirige le ménage et est la plus respectée.

Le divorce est fréquent chez eux, et le moindre mécontentement d'un côté ou de l'autre suffit pour le faire prononcer. Si le mari sans aucun motif légitime veut se séparer de sa femme, il est obligé de lui donner une de ses plus belles robes et un cheval sellé pour retourner chez ses amis, et retient le reste du douaire comme l'équivalent du bétail qu'il lui a donné. Si une femme quitte secrètement son mari contre lequel elle a une aversion, et retourne chez ses parents, ces derniers sont obligés de la renvoyer trois fois à son mari; quand elle l'a quitté une quatrième fois on commence à faire les démarches nécessaires pour le divorce. Tout son douaire reste en la possession de son mari, et le père de la femme doit rendre à son gendre un certain nombre de bestiaux déterminé par les autorités.

Cette restitution, nommée *andzanou mal*, n'a lieu que lorsque la femme est remariée, à moins que les parents par affection pour leur fille, et pour éviter tout désagrément, ne satisfassent à cette demande sur leurs biens propres. Une séparation de cette nature étant très désavantageuse aux parents de la femme aussi bien qu'à elle, cette dernière trouve quelquefois moyen d'emporter ses meilleures parures et ses bijoux.

Les Mongols enterrent quelquefois leurs morts après avoir consulté le signe de la naissance et les lamas sur le mode de sépulture; quelquefois ils brûlent le corps ou le laissent exposé aux oiseaux et aux bêtes sauvages. Les parents dont les enfants meurent tout-à-coup les enveloppent dans des sacs de cuir avec des provisions de beurre, etc., et les abandonnent ainsi sur le bord de la route, et ils sont convaincus que par ce moyen ils éloignent les fantômes. Les chamans mongols sont enterrés par d'autres chamans qui conjurent les mauvais esprits de ne pas troubler l'âme du défunt. Les corps des chamans sont ordinairement enterrés suivant le désir exprimé par eux pendant leur maladie, sur des lieux élevés ou dans des chemins de traverse, afin de pouvoir plus aisément tourmenter les passants.

Les chamans prédisent quelquefois, surtout à ceux

avec qui ils n'ont pas été bons amis, que leur ombre viendra leur demander des sacrifices qu'il leur sera difficile d'accomplir. Les Mongols croient que l'âme d'un chaman ne peut monter à Dieu, mais qu'elle reste sur la terre sous forme d'esprit du mal pour nuire aux hommes; et les chamans tirent parti de cette croyance pour exiger des marques de respect et des sacrifices.

Quant aux arts et aux sciences, l'humeur belliqueuse et nomade des Mongols les y a toujours tenus entièrement étrangers, et la Chine leur fournit presque tous les objets d'industrie.

Les hordes mongoles sont subdivisées en bannières, en régiments et en escadrons qui sont tous commandés par des officiers de divers grades dans l'ordre de la hiérarchie militaire. Ces officiers exercent à la fois l'administration civile et militaire. Quant aux princes mongols, le gouvernement chinois a su se les concilier pour la plupart, au moyen de présents d'argent, de soie, de plumes de paon, et surtout par des alliances avec la famille impériale.

Les maris de ces princesses du sang, filles, sœurs ou nièces, sont choisis parmi six princes qui commandent treize bannières. Ces princes sont obligés d'envoyer tous les ans dans le premier mois d'hiver, au tribunal des affaires étrangères résidant à Pékin, un rapport sur ceux de leurs fils ou de leurs frères qui se distinguent par leur bon caractère et leurs talents, en faisant connaître leurs noms, leur rang, le date de leur naissance et ayant soin d'omettre ceux dont la santé est délicate. Si les parents dont les enfants ont été l'objet de ces rapports viennent à la cour, ils doivent les y amener. Le tribunal chargé des affaires de la famille impériale, après s'être entendu avec celui des affaires étrangères, choisit les plus dignes et les présente à l'empereur pour obtenir son consentement.

Les princesses impériales qui ont épousé des princes mongols ne peuvent présenter leurs hommages à l'empereur qu'au bout de dix ans de mariage; alors elles ont le droit de demander à être entretenues, pendant leur séjour à Péking, aux frais de la cour, et conformément à leur rang et à leur degré de parenté avec la maison impériale. Ce séjour peut durer six mois à partir du jour de l'arrivée.

Quant aux lois, les Mongols ont toujours conservé un grand nombre d'usages. Ils ont aussi des lois écrites émanées de leurs princes, et dont quelques-unes sont du temps de Genghiskhan.

Si un ou deux soldats s'éloignent de leurs étendards et traînent derrière l'armée, ils sont arrêtés et condamnés à une amende d'un bœuf. Les soldats qui se laissent battre sont décapités; ils doivent vaincre ou mourir. On confisque leurs biens, leurs familles, et le tout est donné en récompense à ceux qui, princes ou soldats, ont remporté la victoire en se précipitant sur les rangs ennemis. On ne doit pas détruire les maisons et les temples, ou tuer les voyageurs, sans nécessité; mais ceux qui essaient de resister peuvent être mis à mort. On doit bien traiter ceux qui se rendent, ne point enlever leurs habits aux prisonniers, et ne jamais séparer le mari de la femme.

Si des princes ou autres officiers ont donné asile à des voleurs, ils sont punis par la retenue d'une année de salaire, et si un d'entre eux jure que le fait est faux, son oncle paternel doit attester par serment son innocence. A défaut d'oncle paternel, le cousin germain est tenu à cette attestation.

Quand un prince, soit en colère, soit dans un état d'ivresse, tue un de ses subalternes ou un de ses esclaves avec une arme aiguë, il est condamné à une amende de quarante chevaux. Ces amendes appartiennent aux frères du défunt et à sa famille.

Si dans une querelle un homme en blesse un autre assez grièvement pour que la mort suive au bout de cinquante jours, il est mis en prison et on l'y étrangle. Un officier ou un inférieur qui tue sa femme avec préméditation est également jeté en prison et étranglé. S'il la tue par accident et dans une querelle, il est condamné à trois fois neuf têtes de bétail, que l'on donne à sa belle mère. Si la femme se conduisant mal il la tue sans en donner avis au magistrat, il est condamné à la même peine.

Quiconque commet un meurtre, dans quelque circonstance que ce soit, étant armé, est emprisonné et étranglé.

Un esclave qui tue son maître est taillé en pièces; celui qui renverse le tombeau d'un prince ou de sa femme est décapité, et sa famille devient la propriété de la couronne.

Un Mongol d'un rang inférieur qui a une liaison illicite avec une femme de sa classe paie une amende de cinq fois neuf têtes de bétail, et la femme est livrée à son mari, qui peut la tuer, et dans ce cas il garde le bétail; s'il épargne sa vie, le bétail appartient au prince.

Un homme de basse condition qui a des relations illicites avec la femme d'un prince est taillé en pièces; la princesse est décapitée, et la famille est esclave.

Si quelqu'un malade de la petite vérole est renfermé dans une maison étrangère et communique aux autres la maladie au point que la mort s'ensuive, il doit être condamné à trois fois neuf têtes de chevreau, mais si la personne infectée se rétablit, il ne doit que neuf têtes de bétail. Tout autre maladie communiquée à un autre entraîne une amende d'un cheval.

Au cas où une personne aurait refusé de recevoir pour la nuit un voyageur, et qu'il périrait de froid ou serait volé, le propriétaire de la tente inhospitalière doit une amende.

Après les idoles et les images, les livres saints, tibétains ou mongols, sont ce qu'il y a de plus révéré en Mongolie.

Quand un homme, laïque ou prêtre, tient une image ou un livre sacré, on peut s'en apercevoir sur le champ. Il a alors dans la physionomie quelque chose de solennel qui semble annoncer qu'il se sent élevé au-dessus des objets terrestres. Les lamas, avant d'ouvrir les livres saints, se lavent les mains et se rincent la bouche, afin de ne pas les souiller par un contact impur ou une haleine viciée. Ces livres, qui renferment le détail des faits merveilleux de leurs divinités, ne peuvent être lus qu'en printemps ou en été, parce que dans d'autres saisons cette lecture annoncerait des tempêtes ou de la neige. Les personnes qui copient les livres saints sont choisies parmi les lamas, et n'ont pas d'autre emploi.

Les Mongols pensent qu'il n'est pas nécessaire de comprendre le sens des prières, et qu'il est tout-à-fait suffisant d'en répéter les paroles. C'est pour cette raison qu'ils ne se fâchent point quand le service divin est interrompu par une conversation tenue à haute voix ou même par des rires, pourvu qu'ils ne soient pas dirigés contre leurs prières.

L'oraison la plus habituelle, et que tout pieux Mongol et en général chaque disciple de Bouddha répète mille fois par jour, est celle de *Om ma n'i pad ma houm* (1). Cette formule est inscrite sur les bannières et sur tout ce qui appartient au service du temple, et les bouddhistes attribuent à chacun des mots qui la composent un effet miraculeux. Le premier écarte tous les dangers qui entourent la vie, et les deux autres sont des préservatifs contre les terreurs de l'enfer et du purgatoire.

Il n'y a peut-être pas en Asie de pays où les prêtres soient plus respectés qu'en Mongolie, et ils observent le célibat. Leur conduite se règle sur les principes rigoureux de la vie monastique.

Les personnes des deux sexes qui se vouent à la vie religieuse se divisent en plusieurs classes dont la der-

(1) Ce sont quelques mots hindous, dont le sens est: O précieux Lotus! A. M.

nière se nomme *obouchi*, en tibètain *ghenin*, en hindou *oubachika*.

Les religieux de cet ordre sont séculiers et mariés, et u'ont d'autre chose à observer pour le salut de leur âme qu'une propreté plus recherchée que celle des autres hommes. Ils portent en signe de distinction une ceinture rouge; mais ils ne se rasent point la tête, et ont la liberté de vivre chez eux et au milieu de leur famille.

La seconde classe s'appelle *bandi*; dans celle-ci, le religieux a renoncé au monde; il est réellement prêtre, garde le célibat, porte une robe jaune, et après sa première consécration, a le droit de porter une ceinture rouge et de se livrer au service des temples. Il appartient à la dernière classe des prêtres de Bouddha et, comme tel, il est tenu d'observer les cinquante-huit préceptes de la vie austère.

Au-dessus de ceux-ci viennent les *ghetsoul* qui, pour se distinguer du *bandi*, ont, outre leurs ceintures, des écharpes et des voiles qu'ils portent les jours de fête. Lors de leur ordination, ils s'engagent à observer les cent douze règles.

Les *gheloung* ont pour marque distinctive une seconde écharpe. Ils doivent suivre deux cent cinquante-trois règles.

Les *kiambou* sont ordonnés par le koutouktou, et ont le pouvoir de conférer les trois degrés inférieurs de la prêtrise.

Pendant l'office divin ils sont assis sur un trône, et vêtus d'un manteau sans plis, en forme d'un châle carré.

Tous les lamas, à l'exception de l'*obouchi*, se rasent la tête, portent de longues robes et des écharpes de laine rouge qui tombent de l'épaule droite à la ceinture, et quelquefois, pendant le service divin, ils mettent de petits manteaux nommés *togum*, et des bonnets jaunes à pointe élevée.

Il existe aussi en Mongolie des religieuses; mais quelques-unes sont mariées. Elles se soumettent aux règles d'une vie austère, et sont consacrées. Bien qu'elles portent la robe jaune avec l'écharpe rouge, et qu'elles aient la tête rasée, elles demeurent chez elles et au milieu de leurs familles.

Départ de Péking. Retour à Kiakhta.

Le 15 mai 1821 nous quittâmes Péking par 23° de chaleur, et le lendemain elle était accablante. Nous distinguions parfaitement dans l'ouest les montagnes, surtout les hauteurs de Ilian-Chin, occupées par la brigade d'artillerie de Péking; nous vîmes aussi les murailles blanches de Ming-Yuan, et la pyramide qui est près de la source d'où l'on tire l'eau nécessaire au palais impérial.

Nous rencontrâmes sur notre chemin trois criminels, couverts de manteaux rouges, et se rendant à Péking montés sur des ânes.

Nous fîmes halte le jour suivant au fort de Kirming, et avec le chef et plusieurs membres de la mission, j'allai visiter un ancien temple situé sur la montagne au nord de ce fort. Il est très difficile d'y arriver, tant le chemin est à pic. Epuisés de fatigue et nous tenant par la main, nous gravîmes longtemps avec peine, jusqu'au moment où l'aboiement d'un chien nous donna du courage en nous annonçant une habitation.

Nous arrivâmes enfin au temple que nous cherchions. Il est comme les autres bâti en brique, et composé de plusieurs chapelles détachées et pleines d'idoles. Il est près de un jardin et d'un verger, et un rocher énorme semble à tout moment sur le point d'écraser le temple par sa chute.

Le hochang ou prêtre et deux aides qui parlaient mongol nous reçurent. Ces ermites étaient profondément surpris de voir des Russes, dont probablement ils ne savaient rien que par ouï-dire. Ils nous montrèrent très poliment leurs habitations, ainsi que l'intérieur du temple. Le sommet de la montagne se divise en deux parties, qu'unit un pont de marbre jeté sur un abîme profond. A droite est un petit temple, à gauche un grand, devant lequel s'élèvent un beffroi et la maison des prêtres. Tout le plateau de la montagne est couvert de constructions.

Nous fûmes contraints de rester deux ou trois jours à Kalgan, pour attendre des ordres de la cour de Péking relatifs à la continuation de notre voyage. Nous eûmes pendant ce séjour l'occasion d'entendre le feu d'un régiment d'infanterie qui manœuvroit très irrégulièrement. Un Mongol lama, âgé de trente ans environ, et condamné à mort pour avoir commis plusieurs meurtres, passa devant notre auberge. Il était dans une charrette, entouré d'un fort détachement de cavalerie et suivi d'un des plus vieux officiers de Kalgan porté en litière par des hommes. Le criminel allait être décapité hors du mur occidental de la ville ou de la grande muraille; puis son corps devait être enterré au lieu de l'exécution, et sa tête exposée à l'endroit où le crime avait été commis.

Le 24 mai ayant reçu la permission de poursuivre, nous partîmes pour Tsagan-Balgassou, où nous arrivâmes le lendemain, et nous ne trouvâmes plus que vingt-six chameaux et cent trois chevaux de tous ceux que nous y avions laissés Nous quittâmes Tsagan-Balgassou le 29 mai, et le soir nous entendîmes le son des cors, faits avec de grandes coquilles C'était le lama d'un temple de Bouddha qui récitoit des prières pour remercier le bourkhan de ce qu'il avait garanti les montures de l'empereur des maladies qui régnaient alors sur les bestiaux.

En traversant le pays des Sounites, j'eus l'occasion de voir dans une foule que la curiosité rassemblait autour de notre tente le taïdzi Nomtdjill, jeune homme de trente ans environ, extrêmement gros, ce qui est très rare et regardé comme une difformité chez les Mongols. On nous dit aussi qu'un pauvre taïdzi, descendant d'un prince, vivait dans le voisinage du produit de sa chasse seulement. Il y a parmi les Sounites un grand nombre de ces nobles qui, par leur pauvreté et l'orgueil que leur inspirent leurs ancêtres, peuvent être comparés aux descendants de quelques illustres familles d'Europe. Ils se nomment *taïdzis*, et les bannières leur donnent des secours, outre les terres qui leur sont assignées. Suivant un règlement encore en vigueur en Chine, quand un taïdzi arrive à Péking, il doit offrir à l'empereur des moutons vivants qu'il loue souvent au marché. Si l'empereur daigne les accepter, il donne à ces taïdzis dix liang (160 francs) en argent, deux mesures de riz, et quatre pièces de nankin. Si l'offrande est refusée, le taïdzi n'a que la moitié de ce cadeau. Cette coutume, établie quand les Chinois craignaient encore les Mongols, tombe de jour en jour en désuétude.

Au commencement de juillet, nous étions arrivés dans le pays des Kalkhas, après avoir traversé les mêmes lieux qu'en nous rendant à Péking; nous vîmes sur le versant méridional des montagnes de Bain-Khara environ trente tentes où, nous dit-on, les lamas étaient réunis pour lire le *nom*, ou les livres de la loi.

Il est bon de faire remarquer que lorsqu'on demande aux Mongols que l'on rencontre sur la route la distance d'un lieu quelconque, s'ils répondent *kholo* (loin), il faut traduire par vingt-cinq werstes; s'ils disent *oiro* (près), comptez quinze werstes, et n'en comptez que sept, s'ils s'écrient de l'accent du contentement *orikhou* (très près). L'habitant de la steppe, accoutumé à la parcourir à cheval, regarde une distance de dix ou quinze werstes, plus ou moins, comme insignifiante. Il faut considérer aussi qu'il suit toujours la ligne droite sur les montagnes et par les vallées.

On nous dit qu'il y a dans les environs de l'Ourgo des buffles de l'espèce à longs poils du Tibet. Ils sont couverts en effet d'un long poil dont les Chinois se servent pour faire les franges de leurs bonnets d'été,



Grotte du Camoëns

de leurs étendards, etc. Ces buffles ne mugissent pas, ils grognent comme le porc.

Dans les fentes du haut ment Salkitou, la rhubarbe croît en abondance, et les marmottes sont très nombreuses. Les Mongols mangent la chair de ces animaux, et leur feurrure sert à border les manches des robes et les bonnets d'hiver. M. Bill, dans ses voyages, en parlant de la quantité de marmettes et de l'abondance de rhubarbe que l'on remarque dans les environs de l'Ourga, dit que dans les endroits où il y a seulement une douzaine de touffes de rhubarbe, en est sûr de trouver à une courte distance des trons couverts de feuilles de cet arbuste, « et il est probable, ajoute-t-il, que les marmettes se neurrissent de ses feuilles et de ses racines ; on peet aussi supposer qu'en fouillant ainsi la terre elles contribuent à répandre la graine. »

Nous revîmes bientôt le ment Khanola. Nous quittâmes l'Ourga le 19 juillet, et le 21 nous étions à Ghïlan-Nor, la station la plus proche de Kiakhta, où neus rentrâmes le 1er août 1821, ayant ainsi accompli un des voyages les plus pénibles, les plus fatigants et même les plus dangereux pour la santé qu'il soit possible d'effectuer par terre.

ALBERT MONTÉMONT.

FIN DU VOYAGE DE TIMKOWSKI.

PARIS. — Imp. LACOUR, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. Imp. Walder.

ARABIE.

(Burkardt.)

J. BRY aîné, Éditeur.



Café arabe.

BURCKHARDT.

(1814-1817.)

VOYAGE EN ARABIE, COMPRENANT UNE DESCRIPTION DES TERRITOIRES DU HEDJAZ, REGARDÉS COMME SACRÉS PAR LES MAHOMÉTANS.

PRÉLIMINAIRE.

Le voyageur dont nous allons rapporter la relation est regardé par les savants comme un modèle en exactitude et en sagacité pour les parties de territoire qu'il a visitées et décrites, notamment le Hedjaz, cette province arabique dans laquelle sont situées les villes saintes de la Mecque et de Médine, où le négoce et la piété conduisent chaque année tant de milliers de pèlerins et d'étrangers de tous les pays de l'Asie et de l'Afrique.

Une notice publiée par M. Eyriès, sur les divers voyages effectués en Arabie avant celui de Burckhardt, mentionne d'abord celui du Portugais Jean Castro, qui a donné un bon périple du golfe Arabique. Vient ensuite l'expédition partie de Saint-Malo en 1708 sous le commandement du capitaine Merveille, qui se rendit à Mokha pour y faire des achats considérables de café ; expédition qui fut renouvelée trois ans après, et qui permit aux officiers français de pénétrer dans l'intérieur jusqu'à Monab, où ils reçurent un accueil gracieux de l'Iman de l'Yémen ; expédition renouvelée encore en 1736, sous la direction de Lagarde-Jazier. Une entreprise analogue eut lieu en 1760 de la part du gouvernement danois, et, embarquée à Suez, elle passa à Djidda, puis à Loheia, pour s'avancer ensuite dans l'intérieur de l'Yémen, revenir sur la côte, gagner de là les montagnes qui produisent le café, et visiter Sanaa, capitale du pays, pour se rembarquer et se rendre aux Grandes-Indes, après son retour à Mokha. Le célèbre Niebuhr était de ce voyage, et eut seul le bonheur de revoir son pays natal, ses autres compagnons ayant été décimés par les maladies.

D'autres voyageurs explorèrent à leur tour les contrées voisines du golfe Persique et de la mer Rouge ; parmi eux, nous citerons l'Anglais Irwin, qui vit les côtes de l'Arabie en 1777 ; l'Anglais Rooke, qui atterit à la baie de Morebat, sur la côte du Hadramaut, d'où il vint à Mokha ; le capitaine Owen, qui peu après s'avança jusqu'à Mascat ; le capitaine Sadlier, qui, en 1819, devint le premier Européen qui eût traversé toute la péninsule arabique, et donna une description détaillée d'El-Katif et de la ville de Deraich, capitale des Wahabites.

Depuis que Ibn-Batouta, né à Tanger en Afrique vers l'an 1300, avait accompli le pèlerinage de la Mecque, et visité l'Yémen et l'Inde, l'entrée de la ville sainte semblait inabordable, du moins pour les Européens ; un Italien nommé Barthéma, ayant revêtu le costume oriental, parvint, en 1503, à Médine, et puis à la Mecque. Le Marseillais Vincent Leblanc eut le même bonheur en 1570, et l'Anglais Pitts vit les mêmes cités en 1678. Il devait s'écouler une assez longue période avant que d'autres Européens pussent ar-

river jusqu'au sanctuaire de la Kaaba. Cet honneur insigne était réservé à un Espagnol et à un Helvétien. Le premier, appelé Dominique Badia y Leblich, de la province des Asturies, et connu sous le nom d'Ali-Bey, ayant pris le costume musulman, entra en 1807 dans la Mecque, dont le schérif, trompé par la facilité du voyageur à parler arabe, lui permit de balayer et de parfumer la Kaaba, la plus grande faveur qui puisse être accordée à un pèlerin de distinction. Ali-Bey vit ensuite Médine, et revint au Caire et en Europe, d'où il repartit pour reprendre ses voyages en Arabie, et aller mourir de la dyssenterie à Damas en 1819.

L'Helvétien est Burckhardt. Né à Lausanne en 1784, il avait fait de bonnes études aux universités d'Allemagne, d'où il se rendit en Angleterre pour offrir ses services à la société d'Afrique. Ses propositions acceptées, il étudia l'arabe et toutes les sciences qui pouvaient lui être utiles comme voyageur. Il laissa croître sa barbe, fit de longues courses pieds et tête nus, ne dormit plus que sur la dure, et s'astreignit à ne plus vivre que d'herbages et d'eau. Façonné de la sorte aux privations et aux fatigues, il partit d'Angleterre en 1809, passa en Syrie où il resta trois ans, se rendit de là en Égypte et en Nubie, et puis de Souakin fit voile sur la mer Rouge en 1814 pour le port de Djidda, où commence le voyage que nous allons reproduire. De retour au Caire, et au moment où il comptait pouvoir pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, il fut, comme Ali-Bey l'avait été à Damas, attaqué de la dyssenterie, et mourut le 15 octobre 1817.

Ainsi que nous l'avons dit d'abord, nul n'a montré plus d'exactitude et de discernement dans le tableau des lieux et des coutumes qu'il a pu observer. Quelques-unes de ses descriptions sont entièrement neuves; les moindres détails acquièrent sous sa plume un intérêt inexprimable; on s'imagine être avec lui et le suivre au milieu des tribus qu'il dépeint. Mais le lecteur en va juger lui-même. Laissons maintenant parler le voyageur.

ALBERT-MONTÉMONT.

RELATION.

Arrivée à Djidda, sur la côte arabique de la mer Rouge. Description de cette ville.

Mon arrivée dans le Hedjaz fut accompagnée de circonstances fâcheuses; en entrant dans la ville de Djidda, le 15 juillet 1814, mon premier soin fut de me présenter chez une personne sur laquelle j'avais une lettre de crédit qui m'avait été délivrée lors de mon départ du Caire en janvier 1813, époque où je n'avais pas le projet bien arrêté d'étendre mes voyages jusqu'en Arabie (1). Cette personne m'accueillit assez froidement, et la lettre lui parut d'une date trop ancienne pour mériter attention. En effet, mon apparence misérable pouvait fort raisonnablement l'engager à se tenir en garde envers moi, et à réfléchir avant de se compromettre avec ses correspondants, en me payant pour leur compte une forte somme. Il faut ajouter que les billets et les lettres de crédit sont souvent fort légèrement traités par les négociants de l'Orient dans leurs transactions mutuelles. J'éprouvai donc un refus tout net, accompagné cependant de l'offre d'un logement dans la maison de ce négociant. Je l'acceptai seulement pour deux jours, dans l'espoir qu'une connaissance plus intime pourrait le convaincre que je n'étais ni un aventurier, ni un imposteur; mais le trouvant inflexible, je me retirai dans l'un des khans publics qui sont nombreux en cette ville, le fond de ma bourse se montant à 2 dollars et à quelques sequins seulement qui étaient renfermés et cousus dans une amulette attachée à mon bras. J'eus peu le temps de me livrer là à de mélancoliques réflexions sur ma situation, car dès le quatrième jour après celui de mon arrivée, je fus pris d'une fièvre violente que j'attribuai à une trop abondante consommation des beaux fruits dont le marché de Djidda était couvert. J'eus quelques jours de délire; je me fis saigner par un barbier ou médecin de campagne qui ne se décida que très difficilement à me faire cette opération, car il soutenait qu'une potion composée de gingembre, de noix muscade et de cinnamome était le seul remède applicable. Au bout d'une quinzaine j'avais repris assez de forces pour marcher; mais la faiblesse et la langueur que la fièvre avait causées ne pouvaient cesser sous l'atmosphère chaude et humide de la ville, et je ne dus mon complet rétablissement qu'au climat tempéré de Taïef, ville située dans la montagne derrière la Mecque, où je me rendis ensuite.

Le marché de Djidda ne ressemblait guère à ces marchés nègres que je venais de voir (1), où un seul dollar suffisait pour acheter une provision de dhourra et de beurre qui pouvait durer trois semaines. Le prix des denrées s'y était élevé à une cherté extraordinaire, les importations de l'intérieur de l'Arabie ayant entièrement cessé, tandis que toute la population du Hedjaz, accrue en ce moment par une armée turque (2) avec sa nombreuse suite, et les troupes de pèlerins qui arrivaient journellement, n'avait pour subsister d'autres approvisionnements que les importations d'Égypte. Mon argent avait été dépensé durant ma maladie, et bien longtemps avant que je pusse sortir. Un capitaine grec, qui m'avait accompagné depuis Souakin et m'avait rendu, même pendant ma fièvre, tous les services ordinaires que l'humanité prescrit, n'était pas disposé à avoir confiance dans l'honneur ou la solvabilité d'un homme qu'il savait entièrement dépourvu d'argent. J'avais pourtant immédiatement besoin d'une somme pour défrayer mes dépenses journalières, et ne voyant d'autres moyens de me la procurer, je fus obligé de vendre mon esclave. Je regrettai beaucoup d'être dans la nécessité de me séparer de lui, car je savais qu'il avait quelque affection pour moi, et qu'il avait grand désir de ne pas me quitter. Le capitaine grec le vendit pour moi au marché d'esclaves de Djidda, moyennant 48 dollars. Cet esclave m'avait coûté 16 dollars seulement à Schendy. Ainsi, les profits résultant de la vente d'un seul esclave payèrent presque toute la dépense de mes quatre mois de voyage en Nubie.

Dans l'état actuel du Hedjaz, il était impossible d'y voyager en costume de mendiant; je me fis donc habiller à neuf, et j'écrivis sur-le-champ au Caire pour avoir un secours d'argent, mais je ne pouvais guère le recevoir avant trois ou quatre mois. Étant cependant déterminé à rester dans le Hedjaz jusqu'à l'époque du pèlerinage, en novembre suivant, il devenait nécessaire que je trouvasse des moyens de vivre jusqu'à l'arrivée des fonds que j'avais demandés. Si je venais à être trompé dans toutes mes espérances, je pouvais suivre l'exemple de nombre de pauvres hadjis (3) qui gagnent leur subsistance de chaque jour, pendant leur séjour en Hedjaz, avec le travail de leurs mains; mais avant de recourir à ce dernier expédient, j'avisai à en mettre en usage un autre. Je me déterminai à m'adresser à Mohammed-Ali, le pacha d'Égypte, lui-même. Il venait d'arriver en Hedjaz à la fin du printemps, et résidait en ce moment à Taïef (4), où il avait établi le quartier général de son armée avec laquelle il avait l'intention d'attaquer les

(1) Le voyageur avait depuis ce moment parcouru la Syrie et la Nubie. A. M.

(1) Burckhardt arrivait alors directement de Nubie. A. M.

(2) Mohammed-Ali terminait alors la guerre avec les Wahabites. A. M.

(3) Pèlerins. A. M.

(4) Ou Taïf ou Tayf. A. M.

places fortes des Wahabites. J'avais vu plusieurs fois le pacha au Caire, avant mon départ pour la Haute-Egypte, et lui avais parlé en termes généraux de ma *folie voyageuse*, comme il l'appela lui-même en plaisantant à Taïef; j'avais même eu déjà avec lui quelques affaires d'argent. J'écrivis donc, dès que ma fièvre fut un peu apaisée, à un Arménien nommé Bosari, son médecin, qui était alors avec son maître à Taïef, pour qu'il lui fit le tableau de mes embarras, et lui proposât d'accepter de moi un billet sur mon correspondant du Caire, en donnant à son trésorier à Djidda l'ordre de m'en acquitter le montant.

Bien que Taïef ne soit qu'à une distance de cinq journées de Djidda, cependant l'état du pays était tel, que les voyageurs isolés se hasardaient rarement à traverser les montagnes qui séparent Taïef de la Mecque, et les caravanes qui font l'échange des lettres entre ces pays ne partaient qu'à des intervalles de huit et de dix jours. Il devait donc se passer au moins vingt jours avant que j'eusse une réponse. Je consacrai ce temps à transcrire mes voyages antérieurs; mais la chaleur était si accablante, surtout pour moi que la faiblesse exténuait déjà, que, hormis pendant quelques heures de très bon matin, je ne me trouvais à l'aise que dans l'ombre fraîche du haut portail du khan où je logeais, et là, étendu sur un banc de pierre, je passais la plus grande partie de la journée.

Je reçus enfin du pacha, par l'intermédiaire du percepteur des douanes à Djidda, un habillement complet et une bourse de voyage de 500 piastres (1), accompagnée de l'invitation de me rendre à Taïef immédiatement et avec le messager porteur de la lettre. Par un post-scriptum, Seyd-Ali-Odjakli avait l'ordre de prescrire au messager de me conduire par la route haute à Taïef, laissant ainsi la Mecque au sud; la route basse et plus fréquentée traverse la ville par le centre.

L'invitation d'un pacha turc est un ordre poli: quelle que fût donc ma répugnance à me rendre en ce moment à Taïef, je ne pouvais dans la circonstance présente éviter de me soumettre au désir du pacha, et malgré la secrète aversion que j'éprouvais à recevoir de ses mains un présent, au lieu d'un prêt (2), je ne pouvais refuser d'accepter les vêtements et l'argent, sans offenser l'orgueil et m'attirer le ressentiment d'un chef dont mon but principal était de m'assurer les bonnes grâces.

Comme l'invitation était très pressante, je quittai Djidda le soir même du jour où le messager était arrivé, après avoir toutefois soupé avec Seyd-Ali en société d'un grand nombre de hadjis venus de toutes les parties du monde, car le jeûne du ramadhan était déjà commencé; pendant ce mois chacun déploie toute l'hospitalité et toute la splendeur possibles, surtout dans le souper qui suit le coucher du soleil. Comme j'avais peu de confiance dans les intentions du pacha, je me pourvus cependant d'une bourse bien remplie, car j'avais enfin pu me procurer de l'argent au moyen de traites sur le Caire, et ayant changé en or les trois mille piastres qu'il m'avait été possible de réaliser, je les mis dans ma ceinture.

Route de Djidda à Taïef.

Le 24 août 1814 (11ᵉ du ramadhan, an 1230 de l'hégire), je partis de Djidda pour me rendre à l'invitation de Mohammed-Ali. Il était alors tard dans la soirée, et j'avais, outre mon guide pour société, vingt chameliers de la tribu de Harb qui conduisaient à la Mecque de l'argent pour le trésor du pacha. Après avoir quitté les limites de la ville, et traversé des monticules de sable au milieu desquels est le cimetière des habitants, nous passâmes ensuite par une plaine très stérile, très sablonneuse, qui montait légèrement du côté de l'est. On n'y voit point d'arbres, et le sol est fortement imprégné de sel jusqu'à environ deux milles de la ville. Après une marche de trois heures nous entrâmes dans une contrée montueuse où se trouve une hutte à prendre le café, près d'un puits nommé *Raghâmeh*.

Séjour à Taïef.

J'arrivai à Taïef à midi environ, et descendis à la maison de Bosari, médecin du pacha. Comme le jeûne du ramadhan était alors en pleine activité, et que pendant cette période les grands personnages turcs dorment le jour, le pacha ne put être informé de mon arrivée qu'après le coucher du soleil, par Bosari qui alla le trouver à la maison de ses femmes, où il ne recevait que les visites de ses amis et de ses connaissances intimes. Il revint au bout d'une demi-heure, et me dit que le pacha désirait me voir plus tard dans la soirée, et ajouta qu'il avait trouvé chez le pacha le kadhy de la Mecque qui était à cette époque à Taïef pour sa santé. Je fus, en effet, admis à l'audience du pacha, qui me fit bon accueil.

La ville de Taïef est située au milieu d'une plaine de sable qui a quatre heures environ de circonférence, et qu'entourent des montagnes basses nommées *Djebel-Ghazoan*. Ce sont des chaînes inférieures détachées de la grande chaîne qui, se dirigeant à quatre ou cinq heures plus loin à l'est, viennent se perdre dans la plaine. Taïef est un carré irrégulier, et pour en faire le tour, il faut marcher d'un bon pas pendant trente-cinq minutes. La muraille nouvellement construite est bordée d'un fossé qui règne sur toute la circonférence. Trois portes sont pratiquées dans le mur, qui est défendu par plusieurs tours; mais il est bien moins solide que les murailles de Djidda, de Médine et de Yambo, car sur quelques points, il n'y a pas plus de seize pouces d'épaisseur. A l'ouest, dans l'intérieur de la ville est le château, bâti sur un roc élevé; il ne se distingue des autres constructions de la ville que par son étendue et l'épaisseur de son mur de pierre. Quoique ce bâtiment soit maintenant à demi ruiné, Mohammed-Ali en fait son quartier général. Les maisons de la ville sont presque toutes petites, mais bien bâties en pierre. Les chambres où l'on se tient sont au premier étage; du moins je n'y ai point vu de salon au rez-de-chaussée comme en Turquie. Les rues sont plus larges que dans la plupart des villes de l'Orient, et la seule place qui s'y trouve est un vaste espace découvert vis-à-vis du château, et qui sert de marché.

Le 7 septembre je partis dans la matinée, de Taïef pour la Mecque, reprenant le chemin par lequel j'étais venu.

Séjour à la Mecque.

J'arrivai à la Mecque vers le milieu du jour, et mes compagnons me quittèrent pour aller à la recherche de leurs connaissances parmi les soldats. Toute personne qui entre à la Mecque doit, d'après la loi, qu'il soit pèlerin ou non, visiter immédiatement le temple, et ne s'occuper d'aucun intérêt mondain avant l'accomplissement de ce devoir. Nous traversâmes une rangée de boutiques et de maisons, jusqu'aux portes de la mosquée, où mon conducteur d'ânes reçut ce qui lui était dû et me déposa. Je fus alors accosté par une demi-douzaine de *metowefs*, ou guides aux saints lieux, qui, voyant mon ihram, comprirent que j'avais l'intention de visiter la kaaba. J'en choisis un, et après avoir déposé mon bagage dans une boutique voisine,

(1) La piastre valait à cette époque 40 centimes de notre monnaie. A. M.

(2) Quelques personnes considéreront peut-être comme un honneur de recevoir des présents des pachas; c'est une erreur, car le motif réel d'un Turc, quand il donne, est de recevoir le double, ou de satisfaire son orgueil en montrant à ses courtisans qu'il daigne être généreux avec une personne qu'il estime infiniment inférieure à lui en rang et en mérite. A. M.

j'entrai dans la mosquée par la porte nommée *Bab-Esselam*, qui est recommandée entre toutes au nouvel arrivant.

Description de la Mecque.

La Mecque est ornée par les Arabes de plusieurs titres retentissants; les plus communs sont *Om-el-Kora* (la mère des villes), *el-Mocharrefh* (la noble), *Beled-el-Amynel* (la région des fidèles). Cette ville est située dans une vallée dont la direction est du nord au sud; mais près de l'extrémité méridionale de la ville elle incline vers le nord-ouest. Cette vallée varie en largeur, de cent à sept cents pas, et la principale partie de la ville est placée à l'endroit où la vallée est le plus spacieuse. Dans la partie étroite, il n'y a qu'un seul rang de maisons ou de boutiques détachées. La ville couvre un espace de quinze cents pas en longueur, depuis le quartier nommé *Schebeika*, jusqu'à l'extrémité de le Mala; mais toute l'étendue de terrain comprise sous la dénomination de la Mecque, depuis le faubourg Djerouel, par lequel on entre quand on vient de Djidda, jusqu'au faubourg nommé *Moabede*, sur la route de Taief, se monte à trois mille cinq cents pas. Les montagnes qui bornent cette vallée, haute de deux à cinq cents pieds, sont complétement arides et dépourvues d'arbres. La chaîne principale s'étend sur le côté oriental de la ville. La vallée est légèrement en pente vers le sud, où se trouve le quartier appelé *Merfalech* (le lieu bas). Les eaux pluviales de la ville se perdent au sud de Marfaleh dans la vallée ouverte d'el-Tarafleïn. La plus grande partie de la ville est bâtie dans le fond de la vallée; mais elle s'étend quelquefois sur les flancs des montagnes, particulièrement sur le ebeine de l'est, où les habitations primitives des Mereïschites et l'ancienne ville paraissent avoir été situées.

On peut qualifier la Mecque de jolie ville : ses rues sont, en général, plus larges que celles des villes d'Orient. Les maisons, hautes et construites en pierre, ont sur les rues de nombreuses fenêtres qui leur donnent un aspect plus animé que ne l'ont les maisons d'Egypte et de Syrie; celles-ci n'ont que peu de jours ouverts sur l'extérieur. La Mecque a, comme Djidda, plusieurs maisons à trois étages qui ne sont que rarement blanchies; mais la teinte gris-sombre de la pierre est bien préférable à l'éclatante blancheur qui éblouit l'œil à Djidda. Dans la plupart des villes du Levant le peu de largeur des rues contribue à leur fraîcheur, et dans des pays où l'on n'use pas de moyen de transport à roues, un espace qui permet à deux chameaux chargés de passer l'un près de l'autre a paru suffisant; mais à la Mecque il était nécessaire de laisser de larges voies pour les innombrables visiteurs qui s'y pressent, et c'est dans les maisons destinées à recevoir des pèlerins et d'autres étrangers que les fenêtres sont disposées de manière à permettre de voir dans les rues.

La seule place publique dans l'intérieur de la ville est l'emple espace carré où s'élève la grande mosquée; pas un jardin, pas un arbre ne récréent la vue, et cette triste scène n'est animée que pendant le hadj ou pèlerinage par le grand nombre de boutiques bien garnies que l'on trouve dans tous les quartiers. A l'exception de quatre ou cinq grandes maisons qui appartiennent au schériff, de deux medressés ou colléges dont on a fait des magasins à blé, et de la mosquée, avec les bâtiments et les écoles qui en dépendent, la Mecque ne présente aucun édifice public; et en ce point, elle est peut-être plus incomplète que toute autre ville orientale de la même importance. Elle ne contient ni khans pour la commodité des voyageurs et le dépôt des marchandises, ni ces palais de grands et ces mosquées qui décorent les quartiers des autres villes de l'Orient. On doit peut-être attribuer cette absence complète de bâtiments remarquables à la vénération que les habitants ont pour leur temple, et qui leur interdit la pensée d'élever aucun édifice qui pût prétendre à l'égaler.

Devant les fenêtres sont suspendus des stores faits avec des roseaux légers, de manière à empêcher les mouches et les cousins d'entrer, sans exclure l'air frais. Chaque maison a sa terrasse qui est légèrement en pente pour que l'eau pluviale tombe dans la rue, au moyen de gouttières. Ces terrasses sont cachées par des murs à hauteur d'appui, car dans tout l'Orient, on considère comme coupable un homme qui se montrerait sur sa terrasse avec l'intention présumée de regarder les femmes des maisons voisines. Elles passent, on le sait, tout leur temps sur les terrasses, s'y livrant à diverses occupations du ménage, mettant leur blé à sécher, tendant leur linge, etc. Il n'y a que les Européens d'Alep qui jouissent du privilége de fréquenter leurs terrasses, où ils se rassemblent dans les soirées d'été, soupent souvent et passent la nuit. Toutes les maisons des Mekkawys, hormis celles des principaux et riches habitants, sont disposées pour loger les étrangers, et chacune est divisée en plusieurs appartements séparés, composés tous d'une chambre et d'une petite cuisine.

Les rues ne sont point pavées, et le sable et la poussière en été y sont une aussi grande incommodité que l'est la boue dans la saison des pluies, car alors il est impossible d'y passer après un orage : dans l'intérieur de la ville il n'y a pour l'eau aucun moyen d'écoulement, et elle y reste jusqu'à ce qu'elle sèche. On peut attribuer à l'action destructive de ces pluies l'absence de tout édifice dont la date remonte au-delà de quatre siècles; car la mosquée a été tellement réparée par divers sultans qu'elle peut être considérée comme une construction moderne. On ne peut donc s'attendre à y trouver des restes d'architecture sarrazine; il en est de même à Médine, et je suppose que l'Yémen est aussi pauvre en monuments.

La Mecque manque de ces règlements de police qui sont en vigueur dans la plupart des villes de l'Orient. Les rues sont entièrement obscures quand vient la nuit, et l'on n'y allume aucune espèce de lampes. Ses différents quartiers n'ont point de portes, ce qui est la contraire des autres villes orientales, où chaque quartier est régulièrement fermé après les dernières prières du soir. On peut donc traverser la ville, et l'on n'y veille pas plus à la sûreté des marchands ou des maris (car c'est dans leur intérêt principalement que l'on ferme les quartiers) que dans la Syrie ou l'Egypte. On jette les immondices et les balayures des maisons dans les rues, où le soleil et la pluie en font bientôt de la poussière ou de la boue. Cet usage doit être de date très ancienne, car je ne remarquai point hors de la ville ces amas d'immondices que l'on trouve ordinairement près des grandes villes en Turquie.

Quant à l'eau, il y a peu de citernes pour recueillir l'eau pluviale, et celle des puits est si saumâtre qu'on ne l'emploie qu'à la cuisine, excepté à l'époque du pèlerinage, où les badjis de la dernière classe la boivent. Le fameux puits de Zemzem, dans la grande mosquée, est bien assez abondant pour alimenter la ville; mais, quoique sainte, son eau est lourde et contrarie la digestion. La meilleure eau de la Mecque vient du voisinage d'Arafat, par un aqueduc dont les historiens arabes donnent l'histoire en grand détail. Zobeida, femme de Haroun-Al-Raschild, amena d'abord dans la ville la source nommée *Aym-Noman*, qui descend de Djebel-Kora. Ensuite elle y joignit la source appelée *Ayse-Arf*, qui sort du pied de Djebel-Schamskb, au nord de Djebel-Kora, et arrose la fertile vallée de Wadi-Heneïn; enfin quatre autres sources, El-Beroud, Zafaran, Meymoun et Ayn-Méchaeb, sont venues accroître la quantité d'eau que l'aqueduc transporte. Il s'étend sur un espace de sept ou huit heures.

Les mendiants et les pèlerins infirmes demandent souvent aux passants dans les rues de la Mecque de l'eau douce. Ils se tiennent particulièrement autour des lieux où l'aqueduc en fournit, et où pour deux

paras, hors du hadj, on peut en avoir une jarre remplie.

Tout à côté du Mekem-el-Hanbaly, qui est le pavillon où se rassemblent tous les grands, est le petit bâtiment carré qui renferme le puits de Zemzem. C'est une construction massive ayant une porte qui s'ouvre au nord et conduit dans la chambre où est le puits. Cette chambre est somptueusement décorée de marbre de diverses couleurs. Dans une chambre y attenante, mais qui a une porte séparée, est un réservoir de pierre toujours rempli d'eau de Zemzem. Pour en boire, les pèlerins la puisent dans le réservoir, en passant la main à travers une ouverture grillée en fer qui sert de fenêtre, sans entrer dans la chambre. L'embouchure de ce puits est entourée d'un mur haut de cinq pieds, et qui a dix pieds de diamètre.

Dès avant l'aube jusqu'à près de minuit, la chambre du puits est constamment remplie de visiteurs. Chacun est libre de tirer de l'eau pour son compte; mais ce soin est généralement pris par des personnes placées là à cet effet et que la mosquée paie, et qui en outre s'attendent bien à recevoir quelque chose de ceux qui viennent boire. Il m'est arrivé souvent d'être dans la chambre un quart d'heure avant de pouvoir me procurer de l'eau, tant la foule était grande. Quelquefois de dévots hadjis montent sur la muraille, et puisent de l'eau avec des seaux de cuir pendant des heures entières, dans l'espoir d'expier ainsi leurs mauvaises actions. Les Turcs regardent comme un miracle l'abondance de l'eau de ce puits qui ne diminue jamais quelque quantité que l'on y puise : ce fait s'explique par ce que j'ai appris d'un homme qui y était descendu pour réparer de la maçonnerie, et qui y avait vu une eau courante. Ainsi c'est un ruisseau souterrain qui alimente constamment ce puits : l'eau est lourde et ressemble un peu au lait par la couleur; mais elle est parfaitement douce. Au moment même où elle vient d'être puisée, elle est légèrement tiède, comme plusieurs autres sources du Hedjaz.

L'eau de Zemzem est consommée dans toute la ville; mais on ne l'emploie qu'aux ablutions ou pour la boire, car il est regardé comme impie de se servir d'une eau si sainte pour la nécessité de la cuisine ou un usage insignifiant. Cette eau se distribue dans la mosquée à tous ceux qui ont soif, moyennant une bagatelle pour des porteurs d'eau qui l'ont sur leur dos dans de grandes jarres. Ces hommes sont également payés par les hadjis, charitables pour fournir ce saint breuvage aux pauvres pèlerins avant ou après les prières.

Cette eau est considérée comme un remède infaillible dans toutes les maladies, et les dévots croient que plus ils en boivent, meilleure est leur santé. Un homme qui demeurait dans la même maison que moi, et qui était atteint d'une fièvre intermittente, se rendait chaque matin à Zemzem, et buvait de l'eau au point de s'évanouir, ensuite il allait s'étendre pendant quelques heures sur le dos, le long du pavé, près de la kaaba, puis retournait à sa boisson. Quand ce traitement l'eut amené à l'article de la mort, il déclara qu'il était convaincu que le redoublement de son mal venait entièrement de ce qu'il ne pouvait pas avaler une quantité suffisante de l'eau sacrée. Il est probable que la ville de la Mecque doit sa fondation à ce puits, car à plusieurs milles à la ronde, on ne trouve point d'eau douce, et elle n'est nulle part aussi abondante dans les pays voisins.

La Mecque en général, mais spécialement la mosquée, abonde en volées de pigeons sauvages que l'on regarde comme la propriété du temple, et que l'on nomme *les pigeons de la Beit-Allah*. Personne n'oserait en tuer un, même s'il vient à entrer dans une maison particulière. Dans la cour de la mosquée plusieurs petits bassins de pierre sont régulièrement remplis d'eau pour leur usage. Les femmes arabes y vendent aussi sur de petites nattes de paille du blé et du dhourra que les pèlerins achètent pour jeter aux pigeons. J'ai vu souvent des femmes publiques prendre ce moyen de se montrer et d'entrer en marché avec les hadjis, sous prétexte de leur vendre du blé pour les pigeons sacrés.

La mosquée a dix-neuf portes qui sont distribuées sans aucune symétrie. La plupart ont des voûtes en ogives. On n'y voit aucun ornement, si ce n'est l'inscription de l'extérieur qui rappelle le nom de celui qui les a construites. Aucune n'est antérieure au XIVe siècle. Chaque porte se compose de deux ou trois arcades ou divisions séparées par des murs étroits. Il n'y a aucun moyen de fermer ces portes, et la mosquée est par conséquent ouverte à toute heure.

Parmi les divers édifices qui forment l'enclos de la Mesdjed, est le *mekkam* ou *maison de justice*, qui est attenante à la porte dite Bab-Zyadéh. C'est une belle et solide construction qui a des arcades élevées dans l'intérieur et un rang de hautes fenêtres qui regardent la mosquée; le kadhy y a sa demeure.

L'extérieur de la mosquée est orné de sept minarets, irrégulièrement distribués, et qui ne diffèrent en rien des autres minarets; ce sont des clochers ronds ou quadrangulaires. Du haut de celui qui s'élève le plus au nord, on a une vue très belle de la foule qui se meut au-dessous.

Remarques sur les habitants de la Mecque et de Djidda.

Quoique la population de la Mecque soit un mélange de races diverses, comme je l'ai dit pour Djidda, cependant les habitants portent tous le même costume, et ont les mêmes usages; et bien que d'origine diverse, ils semblent dans cette ville beaucoup moins entichés de leurs coutumes nationales que toute autre part. En Syrie et en Egypte, les étrangers des autres parties de l'Asie conservent rigoureusement l'habillement et la manière de vivre du pays où ils sont nés, quoiqu'ils soient établis pour le reste de leur vie dans leur nouvelle patrie. C'est cette circonstance qui rend la vue d'un bazar infiniment plus intéressante que quelque réunion que ce soit, dans nos villes d'Europe. En Hedjaz, au contraire, tous les étrangers, hormis les Indiens, se conforment aux usages du pays, et les enfants qui y naissent sont élevés à la mode des Mekkawys.

Le teint des habitants de la Mecque et de Djidda est d'un brun jaunâtre, maladif, plus clair ou plus foncé, suivant l'origine de la mère, qui est souvent une esclave abyssinienne. Leurs traits se rapprochent beaucoup plus de ceux des Bédouins que dans aucune autre ville de l'Orient. Ce fait est surtout remarquable dans les schériffs, qui sont en général très beaux. Ils ont les yeux, les traits et le nez aquilin des Bédouins; mais ils sont plus charnus. Les gens de basse classe, à la Mecque, sont en général forts et musculeux, et les classes supérieures se distinguent par leurs formes minces et amaigries, comme tous les habitants qui tirent leur origine de l'Inde ou de l'Yémen. Les Bédouins qui entourent la Mecque, bien que pauvres, sont beaucoup plus robustes que les Bédouins plus riches de l'intérieur du désert, probablement parce qu'ils sont d'habitudes moins vagabondes, et moins exposés aux fatigues de longs voyages. On peut dire que le Mekkawy, est, à tout prendre, moins fort et moins grand que le Syrien et l'Egyptien; mais il l'emporte de beaucoup sur lui par l'expression de la physionomie, et son œil surtout est plein d'éclat et de vivacité.

Tous les hommes de la Mecque et de Djidda portent un tatouage particulier que leurs parents leur appliquent quarante jours après leur naissance. Cette marque consiste en trois longues entailles le long des joues, et deux sur la tempe droite, entailles dont les cicatrices, qui sont quelquefois larges de trois ou quatre lignes, subsistent pendant toute la vie. On les appelle *mechâléh*. Les Bédouins n'observent pas cette coutume, mais les Mekkawys se glorifient de cette distinction

qui empêche les autres habitants du Hedjaz de réclamer dans les pays lointains l'honneur d'être nés dans les villes saintes. On applique ce tatouage, mais bien rarement, aux enfants de l'autre sexe. Les peuples de Bornou, dans l'intérieur de l'Afrique, ont une marque pareille, quoique beaucoup plus légère, sur les deux joues.

Le vêtement des gens distingués en hiver est le *benich* ou surtout, et le *djubbé* ou manteau de dessous, tel qu'on le porte dans toutes les parties de le Turquie. Une robe de soie riche, avec une légère ceinture de cachemire, un turban de mousseline blanche et des pantoufles jaunes complètent l'habillement. En été, au lieu du *benich* de drap, ils en portent un d'une étoffe très légère, de fabrique indienne, nommé *mokhtar khaneh.*

Les élégants qui affectent la mode turque portent un bonnet rouge de Barbarie sous le turban; autrement ces calottes sont de linge richement brodé en soie par les femmes de la Mecque; et c'est là le présent ordinaire que fait une femme à son amant. Quelquefois sur le haut sont brodées en gros caractères des sentences du Koran.

Les gens bien mis de la classe moyenne portent, en général, une robe de mousseline blanche de l'Inde, sans bordure. On nomme ce vêtement *beden*, et il diffère de l'*antery* ordinaire du Levant, en ce qu'il est plus court, sans manches, et par conséquent plus frais. On porte sur le beden un djubbé de couleur claire ou d'étoffe de soie, qu'aux moments de grande chaleur on rejette derrière ses épaules. Les chemises sont de soie de l'Inde ou de toile d'Egypte ou d'Anatolie, plus ou moins belle.

Les gens du peuple ne portent, en été du moins, qu'une chemise, et au lieu de culottes, ils ont autour des reins un morceau de nankin jaune des Indes ou de toile rayée d'Egypte. En hiver, ils mettent par-dessus un beden de calicot des Indes, à raies, mais sans ceinture qui l'assujétisse au milieu du corps.

Les moyennes et basses classes ont des sandales au lieu de souliers, chaussures très agréables dans les climats chauds, en ce qu'elles tiennent les pieds frais. Les meilleures sandales viennent de l'Yemen, où les manufactures de cuirs de toute espèce semblent prospérer.

On préfère en général les couleurs les plus éclatantes, et le vêtement de dessus doit être en contraste de couleur avec le vêtement de dessous. On porte aussi des châles de cachemire pendant les fêtes, bien qu'on les voie rarement à d'autres époques, si ce n'est sur les femmes et les schériffs militaires; mais tout Mekkawy aisé en a un assortiment dans sa garde-robe. La fête passée, le bel habillement est mis de côté, et chacun reprend son rang ordinaire. Le Mekkawy dès qu'il est adulte porte un bâton, et l'on peut appeler massue ceux des gens du peuple; un ouléma ne sort jamais sans sa canne. Personne ne va armé, si ce n'est les gens du peuple et les schériffs qui ont à la ceinture des couteaux recourbés.

Les femmes de la Mecque et de Djidda portent des robes de soie des Indes et de très larges pantalons bleus à raies qui leur descendent jusqu'aux chevilles, et dont le bas est bordé en fil d'argent. Elles mettent par-dessus la large robe nommée *habra*, d'étoffe de soie noire, telle que l'ont adoptée les femmes d'Egypte et de Syrie, ou une *mellaye* de soie rayée bleu et blanc, de fabrique indienne. Le visage est caché par un *borko* blanc ou bleu clair. Sur la tête que couvre la mellaye, elles portent un bonnet semblable à celui des hommes, autour duquel est une bande de mousseline de couleur, roulée à plis serrés. La coiffure doit, dit-on, être moins chargée de pièces d'or, de perles et de joyaux que celle des femmes d'Egypte et de Syrie; cependant les femmes de la Mecque l'ornent, pour le moins, d'un rang de sequins qui fait le tour de la tête. Beaucoup d'entre elles ont des colliers d'or, des bracelets et des anneaux d'argent au-dessus de la cheville. Les femmes pauvres portent la chemise bleue égyptienne, de grands pantalons comme ceux que j'ai décrits, et des bracelets de corne, de verre ou d'ambre.

Les enfants, à la Mecque, ne sont pas si gâtés par leurs parents que dans les autres pays de l'Orient; aussitôt qu'ils peuvent marcher seuls, on les laisse jouer dans la rue devant la maison, vêtus très légèrement, ou pour mieux dire à demi nus. Sous ce rapport, ils doivent être plus forts et plus sains que les enfants de Syrie et d Egypte, entourés de bandes, et qui sont, à la lettre, souvent tués à force de soins.

Il y a peu de familles dans une situation moyenne à la Mecque qui n'ait des esclaves. Mahomet trouva le commerce des esclaves africains si profondément établi en Arabie, qu'il ne fit aucun effort pour l'abolir, et ainsi il a sanctionné et étendu dans toute l'Afrique septentrionale ce trafic avec toutes les cruautés qui l'accompagnent. Les esclaves mâles et femelles sont nègres ou *noubas*, venus du Souakin. Les concubines viennent toujours de l'Abyssinie. Il n'est pas un riche Mekkawy qui ne sacrifie la paix domestique à ses passions. Ils entretiennent, tous sans exception, des maîtresses en commun avec leurs épouses légitimes. mais si une esclave donne le jour à un enfant, son maître l'épouse ordinairement, et s'il ne le fait pas, la communauté l'en blâme. Beaucoup de Mekkawya n'ont pas d'autres femmes que les Abyssiniennes, parce qu'ils trouvent que les femmes arabes sont plus dispendieuses et moins disposées à céder aux volontés du mari. Le mélange du sang abyssin a, sans le moindre doute, donné aux Mekkawys cette teinte jaune de la peau qui les distingue des Arabes nés dans le désert.

Chez les riches, on regarde comme honteuse l'action de vendre une concubine. Si elle est enceinte et que le maître n'ait pas encore les quatre épouses que la loi accorde, il la prend en mariage, sinon elle reste dans sa maison pour la vie. Les gens de la moyenne et de la basse classe sont moins scrupuleux; ils achètent par spéculation de jeunes Abyssiniennes, les élèvent dans leur famille, leur apprennent à faire la cuisine, à coudre, et ensuite les vendent à des étrangers, celles du moins qui ont été stériles. J'ai appris de beaucoup de médecins, barbiers ou droguistes, que l'on emploie la graine de l'arbre qui produit le baume de la Mecque pour amener l'avortement, expédient auquel on a fréquemment recours. Les Mekkawys ne font aucune distinction entre leurs enfants nés d'esclaves abyssiniennes ou de femmes libres arabes.

Les plus oisifs, les plus impudents et les plus grossiers des habitants de la Mecque, adoptent la profession de guides (*metowef* ou *delyl*), et comme ces qualités ne manquent point dans la ville, et que pendant le hadj les demandes de guides abondent, ils sont très nombreux; mais leur utilité est plus que compensée par leur importunité et leur fourberie. Ils assiègent la chambre du hadji du lever jusqu'au coucher du soleil, et ne lui permettent pas d'entreprendre la moindre chose sans le forcer à entendre leurs avis. Ils prennent place avec lui à déjeuner, à dîner, et à souper; ils lui font faire toute la dépense possible pour s'en approprier la moitié, lui demandent de l'argent à tout propos, et malheur au pauvre Turc ignorant qui les emploie comme interprètes dans quelques affaires de commerce. Mon premier delyl était un homme de Médine, dans la maison duquel je demeurai pendant les derniers jours du ramadhan. De retour à la Mecque, je le rencontrai dans la rue, et bien que je fusse loin de lui faire un accueil cordial, car j'avais des raisons suffisantes pour suspecter sa probité, il m'embrassa avec beaucoup d'empressement et prit ensuite mon logement pour sa demeure. Il m'accompagna d'abord chaque jour dans mes dévotions autour de la kaaba, pour réciter les prières prescrites; toutefois je les sus bientôt par cœur, et je me dispensai alors de son service en ce point.

Il venait régulièrement dîner avec moi, et appor-

tait souvent un petit panier qu'il se faisait remplir par mon esclave, de biscuits, de viandes, de légumes ou de fruits, et qu'il emportait. Tous les deux ou trois jours il me demandait de l'argent. « Ce n'est pas vous qui me le donnez; c'est Dieu, disait-il, qui me l'envoie. » Trouvant qu'il n'y avait aucun moyen poli de me délivrer de lui, je lui dis clairement que je n'avais plus besoin de ses services : c'est un langage auquel un Mekkawy est peu accoutumé.

Après trois jours, néanmoins, il revint comme s'il ne se fût rien passé, et me demanda un dollar. « Il faut croire que Dieu ne veut pas que je vous donne rien, répliquai-je, autrement il m'attendrirait le cœur et je vous donnerais ma bourse tout entière. — Tirez-moi par la barbe, s'écria-t-il, si, dans l'avenir, Dieu ne doit pas vous rendre dix fois plus que je ne recevrai de vous aujourd'hui. — Tirez-moi chaque cheveu de la tête, repris-je, si je vous donne un seul para, tant que je ne serai pas convaincu que Dieu regardera un don de ma main comme un acte méritoire. » En entendant ces paroles, il sauta de colère et s'en alla en disant : « Nous nous réfugions dans le sein de Dieu, loin des cœurs des orgueilleux et des mains des avares. »

Ces gens ne prononcent pas dix paroles sans y mêler le nom de Dieu ou de Mahomet : on leur voit constamment un rosaire dans les mains, et ils marmottent des prières, même pendant la conversation.

Le caractère des metowefs est si applicable au peuple de la Mecque, en général, qu'au Caire on emploie le proverbe suivant pour repousser les importunités d'un mendiant insolent : « Tu ressembles aux gens de la Mecque, tu dis : donnez-moi, et je suis votre maître. »

Comme j'étais obligé d'avoir un delyl, je fis un traité avec un vieillard d'origine tartare, dont j'eus lieu d'être assez content. Ce que je donnai à la Mecque aux delyls, et pendant la visite des lieux saints, s'élevait peut-être à 350 piastres, ou 30 dollars, mais je ne fis aucun présent ni à la mosquée, ni aux différents officiers, ce qui n'est d'usage que pour les pelerins de haut rang, ou ceux qui désirent se faire remarquer. Quelques delyls se tiennent constamment près de la kaaba, attendant les pèlerins qui les louent pour leur faire faire le tour du temple; et s'ils en aperçoivent un qui soit seul encore, ils s'emparent de sa main sans être demandés, et commencent à réciter des prières. Le prix de ce service est d'environ une demi-piastre; mais j'ai remarqué qu'ils marchandaient avec le hadji jusqu'à la porte même de la kaaba, sans en être empêchés par la présence de tous ceux qui les entendent : les delyls pauvres se contentent d'un quart de piastre. Plusieurs petits marchands du peuple de la troisième classe envoient ceux de leurs fils qui savent la prière par cœur, à cette station, pour apprendre la profession de delyl.

Quelques-uns de ces delyls ont un singulier office. La loi mahométane porte qu'une femme non mariée ne pourra faire le pèlerinage, et que toutes celles qui le sont devront être accompagnées de leur mari ou d'un proche parent. Les hadjis femelles arrivent quelquefois de Turquie pour le pèlerinage; ce sont de riches veuves qui désirent voir la Mecque avant leur mort, ou bien des femmes qui, parties avec leurs maris, les ont perdus en route par la maladie. Dans l'un ou l'autre de ces cas, la veuve trouve à Djidda des delyls prêts à accepter la qualité de son mari pour rendre possible son voyage à travers le territoire sacré. Le mariage contracté est enregistré par le khady, et la dame, accompagnée de son delyl, accomplit son pèlerinage à la Mecque, à Arafat et dans les lieux saints. Il est bien convenu toutefois que ce mariage n'est que pour la forme, et le delyl doit consentir au divorce à son retour à Djidda; si cependant il venait à le refuser, la loi ne pourrait le contraindre à l'accepter et le mariage serait valable. Mais il ne pourrait exercer plus longtemps la profession lucrative de delyl; mes informations ne m'ont fourni que deux exemples d'un delyl qui soit resté le mari de sa femme. Je crois qu'il n'y a pas d'exagération à évaluer leur nombre à huit cents delyls, hommes faits, outre les enfants qui apprennent cette profession. Toutes les fois qu'un boutiquier perd ses pratiques, ou qu'un pauvre homme de lettres désire gagner assez d'argent pour acheter une esclave abyssinienne, il se fait delyl. Cette profession est peu estimée ; cependant plus d'un riche Mekkawy l'a exercée à une époque antérieure de sa vie.

Dans le mois de moharrem, dès que le hadj est terminé, et que la plupart des pèlerins sont partis, il est d'usage de célébrer les noces et les fêtes de la circoncision, ce qui a lieu avec un grand luxe. Un homme qui n'a pas plus de 300 dollars de revenu annuel dépensera souvent la moitié de cette somme pour le mariage ou la circoncision de son enfant. Les Mekkawys dépensent beaucoup également en ameublements. Les chambres sont ornées de beaux tapis, et d'une grande quantité de coussins et de sofas couverts de brocart. On y voit de très belle porcelaine et des narghyles enrichis d'argent. Un petit marchand serait honteux de recevoir ses connaissances dans une maison moins richement meublée que les leurs. La table y est aussi mieux fournie qu'en aucun lieu de l'Orient, même dans les familles distinguées qui vivent avec économie. Un Mekkawy du peuple veut avoir tous les jours sur sa table de la viande qui est très chère; sa cafetière ne quitte jamais le feu; et lui, sa femme et ses enfants font un usage presque constant du narghyle, au point que le tabac n'est point pour eux une dépense insignifiante.

Les femmes ont introduit la mode assez commune en Turquie de se visiter accompagnées de tous leurs enfants, une fois par semaine au moins. La visite dure toute la journée, et l'on prépare à cette occasion un festin abondant. La vanité de chaque maîtresse de maison fait qu'elle tâche de surpasser ses connaissances en luxe et en somptuosité. Ainsi, une dépense invariable et continuelle pèse sur chaque famille. Parmi les sources de dépense, il faut compter l'achat et l'entretien des esclaves abyssiniennes, ou l'argent que les hommes prodiguent aux femmes publiques que beaucoup d'entre eux fréquentent. Des sommes considérables sont aussi employées à payer un plaisir sensuel plus pervers et plus dégradant qui est du goût des habitants du Hedjaz, comme de beaucoup d'autres peuples d'Asie. J'ai déjà fait remarquer que le temple même, sanctuaire de la religion musulmane, est journellement et presque en public souillé par des actes de la plus grossière dépravation qui n'entraînent aucun déshonneur. Les jeunes gens de toutes les classes y sont encouragés par les vieillards, et l'on voit des parents assez vils pour tirer, de connivence avec leurs enfants, un parti pécuniaire de ces abominations. Il faut reconnaître que les campements bédouins sont purs de ce hideux vice, quoique leurs sacèrés, s'il faut en croire quelques récits scandaleux conservés par les historiens, n'en fussent pas aussi complétement innocents.

Les grands négociants de la Mecque vivent très splendidement, leurs tables servies avec le plus grand raffinement sont toujours entourées de vingt convives, car les esclaves abyssiniens qui servent souvent d'écrivains ou de caissiers dînent à la table de leurs maîtres; au lieu que les domestiques subalternes ne vivent que de farine et de beurre. La vaisselle de porcelaine et de cristal dans laquelle on sert les mets est de la plus belle qualité; on répand de l'eau de rose sur la barbe de chacun des convives après le dîner, et la chambre est remplie du parfum de l'aloès brûlé sur les narghyles. La politesse est grande, mais sans cérémonie; et rien n'est plus aimable qu'un haut personnage de la Mecque, dispensant l'hospitalité à ceux qu'il reçoit. Quiconque se trouve dans la salle extérieure quand on sert le dîner, est prié de se joindre aux convives, ce qu'il fait sans se regarder le moins du

monde comme contraint par cette invitation; et si l'en accepte, l'hôte en paraît content comme d'une faveur qui lui serait accordée. Les Mekkawys riches font deux repas par jour, l'un avant midi, l'autre après le soleil couché. Le peuple déjeune au soleil levant, et ne prend plus rien jusqu'à l'heure où le soleil se couche. Comme dans les pays noirs, il est très malséant à un homme de manger dans la rue. Les soldats turcs, qui conservent leurs coutumes, sont en ce point taxés de mauvaise éducation par les habitants de la Mecque.

Les habitants de cette ville, de Djidda et de Médine, quoiqu'à un degré moindre, sont généralement plus vifs et plus enjoués que les Syriens ou les Egyptiens. On ne voit point ici de ces silencieux et graves automates, si communs dans les autres contrées de l'Orient, et dont l'insensibilité ou la stupidité est ordinairement regardée entre eux comme une preuve de tact, de sagesse et de pénétration.

Le caractère des Mekkawys ressemble, en ce point, à celui des Bédouins, et si l'avidité du gain ne venait pas souvent torturer leurs traits, ils auraient toujours sur les lèvres le sourire de la gaîté : dans les rues et bazars, au logis et même à la mosquée, le Mekkawy aime à rire et à plaisanter; tout en traitant de commerce ou en débattant des sujets sérieux, ils laissent souvent échapper un proverbe, un jeu de mots ou quelque allusion spirituelle qui provoque le rire. Comme les Mekkawys possèdent avec cette vivacité de caractère beaucoup d'intelligence, de sagacité, et une grande douceur de manière qu'ils savent très bien concilier avec leur fierté innée, leur conversation est très agréable, et quiconque se borne à cultiver superficiellement leur société est presque, à coup sûr, enchanté de leur caractère. Ils sont plus polis entre eux et même envers les étrangers, que les habitants de la Syrie et de l'Egypte, et ils ont conservé quelque chose des bonnes dispositions naturelles des Bédouins, desquels ils tirent leur origine.

Lorsqu'ils se rencontrent dans la rue pour la première fois de la journée, le plus jeune baise la main du plus âgé, ou l'inférieur celle de son supérieur par le rang, et ce dernier rend le salut par un baiser sur le front. Deux individus égaux en rang et en âge se baisent mutuellement la main. Ils disent à un étranger : « O fidèle ! ô frère, » et ces paroles du prophète, que *tous les hommes sont frères*, sont constamment sur leurs lèvres. « Soyez le bienvenu ! soyez mille fois le bienvenu, » dit un marchand à l'étranger qui entre chez lui pour acheter quelque chose : « Vous êtes l'étranger de Dieu, l'hôte de la cité sainte. » Si dans la mosquée un étranger est au soleil, un Mekkawy le fera placer ailleurs; s'il passe devant un café, il entendra des voix l'appeler en lui offrant de prendre une tasse; si un Mekkawy achète de quelque marchand d'eau une jarre à boire, il en offrira aux passants avant de la porter à sa bouche. Sur la plus légère connaissance, il dira à son nouvel ami : « Faites-moi l'honneur de venir dans ma maison, et de prendre votre souper avec moi. » Quand ils se querellent entre eux, jamais on n'entend ces expressions grossières si souvent employées en Egypte et en Syrie. Ils n'en viennent aux mains que dans des occasions très extraordinaires, et alors l'arrivée d'une personne respectable suffit pour arrêter aussitôt la dispute. « Dieu nous a tous faits pécheurs, leur dit-il; mais il a mis dans nos cœurs la vertu du repentir. »

A ces aimables qualités les Mekkawys en ajoutent une autre qui mérite aussi d'être appréciée. Ils sont d'une race fière, et quoique leur orgueil ne soit pas fondé sur leur mérite inné, il est infiniment préférable à la rampante servilité des autres peuples de l'Orient, qui rachètent leur humble déférence envers leurs supérieurs par la morgue la plus hautaine à l'égard de ceux qui sont au-dessous d'eux. Les Mekkawys sont fiers d'être nés dans la cité sainte, d'être les compatriotes du prophète, d'avoir conservé jusqu'à un certain point ses coutumes, de parler purement sa langue, de jouir en espérance de tous les honneurs de l'autre monde; ce qui est promis à tous ceux qui habitent le voisinage de la kaaba; et d'être plus libres que beaucoup des étrangers qui accourent en foule dans leur cité. Ils montrent cette fierté à leurs propres supérieurs qui ont ainsi appris à les traiter avec beaucoup de patience et de circonspection. Ils regardent tous les autres musulmans comme des hommes d'un rang inférieur, envers qui leur politesse et leur bienveillance sont l'effet de la condescendance seulement.

Les Mekkawys sont convaincus que leur ville avec les habitants qu'elle renferme est sous la garde spéciale de la Providence, et qu'ils sont favorisés par-dessus toutes les autres nations : « Ceci est la Mecque! ceci est la ville de Dieu! s'écrient-ils quand on leur témoigne quelque surprise de ce qu'ils y restent pendant la stagnation du commerce et l'absence des pèlerins : personne ne manque de son pain ici; personne n'y craint l'invasion des ennemis. » Ils oublient en ce moment leur histoire, et les batailles sanglantes, ainsi que les famines effroyables qui ont dévasté l'Hedjaz, plus que toute autre contrée de l'Orient. Les historiens rapportent plusieurs exemples de ces disettes horribles, une entre autres pendant laquelle bien des habitants de la Mecque vendirent leurs enfants pour une seule mesure de blé, tandis qu'à Djidda le bas peuple se nourrissait ouvertement de chair humaine.

Sous la domination des schériffs, les chrétiens étaient souvent mal accueillis à Djidda. Il ne leur était plus permis d'y porter le costume européen, ou d'approcher du quartier de la ville qui avoisina la porte de la Mecque; mais depuis l'arrivée de Mohammed-Ali, les chrétiens vont de côté et d'autre sans aucune gêne, et s'habillent comme il leur plaît. En décembre 1814, deux Anglais se promenant dans la ville, franchirent la porte de la Mecque : c'était probablement la première fois que des hommes en costume européen passaient cette sainte limite, et l'on entendit alors une femme s'écrier : « En vérité, le monde doit être près de sa fin, si les infidèles (ou kafirs) osent marcher sur cette terre. » Lorsqu'en 1815 la Peste faisait rage dans l'Hedjaz, le kadhy de Djidda, secondé du corps entier des ulémas, alla trouver le gouverneur turc de la ville pour le prier de démolir un moulin à vent, que quelques Grecs venus du Caire avaient bâti à l'extérieur d'une des portes. Ils étaient certains, à les entendre, que la main de Dieu les avait frappés, à cause de cette violation du territoire sacré commis par les chrétiens. Il y a quelques années qu'un vaisseau anglais échoua près de Djidda, et parmi les débris du naufrage était un porc, animal que probablement on n'avait pas vu encore à Djidda. Ce porc, lâché dans la ville avec deux autruches, devint la terreur de deux marchands de pain et de légumes, car le contact d'un animal aussi immonde que le porc, ne le touchât-on qu'avec le bord de la robe, rend un musulman impur et hors d'état de faire sa prière sans des ablutions particulières : en garda l'animal pendant six mois, et enfin il mourut à la grande satisfaction des habitants.

Les Mekkawys, comme les Turcs, sont en général exempts du vice de vol, et l'on entend rarement parler de crimes de ce genre, bien que pendant le hadj et dans les mois qui le précèdent et le suivent, la Mecque abonde en coquins qui sont tentés par la facilité d'ouvrir les serrures de ce pays.

Les rues sont pleines de mendiants et de pauvres hadjis que soutient la charité des passants, car les Mekkawys se regardent comme dispensés de ce devoir. On dit généralement dans l'Orient que la Mecque est le paradis des mendiants. Il se peut que quelques-uns d'entre eux mettent de côté un peu d'argent; mais le misérable aspect des autres montre combien leurs espérances ont dû être trompées. Le mendiant de l'Yémen ou de la Mecque est loin d'être humble. « Pensez à votre devoir comme pèlerin, s'écrie-t-il, Dieu n'aime pas ceux qui ont le cœur froid; donnez, et l'on vous



Afin de pouvoir visiter dans une chambre voisine les filles esclaves.....

donnera! « Telles sont les allocutions qu'ils adressent aux passants; et quand ils tiennent bien dans leurs mains l'aumône qu'on leur a faite, ils disent souvent, comme disait mon delyl : « C'est Dieu qui me donne cela, ce n'est pas vous. » Quelques-uns de ces mendiants sont extrêmement importuns, et semblent demander la charité comme s'ils y avaient légalement droit. Pendant que j'étais à Djidda, un mendiant de l'Yémen montait chaque jour sur un minaret après la prière de midi, et s'écriait d'une voix assez élevée pour qu'on l'entendît dans tout le bazar : « Je demande à Dieu 50 dollars, un habillement complet et une copie du Koran. O fidèles, entendez-moi! je vous demande 50 dollars, etc., etc. « Il répéta cette prière pendant trois semaines, quand enfin un pèlerin turc, frappé de la singularité de cet appel du mendiant, lui demanda s'il voulait recevoir 30 dollars et cesser ces cris, qui réfléchissaient un blâme sur tous les hadjis présents. « Non, dit le mendiant, je ne les prendrai pas, parce que je suis convaincu que Dieu m'enverra tout ce que je lui demande si instamment. » Il répéta encore sa supplication durant plusieurs jours, et le même hadji finit par lui donner toute la somme qu'il demandait; mais il n'en fut pas remercié.

Le schériff a un corps de musique militaire semblable à celui qui est entretenu par les pachas, composé de timbales, de trompettes, fifres, etc. Les musiciens jouent deux fois par jour devant sa porte, et pendant une heure chaque soir de la nouvelle lune.

On appelle aux noces des chanteuses et des danseuses de profession, qui ont, dit-on, de belles voix, et ne sont point de cette classe dissolue à laquelle les chanteuses et les danseuses appartiennent en Egypte at en Syrie. Les Mekkawys disent qu'avant l'invasion des Wahabites, on entendait tous les soirs des chanteuses dans les rues; mais que l'austérité de ces sectaires qui, bien que passionnés pour les chansons bédouines, désapprouvaient que les femmes chantassent en public, a causé le déclin de toutes les études musicales.

Les *sakas*, ou porteurs d'eau de la Mecque, dont la plupart sont étrangers, ont un chant qui est très touchant. Quand le soir ils répandent dans les tasses des mendiants l'eau que les riches leur ont achetée au sortir de la prière pour être distribuée ainsi en charités, ils s'écrient : *Sebyl Allah yaat chân! sebyl!* (Aux voies de Dieu! ô altéré! aux voies de Dieu!) Et alors ils se mettent à entonner une chanson dont l'air n'a que trois notes, aussi touchant qu'il est simple, et dont voici le sens : « Le paradis et le pardon feront le lot de celui qui vous donne cette eau. » *(El djenné* ou *moy fezaa li saheb el sebyl.)*

Je ne saurais décrire les fêtes d'un mariage telles qu'elles ont lieu à la Mecque, car je n'ai jamais assisté à aucune, mais j'ai vu porter la femme à la mai-

son de son époux, accompagnée de toutes ses amies. On n'emploie point ici, comme en Egypte en pareille occasion, le dais et la musique, mais on déploie un grand luxe d'habillements et de mobilier; la fête est somptueuse, et dure quelquefois trois ou quatre jours. L'argent que l'homme doit payer pour le femme est porté en cortége de la maison du futur chez le père de la fille. On porte cette dot par les rues sur deux tabourets, enveloppée d'un riche mouchoir, et couverte d'une étoffe de satin brodée. Devant les deux personnes qui portent ces tabourets, deux autres marchent tenant d'une main un flacon d'eau de rose, et de l'autre une cassolette sur laquelle on brûle toute sorte de senteurs et de parfums. Derrière eux viennent en une longue file tous les parents et les amis du jeune homme, vêtus de leurs plus beaux atours. La somme que l'on paie en échange d'une jeune fille varie à la Mecque de 43 à 100,000 dollars parmi les gens distingués, et dans la basse classe il est toujours de 10 à 20 dollars. On ne compte ordinairement que la moitié de cette somme, l'autre moitié reste en la possession du mari qui la paie au cas où il répudierait sa femme.

Les réjouissances pour la circoncision sont les mêmes qu'au Caire. On revêt après l'opération l'enfant des plus riches étoffes; on le place sur un cheval somptueusement harnaché, et on le promène ainsi dans toute la ville en procession, et précédé de tambours. Quant aux funérailles, elles ne diffèrent en rien de celles de l'Egypte et de Syrie.

Gouvernement de la Mecque.

Les territoires de la Mecque, de Taïef, de Gondafé qui se prolonge au sud jusqu'à Haly, sur la côte, et de Yembo, étaient, avant les conquêtes des Wahabites et des Egyptiens, sous les ordres du schériff de la Mecque, qui avait étendu son autorité sur Djidda, bien que cette ville fût nominalement séparée de ses domaines.

La succession au gouvernement de la Mecque n'était pas héréditaire comme chez tous les scheikhs bédouins, quoique le pouvoir demeurât dans la même tribu tant qu'elle conservait la prépondérance. Après la mort d'un schériff, son parent, fils, frère ou cousin, celui enfin qui avait le plus fort parti ou la voix publique en sa faveur devenait le successeur. Il n'y avait ni cérémonie d'installation, ni serment d'allégeance. Le nouveau schériff recevait les visites et les félicitations des habitants; son corps de musique jouait devant la porte, ce qui paraît être le signe de la royauté comme dans les pays noirs, et dès lors on prononçait son nom dans les prières publiques. Quoique une succession eût rarement lieu sans quelques contestations, il y avait en général rarement effusion de sang; et, bien que l'on cite quelques exemples de cruautés commises, les principes d'honneur et de bonne foi qui caractérisent les guerres des tribus du désert étaient en général respectés. Les rivaux faisaient leur soumission et restaient ordinairement dans la ville, ne se présentaient point aux levers des parents victorieux, mais ne craignant pas son ressentiment une fois la paix faite. Pendant la guerre, les droits de l'hospitalité étaient tenus pour aussi sacrés que dans le désert. Le *dakhil* ou réfugié était toujours respecté. En expiation du sang répandu de part et d'autre, on payait des amendes aux parents des morts, et on observait ces mêmes lois de représailles et de talion qui existent chez les Bédouins.

Le costume du schériff est le même que celui de tous les chefs de famille des schériffs qui habitent la Mecque. C'est ordinairement une robe de soie indienne, par-dessus laquelle est jeté un *abba* blanc de la plus belle qualité qui se fabrique à El-Ahsa, dans le golfe Persique; un châle de cachemire pour la tête, et pour les pieds des pantoufles jaunes ou des sandales. Je n'ai pas vu de schériff à la Mecque avec le turban vert. Ceux qui entrent au service du gouvernement ne sont élevés pour la guerre, portent en général des châles de couleur, et ceux qui sont dans la vie privée, ou occupés au service de la mosquée, ou qui s'appliquent à la loi, roulent autour de leur bonnet une bande de mousseline blanche. Les schériffs ont toutefois dans leur habillement un signe distinctif: c'est un haut bonnet de laine de couleur verte qu'ils entourent de mousseline ou de cachemire, et au-dessous le bonnet est en saillie de manière à garantir la figure des rayons du soleil. Comme cette coiffure est commode, les personnes âgées en font quelquefois usage; mais elle est loin d'être de mode générale.

Quand le schériff sort à cheval, il porte à la main un bâton court et mince nommé *metrek*, pareil à celui qu'emploient les Bédouins pour chasser devant eux leurs chameaux. Un cavalier qui se tient tout près de lui porte au-dessus de la tête du schériff un parasol dans le goût chinois avec des franges de soie à l'entour. C'est là la seule marque de royauté qui distingue le schériff quand il se montre en public, et même il n'en fait pas usage quand il va à pied.

Le schériff est supposé avoir sous sa juridiction toutes les tribus bédouines de la Mecque. Il est vrai que Ghaleb, dans la plénitude de son pouvoir, possédait une influence considérable sur ces tribus, sans cependant avoir une autorité directe. Ils regardaient le schériff avec ses soldats et ses favoris, comme un de leurs scheikhs entouré de ses adhérents. Dans ses dernières expéditions contre les Wahabites, il était accompagné de six ou huit mille Bédouins, qui se joignaient à lui comme ils seraient venus trouver un autre schériff, sans recevoir pour leurs services aucune paie régulière; mais suivant leurs chefs respectifs, dont Ghaleb s'assurait l'amitié par des présents.

Aux yeux de ceux qui ignorent la politique du désert, le gouvernement de la Mecque pourra sembler un peu singulier; mais tout s'expliquera aisément quand on admettra que le schériff est un scheikh bédouin que sa richesse et sa puissance ont conduit à s'arroger une domination arbitraire. Il a adopté les formes extérieures d'un gouverneur osmanli, mais il est strictement attaché aux anciens usages de sa nation. Autrefois, les chefs de famille de schériffs à la Mecque exerçaient le même influence que les pères de famille dans les campements bédouins. L'autorité du grand chef l'emporta par la suite, et les autres furent contraints de se soumettre; mais ils conservèrent à beaucoup d'égards les droits de leurs ancêtres. Le reste des Mekkawys fut alors considéré par ces grands en rivalité, non comme des égaux, mais comme des colons placés sous leur domination. C'est ainsi que les tribus des Bédouins combattent pour des villages qui leur paient certaines redevances, et dont les habitants sont regardés comme de beaucoup inférieurs à eux. Sous le gouvernement de Ghaleb, on vit souvent des luttes sanglantes s'engager dans la ville entre les habitants de divers quartiers, jaloux les uns des autres, ou ayant du sang à venger. Ils combattaient ainsi quelquefois pendant des semaines entières, avec des bâtons, des lances ou des poignards, mais jamais avec des armes à feu.

Les schériffs ou descendants de Mahomet, qui habitent la Mecque ou les environs, étant si souvent engagés dans les troubles civils, ont la coutume d'envoyer chaque enfant mâle, huit jours après sa naissance, dans la tente de quelque Bédouin du voisinage, où il est élevé avec les enfants du désert, et où il vit en vrai Bédouin jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, ou quand il sait monter un cheval; c'est à cette époque que son père le reprend. Pendant toute cette période, l'enfant ne va pas voir ses parents et n'entre jamais en ville, si ce n'est dans son sixième mois, où sa nourrice le porte pour faire une courte visite à sa famille, et le ramène immédiatement à la tribu.

L'enfant ne reste jamais plus de trente jours après sa naissance entre les mains de sa mère, et son sé-

jour parmi les Bédouins se prolonge quelquefois jusqu'à sa treizième ou quinzième année. Il devient par ce moyen familier avec tous les périls et toutes les vicissitudes d'une vie de Bédouin; son corps s'endurcit à la fatigue et aux privations, il acquiert là une parfaite connaissance de la langue bédouine, et une influence sur eux qui devient par la suite de beaucoup d'importance pour lui. Il n'y a pas de schériff, du plus haut au plus humble, qui n'ait été élevé parmi les Bédouins, et plusieurs d'entre eux sont même mariés à des filles du désert.

Les Bédouins dans la tente desquels un schériff a grandi ont de tout temps été traités par lui avec le même respect que son père, sa mère ou son frère; il leur donnait également ces titres et recevait d'eux les noms qui y correspondent. Toutes les fois qu'ils venaient à la Mecque, ils logeaient à la maison de leur nourrisson, de leur élève, et ne le quittaient jamais sans être comblés de ses présents. Il se considérait toute sa vie comme appartenant au campement où il avait passé ses jeunes années; il qualifiait ses habitants de *notre peuple* ou *notre famille*, prenait le plus vif intérêt à leurs diverses fortunes, et quand il en avait le loisir, il leur faisait souvent une visite pendant les mois du printemps, et les accompagnait quelquefois dans leurs courses et leurs guerres.

Le schériff Ghaleb montra toujours une attention extrême à ses Bédouins nourriciers toutes les fois qu'ils venaient le voir, et avait coutume de se lever et de les embrasser, bien que rien ne le distinguât du plus humble habitant du désert. Il arrivait souvent que les enfants des schériffs, ne pouvant être amenés à reconnaître dans la ville leurs véritables parents, s'échappaient quelquefois et allaient dans le désert retrouver les amis de leur enfance, les Bédouins.

La coutume dont je parle est très ancienne en Arabie. Mahomet fut élevé parmi des étrangers dans la tribu du Benissad, et quand on parle à la Mecque de cet usage encore suivi par les schériffs, on cite continuellement l'exemple du prophète; mais ils sont maintenant les seuls qui l'observent dans toute l'Arabie.

Les Bédouins nommés *Moualis*, originaires de l'Hedjaz, autrefois tribu puissante, mais dont le nombre est très faible aujourd'hui, et qui paissent leurs troupeaux dans le voisinage d'Alep, sont les seuls Arabes chez qui j'aie vu une pareille coutume. Il est passé en usage chez eux que le fils d'un chef doit être élevé dans la famille d'un autre individu de la même tribu, mais en général dans un campement différent, jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour se tirer d'affaire. L'élève appelle cette espèce de tuteur *morabby*, et lui montre la plus grand respect pendant toute sa vie.

Le peu de schériffs que j'aie vus avaient tous une figure mâle, et d'une expression distinguée. Ce sont des amis francs, dévoués, et des ennemis implacables : courtisans de la popularité, ils sont pénétrés d'un orgueil né avec eux, qui, à leurs yeux, les place de beaucoup au-dessus du sultan de Constantinople.

Il est de règle parmi les schériffs que les filles du chef régnant ne doivent jamais se marier, et tandis que leurs frères prient souvent dans les rues avec leurs camarades, dont ils ne se distinguent en rien, les malheureuses filles restent cloîtrées dans la maison de leur père. J'ai vu un fils du schériff Ghaleb, dont le père était alors en exil à Salonique, jouer devant la porte de sa maison; mais j'ai ouï dire que lorsque les fils du schériff régnant reviennent du désert à la Mecque, et ne sont pas assez grands encore pour paraître en public avec un air mâle, on les retient dans la maison ou dans la cour de leur père. Là ils ne sont vus que par les gens de l'intérieur, car ils ne doivent se montrer au peuple pour la première fois qu'à cheval et à côté de leur père. A partir de ce jour, ils sont considérés comme des hommes, ils se marient bientôt, et prennent part aux affaires publiques.

Climat et maladies de la Mecque et Djidda.

Le climat de la Mecque est brûlant et malsain : les rochers qui entourent cette étroite vallée interceptent le vent, particulièrement celui du nord, et reflètent les rayons du soleil de manière à en redoubler l'ardeur. Dans les mois d'août, de septembre et d'octobre, la chaleur est excessive. Pendant mon séjour à la Mecque, un vent étouffant envahit l'atmosphère durant cinq jours de septembre. La saison pluvieuse commence ordinairement en décembre; les pluies ne sont pas continuelles comme il arrive dans d'autres pays des tropiques, elles tombent seulement à des intervalles de cinq à six jours, mais alors avec une grande violence. Les pluies d'orage ne sont pas rares, même en été; les Mekkawys disent que les nuages qui viennent du côté de la mer sont ceux qui arrosent le terre le plus abondamment, tandis que ceux qui viennent de l'est, ou des hautes montagnes, produisent seulement quelques averses. Le besoin d'eau se fait très souvent sentir ici. J'ai entendu dire que, pendant cinq années consécutives, les grandes pluies furent très rares. Telle est, probablement, la principale raison de la pauvreté des Bédouins qui sont dans le voisinage, la plus grande partie de leur bétail mourant dans les années de sécheresse, faute de pâturage.

L'air de la Mecque est généralement très sec. Les rosées commencent à tomber dans le mois de janvier après quelques ondées; le contraire arrive à Djidda, où l'atmosphère, même pendant les plus grandes chaleurs, est humide; ce qui provient des vapeurs de la mer et des nombreux marais de cette côte basse. Cette humidité est telle que dans le mois de septembre, par un jour parfaitement chaud et serein, je trouvai mon vêtement de dessus entièrement mouillé pour avoir été exposé deux heures au grand air. Il y a d'abondantes rosées dans la nuit, pendant ce mois et celui d'octobre; d'épais brouillards paraissent sur la côte le soir et le matin. Pendant les mois d'été, le vent souffle généralement entre l'est et le sud, et tourne rarement à l'ouest et au nord. En septembre, le vent passe au nord, et y reste pendant tout l'hiver. Dans le Hedjaz comme sur la côte d'Egypte, le vent de nord-est est plus humide que tout autre, et tant qu'il domine, les dalles qui sont dans l'intérieur des maisons sont toujours couvertes d'humidité.

Les maladies les plus communes dans l'une et l'autre ville sont généralement les mêmes, et la côte du Hedjaz, parmi les pays de l'Orient, est peut-être le plus insalubre. Les fièvres intermittentes sont très communes, comme aussi les dyssenteries qui sont ordinairement terminées par un gonflement de l'abdomen, et souvent ont une issue fatale. Peu de personnes passent une année entière sans avoir une légère atteinte de ces maladies, et tout étranger paie son tribut à l'une d'elles, dans les premiers mois de sa résidence en ce pays. Les fièvres inflammatoires sont moins fréquentes à Djidda qu'à la Mecque, mais la première de ces villes est souvent visitée par une fièvre putride qui prend quelquefois le caractère de contagion.

Les plaies aux jambes, et particulièrement sur le tibia, sont très communes à la Mecque et à Djidda; mais plus encore à la dernière de ces deux villes, où l'humidité de l'atmosphère rend les guérisons plus difficiles. En effet, dans ce climat humide, la plus petite égratignure ou la morsure du moindre insecte, si elle est négligée, devient une plaie et bientôt une blessure. Rien n'est plus extraordinaire que de voir des hommes, allant et venant dans les rues, et dont les jambes portent des ulcères de cette espèce qui finissent, si on ne les soigne pas, par corroder l'os. Comme le traitement demande de la patience et du repos surtout, le peuple peut rarement y apporter à temps un remède; quand le mal s'est empiré cependant au point de rendre l'application des remèdes in-

dispensables, on trouve peu de bons chirurgiens, la fièvre se déclare, et souvent les malades périssent.

Le hadj ou pèlerinage.

Le temps est passé, et c'est probablement pour toujours, où les hadjis venaient en foule de toutes les parties du monde musulman pour visiter les lieux saints du Hedjaz. Une indifférence toujours croissante en fait de religion, et l'accroissement des dépenses qu'entraîne le voyage, détournent la plupart des mahométans de l'accomplissement de ce précepte de la loi qui enjoint à chaque musulman en état de le faire un pèlerinage à la Mecque, une fois au moins dans sa vie. Quant à ceux que des occupations indispensables retiennent chez eux, la loi autorise pour eux une substitution de prières; mais il est peu de fidèles qui se conforment même à cette injonction, ou bien on l'élude en donnant quelques dollars à un hadji qui, recevant de plusieurs personnes des commissions de cette espèce, renferme tous les noms de ses mandataires dans les prières qu'il ajoute aux siennes lorsqu'il est aux lieux saints. Quand la ferveur musulmane était plus ardente, les difficultés du voyage paraissant devoir ajouter au mérite de l'œuvre, on voyait beaucoup de pèlerins se réunir aux caravanes pour faire la route à pied; mais à présent la plupart des hadjis se dispensent de se joindre à une caravane, et ils arrivent par mer de l'Égypte ou du golfe Persique à Djidda, car les spéculations commerciales et lucratives sont le principal but du pèlerinage.

En 1814, beaucoup de hadjis étaient arrivés à la Mecque trois ou quatre mois avant l'époque prescrite par le hadj, afin de passer le ramadhan entier dans cette ville; on engage toujours ceux qui peuvent en faire la dépense à hâter leur arrivée dans la cité sainte. Vers le temps où l'on attendait les caravanes régulières, quatre mille pèlerins au moins, venus par mer de la Turquie, étaient déjà assemblés à la Mecque, et et l'on en comptait deux mille des autres contrées mahométanes. Des cinq ou six caravanes qui arrivent toujours à la Mecque quelques jours avant le hadj, deux seulement arrivèrent cette année, celles de Syrie et d'Égypte, la dernière entièrement composée de gens appartenant à la suite du commandant du hadj et de ses troupes, car aucun pèlerin n'était venu par la voie de terre quoique la route fût sûre.

La caravane syrienne a toujours été la plus considérable depuis le temps où les califes en personne accompagnaient de Bagdad les pèlerins. Elle part de Constantinople, et recueille les pèlerins du nord de l'Asie, en traversant l'Anatolie et la Syrie, jusqu'à ce qu'elle arrive à Damas, où elle séjourne pendant plusieurs semaines. Dans tout le cours de la route, de Constantinople à Damas, on prend tous les soins possibles pour la sûreté et la commodité de la caravane. Elle est accompagnée de ville en ville par la force armée des gouverneurs. À chaque station, des caravansérails et des fontaines publiques ont été construits par les premiers sultans, pour lui rendre plus facile la route qui se fait au milieu de continuelles réjouissances. À Damas, il est nécessaire de se préparer pour un voyage de trente jours, par le désert jusqu'à Médine, et les chameaux qui l'ont transportée jusqu'alors doivent être changés; car le chameau d'Anatolie n'est pas capable de supporter la fatigue d'un tel voyage. Presque chaque ville de la partie orientale de Syrie fournit ses bêtes à cet effet, et les principaux scheikhs bédouins des frontières de ce pays font de grands marchés de chameaux avec le gouvernement de Damas. On doit supposer que le nombre en est très grand, même quand la caravane est faible, si on considère qu'outre ceux qui portent les provisions pour les hadjis, les soldats et leurs chevaux, il y a des chameaux pour remplacer ceux qui pourraient manquer en route, et d'autres pour transporter la nourriture de ces animaux, aussi bien que les provisions que l'on dépose dans les châteaux qui s'élèvent sur la route du hadj, afin de lui fournir des subsistances au retour. Les Bédouins ont grand soin de ne pas trop charger les chameaux pour que le nombre nécessaire soit plus considérable. En 1814, bien que la caravane se composât de quatre ou cinq mille personnes au plus, y compris les soldats et les serviteurs, il s'y trouvait quinze mille chameaux.

La caravane syrienne est très bien réglée, quoique dans ce cas, comme dans toutes les affaires des gouvernements orientaux, les abus et les exceptions abondent. Le pacha de Damas ou un de ses officiers accompagne toujours cette caravane, et donne, en tirant un coup de fusil, le signal de la halte et du départ.

Quand on est en marche, un corps de cavaliers est en avant, et un autre en arrière est chargé de rallier les traînards. Les différentes troupes de hadjis qui se divisent par provinces et par villes se tiennent en colonne serrée : chacun connaît la position invariable qu'il occupe dans la caravane, et que l'on détermine suivant l'ordre des distances géographiques. Quand on campe, on observe exactement les mêmes dispositions : ainsi les gens d'Alep sont toujours placés près de ceux de Hems, etc. Ces mesures sont très nécessaires pour empêcher le désordre pendant les marches de nuit.

Les hadjis traitent en général avec un *mekowem* qui se charge de fournir les chameaux et les provisions nécessaires au hadj. Un détachement de vingt à trente pèlerins se met sous la surintendance d'un même mekowem qui a ses tentes et ses serviteurs et épargne aux hadjis toute espèce de fatigues et de soins sur la route. Leurs tentes, leur café, leur eau, leur déjeuner et leur dîner sont toujours prêts, et ils n'ont nullement à s'occuper de leurs paquets et de leurs bagages. Si un chameau vient à mourir, le mekowem doit en trouver un autre, et quelle que puisse être la pénurie des provisions, il doit toujours fournir aux voyageurs leurs repas journaliers.

Il est peu de pèlerins qui songent à faire le voyage à leurs risques et sur leurs propres chameaux, car s'ils ne sont pas spécialement protégés par la troupe ou le chef de la caravane, il leur est très difficile d'échapper aux mauvais traitements des mekowems dans les stations où l'on fait de l'eau, aussi bien que pendant la marche, ceux-ci s'efforçant d'empêcher par tous les moyens possibles les pèlerins de se passer d'eux, de façon qu'il n'y a que les hadjis riches et en position de se faire une compagnie de quarante ou cinquante personnes qui puissent se dispenser d'avoir recours au mekowem.

Le soir on allume des torches, et la distance à parcourir journellement est ordinairement franchie entre trois heures de l'après-midi et une heure ou deux après le lever du soleil le lendemain matin. Les Bédouins qui portent les provisions pour les troupes ne voyagent que le jour et en avant de la caravane, dont ils traverse le campement le matin, et ils sont eux-mêmes dépassés dans la nuit par la caravane à l'heure où ils goûtent à leur tour le repos. Il est moins fatigant de voyager avec ces Bédouins qu'avec le corps principal de la caravane, parce qu'on a au milieu d'eux le repos de la nuit régulièrement assuré, mais leur mauvaise réputation détourne beaucoup de voyageurs de se joindre à eux.

A chaque eau sur la route, on trouve un petit château et un grand bassin où les chameaux s'abreuvent. Les châteaux sont occupés par quelques hommes qui y tiennent garnison pour garder les provisions que l'on y dépose. C'est près de ces eaux, qui appartiennent aux Bédouins, que les scheikhs des tribus viennent trouver les caravanes pour recevoir le tribut accoutumé. L'eau est abondante sur la route, les stations ne sont pas éloignées de plus de dix, onze ou douze heures de marche, et dans l'hiver on trouve

fréquemment des mares d'eau de pluie. Les pèlerins qui peuvent voyager en litière, ou sur des selles de chameaux commodes, peuvent dormir la nuit et voyager sans beaucoup d'inconvénients; mais ceux qui, par pauvreté ou par avarice, suivent la caravane à pied ou se louent comme domestiques, meurent en assez grand nombre sur le chemin.

La caravane égyptienne qui part du Caire est soumise aux mêmes mesures d'ordre que celle de Syrie; mais elle est rarement égale en nombre, n'étant composée que d'Egyptiens et de l'escorte. La route est plus fatigante et plus périlleuse que celle de la caravane de Syrie, car en suivant la côte de la mer Rouge, elle traverse le territoire de quelques tribus sauvages et guerrières de Bédouins qui font souvent tous leurs efforts pour couper le passage à une partie de la caravane. Les eaux sont plus rares sur ce chemin que sur l'autre, car il se trouve quelquefois une distance de trois journées entre deux puits, et encore sont-ils peu abondants, et, à l'exception de deux ou trois, ils sont remplis de mauvaise eau.

Dans la caravane de 1816, un des grands du Caire avait cent dix chameaux pour le transport de son bagage et de sa suite, et huit tentes. Ses dépenses, pour l'aller et le retour, durent s'élever à 10,000 livres sterling. Il s'y trouvait aussi cinq cents paysans avec leurs femmes, tant de la Haute que de la Basse-Egypte, qui avaient été moins effrayés des fatigues et des dangers du désert que de la mer. Je vis avec eux une troupe de femmes publiques et de danseuses, dont les tentes et les équipages étaient des plus splendides de la caravane. Des pèlerins femelles de cette classe accompagnent également celle de Syrie.

La caravane de Perse est ordinairement escortée par les Arabes Adjils de Bagdad; mais un grand nombre de pèlerins viennent par mer. Ils s'embarquent à Basso pour Mokha, et s'ils arrivent à l'époque des vents alisés, ils viennent droit à Djidda, sinon ils se réunissent en caravane en suivant la côte d'Yémen.

J'estimai le nombre des personnes présentes à environ soixante-dix mille. Le camp avait environ de trois à quatre milles de long, et un ou deux de large. Il n'y a peut-être pas sur la terre un lieu où dans un si petit espace on entende une plus grande variété de langues. J'en comptai au moins quarante, et je ne doute pas qu'il n'y en eût bien davantage.

Quand l'attention est saisie par une telle multitude d'objets nouveaux, les instants s'écoulent rapidement Je n'avais eu que le temps de descendre de l'Arafat et d'aller et venir dans le camp, interrogeant les pèlerins, demandant aux hadjis de Syrie des nouvelles de mes amis, et aux Bédouins Syriens des détails sur leurs déserts, quand arriva midi. Les prières de cet instant du jour devaient être faites dans la mosquée de Nimréh, où les deux pachas s'étaient rendus à cet effet; mais le plus grand nombre des pèlerins se dispense de cette obligation, car personne ne s'inquiète si son voisin est ponctuel dans l'accomplissement des rites prescrits. Après midi, les pèlerins doivent se laver et se nettoyer le corps, au moyen de l'ablution complète que l'on nomme *ghossel*, et c'est principalement pour s'acquitter de ce devoir que de nombreuses tentes s'élèvent dans la plaine. Mais le ciel était nébuleux, froid même, ce qui engagea les neuf dixièmes des pèlerins, tout tremblants qu'ils étaient déjà sous leur léger ihram, à omettre ce rit et à se contenter de l'ablution ordinaire. Le moment de l'asr (trois heures de l'après-midi) approchait quand eut lieu la cérémonie du hadj qui avait attiré toute cette foule. Les pèlerins se précipitèrent vers la montagne d'Arafat, et bientôt elle fut couverte de toutes parts, et du haut au bas. A l'heure précise de l'asr, le prédicateur se montra sur la plate forme de la montagne et commença à parler à la multitude. Ce sermon, qui dure jusqu'au coucher du soleil, constitue cette sainte cérémonie du hadj que l'on nomme *khotbet-el-wakfe*, et un pèlerin, quoiqu'il ait visité les lieux saints de la Mecque, n'a réellement droit au titre de hadji que quand il a été présent à cette prédication. Comme la plus grande partie des assistants est nécessairement trop éloignée pour entendre, il suffit d'être à portée de la vue du prédicateur. Les deux pachas, avec toute leur cavalerie rangée en deux escadrons derrière eux, se placèrent après les lignes profondes des chameaux des hadjis auxquels se joignirent les gens du Hedjaz, et là ils attendaient dans un solennel et respectueux silence la fin du sermon. Plus loin du prédicateur était le schériff Yahia avec son petit corps de soldats que distinguaient plusieurs étendards verts déployés devant lui. Les deux mahmals ou chameaux saints qui portent sur leurs dos le haut édifice qui sert de bannière à chaque caravane, se frayaient difficilement un passage à travers les rangs de chameaux qui entouraient la montagne au sud et à l'est, vis-à-vis le prédicateur, et ils vinrent se placer au milieu de leurs gardes, directement sous la plate-forme qui lui faisait face (1).

Le prédicateur ou khatib, qui est ordinairement le kadhy de la Mecque, était sur un chameau richement harnaché, à qui l'on avait fait monter les degrés, car la tradition rapporte que Mahomet était toujours placé en cet endroit quand il s'adressait à ses disciples, pratique qu'imitèrent tous les califes qui se rendirent au hadj, et qui de là parlaient en personne à leurs sujets.

Toutefois ce Turc mollement élevé à Constantinople, non habitué à se tenir sur un chameau et ne pouvant parfaitement imiter en ce point le prophète bédouin, et le chameau devenant indocile, il fut bientôt obligé d'en descendre. Il lut son sermon dans un livre arabe qu'il avait entre les mains. A chaque intervalle de quatre ou cinq minutes, il s'arrêtait et tendait les bras pour implorer les bénédictions d'en haut, tandis que les multitudes assemblées autour de lui et devant lui agitaient les bords de leur ihram sur leurs têtes, et fendaient l'air des cris de *lebbeik, Allah humna, lebbeik* (nous voici à tes ordres, ô Dieu!). Ces ihrams, tous flottants sur les flancs de la montagne, où la foule vêtue de blanc était entassée, faisaient entièrement l'effet d'une chute d'eau, et les parasols verts dont étaient pourvus les milliers de hadjis assis sur leurs chameaux au-dessous de la montagne avaient quelque ressemblance avec une plaine verdoyante.

Pendant son sermon, qui dura environ trois heures, on vit constamment le kadhy s'essuyer les yeux avec un mouchoir; car la loi enjoint au kadhy ou prédicateur d'être touché et en état de componction. Toutes les fois que les larmes paraissent sur son visage, c'est un signe que le Tout-Puissant l'éclaire, et qu'il est disposé à entendre ses prières. Les pèlerins près de moi, qui couvraient ces larges blocs de granit épars sur les flancs de l'Arafat, se montraient en ce moment sous des aspects divers. Quelques-uns d'entre eux, les étrangers surtout, faisaient entendre des cris élevés, mêlés de sanglots, se frappaient la poitrine et se dé-

(1) Le mahmal est une haute machine de bois, creuse et en forme de cône avec un sommet pyramidal couvert de beau brocart de soie, ornée de plumes d'autruche, dans l'intérieur est un petit livre de prières et de charmes enveloppé dans une étoffe de soie. En route, il sert de bannière à la caravane, et au retour le livre de prières est exposé dans la mosquée El-Hassanein au Caire, où les hommes et les femmes de la basse classe vont le baiser et gagnent une bénédiction en s'y frottant le front. On n'y place rien autre chose que le livre de prières, pas même une copie du Koran. Makrizy, dans son Traité des califes qui ont fait le hadj en personne, dit Dhaker-Bebar-el-Bondokdary, sultan d'Egypte, fut le premier qui institua le mahmal en 670 environ. En l'an de l'hégire 730, la caravane de Bagdad amena le mahmal à Arafat sur le dos d'un éléphant. Je pense que cette coutume remonte à la bannière de bataille des Bédouins, nommée *Merkab and otfe*, qui ressemble au mahmal en ce que c'est également une haute machine de bois placée sur des chameaux.

A. M.

claraient les plus grands des pécheurs devant le Seigneur ; d'autres, mais c'était le plus petit nombre, se tenaient dans une réflexion et une adoration muettes, et les larmes dans les yeux. Pendant ce temps, plusieurs habitants du Hedjaz, et des soldats de l'armée turque, causaient et plaisantaient ; et toutes les fois que les pèlerins plus recueillis agitaient leur ihram, ils faisaient des gestes violents, comme pour tourner en ridicule cette cérémonie. En arrière, sur la montagne, je remarquai plusieurs groupes d'Arabes et de soldats qui étaient à fumer paisiblement leurs narghylés ; et dans une grotte voisine était une femme publique qui vendait du café, et dont les visiteurs par leurs éclats de rire et leur conduite turbulente, interrompaient fréquemment les ferventes dévotions des pèlerins qui se trouvaient près d'eux. Je vis grande quantité de fidèles en vêtements ordinaires. Vers la fin du sermon, la plus grande partie de l'assemblée paraissait fatiguée, et beaucoup de gens descendirent de la montagne avant que le prédicateur eût fini son discours. On doit remarquer que la foule qui se pressait sur la montagne n'était composée que d'hommes du commun, en grande partie, et que les pèlerins de quelque importance étaient restés dans la plaine montés sur leurs chevaux ou sur leurs chameaux.

Le soleil commença enfin à descendre derrière les montagnes de l'ouest ; le kadhy ayant alors fermé son livre, reçut une dernière salve de *lebbeik !* et les foules se précipitèrent de leur station sur la montagne afin de quitter Arafat. Il est réputé méritoire de hâter le pas en cette occasion, et plusieurs personnes courent à toutes jambes en ce moment ; c'est ce que les Arabes appellent *Addofa min Arafat*. Dans les anciens temps, quand les caravanes d'Égypte et de Syrie se trouvaient de nombre à peu près égal, de sanglantes disputes avaient lieu chaque année à cette occasion, chaque caravane s'efforçant de passer et de procurer les honneurs du pas à son mahmal. La même chose arrivait quand les mahmals s'approchaient de la plate-forme au commencement du sermon, et l'on a vu souvent deux cents hommes périr dans les combats engagés pour soutenir l'honneur de la caravane. A présent, la puissance de Mohammed-Ali l'emporte, et la caravane syrienne montre une grande humilité.

Les caravanes réunies et la masse des pèlerins s'avançaient alors d'un pas lent sur la plaine ; car chaque tente avait été pliée d'avance pour que l'on pût être prêt en ce moment. Les pèlerins se pressèrent de passer entre les Aalemeïn, et la nuit vint avant qu'ils eussent atteint le défilé d'el-Mazoumeïn. On alluma alors des torches sans nombre ; car on en portait vingt-quatre devant chacun des pachas, et les étincelles de feu qui en jaillissaient volaient au loin sur la plaine. Les décharges de l'artillerie étaient continuelles, les soldats tiraient des coups de fusil, la musique militaire de chaque pacha jouait, les officiers et les pèlerins lançaient des fusées volantes, tandis que le hadj marchait à pas pressés dans le plus grand désordre, au milieu d'une clameur assourdissante, pour sortir du défilé de Mazoumeïn, se dirigeant sur Mezdelifêh, où tout le monde fit halte après deux heures de marche. On n'observa ici aucun ordre de campement, et chacun s'étendit à l'endroit où il se trouvait ; car on ne dressa point d'autres tentes que celles des pachas et de leur suite, devant lesquelles se déployait une illumination de lampes en forme de hautes arcades, qui continua de resplendir toute la nuit, pendant que le feu de l'artillerie roulait sans interruption.

Dans l'incroyable confusion qui accompagna le départ du hadj de la plaine d'Arafat, beaucoup de pèlerins avaient perdu leurs chameaux, et appelaient à haute voix leurs chameliers en les cherchant dans la plaine ; j'étais moi-même de ce nombre. Je fus donc obligé d'aller à pied à Mezdelifêh, et de dormir sur le sable, n'ayant d'autre couverture que mon hiram, après avoir cherché mes gens pendant trois heures.

En arrivant à Wady-Muna, chaque nation campe sur le point que l'usage lui a assigné lors du retour du hadj. Après avoir déposé leurs bagages, les hadjis se hâtèrent de jeter des pierres au diable, comme la loi le prescrit. On dit qu'Abraham ou Ibrahim, revenant du pèlerinage à Arafat, trouva à son arrivée à Wady-Muna le diable (Eblys) qui se présenta devant lui à l'entrée de la vallée, pour lui interdire le passage. Alors l'ange Gabriel, qui accompagnait le patriarche, lui conseilla de lancer des pierres à Eblys, ce qu'il fit ; et après sept pierres jetées sur lui, le diable se retira. Quand Abraham fut au milieu de la vallée, le démon lui apparut encore, et enfin il le retrouva à l'extrémité opposée ; mais le même nombre de pierres le repoussa toujours. Suivant Azraky, les Arabes idolâtres, en commémoration de cette tradition, avaient la coutume de jeter des pierres dans cette vallée quand ils revenaient du pèlerinage. Mahomet, qui fit de cette cérémonie une des principaux devoirs des pèlerins, augmenta le nombre de pierres, et de trois seulement qui étaient nécessaires avant lui, il le porta à sept. Aux trois idoles que les anciens Arabes avaient élevées sur les endroits où le diable s'était montré, Mahomet substitua trois piliers massifs de pierre, qui ont à peu près la forme d'un autel, et que l'on nomme *djamret-el-awla*, *djamret-el-aousat*, et *djamret-el-sofala*, *el-aksa* ou *el-akaba*. Chacun de ces petits édifices est le but des sept petites pierres qu'y jettent les pèlerins, et dont la grosseur ne doit pas dépasser celle d'une fève. On conseille aux hadjis de les ramasser dans la plaine de Mezdelifêh ; mais ils peuvent également les prendre dans la vallée de Muna, et beaucoup de personnes, quoique la loi le défende, ramassent celles qui ont déjà servi.

Après la cérémonie des pierres terminée, les pèlerins tuent les animaux qu'ils amènent pour le sacrifice, et tous les mahométans, dans quelques parties de la terre que ce soit, doivent à cette époque accomplir le même rit. Il y avait pour cette occasion six ou huit mille moutons et chèvres sous la garde des Bédouins. L'acte du sacrifice n'est accompagné d'aucune autre cérémonie que de celle de tourner la tête de la victime du côté de la kible (1) ou kaaba, et de dire en lui coupant la gorge : « Au nom du Dieu très miséricordieux ! O Dieu suprême ! *Bismillah irrahman, irrahim ! Allahou akbar !* » Tout lieu est convenable pour ces sacrifices que l'on accomplit sur tous les points de Wady-Muna ; mais l'endroit de prédilection est un rocher très uni qui s'élève à l'extrémité occidentale de la vallée, et où plusieurs milliers de moutons furent tués dans l'espace d'un quart d'heure (2).

Aussitôt les sacrifices terminés, les pèlerins envoyèrent chercher des barbiers ou se rendirent à leurs boutiques qui se trouvaient rangées au nombre de trente ou quarante, près du lieu favori du sacrifice. Ils se firent raser la tête, hormis les schafeïs qui ne s'en font raser qu'un quart, et réservent les trois autres quarts pour n'être accommodés qu'après la visite à la kaaba, lors de leur retour à la Mecque. Ils mirent alors l'ihram de côté, et reprirent leurs vêtements ordinaires ; ceux qui en avaient le moyen vêtirent des habits neufs, car c'était le jour de la fête. Le pèlerinage était alors terminé ; tous les hadjis échangeaient des félicitations et des vœux pour que l'accomplissement du hedj fût agréable à la Divinité. *Tekabbel Allah* (3) ! était sur toutes les bouches, et

(1) La *kibla* est le point vers lequel tout musulman se tourne, sur quelque point de la terre qu'il se trouve pour dire sa prière : c'est toujours la kaaba qui est le centre d'adoration. M. A.

(2) Kotheddin rapporte que quand le calife Mokteour fit le pèlerinage vers l'an de l'hégire 450, il sacrifia dans cette seule journée quarante mille chameaux ou vaches et cinquante mille moutons. Même à présent, toute personne riche tue un chameau. Cette boucherie peut se faire par procuration. A. M.

(3) Que Dieu l'accepte ! A. M.

chacun paraissait content; telle n'était point tout-à-fait ma position, car tous mes efforts pour retrouver les chameaux avaient été jusqu'ici infructueux; et tandis que les autres pèlerins avaient repris leur costume habituel, j'étais obligé de continuer la route en ihram. Par bonheur ma bourse, que suivant la coutume des pèlerins j'avais suspendue à mon cou, car l'ihram est sans poche, m'avait mis à même d'acheter un mouton pour le sacrifice et de payer un barbier. Ce ne fut que vers le coucher du soleil que je retrouvai mes gens qui avaient campé sur la montagne septentrionale et avaient aussi été dans la plus grande anxiété sur mon compte.

Les pèlerins restent encore deux jours à Muna pour y jeter des pierres, et ce n'est que le 12, dans l'après-midi, que le hadj revient à la Mecque. Muna est une vallée étroite, et qui a une longueur de quinze cents pas en ligne droite de l'ouest à l'est, et sur chaque côté de laquelle s'élèvent des rochers de granit, arides et presque à pic. Vers le milieu de la vallée, et de chaque côté du chemin, est une ligne de bâtiments ruinés la plupart; ils appartiennent aux Mekkawys ou aux Bédouins de Koreisch qui les louent pendant les trois dernières journées du hadj, et le reste de l'année le village de Muna est inhabité. A l'extrémité orientale de la vallée est une maison que le schériff régnant occupe pendant ces trois jours: elle était alors habitée par les femmes de Mohammed-Ali, le schériff Yahia étant retourné à la Mecque aussitôt après avoir quitté l'ihram.

Dans l'espace découvert, devant la maison du schériff et les habitations des Mekkawys, est située la mosquée nommée *Mesdjed-el-Kheif*: c'est un bâtiment solide, dont la vaste cour est entourée d'une muraille haute et forte. Au milieu de la cour est une fontaine publique couverte d'un petit dôme, et le côté de l'ouest où est placée la chaire est occupé par une colonnade formée d'un triple rang de colonnes. Cette mosquée est très ancienne; elle a été bâtie dans l'origine par le fameux Salah-ed-Din en 559, et Kaïd-Beg, sultan d'Égypte, l'a rebâtie telle qu'elle est actuellement en 874. On rapporte qu'Adam y est enterré, et qu'au pied d'une montagne qui s'élève derrière est édifice Mahomet eut plusieurs révélations.

Sur la déclivité de la montagne au nord, nommée *Djibel-Thebeir*, est un lieu visité par les pèlerins; c'est celui où Abraham, comme le disent quelques traditions, demanda à Dieu la permission d'offrir son fils en sacrifice. On y montre un bloc de granit fendu en deux, sur lequel tomba le couteau d'Abraham, au moment où l'ange Gabriel lui montra le bélier qui se trouvait près de lui. C'est en commémoration de ce sacrifice que les fidèles, après la fin du hadj, font une véritable boucherie de victimes. Les commentateurs de la loi ne s'accordent pas toutefois sur le point de savoir quelle était la victime qu'Abraham offrait à Dieu: quelques-uns disent que c'était Iakoub (Jacob), mais le plus grand nombre veut que ce soit Ismaïl.

C'est dans une petite maison située à l'extrémité de la vallée du côté de la Mecque que le schériff accomplit le sacrifice et quitte l'ihram; on m'a dit que dans une vallée latérale qui conduit de ce point à Djibel-Nour, est une mosquée nommée *Mesdjed-el-Achra*, où les disciples de Mahomet étaient dans l'usage de prier, mais je ne la vis point.

Chaque division de hadjis a, comme à Arafat, son lieu de campement déterminé dans Wady-Muna; mais l'espace est ici beaucoup plus resserré. Le hadj égyptien s'arrêta près de la maison du schériff, où Mohammed-Ali avait aussi sa tente dans le voisinage de sa cavalerie. Deux grands vases de cuir, toujours pleins d'eau, étaient placés devant la tente pour l'usage des hadjis. A peu de distance de là, vers la Mesdjed-el-Kheif était la tente de Soleiman, pacha de Damas, dont la caravane était campée sur le côté opposé du chemin. Devant sa tente se déployait une batterie de dix pièces de campagne qu'il avait amenées de Damas: on en comptait douze près de la tente de Mohammed-Ali. La plupart des pèlerins s'étaient dispersés sur la plaine inégale et raboteuse, qui s'étend derrière le village dans le nord.

Les tentes des Mekkawys étaient disposées très proprement, et comme c'était alors la fête, hommes, femmes et enfants étaient dans leurs plus beaux habits. Peu de pèlerins s'aventurèrent la nuit à dormir, car les voleurs abondent à Muna; deux ayant été pris et emmenés devant Mohammed-Ali, furent décapités. Leurs corps mutilés restèrent étendus devant sa tente pendant les trois jours, avec une sentinelle pour empêcher leurs amis de les emporter. Ces spectacles ne font naître dans l'âme d'un Osmanli ni dégoût ni horreur; la fréquence de pareilles scènes endurcit ses sentiments et le rend impénétrable aux émotions de la pitié. J'ai entendu un Bédouin, ami probablement d'un des tués, et qui se tenait près des cadavres, s'écrier: « La miséricorde de Dieu sur *eux*, mais qu'il n'ait point pitié de celui qui les a mis à mort! »

La rue qui s'étend dans toute la longueur de Muna était alors convertie en marché et en foire. Chaque coin de terrain vague était occupé par des auvents ou des échoppes construites en nattes; ou bien par de petites tentes disposées à l'intérieur comme des boutiques. On y avait apporté toutes sortes de provisions de la Mecque, et en opposition à la coutume strictement observée dans les autres pays musulmans, de s'abstenir du commerce pendant les jours de fête, les négociants, les marchands et les courtiers étaient activement occupés d'affaires. Les négociants arrivés avec la caravane de Syrie commencèrent à traiter pour les marchandises de l'Inde; ils allaient de côté et d'autre, montrant les échantillons des articles qu'ils avaient apportés et qui se trouvaient dans leurs magasins à la Mecque. De pauvres hadjis en grand nombre criaient de côté et d'autres leurs petites pacotilles qu'ils portaient sur la tête, et comme toutes ces transactions avaient pour théâtre une seule rue, le mélange de nations, de costumes et de marchandises était plus frappant encore qu'à la Mecque (1).

Dans l'après-midi du premier jour de Muna, les deux pachas se firent visite, et leur cavalerie manœuvra devant leur tente. Parmi les troupes de Soleiman-Pacha, on remarquait environ soixante tembonrek: ce sont des artilleurs montés sur des chameaux, et qui ont devant eux un petit pierrier qui tourne sur un pivot fixé au pommeau de la selle du chameau. Ils font feu au trot, et l'animal supporte avec une grande tranquillité le choc que doit occasionner le coup. La cavalerie syrienne se composait de quinze cents hommes, principalement Delhys, car il n'y a pas un homme d'infanterie avec la caravane. Soleiman-Pacha parut ce jour-là dans un très brillant équipage. Tous ses gardes-du-corps étaient vêtus d'étoffes richement brodées, étincelantes d'or, et très bien montés.

Après que les deux pachas eurent échangé leur visite, leurs officiers suivirent leur exemple et furent admis à leur baiser les mains, et alors ils reçurent un présent en argent, proportionné au rang de chacun d'eux. Le kadhy, de riches marchands de la Mecque, et des grands personnages d'entre les pèlerins eurent également l'honneur de se présenter aux pachas, et chacune de ces visites dura environ cinq minutes.

(1) Le pèlerinage chez les Arabes idolâtres coïncidait toujours avec une grande foire connue à la Mecque. Dans le mois qui précédait le pèlerinage ils visitaient quelques foires environnantes; savoir: celle d'Okadh, les marchés de la tribu de Kenanih, de Médine et Zou-el-Medjaz: les marchés de la tribu d'Hodeil, de Matcha et celui du Beni-Lazed. Après avoir passé le temps en divertissements à ces foires, ils se rendaient au hadj, à Arafat, puis ils revenaient à la Mecque, où s'ouvrait alors une autre grande foire. A Arafat, à Muna, au contraire, ils s'abstenaient scrupuleusement de tout trafic, mais le Koran a permis (chap. II) de trafiquer même pendant le jour du hadj. Du moins les commentateurs l'ont entendu ainsi. A. M.



La mosquée abonde en volées de pigeons sauvages que l'on regarde comme la propriété du temple.

Pendant ce temps une foule immense était assemblée en un vaste demi-cercle autour de leurs tentes ouvertes. Dans l'après-dîner, des pèlerins nègres conduits par un chef traversèrent la foule et vinrent aussi se présenter devant le pacha, qui était seul, fumant assis sur un sofa dans un coin de sa tente; ils le saluèrent avec assurance, et lui souhaitèrent joie et prospérité après l'accomplissement de son voyage. Le pacha, en retour, leur donna quelque monnaie d'or. Ils tentèrent la même visite auprès de Mohammed-Ali-Pacha, mais celui-ci ne leur fit donner, en remercîments de leurs vœux, que des coups de bâton sur le dos par la main de ses officiers. Parmi les curiosités qui attiraient l'attention de la foule était un carrosse appartenant à la femme de Mohammed-Ali, lequel était placé sous la grande porte de la maison du schériff. Cette voiture avait été embarquée sur un navire qui l'avait amenée jusqu'à Djidda, afin que la femme du pacha pût s'en servir pour faire le voyage de la Mecque et d'Arafat, sa personne étant, suivant l'usage, complétement cachée. Elle était attelée de deux beaux chevaux, et par la suite on la vit souvent circuler dans les rues de la Mecque.

A la nuit, toute la vallée fut éclatante, toutes les maisons étant éclairées, et le devant des tentes des pachas brillamment illuminé. Les Bédouins avaient allumé de grands feux de joie sur le sommet de leurs montagnes. Le bruit du canon se fit entendre toute la nuit : des feux d'artifice furent tirés, et plusieurs habitants de la ville lancèrent aussi des fusées volantes.

Le second jour de la fête à Muna se passa comme le premier; mais les carcasses putréfiées des moutons devinrent très incommodes dans quelques parties de la vallée, un très petit nombre des plus riches pèlerins ayant pu consommer les victimes qu'ils avaient tuées. Les Hanefys ne sont pas autorisés par les lois de leur secte à manger plus de la huitième partie d'un mouton. Alors le reste de la viande devient le partage des plus pauvres pèlerins, et les entrailles sont jetées de côté et d'autre dans la vallée et dans les rues. Les nègres et les Indiens étaient occupés à couper en tranche la chair des moutons et à la faire sécher pour leurs provisions de voyage.

Ce jour-là plusieurs hadjis dirent leurs prières dans la Mesdjed-el-Kheif, que je trouvai encombrée de pauvres Indiens qui s'y étaient établis; le pavé était couvert d'une couche épaisse de charognes, et on voyait pendues à des cordes tordues entre les colonnes des tranches de viandes qui séchaient. La vue et l'odeur étaient également répugnantes, et plusieurs hadjis parurent surpris que l'on tolérât de pareilles indécences.

Le 12 de zoulhadj à midi, immédiatement après



La plaine contenait de vingt à vingt-cinq mille chameaux.

avoir jeté les vingt-une dernières pierres, les hadjis quittèrent Muna et retournèrent à la Mecque, en montrant le contentement qu'ils éprouvaient par des chants, des conversations animées et des rires. C'était un contraste parfait avec le morne silence de chacun, quatre jours auparavant, durant ce même trajet. En arrivant à la Mecque, le pèlerin doit encore une visite à la kaaba, qui a, dans l'intervalle, été revêtue du nouveau voile noir qu'on lui a apporté du Caire.

On n'atteste par aucun certificat en forme que les hadjis ont bien réellement visité la Mecque, comme on le fait pour Jérusalem; mais beaucoup d'entre les grands achètent quelques dessins de la ville, et l'on y annexe une déclaration signée de quatre témoins, portant que les acheteurs sont bien réellement hadjis. C'est encore un titre envié que celui de khadim-el-merdjed, ou serviteur de la mosquée, et il se paie 30 dollars environ. C'est le schériff et le kadhy qui en délivrent le diplôme moyennant cette somme. Les chrétiens même sont admis à demander et à obtenir ce privilége; les habitants des côtes et des îles de l'Archipel grec le recherchent surtout; car le certificat qui le constate est respecté par les plus déterminés pirates.

Après le retour des hadjis de la vallée de Muna, la rue principale de la Mecque devient presque impraticable, tant la foule y est grande. Les marchands hadjis de Syrie y louent des boutiques et tirent le meilleur parti possible du peu de temps qui leur reste pour leurs transactions de commerce. Chacun achète des provisions pour la route, et du plus élevé au plus humble, tout le monde ne pense qu'à gagner de l'argent. Les deux caravanes quittent ordinairement la Mecque le 23 de soulhadj, après un séjour de dix jours dans cette ville; mais cette année la caravane d'Égypte, qui n'était composée que de troupes, fut retenue par Mohammed-Ali pour l'assister dans sa campagne contre les Wahabis, et l'on renvoya par mer à Suez le Mahmal ou chameau sacré, circonstance qui avait lieu pour la première fois. La caravane de Syrie ne quitta pas la Mecque avant le 29 de soulhadj, et la fatigue continuelle qu'avaient éprouvée les chameaux fit qu'il en mourut au retour beaucoup de faiblesse dans le désert.

Ayant appris que l'argent que j'avais demandé au Caire, lors de mon arrivée à Djidda, avait été reçu dans cette dernière ville, je partis pour m'y rendre le 1er décembre, et j'y restai sept jours. Il y avait là autant de mouvement qu'à la Mecque, car les pèlerins campaient dans les rues; mais ce fut bien différent lors de mon retour à la Mecque, le 8 ou 9 décembre, car je n'y trouvai plus guère que des mendiants, si nombreux et si fatigants, que les hadjis restaient chez eux tout le jour pour éviter ces importunités. Ces

mendiants faisaient leurs provisions pour retourner chez eux, et des pèlerins d'une apparence plus respectable se joignaient à eux, parce qu'ils avaient dépensé tout leur argent pendant le hadj. Mon intention était de me réunir à la caravane de Syrie pour me rendre à Médine; cependant je fis comme plusieurs autres hadjis, et je m'arrangeai avec un Bédouin de la tribu de Harb pour avoir deux de ses chameaux. Il vaut beaucoup mieux, pour plus d'une raison, voyager avec les Bédouins qu'avec les gens des villes, sur cette route qui traverse le désert; mais au moment même du départ, le bruit s'étant répandu que Mohammed-Ali n'attendait que l'instant où tous les chameaux se trouveraient réunis pour s'en emparer, une terreur se mit parmi les chameliers bédouins, et je ne pus retrouver les gens avec qui j'avais traité.

Le conducteur de la caravane de Damas distribua toujours à l'instant de partir une certaine quantité de provisions aux pauvres. Soleiman-Pacha avait à cet effet entassé plus de deux cents charges de chameau près de sa tente, et quand il donna le signal, en montant à cheval, la foule se précipita dans le plus grand désordre sur ces provisions; mais un détachement d'environ quarante pèlerins nègres s'assura une partie de ces aumônes, au moyen de bâtons dont ils étaient armés.

Je fus donc obligé de rester à la Mecque un mois entier après le départ du hadj, pour attendre une nouvelle occasion. J'aurais pu me rendre de Djidda à Yembo par la mer, et de cette ville à Médine; je préférais faire le voyage par terre. La guerre des Wahabis rendoit les occasions rares. Enfin, dans les premiers jours de janvier, Mohammed-Ali ayant défait ces sectaires à Byssel, dans le voisinage de Taïef, la grande caravane pour Médine, qui se préparait depuis longtemps, partit le 15 de ce mois.

Une fois que la caravane de Syrie est hors de la Mecque, cette ville paraît déserte. Il n'y restait plus qu'un quart de ses brillantes boutiques; et dans les rues, où quelques semaines auparavant il fallait se faire jour presque de force à travers la foule, on ne voyoit pas un seul hadji, hormis quelques rares mendiants qui élevaient leurs voix plaintives vers les maisons qu'ils supposaient encore habitées. Des immondices jonchaient toutes les rues, et personne ne paraissait disposé à les enlever. Les abords de la ville étaient encombrés de carcasses de chameaux morts, dont les exhalaisons infectaient l'air, même au centre de la ville, et sans aucun doute contribuaient aux nombreuses maladies courantes à cette époque. Plusieurs centaines de ces carcasses étaient étendues autour des réservoirs du hadj, et les Arabes qui habitent cette partie de la Mecque ne sortaient jamais sans se boucher les narines avec de petits tampons de coton qu'ils portaient suspendus au cou par un fil (1); mais ce n'était pas tout encore. A cette époque, les habitants de la ville sont dans l'habitude de vider les fosses d'aisance, et trop indolents pour en porter le contenu hors de l'enceinte de la ville, ils se bornent à creuser un trou dans la rue, devant la porte de leur maison, et ils les y déposent, puis ils couvrent ce creux d'une seule couche de terre. On peut aisément se figurer les conséquences de cet usage.

Les fêtes des mariages et des circoncisions suivent le hadj, comme je l'ai remarqué, et ce sont des occasions qui ne tardent pas à enlever aux Mekkawys ce qu'ils peuvent avoir gagné avec les pèlerins; mais je vis encore plus de processions de morts que de processions de noces. Beaucoup de hadjis, déjà malades des fatigues de la route et du froid que l'ihram leur a laissé prendre, meurent à la Mecque. S'ils ont quelque parent ou compagnon, celui-ci emporte ce que possédait le mort, au moyen d'un droit qu'il paie au kadhy; mais s'il est seul, le kadhy et le schérif sont ses héritiers, et ces héritages ne sont pas une source de revenus sans importance.

(1) Les Arabes en général sont beaucoup plus susceptibles que les Européens pour la moindre odeur qui affecte l'odorat. C'est là une des principales raisons de la répugnance que témoignent les Bédouins à entrer dans une ville. Ils croient que les mauvaises odeurs attaquent la santé en entrant dans les poumons par les narines, et c'est cette crainte, plus encore que la sensation désagréable, qui fait que souvent on voit les Bédouins et les Arabes se couvrir le nez avec les pans de leurs turbans quand ils vont dans les rues. A. M.

Voyage de la Mecque à Médine.

Le 15 janvier 1815, je quittai la Mecque avec une petite caravane de hadjis qui allaient visiter le tombeau du prophète, et nous partîmes de la plaine de Scheikh-Mahmoud à neuf heures du soir, car ce voyage, comme celui de la Mecque, se fait de nuit.

Après avoir marché une heure et quart, nous passâmes devant l'Omra; jusque-là, la route est pavée sur beaucoup de points avec de grandes pierres, particulièrement aux montées, et nous traversâmes des vallées de sable entre des chaînes irrégulières de montagnes basses, où croissent quelques arbrisseaux et quelques acacias rabougris. La route, à peu d'exceptions près, est parfaitement unie.

A cinq heures de la Mecque, nous vîmes un bâtiment ruiné nommé *el-Meimounieh*, avec le tombeau d'un saint, et tout auprès un puits d'eau douce et un *birket* ou réservoir bâti en pierres; un petit édifice attenant au tombeau sert de khan aux voyageurs. Depuis la Mecque, nous avions toujours marché dans le nord-ouest; mais nous montâmes alors une montagne rapide que les caravanes ne peuvent pas traverser, et nous nous rendîmes par le nord-nord ouest à Wady-Fatméh, où nous arrivâmes au petit jour.

Le 16 janvier nous fîmes halte à l'endroit où la caravane des pèlerins se repose un jour avant d'entrer à la Mecque, dans cette partie de la vallée de Fatméh nommée *Wady-Djemmoum*. Wady-Fatméh est une terre basse, abondante en puits et en sources, et cultivée en certaines parties, surtout à l'est. Cette culture se compose principalement de dattiers qui approvisionnent les marchés des deux villes voisines, et de légumes qui sont transportés toutes les nuits à dos d'âne à la Mecque et à Djidda; on y cultive aussi une petite quantité de froment et d'orge. Parmi les bouquets de dattiers on voit quelques huttes arabes appartenant aux gens qui cultivent le sol, et qui sont principalement de la tribu de Lahyan. Les plus riches d'entre ces Arabes tiennent à la tribu des schériffs de la Mecque, nommés *Dwy-Barukat*, qui demeurent en ce lieu comme des Bédouins, sous des tentes et dans des huttes. Ils ont peu de bestiaux; leurs vaches, comme toutes celles de l'Hedjaz, sont petites, et ont une bosse entre les épaules. Wady-Fatméh est remarquable encore par ses nombreux arbres à henné, dont les fleurs odorantes, étant réduites en poudre, sont employées par les Orientaux pour se teindre la paume de la main, la plante des pieds et les ongles des pieds et des mains. On vend à la Mecque le henné de cette vallée aux hadjis dans de petits sacs de cuir rouge, et plusieurs au retour en portent en cadeau à leurs parents. Il est probable que les *Oaditæ* de Ptolémée étaient les habitants de cette vallée ou Wady.

Nous quittâmes notre lieu de repos à trois heures de l'après-midi, et il nous fallut une heure pour traverser la vallée vers le nord : de là, la route du hadj, que nous suivîmes, s'élève légèrement entre les montagnes, par des vallées pleines d'acacias, dans la direction du nord-ouest. Au bout de deux heures le pays s'ouvre, les arbres dominent, et l'on appuie un peu vers l'ouest.

Quoique la route de la Mecque à Médine fût considérée comme sûre, même pour les caravanes sans armes, comme l'était la nôtre, cependant les traînards sont toujours exposés, et je faillis en faire l'expé-

fiença. Nous voyageâmes une grande partie de la nuit sur une plaine de gravier, plutôt que de sable, où croissent parmi les acacias quelques arbres âchour (*asclepias gigantea*). Cette terre se nomme *Barka*. Après une marche de sept heures nous fîmes halte à El-Kara.

Bientôt nous arrivâmes à un lieu nommé Kholeïs situé dans une vaste plaine, sur plusieurs points de laquelle on voit des bouquets de dattiers et des champs où l'on cultive le *dhourre*, le *bemyeh* et le *dekken*. Quelques hameaux épars sont compris sous la domination générale de Kholeïs, et le plus grand, qui se nomme *Essouk*, ou lieu de marché, est l'endroit où campe le hadj. Un petit ruisseau tiède, qui commence son cours près du Souk, va se verser du village dans un petit birket, maintenant ruiné, et arrose ensuite la plaine. Près du birket on voit aussi les ruines d'un sebyl (1).

Le village Essouk contient cinquante maisons environ, toutes bâties en terre et très basses. Sa rue principale est bordée de boutiques tenues par les gens de Kholeïs, et que fréquentent tous les Arabes du voisinage. Les principales denrées en vente étaient des dattes du Dhourra, de l'orge et du riz. On y voyait aussi quelques épices, des drogues et l'écorce d'un arbre qui sert à tanner les outres.

Nous atteignîmes le plateau et nous entrâmes dans la vallée d'Essafra, près du village de ce nom où nous fîmes halte.

Le 23 janvier, comme nos chameaux étaient fatigués, et qu'ils n'avaient trouvé sur la route que peu de nourriture, quoiqu'ils eussent toute la matinée pour paître, les conducteurs s'arrêtèrent en ce lieu la journée entière. Ainsi que les villages susdits, Safra est un lieu de marché pour toutes les tribus des environs. S[illegible] aisons sont bâties sur la déclivité de la montagne et dans la vallée qui est étroite, tellement qu'elles laissent à peine de la place aux bouquets de dattiers qui en bordent les deux côtés. Un ruisseau abondant descend à travers la vallée, et son eau se répand parmi les dattiers et va arroser quelques champs cultivés dans les parties plus larges des sinuosités de cette vallée. On y récolte le froment, le dhourra, l'orge et le dokea. En légumes, on y cultive le *badedjan* (mélongène), les ognons et les radis; les vignes, les citronniers et les bananiers y abondent. Le sol est partout sablonneux, mais fertilisé par l'irrigation; les dattiers passent d'une personne à l'autre comme un objet de commerce, et ils se vendent arbre par arbre. Le prix que l'on paie au père en échange de la fille que l'on épouse consiste souvent en dattiers. Les pieds de ces arbres plongent dans un sable profond que l'on ramène autour de leurs racines, du milieu de la vallée, et il faut renouveler annuellement cet amas de sable que les torrents emportent toujours. Chaque petite plantation est close par un mur de terre ou de pierre, et les cultivateurs habitent plusieurs hameaux ou maisons isolées éparses entre les arbres. Les maisons basses ont généralement deux chambres, et renferment une petite cour pour les bestiaux. On trouve dans les jardins plusieurs sources d'eau verte et plusieurs puits. Le principal ruisseau a sa source dans un bouquet de dattiers près du marché, et une petite mosquée bâtie tout auprès est ombragé par quelques vastes châtaigniers sauvages. Je ne vis point d'autres arbres de cette espèce dans le reste du Hedjaz.

Le costume des habitants de Safra se compose d'une chemise et d'une robe courte de gros calicot des Indes de couleur, sur laquelle ils portent un *abba* blanc d'un léger tissu, semblable à celui des Bédouins de l'Euphrate près d'Alep, et uniforme pour tous les Beni-Harb qui sont devenus sédentaires, tandis que les Bédouins de cette tribu portent l'abba rayé blanc et brun. Les profits qu'ils tirent au passage des caravanes et de leurs petites affaires commerciales semblent avoir eu une malheureuse influence sur leur caractère; car ils trompent tant qu'ils peuvent. Ils ne sont cependant pas dépourvus de commisération et de vertus hospitalières, car les hadjs pauvres peuvent, à leur passage, trouver dans leurs boutiques tout ce qui leur manque pour leur nourriture de chaque jour. Nous en vîmes plusieurs sur la route qui n'avaient pour vivre que ce qu'ils obtenaient de la générosité des Bédouins.

Safra et Béder sont les seuls lieux du Hedjaz où l'on puisse se procurer le baume de la Mecque dans un état de pureté. L'arbre qui le produit croît dans les montagnes voisines, surtout sur le Djebel-Sobh, et les Arabes le nomment *rechem*. Les habitants de Safra falsifient ordinairement ce baume avec de l'huile de sésame et du goudron. Quand ils veulent essayer s'il est pur, ils trempent un doigt dedans, et y mettent le feu; s'il brûle sans laisser aucune marque ou aucune douleur au doigt, ils le regardent comme étant de bonne qualité; mais s'il brûle le doigt aussitôt que le feu y est, ils assurent que le baume est mélangé. Les hadjis riches mettent une goutte de baume de la Mecque dans la première tasse de café qu'ils boivent le matin; car ils sont convaincus que c'est un tonique pour l'estomac. On emploie, comme je l'ai dit, les graines qui produisent cet arbre à l'effet de faire avorter.

Je dois remarquer ici une particularité dans les coutumes de la tribu de Beni-Salem. Dans le cas où le *dyéher*, amende payée pour un homme tué, est accepté par la famille du mort, la somme est fournie par le meurtrier et ses parents; le premier paie un tiers et sa parenté les deux tiers qui restent. Cet usage, autant que j'ai pu m'en assurer, n'existe dans aucune autre partie du désert.

Le 24 janvier nous quittâmes le Souk et Safra, à trois heures de l'après-midi, et trouvâmes que la vallée s'élargit un peu au-delà du marché. La verdure éclatante des dattiers et des plantations forme un singulier contraste avec les montagnes arides des deux côtés. Notre direction était nord-est. A une heure du Souk, nous traversâmes un village semblable dans la vallée, qui se nomme *El-Karma*, et est compris dans le Wady-Safra. Au bout de deux heures, nous vîmes les ruines d'une fontaine publique sur les chemins, près d'un puits à demi bouché. A deux heures et demie, nous passâmes dans un hameau nommé *Dar-le-Hamra*, qu'habitent les Beni Howaseb, autre branche de la tribu de Harb. Plusieurs tours de garde avaient été construites sur le sommet des montagnes qui bordent les deux côtés de la vallée par Othman-el Nedheiféh, pour rendre ce passage sûr. Au bout de quatre heures, nous traversâmes le village de Mokad, qui produit aussi des dattes.

Le 27 janvier une troupe de Bédouins, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs tentes, passèrent près de nous; ils appartenaient à la tribu de Harb, portaient le nom de *El-Hamedeh*, et avaient quitté le pays haut, où il n'était pas encore tombé de pluie, pour chercher de meilleurs pâturages dans les montagnes inférieures. Après dix heures de marche enfin, au milieu de la nuit, et au moment même où le ciel se nettoyait, nous arrivâmes devant la porte de Médine. Elle était fermée, et il fallait attendre jusqu'au jour avant qu'elle s'ouvrît. Comme il était impossible d'allumer un feu sur la terre humide avec du bois mouillé, et que nous étions trempés jusqu'aux os, le froid piquant du matin nous devint très pénible, et fut probablement cause de la fièvre qui me retint si longtemps dans cette ville; car j'avais été en parfaite santé pendant tout le voyage.

Nous entrâmes à Médine à l'heure du lever du soleil, le 28 janvier, le treizième jour après notre départ de la Mecque, et nous avions fait halte deux jours

(1) Un sebyl est un petit édifice ouvert, qui se trouve souvent à côté des fontaines. Les voyageurs prient et se reposent dans ces sebyls. A. M.

sur la route. La caravane du hadj fait ordinairement ce trajet en onze jours, et en dix si elle est pressée par le temps.

Les Bédouins donnent à tout le pays qui sépare la Mecque de Médine, à l'ouest des montagnes, le nom d'*El-Djohféh*, nom qui toutefois ne s'applique plus spécialement qu'à la contrée qui s'étend de la Mecque à Beder.

Médine.

La caravane s'arrêta dans une grande cour d'un faubourg, où l'on déposa les bagages, et tous les voyageurs qui en avaient fait partie se dispersèrent immédiatement à la recherche de logements. A l'aide d'un *mozemwar*, dont les fonctions sont semblables à celle du delyl de la Mecque, je me procurai avec quelque peine un bon appartement dans la principale rue commerçante de la ville, à cinquante pas environ de la grande mosquée; j'y fis porter mon bagage, puis le mozemwar vint me chercher pour me conduire à la mosquée et au saint tombeau de Mahomet; car il est de rigueur, ici comme à la Mecque, qu'un voyageur qui arrive dans la ville, accomplisse ce devoir avant de se livrer à l'affaire la plus insignifiante.

Les cérémonies sont ici beaucoup plus faciles et plus courtes qu'à la Mecque, comme je le dirai tout à l'heure, et j'en fus quitte au bout de vingt minutes, puis je revins à ma demeure, libre de m'occuper de tout autre soin. Beaucoup de personnes étaient malades de la fièvre alors dans la cour du pacha, et lui-même aussi en était attaqué. Je donnai alors à son médecin, peu fourni de médicaments, de l'écorce de quinquina; mais au bout de deux jours j'eus lieu de me repentir de ma libéralité, car je fus atteint moi-même d'une fièvre qui prit un caractère sérieux, et au bout de six semaines, j'étais incapable de me lever de mon tapis sans le secours de mon esclave; pauvre diable qui, par habitude et par nature, était plus propre à soigner son chameau que son maître réduit à cet état de langueur. Je n'avais qu'un livre pour me distraire, un Milton que je m'étais procuré sur un bâtiment anglais dans le port de Djidda. La maîtresse du logement que j'occupais, vieille femme infirme, née Egyptienne, et qui pendant mon séjour s'était établie à l'étage supérieur d'où elle pouvait me parler sans être vue, causait avec moi chaque soir pendant une demi-heure, et mon *cicérone* ou mozemwar me faisait de temps à autre des visites: enfin, je le soupçonnais fortement de s'emparer d'une partie de mes effets, au cas où je mourrais.

Vers le commencement d'avril, le retour de la chaleur mit un terme à mes souffrances; mais il se passa une quinzaine encore avant que j'osasse me risquer à sortir, et chaque brise me faisait redouter le retour de la fièvre. Le mauvais climat de la ville, son eau détestable, et le grand nombre de maladies régnantes à cette époque, faisaient que je désirais vivement quitter Médine. J'avais eu autrefois l'intention d'y rester tout au plus un mois, de prendre alors quelques guides bédouins, et de traverser le désert jusqu'à Akaba, à l'extrémité de la mer Rouge, en droite ligne, et de là je me serais facilement rendu au Caire. Sur cette route, je me promettais de visiter Hadjir, où j'espérais trouver quelques restes de l'antiquité la plus reculée, qui n'avaient été décrits par aucun autre voyageur, et l'intérieur du pays aurait pu m'offrir beaucoup d'autres objets de recherche et de curiosité. Il était toutefois impossible de penser maintenant à exécuter ce projet dans mon état de convalescence, et je n'avais pas l'espérance d'avoir recouvré avant deux mois des forces suffisantes pour un tel voyage. Dans cette conviction, je renonçai à ce plan, et je me déterminai à partir pour Yembo, sur la côte, afin de m'y embarquer pour l'Egypte; cette résolution était encore rendue plus nécessaire par l'état de ma bourse que ma longue résidence à Médine avait considérablement réduite. Quand je me sentis assez fort pour monter sur un chameau, je m'occupai des moyens de me rendre à Yembo, et je traitai avec un Bédouin et une petite caravane de ses compatriotes, le 21 avril, après un séjour de trois mois, pendant lesquels j'avais été huit semaines dans mon lit.

Mes remarques sur Médine sont peu nombreuses, et en bonne santé j'aurais pu faire plus d'observations; mais comme cette ville est entièrement inconnue aux Européens, je rapporterai ces informations, quelles qu'elles soient.

Médine est située sur la limite du grand désert d'Arabie, tout au pied de la chaîne de montagnes qui traverse cette contrée du nord au sud, et est une continuation du Liban. J'ai déjà remarqué que la chaîne qui s'étend à l'est de la mer Morte se dirige vers Akaba, d'où elle longe le bord de la mer Rouge, jusqu'en Yémen, tantôt serrant le rivage de près, tantôt étant séparée du rivage par une plaine que les Arabes appellent *Téhamah*, et c'est le nom spécial d'une partie de l'Yémen. J'ai aussi remarqué que la pente du versant oriental de ces montagnes, le long du Jourdain, de la mer Morte et de la vallée d'Araba, jusqu'à Akaba, est beaucoup plus faible que la pente du côté de l'ouest, et qu'en conséquence la grande plaine d'Arabie, qui commence à l'est de ces montagnes, est considérablement au-dessus du niveau de la mer. Je fis la même remarque en allant à Taïef, après avoir traversé la montagne Djebel-Kora qui forme une partie de cette chaîne, et l'on observe la même chose à Médine. La montagne que nous avions passée en venant de la Mecque, vue de la côte, présente des pics d'une hauteur considérable; mais quand nous eûmes atteint la plaine haute, dans le voisinage de Médine, ces sommets paraissaient à notre gauche être de simples montagnes dont l'élévation au-dessus de la plaine orientale ne monte pas au tiers de celle qu'elle a au-dessus de la côte de la mer, à l'ouest.

Les dernières ondulations de ces montagnes touchent à la ville du côté du nord, et, au sud, le pays est en général plat. Une branche de cette chaîne s'avance un peu dans la plaine à une heure de distance de la ville.

Médine est bâtie dans la partie la plus basse de la plaine, car elle reçoit les torrents des montagnes de l'ouest et du sud-est, aussi bien que les eaux courantes qui viennent du sud et du sud-est, et ces eaux produisent, dans la saison des pluies, de nombreuses mares stagnantes qu'on laisse s'évaporer petit à petit; car les jardins, les arbres et les murailles qui couvrent la plaine interrompent la libre circulation de l'air. Ces jardins et ces plantations de dattes, entremêlés de champs, ceignent la ville de tous les côtés, hormis sur le point où aboutit la route de la Mecque; car là, la nature rocailleuse du terrain rend toute culture impossible.

Médine se divise en ville intérieure et en faubourgs. L'intérieur forme un ovale d'environ deux mille huit cents pas de circonférence. A l'extrémité la plus droite de cet ovale est le château bâti sur un petit rocher, et le tout est entouré d'une muraille de trente-cinq à quarante pieds de haut, flanquée de trente tours environ, et bordée d'un fossé rempli sur plusieurs points. La muraille est en très bon état, et constitue pour l'Arabie une place très respectable; aussi Médine a toujours été regardée comme la principale forteresse du Hedjaz. Trois belles portes conduisent dans la ville: Bab-el-Masry au sud, laquelle, après la porte de Bab-el-Fatouh, au Caire, est la plus belle porte de ville que j'aie vue dans l'Orient; Bab-ech-Chamy au nord, et Bab-el-Djemaa à l'est. Près de Bay-ech-Chamy, on voit dans le mur d'enceinte une niche à l'endroit où, dit-on, était autrefois une petite chapelle nommée Mesdjed-Es-Sabak, d'où les guerriers adhérents de Mahomet avaient l'habitude de partir quand ils s'exerçaient à la course.

La ville est bien bâtie et toute en pierre; les maisons, à toit plat, ont ordinairement deux étages. Comme

elles ne sont pas blanchies et que la pierre est de couleur foncée, les unes ont l'aspect un peu sombre, et sont la plupart très étroites; car elles ont deux ou trois pas de largeur. Il y a quelques-unes des rues principales qui sont dallées, et c'est une commodité que l'on s'attend peu à trouver en Arabie. A tout prendre, Médine est une des villes les mieux bâties que j'aie vues en Orient. Elle peut, sous ce rapport, prendre rang après Alep. A présent, elle a une triste apparence. On laisse les maisons se délabrer. Leurs possesseurs tiraient autrefois de grands profits de la foule de visiteurs qui se rendaient ici en tout temps de l'année, mais ils voient aujourd'hui diminuer leurs revenus et reculent devant les lourdes dépenses de la construction, parce qu'ils savent qu'ils n'en seront pas remboursés par le loyer de leurs appartements. On voit dans toutes les parties de la ville des maisons en ruines et des murailles délabrées : enfin Médine a cet aspect désolé de beaucoup de villes de l'Orient, qui n'offrent maintenant que de faibles souvenirs de leur antique splendeur.

La principale rue de Médine est aussi la plus large et conduit de la porte du Caire à la grande mosquée. C'est cette rue qui contient la plupart des boutiques de la ville. Une autre rue considérable part de la mosquée et se termine à la porte de Syrie; mais beaucoup de ses maisons sont en ruines, et elle contient peu de boutiques. Médine n'en compte pas une dans les autres quartiers : c'est en ce point que Médine diffère de la Mecque, qui est un marché continu. En général, la Mecque ressemble beaucoup plus à une ville arabe que Médine, qui a infiniment de rapport avec les villes de Syrie.

Entre ces deux grandes rues, il y a beaucoup de quartiers où l'on voit peu d'édifices publics ou de bâtiments remarquables. Dans la rue nommée *Togag-el-Towal*, est le mehkam ou maison du khady, qui a un jardin ainsi que les grandes maisons, on y compte deux médressés; un seul bain; mais je n'y ai point remarqué d'okals ou khans. Cette absence complète d'établissements publics est compensée par une grande quantité de jolies petites habitations particulières, ayant de petits jardins et des puits dont l'eau sert aux irrigations, et qui remplit des bassins de marbre autour desquels les propriétaires passent les heures du milieu du jour sous des appentis élevés.

Le château dont j'ai parlé est entouré de très fortes murailles, et de tours hautes et solides. Je ne pus obtenir la permission d'y entrer. Il y a dans ce moment à peine trois canons montés sur les tours; et l'artillerie disponible ne se monte pas à plus de douze pièces en état pour défendre toute la ville.

C'est à l'ouest et au sud que s'étendent les faubourgs qui couvrent plus de terrain que la ville même : ils en sont séparés par un espace vague et étroit du côté du midi, mais qui va s'élargissant à l'ouest, devant la porte du Caire, où il forme une grande place publique nommée *Monakh* (1). Cette dénomination donne à entendre que c'est en ce lieu que les caravanes s'arrêtent, ce qui est, en effet, et la place est toujours encombrée de chameaux et de Bédouins. Le côté du faubourg, qui fait face au monakh, n'a point de mur; mais à l'extérieur, au sud et à l'ouest, ces faubourgs sont fermés par une muraille inférieure, en hauteur et en force, au mur de la ville. Cette muraille est sur plusieurs points complétement ruinée, et n'est défendue qu'au sud par de petites tours.

La plus grande partie des faubourgs consiste en vastes cours, avec des appartements bas au rez-de-chaussée, et séparées les unes des autres par des jardins et des plantations. Ces habitations se nomment *Hosch* (pluriel *Hischan*), et sont la demeure des basses classes de la ville, des Bédouins qui sont devenus sédentaires, et de tous les gens qui se livrent à l'agriculture. Chaque hosch contient trente ou quarante familles, et forme autant de petits hameaux séparés qui, aux époques de trouble dans le gouvernement, engagent souvent des luttes acharnées. On tient le bétail dans le milieu de la cour, où il y a toujours un grand puits, et la seule porte d'entrée se ferme à la nuit régulièrement. La ville est entourée de quartiers pareils au sud et au nord-ouest; mais à l'ouest, vis-à-vis la porte du Caire et le monakh, le faubourg se compose de rues régulières et bien bâties qui ressemblent en tout à celles de l'intérieur de la ville.

Beaucoup de personnes de la ville ont dans ces faubourgs leurs maisons d'été, où ils passent un mois à l'époque de la récolte des dattes. Chaque jardin est clos d'un mur de terre, et plusieurs ruelles larges tout juste assez pour un chameau chargé coupent les faubourgs dans toutes les directions.

Il y a dans le monakh deux mosquées, l'une appelée *Mesdjid-Ali*, où la mosquée d'Ali est, dit-on, située à l'endroit où Mahomet faisait souvent sa prière; l'autre se nomme *Medsjid-Omar*. On m'a dit que dans le quartier Amberyéh, on montre la maison où demeurait Mahomet, mais ce fait paraît douteux; car les pluies d'hiver et l'atmosphère nitreuse et humide pendant la saison pluvieuse, puis la chaleur qui la suit, détruisent les édifices et dissolvent le ciment qui est d'une assez mauvaise qualité. Un beau canal souterrain amène dans la ville l'eau du village de Koba, qui est à trois quarts d'heure dans le sud. Cette eau, cependant, quoique agréable au goût, est de mauvaise nature. Si elle reste en repos dans un vase pendant une demi-heure, elle en couvre l'intérieur d'une croûte nitreuse blanche; et tous les étrangers se plaignent de ce qu'elle produit des indigestions. Il y a aussi beaucoup de puits dans la ville, et partout où l'on creuse la terre à vingt-cinq ou trente pieds, on trouve l'eau en abondance. La fertilité des champs est en proportion de la qualité de l'eau des puits. Ceux qui sont arrosés avec de l'eau saumâtre répondent mal aux peines de leurs propriétaires, et il n'y a que les dattiers qui profitent dans toute terre.

Outre l'eau des puits et de l'aqueduc, la ville reçoit en hiver une provision considérable d'eau du torrent nommé *Seyl-el-Medina* ou *Seyl-el-Bathem*, qui coule du sud au nord, traverse les faubourgs et va se perdre dans une vallée pierreuse au nord-ouest (1). Une grosse pluie d'une nuit seulement suffit pour remplir son lit, quoique ce torrent décroisse aussi facilement qu'il se gonfle. Dans cette partie du faubourg qu'on nomme *Ambaryéh*, on trouve un solide pont de pierre de quarante pieds de largeur, jeté sur le lit de ce torrent. Les environs de Médine sont, à juste titre, comme on le voit, célèbres pour l'abondance des eaux, et l'emportent par cet avantage sur tous les autres lieux de l'Arabie. C'est ce qui en a fait un établissement considérable d'Arabes, longtemps avant que ce point devînt sacré pour les musulmans, par suite de la fuite, de la résidence et de la mort de Mahomet, auquel il doit son nom de *Medinet-el-Neby* (ville du prophète).

Pendant les grandes pluies, le monakh, entre les faubourgs et la ville, devient un vrai lac, et les environs au sud et au sud-est sont couverts d'une nappe d'eau. Les habitants bénissent ces inondations comme la promesse infaillible de l'abondance, non-seulement parce qu'elles arrosent copieusement leurs dattiers; mais encore parce que les plaines éloignées qu'habitent les Bédouins se couvrent de verdure, ce qui garantit à Médine pour sa consommation des bestiaux et du beurre.

La pierre précieuse de Médine qui met la ville presque sur le même niveau que la Mecque, et qui lui assure la préférence, suivant quelques écrivains arabes, c'est la grande mosquée qui contient le tom-

(1) On *Menakh*, lieu où les chameaux se couchent. A. M.

(1) Tous les torrents voisins se perdent dans une terre basse entre la montagne de l'ouest nommée *El-Dhaba* ou *El-Zaghaba*. A. M.

beau de Mahomet. Comme la mosquée de la Mecque, elle porte le nom de *el-Haram*, à cause de son inviolabilité. C'est le nom que lui donne constamment le peuple de Médine, tandis qu'à l'étranger, on le connaît plus généralement sous le nom de *Mesdjed-el-Neby* (la mosquée du prophète), qui en fut en effet le fondateur. Elle est située vers l'extrémité est de la ville, et non dans le milieu comme le disent quelquefois les historiens et les géographes arabes. Ses dimensions sont plus petites que celles de la mosquée de la Mecque; car elle n'a que cent soixante-cinq pas de long, et cent trente de large; mais elle est bâtie presque sur le même plan, puisque cet espace forme une vaste cour couverte, entourée de tous les côtés d'une colonnade couverte de petits dômes, avec un petit édifice au centre de la cour.

Ces colonnades sont beaucoup moins régulières qu'à la Mecque, où du moins le nombre de piliers est égal sur la profondeur des quatre faces : à Médine dix rangs de piliers les uns derrière les autres forment la colonnade du côté du sud; il n'y en a que quatre rangs à l'ouest, et trois seulement à l'est et au nord; les colonnes elles-mêmes sont de dimensions différentes. Au sud, qui est la plus sainte partie de l'édifice, puisque le tombeau de Mahomet s'y trouve, les colonnes ont environ deux pieds et demi de diamètre, et sont beaucoup plus grosses que celles des trois autres faces. Elles n'ont point de bases, et les fûts touchent la terre; l'on remarque aussi dans les chapiteaux la même diversité et le même mauvais goût qu'à la Mecque, car il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Les colonnes sont de pierre, mais comme elles sont revêtues de plâtre, il est difficile d'en déterminer l'espèce. Ces hauteurs ont six pieds environ de la terre, elles sont couvertes d'arabesques peintes grossièrement, et avec des couleurs vives; c'est probablement par ce moyen qu'on a eu l'intention de suppléer aux bases; celles qui sont les plus voisines de la colonnade méridionale, nommée *El-Rouz-dha*, sont revêtues à moitié de leur hauteur de tuiles vertes vernies ou d'ardoises décorées d'arabesques de différentes couleurs. Les tuiles semblent être de fabrique vénitienne, et de la même espèce que celles dont on se sert pour couvrir les poêles en Suisse et en Allemagne.

Comme je l'ai dit, le toit de la colonnade se compose de petits dômes blanchis à l'extérieur comme ceux de la Mecque. Les murs intérieurs sont blanchis également, à l'exception de celui du sud et d'une partie de l'angle sud-est qui sont couverts de tables de marbre presque jusqu'au sommet. Plusieurs rangées d'inscriptions, en grandes lettres dorées, règnent le long de ce mur, et sont d'un très bel effet sur le marbre blanc. Le sol des colonnades à l'est, à l'ouest et en partie au nord, est grossièrement pavé; le reste du côté nord est seulement semé de sable de même que la cour. Quant à la partie du sud, à laquelle l'architecte a prodigué tous ses ornements, le pavé est composé de dalles de marbre, et celui qui est directement près du tombeau de Mahomet est une mosaïque d'un travail excellent, un des plus beaux échantillons de cette espèce que j'aie vus dans l'Orient.

De grandes et hautes fenêtres, avec des panneaux de glaces, et je n'en ai point vu d'autre exemple dans le Hedjaz, donnent entrée au jour à travers la muraille du sud; quelques-unes des vitres sont même très bien peintes. Pour les autres côtés, des fenêtres plus petites sont pratiquées dans les murs, mais sans vitres (1).

Près de l'angle sud-est est le fameux tombeau détaché de tous les côtés des murs de la mosquée. Sa clôture qui le défend contre l'empressement des visiteurs est un carré irrégulier de vingt pas environ au milieu de la colonnade, et plusieurs des piliers y sont renfermés : c'est un grillage de fer, peint en vert, qui s'élève aux deux tiers environ de la hauteur des colonnes. Ce grillage est d'un beau travail, une imitation de filigrane, où s'entrelacent des inscriptions à jour, en lettres de bronze, que le vulgaire suppose être de l'or; et le tout est tellement pressé que l'on ne peut rien voir de l'intérieur, si ce n'est par de petites fenêtres de six pouces carrés environ que l'on a ouvertes aux quatre angles du grillage, à cinq pieds au-dessus du sol. Au sud de ce grillage, où sont les deux principales fenêtres devant lesquelles se tient le visiteur pour prier, le fer est caché par de minces plaques d'argent, et l'inscription souvent répétée de la Ilaha il Allah, Al-Hak, al-mobyn, (*Il n'y a de Dieu que Dieu, la vérité évidente*), se dessine sur le grillage en lettres d'argent et entoure les fenêtres. On entre dans cette enceinte par quatre portes, dont trois restent constamment fermées: une seule est ouverte, matin et soir, pour admettre les eunuques dont l'office est de nettoyer le pavé et les lampes; chacune de ces portes a un nom particulier (1). La permission d'entrer dans cette enceinte que l'on nomme *El-Hedjra* est de droit pour les grands personnages, les pachas ou les commandants du hadj, et les autres pèlerins peuvent l'acheter des eunuques, moyennant 12 ou 15 dollars qu'on leur distribue en présents. Mais il y a peu de visiteurs qui usent du privilége, parce qu'ils savent que l'on ne voit, en entrant, rien de plus que ce qu'on peut apercevoir par les fenêtres qui sont toujours ouvertes; et je ne me sentis pas disposé à attirer sur moi l'attention générale, en satisfaisant ainsi ma curiosité. Ce qu'on peut voir de l'intérieur est un rideau tendu de tous les côtés, et qui enveloppe presque tout l'espace, car il n'y a entre le grillage et lui que quelques pas de libres. Ce rideau est d'une hauteur égale à celui de la grille de fer; mais j'eus beau regarder par dessous, je ne pus m'assurer s'il est découvert au sommet. Les eunuques affirment qu'il y a une ouverture d'une étoffe semblable à celle du rideau. C'est un riche brocart de soie, de couleurs variées, broché de fleurs et d'arabesques d'argent, avec une bande d'inscription en lettres d'or qui le coupe par le milieu, comme on la voit sur la couverture de la kaaba. Cette couverture a au moins trente pieds de haut, et une petite porte n'est ouverte au nord que pour les principaux eunuques qui en prennent soin et posent le rideau neuf, envoyé de Constantinople quand le vieux est usé, ou qu'un nouveau sultan monte sur le trône. Les vieux rideaux sont envoyés à Constantinople, et servent à couvrir les tombeaux des sultans et des princes.

Suivant l'historien de Médine, ce rideau et cette couverture enveloppent un bâtiment carré, de pierre noire, soutenu par deux colonnes, et dans l'intérieur duquel sont les tombeaux de Mahomet et de ses deux premiers amis et successeurs immédiats, Aboubekr et Omar. Autant que j'ai pu m'en assurer, ces tombeaux sont également couverts d'étoffes précieuses en forme de catafalques, comme le tombeau à Ibrahim dans la grande mosquée de la Mecque. L'historien dit que ces tombes sont des fosses profondes, et que le cercueil qui contient la poussière de Mahomet est revêtu d'argent, et a sur la partie supérieure une plaque de marque portant ces mots : « Bismillah alla humma salley aley. » (*Au nom de Dieu, répands ta miséricorde sur lui*).

Le bruit populaire autrefois courant en Europe, et qui voulait que le tombeau du prophète fût suspendu en l'air, n'a pas de fondement même en Hedjaz, et je ne l'ai jamais entendu répéter dans les autres contrées de l'Orient, bien que ceux qui ont visité Médine se plaisent à exagérer les richesses du sépulcre, et pensent ajouter à leur importance en faisant des récits fabuleux de ce qu'ils ont vu autour de ces tombeaux :

(1) L'art de peindre le verre en couleurs durables semble ne s'être jamais perdu en Orient. A. M.

(1) *Bab-Enneby* (Porte du Prophète), *Bab-Errhaméh* (Porte de la Miséricorde), *Bab-el-Touba* (Porte du Repentir), *Bab-Setna Fatméh* (Porte de Notre-Dame Fatmeh). A. M.

Les trésors de l'Hedjaz étaient autrefois suspendus à des cordes de soie, ou déposés dans des coffres sur le sol; mais les Wahabis ont fait disparaître une grande partie de ces richesses. Parmi les objets précieux qu'ils enlevèrent, était une étoile de diamants et de perles qui était suspendue directement au-dessus de la tombe du prophète. Les Arabes en parlent souvent sous le nom de *kokabed-dorry* (étoile de pierre précieuse). Il serait étonnant, d'un autre côté, que les gouverneurs de Médine, qui étaient souvent gardiens du saint tombeau, n'eussent pas à l'occasion tiré sur ces trésors, comme le firent à la Mecque les oulémas, il y a trois cents ans environ, quand ils prirent les lampes d'or de la kaaba et les emportèrent, suivant Kotobeddin, cachées sous leurs grandes manches.

Des lampes de verre sont suspendues tout à l'entour du rideau : on les allume chaque soir, et on les laisse brûler toute la nuit. L'ensemble de cette enceinte au hedjra est couvert d'un beau dôme élevé qui dépasse de beaucoup les dômes des colonnades, et que l'on voit dans la ville à une grande distance; aussi dès que les visiteurs l'aperçoivent en venant à Médine, ils récitent certaines oraisons. La coupole est en plomb et surmontée d'un globe d'une grosseur considérable et d'un croissant, l'un et l'autre étincelants d'or, et qui furent envoyés de Constantinople par le sultan Soleiman-Ibn-Selim. La coupole et tout le temple, tel qu'on le voit aujourd'hui, a été bâti par Kait-Beig, sultan d'Egypte, de l'an de l'hégire 881 à 892.

Près du rideau de l'hedjra, mais à part, bien que dans l'enceinte est le tombeau de Satna-Fatmeh, fille de Mahomet et femme d'Ali, et dans le mur est de la mosquée, vis-à-vis ce tombeau couvert d'étoffes précieuses comme les autres, on montre une petite fenêtre qui marque le lieu où l'archange Gabriel descendit, dit-on, à plusieurs reprises, avec des messages pour Mahomet; on nomme cette fenêtre *Mahbal-Djebrail*.

La tradition mahométane dit que lorsque la dernière trompette sonnera, *Aysa* (Jésus-Christ) doit venir du ciel sur la terre, pour annoncer à ses habitants le grand jour du jugement, après quoi il doit mourir et être enterré dans l'hedjra à côté de Mahomet; ensuite quand les morts sortiront de leurs tombeaux, ils se lèveront ensemble, monteront au ciel de compagnie, et en ce jour Aysa recevra de Dieu la mission de séparer les fidèles des infidèles. En conformité de cette tradition, on montre à travers le rideau de l'hedjra le lieu où sera le tombeau d'Aysa.

La mosquée a quatre portes dont Bab-Esselam est la plus belle. C'est un haut portail voûté bien supérieur à aucune des entrées de la mosquée de la Mecque, et de toute autre mosquée de l'Orient. Les côtés sont revêtus de marbres et de tuiles vernies de différentes couleurs, et des inscriptions en relief, formées par de grands caractères dorés, éclatent de toutes parts. Les trois autres portes se nomment *Bab-Errahmeh*, *Bab-el-Djebir*, ou *Djebrail* et *Bab-el-Nesa* ou *la porte des femmes*, parce qu'elle est près du tombeau de Fatmeh. On monte par quelques degrés des rues voisines dans la mosquée; car c'est ici le contraire de la Mecque, et la mosquée de Médine est un peu au-dessus du niveau de la ville. Trois heures environ après le coucher du soleil, on ferme les portes dont les battants sont doublés en fer, et on ne les rouvre qu'une heure environ avant l'aube; mais ceux qui veulent prier toute la nuit en obtiennent facilement la permission de l'eunuque de garde, qui couche près de l'hedjra. Pendant le ramadhan la mosquée reste ouverte toute la nuit.

Sur les côtés nord et nord-ouest sont plusieurs petites portes qui ouvrent sur la mosquée et appartiennent à de petites écoles ou médresses : c'est de ce côté que les maîtres d'école se tiennent avec leurs enfants autour d'eux, et leur enseignant à lire.

La police de la mosquée, ainsi que tous les soins de l'entretien, est confiée à quarante ou cinquante eunuques qui ont pour salaire une fondation semblable à celle qui existe en faveur des eunuques de Beit-Allah à la Mecque; mais ce sont ici des personnages plus importants, et leur costume, quoique le même, est plus riche : ils portent ordinairement de beaux châles de cachemire; des robes des plus belles étoffes de l'Inde, et ils prennent de très grands airs. Quand ils traversent le bazar chacun leur baise les mains avec empressement, et ils ont une influence considérable sur les affaires de la ville. Des subsides considérables leur sont apportés annuellement de Constantinople par la caravane de Syrie : ils prennent aussi leur part des donations que l'on fait à la mosquée, et ils attendent de tout badji riche des présents, outre le droit qu'ils prélèvent sur chaque visiteur. Ils vivent réunis dans un des meilleurs quartiers de Médine, et on leur dit que leurs maisons sont meublées plus richement que toutes les autres maisons de la ville. Les adultes sont tous mariés à des esclaves noires ou abyssiniennes.

Les eunuques noirs, loin de subir la même influence qu'en Europe, deviennent étiques à Médine. Leurs traits sont grossiers, car on ne distingue que les os. Ils ont des mains de squelette, et tout leur aspect est extrêmement dégoûtant. A l'aide de vêtements épais, ils dissimulent leur maigreur, mais leurs traits osseux sont si saillants qu'on peut les reconnaître au premier coup d'œil. Toutefois, leur voix éprouve peu ou point d'altération, et est très loin de se réduire à ce beau timbre féminin que l'on admire tant dans les chanteurs italiens.

Le chef des eunuques se nomme *Scheikh-el-Haram*; il est aussi le chef de la mosquée et le principal personnage de la ville. Il est donc d'un rang beaucoup plus élevé que l'aga ou chef des eunuques de la Mecque. Il a une cour composée comme celle d'un pacha, mais beaucoup moins nombreuse, et son costume se compose d'une belle pelisse sur une robe de soie richement brodée, faite à la mode de la capitale.

A la Mecque on voit journellement arriver des femmes qui ont leur place assignée; à Médine, au contraire, on trouve très peu convenable pour elles d'entrer dans la mosquée. Celles qui y viennent de l'étranger visitent le tombeau pendant la nuit, après les dernières prières; mais les femmes qui résident dans la ville osent à peine en passer le seuil.

Il n'y a point de pigeons à Médine comme dans la mosquée de la Mecque; mais la quantité de tapis de laine qui couvrent le pavé, et où les plus sales hadjis prennent place à côté des pèlerins les plus somptueux, en ont fait la séjour favori de millions d'autres animaux moins innocents que les pigeons, et c'est un grand fléau pour tous les visiteurs qui les emportent dans leurs logements, et les peuplent de vermine.

La récolte de l'orge qui abonde aux environs de Médine, et dont les classes pauvres font leur pain, a lieu en mars : les épis sont maigres, mais le grain est de bonne qualité, et quand la récolte est faite on laisse le champ en jachère. Je n'ai point vu d'avoine dans cette contrée ou dans aucun autre pays du Hedjaz. Les arbres à fruits se trouvent principalement du côté du village de Kaba, où les raisins et surtout les grenades sont d'une très bonne qualité. Tous les fruits et légumes que j'avais déjà vus dans les montagnes d'Arabie se trouvent aux environs de Médine; mais son principal produit, ce sont les dattes dont l'excellence est renommée partout.

On trouve à Médine, ainsi que dans toutes les autres vallées fruitières de l'Hedjaz, diverses espèces de dattes. L'auteur de la description de Médine en cite trente sortes qui viennent autour de la ville.

La récolte de ces fruits est attendue avec autant d'anxiété et reçue avec autant de réjouissances que la vendange dans le sud de l'Europe; et si elle vient à manquer, ce qui est fréquent, car les dattiers ne produisent guère abondance de fruits pendant quatre années successives, ou si les fruits ont été dévorés par les sauterelles, la population est saisie d'une tristesse

universelle, comme si elle était menacée de famine.

Un arbre très commun dans ces jardins, est l'*ithel*, espèce de tamarin, dont le bois dur sert aux Arabes à faire les selles de leurs chameaux, et tous les manches d'ustensiles qui doivent être forts.

Toutes les parties rocailleuses, aussi bien que la rangée inférieure de la chaîne de montagnes du nord, sont couvertes d'une couche de roc volcanique, d'un noir bleuâtre, très sinueuse, et cependant dure et pesante. A partir de ce roc la plaine a une couleur entièrement noire, qui semblerait indiquer le voisinage immédiat d'un volcan.

Le lendemain du jour où le pèlerin a rendu ses premiers devoirs à la mosquée et au tombeau, il visite ordinairement le cimetière de la ville, en mémoire des saints qui y sont enterrés. Il est situé à l'extrémité et en dehors de la ville.

Les habitants de Médine enterrent tous leurs morts dans ce cimetière et dans des tombes tout aussi simples que celles de leurs saints. On plante sur les tombeaux des branches de palmiers que l'on change tous les ans, à la fête du ramadhan, époque à laquelle la famille visite les restes de ses parents, et y reste quelquefois plusieurs jours.

Je sortis à pied, avec mon guide, par la porte de Syrie, pour aller, accompagné de plusieurs autres pèlerins, visiter la montagne d'Oheud. C'est un des lieux de visite les plus vénérés où est le tombeau de Hamzéh, oncle de Mahomet, qui remporta la victoire d'Oheud.

Koba. Tous les pèlerins vont visiter, dans ce village qui est voisin, l'endroit où Mahomet s'arrêta pour la première fois en venant de la Mecque; il est à trois quarts d'heure au sud de la ville de Médine. Pour s'y rendre, on traverse une plaine couverte de dattiers et de sable blanc sur plusieurs points. A une demi-heure de la ville, commencent des jardins qui s'étendent sur un espace de quatre ou cinq milles de circuit, et forment peut-être le point le plus fertile et le plus agréable du nord de l'Hedjaz. Toutes espèces de fruits, à l'exception de la poire et de la pomme que je n'ai vues nulle part en Arabie, viennent dans ces jardins clos de murs et arrosés par des puits nombreux. C'est de là que viennent à Médina tous les fruits qu'elle consomme : citronniers, orangers, grenadiers, bananiers, vignes, pêchers, abricotiers et figuiers, croissent au milieu des dattiers et des *nebecks* (lotos), formant des bouquets épais comme en Syrie et en Egypte, et dont l'ombrage fait de Koba une résidence délicieuse. Le *kherroua* (ricin ou palma christi) y est aussi très commun. Le village est souvent visité par les habitants de la ville; on y va continuellement en parties passer la journée, et on y conduit beaucoup de malades pour qu'ils y jouissent d un air plus frais.

Au milieu de ces masses d'arbres est la mosquée de Koba, entourée de trente ou quarante maisons. C'est un édifice très commun et en mauvais état.

Enfin on visite au nord-ouest de la ville, à une heure de chemin, le lieu nommé *El-Kebleteyn* (les deux kiblas) où se dressent deux grossières colonnes; c'est dans ce lieu que Mahomet changea la kibla (le lieu vers lequel on se tourne pour prier), et lui donna, au lieu de la direction de Jérusalem, celle de la Mecque.

Remarques sur les habitants de Médine.

Comme les habitants de la Mecque, les Médinys (1) sont pour la plupart des étrangers que le tombeau du prophète et les bénéfices que ce voyage attire ont réunis en ce lieu. Il reste en ville peu de ces Arabes originaires, descendants des familles qui habitaient Médine quand le prophète y arriva de la Mecque. J'ai appris que des habitants primitifs que les écrivains orientaux nomment *El-Ansar*, et qui lors de l'entrée de Mahomet se composaient principalement de Aoes et de Khezredjs, il ne reste que dix familles qui puissent prouver leur filiation par des généalogies ou des traditions authentiques: ce sont de pauvres gens qui vivent comme des paysans dans les faubourgs et les jardins. On trouve dans la ville un nombre considérable de schériffs descendants de Hassan, petit-fils de Mahomet, et ils appartiennent presque tous à la classe des ouléma; car il y a très peu de schériffs militaires à Médine. Parmi eux est une petite tribu de Beni-Hossein, descendue de Hossein, frère de Hassan : on dit que ceux qui en font partie étaient autrefois très puissants à Médine, et s'étaient approprié la principale part du revenu du temple dont ils étaient, au XIIIe siècle, les gardiens privilégiés; mais ils sont à présent réduits à une douzaine de familles environ, et continuent de prendre rang parmi les grands et les riches de la ville. Ils occupent un quartier spécial, et tirent de grands profits des pèlerins persans surtout, car ils sont regardés par tout le monde comme étant de la secte persane d'Ali, dont ils observent secrètement les rites, bien qu'ils professent publiquement les doctrines des Sunnys, ce qui les fait respecter.

Les Médinys ressemblent plus aux Turcs par le costume que leurs voisins du sud. Il y en a peu qui portent le *beden* ou manteau national arabe sans manches; mais les gens les plus pauvres ont de longues robes avec un *djobbé* ou vêtement de dessus en étoffe; ils y substituent quelquefois un *abba* de cette même étoffe à raie blanche et brune, commune en Syrie et dans tout le désert. Les calottes rouges de Tunis et les souliers turcs sont plus en usage ici qu'à la Mecque. Les hommes aisés se mettent bien, portent des manteaux de bonne étoffe, de belles robes, et, en hiver, de chaudes pelisses qui leur viennent de Constantinople par la voie du Caire; je vis beaucoup de gens ainsi vêtus en janvier et février, saison qui est ici beaucoup plus froide que les Européens ne s'attendraient à la trouver dans les déserts de l'Arabie. On peut dire, en général, que les Médinys se mettent beaucoup mieux que les Mekkawys, mais moins proprement.

Comme c'est le commerce extérieur qui approvisionne Médine de blé, et les Bédouins de l'intérieur qui lui apportent le beurre, le miel, le charbon et la viande de mouton, un retard dans la grande caravane ou une guerre survenue entre deux tribus du désert, occasionne une véritable disette momentanée dans la ville.

Bien que les transactions commerciales soient communes à tous les habitants, soit directement, soit par association, il en est peu d'entre eux qui veuillent paraître s'y livrer. Ils sont la plupart cultivateurs, ou ils sont riches propriétaires de terres et serviteurs de la mosquée. La propriété des champs et des jardins est très enviée : être propriétaire est regardé comme honorable; et les revenus des champs, si la récolte des dattes est bonne, sont considérables, c'est-à-dire de seize à vingt pour cent, terme moyen.

Le défaut d'industrie est encore plus remarquable à Médine qu'à la Mecque; cette ville manque même des ouvriers les plus indispensables : le peu qui y viennent sont étrangers, et n'y restent que pour un temps. Je n'y ai vu qu'un tapissier et un serrurier. Les charpentiers et les maçons sont si rares que, pour faire des réparations à une maison, il faut en tirer de Yembo. Quand la mosquée a besoin de la main des ouvriers, on en envoie du Caire ou même de Constantinople, fait dont je fus témoin. C'est l'Egypte qui fournit à la ville les objets de première nécessité.

Les seuls hommes industrieux que l'on trouve à Médine sont de pauvres pèlerins, ceux de Syrie surtout qui y abondent, et s'efforcent par un travail constant de gagner en quelques mois assez d'argent pour retourner dans leur pays. Pendant mon séjour à Médine, il n'y avait qu'un blanchisseur. Quand il s'en allait, comme les femmes arabes daignent rarement faire le métier de laver le linge, les hadjis étrangers

(1) Ou Médinaouis. A. M



Le temple de la Mecque.

étaient obligés de se blanchir eux-mêmes. Cette circonstance seule doit faire concevoir à quel point un voyageur est privé de tout en cette ville; cependant il y a une classe d'hommes dont j'ai déjà parlé à l'article de la Mecque, et que nous retrouverons aussi utiles à Médine. Je veux parler des pèlerins nègres du Soudan. Il y a peu de nègres ou *Tekairné*, comme on les nomme, qui viennent à la Mecque sans visiter Médine, ville plus vénérable à leurs yeux que la Mecque même; et les nègres, peu éclairés comme ils le sont, adorent en quelque sorte le prophète, et le placent, sinon de niveau avec la Divinité, très peu au-dessous du moins. Ils approchent de son tombeau avec la conscience profondément émue et saisie; et ils sont intimement convaincus que les prières qu'ils disent quand ils sont devant la fenêtre de l'Hedjra, atteindront tôt ou tard leur objet. Un hadji nègre me demandait, après une courte conversation dans la mosquée, si je savais quelle prière il devait dire pour lui faire apparaître Mahomet dans son sommeil, parce qu'il désirait lui adresser une question; et quand je lui exprimai mon ignorance à cet égard, il me dit que beaucoup de ses compatriotes avaient vu ainsi le prophète. Ces nègres rendent exactement les mêmes services qu'à la Mecque.

On peut évaluer à un tiers seulement le nombre de pèlerins qui visitent Médine après avoir visité la Mecque. La caravane d'Egypte y passe rarement, et quand cela arrive au retour de la kaaba, elle ne reste au tombeau que trois jours avec la caravane de Syrie; mais comme il n'y a pas d'époque prescrite pour la visite au tombeau, Médine a pendant toute l'année des pèlerins qui y restent ordinairement quinze jours ou un mois

Si les Médinys ont peu de mendiants dans leur ville, en revanche ils vont mendier autre part. Il est d'usage, parmi ceux des habitants de cette ville qui ont reçu quelque éducation et savent lire et écrire, de faire en Turquie un voyage de mendiant une ou deux fois dans leur vie. Ils se rendent ordinairement à Constantinople où par le moyen des hodjis turcs qu'ils ont connus à Médine, ils s'introduisent chez les grands, déclarent leur pauvreté et reçoivent des présents considérables en argent et en habits, par l'effet de l'estime dont ils jouissent comme natifs de Médine et voisins du tombeau du prophète. Quelques-uns de ces mendiants servent en qualité d'imans dans les maisons des grands personnages. Après une résidence de deux ans, ils convertissent les aumônes qu'ils ont recueillies en marchandises, et reviennent ainsi en possession d'un capital considérable.

Les habitants de Médine n'entretiennent pas de chevaux; en général cette partie de l'Arabie est pauvre en ce point, à cause du défaut de pâturage. Au con-

treire, les Bédouins au nord et à l'est de la ville en nourrissent beaucoup. Les ânes sont très communs, surtout parmi les cultivateurs, qui s'en servent pour apporter à la ville le produit de leurs champs. Ils sont plus petits que ceux de la Mecque et du Hedjez. Les Bédouins du désert oriental, à trois ou quatre journées de la Mecque, sont riches en chameaux. Il n'est pas indigne de remarque que Médine, autant que je puis le savoir, est la seule ville de l'Orient d'où les chiens soient exclus. On ne leur permet jamais de passer la porte de l'intérieur, et ils doivent rester dans les faubourgs. On m'a dit que les surveillants des différents quartiers se réunissent une fois par an, pour chasser ceux de ces animaux qui auraient pu entrer inaperçus dans la ville. La crainte qu'un chien n'entre dans la mosquée et n'en souille la sainteté les a probablement fait exclure. On les tolère cependant à la Mecque.

Les femmes de Médine ne portent jamais le deuil, et elles diffèrent en ce point des Egyptiennes. Les voyageurs ont souvent dit que les Orientaux n'ont point d'habillements de deuil; mais cette assertion est erronée, quant à l'Egypte du moins et à une partie de la Syrie. Il est vrai que les hommes ne prennent jamais le deuil, qui est défendu par l'esprit de la loi; mais les femmes, dans leur intérieur, revêtent ce deuil dans toute l'Egypte. A cet effet, elles teignent d'abord leurs mains en bleu avec de l'indigo; elles mettent un *borko* ou voile noir, et suivent dans ce costume les funérailles dans les rues; et même, si elles en ont le moyen, elles mettent une robe noire et une chemise de même couleur; ce deuil dure sept, quinze et quelquefois quarante jours. Quant à l'état de la science ou de la littérature, il est aussi négligé qu'à la Mecque; je n'ai pu découvrir personne qui eût écrit l'histoire ou des notes sur l'histoire de ce temps et sur la conquête des Wahahites; cependant les ulémas de Médine passent pour être plus accomplis que ceux de la Mecque, et il y a quelques belles bibliothèques particulières, à défaut d'un dépôt de livres publics. J'ai vu dans la maison d'un scheikh au moins trois mille volumes entassés, mais, comme il arrive dans l'Orient, ces bibliothèques étaient *waks*, c'est-à-dire de fondation religieuse, de façon qu'aucun livre ne pouvait être aliéné.

La langue des Médinys n'est pas aussi pure que celle des habitants de la Mecque; elle approche beaucoup plus du dialecte égyptien, et les Syriens établis dans cette ville depuis plusieurs générations conservent un peu de leur dialecte natif. On y entend même souvent quelques phrases turques, et les jardiniers et cultivateurs du voisinage ont un patois et des locutions à eux qui donnent souvent à rire aux habitants de la ville.

Gouvernement de Médine.

Médine, depuis le commencement de l'Islam, a toujours été considérée comme une principauté à part; sous les califes, elle était gouvernée par des officiers qu'ils choisissaient, et qui ne dépendaient en rien des gouverneurs de la Mecque; quand le pouvoir des califes déclina, les chefs se déclarèrent indépendants, et exercèrent dans le nord du Hedjaz la même influence que celle que les Mekkawya avaient dans le sud. Quelquefois les chefs de la Mecque réussissaient à s'emparer d'une autorité temporaire sur la ville de Médine, et ce pouvoir semble avoir été régulièrement établi dans le XVe siècle, mais toutes les fois que les puissants sultans d'Egypte devenaient souverains de la Mecque, Médine leur était en même temps soumise. Quand la famille d'Othman monta sur le trône, l'empereur Selim et son fils Soleiman organisèrent le gouvernement de Médine. Un aga était le chef militaire de la ville, et le gouvernement civil était entre les mains du scheikh-el-haram, gardien du temple. Ce mode de gouvernement continua jusqu'à l'invasion des Wahahites.

Climat et maladies de Médine.

J'ai trouvé le climat de Médine, pendant les mois d'hiver, beaucoup plus froid que celui de la Mecque. La neige est inconnue ici, quoique j'aie entendu quelques vieillards se souvenir d'en avoir vu dans les montagnes voisines. Les pluies n'ont point de période fixe en hiver, mais elles tombent par intervalles, et ordinairement par violents orages qui durent un jour ou deux seulement. Quelquefois un hiver entier se passe sans plus d'une bonne pluie, et la conséquence est alors une disette générale, car les Médinys disent qu'il faut trois ou quatre fortes pluies pour arroser leur sol. Ces pluies, interrompues d'une semaine et plus, telles qu'il en tombe souvent en Syrie, sont tout-à-fait inconnues ici: et quand il est tombé de l'eau pendant vingt quatre heures, le ciel s'éclaircit, et le plus beau temps de printemps s'établit pour quelques semaines. Les orages finissent ordinairement en avril, mais les ondées ne sont pas rares, même au milieu de l'été.

Les Médinys et beaucoup d'étrangers attestent que les chaleurs de l'été sont plus fortes dans leur ville que sur tout autre point du Hedjaz. Je n'ai pu juger de ce fait par moi-même. J'ai déjà établi que la saline du sol et de l'eau, les mares stagnantes d'eau de pluie qui entourent la ville, et peut-être les exhalaisons et les vapeurs qui s'élèvent des épaisses plantations de dattiers du voisinage, rendent l'air de Médine peu favorable à la santé.

Voyage de Médine à Yembo.

Le 21 avril 1815, notre petite caravane se réunit dans l'après midi près de la petite porte extérieure de la ville, et à cinq heures nous sortîmes par la même porte par laquelle j'étais entré à mon arrivée trois mois auparavant. J'étais alors en bonne disposition d'esprit et de santé, et je caressais la douce espérance d'explorer les parties intéressantes et inconnues du désert en retournant en Egypte; mais aujourd'hui, abattu par une maladie de langueur, épuisé et découragé, je n'avais plus d'autre désir que celui de trouver un pays ami et salubre, où je pusse recouvrer la santé. La terre, qui conduit à la ville de ce côté, est parsemée de petits rochers. A trois quarts d'heure de distance, la route descend rapidement sur un court espace; elle est bordée de rochers, et pavée pour faciliter le passage des caravanes. Notre direction était sud sud ouest. Au bout d'une heure nous arrivâmes devant un torrent nommé *Wady-Akyk*, tellement grossi par les dernières pluies et l'eau descendue des montagnes voisines, qu'il avait la largeur et la profondeur d'une rivière, et que nos chameaux ne purent le passer. Comme le jour était beau, nous nous attendions à le trouver considérablement diminué le lendemain matin, et, en conséquence, nous campâmes sur ses bords, à un endroit appelé *El-Madderidjets*. C'est un petit village ruiné dont les maisons étaient bien bâties en pierres, ayant un petit birkel ou réservoir, et tout auprès un puits ruiné. Les habitants cultivaient quelques champs sur les bords du torrent; mais les excursions des Bédouins les obligèrent à se retirer.

Wady-Akyk est célèbre par les poëtes arabes; sur ses rives s'élèvent quelques arbres *ashour*, qui étaient alors en pleine fleur. Nous fûmes accompagnés jusque-là par les habitants de Médine, en l'honneur d'un des muftis de la Mecque, qui était venu faire une visite à la ville, et retournait chez lui avec l'intention de quitter notre caravane à Safre. Il avait à sa suite plusieurs femmes et des tentes. Mes autres compagnons de voyage étaient de petits marchands de Médine,

allant attendre à Djidda l'arrivée des vaisseaux indiens, et un riche marchand de Maskate que j'avais vu à la Mecque, où il était en pèlerinage. Il avait douze chameaux pour porter ses femmes, ses petits enfants, ses domestiques et son bagage. A chaque station il dépensait en charités des sommes considérables. Il me semblait, à tous égards, un digne et généreux Arabe.

Le 22 avril, le torrent avait décru et nous le traversâmes dans l'après-midi. Nous marchâmes pendant une heure dans une étroite vallée qui suivait la direction du torrent. Au bout d'une heure et demie nous quittâmes le torrent; la plaine s'ouvrait à l'est, et là elle porte le nom d'*Esselseleh*; la route que nous suivions était dans la direction d'ouest-sud-ouest. Au bout de trois heures et demie, nous entrâmes encore dans la montagne, et suivîmes ces vallées en descendant lentement pendant toute la nuit. A la pointe du jour, nous traversâmes la plaine d'El-Fereysh, où j'avais campé la veille de mon arrivée à Médine. Là, nous fîmes halte, après une marche de douze heures et demie dans la partie supérieure de Wady-Scholeda.

Le 22 avril, nous avions à peine déposé notre bagage, qu'une grosse pluie commença à tomber accompagnée d'éclairs et de violents coups de tonnerre. Tout le Wady fut inondé en un moment, et nous vîmes que nous serions condamnés à passer tout le jour ici. Je trouvai un abri dans la tente du marchand de Maskate. Dans l'après-midi, l'orage cessa; nous partîmes bientôt, et au bout d'une heure nous nous trouvâmes près des tombeaux des martyrs ou *Schohada*, quarante compagnons de Mohamet ayant été enterrés là. Nous continuâmes à descendre lentement dans la direction sud-sud-ouest. A la nuit, nous traversâmes la plaine de Shah-el-Hal-el-Nazya; et après une marche de treize heures et demie nous campâmes au milieu des montagnes, dans la grande vallée de Wady-Medyk, qui est située sur la route de Nazya à Djedeydah, à deux heures de distance de la première. J'ai ouï dire que dans ces montagnes, entre Médine et la mer, dans la direction du nord, on trouve des chèvres de montagnes, et que les léopards n'y sont pas rares.

Le 24 avril. Quelques Arabes de Beni-Salem ensemencent plusieurs champs de durra, qu'ils arrosent par le moyen d'une belle source d'eau courante qui sort d'une fente dans la montagne, où elle forme plusieurs petits bassins et jolies cascades; cette eau est la meilleure que j'aie bue depuis mon départ des montagnes de Taïef. Nous partîmes dans l'après-midi, et nous eûmes encore de la pluie jusqu'au coucher du soleil. Dans la caravane, nous étions plusieurs malades et convalescents, particulièrement les femmes, qui se plaignaient beaucoup. J'avais eu pendant la nuit une forte attaque de fièvre, qui me reprit pendant le jour, et dura ensuite jusqu'à mon arrivée à Yembo. Ce mauvais temps m'était d'autant plus pénible que ma fièvre était accompagnée de transpiration abondante et de frisson, ce qui me dura jusqu'au jour; et comme la caravane ne pouvait s'arrêter pour moi, je n'avais pas la facilité de changer de linge. Nous fûmes, de plus, obligés de camper sur la terre mouillée, et le nombre de nos conducteurs de chameaux étant très petit relativement à la quantité de nos bagages, je ne pouvais me dispenser de prêter mon secours pour les recharger, car mon Bédouin était l'un des plus paresseux et des plus désobligeants que j'aie jamais vus parmi les gens de sa nation.

Nous marchâmes dans la vallée sinueuse pendant deux heures et demie jusqu'à El-Kheyf, où commence Wady-Djedeydah, que nous traversâmes sans nous arrêter, et plus loin nous trouvâmes Dar-el-Hamra, dont les habitants avaient mis de nouvelles terres en culture depuis que j'y avais passé en janvier. Les grandes pluies étaient un sûr pronostic de l'abondance de l'année, et les questions sans cesse adressées à nos guides par les gens qui passaient sur la route avaient toutes pour but de savoir si dans ces contrées la terre était bien mouillée. En sept heures nous arrivâmes à Safra.

Le 25 avril nous atteignîmes Beder, petite ville située dans une plaine bornée au nord et à l'est par des montagnes en pente rapide, au sud par des rochers, et à l'ouest par des collines de sable mouvant. Les caravanes du hadj y font halte ordinairement, et nous trouvâmes le lieu où elles avaient campé quatre mois auparavant tout couvert de carcasses de chameaux, de haillons et de débris d'ustensiles. Beder est un lieu fameux dans l'histoire arabe pour la bataille livrée par Mahomet, dans la seconde année de l'hégire, à une troupe supérieure de Koreishites qui étaient venus au secours d'une riche caravane de Syrie, que Mahomet avait le projet de surprendre en cet endroit. La bataille n'aurait pas été gagnée sans l'intervention du ciel, et trois mille anges, avec Gabriel à leur tête, vinrent au secours de Mahomet.

Les habitants de Beder sont principalement des Bédouins de la tribu de Sobh, appartenant à Harb; les uns demeurent au village, d'autres n'y ont que leurs boutiques, d'où ils retournent le soir aux tentes de leurs familles dans la montagne voisine. Comme Beder est un lieu très fréquenté par les Bédouins et les voyageurs, les maisons y sont très recherchées, et une boutique dans le marché donna jusqu'à vingt dollars de revenu. On y trouve aussi quelques familles de schériffs auxquelles le hadj paie en passant des sommes considérables.

Dans la soirée, sept cents chameaux appartenant aux Bédouins vinrent pour boire au ruisseau, conduits surtout par des femmes, qui entrèrent librement en conversation avec nous. Les Beni-Harb établis à Djedeydah, Safra et Beder, donnent leurs filles en mariage aux étrangers, et même aux colons. Un petit nombre de soldats turcs, attirés par la beauté de quelques filles du désert, s'étaient fixés en ce lieu, et les avaient épousées. Un d'entre eux, Arnaute, qui parlait bon arabe et était accoutumé depuis son enfance à la vie des belliqueux montagnards, avait l'intention de suivre sa jeune épouse dans la montagne. Dans le pays haut, on trouve une quantité immense d'aigles (*rakham*); ils planaient constamment par centaines autour et au-dessus de nous; quelques-uns même s'abattirent sur nos plats et emportèrent la viande.

A deux heures au-delà de Beder, et à l'heure du point du jour, nous campâmes dans une partie de la plaine, nommée *Adhebéh*, où croissent de petits acacias.

Le 27 avril. Cette plaine est sablonneuse, couverte de petits cailloux et de silex. A notre droite, à six heures de distance, s'étendait vers la mer une chaîne de hautes montagnes, et une chaîne inférieure prenait la même direction. Nous partîmes après midi. A quatre heures et demie nous ne vîmes plus d'arbrisseaux et d'arbres; quelques arbustes salins nous indiquaient seulement le voisinage de la mer; et un peu au-delà, la terre se couvrait d'une croûte salée, l'air aussi était fortement imprégné de vapeurs marines. Au bout de sept heures, nous retrouvâmes sur la plaine quelques arbres coupés aux places où le sel s'incrustait. Après une marche de toute une nuit sur un mauvais sol, nous vîmes Yembo au soleil levant, et au bout d'une heure parcourue à pas très lents, nous arrivâmes à la porte de la ville; mais nous eûmes à traverser auparavant un petit bras du port, ce qui fut facile, la mer étant basse; car à marée haute, il s'étend à une distance considérable dans les terres.

Yembo.

C'est avec difficulté que je trouvai une chambre dans un des okales ou khans de la ville, qui étaient remplis de soldats qui avaient reçu la permission de retourner au Caire après l'expédition contre les Wahabites du

aud ; il s'y trouvait aussi plusieurs hadjis qui, de retour de Médine, voulaient s'embarquer pour Suez ou Kosseir, et de leur nombre était la femme de Mohammed-Ali, qui avait quatre vaisseaux à sa disposition pour le transport de ses esclaves, de sa suite et de ses bagages. Après avoir déposé mes effets dans une chambre aérée sur la terrasse d'un okale, je me dirigeai du côté du port afin de m'enquérir d'un passage pour l'Égypte, et j'appris que les soldats avaient en ce moment accaparé tous les moyens de transport.

Pendant que j'étais assis dans un café près du port, trois convois passèrent à de courts intervalles, et comme j'en marquais mon étonnement, j'appris que beaucoup de personnes étaient mortes depuis peu de jours de maladies fiévreuses. J'avais en effet ouï dire à Beder que des fièvres d'une mauvaise nature régnaient à Yembo ; mais j'avais fait peu d'attention à ce bruit. Je vis encore à la fin du jour plusieurs funérailles, mais je n'avais pas la plus légère idée de la cause de tant de morts ; je ne la connus qu'à la nuit, et quand je fus rentré dans ma chambre élevée, et qui dominait une partie considérable de la ville. J'entendis alors, de toutes les directions, partir ces cris déchirants qui dans tout l'Orient accompagnent le dernier soupir d'un parent ou d'un ami. Il me survint en ce moment la pensée que ce pouvait bien être la peste, et vainement je m'efforçai de dissiper mes appréhensions ou du moins de les perdre dans le sommeil ; mais les douloureuses clameurs me tinrent éveillé toute la nuit. Quand je descendis le matin de bonne heure dans l'okale, où plusieurs Arabes étaient à prendre leur café, je leur fis part de mes craintes ; mais au seul mot de peste ils me rappelèrent à l'ordre, en me demandant si j'ignorais que le Tout-Puissant avait pour jamais banni cette maladie du territoire saint du Hedjaz. Cet argument est de ceux qui n'admettent point de réponse chez les musulmans. Je sortis alors pour chercher quelques Grecs chrétiens que j'avais vus la veille dans la rue, et qui confirmèrent entièrement mes terribles soupçons.

La maladie était de l'espèce la plus maligne, et très peu de ceux qui en étaient attaqués échappaient. On remarqua la même chose à Djidda. Les Arabes ne faisaient usage d'aucune espèce de remède. J'ai ouï parler de quelques personnes qu'on avait saignées, et d'autres qui avaient été guéries par l'application au cou d'un emplâtre pour attirer ; mais ce furent de rares exemples, et que la masse n'imita point. Comme il est d'usage d'enterrer les morts peu d'heures après le dernier soupir, il arriva deux fois, pendant mon séjour à Yembo, que des personnes furent enterrées vivantes. On avait pris pour la mort la stupeur dans laquelle elles étaient tombées quand la maladie était au moment de la crise. Une de ces personnes donna des signes de vie au moment où on la descendait dans la fosse, et elle fut sauvée. Quant à l'autre, lorsqu'on rouvrit son tombeau quelques jours après ses funérailles pour y placer un proche parent, on trouva son corps déchiré, ses mains et sa figure en sang, et son linceul mis en lambeaux dans les inutiles efforts qu'il avait faits pour se lever. Quand le peuple vit cela, il dit que le diable, ne pouvant atteindre son âme, avait ainsi défiguré son corps.

Pour les pauvres gens, la peste devient une fête réelle ; chaque famille qui en a le moyen tue un mouton à la mort de chacun de ses membres, et le lendemain, les hommes et les femmes du voisinage sont traités dans la maison du mort. Les femmes entrent dans les appartemens, embrassent et consolent toutes les femmes de la famille, et s'exposent continuellement à l'infection. C'est à cette coutume, plus qu'à toute autre cause, qu'il faut attribuer la rapide diffusion de la peste dans les villes musulmanes ; car dès qu'une maladie éclate dans une famille, elle ne manque jamais de se répandre dans tout le voisinage.

On croit généralement parmi les Européens, et même parmi les chrétiens orientaux, que la religion mahométane prohibe toute mesure de précaution contre la peste ; c'est une erreur. Cette religion défend à ses fidèles de fuir la maladie, si une fois elle est entrée dans une ville ou un pays ; mais elle leur conseille de ne jamais entrer dans un lieu où est la peste. Elle défend en conséquence aux individus de se renfermer dans une maison, et de s'interdire toute communication avec le reste de la ville infectée, parce que cela revient tout-à-fait au même que si l'on fuyait la peste ; mais elle favorise les mesures de quarantaine pour en empêcher l'importation ou en garantir les étrangers à leur arrivée. Toutefois la croyance dans la prédestination est tellement enracinée chez les Orientaux, que l'on n'adopte nulle part la moindre mesure de précaution. Les exemples innombrables d'individus épargnés par la maladie quand ils entraient dans le plus intime contact avec elle, les confirment dans l'opinion qu'elle n'est point épidémique. Leur prophète leur a déclaré que *la peste est causée par les attaques du démon contre l'espèce humaine*, et que *ceux qui en meurent sont martyrs.*

L'opinion qui prévaut en général parmi les musulmans, c'est qu'un ange de mort invisible touche les victimes qu'il destine à la peste, et qu'il découvre dans les recoins les plus cachés. Le tronc d'un palmier se trouvait dans une des rues de Yembo, et l'on avait remarqué que plusieurs personnes qui avaient enjambé par-dessus avaient bientôt été prises de la peste ; alors on fut persuadé que le démon s'était établi là pour blesser les passants : c'est pourquoi les Arabes faisaient un détour pour éviter leurs ennemis, bien qu'ils fussent convaincus qu'il avait le pied leste et les atteindrait de quelque côté qu'ils allassent.

Plusieurs Orientaux qui jugent les mesures de leur gouvernement beaucoup mieux qu'on ne le suppose, et que j'interrogeais sur l'absence d'établissements de quarantaine, me répondirent que le Grand-Seigneur et ses pachas tolèrent la peste dans leurs États, parce que le grand nombre des décès remplit leurs trésors, et je ne doute pas que telle ne soit la raison secrète du gouvernement égyptien, car toute succession qui ne réclame point d'héritier direct tombe dans le beït-el-mal, trésor autrefois destiné à des dépenses utiles au peuple, et qui est maintenant tout-à-fait à la disposition des gouverneurs. D'après un calcul mortuaire, la peste de cette année, en Égypte, et qui enleva à la seule ville du Caire de trente à quarante mille habitants, ajouta vingt mille bourses ou dix millions de piastres aux trésors des pachas, et c'est une somme assez forte pour étouffer tout sentiment d'humanité dans le cœur d'un Turc.

La ville de Yembo est bâtie au nord d'une baie profonde qui fournit un bon ancrage aux vaisseaux, et est protégée contre la violence du vent par une île qui est à l'entrée. Les vaisseaux touchent la côte, et le port est assez vaste pour recevoir la plus grande flotte ; la ville est divisée par une crique de la baie en deux parties, dont la plus considérable se nomme exclusivement *Yembo*, et l'autre qui est à l'ouest s'appelle *El-Kad*, et est surtout habitée par des gens de mer. Ces deux divisions ont la mer en face, et sont fermées des autres côtés par une muraille commune d'une grande solidité, qui est mieux bâtie que celle de Djidda, de Taïef ou de Médine, et est flanquée de plusieurs tours. Cette muraille enclôt un espace double de celui que les habitants occupent, et entre les maisons et ce mur sont de vastes terrains qui servent de cimetières, de lieux de campement pour les caravanes, de champs de manœuvre pour les troupes, ou sont abandonnés comme terres inutiles. L'étendue de ce mur demanderait une nombreuse garnison pour le défendre sur tous les points, et la population armée de Yembo est loin d'y suffire ; mais les ingénieurs orientaux estiment toujours la force d'un rempart d'après sa dimension.

Yembo a deux portes, l'une à l'est, l'autre au nord, Bab-el-Médine et Bab-el Masry. Les maisons sont plus mal bâties dans cette ville que dans toute autre du Hedjaz. Leur construction est si grossière qu'il y a peu

de pierres unies à la surface. Cette pierre est calcaire; remplie de fossiles, et d'un blanc éclatant qui rend l'aspect de cette ville très pénible à l'œil. Beaucoup de maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée. A l'exception de trois ou quatre mosquées mal bâties, d'un petit nombre de khans à demi ruinés et de la maison du gouverneur sur le rivage, et qui est elle-même un pauvre bâtiment, il n'y a pas dans cette ville un grand édifice.

Yembo est une ville complètement arabe, très peu d'étrangers s'y trouvent, et encore est-ce passagèrement. La plupart des habitants appartiennent à la tribu de Djéhéneb qui s'étend au nord le long de la côte; ces gens vivent tout-à-fait comme dans le désert, et portent le costume bédouin, le keffiéh ou mouchoir de soie rayée vert et jaune sur la tête, un abba blanc sur l'épaule, avec une robe de toile bleue, de coton de couleur ou d'étoffe de soie en dessous, et qu'ils serrent avec un ceinturon de cuir. Les différentes branches de la tribu de Djéhéneb, établies à Yembo, ont chacune leur scheik, se livrent des batailles comme elles le feraient dans leurs campements, et observent les mêmes lois de talion et de vengeance sanglante que les Bédouins.

La principale occupation du Yembawys (nom des habitants) est le commerce et la navigation. La ville a de quarante à cinquante bâtiments engagés dans toutes les branches de commerce de la mer Rouge, que manœuvrent les habitants de la ville ou des esclaves. Le peuple est moins civil qu'à la Mecque et à Djidda, et ses manières ont quelque chose de rude et de sauvage; mais d'un autre côté, les mœurs des habitants sont meilleures et ils jouissent dans tout le Hedjaz d'une bonne réputation. Toutes les familles aisées de Yembo ont une maison de campagne dans la vallée fruitière, nommée *Yembo-el-Nakel*, *Gara-Yembo* ou *Yembo-el-Berr*, qui est à six ou sept heures de distance environ, au pied des montagnes, dans la direction du nord-est, vallée comme celle de Safra et de Djedydeh, cultivée en dattiers et en arbres à fruits de toutes sortes qui approvisionnent le marché de Yembo; on y voit aussi des champs et environ une douzaine de hameaux épars sur le flanc de la montagne, et dont le principal est Soueïga, où se tient la marché, et où réside le grand scheik de Djedydeh.

Le commerce de Yembo n'est qu'un commerce de provisions, tout local, et qui ne se livre qu'au cabotage; mais leurs matelots sont de hardis contrebandiers, et il n'entre pas un bâtiment dans le port sans qu'une portion considérable du chargement ne parvienne à terre en cachette, pour éviter les taxes qui sont très lourdes. Des bandes de vingt à trente hommes armés se rendent la nuit sur le port à cet effet, et s'ils sont découverts, ils résistent souvent à force ouverte aux officiers de la douane.

Les environs de la ville sont entièrement arides, et l'on ne voit aucune verdure ni dans les murs, ni au dehors. Au-delà de la terre salée qui suit immédiatement la mer, il n'y a qu'une plaine de sable qui s'étend jusqu'aux montagnes. Au nord-est on voit une haute montagne d'où la grande chaîne prend une direction plus occidentale vers Beder. Je crois que c'est la montagne de Rédoua, dont les géographes arabes parlent souvent.

Il y a dans la ville plusieurs puits d'eau saumâtre, mais pas de citerne, et l'on tire l'eau à boire de quelques grands réservoirs où l'on recueille l'eau de pluie, et qui sont à cinq minutes de marche de la porte Médine. Ces réservoirs sont la propriété de certaines familles. Les propriétaires vendent de l'eau à un prix fixé par le gouverneur qui tire d'eux une taxe à son tour. Cette eau est excellente; mais quand les pluies d'hiver viennent à manquer, les habitants de Yembo souffrent cruellement, et sont obligés d'aller remplir leurs outres aux puits éloignés d'Assyléah.

Les Yembawys sont tous armés, bien qu'ils ne se montrent pas ainsi en public; mais ils portent habituellement un gros gourdin; ils ont rarement des chevaux; mais les Djéhéneh établis à Yembo-el-Nakbel ont de bonnes races de chevaux du Nedjd, quoiqu'en petit nombre.

Toutes les familles entretiennent des ânes pour apporter l'eau à la ville; mais Yembo est encore plus privée que les autres villes du Hedjaz de manœuvres et de serviteurs, et il n'y a que les Egyptiens restés sur la côte pour gagner leur passage après le pèlerinage, qui leur rendent les services manuels que dédaigne tout Yembawys. Cette ville est la moins dispendieuse de la côte, et comme l'air y paraît fort sain, cette résidence serait supportable, sans l'innombrable quantité de mouches qui fréquentent cette côte. Personne ne peut sortir sans avoir à la main un éventail de paille pour chasser ces insectes, et il est absolument impossible de manger sans en avaler; car elles entrent dans la bouche dès qu'elle s'ouvre. On en voit des nuages passer sur la ville; elles s'établissent même sur les vaisseaux qui sortent du port, et restent à bord pendant tout le voyage.

De Yembo au Caire.

Comme je l'ai dit, je m'embarquai le 15 mai, au matin, dans un *sambouk*, ou grand bateau, qui se rendait à Koseïr, pour y charger du blé. Le reis (1) ou maître était fils du propriétaire, natif de Yembo. Comme l'associé du gouverneur de Yembo avait une part dans ce bâtiment, on lui permit de partir sans soldats, et le reis m'avait dit qu'il n'y aurait à bord que douze passagers arabes; mais quand je fus à bord je vis que l'on m'avait trompé. Trente passagers, principalement des Syriens et des Égyptiens, étaient entassés dans le bateau avec dix matelots environ. Le reis, son jeune frère, le pilote et une autre personne attachée au bâtiment s'étaient établis derrière le gouvernail, place pour laquelle j'avais traité. Retourner à Yembo, séjour de mort, n'était pas possible, et comme je ne voyais à bord aucune apparence de peste, je me soumis à mon sort sans aucune discussion inutile. Nous mîmes immédiatement à la voile, serrant de près la côte.

Le soir je m'aperçus que ma situation était bien pire que je ne l'avais soupçonné en montant à bord. Dans la cale il y avait une demi-douzaine de malades, dont deux en proie au plus violent délire. Le jeune frère du reis, qui était placé tout à côté de moi, était payé pour soigner ces malades; le lendemain l'un d'eux mourut, et l'on jeta son corps à la mer. Il y avait peu de moyen de douter de la présence de la peste à bord, quoique les matelots soutinssent que c'était une autre maladie. Le troisième jour, la jeune garçon, le frère du reis, sentit de grandes douleurs dans la tête, et frappé de l'idée de la peste, il voulut qu'on le mît à terre. Nous étions alors dans une petite baie. Le reis céda à ses instances, et traita avec un Bédouin qui se trouvait sur la côte pour le reconduire sur son chameau à Yembo. Par bonheur la maladie ne se propagea pas, et nous n'eûmes plus qu'une personne qui mourut le cinquième jour après le départ.

Nous entrions dans un port chaque soir, car on ne navigue jamais la nuit, et nous partions au point du jour. S'il était connu que nous ne trouverions ni port ni baie avant le coucher du soleil, nous nous arrêtions au lieu de l'ancrage dès midi. Toutes les fois qu'il ventait frais, les matelots poltrons serraient les voiles. La crainte d'un orage les faisait rentrer dans un port; et nous ne fîmes jamais plus de vingt-cinq à trente-cinq milles par jour. Une grande caisse carrée était le seul réservoir d'eau à bord, et renfermait une provision de trois jours pour l'équipage du navire seulement. Chaque passager avait son outre, et toutes les fois que nous touchions à une aiguade, les Bédouins venaient sur la côte et nous vendaient le contenu de leurs outres. Comme il arrive souvent que les vaisseaux sont pris par le calme dans une baie éloignée des puits, l'équipage est exposé à souffrir beaucoup de la soif.

(1) Ou Rais. A. M.

Pendant les premlers trois jours, nous gouvernâmes le long d'une côte sablonneuse, entièrement aride et inhabitée, et hordée dans le lointain par des montagnes. A trois journées de distance de Yembo par terre comme par mer, la montagne de Djebel-Hassany vient jusqu'au rivage, et, à partir de ce point la chaine inférieure des montagnes voisines de la plage est peuplée de nombreux Bédouins. Les campements de la tribu de Djohéneh s'étendent jusqu'à ces montagaes : an nord, et aussi loin que la station du hadj nommés *El-Wodjeh*, ou, comme on rononee, *El-Wosch*, sont les habitatinns des Bédouins Hétims. Il y a plusieurs iles en face de Djebel-Hassany, et sur ce point la mer est surtout remplie d'écueils et de banes do corall qui s'élèvent presque à la surface, et leurs diverses couleurs donnent à l'eau, vue d'une certaine distaace, toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Dans le printemps, après les pluies, quelques-unes de ces petites lles sont habitées par les Bédouins de la côte qui y font paître leur bétail. Ils ont de petits bateaux et sont très actifs pêcheurs. Sur une de ces iles est le tombeau d'un saint nommé *Scheïkh-Hassam-el-Mérabet*, avec quelques petits bâtiments et des cabanes alentour; et une famille de la tribu de Hétim reste pour garder la tombe. Les navires arabes passent ordinairement tout à côté de cette île ; les équipages envoient souvent à ces gens-là, par une chaloupe, quelques mesures de blé, du beurre, des biscuits et du café en grain ; car ils considèrent Scheïkh-Hassam comme le patron de ces mers. Qunnd nous passâmes devant cette île, notre reïs fit un grand pain, qu'il fit cuire sur la cendre, et en distrihoa un morceau à chacun des passagers à bord : on le mangea en l'honneur du saint, après quoi noua fûmes régalés par lui d'une tasse de café.

Les matelots arabes sont en général superstitieux à l'excès. Ils ont certains passages en grande horreur, non parce qu'ils sont plus dangereux que d'autres, mais parce qu'ils croient que les rochers de corail sont babités par de mauvais esprits qui peuvent attirer le vaisseau vers l'écueil et le faire échouer. C'est pour cette raison qu'ils ont toujours soin de jeter à tous les repas une poignée de chaque mets dans la mer avant de manger, disant que les habitants de la mer veulent avoir leur part, et que si oa ne la leur donnait pas, ils arrêteraient la marche du vaisseau. Notre reïs oublia une fois ce tribut; mais s'en étant ressouvenu, il fit faire un pain frais et le jeta dans la mer.

Nous rencontrâmes chaque jour, pendant ce voyage, des vaisseaux qui venaient d'Égypte, et nous nous trouvions souvent le soir avec trois ou quatre de cea bâtiments dans la même baie. Alors il s'élevait de fréquentea querelles à propos de l'eau, et les navires sont quelquefois obligés d'attendre un ou daux jours avant que les Bédouins en aient apporté une provision suffisante à la côte. Lea Bédouins sont de hardis voleurs, et viennent souvent la nuit à la nage autour des vaisseaux pour guetter l'occasion de prendre quelque chose. L'eau est mauvaise sur toute la côte, excepté à Wodjéh et à Dhobad. Wodjeh, que l'on place à trois journées au nord de Djebel-Hassany, est un château sur la route du hadji, à environ trois milles dans les terres. Quelques soldats mogrébyns gardent ce château, et quelques-uns sont mariés à des Bédouines.

Les montagnes voisines de Wodjéh sont habitées par des Bédouins de la tribu de Bily an nord do Wodjèh, et à deus journées environ au sud de Moeïléh se trouve l'ancrage de Dhoba, renommé pour l'excellence de ses puits. L'ancrage est uae grande baie qui forme un des meilleurs ports de la côte, et les puits sont à environ une demi-heure de distance dans les terres, sous un bouquet de palmiers et de dattiers du Doum. La route du hadj d'Égypte traverse ce lieu, et l'on y a construit pour son usage un birkel ou réservoir. Au nord de Dhoba, et à deux journées de distance, se tronve le château et le petit village de Moeïléh, sur le territoire des Bédouins Ilouaïtat et Omram. Nous en passâmes à distance, cependant je pus voir des plantations considérables de dattiers sur le bord de la mer. On peut distinguer de loin la position de Moeïléh par les hautes montagnes qui s'élèvent précisément derrière ce lieu, et dont trois sommets aigus, dépassant le reste, sont visibles de soixante ou quatre-vingts milles au large. Moeïléh est la principale position sur cette côte, en descendant d'Akaba à Yembo : ses habitants, qui sont presque tous des Bédouins établis, font le commerce du poisson et des bestiaux avec Yembo et Thor, et leur marché est fréquenté par les Bédouins de l'intérieur.

Quand on est par le travers de Moeïléh, on distingue clairement la pente de la presqu'île de Sinaï, connue sous le nom de Ras-Abou-Mohammed ; nous fûmes près de ce lieu le 4 juin, et le bateau fut fixé pour la nuit avec des grappins à quelques rochers de corail.

Comme je savais que l'on trouvait toujours des Bédouins dans le port de Cherm, pour conduire des passagers par terre à Thor ou à Suez, je désirai que l'on me débarquât sur ce point, et quelques dollars donnés au reïs et au pilote les décidèrent à s'écarter un peu de leur route, de façon que le 5 juin nous entrâmes dans le port de Cherm.

Cherm est à quatre ou cinq heures de distance de la pointe de Ras-Abou-Mohammed, et son port, vaste et commode, peut contenir les plus grands vaisseaux à l'ancre. Il est à l'entrée du golfe d'Akaba, et on ne trouve pas de meilleur port à l'ouest de ce golfe; sous le nom de Cherm (*cheroum* au pluriel) sont désignés deux ports à un demi-mille de distance l'un de l'autre, et tous les deux également bons. Celui du sud est le plus fréquenté, à cause d'un puits abondant qui en est voisin. Les Bédouias de cette côte, qui vivent dans les montagnes, voient les vaisseaux de loin et accourent sur le rivage pour offrir leurs services à ceux des passagers qui, comme moi, veulent prendre la route de terre. Autrefois ces Bédouins étaient très redoutés des équipages des navires; mais Mohammed-Ali a réussi à leur en imposer ; à présent leur conduite est très bienveillante, et l'on peut voyager avec eux en toute sûreté; mais si un vaisseau arrive à faire naufrage sur leurs côtes ou sur une des îles voisines, et le cas n'est pas rare, ils persistent toujours dans leur ancien droit de piller le chargement.

Dans la soirée un vaisseau entre, chargé de soldats qui avaient quitté Yembo six jours avant nous. Les commandants de ce détachement, et quatre ou cinq soldats, descendirent à terre pour aller avec nous au Caire, et le soir même de notro arrivée nous partîmes en deux corps, l'un qui marchait en avant composé de soldats, et l'autre, suivant à deux heures de distance, et consistant en quatre personnes, moi, mon esclave et deux compagnons de passage, natifs de Damas, qui étaient charmés d'abréger ainsi le chemin du retour chez eux : nous fîmes donc le soir même un trajet d'une heure et demie dans une vallée, et nous nous arrêtâmes ensuite pour la nuit.

Le 6 juin, nous continuâmes notre marche à travers des vallées arides, entre des rochers de granit presque à pic, jusqu'à midi environ, et nous arrêtâmes alors sous un rocher saillant qui donnait un peu d'ombre. Les Bédouins allèrent chercher de l'eau dans les montagnes occidentales, à un lieu nommé *El-Hamra*, et cette eau se trouva être d'une qualité excellente. Une pauvre femme avec deux chèvres vivait entièrement seule dans la vallée; parmi les Bédouins mêmes la plus parfaite sécurité règne dans ce district, et elle n'est troublée que par la conduite scandaleuse des soldats turcs qui y passent. Je connaissais bien ces hommes par expérience; c'est pourquoi je m'étais séparé de leur troupe. Quand nous nous remîmes en marche vers le soir, nous rencontrâmes sur le chemin un des jeunes garçons bédouins qui servaient de chameliers au détachement qui nous précédait. Son chameau, sur lequel était monté un des soldats, n'avait pas pu aller du pas des autres, et le soldat, furieux de ce retard, avait tiré son sabre et tailladait l'animal pour le faire marcher plus vite. Quand le jeune garçon lui adressa

des remontrances et saisit le licou du chameau, il reçut également un coup de sabre sur les épaules, et comme il ne lâchait pas prise, le misérable déchargea son fusil sur lui. L'enfant s'enfuit alors et attendit que nous arrivassions. Nous étions à peu de distance quand nous entendîmes de loin les vociférations de colère du soldat, et le vîmes qui venait à pied derrière le chameau. Comme je m'attendais à une lutte, j'avais chargé mon fusil et mes pistolets. Quand il me vit en tête de nos gens, il accourut sur moi et me cria en ture de descendre et de changer de chameau. Je lui répondis par un sourire, et en lui disant en arabe que je n'étais pas un fellah, pour que l'on s'adressât à moi de ce ton. Suivant la manière d'être de ces soldats qui croient que tout homme qui n'est pas militaire doit céder à leurs ordres, il se tourna alors vers mon esclave et lui ordonna de descendre, jurant qu'il tirerait sur un de nous si nous n'obéissions pas. Quand je l'entendis s'exprimer ainsi, je pris mon fusil, en lui donnant l'assurance qu'il était chargé avec de bonne poudre, et lui enverrait au cœur une balle beaucoup mieux que le sien ne pourrait le faire sur moi. Pendant cette altercation, son chameau avait erré à quelques pas dans la vallée, et comme il craignait pour son bagage, il courut après, et nous continuâmes d'aller en avant. Comme il ne pouvait pas nous suivre dans les sables, il tira sur nous de loin son coup de fusil, auquel je répondis immédiatement; ainsi finit la bataille.

Nous dirigeâmes alors notre marche de manière à ne plus rencontrer ces soldats; mais deux jours après je retrouvai ces hommes à Tôr. Le gouverneur de Suez était là, et j'aurais pu lui adresser mes plaintes : il en eut peur, et vint en conséquence à moi d'un air souriant, et me dit qu'il espérait qu'aucune rancune n'existait entre nous : suivant lui, le coup qu'il avait tiré n'avait d'autre but que celui de faire venir ses camarades pour qu'ils l'aidassent à se tirer d'affaire avec son chameau; quant à moi, je lui assurai en réponse que mon coup avait un tout autre but, et que j'étais fâché de l'avoir manqué. A cela il sourit et s'éloigna; il n'y a pas sur la terre d'êtres plus insolents, plus hautains, et en même temps plus vils et plus lâches que les soldats turcs. Toutes les fois qu'ils ne s'attendent pas à rencontrer de résistance, ils agissent de la manière la plus despotique et la plus insupportable du monde. Ils ne font pas le moindre cas de la vie d'un voyageur inoffensif, et le tueront dans le plus futile accès de colère; mais quand ils rencontrent une ferme résistance, ou appréhendent quelque mauvaise conséquence de leur conduite, il n'est pas de bassesses auxquelles ils ne se soumettent immédiatement; je conseille aux voyageurs de traiter ces hommes avec la plus grande hauteur, car ils attribuent la moindre concession à la peur, et leur conduite devient intolérable. Nous marchâmes pendant ce jour neuf heures environ.

Le 7 juin nous eûmes encore pendant deux heures et demie des vallées à traverser; ensuite nous arrivâmes sur le sommet d'une haute montagne d'où l'on avait une très belle vue du golfe d'Akaba. Il nous fallut deux heures et demie pour la monter et la descendre. Dans l'après-midi, au sortir de cette chaîne, nous entrâmes dans la plaine occidentale qui descend insensiblement sur la mer de Suez, et nous y campâmes après une marche de dix heures.

Le 8 juin, à trois heures et demie de notre lieu de halte, nous trouvâmes Tôr, où tout était en grande rumeur; car la femme de Mohammed-Ali, que j'avais rencontrée sur presque tous les points de mon voyage, venait d'y arriver de Yembo. J'avais l'intention de rester peu de jours à Tôr; mais quand j'appris que la peste était à Suez, aussi bien qu'au Caire, je changeai de plan et me déterminai à attendre pendant quelques semaines où j'étais que la saison des maladies fût passée. Toutefois je découvris bientôt qu'un séjour à Tôr n'était pas très agréable. Ce petit village est bâti dans une plaine sablonneuse, tout près de la plage, et sans le moindre abri contre le soleil. Quelques plantations de dattes se trouvent derrière les habitations. Les maisons sont misérables, et des essaims de mouches et de moustiques obstruent les avenues de toutes les demeures. Je restai à Tôr pour la nuit, et ayant entendu dire aux Bédouins qu'à une heure de distance, il y avait un autre petit village, dans un site élevé, avec abondance de jardins et d'eau excellente, je me décidai à aller m'y établir.

Tôr est entouré d'une muraille à demi ruinée, et l'on y voit les ruines d'un vieux château construit, dit-on, par l'empereur Selym, qui fortifia tous les avant-postes de son empire. Deux petits villages à un mille de distance environ, des deux côtés de Tôr, sont habités par des Arabes, tandis que Tôr même n'est habité que par une vingtaine de familles grecques, et un prêtre qui est sous les ordres de l'archevêque du mont Sinaï. Ces gens gagnent leur vie en vendant des provisions aux vaisseaux qui jettent l'ancre pour faire de l'eau, car les puits sont abondants et de bonne qualité.

Le 9 juin je me rendis dès le matin, par la plaine, au village dont j'ai parlé, et qui se nomme *Elwady*; j'y trouvai facilement à me loger, et je fus enchanté de voir que mes espérances relativement au site de ce village n'étaient point déçues. Il se compose d'une trentaine de maisons bâties dans des jardins et parmi des dattiers. Je louai un petit bâtiment à demi ouvert, que je couvris de feuilles de dattiers, et où je jouissais du voisinage immédiat d'un lieu de promenade planté de palmiers, de nebeks, de grenades et d'abricots. Un grand puits, au milieu de ces arbres, me fournissait d'excellente eau. Depuis les délicieux jardins d'Alep, je ne m'étais nulle part trouvé si bien qu'à Elwady, et le premier jour que j'y passai produisit déjà sur ma santé une amélioration sensible. Comme je pensais qu'un léger exercice m'était nécessaire, je me rendais souvent à Hemmam, source d'eau chaude à l'angle de la montagne, au nord de Tôr, et à une demi-heure à peu près d'Elwady. Plusieurs courants d'eau chaude sortent de la montagne calcaire, et l'on a bâti un toit au-dessus de la principale source, que fréquentent les Bédouins des alentours. Près de cette eau sont de vastes plantations de dattiers, et je n'ai jamais vu une forêt de palmiers plus épaisse qu'en ces lieux; il est difficile de s'y faire jour. Ces plantations appartiennent aux Bédouins de la presqu'île, qui viennent là avec leurs familles à l'époque de la récolte des dattes. Le plus grand bouquet appartient cependant aux prêtres grecs du mont Sinaï, dont l'un vit dans une tour isolée au milieu des arbres, comme un ermite; car il est le seul habitant de ce lieu. La crainte du Bédouin le tient enfermé dans cette tour pendant des mois entiers, et l'on n'y peut entrer qu'au moyen d'une échelle. Un porteur d'eau qui l'approvisionne chaque semaine est le seul individu qui l'approche. Ce prêtre est placé là comme jardinier du couvent; mais comme l'expérience a démontré l'impossibilité de garantir ces arbres des pilleries des Bédouins, les propriétaires en ont abandonné les fruits au premier venu, et ils sont devenus propriété publique.

Après quinze jours passés à Elwady je songeai à me rendre au Caire, et je louai deux chameaux à cet effet. Les Arabes de ces contrées ont établi des coutumes particulières pour le transport des voyageurs et des marchandises. La tribu de Sowaléhah a droit à moitié du transport, et l'autre moitié se partage entre les deux tribus de Mazinéh et d'Aleygat; or, un de mes deux chameaux me fut fourni par la première de ces tribus, et l'autre par l'une des deux dernières. La même coutume a désigné certaines limites où le voyageur et son guide étant une fois arrivés, les compatriotes de celui qui a conduit jusque-là n'ont plus droit au transport. On pense bien que cet usage amène de fréquentes querelles, et qui sont quelquefois aussi curieuses que difficiles à débrouiller, pendant ce temps le voyageur reste complétement passif.

Je quittai Wady le 17 juin, suivant une plaine éle-



Médine est la seule ville d'Orient d'où les chiens soient exclus.

vée, bornée à l'est par les hauts sommets des montagnes du Sinaï, et à l'ouest, par une chaîne de collines calcaires qui séparent la plaine de la mer, et sont dans une direction parallèle pendant cinq ou six heures. Cette plaine complétement aride, et dont le sol est du gravier, se nomme *Elkaa*.

Le 18 juin nous entrâmes, dans la matinée, dans la vallée de Wady-Feiran, et nous atteignîmes le puits d'El-Merkha, en face de la baie qui porte le nom de *BirketFaroonn*.

Le 19 juin, de Merkha nous continuâmes de longer le rivage, puis nous entrâmes dans Wady-Teïbéh, laissant sur notre gauche les montagnes dont la mer baigne le pied, et au milieu desquelles se trouvent les bains minéraux nommés *Hamam-Sidne-Moussa*. Teïbéh est une vallée pleine d'arbres qui souffraient alors de l'absence des pluies. Arrivés au plus haut point de la vallée, nous traversâmes une plaine élevée, puis Wady-Osaït, et nous couchâmes à Wady-Gharendel.

Le 20 juin, passant près de la source saumâtre de Hewara, nous traversâmes une plaine aride, et gagnâmes Wady-Werdan au milieu du jour, et le soir nous campâmes à Wady-Sadir. Nos marches de jour étaient très longues, et nous marchions quelques heures durant la nuit, afin de rejoindre à Suez la caravane qui s'y préparait pour conduire au Caire les femmes du pacha.

Le 26 juin nous passâmes le matin près d'Ayoun-Moussa, et arrivâmes à Suez dans l'après midi. La caravane était sur le point de partir, et nous nous mîmes en marche avec elle dans la soirée. Elle avait une forte escorte et environ six cents chameaux. Nous voyageâmes toute la nuit sans interruption, et dans la matinée du 22 juin, nous fîmes halte au lieu nommé *El-Hamra*, station du hadj entre le Caire et Adjeroud. Les femmes du pacha avaient fait dans deux voitures toute la route de Tôr à Suez, le chemin étant partout très aisé. Deux voitures leur étaient arrivées encore du Caire à Suez; l'une de ces voitures était un élégant carrosse anglais, traîné à quatre chevaux. Ces dames quittaient, quand il était besoin, leurs voitures pour de splendides litières ou palanquins portés par des mules. Nous nous remîmes en route le soir, et après avoir marché toute la nuit, nous arrivâmes, le 22 au matin, à Birket-el-Hadj, où les grands du Caire vinrent au-devant de la caravane, et le lendemain 24 juin, je rentrai dans cette ville, après une absence de deux ans et demi environ.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN.

Paris. — Imp. Lacour, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del.

Imp. Walder.

SOLDAT COCHINCHINOIS.

(Finlayson.)



J. BRY aîné, Éditeur.



Nous descendîmes l'Hougty, principal bras du Gange.

FINLAYSON.

(1821-1822.)

VOYAGE DU BENGALE A SIAM ET A LA COCHINCHINE.

Voyage de Calcutta à l'île du Prince de Galles. — Groupe des îles Andaman. Côte de Siam. Détroit de Papra. Ile du Prince de Galles, ou Pouto-Pinang. Colons chinois.

Le 21 novembre 1821, nous nous embarquâmes sur le *John Adam*, presque en face de Fort-William, nom que les Anglais donnent à un quartier de Calcutta, et avec le courant qui est d'une extrême rapidité, nous descendîmes l'Hougly, principal bras du Gange, jusqu'à son embouchure. La distance n'est pas moindre de trente-six lieues. Chemin faisant nous n'eûmes qu'une fois l'occasion d'aller à terre, et ce fut un peu au-dessus de l'île Sauger. En cet endroit, la rive du fleuve dépassait d'une élévation de huit ou dix pieds le point qu'atteignaient les eaux lors de la marée montante; le sol était un terreau très profond, noir et léger, que recouvraient de basses, mais épaisses broussailles. Nous vîmes des traces nombreuses de daims, et des empreintes de pas laissés par un tigre, dont il nous sembla que la taille avait dû être énorme.

Dans la soirée, nous approchâmes d'un bâtiment qui, mouillé en pleine mer, car dès lors nous n'aperçûmes plus la côte, était destiné à recevoir les pilotes, et là le nôtre nous quitta. Le matin suivant, nous mîmes à la voile par un vent favorable, qui même soufflait avec tant de force que les flots étaient assez orageux pour rendre malades des personnes si peu accoutumées, comme la plupart d'entre nous, à ce terrible élément. De cette manière nous parvînmes à hauteur du cap Négrais. Dans ces parages, mais bien avant de pouvoir distinguer l'île elle-même, notre navire fut visité par plusieurs oiseaux; et telle était leur lassitude, comme il arrive souvent en pareil cas, qu'ils se laissèrent aisément prendre.

Le 3 décembre, à la pointe du jour, l'île de Préparis, la plus septentrionale du groupe des Andaman, et la première terre que nous vissions depuis que le pilote nous avait quittés, apparut à l'horizon. Nous gouvernâmes vers elle dans l'intention d'y débarquer et d'en examiner la structure; mais par malheur le vent augmenta, et comme la côte d'où il soufflait était seule navigable pour nous avec sûreté, il fut jugé trop périlleux de tenter le débarquement.

De la distance dont nous vîmes ce groupe d'îles, nous eûmes beaucoup de peine à nous former une idée exacte de leur structure. L'île principale, dont la surface présente de légères ondulations de terrain, s'élève insensiblement à une moyenne hauteur, et est couverte de bois épais d'où paraissent s'élancer des arbres grands et larges.

Nous eûmes d'autant plus à regretter de n'avoir pu débarquer sur ces îles, qu'elles sont les premières de la grande chaîne qui compose l'Archipel.

Le lendemain, au lever du soleil, nous distinguâmes l'île de Narcondam qui nous parut avoir plusieurs milles de diamètre, et dont la forme était tout-à-fait celle d'un cône volcanique, qui dépassait de deux mille cinq cents pieds le niveau de la mer. Nous en étions à une trop grande distance pour concevoir le désir d'y aborder; cette île, cependant, par sa hauteur, par son existence solitaire en pleine mer, par sa singulière et belle forme, mérite l'attention des navigateurs.

Lorsque nous eûmes dépassé l'île Narcondam, nous dirigeâmes notre course vers le continent, et nous ne tardâmes guère à l'apercevoir. Tandis que nous approchions de la côte occidentale de cette péninsule, nous ne pûmes nous empêcher d'être surpris de voir des îles nombreuses, variant toutes de position, d'étendue, de forme et de hauteur; ce spectacle, en effet, ne ressemble aucunement à ce qu'on voit du côté opposé de la baie, où à peine en est-il une seule qui s'élève de quelques pieds au-dessus de l'eau, tandis que dans cette partie, jonchées qu'elles sont sur un si grand espace, elles semblent former un boulevart, une ligne de protection pour le continent.

Le 7 décembre, nous passâmes assez près des îles Seyer, qui sont situées par 8° 43' de latitude nord, et par 97° 48' de longitude est, pour y pouvoir faire une descente. Ces îles se voient du continent, quoiqu'elles en soient éloignées d'environ vingt-huit milles. La principale paraît avoir un mille de long sur peut-être un de large.

Nous continuâmes pendant la nuit de faire voile avec un bon vent le long de la côte de Siam. Dans la matinée, un Siamois et un Malai vinrent dans un canot nous vendre du poisson. Le rivage était toujours escarpé, même rocailleux en beaucoup d'endroits, et l'eau extrêmement profonde. Les chaînes des montagnes, ainsi que les vallées et les ravins intermédiaires, se prolongent dans le même sens que la péninsule. La végétation semblait y être partout d'une richesse extraordinaire. A quelques milles au nord du détroit de Papra, une espèce de plateau qui a plusieurs milles d'étendue sépare les montagnes de la côte. Nous y débarquâmes encore près d'une pointe de rochers qui s'avancent dans la mer du milieu d'une vaste grève de sable.

Lorsque nous retournâmes au vaisseau, une forte brise s'éleva, et nous fûmes bientôt emportés au-delà du détroit de Papra et de l'île de Junkseylon ou Salong. Mais le vent ne tarda guère à souffler avec tant d'impétuosité, qu'il nous fallut naviguer à quelque distance des îles. Le 9 et le 10, nous distinguâmes de temps en temps les raides montagnes de cette côte. Ces montagnes étaient encore distribuées en chaînes plus hautes que celles qui jusqu'alors avaient été vues par nous. Apparurent ensuite, à une énorme distance, les hauteurs de Quéda, puis celles de Poulo-Pinang, et nous approchâmes lentement de cette île, enchantés de la magnificence du spectacle que ses ondulations de terrain présentaient. Toutefois, l'approche par un canal très profond en est assez difficile; car les courants y ont beaucoup de force dans presque toute la longueur. La lune qui se leva étincelante nous permit de continuer notre route la nuit, sans pilote.

Le 11, de grand matin, nous jetâmes l'ancre dans le hâvre de l'île du Prince de Galles, à trois cents verges du rivage. Nous y trouvâmes un nombre considérable de navires construits dans différents styles et appartenant à des nations différentes. Ainsi il y en avait d'Anglais, d'Américains, de Chinois, de Siamois et d'Arabes. Dès notre arrivée nous reçûmes du gouverneur l'invitation polie de demeurer chez lui tant que nous serions mouillés devant l'île. Nous débarquâmes dans le courant de la journée, et nous rendant à sa maison de plaisance qui était située à une lieue de la ville, nous y fûmes accueillis de la façon la plus hospitalière par lui-même et par sa famille. La population de Poulo-Pinang se compose principalement d'étrangers de presque toutes les parties de l'Orient. Parmi la foule de badauds réunis sur la berge pour assister à notre débarquement, dominaient les musulmans de la côte du Malabar, appelés *Chuliahs*, et qui là, comme dans leur pays natal, se faisaient aisément reconnaître à leur mine où l'on voyait autant de paresse que de curiosité.

Une chose nous surprit agréablement, ce fut de voir une population chinoise nombreuse, robuste, bien portante, travailler avec un degré d'énergie et d'adresse qui donnait à son caractère physique un cachet particulier, et la plaçait sous un point de vue tout-à-fait favorable, pour peu que l'on comparât ses mœurs à celles des nations qui l'environnent. La manière dont ils se servaient des outils, non-seulement ne ressemblait en rien à celle vraiment puérile dont les Indiens les manient, mais encore rappelait la merveilleuse dextérité des Européens, tandis que leur extérieur annonçait une tribu florissante et riche. Toutes les principales boutiques, tous les emplois importants et lucratifs et presque tout le commerce de l'île, étaient entre leurs mains. Sous le patronage du gouvernement britannique, ils acquièrent bientôt de grandes richesses. Ce gouvernement protége toujours leurs biens et leurs personnes, et ne néglige rien pour les attirer sur son territoire; car en retour il profite de leur industrie et des vastes spéculations commerciales auxquelles ils se livrent d'ordinaire.

La ville nous parut d'une étendue considérable, très propre, très jolie, très belle même, et peuplée à tel point que la population de l'île qui s'élève, dit-on, à trente mille âmes, s'y trouve presque tout entière renfermée. La généralité des maisons est construite dans un style bizarre, mais élégant et léger. Celles des plus riches habitants, de même que celles des plus pauvres, ne sont pour ainsi dire bâties qu'en bois et en feuilles de palmier. Elles sont élevées de quatre à six pieds au plus du sol sur des piliers, et une échelle conduit aux appartements. La toiture, bien qu'elle soit entièrement faite de feuilles et de petites branches, est moins sujette à brûler qu'on ne pourrait le croire d'après le genre des matériaux. La flamme, il est vrai, y excite une combustion rapide; mais on assure qu'elle résiste à de simples étincelles. Une fois cependant qu'elle a pris feu, il devient impossible de maîtriser l'incendie. Les huttes sont alignées sur des rues droites et convenablement larges; les maisons, situées chacune dans un enclos différent, ont assez d'uniformité et sont bien entretenues, bien éclairées. Les quartiers qu'habitent les indigènes du Malabar n'ont rien qui les distingue sous le rapport de l'élégance et de la propreté. Profitant de la douceur du climat, ils ne s'inquiètent que d'être à l'abri des éléments et de la curiosité publique : une laide et malpropre habitation leur procure ce double avantage. Ils ne songent jamais à la décorer, et c'est à peine s'ils s'embarrassent de la rendre commode. A leur différence, le Chinois vise à ce que sa demeure soit propre, élégante même, après avoir satisfait aux points plus importants de la commodité et de l'utilité. Aussi le voit-on rarement se promener dans les rues par fainéantise. Des besoins plus nombreux, des occupations plus énergiques, un régime de vie plus délicat, exigent de sa part une activité plus continue, et plutôt que de manquer de rien, il aime mieux ne jamais prendre de repos. Un Indien ne passe ordinairement pas devant un Européen de quelque rang sans lui tirer une révérence, et en général elle est fort humble. Le Chinois au contraire dédaigne cet acte d'humilité. Est-ce orgueil national et noble fierté d'âme, ou bien l'envie de s'en faire accroire lorsqu'une telle arrogance ne serait pas autorisée dans son pays natal? On ne saurait le dire. Quoi qu'il en soit, cette dernière coutume est à mon avis beaucoup plus sensée. Le but des Chinois en se bannissant ainsi volontairement de leur patrie, est sans doute d'acquérir une existence plus heureuse, et d'amasser assez d'argent pour s'en

retourner vivre chez eux. Ils ne paraissent pas cependant économiser avec une vile parcimonie; bien plutôt ils passent pour être dépensiers, pour employer principalement leur argent à tenir bonne table, bien que suivant nos idées européennes leurs mets les plus délicats puissent nous sembler des plus grossiers. Toute la meilleure viande, tout le meilleur poisson; mais plus particulièrement le porc et les canards, nourriture favorite des graves disciples de Confucius, sont dans cette île consommés par les Chinois. On prétend, néanmoins, qu'ils se contentent quelquefois de morceaux plus simples, et que la race canine, par exemple, a de temps en temps à souffrir de leurs appétits carnivores. Le bon état dans lequel on voit d'ordinaire leurs chiens a sans doute contribué à répandre l'opinion qu'ils les mangeaient, car le manque de nourriture ne peut être allégué comme excuse de cette coutume, si elle a besoin d'être excusée.

En nous rendant à la maison de campagne du gouverneur, nous fûmes émerveillés de l'énorme profusion de végétaux qui, de toutes parts, s'offraient à nos yeux. Comme on doit s'y attendre, nous vîmes les espèces les plus communes de la famille des palmiers pousser en grand nombre et avec une rare vigueur. Une multitude de convolvules et de plantes parasites bordelent les baies, et grimpaient jusqu'aux dernières branches des arbres. Les basses terres étaient couvertes d'herbacées, et toute l'île ressemblait à un beau et pittoresque jardin. Dans les baies, dans les terres incultes, dans les marécages, et dans les plaines, qui forment une assez large ceinture entre les montagnes et la côte de la mer, le botaniste trouve une riche et très intéressante moisson. Les forêts, les vallées, les ravines et les montagnes du voisinage sont encore plus intéressantes. A chaque pas il découvrira des plantes nouvelles, et cette île, comparativement si petite, lui offrira une variété de végétation bien propre à l'enchanter et à le surprendre. Rien ne peut surpasser le luxe, la force, la diversité des produits végétaux de cette île. Puis, les hautes montagnes, les immenses précipices, les larges vallées y abondent plus que partout ailleurs.

Nous fûmes bientôt libres d'employer chacun notre temps selon nos goûts particuliers. Les forêts et les montagnes dont nous étions environnés offraient d'interminables jouissances à ceux d'entre nous qui s'occupaient d'histoire naturelle; aussi attirèrent-elles presque exclusivement mon attention. Je pus chaque jour ajouter quelque chose à mes recueils : en effet, telle est la salubrité du climat, qu'il ne semble pas qu'on encoure le moindre péril lorsqu'on reste en plein exposé au soleil le plus ardent, fût-on d'ailleurs las, fatigué, épuisé; or, on doit nécessairement l'être quand on pénètre à quelque distance dans les bois, ou qu'on gravit les flancs raides et rocailleux des montagnes. Comparée à la botanique, la zoologie nous présentait un champ peu vaste; nous pûmes cependant commencer une collection en ce genre.

L'animal la plus singulier que nous rencontrâmes dans l'île fut, sans contredit, le *galeopithecus variegatus*, petite bête du genre da l'hermine, couverte de la plus douce fourrure, et remarquable par une bizarre expansion de sa peau, laquelle se prolonge depuis la tête le long du cou jusqu'aux pattes de devant qui sont à paume, depuis là jusqu'à celles de derrière qui le sont également, et de ces pattes jusqu'à l'extrémité de la queue. Au moyen de cette membrane, il peut pour une courte distance se soutenir en l'air. Pendant la nuit, il est actif et remuant, mais pendant la journée, lourd, paresseux, dormeur, et n'aime pas qu'on le trouble. Il a deux mamelles sur la poitrine. Celles de sa femelle sont très saillantes. Sa voix est dure, aigre, criarde et désagréable. Il se nourrit de fruits, et pourrait, je crois, s'apprivoiser aisément. Nous attrapâmes aussi un chat sauvage qui est, dit-on, fort commun dans les bois, et qui pour la taille ne diffère du chat domestique que par la tête qu'il a plus allongée. Farouche à l'excès, il prend la fuite devant tout ce qui l'approche. Il a la robe noire, tachée de gris, la poitrine blanchâtre, et la queue très longue. Enfin, ou nous apporta une jolie espèce d'écureuil. Sa tête est grosse et ronde, son corps et sa queue gris foncé, et son ventre ainsi que le bout de cette queue très brun. Le nombre des oiseaux que nous vîmes n'est pas considérable. Les principaux sont la chauve-souris, le pélican, l'alcyon, le vautour pêcheur, le corbeau, la mouette et la colombe.

L'altération des chaînes de montagnes n'est pas assez grande dans l'île du Prince de Galles pour produire une différence bien marquée dans la distribution géographique de ses productions végétales. Le point de terre le plus élevé est celui sur lequel flotte l'étendard de la Grande-Bretagne; et, par mesurement barométrique, il donne une hauteur de deux mille deux cent vingt-trois pieds au-dessus de la maison du gouverneur, qui est elle-même à vingt-cinq au-dessus de la mer, de sorte que la plus grande élévation se trouve être de deux mille deux cent quarante-huit pieds.

L'observateur le plus superficiel peut s'être aperçu que parmi les plantes des tropiques il y en a beaucoup qui ne sont guère moins influencées dans leur distribution géographique par la longitude que par la latitude du pays où elles poussent; et si nous divisons le globe en hémisphères, nous trouverons que les plantes d'un hémisphère oriental ne diffèrent donc pas, pour ainsi dire, moins de celles d'un hémisphère occidental que celles de l'hémisphère du nord ne diffèrent de celui du sud. Nous pouvons ainsi observer une perpétuelle tendance de la nature à confiner les végétaux dans un lieu particulier, à les isoler, et à en multiplier le nombre; et quoique, à la ressemblance de l'homme, quelques-uns puissent exister dans beaucoup de climats divers, ceux-là néanmoins doivent être considérés comme des exceptions à la grande règle générale. Sous les tropiques cette classification limitée des plantes est plus notoire que sous les autres zônes; elle est surtout remarquable pour les palmiers, pour les scitaminées et pour les épices, pour les aromates les plus précieux. La chaleur seule n'est pas suffisante pour les produire, sans quoi nous les rencontrerions plus communément à travers toute la zône torride, tandis que de fait ils sont les uns et les autres confinés respectivement à de très étroites limites. Sous les tropiques, depuis l'équateur jusqu'au vingtième degré environ de latitude septentrionale, et au niveau de l'Océan, ou seulement un peu plus élevée, nous distinguons une ceinture dans laquelle sont contenus presque tous les palmiers que nous connaissons. Ils constituent dans cet espace la principale des productions végétales. Quant à la manière dont ils sont distribués, nous voyons différents points auxquels chaque espèce est particulièrement limitée, sans qu'il y ait pourtant d'altération apparente dans la température.

Nous pouvons observer au sujet du cacaotier, qu'il pousse avec la plus grande vigueur et en perfection dans les îles Maldives et Laquedives, sur les côtes méridionales et occidentales de Ceylan, sur celles de Malabar et de Coromandel, et à l'ouest aussi loin que Bombay. A Poulo-Pinang ce palmier est évidemment moins productif; aussi ne l'y cultive-t-on que sur une échelle moins étendue, mais il est remplacé par plusieurs autres espèces. La particularité du sol ne paraît pas cependant être la seule cause qui fait que certains arbres de cette famille se trouvent à tel ou tel endroit, et que certains autres en soient exclus. Le sol de l'île du Prince de Galles, de même que celui de la côte opposée, convient sans doute à la production de toute la tribu, car il est de différents genres et possède différentes qualités : par exemple, il sera ici sablonneux, dur et pauvre; là compacte, argileux et couleur de fer; plus loin, spongieux et mou, formant de vastes marais; ailleurs, épais, noir, riche, et contenant une énorme quantité de matière végétale.

Je l'ai déjà dit, dans Poulo-Pinang les chaînes des montagnes ne sont que d'une moyenne hauteur; par conséquent, il ne faut pas s'attendre à ce que ces montagnes y occasionnent de très grandes et très frappantes différences dans le distribution des végétaux. Les arbres y prospèrent avec toute la vigueur possible de végétation jusqu'à deux ou trois mille pieds du sommet des pics les plus hauts, et parmi des forêts on en voit beaucoup qui atteignent une élévation peu commune. A mille pieds environ au-dessus de la mer, on trouve une innombrable quantité d'herbacées, petites, mais élégantes, qui ne se rencontrent point en lieux plus bas et à même hauteur; on remarque aussi plusieurs espèces de fougères. Là cessent de pousser les herbes gigantesques de la plaine; mais les plantes parasites, celles qui grimpent, celles qui rampent, deviennent beaucoup plus nombreuses. A quelques cents pieds du faîte des montagnes, on voit une fougère qui ressemble absolument à un arbuste et à une espèce d'if. Sur la cime des deux pics les plus élevés, sa végétation, en ce qui concerne les arbres, est évidemment rabougrie; ce ne sont plus que des buissons, et pourtant toutes les productions des plaines y viennent merveilleusement avec le secours de la culture. Du haut de ces monts la vue doit assurément être fort belle; mais je n'en puis guère parler, car l'état de l'atmosphère, à l'époque de notre visite, ne nous permit malheureusement pas de l'admirer.

Le 25, nous allâmes visiter Quaile-Muda. C'est, comme on sait, un port situé presque en face de Poulo-Pinang, sur la côte opposée de Queda. Sur ce point le continent, à la distance de sept ou huit milles de la mer, est bas, plat et marécageux, presque entièrement couvert de broussailles impénétrables qui offrent des repaires sûrs à des tigres, des léopards, des rhinocéros, et quelquefois des éléphants, car les vastes marécages de la contrée ne leur sont pas très favorables.

Nous n'étions pas encore très éloignés du bord de la mer, lorsque nous trouvâmes un taureau qui venait d'être tué par un tigre d'une taille énorme, selon toutes les probabilités; car l'empreinte de sa patte était deux fois large comme une main d'homme. Le taureau, superbe animal, grand et gras, était mort à la suite d'une blessure au cou par laquelle les vertèbres semblaient avoir été disloquées ou rompues, tandis que les veines superficielles avaient été dessinées par les griffes du vainqueur. Une petite partie seulement du croupion avait été mangée. La nuit suivante, le tigre revint et entraîna la carcasse à cent verges environ de distance.

Sur cette côte, les plantes diffèrent entièrement de celles de Poulo-Pinang; elles offrent aussi beaucoup moins de variétés; mais nous y remarquâmes un grand nombre de faisans et une multitude de volailles d'espèces différentes dont la plus grande partie s'exporte dans l'île du Prince de Galles. Le léopard noir, et une sorte de chèvre sauvage, sans doute de la famille des antilopes, se trouvent aussi dans la contrée.

Voyage de Poulo-Pinang a l'embouchure de la rivière Menam.— Départ de l'île du Prince de Galles. Aspect lumineux de la mer. Ile Poulo-Dinding. Malacca. Ile de Petit-Carimon; archipel malais; phénomènes de végétation. Singapore; sa situation sans pareille comme marché entre les mers indiennes et chinoises; sérénité de l'atmosphère, et absence de tout danger sur les mers; salubrité du climat qui contraste avec celui de l'Inde supérieure, si fatal aux Européens, ses effets sur la nature tant végétale qu'animale. Nouvel établissement de Singapore. Iles Natunas. Poulo-Ubi. Groupes d'îles. Fu-Kok. Arrivée à Paknam sur la rivière Menam.

Le 1er janvier 1822, nous visitâmes le mont Palmer sur la côte méridionale de Poulo-Pinang. La vue, dans la gorge par laquelle on y arrive, est belle, le plus belle de l'île, et chemin faisant, on rencontre une innombrable variété de plantes. Une route, praticable pour les chevaux, a été construite à travers la gorge, et un large bassin établi sur cette même côte, afin que les navires puissent faire de l'eau sans avoir besoin d'entrer dans le hâvre.

Le 4 nous retournâmes à bord du *John Adam*, emportant avec nous deux caisses de jeunes muscadiers que nous comptions offrir en présent au roi de Siam.

Le 5, remettant à la voile, nous naviguâmes par le passage au sud de l'île; mais pendant plusieurs des jours qui suivirent, nous fûmes presque arrêtés par un calme plat en vue de la terre. La grande chaîne de montagnes du continent nous apparaissait encore haute, et beaucoup de pics avaient une élévation considérable.

Rien n'est plus singulier dans ces mers que leur aspect brillant la nuit; l'Océan a véritablement l'air d'un immense lac de feu liquide, de soufre fondu ou de phosphore. Dans un grand nombre de baies, comme celle, par exemple, qui forme le hâvre de l'île du Prince de Galles, les corps qui jettent cette bizarre lumière existent en si vaste quantité qu'une chaloupe, à distance même de trois ou quatre milles, peut être facilement aperçue, grâce à la lueur étincelante et absolument semblable à celle d'une torche, qui s'échappe des flots agités par la proue et par les rames. Nous avons durant le jour vu la mer de couleur verdâtre et l'aspect gluant, de sorte qu'on aurait dit sa surface couverte de ces végétaux qui couvrent ordinairement les marais. Nous avons puisé tout un grand vase de cette eau ainsi colorée de vert, et, la conservant jusqu'au soir, nous avons reconnu que sa couleur verte du jour et son aspect phosphorescent de la nuit étaient occasionnés par la même substance.

Les causes de cette apparence lumineuse qu'offre souvent la mer varient sans doute en différentes parties de l'Océan. Nous savons que les poissons de mer, lorsqu'ils sont morts, lancent hors de l'eau une pareille lumière, et des expériences ont montré que si, quand ils ont cessé de vivre, on les replonge dans leur élément, ils ne tardent pas à la lancer encore: c'est leur frai, dit-on, qui le produit, et la putréfaction est regardée comme une cause fort ordinaire de ce phénomène. Dans le cas dont il est ici question, il semblait indubitablement provenir d'innombrables petits corps grenus et gélatineux, de la grosseur environ d'une tête d'épingle. Lorsqu'on les prenait sur la main ils remuaient avec une extrême agilité l'espace d'une ou deux secondes, puis cessaient d'être lumineux et demeuraient immobiles.

Le 9, dans la soirée, nous débarquâmes sur l'île de Poulo-Dinding. C'est une belle île de granit, comme celles que nous avons jusqu'à présent vues, que des bois épais et presque impénétrables couvrent depuis les bords de la mer jusque sur sa partie la plus haute. Elle peut avoir deux ou trois cents pieds d'élévation. Ses végétaux sont vigoureux et variés. Son sol, compacte, noir, et en apparence très fertile, est maintenu en place par la densité des forêts, et mélangé d'une proportion extraordinairement grande de terreau végétal. Deux genres de palmiers poussent avec vigueur dans les ravins, et dans les endroits humides une sorte de lis rouge à feuilles longues de trois pieds occupe des espaces considérables. Les montagnes sont trop rapides pour présenter une perspective de culture qui serait favorable même à des plantes telles que le cafier. Les arbres ont beaucoup moins de hauteur que ceux de l'île du Prince de Galles. Ce n'est pas cependant faute d'irrigation. Nous vîmes en effet plusieurs petits ruisseaux; mais, de même que sur la côte de Quéda, leur onde empruntait une couleur saumâtre au sol particulier à travers lequel elle coulait. Elle ressemble à l'eau dont se remplissent les fosses d'où on a retiré de la tourbe; le goût en est amer et désagréable.

Au nord d'une vieille forteresse ruinée, jadis occupée par les Hollandais et à un demi-mille environ de distance, nous trouvâmes un épidendrum d'une taille gigantesque, le plus élégant peut-être de la nombreuse

tribu à laquelle il appartient. Dans tout le monde végétal, rien ne saurait surpasser en beauté l'aspect de cette magnifique plente qui se tenait droite contre le tronc d'un vieux arbre, entourée de ses feuilles pendantes qni ressemblaient plutôt au feuillage d'un palmier qu'à celui d'une herbacée. Seule, la pointe fleurie dépassait une longueur de six pieds, soutenait environ cent fleurs, et était alors en pleine floraison. Les fleurs exhalaient une délicieuse, mais douce odeur; elles avaient à peu près deux pouces et demi de large, et plus de quatre de long, y compris la queue.

Le 14 nous jetâmes l'ancre dans le port de Malacca, qui est, comme chacun sait, une ville forte, capitale d'un royaume de même nom, et où les Hollandais ont un comptoir. Le vieux fort, maintenant ruiné, l'église portugaise, et les autres édifices de la ville, sont bâtis en briques.

Lorsque nous entrâmes dans cette ville, nous fûmes singulièrement frappés du contraste qu'elle présentait, sous le rapport de l'importance commerciale, avec le bel et intéressant établissement que les Anglais ont fondé sur l'île du Prince de Galles. D'une part, cinq ou six navires au plus sont parsemés au travers d'une immense baie, de l'autre, des centaines de bâtiments de tout genre, de toute forme, de toute nation, indice certain de prospérité maritime, sont, pour ainsi dire, entassés pêle-mêle.

A Malacca un tiers au moins des maisons était fermé et semblait être abandonné. Çà et là un habitant solitaire se promenait sur son balcon, ou nonchalamment appuyé contre sa porte et fumant, ne servait qu'à rendre la scène plus morne, plus triste, plus mélancolique. Les Chinois eux-mêmes, dont au reste le nombre diminue chaque jour, paraissaient avoir oublié leurs habitudes laborieuses, et offraient le discordant spectacle d'une fainéantise contraire à leurs goûts. Dans l'île de Poulo-Pinang, au contraire, tout était activité, tumulte, zèle. La population des deux places ne peut supporter de comparaison. Néanmoins, Malacca possède divers avantages sur l'établissement britannique. Son étendue territoriale n'est pas limitée par la mer. Le climat est doux, égal, salubre et agréable. De nombreuses tribus de Malais entourent la colonie hollandaise dans toutes les directions; et on peut supposer qu'en les traitant d'une manière convenable, il y aurait moyen de les amener peu à peu à entreprendre des spéculations commerciales, et à augmenter leurs produits agricoles, au mutuel avantage des deux parties. Les Hollandais, cependant, on a lieu de le craindre, n'ont pas su imprimer aux autorités indigènes l'amour de leur système de gouvernement. Un degré de soupçon et de méfiance n'est que trop manifeste dans toutes les relations qu'ils ont ensemble.

Nous ne reconnûmes guère parmi ces colons le genre de vie et les mœurs hollandaises. A Malacca, en effet, comme au Cap, presque toutes les familles bourgeoises reçoivent chez elles des pensionnaires. Nous y demeurâmes donc pendant notre courte résidence dans une maison qui tenait à la fois d'une auberge et d'un hôtel particulier; mais nous ne vîmes presque rien de cette merveilleuse propreté qu'on dit être coutumière des Hollandais. La salle où l'on dîne, celle où l'on se tient, sont passablement propres, passablement rangées; mais les chambres où l'on couche sont laides, petites, sales et mal aérées. Les habitants paraissent en général fort pauvres. Leur genre de vie est humble de toutes les manières; leurs aliments, sauf le poisson qui est excellent, sont tous grossiers ou communs. Les denrées quelconques se paient des prix exorbitants. Une volaille vaut un écu, et le reste en proportion.

Chaque famille possède un grand nombre d'esclaves, qui la plupart sont employés à des travaux domestiques. Celle qui nous accueillit dans son sein en avait plus de trente d'âge et de sexe différents. Leur condition ne nous parut pas en somme être fort dure. On pourrait toutefois s'imaginer le contraire, à voir les guenilles qui presque toujours leur servent de vêtements, et d'autres indications semblables de leur état vil et abject. Quelques esclaves, cependant, qui remplissent les fonctions de serviteurs, sont décemment et même richement habillés. Leurs propriétaires, en pareil cas, mettent de l'orgueil à les vêtir même d'une manière coûteuse, avec des galons d'or, des étoffes de soie, etc. Il leur arrive souvent de dépenser ainsi une portion considérable de leurs revenus, et les esclaves eux-mêmes consacrent, dit-on, une partie de leurs petits gains, s'ils se trouvent pouvoir en faire, à l'achat de ces ornements.

Le 20 nous arrivâmes au nouvel établissement britannique de Singapore. Le choix de cette île, dans le but d'y fonder une place commerciale, a été extrêmement heureux. Elle est en effet située sur la route directe du Bengale à la Chine, et aux nombreuses îles qui forment la partie orientale de l'archipel. Par sa position elle est destinée à devenir le centre du commerce qui se fait dans les mers chinoises et dans les contrées voisines, telles que les royaumes de Cochinchine, de Siam, etc., aussi bien que celui de la péninsule malaie et des provinces occidentales de l'Inde. On y trouve en toute saison de l'année un mouillage sûr et commode, tandis que par sa situation insulaire, et comme entourée de toutes parts par d'innombrables îles, elle est également exempte des tiphons destructeurs, si communs dans l'Océan chinois, et des tempêtes presque aussi furieuses qui se rencontrent sur les îles indiennes. Pendant tout le cours de l'année, sans qu'il faille en excepter ni un mois ni une semaine, l'atmosphère y est sereine et paisible à un degré peut-être inconnu dans aucune autre partie de notre globe. La tranquille surface des flots est à peine ridée par le vent. Il semble pour ainsi dire qu'on côtoie les bords d'un lac. Les ouragans ne s'y font en quelque sorte sentir que par contre-coup. Les commotions que la tempête excite dans les mers de la Chine se propagent à cette distance, où on les voit donner aux courants une direction particulière, un accroissement de vitesse, et même occasionner de fortes houles. Un pareil phénomène, mais moins remarquable, se manifeste souvent dans la baie de Bengale. Subordonnées aux impulsions contraires qui leur viennent de ces mers si vastes, les marées parmi les îles ne peuvent conserver aucune régularité. Il arrive parfois qu'elles marchent plusieurs jours de suite dans une direction, et le résultat en est que dans les baies et le long des côtes, elles élèvent l'eau à une hauteur considérable. Dans les nombreux et étroits canaux qui divisent les plus petites îles, ces marées courent avec une rapidité très grande, comparable à celle de l'eau qui se précipite à travers une écluse. L'influence régulière et périodique des moussons est presque, pour ne pas dire tout-à-fait, nulle dans ces îles, les vents y participent plutôt à la nature de ce qu'on appelle *brises de mer* et *brises de terre*. De là provient cette uniformité de température qui règne dans l'atmosphère depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. De là provient aussi la chute plus fréquente d'averses, et l'absence d'une saison pluvieuse qui soit particulière, continue et périodique. Peu de jours s'écoulent sans qu'il pleuve; ces pluies, loin d'être incommodes en rien, ont au contraire le double avantage de réduire la température et de vivifier sans cesse la végétation. Sans cette influence continuelle de l'humidité, ces régions offriraient certainement un beaucoup moins délicieux aspect, et le climat en serait beaucoup moins favorable à la santé des habitants. C'est ainsi que, dans les contrées de l'équateur, la chaleur est heureusement mise en harmonie avec la constitution de l'homme.

Elle se trouve être infiniment moins pernicieuse à son système qu'elle ne l'est à quelque distance sous les tropiques, surtout dans les climats secs et arides.

Par exemple, les vents secs et chauds de l'Inde supérieure, à plus de 10 degrés d'étendue au-delà du tropique, exercent sur les êtres organisés, et plus particulièrement sur le corps humain, une influence puissante et destructive. Ses effets sont trop bien connus pour avoir besoin d'être décrits. La vie inanimée n'est pas simplement suspendue; elle est menacée d'une destruction complète, et conserve à peine un faible rayon d'existence future. Les êtres animés se réfugient sous les plus épais ombrages, et là même n'existent que pantelans. L'indigène lui-même, malgré son tempérament relâché et sa constitution qu'acclimate la nature, n'est point à l'abri de l'influence fatale. Avec quelle violence ne doit-elle donc pas sévir contre des tempéraments si susceptibles d'excitation que ceux des habitants du nord de l'Europe? La mortalité qui règne parmi les troupes européennes n'en donne qu'une preuve trop manifeste. Le physiologiste qui n'a point été témoin de l'effet d'une haute température sur le système de l'homme, ne pourra aisément croire qu'elle soit capable d'éteindre la vie, souvent au bout d'une heure après que l'inflammation s'est déclarée. Elle n'agit pas d'une manière moins rapide qu'effrayante pour le spectateur; car, en pareil cas, l'esprit du malade participe tellement à l'excitation du corps qu'il en résulte un délire complet. Sous les tropiques, ces effets si violents sont plus rares.

Les côtes sablonneuses de l'Océan, qui offrent une surface tout-à-fait favorable au développement de la chaleur par réfraction, se trouveront souvent être pendant le jour d'une haute et intolérable température. Pendant la nuit, néanmoins, la température devient même agréable. Sa modération est d'ailleurs prouvée par sa bienveillante action sur la nature végétale, qui prend en ces lieux un degré de développement inconnu peut-être dans aucune autre partie du globe. Nous y voyons les arbres envahir aussi le domaine de la mer, car leurs racines et leurs branches sont couvertes de coquilles marines, telles que des huîtres, etc. Les rocs nus, les troncs des arbres les plus lisses, les plus chétives portions de sol, y sont revêtus d'une variété infinie de plantes. Sous le rapport de la convenance des végétaux, nous connaissons mille endroits au monde qui, pour les produire, seraient aussi favorables et même le seraient davantage; il n'y a que la circonstance d'une modification particulière de la température qui paraîtrait manquer. Nous sommes souvent très embarrassés pour découvrir de quelle manière ces végétaux parviennent à se nourrir au milieu de tant d'obstacles, qui en apparence les empêchent de subsister. Eh bien! il semble que leur sue, leur moiture soient pour la plupart d'entre eux l'unique source d'alimentation; ce sont leurs organes qui séparent les éléments de l'eau et les assimilent. La quantité de suc simple, ou mieux, d'eau pure à ce qu'il paraît, que certaines plantes tirent de la terre, est extraordinairement grande. On en a un merveilleux exemple dans l'organisation de quelques plantes grimpantes, chez lesquelles la moiture est souvent menée à une distance de quarante, de cinquante, et même de cent verges, avant qu'elle atteigne les feuilles, ou le fruit, ou peut-être les organes assimilateurs du végétal. J'ai vu une plante de cette espèce, qui avait été accidentellement coupée, verser sans discontinuer une telle quantité d'eau pure, limpide et sans goût, qu'un verre à boire en fut rempli au bout d'une demi-heure. La tige et l'écorce de cette plante étaient tout-à-fait vertes; il n'y avait nul vestige de feuilles, et il paraissait que l'eau se rendait dans son état naturel jusqu'aux extrémités des branches pour y être assimilée. D'autres plantes sont ainsi organisées que la moiture même, du moins en visible quantité, ne semble pas leur être indispensable. Celles-là se voient sur des rocs nus où l'œil ne saurait leur découvrir aucune source de nourriture. Sans doute elles se nourrissent d'air, ou peut-être décomposent l'air atmosphérique et en assimilent les éléments.

Cet effet d'une température uniforme, quoique haute, n'est pas confiné aux diverses formes de la vie végétale; les ordres inférieurs de l'existence animale n'attestent pas moins fortement sa puissance: la terre, l'air, l'Océan, tout engendre la vie. Des peuplades d'insectes se succèdent les unes aux autres dans leurs travaux qui commencent ou finissent à chaque période nouvelle de la nuit et du jour. Celles-ci s'occupent à faire disparaître en la dévorant la matière animale qui est morte; celles-là pâturent sur les animaux vivants; tandis qu'à la grande majorité le monde végétal fournit une inépuisable source de nourriture.

Notre résidence à Singapore nous fit faire connaissance avec plusieurs très curieuses productions de ce genre. Entre autres, une singulière espèce d'alcyonum peut être mentionnée. On lui donne dans l'île le nom bizarre de *gobelet de Neptune*. Il a en effet la forme d'un gobelet, et sa substance est intermédiaire entre celle d'une éponge et celle d'un madrépore. Frais, sa couleur est d'un jaune brillant, mais quand il sèche il brunit. Le corps de la coupe, le pied qui la supporte, etc., sont très bien formés. Ils varient d'une hauteur de deux à cinq pieds, et la coupe en a souvent trois de diamètre.

Nous obtînmes aussi une très singulière espèce de raie bouclée, ou *asteria*, qui pesait de sept à huit livres. Son dos formait un pentagone régulier, dont la surface hérissée de nombreuses pointes rondes. Les trous de ce que j'appellerai le ventre sont au nombre de cinq, étroits, provenant du centre, et munis, comme dans d'autres animaux de cette sorte, d'une double rangée de *palpeurs* gélatineux, courts, blanchâtres.

Parmi les plus rares animaux de la classe des mammifères qu'on trouve à Singapore, nous pouvons ranger l'*halicora-dugong*, simplement appelé *dugong* par les Malais. Les descriptions de ce bizarre animal, données par d'anciens naturalistes, quoique inexactes et imparfaites, prouvent suffisamment qu'il est depuis longtemps connu; aussi n'avons-nous pas la prétention de l'inscrire comme nouveau sur nos catalogues. On le rencontre sur diverses îles de l'Archipel, on l'a vu à Malacca, et plusieurs fois on l'a pris à Singapore. Il est, dit-on, fort inoffensif, atteint une longueur de dix ou douze pieds, et se nourrit de plantes marines. Sa chair n'est pas moins estimée pour la saveur et la délicatesse, que le meilleur bœuf. Sa peau est remarquablement épaisse et dure; les bandes qu'on en peut faire sécher ne se reconnaissent pas d'avec les courroies, qui d'ordinaire se confectionnent en cuir d'hippopotame.

La structure de l'estomac correspond sous tous les rapports, dit-on, à celui des animaux ruminants. Dans quelques crânes que nous vîmes, il y a aux deux mâchoires des défenses et des incisives, mais dans d'autres il n'y avait ni incisives ni défenses, ou seulement des défenses. Ces défenses ne dépassent qu'à peine la mâchoire, et sans doute jamais la lèvre. L'absence de dents pour quelques-uns pouvait venir de vieillesse. Une seule ouverture pour la respiration est placée vers le haut de la tête. La forme de ce canal est cylindrique. Vu dans le squelette, on est porté à croire qu'il fait l'office d'une narine. Dans l'animal vivant, néanmoins, il peut être recouvert de peau. Les lèvres sont, dit-on, d'une épaisseur remarquable, et garnies çà et là de grosses soies. A la différence du Walrus Arctique, cet animal paraît se complaire dans la solitude. On s'en empare quelquefois par surprise près des îles solitaires de l'Archipel.

Nous remarquâmes aussi l'écureuil volant. Il a presque la même taille que le *galeopithecus variegatus*, qui n'est pas moins commun dans l'île. Sa couleur est brun-clair. On le voit vers le soir voler d'arbre en arbre, s'élançant du haut de l'un, et en général s'accrochant au milieu d'un autre qui est souvent à une distance considérable. Dans un vol il ne fait que déplier la membrane qui s'étend entre ses jambes, et se maintient gracieusement en l'air. Lorsqu'il s'est

perché sur un arbre, si on peut se servir d'une telle expression, il en gagne promptement le sommet par une suite de sauts.

Les productions du monde végétal ne sont guère moins nombreuses à Singapore que dans l'île si belle et si pittoresque de Poulo-Pinang. Nos herborisations dans les bois voisins du hâvre nous fournirent un assez grand nombre de plantes, soit rares, soit nouvelles. Au total, cependant, il y a une manifeste et notoire différence entre les végétaux des deux endroits; mais il faut établir cette importante distinction que la différence se rapporte la plupart du temps aux individus, et non aux familles, ni même aux genres. Ainsi, pour telles et telles plantes, la variété est égale, sinon plus grande à Singapore que sous la latitude de l'autre ci-dessus nommée; mais les espèces sont presque toutes différentes.

Au rang des produits végétaux de cette île qui intéressent l'économie domestique et le commerce, ou qui sont à d'autres titres les plus dignes d'attention, il faut mettre le *gambir*. Des feuilles de cette plante se tire en grande quantité une matière précieuse, qu'on appelle *terre japonaise* ou *catechu*. Le procédé est à la fois simple et peu coûteux. Les feuilles se récoltent trois ou quatre fois l'an; on les jette dans un vaste chaudron dont le fond est de fer, et la partie supérieure d'écorce; puis on les fait bouillir cinq ou six heures, jusqu'à ce qu'on en ait obtenu une forte décoction. On les retire, alors, et on les laisse s'égoutter sur le vase qu'on maintient encore en ébullition pendant un pareil nombre d'heures, jusqu'à ce que la décoction se soit épaissie. Lors ensuite qu'on lui permet de refroidir, le catechu tombe. On retire l'eau qui a monté à la surface, et il reste une substance douce au toucher, savonneuse, que l'on façonne en gros pains. Ces tourteaux sont plus tard subdivisés avec un couteau en petits cubes d'un pouce carré environ, ou en morceaux encore moindres, qu'on étend sur des claies pour sécher. Le catechu a l'air mieux grené, plus uniforme, que celui de Bengale. Il est peut-être aussi moins pur. Ce prix sur la place est de quatre dollars par pécule de cent trente-trois livres et demie anglaises. On l'exporte à Java et dans les autres îles orientales, où l'usage principal auquel on l'emploie est de le mâcher avec la feuille de bétel. Celle de gambir, quand on le mâche, donne un goût qui d'abord emporte la bouche, mais qui est bientôt suivi d'une saveur douce, agréable et aromatique.

Nous avons déjà observé que la plus riche végétation, lorsqu'elle est simplement de son plein gré qu'elle se développe, ne prouve pas d'une manière certaine que le sol qui la produit doive être également favorable à la production des végétaux que l'homme a l'habitude de cultiver. Celui de Singapore, cependant, semblerait tout-à-fait propice à l'agriculture, et on y cultivait, par exemple, les divers produits qu'on rencontre sous les tropiques. La race malaie, accoutumée à mener une vie errante et à ne se fixer nulle part, ne s'est encore que fort peu livrée à des entreprises agricoles. A en juger par l'aspect naturel du pays, il est présumable que toute l'île serait susceptible d'un haut degré de culture. Sa surface présente de légères ondulations, qui çà et là s'élèvent en de petites montagnes qui terminent des mamelons ou des cimes arrondies. La température est favorable; l'irrigation est abondante, et le sol des parties intérieures se compose de sable et de grosse argile, auxquels est mélangée une forte partie de matière végétale qui lui donne une couleur très noire.

C'est aux points où l'eau douce des rivières et des ruisseaux se mêle à celle de la mer que nous voyons principalement abonder les mangroves. L'économie de ces végétaux a un caractère qui leur est si exclusivement propre, qu'ils réclament de tout observateur une grande attention. L'espèce la plus commune sur le bord des courants, dans ces climats, est un grand et bel arbre qui atteint quelquefois à une hauteur de quarante pieds, et qui est chargé d'une profusion de feuilles larges, oblongues, charnues, disposées en touffes aux extrémités des branches. La singulière forme du fruit est trop bien connue pour qu'il soit besoin de la décrire.

La tige de cet arbre, quoique couverte d'un épiderme extrêmement mince, semble remplir les fonctions ordinaires des feuilles. Elle est souvent submergée à une élévation de douze pieds et plus, et dans ces occasions elle s'acquitte sans doute de fonctions diverses. De nombreuses racines descendent des arbres et de cette manière un seul arbre est souvent conduit pour ainsi dire sur des étais, à travers une grande étendue de terrain qui se trouve ainsi barrée et inaccessible aux animaux.

Une autre espèce, la *rhizophora-mangle*, est plus indépendante de la présence de l'eau douce. Souvent elle se développe latéralement le long du rivage de la mer, ou pousse tout-à fait dans l'eau marine. D'autres espèces ont de semblables habitudes.

L'ombrage de ces végétaux est le séjour favori d'innombrables tribus d'insectes, surtout de mosquites. Aussi, par cette raison, ne présente-t-il à l'homme qu'un abri inhospitalier. On a parlé avec beaucoup d'emphase de l'apparente insalubrité des marais de ce genre; et on a prétendu que sur beaucoup de points ils sont la principale, sinon l'unique cause de la plus fatale des maladies qui règnent sous les tropiques, la fièvre intermittente. Sans élever de doute sur l'insalubrité des positions marécageuses en général, il y a suivant moi tout lieu de croire que nous ignorons encore les véritables causes de la fièvre jaune. En effet, l'établissement de Singapore possède à un éminent degré toutes les circonstances qui passent pour être le plus propres à l'occasionner, et pourtant elle y a été inconnue jusqu'à ce jour. Une situation sur le bord de la mer; un climat des tropiques; une température continuellement élevée; une évaporation rapide et excessive; une longue suite de marais dont l'eau est salée dans les uns et douce dans les autres, exposée à un brûlant soleil; l'impulsion végétative portée à un degré d'activité qui peut-être n'a son pareil dans aucune autre partie du globe; la suspension de la végétation herbacée, de temps en temps occasionnée par le prolongement de la chaleur qu'accompagne la sécheresse; la profusion de la matière végétale, par exemple des feuilles, du bois mort, des fruits tombés, etc., mêlée à la matière animale, et formant des foyers de putréfaction à toutes les périodes; telles sont les causes les plus manifestes auxquelles la naissance de cette maladie est ordinairement attribuée. Chacune de ces causes existe à Singapore plus violente que partout ailleurs, et cependant le fléau ne s'y est jamais déclaré.

Une grande utilité des mangroves est d'empêcher l'empiétement de la mer sur la terre. Même, ils n'arrêtent pas seulement la tendance de cet élément, mais produisent l'effet contraire, comme les côtes de Singapore en offrent la preuve manifeste. On peut donc aisément imaginer combien injudicieux est l'usage de détruire des barrières de ce genre. Dans beaucoup de parties, ces végétaux s'étendent de plusieurs milles sur la contrée, jusqu'à ce que le sol sur lequel ils poussent se soit suffisamment élevé au-dessus de l'eau; puis peu à peu ils cèdent leur place à des arbres d'autre espèce, et de cette façon, des terres favorables à la culture du riz se trouvent produites. Il en existe d'immenses espaces dans le voisinage que les Anglais ont fondés dans l'île.

Les demeures des Chinois dans cette île ne sont ni solides ni durables, et ne peuvent, sous aucun rapport être comparées à celles même des Malais. Elles sont bâties de bambous, de petites branches de nattes, et couvertes avec des feuilles de Pandanus cousues ensemble. Elles sont toujours entourées d'un jardin qui renferme quelques buissons à fleurs, des racines bonnes à manger, et des légumes. Plusieurs variétés de

plantains et d'amomoes, plusieurs espèces d'arum, et quelquefois un petit champ de manioc, soet ce qu'on y aperçoit le plus souvent. Il y a un air manifeste de pauvreté dans l'habitation du Chinois, et la négligence de son costume va la plupart du temps jusqu'à la malpropreté. C'est à peine s'il y a un tabouret ou un banc pour s'asseoir. Son mobilier est toujours peu considérable, toujours du genre le plus simple et des matériaux les moins chers. C'est uniquement dans ses opérations culinaires que nous le voyons propre et soigné; c'est par là vraiment que le Chinois brille plus que tous les autres Asiatiques. Insoucieux de la toilette, insensible aux avantages d'un logement commode, il paraît comprendre à leur juste valeur et même, nous le pouvons dire, s'exagérer les plaisirs de la bonne chère. A ce but, à cette fin, tend toute son industrie, tout son labeur. Pour juger de l'aisance et du bonheur d'un planteur chinois, il faut que le voyageur le voie à table. Combien ne se tromperait-on pas si on allait inférer de l'aspect misérable de la hutte d'un cultivateur un égal degré de misère dans toutes les autres commodités de la vie! Le paysan dont telle est l'indifférence lorsqu'il est commodément logé, ne se nourrira que des aliments les plus coûteux, quoique ce ne soit pas toujours des plus délicats. Dans l'île, le porc, les canards, les oies, les meilleures sortes de poisson, enfin tous les mets les plus rares, sont achetés par les Chinois, peu leur importe le prix. La proportion de nourriture animale absorbée par eux est incomparablement plus grande que celle qui est consommée par aucune autre classe de laboureurs sur la surface du globe. Ils paraissent en effet priser moins la qualité de cette nourriture que la quantité ou l'abondance des sucs nutritifs qu'elle renferme.

Le trait le plus frappant dans le caractère du Chinois qui s'exile de son pays natal est l'industrie : il n'est pas d'éloge que sous ce rapport il ne mérite. Il poursuit avec une inconcevable persévérance, avec la vraie régularité d'une mécanique, le but qu'il croit que son intérêt personnel et immédiat lui commande d'atteindre; et pour y parvenir, il se montre ingénieux et infatigable, il déploie une adresse d'esprit et une activité de corps qui laissent bien loin derrière lui tous les autres Asiatiques. Il travaille avec un bras de fer, et est capable de travailler longtemps avec un même degré d'énergie. Il ne se contente pas d'endurer autant de peine, autant de fatigue seulement, qu'il y est obligé pour satisfaire à ses besoins. Non, la prodigalité, le luxe, le plaisir, réclament aussi leur part dans le produit de ses travaux.

On peut ensuite ranger dans le catalogue de ses vertus la sobriété (car en général il est sobre), la bonne foi, l'amour de l'ordre, la conduite, l'obéissance aux lois du pays où il réside, et, assure-t-on, un ferme et inaltérable sentiment de l'importance des obligations que la tendresse paternelle impose. A cette liste nous pouvons ajouter un vif attachement pour sa patrie; et le mérite, genre de mérite en vérité bien rare, non-seulement d'avoir une admiration aveugle pour tous les usages de leurs pères, mais encore de s'y soumettre les yeux fermés.

Mais malgré cet extérieur séduisant, si nous examinons les Chinois par-delà l'épiderme, nous reconnaîtrons qu'ils n'ont guère de droit réel à occuper un haut rang moral parmi les nations. Les devoirs si sublimes, si doux, si touchants de la religion, ils ne s'en soucient pas, ou plutôt ils les ignorent. A la place, une basse, une absurde, une indigne superstition, née de la peur seule, règne en usurpatrice parmi la multitude, tandis que les savants affectent un théisme froid et presque inintelligible. Dans tout ce qui concerne les plus aimables sentiments de notre nature, et qui tend à unir la grande famille de la race humaine, ils sont encore plus défectueux. Une dégoûtante et coupable apathie, un égoïsme sans borne et sans frein, une complète indifférence pour les besoins, la pénurie et le dénûment de leurs semblables, telles semblent être dans la vie commune les règles d'action des Chinois. Ils ne comprennent pas qu'on fasse le bien pour le plaisir de le faire. C'est avec une insouciance qui touche de près à la dérision que non-seulement ils parleront des malheurs ou des souffrances d'autrui, mais encore qu'ils en seront les témoins. Ils débattront le taux de la récompense avec le malheureux qui se noie, avant de lui tendre une main secourable. Ils causeront des plus grands fléaux auxquels la race humaine est sujette, la famine, la peste, la guerre, comme de catastrophes presque souhaitables, par cette considération que ceux des humains qui ont le bonheur de survivre profitent nécessairement de la mort des autres. Leur amour du travail n'est que le résultat de la vive sensation de jouissance qu'ils éprouvent à satisfaire les appétits les plus crapuleux et les passions les plus bestiales; car dès qu'ils peuvent les contenter sans se donner de peine, les Chinois retombent eux-mêmes dans la même indolence propre aux Asiatiques.

On doit avouer pourtant que les Chinois, sous un point de vue politique du moins, sont de beaucoup la plus utile classe d'hommes qu'on trouve dans les mers indiennes et dans l'archipel indien. Leur robuste constitution, leurs laborieuses habitudes, et leur paisible conduite, les mettent hors de toute rivalité. Ils fournissent les meilleurs ouvriers, les plus courageux laboureurs, les plus hardis négociants. Leurs spéculations commerciales sont souvent fort étendues, souvent de la plus aventureuse nature; et nous pouvons observer en passant qu'ils sont souvent passionnés à l'excès pour les jeux de hasard, tels que les cartes, les dés, les combats de coqs. L'ivrognerie est un vice dont ils ne se rendent que rarement coupables. A leur repas ils se permettent l'usage des liqueurs spiritueuses, qu'ils boivent sans les compter; mais ils savent toujours s'arrêter à temps pour conserver leur raison.

Sous le rapport de la capacité intellectuelle, ils paraissent inférieurs à beaucoup d'autres tribus asiatiques. Ce qui les distingue principalement, c'est une espèce de régularité mécanique dans tout ce qu'ils font, et on la retrouve chez eux jusque dans les opérations de l'esprit.

Malgré les lois prohibitives du céleste empire, il semble ne pas y avoir d'autre limite au nombre des émigrations que la difficulté qu'éprouvent les individus à se procurer la somme qui leur est nécessaire pour passer chez les nations voisines; difficulté qui lève plus ou moins, suivant l'époque, le plus ou moins grand besoin qu'ont celles-ci d'artisans. Il faut d'abord se souvenir que ces émigrations ne doivent être regardées que comme temporaires, car presque tous les Chinois comptent bien après un certain temps retourner dans leurs provinces respectives. Ni leurs épouses, ni quelques femmes que ce soient n'ont la permission de les accompagner en pays étrangers, circonstance principale d'où vient peut-être que les Chinois n'ont jamais formé ni colonies ni établissements; car, pour en fonder, leur position est aussi agréable que possible. Supérieurs en civilisation, en industrie et en force physique aux nations qui les environnent, ils ne cherchent ni à conquérir, ni à dominer leurs voisins plus faibles. Ils se contentent de pouvoir se livrer à leurs occupations particulières, et le produit, toujours beau d'ailleurs, de leur travail, les satisfait toujours. Quoi qu'il en soit dans beaucoup des établissements commerciaux de l'Archipel, ils constituent la majorité de la population, tandis que dans la plupart des états malais, leur nombre, proportionnément à celui des indigènes, est comme trois à un ou même davantage.

Avec leurs jonques, les Chinois font un commerce considérable dans les mers chinoises et dans l'Archipel, depuis Manille jusqu'à Poulo-Pinang, car telles sont les limites de leurs excursions maritimes à l'est et à l'ouest. On ne saurait concevoir rien de plus grossier, de plus lourd ni de plus incommode que les navires



Nous fûmes singulièrement frappés de la différence de végétation.

appelés *joncques* sur lesquels ils voyagent, à moins toutefois que nous ne voulions y comparer leur ignorance complète relativement à la science de la navigation. Une joncque chinoise ne donne pas une mauvaise idée de ce qu'on peut supposer qu'était l'arche. Elle ressemble plutôt à une oblongue et lourde maison de bois qu'à un navire. En tout ce qui concerne la marine, les Chinois n'ont tiré que peu ou plutôt pas d'avantage de leurs relations avec les Européens. Les immuables lois du céleste empire défendent tout changement. Ces lois, néanmoins, si ce n'était l'apathie ou la stupidité des Chinois, n'eussent jamais pu arrêter toute amélioration pendant tant de siècles; mais aujourd'hui, quelle qu'en soit la cause, tous les navires bâtis par eux dans les domaines de puissances étrangères, comme en Siam, en Cambodje, etc., aussi bien que dans leur propre contrée, sont invariablement de la même forme. La race malaise, au contraire, adopte avec empressement toute innovation avantageuse. Nous pouvons reconnaître une supériorité manifeste dans l'architecture navale des Buggis par exemple; supériorité qui augmente chaque jour à proportion qu'ils se mettent plus en contact avec les peuples d'Europe.

Les joncques qui mouillèrent à Singapore pendant que nous y étions nous-mêmes mouillés, étaient de Canton, de Cochinchine et des îles à l'est. Les plus grandes portaient de deux à trois cents tonneaux. Elles n'avaient à bord ni cartes, ni livres d'aucune espèce, ni aucun document écrit qui leur indiquât la route à suivre. Toutefois, elles étaient munies d'une grossière boussole, montée sur un châssis de bois et divisée en vingt-quatre pointes, mais sur laquelle ils ne paraissaient pas beaucoup se fier, et qui sans doute était leur unique instrument de marine. Leur mode de procéder est de partir avec les moussons favorables. Après avoir atteint certaine distance sans perdre de vue la terre, ils se mettent en devoir de traverser la mer de Chine, calculant qu'ils arriveront, comme en général ils y arrivent, au rivage opposé dans l'espace de dix à douze jours. Ils ne font qu'un voyage chaque année, d'un bord de cette mer à l'autre. Quand ils en sont revenus, ils entreprennent aussi quelque fois une courte expédition le long des côtes, mais ensuite on tire la joncque sur le sable, on la couvre de paille, et on la laisse reposer jusqu'à la saison suivante. Le propriétaire du bâtiment le monte presque toujours, mais souvent ce n'est pas lui-même qui le dirige; un autre individu est, moyennant salaire, chargé de ce soin. L'équipage a un intérêt dans la cargaison.

Les vivres dont ils approvisionnent leurs joncques consistent en porcs, en volailles, en riz, et en une énorme quantité de légumes verts marinés dans de

grands vases. Cet aliment rappelle tout-à-fait la choucroute des nations septentrionales de l'Europe, et sans doute n'en diffère presque pas. Le thé est leur breuvage favori; ils en prennent à toutes les heures du jour, mais par petite quantité à la fois. Leurs tasses ne contiennent guère plus de cinq ou six gorgées.

A la poupe, dans un petit réduit, on trouve toujours une sorte de temple, orné de morceaux de feuilles d'or ou de papier peint, et contenant trois ou quatre petites images de porcelaine ou de bois, habillées d'une façon singulière et grotesque. Elles sont regardées comme des espèces de divinités tutélaires, et chaque jour on leur porte des offrandes de viande, de riz, etc. Leurs attributs, autant que nous pûmes en comprendre la nature, semblaient être analogues à ceux des divinités grecques qui dirigeaient les vents et les pluies.

De semblables temples se voient dans toutes les maisons des Chinois.

Inférieurs à ceux-ci pour la connaissance de tous les arts de la vie civilisée, aussi bien que pour l'industrie, la taille, la force et l'esprit en général; mais leurs supérieurs sous le rapport du courage et de l'audace guerrière, et surtout en ce qu'ils possèdent un esprit ardent et une imagination exaltée: tels sont les Malais, race dont l'origine, encore enveloppée de ténèbres, semble ne pas remonter à une date très ancienne. Les plus favorisées de leurs tribus n'ont jusqu'à présent fait que peu de progrès de civilisation, tandis que le plus grand nombre d'entre elles sembla aimer d'un amour enthousiaste et fanatique le genre de vie sans gêne des sauvages. Les Malais forment presque toute la population maritime de l'Archipel et du continent voisin, et dans les divers établissements où on les y rencontre, ils se présentent aux voyageurs sous des aspects très différents. Ils sont, de leur nature, moins portés aux entreprises commerciales que les Chinois, ou les Chuliahs, ou les autres indigènes de l'Inde. Aussi sont-ils aisément battus par eux, et à plate couture, aux stations que fréquentent les Européens. Ils se complaisent à passer leur vie en mer, et leur principale occupation est celle de la pêche.

Hardis et entreprenants dans leurs excursions maritimes, ils regardent presque avec mépris les arts paisibles de la vie civilisée. Mous, paresseux et nonchalants dans leurs moments de repos, ils déploient à l'heure du danger et dans leurs entreprises le plus audacieux courage, la plus rare intrépidité. Ils ne peuvent ni jouir des biens de la vie, ni en supporter les maux, avec le calme et la modération d'autres hommes. Fiers, cruels et emportés dans l'action, leur loisir s'écoule dans un assoupissement, dans une indifférence, qui ressemblent beaucoup à l'apathie des brutes.

Leur réputation de perfidie, quoique fondée sur la vérité, paraît être fort exagérée. Ce vice, en effet, semble provenir plutôt de l'état de société dans lequel on les voit vivre, que d'aucune propension inhérente à toute la race malaise en général. Il faut avouer, cependant, que plusieurs de leurs coutumes sont choquantes pour l'humanité. Leurs lois, par exemple, touchant le droit de possession qu'ils acquièrent sur la propriété et sur les personnes qui tombent entre leurs mains en mer, par naufrage ou autrement, montrent que la nature a été pour eux une marâtre qui ne leur a point laissé plus qu'aux autres Asiatiques sucer le lait de la bonté humaine.

La condition des Malais de classe inférieure, dans ces contrées, est misérable autant que tout ce que nous pourrions croire possible avec un climat comme celui des tropiques. Presque toute leur vie s'écoule sur l'eau, dans une méchante petite barque où ils peuvent à peine s'étendre pour se reposer, et qui porte ordinairement un homme, sa femme et un ou deux enfants. Leur subsistance ne dépend absolument que de leur succès à la pêche.

Ils ont toute l'incurie du lendemain qui caractérise la vie sauvage. Leurs filets sont si grossiers, si défectueux, qu'ils se trouvent souvent réduits au plus pressant besoin. Quand ils ont fait un repas, ils se couchent au soleil ou bien sous l'épais ombrage du mangrove, jusqu'à ce que la faim revienne les mettre en action. Ils ont à peine une guenille sur le corps pour s'abriter de la brûlante chaleur du milieu du jour, ou se garantir des froides rosées et des dangereuses exhalaisons de la nuit. Les femmes ne sont pas moins adroites que les hommes à conduire leurs canots. Leurs seuls ustensiles consistent en une ou deux écuelles où ils préparent leurs aliments, une cruche de terre, et une natte en feuilles de pandanus qui leur sert à se défendre de la pluie.

C'est de cette pitoyable manière que dans les nombreuses baies, anses et criques qui entourent Singapore, vivent une incroyable multitude de familles qui n'ont jamais possédé une maison ni aucune espèce d'abri sur terre. Ils rôdent constamment d'un endroit dans un autre à la poursuite des poissons. Quand ils réussissent à en prendre plus qu'ils n'en ont immédiatement besoin, ils le vendent aux habitants qui résident dans des demeures stables, et reçoivent en retour du riz, du sagou, du bétel, de l'étoffe. Nous sommes frappés de l'analogie d'une vie semblable avec celle des tribus qui ne subsistent que du produit de leur chasse. Le Malai est tout aussi attaché à ses habitudes vagabondes, et l'exemple des indigènes qui se fixent autour de lui ne peut le décider à les abandonner. Ce genre de Malais est ordinairement désigné sous le nom d'*orang-lauts*, lequel signifie *gens qui vivent sur la mer.*

D'autres individus de la même race se sont avancés d'un pas au-delà de cet état grossier. Ils possèdent des maisons, et leur domicile est fixe. Ils portent des vêtements, et cultivent de petits espaces de terre, toutefois leur habileté en agriculture s'est rarement étendue à la culture du riz ou des diverses céréales. Ils entourent leurs habitations d'une palissade de bois, dont l'étendue leur permet de cultiver en assez grande quantité pour leur propre consommation des plantains, des yams, du bétol, et quelques autres plantes utiles.

Ils ne déploient que peu d'adresse dans les arts mécaniques, et comme ouvriers on ne les occupe presque exclusivement qu'à couper du bois dans les forêts et à défricher les terrains qu'on destine à la culture. Nous ne trouvâmes parmi eux ni charpentiers, ni maçons, ni tailleurs, ni serruriers.

Dans l'intérieur de Sumatra, nous assura-t-on, les Malais sont encore plus civilisés, ils forment tout-à-fait un peuple d'agriculteurs.

Combien l'homme est tenace à l'état sauvage! combien sont lents et imperceptibles les progrès par lesquels il en sort! les Malais de la péninsule et du détroit de Malacca ne diffèrent aujourd'hui presque en rien de leurs grossiers ancêtres d'il y a plusieurs siècles, comme on peut le voir par les descriptions que nos anciens navigateurs nous en ont données.

Un certain nombre d'orang-lauts nous furent amenés pour que nous les examinassions. Ils vivaient dans une condition meilleure, et étaient en apparence plus civilisés que la plupart de ceux que nous avions vus dans les baies et dans les criques éloignées des habitations. Nous en choisîmes six que nous examinâmes dans tous les détails possibles. Terme moyen, leur taille était de cinq pieds trois pouces, leur poids de cent cinquante deux livres, la circonférence de leur poitrine de deux pieds et dix pouces, celle de leur poing fermé de onze pouces, leur angle facial de 70 degrés et demi, et enfin leur température sous la langue de 100 degrés deux centièmes.

Les autres tribus de peuples qui fréquentent les établissements commerciaux du détroit de Malacca sont des Chuliahs, natifs des côtes de Malabar et de Coromandel, des Buggis, natifs de Célèbes, des Siamois, des Birmans, et quelques marchands arabes.

La situation du nouvel établissement britannique de Singapore peut être décrite en quelques mots. Une plaine longue d'environ deux milles, mais généralement peu large, s'étend au-dessus d'une haute berge sablonneuse, et est terminée à l'ouest par une vaste crique qui a cent verges de largeur, et qui s'enfonce de plusieurs milles dans les terres.

La surface du sol, sur la côte occidentale de cette crique, est toute rompue ; ce ne sont que des monticules bas, arrondis du sommet, et formés de tuf, entre lesquels se trouvent de petits espaces de terrein uni. La partie chinoise de la population, et quelques Malais, occupent ce côté de l'établissement. Leur quartier est en quelque sorte l'atelier de l'industrie, et présente à toute heure une scène animée. La crique est navigable pour les chaloupes de tout genre, et même pour de petits navires lors du reflux. Sur ses bords sont les magasins, les boutiques, les demeures des Européens et des autres principaux marchands. Telle en est la commodité, qu'ils peuvent à toute heure et en tout temps débarquer les marchandises à leurs portes respectives. Plusieurs routes, les unes parallèles, les autres de communication, s'étendent de cette ligne d'habitations à travers la plaine qui est principalement occupée par le cantonnement militaire vers l'est. Un petit courant d'eau divise cette plaine, qu'entoure un mur de terre (reste sans doute d'une ancienne fortification), d'une autre de plus grande étendue, mais où les bois n'ont encore été abattus qu'en partie. C'est principalement dans cette dernière que résident les Malais.

Derrière le cantonnement s'élève une montagne d'une hauteur considérable, sur laquelle il paraît qu'on projette d'ériger l'hôtel du gouverneur, si les Anglais conservent l'île.

Le 23 février nous retournâmes à bord du *John Adam;* mais nous ne sortîmes du hâvre que le 25, gouvernant vers la pointe extrême de la péninsule malaie.

Le 26 nous atteignîmes l'entrée du détroit à la distance de quelques milles seulement de la côte.

Le 27 et le 28 nous prîmes plusieurs poissons au filet. Nous naviguions alors vers l'île de Bornéo, avec un vent impétueux qui nous était tout-à-fait défavorable. La mer était devenue mauvaise et houleuse; aussi ceux d'entre nous qui n'avaient pas souvent voyagé sur ce perfide élément ne tardèrent-ils pas à s'en trouver incommodés.

Le 3 nous parvînmes à la hauteur de la pointe appelée *Tanjungapi*, et le jour suivant nous la dépassâmes, gouvernant dans la direction des îles Natunas, dont les plus méridionales étaient visibles, et même peu distantes. Leur végétation semblait fort particulière. Nous fûmes un moment à deux cents verges d'une de ces îles, et nous pûmes observer le long du rivage plusieurs belles plantes et un nombre considérable de palmiers. Pendant cette partie de notre voyage nous trouvâmes le temps, quoique assez humide et le plus souvent nuageux, extrêmement agréable. Le thermomètre ne dépassa pas 80° et ne descendit pas au-dessous de 78, dans le cours de chaque vingt-quatre heures, tandis que nous allâmes de la côte de Bornéo à celle du Cambodje.

Le 11 mars, vers trois heures du soir, nous arrivâmes devant l'île de Poulo-Ubi par 8° 25' de latitude septentrionale, et par 104° 50' de longitude orientale, à la hauteur de l'extrémité méridionale du Cambodje, et jetant l'ancre dans une baie située du côté nord-est de l'île, où était mouillée une jonque chinoise, nous nous préparâmes à débarquer.

Nous fûmes singulièrement frappés de la différence de végétation qu'offre cette île, comparativement à tout ce que nous avions vu jusqu'alors ; même cette différence, ne pouvant être facilement expliquée par sa position géographique, est plutôt attribuable sans doute à une extraordinaire rareté de moiteur ; et peut-être, je crois, au genre particulier du sol, qui, très maigre et tout-à-fait impropre à se maintenir humide, doit être défavorable. C'est donc à peine si on aperçoit des arbres. Ce ne sont, pour ainsi dire, que des buissons bas et rabougris.

La forme, la distribution et l'aspect particulier des terres que nous venions d'atteindre, étaient bien propres à exciter notre attention, surtout par rapport au continent voisin. Nous entrions parmi d'innombrables groupes d'îles qui presque toutes formaient des masses montagneuses, qui toutes du moins étaient fort élevées. Elles variaient tant de forme et de dimension, qu'elles étaient nombreuses et pittoresques. Il n'y en avait pas une qui ne fût couverte de végétaux; et leur végétation, après que nous eûmes dépassé les plus méridionales d'entre elles, prit l'air le plus riche qui se puisse concevoir. Sans beaucoup d'efforts d'imagination, on était tenté de croire que chacune devait être habitée par une innocente, une heureuse, une tranquille peuplade. La nature parée de ses plus attrayantes couleurs paraissait sourire sur la scène. La mer était calme et n'avait pas une ride ; le ciel était serein et sans un nuage. Rien de plus trompeur, cependant, que leur apparente propriété à devenir la demeure de l'homme. Il semblait même n'y avoir guère lieu de penser qu'aucune ait été jamais habitée. Le manque d'eau, qui est presque continuel, devra toujours être une objection de force majeure, tandis que leur escarpement et la petite quantité de sol qui les recouvre défendent toute tentative de culture. Sur la plupart de ces îles, leurs sommets sont arrondis, sur d'autres ils forment des pics sourcilleux. De fait, il semble que nous ayons ici franchi le haut d'une chaîne de montagnes dont la structure tient de la nature des rocs tant de primitive que de secondaire espèce. La direction de cette chaîne en partie submergée est, comme pour celle qui se prolonge sur la péninsule de Malacca, du nord au sud, inclinant un peu de l'est à l'ouest. Sa largeur est considérable. Les îles forment un cordon étroit mais continu, qui se développe le long de la côte, et, sous ce rapport, ressemblent à celles qui sont situées sur la côte orientale de la baie de Bengale. Là, toutefois, nous voyons une énorme chaîne parallèle de montagnes qui s'étend d'une extrémité à l'autre de la péninsule, tandis que la circonstance ici la plus remarquable est l'extrême abaissement de la terre continentale. C'est un immense pays d'alluvion de niveau avec la mer, sur lequel les yeux cherchent en vain une colline, une éminence. A distance de quelques milles, les arbres seulement, et non la terre, sont visibles du tillac d'un vaisseau, tandis que les îles qui en général ont au moins mille pieds d'élévation, se voient de fort loin.

Nous ne nous attendions guère à rencontrer du granit sur celle de Poulo-Ubi, la première du cordon. Celui que nous y rencontrâmes présente plusieurs variétés. Sa cristallisation est moins parfaite et son grain plus gros que sur la côte occidentale de la péninsule malaie. Sur le sommet de la montagne, il est rouge et se brise en fragments qui ont forme de briques; sur les parties moins hautes, il est excessivement dur, et ne se rompt qu'avec beaucoup de peine.

Le 13 nous naviguâmes encore à travers d'innombrables groupes d'îles, qui la plupart étaient de petites dimensions, mais toutes hautes, à flancs escarpés, et où presque invariablement on n'apercevait pas la moindre étendue de terrain plat. Nous remarquâmes, cependant, que la végétation à mesure que nous avancions vers le nord, se montrait, comme il a été déjà observé, plus vigoureuse et plus abondante. La vie végétale reprenait cette force qui avait déjà attiré si souvent notre admiration, et les forêts du tropique déployaient de nouveau leurs incomparables richesses. Cette amélioration manifeste dans l'extérieur des végétaux est probablement due à l'heureuse influence d'un climat plus doux, et peut-être encore davantage au changement notoire qui avait eu lieu dans la structure géologique de la contrée.

Le 14, nous atteignîmes Fu-Kok ou Pau-Kok, vaste île située un peu au nord de la rivière de Can-Cau. Nous jetâmes l'ancre dans une immense rade, presque au milieu de cette île, par 10° 17' de latitude septentrionale, et par 104° 16' de longitude orientale. Celle ci, de même que plusieurs autres situées dans le voisinage, atteint une hauteur considérable vers le centre, où les montagnes, disposées en chaînes qui courent vers le nord et le sud, paraissent avoir plus de deux milles pieds d'élévation. Les éminences sont continues, présentent plutôt de légères ondulations que de raides escarpements, et laissent peu voir de surfaces rocailleuses. Fu-Kok est entièrement couvert des bois les plus épais. Nous n'avions vu nulle part un plus grand luxe de végétation que dans cette île.

L'île de Fu-Kok est d'une étendue très considérable, située dans un climat doux et égal, à peu de distance de l'embouchure du Can-Cau, et entourée de nombreuses îles qui l'abritent des tempêtes pendant toutes les moussons. La hauteur de ces montagnes est telle que toujours elle y attire une quantité suffisante d'humidité, et le sol paraît en être fort bon, formé qu'il est, sans doute, d'une base d'ardoise décomposée. Ce n'est effectivement qu'une simple conjecture, car pendant notre visite nous ne fûmes pas assez heureux pour découvrir ni une seule pointe de rocher, ni même une pierre. Aussi la végétation de cette île est-elle d'une richesse, d'un luxe sans bornes, et son aspect général excessivement beau. Si ce n'était qu'on y trouve si peu de terrain bas ou plutôt uni, il n'en serait peut-être aucune que l'homme pût habiter avec plus d'avantages.

Elle est presque de forme triangulaire, et plus large vers son extrémité septentrionale. Sa plus grande longueur est de trente-quatre milles, et sa plus grande largeur de seize. Son point le plus méridional repose par 9° 58' de latitude septentrionale, et par 104° 14' de longitude orientale.

Il y a des villages sur plusieurs parties de la côte, et quelques-uns d'entre eux sont très peuplés, dit-on. Celui que nous visitâmes pouvait contenir une vingtaine de familles qui paraissaient vivre agréablement, et en paix, en amitié, en bonne intelligence les unes à l'égard des autres. Les hommes étaient petits de corps, mais robustes ; ils avaient l'air intelligent et la mine assez prévenante. Leurs maisons étaient construites sur des piliers, et le toit, ainsi que les murs, formés d'une grosse ou épaisse écorce dont les morceaux étaient très petits et très nombreux. Elles étaient élevées à trois pieds du sol ; nous ne vîmes que peu de traces de végétation ; encore étaient-elles de date récente. Le cacaotier et le plantain paraissaient n'avoir été importés que depuis un temps fort court, et cependant ils prospéraient déjà d'une façon merveilleuse. De la plupart des habitations dépendait un petit jardin, où des ognons et des herbes culinaires étaient cultivés. L'île abondait en cochons sauvages, et nous y remarquâmes des peaux de *rusa*. Le poisson à coquillage est fort commun dans les eaux d'alentour, et nous vîmes sécher des quantités énormes d'holoturia. Pour un dollar, j'achetai d'un naturel deux peaux sèches d'une très singulière espèce de raie. Nous tuâmes cinq sortes d'oiseaux dans les bois. Parmi les plantes que nous recueillîmes, il faut remarquer une sorte d'hoya, de l'ordre des *ardepiadeæ*. Elle est fort élégante, et pousse sur des rocs nus, ou grimpent sur des arbres en grosses spirales. Ses feuilles sont épaisses et charnues, et dans toute la plante abonde un jus âcre et laiteux. Nous vîmes aussi à Fu-Kok le *camarina equisetifolia* en fleur. Cet arbre est commun le long des rivages de l'île, aussi bien que sur la côte occidentale de la péninsule de Malacca. Il est fort grand, fort beau, et ressemble assez à notre pin. Son bois est extrêmement dur, et cependant il croît avec une grande rapidité.

Le 21, nous aperçûmes plusieurs jonques chinoises qui allaient jeter l'ancre dans le hâvre de Siam, et nous l'y jetâmes aussi le même soir. Le 22 le pilote d'un de ces navires vint à notre bord, et nous assura qu'il serait nécessaire que nous envoyassions à Packnam, village situé à l'embouchure du Meinam, demander un pilote ; il doutait que notre bâtiment pût passer la barre du fleuve. Tout de suite notre premier contre maître partit pour le village indiqué avec une lettre que M. Crawfurd écrivait au principal magistrat de ce lieu. Il trouva pendant la nuit une généreuse hospitalité dans la maison de ce magistrat, et revint le jour suivant avec un petit cadeau de fruits de sa part, mais sans réponse écrite. Les autorités cependant avaient référé de notre demande à Bankok, la capitale du royaume, par conséquent le siége du gouvernement, et un pilote avait reçu ordre de venir nous prêter son secours.

Le 25 nous levâmes l'ancre avec un vent favorable, et nous tâchâmes de passer la barre ; mais après avoir heureusement franchi la barre principale, qui est de sable, nous touchâmes sur un banc de vase. Notre vaisseau y demeura arrêté, mais sans souffrir le moindre dommage, debout sur sa quille, et soutenu de droite et de gauche par ses étais jusqu'au retour de la marée. Après le reflux, il n'y avait que six pieds d'eau. Vers cinq heures du soir, le navire recommença à flotter ; il touche çà et là, mais nous avançâmes sans trop de peine à mesure que la marée montait. Le passage est assez bien indiqué par des rangées de pieux à filets. L'embouchure du fleuve forme un angle avec le passage qui du hâvre y conduit, de sorte qu'elle ne devient visible qu'au moment même où l'on y arrive. Ce n'est que peu à peu qu'on découvre le fleuve. Il se nomme Meinam, et est large d'un mille et demi à son embouchure. Après avoir parcouru deux ou trois courtes sinuosités, nous mouillâmes en face de Packnam. Le fleuve a, en cet endroit, une largeur de trois quarts de mille, et est fort profond ; ses rives son fort basses et couvertes de bois.

Itinéraire de Packnam à Bankok. — Arrivée d'un interprète. Remarques physiologiques sur les Siamois. Route vers Bankok. Bazar flottant; description de la ville. Entrevue avec un des ministres. Dégoûtante servilité des gens de sa suite. Négociations au sujet des cérémonies exigées par l'étiquette de la cour, auxquelles nous devons nous soumettre. Nous allons processionnellement au palais. L'audience royale.

Le 26, de bonne heure dans la matinée, un individu dont le costume était analogue à celui d'un matelot d'Europe vint à bord, et annonça qu'il était envoyé pour nous servir d'interprète, et nous accompagner à la capitale. C'était un de ces hommes infatués de leur importance, qui néanmoins forment dans l'Inde la classe la plus vile de la société, et qu'on y connaît bien sous le titre général de Portugais, titre auquel un chapeau et un ou deux autres objets d'habillement de mode européenne semblent donner à chaque noir, même indigène, et à chaque mulâtre, un droit incontestable. Notre visiteur avait tous les traits caractéristiques et nationaux des Siamois, parmi lesquels il était né. Il parlait la langue portugaise avec aisance et correction ; mais son anglais n'était point intelligible. Il nous prévint d'abord que le chef de Packnam demandait que nos canons fussent débarqués, sans quoi, pour que notre bâtiment pût continuer à remonter le fleuve, il faudrait un ordre formel émané de la cour. Nous lui fîmes observer qu'une frégate portugaise qui nous avait dépassés tandis que nous étions à l'ancre avait gardé les siens ; il répondit que c'était une faveur spéciale. Ensuite il nous invita pour le jour même à dîner de la part du chef, attendu que ce dernier avait reçu de haut lieu l'ordre d'admettre à sa table, pendant notre résidence dans sa juridiction, tous ceux d'entre nous qui avaient rang d'ambassadeurs ou d'envoyés. Là se bornèrent à peu près nos rapports avec cet interprète ; nous n'eûmes plus guère besoin

de lui, et nous ne lui donnâmes plus que peu d'attention.

Nous partîmes vers deux heures dans trois chaloupes différentes ; car M. Crawfurd et le capitaine Dangerfield, outre qu'ils avaient revêtu l'uniforme du gouverneur-général de l'Inde, avaient jugé convenable de se faire accompagner des soldats de marine, de leurs domestiques, de leurs massiers à cannes d'argent, et des porteurs de leurs parasols d'état, tous en grande tenue. Lorsque nous touchâmes au rivage, nous y trouvâmes réunie une multitude de vieillards, de femmes et d'enfants, qui parurent nous examiner avec le plus vif étonnement. Le jeune homme qui nous avait visités à bord, nous reçut tout seul au lieu du débarquement, d'où, à travers une rue étroite et sale, toute planchéiée, que nous suivîmes l'espace d'une cinquantaine de verges, nous gagnâmes la demeure du gouverneur, qui n'avait nullement bonne mine. Nous montâmes par un escalier de bois dans une petite cour, au fond de laquelle était l'entrée de la maison. Dans une salle qui ne fermait pas, grotesquement décorée de lanternes chinoises, de miroirs hollandais, et de lambeaux de papier peint, nous trouvâmes le magistrat, homme grand, mince, et assez vieux, assis sur une chaise. Il se leva pour saluer la bienvenue de M. Crawfurd, et le fit asseoir à sa gauche. Une table fut bientôt dressée au milieu de la chambre, et quand nous y eûmes pris place on nous servit une collation qui se composait de porc rôti, de canards et de poulets pareillement accommodés, et d'un pilau. Ces différents plats avaient été cuits à l'européenne, et deux ou trois chrétiens indigènes qui nous servaient, à en juger par leur air affairé et leur mine triomphante, étaient sans doute les artistes qui, vu la circonstance, avaient par bonheur pour nous mis en œuvre tout leur savoir-faire. Nous avions dîné avant de quitter le vaisseau; mais, à la prière du magistrat, qui vraiment paraissait être fort jaloux de nous plaire, nous ne refusâmes pas de dîner une seconde fois, non plus que l'interprète dont il a été déjà question. Cependant, ni le magistrat lui-même, ni personne de sa maison ne prirent part au repas. Une foule de curieux s'était rassemblée dans la cour, et nous examina avec beaucoup d'intérêt pendant que nous mangions. Vis-à-vis de notre hôte s'était placé le personnage qui avait été envoyé pour nous recevoir. C'était un homme de physionomie agréable, de moyen âge, Malai de naissance, qui était allé une ou deux fois au Bengale. Nous restâmes environ deux heures à causer de divers sujets. Lorsque nous voulûmes nous retirer, le magistrat se leva et nous serra la main à tous.

Le 27 nous passâmes la journée sans qu'aucune communication nous fût transmise au sujet de la permission que nous avions sollicitée pour continuer avec le vaisseau notre route vers la capitale. Seulement, dans la matinée une des chaloupes du roi vint chercher M. Crawfurd, ainsi que nous autres, pour nous conduire à Bankok. Mais il n'y avait dedans place que pour une ou deux personnes. Il nous parut donc absurde qu'on l'eût envoyée pour nous transporter tous. Peut-être espérait-on par ce stratagème que M. Crawfurd irait seul. Dans tous les cas, nous la renvoyâmes à vide. C'était une longue et étroite chaloupe, recourbée de la poupe et de la proue, semblable à un canot, et munie vers le milieu d'une sorte d'estrade sur laquelle on avait érigé un hangar de nattes. Les rameurs y étaient nombreux, ce qui laissait d'autant moins de place aux passagers.

Le soir, accompagné d'un de mes camarades, je retournai à terre et me promenai dans le village. Nous eûmes beaucoup de peine à débarquer, car alors la marée était basse, et les rives du fleuve ne consistaient qu'en boue molle. Nous grimpâmes dans une maison bâtie sur l'eau comme la plus grande partie du village; et nous passâmes ainsi d'habitation en habitation, sur de hautes poutres, jusqu'à ce que nous atteignissions la terre ferme. Nous trouvâmes les villageois fort civils, obligeants même. Ils nous accueillaient le sourire sur les lèvres, et auraient tous voulu nous faire asseoir à leurs tables. Les femmes n'étaient pas moins pressantes que les hommes en ces occasions. Elles se rassemblaient autour de nous, causaient, riaient, et ne témoignaient pas la moindre crainte. Les maisons où nous entrâmes étaient sales, pleines de copeaux et peu commodes. Cependant les habitants semblaient vivre dans une aisance passable, quoiqu'il soit impossible de dire quels sont leurs moyens de subsistance, hors ceux qu'ils tirent de la mer et du fleuve. Le poisson paraissait même très rare parmi eux. Au contraire, ils avaient du riz en abondance. Ils étaient gras et vigoureux; mais de taille un peu au-dessous de la moyenne. Ils coupent leurs cheveux très ras sur toute la tête, et ne conservent sur le front qu'une mèche encore très courte, qu'ils peignent de façon à la rejeter en arrière. Il n'y a aucune différence sous ce rapport entre les hommes et les femmes; les uns et les autres se coiffent de même.

Les Européens ne sont pas plus soigneux pour s'entretenir les dents blanches, que ne le sont les Siamois pour se les rendre noires. Parmi eux il n'y a que les dents noires qu'on regarde comme belles, et il faut avouer qu'ils réussissent parfaitement bien dans ce genre d'ornement. Cette mode bizarre, jointe à la couleur rouge-foncé que communique à leurs lèvres et à leur bouche l'habitude de toujours mâcher du catéchu, du bétel et de la chaux à la fois, leur donne un air dégoûtant. La figure des Siamois est singulièrement grande ; leur front, très large, proéminent de chaque côté, est beaucoup plus recouvert par la chevelure que je ne l'ai vu chez aucun autre peuple. Chez quelques-uns d'entre eux, elle descend, jusqu'à un pouce et même moins, des sourcils, cache entièrement les tempes, et s'avance presque d'autant vers l'angle extérieur de l'œil. Les pommettes sont larges, étendues et saillantes. Mais la particularité principale qu'on remarque dans la configuration de leur visage, est la taille énorme de l'arrière-partie de leur mâchoire inférieure. Leur ovale facial s'élargit par en bas, de manière à donner à cette partie de leur face une largeur extraordinaire. On imaginerait, si on n'y regardait pas à deux fois, qu'ils sont tous affectés d'une espèce de petit goître, ou d'un gonflement de la glande parotide. Une pareille difformité se voit souvent chez les Malais.

En général les Siamois vont nus de la ceinture à la tête; quelquefois ils jettent une pièce d'étoffe sur leurs épaules. Les vieilles femmes ont assez la coutume d'exposer leur gorge à l'air; mais les jeunes et celles de moyen âge s'attachent autour de la poitrine un fichu assez long pour former un nœud par devant, assez court pour ne cacher ni les épaules ni les bras. Des hanches aux genoux, les deux sexes s'enveloppent d'un bout de tissu bleu ou d'autre couleur, et par-dessus les gens de qualité portent un morceau de crêpe de Chine ou un châle.

Le bazar, si quelques huttes disséminées le long d'une ruelle peuvent mériter ce nom, était extrêmement pauvre. Des plantains, des citrouilles, du bétel, du tabac et du jagorq, étaient presque les seules denrées qu'on y trouvât, et dans leur débit quelques vieilles femmes trouvaient moyen de vivre.

Nous allâmes visiter une institution monastique, située sur le bord du fleuve. Les bâtiments qui en dépendent sont bien construits, spacieux, commodes et enclos au milieu d'une vaste pièce de terre que qu'on entretient toujours dans une grande propreté. La partie de ce convent où logent les prêtres est fort soignée, quoique les parquets, les planchers et les murs ne soient faits que de planches. Un joli temple occupe une des extrémités de l'enceinte. Les frères nous reçurent avec beaucoup de joie, et à notre requête nous admirent dans l'intérieur du lieu saint. Là, sur une estrade, ou, si on aime mieux, sur un autel qui s'élevait presque jusqu'à moitié de la hauteur de l'édifice, nous distinguâmes une cinquantaine d'I-

mages dorées de Bouddha, toutes en la posture d'une personne assise. L'image principale, considérablement plus grande que nature, était placée en arrière des autres, et sur sa tête on avait suspendu une espèce de dais en bois tout enrichi de sculptures et de dorures. Les autres étaient disposées en rang pressés devant celle-là. A chaque coin de l'autel se tenaient deux prêtres, la figure tournée vers ces statues, portant le costume ordinaire de leur ordre et dans l'attitude de la dévotion. La forme générale de toutes ces statues de Bouddha ne différait guère de celles qu'adorent les naturels de Ceylan. La chevelure est courte et bouclée, la tête surmontée d'une flamme ou gloire, la physionomie douce, bienveillante et contemplative. On avait donné à l'expression des traits quelque chose de siamois ou plutôt de tartare en prolongeant un peu les sourcils et en donnant aux yeux une certaine obliquité. Le nez est plus pointu, et les lèvres sont fort épaisses.

Le Bouddha des naturels de Ceylan, au contraire, est un parfait modèle de l'antique physionomie égyptienne ou éthiopienne, dont leurs images ne se sont jamais écartées le moins du monde. Il n'y a cependant aucun lieu de croire que les deux nations veuillent représenter un seul et même personnage.

Presque au centre de l'enclos un bâtiment temporaire, ou plutôt une vaste charpente de forme pyramidale et à plusieurs étages, était alors en construction. Nous apprîmes qu'il était destiné à contenir le bûcher funéraire sur lequel le corps d'un chef, qui était mort environ cinq mois auparavant, devait être brûlé au bout d'un autre mois; car telle est la coutume parmi les Siamois de distinction : ils conservent les corps de leurs proches pendant un espace de temps plus ou moins long, suivant le rang du défunt. De grands préparatifs se faisaient alors pour la cérémonie dont l'époque approchait, et sous un appentis voisin nous trouvâmes plusieurs prêtres qui travaillaient à peindre des emblèmes propres à la circonstance. C'étaient principalement de grotesques figures de vieillards, de monstres, de serpents, etc.

Pendant la nuit du 28, la chaloupe du roi qui s'était en allée la veille revint, et à la pointe du jour nous l'aperçûmes amarrée au même endroit. Le Maloi que nous avions rencontré à la maison du gouverneur de Packnam, et qui, lors de notre débarquement, avait été envoyé à notre rencontre, était aussi revenu de Bankok dans la chaloupe. Il se rendit à notre bord dans le courant de la matinée, et nous annonça que notre navire pouvait continuer à remonter le fleuve sans délai ni condition d'aucune sorte. L'ancre fut donc levée immédiatement, et, quoique nous eussions la marée contraire, nous avançâmes avec une assez bonne brise. Les bords du fleuve étaient encore très bas, et entièrement plantés d'attap, ce qui leur donnait un aspect fort pittoresque. Sur le second plan nous remarquâmes que le palmier bétel poussait en grande abondance et naturellement, à ce qu'il semblait, car le terrain n'était pas assez élevé pour permettre aucune culture. Il y avait en outre dans ce marécage divers espèces de roseaux, de bambous et de longues herbes. Après quelque temps de navigation, d'immenses plaines se développèrent à nos regards. Elles présentaient un air assez stérile, peut-être parce que la moisson en avait été récemment recueillie. Ces plaines s'étendent sur la rive gauche du fleuve qu'elles dépassaient alors d'une élévation de huit ou dix pieds. On nous assura cependant que, dans la saison pluvieuse, elles sont couvertes de deux ou trois pieds d'eau, et par cette cause très propres à la culture du riz. Elles paraissaient s'étendre jusqu'aux limites de l'horizon. Entre elles et le fleuve, il y a une étroite bande de terre inculte et sauvage. Des habitations sont çà et là répandues le long des bords et environnées d'immenses plantations de palmiers-areca, de plantains et de quelques cacaotiers. Les maisons, petites mais propres, ont un ou deux étages, et sont élevées à environ trois pieds de terre. L'autre côté du fleuve est tout couvert de broussailles. Les rives sont passablement escarpées, et le long même du bord la profondeur de l'eau varie de trente à soixante pieds.

Le 29, nous jetâmes l'ancre à peu près en face du milieu de la ville de Bankok. Toute la matinée, pendant le cours de notre trajet, le fleuve nous offrit une suite de scènes pleines d'intérêt. De nombreux petits canots ne portant pour la plupart qu'une seule personne, de petites chaloupes pontées et d'autres embarcations se jouaient dans tous les sens. Comme l'heure du marché approchait, c'était partout un redoublement de vie et d'activité. Là, des prêtres de Bouddha, conduisant eux-mêmes leur barque, faisaient leur tournée de chaque jour, afin de recueillir les aumônes des fidèles. Ici, une vieille femme promenait du bétel, des plantains et des citrouilles. De ce côté, on n'apercevait que cargaisons de noix de coco. De cet autre, on pouvait des yeux suivre maints groupes d'indigènes qui passaient de maison en maison pour se rendre à leurs diverses occupations. Mais ce qu'il y avait de plus singulier parmi tout ce bizarre spectacle, assurément c'était de voir les maisons elles-mêmes flotter sur l'eau par rangées qui, à partir du bord, étaient profondes de huit, de dix, ou plus. Elles ne manquaient ni de propreté ni d'élégance. Entièrement bâties de poutres et de planches bien entendu, elles avaient une jolie forme oblongue, et du côté du fleuve étaient munies d'une espèce de terrasse couverte sur laquelle on avait étalé de nombreuses espèces de marchandises, des fruits, du riz, de la viande, etc. C'était, de fait, un bazar flottant, dans lequel tous les divers produits de la Chine et du pays étaient exposés en vente. A chacune de leurs extrémités, les maisons étaient attachées à de longs bambous enfoncés dans l'eau. Elles peuvent ainsi se mouvoir de place en place, suivant qu'il est besoin. Chacune d'elles est en outre pourvue d'un canot, afin que les propriétaires puissent aller et venir où leurs affaires les appellent. Presque toutes les maisons réunies dans ce quartier semblent être occupées par des marchands qui la plupart n'ont sans doute pas grande fortune, et par des artisans, tels que des cordonniers, des tailleurs, etc. Ces derniers états sont exercés presque exclusivement par les Chinois.

Les habitations dont je viens de parler sont en général très petites. Elles se composent d'une pièce principale au centre, qui est toujours ouverte par-devant pour l'étalage des denrées et de deux ou trois cabinets. Elles ont de vingt à trente pieds de long, et à peu près la moitié de large; toutes ne sont qu'à un seul étage qui est élevé au dessus de l'eau d'un pied environ, et leur toit est toujours fait de feuilles de palmiers. Pendant le reflux, le courant devient très rapide, et alors il ne paraît pas que beaucoup de chalands fréquentent ces boutiques. On voit alors leurs propriétaires couchés, endormis devant leurs magasins, ou tuant le temps de toute autre manière. A chaque heure du jour, cependant, de nombreuses chaloupes passent et repassent. Elles sont si légères et de forme si élevée, qu'elles montent avec vitesse contre le courant. Elles avancent au moyen de pagaies, et les longs canots en ont souvent huit ou dix de chaque côté. Le nombre des Chinois paraît être considérable, et ils déploient à Bankok la même activité, la même industrie que partout ailleurs où on les rencontre. Leurs embarcations sont généralement plus vastes, et leurs pagaies plus longues. Elles ont au centre une espèce de cabine faite de branches entrelacées qui sert à contenir leurs effets, et qui leur tient lieu de maison. La plupart d'entre eux colportent sur le fleuve des morceaux de porc frais qu'ils cherchent à vendre.

A Bankok le Meinam est large d'environ un quart de mille, sans y comprendre l'espace qu'occupent à droite et à gauche les maisons flottantes. Il mène à la mer un vaste corps d'eau, et contient beaucoup de

vase molle. Sa profondeur, même près du bord, varie en général de six à dix brasses, tandis que sa rapidité est au moins de trois milles par heure. Autant qu'il nous était jusqu'alors permis d'en juger, car nous n'étions pas encore allés à terre, nous soupçonnâmes que généralement la partie la plus considérable de la population demeurait sur l'eau dans des baraques flottantes qu'on pouvait mener sans peine d'un endroit dans un autre. Les inconvénients d'une ville bâtie de cette manière doivent être nombreux. Sans parler de leur petitesse et de leur incommodité, les gens qui les habitent doivent toujours avoir des accidents à craindre. Une population peu considérable doit ainsi occuper un vaste espace. En vain chercheriez-vous mieux que des huttes petites, basses et qui auraient plus que le rez-de-chaussée. Toutes ces cabanes, car c'est le seul nom qu'elles méritent, sont en général jolies et propres ; mais leur ensemble ne nous offrit qu'un pitoyable spectacle, quoique nouveau. Leur style est principalement chinois, de même que celui des temples.

Dans la soirée nous reçûmes la visite d'un homme de distinction, espèce de secrétaire du ministre dont j'ai parlé plus haut. Malgré sa vieillesse, car il n'avait pas moins de soixante-cinq ans, il était encore gai, curieux, questionneur. Il vint dans une des chaloupes du roi, dont l'équipage était uniformément habillé de gros drap rouge.

Le personnage causa d'abord avec nous du ton le plus simple, le plus affable ; s'informa du rang respectif et du genre particulier d'occupations de la plupart d'entre nous ; enfin nous témoigna toute sorte d'affabilité. Puis il nous avoua que le but de sa visite était d'obtenir la lettre que le gouverneur général des Indes écrivait au roi de Siam son maître. Il avait apporté avec lui une belle coupe d'or pour la recevoir. Cette lettre, enveloppée d'une pièce de brocart, y fut donc déposée en sa présence. Quand il témoigna le désir de se retirer, M. Crawfurd prit la coupe, en la levant à la hauteur de sa tête, se rendit à travers une haie de cipaies qui lui présentèrent les armes, jusqu'à l'échelle de descente, d'où il la passa à un des membres de la mission, qui, pour la prendre, s'était placé dans la chaloupe du secrétaire. Celui-ci, à son tour, la remit entre les mains du secrétaire, qui la jeta négligemment sous un vieux bout de tapisserie, sur lequel il s'assit ensuite.

Le 30, l'interprète portugais, qui continuait à nous visiter de temps en temps, nous apporta de la part du ministre Péca-Suri-Wong-Montrée un message verbal dont la teneur était que son excellence s'estimerait heureuse que nous voulussions bien accepter un des pavillons de son hôtel pour y loger pendant notre résidence à Bankok. L'offre fut acceptée, et, à la requête de M. Crawfurd, le capitaine Macdonald alla à terre examiner le logement qu'on nous destinait. Hélas ! lorsqu'il revint, la description qu'il nous en fit ne répondait guère à notre attente. Ce pavillon, qui nous était annoncé avec tant de fracas, faisait tout simplement partie des communs de l'habitation du ministre, et paraissait ne servir d'ordinaire que de magasin. Il ne contenait que quatre chambres étroites et mal ventilées dans lesquelles on n'entrait que par une espèce de trappe, et qui, des trois côtés, n'avaient pas la moindre ouverture pour l'admission de l'air. Puis, pas le moindre recoin pour abriter les gens de notre nombreuse suite. Et encore, le bâtiment ne donnait pas même sur la cour de l'hôtel du ministre, dont le propre logis paraissait d'ailleurs vaste et commode. Une liste de toutes les personnes qui accompagnaient l'envoyé extraordinaire du gouverneur général avait été transmise à son excellence peu après notre arrivée ; et, en y jetant les yeux, il aurait dû comprendre que la maison qu'il nous proposait ne pouvait nullement nous convenir. En outre, la manière dont la permission d'aller y habiter nous était transmise ne devait-elle pas nous faire soupçonner qu'il désirait tenir absolument les membres de la mission sous sa dépendance, ou empêcher que personne, excepté lui, ne les visitât ; et aussi être à même d'épier nos moindres mouvements, ou bien nous avilir aux yeux des indigènes en affectant de nous traiter comme gens de peu d'importance ? Cette dernière supposition semblait la plus probable, attendu que les appartements qu'il se réservait étaient vastes et à la fois convenables, et que, cependant, le nombre de ses serviteurs ne paraissait pas égaler celui des nôtres.

Chez les Asiatiques, de même que chez la plupart des peuples, quand des ambassadeurs sont envoyés d'une cour vers une autre dans un but d'intérêt commun et public, l'usage est que le gouvernement pourvoie d'une manière officielle et avec générosité à tous leurs besoins. Or, dans ce cas, ce n'était en quelque sorte qu'un simple particulier qui, comme affaire de faveur et de protection de sa part, nous offrait non pas une maison habitable, mais tout bonnement le couvert. Il faut néanmoins observer que le nombre des habitations bâties en briques et mortier, et couvertes en tuiles, est fort petit à Bankok ; et quoique celle qu'on destinait aux membres de la mission fût sous toute espèce de rapports inférieure au logis du ministre, il se pouvait, cependant, que les autorités l'eussent de bonne foi jugée convenable.

Mais ce qui était pire, aucune personne de rang ne s'était encore rendue auprès de l'envoyé de la Grande-Bretagne, et toutes nos communications avec le ministre se faisaient par l'intermédiaire de ce Malai dont il a été déjà question plusieurs fois, homme de basse classe suivant toute apparence, fin, rusé, et très adroit. Nous ne pouvions le regarder que comme un espion sans cesse aux aguets. Souple, bas, flatteur, il n'en était pas moins prêt à profiter de la moindre de nos paroles et de la plus insignifiante de nos actions. Les choses les plus légères, les plus simples, rien ne lui échappait. Un jour, par exemple, qu'un jeune homme qui était à bord, sans pour cela être attaché à la mission, avait été rendre visite au consul portugais qui réside à Bankok, cet individu le suivit à la piste, et entra même avec lui dans la maison où il avait besoin. En outre il passait publiquement pour avoir une très mauvaise réputation, et, en plus d'une occasion, il avait été traité par les capitaines de navires américains et européens avec une telle dureté, une telle rigueur, qu'un homme qui eût possédé le moindre sentiment ou le moindre crédit n'aurait pu s'y soumettre. Il était spécialement chargé de surveiller la conduite des Malais qui fréquentent ce port. Il paraissait avoir quarante-cinq ans, était grand et robuste, mais assez maigre. Dans son extérieur rien ne le distinguait d'une secte de mahométans qui sont très nombreux sur les côtes de Coromandel, de Malabar et de Ceylan, et qu'on y désigne ordinairement sous le nom général et presque insignifiant de *Maures*, secte dont les membres s'appellent *moplas*. Ce sont pour la plupart de petits marchands qu'on rencontre colportant leurs marchandises dans les maisons d'Européens. Ils se rasent la tête et portent sur le crâne un petit bonnet blanc. Notre homme portait toujours un pareil bonnet. Il avait la partie supérieure du corps nue. Autour de ses reins était attachée une pièce de grossière étoffe qu'il relevait entre ses jambes, et parfois un châle commun. Telles étaient les qualités et le costume de Kochai-Sahac, individu qu'il était presque impossible de regarder sans méfiance.

Notre navire n'était pas encore amarré sur ses ancres, que cet homme vint demander à M. Crawfurd de lui remettre les présents que nous apportions au roi de Siam. On nous avait, dès notre arrivée à l'embouchure du fleuve, demandé une liste des objets qui composaient le cadeau, et nous l'avions donnée. Tout d'abord, Kochai-Sahac réclama un cheval anglais que nous avions couché sur la liste, quoiqu'il ait été, dans l'origine, destiné au roi de Cochinchine. Ce don, à ce qu'il paraît, causa au prince qui le reçut et à ses courti-



Temple à Bankok.

sans une joie inexprimable ; même la valeur de tous ces cadeaux, en général, les frappa d'étonnement. Aussi ne purent-ils que mal déguiser leur allégresse, et nous en conclûmes qu'ils étaient peu accoutumés à recevoir de si riches présents. En cela bien différente des Etats plus civilisés de l'Inde ultérieure, la cour de Siam, par ses pressantes et nombreuses sollicitations, trahissait sous ce rapport un degré de bassesse et de cupidité à la fois dégoûtant et honteux. Pendant plusieurs jours de suite, il n'y eut pas de cesse aux importunités de ce genre. Les objets les plus précieux, aussi bien que les plus communs, étaient emportés sans la moindre cérémonie, et confiés au Maure et aux derniers des domestiques. Dans le courant de la journée un individu de mauvaise mine vint à bord, et dit qu'il venait aussi chercher les présents. La chose nous parut suspecte. Nous répondîmes que nous n'avions rien à lui donner ; sur quoi il se retira de l'air le plus satisfait. Probablement que cet homme avait été envoyé par le prince ou quelque grand personnage pour voir comment se passaient les choses, car le Maure nous assura qu'il n'était pas autorisé à nous faire une pareille demande. Les divers objets, à mesure que nous les produisîmes, excepté le cheval, et entre autres, consistant en drap superfin, en châles, en mousselines, en verroterie, en armes à feu, le tout de fabrique anglaise, furent portés à la maison du ministre, où ils subirent un sévère examen.

Dans la journée, le consul portugais du lieu envoya une personne de sa suite nous visiter. Le visiteur parlait assez bien le français, et, pour excuser son patron de ne pas s'être rendu en personne près de nous, il allégua que la cour serait mécontente qu'il le le fît, avant que nous n'eussions été présentés au roi. Mais il ajouta, qu'après notre présentation, ce serait un plaisir qu'il ne manquerait pas de se donner.

Le soir nous voulûmes aller nous promener sur les bords du fleuve; mais, hélas! nous eûmes le chagrin d'apprendre que nous étions prisonniers, et que nous ne pourrions avoir aucun rapport avec les habitants jusqu'à ce que la cérémonie en question eût lieu. La seule liberté dont nous jouîmes fut d'aller autant de fois que bon nous sembla du vaisseau à la maison qu'on nous avait offerte sur la rive du fleuve, et de cette maison au vaisseau qui n'en était distant que de quelques verges. Cette circonstance était d'autant plus vexatoire, que toute une semaine au moins devait encore s'écouler avant que nous fussions conduits en présence du roi, et que nous étions logés à terre aussi mal, aussi incommodément que possible. Les Siamois à qui nous avions affaire ne semblaient songer qu'à obtenir de nous des présents, et quels qu'ils fussent, ils les acceptaient toujours avec avidité. Ils ne nous témoignaient aucune de ces petites attentions si douces à des étrangers, et que comprennent tous les peuples les moins avancés en civilisation. Leur conduite,



Jonques chinoises.

sous ce rapport, formait un contraste frappant et défavorable avec celle des Birmans, par exemple. On ne nous offrait ni fruits ni provisions de bouche d'aucune autre espèce ; on empêchait même les artisans de travailler à notre compte. Sans doute on nous donnait mystérieusement à entendre que le roi pourvoirait à la nourriture de nos gens pendant notre résidence ; mais c'était une promesse qui ne se réalisait pas. La conduite de la cour à notre égard était méprisante. Or, dans un peuple qui attache tant d'importance, comme on sait, aux formes de l'étiquette, ce mépris devait être intentionnel, non pas involontaire. On n'allait cependant ni jusqu'à des insultes personnelles, ni jusqu'à un dédain évident ; et il était sûr qu'on avait de convenables sentiments de respect pour le gouvernement britannique, et même une peur mal déguisée de sa puissance bien connue, d'où il y avait, sans présomption, lieu de conclure qu'on ne ferait aucune difficulté à nous accorder tout ce que nous demanderions au nom de notre gouvernement.

Avant la nuit, le Malai vint nous dire de la part du ministre que celui-ci désirait voir M. Crawfurd. En conséquence, accompagné du capitaine Dangerfield, il alla le visiter. Son excellence les reçut dans une vaste et haute salle dont le plancher était recouvert d'un tapis et les murs ornés de quinquets et de lanternes chinoises. Ils s'assirent sur des coussins qu'on apporta exprès pour eux, et furent régalés de fruits frais, de thé et de confitures chinoises. A ce qu'il paraît la conversation fut générale et assez cérémonieuse, ils n'eurent cependant qu'à se louer de la politesse du ministre, et à leur retour nous parlèrent favorablement de leur accueil. Il leur proposa de faire tels changements que nous jugerions nécessaires pour rendre notre maison commode, proposition qu'il ne se rappela toutefois guère par la suite. La servilité que les domestiques de cet homme observaient envers lui était vraiment ignoble, vraiment dégradante pour l'humanité. Pendant toute la durée de la visite, ils restèrent couchés à terre en sa présence, et même à distance respectueuse. Quand leur maître leur adressait la parole, ils n'osaient le regarder, mais levant un peu la tête, se touchant le front avec leurs mains jointes comme nous avons coutume de le faire pour exprimer la plus ardente prière, et les yeux toujours baissés, ils murmuraient une réponse du ton le plus humble. La manière dont ils s'approchaient de lui était encore bien plus faite pour révolter la nature. Quand il leur ordonna de servir la collation, ils obéirent en marchant à quatre pattes comme les bêtes, c'est-à-dire sur les genoux et sur les mains, et ayant bien soin de toucher le plus possible à terre avec leur ventre. Ils tournèrent ainsi les plats devant eux par petits intervalles, du mieux que leur attitude contrainte et déshonorante

 Paris. — Imp. Lahure et Cie, rue Soufflot, 18.

le leur permettait, jusqu'à ce qu'ils les eussent mis à leurs places; puis ils se retirèrent de la même manière, mais à reculons et sans se tourner. Quel abominable, quel révoltant abus, ô mon Dieu, d'un pouvoir despotique ! Dans ces hommes qu'un autre homme rabaisse à ce point que non-seulement il peut fouler aux pieds leurs corps comme celui du dernier des vermisseaux, mais qu'encore il enferre leur esprit dans une continuelle servilité, reconnaîtriez-vous, ô mon Dieu ! cette créature que vous avez, nous dit-on, créée à votre image ?

Au reste, ce maître si hautain n'était lui-même qu'un ministre d'un cinquième degré d'importance, et qui en certain cas était tenu, abdiquant toute dignité, de marcher à son tour comme une bête; ce dont il donna bientôt une représentation à plusieurs d'entre nous qui allèrent visiter Chroma-Chit, un fils illégitime du roi régnant. En effet, dans ce pays, tout individu doit ramper sur la terre devant un supérieur. Toutes les personnes qui composent la nation doivent se regarder absolument comme esclaves du monarque, qui peut, comme il lui plaît, disposer de leurs biens et de leurs vies. Sa puissance est aussi tyrannique, aussi absolue que possible, et rien ne saurait empêcher l'exécution de ses ordres.

Quelques jours après, M. Crawfurd, accompagné du lieutenant Rutherfurd, se rendit donc auprès de Chroma-Chit. On l'avait prévenu de venir à huit heures du soir, ni plus tôt, ni plus tard, et il fut exact. Le prince était assis au milieu d'une salle spacieuse, principalement décorée dans le style chinois. Des miroirs ordinaires, des glaces de Hollande, des abat-jour, des lampes, et des lanternes en papier à la mode chinoise, ornaient les murs, ou étaient suspendus au plafond. Il les reçut sans se lever, et quand ils entrèrent, leur montra du doigt des tapis étendus à certaines distances pour qu'ils s'y assissent. Comme la plupart des autres Siamois de rang, il était extraordinairement robuste, mais peut-être trop gras. Ses manières étaient gauches et rudes, ses gestes graves et empesés, et l'ensemble de son extérieur annonçait un individu plus âgé qu'il ne l'était réellement. La conversation ne roula que sur les sujets ordinaires en pareilles circonstances dans les cours d'Asie, et tels que la longueur de notre voyage, l'âge des visiteurs, leur occupation habituelle, la santé du gouverneur général de l'Inde, l'État de l'Angleterre, et ainsi de suite. Au bout de quelque temps, on leur offrit des boîtes de bétel et de tabac en feuilles; puis des confitures furent servies en profusion.

C'est toujours la coutume à la cour de Siam de rendre visite au fils avant de présenter ses hommages au père. La direction de presque toutes les affaires d'état, de quelque nature qu'elles soient, est confiée à ce jeune homme qui passe pour avoir montré tant de génie et de talent, que la tâche qui lui est imposée ne paraît pas au-dessus de ses forces. Tout ce qui concerne la paix ou la guerre, les relations extérieures ou les règlements domestiques, la religion, la police, ou la justice, tout est remis à ses soins, et rarement il en réfère au roi, si ce n'est par forme, pour obtenir sa sanction définitive. Les agents subalternes du gouvernement sont sous sa dépendance immédiate, et n'ont puissance de rien faire eux-mêmes sans d'abord prendre son avis, et, dans ce but, ils se rendent, habituellement, deux fois par jour près de lui. A cette entrevue, le fils, comme aussi le père, lorsque nous lui fûmes enfin présentés, annonça que Suri-Wong-Montrée (1), ministre qui nous avait donné un logement, lui ferait connaître le but de notre mission, et en même temps témoigna d'un ton péremptoire son désir que ce ministre pourvût à tous nos besoins.

La soumission des inférieurs envers le bâtard de

(1) *Suria-Vangsa-Mantri*; ce titre, en sanscrit, signifie *conseiller du descendant du soleil*. A. M.

leur maître fut, en cette circonstance, poussée encore plus loin qu'elle ne l'avait été à l'égard de Suri-Wong, qui alors se tint lui-même comme tous les autres, humblement couché à plat ventre. Le prince conversa par l'intermédiaire du Malai, ou plutôt du Maure, nom sous lequel je le désignerai désormais, qui fut, en cette occasion, aidé par un autre personnage du même genre. Ce dernier parlait assez purement l'hindoustan. On ne permit pas aux deux interprètes malais attachés à la mission d'assister à l'entrevue.

C'est l'usage parmi les Siamois, quand les visiteurs se sont retirés, d'envoyer à leur domicile les confitures que pendant la visite on avait placées devant eux, comme aussi d'étaler en leur présence, sur le plancher, les présents qu'ils ont pu faire. Suri-Wong et le fils du roi n'y manquèrent pas, et pareille cérémonie fut encore observée quand nous fûmes présentés au père, quoique dans ce cas il n'y eût que les plus insignifiants de nos cadeaux qui furent rapportés; même on les rangea de manière à produire le moins d'effet possible.

Quand tous les préliminaires furent réglés, on nous prévint que nous aurions à nous rendre le jour suivant de très bonne heure au palais.

Dans la journée, M. Crawfurd me permit de l'accompagner en visite chez le barkalan Suri-Wong-Montrée. Nous le trouvâmes, cette fois, assis sur un carré de tapis rouge, et appuyé sur un coussin de velours. Il se leva quand nous entrâmes, et nous indiqua pour siége une espèce de matelas recouvert en indienne. Ses manières me parurent raides, hautaines, arrogantes, mais dénuées de toute dignité véritable. La conversation entre lui et M. Crawfurd dura presque une heure, et roula principalement sur le commerce. Il prétendit que la contrée pouvait exporter annuellement cinquante mille pécules (1) de sucre et trente mille de poivre. Il nous parut exagérer beaucoup le produit annuel du benjoin, et ajouta que les forêts pouvaient fournir du bois de sapan en quantité inépuisable. Il était curieux de savoir si nous permettrions aux Siamois d'acheter des armes à feu dans nos ports de l'Inde.

Lorsque nous retournâmes dîner à bord, M. Crawfurd et le capitaine Dangerfield restèrent à terre pour s'entendre définitivement avec les autorités sur la nature des cérémonies que nous devrions accomplir le lendemain en présence du roi. Nous reçûmes du capitaine une note qui nous prévenait que notre patron nous demandait sur-le-champ près de lui pour se concerter avec nous, et lorsque nous eûmes obéi, nous trouvâmes qu'il y avait entre eux dissentiment sur le sujet en question.

C'était la première fois qu'il s'agissait d'une façon sérieuse de cette affaire. Nous en avions souvent causé par une simple plaisanterie; mais comme je l'ai déjà fait observer, nous ignorions encore ce qu'on allait exiger de nous. Or, dès l'instant de notre arrivée, on nous expliqua quel genre de salutations était requis, et, à notre extrême surprise, il se trouva qu'elles furent beaucoup moins dégradantes que nous ne le craignions, beaucoup moins surtout qu'on ne l'avait fait penser à M. Crawfurd le soir précédent. Il n'y avait plus rien à quoi nous ne pussions raisonnablement nous soumettre; aussi, après quelque petit débat de part et d'autre, nous tombâmes d'accord. Nous devions quitter nos souliers à la porte de la salle d'audience, ôter nos chapeaux quand nous serions entrés, et, tirant une révérence à la manière anglaise, avancer vers les siéges qui nous seraient destinés, nous y asseoir avec les jambes en arrière et sous nous, seulement un peu de côté, puis faire trois saluts avec les mains jointes à la hauteur du visage et en nous touchant à chaque fois le front. Mais comme on ne joint ainsi les mains que pour supplier, et que c'est un mode de supplica-

(1) Un pécule pèse cent trente-trois livres et demie d'Angleterre. A. M.

tion effectivement employé par beaucoup d'Asiatiques, la capitaine Daegerfield proposa qu'en place nous saluassions de la manière usitée à quelques cours hindoues, et qui consistait à saluer en levant à la fois, mais séparées, les deux mains vers la tête. Il fut expliqué au capitaine que la différence était fort minime, et que pour cette raison il fallait préférer le mode siamois. Il paraissait d'ailleurs que les membres de la mission pourraient s'acquitter du salut avec plus ou moins d'exactitude, selon qu'ils le jugeraient convenable, et qu'on serait satisfait pourvu qu'ils se touchassent, d'une façon quelconque, le front avec la main.

Le 8 avril fut le grand jour. On nous avait avertis la veille que la cérémonie commencerait dès le matin. En conséquence, à sept heures, tous les membres de la mission furent réunis près de M. Crawfurd. A huit, deux chaloupes, l'une grande et l'autre petite, construites en forme de canot, et recourbées tant de la proue que de la poupe, vinrent nous chercher pour nous conduire au palais.

Le Maure Kochai-Sahac était chargé de mener à l'audience les membres de la mission. Lors donc que M. Crawfurd, avec tous les gens de sa suite, eut pris place dans la plus grande des deux chaloupes royales et que les domestiques se furent arrangés dans la plus petite, notre conducteur donna le signal du départ. Dans celle où nous étions, nous trouvâmes deux Portugais, nés dans le pays, dont l'un avait l'air fort respectable. Ils avaient été sans doute envoyés pour nous servir d'interprètes chemin faisant. Celui des deux qui avait la meilleure mine, voyant que je ne parlais pas très purement la langue portugaise et que je l'entendais encore plus mal, à mon vif étonnement continua la conversation en latin. La pureté de sa diction m'étonna encore davantage. En effet, ce n'était pas du tout ce détestable jargon que baragouinent quelques membres du clergé dans certaines parties du continent d'Europe, mais bien la belle langue de Cicéron. Et cependant, cet individu n'avait reçu son éducation qu'en Siam, au séminaire catholique de ce pays. J'en conclus qu'il était dans les ordres, mais j'appris plus tard que je me trompais.

Nos deux chaloupes, accompagnées d'une troisième encore plus petite qui portait le Maure, se dirigèrent assez lentement vers le palais. En général, notre passage parut ne faire que peu de sensation parmi les habitants des maisons flottantes qui bordent les rives du fleuve et qui sont presque exclusivement occupées par des Chinois ou parmi les matelots à bord des jonks près desquelles nous passions, ou enfin parmi les indigènes qui allaient et venaient dans leurs barques. Quelques-uns cependant éclataient de rire à notre vue, tandis que d'autres se cachaient la figure pour déguiser une hilarité que sans doute ils regardaient comme malhonnête. Au bout de huit ou dix minutes, nous arrivâmes au lieu de débarquement, qui n'était éloigné que de quelques pas de la muraille extérieure du palais. Les sepoys ou cipaies y étaient parvenus avant nous, et débarquant alors ils se rangèrent en ligne sur la route. La chaloupe de nos domestiques avait de si chétifs rameurs, qu'elle était encore très loin en arrière, de sorte que pour débarquer il nous fallut attendre leur arrivée. L'endroit du rivage où nous touchâmes était sale, incommode, tout encombré de poutres et de petits canots. On aurait pu croire que c'était l'entrée de la cour d'un marchand de bois, si toutefois il y avait eu moins de désordre et d'embarras. Nous y trouvâmes une troupe de curieux, presque entièrement composée d'hommes, et aussi nombreuse que le peu d'espace le permettait. Ces gens nous examinèrent, sinon d'une manière très respectueuse, du moins avec une incroyable avidité. L'entrée et la muraille du palais étaient hautes, mais sans élégance et en mauvais état. Trois autres portes, sous lesquelles nous passâmes, ainsi que les murs intérieurs, ne se distinguaient pas par des qualités contraires, ni même par la solidité.

Lorsque nos gens arrivèrent, nous débarquâmes, et les palanquins dans lesquels on devait nous emporter parurent, sans que personne de nous s'en doutât ; ils avaient cheminé avec nous dans notre chaloupe ; mais cette circonstance n'excitera plus guère de surprise quand on saura que ces palanquins consistaient tout simplement en un filet de la forme exacte d'un hamac de marin, suspendu à un bâton. Au centre de chacun était étalé un petit bout de tapisserie, et ils étaient portés sur les épaules de deux hommes qui se plaçaient à chaque extrémité du bâton. Nous éprouvâmes d'abord assez de peine à nous empêcher de rouler hors de ces machines, et nos maladroits efforts pour y parvenir causèrent un vif amusement aux spectateurs qui ne cessèrent de crier que quand nous eûmes disparu sous l'entrée principale.

Nous prîmes possession de nos palanquins dans l'ordre de nos rangs respectifs, à commencer par M. Crawfurd, et nous marchâmes dans le même ordre les uns à la queue des autres. Accompagnés des sepoys, nous parvînmes ainsi à une seconde porte qui était distante de la première d'environ cent cinquante verges. Le chemin qui nous y mena était sale, et par endroits pavé grossièrement. Cette porte était fermée, et avant qu'elle s'ouvrît il nous fallut attendre quelque temps. Là, on nous pria de descendre et de continuer à pied, mais auparavant nous dûmes déposer nos sabres et laisser notre escorte. Nous pénétrâmes alors dans une immense cour, fermée par plusieurs grand corps de bâtiments recouverts en tuiles, et traversée par plusieurs routes très droites de dalles en granit à gros grain.

Je dois mentionner qu'à la seconde porte Kochai-Sahac fut joint par un autre homme de la même caste. Ces deux individus, aussi bien que d'autres Maures que nous vîmes en la présente occasion, portaient d'énormes turbans et de longues robes très amples, ornés tous deux de feuilles d'or faux. Précédés de ce couple, tandis que nous étions à droite et à gauche escortés d'une multitude de badauds, nous avançâmes d'environ cent verges sur une de ces routes dont j'ai parlé; puis, tournant soudain, nous fûmes conduits vers un grand corps de logis de vilaine apparence, et qui contenait une vaste salle assez malpropre où on nous fit entrer. Nous n'avions encore vu ni gardes, ni gens armés, ni personne de la maison, sauf les concierges de la dernière porte; mais en face du bâtiment que nous venions d'atteindre, il y avait sept ou huit éléphants rangés à égale distance, et montés chacun par deux hommes vêtus d'un élégant costume.

Dans la salle il y avait une petite estrade, haute d'un pied environ que recouvrait une pièce de gros drap blanc, et auprès était étendu un large, mais vieux tapis, sur lequel on nous invita à nous asseoir. Des feuilles de bétel et de tabac nous furent servies sur des plats grossiers de cuivre, et pareille attention fut témoignée à nos domestiques qui s'accroupirent de l'autre côté de la pièce. Le reste de la place fut bientôt encombré par une multitude de gens du bas peuple; les uns se couchèrent sur le coude, les autres se tinrent debout, et tous firent un infernal tapage, au point que, de temps en temps, nos Maures crurent nécessaire de recourir au bâton. La libéralité avec laquelle ils en distribuaient des coups autour d'eux semblait arguer de la grande utilité aussi bien que du fréquent usage de ce genre d'argument, et nous ne remarquâmes jamais qu'il manquât obtenir un silence temporaire. Après que nous eûmes attendu un peu moins d'une demi-heure, deux hommes qui par-dessus leurs autres habits portaient une espèce de camisole blanche, assez semblable à une chemise ou à une blouse, avec une étroite bande de vieux galon d'or, au milieu du bras et un autre à son extrémité, vinrent nous annoncer qu'on nous demandait. Ces gens me

parurent appartenir à la police ; et, plus tard, quand ils nous menèrent voir les éléphants et tout ce que le palais renfermait de curieux, par intervalle ils maniaient leur verge avec une louable vigueur pour maintenir l'ordre parmi la canaille. Sans alors s'adresser au chef de la mission, ils transmirent leur message aux Maures. Ceux-ci nous proposèrent de quitter tout de suite nos chaussures, et de faire pieds nus le reste du chemin. Nous n'y consentîmes pas, et sans qu'on l'exigeât davantage, nous regagnâmes, pour continuer à la suivre, la route que nous avions quittée pour venir nous asseoir dans le bâtiment dont j'ai parlé. Elle était alors bordée de chaque côté d'une ligne de soldats armés de mousquets, qui se prolongeait jusqu'à la porte suivante. Rien de plus ridicule, rien de moins militaire que cette troupe, qui était composée de jeunes gens malingres, à peine capables de porter leur fusil, et d'hommes de tout âge. Il n'y avait dans leur extérieur que leurs bonnets rouges où l'on reconnût quelque uniformité. C'était tout au plus si, tandis que nous passions, ils osaient nous regarder en face : et dans le nombre, quoiqu'ils fussent peut-être une centaine, nous ne remarquâmes pas une seule pierre à leurs armes, pas une seule arme en état de servir. Quelques uns avaient sur leurs mousquets des baïonnettes recouvertes d'un fourreau, et d'autres des fourreaux sans baïonnette, tous les tenaient gauchement et paresseusement sur l'épaule : les uns regardaient d'un côté, les autres d'un autre. Nous défilâmes sans exciter en eux assez d'intérêt pour qu'ils nous honorassent du moindre degré d'attention.

Quand nous eûmes atteint la porte en face de nous, on nous invita de nouveau à nous déchausser. Nos domestiques, de quelque ordre qu'ils fussent, et même nos interprètes, ne parent nous accompagner plus loin. Quant à nous, laissant là nos souliers, nous traversâmes sur un pavé de granit deux passages étroits formés par de hautes murailles parallèles, et longs chacun d'une cinquantaine de verges, qui nous conduisirent à une quatrième et dernière porte. Elle ouvrait aussi dans une spacieuse cour oblongue qu'environnaient de hauts et élégants édifices occupés par le roi, ou appropriés à divers usages. Cette cour était coupée de même par des routes ; mais grossièrement pavées, sales, étroites, mal tenues. Vis-à-vis de la porte sous laquelle nous venions de passer, étaient rangées deux lignes de musiciens, et nous avançâmes au milieu d'eux. Une flûte aigre et de nombreux tamtams étaient les seuls instruments dont les sons parvinssent à nos oreilles, quoique nous remarquassions une foule de gens munis de cors, de trompettes, de tambours, etc. La musique, fort simple sans doute, n'était cependant ni dépourvue d'harmonie, ni désagréable à entendre ; et même, le bruit des tamtams qui tantôt résonnaient tous ensemble, mais avec une certaine douceur, et tantôt se taisaient tous, faisait plaisir. A notre droite, un fort régiment de soldats, qui tenaient de grands boucliers noirs vernis et des haches d'armes, était disposé sur plusieurs rangs épais dans l'intérieur d'une sorte de balustrade, un genou en terre, et presque cachés par leurs boucliers. Derrière eux on apercevait quelques éléphants assez richement caparaçonnés.

Toujours précédés par les Maures, nous traversâmes d'un pas lent la haie que formait les musiciens, jusqu'à une distance d'environ trente verges ; puis, comme cela nous était déjà arrivé une fois, tournant court soudain, nous entrâmes dans un bâtiment d'une apparence extrêmement simple, et nous apprîmes bientôt que pourtant c'était la salle d'audience ; faisant face à la porte, et cachant tout le dedans de l'appartement, était développé un paravent chinois couvert de paysages et de petits miroirs. Nous fîmes un moment halte sur le seuil, et ensuite appuyant de deux ou trois pas sur la droite, afin de tourner le paravent, nous nous trouvâmes tout-à-coup, ce que nous ne prévoyions guère, en présence de Sa Majesté. Jamais peut-être Européen n'a vu un spectacle plus curieux, plus extraordinaire ou plus affligeant que celui qu'alors nous contemplâmes, avec des sentiments à la fois de chagrin (c'est plutôt d'indignation que je devrais dire), de surprise et d'admiration ; car, d'une part, nous fûmes émerveillés du goût, de l'élégance et de la richesse que déployaient les décorations ; mais, de l'autre, attristés, indignés même par l'état d'avilissement dans lequel croupissait tout un peuple. Une telle scène était bien de nature à se fixer d'une manière ineffaçable dans l'imagination.

Je tâcherai cependant de le décrire avec ses véritables couleurs et de n'emprunter que le moins possible l'aide de cette faculté. La salle était haute, vaste, bien aérée, et paraissait avoir une longueur de soixante à quatre-vingts pieds ; sa largeur était proportionnée. Le plafond et les murs étaient peints de diverses couleurs, et ces peintures représentaient principalement des guirlandes et des festons. La toiture était soutenue par des piliers de bois de chaque côté, au nombre de six, et badigeonnés spiralement de rouge et de vert foncé. Quelques petites glaces assez mesquines décoraient les murailles ; au plafond étaient suspendus des lustres de cristal et des tentures ; tandis qu'à demi-hauteur de chaque pilier on voyait une lanterne qui n'était guère plus élégante que celles qui, en Europe, éclairent les écuries. Le plancher était recouvert de tapis à mille nuances. Les portes et les fenêtres étaient suffisamment nombreuses, mais petites et sans ornement. Tout-à-fait au fond de la pièce un large et beau rideau de drap rouge, enrichi de clinquants et de feuilles d'or, et suspendu par une corde, séparait du reste de la pièce l'espace occupé par le trône. A droite et à gauche de ce rideau était placés cinq ou six meubles bizarres, mais fort jolis, appelés *chatts*, qui consistaient en une suite de petites tables rondes superposées les unes aux autres, diminuant insensiblement de grandeur de manière à former un cône, et entourées chacune d'une frange d'or ou de soie.

Quelques uns des cadeaux que nous avions offerts au roi de la part du gouverneur général des Indes, tels que des balles d'étoffes et des caisses de verre taillé, étaient entassés presque au centre de la salle ; mais nous cherchâmes vainement des yeux à découvrir la lettre qu'il avait écrite ; et dans toute cette solennité il ne fut nullement question de lui.

Sauf une vingtaine de pieds carrés qui étaient absolument vides en face du trône, tout le reste de la salle était encombré de monde à n'y pouvoir respirer. Mais toutes les personnes présentes, depuis les plus grands dignitaires jusqu'aux officiers publics du dernier ordre, depuis l'héritier présomptif jusqu'aux plus humbles des esclaves, occupaient une place qui leur avait été personnellement assignée, et c'était seulement par cet ordre qu'on les distinguait. Le costume, en effet, des individus de toute sorte était d'une extrême simplicité ; il ne brillait ni par la richesse des étoffes ni par l'élégance de la coupe.

On tira, quand nous entrâmes, le rideau placé devant le trône. En ce moment toute la multitude, sans aucune exception, se prosterna la face contre terre. Tous ces individus baisèrent presque le plancher, ou du moins le tapis qui le recouvrait ; on ne vit bouger ni un seul corps, ni un seul bras, ni une seule jambe ; pas un œil ne se leva vers nous, pas un mot, prononcé même à voix basse, ne troublait l'air muet et sans écho, on n'entendait personne respirer. C'était l'attitude respectueuse, le religieux silence, la crainte solennelle d'une foule qui implore simultanément le grand Dieu de l'univers, bien plutôt que l'hommage d'une nation d'esclaves envers son souverain. Non ! jamais ni les empereurs romains parmi lesquels on compte tant de tyrans, ni ce fameux Denys de Syracuse, n'imposèrent à leurs sujets une aussi ignominieuse dégradation.

A cinq ou six pieds environ derrière le rideau, et à douze au-dessus du sol, il y avait dans la muraille une

niche cintrée qu'éclairait un demi-jour, et qui était assez profonde pour qu'une personne y pût tenir assise. Dans cette niche était placé le trône qui dépassait le mur de quelques pieds. A notre arrivée le roi y était assis, immobile comme une statue, ses regards dirigés vers nous. Il ressemblait absolument à une image de Bouddha que d'ordinaire on représente trônant; tandis que la solennité de la scène et la posture de dévotion que conservait la multitude ne permettaient pas de douter que le monarque Siamois n'eût voulu, dans sa pompe royale, imiter celle d'un temple. Il portait pour vêtement une étroite jaquette de tissu d'or, et à sa gauche on voyait une espèce de sceptre; mais il n'avait ni couronne ni aucune autre coiffure sur la tête, et même cet emblème habituel de la royauté, la couronne, ne reposait pas en cette occasion sur un coussin, comme il arrive souvent; afin d'être vue par la multitude. Le trône était tendu en la même espèce de drap qui formait le rideau de devant, et par derrière il y avait deux autres de ces bizarres meubles coniques dont j'ai déjà parlé. Hormis la qualité du drap qui environnait le trône, nous n'aperçûmes rien qui indiquât la richesse ou la magnificence. En vain, cherchâmes-nous des joyaux, des pierres précieuses, des perles, de l'or, on quelque autre coûteux ornement sur la personne de Sa Majesté, sur le trône, sur les ministres. Ces derniers étaient rangés suivant l'importance de leur grade, sur deux lignes latérales et parallèles qui s'étendaient le long de l'espace vide laissé en face du trône, jusqu'au rideau. Suri-Wong-Montrée n'était lui-même placé qu'à une distance très respectueuse. Une très vive lumière qui venait de côté tombait au bas du trône, où de vastes et beaux éventails étaient agités par des gens cachés derrière le rideau. Cette circonstance rendait encore la scène plus étrange.

Tel était le spectacle que nous présentait, lorsque nous y entrâmes, la salle où Sa Majesté Siamoise allait nous donner audience. Quand nous eûmes dépassé le paravent et que nous arrivâmes en face du trône, nous ôtâmes nos chapeaux et nous saluâmes à l'européenne, tandis que les deux Maures, se prosternant soudain, avancèrent à quatre pattes vers le roi. On nous pria nous-mêmes de courber le dos pour avancer. Nous consentîmes à cet acte de dégradation, et la foule s'écarta de façon à nous laisser un passage large d'environ trois pieds, vis-à-vis le trône. Mais à peine eûmes-nous fait quelques pas, qu'on nous invita à nous asseoir sur le tapis, dans ce passage même où nous étions de toutes parts pressés par la foule, distants du roi de plus de la moitié de la longueur de la salle, et encore très éloignés des ministres. Nous obéîmes de notre mieux, car, vu le peu de place, ce n'était pas fort facile; les deux Maures s'accroupirent tout-à-fait devant M. Crawfurd et son secrétaire, l'espace ne permettant pas à plus de deux personnes de s'asseoir de front. Nous primes, M. Rutherfort et moi, place immédiatement derrière eux, et nos camarades se placèrent deux à deux à notre suite. Nous fîmes alors les salutations convenues; après quoi, une voix partant de derrière le rideau du trône interrompit le silence qui avait régné jusqu'alors, pour lire d'un ton très élevé la liste des cadeaux qu'avait envoyés le gouverneur général.

Le roi adressa ensuite plusieurs questions à M. Crawfurd. Sa parole semblait impérative, quoiqu'il parlât fort bas. Il avait un embonpoint remarquable, qui cependant ne le rendait ni gauche ni gêné dans ses mouvements, et paraissait avoir soixante et quelques années. Chacune de ses questions fut répétée par la personne qui avait la liste des présents, et, de celle-ci, transmise par plusieurs autres individus qui se la redisaient à l'oreille, jusqu'à ce qu'elle parvînt au Maure Kochai-Sahac, qui, prosterné à terre comme tout le monde, la marmottait si bas au chef de la mission que, quoique placé immédiatement derrière celui-ci, il m'était impossible de rien entendre. Les réponses à leur tour n'arrivaient au trône qu'en passant par les mêmes intermédiaires. A ce que j'appris plus tard, la conversation ne roula que sur des sujets généraux, et ne fut guère intéressante. Tandis qu'elle avait son cours, on nous servit des feuilles de bétel dans de beaux vases d'argent et de belles coupes d'or. Quand l'audience eut duré environ vingt minutes, Sa Majesté se leva de son siége pour se retirer, et aussitôt le rideau fut ramené devant le trône. A cet instant, toutes les personnes présentes poussèrent de grands cris, se mirent sur leurs genoux, et firent de nombreuses salutations en touchant alternativement de leurs mains jointes la terre et leurs fronts. Puis les princes et les ministres s'assirent et ce fut seulement alors que nous pûmes distinguer quel rang chacun d'entre eux occupait. Nous quittâmes la salle d'audience sans plus de cérémonie. Une grosse averse était tombée pendant notre visite; et les routes menant aux diverses parties du palais se trouvèrent remplies d'eau, converties en de sales bourbiers. Nous demandâmes donc à reprendre nos chaussures, mais vainement; on n'accorda aucune attention à notre demande. Comme nous allions sortir de la salle, on remit à chacun de nous un méchant parasol chinois, qui dans le bazar ne se serait pas vendu une roupie. Ne sachant pas à quel propos cette distribution nous était faite, j'allais refuser le mien, lorsqu'on m'apprit que c'était un cadeau, dont nous étions redevables à la munificence du roi.

Résidence à Bankok. — Éléphants blancs et singes blancs. Énormes canons. Monopole du commerce au profit du roi. Arrivée d'une ambassade de Cochinchine.

Les Maures et les deux officiers de police qui nous avaient amenés à la salle d'audience nous conduisirent alors à travers les différentes cours du palais, pour nous en montrer les principales curiosités. Nous fûmes encore suivis par une ignoble et sale canaille, dont l'impudence à notre égard avait de temps en temps besoin d'être châtiée à coup de bâton par nos guides. Telle était la malpropreté de la résidence royale, que pour ainsi dire nous ne cessâmes pas de marcher jusqu'à la cheville dans la boue et dans l'eau. On ne nous proposa pas cependant de reprendre nos souliers avant que nous n'eussions achevé cette promenade de cérémonie; promenade ennuyeuse s'il en fut, dénuée de tout intérêt, et qui ne dura guère moins de deux heures. En outre, le soleil, après la pluie, avait dardé ses rayons avec encore plus de chaleur qu'auparavant; les pierres sur lesquelles nous passions étaient en conséquence devenues très chaudes, et le passage continuel de ces pierres à des marres et à des bourbiers n'était pas plus agréable qu'il ne fallait à des gens qui, comme nous, n'avaient pas l'habitude de marcher nu-pieds.

On nous mena d'abord aux étables des éléphants blancs. Ces animaux, tenus en grande vénération par les Siamois, logent dans l'enceinte intérieure du palais, et même à peu de distance des appartements de Sa Majesté.

Il n'y avait pas alors en la possession du roi moins de cinq de ces éléphants; d'où on peut conclure que cette variété de l'espèce n'est pas aussi rare que nous sommes habitués à le croire, quand même il devrait n'y avoir d'exception que pour l'extrémité de la péninsule de l'Inde. Toutefois il n'est pas souvent arrivé qu'un monarque en ait réuni autant sous son règne; aussi, par suite d'un événement si imprévu et si désiré, l'époque de notre visite à la cour de Siam passait-elle pour une des plus florissantes dont ce royaume eût joui. Mais, comme plus on a plus on veut avoir, le roi n'était pas encore satisfait du nombre d'éléphants blancs qu'il avait pu réunir. Ces éléphants étaient encore regardés comme au-delà de toute valeur; on se donnait toutes les peines imaginables pour les at-

traper, quand par hasard on en découvrait; et les sujets ne pouvaient rendre à leur souverain un plus agréable service que celui de les prendre. Aussi ces éléphants, à dire vrai, sont exclusivement la propriété du roi.

La dénomination de blancs, lorsqu'on l'applique à des éléphants, ne doit pas, je ne sais si on l'ignore, être admise dans la véritable acception du mot. L'animal en effet qu'elle désigne, au lieu d'être une espèce à part, n'est qu'une variété extraordinaire de l'espèce commune, quoique étant plus rare, analogue sous tous les rapports à celle qui s'offre quelquefois dans d'autres ordres d'animaux, et, plus qu'ailleurs, dans la race humaine. Ce sont, à proprement parler, des Albinos, et on retrouve en eux toutes les particularités qui distinguent cette classe anormale d'hommes. Seulement, ce qu'il y a de remarquable, c'est que chez les cinq éléphants blancs qui nous furent montrés, les organes de la vue étaient, suivant toute apparence, dans leur état naturel et pleins de force; la lumière ne les incommodait en rien; ils supportaient sans aucune peine les différents degrés de jour et de nuit, et pouvaient à la volonté de l'animal considérer fixement les objets; en un mot, ils ressemblaient absolument à ceux des éléphants ordinaires, excepté que l'iris de leurs yeux était d'une pure couleur blanche; mais j'avais toujours observé ce phénomène parmi tous les quadrupèdes albinos, tels que chevaux, vaches, lapins.

En Siam, on porte le plus profond respect aux éléphants blancs. L'individu qui en découvre un est regardé comme le plus heureux des mortels. L'événement est d'une telle importance qu'on peut dire qu'il fait époque dans les annales de la nation. Le fortuné chasseur reçoit pour récompense une couronne d'argent et une étendue de terrain égale à la distance d'où le cri d'un éléphant peut s'entendre. En outre, lui et sa famille, jusqu'à la troisième génération, sont exempts de toutes espèces de servitude, et leurs champs ne paient aucune taxe.

Les seuls autres animaux qui nous furent ensuite montrés se rencontrent, à coup sûr, fort rarement, et sont de la plus haute curiosité. C'étaient deux singes blancs, parfaits albinos en tous points. Ils avaient à peu près la taille d'un petit caniche, et étaient munis d'une queue aussi longue que leur corps. Ces singes sont revêtus d'une épaisse fourrure, aussi blanche que la neige ou que celle du lapin le plus blanc.

Si on réfléchit aux événements de cette journée, si on les rapproche de la conduite générale tenue par les officiers du gouvernement siamois envers nous depuis l'époque de notre arrivée dans le pays, on en conclura que nous n'avions guère raison d'être enorgueillis du succès de notre ambassade.

Dans leurs visites, les plus petits fonctionnaires s'arrogeaient une importance que certes n'autorisait pas la nature de leurs fonctions, car quelques-uns d'entre eux se trouvèrent simplement être de ces ignobles gens qui formaient la suite des chefs qu'ils servaient comme d'humbles esclaves, et devant qui ils ne marchaient qu'à quatre pattes, ainsi que nous le reconnûmes plus tard quand nous visitâmes ces chefs. Cet ordre qu'on nous avait intimé tout d'abord de débarquer nos canons avant de remonter le fleuve, quoiqu'il nous fût ensuite aisé de n'y pas obéir, mais auquel les autorités avaient dans l'origine attaché, à ce qu'il semblait, beaucoup d'importance, montrait qu'elles ne laissaient rien passer inaperçu; et de ce qu'elles n'envoyèrent chercher les membres de la mission, quand le trajet était si court, que dans une seule et étroite chaloupe capable au plus de contenir trois personnes, nous pouvons conclure que leur intention était de nous traiter un peu cavalièrement.

La cour, en nous accordant cette audience publique, y avait vu l'occasion de déployer sa puissance, et peut-être sa richesse, deux motifs assez majeurs pour décider un gouvernement qui ne vise qu'aux apparences à nous honorer d'une telle faveur. Il est bien connu que Sa Majesté Siamoise reçoit les envoyés des autres États d'une tout autre manière, avec cérémonie, avec pompe, avec sa couronne sur la tête. C'était donc chose évidente qu'on affectait de nous traiter comme des gens de nulle importance, et qu'on avait résolu de ne voir dans notre ambassade qu'une députation envoyée par un gouverneur de province, et semblable à tant d'autres députations que les gouverneurs des provinces envoyaient sans cesse. Et comme si on eût craint que nous ne vissions pas assez clairement cette intention, le Maire prit, quelques jours après, la peine de nous expliquer que le roi nous avait reçus comme députés d'un petit gouvernement provincial.

C'est à la nation chinoise que les Siamois sont redevables de leur connaissance même incomplète des avantages que le commerce peut procurer à un pays. Au mépris des lois du céleste empire, il semble, pour ainsi parler, ne pas y avoir de limite au nombre des émigrants qui passent la frontière pour se répandre dans les contrées voisines; et ce sont, dans toutes ces contrées, les sujets de l'empereur de Chine qui forment la meilleure et la plus laborieuse partie de la population; car partout leur rare intelligence et leur habileté dans les arts mécaniques leur donnent sur les indigènes une grande supériorité. Le Siam, pays tombé sous la plus avilissante tyrannie, également dépourvu d'arts et de commerce, offrait aux Chinois un magnifique champ à exploiter. La jalousie et la peur du gouvernement siamois avaient longtemps empêché qu'ils ne vinssent s'y établir en grand nombre; mais, à la fin, soit conscience de ne pouvoir toujours leur fermer le passage, soit d'autres motifs, on leur a fait le plus bienveillant accueil; on leur a même accordé des privilèges par lesquels leur condition est devenue infiniment préférable à celle des naturels du pays. D'autre part, les services qu'ils ont rendus à cette nation grossière sont d'une utilité manifeste, d'une importance de premier ordre. Ils y ont importé la semence des entreprises commerciales; ils ont créé un commerce là où avant eux il n'en existait pas, et c'est à leurs mains, à leurs travaux que quelques-unes des plus précieuses denrées doivent pour ainsi dire l'existence. Vingt ans se sont à peine écoulés depuis que les premières cannes à sucre furent plantées dans ce pays, et aujourd'hui leur produit annuel ne s'élève pas à moins de trente mille pécules, ou près de mille huit cents tonneaux. C'est assurément l'article commercial le plus important du royaume. La culture n'en est pratiquée que par les Chinois.

Le 6 mai on donna avis à la cour de Siam qu'un ambassadeur de Cochinchine était arrivé à l'embouchure du Meinam. Après avoir traversé la péninsule de Cambodje, il s'était embarqué au port de Laiyon, et, accompagné d'une nombreuse suite, il avait gagné Packnam sur une petite flotte de praws. Nouvelle de son arrivée fut aussitôt transmise à Bankok, ainsi que je le dis. Le chef de Packnam eut ordre de traiter l'ambassadeur comme son hôte, tant qu'il résiderait à ce village, et les mesures nécessaires furent prises pour le transporter à la capitale d'une manière convenable à son rang. Les fêtes dont Packnam devint à cette occasion le théâtre, quoique ni somptueuses ni chères, furent probablement aussi belles que possible. Elles durèrent plusieurs jours, et furent surtout remarquables, à ce qu'il paraît, par des festins, des représentations théâtrales, des concerts et des exercices gymnastiques.

Un événement de cette nature, tout-à-fait inattendu par nous, était propre à exciter notre attention et à piquer notre curiosité. Naturellement nous éprouvâmes le désir de comparer notre accueil à celui des Cochinchinois, pour chercher à nous former une idée des véritables sentiments des Siamois à l'égard de l'ambassade anglaise.

Quel était le but réel de l'ambassade cochinchinoise, nous n'eûmes aucun moyen de le savoir d'une manière exacte; mais le motif ostensible, celui qu'un

avouait, n'était autre qu'un témoignage de reconnaissance de la part du roi régnant de Cochinchine pour l'asile et la protection qui avaient été accordés à son prédécesseur par le roi de Siam, au milieu de ses infortunes, quand toute puissance lui avait été ravie par ses sujets rebelles, quand il était lui-même exilé et suppliant sur une terre étrangère. Alors qu'il avait reconquis son autorité, il envoyait un ambassadeur assurer le monarque siamois de ses bonnes et pacifiques intentions, et du désir qu'il éprouvait de resserrer encore les liens d'amitié qui l'unissaient à une nation où sa famille avait trouvé naguère une hospitalité si désintéressée, quand l'anarchie de la guerre civile l'avait momentanément précipitée du trône de ses aïeux.

Ce fut alors, pour la première fois, que nous eûmes l'occasion de voir ces barques royales si singulières, si ornées, qui avaient tant fixé l'attention de M. Chaumont, l'ambassadeur que Louis XIV envoya à la cour siamoise, et des gens de sa suite. La description qu'en donna Loubère, dans son *Histoire de Siam*, peut encore s'appliquer assez exactement à celles qui sont aujourd'hui en usage. Elles ont en général de soixante à quatre-vingts pieds ou plus de long, sur quatre pieds de large, et ne sont, vers le milieu, élevées que de deux pieds au-dessus de l'eau, tandis que la hauteur de la poupe et de la proue est bien plus considérable. Elles sont splendidement décorées d'emblèmes grotesques, mais non sans élégance, tous sculptés avec soin sur le bois, et dorés, tous représentant quelque animal monstrueux et imaginaire; au centre est érigé un dais ordinairement couvert de dorures, et duquel pendent des rideaux de soie ou de drap d'or. Il n'y a de place sous ce dais que pour tenir une ou deux personnes; le reste de la chaloupe est occupé entièrement par les rameurs qui sont souvent au nombre de quarante ou cinquante.

Les Siamois sont naturellement très passionnés pour la musique, et les personnes même de distinction ne croient pas déroger à leur dignité lorsqu'elles tâchent d'acquérir du talent dans cet art. Cette musique est d'ordinaire fort harmonieuse, et plait beaucoup plus à l'oreille d'un Européen, que l'ignorance complète de ces peuples dans les arts plus utiles de la civilisation ne pourrait le porter à conclure. D'où leur vient ce goût de prédilection, c'est peut-être ce qu'il serait assez difficile d'expliquer, d'autant plus que le caractère de leur musique ne se ressent guère de cette bizarrerie, de cette lourdeur d'esprit et d'imagination, pour lesquelles ils sont, sous d'autres rapports, si remarquables. Il ne nous a point été possible de découvrir au juste ce qu'il y avait dans cette musique de vraiment national, et quelles améliorations ils y avaient introduites en les empruntant aux étrangers. Nous apprîmes seulement que les instruments principaux étaient d'origine birmane, pégouse et chinoise, et que la plupart des airs dont nous fûmes régalés venaient soit des Birmans, soit des Pégons, mais principalement de ces derniers.

Bankok. Description de la ville. Ses demeures flottantes; ses habitants, presque tous chinois; ses manufactures d'ustensiles en fer-blanc, de cuir et de fonte. Balachang. Les Siamois mangent de la viande, mais ne tuent aucun animal. Palais et temples ou Poachadis de Bankok. Nombre excessif des images de Bouddha.

Bankok, comme capitale du royaume de Siam, mérite que nous en parlions avec plus de détail que nous ne l'avons fait jusqu'à présent. Cette ville, quoique l'époque de sa fondation soit toute récente, est principalement redevable de l'honneur dont elle jouit au roi chinois Pia-Tac, qui y transporta le siége du gouvernement. Avant cette époque, elle n'avait que peu d'importance, et n'était presque renommée que par l'excellence de ses fruits qu'on envoyait en grande quantité à Yuthia, la capitale d'alors.

La prise et le pillage de cette ancienne métropole par les Birmans, ainsi que les événements désastreux qui suivirent, déterminèrent la plupart des habitants à l'abandonner. Pia-Tac, réunissant autour de lui les tristes débris de cette population découragée, fut bientôt en état de fonder une nouvelle capitale. Le site de Bankok offrait plusieurs avantages sur celui d'Yuthia. Il construisit sur la rive droite du Meinam un fort dont les murs, ainsi que son palais, si un bâtiment de si misérable apparence mérite ce nom, se peuvent encore voir. Les succès de Pia-Tac dans ses guerres contre les Birmans le mirent à même de réaliser ses plans au sujet de Bankok. Depuis ce temps, cette ville n'a point cessé de s'accroître. Les successeurs de Pia-Tac ont toujours aussi cherché à l'agrandir. Ils y ont élevé plusieurs nouveaux palais et d'autres bâtiments publics; mais les édifices auxquels fut consacré le plus de soin, de travail et de dépense, sont les temples, qui comprennent chacun le bâtiment destiné suivant l'usage à les orner, appelé *Poacha-di*, de forme spirale, et censé probablement représenter le sépulcre de Bouddha. Le palais qu'occupe maintenant le roi est situé sur la rive gauche du fleuve, presque en face de celui de Pia-Tac, et sur une île qui a deux ou trois milles de long, quoique sa largeur soit fort peu considérable. Le palais, et même presque toute cette île, sont entourés d'une muraille qui a sur quelques points une grande hauteur, qui est çà et là munie de bastions d'assez bonne mine, et percée de nombreuses portes dans toutes les directions. Le roi et plusieurs de ses ministres demeurent dans cette enceinte. Les personnes attachées à la cour, et le nombre en est énorme, y résident aussi dans de méchantes huttes en feuilles de palmier. Il n'y a au reste que peu de différence entre ce cloître et les autres quartiers de la ville, sinon que vous rencontrez dans celui-ci plus de Chinois, et que les boutiques y sont plus rares. En outre, la majeure partie de l'espace circonscrit par la muraille n'offre que des champs incultes, des marais ou des vergers.

La ville entoure le palais, et s'étend sur les deux rives du fleuve à trois ou quatre milles de distance. Elle repose principalement sur la gauche, et le quartier le plus populeux, ainsi que le plus sain, commence presque en face de la demeure du praklang pour se prolonger beaucoup plus bas. Les maisons des simples citoyens sont entièrement bâties en bois; les palais du roi, les temples et les habitations de quelques grands sont seuls construits en briques ou en terre. La douceur du climat, le vil prix des matériaux qu'on emploie pour bâtir, et le peu de mobilier que possèdent les indigènes, les rendent assez indifférents aux ravages destructeurs du feu. Les dommages qu'occasionne de temps à autre cet élément, ils ne s'en soucient, ne s'en chagrinent point le moins du monde. A n'en juger que par l'énorme longueur qu'occupe la ville sur les bords du Meinam, on pourrait supposer qu'elle a une immense étendue; il n'en est cependant rien. Les Siamois ont, pour ainsi dire, quelque chose d'aquatique dans leur nature. Leurs maisons s'étendent rarement à plus de cent ou deux cents verges de l'eau, et on en voit plus de la moitié flotter sur des radeaux de bambous attachés près de la rive. Celles qui ne flottent pas de la sorte sont bâties sur des pieux enfoncés dans la vase et plus hauts que les bords, précaution que rendent doublement nécessaire le flux quotidien des marées et les inondations annuelles auxquelles la contrée est sujette. A ce que nous apprîmes, il n'y a que peu de routes et même de sentiers, pour ne pas dire qu'il n'y en a point. De chaque maison, flottante ou non flottante, dépend une barque, en général fort petite, qui sert à toute la famille. Les habitants ne sortent guère de chez eux que pour voyager par eau; et de là vient que les bras des femmes ainsi que ceux des hommes acquièrent, à force de toujours ramer, une taille et une vigueur si extraordinaires.



Les quelques rues dont puisse se vanter Bankok ne sont praticables pour les piétons que dans les temps de grande sécheresse. D'ailleurs, les principales boutiques et les plus précieuses marchandises ne se trouvent que le long du fleuve, dans les maisons flottantes. Ces maisons ne sont presque occupées que par des Chinois qui, dans les parties les plus populeuses de la ville, paraissent former au moins les trois quarts de la population ; et s'il fallait calculer d'après le nombre de ceux qu'on voit à toute heure monter et descendre le Meinam dans des barques de diverses espèces, la proportion serait encore bien plus grande de leur côté. Il n'y a dans Bankok que fort peu de quartiers où le nombre des Chinois ne paraisse pas dépasser celui des indigènes. La plus grande uniformité règne dans l'extérieur des maisons ; d'élégantes aiguilles de maçonnerie s'élèvent bien çà et là pour embellir et animer la vue ; mais ce sont les seuls ornements qui produisent un tel effet, car il serait difficile de rien trouver de beau, ou même de joli, dans la bizarre architecture que présente la construction des temples et des palais.

De même que tous les autres bâtiments de Bankok, les maisons flottantes ne sont élevées que d'un seul étage. En général, elles ont l'air propre, et sont pour la plupart couvertes en feuilles de palmier, mais quelquefois en tuiles. Elles sont divisées en plusieurs petites pièces, et c'est toujours de préférence dans celles du milieu que les Chinois placent leurs dieux domestiques. Les boutiques, qui forment un côté de la maison, et qu'on ferme la nuit, deviennent alors des chambres à coucher. Tout l'intérieur est disposé avec la plus grande économie d'espace ; même les trois portiques du devant, où sont d'ordinaire rangés des cruches d'eau, des caisses d'herbes et de plantes, des fagots de bois, etc. Les indigènes se sont tellement habitués à ce genre de vie aquatique, qu'ils en éprouvent à peine le moindre inconvénient. Les murs et parquets des maisons ne sont jamais que des planches, et, vu la douceur du climat, de tels bâtiments présentent toujours un abri suffisant. Les habitations qu'occupent les Chinois sont généralement plus jolies et plus commodes. Ces gens, non-seulement sont les principaux marchands du lieu, mais aussi forment à eux seuls la classe ouvrière. Les métiers les plus communs qu'ils exercent sont ceux de ferblantier, de forgeron, de corroyeur. La fabrication d'ustensiles de ferblanc est fort considérable ; et comme ces ustensiles sont toujours très luisants, comme souvent ils ont de très jolies formes, ils donnent aux boutiques où ils sont étalés l'air le plus riche et le plus élégant ; si ce n'était, chose extraordinaire! que les ferblantiers ne fussent presque toujours corroyeurs en même temps, on pourrait aisément prendre leurs magasins pour celui d'un orfèvre ; mais les deux états que je viens de nommer se font conjointement dans la même boutique, et par les mêmes individus. On ne saurait imaginer quelle immense quantité de cuir se prépare à Bankok, non pour confectionner des chaussures, car on en porte peu, mais pour couvrir des matelas et des oreillers, et pour exporter en Chine. Après qu'on l'a tannée, on teint la peau en rouge avec l'écorce, je crois, d'une espèce de *mimosa*. Les pelleteries qu'on emploie sont principalement celles de daim, qu'on peut se procurer en très grande abondance. On se sert aussi de celles de renard et de buffles, tandis qu'on laisse la fourrure sur celles de tigre, de léopard, etc., et qu'on les envoie en Chine. Il y a encore à Bankok deux ou trois fabriques de basses marmites en fonte, que dirigent aussi des Chinois. Le procédé de fabrication est on ne peut plus simple, et les produits se vendent à un prix singulièrement modéré. Au moyen de ces professions et de quelques autres, les Chinois gagnent sans peine de quoi vivre ; aussi vivent-ils d'aliments plus délicats que les indigènes. Maintes fois même, on entend les artisans de cette classe se vanter de faire meilleure chère que les premiers dignitaires du pays. Leur nourriture, cependant, est grossière et substantielle à l'excès. Le porc est leur mets principal et favori, l'huile n'est guère regardée par eux comme moins savoureuse, et quand on pose leurs légumes sur la table, ils flottent invariablement dans une mer de graisse. Un Chinois dépense ainsi à manger, en une semaine, plus d'argent qu'un Siamois en deux ou trois mois, et la supériorité de son industrie lui permet de se défrayer.

La nourriture des Siamois consiste principalement en riz, qu'ils mangent avec une substance appelée *balachang*, bizarre composé de choses succulentes et nauséabondes, mais d'un usage si général, que personne ne songe à prendre un repas sans en mélanger plus ou moins ses aliments. La religion n'éleva qu'une bien faible barrière contre le désir que tous les Siamois éprouvent de manger de la nourriture animale. Ce désir, ils le satisfont, et pour cela, transigent adroitement avec leur conscience. Ils croient, ou feignent de croire, qu'ils ont obéi à l'injonction de la loi, quand ce ne sont pas eux-mêmes qui tuent les animaux. Ils n'hésitent donc pas à acheter en vie, sur la place du marché, des volailles, etc.; mais prient ceux qui les vendent de les tuer avant de les leur remettre, et sont persuadés que tout le crime en est au compte de ces derniers. Leur dévotion parfois va jusqu'à les pousser à faire acquisition d'un grand nombre de poissons vivants, afin de leur rendre la liberté, et il arrive souvent que le roi relâche de cette manière, sans les payer, tous ceux qu'on prend en de certains jours. Cependant, le privilége de pêcher est vendu par le roi au plus haut et dernier enchérisseur, et de cette source il tire un revenu annuel très considérable. Les Siamois, du reste, sont plus recherchés dans leurs aliments, et se laissent moins aller à satisfaire leurs appétits que les Chinois.

La ville de Bankok ne brille guère par l'architecture de ses monuments publics, si nous en exceptons les édifices sacrés qu'on appelle *Pra-cha-dis* (1). Les palais sont des bâtiments séparés les une des autres, et qui ne sont nullement considérables ; ils sont bâtis dans le style chinois, couverts de trois ou quatre toits superposés, en tuiles, et qui vont toujours en diminuant, quelquefois terminés par un petit clocher, et plus remarquables par leur bizarrerie que par leur beauté. Ce sont des plaques d'étain en forme de tuiles qui recouvrent le palais du roi.

La plupart des temples occupent un vaste espace de terrain ; ils sont situés dans les positions les plus hautes et les meilleures, entourés de murs en briques ou de haies de bambous, et l'enclos renferme de nombreuses rangées de bâtiments, disposés en lignes droites. Ils consistent en une salle spacieuse et généralement très élevée, avec d'étroites, mais nombreuses portes et fenêtres. Tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ils sont garnis d'une profusion de petits ornements bizarres du genre le plus varié. C'est aux deux bouts, et non sur les côtés de l'extérieur, qu'on a mis le plus de soin dans la disposition de ces ornements. Des dorures, des morceaux de miroir, des assiettes en porcelaine de diverses couleurs, enfoncés dans le ciment, ne sont qu'au nombre des matériaux les plus vils. Le plancher des temples est élevé de plusieurs pieds au-dessus du sol, généralement parqueté ou pavé, et couvert de nattes grossières.

C'est à Bankok que, pour la première fois, j'observai des peintures obscènes dans un temple dédié à Bouddha. Dans l'île de Ceylan, elles auraient passé pour tout-à-fait profanes. Une chose qui nous amusa beaucoup, ce fut de trouver suspendus dans un très beau temple deux méchants portraits de dames françaises en costume pastoral.

A une des extrémités de chacun des temples que nous visitâmes, il y avait une espèce d'autel sur le-

(1) Pra-cha-di, signifie mot à mot *le toit du Pra* ou *Seigneur*. A. M.



L'éléphant fut gravement blessé de ce bond.

quel était placée la principale image de Bouddha, entourée d'une innombrable quantité d'autres plus petites, ainsi que de celles des prêtres; et çà et là s'élevait la statue d'un roi défunt qu'on reconnaissait à son haut bonnet conique, à sa physionomie particulière, et à son riche costume. Le visage des statues de Bouddha a la coupe de relui des Tartares, particulièrement l'œil de cette race. Pour qu'elles paraissent grotesques, l'usage est de leur suspendre au-dessus de la tête ou de leur attacher à la tête même des parasols d'étoffe ou de papier qui tombent bientôt en lambeaux, et de les affubler des guenilles les plus sales qu'on puisse trouver; mais les fidèles ne croient pas pouvoir témoigner mieux de leur dévotion; ce qui est grand dommage, car les images sont toutes dorées et en général exécutées avec art. On ne saurait imaginer combien les statues de Bouddha sont nombreuses dans les temples. Elles sont rangées sur l'autel avec une profusion inouïe, et de toutes les tailles, depuis un pouce jusqu'à trente pieds de haut. Dans les cours extérieures du temple, elles sont encore en plus grand nombre. L'errangement observé dans le temple de Waat-Thay-Champonn peut être cité comme un modèle en ce genre.

Waat-Thay-Champonn se compose d'un certain nombre de temples, de pra-cha-dia et d'édifices consacrés au logement des prêtres, le tout enclos d'un vaste mur carré, dont chaque côté a plus d'un quart de mille de longueur. Les principaux temples que cet enclos contient sont, en outre, entourés d'un portique ouvert seulement vers la porte du saint lieu, large de douze à quinze pieds, et bien pavé. Contre la muraille du fond est élevée une solide plate-forme de maçonnerie qui règne tout le long du portique, et sur laquelle sont placées des statues dorées de Bouddha, beaucoup plus hautes que nature pour la plupart, et tellement rapprochées les unes des autres qu'il ne reste pas un seul pouce vide sur la plate-forme. De ces statues, le plus grand nombre est en fonte; il y en a d'autres de cuivre, d'autres de bois ou de terre cuite; mais toutes sont remarquables par la plus minutieuse uniformité. Plusieurs centaines de ces images se voient ainsi d'un seul coup d'œil. Dans d'autres corridors moins spacieux, dans d'autres passages plus étroits, des figures moindres, principalement faites de terre ou de bois, sont entassées en multitude innombrable. Elles semblent s'y accumuler si vite, qu'on est tenté de croire que les prêtres doivent être de temps en temps réduits à la nécessité d'en détruire des bataillons.

D'après ce qui précède, on voit quelle immense quantité de statues se confectionne à Benkok. La dépense pour la dorure seule, car chaque statue est dorée, doit être énorme. Quelques-unes sont d'une taille gigantesque. Il y en a dans Waat-Thay-Cham-

pona une qui n'atteint pas à moins de trente pieds d'élévation. Les gons qui nous accompagnaient voulurent nous persuader qu'elle était de cuivre; mais nous y donnâmes des coups de couteau, et nous reconnûmes qu'elle était simplement faite de plusieurs morceaux d'un bois très dur. Cette statue est droite, et s'élève seule sous un bâtiment qui paraît avoir été bâti exprès pour l'abriter. Cependant la posture la plus commune dans laquelle Bouddha est représenté est celle où on le voit assis les jambes croisées, dans une attitude de contemplation et montrant la plante de ses pieds.

Le pra-cha-di du temple qui porte le nom Waat-Thay-Champonn est le plus beau qui soit à Bankok, et mérite vraiment l'attention du voyageur pour l'élégance de son architecture. Ce genre d'édifice, que les bouddhistes de Ceylan appellent *dagoba*, est une construction de maçonnerie, toujours pleine, toujours sans entrée ni ouverture d'aucune sorte, si large qu'il puisse être. Il est généralement bâti dans le voisinage de quelque temple, mais partout distinct du temple lui-même, il n'est ni un objet ni un lieu de culte. Dans l'origine, il semble que c'était un monument sépulcral destiné à commémorer ou la mort de Bouddha ou sa translation au ciel. Actuellement même, on croit encore que ces édifices de décoration renferment des reliques de Bouddha.

Nous n'eûmes aucune donnée exacte qui nous permit d'évaluer la population de Bankok. J'ai avancé ci-dessus, et sans erreur, je crois, que les Chinois en formaient au moins la moitié. Le reste se compose de Siamois, de chrétiens natifs tant de la ville même que de Cambodje, de Birmans, de Pégouiens, de Malais des îles, et de naturels de Laos (1). Ces deux derniers peuples occupent dans Bankok des quartiers distincts, et ne font société que les uns avec les autres.

FORME PHYSIQUE DES SIAMOIS.

Leur caractère. Leurs mœurs et coutumes. Leur traitement des morts et obsèques de leurs rois. Leurs lois. Remarques diverses.

En plus d'une occasion, j'ai déjà dit quelques mots de la force physique des Siamois. Je vais à présent faire part au lecteur des observations qu'une plus longue expérience m'a permis de recueillir.

Que les Siamois doivent être comptés parmi les nombreuses tribus qui forment cette grande et singulière famille de la race humaine connue généralement sous la dénomination de *Mogols*, c'est une chose que personne n'est, je pense, tenté de révoquer en doute. S'ils ne possèdent pas, en effet, au plus haut degré les traits aigus qui caractérisent l'original, tel est encore cependant le caractère de leur physionomie, qu'ils ont un droit évident à en être regardés comme des copies. Il y a d'ailleurs une forme générale et bien marquée, commune à toutes les tribus qui habitent entre la Chine et l'Hindoustan. Sous cette désignation doivent être compris les habitants de l'Ava, du Pégou, du Siam, de l'île Cambodje et même de la Cochinchine, quoique ceux de cette dernière contrée ressemblent plus aux Chinois que les autres; le caractère distinctif est tellement mêlé avec les traits mogols, qu'il ne faut pas hésiter à croire que ces nations tirent leur origine de cette source. Il me semble qu'à cette même source doit aussi être rapportée celle des Malais, chez qui on ne découvrirait, que je sache, aucun caractère national, du moins de physionomie et de forme physique, assez manifeste, assez évident, pour qu'on doive admettre qu'ils constituent une race à part. S'il existe quelque différence entre les Malais et les tribus mentionnées, il faut la chercher plutôt dans l'état des facultés intellectuelles que dans celui des formes physiques; plutôt dans les manières, dans les habitudes de vie, dans la langue; plutôt enfin dans les circonstances qui se rattachent entièrement ou presque entièrement à l'esprit. Sous d'autres rapports, ils paraissent différer beaucoup moins de ces mêmes tribus. On peut encore rencontrer, dans les districts montagneux des royaumes indiqués, et surtout dans la péninsule de Malacca, des traces d'un peuple bien plus grossier. Mais nous ne connaissons que trop peu pour qu'il nous soit possible de suivre sa filiation. Quoique ce soit une chose généralement admise, rien pourtant ne prouve que ces sauvages aient été les habitants aborigènes de la contrée, ou du moins d'aucune de ses parties autre que les déserts et les impénétrables forêts où ils continuent de résider. Parmi eux aussi se trouvent beaucoup d'individus dont les uns ont la chevelure laineuse, les autres une singulière ressemblance avec les Indiens. Probablement leur origine restera toujours incertaine.

Les observations qui vont suivre devront, il en faut avertir le lecteur, s'appliquer aux diverses nations déjà citées, et en général aux Chinois aussi, peuple que je considère comme le prototype de toute la race. Sans doute, on aperçoit dans chaque nation une multitude de traits qu'on ne peut rapporter à aucune famille, à aucune variété particulière de la race humaine; mais ici nous ne mentionnerons que ceux dont la particularité est tout-à-fait caractéristique. Néanmoins, comme ces différents caractères ne sont pas toujours dessinés très nettement, nous serons obligés d'extraire d'une multitude de circonstances ce qui paraît être la tendance prédominante. De cette manière nous pouvons esquisser un portrait dont la ressemblance sera commune à la généralité de ces nations.

La stature du corps semble très uniforme dans toutes les tribus de la race mongole; seulement les Chinois sont peut-être un peu plus grands, et les Malais plus petits que les autres. Leur taille à tous est au-dessous de la race caucasienne. La hauteur moyenne des Siamois, évaluée d'après mesure réellement prise d'un nombre considérable d'individus, s'élève à cinq pieds trois pouces.

La peau des peuples dont je parle est d'une couleur plus claire que celle de la plupart des Asiatiques à l'ouest du Gange. Ils ont presque tous le teint jaune, teinte que les gens des hautes classes, et surtout des femmes et les enfants, prennent plaisir à augmenter en se servant d'un savon ou cosmétique de la même couleur, de sorte que leurs corps sont souvent aussi luisants que de l'or. La texture de leur peau est douce, unie et luisante.

Il y a dans toute la race une forte propension à l'obésité. Les fluides nutritifs du corps sont principalement dirigés vers la surface, où ils enflent et chargent le tissu cellulaire d'une quantité excessive de graisse. Les textures musculaires sont, en général, molles, larges et flasques, et il est rare qu'elles offrent cette vigueur ou ce développement de contour qui marque les plus belles formes du corps humain. Chez les laboureurs et les ouvriers, particulièrement chez les Chinois, les parties musculaires atteignent souvent un volume considérable; mais presque jamais cette dureté et cette élasticité que leur donne l'exercice dans la race européenne. Au premier coup d'œil, on est porté à concevoir une trop avantageuse idée de la force de leurs muscles et de leur aptitude au travail. Un examen plus attentif laisse bientôt entrevoir la réalité, et on reconnaît qu'il faut quelque chose de plus que le volume pour constituer la vigueur du bras.

Sous le rapport de la grosseur, leurs membres sont souvent égaux, sinon supérieurs à ceux des Européens,

(1) Le Laos ou Laos est la contrée qui s'étend au nord du Siam propre, et qui se prolonge jusqu'à la frontière méridionale de la province chinoise d'Yunnan; d'après cette circonstance, et vu que le langage est, dit-on, tout-à-fait différent, vu que le Laos septentrional se trouve tout-à-fait en dehors des limites du royaume de Siam, les habitants du Laos forment probablement une nation distincte de celle des Siamois. A. M.

particulièrement les cuisses; mais il est facile de découvrir qu'elle provient de la cause énoncée plus haut. La même circonstance donne à tout le corps un embonpoint disproportionné; aussi ces peuples forment-ils ce qu'on appelle une *race trapue*.

Leur figure est singulièrement large et plate; les os de leurs joues sont saillants, très étendus néanmoins, et légèrement arrondis. Ils ont le *glabellum* fort plat et d'une largeur extraordinaire. Leurs yeux sont en général petits. L'ouverture de leurs paupières, modérément linéaire parmi les nations indo-chinoises et chez les Malais, l'est beaucoup au contraire chez les Chinois, et se relève vers son extrémité extérieure. Leur mâchoire de dessous est longue et bizarrement pleine sous le zigoma, de manière à donner au visage un air carré. Leur nez est petit plutôt que plat, car leurs narines ne sont ouvertes qu'à un degré fort commun; chez un grand nombre de Malais cependant, il est plus gros vers le bout. Leur bouche est vaste et leurs lèvres sont épaisses. Leur barbe est ou ne peut plus maigre, et ne consiste qu'en quelques poils épars. Leur front, quoique large dans la direction latérale, est généralement étroit, car le cuir chevelu descend très bas. La forme de leur tête est tout-à-fait particulière. Son diamètre, à partir du front jusque par derrière, est extraordinairement court; et de là vient qu'elle a dans son ensemble quelque chose de cylindrique. Le trou occipital est dans un grand nombre de cas tellement placé en arrière, que de la couronne à la nuque du cou il y a presque une ligne droite. Le haut de la tête est souvent déprimé d'une étrange façon. Leur chevelure, qui est épaisse, raide et plate, montre quelquefois sur le devant de la disposition à friser, mais cela se remarque plutôt chez les Malais. La couleur en est toujours noire.

Leurs membres sont épais, courts et vigoureux; leurs bras d'une longueur un peu disproportionnée pour leur corps. Chez les Malais surtout ils sont démesurément longs. D'un côté leur pied est en général petit, mais de l'autre leur main est beaucoup plus grande que celles des indigènes du Bengale.

Leur *torse* est trop carré pour être gracieux, car il a presque autant de largeur au bas des reins qu'au-dessous des muscles pectoraux. Il existe sous ce rapport une énorme différence entre eux et les habitants de l'Inde soit orientale, soit occidentale, hommes et femmes sont généralement remarquables par la finesse de leur taille. Le diamètre du bassin est extrêmement large et les dimensions de la cavité semblent être un peu plus grandes que dans les autres races.

D'après toute cette description de leur physique, on peut conclure que ces peuples sont admirablement propres à entreprendre et à bien exécuter, pourvu qu'ils soient mécaniques, les travaux les plus rudes et les plus fatigants qui sont toujours à la charge des classes ouvrières de l'espèce humaine. Ils ont la vigueur des portefaix de Londres, enfin leur énergie. La plupart d'entre eux, en effet, se distinguent plutôt par une habileté routinière, et par une admirable patience dans les plus pénibles occupations, que par une imagination brillante et par une rare sagacité. Beaucoup aussi sont également remarquables par leur indolence et leur aversion pour le travail.

La manière dont les morts sont traités ne peut être réputée comme la moins bizarre des coutumes propres aux Siamois. Elle est plus ou moins coûteuse, selon le rang que les individus occupaient dans la société et selon la fortune de leurs proches. Les pauvres, on les jette avec indifférence et sans cérémonie dans le fleuve. Les gens qui étaient grimpés un peu plus haut sur l'échelle sociale, on les brûle, souvent très imparfaitement, et on laisse leurs os, à demi consumés, blanchir sur la plaine ou devenir la proie des animaux carnassiers. Les enfants qui meurent avant l'âge de la pousse des dents, on les dépose dans une fosse très peu profonde, à un des bouts de laquelle on plante un poteau. On enterre de même les femmes que la mort surprend en état de grossesse. Après cependant que quelques mois se sont écoulés, on exhume leurs restes et on les brûle.

Sauf l'exception ci-dessus mentionnée, l'usage de brûler les morts s'étend à toutes les classes. C'est une solennité dont nous pûmes être témoins presque tous les jours pendant notre résidence à Bankok, et qui se célèbre autour de l'enceinte des temples ou dans cette enceinte même. A cet effet, l'enceinte de chaque temple est généralement munie d'un très haut hangar, de forme pyramidale, ouvert de tous côtés, et soutenu sur de grands piliers de bois, d'une élévation suffisante pour que le corps puisse se consumer sans que les flammes embrasent le toit. Mais il ne faut pas croire que sous ce hangar soit brûlé quiconque le veut. Non! la cupidité de la prêtraille, profitant d'une des principales faiblesses de l'esprit humain, et quoiqu'on dise vulgairement que la mort se rit des distinctions, on a trouvé moyen d'en établir même là. On élève donc les bûchers des indigents à respectueuse distance du hangar réservé aux riches.

Une singulière coutume s'observe en beaucoup de cas avant la cérémonie de combustion. C'est celle qui consiste à couper en d'innombrables petits morceaux toutes les parties charnues du cadavre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus absolument que les os. La chair ainsi hachée est ensuite jetée à des chiens, à des vautours et à d'autres oiseaux carnivores, qui, comptent sur de telles aubaines, fréquentent ces lieux en grand nombre. Nous vîmes un jour une de ces pyramides couverte de vautours, et l'enceinte toute remplie de chiens. C'était un spectacle dégoûtant à l'extrême, et qui attestait suffisamment la fréquence de cette coutume. La pratique passe pour en être charitable, digne d'éloge, et les Siamois pensent ne pouvoir mieux mériter du ciel qu'en faisant servir le corps humain à la nourriture, qui est le soutien de la vie des bêtes de la plaine et des oiseaux de l'air. Il paraît probable que ce bizarre usage se rattache à leurs notions d'une existence future, et que sans doute il a pris sa source par quelque voie détournée dans l'ancienne métempsychose qui forme un des principes fondamentaux de leur religion.

Une coutume différente règne parmi les Siamois des plus hautes classes, et comme le corps doit toujours finir par être brûlé, elle est aussi sotte, aussi inexplicable que l'autre est barbare et révoltante. Je veux parler de l'usage d'embaumer les morts. Ce qu'il y a de plus original et de plus bizarre, c'est que le cadavre n'a pas plutôt reçu ce degré de préparation qui le rend capable de se conserver un plus long espace de temps, qu'on s'empresse de le réduire tout entier en cendres. Si ce n'était cette sorte d'inconséquence, nous n'hésiterions guère à attribuer l'origine d'une semblable pratique à cette chaleur d'affection filiale, et à cette fameuse dévotion pour leurs ancêtres qui distinguent à si haut point les Chinois.

L'art d'embaumer, tel que les Siamois le connaissent, est extrêmement imparfait, quoiqu'il ait été par eux pratiqué à une époque très ancienne. Le point stationnaire auquel il demeure est caractéristique de cette ignorance générale où languit ce peuple, en tout ce qui concerne les arts d'agrément, ainsi que d'utilité dont la civilisation s'enorgueillit; ignorance dont j'ai parlé en plusieurs circonstances.

La besogne est d'ordinaire laissée aux soins des parents du défunt, qui se font assister par les personnes que l'habitude a rendues un peu plus habiles qu'eux-mêmes.

Après qu'on a lavé le cadavre avec de l'eau, la première opération consiste à lui verser dans la bouche une vaste quantité de mercure cru. Les gens seuls des hautes classes, cependant, peuvent employer une matière si coûteuse. Les autres y substituent du miel, mais on prétend que c'est avec beaucoup moins de succès. On place ensuite le mort dans la posture d'un vivant qui serait agenouillé, et on lui fait tenir les

mains jointes à hauteur du visage dans une attitude de dévotion. Puis on entoure les extrémités des membres d'abord, et après, le corps lui-même, d'étroites bandes d'étoffes qu'on serre aussi fortement que possible. Le but de ces ligatures est d'exprimer et d'étancher toute l'humidité que le cadavre contient. Elles servent aussi à le maintenir dans la posture requise, et c'est dans un pareil motif qu'on coupe les nerfs des bras et des jambes les plus susceptible de se contracter. On enferme alors cette espèce de momie, sans la remuer de position, dans un vaisseau qui ferme hermétiquement, et qui est de bois, de cuivre, d'argent ou d'or, selon le rang du défunt. Un tube ou un bambou creux, inséré dans la bouche, sort par le couvercle de la boîte, et se prolonge à une hauteur considérable au-delà du toit de la maison. Un pareil tuyau part du fond, et se termine dans un vase placé dessous pour recevoir tout ce qui dégoutte du corps. Si le mort avait pendant sa vie le rang de prince, les excréments recueillis de la sorte sont transportés avec beaucoup de pompe et de solennité dans une barque royale resplendissante d'ornements vers un endroit particulier du fleuve, au-dessous de la ville, où on les jette dans l'eau. Ceux qui découlent du corps d'un roi, on les met sur le feu dans un chaudron, et on les y fait bouillir jusqu'à ce qu'une matière huileuse monte à la surface. Cette huile, soigneusement écumée, sert en certaines occasions, comme lorsque ses descendants ou les membres de sa famille vont offrir leurs pieux hommages à son esprit qui est remonté au ciel, à oindre la singulière statue appelé *Sema*, qu'on place ordinairement dans les temples après sa mort.

Bien qu'on ait la précaution d'employer des tuyaux et une boîte bien close, l'odeur qui s'échappe du mort est, dit-on, souvent très désagréable. Au bout de quelques semaines, néanmoins, elle commence à diminuer, et la corps se ride, se dessèche tout-à-fait.

Quand le corps a été ainsi préparé par ce procédé grossier, et que l'époque convenable est venue, on le retire de la boîte pour le brûler; pendant l'intervalle les parents ont pris toutes les mesures nécessaires pour cette grande occasion. Au jour dit, de très bonne heure dans la matinée, une multitude de prêtres se rassemblent à la maison mortuaire. Après avoir reçu des robes d'étoffe jaune, et bien déjeuné, ils répètent des prières en langue pali. Lorsqu'ils ont achevé cette première cérémonie, on emporte le cadavre vers le lieu où l'attend le bûcher.

Dès que le corps a fini de brûler, les cendres ou plutôt les petits fragments d'os qui restent sont soigneusement recueillis, et l'usage auquel on les emploie est assez étonnant. On a encore recours au ministère des prêtres; de nouvelles prières sont récitées, et diverses cérémonies indispensables sont accomplies; après quoi, les cendres qu'on a rassemblées sont réduites en pâte avec de l'eau, et façonnées en une petite statue de Bouddha qui, dorée et finie par les prêtres, est ou placée dans le temple, ou conservée par la famille du défunt.

Cette dernière cérémonie est accompagnée de dépenses considérables. Aussi, lorsque les gens des classes pauvres ne peuvent obtenir des prêtres qu'ils la célèbre gratis pour un de leurs parents, ils gardent ces cendres chez eux jusqu'à ce qu'elles aient amassé de quoi l'accomplir d'une manière décente.

Il faut avouer que, dans toutes les affaires de ce genre, les Siamois montrent le plus grand respect pour la mémoire de leurs proches et de leurs ancêtres. On pourrait sans doute croire que chez une nation où la mort avec son terrible appareil est ainsi presque continuellement l'hôte de chaque demeure, où l'esprit autant que les yeux s'accoutume à voir le dégoûtant et humiliant phénomène qui accompagne la dernière scène de la mortalité, il en résulte généralement une insensibilité stupide, sinon une dédaigneuse indifférence; mais nous n'avons aucune raison de croire que ce soit le cas des Siamois. Les soins et les égards qu'ils accordent aux restes de leurs parents ne semblent que leur en rendre la mémoire plus chère. La crainte de la mort est d'ailleurs d'une telle nature, que ni la raison le plus calme, ni le caractère le plus froid ne peuvent tout-à-fait la chasser. C'est principalement sur les esprits de la multitude que cette crainte agit avec force, car elle y produit des effets proportionnés en sens inverse à leur degré d'intelligence, et qui sont encore plus terribles lorsqu'il s'agit d'un peuple déjà violemment porté à la superstition. Or, il n'y a peut-être pas au monde de nation plus niaisement superstitieuse que les Siamois, et en général que toutes les tribus de la race mongole.

A leurs yeux, l'astrologie judiciaire passe encore pour une des sciences les plus importantes, et dans ces pays on la cultive avec la plus scrupuleuse attention. On s'en remet à sa prétendue influence dans toutes les grandes occasions d'un intérêt public ou privé.

Il est d'usage, comme nous l'avons dit, d'inhumer les femmes qui sont mortes enceintes. Or, c'est une croyance populaire que les nécromanciens ont le pouvoir d'exécuter les choses les plus miraculeuses, quand ils peuvent se rendre maîtres d'un enfant qui a été ainsi enterré dans le ventre de sa mère. Aussi a-t-on coutume de monter la garde près des tombes de ces femmes afin d'empêcher qu'on n'emporte leurs enfants.

Les cérémonies funèbres qui s'observent à la mort d'un roi diffèrent en quelques détails de celles qui ont été décrites ci-dessus; mais l'ensemble est le même. Tout le peuple prend le deuil. Les personnes de tous les rangs, les hommes, les femmes, tout le monde enfin, se rase la tête, et non pas une seule fois, mais trois fois de suite. Un immense concours de curieux se réunit pour voir brûler le corps, et jamais, à ce qu'il paraît, en aucune occasion, il n'y a dans le pays un spectacle plus imposant.

Autour du bûcher qui doit avoir l'honneur de consumer le royal cadavre, sont formées diverses enceintes. Dans la première est assise une rangée de prêtres qui récitent à haute voix des prières tirées des livres saints de la religion de Bouddha. Derrière eux se tient le nouveau roi. Dans les enceintes suivantes les princes de la famille royale et d'autres personnages de distinction ont pris place. On va voir, par la manière dont le monceau de bois du milieu est allumé, combien on a mis d'attention à l'arrangement des choses même les plus simples. Une traînée de poudre va du bas du bûcher au siége qu'occupe le roi; d'autres semblables vont à ceux qui sont occupés par les princes du sang, avec cette différence dans leur direction que la première est la seule qui aboutisse précisément jusqu'au bûcher. Celle de la personne qui par son rang vient après le roi, n'y arrive pas tout-à-fait; et il en est de même des autres par ordre de dignité. On met le feu à toutes ces traînées en même temps.

La dernière des enceintes est entièrement consacrée à des représentations théâtrales, à des exercices gymnastiques, à des tours de force ou de passe-passe. Les pièces qu'on joue en cette circonstance portent les diverses dénominations de Siamoises, de Birmanes, de Pégoues, de Laosiennes et de Chinoises; mais elles sont appelées ainsi plutôt parce que les acteurs appartiennent à ces divers pays, que par suite d'aucune différence essentielle dans la forme dramatique.

Les signes extérieurs de respect dont le feu roi est honoré par les sujets de son successeur doivent nécessairement étonner un étranger; ils sont sans bornes; car lorsque la statue formée de ses cendres est érigée sur l'autel, on ne la prie guère avec moins de dévotion que celle de Bouddha lui-même. Que de son vivant, alors qu'il maniait encore le sceptre et faisait trembler son peuple, il ait été assez impie pour usurper les attributs de la divinité, assez présomptueux pour exiger de ses semblables une adoration qui n'est due qu'à Dieu seul, la chose paraît

même moins étrange, moins révoltante que cette volontaire, et par conséquent infâme prostitution de l'intelligence humaine.

Dans un État où la forme de gouvernement est le despotisme le plus absolu, on concevra aisément que loi et justice ne sont que de vains mots, au moins en ce qui concerne le roi et ses sous-despotes, et que de fait la puissance du plus fort a usurpé la place de la loi, du droit et de la justice. Dans tous les cas cependant où l'intérêt de ces hauts personnages ne se trouve pas précisément engagé, le système de législation en vigueur tend d'une manière évidente à ce qu'une égale justice soit rendue aux simples particuliers. C'est la nécessité elle-même qui dicte une telle politique; car sans elle il n'y aurait, pour ainsi dire, pas de gouvernement possible. Souvent donc, sous cette forme despotique d'administration, les lois sont rigoureusement équitables et sévèrement justes. Mais quoique les lois soient bonnes, les gens chargés d'en faire l'application sont en général corrompus; et quand les canaux distributeurs de la justice sont impurs, peu importe que la source en soit limpide, peu importe à un peuple que ses ancêtres lui aient transmis de bonnes lois.

Les lois qui concernent le crime d'adultère ont, avec le temps, subi des changements considérables, et semblent avoir marché du même pas que l'état de la civilisation. Autrefois, le châtiment des criminels était laissé entièrement à l'arbitraire du mari lésé; les magistrats ne se mêlant en rien de l'affaire. Celui-ci pouvait, de la façon qu'il voulait, mettre l'un ou l'autre des coupables ou tous deux à mort. Mais souvent il acceptait, en compensation de son dommage, de l'argent ou des marchandises, des meubles, une pièce de terre. Plus tard, cette puissance illimitée fut retirée à l'époux, et la loi déclara qu'il avait droit de tuer sur le lieu même du crime les deux complices, mais non de faire grâce à l'un ou à l'autre. La punition, pour être réputée légale, dut être infligée au moment où se découvrait le crime et sans délibération. Aujourd'hui, enfin, la loi ne laisse aucune partie du châtiment à la discrétion des individus; le crime n'est plus punissable que d'une amende. Le taux de cette amende, quoique fixé par le code, varie néanmoins selon le rang du criminel. Ainsi un homme de bas étage qui insulte de cette manière son égal ou son supérieur, lui paie deux *catties* d'argent, à peu près deux cents roupies de Bengale, ou vingt-cinq livres sterling. Un noble paiera six catties.

Est réputée crime capital la séduction de toute femme appartenant au palais, n'importe à quel titre que ce soit.

Les lois qui concernent le vol sont en beaucoup de cas extrêmement sévères. D'abord le voleur restitue l'objet volé ou l'équivalent au légitime propriétaire; on le condamne ensuite à une amende, puis on le jette en prison pour un temps plus ou moins long, pendant lequel il est obligé non-seulement de se nourrir, mais encore de payer la lumière du jour et le loyer du cachot qu'il occupe. Quant aux débiteurs, ils n'ont pour la plupart d'autre moyen d'existence que la mendicité. Les marchands leur donnent quelque nourriture par commisération, lorsqu'ils traversent le bazar enchaînés les uns aux autres, comme les galériens français. Le besoin les pousse d'ordinaire à de plus grands crimes, et ils finissent toujours par être condamnés à un esclavage qui ne doit avoir d'autre terme que celui de leur vie. Cependant les Siamois sont, sans contredit, un peuple très charitable; ils paraissent éprouver un vif plaisir à aider les pauvres, à secourir les malheureux, à nourrir ceux qui ont faim; et cette vertu n'a chez eux rien de commun avec l'ostentation. Dès qu'ils rencontrent un indigent, dès qu'ils aperçoivent un infortuné, leur premier mouvement est de réparer l'injustice du sort.

L'impôt foncier se paie principalement en espèces. De plus, le roi tire un revenu considérable du privilége qu'il vend, soit de pêcher dans les cours d'eau, soit de distiller la liqueur appelée *arack*. D'autres taxes se lèvent encore d'une manière plus odieuse et plus injuste, comme par exemple celles qui, au moyen des monopoles, pèsent sur les diverses branches de commerce. Les principaux de ces monopoles sont ceux du sucre, du poivre, du benjoin, du bois d'agila, et en un mot, de toutes les denrées précieuses. On est forcé de les vendre au roi, qui en fixe lui-même le cours.

Il n'y a guère que les Chinois qui consomment de l'arack, et qu'eux aussi qui le fabriquent.

La licence de le fabriquer se vend à Bankok pour un an, à raison de dix-huit pécula d'argent, lesquels valent 72,000 ticals (1).

La numération des Siamois paraît basée sur un principe exactement semblable à celui de la nôtre, et sans nul doute est dérivée du mode usité en sanscrit, mode dont quelque ancienne forme a servi de modèle à celle de l'Arabie et de l'ouest.

L'année siamoise commence à la nouvelle lune de décembre. A la fin de chaque année, il y a une grande solennité qu'on appelle la *fête des âmes des morts*. A cette époque aussi les Siamois se rendent propices les quatre éléments: le feu, l'air, la terre et l'eau. L'eau est leur élément favori. Aux fleuves et aux rivières reviennent comme de droit les honneurs de la fête. On jette dans leur courant du riz et des fruits; on voit flotter à leur surface mille brimborions bizarres, des milliers de lampes flottantes jettent une lumière mobile sur la scène, et l'approche du soir est saluée comme le moment des innocents plaisirs ainsi que des devoirs religieux.

Les Siamois prétendent qu'ils mettent le plus grand soin à construire leur almanach. Il y a peu de différence entre le leur et celui des Chinois, et il est fort douteux qu'ils pussent en établir un s'ils ne s'aidaient pas de ce dernier, qu'ils font régulièrement venir de Pékin; autrefois, il y avait à la cour siamoise un brahme à gage pour dresser le calendrier; mais cet office, quand nous visitâmes Bankok, était rempli par un indigène qu'on nommait le *Pra-Hora*.

Le chiffre de la population est incertain; quelques personnes le portent à presque un million, tandis que d'autres disent que c'est l'exagérer au moins de la moitié. Elle se compose de Chinois, de Cochinchinois, de Cambodjiens et de Siamois; mais ce sont les Chinois qui dominent, et entre leurs mains sont toutes les richesses, tous les produits les plus précieux de la contrée. Il y a aussi, dans cette province, deux ou trois cents chrétiens indigènes, qui, comme ceux des autres parties du royaume de Siam, sont placés sous la protection de l'évêque de Métellopolis. Cet évêque, à l'époque de notre voyage, était un Français appelé Joseph Florens.

Le Chentiboud est ordinairement gouverné par un homme d'extraction chinoise, que désigne le roi de Siam.

Le produit annuel du poivre, qui est le principal objet de culture, ne s'élève pas, dit-on, à moins de 20,000 péculs. Il se vend au roi sur place moyennant 8 ticals les 133 livres et demie. Le prix à Bankok en est de 18.

Les cardamons du Chentiboud passent pour être de qualité inférieure. Ceux du Cambodje sont réputés les meilleurs de tous. Le roi les achète sur place à raison de 120 ou de 140 ticals, pour les revendre à Bankok 270, 280 et même 300. Ils sont exclusivement importés en Chine, où ils jouissent de la plus grande faveur.

Le bois d'agila, au contraire, passe pour y être excellent, et n'a d'égal que celui qui pousse en Cochinchine.

La consommation de cette substance si odoriférante

(1) Le tical vaut à peu près un quart de plus que la roupie sèche. A. M.

est fort considérable même en Siam, mais la plus grande partie s'en exporte à la Chine. L'emploi qu'on lui donne remonte à une très haute antiquité, et, en général, cet emploi est pieux. Ainsi on le brûle pour le service des temples et aux solennelles occasions des cérémonies funèbres. On en mêle aussi beaucoup dans les bûchers qui doivent réduire en cendres les corps des gens de distinction. Les Chinois paraissent en faire principalement usage dans leurs temples, soit publics, soit particuliers; et comme chaque maison chinoise est munie d'un petit temple où sont logés les dieux domestiques, ils doivent en consommer une énorme quantité. Le mode dont ils en usent est cependant fort économique. Ils réduisent d'abord le bois en poudre fine, puis y mêlent une substance gommeuse, et de cette pâte enduisent des bouts d'une espèce de jonc très combustible, de manière à former une couche assez épaisse. Ces petits bâtons se fichent droits dans les temples par une des extrémités, et quand on les allume, brûlant à petit feu et comme du charbon, ils répandent une odeur faible, mais délicieuse. Ces espèces de flambeaux, mis en paquets et enveloppés de beau papier, se vendent dans presque toutes les boutiques.

Le principe odoriférant du bois d'agila réside dans une huile noire, épaisse, comme figée, et qui, lorsqu'elle brûle, ressemble à du goudron ou à de la résine (1). Elle est contenue dans de nombreuses cellules, et donne au bois une couleur noirâtre, un air de pourriture. On assure généralement que cette liqueur est l'effet d'une maladie dans l'arbre; mais il est bien permis de ne pas se ranger à cette opinion. Il semblerait plutôt que ce doive être la suite naturelle d'une modification nécessaire que subit le principe vital de la plante elle-même, et qui ne participe pas plus à un état de maladie, qu'on ne pourrait dire le corps humain malade quand arrive pour lui, au bout de la vieillesse, l'inévitable instant de la mort.

Les parties embaumées de ce bois, car elles ne le sont pas toutes, ne se trouvent que sur un nombre comparativement très petit d'arbres, et sur ceux-là d'ordinaire qui sont morts ou bien qui ne possèdent plus que de faibles restes de vitalité. Les arbres bien portants, ceux qui sont garnis de feuilles et sur lesquels le fruit peut mûrir, ne présentent que rarement de ces branches privilégiées qui renferment de l'odeur, et il ne paraît pas que ce soit un privilége qui dépende beaucoup de la taille des arbres, car il en est de petits qui offrent souvent une grande quantité de ce bois parfumé, tandis que de grands n'en donnent que très peu ou point du tout. N'est-il pas présumable que le parfum provienne d'un effort de la nature pour soutenir les faibles restes de la vie végétale? Alors le jus de la plante, comme le sang des animaux, se retirent vers le centre où ils entretiennent encore quelque temps une faible étincelle. L'huile, dans le c. s de cette plante, produit une plus grande quantité de sécrétions, et s'accumulant dans les parties plus épaisses et centrales de l'arbre, ainsi que vers la racine, forme la substance en question.

ITINÉRAIRE DE BANKOK A KAN-DYU.

Départ de Siam. Iles Sechang ou hollandaises. Golfe de Siam. Poulo-Panjang. Poulo-Condore. Politesse des habitants de Kan-Dyu; vêtement presque exclusivement de soie; physionomie et formes des habitations.

Les agréments de notre séjour de Bankok n'étaient pas de nature à nous inspirer le moindre regret lorsque nous quittâmes cette ville. La conduite basse, soupçonneuse et faible du gouvernement siamois, qui, égoïste dans toutes ses mesures, ne s'inquiète en rien du bien-être de la nation, avait été plus propre à exciter en nous des sentiments de mépris que de respect. L'obstination de l'autorité à tenir comme en fourrière tous les membres de l'ambassade anglaise n'avait réellement aucun but d'utilité, et ne servit qu'à nous prouver plus évidemment sa faiblesse aussi bien que son ignorance. Tous nos efforts pour obtenir la permission de pénétrer dans l'intérieur des terres furent infructueux. Au reste, j'ai dit plus haut que le royaume de Siam gémissait sous le despotisme le plus absolu qui se puisse imaginer, et j'ai aussi relaté diverses circonstances capables, je le crois, de jeter quelque jour sur l'état des mœurs qu'une telle tyrannie rend possible. J'ajouterai ici quelques mots sur ce sujet avant de prendre définitivement congé des Siamois. Les manières des gens de hautes classes sont loin d'être engageantes. En vain chercherait-on parmi eux cette aisance polie et cette gracieuse civilité qui distinguent presque tous les Asiatiques d'un certain rang. Ces qualités, dans le royaume de Siam, sont remplacées par une grossièreté offensante, par un mépris manifeste pour les opinions des autres, et par une arrogance sans borne.

Mais, chose bizarre! si dégradante qu'elle soit, la forme du gouvernement de Siam n'a pu produire au même degré ce triste effet sur les dernières classes du peuple. Si nous exceptons la fourberie et le mensonge, deux crimes que le despotisme abrite en quelque sorte de ses ailes, nous trouverons chez les individus qui composent la masse du peuple plus à louer qu'à blâmer. Ils sont bons et charitables les uns envers les autres, tranquilles et pacifiques comme citoyens, remarquables pour leur bonne foi et leur honnêteté dans les transactions commerciales. A l'égard des étrangers, ils sont doux, affables, polis, attentifs; ils leur inspirent tout de suite de la confiance; ils se montrent communicatifs et obligeants à l'extrême. En toute circonstance, ils nous ont paru former la partie la plus aimable de la nation, et à très peu d'exceptions près, ils furent presque les seuls qui nous témoignèrent de la politesse, ou de qui nous pûmes obtenir quelques renseignements. Je dois aussi des éloges à la secte des prêtres qui, en général, sont toujours pleins d'attention pour les Européens.

Quand nous quittâmes la capitale, la cour ne daigna même pas faire semblant de s'en apercevoir: elle avait eu soin de ne pas s'informer du jour de notre départ, et d'avance avait remis à M. Crawfurd un cadeau pour le gouverneur général, qui se composait de dents d'éléphants, de bois d'agila, de benjoin, de cardamome, de poivre, de sucre et d'étain. Seulement, le jour que nous retournâmes à bord, le ministre Suri-Wong-Montrée nous fit prier de lui rendre visite, et, dans la soirée du lendemain, le prince Chroma-Chit nous adressa pareille requête.

Notre départ de Bankok eut lieu plus tôt que nous n'avions compté; car le capitaine M. Donnel, qui commandait *le John-Adam*, avait longtemps cru que ce navire ne pourrait repasser la barre du Meinam avant le mois de septembre. Une divergence d'opinion s'était à la fin élevée entre nos marins, et il avait été résolu qu'on tenterait l'expérience après avoir allégé le vaisseau autant que sa sûreté le permettrait. Cette détermination obtint l'assentiment de tout le monde.

Nous nous rembarquâmes dans l'après-midi du 14 juillet, et, dans la journée du 16, nous commençâmes à descendre lentement le fleuve. Le 18, nous dépassâmes Packnam (1), et le 24 nous franchîmes la barre. La mousson sud-ouest souffle alors précisément contre la courant du fleuve; aussi la remorque de notre bâtiment à travers un banc de vase d'une étendue de dix milles coûta-t-elle beaucoup de travail et de peine.

Le 2 août, nous fîmes voile vers quelques îles si-

(1) C'est peut-être une combinaison de résine et d'huile parfumée. A. M.

(1) Packnam est un mot d'un usage très fréquent dans la royaume de Siam, et qui paraît signifier un cours d'eau. A. M.

tuées au fond de l'embouchure du Meinam, et appelées *Sechang* ou *hollandaises*, afin de compléter notre provision d'eau, de prendre un lest, et de remettre *le John-Adam* en état de tenir la mer; car on en avait démonté tous les agrès pendant qu'il était demeuré à l'ancre devant Bankok.

Le nom de Sechang n'est proprement applicable qu'à l'île principale du groupe. Celle qui ensuite est la plus grande, et qui repose à un mille à l'ouest de la première, se nomme *Ko-Kan*. Les autres n'ont que peu d'étendue. Quelques unes de celles-ci, de même que les grandes, sont couvertes de bois rabougris; mais la plupart ne sont que des rocs nus qui se montrent à fleur d'eau. Les deux îles les plus larges montrent, par beaucoup d'indices, qu'elles ont été autrefois cultivées sur une échelle considérable, et sur toutes les deux on trouve encore quelques misérables habitants. L'espace de terrain uni qu'elles renferment est trop étroit pour subvenir à la nourriture d'une population nombreuse, et les quelques gens que nous y rencontrâmes n'y demeuraient que parce qu'ils y étaient contraints par le roi de Siam. Il est difficile d'imaginer à cette espèce de bannissement aucun autre motif que l'ambition politique de Sa Majesté; car de telles îles ne doivent pas être du moindre revenu à l'État. Il faut dire, en même temps, qu'on ne dépense absolument rien pour leur occupation. Quoique forcés, à ce qu'ils nous dirent, de résider en ces lieux, et quoique leur air du moins fût passablement misérable, les quelques individus que nous y vîmes établis ne paraissaient cependant pas regarder leur sort comme intolérablement dur.

Sur une petite grève sablonneuse à l'extrémité septentrionale de Ko-Kan, s'élève une douzaine de chétives huttes, divisées chacune en deux pièces et construites en feuilles de palmier, que les bannis qui les occupent doivent avoir apportées avec eux des parties habitées du continent. Plusieurs de ces huttes étaient alors vides; mais presque tous les habitants des autres, c'est-à-dire deux ou trois vieilles femmes, autant de vieillards et une troupe d'enfants maladifs, vinrent à notre rencontre aussitôt que nous eûmes débarqué. Cette vieillesse, d'une part, qui semblait avoir saisi avant l'âge les grandes personnes des deux sexes, et de l'autre, cette apparence de mauvaise santé qui régnait parmi les enfants, provenaient-elles du manque de la quantité nécessaire d'aliments ou de leur mauvaise qualité, ou des soucis inséparables d'une condition de vie aussi grossière, ou de toutes ces causes réunies? voilà ce que je ne saurais dire. Les membres tout ratatinés de ces pauvres gens, leurs traits tirés, leurs corps amaigris par la faim, et leurs vêtements en guenilles, tout indiquait une peuplade extrêmement misérable; leurs besoins, cependant, n'étaient qu'en fort petit nombre, et ils ne nous importunèrent pas pour y satisfaire.

Le poisson forme leur principale nourriture, et les mers environnantes leur en offrent d'innombrables quantités; mais telle est l'indigence de ces pauvres créatures qui les empêche de se procurer les instruments nécessaires, ou bien tellement sont-elles privées, soit d'énergie, soit d'adresse, que souvent ce genre d'aliment lui-même leur fait faute.

Ces malheureuses gens avaient déposé à nos pieds tout ce qu'ils croyaient avoir de plus précieux. Insensiblement ils prirent de la confiance, et tous devinrent plus familiers. Madame Crawfurd nous avait accompagnés au village, et sa présence répandit sur la scène dont il devint le théâtre un degré d'intérêt difficile à décrire. Les hommes, stupides d'étonnement, semblaient la regarder comme un être d'un autre création, et de fait, si le lecteur avait pu voir comme nous quel étrange contraste elle formait parmi les autres femmes que nous avions sous les yeux, la surprise de leurs maris ne lui semblerait plus étonnante, et il comprendrait que ces grossiers, ces misérables sauvages, pouvaient bien douter que leur race eût aucun rapport avec la nôtre.

Dans la matinée du 19, Poulo-Panjang, île longue d'environ trois milles, entourée de plusieurs autres plus petites, située un peu en deçà de l'entrée du golfe, et de part et d'autre également distante du continent, devint visible. Sa position peut paraître singulière. Elle a été rarement visitée par les Européens, et les détails que donnent sur son compte la plupart des géographes ne sont pas plus exacts que la situation géographique qu'ils lui ont assignée. En présence de lieux que l'homme ne fréquente pas, l'imagination n'est que trop portée à se figurer une multitude de choses que l'expérience ne réalise pas. Du familier et du commun, elle se jette soudain dans l'extravagant, captivée qu'elle est par le charme qu'elle trouve à ses créations visionnaires.

L'île de Poulo-Panjang est, au total, inhospitalière, et n'offre absolument rien qui doive tenter l'homme d'y établir sa résidence. Elle n'est nullement protégée contre les vicissitudes du temps; elle est exposée en plein à l'influence pernicieuse de chaque mousson; elle est raide, sourcilleuse, improductive, et complétement dépourvue de plaines. Elle n'a ni port sûr, ni mouillage commode; et les quelques cours d'eau qui se précipitent de roc en roc, toujours peu considérables, doivent être quelquefois desséchés. Les côtes de l'île sont si rapprochées de la chaîne de montagnes qui s'élève au centre, qu'il ne peut s'y former qu'un très petit nombre de ruisseaux.

Continuant de marcher à l'est, nous vînmes vers midi en vue de la fausse Poulo-Ubi. Le lendemain, 21, nous dépassâmes à quatre heures du soir la véritable île de ce nom, et avant la nuit les îles stériles appelées les *Deux-Frères*. Ces dernières ne sont que des rocs raides, escarpés et nus qui, quand nous les vîmes, étaient couverts de milliers d'une espèce de *sterna*. Nous aperçûmes aussi une grosse et belle espèce de pélicans à corps noir et à bec blanc qui voltigeaient au-dessus.

A l'approche de la nuit, nous découvrîmes distinctement, quoique nous en fussions encore très éloignés, Poulo-Condore, île montagneuse au centre de laquelle s'élève un pic singulièrement pointu. Nous naviguâmes dans sa direction jusqu'à ne plus en être distants que de sept ou huit milles, et alors nous mîmes en panne pour attendre le retour du soleil.

La description de Poulo-Condore ne demande que peu de mots. Le principal trait physique qui caractérise cette île est un grand nombre de chaînes fort rapides, irrégulièrement distribuées, formant ici des baies semi-circulaires, là d'étroits enfoncements, et dans l'intérieur disposées en bassins profonds, en ravins et en plaines de petite étendue. Elle est entièrement couverte de végétation: mais, dans les parties les plus exposées à l'influence du monsson, les végétaux sont rabougris, presque exclusivement herbacés, et disposés en nombreuses bandes étroites et parallèles, tandis que ceux qui poussent dans les ravins, dans les vallons et autres lieux abrités, atteignent une plus grande hauteur. Au contraire ils deviennent plus chétifs et plus rares, à mesure qu'on approche davantage du sommet des montagnes. Le petit nombre des graminées dans toutes ces îles, et dans toute espèce de sol, est un fait extraordinaire dans la végétation des tropiques. La forme particulière et la modification étrange de la vie végétale dans cette île et dans celles que nous avons visitées auparavant ne doivent pas, je pense, être uniquement attribuées à l'influence des moussons.

Le 23, au lever du soleil, la haute terre du cap Saint-James apparut à nos regards, et le soir du même jour nous mouillâmes à quelques milles seulement de l'embouchure de la rivière dont il prend le nom. Le cap est l'extrémité d'une chaîne de montagnes d'élévation moyenne (environ trois cents pieds) qui forme la rive gauche de cette rivière à l'endroit où elle se dé-



Quelques-unes des îles sont aussi cultivées.

charge dans la mer. On l'aperçoit de fort loin. Au contraire, sur la rive opposée, la terre est excessivement basse, et devant cette basse terre s'étend sur une largeur de plusieurs milles un vaste banc de sable. Ce banc produit lors du reflux un singulier effet. Tandis que nous le longions à certaine distance, et par une profondeur de onze brasses, nous remarquâmes que du côté du rivage la mer était d'une couleur bourbeuse, et qu'une ligne tout-à-fait précise, tout-à-fait distincte, marquait l'endroit où elle se terminait. Sur ce bord se manifestait un courant très visible, accompagné d'un léger bruit, qui se prolongeait aussi loin que l'œil pouvait atteindre. Il avait assez de vitesse et s'avançait vers la pleine mer; mais nous eûmes bientôt dépassé sa limite. J'ai vu de semblables courants, mais de moindre étendue, à la hauteur des îles Maldives.

Le 24 nous jetâmes l'ancre près de la baie des Cocotiers, à peu de milles au-delà du cap Saint-James, et avec la marée du soir nous remontâmes la rivière jusqu'à un village nommé *Kan-Dyu*. Du cap à ce village, il y a une distance d'environ neuf milles. Le Saint-James forme à son embouchure une belle, spacieuse et magnifique baie semi-circulaire, que termine à gauche la chaîne de montagnes déjà mentionnée. Tandis que notre navire était mouillé près de la baie des Cocotiers, nous débarquâmes sur les rochers qui s'élevaient en face de nous.

En quittant Kan-Dyu nous gagnâmes Turon, pour de là retourner au Bengale.

Albert-Montémont.

FIN DU VOYAGE DE FINLAYSON.

Paris. — Impr. Lacour et C, rue Soufflot, 16.

Ch. Mettais del.

Imp. Walder.

GÉNÉRAL D'ARMÉE.

(Fraser.)

J. BRY aîné, Éditeur.





Vue de Mascate.

FRASER.

(1821-1822.)

VOYAGE AU KHORASAN (1).

Départ de Bombay. Côte désolée. Mascat. Ile de Kichmi. Bouschire. Le Dechtistan. Choléra. Départ de Bouschire. Voyageurs persans. Kazroun. Arrivée à Chiraz.

Au commencement de l'année 1821 je me rendis à Bombay, avec l'intention de m'embarquer de ce port pour Mascat (2) et Bouschire, dernier lieu d'où j'avais le projet de voyager dans différentes parties de la Perse; et le 14 mai je partis à bord d'un bâtiment monté par une mission qui se rendait à Téhéran pour régler certains différends survenus entre la cour de Perse et la Compagnie des Indes. Il y avait en outre des lascars (3), quelques passagers arabes et des domestiques persans, portugais et hindoustanis; de manière que le pont présentait un pittoresque mélange de costumes.

Le 5 juillet nous doublâmes le cap de Râs-el-Hed (vulgairement nommé *Rasselgate*), nom qui signifie littéralement *le bout de la terre*. Toute la côte de l'Arabie a ici un aspect stérile et désolé; presque partout c'est un rocher si perpendiculaire, que les vaisseaux pourraient naviguer tout auprès sans courir aucun risque. Ces rochers entièrement dénués de sol et de végétation ont leurs couches extérieures brisées en fragments, ce qui offre de toutes parts l'image de la ruine. On voit de la mer plusieurs chaînes de montagnes, mais autant que nous en pûmes juger, aucune ne dépasse une hauteur de quinze cents pieds.

Le 8 juillet nous entrâmes dans le port de Mascat, le meilleur et presque le seul de cette partie de la côte arabique. La ville est bâtie sur une petite plage sablonneuse, et paraît plus belle qu'elle ne l'est en réalité. Le palais de l'iman est l'édifice le plus remarquable qu'elle renferme. Deux forts la défendent du côté de la mer. Elle peut contenir environ douze mille habitants, dont mille Hindous à peu près. Le reste de la population consiste principalement en Arabes et en esclaves noirs. Ils sont très mesquinement vêtus d'une paire de culottes en haillons, d'un étroit gilet, et coiffés d'un turban également pauvre. Les négresses portent une chemise bleue qui leur couvre le corps de la tête aux pieds, avec des pantalons de même couleur, le tout d'une grossière étoffe de coton. Elles sont d'une complexion robuste, bien qu'elles soient loin d'avoir aussi bon air que les hommes, et il était assez plaisant de jeter un coup d'œil à la dérobée sous le demi-masque d'étoffe noire dont elles se couvrent si scrupuleusement le visage, quand il venait à se déranger.

On voit aussi les femmes arabes aller çà et là, enveloppées de la tête aux pieds d'une ample et longue

(1) Ou Khorassan. A. M.
(2) Ou Mascate. A. M.
(3) Matelots indous. A. M.

draperie noire qui leur sert tout à la fois de mante et de voile; ce qui leur donne tout-à-fait l'air de nonnes échappées de leurs cellules. Ces habillements qui ressemblent à des linceuls sont quelquefois de soie noire, mais en général on les fait d'une étoffe qui a de l'analogie avec le camelot.

La plus grande partie de Mascat consiste en maisons petites et mal bâties, parmi lesquelles il y a grand nombre de huttes de feuilles de palmiers qui sont de la plus misérable apparence, et qui donnent à peine un abri suffisant pour garantir des injures de l'air; toutes ces habitations sont pêle-mêle, entassées dans la plus grande confusion, et percées de passages étroits et tortueux dans toutes les directions. Les seules maisons convenables sont celles qui sont situées sur la plage. Celle de l'iman, quoiqu'elle soit bâtie à pierre et à chaux, dans la forme ordinaire, un carré avec des appartements ouvrent sur une petite cour, est encore assez mesquine, et le fort est dans le plus grand état de délabrement.

L'aspect de la ville nous rappela au premier coup d'œil une ville de l'Inde, d'entre les plus chétives, bien qu'elle soit loin d'être entourée d'un riant paysage de l'Hindoustan. Les rochers noirs et brûlés qui ceignent Mascat sont dépourvus de toute végétation, hormis sur quelques points où les habitants, à force d'irrigations, réussissent à élever dans les fentes des rochers quelques misérables dattiers, des amandiers à larges feuilles, une rare touffe de gazon ou de légumes semblables à des épinards, quelques buissons de poivre rouge, et un ou deux champs de jasmin arabe (1); c'est ce que l'on décore du nom de jardin.

Malgré cette apparence de stérilité, les environs de Mascat fournissent à la ville tout ce qui est nécessaire à un port de commerce. L'eau abonde et le bois de chauffage est fourni en grande quantité par des forêts de bâboul (espèce de mimosa qui donne la gomme arabique). On peut s'y procurer, dans la saison, des fruits d'une excellente qualité, des raisins noirs et blancs, des mangues qui ne sont pas mauvaises, d'assez bonnes pêches, de très bonnes figues et d'excellents ananas, de très belles grenades, des melons d'eau, des citrons aigres et doux, et enfin des dattes à profusion.

Le climat de l'Oman et en particulier de la baie est très contraire au tempérament des Européens. On n'y réside jamais quelques mois de suite sans beaucoup souffrir des maladies. La chaleur est toujours élevée. Pendant notre séjour, le thermomètre varia de 92 à 102° de Fahrenheit. Les nuits étaient d'une chaleur suffocante, car le vent desséchant qui soufflait du côté des montagnes nous privait de la fraîcheur que répandent en d'autres contrées les rosées du matin. Le corps est alors tellement relâché et épuisé par l'absence du sommeil, qu'il ne peut que céder à la première cause de maladie qui se présente. Les Arabes eux-mêmes s'en aperçoivent, et plusieurs ont des maisons de campagne dans le voisinage, particulièrement à Serdâb, village à quelques milles dans le sud-est, et que l'on regarde comme comparativement agréable et salubre. L'iman lui-même réside habituellement à Bourkha, lieu situé à soixante milles environ dans l'est, sur le bord de la mer, et qui était autrefois un poste portugais.

Le commerce est la principale source de revenu pour l'iman. Il possède en propre cinq beaux vaisseaux, et quand il le veut il peut mettre en réquisition les barques et les bâtiments de ses sujets. Il trafique dans toutes les parties de l'Inde et de l'Orient, sur les côtes d'Arabie et d'Afrique, à Madagascar et à l'île de France, enfin dans tous les ports du golfe Persique.

Les dattes, qui constituent en quelque sorte tous les produits de l'iman, ne sont pas seulement un aliment général dans ce pays, mais l'arbre qui les porte est ce qui donne le plus de valeur aux propriétés territoriales, de telle sorte qu'on les estime par le nombre de dattiers qu'elles renferment, et que l'on dit d'un bien qu'il vaut trois, quatre ou cinq mille dattiers, non-seulement quand il compte une pareille quantité de ces arbres, mais tout autre produit annuel équivalent.

La propriété territoriale descend par héritage, et le propriétaire a le droit d'en disposer à son gré. Le souverain n'a pas à prétendre sur le sol au-delà du dixième du produit, et il ne peut en aucune façon intervenir dans les droits du propriétaire. En cas de mauvaise conduite, le propriétaire peut être privé de toute l'autorité qu'il possède, il peut être même expulsé du district; mais il conserve toujours son droit de propriété. On se sert ici, comme dans toutes les parties de l'Arabie, d'esclaves pour les travaux de l'agriculture, mais ils sont traités avec douceur et bienveillance.

L'Oman n'est nullement célèbre pour ses manufactures. Des turbans et des ceintures de soie et coton, rayés de bleu, et dont les bouts sont bordés de rouge, de vert ou de jaune; des manteaux nommés *abbas*, de laine de mouton ou du poil de chameau, lesquels sont plus ou moins fins; de la grosse toile de coton, de la poudre et des armes d'une assez pauvre qualité; enfin, des jarres orientales appelées *merteban* pour les marchés du Zanguebar, tels sont tous les produits de la fabrique de ce pays. Ils préparent aussi des confitures estimées, nommées *hulwah*, avec du miel ou du sucre, du gluten d'orge, du ghi et quelques amandes.

Le soir de notre arrivée nous allâmes voir l'iman. Il nous reçut dans un verandeh qui avance sur l'eau, et sous la terrasse duquel, en signe de distinction, les bateaux nous débarquèrent; cérémonie très incommode, car le remous était assez violent pour menacer de briser les chaloupes. La chambre était proprement arrangée, et l'on avait préparé des siéges et une grande table que l'on couvrit bientôt d'une très abondante collection de fruits, de confitures et de sorbets servis dans des cristaux taillés, de la plus élégante fabrique européenne. On nous apporta le café avant et après le repas. Nous ne remarquâmes aucune prétention à la cérémonie, et il n'y avait d'autre personne présente que le ministre, et un ou deux domestiques pour nous donner ce dont nous avions besoin. L'habillement de l'iman était le costume arabe tout simple. Une robe de coton blanc ouverte jusqu'au bas de la poitrine, mais boutonnée au cou, et descendant sur les chevilles avec les larges manches arabes; autour de la taille une écharpe de coton rayée de bleu, dans laquelle était un poignard de la forme arabe ordinaire, large et recourbé, avec une poignée d'argent. Autour de sa tête, un mouchoir de coton rayé de bleu, bordé en vert, en rouge et en jaune, attaché lâche comme un turban. Enfin, une épée de façon persane, renfermée dans un fourreau noir très simple, était dans un coin à côté de lui. Le ministre était vêtu aussi simplement que son maître, à l'exception d'un châle qu'il portait à la ceinture au lieu d'une étoffe rayée.

Notre visite nous fut rendue par l'iman, et comme je me vis retenu à Mascat quelques jours de plus, je voulus voir encore un peu du pays. On m'avait parlé d'un village à vingt ou trente milles dans l'intérieur, où il y a quelques jardins et une source chaude célèbre pour ses qualités salutaires et même pour sa sainteté. Je pris la résolution d'y aller, et l'iman m'ayant donné un ordre à l'effet de me procurer toutes mes nécessités, je partis avec un de mes compagnons de passage de Muttra, ville située dans une baie voisine. Notre équipage était en vérité plutôt caractéristique du pays que remarquable par son élégance et ses aises. Quelques peaux ou feutres, liées autour des animaux assez peu solidement avec des cordes, nous servaient de selles. Quant à mon cheval, qui était un des chevaux de l'iman, il était couvert d'un drap rouge et jaune; mais aucun n'avait d'étrier. Le guide était perché sur nos provisions, que portait un malheureux âne.

(1) Yasmoun.

La baie de Muttra, que nous vîmes à la calme lumière de l'aube, n'est pas si sûre que celle de Mascat, étant ouverte aux vents de nord et de nord-ouest. Après avoir traversé un misérable faubourg de huttes de feuilles de palmier, nous suivîmes un chemin creux et étroit, n'ayant d'autre sol sous les pieds que les fragments des rochers qui nous entouraient. A environ un mille et demi au-delà, nous rencontrâmes un autre coin de terre où il y avait un village avec quelques plantations de dattiers, des mangues, des bananes et des figues, que l'on se procurait par de constantes irrigations au moyen de canaux. Quelque peu plus loin, nous trouvâmes un autre village avec abondance de bois, des tamarins, des manguiers, des dattiers et des bâbouls, tous d'un port très élevé, et au-dessous quelques beaux plants de luzerne, et du gazon frais et très vert. L'eau qui produisait cette fertilité venait d'un puits très grand et très beau, à soixante pieds environ au-dessus de la surface. Cette eau était si chaude que je voulus en connaître la température. A l'heure du lever du soleil, elle était de 96°; tandis que celle de l'air se montait à 81 seulement.

Après avoir traversé des chemins d'une aridité constante et des passages très pittoresques au milieu des rochers, puis d'autres villages avec des plantations de dattiers, nous arrivâmes aux villages de Gollah et d'Abouchabr, après avoir été quatre heures en route, ce qui, au train dont nous allions, donne une distance de dix sept ou dix-huit milles de Muttra.

Le village de Bouschire ou Abouchehr est situé au pied d'une chaine de montagnes qui fait suite à celle que nous avions eue constamment à notre gauche en venant de Muttra; elles ne sont pas très élevées, mais extrêmement pittoresques par la forme et par la diversité des couleurs. Ce village misérable n'a pas d'autre eau que celle de la source chaude que nous venions de voir. Elle sort du pied d'une des montagnes et est parfaitement limpide; nous vîmes s'y baigner des malheureux couverts de plaies et d'ulcères de toutes sortes, et l'on nous pressa beaucoup d'y entrer; mais nous nous contentâmes de nous laver les mains et le visage à la naissance même de la source sacrée, qui se nomme *Allischer*.

Les habitants de ce lieu sont négligemment vêtus; les hommes portent une étoffe liée autour des reins, qui descend aux genoux et est quelquefois retroussée entre les cuisses comme le dhoti indou; au-dessus de cette étoffe et en guise de ceinture, est attaché un mouchoir rayé. Ils avaient sur la tête un bonnet rouge qu'ils entourent, quand ils se parent, d'une écharpe rayée qui sert de turban; mais qui était alors rejetée avec abandon sur l'épaule.

Nous vîmes quantité de femmes arabes qui allaient et venaient avec de l'eau de la citerne, et là, elles étaient moins scrupuleuses que dans la ville sur l'article du voile; en vérité, elles n'en avaient pas besoin. Leur teint jaune semblait vraiment avoir acquis cette couleur au moyen de quelque drogue, tant elle était prononcée. Elles portaient des pantalons de soie ou de coton de différentes couleurs et rayés, avec une étoffe qui les couvrait des épaules aux pieds, et entièrement lâche autour de la taille. Par-dessus tout cela retombait un voile d'étoffe de coton bleu, qui enveloppait toute la face et descendait en plis jusqu'aux talons. Les pieds étaient protégés par une espèce de sandales semblables à des semelles de souliers, avec une ou deux bandes de cuir au lieu d'empeignes. Elles portaient des bracelets aux poignets et aux bras, avec des ornements aux oreilles et au nez, le tout en argent. C'est ce même costume qui, avec différents degrés de richesse et de beauté dans les matières premières, était porté par les femmes arabes et nègres.

Après cette excursion et quelques jours encore passés à Mascat, nous partîmes le 14 juillet pour remonter le golfe. Nous vîmes le 16 le cap Bombarie (Kohi-Moubarie, la *Montagne bénie*, parce que c'est la première terre que l'on découvre en entrant dans le golfe Persique), et le 18, nous prîmes terre à l'île de Kichmi, où nous trouvâmes la station dans un déplorable état de maladie. On ne peut rien imaginer de plus décourageant et de plus désolé que l'aspect de cette île. On dit cependant qu'il fut une époque où elle présentait un aspect tout différent. Elle contenait, nous dit-on, trois cent soixante villages bien peuplés, et une vaste étendue de jardins pleins de dattiers et d'autres arbres fruitiers. C'était à l'époque de l'état florissant d'Ormuz; mais depuis lors, les déprédations et les brigandages des Arabes errants sur les bords du golfe ont détruit tout ce bien-être, et les habitants se sont presque tous, au nombre de huit mille, réfugiés dans la ville de Kichmi (1), murée et disposée pour se défendre. La population de toute l'île n'est pas évaluée au-dessus de dix mille habitants, dont la ville de Luft renferme une bonne partie.

Le choléra était alors à Kichmi et aussi à Minab (2), sur la terre ferme où les habitants avaient pris la fuite dans les montagnes, laissant les fruits de leurs jardins tomber à terre.

Tandis que le vaisseau était à l'ancre dans la rade de Kichmi, je voulus visiter l'île d'Ormuz et la ville de Bender-Abbassi (3), autrefois Goumberoun, où je débarquai le 20 à neuf heures. Le cheik nous y reçut avec d'amples rafraîchissements de fruits, de confitures et de lait, et nous eûmes bon nombre de visiteurs, car les Arabes sont extrêmement curieux.

Le pays qui environne Bender-Abbassi est stérile, le climat est d'une chaleur accablante et l'air malsain. La ville n'est à présent qu'une collection de misérables huttes bâties de terre ou de pierres, avec de la terre pour ciment; et la population, aux époques où elle est le plus considérable, peut monter à trois ou quatre mille habitants; mais alors la crainte de la maladie avait fait fuir presque tout le monde dans les montagnes, où il y avait de l'ombre et du frais.

Le soir, quand la chaleur fut moins intense, nous allâmes voir les ruines de la vieille ville; ce qui frappa le plus notre attention, ce fut un certain bâtiment élevé en pyramide; nous découvrîmes bientôt que ce sont les monuments des Anglais morts dans la factorerie qui existait là autrefois. Il y avait quelque chose de saisissant à trouver ainsi les souvenirs funèbres de nos compatriotes morts sur un sol lointain, désert et presque ennemi. Nous cherchâmes des inscriptions; mais l'extérieur avait trop souffert des injures de l'air pour avoir pu conserver ce qui y aurait été inscrit. Nous comptâmes douze de ces monuments, quelques-uns couverts de dômes comme les mausolées des musulmans, tous bâtis en pyramide, et un seul formé d'un pilier, dressé sur un piédestal. Tous tombaient en ruines, et nous pensâmes alors malgré nous à l'activité et au bruit qui régnait autrefois en ce lieu de silence et de mort.

Nous passâmes de là à l'île d'Ormuz, et nous débarquâmes sur une langue de terre où s'élève encore le vieux fort portugais. Le cheik nous reçut du mieux qu'il put avec du pain et du lait, car à Ormuz il n'avait pas été question de fruits depuis plusieurs mois. Sur les murailles du fort sont deux canons de cuivre portant les armes portugaises, soutenus par deux anges avec la devise : *Gardai vosi demi*, sans date; mais sur une autre partie des canons, on remarque une inscription arabe gravée par ordre de Shah-Abbas, sous la date de l'an 1031 de l'hégire, et qui rappelle la prise de cette place par ce conquérant. Il a encore laissé en ce lieu un autre souvenir de sa victoire, c'est un minaret orné à l'extérieur de mosaïques en tuiles de couleur tout-à-fait dans le goût de cette époque. On voit aussi le long du rivage de la baie une rangée de maisons ou plutôt d'arcades murées de toutes les formes et de toutes les dimensions, et sur un espace de terrain

(1) Le texte écrit Kishmee. A. M.
(2) Meenab, dit le texte. A. M.
(3) Bunder Abbassea. A. M.

considérable ; en allant vers les montagnes, la terre est couverte de tuiles brisées, de poteries, de verre et d'autres meubles usuels et très fragiles d'une ancienne cité de l'Orient.

Les Arabes ressemblent beaucoup par le teint aux mulâtres, ils sont d'un jaune maladif avec une profonde teinte brune autour des yeux, au cou et aux articulations. Il y en a de très bruns, et le mélange avec le sang nègre n'est pas rare. Les véritables Arabes, à quelques exceptions près, sont plutôt des hommes de petite taille que des athlètes. Ceux d'un rang supérieur, tels que les cheiks et leurs familles, se ressemblent entre eux d'une manière très frappante. Le visage était généralement long et effilé ; le front assez élevé, avec une protubérance arrondie au sommet ; le nez saillant et aquilin, la bouche et le menton rentrants, leur faisaient un profil circulaire, plutôt que droit. Minces et mal partagés en muscles, leurs membres sont petits, surtout leurs mains, dont quelques-unes étaient d'une délicatesse toute féminine. Leur barbe était presque toujours noire, et teinte de cette couleur si elle ne l'avait plus naturellement. Nous en vîmes peu de grisonnantes ; et un vieillard, qui avait la barbe d'un blanc de lait, l'avait teinte en jaune, ce qui, faisant contraste avec une paire étrange d'yeux bleus, était en effet très extraordinaire.

Nous quittâmes enfin ces tristes ruines, et le 23 nous étions hors de la brûlante Kichmi. Le 4 août nous débarquâmes à Bouschire. Il serait difficile de donner une idée de l'aridité et de la désolation de la contrée qui entoure cette ville, et en général de tout le Dechtistan (pays plat) de la Perse. Ce nom est particulièrement donné aux terres basses qui, vers ces parages, bordent le golfe Persique. Du sable brun, de l'argile grise et des rochers sont les seules variétés du sol que n'anime aucune végétation. Les villes et les villages, bâtis avec les matériaux que ce sol fournit, peuvent à peine, à une certaine distance, se distinguer de la surface, et semblent plutôt des irrégularités et des inégalités de terrain que des habitations humaines.

Pendant le temps que nous restâmes à la factorerie, la chaleur, au lever du soleil, était ordinairement de 87° ; de onze heures à quatre heures, elle montait à 96 ou 98° ; et durant presque toute la nuit, elle restait à 90°. Nous fûmes forcés d'adopter ici l'usage général de coucher sur les toits ou sur les terrasses ; mais la rosée était si abondante, que le matin les draps et le matelas étaient trempés.

Le bruit se répandit bientôt dans Bouschire que le choléra y avait pénétré, et quelques morts ne tardèrent pas à le confirmer. Le 28 nous nous retirâmes de la ville pour loger sous nos tentes, à la distance de deux milles au sud, près de quelques dattiers ou cotonniers, arbres dont se compose toute la verdure qui entoure Bouschire, et qu'entretenaient quelques puits d'assez bonne eau.

Le 29 nous eûmes la confirmation des bruits qui nous étaient parvenus de l'intérieur, concernant les progrès du choléra. Un Anglais, arrivé de Schiraz, l'avait trouvé à Kazroun (1), faible encore, mais dans toute sa violence à chaque lieu entre cette ville et Bouschire, surtout à Dalaki. Sur la route, il avait vu plusieurs cadavres : l'alarme était parmi les muletiers, et nous ne pûmes nous en procurer. Il fallut donc nous résigner à attendre de nouvelles informations de Schiraz ou l'arrivée du mihmandar qui devait nous accompagner, et qui était retenu à Kazroun par le même motif que nous, le défaut de bêtes de somme.

Enfin, le 1er septembre 1821, le mihmandar (2) Feridoun-Khan arriva dans le camp, et dressa sa tente près des nôtres. Il nous représenta l'alarme comme extrême sur tout le chemin : elle avait fait déserter plusieurs villages, principalement aux environs de Dalaki et de Konar-Tackht, où les habitants avaient mis le feu à leurs huttes et avaient fui dans les montagnes. À Kazroun on tirait sans cesse le canon, et l'on faisait toutes sortes de grands bruits pour chasser le mal. Les habitants de Schiraz avaient commencé la même manœuvre, afin de l'empêcher d'arriver ; mais le prince, en entendant ce bruit, y avait mis ordre, en déclarant que c'était folie que d'agir ainsi avant que l'ennemi fût arrivé, et qu'il ferait couper les oreilles du premier qui continuerait.

Nous apprîmes enfin que la maladie avait beaucoup perdu de son intensité à Bouschire. Elle avait été très violente aussi à Basra (1), et remontait le Tigre, tellement qu'elle était près de Bagdad. On nous dit aussi qu'elle était à Schiraz, ce qui, par bonheur, n'empêche point notre départ d'avoir lieu au jour fixé, le 11 septembre.

On ne peut se figurer d'office plus désagréable que celui de diriger les mouvements d'un grand convoi en Perse, quand surtout il est composé d'éléments aussi hétérogènes que l'était le nôtre, et on ne saurait avoir un spectacle plus pittoresque qu'une telle caravane se mettant en mouvement.

Le Persan met pour monter à cheval de très larges pantalons de toutes couleurs, mais le plus souvent de drap rouge qui enveloppe une grande partie de ses vêtements de dessous, et qui, liés autour des chevilles par une bande destinée à cet usage, peuvent être renfermés dans une très vaste et très lourde paire de bottes de cuir rougeâtre ou, si le propriétaire en a le moyen, de bhel-khal (cuir de Russie), qui donne à la partie inférieure du cavalier une tournure de paquet toute particulière, et qu'il accroît encore en bourrant les larges vides qui résultent de cet accoutrement avec tout ce que ses poches peuvent contenir de ses objets personnels. Son keba (tunique extérieure) est retroussé en devant, comme pour laisser voir ce massif attirail, et rendre ses mouvements aussi libres qu'il se peut. Par-dessus tout cela, il porte un barouni ou un oima. Le premier, qui n'appartient qu'aux hommes d'un certain rang, est un ample manteau à larges manches qui enveloppe toute la personne, et est fait suivant la fantaisie ou les moyens pécuniaires de celui qui le commande, de drap grossier ou fin, de châle, et même de velours, bordé de toute sorte de choses, depuis les plus riches fourrures jusqu'aux indiennes les plus communes, et brodé souvent très richement en soie, en argent ou en or. L'autre vêtement est plus généralement porté, et surtout pour aller à cheval. Il ressemble un peu à une amazone, collant à la taille, du cou à la ceinture ; et là il s'amasse en plis bouffants au-dessous du ceinturon, et tombe en plis très amples jusqu'aux pieds. Il est ordinairement fait de gros drap brodé plus ou moins dispendieusement. Ceux qui ne peuvent se procurer ces coûteux habillements se garantissent du froid avec des manteaux de feutre, de gros drap du pays, ou avec des pelisses de peaux de moutons qui ne leur descendent qu'aux cuisses. Quelquefois ils sont enveloppés de poustinns, peaux de moutons dont la laine est en dedans. Les gens pacifiques se contentent de ce bagage ; mais la majorité, qui a des dispositions belliqueuses, porte non-seulement un sabre, un fusil, des pistolets et un poignard ; chaque homme suspend encore à ses épaules, à son ceinturon et à d'autres parties du costume la corne à poudre, la boîte à cartouches et des réceptacles de toutes sortes de formes bizarres pour contenir des munitions. Les pistolets sont quelquefois dans des arçons, quelquefois à la ceinture. Le fusil est pendu au dos ; le bonnet de peau de mouton noir, planté sur la tête de diverses manières, est parfaitement de nature à faire ressortir les regards farouches

(1) Cauzeroon, dit le texte anglais. A. M.

(2) Le mihmandar est l'officier chargé par le prince ou les gouverneurs provinciaux d'accompagner tout étranger entretenu comme hôte du roi. En effet, ce mot est composé de *mihman*, qui veut dire *hôte*, et de *dar* qui implique l'idée de *gardien*. A. M.

(1) Ou Bassora. A. M.

du cavalier à barbe et à moustaches. Un tel Persan, perché sur sa haute selle, et quel que soit le cheval qui le porte, semble se regarder comme le maître de l'univers, et preud un air d'insolence que l'autorité de son supérieur peut seule abattre.

A sept heures du soir environ, à la lueur d'une lune éclatante, notre troupe, ainsi diversement accoutrée, était en marche : car les voyages en Perse, à cette saison de l'année, se font la nuit pour éviter la chaleur et laisser paître à leur aise les bêtes de somme.

Le Dechtistan (1) était alors, comme je l'ai dit, dans un état de stérilité désolant : tout avait été brûlé et rien de vert ne reposait la vue, si ce n'est çà et là un bouquet de dattiers, ou quelques tamarins (2) à moitié ensevelis dans la poussière. Nous ne marchions qu'entourés de petites collines de sable, rarement entremêlées de quelques pièces de terre argileuse qui est assez fertile. Les villages qui se trouvent partout où il y a de l'eau sont rarement sur le chemin, et l'on n'y voit qua de misérables huttes, des murailles ruinées, et des habitants à demi barbares, mais très nombreux. La population de cette partie de la province de Fars est brave et douée d'un fort sentiment d'indépendance.

Dalaki est un lieu proverbialement chaud, même dans le Dechtistan, car il est situé sous des montagnes dont les rocs reflètent vigoureusement les rayons du soleil toujours sans nuages. C'est en raison de cette chaleur suffocente qui tombe sur Dalaki et de ses eaux abondantes que ses dattes sont les meilleures du pays.

La passe de Kothl-e-Kemâridge est remarquable par le grandiose des scènes; nous les quittâmes pour entrer dans la plaine où est située Kazroun. Cette ville n'est guère plus qu'un amas de ruines sans intérêt aucun; elle est renommée comme merché de chevaux de race arabe qu'on élève dans le voisinage. Kazruun est célèbre aussi pour ses pehlewans ou lutteurs, et pour ses oiseleurs également. Dans les environs de cette ville et de Schapore (3) existent les principaux repaires d'une tribu de voleurs nommés *Mamoud-Sonnis* (4), qui sont très dangereux pour les voyageurs. On les réduit en leur prenant leurs femmes et leurs enfants; c'est le plus efficace moyen que l'on ait employé jusqu'ici pour venir à bout de ces tribus barbares.

Le 22 septembre 1821, après avoir franchi pendant la première nuit les passes difficiles de Douchter et de Pirazen, nous atteignîmes, le lendemain au matin, la plaine de Decht-e-Ardjoun, où se récolte le célèbre vin de Schiraz.

Après avoir marché dans les bruyères dont j'ai parlé, on prend un sentier tournant au bout duquel on voit tout-à-coup apparaître la ville de Schiraz et sa vallée; mais l'effet n'est nullement agréable. Une vaste plaine poussiéreuse, de quelques milles, se termine par des vapeurs onduleuses qui s'élèvent des efflorescences salines dont est entouré le lac Baktegan. Point de verdure, hormis un ou deux jardins qui ressemblent à des points dans le désert, et une apparence incertaine de dômes et de murailles que l'on a peine à distinguer de la poussière d'où ils sortent, voilà ce que l'on voit tout d'abord de la célèbre ville de Schiraz. Arrivés aux portes de la ville et douze milles auparavant, nous ne vîmes aucun être vivant : il semblait qu'on arrivait devant quelque ville des vieux temps, abandonnée des hommes. Les premiers êtres humains que nous rencontrâmes étaient des gens en deuil, qui venaient de porter au cimetière voisin du quartier que nous allions occuper une des victimes de l'épidémie.

(1) Dushtistan, écrit le texte anglais. A. M.
(2) Ou tamaris. A. M.
(3) Shapore, dit le texte. A. M.
(4) Sunnies. A. M.

Schiraz. Mœurs. Départ de Schiraz. Komatschah. Koum. Le tombeau de Fatima. Arrivée à Téhéran.

Bien que nous fussions enchantés de retrouver des compatriotes dans le jardin de Djehan-Numa où étaient nos quartiers, nous nous aperçûmes bientôt que notre situation n'était pas des meilleures. La population de Schiraz a de tout temps été connue pour son fanatisme et son intolérante dévotion; ils ne voient jamais un Européen d'un œil bienveillant, et il n'était pas probable que ces dispositions s'améliorassent durant le progrès de la maladie, surtout alors que nous occupions un jardin qui, dans les circonstances actuelles, eût convenu à beaucoup d'autres, comme lieu de refuge. On avait répandu des bruits très périlleux pour les Anglais. La petite rivière de Rocknabed, qui fournit une partie de l'eau de Schiraz, traverse le jardin que nous occupions, et l'on avait fait entendre au public que la maladie qui exerçait ses ravages était jusqu'à un certain point causée ou aggravée par des pratiques coupables de notre part. Si un soupçon de cette nature eût gagné du terrain, les conséquences nous eussent certainement été fatales.

J'aurais beaucoup donné pour pouvoir continuer mon voyage, mais il me fallut attendre l'envoyé : le 6 octobre il arriva. Je profitai de mon séjour à Schiraz pour visiter Persépolis, Nackchi-Rustem, la Bendemir, et d'autres antiquités dans les environs; mais je ferai seulement remarquer comme une preuve bien triste de la décadence de la Perse, que la plaine de Merdecht, autrefois si étendue et si fertile qu'au temps de Lebruyn elle comptait huit cents beaux villages, ne contient plus que cinquante-cinq hameaux misérables et à demi déserts. Cette plaine dans tous les sens est coupée de cours d'eau et de canaux bouchés ou détruits, signes d'une agriculture et d'une prospérité déchues.

Le 21 octobre, l'envoyé fut reçu au palais où le prince était arrivé le veille, et l'on eut recours alors à tous les moyens pour rendre cette réception brillante et solennelle. On observa des points d'étiquette et d'interminables cérémonies. Des troupes déguenillées et de chétifs esclaves furent tirés de leurs paisibles occupations pour figurer en parade dans les cours de la résidence royale. Ce faste misérable était au-dessous du mépris. Les acteurs s'en acquittèrent si mal qu'ils étaient évidemment mis rarement en réquisition : c'était en vérité trop pitoyable même pour exciter le rire. Tout était calme et décent d'ailleurs autour du prince : c'est un expédient qu'emploient très communément les souverains pour s'entourer de ce qu'ils regardent comme de la majesté. Il n'est pas rare non plus, quand des Européens importants visitent les bazars, de voir toute la population réunie dans ces lieux publics pour donner aux étrangers une haute opinion du pays, et l'on contraint alors les marchands à décorer leurs boutiques le plus brillamment qu'ils peuvent.

Cette audience ne se passa qu'en conversations; mais le lendemain toutes les affaires furent réglées, et notre départ pour Téhéran fut fixé au 26. Comme mon séjour à Schiraz m'a fourni plusieurs observations sur le caractère persan, je m'y arrêterai avant de poursuivre.

La bassesse dans cet empire est, du plus grand au plus petit, le vice dominant. Que le prince ou un ministre vous envoie un présent, il est bien établi que vous en rendrez la valeur au moins, et plus quelquefois, au serviteur qui vous le porte; mais il ne faut pas supposer que ce cadeau reste en la possession du domestique : non pas; son maître prend soin de connaître quelle est la valeur de votre don, et fait passer le tout (peut-être après en avoir laissé un vingtième à son agent) dans ses coffres. Il n'y a rien qu'un gou-

verneur ou un ministre persan ne fasse pour de l'argent. Les crimes les plus révoltants, le vol, le meurtre, ont leur prix : le délinquant n'a qu'à reconter le fait comme il lui plaît en l'appuyant d'un présent de 50 à 5,000 tomans (1), et il obtient du ministre un rekum (2), attestant qu'il a examiné l'affaire et qu'il n'y a rien à dire. Il approuve donc l'acte, le meurtre par exemple, et reconnaît que le meurtrier ne doit pas être tourmenté.

Le docteur Jukes, le chef de la mission, avait offert au ministre une très belle montre d'or, et bientôt après un exprès fut dépêché auprès du secrétaire persan de la mission pour savoir sur quel retour on pourrait compter si le prince envoyait un beau cheval. Le résultat de la démarche ne fut probablement pas très encourageant, car ce fut un bien autre cheval que celui qui avait été annoncé. Zeki-Khan envoya de sa part un animal si misérable, si maigre, si écorché, si boiteux, si vieux enfin, que nous avions peine à croire qu'il eût eu l'effronterie de l'offrir à une personne quelque peu respectable, encore moins à quelqu'un qu'il prétendait honorer du titre d'ami. A cette rosse étaient joints quelques vases remplis de confitures et de sorbets, le tout sous la conduite de son secrétaire particulier. C'était là évidemment une demande effrontée d'un retour considérable : toutes les circonstances le prouvaient; le caissier étant absent en ce moment, on répondit au secrétaire que dès que le caissier serait rentré, on lui enverrait un présent convenable, et on donna à cet effet en sa présence des ordres à l'agent anglais. Néanmoins quand il entra près de son maître, il répondit à ses questions qu'on ne lui *avait rien donné*, ayant grand soin de passer sous silence la promesse. Le ministre, surpris et désappointé, s'arrangea de façon à ce que cette réponse arrivât aux oreilles du docteur Jukes. Un ordre avait déjà été expédié pour que 30 tomans fussent délivrés au secrétaire, et 10 aux ferochs (domestiques) qui portaient les confitures, mais le docteur fit savoir en même temps que comme il avait dit à son maître ce qu'il savait être un mensonge, il regardait comme son devoir d'informer le ministre de l'exacte vérité. Le ministre les avait devancés l'un et l'autre : ayant eu la premier l'avis de l'émission de l'ordre en question, il s'en était emparé et s'était approprié tout l'argent.

La nature du gouvernement, et en particulier le caractère des deux derniers souverains, a eu un déplorable effet sur la moralité du peuple. L'infériorité toujours croissante de la propriété et la jalousie ont été fatales à l'honnêteté publique. Tant que l'affaire de chaque individu sera d'amasser de l'argent par tous les moyens possibles, et surtout par l'expédient le plus naturel qui consiste à piller les malheureux soumis à son pouvoir, aucune amélioration ne peut avoir lieu en ce point. La pauvreté réelle ou affectée, avec son accompagnement d'humilité abjecte, l'avarice affectée et une mendicité sans honte, seront toujours les traits dominants du caractère persan, du plus haut, je le répète, au plus humble.

Nous quittâmes Schiraz le 26 octobre dans la soirée, sincèrement heureux de laisser derrière nous une scène de misère et de désappointement; dégoûtés de ses habitants, las à en être malades de ses arides plaines, et si éloignés de répéter la prière du poëta Hafiz pour Schiraz et ses charmants environs, que nous eussions oui dire qu'ils étaient détruits sans en éprouver une grande émotion.

Rien enfin digne de remarque jusqu'à ce que nous fussions dans la vallée d'Oudjan, où nous comptions passer la nuit dans un petit village du même nom. Cette vallée est un pâturage étendu où le prince envoie quelquefois ses juments poulinières et leurs poulains, et où il ne se trouve pas d'autre village que celui que je viens de dire. Les villageois étaient toutefois si opprimés par les exactions du gouvernement et les réquisitions pour les voyageurs de distinction, qu'ils s'étaient éloignés depuis quelque temps à cinq milles plus haut dans la vallée, sur une petite colline, et là s'étaient entourés d'une muraille assez forte pour défier toute infanterie ou toute cavalerie dépourvue des moyens d'escalader ou de battre en brèche.

Nous avions alors avec nous deux mihmandars, l'un envoyé par Ziki-Khan, afin de nous voir sortir sains et saufs du Fars (1); l'autre, dépêché au-devant de nous par le sadramin ou premier ministre de Perse, pour nous amener à Ispahan. Tous les deux étaient munis, comme il est d'usage, des lettres du roi et de ses ministres, afin de pouvoir requérir toute provision ou tout subside qui pourrait être nécessaire à la mission dont ils avaient le soin. Cependant, quand nous atteignîmes ce petit village, dont les habitants ne devaient pas dépasser le nombre de cinquante ou soixante, ils nous fermèrent la porte au nez, jurèrent que nous n'aurions rien d'eux et maltraitèrent les gens que le mihmandar avait envoyés pour percevoir le soursât (les réquisitions). Le mihmandar en personne, irrité de cette conduite, poussa son cheval à travers un cours d'eau profond et fangeux qui nous séparait du village; mais après avoir traversé avec beaucoup de peine et s'être exposé à recevoir lui-même une rude leçon, il fut heureux de rejoindre le bord où nous l'attendions tranquillement, quoique nous nous vissions sur le point d'entendre la balle nous siffler aux oreilles. Le docteur Jukes demanda alors à être pour cette nuit le mihmandar, et nous allâmes loger dans un caravanserail ruiné. Alors il envoya un homme seul au village, et de sa part, pour annoncer qu'il enverrait des mules et de l'argent, afin de prendre ce qui nous était nécessaire; on lui répondit que ce qu'il demandait se ferait, mais que personne n'entrerait dans le pays.

Cette circonstance peut donner une idée exacte de l'état de cet empire, et montrer combien sont relâchées les relations qui existent entre le gouvernement et le peuple. Un monarque, considéré comme absolu, fut dans un cas pareil insulté dans la personne de deux de ses agents par un misérable village qui n'est pas à cent milles d'une des villes capitales, et une poignée de paysans, dans un petit fort qui n'eût pas soutenu, pendant dix jours l'attaque de cinquante hommes, défièrent un pouvoir qui pouvait, et il y était disposé peut-être, les écraser pour châtier leur insolence.

La plaine d'Oudjan, quoique entièrement dépourvue de culture, est plus humide et par conséquent plus susceptible d'être exploitée par l'agriculture; mais elle est très élevée et froide. Le matin avant l'aube, le thermomètre tomba à 28 degrés, et nous souffrîmes tous beaucoup en dépit des vêtements les plus chauds. Le lendemain matin, sur la route de Deh Djirdou, le thermomètre descendit à 20 degrés; nos moustaches et notre barbe étaient congelées par notre respiration, au point de faire des masses de glace.

Le village de Deh-Djirdou ne mérite guère actuellement son nom, *village des Noyers*, car on ne voit d'autre verdure que celle de deux saules. C'est un lieu misérable situé à l'entrée d'une vallée sombre, et défendu des attaques des pillards par une muraille audelà de laquelle plusieurs cimetières sont les tristes témoignages d'une population plus nombreuse autrefois. Tout décèle la misère et la méfiance, et ce n'est pas sans raison; car les montagnes désolées qui entourent la vallée sont les repaires des Bontwenidis et des Bouctiaris, qui sont des plus redoutables entre les tribus qui vivent de pillage.

(1) Le toman équivaut à 44 francs. A. M.
(2) Le rekum est un ordre ou une déclaration. A. M.

(1) Ou Fares ou Farsistan, la plus grande, la plus belle et la plus riche province de la Perse, le long du golfe Persique, sur un espace de plus de deux cent cinquante lieues, depuis le Kossistan jusqu'au Kerman A. M.

Nous eûmes lieu d'observer un changement dans la nature de la chétive végétation des vallées, après avoir franchi les hauteurs de Khouchkizerd et Deh-Djirdou. La plante de réglisse qui couvre les plaines de Merdecht et les environs de Schiraz ; le ghiz ou tamarin, près des cours d'eau, et plusieurs des plantes épineuses qui couvrent les montagnes dans ces mêmes districts, étaient remplacés par diverses herbes aromatiques, entre autres une espèce de rue très odorante. Une espèce particulière de chardon et certaines papilionacées étaient très abondantes non-seulement en plaine, mais aussi dans les fissures des rochers. La plante d'où découle la gomme ammoniaque croît abondamment aussi dans les plaines de Yezd-Khest, et se trouve rarement autre part en Perse. La plaine de Yezd-Khast, qui s'étendait sur notre route, présentait, surtout du côté de ce dernier lieu, un lamentable tableau du déclin général de la prospérité en Perse. Des ruines de villages considérables, très fréquentes, et des murailles de caravansérails déserts et des jardins détruits, tous vestiges de meilleurs temps, étaient comme le *memento mori* des gouvernements et des empires. La ville de Komaïschah fut autrefois très étendue et très peuplée ; c'est à présent une désolation difficile à concevoir ; nous ne traversions que d'étroites ruelles de maisons tombées en ruines, et de bazars depuis longtemps abandonnés. Quand çà et là une maison, une boutique se trouvait occupée, les habitants, comme des spectres troublés dans leurs tombeaux, s'avançaient pour nous regarder d'un œil indifférent, et rentraient dans leurs tanières. Enfin nous arrivâmes à la maison du gouverneur.

La prospérité de ce lieu doit en tout cas remonter bien haut, aux temps des premiers rois de la dynastie d'Ismaël-Sofy, car Chardin même représente déjà Komaïschah comme entourée de ruines ; il la traite de grand village, et parle de la fertilité qui l'environne d'un ton qui fait plus amèrement sentir encore sa décadence et son stérile abandon. « J'ai traversé neuf fois, dit-il, les plaines qui séparent Ispahan du golfe Persique, et j'ai toujours pris le plus grand plaisir à parcourir les seize lieues qui conduisent aux frontières de Fars. Ces plaines sont couvertes, du milieu de mars au milieu de novembre, de fleurs, de blé, de fruits, de légumes et de tous les autres biens de la terre. » Cette décadence doit sans doute être attribuée à la dernière invasion des Afghans ; mais la rapacité des gouvernants actuels y a beaucoup contribué.

Un incident survenu pendant notre résidence à Ispahan nous a prouvé combien légèrement ces gens, Persans et Arméniens, traitent le crime de verser le sang quand il s'agit de satisfaire leur passion dominante. Un des domestiques, homme insolent et vain, s'était rendu à Djulfa, probablement pour s'enivrer avec l'eau-de-vie des Arméniens, et comme il s'en revenait en chancelant, il rencontra quelques jeunes filles qui sortaient d'un bain public, et, sans provocation aucune et comme en badinant, il plongea son poignard dans le corps d'une d'elles, et elle tomba comme morte. L'assassin fut pris sur-le-champ et entraîné pour que justice expéditive lui fût infligée. Ils l'emmenèrent tout d'abord devant le sadr qui, ayant appris que le coupable était attaché à l'ambassade anglaise, le renvoya à nous pour qu'il fût retenu en prison jusqu'à ce que l'on sût si la personne blessée survivrait ou mourrait, en ajoutant que ce serait pour lui une honte ineffaçable si un serviteur de son hôte était mis à mort sous son toit. Je refusai de le recevoir, en observant que nous ne voulions en rien intervenir dans la distribution de la justice, et il fut renvoyé en prison. La question fut tranchée dès le lendemain par la mort de la malheureuse qui se trouva fille d'un seid, mais sa mère seule était vivante ; elle se réunit aux autres parents pour demander le sang du meurtrier. Bientôt, toutefois, on fit savoir qu'une somme d'argent pourrait être donnée en échange, et l'on demanda, je crois, 200 tomans pour le prix du sang. J'étais intimement persuadé que les intéressés, connaissant la prodigalité habituelle des Européens, feraient tout leur possible pour élever le prix de la vie de notre domestique, en agissant sur nos sentiments. Je savais que le coupable était un homme d'un mauvais caractère, indépendamment de l'action qu'il avait commise ; je répétai alors que je n'avais nullement l'intention de gêner le cours de la justice, et qu'ils pouvaient traiter cet homme comme ils le trouveraient convenable. L'atrocité de cette action était si révoltante que j'aurais regardé mon intervention en sa faveur comme un outrage positif envers l'humanité. Cependant le sadr, par égard pour la mission, prit quelque peine pour cette affaire, et s'offrit à avancer 20 tomans en à-compte sur sa rançon, quelle qu'elle fût ; enfin, voyant que mon impartialité pourrait être mal interprétée, je consentis à donner 20 tomans, ce qui fit quarante tomans pour racheter le coupable, et les parents de la victime aimèrent beaucoup mieux cette somme que le sang inutile du meurtrier.

La température pendant notre séjour à Ispahan fut généralement froide et plus dense que d'ordinaire en Perse. De lourds nuages suspendus sur nos têtes nous menaçaient sans cesse de la neige qui tombait abondamment sur tous les sommets environnants.

Le 21 novembre nous partîmes pour Koum, et y arrivâmes sans que rien de remarquable fût survenu. Dans la soirée j'allai visiter le tombeau de Fatima, sœur d'Imam-Riza, qui fut enterrée en ce lieu. J'avais acquis la certitude qu'un infidèle ne pouvait visiter ce sanctuaire ; ayant donc pris le costume persan, j'allai avec le moulah indien qui, étant seid et ayant fréquemment visité le tombeau, avait de grandes facilités pour m'y introduire.

Un portail bas nous conduisit dans une petite cour autour de laquelle sont des cellules ou chambres pour l'usage des khadems, ou serviteurs du temple. De là on passait par un autre portail de meilleure apparence, dans une cour plus grande qui renferme des logements pour les ministres d'un rang supérieur. Il y a dans cette cour un long bassin d'eau pour les ablutions : nous passâmes de là dans la cour où est située la mosquée, et qui est plus petite que la précédente, mais plus proprement entretenue, et où il y a aussi une pièce d'eau pour les ablutions. C'est ici que nous quittâmes nos pantoufles, puis nous entrâmes. C'était alors l'heure de la prière du soir, et la cour était presque pleine ; nous visitâmes tout ce qu'il y avait de remarquable. Les portes conduisant dans la mosquée sont ornées de toiles bleues. La façade de la mosquée, qui a ordinairement trois arches, est ornée de mosaïque en tuiles de diverses couleurs. L'intérieur du compartiment au-dessous duquel se trouvent le tombeau et le plancher est orné de même : un riche tapis est étendu à terre. Le tombeau est renfermé dans une boîte de sandal de douze pieds de longueur environ, sur huit de large ; un dais vert s'élève au-dessus, et il est entouré d'une grille d'argent dont les massifs barreaux sont croisés, et qu'y a placée la mère du roi actuel (Feth-Ali-Schah). Dans l'intérieur est suspendue l'épée d'Abbas-le-Grand, que je ne remarquai point, du reste ; car je voulais éviter d'attirer l'attention par des regards trop curieux. La tombe avec ce qui la recouvre remonte à l'époque de la mort de Fatime ; mais le dôme et la mosquée sont l'ouvrage du roi actuel, bâtis sur les ruines d'un bâtiment plus petit, construit et doté richement par Schah-Abbas. Toute la race des rois Sofis (1) a ajouté à ses richesses, et naguère elles étaient grandes.

Après un examen rapide de cette mosquée et de ce qu'elle contient, je m'assis avec le seid, comme si je

(1) Ou *Sofis*, nom d'une ancienne famille royale. A. M.

Il ne faut pas confondre les mots *sofis* dont il s'agit maintenant avec *soufis*, qui viendra plus tard. Ce dernier mot signifie *religieux pauvres*, qu'en arabe on nomme *fakirs* et en persan plus habituellement *derviches*. A. M.

l'eusse accompagné à la prière; mais je m'aperçus bientôt que les mollas murmuraient en me regardant d'un air soupçonneux, et je fus heureux de me tirer de ce mauvais pas, grâce au mihmandar qui parut en ce moment.

Koum est bien, ce que dit Morier, une misérable masse de ruines. La population est, dit-on, de dix mille habitants, mais ceci me semble exagéré. L'intolérance y est extrême, et ce lieu a été souvent remarqué par son inhospitalité particulièrement envers les voyageurs chrétiens. On apprend même aux enfants à bégayer des injures. Tandis que j'essayais de prendre une esquisse de la ville du haut du caravansérail, de petits garçons encouragés par leurs mères nous outrageaient dans les termes les plus grossiers, et ils ne cessèrent que quand le mihmandar leur imposa silence.

Le matin du 28 je quittai Koum pour Téhéran avec deux domestiques à cheval. Le temps était d'un froid sombre, et quelques flocons de neige tombaient, mais nous n'eûmes pas d'orage sérieux jusqu'à Sedrabad. Nous avions passé ce lieu, et nous traversions une étendue de désert salé de vingt milles environ, qui sépare Sedrabad de Kinaradjird, quand les nuages qui s'étaient amassés tout le jour éclatèrent en givre et en pluie. Un vent aigu du nord nous soufflait au visage, et nous gelait en dépit de tous les vêtements que nous pouvions entasser. La nuit fut d'une obscurité complète, et amena un orage qui faisait hennir de peur nos chevaux, et ils s'efforçaient de se retourner pour présenter le dos à la tempête.

A huit heures nous avions Téhéran en vue, et la nuit n'avait pas été dure pour nous seuls. Elle avait fait sans doute plusieurs victimes: nous n'en connûmes qu'une. Un homme fut apporté dans le caravansera (1) de Kinaradjird où nous étions, gelé ou raide mort; mais toujours droit sur sa monture, qui probablement avait plusieurs fois fait halte avec son maître dans ce caravansera.

Séjour à Téhéran. Visite à l'ambassadeur persan en Angleterre, et au poëte lauréat. État de la société. Caractère national. Stérilité de la Perse. Vices. Religion. Soufis. Ressources du pays. État militaire.

J'étais depuis le 29 à Téhéran (2), quand le 3 décembre j'allai avec le chargé d'affaire de la Grande-Bretagne présenter nos hommages à Mirza-Abdoul-Wahab, le moatimed-e-doulet, conseiller privé et secrétaire pour le département des affaires étrangères. C'est un homme d'un véritable talent, il est compté parmi les plus instruits de ce temps, et n'a pas la moindre pédanterie. Il nous reçut sans nous faire attendre, dans une chambre très petite et très mesquinement meublée. Sa robe était de coton vert uni et que couvrait, attendu le froid, une pelisse en peau de mouton commune. Les callions (pipes) et la tasse à café étaient des plus simples, tout enfin, autour de lui et en lui, nous laissa l'idée d'une humilité sans affectation.

De la maison du moatimed, nous nous rendîmes à celle de l'amin-e-doulet, ministre des finances et de l'intérieur; mais il nous fit tellement attendre, que nous partîmes sans le voir, pour aller chez Mirza-Aboul Hossein Khan, le dernier ambassadeur en Angleterre. C'est le descendant d'une ancienne famille déchue, qui habite tantôt Schiraz, tantôt Ispahan. Il était très pauvre dans sa jeunesse et avait la réputation d'être un garçon très beau, que les grands recherchaient et qui souvent dansait en public sous des habits de femme. Il entreprit ensuite un commerce qui lui devint lucratif, et par degrés il s'éleva à tel point que quand il fut question de nommer un ambassadeur en Angleterre, l'offre de cette mission lui fut faite, et il l'accepta dans des vues d'intérêt. Il avait emporté quantité de beaux châles qu'il se vante d'avoir troqués contre les faveurs des premières dames d'Angleterre, et il parle tout haut, en les nommant, de dames d'un rang élevé, duchesses et autres, avec lesquelles il a eu des affaires galantes; il montre, il produit et lit dans les sociétés une foule de lettres à lui adressées par des femmes d'un rang inférieur. Il montre aussi une miniature qu'il a fait voir au roi, comme étant le portrait de sa maîtresse, sans même cacher son nom, et je regrette de dire que c'est une dame placée dans une haute position de famille et que je crois très estimée. Il faut espérer que cette manière de répondre aux marques de bienveillance données, je le pense, innocemment à un étranger, servira à l'avenir de leçon à nos compatriotes femelles. Cet homme nous reçut dans une espèce de boudoir orné de gravures anglaises, de miroirs, de montres françaises et d'autres objets de fantaisie, au milieu desquels était en grande évidence un portrait de lui par un artiste russe. Un très chaud tapis avec des nemeds (tapis pour la prière) couvrait le plancher, et un bon feu flambait dans une grille à l'européenne. Il lardait très plaisamment son discours d'exclamations et d'interjections anglaises.

Le jour suivant nous allâmes faire visite à Feth-Ali-Khan, le schah-el-chaër ou maluk-ul chaër poëte lauréat du royaume. C'est un vieillard très instruit, de manières douces et bienveillantes, et d'une conversation très spirituelle. Il est, comme tous les Persans, vain de son mérite, mais cela ne va point jusqu'à dénigrer les talents d'autrui. Il est regardé comme l'homme vivant le plus avancé dans la connaissance de la langue. Quelques-uns de ses compatriotes mettent ses vers immédiatement après ceux de Ferdoussi, d'autres même les placent au-dessus des productions de ce grand homme. Sa fertilité d'imagination n'est pas moins remarquable que son habileté; car sans compter ses poésies légères, il a déjà produit cent soixante mille distiques, principalement relatifs aux actes du roi régnant: car il est historien aussi bien que poëte de la cour. Il nous reçut très cordialement, et me promit des lettres de recommandation pour le Khorasan.

Le 10 décembre, un chef qui réside dans le voisinage de Demawend déjeuna avec nous, et entre autres sujets de conversation, nous donna quelques détails intéressants sur ce pic dominant de la chaîne d'Elburz (1). Il y était monté quelques jours auparavant avec quelques personnes, et je recueillis de ce qu'il nous dit qu'il est formé de pierre ponce et de scories métalliques principalement. Sur le sommet, dit-il, se trouve une grande cavité, comme si la mine avait joué là, et plusieurs petites excavations se voient de côté et d'autre. Toute la montagne abonde en soufre dont on recueille annuellement de grandes quantités pour les vendre. On peut remarquer que le cône offre des traces d'exhalaisons sulfureuses; mais il n'y a jamais ni feu ni fumée. Pas un brin d'herbe, un vestige de végétation, une source d'eau sur toute cette surface. La neige qui tombe est absorbée dès qu'elle fond par la substance de la montagne, et ne donne pas naissance au moindre ruisseau. Ce chef nous représentait la route pour arriver au sommet, comme très difficile et très escarpée. Il n'y a pas à douter, d'après ces détails, que le cône est d'origine volcanique.

Le 11 décembre, nous reçûmes une visite de Feth-Ali-Khan, le poëte lauréat, qui venait voir mes dessins et me montrer les siens. Il avait imité à la plume, d'une manière surprenante, quelques gravures anglaises. Il comprenait parfaitement la perspective et raisonnait très bien sur la nature des eaux et des ciels. Il me promit ensuite de nouveau des lettres d'introduction pour les chefs du Khorasan, en m'avertissant que le roi était très opposé à ce que des étrangers

(1) Ou caravanserai. Le mot sans i est plus conforme à la prononciation orientale. A. M.

(2) Ou Tehran. A. M.

(1) Ou Elbours. A. M.



Une rue à Téhéran.

vissent le pays à l'est de la route directe qui va de Schiraz à Tehéran. Il fut cependant convenu entre mes amis et moi, que je partirais avec la première caravane; portant l'habit du pays et dans un équipage assez modeste pour ne pas attirer l'attention, sans pour cela montrer l'intention de tromper les autorités du pays que je traverserais, s'il était nécessaire que j'entrasse en communication avec eux, nécessité qu'il valait mieux éviter. Mes lettres de créance devaient se composer d'une lettre du chargé d'affaires anglais, portant que je voyageais pour mon plaisir, et invitant tous les gouverneurs à m'assister en cas de besoin, plus les lettres que m'avait promises Feth-Ali-Khon pour son gendre. Je pris toutefois la résolution de ne m'en servir que dans un cas urgent; car on était unanime pour m'assurer que moins je trancherais du grand seigneur, plus il me serait facile d'observer, moins je courrais de danger pour ma personne.

Par bonheur, le roi était absent de Téhéran pour une partie de chasse, et je ne fus pas exposé à ses questions sur la route que je voulais suivre, et à des demandes d'autorisation qu'il eût repoussées peut-être.

Pendant notre séjour à Téhéran, je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour m'assurer si, comme je l'avais toujours pensé, la valeur de la Perse n'avait pas été toujours exagérée, non-seulement de nos jours, mais encore dans des temps plus reculés. Toutes mes observations m'ont convaincu que ses richesses, sa magnificence, sa population, sa fertilité et même sa puissance comme nation, ont été estimées beaucoup au-delà de la réalité.

Il ne me semble pas difficile de se rendre raison de ces fausses impressions relativement à la Perse. L'Orient a de tout temps été décrit comme la terre de la richesse, du luxe et des magnificences; les premiers voyageurs et les contes orientaux nous en ont donné une idée éblouissante, et il est remarquable de plus que ces images de magique splendeur ont pour but principal la Perse, pays qui, à part l'Arabie et la partie déserte de la Tartarie, est du moins de nature à les réaliser. On peut attribuer ces illusions à nos premières lectures classiques, où les souverains parsans, Cyrus, Xercès, Darius et autres, sont toujours représentés suivis de myriades de guerriers rayonnants de pourpre et d'or. Les allusions que fait la Bible au pouvoir et aux richesses des rois mèdes y a beaucoup contribué, et ces idées ont été en quelque sorte confirmées par les rapports des voyageurs européens qui ont visité les cours des monarques de la race des Sufis aux jours de leur splendeur. Les voyageurs modernes n'ont pas même rompu le charme.

Cela tient probablement à la situation où étaient placés la plupart des observateurs. Le plus grand nom-

bre de ceux qui ont publié leurs remarques étaient attachés à des missions éclatantes, ou n'ont vu le pays qu'en passant. Les circonstances de la marche d'un homme important dans ce pays rendent très difficile à ceux qui sont à sa suite d'examiner et d'apprécier la véritable condition de la contrée à ceux qui l'habitent. Pour ces voyageurs-là toute difficulté est aplanie, et l'on prend toute la peine possible pour leur inspirer des idées de la nature la plus favorable touchant la puissance et les richesses du souverain et la prospérité de son pays. On ne peut rien voir qu'à travers les rangs splendides des courtisans dont les costumes éblouissent.

Les limites naturelles communément assignées à l'empire persan ont souvent été décrites. L'aspect et la nature du sol qu'elles renferment varient beaucoup; mais à l'exception des provinces du Mazenderan, du Ghilan et de quelques autres districts sans importance, la première impression que l'on éprouve est celle que font éprouver l'aridité et la sécheresse. On a dit de la Perse qu'elle est un pays de montagnes, et certainement la plus grande partie du terrain est montueuse; cependant la plus grande partie du pays peut être représentée comme un plateau qui s'élève d'une région inférieure : c'est cette dernière contrée, qui sous le nom de *Dechtistan* forme une grande portion de la côte du golfe Persique et de la rivière du Tigre, au sud et sous diverses autres appellations, borde la mer Caspienne au pied du mont Elbourz, et va se joindre dans le nord aux plaines de la Tartarie. La hauteur du plateau au-dessus du niveau de la mer n'est probablement guère au-dessous de trois mille cinq cents pieds; et c'est de cette surface que les chaînes de montagnes qui sillonnent le pays s'élèvent à différentes hauteurs, renfermant souvent entre elles des vallées de diverses dimensions : dans d'autres cas elles semblent faire une île de la plaine qui les dépasse de beaucoup en superficie.

L'aspect de ces montagnes est partout nu, aride et repoussant. Pendant deux mois de printemps seulement, une maigre verdure donne une teinte d'émeraude à leurs flancs bruns; mais les ardeurs de l'été la grillent bientôt, et la couleur primitive des rochers leur revient. Les plaines ne sont pour la plupart guère plus riantes. Elles sont formées en grande partie du gravier descendu des montagnes avec les torrents, ou des accumulations qu'une révolution de la nature a déposées dans les lits vastes et profonds, ou enfin d'une argile dure qui reste aride et déserte comme le reste si l'eau lui manque. Le sol est constamment brun et grisâtre, hormis les deux mois d'avril et de mai.

L'eau rend ces plaines fertiles sur quelques points, mais l'eau est un bienfait rare en Perse : les rivières sont petites et peu nombreuses, et les ruisseaux ne peuvent défrayer qu'une très faible quantité de culture. Dans les meilleurs districts, la portion de terre cultivée ressemble à une oasis dans un désert, et sert par le contraste à rendre plus désolé ce qui l'entoure. Les plaines et les montagnes sont également dépourvues de bois. On ne voit d'arbres que dans les jardins des villages, ou sur les bords des rivières, où on les plante pour fournir le peu de bois de charpente employé dans les constructions. Ce sont principalement des arbres fruitiers, le noble tchinar, ou platane oriental, le haut peuplier et le cyprès. L'effet que produit un jardin planté de ces arbres tachetant de sa noire verdure la plaine grisâtre et poussiéreuse est plutôt triste que réjouissant. En dépeignant à l'imagination un paysage de la Perse, et même de tout le pays qui la touche au nord et à l'est, l'esprit doit s'attacher à se dépouiller de toutes les images qui donnent de la beauté et de l'intérêt à une scène d'Europe. Il n'y a là ni forêts majestueuses, ni plaines verdoyantes, ni montagnes gazonnées, ni rivières qui serpentent, ni ruisseaux qui murmurent, ni petites maisons dont les murs blancs brillent dans le feuillage; rien qui parle de paix, de sécurité ou d'aisance; tout au contraire y annonce que l'homme ne vit en ce pays que pour lui seul et dans la terreur de son voisin.

Quand le voyageur, après avoir marché dans les montagnes de rochers qui séparent les plaines, regarde du haut d'une passe difficile à atteindre le pays qui s'étend au-dessous, son œil erre sans un point de repos sur un espace d'un brun monotone qui va se perdre dans la distance, ou qui est borné par des montagnes bleuâtres, comme celles qu'il lui a fallu gravir. Telle est la scène qui, de journée en journée, de marche en marche, se présente invariablement à celui qui voyage en Perse.

Les déserts étendus qui se trouvent sur plusieurs points de l'empire sont d'une nature très frappante; mais l'aspect général du pays est si désolé, qu'il n'y a que le voyageur qui les côtoie de près ou qui les traverse, qui puisse remarquer la différence. Alors il la sent bien, et ces efflorescences salines qui luisent ou qui se calcinent aux rayons du soleil dans une immense étendue, avec une masse de rocs noirs qui se dressent çà et là sur la surface, contournés par l'effet de la réfraction en mille formes diverses et étranges, le pénètrent du sentiment de la désolation de ces déserts (1).

Les provinces du Mazenderan et du Ghilan, sur les bords de la mer Caspienne, avec les districts d'Astrabad et de Gorgan, et quelques parties de l'Adherbijan et de l'Arménie, forment exception aux descriptions qui précèdent. Les trois premiers districts sont aussi beaux que peuvent les rendre les eaux, les bois et les montagnes aux formes variées. Les forêts sont magnifiques, et la plus grande partie de l'année la verdure est riche et épaisse.

Le voyageur ne sera pas moins désenchanté par l'aspect des villes que par celui des campagnes de l'Orient. Accoutumé à joindre aux noms d'Ispahan, de Bagdad, de Schiraz, de Basra et d'autres villes célèbres dans l'histoire orientale, tout cet appareil éblouissant de colonnes, de minarets et de coupoles, comment serait-il préparé à la masse de misère, de saleté et de ruines que la meilleure de ces villes va présenter à sa vue? D'abord, quand il en approche, il cherche en vain à entendre cette rumeur bien connue des hommes assemblés qui réjouit le voyageur prêt à entrer dans une ville d'Europe. Au lieu d'une route belle et animée, il entre par une ruelle étroite et creuse, escarpée et en désordre comme le lit d'un torrent, bordée de murs de terre en ruines ou d'enclos qui lui cachent le peu de verdure du lieu; il faut qu'il marche entre des hauts et des bas, les débris des vieux édifices, et les creux d'où l'on retire l'argile, des briques des-

(1) Les merveilleux effets du mirage et du phénomène qu'il produit ont souvent été l'objet de l'admiration des voyageurs; mais il est presque impossible de se figurer à quel point il se manifeste dans les plaines larges et unies de ces contrées quand l'air, en un état d'ondulations rapides, fait mouvoir chaque objet à sa surface en formes aussi incertaines et aussi fugitives que les tourbillons d'air qui le produisent. Une montagne éloignée prendra dans l'espace d'une minute peut-être la forme d'un pic élancé, puis il s'évasera à son sommet très sign tout à l'heure, et s'étendra comme un large champignon sur une tige frêle, et tout-à-coup le sommet éclatera en plusieurs aiguilles qui iront aussi se joindre et former un plateau. Dans d'autres cas, un tas de boue sillonné par la pluie aura l'apparence d'une ville magnifique avec des colonnes, des dômes, des minarets et des pyramides, et tout cela s'envolera à votre approche; vous serez confus de ne trouver qu'un amas de terre de dix pieds de haut. On a souvent pris des ânes montés par des enfants pour des éléphants, ayant des géants pour cavaliers : des moutons et des chèvres semblaient des dromadaires et des chameaux, et l'on prenait les plus petits buissons pour des groupes de beaux arbres. Ce sont des phénomènes magnifiques quelquefois ou divertissants, mais ils embarrassent fréquemment le voyageur, comme quand ils le trompent sur la distance, et font croire qu'une ville ou un puits sont à cinq ou six milles, quand il faut en parcourir vingt-cinq ou trente pour y arriver. A. M.

tinées à en construire da neufs; enfin il touche aux murailles délabrées de la ville, et, entrant par la porte au-devant de laquelle errent quelques gardes à mine chétive, il se trouve peut-être dans quelque triste bazar, mais plus probablement dans une confusion de décombres aussi déplorables que ceux qu'il a traversés hors des murs. C'est en vain qu'il cherche des rues: à peine voit-il une maison. La masse de boue sèche qui l'entoure est percée de trous qui ressemblent plutôt à des fourmilières géantes ou à des terriers à lapins qu'aux demeures de l'homme, car ce ne sont jamais que les habitations du pauvre qui frappent ses regards. Les maisons des grands sont toujours soigneusement dérobées aux regards par de hauts murs de terre ou de brique d'une apparence fort peu agréable; et tout à l'entour, même jusqu'à l'entrée, sont entassées sans ordre les misérables huttes des habitants pauvres. D'étroits passages, à peine assez larges pour un âne chargé, en font le tour, et donnent accès aux demeures de toutes les classes. On ne cherche nullement à niveler ces sentiers qui montent indifféremment sur tous les obstacles ou se creusent, réduisant ainsi le passant à grimper dans les ruines, à donner du pied contre les pierres des tombeaux (1), ou à risquer de se rompre le cou dans des trous, la nuit principalement, car il n'y a aucun moyen d'éclairer une ville dans ces contrées. Les bazars sont réellement les seuls lieux de passage qui méritent le nom de rues. Il y en a qui ont obtenu des voyageurs de justes louanges, comme le Bazar-i-Wakil de Schiraz, les longs bazars continus d'Ispahan, et quelques-uns de Téhéren, de Tabriz, etc., qui sont relativement spacieux, élevés et bâtis de matériaux plus ou moins solides; mais en majorité les bazars persans sont misérables.

Vue d'une position dominante, une ville de Perse est un objet sans intérêt: les buttes de terre se confondent avec le sol; les maisons, même celles des grands, ne dépassent pas un étage, et les hautes murailles qui les ceignent et n'ont pas une fenêtre pour les animer sont do l'effet le plus triste. Il y a peu de dômes ou de minarets, et ceux qui subsistent sont rarement élégants ou riches. Il n'y a pas d'autres édifices publics que les Medressés et les mosquées, souvent aussi mesquines que le reste, ou que les ruines cachent entièrement. Le coup d'œil général est une succession de toits plats et de longs murs de terre entremêlés de beaucoup de décombres. Cette monotonie n'est un peu détruite que par les jardins de tchinars, de peupliers et de cyprès, arbres dont les villes et les villages sont fréquemment entourés et diversifiés.

La démoralisation et la misère des habitants est en rapport avec la décadence et la misère des lieux. La masse de la population peut être divisée en quatre classes: 1° les gens attachés aux diverses cours et qui vivent un service des grands, c'est-à-dire les militaires et les fonctionnaires de tous les rangs; 2° les habitants des villes, marchands, boutiquiers, ouvriers, etc.; 3° les hommes voués à l'agriculture; 4° les tribus errantes, ou Ils ou Eels.

L'absence de toute vertu et de tout principe dans la première classe n'est nullement étonnante. La conduite du gouvernement auquel ceux qui la composent sont attachés est despotique, insolente et perfide, et forme naturellement le caractère de ceux qui le servent. Les nobles et les officiers supérieurs de la cour, absolument soumis au caprice du monarque qui ne peut endurer ni opposition ni déconvenue, tout en ne cessant de ramper et d'être abjects en sa présence, deviennent à leur tour hautains, cruels et impérieux avec leurs inférieurs, et ceux-ci, par ricochet, sont ravis s'ils peuvent exercer la même tyrannie misérable sur ceux que le malheur a mis dans leur dépendance. L'homme placé le plus haut n'est jamais sûr de sa propriété ou de sa vie. Qu'un accès de rage, de jalousie ou d'avarice dont il soit l'objet s'empare du monarque, un mot, un regard du despote le livre aux plus cruels traitements. Il peut être battu, mutilé, honni comme le plus humble domestique; sa personne peut être violée d'une façon dégradante pour l'humanité, sa femme et ses filles être prostituées à la luxure des muletiers, et le peu d'honneur héréditaire que possède un Persan être abandonné au vent, sans que la malheureuse victime ait le moindre espoir de remède; cet événement ne fait même aucune sensation: c'est le plaisir du schah.

Comment existerait-il aucun sentiment de patriotisme, d'attachement au souverain ou au gouvernement? Ceux qui sont en faveur n'ont qu'une pensée, c'est de conserver cette influence, qui est la seule garantie de leurs personnes et de leurs biens; et pour y parvenir, ils adulent et rampent; pendant ce temps, ils travaillent à piller, à tromper, et s'ils le peuvent, sans trop de péril, à trahir leur tyran. Tel est l'effet naturel de ce système misérable: la bassesse descendant du plus haut rang au plus humble.

La classe des marchands et des ouvriers est moins exposée à la tyrannie des supérieurs; leur temps étant plus occupé par le travail, leurs mœurs, quoique peu louables, sont moins effectivement vicieuses; ils sont doués de beaucoup de bas artifices, disposés à la tromperie et à la fausseté, âpres au gain, très cauteleux, et faisant toujours les pauvres: toutes conséquences naturelles des circonstances dans lesquelles ils sont placés, car ils sont quelquefois en butte à de lourdes exactions dont ils ne peuvent se préserver; et les gens de la cour, en contractant des dettes qu'ils ne paient pas, les ruinent! Ils sont donc contraints à des pratiques de fourberie pour garder leurs richesses. Quant aux Ils, tribus errantes, leurs habitudes font leurs mœurs, leur vie vagabonde exclut tout attachement aux lieux; soumis à l'autorité patriarcale seulement, ils ne peuvent supporter la contrainte: le vol et le pillage ne leur semblent pas des crimes. Ce sont de bons soldats, mais ils sont impatients de la discipline.

Quant aux cultivateurs et aux fermiers, il n'est pas en Perse de classe d'hommes plus misérablement soumise à l'oppression et à la tyrannie. Ils vivent continuellement sous le poids d'un système d'injustice et d'extorsions qu'il est impossible d'éviter; c'est en définitive sur eux que retombent toutes les avanies. Le roi prend à ses ministres ou gouverneurs: ils exigent alors les sommes requises des chefs de districts; ceux-ci à leur tour les demandent aux zabets ou ketkhodas des villages, qui enfin pressurent les raïets. Chacun des agents intermédiaires doit avoir son profit, de sorte que la somme que le roi a reçue est faible en proportion de celle que les raïets ont acquittée. Toute taxe, toute amende, tout présent tombe sur eux, et tel est le caractère des gouvernants que la seule limite à ces demandes est d'une part le pouvoir d'extorquer, et de l'autre, celui de donner ou de retenir. Quand du reste on peut jeter un coup d'œil dans l'intérieur d'un cultivateur ou d'un fermier persan, on voit une aisance peu en rapport avec le tableau de leur misère par lequel ils répondent toujours à vos questions sur leur position. Les hommes, les femmes et les enfants sont grossièrement, mais suffisamment vêtus, et ils peuvent toujours se procurer d'abondantes provisions de gâteaux de froment, de mas ou lait caillé, avec un peu de fromage dur; d'ailleurs, les provisions sont extrêmement bon marché, et les gages sont élevés; mais cette aisance dont je parle n'existe que chez les paysans les plus habiles en tromperie et en ruse. Tel est le caractère que l'oppression et l'injustice des supérieurs ont donné aux paysans de la Perse. Toute franchise, toute candeur, toute honnêteté leur manque; ils sont traîtres, ingrats et dépourvus de toutes les aimables

(1) Les mahométans voient sans peine que l'on marche sur les tombeaux. Au contraire, ils les placent souvent dans une rue ou sur une grande route, dans l'espérance que le passant qui s'y heurtera pensera alors à prier pour leurs morts habitants. A. M.

qualités de l'âme. Peut-être ne sont-ils pas naturellement cruels; mais le régime qui les gouverne et qui met si peu de prix à la vie des hommes les a habitués à l'effusion du sang, et ils tirent le couteau pour la moindre cause. Il n'y a enfin d'estimable dans le paysan que son activité et son industrie.

La condition de la société s'est détériorée et pervertie en même temps que le caractère national. Les plus douces relations de la vie sont dissoutes. Il n'y a point en Perse de ces vénérables coutumes qui lient les hommes et tiennent chaque rang dans sa sphère. Tout ordre semble en suspens, et il s'ensuit une disposition à l'anarchie qui certainement aboutirait à quelque révolution, s'il n'existait certains contre-poids qui résultent de la position politique du pays et de la religion, et tendent à résister à tout effort naturel sous l'amélioration et les progrès. Il n'y a d'autre lien social que la nécessité : tout est défiance : on ne vit que pour soi : l'homme craint l'homme ; le domestique se méfie de son maître autant que son maître se méfie de son domestique : la vue du plus léger avantage autre part peut rompre les liens les plus forts; la jalousie attaque et détruit ce qui devrait être pour l'homme, dans cette position, le bienfait le plus sacré, la famille. Les charmes de la vie domestique s'enfuient devant le soupçon et la terreur; le père et le fils se redoutent, et quelquefois se haïssent; la femme elle-même, incertaine sur la vie de son mari et l'affection de ses enfants, se fait un intérêt à part et met de côté tout ce qu'elle peut avoir de bien pour faire face aux jours mauvais; ce résultat doit être attribué dans toutes ses circonstances à la polygamie.

On a souvent dit que le Persan est le peuple le plus poli de l'Orient. Je n'ai jamais eu lieu d'avoir grand fondement à cette opinion. Si par politesse il faut entendre des manières courtoises envers ses supérieurs et ses égaux, un usage aisé de formules complimenteuses dans la conversation et une stricte fidélité aux cérémonies et aux formes, les Persans peuvent sans doute prétendre à cette qualité; mais si la politesse est cette affabilité sans apprêt et cette urbanité qui attire les hommes les uns vers les autres, descend du cœur pour adoucir les passages de la vie et constitue la bienveillance envers tous, certes le Persan, dans quelque rang qu'il soit, possède peu de cette perfection.

Il est incontestable que l'on trouvera un certain degré d'urbanité dans les classes élevées de toute nation civilisée; mais je crois que les hommes de cette espèce en Asie sont tous aussi polis que les Persans en particulier. Quant aux Hindous, j'en suis sûr; les chefs arabes que j'ai vus ne sont pas moins polis, et les Turcs, dit-on, ne manquent pas d'une civilité rigide. Je crois qu'au fond le Persan doit sa réputation en ce point à la nature et à la phraséologie de sa langue, plus remplie d'hyperboles et de métaphores que tous les autres idiomes de l'Orient. Le moins qu'un Persan puisse dire quand il vous reçoit, c'est que vous êtes son maître, que sa maison et tout ce qu'elle contient, plus même, que la ville et la campagne sont à vous, et que vous pouvez en disposer à votre gré. Tout ce qu'il vous arrive de remarquer, pipes, cheval, hardes, tout est : *pisekech-i-sahib* « le présent pour le maître. » Mais personne ne considère ces protestations autrement que comme des phrases qui équivalent pour leur sincérité au « très obéissant serviteur » que l'on écrit au bas d'une lettre. Quant aux gens des classes inférieures, tels que les chameliers, les muletiers, les valets d'écurie, etc., ils dépassent en brutalité de parole et d'action les hommes du peuple des autres pays.

Les Persans sont certainement plus gais, moins graves, moins austères que la plupart des autres Asiatiques; ils entrent plus facilement en humeur joyeuse, et ont l'imagination plus vive que les Arabes, les Turcs ou les Indiens, les Afghans ou les Tartares. C'est cette disposition insouciante et enjouée qui les a fait appeler les *Français* de l'Asie.

Quant à l'hospitalité que l'on attribue aux Persans, on doit l'entendre de cette hospitalité accordée aux grands seulement, quand ils voyagent avec le mihmandar, « le gardien de l'hôte. » Simulacre de vertu publique qui n'est, comme on l'a vue, qu'une odieuse série de violences et d'exactions exercées sur le peuple.

Pour ce qui est de la religion mahométane, qui est celle du pays, elle a ici, plus encore que partout ailleurs, exercé ses effets engourdissants et mortels sur l'amélioration intellectuelle et morale de la population. On dit cependant que les Persans sont moins fanatiques et plus libéraux en matière de religion que les Turcs et les Arabes; mais je ne puis appuyer cette assertion de mes observations propres, et il est probable que c'est le caractère connu du peuple persan qui lui aura fait supposer cette facilité en ce qui touche la religion. Le fait est que les Persans n'oseraient pas exercer de rigueurs sanglantes sur des chrétiens européens comme sur leurs compatriotes nés dans cette croyance. En tout autre point, ils sont aussi profondément plongés dans le préjugé que les Arabes ou les Turcs; ils iront même plus loin. Si un Turc ou un Arabe admet à sa table un chrétien, il mangera du même plat que lui, et ne le distinguera point d'un mahométan. Un Persan admettra bien aussi un chrétien dans sa maison, mais il aura soin d'isoler son appartement du reste de l'habitation. Si son hôte mange avec lui, un plat à part lui est servi, et l'on évite avec soin tout contact. Les juifs et les chrétiens ne sont pas généralement reçus en Perse dans les bains publics. Quand les Européens y vont, il est d'usage d'en avertir, afin qu'ils puissent y être seuls. La mort attend le chrétien ou le juif qui pénètre dans une des principales mosquées ou dans un des lieux de pèlerinage en Perse. Il en est de même en Turquie; et quand, par l'appât d'une récompense, ils se décident à mettre de côté ce préjugé en faveur de quelques Européens, ce n'est qu'en secret et sous un déguisement qu'ils les admettent dans le lieu saint. Un pauvre arménien ou un juif serait certainement mis à mort, si on le trouvait dans la sépulture de Fatima ou de l'Ismam-Riza, ou dans la grande mosquée de Schiraz, aussi bien que dans les mosquées de Damas et de Constantinople.

Ces observations s'appliquent à la nation en général; mais il est vrai aussi qu'un esprit d'irréligion ou de libre examen règne largement dans plusieurs classes de la société. J'en ai vu des exemples parmi les nobles, les marchands et les hommes qui ont voyagé. Des prêtres même déclaraient sans trop de précaution qu'ils étaient peu attachés aux rites qu'ils professaient. Les libres penseurs en matière religieuse et ceux qui se sont éloignés des doctrines et des formes prescrites se nomment communément *soufis* ou *derviches*, et il est certain que cette classe d'enthousiastes s'est non-seulement accrue considérablement en Perse pendant ces dernières années, mais qu'elle a notablement contribué à donner de la force à ce scepticisme dont les orthodoxes du pays se plaignent. Ce serait cependant une erreur que d'appeler soufis tous ces sceptiques. Quelques uns ont été conduits, par une portée d'intelligence plus étendue, à jeter de côté les parties les plus extravagantes de leur croyance; mais ils sont restés fidèles à ce qui leur paraissait raisonnable. D'autres nient tout, hormis l'unité de Dieu, et quelques-uns vont jusqu'à refuser de croire à un état futur. Les opinions et les sectes sont ainsi variées à l'infini; mais il y a plus que tout ce a dans le soufisme. Le soufi n'est nullement le froid calculateur et le philosophe qui raisonne; il tient beaucoup plus de l'enthousiaste et du fanatique; seulement les objets qui l'inspirent sont très différents.

En Perse, le gouvernement est essentiellement absolu, et ce pays, plus que tout autre, a subi les vicissitudes auxquelles est soumise une contrée où le gouvernement est *le roi*. Aucun peuple n'a vu de plus grandes et de plus soudaines révolutions; aucun n'a

été plus glorieux et plus florissant, aucun plus abaissé, plus désolé, plus misérable ; nul pays n'a passé sous une plus rapide succession de souverains divers par le caractère. Au fond, cependant, il y a toujours eu cruauté et arbitraire. C'est le grand Schah-Abbas, mettant à mort de sa propre main un innocent voyageur endormi, parce que son cheval avait eu peur de lui, ou bien coupant le nez à un homme et le forçant de le manger, pour le punir d'une faute légère. C'est Aga-Mohammed-Khan, arrachant les yeux à ceux qui se hasardaient à regarder sa hideuse figure, et détruisant ou mutilant grand nombre d'hommes pour des délits sans importance ou imaginaires. C'est Nadir-Schah, brisant le frein de toute humanité et répandant des mers de sang.

Feth-Ali-Schah, le souverain actuel (1), n'est point de cette nature féroce, et pour avoir été élevé dans l'exercice d'un pouvoir sans frein, ses dispositions ne sont point trop perverses. Il n'est pas injuste, faux dévot ou mauvais père : il est sobre et exempt de ces dégoûtantes débauches qui flétrissent beaucoup d'entre ses sujets; mais sa passion dominante, son vice d'obsession, c'est l'avarice, et l'on en cite plusieurs traits divertissants.

Un jour il était dehors avec un ministre, Mirza-Scheffea, et en se promenant il trouva une roupie; il la ramassa et la montra au ministre en lui disant : « Mirza, vous êtes un homme habile : eh bien! connaissez-vous un moyen de faire de cette pièce mille tomans? » Le Mirza répondit que cela excédait sa pauvre compréhension ; mais le roi, ah! le roi, il était sûr de sa toute-puissance, et sans nul doute cela se ferait si Sa Majesté disait un mot. Le roi, appelant un pich khidmet (valet de chambre), lui demanda quel fruit produisait la saison où l'on se trouvait alors, et quand on lui eut répondu que la pomme était le fruit nouveau de la saison, il ordonna que l'on se procurât de ce fruit pour la valeur d'une roupie. Il eut en échange cinquante ou soixante pommes. Il en envoya alors trois ou quatre à plusieurs des nobles et des grands officiers de la cour, sans en excepter le ministre lui-même, et chacun de ces êtres était tenu par l'étiquette à répondre par une offrande considérable pour le roi et un cadeau pour le royal messager, puis *le tout* fut encaissé par Sa Majesté, qui répartit seulement dix tomans entre ses envoyés.

Dans sa soif d'argent, le shah a eu souvent recours à des expédients inconnus jusqu'ici à tous les monarques de Perse et même de l'Orient; il a disposé non-seulement de ses filles, mais de ses femmes en faveur de nobles de rang très inférieur, pour des considérations d'argent, et souvent sans prendre l'avis et le consentement des parties. Suivant la loi musulmane, l'homme peut répudier sa femme en cas de mauvaise conduite ou si elle le demande; mais divorcer pour vendre la femme ainsi répudiée, ce ne peut être qu'une infraction à la loi, et cependant le roi a commis plus d'une fois cette infraction.

Le caractère personnel du roi donne exactement l'idée de ce qu'est le gouvernement, étroit de même que le souverain, méprisable autant que lui. Le roi traite la Perse, non comme son pays, mais comme une propriété qu'il tient à bail : or, pour en rendre la jouissance longue et paisible autant qu'il le pourra, il a donné le gouvernement de chacune des provinces les plus importantes à ses fils et à ses petits-fils. Ce système est assez bien combiné pour assurer la tranquillité au royaume et au souverain pour la durée de sa vie; mais il est évident que ce sont des semences de trouble et de guerre civile qu'il a jetées et qui écloront à l'heure de sa mort, car il n'y a pas un de ces princes qui se fît scrupule de passer au gué dans le sang de tous ses frères, et de plonger dans la misère tout le pays pour avoir une chance d'arriver à la couronne. Le sang des parents est toujours le premier qui coule dans de telles luttes, et il est très probable que dix ans après la mort du roi, de la nombreuse postérité dont il se vante, et que l'on porte à mille enfants et petits-enfants, dix à peine seront vivants.

Parmi tous les jours de l'année, le plus beau pour l'avare Feth-Ali-Schah est sans contredit l'ide-iro-noze, la fête du nouvel an, qui arrive toujours à la fin de mars ou au commencement d'avril, car alors le roi reçoit en présents de toute nature une somme évaluée à 120,000,000 de tomans, dans laquelle un seul homme, le Sadr-Amin contribue pour 100.000.

J'insérerai ici le détail des cérémonies de l'ide-iro-noze, tel que me l'a communiqué un témoin oculaire.

La venue du nouvel an fut annoncée par une décharge d'artillerie, et tout aussitôt le peuple commença à se livrer à ses réjouissances dont les apprêts se faisaient depuis quelques jours. Les boutiques avaient déjà déployé un éclat inusité et une grande variété de fruits dorés, d'œufs peints, et des confitures de toutes les couleurs. On voyait à peine un vieux bonnet ou un habit usé, chacun ayant revêtu les costumes neufs que l'on se fait faire pour l'ide ou fête. Des vases de terre ornés d'abondants jets de froment ou d'orge que l'on avait fait sortir de terre à force d'eau; des corbeilles de narcisses en fleur, et des bouquets de violettes se voyaient dans tous les appartements. De grands bassins de confitures, de fruits confits et de sorbets étaient présentés à chaque visiteur, et les enfants de toutes les classes, libres du travail de l'école ou de toutes autres occupations, gambadaient et faisaient bruyamment la fête dans les rues. De grandes troupes de vieillards et de jeunes gens se rencontraient de toutes parts, et s'embrassaient sur les deux joues; enfin ces mots *ide-i-schuma moubarik bached*, « que votre fête soit heureuse, » sortaient de toutes les bouches. Ainsi se passa le premier jour.

Le second, environ deux heures avant midi, les personnes qui devaient aller à la cour commencèrent à se réunir dans la place devant le palais du roi, chacun portant sur lui le khilât ou vêtement d'honneur qu'il avait reçu. Comme la saison n'était pas si chaude que de coutume, chacun vint enveloppé de manteaux bordés de fourrures; mais l'éclat des brocards éblouissants ou des robes semées d'or était toujours visible quand le vent dérangeait le manteau. Des groupes de personnes qui ne s'étaient point vues la veille accomplissaient, en attendant, la cérémonie des baisements et des congratulations. Plusieurs de ces grands personnages qui trouvent à peine dans leurs maisons le plus magnifique tapis ou le châle le plus précieux assez bon pour s'y asseoir, se faisaient ici sans façon un siége avec la pierre nue de la plate-forme qui est en face du palais. Les domestiques allaient, venaient, allaient encore d'un groupe à l'autre, et quelques-uns de ces grands, qui étaient arrivés coiffés de leur simple bonnet noir, étaient suivis de domestiques portant leurs coiffures de cour ou leurs turbans sur des bassins d'argent couverts d'un riche brocard.

Quand approcha l'heure de l'arrivée du roi, les manteaux furent jetés de côté, et les hauts turbans mis à la hâte. Les maîtres des cérémonies se mirent en grand mouvement pour placer les gens dans leur ordre, ce qui se fit sans trouble ni confusion, et les domestiques (*feroches*) du roi commencèrent à faire sortir de la place tous ceux qui n'avaient aucun droit à l'honneur d'y rester. Leurs longues baguettes n'étaient pas oisives, et malheur au dos des récalcitrants! les coups qu'ils en recevaient, et les plaintes et les remontrances que la foule y opposait, formaient un singulier contraste avec la tenue silencieuse et décente des gens que le maître des cérémonies avait mis en rang; ce n'était plus alors qu'une ligne de brocard, de joyaux et de brillants. Vis-à-vis la salle ouverte du palais où se trouvait le trône était un beau bassin artificiel d'eau limpide, avec plusieurs petites fontaines qui y jaillissaient immédiatement au-dessous

(1) Il est mort vers la fin de 1834. A. M.

du bassin, et au même niveau étaient servis, sur un long tapis de brocard, des vases d'or et de porcelaine remplis de sorbets. Devant ces vases et sur le tapis toujours étaient rangés les principaux moullahs, en un double rang très serré qui faisait face au trône. Sur chaque côté du bassin, et à angle droit avec la ligne des moullahs, un rang de princes de la famille royale s'étendait presque jusqu'aux piliers de la salle du trône.

Trois volées de pierriers (*zumbereks*) portés par les chameaux annoncèrent l'arrivée du roi. Il s'avança du fond de la salle, et montant avec précaution les marches du trône, s'assit avec une grande affectation de dignité. Il était somptueusement vêtu d'habits prenant bien la taille, et couvert de perles, de diamants et d'autres pierres précieuses. Son ceinturon, large de deux pouces et demi environ, était une rivière de brillants, et le bord inférieur était orné d'un rang d'émeraudes pendantes; sa poitrine, ses épaules et son dos étaient revêtus d'une maille de perles et de joyaux, et sa couronne, complétement couverte de ces mêmes ornements, était surmontée de plusieurs épis de diamants et d'autres pierreries.

Au moment où il parut, et une seconde fois quand il s'assit, il fut salué par tout le peuple qui se prosterna en masse, et au même moment une demi-douzaine de fifres accompagnés de tambours jouaient *God save the king*. Un instant après qu'il fut assis, il dit à haute voix : *Ide moubarik bached*, « Que la fête soit bénie! » Et ceux qui devaient répondre dirent alors : *Ide schah in schah moubarik bached, in schallah!* « Que la fête soit propice au roi des rois, s'il plaît à Dieu! » Il causa ensuite pendant quelques minutes du temps qu'il faisait avec plusieurs personnes, puis les moullahs lurent une prière qui était plutôt une louange, et elle fut suivie d'une pièce de vers du lauréat qu'il récita au bout du jardin. Quand on apporta la pipe du roi, une distribution d'argent fut faite aux moullahs qui se retirèrent ensuite.

On passa alors du sorbet à tous les assistants, et trois éléphants misérablement harnachés et peints en couleurs voyantes furent amenés pour rendre hommage à Sa Majesté. Plusieurs petits princes étaient debout au pied du trône, et une petite fille habillée en garçon, et que le roi aimait beaucoup, voulut monter sur un de ces éléphants.

Une poignée de petites pièces d'argent où se trouvaient quelques monnaies d'or fut distribuée à chaque personne présente, et c'est ici que les cérémonies du salam se terminent ordinairement; mais en cette occasion on lut un firman qui investissait un des jeunes princes du gouvernement de Kachan. Après la lecture à haute voix, le jeune prince s'avança et s'inclina devant le roi. Sa Majesté fit alors demander son amui-i-doulat pour le charger des affaires du prince, et lui ordonner de s'agenouiller et de lui baiser le pied, cérémonie qui eut lieu sur-le-champ. Alors Sa Majesté se leva de son trône, et descendant avec plus de précaution encore qu'elle n'en avait mis à monter, elle disparut par la porte par où elle était entrée.

Ceux qui ne peuvent pas fournir en argent comptant, et c'est ce que l'on préfère, le présent dont nous avons parlé tout à l'heure, contribuent en marchandises, châles, chevaux, bijoux; rien n'est refusé. Ce jour n'est pas le seul où le roi fasse cette récolte. Il y a toujours quelque demande de faveur, quelque recours en grâce qui n'arrive au pied du trône qu'avec des présents. Le roi de Perse a, du reste, besoin de beaucoup de revenus, car ses dépenses sont très élevées : il lui faut entretenir la famille royale, pourvoir à la fourniture du khilât ou vêtement d'honneur et des présents; assurer les salaires de tous les officiers de la couronne qui ne sont défrayés par aucun gouvernement de province, et payer ses gholams, troupes de sa maison.

Le roi a trois cents épouses qui pour la plus grande partie vivent dans le harem, car le nombre de celles qui habitent les gouvernements de leurs fils est très limité. A ces femmes il faut donner un nombre proportionné d'esclaves et de serviteurs. Outre cela, chaque femme qui a une famille a droit à un appartement plus ou moins coûteux. La maison du roi est aussi très nombreuse. Son haras est dispendieux, et il faut des sommes énormes pour faire face aux présents d'honneur, car on n'emploie pas seulement une immense quantité de drap d'or et d'argent, mais il faut aussi beaucoup de châles, de cachemires de différents prix, un grand nombre d'épées et de poignards plus ou moins richement ornés, et, à l'occasion, des chevaux avec des harnais montés en or et en argent; on doit y ajouter une quantité de bijoux précieux. Un récit détaillé des diverses méthodes mises en œuvre pour recueillir les revenus de la Perse, ainsi que des ruses, des prétextes de part et d'autre, serait vraiment curieux. Le gouvernement d'une province et ses myrmidons d'un côté, et de l'autre les paysans avec leurs zabets et leurs ketkhodas, sont dans une lutte continuelle; les premiers s'efforçant en sus de leur droit de tirer le plus possible des derniers qui, par toute espèce d'inventions et de ruses, s'efforcent de ne pas payer même ce qu'ils doivent. Comme il y a peu de villages ou de districts qui acquittent leur cote part sans réquisition, il est d'usage d'envoyer des exprès pour la recueillir. Ce sont des mirzas, des officiers subalternes attachés à la cour du gouverneur, des gholams du prince, ou enfin des gens sans aucune qualité, mais qui, toujours à côté des ministres, guettent et saisissent toute chance avantageuse. Quand un de ces délégués est dépêché pour opérer le prélèvement des taxes d'un district, ses dépenses, qu'il a soin de faire larges, sont défrayées par les habitants du pays qu'il traverse, et non satisfait de cela, il insiste pour que chaque village où il s'arrête lui procure un présent quelconque. Quand il a atteint sa destination, avant de dire un mot des affaires, il règle ce qui doit lui revenir en propre, et le zabet trouve en général qu'il est de son intérêt de satisfaire à ses demandes. Il lui faut d'abord de l'argent pour lui seul; après cela on doit des aliments à sa suite, enfin chacun de ceux qui la composent a droit à un présent en raison du service qu'il fait (1).

La conséquence de tout ceci est que, bien que le messager revienne la bourse pleine, le revenu public souffre en proportion. Il ne faut pas toutefois supposer que ceux qui emploient ces hommes ignorent leurs friponneries; au contraire, ils y comptent, et sachant bien ce que valent de telles missions, ils les donnent à des personnes qu'ils ne voudraient pas employer autrement. C'est là en effet un mode très ordinaire de payer les gages d'un domestique ou d'un officier très subalterne. Le ministre ou le gouverneur qui, selon toutes les probabilités, a été fréquemment chargé de semblables opérations, et qui connaît bien chacun des districts de son gouvernement, sait dans le moindre détail jusqu'à quel point tel ou tel émissaire peut pressurer, et non-seulement il choisit ses hommes en conséquence, mais il fait son marché avec eux, et se fait une part de la dépouille; cette part est même si grosse, qu'il n'en resterait qu'un peu au percepteur, s'il ne faisait tous ses efforts d'adresse et de ruse pour en extorquer et en garder le plus possible. On voit que c'est, dans tous les cas, la fourberie qui lutte avec la rapacité.

Les officiers supérieurs du gouvernement sont payés ou en argent comptant ou par une délégation sur un district. Quand ce dernier mode de paiement est employé, malheur au pays qui doit acquitter les appointements des officiers! il en paie trois fois le montant.

(1) Certains de ces envoyés portaient en dépense une somme pour *ce qu'ils avaient usé de leurs dents* en mangeant les vivres qui leur étaient fournis gratuitement, surtout s'ils n'étaient pas contents des mets qu'on leur avait servis. A. M.

Quand le salaire est acquitté en argent comptant, il l'est rarement en entier, et il faut convenir que les grands du royaume sont souvent pauvres comme le reste de la population.

Le lecteur ne doit pas s'attendre, en entendant parler des ressources militaires de la Perse, à voir une armée régulière et disciplinée. Le roi n'a rien qui y ressemble, hormis le corps des gholams ou gardes-du-corps, et ceux-là mêmes n'ont point une organisation régulière; ils sont de trois à quatre mille, montés aux frais du gouvernement et armés, comme les autres, d'un mousquet ou d'un fusil à mèche et d'une épée. Ces gholams se considèrent comme gens de distinction, bien qu'ils ne soient que soldats; et en effet, ce sont des cadets de familles nobles; ils sont pour la plupart insolents, hardis et débauchés; tyrans capricieux avec les faibles, ils sont respectueux avec le pouvoir; leur nom est la terreur de la contrée; et l'arrivée d'un *gholam-i-schahi* est en tout lieu regardée comme la plus sérieuse calamité. J'ai vu quelquefois des villages se dépeupler à peu près devant eux.

Les meilleures troupes que le roi ait à ses ordres sont les levées que les chefs des tribus sont obligés à lui fournir quand il fait un appel. Ce sont des cavaliers en général assez actifs. Il y a, en outre, une milice composée d'hommes qui servent à pied dans l'occasion; mais leur équipement est misérable, et leurs dispositions sont fort douteuses. Les *toffentchis* (fusiliers à pied) d'Astrabad sont regardés comme les meilleurs de la Perse.

Description générale du Khorasan. Limites. Désert de sable. Désert salé. District dont il est borné. Détails sur les Turcomans. Tribus principales. Mœurs et coutumes. Excursions et rapines. Maisons portatives des Turcomans.

Comme la province du Khorasan est très peu connue, il peut être utile, pour l'intelligence du voyage qui suit, de faire précéder cette relation d'une esquisse de la géographie du pays. Voici comment ses limites naturelles peuvent être fixées : une ligne qui s'écarte peu du méridien, et marquée dans la plus grande étendue par des déserts, bordant les districts d'Ispahan et de Kachan, et allant aboutir aux monts Elbourz près de Dihnamek, sépare à l'ouest le Khorasan de l'Irak. Si de son extrémité au nord on prolonge cette ligne dans la direction de l'est à peu près au méridien de Djah-Djerm, et que de là elle traverse ces montagnes vers le nord et les plaines de Gorgan qui sont à leur pied, elle entrera dans le désert à l'est de la mer Caspienne et la steppe de Khorizm. Vers l'est on peut regarder comme renfermés dans les limites du Khorasan les districts de Serrouks, de Hazarah et de Balaï-Morghob; une ligne passant entre ces districts et les dépendances de Balkh, à peu près dans le sud, enclavant le district de Herat, et touchant au Seiystan, circonscrit le Khorasan à l'est. Le Kerman et une partie du Fars, au sud, complètent les limites.

Les districts de Yezd au sud-ouest, d'Astrabad au nord-ouest, et de Merve-Schah-Djehan au nord-est, sont quelquefois compris dans le Khorasan.

La surface de cette vaste province est comme les autres parties de la Perse, extrêmement coupée de plaines et de montagnes. Une très grande portion du sol est tout à-fait contraire à l'habitation de l'homme : ce sont des rocs arides, sans végétation, sans eau; des déserts de terre salée ou de sable, où de rares oasis s'élèvent comme des îles sur la mer.

Cette grande chaîne de montagnes, qui sépare les provinces d'Azerbidjan et d'Irak de celle du Mazenderan et du Ghilan, est connue sur plusieurs points sous le nom de *Kohi-Caucasan*; mais on l'appelle plus ordinairement *Elbourz* : elle se joint aux montagnes de l'Arménie, et par conséquent à la grande chaîne du Caucase. Se dirigeant toujours dans l'est, elle pénètre dans la partie septentrionale du Khorasan, et pousse diverses branches au sud, jusqu'à ce que, passant au nord de Meched, et se divisant dans les hautes terres de Hazarah et de Balaï-Morghab, elle s'étende au sud de Balkh, dans la province lointaine de Badakchan, et se perd dans cette grande chaîne au nord du Caboul qui est la suite de l'Hindou-Kousch et de l'Himalaya, et dans laquelle les rivières les plus considérables de l'Asie prennent leur source.

Le pays situé au sud de cette chaîne, au moins en Perse et dans le Khorasan, est un plateau dont le niveau est beaucoup plus élevé que la contrée située au nord. A l'est du Mazenderan et des petits, mais riches districts d'Astrab et de Gorgan, un désert de sable aride, entièrement uni et peu élevé au-dessus de la mer Caspienne, s'étend du pied de ces montagnes vers le nord, et forme une contrée étendue qui renferme le steppe de Kharizm, et fait partie de cette puissante plaine que les habitants ont appelée *Dechl-i-Kipchak*. Dans ce désert se trouvent plusieurs districts fertiles; mais la portion comprise dans les limites actuelles du Khorasan ne renferme ni lieux cultivés ni habitations permanentes; et la chétive population, qui est éparse, consiste en quelques tribus de Turcomans errants.

Ces montagnes, bien qu'elles présentent au désert leur côté le plus élevé, s'abaissent vers leur base en pente assez douce pour que l'on trouve dans les vallons qu'elles renferment et à leur pied un vaste espace de terre fertile arrosée de nombreux ruisseaux, et qui fut autrefois peuplée et cultivée. Cette bande de terre a été nommée par les indigènes *Attock* (1), mot qui signifie la bordure d'un vêtement. On y remarquait les villes considérables de Nissa-Abiverd, de Diroun, de Mehinah, avec les villages de leur dépendance. Tout est maintenant en ruine, par l'effet des attaques continuelles des pillards turcomans, qui ont maintenant toute cette région entre leurs mains, et plantent leurs tentes au milieu des restes de ces anciennes villes. Le seul endroit qui subsiste encore un peu important dans l'attock ou division septentrionale, c'est Serrouks, très vieille ville dont les débris sont habités par les Turcomans et les Ouzbegs, et qui se trouve environ à cent vingt milles de Meched.

Dans l'est et un peu au sud de Serrouks, à deux cent quatre-vingts ou trois cents milles à peu près de Meched, est situé le district de Morghab ou *Balai* (2) Morghab, que l'on a nommé ainsi à cause de la nature montueuse du pays; on l'appelle aussi quelquefois le district des montagnes de Hazarah, parce qu'il est principalement habité par la tribu de ce nom. La contrée qu'il faut traverser pour arriver à ce district est entièrement déserte, ses seuls habitants étant des Ils errants. Le château de Morghab, lieu peu fort, situé sur des montagnes et entouré de montagnes aussi, est le chef-lieu de ce district.

Un autre village nommé *Kalah-No*, ou le nouveau fort, n'en est pas très éloigné; enfin quelques petits hameaux situés dans le voisinage forment à peu près les lieux d'habitation permanente que renferme le district de Morghab. La ville ou grand village de Meymouna peut être à peine considérée comme faisant partie du Khorasan, puisqu'elle est plus loin dans le nord et sur la route de Balkh.

La route de Morghab à Herat traverse une contrée tout-à-fait inhabitée. A cent vingt milles environ, au sud-ouest de Herat, se trouvent les districts de Birdjoun et de Kala qui, sablonneux et mal arrosés, sont entourés d'un désert de sable; et il y a des raisons de croire qu'entre ces derniers districts et celui d Yezd à l'ouest ou de Tebbes au nord-ouest, il n'y a que solitude de sable ou de terre salée.

(1) Les Persans la nomment souvent Damen-i-Kok, qui signifie aussi exactement les *bords de montagnes*. A. M.

(2) Balai, en persan, signifie *au-dessus*. Ce sera donc le *haut* Morghab, ou plus probablement les *hautes terres* de Morghab. A. M.



Un message du vizir.

Tebbes est une ville et un district considérable, situé encore dans le désert salé. La vieille ville de Toun se trouve à cent vingt ou cent trente milles dans l'est, et un peu au nord de ce lieu, la route parcourt un espace de soixante milles d'un pays bien habité et suffisamment arrosé, avec des villages à droite et à gauche du chemin; mais avant d'arriver à Toun, tout redevient désert. Autour de cette vieille ville, il y a quelques campagnes habitées; mais de là à Gounahbad, on trouve peu ou point d'habitations dans un espace de quatre-vingts ou de quatre-vingt-dix milles. Gounahbad est un endroit considérable, situé environ à sept journées de marche, ou cent cinquante milles environ au sud et à l'est de Nichapore.

Une chaîne de rochers élevée et une partie du désert salé séparent au nord Tebbes du district de Tourschiz, dont la capitale est une ville importante du même nom. Ce district est borné de toutes parts, à l'ouest, par le désert salé, qui s'interpose entre lui et les districts de Kachan et de Tehéran, les seuls districts habitables de l'Yrak dans cette direction. A l'est se trouve Hydery-Tourbet et ses dépendances. Les plaines de Tourbet communiquent avec celle que traverse la route qui conduit de Meched à Herat, et les districts montueux de Hazarah et de Balaï-Morghab.

Si nous tournons au nord-ouest du Khorasan, le premier district que nous rencontrons est celui de Semnân ou Semnoun, qui est séparé de Dihnamek ou Yrak par un torrent petit, mais profond, qui sort des montagnes et se perd dans le désert salé à peu de distance. Ce district n'est qu'une langue de terre qui s'étend entre l'Elbourz qui le borne au sud, et le désert salé qui est sa limite méridionale. Sa largeur, d'un point à l'autre, n'excède pas une moyenne de quinze milles, et ce terrain est maigrement cultivé.

Damghân borne Semnân à l'est, et comme ce dernier district est une langue de terre qui règne entre l'Elbourz et le désert; sur la même ligne et plus loin se trouve le district de Schahroud et de Bestam, qui ressemble tout-à-fait aux deux premiers; et bien que quelques chaînes ou promontoires s'étendent dans le désert au sud, je n'ai ouï parler d'aucun lieu d'importance dans cette direction.

Le district de Schahroud est borné à l'est ou plutôt au sud-est, par une vallée de quinze ou vingt milles de large, qui court dans la direction du nord-est entre les montagnes de Schahroud et une chaîne de rochers nommée les montagnes de Meyomeid, pour aller communiquer au bout de quelques milles par la vallée de Baus-Killah près de Semelghân, avec les passes des monts Elbourz qui conduisent dans l'Attock.

Le chemin de Meyomeid n'a qu'une liaison bien incertaine avec les autres grandes chaînes de montagnes; elle forme une péninsule dans le désert. Sur



Le Caravansérail.

cette péninsule, il y a peu d'habitants ; Meyomeid et quelques petits hameaux sur la face septentrionale de la chaîne, Birdjoun et ses faibles dépendances sur le côté méridional, et le misérable fort et village d'Abbassabad à l'est de l'isthme, sont les seuls lieux habités qui soient venus à ma connaissance; mais c'est moins au manque de fertilité qu'aux excursions continuelles des Turcomans qu'il faut attribuer l'abandon de ce district et de la longue vallée dont il a été question. Il y a sur plusieurs points de bons pâturages.

Un autre bras du désert salé qui, après avoir embrassé la péninsule de Meyomeid court dans le nord-est au-delà d'Abbassabad, sépare, à une distance de vingt-cinq milles, ce village du district de Mezinoun, qui renferme nombre de villages vastes et populeux. Il occupe la partie occidentale d'une plaine très étendue dans laquelle, à une distance de quarante ou cinquante milles à l'est, est située la vieille et naguère importante ville de Sebzawar. Le ciel était trop chargé de vapeurs quand nous traversâmes cette plaine, pour nous permettre beaucoup d'observations; mais nous aperçûmes de côté et d'autre quantité de villages, parmi lesquels ceux de Soodkhor et de Mehr, qui sont à seize et à vingt-quatre milles de Mezinoun, fixèrent notre attention.

Cette grande plaine de Sebzawar, qui a plus de cent milles de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, sur une largeur qui varie de quarante à soixante milles, est bornée au sud par une haute chaîne de montagnes courant de l'est à l'ouest, qui la sépare du district de Tourchez, et au nord par une continuation des monts Djaggataï, qui, prenant leur origine d'une branche de l'Elbourz, s'étendent à l'est-sud-est pendant plus de quarante milles au-delà de la ville de Sebzawar, et à ce point ils s'abaissent graduellement en petites branches basses qui descendent dans la vallée de Nischapore.

La plaine ou vallée de Nischapore a quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles de long, et quarante à cinquante de large, du nord-ouest par l'ouest au sud-est par l'est. Sur un point de l'extrémité nord-ouest se trouve un passage qui communique avec une autre grande plaine qui s'étend derrière les monts Djaggataï vers la vallée qui sépare Sebabroud de Meyomeid (1). Cette haute chaîne, qui s'étend tout le long de la plaine du côté du nord-ouest, va aboutir à l'entrée Meched à Scherrif-Abad.

La vallée de Meched est d'une grande longueur; on peut établir qu'elle commence à dix ou douze milles au nord-ouest de Schirwân, et s'étend presque sans

(1) Le reste de cette extrémité est formé par les montagnes qui contiennent les célèbres mines de turquoises de Nischapore. A. M.

interruption jusqu'à cinquante milles au-dessus de Meched, dans une direction qui varie du nord-ouest au sud-est, et très probablement elle continue jusqu'auprès de Herat. Elle est d'une largeur très inégale qui varie de douze à trente milles, et elle contient, outre la ville de Meched, les villes de Radkan, de Tâchinnarn, de Kabouchân ou Cotcbeun, de Schirwân et leurs dépendances, avec beaucoup de terres cultivées.

La route de Meched à Herat doit aussi traverser beaucoup de districts cultivés et bien peuplés. Parmi les lieux qui m'ont été énumérés comme situés dans ces contrées figurent principalement les villes de Tourbet-i-Djami et de Ghoriân. Au nord-est de cette route on remarque un district si montueux, qu'il se nomme le *kohistan* ou *pays de montagnes*, qui fait partie des montagnes de Hazara ou s'y réunit.

La vaste vallée dont on vient de parler renferme une portion considérable de la province connue sous le nom de *Kourdistan*, parce qu'elle est habitée par des colonies kourdes. Les grands villages de Djohdjerm, de Soffinbad et beaucoup d'autres sont situés entre les montagnes qui bordent le Kourdistan au sud-ouest et la chaîne de Djaggataï.

Cette vallée commence au-delà de Schirwân, dans le cœur de la principale chaîne de l'Elbourz, qui la sépare, ainsi que le plateau du Khorasan, du désert et de la steppe de Karizm.

Cette chaîne contient plusieurs districts habités, dont le principal est Deregus avec la ville de ce nom et Kalaat, célèbre forteresse favorite de Nadir-Schah ; les autres ne sont que des dépendances de Tchinnarân, de Kabouchân et de Boudjnourd.

Il est remarquable que toutes les tribus errantes qui entourent le Khorasan sont pillardes et sanguinaires. Au nord nous trouvons les Gocklans, les Yamouts et les Tuckehs qui occupent les contrées derrière l'Elbourz et la steppe de Kharizm, se précipitent de leurs déserts sur les campagnes des environs, pillant les villages et les caravanes, commettant toutes sortes d'atroces injures, tuant sur la place les vieillards et les gens sans défense, et emmenant en esclavage tous ceux qui sont propres au travail. A l'est, les Timouris, les Hazarehs, les Firouzcouhis et les Djemschidis commettent les mêmes ravages, disposant de leurs captifs avec les marchands qui fréquentent les marchés d'esclaves de Khirah et de Bokhara. Au sud et à l'est on trouve les féroces Beloutchis qui non-seulement dévastent et massacrent, mais vendent aussi leurs captifs. Les Afghans eux-mêmes, qui ne sont pas naturellement cruels, prennent dans ce funeste voisinage un caractère farouche, et au crime du vol et du pillage joignent celui du meurtre. Cette invariable férocité qui caractérise tous les Turcomans qui entourent le Khorasan pourrait s'expliquer par l'état de déchirement continuel où cette vaste province a de tout temps été tenue par les grandes monarchies qui se la disputaient, s'il n'y avait pas ici une cause religieuse. Les Turcomans et la plupart des tribus errantes de ces régions sont *sounis* et les Persans *schiahs* : or, on sait quelle mortelle haine existe entre ces deux grandes sectes mahométanes. Les premiers sont dès le berceau accoutumés à regarder les derniers comme des incroyants; répandre leur sang est non-seulement légitime, mais c'est un acte méritoire, et ils se livrent réellement à une guerre religieuse contre les *Kizilbachis*, comme ils nomment les Persans, et commettent toute espèce d'atrocités dans la croyance qu'ils sont ainsi agréables à Dieu, et la pensée que ces hostilités tournent à leur avantage n'atténue pas leur zèle.

Ces habitudes de sang et de mépris de la vie d'autrui passent dans leur intérieur, et la moindre peccadille pousse un Turcoman à mettre sa femme, son enfant ou son serviteur à mort. Les guerres de tribu à tribu sont aussi extrêmement féroces; et l'avarice l'emportant sur le zèle religieux, ils en sont arrivés à l'action impie de vendre les prisonniers de leur croyance.

La tribu des Tuckehs est nombreuse et puissante; elle se compose de quarante mille familles au moins. Ils parcourent le pays situé entre le lit d'une petite rivière nommé *le Dchunder*, un des affluents de l'Attruck à l'ouest, et le district de Serrouks, et on les trouve par tout le désert, jusqu'à Khivah. C'est une race perfide et sans foi, qui ne laisse jamais échapper l'occasion de piller, même des amis.

Les Gocklans formoient autrefois une tribu aussi puissante que celle des Tuckehs, et ils ont continué d'être de mœurs aussi mauvaises; mais leur pouvoir a été brisé par une série d'événements contraires, et ils ne se montent plus qu'à dix mille familles environ. La contrée que cette tribu habite s'étend du Dchunder à l'est à la rivière de Kourmoulou à l'ouest, du pied des montagnes jusqu'à l'Attruck, et sur sa rive opposée aussi loin qu'ils trouvent des pâturages; mais ils n'osent s'aventurer au-delà dans le désert de sable.

La tribu des Yamouts, qui est toujours en guerre avec les Tuckehs et les Gocklans, se divise en deux parties, dont l'une occupe le pays autour de la baie de Balcan jusqu'à Khivah, comprenant les bords de la mer Caspienne, et l'autre vit dans les environs d'Astrabad, ayant pour limites à l'est le Kourmouleu, à l'ouest la mer Caspienne, et au nord, l'Attruck. Les deux divisions de cette tribu peuvent former vingt-cinq mille familles.

Les coutumes et les mœurs des habitants de ces tribus sont toutes semblables; ils vivent dans des maisons portatives, et changent d'habitation quand les pâturages s'épuisent; ils restent rarement à la même place plus de cinq ou six jours; ils campent en société de trente à cent, et quelquefois deux cents familles, chaque société ayant son rich-sefid (*barbe blanche*) auquel on rend de grands respects. Son avis est entendu dans toutes les questions d'intérêt de la communauté, et il arrange les petits différends; mais point de gouverneurs, de nobles, de chefs puissants parmi eux. Tout homme qui montrerait l'ambition de le devenir serait détruit. Ainsi, bien que le sentiment de l'intérêt les pousse à se réunir pour piller, l'organisation même de leur société rend impossible toute association d'une nature formidable, et c'est à cette désunion que la Perse est redevable de la sécurité relative dont elle jouit. Il y a quinze années cependant que le roi de Perse a appris à ses dépens que des associations n'étaient pas tout-à-fait impraticables. Un personnage se montra à cette époque dans le Tourkistan : son nom était Niazknuli, et il était né à Tchardjou, dans le Mawenannahr; mais bientôt il fut connu par les noms de *Kodjak-Kachgary* (le prophète de Kachgar) ou de Ichân (l'homme). Il était originairement un simple moullah sans réputation; mais il voyagea dans l'Inde où les religieux mendiants lui apprirent quelques expériences de magie naturelle, et quelques tours de passe-passe, après quoi il traversa la Perse, et, la voyant si faible, conçut le projet d'en devenir maître. Dans cette pensée, il se rendit chez les Turcomans, et pratiqua au milieu d'eux ses déceptions avec tant de succès, que ces peuples ignorants le regardèrent bientôt comme un personnage saint et inspiré; pressés autour de lui, ils le suivaient partout, et lui obéissaient en toutes choses. Alors il eut l'ambition de s'emparer du royaume de Perse et de Bokhara, et se mit à piller et à ravager avec ses disciples les frontières du Khorasan : on envoya des forces contre lui, et il les défit à plusieurs reprises; il était en bon chemin de conduire ses Turcomans à Téhéran même, quand un jour, dans un accès extravagant d'enthousiasme ou de frénésie, il se précipita l'épée à la main, et presque seul, sur les toffentchis qui lui percèrent le cœur d'une balle avant qu'il les eût atteints. C'est ainsi qu'il termina sa carrière, et délivra le roi de sérieuses inquiétudes.

On a vu, d'après ce qui précède, que le gouverne-

ment des Turcomans tient beaucoup du régime patriarcal, quoique les tirs (1) ou subdivisions en familles séparées soient très nombreuses et très restreintes, et n'admettent, je le crois, aucune intervention étrangère ou aucune prétention à la supériorité de l'une sur l'autre.

Cet esprit d'égalité et de simplicité prévaut dans les moindres circonstances de la vie; il y a peu de distinction de rang, et même la déférence que les autres nations de l'Orient ont pour la vieillesse et la parenté est ici peu observée; grands et petits, tous entrent dans une tente en prononçant les paroles de paix, et s'asseyant sans aucune étiquette.

Les Turcomans se piquent d'hospitalité. Dans quelques lieux ce devoir est accompli aussi généreusement que loyalement; mais dans les tribus dont les mœurs ont été corrompues par des habitudes de rapine, il est rarement prudent de se fier aux plus énergiques protestations. Quand un étranger, qui n'est pas un ennemi déclaré, entre dans un campement, il est d'abord salué par les habitants de la première tente près de laquelle il approche; ils sortent, saisissent les rênes de son cheval, et insistent pour qu'il descende et devienne leur hôte; quand bien même la tente ne renfermerait qu'une femme, elle donnera le *salam, aleïkoum* et voudra absolument lui faire les honneurs. S'il refuse ou cherche à s'excuser et va à une autre tente, cette action est regardée comme un grave affront; l'insulte, et quelquefois davantage, en est la conséquence: « Quoi! s'écriera la personne ainsi offensée, suppose-t-il que je n'ai pas assez de pain et de viande à lui en offrir, pour quitter ma maison et chercher celle d'un autre? L'abri de ma maison n'était-il pas suffisant pour sa tête aussi bien que la tente d'un tel? » Partout où il va, il est salué de paroles de paix. On lui présente le callioun, et on lui sert la nourriture habituelle, le pain, le lait caillé, le lait de beurre et le fromage. Il n'y a alors pour lui à redouter aucune agression, soit de la part de son hôte, soit de la part de tout le campement; on ne lui enlèverait pas la moindre chose, et il est sûr d'avoir un guide qui le conduira en sûreté jusqu'aux limites du prochain campement. On m'a assuré que de cette manière tout voyageur, pourvu qu'il ne soit pas en hostilité avec les tribus, peut traverser tout le pays entre Hérat et Bokhara, Hasarah, Morghab-Bal, et en général la plupart des terres qu'occupent les Turcomans; mais les trois tribus dont je parle spécialement, et la plupart de celles qui bordent immédiatement le Khorasan, sont si exclusivement et si généralement adonnées au pillage, que tous les gens qui pouvaient être le mieux informés me déclarèrent que s'aventurer parmi elles dans une telle confiance serait le comble de la témérité. En résumé, je crois qu'il n'y a qu'un musulman et un souni qui puisse en agir ainsi avec sécurité dans quelque tribu que ce soit.

L'argent a peu cours parmi eux, les ventes et les achats se faisant par échanges en moutons, chameaux, chevaux, etc. Ils n'entassent pas l'argent, et leurs richesses consistent en chameaux, en juments poulinières et en chevaux, en armes de prix, enfin en parures et en habillements de femmes.

Les femmes des Turcomans ne sont pas closes ou cachées comme la plupart de celles des mahométans; elles ne portent pas même de voile. La seule chose qui y ressemble est un rideau de soie ou de coton qu'elles s'attachent autour du visage, de façon à couvrir tout ce qui est au-dessous du nez, et qui leur tombe sur le sein. Elles ne se lèvent ni ne quittent la tente quand un étranger entre; mais elles continuent d'un air fort indifférent le travail auquel elles étaient occupées. Elles sont réellement plutôt familières avec les étrangers, et passent pour être très disposées à les regarder d'un œil favorable. On dit en effet qu'elles feignent quelquefois des avances pour amener l'étranger qui n'est point sur ses gardes à prendre des libertés déplacées. Aussitôt l'alarme est donnée, les hommes entrent à la hâte, et après avoir convaincu le malheureux d'une infraction aux lois de l'hospitalité, ils le condamnent sans plus de forme à la mort ou à la captivité, et s'emparent de tout ce qu'il avait en sa possession.

La coiffure de ces femmes est assez singulière. La plupart d'entre elles ont un bonnet élevé avec une forme large qui ressemble à un schako; ce bonnet est fiché sur le derrière de la tête, et l'on jette par dessus un mouchoir de soie d'une couleur très éclatante qui couvre le haut de cette coiffure, et tombe de chaque côté comme un voile rejeté en arrière. Le devant du bonnet est couvert d'ornements d'argent ou d'or de toutes les formes; ce sont très souvent des monnaies d'or, des mohrs ou des tomans, enfilés en rang, avec des clochettes d'argent ou des boutons et des chaînes qui y sont suspendues; des cœurs et d'autres figures de fantaisie avec des pierres qui y sont enchâssées tout ensemble, qui donnent plutôt l'idée de somptueux harnachements pour un cheval que des ornements d'une femme. Les carcasses de ces monstrueux bonnets sont faites de légers morceaux de bois ou de roseaux fendus couverts d'étoffe; et quand elles ne les portent pas, elles s'enveloppent la tête d'une étoffe à laquelle elles donnent la même forme, et sur laquelle elles jettent une seconde étoffe comme un voile. Cette espèce de rideau dont j'ai parlé leur couvre la bouche, et elles portent des pendants d'oreilles. Leur longue chevelure est partagée et tressée en quatre nattes, deux de chaque côté, et qui leur tombent derrière et devant les épaules. Elles sont chargées d'une profusion d'ornements d'or, de cornalines, d'agates et d'autres pierres précieuses, selon les moyens et la qualité de celle qui les porte. Le reste de leurs habillements se compose d'une longue robe ou chemise à manches, qui couvre le corps jusqu'aux pieds, et est ouverte au milieu de la poitrine; mais des boutons ou d'autres liens l'attachent au cou. Ce vêtement est d'étoffe de soie ou de coton rouge, bleue, verte, rayée de jaune ou de rouge, bariolée, ou de différentes couleurs; sous cette robe est le zir-djameh ou pantalon de soie ou de coton également, et quelques femmes portent un court *pirahn*, ou chemise de la même étoffe. C'est, je crois, tout; mais dans la saison froide, elles portent de plus des *djoubbas* ou des habillements comme ceux des hommes, d'étoffe rayée de soie et coton. Leurs pantoufles sont comme celles des Persanes.

Le costume des hommes varie suivant leur rang. Ceux de la plus pauvre classe n'ont qu'un court djoubba de laine ou une chemise et des pantalons de laine. D'autres portent un long manteau de laine brune; quelques-uns conservent le costume national turcoman ou usbeck, qui se compose de plusieurs robes ou djoubbas qui descendent un peu au-dessous du genou, et qu'un ceinturon assujétit autour de la taille. Leur chemise et leurs pantalons sont de coton ou de soie. L'étoffe dont ces djoubbas sont faits est un mélange de soie et de coton, rayé bleu, pourpre, rouge et vert; les gens les plus riches, surtout chez les Gocklans et les Yamouts, ont pour la plupart adopté le costume persan; mais les Tuckehs tiennent plus à leurs costumes, et ils portent souvent, sur leurs vêtements de dessous, des djoubbas de poil de chameau. La coiffure des hommes varie: tantôt ce sont des bonnets de peaux de mouton rouges, noires ou grises, coniques ou à formes larges; tantôt c'est le bonnet persan et le bonnet de coton piqué que portent les Kourdes. Ils chaussent les pantoufles ordinaires des Persans, le socque de cuir des Kourdes, et se roulent autour des jambes des bandes d'étoffe en guise de bas ou de bottes. La tribu de Tuckeh porte des bottes de façon usbeck.

Le caractère de figure de ces tribus varie considérablement; mais il y a encore beaucoup de différence individuelle dans chaque tribu. Les Tuckehs ont beaucoup de la physionomie tartare, les Gocklans aussi

(1) Le mot *tir* signifie originairement *flèche*. A. M.

portent dans leurs traits des traces de la même origine; mais elles sont plus saillantes encore dans les femmes que dans les hommes. Les vieilles femmes surtout sont effrayantes, et représenteraient admirablement les sorcières de Macbeth. La mère du Khan, qui sortit pour me recevoir, si elle eût été en Ecosse il y a quelques années, avec sa chevelure blanche sur son visage d'un jaune qui n'était point de ce monde, elle aurait certainement été brûlée ou noyée comme sorcière, et le même sort la menacerait encore dans l'Inde. Cependant j'ai remarqué de jeunes femmes très belles, aux yeux noirs pénétrants, au teint vigoureux de la santé et à l'air intelligent et doux. Certes il n'était pas facile de se persuader que les vieilles décrépites qui étaient à côté d'elles furent autrefois fraîches et fleuries comme elles. Les enfants aussi avaient meilleure mine que leur mère, et beaucoup d'entre eux étaient très beaux. Les Yamouts ont beaucoup moins de la figure tartare que les deux autres tribus. Leur teint est en général plus clair et plus pâle que celui des Persans, et la plupart ont des yeux si bleus, que je les prenais pour des Russes, d'autant plus qu'ils leur ressemblent aussi par une certaine irrégularité de traits.

Les armes ordinaires à ces tribus sont la lance et le sabre; la lance a huit ou dix pieds de long, le sabre a toujours la forme recourbée. Ils portent aussi dans leur ceinturon un poignard. Les armes à feu sont peu en usage parmi eux. Les Tuckehs en ont quelques-unes, qu'ils ont prises aux voyageurs ou qu'ils se sont procurées des Russes par la voie de Bokhara. Les Gocklans et les Yamouts se servent d'arcs et de flèches; mais on remarque qu'ils ne s'en servent pas aussi habilement que leurs ancêtres. On m'a raconté d'un vieux guerrier gocklan que, monté sur son cheval et en possession de ses flèches, il les lançait si rapidement et avec tant de précision qu'il ne craignait pas une douzaine d'assaillants. Ils ont perdu cette habileté depuis qu'un Khan, qui les vainquit, leur imposa le fusil à mèche.

Tous les hommes de ces tribus sont d'excellents écuyers, et possèdent une race de chevaux dont la bonté est célèbre par toute l'Asie; ils ressemblent beaucoup aux chevaux anglais, et sont d'une patience et d'une force incroyables. Dans une expédition de pillage, un cheval turcoman portera son cavalier et ses provisions de sept ou huit jours, à raison de vingt ou trente farsangs (quatre-vingts ou cent milles) par jour. Après les chevaux, la plus précieuse propriété des Turcomans, ce sont les chameaux. Ils en ont une espèce particulière qui est d'une patience rare, docile et forte. Ce chameau acquiert une très forte taille; il est bas en proportion de sa grosseur et a des jambes courtes et osseuses; une grande quantité de poils touffus lui couvre le cou, les épaules, les hanches et le dessus de la tête. Sa couleur est un gris léger qui varie jusqu'à une teinte brune plus ou moins foncée.

Pour garder et protéger leurs troupeaux, les Turcomans ont une race de chiens très grands et très farouches. Sans des gardiens aussi vigilants, il serait en effet impossible, au milieu de ces nations de voleurs, de conserver intacte une seule nuit la propriété commune ou particulière. Grâce à ces chiens, il est presque impossible à un voleur d'emporter quoi que ce soit sans que l'alarme se répande. Ils ont aussi de bons chiens d'arrêt et des lévriers très rapides pour chasser l'antilope et le lièvre.

Quand ils méditent une excursion (un *tchappou*, suivant leur expression), ils se réunissent en détachements plus ou moins considérables, selon le plus ou moins de difficultés qui les sépare de l'objet qu'ils convoitent, et prennent un chef dont la conduite courageuse leur a donné de la confiance et dont l'autorité devient absolue. Alors prenant du pain pour eux et de l'orge pour leurs chevaux, assez pour fournir pendant sept ou huit jours une maigre ration, ils sortent de leurs repaires et vont dans le désert, où ils se tiennent quelquefois à plus de deux cents milles de tout lieu habité, et se précipitent avec une étonnante célérité vers le point qu'ils veulent attaquer; c'est le voisinage de Schabroud, de Sebzawer, de Nischapore et même des pays plus éloignés. Ils restent en embuscade aux portes du village, attendant l'aube dans un silence complet, et quand elle paraît et que les habitants sortent pour le travail des champs ou pour aller paître leurs troupeaux, ils s'élancent de leurs embûches, prennent tous ceux qu'ils peuvent, massacrent tous ceux qui résistent, pillent à la hâte le village et attachent leur butin sur les bêtes de somme qu'ils ont pu se procurer, et se retirent à la hâte avant que l'alarme ne soit dans les environs. Si leur objet est une caravane, ils tombent dessus du fond d'une embuscade aussi, et commencent par lier les mains à tous les prisonniers dont ils peuvent s'emparer. Alors vient l'œuvre de rapine et de sang quelquefois. Les vieillards et les gens impropres au travail sont massacrés; les animaux qui leur semblent inutiles dans leur retraite sont mis hors de service ou taillés en pièces; ils chargent toutes les marchandises qui leur paraissent valoir la peine du transport, et ils retournent rapidement vers leurs retraites, d'où, une fois arrivés, ils envoient leurs prisonniers aux marchés d'esclaves de Khivah ou Khyvab, ou de Bokhara.

Il est d'usage chez les Turcomans qu'un homme achète sa femme moyennant un certain nombre de chameaux, de moutons ou de bétail. Les femmes sont utiles autant que les serviteurs; car non-seulement elles veillent aux affaires du ménage, mais elles fabriquent les objets que la famille vend, les hommes donnant peu d'attention à autre chose qu'au grand bétail ou à leurs expéditions de pillage. Il est assez singulier que, dans ces marchés, une veuve qui a été quelques années en ménage a plus de prix qu'une jeune fille. Cinq chameaux est le prix ordinaire d'une jeune fille; on en donne souvent de cinquante à cent pour une femme qui a été mariée et est encore jeune. L'énorme différence de prix s'explique par l'habileté de ménagère que doit avoir acquise la veuve dans son premier mariage. Cette circonstance doit faire supposer que la polygamie est plus commune chez les Turcomans que dans les autres contrées de l'Orient. Ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes sont très prolifiques, et qu'il sortait de chaque campement des enfants en *fourmilières*, comme disaient mes domestiques stupéfaits; tous enfants robustes, sains, hardis et toujours presque nus.

Quand un Turcoman meurt, ils lèvent le corps à l'endroit même où il a rendu le dernier soupir, ou aussi près que possible; et sur cette place ils élèvent une petite éminence de terre, en creusant une tranchée circulaire de deux ou trois pieds de large dont ils rejettent la terre dans le centre; et dans cette terre, ils plantent un arbre ou un poteau pour marquer le lieu de la sépulture. La plaine est semée, et quelquefois assez abondamment, de ces vestiges de morts. Le corps est porté plus loin dans la plaine pour être enterré.

Les maisons portatives des Turcomans sont curieuses. Le châssis est construit avec du bois léger disposé en lattes d'environ un pouce de large sur trois quarts de pouce d'épaisseur, qui se croisent en diagonales, mais à angles droits séparés par un vide d'un pied, et fichées à chaque point où elles se croisent avec des lanières de peau crue, de façon à être mobiles. Tout ce châssis peut ainsi être fermé ou tout-à-fait ouvert comme ce jouet d'enfants qui représente une compagnie de soldats et qui s'étend ou se resserre à volonté, de manière à former des colonnes lâches ou serrées. Un ou plusieurs panneaux de ces châssis forment le squelette des murailles; on les couvre ensuite de tapis ou *nemus*. Quand il y a des femmes dans la tente, on pratique pour leur convenance une cloison de roseaux fendus; mais les riches ont une tente particulière pour leurs appartements. Le mobilier de ces tentes ne consiste qu'en des harnais de chevaux et de chameaux, et des *djouls* ou *fais*, dans lesquels ils mettent leurs mar-

chandises, et qui sont souvent d'un joli tapis de velours. Les sabres, les fusils, les lances, les arcs et les flèches, et les autres ustensiles de la famille, sont suspendus aux lattes qui forment la muraille. Chez les Gocklans et les Yamouts, tous les instruments domestiques sont en bois; et sous ce rapport, c'est une différence remarquable avec l'économie domestique du pays haut, où tout est de métal ou de terre cuite. Sur les noirs sommets des tentes on voit fréquemment de grosses masses blanches de lait caillé, mis là pour sécher et faire des provisions. Cette matière, broyée et mêlée à l'eau, forme une agréable boisson acidulée; et c'est, je crois, la base de ce breuvage enivrant que l'on nomme *kimmis*.

Ces simples maisons des Turcomans forment chacune précisément la charge d'un chameau. Il y en a de plus pauvres dont le châssis n'est que de roseaux fendus. Le campement est en général carré, laissant un espace, ou il forme une rue large, les maisons étant rangées de chaque côté, et les portes les unes vis-à-vis des autres; on y voit toujours les groupes les plus pittoresques occupés de divers soins domestiques ou fumant leurs modestes caillouns de bois. Les campements considérables sont souvent entourés d'une palissade de roseaux qui sert à garantir les troupeaux de tout larcin.

Départ de Téhéran. La secte des Ali-allahis. Rumis. Lasdjird. Simnoun. Douletabad. Fontaine miraculeuse. Damghân. Dih-Moulla. Schahroud.

Pendant mon séjour à Téhéran, je fis les préparatifs de mon voyage; je pris les habits du pays, et me décidai à me donner pour marchand, car nul des habitants n'aurait voulu croire que je voyageais par pure curiosité; je me procurai quelques ballots de marchandises convenables aux marchés des villes que j'allais visiter. Je me munis aussi d'une petite pharmacie, non-seulement pour ma suite, mais pour les pays que je devais traverser, car la profession de médecin, que l'on attribue toujours aux Européens, les a souvent entourés de respect au milieu des situations les plus difficiles. Comme je n'étais pas très familier avec la langue du pays, je m'adjoignis Mirza-Abdoul-Rezak, jeune Persan lettré, qui savait l'arabe et le turc assez pour me tirer d'affaire partout où on le parlerait.

Outre le Mirza, j'avais cinq domestiques, un chrétien, un noir, qui me servait fidèlement depuis son enfance, un *djiloudar* (valet d'écurie) persan, un cuisinier et un autre domestique, nommé Seyd-Ali, qui faisait tout ce qu'on lui ordonnait, et qui me fut le plus utile de tous mes domestiques persans. Nous étions armés d'une manière respectable, assez pour écarter tout détachement de pillards et rendre inutile de notre part un effort de courage, car les bandits, à moins qu'ils ne soient en nombre très supérieur, n'attaquent pas volontiers les voyageurs qui ont une apparence imposante. La route de Téhéran à Schabroud étant sûre comparativement aux autres, nous ne jugeâmes pas qu'il fût nécessaire d'attendre le lent mouvement d'une caravane; ayant donc loué des bêtes de charge à Seranoun, nous quittâmes Téhéran le 19 décembre, nous dirigeant vers Meched.

Notre première halte fut à Kebout-Goumbed, petit village en ruines qui est, dit-on, à six farsangs de Téhéran, et que les dévots qui viennent à Meched remplissent continuellement. Notre route était au nord du lieu où fut Rhey ou Rhages, entre une avance de l'Elbourz et une montagne nommée *Kerna Khaneh Yezid*, parce que, dit la tradition, cette montagne était une des stations d'où, aux jours de gloire de Rhey, retentissait périodiquement le cor du roi. De là, nous longeâmes une partie de l'Elbourz, ayant sur notre droite une plaine qui se termine dans le désert salé.

Le village de Kebout-Goumbed est principalement habité par une singulière secte de mahométans, nommée *Ali-allahis*. Ces fanatiques reconnaissent le Tout-Puissant en personne dans Ali, le gendre du prophète; et l'origine de cette étrange croyance se rapporte à une légende non moins extraordinaire et fantastique.

Le 20, nous fîmes six farsangs de plus dans la même direction, tendant un peu vers le sud-est, pour nous rendre au village d'Eiwani-Key : sur notre gauche était la chaîne de l'Elbourz, et à notre droite s'étendait la plaine de Veromôn, fertile autrefois à devenir proverbe, aujourd'hui presque stérile. Le village d'Eiwani-Key ne renferme pas plus de cent maisons délabrées; mais il a de grandes et riches dépendances, et les habitants vivent confortablement dans leur intérieur. Pendant notre marche vers ce lieu, nous avions remarqué sur la plaine, à notre droite, plusieurs monticules qui ressemblaient à des ruines de forts, et que la tradition attribue, nous dit-on, aux Ghèbres, et par conséquent à une époque antérieure à la conquête de la Perse par les mahométans. Nous en pûmes à loisir examiner un dans le village d'Eiwani-Key.

Le 22, nous nous arrêtâmes au caravansera de Dih-Nimek; mais je fus obligé de le quitter bien vite, car un jeune homme ayant traité comme un conte ma qualité de Hadji, et ayant persuadé aux habitants que nous étions des espions russes venus pour donner un *mauvais nom* au village, ils lâchèrent sur nous une troupe de grands chiens farouches qui faillirent nous mettre en lambeaux.

Nous passâmes aussi auprès du fort de Heralou, qui a au moins soixante pieds de haut, et est couronné de bâtiments d'une manière si pittoresque que je fus tenté d'en prendre une esquisse. Ce fort appartient à un groupe de villages dépendants du gouvernement de Semnoun. Tous les villages en ce pays sont réunis en groupes sur le bord des rivières qui descendent des montagnes, éloignées de cinq ou six milles au plus. Chaque village a sa forteresse, et tous sont entourés de jardins nombreux et fertiles. Le désert salé qui borde ce district au sud prend ici une vaste étendue : les premières montagnes qui varient sa surface plate sont, au moins, à cinquante milles de l'Elbourz au sud, et au-delà le désert s'étend jusqu'aux districts do Tebbes et de Yezd.

Le caravansera de Dih-Nimek, que fit bâtir dans un lieu ravagé Chah-Abbas, est dans un bon état d'entretien, et nous y trouvâmes sinon bonne chère, du moins commode logement. La seule chose que l'on put se procurer en fait de nourriture était un peu de viande préparée en automne pour durer tout l'hiver en ne l'accommodant qu'à demi, et dont l'aspect et l'odeur n'étaient nullement recommandables. Nous fumes tenus éveillés toute la nuit par de bruyants muletiers qui chantèrent de tous leurs poumons jusqu'à ce que vînt l'heure de partir dès le matin. Le district de Dih-Nimek a reçu son nom de l'abondance de sel que l'on y remarque.

Le 20 nous nous dirigeâmes vers Lasdjird en faisant vingt-cinq milles, principalement à l'est, sur une plaine de gravier aride, mais au bout de quelques milles la direction ayant tourné un peu au nord, nous passâmes dans d'étroits ravins creusés par les torrents d'hiver qui tombent quelquefois de cent pieds de hauteur. Une tour ruinée, bâtie sur la sommet d'un de ces précipices, me fut désignée par le nom de *Goumbez-i-douzd*, comme étant le repaire d'une bande insigne de voleurs qui avaient longtemps dévasté la route. Un autre monument de cette nature est devenu plus célèbre comme étant le tombeau d'un *châtir* (coureur), qui a été bâtie, suivant la tradition, dans la circonstance suivante.

Lors d'un des voyages que Schah-Abbas-le-Grand fit en Khorasan, il fut arrêté au bord de cette ravine par l'absence d'un pont, et pendant qu'il attendait qu'on lui préparât quelque moyen de traverser, le roi, frappé du peu de largeur du ravin, voulut qu'un de ses plus actifs châtirs le franchît d'un saut. L'homme obéit, et à l'admiration du monarque il réussit. Alors Schah-Abbas voulut qu'il sautât encore, et le

châtir réussit une seconde fois. « Cet homme doit être riche, dit alors le roi ; je suis sûr qu'il a de l'or sur lui, tant il saute bien. (C'est une allusion à un dicton du pays, qui porte qu'une bourse remplie d'argent bien gagné rend son possesseur plus agile et plus actif que l'homme qui n'épargne rien.) Voyons, ajouta Schah-Abbas, voyons ce qu'il a. » L'homme fut sur-le-champ dépouillé et l'on trouva dans sa ceinture une somme considérable en or et en bijoux, présents qu'il avait reçus du roi et qu'on lui représenta. « A présent, lui dit il, essaie de sauter encore ! » Le pauvre diable le fit, mais défaillant, il tomba dans le précipice et y fut tué. Alors le roi ordonna que l'on bâtît un pont avec l'argent du châtir, et que la tour, dont on voit les ruines encore, fût élevée à sa mémoire.

Les montagnes au nord de notre route qui forment un rideau devant la chaîne plus élevée de l'Elbourz ont un aspect tout particulier. Leurs parties basses sont de différentes teintes, brunes, rouges, jaunes, grises, blanches, et elles s'élèvent en sommets très escarpés, et où les couleurs des rochers se combinent de la manière la plus fantastique ; derrière apparaissent de temps à autre les cimes neigeuses de l'Elbourz. Toute notre marche de ce jour ainsi que celles des jours précédents avaient eu lieu par un pays totalement désert, et qui ne peut guère être autrement par l'effet de la rareté de l'eau fraîche.

Le village de Lasdjird, bien que pauvre en lui-même, est situé dans un riche bassin de terres cultivées, entouré de montagnes, excepté à l'est où il s'ouvre sur la plaine de Semnoun. A ce village est attaché un fort de terre qui est le plus complet que j'eusse encore vu. Il est d'une forme circulaire qui rappelle tout-à-fait celle d'un tonneau, car la base de cette masse n'est guère plus large que le sommet. Sa hauteur peut être de soixante à soixante-dix pieds, dont les quarante pieds inférieurs sont de terre solide. Au-dessus de ce point sont deux étages distincts, dont les portes et les fenêtres, avec leurs balcons de bois rude implantés tout à l'entour dans l'épaisseur du mur, font l'effet des cercles d'un tonneau. Cette masse solide et circulaire, s'élevant sur la plaine et vue à distance, est d'un aspect très singulier et très frappant.

Pendant que je prenais une vue de ce lieu, je fus longtemps interrompu par la curiosité des voyageurs qui se pressaient autour de moi pour voir ce que je faisais. Parmi les spectateurs, il y en avait plusieurs qui appartenaient à une caravane qui arrivait de Bokhara par la voie de Meched. En réponse à mes questions sur l'état de la route, ils m'apprirent que, bien qu'ils eussent échappé, le danger était grand sur plusieurs points. Ils ajoutèrent quelques récits effrayants de la cruauté et de la rapacité des Turcomans qui infestent le chemin, et il était clair, d'après les informations précises qu'ils donnaient, aussi bien que par le résultat de l'opinion générale en ce point, qu'il serait très imprudent de tenter de traverser les périlleuses parties du désert sans la protection d'une caravane.

Le 24 au matin nous étions sur pied de bonne heure, afin de pouvoir atteindre à temps Semnoun, à environ vingt milles. Notre chemin traversa pendant dix milles une plaine assez cultivée jusqu'à Sourkh-Kallah, autre fort de terre avec plusieurs villages qui en dépendent. A ce point, la contrée devient aride et descend graduellement vers Semnoun. Bientôt du haut d'une éminence nous aperçûmes la ville dans un fond, et elle nous semblait d'une apparence imposante, entourée de nombreux jardins, d'enclos, et de quelque culture ; mais à mesure que nous approchions, le semblant de prospérité allait s'évanouissant, et nous nous trouvâmes enfin dans un long défilé de ruines complètes, de faubourgs abandonnés, de murailles de jardins tombantes, et dans une exécrable route. Ces décombres cachent la ville au voyageur jusqu'à ce qu'il soit tout à-fait arrivé aux portes ; alors il y entre par un misérable bazar qui a quelques cents pas, et est composé de rares boutiques occupées seulement par les professions les plus communes et les plus nécessaires. On peut avoir une idée de ce bazar en apprenant qu'il ne contient pas une boutique de boucher en règle, tellement que je ne pus pas me procurer un morceau de viande dans la ville pendant le premier séjour : il n'y avait pas non plus un sellier pour réparer ma selle qui était cassée. Tout respirait la pauvreté et l'oppression ; la population peut s'élever de trois à quatre mille habitants, et ce sont la plupart des cultivateurs ou des marchands qui fournissent à leurs plus indispensables besoins.

La ville de Semnoun est d'une antiquité considérable : on voit dans une mosquée de pauvre apparence une inscription en tuiles vernies qui rapporte qu'elle a été bâtie par Schahrouz, fils de Timour-le-Grand, en l'an 880 de l'hégire, mais les bains qui en sont proches portent la date de 556. On remarque aussi un vieux minaret bâti de briques, curieusement orné à l'extérieur, et qui a tous les caractères de l'âge.

Autour des murailles, il y a des jardins bien tenus et des vergers qui produisent d'excellents fruits, et à en juger par ce que nous vîmes, le climat doit être modéré, car les feuilles, bien que saisies par la gelée, étaient encore attachées aux arbres et vertes en partie. A Dih-Nimek et à Lasdjird, le thermomètre se tenait le matin à 31° et 32° ; à Semnoun, le 26 au matin, il monta à 38°, et pendant le jour il se tint à 42°.

On nous dit qu'il y avait dans les montagnes près de Semnoun un village nommé *Chammirzadeh*, parce que l'on regarde ses habitants comme descendus d'une colonie de Syriens (1). Comment ont-ils été ainsi transplantés ? C'est ce que la tradition ne dit pas. Quelle qu'ait été la prospérité de ce pays autrefois, il ne reste actuellement que peu de traces. On n'y trouve plus que les symptômes de la misère et de l'insécurité. Chaque village ou bourg a ses murailles et son lieu fortifié, et la culture est limitée au voisinage des groupes qu'ils forment pour se protéger mutuellement. A mesure que nous nous éloignions de Lasdjird, avançant vers Sourkh-Kallah, nous remarquions des tours de terre hautes de quinze à seize pieds, éparses comme des guérites dans les champs, et nous apprîmes que c'était une précaution très nécessaire que l'on prenait contre le cruel ennemi qui attaquait de temps en temps la contrée. Nous étions alors dans les cantons que les Turcomans dévastent le plus fréquemment. Les laboureurs sont obligés ici d'aller à leurs travaux le sabre à la ceinture, et de placer auprès de leur charrue leur fusil à mèche.

A la stérilité que causent ces dévastations de l'homme, se joint l'aridité qui résulte du manque d'eau, car depuis Téhéran jusqu'à Sourkh-Kallah, nous ne remarquâmes aucune trace de canaux d'irrigation.

Après beaucoup de difficultés pour nous procurer des mules et des muletiers, nous quittâmes Semnoun, et marchâmes par la plaine désolée dans laquelle elle est située, jusqu'à un ruisseau qui coule vers le désert salé ; nous le traversâmes et nous montâmes graduellement jusqu'au pied des montagnes qui s'élèvent au-delà. Alors nous tournâmes en arrière nos regards, bien étonnés de la longueur infinie de la pente de gravier que nous avions traversée. La surprenante illusion des distances est remarquable dans les plaines de la Perse, au moins autant que sur mer, et cause quelquefois une grande fatigue morale au voyageur las qui, chevauchant péniblement, voit les heures succéder aux heures sans remarquer aucun progrès sensible.

Notre marche continua de serpenter dans un ravin formé par des éminences de terre et de gravier, jusqu'aux défilés de la montagne qui forme la vallée du côté de l'est. A l'heure du soleil couchant environ, nous passâmes près d'un caravansera en ruine dans

(1) Le nom de la Syrie est *Chām*. A. M.

un fond dévasté, antouré de rochers et que l'on dit éloigné de vingt milles de Semnoun, et de là, nous ne cessâmes de monter par un très ennuyeux chemin tournant, parmi des escarpements et des précipices. Enfin, après avoir atteint une hauteur très considérable, une descente de quelques milles nous conduisit à un fort et grand caravansera où nous devions passer la nuit.

Ce caravansera est situé au milieu des montagnes inhabitées, qui étaient alors couvertes de neige, et il se trouve tellement loin de toute habitation, que nous ne pûmes rien nous procurer, hormis ce que nous avions avec nous. Un voyageur avait tiré de dessous la neige quelques racines et quelques branchages; nous en fîmes du feu qui réchauffa un peu nos membres engourdis, puis avec du thé et un peu de pain, nous nous arrangeâmes un repas assez confortable, sans y oublier le miel de Semnoun; ensuite nous nous retirâmes dans le coin où les chevaux étaient attachés, comme étant l'endroit le plus chaud, et enveloppés de nos peaux de mouton, nous nous endormîmes.

Le 28 à quatre heures du matin, on nous réveilla pour charger; mais le froid était si vif, que bien que nous sentissions l'extrême importance de se donner du mouvement, il était extrêmement difficile de faire la moindre chose sans feu et sans lumière, et nous ne pûmes nous mettre en marche qu'à six heures. Le thermomètre descendit à 11°, et encore je ne crus pas devoir l'exposer tout-à-fait à l'action du froid; mais je pense que dehors il eût atteint un degré bien plus bas. Un vent violent ajoutait à la rigueur du froid, et nous fûmes bien heureux d'avoir à marcher pendant quelques milles. Enfin le soleil levant et notre descente graduelle nous ramenèrent bientôt à un degré suffisant de chaleur. Au point du jour, nous nous trouvâmes sur le penchant d'une montagne qui domine la plaine de Damghan. De lourdes nuées pesaient dans le nord sur les crêtes sauvages de l'Elbourz, et voilaient à peu près la chaîne de montagnes qui conduit à Schahroud; mais il nous semblait que nous avions atteint un plateau d'une bien plus grande hauteur que celui que nous quittions, car les montagnes qui, du côté de Semnoun, nous paraissaient d'une élévation considérable, vues de la position où nous étions alors, n'étaient que des rochers qui s'élevaient brusquement sur la plaine. La chaîne de l'Elbourz elle-même paraissait avoir déchu de la même façon, bien que ses crêtes fussent de niveau avec celles d'où nous venions.

Une plaine doucement inclinée, couverte de neige, nous amena, après une marche de trente-deux ou trente-quatre milles, au village de Doulet-Abad, qui est le seul lieu habité que l'on trouve depuis Semnoun, dans une distance de cinquante-huit ou soixante milles. Il s'y trouve deux caravanseras dont l'un, ainsi que le village qui l'entretenait, est détruit depuis longtemps. L'autre, construit par Schah-Abbas, à environ dix milles de Doulet-Abad, est encore en activité, bien que les provisions nécessaires y soient apportées d'Amrouan, village à quatre ou cinq milles dans les terres. Notre marche de la journée avait eu lieu entre les montagnes à gauche et le désert salé à droite, dans la direction du nord-est et par un froid si vif, qu'il perçait nos plus chauds vêtements et nos peaux de mouton.

Doulet-Abad est le chef-lieu d'un groupe de villages situés au débouché d'une petite rivière qui sort des montagnes, et mieux conditionnés que tous ceux que je vis jusque-là sur la route. Chaque village a son petit fort carré, avec des tours aux angles, bâti de terre ou de briques cuites au soleil, et le tout a un air d'aisance qui fait plaisir et surprend dans un tel pays. Seulement les petites tours élevées dans les champs annoncent la crainte continuelle qu'inspirent les Turcomans aux cultivateurs. Il y a plusieurs beaux cours d'eau dans les montagnes derrière ce district, et il existe à quelque distance une fontaine dont les eaux ont cette propriété remarquable, que si elles sont polluées par le contact d'une chose impure, elle se troublent, et alors s'élève une tempête qui désolerait toute la contrée si elle n'était apaisée bien vite : mais comme il est peu de maux qui n'aient leurs remèdes correspondants, on a découvert que le sacrifice d'un mouton, avec certains rites accomplis sur le lieu, a le pouvoir de calmer la tempête et de faire tomber le vent.

Nous étions à Damghan le 29, après avoir fait depuis Doulet-Abad dix ou douze milles sur une plaine de gravier; cette ville, ou plutôt ses ruines, s'annonce au loin par deux minarets qui appartiennent à deux mosquées différentes, et sont les seuls édifices élevés du lieu. Damghan était autrefois plus importante que Semnoun, mais ayant plus souffert encore, elle est plus délabrée. Ce n'est maintenant qu'un amas de débris parmi lesquels on voit çà et là passer un individu solitaire. Il y a à peine dans le bazar une demi-douzaine de misérables boutiques où se vendent les objets de la nécessité la plus absolue. La population ne se monte certainement pas à deux mille habitants. On y voit des ruines mahométanes, mais aucun vestige de plus haute antiquité.

Tout-à-fait près des murs en dehors de la porte par laquelle nous entrâmes se trouvent dans un enclos deux monuments qui attirèrent mon attention; l'un des deux est une très curieuse tour de brique très bien ornée, et d'une architecture remarquable. Elle protège différentes tombes, dont toutefois nous ne pûmes rien savoir. Nous apprîmes que le tout est connu sous le nom de Tchehel-Dockhteran (les quarante filles) ou de Tchehel-Seran (les quarante têtes); mais nous n'apprîmes rien de l'histoire et de la date de ce monument.

Nous logeâmes dans un caravansera qui a eu de meilleurs jours, mais qui dans l'état actuel ne pouvait nous donner d'abri; et le lendemain matin nous le quittâmes pour continuer notre route à travers la plaine de gravier qui descend du pied des montagnes à notre gauche. Ces montagnes, bien qu'elles prennent un nouveau nom à chaque nouveau village, font toujours partie de la même chaîne qui est continue depuis Téhéran, et que j'ai nommée *l'Elbourz*. Le désert salé se trouvait à notre gauche à vingt milles environ des montagnes, et avait ici l'apparence d'un lac ou d'un marais; car il y avait beaucoup d'eau à sa surface. Des montagnes bleuâtres paraissaient le borner à cinquante ou soixante milles dans le sud-ouest. Un beau ruisseau qui descend d'une seule fontaine nommée *Djuchmhe-i-Ali*, sort des montagnes tout auprès de Damghan, et donna de l'eau aux villages qui en dépendent ainsi qu'aux terres en culture.

Le sol continue d'être mêlé de gravier jusqu'au village de Mihmandost, à douze ou quatorze milles de Damghan; mais ici il devient fertile : nous fîmes treize ou quatorze milles encore pour arriver à Dihmoulla, chef-lieu d'un autre groupe de villages. Nous y fûmes logés dans la maison d'un particulier, comme étant plus commode pour nous que le caravansera où il y avait foule, et les gens qui nous reçurent, bien que très curieux, se montrèrent obligeants et polis.

Nous partîmes le 31 dans la matinée pour Schahroud, où je savais qu'une caravane allant à Mechhed était sur le point de se mettre en chemin; notre premier soin en arrivant à Schahroud fut d'en demander des nouvelles, et j'appris bientôt par le djeloudar qu'elle avait déjà atteint Bedeehdt, village à environ quatre milles au-delà où il se trouve un grand caravansera, et où les cafilahs d'une certaine importance préfèrent s'arrêter à cause de la facilité qu'ils ont de faire paître leurs chameaux dans les plaines environnantes : nous fûmes désolés d'apprendre que cette caravane comptait partir le lendemain pour Meyomeid, car il fallait nous mettre en mesure de la suivre avec une précipitation extrême; nous y réussîmes pourtant, et fûmes prêts à partir le lendemain matin.

Bostam. Schahroud. Départ pour Bedecht. Discipline d'une caravane. Prière du matin. Arrivée à Meyomeid.

Le 1er janvier 1822 ne commença pas bien. Comme j'étais à ranger nos ballots et nos bagages pour notre départ du soir, le bruit se répandit qu'une caravane venait d'être attaquée et pillée par les Turcomans. Les uns disaient que cette caravane n'était composée que de cinq hommes et de vingt chameaux, d'autres la portaient à vingt hommes et à cent chameaux; ceux-ci disaient que la scène s'était passée tout-à-fait dans le voisinage, à quatre farsangs seulement du Schahroud, ceux-là la transportaient bien plus loin, au-delà de Meyomeid; enfin le gouverneur nous fit savoir qu'en effet une caravane de Toursehez, composée de trente hommes et de vingt-cinq chameaux avait été attaquée par quatre-vingts cavaliers turcomans qui avaient enlevé le tout. Des personnes qui avaient passé sur le lieu de l'événement virent les marques de la bataille, des habits déchirés, les *jhules* (couvertures) des chameaux et d'autres objets répandus çà et là; mais on ne savait pas s'il y avait eu perte d'hommes.

Toutefois cette nouvelle était faite pour nous donner à réfléchir, d'autant plus que nous apprîmes que la caravane que nous comptions accompagner était partie de Bedecht. Ce fut un terrible coup qui me frappa, car il me fallait sans doute attendre des journées et même des semaines le départ d'une autre kafilah (1), et il ne fallait pas songer à compter de traverser le désert jusqu'à Mezinoun. Non-seulement mes serviteurs, mais aussi les chameliers et les muletiers auraient refusé d'aventurer leurs bêtes de somme. Alors je ne vis d'autre parti à prendre que d'attendre à Schahroud une nouvelle caravane; à tout instant arrivaient de plus inquiétantes nouvelles sur l'état de la route que nous avions à suivre. Les Turcomans écumaient tous les chemins que nous aurions pu prendre.

Nous vîmes plusieurs personnes qui avaient été en captivité chez les Turcomans. On m'amena un homme qui venait de subir parmi eux un esclavage de trois ans. Quand il fut pris, ces brigands l'attachèrent à la rêne d'un cheval, et le traînèrent ainsi pendant huit jours sans le nourrir à peine. Le soir, ils lui liaient les pieds, et jetant sur lui en long un nemed, ils couchaient à chaque bout en travers sur ce tapis, de sorte qu'il ne pouvait bouger. Ses amis ayant ouï parler de sa captivité, qui du reste n'était pas très dure, ils réunirent pour payer sa rançon une somme qu'ils donnèrent à un marchand pour qu'il la remît aux maîtres de cet homme; par malheur le marchand fut tué en chemin. Après trois années, le captif fut conduit à Khivah pour être vendu quand un marchand appartenant à Bostam l'acheta, et l'amena à Schahroud, où il mendiait alors pour payer sa rançon. Il nous fit remarquer qu'à Khivah la plus grande partie de la population se compose de captifs persans.

Le 5 j'allai voir la ville de Bostam que l'on m'avait dit contenir quelques curieux monuments de vieille date. Cette ville est située à trois milles et demi au nord-est de Schahroud dans une vallée arrosée par une petite rivière descendue de l'Elbourz, et qui fertilise beaucoup de jardins et de terres en culture. Bostam est entouré d'une muraille munie de nombreuses tours, et qui ne renferme guère que des ruines et de petits champs: elle a un mille et demi de tour; ses habitants ne dépassent guère le nombre de trois ou quatre cents. On y voit deux mosquées bâties sous le règne et par l'ordre du sultan Mohammed-Khodabendeh, en 699 et 700 de l'hégire. La première a un dôme richement décoré de stue taillé en figures et de sentences du Koran: les portes sont très bien sculptées. Le dôme est fendu dans plusieurs parties; mais on m'a dit qu'il en était ainsi de temps immémorial, et que ces dégâts n'avaient jamais accru, ce qui ne peut être attribué, ainsi que la parfaite conservation des ornements, qu'à l'égalité du climat de ce pays. Sur la porte de cette mosquée, et sur une partie du ciel du dôme sont des inscriptions qui annoncent que cet édifice a été bâti par Sanghor-Beig-Abdoul-Roumy, de l'ordre de *Secander Thani* (Alexandre second), le roi de l'Iran et du Touran, Mohammed-Khodabendeh.

On voit attenant à la mosquée un minaret qui porte le nom de *minaret de Bayezid*, parce que, assure-t-on, si quelqu'un debout sur le balcon qui est au sommet de cet édifice lui commande de remuer au nom de Bayezid, il remuera immédiatement. Il n'y a rien là de miraculeux; le minaret étant, comme la mosquée, construit en excellentes briques, mais très légères, et quelque accident l'ayant fait pencher un peu d'un côté, quand il reçoit à son extrémité supérieure le poids d'un homme, il vibre très perceptiblement, si cet homme fait un mouvement très extraordinaire, et s'il prononce à très haute voix, soit le nom de Bayezid, soit un autre. Ce mouvement de vibration n'annonce nullement la décadence. Je ne sais pas pour quelle raison on a donné à ce minaret le nom du célèbre saint homme Soufi-Bayezid, à moins que le tombeau de cet homme ne soit près de la base du monument.

Non loin de ce minaret est le tombeau en forme d'*ymamzadeh*, de Bostam-Mirza, le fondateur de la ville; comme tous les autres ymamzadeh, c'est un bâtiment carré couronné d'un toit en éteignoir qui était autrefois couvert de tuiles vertes. Près de cet ymamzadeh est celui de Casim, contemporain de Bayezid, et grand saint comme lui.

La ville de Schahroud, bien moins importante dans l'origine que celle de Bostam, a atteint un degré de prospérité étonnant dans cette partie de l'Asie: cela tient à sa position sur la grande route qui conduit à Meched, et à ce qu'elle est au point central où se joignent les routes de Yezd, de Herat, de Tebbes, de Tourschiz, d'Astrabad et de tout le Mazendéran. Ces circonstances lui ont donné beaucoup d'importance commerciale; car bien qu'elle soit par elle-même peu commerçante, il s'y fait des affaires considérables, et elle sert d'entrepôt aux produits des contrées environnantes et lointaines. Le fort de la ville est assez important, et au-delà des murailles sont de beaux jardins bien clos et de riches cultures qui dépendent non-seulement de la ville, mais aussi de villages des environs, grands et bien peuplés. On porte la population de Schahroud de quatre à cinq mille habitants, y compris une garnison de deux mille toffentchis qu'on y tient pour protéger le district. Le thermomètre placé au grand air marquait invariablement avant le lever du soleil 25 ou 26°; à midi, au soleil, il montait à 60 ou 64°; ou quand il y avait peu ou point de soleil, à 50°, tombant graduellement dans l'après-midi à 45°, et le soir à 38°. La neige restait intacte dans les creux, dans les rues et derrière les murs où le soleil n'agissait pas assez puissamment pour la faire fondre. La glace aussi résistait tous les jours quand elle était à l'ombre.

L'élévation de Schahroud au-dessus du niveau de la mer ne doit pas être moins de trois mille trois cents pieds: les nécessités de la vie y sont très peu chères. On pourra se former une idée de ce que l'on y dépense par les détails suivants: le prix de la viande, du rix, du beurre, du lait en abondance, du pain et des œufs, n'allait pas à un réal ou 16 sous par jour. L'entretien de quatre chevaux pendant sept jours ne nous coûta que 9 réaux (environ 14 schellings), et ceci, à une époque défavorable de l'année, sans compter le profit du domestique qui n'était pas très honnête. On vendait alors le pain à raison de trente-six livres anglaises pour un réal, et cinquante livres d'orge pour la même somme. Il n'y avait que le bois à brûler qui fût cher, mais cet article est coûteux sur tous les points de la Perse.

(1) Caravane. A. M.



Je m'attendais à voir mes brigands de gardiens.

Le 7 janvier nous quittâmes Schahroud et allâmes nous établir à Bedecht dans l'espérance que la caravane réunie en ce moment à Bedecht partirait le soir même. Bedecht est un village fortifié à trois milles et demi à l'ouest de Schahroud, et ne renferme pas plus de cent maisons. Quoiqu'il ne s'y trouve point de bazar régulier, les voyageurs y sont fournis de toutes les provisions nécessaires. On loge à Bedecht dans un beau caravansera bâti par Schah-Abbas, à une portée de fusil à peu près du village, et qui peut recevoir un très grand nombre d'hommes et de bêtes.

Comme nous approchions de Khyrabad, village considérable, détruit depuis longtemps par les Turcomans et dont la route traversait les ruines, le kafilah-bâchi pria mon domestique et moi qui allions en tête, d'examiner ces ruines avec soin, car elles pouvaient fournir d'excellentes embuscades. C'est ce que nous fîmes après avoir apprêté nos armes. Les longues et hautes murailles sans toits et sans habitants, fendues par le temps en grossières colonnes, jetaient leurs noires ombres sur la terre semée de neige; tout y était tranquille cependant, et la kafilah, après avoir passé sans être inquiétée, fit une seconde halte pour donner aux traînards le temps de rejoindre.

C'était une nuit claire, glaciale, brillante d'étoiles, et le vent froid venait nous transir jusqu'aux os : nous n'osâmes cependant pas descendre de cheval avant d'avoir traversé les ruines et de nous trouver en plaine, car nous marchâmes toute la nuit par des plaines incultes, et ce n'est que le matin que nous trouvâmes un pays coupé de hauteurs et de chemins creux.

Le 12 au matin nous étions sur une hauteur que nous avions graduellement montée, et qui dominait toute la plaine que nous avions traversée depuis Ahcyaïoun, et qui s'étendait à l'infini dans l'est-nord-est; elle avait ici quarante milles de large, ayant au sud, pour limites, les montagnes de Meyomeid où nous entrions, et au nord la chaîne de l'Elbuurz.

A cet endroit on s'arrêta pour la prière du matin; mais bien que tout le monde observât exactement les formes de dévotion, ce ne pouvait être qu'étourdiment et à la hâte, comme le font ordinairement les voyageurs : un était bien plus attentif aux feux allumés pour nous réchauffer et dégourdir nos membres gelés par la nécessité de rester toute la nuit à cheval, et d'ailleurs, dans notre position inquiétante au milieu des brigands, qui aurait été capable du recueillement que demande la prière?

Ayant repris notre marche nous fûmes bientôt égayés par la vue de notre lieu de repos, Meyomeid, que nous apercevions à douze milles de distance sur le penchant d'une montagne, et où nous arrivâmes à onze heures, après avoir fait trente-six milles en treize heures et demie.

Meyomeid est un lieu de peu d'importance, qui compte de trois à quatre cents habitants. Il est défendu par un fort capable de résister aux attaques que le pays a à redouter; on y trouve aussi un beau caravansera de pierres et de briques élevé par Schah-Abbas II. Ce village est une dépendance de Schahroud.

Départ de Meyomeid. Abbassabad, colonie géorgienne. Mezinoun. Mehr. Ronainabad. Nischapore.

Nous partîmes le lendemain matin à dix heures pour entrer dans la partie la plus dangereuse du voyage. La distance qui sépare Meyomeid d'Abbassabad est de cinquante milles environ par un pays continuellement coupé de collines de sable et de gravier, couvertes d'une végétation noirâtre, avec des creux qui peuvent servir d'excellente ombuscade. A quatre milles environ de Meyomeid, nous trouvâmes le ruisseau de Djechmeh-i-Zeyder, dans le voisinage duquel il y a du bois et des pâturages, ce qui fait de ce lieu une halte très favorable aux maraudeurs pour s'y rafraîchir ou pour guetter les voyageurs. C'est en conséquence le point le plus redouté de la route. Toutefois la caravane était dans de meilleures dispositions que la veille, et tous les détachements se joignirent à trois milles du village pour se préparer à une surprise. La ligne fut alors sérieusement formée et les cavaliers mis en tête, sur les flancs et à l'arrière. Mes chevaux étant des meilleurs, deux de mes domestiques furent placés à la droite, tandis que Seyd-Ali et moi nous étions à la gauche, gravissant chaque éminence, allant fouiller chaque creux, un peu en avant du corps principal, faisant ainsi le service d'éclaireurs; service fatigant et non sans péril.

Nous eûmes plusieurs alertes, quoique aucune, en définitive, ne fût fondée. Un des gens de la caravane trouva une pique turcomane, assez récemment employée, ce qui prouvait qu'ils avaient été tout nouvellement dans ce lieu. Notre attention fut fixée par des traces plus vagues, mais qui nous engagèrent seulement à plus de précaution; et après avoir fait environ vingt-cinq milles depuis notre départ de Meyomeid, nous trouvâmes un petit caravansera bâti par Abbas II, mais que l'état troublé du pays avait fait déserter. Nous étions à trois farsangs d'Abbassabad quand nous vîmes un second caravansera tout-à-fait en ruines, près duquel il y a une source d'eau douce où Imam-Riza, en se rendant à Meched, accomplit, dit-on, le miracle de rendre la vie à un homme mort. Cet endroit éclairé par la lune était pittoresque, mais vénérable et sacré aussi comme tous les lieux occupés par des eaux.

Nous arrivâmes à Abbassabad à trois heures du matin environ, après une marche de dix-sept heures ou de quarante-cinq milles. La nuit était douce, relativement, circonstance heureuse; car nous étions obligés d'être vêtus à la légère pour avoir toute notre activité en cas de besoin.

Le village d'Abbassabad est un objet de grand intérêt pour le voyageur. Son origine fut singulière, et le sort de ses habitants est tout aussi déplorable. Sur la grande route qui lie entre elles deux capitales très fréquentées, se trouvait un vaste espace aride et désert par l'effet de la nature, toujours périlleux, souvent rendu impraticable pour les voyageurs par les attaques des féroces Turcomans du nord, de sorte que la communication était parfois totalement interrompue. Personne ne songeait à s'établir volontairement dans ces régions dangereuses et désolées; cependant un point de jonction était évidemment nécessaire, et tous les souverains du pays, faibles ou forts, en sentaient la nécessité. C'est Schah-Abbas-le-Grand qui remédia à cet inconvénient d'une façon qui caractérise parfaitement la politique du souverain. Il transplanta cent familles géorgiennes de leur riche sol natal, et les condamna à se flétrir sur les arides marais salés du Khorasan, avec aussi peu de remords que s'il eût changé le cheval qui le portait ou les habits qu'il avait sur lui.

Il pourvut cependant à leur sûreté, et même à leur subsistance, en leur faisant une position aisée, autant que pouvait le permettre la nature du pays. Il leur construisit un fort avec un beau et grand caravansera; il leur alloua un salaire fixe, et leur fournit ce qu'ils ne pouvaient se procurer par l'agriculture que l'aridité du sol et les attaques toujours imminentes leur interdisaient. Le fort est situé sur une petite colline de terre, non loin des montagnes, mais cependant elles ne le commandent point, et au-dessous du fort est bâti le caravansera qui forme en quelque sorte une cour extérieure y attenant. Un beau ruisseau d'eau douce descend du fort dans la cour du caravansera, lui fournissant aussi cette nécessité de la vie d'une manière inattaquable à tout ennemi. Le caravansera est lui-même un spacieux et solide bâtiment qui a cinquante chambres dans la cour intérieure, avec les étables et le couvert pour quelques centaines de bêtes de charge, ainsi que des niches dans l'épaisseur des murs pour leurs gardiens et les autres voyageurs. Il avait des portes solides pour le défendre de l'ennemi; mais elles ont été brûlées trois fois, et ce n'est que dans ces derniers temps qu'on les a rétablies. Toutefois le fort commande si complétement le caravansera, que nul dommage considérable ne pourrait être commis que par surprise à la distance d'un tiers de mille; on voit les ruines d'un vieux fort et d'un village détruits il y a longtemps dans les troubles du pays, et qui maintenant ne servent que de lieu d'embuscade aux voleurs qui viennent pour piller dans ces pays.

Les habitants d'Abbassabad se plaignent amèrement de leur sort, et voudraient de tout leur cœur quitter ce lieu; mais cela est extrêmement difficile, car on ne permet à personne de s'éloigner, et si quelqu'un est pris à l'essayer, il est ramené et sévèrement battu. Un des gens du lieu avec qui j'étais entré en conversation me fit un tableau très pathétique de la misère de leur position. « Jetés comme nous le sommes, disait-il, au milieu d'une solitude bornée d'un côté par l'infini du désert salé, de l'autre par des montagnes entièrement stériles, les changements de saisons passent sans que nous nous en apercevions; je ne distingue l'hiver du printemps et de l'été que par les plaintes que font entendre mes enfants et par le froid qu'il amène. Ce misérable coin de blé que vous voyez au pied de la muraille vient rarement à maturité; si les ennemis ne le détruisent pas, ce sont les amis qui s'en chargent. Nous avons près de cette montagne un seul figuier qui dans les bonnes saisons donne beaucoup de fruits; mais les Turcomans les récoltent plus souvent que nous; nous avons essayé d'en élever des rejetons dans nos jardins; mais ils ont toujours été détruits. Nous n'osons entretenir de troupeaux; chacun de nous peut avoir une ou deux chèvres et peut-être un âne. Quant à des chevaux et à des chameaux, nul de nous n'y songe, ce serait les élever pour les Turcomans. Nous sommes toujours en garde contre ces cruels ennemis, et cependant nous avons toujours à en souffrir dans nos familles; car nos pères, nos femmes, nos fils, nos filles sont enlevés, et on n'en entend plus parler. Quant à moi, j'ai été trois fois en leur pouvoir, et la troisième fois j'ai été racheté au moyen d'une somme ruineuse. La plupart de nos parents ont subi le même sort; mais que faire? Nous ne pouvons fuir, car si l'on nous prend, le châtiment est redoutable, et si nous échappons, la faute est punie sur nos familles. Nous nous soumettons alors à tout pour éviter ces dernières conséquences. »

Le lendemain matin, quand nous vîmes, du haut de l'éminence où est situé le fort, le pays tout à l'entour, nous ne pûmes nous étonner du désespoir des misé-

rables habitants qui sont enchaînés là pour la vie. Un *kebbir* ou désert salé, pareil au lit d'une mer évaporée, étincelant d'efflorescences salines, s'étendait dans une désolation sans limites; au sud et au sud-est, quelques rochers escarpés se levaient seuls sur cette surface comme des îles sur l'Océan. Au nord et à l'ouest, la vue était bornée par des rochers sans verdure et sans aucune végétation. Nous quittâmes ce misérable lieu d'exil avec un sentiment de sincère commisération pour ses habitants, le 13 à une heure et demie, observant les mêmes précautions que dans notre dernière marche; car il se trouvait encore sur notre passage plusieurs lieux dangereux, surtout deux sources d'eau douce très fréquentées par ces redoutables maraudeurs, et nous recommençâmes, mes domestiques et moi, à faire le métier d'éclaireurs. Nous remarquâmes abondance de pas de chevaux; mais rien de sérieusement alarmant. Dans un de ces endroits périlleux se trouvent deux sources, l'une d'eau douce, l'autre d'eau salée, qui jaillissent à côté l'une de l'autre.

A huit milles du village, la route, qui avait jusqu'ici longé le désert salé, en traverse une petite partie pour aller à Mezinoun, village que nous avions découvert du haut du fort d'Abbassabad.

Mezinoun donne son nom à un district considérable qui renferme plusieurs grands villages et beaucoup de terre en culture. Le village lui-même fut autrefois un lieu important, et comme beaucoup d'autres villages de Perse, il a été le théâtre d'une succession de villes, l'une remplaçant l'autre, et voilà ce qui a fait l'étendue des ruines qui existent dans le voisinage. Les habitants, dont le nombre ne dépasse pas trois ou quatre cents, occupent un petit village qui s'est formé par degrés autour du caravansera et un fort qui ressemble à ceux de Lasdjird et de Dihmoulla. Il s'y trouve aussi un vieux fort tout-à-fait ruiné, et le Mirza remarqua qu'il ressemblait à quelques-uns des forts arabes qu'il avait vus aux environs de Bagded, ce qui semblerait lui assigner pour date l'époque où les Arabes étaient les maîtres du Khorasan. Nous examinâmes aussi des ruines plus récentes, restes d'une ville bâtie par Ali-Yer-Khan, et détruite par ordre de Feth-Ali-Schah, contre qui il s'était révolté.

A un mille de ce lieu est une autre ville abandonnée. L'espace occupé par les ruines est vaste, et tous les édifices, bâtis largement et commodément sur un modèle uniforme, avaient chacun une grande chambre au centre, couverte d'un dôme d'où l'on passait dans quatre appartements qui faisaient les quatre angles. Le grand nombre de ces bâtiments me frappa. Ils étaient tous construits avec des briques crues ou de la terre. On remarquait plusieurs grands emplacements qui avaient été occupés par des établissements étendus; mais aucun édifice public n'annonçait que ce lieu eût été jamais d'une grande importance. Cette ville paraissait avoir été dépeuplée tout-à-coup au milieu de sa prospérité, et la tradition du pays confirma plus tard notre opinion, en nous apprenant qu'elle avait été pillée et détruite par les Turcomans à une époque reculée.

Après un trajet de vingt-quatre milles nous nous trouvâmes à Mehr, pauvre village de quarante à cinquante maisons, mais entouré de plusieurs autres villages de meilleure apparence et de beaucoup de terres cultivées. Je citerai le village de Soadkbor. On y cultive le coton en grande abondance, ainsi que les mûriers pour se procurer la soie que l'on y manufacture. Ce genre d'industrie occupe tous les lieux où nous avions passé, y compris Semnoun. On y fabrique aussi de grossières étoffes avec le coton, où on l'envoie en matière première aux marchés de Meched ou de Téhéran. Nous logeâmes à Mehr dans un très bon caravansera bâti par un marchand, sous le règne d'Abbas II.

Nous arrivâmes à Sebzewar entre neuf et dix heures du matin, et nous nous établîmes dans la chambre particulière d'un caravansera très sale et de très mauvaise apparence.

Cette ville est d'une haute antiquité, puisqu'elle a été fondée, assure-t-on, par Sassan, fils de Bahman, d'où est descendue la dynastie sassanienne. Elle fut détruite par Mohammed-Shah-Kharezmy. On m'a raconté que ce grand conquérant, qui était un sounl rigide, avait déjà mis à mort la plus grande partie de la population de Sebzewar quand le reste des habitants vint se jeter à ses pieds en demandant merci, alléguant que plusieurs d'entre eux étaient en réalité des sounis. Le roi leur reprocha sévèrement leur mensonge, et leur demanda du reste différentes preuves à l'appui de cette assertion, preuves qu'il leur était difficile ou impossible de fournir. Enfin le roi leur dit que si l'on pouvait trouver dans la ville une seule personne portant le nom d'Aboubekr (célèbre nom sounl), il épargnerait la ville et le reste des habitants. Le peuple se retira en grand désespoir, car tous savaient que jamais ce nom n'avait été donné à aucun de leurs enfants. Ils se mirent toutefois en quête, et découvrirent enfin une misérable créature, un homme boiteux, aveugle, bègue, qu'ils sommèrent de paraître avec eux devant le roi. « Comment irai-je, répondit le pauvre, si je ne puis voir ni marcher? — Ne vous en occupez pas : on vous portera; et si vous voulez seulement satisfaire le roi, on aura soin de vous pour le reste de votre vie. » Le chétif avorton fut en conséquence porté devant le monarque. « Comment, s'écria-t-il, est-ce là le seul Aboubekr que vous ayez à me montrer? Cela ne peut aller. — Alors, répondirent-ils, que Votre Majesté fasse ce qu'il lui plaira de ses serviteurs, car ils n'ont pas de meilleur Aboubekr à mettre aux pieds de Votre Majesté. » Le roi éclata de rire, dit-on, et le reste des habitants furent sauvés.

Nous partîmes à dix heures du soir, et les portes nous furent ouvertes sur-le-champ, et bientôt nous nous trouvâmes hors des murs de Sebzewar, dans une nuit sombre, non pas sans regretter l'abri que nous venions de quitter. Les chameaux allèrent comme des colimaçons durant la plus grande partie de la route, et les hommes étaient tous de très mauvaise humeur, de façon que la nuit fut assez peu agréable. Nous vîmes en passant, dans la première partie de la route, les lumières de plusieurs villages, et le matin du 18 au point du jour, nous eûmes en vue le Rebât (caravansera) Zaaferouni, que nous atteignîmes à huit heures, après une route glaciale de dix heures, et vingt huit milles de marche.

Ce vieux caravansera est renommé comme le plus considérable de toute la Perse, et plus encore comme étant le lieu de rendez-vous des bandits et des pillards. On dit que quand il était en bon état, il renfermait dix-sept cents chambres, des bains et une réunion de boutiques, et l'on y pouvait loger je ne sais combien de milliers d'hommes et de bêtes. Il est actuellement impossible de juger jusqu'à quel point ces rapports sont exacts; car tout est maintenant dans un tel état de ruines que l'on ne saurait apercevoir aucune trace du plan primitif.

Plus nous descendions, plus la plaine de Nischapore, autrefois si célébrée pour sa fertilité et ses richesses, se déployait devant nous, et nous en aurions joui ainsi que de la perspective de la ville sans les vapeurs qui couvraient tout l'espace. De petits villages ayant tous la forme de forts carrés avec des tours aux angles sont répandus sur la plaine. Nous arrivâmes à celui de Hosseinabad à quatre heures environ, et rencontrâmes beaucoup de difficulté pour nous y loger. Ce village, étant rarement visité par les voyageurs, n'a ni caravansera ni *mehman khaneh* (maison de l'hôte). Par bonheur nous trouvâmes chez le ketkhoda une chambre chaude et un bon repas pour nous remettre après une marche d'environ trente-deux milles.

Le 21, nous atteignîmes Nischapore. Les environs de la ville abondent en jardins bien clos et en petits villages qui s'étendent au pied des montagnes. Quant à la ville, elle fait une pauvre figure, n'étant entourée que d'un mur de terre et d'un fossé, et sans apparence

de minarets et de dômes. Le seul édifice qui se montre par dessus les murailles est une mosquée d'une masse informe. L'impression que l'on éprouve en entrant n'est pas plus favorable, car après avoir passé la porte on se trouve dans une misérable ruelle de huttes de terre et un bazar qui n'est pas beaucoup supérieur à celui de Selzewar; c'est ce chemin qui conduit à un caravansera, où nous nous établîmes dans une des chambres les plus propres.

Cette ville et son territoire ont été, de temps immémorial, bouleversés par des déchirements de toute sorte, et l'on dit qu'en l'année 548 de l hégire, Nischapore, qui avait atteint un point extraordinaire de splendeur, fut, ainsi que ses environs, tellement dévastée par la tribu des Turcomans de Ghez, que les habitants, quand ils revinrent après la retraite de leurs cruels ennemis, ne purent reconnaître la place de leurs maisons. Elle avait cependant repris sa première magnificence sous les souverains du Kharizin, quand les Moghols ou Mogols, lors de l'irruption de Djinghiz-Khan, la rasèrent et en massacrèrent pendant un jour et une nuit les habitants. Le sol où était la ville fut tellement nivelé que, dit-on, un cheval pouvait le parcourir sans butter. Cependant la position était si favorable qu'elle se releva, et eut encore quelque prospérité du temps de Timour, puis sous le roi Safin, puis encore sous Nadir-Schah; mais en 1750, à la seconde invasion des Afghans, elle subit presque le même sort que celui que leurs ancêtres avaient éprouvé de la main des Tartares. Elle s'est rétablie encore une fois; mais ses progrès sont bien lents. Les murailles actuelles n'ont pas plus de quatre mille pas de circuit; et si tout l'espace qu'elles ceignent était entièrement occupé, la population ne serait guère que de trente à quarante mille habitants; mais à présent les ruines en remplissent une grande partie. Il n'y a pas, de l'aveu du Khan, plus de deux mille maisons habitées, ce qui indique une population de dix mille âmes au plus, et je ne crois pas qu'elle soit même de moitié. Il faut reconnaître qu'à l'époque où je vis Nischapore, la petite cour qui s'y tient était absente, et que cette circonstance pouvait diminuer la vie et le mouvement de la ville.

La plaine de Nischapore a de tous temps été renommée pour sa fertilité. Quand je regardai du haut du vieux fort les nombreux villages de tous les côtés, et que je demandai s'ils étaient tous habités, on me répondit affirmativement, en ajoutant que dans les différents *mehâllehs* (départements) de Nischapore, on compte quatorze mille villeges distincts, tous peuplés et arrosés par douze mille canaux et dix-huit petites rivières qui descendent des montagnes. Ces détails magnifiques sont sans doute exagérés, et la tradition seulement de l'été du pays dans ses jours de prospérité; néanmoins le district de Nischapore est encore la partie la plus fertile et la mieux cultivée du Khorasan.

Le thermomètre, pendant notre séjour, variait le matin de 16 à 19 degrés de Fahrenheit; à midi, il montait à 45 ou 46 degrés au soleil, ou 40 degrés à l'ombre; et le soir, au coucher du soleil, il tombait à 10 degrés.

Mines de turquoises près de Nischapore.

Le 24 janvier, à cinq heures du matin environ, nous partîmes pour aller visiter les mines de turquoises que l'on dit être situées à neuf farsangs à l'ouest de Nischapore. La route traversait en droite ligne la plaine semée de villages avec leurs petites cultures à l'entour; mais, plus nous avancions, plus le nombre en décroissait, et enfin nous nous trouvâmes dans une aride solitude. Après une marche de vingt-sept ou vingt-huit milles, nous descendîmes dans le lit d'un beau ruisseau descendu lui-même des montagnes qui s'élevaient à notre gauche, et nous le remontâmes pendant un temps considérable, puis nous tournâmes dans un vallon de montagnes, serpentant parmi de petites hauteurs qui, à droite, sont formées de terres de différentes couleurs, mais à gauche sont assez bien revêtues d'herbe, pâture des troupeaux de plusieurs détachements d'Ilsou de Cels, dont nous vîmes les tentes noires dans le vallon. Cette verdure donnait au paysage un ton doux et riant. Après avoir marché neuf ou dix milles dans ces sinueuses vallées qui ne sont point sans charme, nous arrivâmes au village de Madan (mine) situé au pied de la montagne d'où l'on tire les turquoises, et nous estimâmes que la distance totale de Nischapore à ce lieu était de trente-six ou quarante milles.

Après une excursion dans les montagnes pour y étudier les mines, nous revînmes à Nischapore environ trois heures après le coucher du soleil; nous étions à cheval depuis huit ou neuf heures, et comme nous avions marché bon pas, je suis convaincu que nous n'avions pas fait moins de quarante milles. Un long temps d'arrêt à la porte de la ville, exposés à un vent froid pénétrant, nous prépara à bien apprécier les douceurs d'un feu flambant et d'un bon dîner que notre hôte nous offrit toujours le plus cordialement possible. Et bien qu'il fût entièrement ivre et qu'il pût à peine parler, il eut encore l'attention de nous laisser aller reposer de bonne heure. Quand les Persans sont adonnés au vin, et les cas ne sont pas rares, ils ne gardent aucune réserve et prennent très peu de soin pour dissimuler leur fragilité, à moins qu'ils ne soient dans une profession grave et austère. Leur maxime est qu'il y a autant de péché dans un verre que dans un flacon, et que, s'ils encourent le châtiment, ils ne veulent pas prendre un plaisir incomplet: or le plaisir, pour eux, n'est point dans une gaie demi-ivresse; mais bien dans une ivresse parfaite, et qui leur ôte toute raison. C'est pour cela que les Persans préfèrent l'eau-de-vie qui les conduit plus vite à ce degré de félicité.

Comme j'avais l'intention de partir ce jour même, j'avais, la veille au soir, envoyé quelques bagatelles au Khan, comme un témoignage de ma reconnaissance pour ses bontés à mon égard, en m'excusant du peu de valeur du présent, qui n'était composé, en effet, que d'une pièce de mousseline anglaise à fleurs, d'une paire de canifs, d'une bouteille de menthe, etc. Mais il se plaignit de ce que j'avais fait, disant que, comme mon hôte, il ne pouvait avec honneur rien recevoir de moi, et il ne voulut consentir à l'accepter que quand le Mirza lui eut assuré que ce que je lui avais envoyé ne lui était pas offert à titre de présent, mais bien comme *souvenir*. Dans la soirée, il me fit dire que le prince de Nischapore venait d'arriver et désirait me voir. Je m'excusai alors en disant que, comme voyageur, je n'avais qu'un petit équipage qui ne me donnait pas les moyens de me présenter décemment devant de grands personnages; et à l'appui de mon argument, je parlai de mon cheval arabe même, qui me manquait par suite de son accident. Quel fut mon étonnement quand le lendemain un cheval me fut envoyé avec un caparaçon d'argent et une selle couverte de velours! Je l'acceptai, mais je priai qu'on me le gardât pour mon retour. Le bon Khan ne se contenta pas de cela, il m'offrit aussi de l'argent pour mon voyage; et même quand je fus à Meched, je reçus de lui plusieurs lettres où il me renouvelait ses offres, en m'indiquant les moyens de les rendre praticables. Le Mirza, qui connaissait ses compatriotes, en était tellement émerveillé qu'il s'écria plus d'une fois: « Machallah! c'est réellement un bon et honnête homme. »

Il ne me fit qu'une demande, et je fus assez heureux d'y pouvoir répondre de manière à le satisfaire. Après quelques observations sur la nature incertaine du gouvernement persan, et l'incertitude plus grande encore de la propriété, il me fit remarquer qu'il n'était plus jeune, et qu'il n'avait qu'une très pauvre existence; que, quant à lui, il se souciait peu de ce qui pouvait arriver, mais que le sort de ses deux fils l'inquiétait sérieusement.

Après une marche de six heures et de vingt-deux milles, nous arrivâmes au village de Derroud, situé à côté d'un ravin, sur les confins de la haute chaîne qui sépare la plaine de Nischapore de celle de Meched et du Kourdistan ; c'est un grand et beau lieu, avec apparence de prospérité, qui renferme cent maisons.

Nous partîmes de Derroud le lendemain matin, 1er février, et montâmes le long du lit d'une petite rivière par une route peu bonne, mais intéressante ; le vallon étant ombragé de noyers, de mûriers, de peupliers et de saules. Des jardins d'arbres fruitiers s'élevaient l'un au-dessus de l'autre, sur les flancs de la montagne, arrosés par de petits filets d'eau qu'on y avait amenés du ruisseau qui coule bien au-dessus, lesquels, après avoir fait leur office, retournaient à ce même ruisseau dont ils descendaient en petits fils d'argent, donnant avec leurs étincelantes cascades de la vie au paysage. Ces jardins s'étendaient à plusieurs milles en remontant le vallon, et au-delà, jusqu'à la source, les bords du ruisseau continuaient d'être ombragés de sycomores blancs, de saules, de frênes, de mûriers, de peupliers et de tous les arbres qui aiment une terre humide. Nous suivîmes ses sinuosités pendant plusieurs milles, dans la direction du nord, de l'est principalement, et enfin ce ruisseau disparut dans la neige qui remplissait les creux.

A environ huit milles du village est un petit et ancien bâtiment qui ressemble à un caravansera, et là commence une passe ou *kolhl* très escarpée.

Après une passe dangereuse, nous eûmes encore plusieurs milles à faire par un chemin si raide et si mauvais, qu'il nous fut impossible de monter à cheval. Enfin, par degrés, nous arrivâmes à un ruisseau dont nous suivîmes le cours comme en montant. La première partie de ce courant d'eau était bordée d'épines et d'églantiers ; mais plus bas, à cette petite végétation en succéda une plus vigoureuse, et des arbres s'élevaient sur les rives de cette eau, plus abondamment même que de l'autre côté. Les derniers cinq milles traversaient une succession non interrompue de vergers, de jardins et de vignobles, et c'est par ce riant et riche paysage que nous arrivâmes au village de Djegkerk, où il fallut s'arrêter pour la nuit, notre guide ne voulant pas aller plus loin. La montée nous avait pris quatre heures et la descente cinq. Je suppose que la passe est élevée de trois mille pieds au-dessus du village de Derroud, et c'est probablement un des plus hauts points de ramification de l'Elbourz.

Quelque riant que puisse être ce village pour le voyageur qui le traverse, il nous fut très incommode pour la nuit ; car nous ne pûmes nous y procurer une seule chambre, et nous fûmes contraints de nous arranger d'un appentis ou hangar ouvert, tellement rempli de bois à brûler que nous n'osâmes nous risquer à y faire du feu, de peur de mettre tout en flammes. Tout y était cher et mauvais, et nous pûmes difficilement nous procurer du grain pour nos chevaux et du pain pour nous. Il paraît que le chemin des montagnes que nous avions pris n'est pas ordinairement celui des caravanes ; mais ce dernier était très peu sûr alors, par suite des attaques des Turcomans, qui y avaient tout récemment fait prisonniers plusieurs voyageurs.

Le matin du 2 parut sombre et menaçant, et la neige tombait sur les montagnes supérieures ; mais notre logement avait été si incommode que nous ne pouvions désirer y rester, et nous nous levâmes après une nuit que le froid et l'appréhension des pillards privèrent de tout sommeil. Nous partîmes donc et continuâmes de descendre le vallon, au milieu de bois variés qui doivent être beaux en été, et de vignes qui couvrent les flancs de la montagne à une hauteur assez considérable. Nous fûmes frappés des divers sites pittoresques où étaient placées les maisons et d'une succession de paysages d'une beauté très rare en Perse. A cinq milles plus loin, nous atteignîmes le bourg de Lourghabeh, assez grand ; mais si l'on en doit juger par l'étendue et le nombre des lieux de sépulture qui l'entourent, il doit avoir été beaucoup plus considérable dans les anciens temps. Une date inscrite sur un tombeau me prouva qu'il y avait plus de six cents ans qu'il avait été creusé.

Meched, capitale actuelle du Khorasan. Mausolés et châsse d'Iman-Reza. Medressé. Études. Commerce.

La ville de Meched, bien qu'elle soit actuellement regardée comme la capitale du Khorasan persan, puisqu'elle est la résidence d'un prince du sang qui est gouverneur de la province, ne peut se vanter d'une haute antiquité. La plaine dans laquelle elle est située, ainsi que les villages qui l'entourent, et même le lieu qui renferme les cendres d'Imam-Reza, réputées si saintes aujourd'hui et autrefois si inconnues, tout cela faisait autrefois partie des dépendances de la très vieille ville de Tores, maintenant en ruines.

La mosquée de Meched ne devint un lieu de vénération que sous les premiers monarques sofis, et les Abbas dotèrent très libéralement cette ville d'établissements de science et de religion ; maintenant le sanctuaire d'Imam-Reza est tenu pour aussi sacré parmi les Scheahs, que ceux de Kerbela et de Meched-Ali.

Cette ville ne fut cependant point à l'abri des attaques des tribus tartares du désert, des Usbecks et des Afghans ; l'état de délabrement où elle se trouve encore en est le témoignage, et les souverains postérieurs n'ont pu réussir à effacer les traces de ces désastres. Si Meched a fait de nouveau quelques pas vers la prospérité, ce résultat doit être attribué à l'état comparativement tranquille où elle se trouve depuis l'avénement du souverain actuel, ainsi qu'au grand nombre de pèlerins qui y affluent.

On a comparé la forme de la ville à celle d'un tigre *couchant*, et je ne sais si cette ressemblance existe encore. La muraille embrasse, dit-on, un circuit de trois farsangs ou douze milles. Quelle que soit réellement l'étendue de Meched, certainement l'espace contenu dans l'enceinte du mur est bien mal occupé. Il serait, en vérité, difficile de donner par la description aucune idée juste de l'aspect de désolation qui saisit le spectateur quand il voit la ville d'un point élevé, ou quand il est hors de cette portion du centre que les habitants occupent exclusivement.

Il y a dans Meched trente-deux *Mehellehs* ou divisions, dont chacune devrait être administrée par un kethkoda ou magistrat ; mais plusieurs de ces quartiers sont entièrement sans maisons et sans habitants, et la plupart des autres sont peu peuplés. De grands espaces, dans différents quartiers, et surtout du côté du nord et du nord-ouest, sont occupés par des jardins ou des vergers mal tenus en général, et même par des champs que des fermiers cultivent. Le chemin qui mène de Tchar-Bagh au palais serpente pendant un espace considérable le long des murs élevés, mais croulants, de ce dernier édifice, ou des bâtiments qui furent autrefois les vastes demeures des grands. Le voyageur, quand il entre par la *Derwazeh-i-Nô* (la porte), qui est au nord-est, traverse encore un désert de ruines, et ne trouve aucun signe de vie jusqu'à ce qu'il arrive à la rue centrale. Il en est en quelque sorte ainsi dans tous les autres mehellehs ; on ne peut en excepter que le groupe d'habitations qui entoure la mosquée. On ne voit sur les autres points que vastes sépultures et ruines interminables.

Toute la ville paraît avoir été bâtie autrefois de briques cuites au soleil ou de terre, de telle sorte que l'ensemble a cette monotone teinte terreuse commune à toutes les villes de Perse ; même les maisons qui demeurent intactes sont mesquines et misérablement pauvres quant à leur apparence, et l'intérieur ne présente guère plus de richesse et d'aisance. Les abords de ces maisons sont en général en harmonie avec leur extérieur ; il faut traverser pour y arriver des ruelles sombres et d'étroits passages où l'on n'a aucun égard

à la propreté et à la convenance. Les maisons habitées sont comme si elles eussent été élevées au hasard au milieu des ruines de quelque ville détruite, et dans mes promenades il m'arriva souvent de me trouver à l'improviste dans les plus étranges recoins et les trous les plus baroques, où des maisons m'apparaissaient à moitié cachées dans la boue et les immondices. Le chemin pratiqué dans de pareils lieux pénètre quelquefois sous terre un terrier, ou passe sous une masse de bâtiments que soutient un plancher de solives recouvertes de tapis. Quand j'avais ainsi quelque temps marché dans les ténèbres, comme si je descendais dans les entrailles de la terre, une porte se trouvait tout-à-coup devant moi ; et au lieu de s'ouvrir sur un cachot, c'était à la lumière du ciel qu'elle s'ouvrait ; je me trouvais souvent alors dans quelque cour propre, ou dans un petit parterre entouré d'appartements et orné de réservoirs et de fontaines, d'arbres et de fleurs ; enfin, de tout ce qui constitue un complet divan-khaneh persan. La seule rue de Meched qui soit digne de ce nom est celle qui traverse la ville dans toute sa longueur, du nord-ouest au sud-est. Au centre coule un canal assez imparfaitement alimenté par des conduits, lequel, étant le réceptacle de la plus grande partie des immondices de la ville, est passablement dégoûtant. Autrefois ses bords étaient dallés, et des dalles pareilles étaient placées en travers de distance en distance, pour servir de ponts ; mais plusieurs sont tombées dans l'eau, et le reste est en très mauvais état. On voit aussi çà et là quelques arbres qui restent de ceux dont les rangées ombrageaient autrefois les bords de ce canal. Une ligne de maisons avec des boutiques s'étend de chaque côte, mais non point continuellement de manière à former un bazar. Le bazar principal, et le seul en effet qui ait quelque importance, est dans un quartier différent. Il a cinq ou six cents pas de long en droite ligne, depuis l'angle sud-ouest de la grande mosquée, et à l'autre extrémité ce n'est qu'une ruelle qui conduit au palais.

Les édifices publics de Meched méritent plus d'attention, et entre tous, le tombeau et le mausolée d'Imam-Reza avec tous ses ornements et ses annexes pieuses. Ce magnifique groupe de dômes et de minarets est situé au centre de la ville, de façon que tous les chemins y conduisent, et que le regard des voyageurs s'y attache de la plus grande distance possible.

Le premier objet qui frappe l'œil quand on approche est une belle place oblongue, formant une superficie de cent soixante pieds environ sur soixante-quinze de largeur, ayant, comme un caravansera, deux étages d'appartements tout à l'entour, avec une belle galerie d'arcades. De chaque côté de cette cour et à chaque bout est un portail magnifique et très élevé, entièrement incrusté de mosaïques en tuiles peintes ou vernies, et disposées en figures très gracieuses. Les habitants appellent cette superbe cour *le Sahn*. Elle est pavée de pierres tombales qui ne sont pas toujours très unies sous le pied. Elles protégent les restes des plus nobles Persans dont les corps y ont été apportés de toutes les parties du pays, pour reposer sous l'heureuse influence de leur saint favori. Au centre, il y a un bâtiment nommé *Seka-Khaneh* ou *la maison de l'eau*, richement orné de dorures, et entouré de petits aquéducs qu'alimente l'eau sale du canal qui traverse la principale rue. Ces aquéducs sont destinés aux ablutions.

Les portails qui s'élèvent à chaque extrémité, et qui ont des guichets pour entrer et sortir, sont de magnifiques échantillons d'architecture orientale. La porte du sud-ouest sert d'entrée au tombeau, tandis que la porte opposée n'a été construite que dans l'intérêt de la symétrie ; et en architecture et en dimension, sinon en ornements, elle est exactement semblable à son prototype. La première porte est ornée de dorures, au lieu de tuiles de couleur, dans le style le plus somptueux, et la beauté de l'architecture le dispute à la richesse des matériaux qu'elle a employés.

Quant au mausolée, on en voit peu de chose du dehors, si ce n'est le dôme revêtu de tuiles dorées et ayant à sa naissance des bandes d'azur qui portent des inscriptions arabes en lettres d'or ; mais les ornements les plus frappants ce sont, à mon avis, deux minarets d'un très beau modèle, dont l'un s'élève au-dessus du mausolée même, et l'autre derrière le portail opposé. Chacun de ces édifices est orné au sommet d'une galerie de bois parfaitement sculptée, dont la plus grande partie est dorée richement.

Le mausolée même forme une masse de bâtiments au sud-ouest de cette cour, et occupe une superficie qui ne me parut guère moindre que celle du Sahn, que l'on peut considérer comme la cour extérieure. Une porte d'argent, donnée par Nadir-Schah, conduit le dévot dans un passage qui aboutit au principal appartement placé au centre, au-dessous de la coupole dorée. Les dimensions en sont magnifiques ; il s'élève en une voûte très haute, comme la nef centrale d'une cathédrale, et a des branches en forme de croix. Le tout est grossièrement orné de tuiles des plus éclatantes couleurs, d'azur et d'or disposés avec goût en guirlandes de fleurs entremêlées de textes du Koran. Au centre de la voûte est suspendu un immense chandelier à branches d'or massif.

Une porte qui s'ouvre au nord-ouest mène dans une chambre octogone couverte d'un beau dôme, et qui est aussi richement ornée que la première : dans la partie sud-ouest de cette salle est le sanctuaire vénéré où repose la cendre d'Imam-Reza et celle du calife Haroun-al-Raschild, le père de son meurtrier. Ce sanctuaire est entouré d'un grillage d'acier merveilleusement travaillé qui renferme encore un grillage d'or massif et d'autres objets que je vis briller dans le demi-jour, mais dont je ne pus définir l'usage. Au nord-est est une autre porte revêtue d'or et enrichie de joyaux, donnée par le présent roi. Plusieurs plaques d'argent chargées d'inscriptions en caractères arabes étaient appendues à la grille, et j'entrevoyais luire d'autres objets encore ; mais le demi-jour dont je viens de parler, la brièveté de ma visite, et les circonstances périlleuses dont elle était entourée, m'empêchèrent d'examiner attentivement. Il y a beaucoup d'autres salles moins riches où sont déposés les restes de plusieurs grands personnages.

Une porte pratiquée dans la partie sud-ouest de la salle du centre s'ouvre sur un large passage qui traverse le mausolée, et mène dans une cour tenant à une mosquée qui est certainement la plus belle et la plus somptueuse que j'aie vue en Perse. Elle doit son origine à Gheuher-Schahed, femme de Scheh-Rokh, fils du grand Timour. Elle n'a qu'un dôme et un portail qui s'élève à une immense hauteur, tellement que le haut cache la naissance du dôme. Sur chaque côté du haut de ce portail se dresse un minaret d'une belle forme, le tout richement orné de tuiles de couleur, car c'est là le seul ornement appliqué à ces édifices en Perse, et, bien qu'il soit certainement riche et agréable à la vue, il donne l'idée de la fragilité et de la frivolité même. C'est quelque chose de pareil à l'impression que l'on éprouve en regardant une boutique de porcelaine de Chine. Il y a trois medressés et un établissement de bains attachés au mausolée. Tel est l'état actuel de ce grand monument religieux, et il peut être à propos de rapporter ici quelques détails qui me sont parvenus, pendant que j'étais à Meched, sur l'histoire de ce sanctuaire.

Il y a dix ou douze bains publics à Meched, mais aucun n'est remarquable ; on y compte aussi vingt-cinq ou trente caravanseras en activité, outre plusieurs qui sont en ruines. Quelques-uns de ces établissements sont spacieux et d'une belle construction ; les uns appartiennent aux fondations religieuses qui les affarment, les autres à des particuliers ; mais ceux qui ont été bâtis pour des motifs de charité sont actuellement abandonnés, parce que leurs fondateurs sont morts sans laisser les fonds nécessaires à leur entretien.

L'ark, citadelle ou palais du prince, est un édifice misérable et fort chétivement fortifié. Aucun des appartements que je vis n'avait trace de goût ou de magnificence; tout, au contraire, était mesquin, sale et délabré. Quant à la population de la ville, il est ici, comme dans toutes les autres villes de l'Orient, très difficile de se procurer des renseignements précis sur ce point. Cependant je crois que l'on peut la porter à trente-deux mille habitants, parmi lesquels se trouvent des cultivateurs des environs qui viennent en grand nombre passer la nuit sous la protection de la ville.

La classe la plus nombreuse, toutefois, est celle des moullahs, prêtres et savants, avec leurs disciples, dont cette cité est le domaine privilégié. Leurs habitudes et leurs vues diffèrent essentiellement de celles des gens lettrés de l'Europe, surtout en ce qu'ils n'ont aucune profession fixe à laquelle ils puissent s'attacher. Ici, chaque individu qui embrasse une vie d'études ne doit attendre que de lui-même et de sa bonne fortune sa prospérité et même son pain.

Les principaux moullahs ne reçoivent aucun émolument fixe de la medressé à laquelle ils sont attachés, et quelques-uns ne reçoivent absolument rien. Ceux qui peuvent se soutenir le font dans l'intérêt de la foi qu'ils professent, en plutôt dans la pensée d'obtenir par leur zèle et leur savoir un nom qui puisse plus tard leur acquérir une grande influence parmi la foule de disciples et de suivants, et par conséquent la respect et les richesses.

Les moullahs pauvres, qui ne peuvent s'entretenir, ont quelquefois une petite part des revenus extraordinaires de la medressé. On récompense rarement avec de l'argent les soins donnés à une éducation; mais quand un moullah a élevé le fils d'une famille noble ou riche, une pension lui est ordinairement assurée.

Les principaux objets d'étude dans les colléges persans sont d'abord la foi mahométane, l'étude du Koran, et tous les principaux ouvrages théologiques relatifs à la doctrine des Scheahs; ensuite viennent la métaphysique et la logique qui, l'une et l'autre, sont très mesquinement enseignées. La première ne se compose, autant que j'ai pu l'observer, de guère plus d'une série de discussions argumentatives sur des paradoxes très étranges et très inutiles; la seconde est une méthode ingénieuse de jouer sur les mots, et dont l'objet est moins d'arriver à la vérité que de déployer de la vivacité d'esprit et de la promptitude de repartie dans la formation et le début d'hypothèses plausibles. L'enseignement des mathématiques est fondé sur de meilleurs principes, puisqu'ils connaissent les œuvres d'Euclide, mais on ne les applique à rien de profitable.

L'astronomie est aussi une matière que l'on étudie; mais les vues du professeur sont très restreintes, et leurs théories, fondées sur le système de Ptolémée, sont défigurées par leurs propres théories, au point qu'il en résulte une science si étrange et si fantastique, qu'elle ne peut tourner à rien de bon. On le fait servir, en effet, à l'astrologie si favorite en Perse, que quand un moullah devient célèbre comme astrologue, il regarde sa fortune comme certaine.

Les profits de la science sont donc principalement pour ceux qui étudient la théologie, l'astrologie et la médecine. Cette dernière consiste dans le plus bas degré d'empirisme et dans la connaissance des bonnes ou mauvaises qualités de quelques simples, et exercé avec un degré suffisant d'assurance et de gravité. Quelques guérisons heureuses, que probablement la nature a voulues en dépit des médecins, servent à établir une réputation. La profession médicale est, toutefois, mal payée en Perse : les théologiens et les astrologues font mieux leurs affaires, et l'homme qui a obtenu un renom de sainteté et d'orthodoxie, a bientôt des adeptes à sa suite. Il paraît que les prêtres rassemblent autour d'eux un troupeau nombreux, en proportion de l'estime dont ils jouissent, et au milieu duquel ils exercent des fonctions analogues à celles d'un prêtre de paroisse en Europe. Ils n'ont, du reste, aucun salaire fixe, et vivent des contributions qu'ils reçoivent abondamment quelquefois.

Les moullahs qui sont parvenus à se faire de pareils établissements restent tout naturellement chez eux, et l'on vient les trouver; mais ceux qui se rendent dans les medressés y passent la plupart du temps dans leurs chambres, se livrant là à leurs études ou communiquant leur instruction aux étudiants qui se présentent. Ces étudiants, ceux surtout qui sont les plus avancés ou ceux qui viennent de loin, ont une chambre qui leur est assignée par le Moutewalli ou supérieur du collége où ils sont admis. Leurs heures d'étude sont en général le soir et le matin. Pendant le jour, ils répètent leurs leçons aux *maalims* ou maîtres (les moullahs supérieurs), qui leur expliquent ce qu'ils n'ont pas compris et leur donnent de nouvelles tâches. Aux autres heures, ils se réunissent dans des appartements différents, et se divertissent ou se livrent à des discussions sur des sujets relatifs à leurs travaux.

Il se trouve toujours quelques pauvres écoliers qui s'acquittent, pour les plus avancés ou les plus riches, de beaucoup de petits offices domestiques; par exemple, ils nettoient leurs chambres, vont leur chercher au bazar le bois, l'eau et les aliments, et même ils les leur accommodent. Les étudiants rendent ces services aux maalims ou moullahs supérieurs; mais les moullahs inférieurs se servent eux-mêmes, et chacun apporte avec lui du bazar ce dont il a besoin, et le prépare dans sa chambre.

Le plan d'une medressé est à peu près le même que celui d'un caravansera, excepté qu'il n'y a point de voûtes intérieures pour servir d'écuries, et que la cour entourée de bâtiments est disposée en jardin.

Il y a à Meched beaucoup de négociants et de marchands et boutiquiers en proportion, et un quartier de la ville est assigné aux juifs qui y sont en nombre considérable et exercent leur métier ordinaire de revendeur. Il n'y réside point d'Arméniens, et je n'y ai connu que deux pauvres Hindous. Quant aux voyageurs, soit dévots, soit trafiquants, il en vient toujours à Meched de tous les points en grand nombre, et les caravanseras sont peuplés de Turcs, d'Arabes, d'Afghans, de Turcomans, d'Usbecks, etc.; car, bien que le commerce total de Meched soit sans importance, cette ville sert d'entrepôt aux productions des contrées environnantes, et de riches caravanes y arrivent journellement de Bokhara, de Khyvah, de Kerman, de Yezd, de Kaihan, d'Ispahan et de beaucoup d'autres points.

Les manufactures ne sont pas très étendues; mais elles conservent encore leur célébrité pour quelques articles. Les velours de Meched sont estimés les meilleurs de toute la Perse, et des lames d'épée de bonne trempe qui y sont forgées par les descendants des colonies de Damas qu'y transporta Timour, sont toujours d'un haut prix. Les lapidaires sont aussi très occupés par la préparation des turquoises, et des caravanes entières n'ont pas d'autre objet de commerce. Les turquoises les plus communes passent en Arabie, car les habitants de ce pays tiennent beaucoup moins à la couleur qu'à la dimension. Cela vient de ce que cette pierre a, dans leur opinion, une sorte de vertu talismanique (*firouzah*, nom de la turquoise, veut dire aussi *victorieux*, *triomphant*, *prospère*), et qu'ils en font des cachets, des anneaux et des amulettes. Quant aux productions de la terre, elles sont en général abondantes et à bon marché, car le pays qui entoure Meched est assez fertile.

Je reviens à mon journal. Dans la matinée, pendant que nous étions au bain, le Mirza y rencontra son frère, jeune homme qui étudiait à un des colléges. Dans la journée, Seyd-Houssain, un des khadems du sanctuaire d'Imam-Reza, vint me trouver, et me dit que l'instant était arrivé pour moi de voir le derghâh en paix et en sûreté, parce que nous étions arrivés à l'heure du jour où il est le moins fréquenté. Je vis alors qu'il était au courant, et qu'il se prêtait à ce que



Après une marche d'environ vingt-quatre milles nous arrivâmes à Tabriz.

je satisfisse ma curiosité par une visite au saint lieu, visite interdite aux chrétiens; je mis donc à la hâte mon manteau et mes pantoufles, et je le suivis.

Nous entrâmes par le magnifique portail doré, et après avoir franchi la porte d'argent de Nadir-Schah, nous laissâmes nos pantoufles au portier; rien n'était beau comme la grande salle centrale que j'ai décrite, et la somptuosité de ses ornements, éclairée par une lumière caressante et incertaine, qui voilait tout ce qui aurait pu être tranchant ou éblouissant à l'œil.

Après avoir examiné cette salle, nous nous rendîmes vers celle où est le tombeau. Mon guide s'arrêta sur le seuil, s'inclina jusqu'à ce que sa tête touchât la terre, dit une longue prière en arabe, toujours en me faisant signe de l'imiter en action et en parole, ce que je fis scrupuleusement, mais sans comprendre un mot. Nous entrâmes alors, répétant les mêmes formules d'oraison à chacun des quatre angles du tombeau, et quelquefois nous inclinant très bas. Après quoi nous examinâmes ce sanctuaire et parcourûmes le reste de l'édifice.

Bien que ce Mirza m'eût assuré que c'était alors le moment le plus favorable de la journée, nous trouvâmes néanmoins une assez grande foule autour du tombeau. Nombre de pèlerins faisaient leurs dévotions au sanctuaire, et, sous la conduite des khadems, accomplissaient les cérémonies que je venais d'exécuter. Il y en avait plusieurs assis dans les coins des antichambres où ils lisaient le Koran, et une multitude de grands corps en robes et en turbans allaient et venaient dans les hautes et mystérieuses salles. Tout était d'un silence de mort, et l'on n'entendait d'autre bruit que le sourd murmure de la prière ou les intonations comprimées et cadencées de ceux qui récitaient le Koran; et ces rumeurs produisaient un effet plus saisissant que le silence complet. J'aurais bien voulu jouir plus longtemps de cette scène; mais je ne pouvais oublier que j'étais dans un lieu où la mort attendait le chrétien qui y serait découvert. Le khadem lui-même était mal à l'aise et me faisait passer rapidement d'un endroit à l'autre, et je dois avouer que je me sentis soulagé quand je me retrouvai hors du sahn.

De Meched je comptais aller à Bockhara; mais le danger de la route m'obligea de renoncer à mon projet.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DU VOYAGE DE FRASER.

PARIS. — Impr. LACOUR ET Cᵉ, rue Soufflot, 16.



Ch. Mettais del. | Imp. Walter.

INDIENNE.

(Héber.)



J. BRY aîné, Éditeur.



L'hôtel du gouvernement (Calcutta.)

HEBER.

(1824-1826.)

VOYAGE DANS LES PROVINCES SUPÉRIEURES DE L'INDE, DEPUIS CALCUTTA JUSQU'A BOMBAY, AVEC QUELQUES DÉTAILS SUR MADRAS ET LES PROVINCES MÉRIDIONALES.

Calcutta (1). Arrivée au Bengale. Navigation sur l'Hougly. Indigènes. Villages hindous. Description de Calcutta. Forteresse, chevaux, domestiques, jardin des plantes. Excursion aux environs de la capitale: pagodes; Barrackpour; Serampour; Chandernagor; Dum-Dum. Cérémonie du Suttey. Austérités des Hindous.

Le 4 octobre 1823, à la pointe du jour, nous aperçûmes distinctement l'île de Sanger, en face de laquelle nous avions mouillé pendant la nuit. Elle présentait une rive tout-à-fait pâle et marécageuse, couverte d'un épais fourré qui ne s'élevait qu'à quelques pieds de hauteur, mais d'où s'élançaient çà et là de grands arbres qui, vu la distance, ressemblaient à de sombres sapins. Continuant notre route vers l'embouchure de l'Hougly, qu'on sait être la branche la plus occidentale du Gange, nous fûmes joints vers midi par plusieurs bateaux que montaient des Hindous de la côte, et qui étaient chargés de poisson et de fruit. Les premiers naturels dont nous fîmes ainsi la connaissance étaient tous petits et minces, extrêmement noirs, mais bien proportionnés, avec de bonnes physionomies et de jolis traits; en somme, ils appartenaient à une race qui est belle. Les fruits qu'ils venaient nous vendre consistaient en shaddocs, en plantains et en cocos, mais qui, nous dit-on, n'étaient ni les uns ni les autres de bonne qualité pour leur espèce. Les noix de cocotiers sont trop connues pour que j'en parle ici. Quant au shaddoc, on le prendrait à l'extérieur pour un melon, tandis que le dedans est une vaste orange dont l'écorce a deux pouces d'épaisseur, la chair moins de jus que celle d'une orange véritable, et le goût peut-être une espèce d'amertume; toutefois, telle était la chaleur, que nous le trouvâmes agréable et rafraîchissant. Les plantains poussent par grappe, mais sont tous attachés à des queues d'égale longueur; ils ont la forme d'une petite pomme de terre, sont enveloppés de pellicules lâches et brunes qui s'ôtent aisément avec les doigts, et ont une saveur analogue à celle d'une poire trop mûre.

Pendant que nous trafiquions avec ces pauvres gens, plusieurs grandes barques des îles Maldives passèrent près de nous, et je les examinai d'un œil d'autant plus

(1) Le voyageur dont nous allons rapporter la relation était évêque de Calcutta; il fit un long séjour dans l'Inde et en visita les principales contrées dans un but à la fois scientifique et religieux. Au retour de ses explorations il mit en ordre ses notes et rédigea son voyage, que sa veuve a depuis livré au public. La relation commence à Calcutta, aujourd'hui, comme on sait, capitale de l'Inde britannique. A. M.

curieux, qu'elles ne remontent que rarement, au dire de notre pilote, jusqu'à Calcutta. Elles avaient un seul mât, mais deux voiles, une grande voile très ample et carrée, avec une autre de perroquet. La construction de leurs parties les plus solides était en cocotier, celle des plus légères en bambou, et la vitesse de leur marche vraiment extraordinaire. Elles portaient chacune de trente à cinquante hommes, qui tous avaient une petite cabine particulière; tous possédaient en commun et le navire et la cargaison. Celle-ci était principalement composée de cowries, petites coquilles qui servent de monnaie dans diverses parties du monde, de poisson sec et d'huile de cocotier. Les cordages, depuis les plus gros jusqu'aux plus minces, étaient fabriqués avec les fibres de l'écorce de ce même arbre. Nous rencontrâmes ensuite des bâtiments de plus grande dimension, qui étaient pontés, qui avaient deux mâts, et dont les agrès différaient peu de ceux d'une goëlette. Mais quel que fût le genre de ces embarcations, la couleur des marins était toujours la nuance la plus foncée du bronze antique; et comme leur costume se bornait généralement à une écharpe nouée autour de leur ceinture, comme leurs formes étaient élégantes et leurs membres bien faits, on pouvait s'imaginer voir des statues grecques de ce métal.

A propos de leur teint et de leur nudité, deux réflexions me frappèrent : d'abord c'est que la teinte de noir, indiquée ci-dessus, est plus naturellement agréable à l'œil de l'homme que la blanche peau des Européens; car nous ne sommes pas choqués même à la première vue du visage des nègres, tandis qu'on sait bien qu'ils conçoivent à l'aspect d'un visage blanc l'idée de maladie, l'idée de laideur que nous concevons nous-mêmes à celui d'un albinos. Il y a bien quelque chose dans un nègre qui empêche que nous ne le regardions pas avec répugnance, à moins d'une longue habitude; mais ce dégoût provient plutôt des traits et de la chevelure que de la couleur. Ma seconde réflexion est que tous ces hommes nus qui nous environnaient eussent certes blessé le sentiment que nous avons de la pudeur, s'ils eussent été blancs comme nous, au lieu que leur nudité ne nous parut nullement indécente, parce que leur couleur était différente de la nôtre. Tel est l'instinct, telle est la promptitude avec lesquels nous conformons nos opinions à un changement complet de circonstances. Il n'y a que le changement partiel et temporaire qui nous semble choquant.

Lorsque nous approchâmes du côté de la rivière qui est opposée à Kedgerey, nos yeux n'aperçurent le long du rivage qu'une affreuse ligne continue de bois épais et noirs, en apparence inaccessibles et interminables, que l'imagination pouvait sans beaucoup d'efforts peupler des animaux et des reptiles les plus dangereux. Mais quand nous fûmes moins éloignés des îles Sonderbonds, la terre nous présenta un spectacle plus attrayant; les taillis prirent une plus grande variété de feuillage et d'ombre; plusieurs arbres à cime arrondie et quelques palmiers bas s'en élancèrent; enfin une douce odeur de végétation nous fut apportée par la brise. En cet endroit le courant de l'Hougly était impétueux, et sa lutte avec la haute marée soulevait des vagues d'une eau si noire qu'elle n'avait pas la moindre transparence. La première fois que je découvris des cocotiers, sans doute je les examinai avec beaucoup d'intérêt; néanmoins ils me causèrent une espèce de désappointement. Leurs formes sont, il est vrai, fort gracieuses, mais leur verdure est noire et funéraire, et je leur trouvai une certaine ressemblance avec ces panaches qui ornent les corbillards. Leur présence cependant annonçait une contrée plus découverte et plus habitable. Les broussailles en effet, se retirèrent peu à peu de la côte, et firent place à des rizières si verdoyantes que vous auriez cru voir des prairies, à des bouquets de grands et beaux arbres, et à des villages de huttes.

Dans la soirée du 5 nous jetâmes l'ancre à quelques milles du hâvre Diamant, et autour de nous vinrent bientôt mouiller plusieurs vaisseaux de passage, au nombre desquels se trouvait un joli bâtiment du port de deux cent cinquante tonneaux, qui avait à son beaupré le pavillon de la Compagnie des Indes orientales. C'était l'yacht du gouvernement, envoyé à notre rencontre pour nous conduire à Calcutta.

Le lendemain 6, nous passâmes à son bord, et nous en trouvâmes le dedans digne du dehors. Le dessous du pont était divisé en larges chambres meublées d'une manière à la fois élégante et commode; et pour la première fois de notre vie nous dormîmes sous des rideaux qui devaient nous défendre des mosquites et sur un matelas d'étoupe de cocotier qui, quoique fort dure, était élastique et fraîche.

Le 7, dans la matinée, nous quittâmes le hâvre Diamant, célèbre pour avoir été la première possession de la Compagnie dans le Bengale, mais mal famé à cause de son insalubrité qui résulte des marais environnants. Beaucoup de navires y étaient stationnés; mais je n'aperçus en place d'une ville que quelques huttes indigènes, quelques magasins en ruine, et une vilaine maison de briques où logeait le gouverneur du port. Une brise légère gonfla nos voiles, et nous remontâmes lentement l'Hougly, dont les rives offraient encore beaucoup d'uniformité, mais pourtant devenaient plus riches, plus belles, plus vivantes, à mesure que nous avancions. Le fleuve lui-même était toujours très vaste et très rapide : nous y voguions comme en pleine mer, et sans cesse nous rencontrions de gros navires qui le descendaient. Dans ce large bras, les tempêtes sont fréquentes et terribles, dit-on. Outre qu'il était alors extrêmement haut, les brahmines avaient prédit qu'il monterait encore de quatorze coudées et inonderait tout Calcutta; ils auraient aussi bien pu dire tout le Bengale, car l'endroit le plus élevé de la province est peut-être celui où la capitale repose. Le petit bâtiment sur lequel nous faisions route avait quarante deux hommes d'équipage qui tous, excepté le capitaine et son lieutenant, nés en Europe, étaient de graves musulmans, assez petits de taille, très minces de corps, mais actifs et vigoureux. Leur uniforme consistait en un turban d'étoffe blanche et de forme singulièrement plate, en une chemise ordinaire, d'amples pantalons et une écharpe attachée autour de leur ceinture.

Je m'amusai beaucoup à les voir préparer et manger leur dîner, assis en cercle sur le tillac avec une immense écuelle de riz et une petite cruche de sauce à l'ail placée entre chaque trois ou quatre d'entre eux. La quantité de ce qu'ils mangent est énorme et réfute complétement l'opinion reçue que le riz est nourrissant. Au contraire, je suis persuadé que le quart de pommes de terre satisferait la faim des plus robustes et des plus laborieux. Ce légume devient de plus en plus abondant au Bengale. D'abord il y a été comme partout ailleurs très impopulaire; maintenant on l'aime à la fureur, et on n'hésite plus à déclarer que son introduction est le plus grand bienfait dont le pays soit redevable à ses maîtres européens. Pour prendre leurs repas, nos marins ne s'asseyaient point comme les Turcs, mais avec les genoux relevés comme des singes. Ils buvaient et mangeaient dans des ustensiles de cuivre resplendissant de propreté; leur extérieur aussi était propre et décent; mais si leurs physionomies paraissaient plus animées, elles étaient moins douces et moins pacifiques que celles des Hindous. Ces musulmans semblent s'inquiéter peu des préjugés de leur religion; il y a cependant certains genres de services qu'ils ne rendent évidemment à leurs maîtres qu'avec répugnance. Ainsi le capitaine, à ma demande, pria un de ses matelots d'attraper mon épagneul; celui-ci ne fit pas difficulté d'obéir, mais après avoir touché l'animal, il s'essuya les mains contre les flancs du navire avec un air de dégoût qui me fit mal.

Nous avions espéré atteindre avant la nuit Fultu, où

nous eussions logé dans un hôtel anglais; mais faute de vent, il nous fallut jeter l'ancre lorsque nous n'en étions plus qu'à quelques milles. Dans la soirée, comme la chaleur était devenue supportable, nous gagnâmes la rive la plus voisine dans le canot de l'yacht, et nous allâmes visiter un village situé à peu de distance dans les terres. Tandis que nous en approchions à travers des champs marécageux, mais cultivés avec soin et plantés en riz, un grand nombre d'habitants de tout âge, mais tous du sexe masculin, vinrent à notre rencontre. Grands et petits, ils n'avaient, pour cacher leur nudité, qu'une écharpe appelée *cummerbund*, et leurs figures étaient généralement si gracieuses, si empreintes de douceur, qu'on les eût pris plutôt pour des femmes et pour de petites filles. Les hommes nous regardèrent avec curiosité, et les enfants nous entourèrent sans la moindre crainte. Bientôt, en leur compagnie, nous parvînmes à une réunion de jolies cabanes, dont les murs étaient en terre et les toits en chaume, et qui, la plupart couvertes d'une belle plante grimpante à large feuille, de l'espèce de la gourde, étaient irrégulièrement disséminées au milieu d'un bois de cocotiers, de banyans et d'autres arbres à fruit. Les indigènes ne voulurent pas que nous pénétrassions dans aucune de leurs demeures, mais nous conduisirent à leur pagode, qu'ils appelaient *le temple de Mahades*. Pour y arriver, nous eûmes à parcourir un long chemin sinueux dans la forêt; et quand nous y arrivâmes au coucher du soleil, nous fûmes mal récompensés de nos pas, car l'édifice ne valait guère la peine d'être vu.

Pendant que nous regagnions notre canot, le soleil se coucha, et alors nous éveillâmes sur notre passage une multitude de monstrueuses chauves-souris, plus grosses que des corneilles, mais que leurs ailes dentelées empêchaient de confondre avec des oiseaux de ce genre, et qui, abandonnant les arbres où elles étaient perchées, vinrent nous incommoder de leurs lentes évolutions circulaires.

La nuit et toute la journée du lendemain, le vent fut ou contraire, ou si léger, qu'il ne nous permit pas de remonter le courant. Notre capitaine se rendit le matin à un marché qui se tenait dans un village des environs, pour acheter différents objets dont manquait son bâtiment; et pour donner l'idée, tant de la pauvreté du pays que du bas prix des denrées, j'ai simplement à dire qu'après avoir acheté tout ce dont il avait besoin, moyennant quelques *pices*, petites pièces en cuivre de la valeur de nos sous, il ne put trouver dans toute la foule à changer une roupie, monnaie qui vaut à peine deux francs cinquante centimes.

Le soir, dans une seconde excursion que nous fîmes à terre, nous rencontrâmes encore un hameau; mais nous ne réussîmes pas mieux que la veille dans nos tentatives pour visiter l'intérieur des habitations. Les habitants avaient presque tous l'air malades; ce qui provenait sans doute de l'excessive humidité, car la plupart des huttes étaient entourées d'eau stagnante. Chemin faisant, nous vîmes plusieurs jackals dans les bois; et les cris de ces animaux, tandis que nous retournions au fleuve, devinrent si forts et si multipliés, ils ressemblaient tant à ceux d'enfants qui jouent, que d'abord à peine pûmes-nous leur assigner une autre cause. De retour à bord, nous apprîmes avec joie qu'il était arrivé deux *bolias*, ou grands bateaux à rames, munis de cabines commodes, dans lesquels nous continuerions notre route; car peut-être ne l'aurions-nous pas fait de quelques jours avec l'yacht.

Le 10, vers deux heures après midi, nous partîmes pour Calcutta dans les bolias; et tant que nous remontâmes ainsi le fleuve, ce fut moins un voyage qu'une agréable promenade sur l'eau. A neuf milles environ de l'endroit où nous avions laissé l'yacht, nous débarquâmes parmi de grands bambous, et après un quart d'heure de marche, nous parvînmes à une mauvaise baraque où des voitures nous attendaient. Elles étaient traînées par de petits chevaux à queues longues, et conduites par des postillons à moustaches, à turbans, à bras et à jambes nus, qui portaient des jaquettes bleues splendidement ornées de broderies jaunes. Quand nous partîmes au trot, des grooms qui étaient en nombre suffisant se placèrent, suivant l'usage, à côté de chacun des chevaux, et quoiqu'à pied, coururent tout le temps aussi vite qu'eux.

La route que nous suivîmes était élevée, large, mais mauvaise, et bordée à droite et à gauche de profonds fossés d'eau stagnante, au-delà desquels s'étendait un bois immense d'arbres fruitiers. Ce bois était parsemé de cabanes dont quelques-unes semblaient être des boutiques; car dans celles dont je parle, on voyait suspendus au plafond des outils de fer, des pièces d'étoffe en coton de couleur, et des paquets de plantains étalés dans une montre, du riz et diverses sortes de légumes, enfin, rangés en bon ordre sur le plancher, une multitude de pots en terre, au milieu desquels était accroupi le marchand, qui fumait avec une espèce de pipe grossière faite d'un tube très court et de la coquille d'une noix de cocotier. Sur le chemin, le nombre des allants et venants était considérable; les uns s'avançaient dans de lourds charriots tirés par des bœufs ou sur de maigres bidets, les autres chassaient devant eux des bêtes de somme; mais on voyait peu de femmes. Celles que nous rencontrions portaient du moins un costume plus décent que les hommes; elles avaient sur la tête un voile blanc d'un grossier tissu qui, sans leur cacher la figure, leur tombait jusqu'au milieu du corps, et leurs bras nus étaient ornés de gros bracelets d'argent.

Peu à peu nous commençâmes à voir de sombres maisons en briques, qui avaient beaucoup plus de prétention à l'architecture, mais beaucoup moins d'élégance que les plus simples huttes en bambous, et qui servaient d'habitations à des Hindous ou à des musulmans de la classe moyenne. Elles avaient le toit plat, et outre d'étroites fenêtres grillées, étaient ceintes d'une muraille qui empêchait tout œil curieux de s'immiscer dans les secrets du ménage. Bientôt ces bâtiments furent entremêlés d'édifices plus vastes et plus beaux, à deux ou trois étages, avec un portique grec régnant sur toute la longueur de la façade, et situés au centre d'une petite prairie çà et là ornée d'arbres. Enfin nous entrâmes dans le village de Kidderpour, et nous y aperçûmes des carrosses à l'européenne, un soldat en faction devant une porte, presque nu, mais armé d'un sabre et d'un bouclier, une ou deux pagodes, une plus grande variété de marchandises dans les boutiques, plus de monde dans les rues, et un nombre considérable de voitures indigènes, traînées chacune par deux chevaux les plus décharnés que j'aie jamais vus.

Pour sortir de Kidderpour, nous traversâmes un mauvais pont de bois jeté sur une crique bourbeuse qui nous conduisit à une vaste plaine découverte, à l'extrémité de laquelle nous distinguâmes, malgré le crépuscule, les maisons blanches de Calcutta. Nous eûmes à franchir une partie de cette plaine pour gagner la forteresse où nous devions être provisoirement logés. C'est un vaste quadrangle de constructions militaires, qui renferme, selon l'usage, toute sorte de bâtiments. On nous y installa dans l'ancien hôtel du gouvernement, dont les différentes pièces étaient meublées d'une manière à la fois élégante et commode, ainsi qu'elles auraient pu l'être en Europe. Seulement, dans les principales, étaient suspendus aux plafonds de larges châssis en bois léger, recouverts de calicot blanc et assez semblables à des paravents énormes, qu'un ou plusieurs domestiques tiraient alternativement au moyen de cordes dans un sens, puis dans un autre, pour agiter ou pour rafraîchir l'air. On me présenta ensuite les personnes qui devaient composer ma maison, et vu ma qualité d'évêque de la capitale du Bengale, elles étaient nombreuses. Il y avait des massiers, un maître-d'hôtel, un sommelier, un homme

exclusivement chargé de tenir fraîche l'eau de ma table, un valet de chambre, des piqueurs, *cum multis aliis*; car la coutume est, dans ce pays, d'être toujours environné d'une foule de domestiques. Ma femme en eut de particuliers pour elle, cela se conçoit; mais ce qui ne se conçoit guère, c'est qu'on en donna même à notre petite fille, qui ne marchait pas encore. On lui donna un massier, un sommelier, un piqueur, un cuisinier; et les premiers jours, lorsqu'elle allait promener avec sa nourrice, un grand drôle à larges épaules, malgré toutes nos représentations, saisissait un immense parasol dont le manche était un long bambou, et le lui tenait au-dessus de la tête, comme la chose est souvent représentée sur des paravents chinois. Mais telle est à Calcutta la coutume; on y dépense des sommes énormes pour entourer les enfants de valets qui leur sont inutiles. Ainsi une dame me conta avoir vu un petit garçon de six ans se pavaner dans une calèche à deux chevaux avec sa gouvernante, un cocher, un porte-ombrelle, deux grooms de chaque côté, et un troisième par derrière menant par la bride un autre cheval, non pour le cas où son jeune maître voudrait se livrer au plaisir de l'équitation, il était trop jeune pour cela, mais, comme disait le groom lui-même, «pour la simple mine.»

Le lendemain, quand parut le jour, et dans l'Inde l'heure à laquelle on se lève précède de beaucoup celle où le jour commence, un singulier spectacle s'offrit à nos yeux des fenêtres de nos appartements. Outre l'appareil ordinaire d'une place d'armes, les murailles, les toits et les remparts étaient couverts par des nuées d'oiseaux gigantesques appelés *hurgilas*, plus gros que la plus grosse pintade, et deux fois aussi hauts que le héron, auquel ils ressemblent d'ailleurs beaucoup, si ce n'est qu'ils ont sous le bec inférieur une large poche bleue et rouge qui, communiquant, dit-on, avec l'estomac d'une part et de l'autre avec les narines, leur permet de respirer quand ils ont le gosier momentanément bouché par un trop volumineux morceau de nourriture. Ces oiseaux s'acquittent en commun avec les jackals, qui pénètrent dans le fort pendant les pluies, du soin d'enlever les ordures; mais à la différence de ces derniers, au lieu de fuir les hommes et la lumière, ils demeurent toute la journée sans la moindre crainte, et gênent presque les promeneurs.

Pour se rendre de la forteresse à la ville, on traverse une vaste plaine de verdure, et la route est des plus pittoresques. On a sur la gauche l'Hougly, avec sa forêt de mâts et de voiles, qu'on aperçoit entre les troncs d'une double rangée d'arbres. Sur la droite est le quartier de Chowringhey, qui naguère ne formait qu'un faubourg où les maisons étaient fort distantes les unes des autres, mais qui maintenant est presque aussi serrément bâti, presque aussi étendu que Calcutta. En face de soi, on découvre peu à peu l'esplanade, qui renferme la maison de ville, l'hôtel du gouverneur, et beaucoup de belles habitations particulières. On n'aperçoit de ce côté aucun bâtiment de construction indigène, si ce n'est un bazar immense, mais en ruines, qui occupe l'angle auquel se réunissent Calcutta et Chowringhey. Derrière l'esplanade, cependant, il n'y a que Tank-Square et quelques autres rues où ne demeurent que des Européens. Durrumtolleh et Cossitollha ont pour habitants des étrangers de diverses nations, et tout l'ouest de la ville est un dédale de ruelles tortueuses, un amas confus de bazars en briques et de huttes en bambous, au milieu desquels on distingue çà et là de vastes édifices qu'on prendrait, à leur architecture, pour des couvents, mais où logent, soit de riches Hindous, soit des négociants et des banquiers indiens.

La maison de ville n'a d'autre mérite que sa grandeur; mais l'hôtel du gouvernement ne manque pas d'élégance. Il consiste en deux galeries demi-circulaires, placées dos à dos, se joignant au centre dans une vaste salle, et renfermant quatre enfilades d'appartements superbes. Les colonnes sont néanmoins d'un style pauvre, et au lieu d'avoir simplement deux beaux étages avec un rez-de-chaussée, il en a trois, qui tous trois sont trop bas, et est percé d'un trop grand nombre de fenêtres dans chaque direction. La cathédrale est un fort bel édifice, bien que le clocher n'ait ni la hauteur ni la légèreté suffisantes, et aussi qu'on puisse trouver à reprendre de nombreuses fautes architecturales. L'intérieur, qui est entièrement pavé de marbre blanc, est décoré avec luxe et richesse. Tandis que nous parcourions la ville, je fus très désappointé au sujet de la splendeur des équipages, dont j'avais ouï tant parler en Angleterre. Les chevaux sont pour la plupart petits et misérables, outre que le sale costume blanc et les membres nus des gens qui les conduisent, lorsqu'on n'y est point accoutumé, paraissent bien pauvres et bien mesquins.

Calcutta s'élève sur une plaine presque parfaitement unie de terre alluviale et marécageuse, qui était, il y a un siècle, couverte de broussailles et de marais fétides, et qui même aujourd'hui trahit encore à chaque pas son origine, par les nombreuses fentes qu'on voit aux maisons les mieux construites. Vers l'est, à quatre milles et demi de distance, se trouve un lac salé, large mais peu profond, auquel se terminent les Sonderbonds, et qui alimente un canal où se rendent toutes les eaux pluviales de la ville; car la légère inexactitude qui existe dans le niveau de la plaine est en faveur de ses rives. Entre ce lac et Calcutta l'espace est rempli de jardins, d'arbres à fruit et de maisons où demeurent les indigènes, quelques-unes remarquables par leurs vastes dimensions; mais la plupart des autres de méchantes huttes qui, toutes irrégulièrement rassemblées en groupes autour de larges étangs carrés, ne communiquent que par des rues étroites, sinueuses et non pavées, à travers des bois de bambous, de cocotiers et de plantains; le tout fort agréable et fort pittoresque à voir, mais exhalant une odeur infecte, à cause de la multitude des mares, de la fumée de bois qui sort par chaque ouverture des habitations, de l'huile de cocos qu'on exprime dans chaque coin, et du beurre clarifié qui forme la nourriture principale et favorite des Hindous.

Au sud, une branche de l'Hougly va se jeter dans la mer parmi les Sonderbonds. Elle reçoit des Européens le nom de Tolly's-Nullah; mais les naturels la regardent comme le Gange véritable, et prétendent que le grand bras, au contraire, fut à quelque ancienne époque de leur histoire creusé par des mains humaines et impies. En conséquence, personne ne rend de culte au fleuve entre Kidderpour et la mer, tandis que cette rigole, comparativement insignifiante, reçoit tous les honneurs divins dont jouissent le Gange et l'Hougly dans les parties supérieures de leurs cours. Les bords du Tolly's-Nullah sont occupés par deux gros villages presque contigus, Kidderpour et Allypour, ainsi que par un grand nombre de belles maisons à l'européenne, et renommés dans tout le pays pour leur sécheresse et leur salubrité. Au nord s'étend une vaste campagne fertile, divisée en rizières, en vergers et en jardins, couverte d'un ombrage épais que projettent des arbres fruitiers, où fourmille une innombrable population, et qui forme les faubourgs de Cossipour, Chitpour, etc. Ce côté ressemble, pour l'aspect général, à celui de l'est; mais on le dit moins humide et plus sain. Au travers passent les deux grandes routes qui mènent à Dum-Dum et à Barrackpour, lieux dont je dois reparler. A l'ouest coule l'Hougly, qui est deux fois au moins aussi large que la Tamise après le pont de Londres, qui porte des navires de toute espèce, et qui présente sur sa rive opposée un autre faubourg considérable, celui d'Howrah, principalement habité par des constructeurs de vaisseaux, mais où l'on aperçoit néanmoins quelques jolies maisons de plaisance. La route qui longe Calcutta et Chowringhey porte, bien qu'elle soit presque droite, le nom bizarre de route circulaire, et suit à peu près la direction que suivaient jadis un large fossé et une

fortification de terre établis à l'occasion de la guerre maharatte. C'est la limite des franchises de Calcutte et de la loi anglaise. Tous les délits qui sont commis en deçà de cette ligne sont jugés par les Anglais, et d'après leur jurisprudence ; ceux qui le sont au-delà, par des magistrats indigènes, et d'après le Koran ou les lois de Menu.

De l'angle nord-ouest de la citadelle à la ville, sur les rives de l'Hougly, est une promenade en briques pilées recouvertes de sable, matériaux ordinaires des routes et des rues dans et près Calcutta. Il y a de chaque côté une rangée d'arbres, et vers le centre, un bel escalier pour descendre à la rivière qui, le matin, un peu après le lever du soleil, est généralement encombrée de gens occupés à se laver et à s'acquitter de leurs devoirs religieux, dont en effet l'ablution est la partie essentielle et principale. Le reste consiste généralement à se toucher plusieurs fois de suite le front et les joues avec de la terre blanche, rouge ou jaune, et à pousser certaines exclamations sacramentelles. Puis, pendant ce temps-là, il y a toujours quelques brahmines assis sous les arbres, qui comptent les grains de leurs chapelets, qui tournent les pages de leurs livres en feuilles de bananier, et qui murmurent des prières avec toute l'apparence de la dévotion. Ce sont des prêtres de Brahma, et ils paraissent jouir d'un grand respect. Sans cesse on voit des enfants et de jeunes filles s'agenouiller devant eux et leur présenter de petites offrandes ; mais les plus riches Hindous arrêtent rarement leur palanquin pour le même motif.

A l'endroit où la promenade joint Calcutta, un très beau quai continue le long du fleuve, et quoiqu'il soit de construction récente, il est déjà orné de maisons particulières et d'édifices publics. Des navires de tout genre et dont le port n'est pas moindre de six cents tonneaux y mouillent tout près de la terre ; et on y rencontre sans cesse une curieuse réunion d'étrangers. Dans le nombre, les Arabes, qui y abondent le plus, sont peut-être les plus remarquables par leur peau comparativement blanche, par leur corps grand et musculaire, par leur noble physionomie et leur costume pittoresque. Mais là, non plus que dans les autres quartiers de la ville où la foule est également nombreuse, on n'aperçoit jamais de batailles, quoique sans cesse on entende résonner à ses oreilles d'affreuses injures. Un Hindou, si gravement qu'il soit provoqué, s'abstient toujours de frapper un égal. Les Arabes, ainsi que les Portugais, sont moins patients ; et la nuit les querelles, les coups, les meurtres mêmes, ne sont pas très rares dans les rues, principalement néanmoins parmi les gens des deux nations que je viens de citer. Il y a aussi parmi les Hindous de très fréquents exemples d'assassinat, mais d'une espèce plus lâche et plus préméditée. Ce sont d'ordinaire des femmes égorgées par des maris jaloux, et des enfants à qui on arrache la vie pour les dépouiller des bijoux dont leurs père et mère aiment à les parer.

Quoiqu'il n'existe plus aujourd'hui sur le territoire britannique aucun esclavage légal, cependant les termes et les gestes que les domestiques emploient à Calcutta envers leurs supérieurs, tout indique que la distinction de maître et d'esclave y était fort commune à une date peu reculée. « Je suis ton esclave, » et « Ton esclave ne sait pas, » sont des phrases que répètent sans cesse les serviteurs libres quand ils veulent témoigner de leur soumission et de leur ignorance. En général, pourtant, je ne pense pas que les domestiques bengalais soient plus soumis et plus respectueux à l'égard de leurs maîtres que ceux d'Europe. Si d'abord ils paraissent tels, c'est sans doute qu'ils ont l'habitude d'aller et de venir pieds nus dans la maison, c'est que pour parler à leurs supérieurs ils joignent les mains et prennent l'attitude de la prière. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, les choses ne reviennent-elles pas à se découvrir la tête et à faire la révérence? D'autant mieux que les gens qui agissent de la première façon ne parlent pas plus honnêtement, et n'exécutent pas avec plus de soin les ordres qu'on leur donne que nos laquais européens. Même les domestiques indigènes ont certaines formules de langage que souvent un nouveau débarqué prendra pour des impolitesses, quoiqu'ils ne songent à rien moins qu'à être impolis. Si, par exemple, vous dites à l'un d'eux de commander votre déjeuner : « Ne l'ai-je pas commandé déjà ? » ou « Ne va-t-on pas le servir? » réplique-t-il, voulant tout simplement exprimer la promptitude avec laquelle il se propose de vous obéir. Les Bengalais, en somme, sont intelligents et très habiles à satisfaire vos désirs, quand même vous ne les énonceriez qu'à moitié ou point du tout. Les maîtres fournissent rarement de livrée, sauf des turbans ou des ceintures qui ont quelque couleur distinctive, quelque broderie particulière ; le reste du costume des domestiques se compose de la chemise de coton, du caftan, et des culottes du pays, et on n'exige pas d'eux qu'ils le tiennent en état de propreté.

Calcutta ne renferme pas d'autres édifices publics que ceux dont j'ai déjà parlé, mais possède un riche jardin botanique où l'on a rassemblé non-seulement les plus nobles arbres et les plus belles plantes de l'Inde, mais encore une multitude de végétaux exotiques, recueillis à Népaul, à Pulo-Penang, à Sumatra, à Java, au Cap, au Brésil, et en diverses parties de l'Afrique et de l'Amérique, aussi bien que dans l'Australasie et dans les îles de la mer du Sud. En outre, la capitale du Bengale compte dans son sein plusieurs établissements utiles ou philanthropiques, tels qu'un asile pour les jeunes orphelins nés de parents européens, de bons pensionnats pour les enfants des deux sexes appartenant aux familles riches, et des écoles gratuites où ceux des familles pauvres apprennent à lire et à écrire d'après la méthode d'enseignement mutuel. L'utilité de ces diverses institutions est fort grande, car en général il règne une affreuse misère parmi les colons d'Europe et les hommes de couleur qui se sont établis à Calcutta ; misère qui provient de différentes causes, mais surtout de spéculations hasardées. Si un négociant a le malheur d'emprunter une seule fois, il est perdu, tant on prête à gros intérêts et tant sont exorbitantes les dépenses de la vie commune. D'autre part, un retour en Europe, à moins qu'on n'y revienne comme pauvre et aux frais de la Compagnie, est trop coûteux pour que les colons y pensent. Et ce ne sont pas seulement les objets de luxe qui les ruinent à Calcutta. Les loyers y sont d'un prix énorme, et quoique les plus pauvres classes d'Européens et d hommes de couleur y vivent dans de misérables demeures situées dans le quartier le plus malsain de la ville, ils sont souvent obligés de les payer aussi cher qu'ils paieraient une excellente maison dans les villes les plus commerçantes, ou un logement passable dans les capitales d'une autre partie du monde. Les habits sont aussi d'une incroyable cherté. Du moins les indigents peuvent-ils se procurer des vivres à bon marché ; car chaque jour les maîtres-d'hôtel des principales familles européennes vendent à vil prix les restes des repas de leurs patrons que la chaleur du climat ne permet pas de conserver pour le lendemain. Mais, quoi qu'il en soit, une affreuse pauvreté règne à Calcutta ; et je pense qu'une personne qui fait l'aumône comme doit la faire un chrétien n'y trouvera guère moyen d'économiser, non plus de se livrer à de vains plaisirs et à un luxe inutile.

La quantité de salpêtre qui se trouve dans le Bengale est immense. Les dispositions du sol à le produire sont très nuisibles, tant aux propriétaires qu'aux habitants des maisons. On peut à peine empêcher qu'il n'envahisse au bout de quelques années les planchers et les murs de toutes les pièces basses, au point de les rendre malsaines et par suite non logeables. La moitié des habitations de Calcutte sont ainsi détériorées, d'autant plus qu'on ne connaît pas les caves dans cette partie de l'Inde.

Successivement je visitai les environs de la capitale.

Je me rendis d'abord au village de Barrackpour, qui sert de cantonnement à un des principaux corps de l'armée de l'Inde, et qui est situé à seize milles de Calcutta dans une direction septentrionale, sur les bords de l'Hougly. Par terre la route ne traverse d'un bout à l'autre que des jardins et des vergers, de sorte que le voyageur a toujours de l'ombre. Telle est néanmoins l'ardeur du soleil, que passé huit heures du matin on ne peut plus au mois d'octobre voyager avec plaisir. Par eau la distance est de vingt quatre milles, mais quand la marée se trouve favorable et qu'on navigue dans une barque munie de bons rameurs, on peut remonter en deux heures et demie et redescendre en moins de deux heures. Le fleuve continue d'être à peu près aussi large qu'il l'est à Calcutta; ses rives sont couvertes d'arbres fruitiers et de hameaux, même de nombreuses et fort belles pagodes, au lieu que toutes celles qu'on peut voir dans la capitale sont petites, laides, mesquines et dégradées. Ces édifices s'élèvent généralement au centre d'une vaste cour carrée, que forme quelquefois un simple mur bas, mais plus souvent une suite d'arcades en briques recouvertes avec du plâtre, de façon qu'elles ressemblent à de la pierre, dentelées par le sommet, et flanquées aux angles de deux ou de quatre tours qui sont ornées de pilastres, de colonnettes et de frises. Au milieu de la principale façade, est d'ordinaire un élégant portique dans le style de l'architecture grecque, par lequel on entre dans la cour. Habituellement, lorsque la pagode est tout-à-fait située sur le bord de l'eau, un noble perron de la même largeur que le portique mène du fleuve à cette entrée. Quelquefois toute la cour est formée par un grand nombre de tours carrées qui sont situées à petite distance l'une de l'autre, et qui toutes donnent accès dans l'intérieur du quadrangle par une colonnade. Au centre de ce quadrangle ou bien adossé à un des côtés, est le temple de la divinité principale, la plupart du temps octogone, muni de créneaux et d'arcs-boutants, ressemblant beaucoup à un couvent gothique, sauf qu'il est mainte fois plus haut et plus vaste; enfin surmonté de trois dômes, un plus grand entre deux plus petits.

Tous ces bâtiments sont voûtés en briques, et la manière dont les Hindous construisent leurs dômes soit longs, soit carrés, me paraît aussi simple qu'ingénieuse. Il est fort rare que les fidèles se réunissent dans ces temples. Quelques prêtres, quelques danseuses, y demeurent, et toute leur occupation consiste à les tenir propres, à recevoir les offrandes des individus qui viennent de temps en temps les visiter, et à sonner du cornet deux ou trois fois par jour en l'honneur de leurs idoles. Aux fêtes solennelles, de riches Hindous donnent de l'argent pour illuminer le monument, pour tirer des feux d'artifice, pour payer des musiciens qui alors font retentir l'air du son des tambours, des clochettes et de divers instruments à cordes. Mais, en ces occasions mêmes, il n'y a jamais foule d'adorateurs. Certaines pagodes, quoique d'autres n'aient à compter que sur des contributions libres, sont richement dotées en terres et en rentes. Les principales sont toujours d'une propreté remarquable en dehors, toujours soigneusement badigeonnées, tandis que les ornements grecs dont il a été question, et qui doivent avoir été empruntés aux Européens, sont autant de preuves des réparations qui sans cesse y sont faites.

Barrack pour est un large et joli village, principalement habité par des soldats, comme je l'ai déjà dit, et situé dans un parc de deux à trois cents acres où le gouverneur général a une maison de plaisance. La beauté du site, la beauté des gazons, des arbres et des buissons à fleurs, font du parc l'endroit le plus délicieux qui soit au monde. L'habitation du gouverneur est charmante aussi; mais quoiqu'elle ne renferme pas moins de trois salons, il ne peut y recevoir que sa famille, faute de chambres à coucher. La raison en est que, vu le climat, ces chambres ne sont supportables à la rigueur que si elles reçoivent la brise du sud. Par conséquent, elles ne peuvent être nulle part en grand nombre. Aussi le gouverneur est-il obligé de loger ses aides-de-camp et ses serviteurs dans des pavillons disséminés autour du château d'une manière très pittoresque, bâtis en bambous comme toutes les chaumières de la contrée, et ouverts au midi.

On a formé dans le parc de Barrackpour une ménagerie qui renferme une multitude d'oiseaux et un grand nombre de bêtes curieuses. Je remarquai entre autres un ghyal, deux lynx, des tigres, des léopards, trois ou quatre espèces d'ours, une hyène, et un jeune alligator. Dans Calcutta, de même que dans les environs, les serpents venimeux sont très rares; et on n'a guère à craindre d'en rencontrer, pourvu qu'on évite les vieilles ruines, les pagodes abandonnées, les endroits secs et pleins de décombres. Les serpents d'eau, que l'on trouve dans les lieux humides, ne sont que très rarement dangereux. Les alligators viennent quelquefois à terre pour se chauffer au soleil, et il y en a de deux espèces. Les uns, qui ressemblent aux crocodiles ordinaires du Nil, ont le museau long, et à moins d'être provoqués, sont inoffensifs. Les autres, un peu plus petits que les premiers, ont la tête ronde, attaquent souvent les chiens et d'autres animaux semblables, et sont en certaines occasions redoutables aux hommes qui se baignent dans le fleuve. Je soupçonne que ces deux espèces existent, ou du moins ont jadis existé en Egypte; car je ne puis expliquer autrement les notables différences des rapports qui nous sont faits par les historiens, tant sur leur férocité et leur douceur que sur la lenteur et la promptitude de leurs mouvements.

A Barrackpour, je montai un éléphant pour la première fois de ma vie, et je trouvai que le pas d'une telle monture, bien que très différent de celui d'un cheval, n'était aucunement désagréable. Comme l'animal fait mouvoir en même temps les deux pieds, soit de droite, soit de gauche, on pourrait se croire porté sur les épaules d'un homme. Un éléphant dans la vigueur de l'âge porte deux personnes assises sur l'*howda*, espèce de siége qu'on lui attache sur le dos en guise de selle, outre le *mohout* ou conducteur qui se place sur le cou, et un domestique qui se tient sur la croupe avec un parasol. Les howdas dont les Européens se servent ne ressemblent pas mal à un petit *cheval* sans tête. Ceux des indigènes sont beaucoup moins hauts, mais beaucoup plus ornés. Dans Calcutta, ni à l'entour dans un rayon de cinq milles, il ne doit pas paraître d'éléphants, à cause des nombreux accidents qu'ils occasionnent en effrayant les chevaux. Ceux que je vis à Barrackpour étaient d'une taille monstrueuse, qui dépassait tout ce que j'avais imaginé, puisqu'elle atteignait dix pieds et plus. Celui que montait le gouverneur, et sur lequel je l'accompagnai, était une magnifique bête, couverte d'une splendide housse dont le roi d'Oude avait fait cadeau, et qui était toute semée de poissons brodés en or, car dans ce pays les poissons sont regardés comme un emblème de la royauté. Mais, chose qui me sembla fort bizarre, qui m'amusa beaucoup, et que je n'avais ni lue nulle part ni jamais entendu dire, tandis que l'éléphant suit son chemin un homme marche à côté, et lui indique où il doit marcher, l'avertit de prendre garde et de faire attention, le prévient que la route est malaisée, glissante ou pierreuse. L'animal est censé comprendre tout, et s'arranger en conséquence. Le mohout, sans ouvrir la bouche, n'a besoin pour le conduire que de lui appuyer sur le cou avec ses jambes, du côté où il désire qu'il tourne. Pour accélérer sa marche, il le pique avec la pointe d'un formidable aiguillon, et pour l'arrêter lui assène un coup sur le front avec le gros bout du même instrument. L'empire que ces hommes ont sur leurs animaux est bien connu. Peu de jours après notre arrivée à Calcutta, l'un d'eux ordonna d'un signe à son éléphant de tuer une femme qui avait dit quelque injure, et l'ordre fut immédiatement exécuté.

En face de Barrack pour, et sur la rive opposée de

l'Hougly, on aperçoit l'établissement danois de Serampour, son haut clocher et ses maisons blanches. C'est un joli endroit où règne toujours une admirable propreté, et qui ressemble plus à une ville d'Europe que Calcutta ou qu'aucun des bourgs environnants. Beaucoup d'étrangers de différentes nations y ont établi domicile, trouvant la vie trop chère à Calcutta.

De Serampour, j'allai à Chandernagor. C'est, à mon avis, une ville moins considérable que la précédente, et qui des bords du fleuve ne présente pas un effet aussi pittoresque. Les maisons y sont la plupart petites, et les rues ne me présentèrent que silence et abandon. Au quai, je ne vis charger ni décharger aucune barque; je n'aperçus aucun portefaix, aucune voiture, personne qui semblât être affairé. Il n'y a en effet qu'un petit bazar occupé par des marchands indigènes, et quelques misérables boutiques tenues par des Européens. Tandis que je traversais la place principale, je rencontrai deux ou trois hommes à visage blanc qui fumaient des cigarres, ne paraissaient pas avoir beaucoup à s'occuper, en un mot avaient cet air et cette tournure qui caractérisent les Français.

La route qui mène à Dum-Dum est moins intéressante que celle qui conduit à Barrackpuur. C'est de même un village militaire, où se trouve cantonnée presque toute l'artillerie européenne de l'Inde. Il consiste en plusieurs longues rangées de bâtiments bas où logent les troupes, et en quelques maisons petites, mais élégantes et commodes, qu'occupent les officiers, et qui les unes comme les autres sont situées sur les bords d'une vaste plaine appropriée aux manœuvres. Le commandant demeure dans une vaste habitation, construite sur une éminence artificielle qui domine de beaucoup toute la campagne voisine, et qu'environnent de jolies promenades, de charmants bosquets. L'édifice, bâti en briques, percé de petites fenêtres étroites, et soutenu par d'énormes piliers, a l'air fort vénérable; il remonte, dit-on, à une certaine antiquité, pour le Bengale du moins, où travaillent sans cesse des agents destructeurs si puissants qu'aucune architecture ne saurait leur résister au delà de cent cinquante années. Le commandant, lorsque nous lui allâmes rendre visite, nous montra une nombreuse collection d'oiseaux, les uns empaillés, les autres vivants, qu'il avait rassemblés pendant sa longue résidence dans l'Inde, ou qu'on lui avait envoyés des îles orientales. Au nombre des vivants, je remarquai un vampire. C'est une créature bien inoffensive, et dont les habitudes ne sont nullement conformes à l'horrible idée qu'on s'en est faite dans certains pays. Il ne mange que des fruits et des légumes; ses dents n'indiquent pas qu'il soit carnivore, et quand on lui présenta du sang, il se détourna aussitôt. Appartenant à la famille des chauves-souris, on ne doit pas s'étonner qu'il sommeille tout le jour; mais la nuit il est plein de vivacité, de même que tous ses semblables.

Comme je m'en retournais à Calcutta, et que je traversais un village hindou, je passai près de deux bûchers funéraires, l'un sur lequel on allait brûler le cadavre d'une personne morte sans être engagée dans les liens du mariage, l'autre presque consumé, qui peu auparavant avait servi de théâtre à la cérémonie du *suttey*. On nomme ainsi celle où une veuve se brûle vivante au feu qui dévore le corps inanimé de son époux. On avait en conséquence érigé une estrade de bambous à dix-huit pouces ou deux pieds du sol, et dessus on avait déposé le mari, tandis que dessous, à ce que mes domestiques indigènes me dirent, la malheureuse femme avait été étendue et entourée de combustibles. On ne distinguait plus lors de mon arrivée qu'un monceau de cendres rouges, et deux gros bambous à demi brûlés qui semblaient destinés à rendre inutiles tous les efforts que la victime, cédant à l'instinct de la vie, aurait pu tenter au moment fatal pour résister à la mort. Sur l'estrade, il y avait comme un gros paquet d'étoffe de coton, lequel fumait, blanchissait en partie, et jetait une très désagréable odeur. Mes gens m'assurèrent que c'était le corps seul de l'époux. La femme, me répétèrent-ils, avait été couchée en dessous; et pour hâter sa fin, on avait jeté du beurre sur elle, de même que placé des bambous en travers. Je mentionne tous ces détails, parce qu'ils diffèrent de la relation d'une semblable cérémonie qu'ont donnée les missionnaires, et dans laquelle il est dit que la veuve se pose sur le bûcher à côté de son mari, la figure tournée vers lui, et le serrant entre ses bras. Peut-être ces particularités varient-elles en certains cas.

Toujours est-ce une preuve de la difficulté qu'on éprouve à recueillir dans ce pays d'exacts renseignements sur des faits mêmes dont il paraît aisé d'être témoin oculaire. Mon cœur se serra à la vue de ces tisons qui encore flamboyaient, et je regrettai vivement de n'être pas survenu une demi-heure plus tôt, quoique sans doute mon intervention n'aurait pas été couronnée de succès. Du moins aurais-je essayé de persuader à la victime qu'elle abandonnât ses funestes projets. Je comptai vingt ou trente spectateurs, qui nous semblaient plongés dans un profond chagrin; mais je ne vis pas une larme, je n'entendis pas un seul gémissement.

Chose singulière! j'ai ouï dire à des personnes bien informées, et qui résident depuis longtemps au Bengale, que le genre de meurtre dont il est question plus haut, loin de devenir plus rare à mesure que la civilisation européenne se répand davantage dans le pays, semble au contraire s'y être multiplié dans les derniers temps. Une des principales causes en est, dit-on, l'accroissement du luxe chez les hautes classes, chez les moyennes mêmes. En effet, la coûteuse imitation des habitudes d'Europe auxquelles les indigènes ont pris goût appauvrit nécessairement un grand nombre de familles; et quand les chefs de ces familles viennent à mourir, leurs héritiers recourent à tous les moyens imaginables pour se soustraire à l'obligation de nourrir leurs mères ou les veuves de leurs parents. Un autre motif assez fréquent, c'est, je crois, la jalousie des vieillards qui, après avoir épousé de jeunes femmes, convoitent encore de les posséder seuls même après la mort, et qui laissent injonction, soit à leurs épouses de se sacrifier volontairement, soit à leurs héritiers de les y contraindre. Néanmoins, beaucoup de gens pensent que ce barbare usage pourrait être défendu au Bengale, où il est plus souvent qu'ailleurs mis en pratique, sans que sa prohibition excitât de sérieux murmures. Les femmes, est-on persuadé, approuveraient à haute voix une telle mesure; et même parmi les hommes il y en a si peu qui soient précisément intéressés à brûler leurs femmes, leurs mères et leurs belles-sœurs, que les autres sans aucun doute se trouveraient d'accord pour obtenir des premiers leur consentement à l'abolition de cette coutume. Les brahmines, ajoute-t-on, à qui en revient tout le profit, n'ont plus ni la puissance ni la popularité qu'ils avaient naguère encore dans l'Inde; et la meilleure de toutes les raisons, c'est que maintenant personne n'ignore qu'aucun livre sacré des Hindous ne commande rien de semblable, quoiqu'il en soit parlé quelque part comme d'un sacrifice méritoire.

Mais des membres du gouvernement ont sur ce sujet une opinion différente: ils imaginent que le plus sûr moyen de rendre la coutume en question plus populaire que jamais serait de la défendre, et d'en faire un point d'honneur pour les naturels. A présent, disent-ils, on ne suppose pas qu'aucune femme soit brûlée sans qu'elle certifie au magistrat son désir de l'être, et il y a beaucoup d'autres genres moins publics de mort auxquels on recourrait, si celui-là était prohibé. Si on veut convertir les Hindous au christianisme, il faut avant toute chose que le gouvernement ne paraisse être pour rien dans les mesures qu'on emploie; il faut même, autant que possible, se garder scrupuleusement de combattre à force ouverte

des usages qui, quoique horribles, sont devenus sacrés dans l'opinion du peuple, et ne pourront pas être détruits à moins qu'il n'abandonne ses vieilles croyances religieuses pour en adopter de nouvelles. Lorsque les écoles chrétiennes se seront multipliées, le nombre des suttees, soyons-en certains, décroîtra chaque jour.

On verra de même disparaître peu à peu les stupides austérités et les idolâtries ridicules auxquelles se livrent encore les Hindous, moins pourtant qu'on ne pourrait se le figurer d'après le récit de certains voyageurs. Ainsi, j'ai vu un jour un grand et beau vieillard presque nu, qui portait l'écharpe distinctive des prêtres de Brahma, se promener avec trois ou quatre autres personnes, et celles-ci, s'arrêtant soudain, s'agenouiller l'une après l'autre pour lui baiser révérencieusement le pied. Le prêtre, d'un air fort grave, suspendit sa marche pour les laisser faire, et ne prononça pas un seul mot. Une autre fois, dans la rue, près de moi passa un homme qui allait à cloche-pied, et je le perdis de vue avant qu'il eût posé à terre son second pied. J'appris que cet individu avait, quelques années auparavant, fait vœu de ne plus jamais se servir que du pied gauche; et son autre jambe avait si bien pris le pli nécessaire qu'il ne pouvait plus l'étendre pour faire usage du pied droit. On me montra un dévot du même genre qui tenait ses mains au-dessus de sa tête, et qui avait ainsi perdu la possibilité de baisser les bras. Enfin, à la fête de *Churruck-Poujah*, les Hindous courent la ville en procession, précédés par une troupe de musiciens, couronnés de fleurs, leurs longs cheveux tombant sur leurs épaules, la langue et les bras transpercés de petites broches, surtout appuyant contre leurs flancs des barres de fer rouge. De temps à autre, lorsqu'ils passaient devant des chrétiens ou des musulmans, ils faisaient mine de vouloir danser; mais en général leur démarche était lente, leurs visages exprimaient une patiente résignation à souffrir, et ils n'avaient aucunement l'air de gens qui fussent ivres ou privés de raison. Pour terminer la cérémonie, ils se rendent hors de la ville au milieu d'une plaine où est préparée une espèce d'escarpolette. C'est un poteau perpendiculairement planté en terre, au faîte duquel pèse par le milieu une poutre transversale, de manière à y tourner comme sur un pivot. J'eus le courage par curiosité d'assister au supplice dont cette machine est l'instrument. La victime, je parle du héros de la fête, fut conduite le sourire sur les lèvres au pied de l'arbre. Là, des crocs suspendus au bout d'une corde qui se rattachait à une des extrémités de la poutre transversale lui furent enfoncés dans les flancs, ce qu'il endura sans proférer la moindre plainte, et un large bandage fut noué autour de sa ceinture pour empêcher que la pesanteur de son corps n'en fît sortir les crocs. Puis, au moyen d'une seconde corde liée à l'autre extrémité de la poutre, et que saisirent deux hommes vigoureux, on l'éleva en l'air et on le fit tourner. Le mouvement fut d'abord lent, mais peu à peu il devint extrêmement rapide. Toutefois, il cessa après quelques minutes, et les spectateurs se préparaient à détacher le patient, lorsqu'il prit d'un signe qu'on le laissât continuer. Cette résolution fut accueillie par la foule avec de grands applaudissements, et après avoir bu quelques gouttes d'eau il recommença ses tours. Mais, je le répète, ces cruelles absurdités sont moins fréquentes à Calcutta qu'on ne s'est plu à le dire.

Pareillement, on a pris plaisir, je ne sais pourquoi, à faire de cette capitale une brillante description qu'elle ne mérite pas. J'ai lu des auteurs, cependant renommés pour leur exactitude, qui vantent la beauté des bazars et des boutiques. Rien n'est plus complètement faux. Au contraire, toutes les boutiques et tous les magasins ont au dehors l'apparence la plus misérable qui se puisse imaginer. Les bazars sont la pauvreté même, et ne ressemblent en rien à ces galeries couvertes qui font la principale gloire des grandes cités de la Turquie et de la Perse, et qui, dans un climat comme celui du Bengale, où le soleil et les pluies sont sans cesse intolérables, seraient plus nécessaires que partout ailleurs. Les mêmes écrivains parlent avec pompe de l'effet pittoresque que présentent les minarets de Calcutta, tandis que cette ville n'en renferme pas un seul, et que dans les villes environnantes il n'en existe aucun que j'aie vu ou que je sache. Calcutta compte sans doute un grand nombre de petites mosquées; mais pour annoncer aux fidèles l'heure de la prière, les muezzins sont obligés de se placer à la porte, ou de monter sur quelque éminence voisine. Aucune de ces mosquées ne peut s'apercevoir dans une vue générale : elles sont trop peu vastes, trop basses, et construites dans des coins trop obscurs pour être visibles avant qu'on en soit tout près. Elles ressemblent plutôt vraiment à des tombes de saints qu'à des édifices consacrés au culte public, tels qu'on en voit chez les Turcs et les Persans. Malgré leur petitesse, elles sont cependant jolies pour la plupart; et le style gothique, particulier à l'Orient, dans lequel on les bâtit d'ordinaire, ne peut manquer de plaire aux yeux. Elles consistent généralement en un parallélogramme long de trente-six pieds et large de douze, surmonté de trois petits dômes qui se terminent chacun par une fleur. Les faces de l'édifice sont ornées d'une multitude d'arabesques, et au milieu d'une des deux plus longues il y a une petite porte gothique, tandis que chacune des trois autres est percée d'une étroite fenêtre qui a presque la même forme. En face de la porte qui s'ouvre toujours à l'est, et par conséquent dans la muraille occidentale, on voit une petite crèche qui sert à enfermer le Koran et qui aide les fidèles à diriger leurs yeux vers la *Kibla* de la Mecque. En somme, le goût de ces mosquées vaut mieux que leurs matériaux qui, malheureusement dans toute cette partie de l'Inde, ne sont que des briques enduites de plâtre.

Je ne terminerai pas ce long paragraphe qui, par sa diffusion, a peut-être terriblement ennuyé le lecteur, sans lui conter une petite anecdote où il verra une preuve de la poltronnerie qui semble caractériser les Bengalais. Une semaine mon cocher fut malade, et je ne pus ma servir de ma voiture; mais craignant que le manque d'exercice ne nuisît à mes chevaux, je commandai aux grooms de les mener promener; ils hésitèrent à m'obéir, et comme je leur en demandais la raison, ils me répondirent sans détour qu'ils avaient peur! J'insistai néanmoins; et les chevaux, quand ils furent amenés, étaient aussi tranquilles que des moutons; mais, par prudence, les grooms les avaient d'abord bridés si court qu'ils pouvaient à peine respirer; et quand j'eus ordonné qu'on les desserrât, ils les tinrent comme s'ils avaient eu des tigres en laisse. Cependant, comme je l'ai déjà fait observer, les bêtes étaient fort paisibles, et ces gens avaient toujours vécu dans l'écurie; mais j'ai appris par toutes les bouches que les Bengalais passent pour les plus grands poltrons de l'Inde.

Itinéraire de Calcutta à Dacca. Départ de Calcutta. Chaloupes bengalaises. Runybunya. La Mahanna; singulier obstacle qu'elle présente. Les taureaux sacrés. Le Mataeolly et le Chudnah, autres bras du Gange. Ruperah. Navigation sur le grand Ganga et sur la rivière de Jaffergunge. Arrivée à Dacca; description de cette ville.

Le 16 juin 1824, après avoir séjourné environ huit mois à Calcutta, j'en partis pour visiter les provinces supérieures de l'Inde. Mon dessein était de me rendre d'abord à Dacca. Je m'embarquai donc dans une belle pinasse à seize rames que suivirent deux chaloupes bengalaises de plus petite dimension, et destinées l'une à porter nos bagages, l'autre à nous servir de cuisine. On ne saurait imaginer une construction



Benares.

plus simple et plus grossière que celle de ces chaloupes. Elles sont pontées dans toute leur longueur avec des bambous; et sur ce pont est établie une maisonnette basse, d'autant plus légère et moins solide que les murs et le toit sont formés de branchages et de paille. C'est à la fois le magasin, la cabine du commandant, la salle de réunion et la chambre à coucher des voyageurs. Comme le plafond de cette chaumière est beaucoup trop faible pour qu'on puisse s'y tenir debout ou s'y asseoir, et que d'ailleurs elle occupe à peu près les deux tiers de la chaloupe, contre ses murs sont fixés des poteaux droits qui supportent un peu au-dessus du plafond une espèce de treillage sur lequel se placent les bateliers, à une hauteur de six ou huit pieds de la surface de l'eau, pour exécuter leurs manœuvres. Ils ont pour rames de longues perches en bambous, munies à leur extrémité de planches circulaires; pour gouvernail, ils en ont une plus longue de la même espèce; et c'est encore un bambou plus fort mais nullement travaillé qui leur sert de mât. A ce mât sont suspendues une et quelquefois deux voiles de forme carrée et de grosse toile très lâche. Rien de plus dangereux en apparence que ces embarcations; mais en réalité elles n'occasionnent jamais d'accident, et même, quand le vent leur est favorable, voguent avec une telle rapidité, que notre pinasse gréée pourtant à l'anglaise ne pouvait pas les dépasser.

Profitant de la marée montante, nous partîmes vers le soir, et comme la première partie de la route m'était déjà connue, je ne fis pas d'objection à naviguer de nuit. Après avoir passé au milieu des ténèbres devant Barrackpour et Serampour, nous jetâmes l'ancre à Chandernagor, et, avant de nous livrer au sommeil, nous allâmes rendre visite au gouverneur français, qui nous reçut avec l'amabilité particulière aux gens de sa nation. Le jour suivant, tandis que nous dormions à bord, nous fûmes réveillés vers deux heures du matin par un ouragan effroyable qui dura jusqu'au lever du soleil. Quoique le vent eût alors beaucoup diminué de violence, il soufflait encore avec tant de force que les mariniers refusèrent de se mettre en route. Pourtant il ne tarda guère à tourner de nouveau au sud, et poursuivant notre route sans délai, nous longeâmes avec une grande vitesse Chinsura et Hougly, qui ne forment presque qu'une seule ville, et où l'on aperçoit quelques maisons grandes et belles, mais qui paraissent abandonnées. Chinsura renferme un temple; et au-delà d'Hougly, dans un endroit qui se nomme, je crois, *Banda*, je distinguai une vaste église romaine de laquelle me sembla dépendre un couvent. A ce point, le fleuve se resserre beaucoup, les rives sont plus hautes et plus escarpées; mais bientôt il reprend sa largeur ordinaire, on recommence à voir des rizières de chaque côté, et les villages

sont plus éloignés les uns des autres, mais leur emplacement est toujours marqué par un bois de grands arbres fruitiers. Les pagodes deviennent plus rares, et ne sont pas aussi belles à mesure qu'on remonte. On découvre cependant un plus grand nombre de maisons bâties dans le style européen, où demeurent des planteurs d'indigo, d'après ce que dirent les gens de notre équipage.

Près d'un hameau où il y avait deux ou trois habitations en briques, nous vîmes, ce qui est l'indice certain d'un pays civilisé, un gibet auquel étaient accrochées les carcasses de deux hommes qui avaient été, nous conta le capitaine, pendus deux années auparavant pour des vols et des meurtres commis dans le voisinage, car le district est renommé pour servir de repaire à des brigands de tout genre. Cinq ou six milles plus loin nous rencontrâmes un vaste canal qui se détachait à notre droite du lit principal, ou, pour mieux dire, dont les eaux coulaient dans l'Hoogly. C'était un bras de Matabunga, qui lui-même est une branche du grand Gange, et qui vient des environs de Jellinghey, au centre des Sonderbonds. Cette voie de communication, quand il y a profondeur suffisante, est la plus directe entre Calcutta et Dacca; et nous avions lieu d'espérer que nous la trouverions praticable à cette époque, espérance dans laquelle des indigènes qui avaient récemment fait le trajet nous confirmèrent. Outre que je gagnais ainsi du temps, je n'étais point fâché de traverser une partie de la contrée que peu d'Européens, m'assurait-on, avaient parcourue, et où n'existaient pas d'établissements, pas de marchés, au moyen desquels ils pouvaient aisément se mettre en relation avec les naturels. A deux heures après midi nous entrâmes à pleines voiles dans le nouveau canal, et nous y avançâmes jusqu'au soir. Nous le trouvâmes d'une belle largeur, coulant du nord-ouest avec une vitesse moyenne, et traversant des plaines qui, à droite et à gauche, étaient au loin cultivées en indigo. Plusieurs marsouins vinrent jouer autour de notre pinasse, et de nombreux pêcheurs nous offrirent d'acheter du poisson. Lorsque nous eûmes poursuivi notre route jusqu'à six heures, au milieu d'une campagne moins garnie d'arbres, mais mieux pourvue de pâturages que ne m'avait encore paru l'être celle du Bengale, les bateliers, dont la fatigue était au comble, me demandèrent la permission de faire halte pour la nuit à un endroit appelé *Ranaghat*. C'est un fort village remarquable par deux jolies maisons de plaisance qui ressemblent à celles où demeurent les riches Hindous de Calcutta.

Le 18, nous continuâmes de remonter le bras qui se dirigea toujours au nord-ouest, mais qui devint plus large et plus profond. Les rives se montrèrent plus hautes et plus raides; le pays était boisé, et de temps à autre offrait des points de vue pittoresques, tandis que les cocotiers auxquels nous croyions avoir dit adieu réapparurent et ne cessèrent d'élever par intervalle leur tête au-dessus des bambous, des banyans et des arbres à fruit. Vers cinq heures du soir, nous jetâmes l'ancre jusqu'au lendemain devant un lieu que les mariniers nommèrent *Sibnibashi*. Je crus d'abord qu'ils se trompaient, car la ville de ce nom est placée sur la carte de Rennel beaucoup plus au sud et du côté opposé de la rivière. Nous abordâmes dans l'intention d'aller voir quelques pagodes dont les dômes s'élançaient à peu de distance au-dessus d'une épaisse forêt. Non loin du lieu où nous descendîmes à terre, une rangée de grandes cruches dont les ouvertures étaient soigneusement fermées avec des morceaux de cuir, et qui semblaient avoir été depuis peu débarquées d'une chaloupe, attira notre attention. Un de mes gens me dit qu'elles contenaient sans doute de l'eau du Gange puisée à Bénarès ou à Hardwar, dont les Hindous de haut rang se servaient pour laver leurs idoles, et que dans ce cas elles devaient être destinées au même usage dans les pagodes que nous apercevions. Quand nous parvînmes à la forêt dont j'ai tout à l'heure parlé, nous y découvrîmes d'immenses ruines; et bientôt s'avancèrent à notre rencontre deux jeunes garçons de bonne mine, qui, répondant à mes questions, m'apprirent que j'étais réellement à Sibnibashi, ville très considérable et très ancienne. Ces enfants étaient nus de tout le corps, excepté de la ceinture, comme les autres habitants de la campagne, mais portaient sur leur épaule l'écharpe qui distingue les membres de la famille d'un brahmine. Au bout de quelques minutes, ils conférèrent ensemble à voix basse, et s'enfuirent à travers le taillis, nous laissant continuer seuls la route qui était étroite et qui serpentait au milieu d'énormes masses de constructions en briques et d'éminences de terre çà et là parsemées de cactus, de bambous et de hautes plantes épineuses qui ressemblaient à des acacias.

Nous arrivâmes enfin devant quatre pagodes assez petites, mais d'une égale architecture et en bon état. La vue d'un de mes massiers, qui sans mon ordre m'avait suivi avec l'insigne de sa charge, nous attira le respect, tant des villageois que des brahmines, et les premiers ne firent nulle difficulté de nous montrer leurs temples. Le premier que nous visitâmes était le plus moderne et ne remontait qu'à une soixantaine d'années, quoique dans certaines parties de l'Europe on aurait pu le croire trois fois plus vieux; mais dans ce climat tout édifice, à moins d'être soigneusement entretenu, prend bientôt les vénérables indices de l'antiquité. La pagode en question, qui était bien badigeonnée, consistait en une tour quadrangulaire surmontée d'un toit pyramidal qu'entourait un cloître d'arcades en ogives haut d'environ dix pieds. Une très belle porte gothique, ceinte d'arabesques, s'ouvrait du côté méridional, et nous laissa voir dans l'intérieur la statue de Rama, assis sur un lotus avec un parasol doré mais terni sur sa tête, et sa femme Seta, née de la terre, à côté de lui. Une espèce de collation qui est composée de riz, de beurre clarifié, de fruits, de sucre candi, etc., était servie devant eux dans des plats qui paraissaient être d'argent. Le reste du mobilier de ce saint lieu consistait en une grosse trompe accrochée à la muraille, et en quelques cruches semblables à celles que nous avions vues près de l'eau.

Nous visitâmes ensuite deux des autres pagodes, qui toutes deux étaient octogones, et dédiées à Siva qui, dit-on, n'est autre qu'Adam. Elles ne renfermaient absolument rien que le symbole de la divinité en marbre noir. Lorsque je voulus remettre quelques pièces de monnaie aux brahmines qui desservaient ces temples, à mon extrême étonnement ils refusèrent de les recevoir aussitôt de ma main, et me prièrent de les déposer d'abord sur le seuil. Je crus convenable de leur expliquer que je leur en faisais don comme récompense de leur politesse et que ce n'était pas une offrande à leur dieu; mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien recevoir, hormis des gens de leur race, à moins que le cadeau n'eût été préablement purifié de la manière que j'ai dite. Je me rendis donc à leur requête; mais je m'étonna encore d'une délicatesse que jusqu'à ce moment je n'avais pas soupçonnée chez les brahmines. Il arriva aussi un autre incident auquel je ne m'attendais pas. Comme les deux pagodes de Siva ne contenaient rien à voir, je pensai qu'en bonne conscience une roupie était assez pour les deux prêtres, et je leur dis qu'ils se la partageraient. Cependant, elle n'eut pas plus tôt touché le seuil, que les vieillards se mirent à s'en disputer la possession d'une manière indécente, s'injuriant l'un l'autre, crachant, piétinant, battant des mains; mais n'échangeant pas le moindre coup; l'un prétendant que la roupie lui appartenait, puisqu'elle avait touché le seuil de sa porte, l'autre arguant des intentions précises du donateur. Je tâchai, mais en vain, de les pacifier, et je les quittai fort en colère pour suivre le prêtre de Rama qui, content de son cadeau, vint me proposer de nous conduire au palais du rajah.

Le 19 nous naviguâmes encore dans la même direction que les deux jours précédents; mais le bras prit une largeur beaucoup plus grande, et ses bords qui devinrent sablonneux se couvrirent de roseaux. Chemin faisant, nous comptâmes un grand nombre de marsouins, ainsi que de courlis, de grues et d'autres oiseaux dont j'ignorais les noms, parmi lesquels le capitaine m'en montra un qui *lisait* fort bien, disait-il, voulant dire qu'il *chantait* fort agréablement. J'ai souvent remarqué, en effet, que les Indiens employaient indifféremment ces deux expressions l'une pour l'autre; ce qui semble provenir de ce que les naturels, soit musulmans, soit hindous, chantent toujours le texte de leurs livres sacrés, au lieu de le lire à la façon ordinaire. Le soir nous jetâmes l'ancre en face du village de Kishenpol; et le lendemain, après avoir marché tout le jour vers l'ouest, nous fîmes halte pour la nuit devant un hameau nommé *Cadampour*, autour duquel, à la différence du pays que nous avions parcouru la veille, et qui était d'une extrême aridité, nous vîmes des marais entremêlés d'assez beaux pâturages.

Le 21, tandis que nous poursuivions notre route, une multitude de petits garçons, chaque fois que dans la matinée nous passâmes en vue d'un village, vinrent en chantant nous demander l'aumône. Quelques pièces que nous leur jetions en retour de leur musique, qui ne manquait pas d'agrément, nous attiraient des milliers d'actions de grâces. Ce jour-là, le nombre des habitants nous parut augmenter d'une manière frappante. Il semblait aussi considérable que dans aucune autre partie du Bengale qui m'était déjà connue; et des troupes de paysans qui se baignaient, qui lavaient du linge, ou qui pêchaient, des bestiaux mugissants, des chiens criards, ne cessèrent d'égayer notre route, qui autrement eût été fort monotone et fort ennuyeuse. Mais si nombreuse que fût la population, elle étoit exclusivement bengalaise et ne s'occupait que d'agriculture. A l'exception de deux Européens que nous avions aperçus le matin qui chassaient, et qui pour cette raison pouvaient être venus d'une distance considérable nous n'avions rien découvert depuis Ranaghat qui nous révélât la présence des blancs.

Des barques, que nous rencontrions sans cesse, allaient chercher du sel à Calcutta, et y portaient principalement de la graine de moutarde, qui sert à fabriquer une huile dont les Hindous font dans leur ménage une immense consommation. « L'huile de moutarde! me dirent-ils un jour qu'ils se lamentaient, parce qu'on avait augmenté l'impôt que le gouvernement a mis sur cette denrée; mais pour nous c'est un objet de nécessité première! nous la mangeons, nous la brûlons, nous nous en frottons le corps; elle nous est aussi utile, aussi indispensable que le riz. » Vers sept heures du soir nous jetâmes l'ancre près d'un endroit appelé *Banybanya*, et nous visitâmes à terre un établissement construit dans le style européen où l'indigo subissait la préparation qui lui est nécessaire pour être employé comme teinture.

Le lendemain, à l'instant que nous allions nous remettre en route, les naturels nous dirent que pour gagner plus directement Dacca, nous aurions dû prendre un canal devant lequel nous avions passé la veille, et qui faisait communiquer le grand Gange avec le bras de ce fleuve où nous étions encore. Toutefois, comme il y avait à peu de distance deux autres canaux semblables, nous crûmes pouvoir nous dispenser de revenir sur nos pas. L'un était plus court que l'autre de plusieurs journées, nous assura-t-on; mais si étroit, si difficile en certaines places, qu'on nous conseillait de choisir le second. Je préférai néanmoins le premier, car je ne m'imaginais pas comment nous rencontrerions des obstacles du genre de ceux dont il était question dans une rivière large à peu près d'un quart de mille, et lorsqu'on n'avait pas connaissance qu'il existât un seul roc dans tout le Bengale. Nous prîmes donc cette dernière branche, qui se dirigeait absolument au sud-est, et dans laquelle nous eûmes le vent en proue; mais le courant, qui était fort impétueux nous devint favorable. Précédemment nous avions sous ce double rapport éprouvé tout le contraire. Jusqu'alors, en effet, nous avions remonté une branche du Matabunda, laquelle coulait à l'ouest vers l'Hougly, mais à présent nous en descendions une autre qui retournait par un cours méridional, et avec une plus grande vitesse, au vaste Gange dont elle était d'abord sortie. Nos voiles ne nous servirent donc plus à rien, et besoin nous fut de recourir aux rames, car sans aucun secours la pinasse, tantôt il est vrai en travers, tantôt l'arrière en avant, et tantôt tournant comme une roue, cheminait avec une rapidité plus que suffisante. Néanmoins les gens de l'équipage ne manquaient pas de besogne. Les eaux dans lesquelles nous naviguions, par suite de leur violence, entraînaient avec elles une multitude d'arbres et de buissons, et formaient de nombreux bancs de sable. C'étoient autant d'obstacles qui, à chaque vingtaine de verges, forçaient les mariniers de se jeter à la nage pour, avec de longs bambous ou avec leurs bras et leurs épaules, dégager l'embarcation au plus difficile de ces endroits; nous trouvions d'ordinaire un ou deux fakirs musulmans qui venaient nous demander l'aumône, arguant de l'efficacité de leurs prières pour nous aider à triompher de tout péril, et quelquefois nous indiquant avec justesse la meilleure route à suivre.

Lorsque nous eûmes ainsi parcouru l'espace de sept ou huit milles, nous arrivâmes à un bassin large et profond où l'eau était parfaitement calme, parfaitement unie. A cette vue, cependant, le capitaine déclara que nous avions rencontré pour le coup une difficulté vraiment sérieuse, et gouvernant vers le rivage, il fit jeter l'ancre. Il était environ quatre heures du soir, et comme le temps était beau je sautai à terre pour aller voir en me promenant ce dont il s'agissait. Au bout de trois ou quatre cents pas, je trouvai le canal barré d'un bord à l'autre par une forte digue de terre, de sable et d'argile, que la rivière s'était élevée à elle-même par l'impétuosité de son courant, mais contre laquelle alors elle luttoit avec fureur, s'élançant de toute sa force à travers deux étroites ouvertures qui formait une cataracte de plusieurs pieds. Continuer notre route par l'un ou l'autre de ces passages, c'eût été le comble de l'imprudence; aussi n'y songeâmes-nous pas un seul instant. Mais la question étoit de savoir si, rebroussant chemin, nous tenterions de remonter le rapide courant que nous avions descendu, ou bien si nous louerions des ouvriers pour élargir une des deux brèches. Ce fut ce dernier parti que nous adoptâmes. Il y avait tout le long de la rive une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants qui se livraient à la pêche: nous leur proposâmes d'abord de nous aider, en leur offrant une bonne récompense; mais ils s'en excusèrent sur ce qu'ils n'avaient pas d'outils. D'ailleurs, pour se déranger, ils faisaient une pêche trop lucrative, car la rivière abondait en poissons de toute taille. Le capitaine dépêcha alors un de ses gens au village voisin, dont les habitants commencèrent aussi par refuser, alléguant que c'était un jour de fête. Mais notre ambassadeur leva leurs scrupules par l'assurance d'une bonne paie, et ils vinrent au nombre de sept ou huit armés de pioches. En quelques heures de travail, ils agrandirent assez l'ouverture pour nous permettre d'espérer que la force de l'eau achèverait pendant la nuit de la rendre aussi large qu'il était nécessaire.

Sur ce point, la campagne environnante était belle, découverte, bien cultivée, çà et là plantée de bois, enfin aussi variée qu'elle semble pouvoir l'être au Bengale. Nous trouvâmes au bord de l'eau un mûrier nain, le premier que j'eusse vu dans l'Inde. Pendant ma promenade, je rencontrai aussi un jeune taureau d'une grande beauté qui portait sur ses flancs les emblèmes du dieu Siva qu'on y avait dessinés avec un fer chaud. Il ne chercha nullement à me fuir quand il

m'aperçut, et vint au contraire sentir une fleur que je tenais à la main. L'animal était un de ces jeunes veaux à qui en différentes occasions solennelles de riches Hindous donnent la liberté, manière, pensent-ils, d'être agréables à Siva. Ce serait péché mortel que de les frapper, que de leur faire aucun mal. Ils paissent où bon leur semble, et les pieuses gens trouvent un plaisir inouï à les accabler de bons traitements. Ils sont fort importuns dans les villages aux environs de Calcutta, entrant de vive force dans les jardins, avançant leur museau dans les boutiques des marchands de fruits et des pâtissiers, et mangeant tout ce qui leur convient sans cérémonie. Comme d'autres animaux gâtés, ils sont quelquefois très méchants, et, dit-on, punissent d'un coup de cornes le moindre retard qu'on met à satisfaire leurs désirs.

Le lendemain nous franchîmes la cataracte sans accident, et nous continuâmes ensuite notre chemin tout le jour dans un lit profond et plus navigable, quoique encore obstrué souvent par des îlots et des barres. La contrée se montra singulièrement belle. Les hautes rives de la branche que nous suivions étaient bordées de bambous, de grandes herbes, et de plantes grimpantes qui poussaient presque dans l'eau ; et au-dessus la côte apparaissait couverte d'arbres magnifiques à l'ombre desquels s'élevaient de jolis villages, tandis qu'une multitude de femmes qui, vêtues de larges pelisses en étoffe de coton blanc, venaient au fleuve remplir de grandes cruches en terre qu'elles portaient sur leurs têtes, donnaient la vie à un tableau déjà fort intéressant. On apercevait aussi de fortes manufactures d'indigo, et il me semblait que les barques, les habitations, l'extérieur des paysans, tout enfin s'améliorait à mesure que nous approchions du Gunga. Le soir nous jetâmes l'ancre sous un petit village dont les habitants furent à notre égard polis et communicatifs. Nous pûmes juger en cet endroit de la hauteur que l'inondation atteint chaque année. La berge dépassait alors de vingt-cinq pieds au moins la surface de l'eau, et cependant les villageois y établissaient encore des digues en terre hautes de six ou sept pieds.

Le 24 nous parcourûmes une plus grande étendue de pays que la veille, car le canal était plus profond et plus large, tandis que le courant conservait presque la même rapidité. Dans le voisinage du lieu où nous fîmes halte pour la nuit, lequel était principalement cultivé en riz et en une espèce de chanvre, il y avait deux hameaux, dont un que nous visitâmes était vaste, populeux, pittoresque. Le brahmine de l'endroit, que nous rencontrâmes, nous apprit qu'il se nommait *Tilybania*, et qu'il appartenait avec les terres environnantes, dont le revenu était de 1,400 roupies par an, à deux frères hindous qui plaidaient niera l'un contre l'autre, voulant chacun le posséder seul. Tandis que leurs propriétaires se disputaient ainsi, les habitants eux-mêmes qui, comparés à ceux de certains villages de l'Europe, auraient passé pour misérables, semblaient plus contents que les paysans indiens ne le sont d'ordinaire. Plusieurs d'entre eux se divertissaient fort, soit à regarder nos visages et notre teint qui leur étaient nouveaux, soit à nous entendre estropier l'hindoustani ; la gaîté néanmoins qu'ils concevaient à nos dépens n'allait pas jusqu'à l'impolitesse. Parmi les chaumières, quelques-unes étaient habitées par des musulmans, et nous les reconnûmes à des volailles qui rôdaient à l'entour. Dans le grand nombre de celles qui appartenaient aux Hindous, nous en remarquâmes une, petite, mais neuve et propre, devant la porte de laquelle, chose qui se voit rarement dans l'Inde, le maître arrangeait un jardin. Sur cette branche, les barques sont beaucoup moins grossières que celles de l'Hoogly. Leurs cabines en paille sont plus soigneusement construites ; leurs poupes ne sont pas si démesurément hautes, ni leurs voiles de si grossière étoffe ; enfin, elles sont peintes pour la plupart, et ornées tant à l'avant que de chaque côté du gouvernail d'yeux en cuivre doré. Ces yeux ne sont pas sans doute seulement destinés à servir d'ornement, car on retrouve le même usage chez les Chinois qui, pour le justifier, disent : « Quand on ne peut voir le péril on ne peut l'éviter. »

Le 25, de même que les jours précédents, la rivière augmenta de largeur à mesure que nous avançâmes. Les bords aussi devinrent plus beaux et plus riches, les villages plus nombreux et de meilleure apparence. Le lendemain, comme nous continuions notre route au point du jour, nous rencontrâmes une chaloupe qui, venant de Dacca, se dirigeait vers Calcutta, et nous eûmes le désappointement d'apprendre par son capitaine que nous étions encore à trois jours du Gunga et à huit de Dacca. Ce qui nous consola pourtant, fut de savoir que nous ne manquerions d'eau nulle part, et que, ce dont nous avions commencé à concevoir quelques soupçons, nous avions pris la bonne route. Vers quatre heures du soir, après avoir généralement navigué les deux derniers jours au sud-est, nous tournâmes soudain à gauche, et laissant la Mobanna couler au sud vers les Sonderbonds, nous remontâmes un courant moins rapide qui venait du nord. Il porte le nom de *Mattacolly*. Le soir nous fîmes halte pour la nuit près d'une grève basse et sablonneuse, au milieu d'un pays qui s'étendait au loin découvert et marécageux.

Le 27, le nouveau bras dans lequel nous avions pénétré la veille, s'élargit tout d'un coup sans rien perdre de sa rapidité, et conserva un mille environ de large pendant un espace de quatre milles. Ce vaste bassin était sans aucune exagération couvert d'une nuée de petits bateaux pêcheurs, parmi lesquels nous en remarquâmes quelques-uns plus grands qui étaient chargés de jarres pleines. Les indigènes nous dirent qu'ils pêchaient alors des *hilsas* ou poissons noirs, et que les jarres de sel que nous avions vues étaient pour les conserver. Un mille environ plus loin, nous vîmes au nord-ouest l'embouchure d'un autre large canal appelé *Commercolly*, suivant notre capitaine. Des naturels qui passaient sur le bord nous confirmèrent bientôt l'exactitude de ce nom, et ajoutèrent que nous atteindrions en quatre heures de marche la ville de Bounshab. La rive septentrionale de ce nouveau bras était plate et herbue ; celle du sud, au contraire, haute et roide, boisée d'ailleurs, populeuse, et d'autant plus pittoresque qu'un grand nombre de barques y étaient amarrées. A mon extrême surprise, tandis que nous suivions notre route, nous aperçûmes une rangée de neuf ou dix loutres au moins, qui, grosses et belles, étaient attachées avec des licous de paille et de longues cordes à des pieux de bambous enfoncés sur le rivage. Quelques-unes nageaient aussi loin que leur longe le leur permettait, ou étaient couchées moitié dans l'eau, moitié sur la terre ; d'autres se roulaient au soleil et faisaient entendre une sorte de sifflement aigu. On m'assura que la plupart des pêcheurs de ce voisinage élevaient un ou plusieurs de ces animaux, qui étaient aussi bien apprivoisés que des chiens et qui leur rendaient de grands services à la pêche, tantôt chassant vers les filets des bancs de petits poissons, tantôt rapportant à leurs maîtres de belles pièces entre leurs dents. J'avais oublié de dire que nous avions navigué entre cinq ou six heures du matin devant Mattacolly, la ville dont le canal a emprunté le nom ou qui lui a donné le sien. Elle ne renfermait pas une seule maison bâtie en briques, mais c'était la plus nombreuse réunion de huttes indigènes que j'eusse encore vues depuis que nous avions quitté Calcutta. Sur toute sa longueur le bord de la rivière était garni de chaloupes. Notre capitaine nous dit que c'était une place très commerçante, un véritable marché au sel pour toutes les provinces centrales du Bengale, et une des principales sources d'où Calcutta tirait le riz, l'huile de moutarde, le poisson sec et le beurre. La voie ordinaire de communication entre Calcutta et Mattacolly était par les Sonderbonds et la Mobanna.

Le 28, quand nous eûmes levé l'ancre, nous remarquâmes bientôt que le Chundnah, sur lequel nous naviguions, formait une vaste sinuosité, et que dès lors il coulait non plus au nord, mais au nord-est. La distance qui nous séparait de Dacca se trouvait ainsi augmentée, il est vrai; mais comme nous pûmes marcher à la voile, le premier inconvénient fut compensé par ce dernier avantage. A neuf heures du matin, nous passâmes devant Ruperra, village considérable, au milieu duquel s'élevait un vaste bâtiment en ruines. Mais tout ruiné qu'il était, nous ne fûmes pas étonnés, après ce que nous avions vu à Sibnibashi, d'apprendre qu'il servait d'habitation au principal magistrat du district. Dans son état actuel, et eu égard à la rapidité de notre passage, ce n'est pas chose aisée de dire quelle fut sa destination primitive; mais comme il est d'architecture grecque, il ne peut remonter à une haute antiquité, tandis que tout semble indiquer qu'il était construit avec élégance. Vers sept heures du soir nous fîmes halte près d'un fort village appelé *Tgnybania*. Sur ce point les rives du canal étaient cultivées par bandes successives en riz et en coton. Au-delà, on apercevait de longues rangées de *pawn*, plante qui ressemblait assez à des haricots, et qui, à droite, à gauche, par-dessus, de tous côtés enfin, était soigneusement protégée par des branches de bambou formant une espèce de haie et de toit à hauteur d'homme. Le pawn semble être une des plus précieuses productions de l'Inde, si on en juge, soit par les peines qu'on prend pour sa culture, soit par le prix auquel il se vend. Ses feuilles, néanmoins, qui ont une saveur fortement épicée, ne servent qu'à envelopper la noix de bétel que les Indiens se délectent à mâcher.

Le 29 dès le matin, poussés par une forte brise, nous continuâmes à remonter notre canal, qui l'emportait presque autant sur l'Hougly par sa largeur que par la richesse, par la beauté, par le spectacle animé de ses rives; aussi ne puis-je m'empêcher de croire que Calcutta est bâti dans une des positions les plus défavorables du Bengale. A midi nous vîmes s'étendre devant nous une vaste nappe d'eau, dont nous ne distinguions qu'avec peine la rive opposée. C'était le Gange, auquel nous étions enfin parvenus. Le bras principal qui fut visible s'enfonçait au nord-ouest, parsemé de voiles et littéralement semblable à une mer. Au nord, quoique à une distance encore considérable, le fleuve était coupé par une grande île sablonneuse, et au sud il y avait une multitude d'îlots bas vers un desquels gouverna notre capitaine. C'était afin d'y faire, selon la coutume des navigateurs, à un personnage mythologique très renommé dans le pays, une offrande qui devait nous assurer sa protection pour le reste de notre voyage. Nous allâmes ensuite mouiller le long de la rive opposée sous un village, et, comme la soirée était belle, nous fîmes une descente à terre. La campagne présentait de toutes parts des champs de coton, de cannes à sucre, de riz, entourés de bambous et de palmiers. Sur le rivage, les villageois travaillaient avec ardeur à confectionner des barques qui n'étaient pas sans élégence.

Le lendemain le vent nous fut si contraire que nous bougeâmes à peine de place; mais le jour suivant la violence diminua, et nous pûmes avancer avec un degré raisonnable de vitesse. Le fleuve fut bientôt débarrassé d'îles de toute sorte, et offrit à nos yeux la plus majestueuse nappe d'eau douce que j'eusse pour ma part jamais vue. Néanmoins l'aspect des rives était monotone, et l'ennui nous eût promptement gagnés, si nous n'avions sans cesse rencontré des embarcations de pêcheurs. Ces gens étaient de plus belle race que ceux des environs de Calcutta, et leurs bateaux meilleurs. Quelques-uns d'entre eux cependant étaient fort mal équipés. Ainsi, ils avaient pour voile une natte ou une pièce d'étoffe suspendue entre deux bambous placés le long de chaque bord, à la manière des New-Zélandais. Nous aperçûmes même un esquif qui était encore gréé plus simplement; deux hommes s'y tenaient debout, et pour voilure déployaient, au moyen de leurs pieds et de leurs mains, chacun un méchant morceau de toile. J'avais quelquefois vu sur des pierres précieuses Vénus ou l'Amour dans une pareille posture; mais je ne me doutais guère que la chose se pratiquât réellement, et fût mise en usage par des navigateurs modernes. Les individus qui composaient l'équipage de la pinasse contribuaient aussi beaucoup à m'égayer, car sans cesse ils babillaient, riaient, chantaient, se jouaient des tours. A Calcutta, j'ai cependant entendu des personnes se plaindre gravement de l'apathie et du manque de vivacité des Indiens. D'après mes observations particulières, j'ai conçu d'eux, je l'avoue, une idée toute différente. Ils sont actifs, gais, bavards, et assez travailleurs quand ils ont quelque motif qui les stimule à l'être. A cinq heures du soir nous jetâmes l'ancre sous la villa indigène de Jaffiergunge.

Le lendemain, 2 juillet 1824, nous pénétrâmes dans la rivière du même nom, qui sur les cartes porte le nom de *Commercolly;* mais toutes les cartes de cette partie de l'Inde sont remplies d'inexactitudes qui, à dire vrai, proviennent peut-être des changements que subit la direction des cours d'eau. La contrée fut d'abord haute, très populeuse et soigneusement cultivée; mais à mesure que nous avançâmes et que le lit devint plus large, il présenta tous les caractères de l'inondation. Enfin, vers deux heures, nous arrivâmes à un pays plat et inondé qui s'étendait au nord-ouest aussi loin que l'œil pouvait atteindre, sans que même un arbre ni rien de semblable brisât la ligne de l'horizon. Là, c'est-à-dire au village de Gwalparah, pour la première fois depuis que nous avions quitté le Gange, nous eûmes le courant en notre faveur. Comme le vent ne nous était pas tout-à-fait défavorable, nous déployâmes nos voiles et nous naviguâmes jusqu'au soir avec beaucoup de rapidité. Le jour suivant, après une marche de douze milles, le vent nous devint si contraire, qu'il nous fallut, malgré le faible distance qui nous séparait alors de Dacca, renoncer à y parvenir avant vingt-quatre heures si nous restions dans la pinasse. En conséquence, je passai dans une de nos deux barques avec quelques-uns de nos plus diligents rameurs, et nous ne tardâmes guère à distinguer les édifices de la ville où il me tardait d'arriver, quoiqu'ils se montrassent encore à l'extrémité d'un bassin loin d'une douzaine de milles; mais nous voguions lestement; et tandis que nous approchâmes, je fus surpris de l'étendue ainsi que de l'aspect imposant des ruines qui, à la vérité, semblaient former actuellement la principale partie de la cité. Outre d'énormes masses noires dans lesquelles on reconnaissait sans peine d'anciens châteaux et de vieilles tours qui maintenant étaient couverts de lierre, outre aussi des mosquées et des pagodes qui paraissaient remonter à la même date, il y avait plusieurs grandes et belles maisons où il nous était permis d'espérer que nous trouverions un logement commode. Lorsque nous n'étions plus qu'à un mille et demi de ces palais délabrés, un bruit, le plus solennel et le plus bizarre qui se puisse imaginer, un bruit qui semblait sortir du sein même des eaux que nous traversions, vint frapper mon oreille; il était long, fort, sourd, saccadé, en même temps semblable au mugissement d'un taureau et au son que produit une baleine qui respire. « Ah! s'écria un des bateliers après avoir écouté quelques instants avec attention, ce sont des éléphants qui se baignent. » Bientôt, en effet, j'aperçus une vingtaine de ces monstrueuses bêtes dont les têtes et les trompes apparaissaient à fleur d'eau. Dix à douze minutes nous suffirent dès lors pour gagner Dacca. Dès mon arrivée, je me rendis au domicile de l'agent de la Compagnie; il était lui-même absent; mais ses domestiques, qui avaient été prévenus, m'attendaient et m'introduisirent dans une excellente chambre à coucher où je trouvai un bain et tous les vêtements désirables.

La rivière sur laquelle Dacca est située a bien changé depuis que Rennell a dessiné sa carte. Elle était alors étroite; mais aujourd'hui, et même durant la plus grande sécheresse, elle est beaucoup plus large que l'Hougly à Calcutta. La ville de Dacca n'est plus à présent qu'un misérable débris de son ancienne grandeur. Son commerce n'est plus que la soixantième partie de ce qu'il a été; et tous ses splendides bâtiments, le château de son fondateur Shahjehanguira, la magnifique mosquée qu'il construisit, les palais des anciens nawabs, les fabriques et les églises des Hollandais, des Français et des Portugais, tout est tombé en ruines, tout est envahi par les broussailles. Mon hôte me conta avoir assisté en personne dans la cour d'un vieux palais à une chasse au tigre, pendant laquelle l'éléphant d'un de ses amis tomba dans un puits que cachaient entièrement les ronces. Presque tout le coton qui se récolte dans le district s'expédie cru en Angleterre, et les produits des manufactures anglaises sont recherchés par les habitants mêmes de Dacca pour leur bon marché. Il y a encore quelques Arméniens qui résident dans la ville, et plusieurs d'entre eux sont fort riches, puisqu'ils entretiennent à leurs frais une église et deux prêtres. Il y a aussi quelques Portugais, mais qui vivent dans la plus profonde misère. Le nombre des Grecs est plus considérable : on les représente comme industrieux et intelligents; ils s'entendent mieux avec les Anglais que tous les autres, et remplissent diverses places subalternes du gouvernement. Sauf quelques planteurs d'indigo dans les environs, et ceux qui remplissent à Dacca des fonctions civiles ou militaires, on n'y compterait pas dix Anglais. La population hindoue et musulmane, au contraire, s'élève encore à trois cent mille âmes; et ce calcul n'est aucunement exagéré, car il est certain que Dacca renferme plus de quatre-vingt-dix mille maisons ou huttes. Le climat passe pour un des plus doux de l'Inde, car la chaleur est toujours tempérée par les vastes rivières qui coulent autour de la ville dans toutes les directions. Le voisinage, à l'époque de mon séjour, offrait peu de longues promenades; mais il n'en offre pas beaucoup plus lors même que la terre est sèche, car une infinité de petits courants coupent la campagne, et de hautes broussailles impénétrables s'avancent au nord-est jusqu'aux murs; mais les habitants ne connaissent d'autre plaisir que celui de naviguer, et leurs chaloupes sont d'une structure à la fois élégante et commode. Il n'est pas en effet de pays que je sache où les naturels puissent davantage se complaire au métier de navigateur. Les plus grands navires, cependant, qui viennent à Dacca, sont de petits briks indigènes. Durant les pluies, des vaisseaux d'un tonnage modéré pourraient à la rigueur le faire; mais il y aurait quelque danger, et les avantages qu'offre la navigation de cette branche du Gange ne sont pas suffisants pour exciter des navires à compromettre la sûreté de leur bâtiment, et même leur vie, quoique des goélettes européennes se soient, dit-on, avancées quelquefois jusqu'à Luckipour. On préfère généralement gagner le Chittagong, quoique le port de ce district ne soit pas beaucoup plus propre à recevoir les gros navires.

Je recueillis à Dacca différents détails sur le Chittagong. Islamabad, la capitale, est plus vaste, et la société anglaise encore moins nombreuse que celle de Dacca. La campagne environnante est jolie et romantique. Elle offre une multitude de petites montagnes rondes et escarpées, couvertes de verdure, de café, de poivre, de vignes et de bambous, au sommet desquelles sont d'ordinaire bâties les maisons de plaisance des Anglais. Ce n'est pas chose fort aisée que d'y parvenir; car les routes sont souvent trop raides et trop pierreuses pour les voitures ou les chevaux, et il faut en aller à pied, ou se faire porter à bras; encore n'y a-t-il que les porteurs du pays qui, à force d'habitude, puissent s'acquitter d'une pareille besogne. A quelque distance de la côte s'élève une chaîne qui sépare ce territoire de celui des Burmèses, et qui est couverte de forêts presque impénétrables. Le climat de cette province a été trop loué, je crois. Il y est assurément plus frais pendant les mois de chaleur qu'à Calcutta, mais non point qu'à Dacca pendant la saison pluvieuse; et l'hiver ne saurait être plus désagréable, plus malsain, plus fiévreux, par suite des brouillards continuels que produisent et la vaste étendue des terrains non défrichés et le voisinage des montagnes.

Dacca est sujet aux tremblements de terre, mais ils n'y ont jamais causé de grands ravages. Les Anglais y ont établi, de même que dans les chefs-lieux de tous les autres districts de l'Inde, un hospice pour les aliénés et une prison pour les malfaiteurs, établissements qui tous deux sont tenus avec le meilleur ordre. En outre, la Compagnie possède dans cette ville une écurie de deux à trois cents éléphants; car c'est le nombre qu'on en attrape chaque année dans les bois voisins de Tiperah et de Cachar. A Dacca, on les dompte, on les apprivoise, on leur fait peu à peu contracter les habitudes que leur état de captivité rend indispensables. Ceux qui sont destinés aux provinces supérieures restent d'abord quelque temps au lieu de leur éducation, et sont ensuite transférés successivement à Mourshedabad, à Bogwangola, à Dinapour; car la transition du climat de Dacca à celui de Meirut ou même de Cawnpour est trop grande, et pour peu qu'elle soit subite, elle devient fatale à beaucoup de ces animaux.

Comme bien on pense, durant ma résidence à Dacca, j'en visitai curieusement les divers quartiers et les environs. L'ensemble de la ville ne peut être mieux comparé qu'à la partie la plus laide de Calcutta près de Chitpour; il y a cependant d'assez beaux restes d'architecture mêlés parmi les vilaines huttes qui couvrent les trois quarts de son emplacement. Quant aux alentours, ils sont fort pittoresques; mais si loin que je m'avançai dans la campagne, je n'aperçus que des bois et des broussailles, pas la moindre trace de culture. Le lendemain de mon arrivée, comme je m'en allais flânant par les rues, je fus fort surpris de rencontrer un carrosse. C'était à la vérité un vieux landaw sale et poudreux; mais quatre chevaux le traînaient, le postillon et le cocher avaient des livrées rouges, et à l'entour se pavanaient sur de mauvais chevaux une douzaine de gens habillés de la même couleur, qui avaient pour coiffure de grands bonnets à poil. J'appris d'un passant que cet équipage appartenait au nawab de l'endroit, à Shumsheddowlah, que je distinguai en effet à travers la glace, et que les espèces de grenadiers qui formaient l'escorte étaient ses gardes-du-corps particuliers.

Ce potentat, comme tous ses pareils, ne jouit plus d'aucun pouvoir politique; il n'a même pas conservé le privilége qu'avait son frère, dont il est héritier, et qu'a encore son voisin de Mourshedabad, celui de pouvoir se servir du royal palanquin de ses aïeux. Néanmoins, le gouvernement lui compte 10,000 roupies par mois; il a une cour, il a des satellites, et on lui donne le titre d'altesse. Le jour suivant, il vint me rendre visite. C'était un vieillard de bonne mine, et dont le teint clair indiquait le soin avec lequel les descendants des conquérants musulmans ont tenu pur de tout mélange leur sang septentrional. Ses mains surtout étaient presque aussi blanches que celles d'un Européen. Pendant sa visite, qui fut assez longue, il ne cessa de fumer gravement sa pipe, et de causer avec moi en assez bon anglais. Il me dit entre autres choses que la prudence défendait, à moins d'être monté sur un éléphant, de se promener au milieu des ruines de la ville, vu qu'elles recélaient souvent des tigres, et toujours de nombreux serpents. Tout son costume était de simple mousseline blanche; seulement il y avait à son turban un petit gland d'or. Son fils, qui l'accompagnait et qui paraissait âgé d'une trentaine d'années, avait la peau plus brune et beaucoup moins d'instruction; ainsi, il ne parlait pas la langue an-

glaise. Son turban était de soie pourpre, à franges d'or et orné de plusieurs joyaux. Comme son père, il portait aux doigts des bagues enrichies de gros diamants. Lorsqu'ils se levèrent pour sortir, l'agent de la Compagnie donna le bras au nawab jusqu'au bas de l'escalier, qui était garni de domestiques à verges d'argent, et lorsqu'il remonta dans sa voiture, les cavaliers qui l'escortaient comme la première fois firent retentir l'air de leurs acclamations, qui étaient assez bizarres. Ils énumérèrent en effet à haute voix les différents titres de leur maître. « C'est un lion de guerre! s'écrièrent-ils; c'est la prudence même dans le conseil; c'est un haut et puissant prince! » Mais ces cris, malheureusement, avaient plutôt l'air de commande que d'enthousiasme.

Itinéraire de Dacca à Boglipour. Habitudes domestiques des Hindous. Lurdah-Bogwangola. Ruines de Gour. Rajmahal. Sicligully. Pier-Pointié. Goglipour. Puharrels; leurs coutumes; leur religion; leur contrée.

Le 20 juillet 1824, continuant notre voyage dans la direction de l'est, nous traversâmes la rivière Delaserry et une vaste étendue de pays inondé qui offrait un étrange et triste spectacle. En effet, tandis que la campagne était couverte de cinq ou six pieds d'eau, on apercevait de misérables villages entassés pour ainsi dire les uns et les autres sur de petites éminences qui ne dépassaient pas de sept ou huit pouces le niveau de l'inondation. Enfin nous les perdîmes de vue, et nous entrâmes dans ce qu'on pourrait appeler une mer de roseaux. C'était effectivement un immense marécage, assez profond pour permettre à un très fort vaisseau d'y naviguer, mais d'où néanmoins s'élançaient de grands joncs qui étaient élevés de toute la hauteur d'un homme au-dessus de la surface. A entendre le bruit de notre pinasse qui voguait rapidement au travers, on aurait dit une meute de chiens se précipitant au milieu d'un champ de blé mûr. Nous pénétrâmes ensuite dans un canal, dont les rizières du bord étaient seules inondées en partie; et après avoir aperçu chemin faisant une suite de forêts et de hameaux, nous jetâmes l'ancre à six heures du soir près d'un grand village nommé *Anwab-Gunge.*

Le 28, nous continuâmes notre route. Poussés par un bon vent, nous marchâmes avec rapidité jusqu'à environ sept heures du soir, et alors nous jetâmes l'ancre près d'une rive marécageuse, juste en face du village de Jafilergunge, devant lequel nous avions navigué un mois auparavant. Nous rencontrâmes une multitude de bateaux pêcheurs, mais n'aperçûmes pas un seul navire d'un autre genre. De nombreux canaux, partant de la branche principale, se dirigeaient dans tous les sens; et j'appris ce jour-là que les indigènes ne donnaient pas du tout le nom de Gunga à cette branche, mais qu'ils l'appelaient Pudda, et ne connaissaient d'autre Gunga que l'Hougly. Le lendemain, pendant la matinée, nous naviguâmes principalement le long de la rive nord est et à travers de grands roseaux ou des rizières inondées. Vers une heure, et lorsque nous n'étions pas loin du canal qui se détache de la Pudda, entre Pulna et Radanuggur, notre capitaine, soit inattention, soit ignorance, se trompa de chemin, gouverna droit au nord, doubla une grande île qui surgissait au milieu du courant, et de cette manière nous fit entrer dans un bras qui nous aurait ramenés à Jafilergunge. Toutefois, nous reconnûmes bientôt l'erreur, car au lieu de remonter le courant, nous le descendions. Mais quand au bout d'un mille des indigènes nous eurent confirmé notre méprise, et que nous voulûmes revenir sur nos pas, le vent et le courant nous furent si contraires, que nous employâmes toute l'après-midi à regagner le grand bras. Vers le soir, un gros crocodile passa tranquillement près de notre pinasse. Attiré par les cris de l'équipage, je sortis de la cabine pour le voir; mais il était déjà si loin, que ce qu'on me montra ne me parut ressembler guère qu'à une pesante solive qui flottait à la surface de l'eau. Comme je m'en désolais, les bateliers me dirent que j'aurais belle occasion de faire connaissance avec les crocodiles, lorsque nous parviendrions à Rajmahal.

Le matin suivant, nous eûmes encore à pâtir de l'inexpérience du capitaine, qui nous embarqua si avant dans une courbure formée par la rive septentrionale, qu'il nous fallut presque une demi-journée pour doubler la pointe, qui alors se trouve entre la Pudda et nous. Vers six heures du soir, nous atteignîmes l'embouchure de la Commercolly, et passant outre, quoique le vent fût presque tombé, nous allâmes mouiller près de la rive droite du fleuve, le long d'un magnifique pâturage. A peu de distance s'élevaient quelques misérables huttes temporaires que je visitai, et autour desquelles étaient parqués plusieurs troupeaux de gros bétail. Les bergers, que n'avaient pas accompagnés leurs familles, étaient sans chiens, sans armes, sans aucun moyen de défense contre des bêtes sauvages, preuve qu'elles ne sont pas nombreuses dans le pays. Ces gens, néanmoins, paraissaient accoutumés et préparés à veiller en plein air, car la pièce d'étoffe qui formait leur turban était assez ample pour leur entourer la tête ainsi que le cou, et ils portaient des manteaux moins courts et plus chauds que ne le sont d'ordinaire ceux du Bengale. Grands, robustes, ils semblaient appartenir à une race particulière; ils avaient pour la plupart de longues barbes, et tous un air plus sauvage que la majorité de leurs compatriotes. Ces hommes cependant furent assez polis envers moi, et regrettèrent de n'avoir pas de lait à me donner, car ils laissaient les jeunes veaux boire entièrement celui de leurs mères.

Le 31, dans l'espace que nous en parcourûmes le matin, le fleuve nous sembla plus étroit qu'il n'avait été les deux jours précédents; mais sans doute il était divisé par des îles. Chemin faisant, nous vîmes couper et mettre en meule le millet, car c'est à cette époque qu'on le moissonne. Pour extraire le grain de l'épi, les naturels se servent d'un rouleau qu'ils font traîner par des bœufs sur les gerbes. Je distinguai aussi des tas de maïs, que les Indiens mangent cuit à l'eau avec du sel et du beurre, comme les pommes de terre. Le riz était grand, vert et beau; ce n'était encore que la première récolte, mais on devait le recueillir le mois suivant, dès que l'eau menacerait de l'atteindre; car le riz passe pour être d'autant meilleur et plus salutaire, que le champ d'où il provient a été moins longtemps inondé. Vers midi, nous traversâmes l'embouchure d'un nouveau canal, après quoi nous naviguâmes encore dans un immense marais dont les énormes roseaux dépassaient de quatre ou cinq pieds la surface. L'étendue de l'eau en cet endroit me causa une extrême surprise; effectivement, tandis que nous marchions au nord-ouest, des fenêtres de la cabine je ne découvrais terre ni à l'ouest ni à l'est. Autour de nous jouait d'innombrables marsouins, dont la présence, à une si grande distance de la mer, était fort étonnante. Nous fîmes halte pour la nuit près d'un îlot sablonneux en partie couvert de joncs, en partie des restes d'une moisson d'indigo, que des bestiaux broutaient à belles dents. Le lendemain, peu après nous être remis en route, nous trouvâmes le fleuve divisé par une grande île, et nous suivîmes la branche du nord, celle du sud conduisant à Jellinghen. Nous atteignîmes vers une heure de l'après-midi l'extrémité de cette île; nous côtoyâmes ensuite jusqu'au soir une contrée populeuse, la plus belle peut-être qui se trouve dans l'Inde, et nous fîmes halte pour la nuit à deux milles au-delà de Surdah, à quatorze en deçà de Bogwangola. Au premier de ces deux villages est une manufacture de soie de la Compagnie, dont nous aperçûmes les longs bâtiments construits en briques et couverts en tuiles. De plus, Surdah, comme j'aurais déjà dû le dire, repose sur un



Je voyageais avec autant de promptitude que d'agrément.

canal qui est la route ordinaire de Dacca vers les provinces supérieures. En vain tentai-je près du lieu où nous mouillâmes de faire une promenade à terre : la campagne était tellement coupée de petits courants et de rigoles, que je me trouvai dans tous les sens arrêté au bout de quelques cents pas.

Le 2 août, faute de vent, les gens de l'équipage furent forcés de remorquer la pinnasse pendant quatre milles. La branche que nous remontions alors était pleine d'embarcations. Celles qui descendaient étaient chargées de coton ; les autres qui, comme nous, marchaient dans la direction inverse, portaient des denrées européennes, du poisson salé, du sel et des noix de coco. Depuis quelques jours, je n'apercevais plus de cocotiers, et en effet, dit-on, ils ne poussent pas au nord de Jellinghen et de Mourshedabad ; mais toute la côte était bordée de troupeaux. Dès l'instant que nous avions quitté l'Hougly, il nous avait fallu dire adieu à ces vastes briqueries égyptiennes si communes sur ses bords. Je n'avais plus en quelque sorte rien vu de ce genre ni sur le Matabunga, ni sur la Pudda, ni sur la rivière de Dacca. Ici, ils commencèrent à reparaître ; nous marchâmes presque toujours à l'ouest, inclinant un peu au sud, et nous parvînmes entre quatre et cinq heures du soir à Bogwangola, où nous fîmes halte pour la nuit. Je trouvai l'endroit fort intéressant et même pittoresque ; c'est tout-à-fait un village hindou, sans Européens ni musulmans, et une grande partie des habitations consistent en de simples bungars où logent les marchands qui fréquentent les grandes foires aux grains de ce lieu. Elles sont gracieusement disséminées au travers d'une vaste pelouse qui est défendue des invasions de la rivière par une haute levée de terre couverte de gazon, formant une délicieuse promenade, et bordée de mangoès, de bambous, de dattiers, ainsi que de quelques beaux banyans. La pelouse était émaillée d'enfants et de troupeaux ; un nombre considérable de barques stationnaient le long du rivage ; on entendait de toutes parts retentir, ou plutôt crier, des instruments de musique ; en somme, il régnait une vie et une activité vraiment surprenantes, quoique ce ne fût pas jour de foire. La plupart des maisons étaient petites, mais propres et construites en nattes ; et les murs de ce genre, lorsqu'ils sont neufs, ont toujours bonne mine. Bogwangola a été plusieurs fois, dans le cours des dernières années, transporté d'une position dans une autre, par suite des ravages du Gange. Il ne renferme donc aucun édifice ancien, et je n'ai pu y découvrir ni mosquée, ni pagode d'aucune espèce ; c'est même plutôt un camp qu'un village. En me promenant aux environs, je rencontrai plusieurs enclos plantés de mûriers nains qui ressemblaient à des groseilliers, et dont la feuille servait à nourrir des vers à soie.



Je remarquai une superbe tour qui n'avait pas moins de deux cents pieds.

Le 3 nous avançâmes avec lenteur, car le vent nous manquait, vers un des canaux qui font communiquer le grand Gange avec la rivière de Mourshedabad : et lorsque nous parvînmes dans celui que nous comptions suivre, le courant qui, nous était contraire, s'en trouva si impétueux qu'il nous fallut essayer d'un autre. Quand nous y eûmes pénétré à force de peine, la contrée nous offrit à droite et à gauche un aspect misérable.

Le 5, après quelques heures d'attente, une bonne brise nous permit enfin de continuer notre route malgré le courant. Sa rapidité dans cette partie est attribuée aux torrents qui descendent des montagnes voisines. A mesure que nous avançâmes, l'aspect du pays s'améliora ; de jolis bouquets de bois se montrèrent par intervalle, et les champs furent principalement cultivés en légumes, genre de culture qui indiquait que nous sortions du Bengale pour entrer dans l'Hindoustan.

Le lendemain, après avoir navigué quelque temps par un bras que formaient une île de date récente et la côte sud-ouest, nous rentrâmes dans la grande rivière, et nous atteignîmes bientôt la ville de Rajmabal. Elle ressemblait plutôt à un village, mais était délicieusement située, quoique toujours dans la plaine, car les montagnes, à mon extrême surprise, étaient encore très distantes. J'avais pensé jusqu'alors, et les cartes m'avaient confirmé dans cette opinion, qu'elle reposait à leur pied ; mais il me fut aisé de reconnaître que j'avais mal jugé de leur élévation, quand je remarquai que je n'y distinguais pas encore les objets d'une façon distincte, et enfin quand je sus que le soleil brillant et le ciel pur de l'Inde semblaient abréger les distances. Dès que la chaleur fut supportable, on me mena voir les restes de l'ancien palais bâti par le sultan Sujah, frère d'Aureng-Zeyb, en 1630.

Le 9, continuant notre route vers Boglipour, les terres non inondées devant lesquelles nous passâmes étaient en général dépourvues de bois et cultivées en millet, en légumes, en blé indien. Les meules de grain avaient toutes leur petite estrada surmontée d'un hangar où se tenait un gardien qui, soit par ses cris, soit à coups de pierres, écartait les oiseaux.

Arrivé à Boglipoor, je trouvai des indigènes appelés Puharreis, qui offrirent de fréquentes prières à un être suprême qu'ils appellent *Budo Gosdei*, ce qui, dans leur langue, signifie *grand Dieu*. Jamais ils ne manquent de le prier soir et matin ; ils font aussi de nombreux sacrifices de buffles, de chèvres, de volailles et d'œufs, à plusieurs divinités inférieures ou mauvaises. Malnab est le génie tutélaire de chaque village ; Dewannei, le dieu domestique ; et toujours on sacrifie à Pow avant de commencer un voyage. Ils semblent croire à un état futur de récompenses et de peines qui

sont principalement distribuées par le moyen de la métempsycose; les âmes des bons reviennent en ce monde dans des corps de grands hommes, et celles des méchants dans des animaux et même des arbres. C'est leur grand Dieu qui a tout fait. Sept frères, disent-ils, furent envoyés en possession de la terre; et ils prétendent à l'honneur d'être descendus de l'aîné, tandis que le sixième seulement fut père des Européens. Chaque frère, lors de son départ, reçut en cadeau un échantillon du genre particulier de nourriture que lui et ses descendants devaient manger. Au contraire, l'aîné eut un peu de toutes les sortes d'aliments, mais dans un plat sale. A les entendre, c'est à cause de cette tradition qu'ils ne s'abstiennent d'aucun mets, et qu'ils mangent avec ou après tout le monde. Ils disent que Dieu leur défend rigoureusement de battre leurs voisins, de les injurier, de leur nuire, et que le mensonge est le plus grand de tous les crimes. Le sang de pourceau paraît leur servir à tous les mêmes usages que l'eau bénite à quelques autres nations. Lorsqu'une personne est tuée par un tigre, le devoir de ses parents est, pour venger sa mort, de tuer par réciprocité un animal de la même espèce, et en cette occasion a lieu une multitude de bizarres cérémonies. Ils croient fermement aux sorciers, et ont de nombreux interprètes de songes qu'ils supposent être possédés d'un démon familier. Quand un de ces gens-là meurt, ils placent son corps sans sépulture au milieu des broussailles. Ils sont aussi convaincus que certaines maladies sont infligées par des esprits mauvais, auxquels ils exposent les cadavres de ceux à qui elles deviennent fatales; ceux qui, par exemple, périssent de la petite-vérole sont abandonnés dans les bois, et ceux dont l'hydropisie cause la mort jetés dans l'eau.

Les Puharreis n'ont ni idoles ni images d'aucune espèce. Une pierre noire, qui se trouve dans leurs montagnes, sert d'autel après avoir été consacrée par quelques cérémonies. Ils ont plusieurs fêtes qu'ils célèbrent avec beaucoup de dévotion. La Chitturia est la plus grande; mais ils ne peuvent la célébrer que rarement, par suite des dépenses qu'elle leur occasionne. Elle dure cinq jours, pendant lesquels des buffles, des pourceaux, des fruits, des volailles, des grains, des liqueurs, sont offerts aux dieux, et ensuite consommés par les fidèles. C'est la seule fête à laquelle les femmes aient la permission de prendre part. Les cinq jours durent, ils ne saluent personne, ni parents, ni amis, ni étrangers, vu que tous les honneurs sont alors réservés aux dieux. La polygamie n'est pas défendue, mais elle est rarement mise en pratique. Tout homme qui se maria donne un banquet à l'occasion de son mariage; avant que les convives se séparent, le père de l'épousée adresse à son gendre un discours où il l'exhorte à bien traiter sa fille; après quoi celui-ci la marque au front avec de la couleur rouge, lui prend le petit doigt dans le sien, et l'emmène dans sa maison. Lorsqu'il s'agit de faire un serment, on plante deux flèches en terre, l'une par la pointe, l'autre par la plume, et de façon que la plume de la première touche la pointe de la seconde. L'individu qui jure les tient entre l'index et le pouce au point de contact. Dans de solennelles occasions, on place du sel sur la lame d'un sabre, et, après avoir répété les paroles sacramentelles, la personne qui s'engage, plaçant la lame sous la lèvre inférieure de celle qui reçoit le serment, lui fait tomber le sel dans la bouche.

Boglipour est délicieusement situé et passe pour un des séjours les plus sains de l'Inde. On y rencontre néanmoins une infinité de serpents, surtout de l'espèce appelée *cobra de capello*. De ce village, qui repose presque à égale distance entre la chaîne de Rajmahal et celle de Curruckpour, on aperçoit au loin le Kurdar, mont conique et isolé, très vénéré comme lieu de pèlerinage par les Hindous, attendu, disent-ils, que les dieux s'en servirent pour baratter l'Océan lorsqu'ils voulurent confectionner l'*amreita* ou boisson d'immortalité. Les montagnes au sud de Boglipour par-delà Mondar, vers Déogur, sont fort sauvages, et maintenant presque tout-à-fait inhabitées, mais pleines de ruines qui appartiennent à des temples soit brahminiques, soit bouddhistes. Les monts Rajmehal forment un groupe isolé. Ils sont de toutes parts entourés par une plaine, ou du moins par une contrée à peu près plate, au delà de laquelle, à l'est, sont les montagnes de Curruckpour, et au sud les districts inaccessibles de Beihoum, de Dranghur, etc. On croit que dans le voisinage de Boglipour était située l'ancienne Palibothra, ville fameuse, et capitale de l'Inde Gangienne au temps des Grecs.

Itinéraire de Boglipour à Allahabad. Départ de Boglipour. Mooghyr; Patna. Bankipour. Chuprah. Boutiques flottantes. Buxar. Chazeipour. Chuckeipour. Bénarès. Chunar. Allahabad.

Le 12 nous continuâmes notre route, et la partie du Gange que nous remontâmes ce jour-là nous offrit tout-à-fait l'aspect d'un bras de mer. La rive sud-ouest du fleuve, outre les montagnes dont j'ai déjà parlé, présentait quelques éminences rocailleuses, quelques mouvements de terrain; mais le bord opposé fut toujours aussi plat, aussi nu, aussi laid que possible.

La ville de Monghyr, lorsque nous en approchâmes, nous présenta un spectacle imposant; car elle est située sur un promontoire rocailleux qui s'élève entre deux sortes de baies immenses formées par le vaste Gange, et au fond de l'une on aperçoit les montagnes de Rajmahal, tandis que dans l'autre l'horizon est borné par la chaîne moins distante de Curruckpour. Sur le quai il y avait une vie, un remuement auxquels je ne m'attendais pas. Tel était le nombre des barques de tout genre amarrées au rivage, que nous eûmes beaucoup de peine à trouver un lieu convenable pour y jeter l'ancre de notre pinasse. Quand l'extrême chaleur se fut passée vers le soir et que nous allâmes à terre, nous fûmes au débarqué assaillis par une nuée de marchands qui voulaient nous vendre des armes à feu, des couteaux et divers objets de quincaillerie, ou bien des habillements, ainsi que mille colifichets. Une multitude de barbiers reconnaissables à leurs turbans rouges se trouvait aussi là, et l'un d'eux fut bientôt occupé par les gens de notre équipage, qui s'assirent successivement sur l'herbe pour se faire tondre aussi ras que possible, comme il convient à des animaux aquatiques. Nous rencontrâmes même un jongleur qui promenait une grande chèvre noire presque aussi haute qu'un petit cheval, laquelle portait sur son dos deux jolis singes. Enfin, c'était la scène la plus animée que j'eusse vue depuis que j'étais parti de Calcutta.

Le 16, à midi, nous remîmes à la voile. Sur notre gauche, les montagnes de Curruckpour continuèrent de nous offrir une suite de charmants points de vue. De ce côté les bords du fleuve se montrèrent, comme précédemment, fertiles, populeux et pittoresques; mais ceux de droite furent encore pauvres, misérables, marécageux, dégarnis d'arbres, et nous n'y aperçûmes que deux villages dans le cours de la journée. Le lendemain, pendant la moitié de notre course, la contrée nous offrit le même aspect : d'une part, la solitude et la désolation; de l'autre, de belles prairies naturelles, des bestiaux, des champs d'orge, de froment, de blé indien, et des hameaux entourés de magnifiques bouquets de bois. Mais dans l'après-midi nous doublâmes la pointe des montagnes, et le pays redevint plat, monotone. Le soir nous fîmes halte quelque temps près d'un village qui appartenait tout entier à des brahmines; puis, comme le vent était bon, nous continuâmes de naviguer jusqu'au coucher du soleil, et nous allâmes mouiller à égale distance environ de Monghyr et de Patna. Les femmes de l'Hindoustan aiment encore plus que celles du Bengale à se parer de bijoux. Outre leurs bracelets d'argent, elles ont les bras cou-

verts de chapelets dont les grains sont en une espèce de cire à cacheter fort dure qui ressemble à du corail, et de plus elles portent au-dessus du coude un autre ornement ou d'argent ou d'acier poli qui a la forme d'un disque percé.

Le 18, la rive gauche du fleuve, que nous longeâmes dans la matinée, nous présenta une suite continuelle de villages dont les habitants se baignaient ou revêtissaient leurs plus beaux habits; car c'était la fête hindoue de Junma-Osmei. A midi les bords redevinrent hauts et escarpés, quoique non rocailleux. Le soir nous jetâmes l'ancre près d'un champ d'indigo, d'où une innombrable quantité de punaises volantes s'élancèrent dans la cabine de notre pinasse, et nous incommodèrent beaucoup toute la nuit. Le matin suivant, je trouvai un jeune scorpion parmi mes livres; c'était le premier que j'apercevais depuis dix mois de séjour dans l'Inde, ce qui prouve que les animaux de ce genre n'y sont pas aussi nombreux qu'on le suppose souvent. Je m'étais figuré que tous les scorpions devaient être noirs, et je fus très étonné de voir un animal de couleur blanche et presque transparent. A la fin du jour, nous relâchâmes en face de Futwa. C'est une ville peu distante de Patna, que nous aurions voulu atteindre; vaste, ancienne, et située sur une rivière que les habitants eux-mêmes n'appellent jamais autrement que *rivière de Futwa*. Futwa est fameuse, tant par un vieux et beau pont d'une grande longueur, car les ponts dans l'Inde sont chose assez rare, que par une école de jurisprudence et de théologie musulmanes d'où sortent des sujets fort distingués. La côte près de laquelle nous mouillâmes était fort jolie. La campagne d'alentour était dépourvue de bois, mais bien cultivée et très populeuse. On voyait des prés couverts de vaches, de buffles, de cochons; des champs de grains, et aussi des pièces de terre où pousse la plante dont s'extrait l'*huile de castor*, que brûlent les indigènes dans cette région qui n'a plus de cocotiers. Au plus prochain village que je visitai, il y avait deux ou trois habitations qui, quoique de simples cabanes en terre et en chaume, paraissaient cependant, à cause de l'étendue des communs et des étables, devoir servir de résidence à d'assez riches cultivateurs. J'abordai l'un d'eux, un vieillard, qui, devant sa porte, faisait manœuvrer en cercle une paire de bœufs sur des gerbes de millet, afin de détacher le grain des épis. Tandis que nous causions, ses vaches revinrent du pâturage, et je lui causai un extrême plaisir lorsque, leur gardien accourant pour les battre et les empêcher ainsi de se diriger vers moi, je le priai de n'en rien faire.

Le 20, dès neuf heures, nous atteignîmes l'extrémité sud-est de Patna. C'est une fort grande ville, et d'un aspect très imposant, lorsqu'on y arrive par eau et qu'on la contemple d'une certaine distance; car elle est remplie de vastes édifices, de restes d'anciens murs et d'anciennes tours, de bastions qui avancent dans le fleuve; située sur une haute côte rocailleuse et adossée à d'irrégulières éminences. Mais quand nous ne fûmes plus aussi éloignés, nous découvrîmes que la plupart des maisons, qui par leurs portiques et leurs terrasses avaient de loin fixé nos regards, tombaient en ruines. Comme nous avions un vent très favorable, nous passâmes devant Patna sans nous y arrêter.

De Bankipour à Dinapour, où je me rendis le 24, la distance par terre n'est pas moindre de sept milles dans la saison sèche; mais elle était alors de huit à neuf par la hauteur des eaux. Souvent, à la suite de grandes pluies, la route est impraticable pour les carrosses; mais comme il n'avait point plu depuis environ une semaine, je la trouvai en droite ligne non-seulement passable, mais encore véritablement bonne. Toute la campagne intermédiaire est parsemée de pavillons, de bazars et d'autres bâtiments, entre lesquels sont des jardins et des bois de manguiers. Lorsque nous approchâmes de Dinapour, à voir le mouvement et la vie qui règnent à l'entour, nous reconnûmes aisément que les Anglais y ont établi une importante station militaire. Surtout il fut amusant de découvrir à chaque pas, au milieu des palmiers et des plantains, de larges planches peintes en bleu qui servaient d'enseignes, et sur lesquelles on lisait en lettres d'or : « Havel, restaurateur. » — « Morris, tailleur. » — « Davis, et compagnie, assortiment de marchandises d'Europe, etc. » Le cantonnement même des troupes est le plus vaste et plus beau peut-être que j'aie vu dans l'Inde. Au centre d'une immense plate-forme, qui se termine au bord de l'eau par une superbe terrasse qu'on prendrait pour une batterie, s'élèvent trois vastes casernes carrées uniformément construites, qui n'ont qu'un haut rez-de-chaussée, sont revêtues de stuc, et ornées de fenêtres en arcades que séparent des colonnes.

Le 25, au bruit d'une décharge d'artillerie, nous remîmes à la voile, et nous côtoyâmes le bord septentrional, qui dans la matinée présenta beaucoup plus de hauteur et d'escarpement que le Gange ne nous en avait offert nulle part. A midi nous atteignîmes Chuprah, ville considérable, située sur la même rive, en face de plusieurs îles marécageuses. C'est maintenant le capitale du district de Sorum, et la résidence du magistrat ainsi que du collecteur des taxes. Elle contient au reste un assez grand nombre de vastes et belles maisons indigènes, et une fort jolie mosquée, si ce n'est pas une pagode. Dans la partie du fleuve que nous remontâmes ce jour-là, nous aperçûmes les embouchures de trois grandes rivières qui prennent leurs sources dans des régions différentes. C'était d'abord la Soane qui vient du sud et des montagnes de Gundwana, ensuite la Gunduch qui sort de terre près de Nepaul, et enfin la Dewab qui part, je crois, des environs d'Almorah. A peu de distance du lieu de notre mouillage, était un petit bangar ouvert à tous les vents et habité par un Hindou d'une extrême dévotion qui, la figure couverte de craie et de fiente, chantait d'un ton plaintif et monotone. Il y avait devant lui un groupe de paysans qui paraissaient l'écouter avec une haute vénération. Il ne nous demanda point l'aumône, mais interrompit son hymne lorsque nous passâmes entre lui et le rivage.

Je trouvai Buxar, que je me figurais n'être qu'un petit fort en ruines, une grande et assez belle ville musulmane. Elle renferme plusieurs élégantes mosquées, un des plus vastes et des plus riches bazars que j'aie vus dans l'Inde, et quelques maisons européennes de bonne mine. Nous eûmes un peu de peine, vu la multitude des barques indigènes, à trouver place dans le bras qui sert de port. La citadelle, que je croyais complètement démantelée, était encore en assez bon état pour ne pouvoir être prise que par des troupes européennes; et si les indigènes voulaient s'en emparer, il faudrait qu'ils l'assiégeassent longtemps.

Un peu au sud-ouest de Buxar, nous dépassâmes une autre ville considérable, nommée *Chowsar*, où nous aperçûmes quelques jolies mosquées et les ruines d'une forteresse; puis, à quelque distance au-delà l'embouchure d'une grosse rivière, de la Caramnasa, qui traverse la route de Calcutta à Bénarès, et sur laquelle un riche Hindou appelé Ramchunder-Narain a fait construire un pont suspendu avec des cordes. La Caramnasa forme la limite entre les provinces de Bahar et d'Allahabad. Bientôt, et comme nous devions nous y attendre après lui avoir vu tant recevoir de cours d'eau tributaires, le Gange perdit beaucoup de sa largeur, et les rives devinrent généralement hautes et escarpées. Le pays n'est que peu boisé comparativement au Bengale; mais il le serait encore beaucoup par rapport à la plupart des contrées de l'Europe. Les arbres ont la cime arrondie, les palmiers sont rares, et les bords du fleuve présentent des champs de blé, de légumes, d'avoine, ou des prairies couvertes de bestiaux.

Ghazeipour, que nous atteignîmes dans la journée du lendemain 28, est encore une vaste ville qui du fleuve offre un aspect imposant, mais dont les plus

beaux monuments, comme ceux de toutes les cités indiennes que j'ai déjà visitées, se trouvent, lorsqu'on les approche, n'être que des ruines. Le Gange, quoique plus étroit qu'il ne l'avait été les jours précédents, était néanmoins plus large que l'Hougly à Cossipour. Le seul édifice qui vaille la peine d'être visité par les voyageurs est un palais situé à l'extrémité orientale de la ville, et bâti par le Nawab-Cossim-Ali Khan.

Ghazeipour est célèbre dans toute l'Inde pour la salubrité de son climat, et pour la beauté, pour l'étendue de ses champs de rosiers. Peut-être cette double célébrité provient-elle jusqu'à certain point d'une même cause, à savoir, de sa situation élevée et de la sécheresse de son sol qui, ne conservant jamais l'humidité, permet qu'à la suite des plus grosses pluies on se promène agréablement au bout de quelques heures. A coup sûr, cet avantage doit contribuer à la santé, et je suppose d'après toutes mes observations qu'il n'est pas moins favorable à faire prospérer les fleurs. La contrée environnante est aussi plate que le reste de l'Inde en général, et lors de mon passage les roses n'étaient pas même en boutons. Il y avait cependant un grand luxe de fleurs et d'arbustes de toutes espèces, fleurissant le long des rues, parmi les haies ou dans les parterres des habitants européens. Les champs de rosiers, qui occupent plusieurs centaines d'acres dans le voisinage, sont, à ce qu'il paraît, dans la saison convenable, extrêmement beaux. On les cultive pour la distillation; et l'eau de rose qui se fabrique à Ghazeipour est non-seulement bonne, mais encore peu chère. Ainsi la meilleure ne vaut d'ordinaire qu'un schelling la pinte. Mais ce qui se vend à un prix beaucoup plus élevé, c'est l'*attar*, en d'autres termes la crème. L'attar s'obtient, après que l'eau de rose est fabriquée, en la laissant toute la nuit et jusqu'au lever du soleil exposée à l'air dans de grands vases sans couvercles, puis en écrémant le matin l'huile parfumée qui flotte à la surface. L'eau de rose, ainsi écrémée, n'a plus à beaucoup près autant de valeur que celle dont la crème est garantie intacte; mais entre l'une et l'autre il y a, dit-on, peu de différence. Pour produire une roupie pesant d'attar, il ne faut pas moins de deux cent mille belles roses. C'est la raison de son prix énorme, qui sur la place même s'élève pour la quantité ci-dessus indiquée à 80 livres sterling dans le bazar, où il est souvent frelaté avec du bois de sandal, et à 100 au magasin anglais, où on le garantit pur.

Tout le district de Ghazeipour est fertile en grain, en fourrage et en fruit. La population est considérable, et il y a d'une part tant de mosquées, tant de musulmans dans les boutiques et dans les rues, de l'autre si peu de pagodes importantes, que je crus avoir dit adieu pour quelque temps aux sectateurs de Brahma. On m'assura néanmoins, ce qui me surprit fort, que ceux de Mahomet n'étaient nombreux que dans les grandes villes et n'entraient que pour un onzième dans le chiffre total des habitants de la province, que tous les autres pratiquaient l'hindouisme dans sa plus grande rigueur et dans son extrême bigoterie. Effectivement, les sutteis sont dans le Ghazeipour plus fréquents que dans le voisinage même de Calcutta; mais à vrai dire ils n'ont guère lieu que parmi les gens des classes inférieures. Aux yeux de ces gens, il n'est pas nécessaire, à ce qu'il semble, que la veuve qui se sacrifie se brûle réellement avec le corps de son époux. Les vêtements de celui-ci, ses babouches, sa canne, enfin tout ce qui a jamais été en sa possession, peut fort bien remplacer le cadavre, en sorte que les dames sont toujours à même, quand elles le désirent, de se brûler vives. Jamais les parents ni les voisins n'interviennent pour les en détourner, au contraire. Puis, la vie d'une femme est si peu de chose! A ce propos, on me conta une anecdote qui mérite d'être rapportée. Par suite d'une contestation qui s'éleva entre deux individus au sujet de la possession d'un petit bout de terrain, un des plaideurs, celui au désavantage de qui le procès avait été jugé, vieillard de soixante-dix ans et plus, amena sa femme qui avait même âge au champ dont il s'agissait, la fit, avec le secours de leurs enfants et de leurs proches, entrer de force dans une petite hutte en paille construite exprès, et la brûla elle et la hutte, afin que ce crime jetât une espèce de malédiction sur le sol, que l'esprit de la défunte y revînt après sa mort, et que son heureux antagoniste ne retirât nul profit de sa victoire. Comme je témoignais hautement ma surprise et mon horreur au magistrat qui me rapportait la chose, un indigène qui se trouvait là, et qui précisément la lui avait rapportée non comme un crime atroce, mais comme une simple preuve de l'acharnement des deux parties l'une contre l'autre, nous dit avec un inconcevable sang-froid : « Pourquoi cet homme n'aurait-il pas brûlé sa femme? elle était fort âgée... par conséquent elle ne lui servait plus à rien. » Le vieux meurtrier était en prison; mais le magistrat me dit qu'il ne doutait pas que son intervention dans un pareil cas, *entre mari et femme*, ne fût regardée par les naturels comme singulièrement vexatoire et tyrannique; « et de fait, ajouta-t-il, ces Indiens attachent si peu de valeur à leur propre vie que nous ne devons pas nous étonner qu'ils se gênent si peu pour attenter à celle des autres.

« Le nombre des suicides dont je reçois chaque année la déclaration est double de celui des sutteis. Vous n'imaginez pas combien d'hommes, et plus encore de femmes, se jettent dans des puits ou boivent du poison pour les motifs en apparence les plus légers, généralement à l'occasion de petites querelles, afin que leur sang retombe sur la tête de leur ennemi; et si l'assassin dont il est question plus haut n'avait pas eu sa vieille femme sous sa main et en son plein pouvoir, nul doute qu'il ne se fût brûlé lui-même. » Aujourd'hui on n'entend plus parler dans ces provinces de sacrifices humains, de sacrifices d'enfants, par exemple; mais il arrive encore quelquefois qu'on enterre ou qu'on brûle un lépreux vivant; et comme la lèpre passe pour être une malédiction des dieux, comme ces meurtres se trouvent ainsi autorisés en quelque sorte par la religion, les autorités indigènes ne cherchent nullement à combattre ce barbare usage. Malgré tout cela, les Hindous ont par nature un excellent cœur; ils sont laborieux, sobres et paisibles, en même temps qu'ils savent au besoin se montrer courageux et intrépides. La plupart de leurs mauvaises qualités semblent provenir des funestes enseignements que leur religion leur donne, ou des actions perverses qu'elle attribue à leurs dieux et qu'elle leur propose comme exemples à suivre. Il se commet à Ghazeipour peu de crimes qui ne soient pas dictés par des motifs religieux. La ville est souvent troublée par des batailles où coule le sang des habitants; mais ces batailles ne s'engagent jamais que lorsqu'une procession de musulmans vient à en rencontrer une autre d'Hindous. La langue que parle le bas peuple est un hindoustani fort corrompu. Le bon *ourdou* n'est guère employé que par les gens de l'armée et dans les tribunaux. Toutes les procédures, toutes les ordonnances se rédigent en persan. La langue persane est tellement supérieure à l'hindoustanaise pour la clarté et la précision, que son emploi facilite beaucoup les affaires; et comme l'ourdou même est inintelligible à la plupart des Hindous, il n'y a aucune raison de ne pas lui préférer une langue plus simple. De cette façon, le persan tient dans l'Inde la place du latin en Europe.

Le 1er septembre, après avoir déjeuné, nous partîmes pour Bénarès.

Nous atteignîmes Seidpour, petite ville dont les rues sont très étroites, mais toutes bordées, à droite et à gauche, de boutiques élégantes. Les habitations, qui généralement n'ont que le rez-de-chaussée, sont bâties en terre, mais couvertes en tuiles rouges et remarquables par l'extrême saillie des toits. Il n'y avait qu'une vieille mosquée et une pagode qui fussent en pierre. Celle-ci, comme ce semble être la mode dans

le voisinage, était surmontée d'une espèce de clocher pyramidal. Le directeur du relais de l'endroit, dès que mon massier se fut présenté devant lui avec les insignes de sa charge, nous envoya huit porteurs, plus deux autres qui étaient armés de grosses torches enveloppées dans des morceaux de toile blanche et rouge, parfaitement inutiles en plein jour, mais qui ne manquent jamais de précéder un palanquin.

Au bout d'une demi-heure, nous repartîmes au trot comme auparavant; mais la route fut dès lors bien meilleure. Unie, large et droite, elle traversait des champs de grain et des prairies; je remarquai même qu'on avait essayé, quoique l'essai fût demeuré infructueux, d'y élever de chaque côté une rangée d'arbres. Les magistrats anglais de l'Inde sont passionnés, et avec raison, pour de telles avenues; ils en ont planté un grand nombre depuis plusieurs années. Les arbrisseaux sont entourés chacun d'un petit rempart en terre, destiné à les garantir de la dent des animaux; mais la précaution paraît souvent insuffisante pour les protéger contre les vaches, et surtout contre les chèvres des pauvres gens. Après une marche de quatre milles, nous parvînmes au bac de Goumty, qui, à cette époque de l'année, est une rivière considérable. Je croyais que nous mettrions beaucoup de temps pour la franchir, mais il n'en fut rien. Un large bateau, qui ne servait qu'à transporter les voyageurs d'un bord sur l'autre, était amarré au rivage. On y plaça mon palanquin en travers sans que j'eusse même besoin d'en descendre. Le batelier se plaça au gouvernail, mes hommes prirent les rames, et le trajet ne dura pas dix minutes. A la tombée de la nuit, nous atteignîmes un autre relais où, grâce aux soins de M. Brooke, un des principaux magistrats de Bénarès qui avait été prévenu de mon arrivée, nous trouvâmes de nouveaux porteurs tout prêts à remplacer ceux de Seidpour. Dans le nombre, il y en avait encore deux qui tenaient des flambeaux, et qui nous furent alors véritablement utiles. En outre, je fus dès lors accompagné par quatre *barkandazes*, espèces de gendarmes à cheval qui, dans toutes les provinces supérieures, forment la suite des grands fonctionnaires civils. Ces gens, armés de sabres et de boucliers, avaient ordre de me défendre au besoin et de m'indiquer le chemin; car laissant Bénarès sur la gauche, je me dirigeai sur le village de Secrole, où M. Brooke demeurait. Cette dernière partie de la route fut extrêmement pittoresque, car nous eûmes presque toujours de longues allées d'arbres à parcourir, et les différents objets qui se trouvaient sur notre passage, vus à la lueur des torches qui les éclairaient de teintes différentes, ainsi que les armes, les moustaches, les turbans et les membres nus des porteurs, des gardes et des guides, nous offrirent sans cesse un intéressant spectacle.

Chaque jour de la semaine suivante, j'allai faire des promenades dans Bénarès. C'est en effet une ville fort remarquable, et qui me sembla d'autant plus curieuse à examiner, que d'une part je n'en avais pas encore rencontré dont le caractère oriental fût si complet, tandis que de l'autre elle ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu au Bengale. Aucun Européen ne réside dans l'intérieur des murs, et les rues sont trop étroites pour les voitures. Le carrosse de notre hôte était toujours obligé de s'arrêter à une cinquantaine de pas au-delà des portes, et nous continuions notre chemin dans des chaises à porteurs, par des ruelles si encombrées de monde, si resserrées, si tortueuses, que même nos chaises avaient quelquefois beaucoup de peine à passer. Les maisons, en général, sont hautes; il n'y en a pas qui aient moins de deux étages, la plupart en ont trois, et plusieurs en ont cinq ou six, particularité qui, dans l'Inde, s'offrait à mes regards pour la première fois. Les rues sont beaucoup plus basses que le rez-de-chaussée des maisons, qui presque toutes ont le bas décoré d'arcades sous lesquelles ouvrent les boutiques. Au-dessus de ces arcades, elles sont richement ornées de balcons et de galeries qu'ombragent des tentures, de larges fenêtres à vitraux et de grandes gouttières soutenues par des tasseaux sculptés. Le nombre des temples est fort grand; mais ils sont fort petits pour la plupart, et situés comme des châsses aux angles des rues ou le long des plus hautes maisons. Leurs formes sont cependant loin d'être disgracieuses, et il y en a plusieurs qui sont entièrement couverts de charmantes sculptures d'un fini extrême, représentant des fleurs, des animaux, des branches de palmier, et pouvant rivaliser d'élégance et de richesse avec les meilleurs morceaux de l'architecture grecque ou gothique.

Les habitations des particuliers, de même que les édifices publics, sont construits en bonnes pierres; mais les Hindous de Bénarès semblent aimer avec passion à les badigeonner en rouge foncé, et même à en revêtir les parties les plus visibles de peintures exécutées avec les couleurs les plus vives et dont les sujets sont des vases de fleurs, des hommes, des femmes, des taureaux, des éléphants, des dieux et des déesses avec leurs nombreuses formes, leurs nombreuses mains, leurs nombreuses têtes, et enfin leurs nombreuses armes. Les saints taureaux consacrés à Siva, les uns fort jeunes, les autres décrépits de vieillesse, mais tous aussi doux et aussi familiers que des chiens, se promènent paresseusement du matin au soir dans ces rues étroites, ou s'y couchent au travers; et c'est à peine s'il est permis de les déranger pour passer outre. Lorsqu'on les frappe en pareille occasion, il faut que ce soit de la manière la plus douce, et malheur à l'étranger profane qui braverait les préjugés des fanatiques habitants! Les singes consacrés à Hanimat, et les guenons, dont une a autrefois conquis l'île de Ceylan au profit de Rama, n'abondent pas moins dans certains quartiers de la ville, grimpant sur tous les toits et sur les moindres saillies des temples, mettant insolemment leur tête et leurs pattes dans les boutiques des fruitières et des confiseurs, surtout dévorant la pitance des enfants lorsqu'ils prennent leur repas. A chaque coin on rencontre des maisons de fakirs, tout incrustées d'idoles, et d'où s'échappe sans cesse un bruit confus d'instruments de musique, tandis que des mendiants religieux de toutes les sectes hindoues, qui exposent aux regards des passants toutes les difformités imaginables, forment sans aucune exagération une haie de chaque côté des principales rues. Le nombre des aveugles est immense; celui des lépreux aussi, à moins que la chaux et les excréments dont certains individus se complaisent à enduire leurs membres ne donnent à leur peau l'apparence de la lèpre; et continuellement on voit les hideux résultats de ces sévères pénitences dont parlent tous les voyageurs, des gens qui ont perdu l'usage soit d'un bras, soit d'une jambe, pour les avoir tenus des années dans une position gênante, ou fermé si longtemps la main que leurs ongles en ont traversé la paume. Le premier jour, leurs nazillardes exclamations : « Bon Européen, charitable Européen, donnez-nous quelque chose pour manger! » me firent d'abord tirer de mon gousset une poignée de pices; mais après la leur avoir distribuée, je reconnus que ce n'était qu'une goutte d'eau dans l'Océan, et tandis que nous pénétrions dans la ville, je bouchai mes oreilles à leurs importunités, qui au reste se perdirent bientôt dans le tumulte dont nous fûmes environnés.

Voilà le spectacle, voilà le bruit qui accueillent un étranger lorsqu'il entre dans « cette très sainte cité de l'Hindoustan, le Lotus du monde, fondée non pas sur la terre commune, mais sur la pointe du trident de Siva, » lieu tellement béni, que quiconque y meurt, de quelque secte qu'il soit, et quand même il serait un mangeur de bœuf, pourvu qu'il se montre charitable envers les pauvres brahmines, est sûr de son salut éternel. Effectivement, c'est la réputation de sainteté dont jouit Bénarès qui en fait le rendez-vous des mendiants, puisque, sans parler de la multitude innombrable des pèlerins qui affluent de toutes les parties

de l'Inde, aussi bien que du Thibet et de l'empire birman, une infinité de riches individus au déclin de leur vie, et presque tous les grands personnages, qui de temps en temps sont disgraciés ou bannis par suite des révolutions dont les États hindous ne cessent d'être le théâtre, y viennent ou se purifier de leurs péchés, ou employer leurs loisirs aux fastueuses cérémonies de leur religion, et dépensent réellement des sommes immenses en de folles et inutiles aumônes.

Lors de ma seconde excursion dans Bénarès je trouvai, comme lors de la première, cette ville encombrée de taureaux et de mendiants; mais ce qui m'étonna plus encore que la veille, lorsque je pénétrai jusqu'au centre, ce fut la grandeur, l'élévation et la beauté de la plus grande partie des maisons; ce fut le luxe et la richesse des bazars où étaient amoncelées des marchandises de toute sorte; ce fut le brouhaha des affaires qui se concluaient au milieu de toute cette pauvreté et de tout ce fanatisme. Bénarès est, en effet, une cité très industrieuse et très riche, aussi bien que très sainte. C'est le principal entrepôt des châles du Nord, des diamants du Sud, et des mousselines tant de Dacca que des provinces orientales du centre, tandis qu'elle a elle-même des manufactures considérables de soie, de coton et de laine fine. D'autre part, la quincaillerie anglaise, les sabres de Lucknow, les boucliers et les lances de Monghyr, enfin tous ces colifichets de luxe et de mode qui se fabriquent en Europe et qui deviennent chaque jour plus populaires dans l'Inde, passent par Bénarès pour arriver dans le Bundlecund, le Gorruckpour, le Népaul, et d'autres districts plus ou moins éloignés de l'artère principale du Gange.

La population de la ville, d'après un recensement qui remonte à une époque déjà ancienne, mais que tout indique devoir encore être exact, s'élève à environ six cent mille âmes. Pour ne pas trouver ce chiffre exagéré, il faut voir quelle énorme étendue de terrain la ville occupe, et comme les habitations y sont entassées les unes sur les autres. Malgré ses nombreux habitants, elle n'est pas malsaine, car outre leurs fréquentes ablutions et leur grande tempérance, elle est située sur une haute rive rocailleuse qui s'incline en pente douce vers le fleuve et qui favorise ainsi l'écoulement des eaux du ciel.

Nous dirigeâmes notre promenade vers le Vishvagesnr. L'édifice qui porte ce nom est une des plus saintes pagodes de tout l'Hindoustan. La porte par laquelle on arrive à l'entrée est comme celle d'une ferme, encombrée de gros taureaux qui se laissent familièrement toucher, et qui mettent leur museau dans la main et dans la poche de tous les fidèles, pour y prendre les grains et les gâteaux que ceux-ci ne manquent jamais de leur apporter. L'intérieur de la pagode n'est pas moins plein de dévots qui exposent à l'envi leurs membres nus et hideux, et dont les cris continuels : « *La charité! la charité, s'il vous plaît!* » suffiraient pour assourdir un étranger. Le saint lieu est toutefois entretenu dans une rigoureuse propreté, car les prêtres ne semblent à peu près faire rien autre chose que jeter de l'eau sur les images et sur le pavé. Près de cette pagode est une fontaine surmontée d'une petite tour, et à laquelle on descend par un escalier de pierre fort rapide. Son eau, qui est amenée du Gange par un conduit souterrain, passe, je ne sais à quel titre, pour être plus sainte que celle du Gange même. Tous les pèlerins qui se rendent à Bénarès sont tenus d'en boire et de s'y baigner. Un autre des édifices les plus intéressants et les plus singuliers de la ville, c'est un ancien observatoire fondé avant la conquête musulmane, et encore intact, quoiqu'on ne s'en serve plus depuis longtemps. Il contient plusieurs cours entourées de petites cellules où logeaient les astronomes avec leurs élèves, et au centre se trouve une grosse tour carrée sur le sommet de laquelle on voit encore une grande aiguille haute peut-être de vingt pieds, un cadran qui est en proportion, un cercle qui a quinze pieds de diamètre, et une ligne méridionale, le tout en pierre. Ces différentes machines, si c'est le nom qui convient ici, sont loin d'être exactes, mais elles prouvent avec combien de zèle la science de l'astronomie fut jadis cultivée dans ces régions. La ville de Delhi renferme un pareil observatoire.

Nous descendîmes alors par une longue suite de degrés jusqu'au bord de l'eau, où une barque nous attendait. J'eus ainsi l'occasion de voir tout Bénarès de son plus favorable côté, car il s'élève en amphithéâtre sur la rive du fleuve. Nous naviguâmes quelque temps sur le Gange, dont les nombreux et beaux quais étaient garnis de baigneurs et de fidèles, et nous fîmes halte au bas d'un temple jain. Les jains sont des sectaires qui détestent les Hindous, et qui cependant adorent comme eux le Gange, comme eux révèrent Bénarès. Leur nombre n'est pas très grand, et ils se divisent eux-mêmes en sectes qui s'abhorrent l'une l'autre. Ceux qui résident dans la ville sont principalement natifs de Bundlecund, de très riches marchands pour la plupart, et fort jaloux de leurs mystères religieux, au point qu'il n'y avait point d'exemple que jamais des étrangers eussent été admis dans leur sanctuaire. Nous obtînmes cependant la permission d'y pénétrer. Après avoir gravi de nouveau un certain nombre de marches, et traversé plusieurs ruelles, les plus étroites que j'avais encore vues, nous parvînmes à la porte d'une maison haute et vaste, mais sombre, au faîte de laquelle brillait une petite coupole dorée. Là, nous montâmes encore un escalier qui nous conduisit à un vestibule d'une propreté exquise, mais sans autres meubles que trois ou quatre chaises. Nous y fûmes reçus à notre entrée par le grand-prêtre en personne, qui passe pour une incarnation de la Divinité, et qui nous introduisit successivement dans cinq petites chambres communiquant les unes avec les autres. Au bout de chacune de ces chambres il y avait un autel, et au centre, une large écuelle remplie de riz et de beurre fortement parfumés, que les fidèles y avaient sans doute déposés comme offrande.

Dans plusieurs des pièces, nous vîmes des gens assis à terre sur leurs talons, et les mains jointes comme s'ils priaient ou qu'ils fussent plongés dans de pieuses contemplations. Sur chacun des cinq autels était un grand bas-relief de marbre, qui dans la première pièce représentait cinq figures d'hommes, dix dans la seconde, quinze dans la troisième, vingt dans la quatrième, et dans la dernière vingt-cinq.

Tous ces personnages étaient accroupis, et dans chaque bas-relief il y en avait un plus grand que les autres qui ressemblait à un nègre. Celui-là, nous dit-on, était Dieu, tandis que les autres représentaient seulement les différents corps qu'il avait pris à différentes époques, lorsqu'il s'était incarné pour instruire l'espèce humaine. Les doctrines qu'il avait professées en ces occasions forment la théologie des jains, et les progrès que chaque individu fait dans ces mystères lui donnent le droit de prier dans un ou dans plusieurs des appartements qui nous furent montrés.

Quand nous revînmes au vestibule, le grand-prêtre nous témoigna le plaisir que lui causait l'attention avec laquelle nous avions examiné le temple, et ajouta qu'il se flattait que nous voudrions bien accepter un petit cadeau. Un des laïques qui se trouvaient là découvrit alors deux corbeilles qui étaient remplies, l'une de gâteaux, de fruits, de sucre, etc., l'autre de très beaux châles. Je pris quelques grains de raisins, mais je refusai les cachemires; et, l'avouerai-je, les jains présents ne parurent aucunement fâchés de ma discrétion.

Restait à voir la mosquée d'Aureng-Zey et le Vidnlaya ou collége hindou, qui heureusement étaient presque situés sur notre chemin pour retourner à Sécrole. La mosquée en question est un noble édifice avantageusement situé, mais surtout remarquable par la vue qu'on a du haut de ses minarets; non-seulement, en effet, ils sont fort élevés, mais ce qui encore

augmente beaucoup leur élévation, c'est d'être bâtis sur une petite montagne. Le jour n'était pas très favorable, mais nous vîmes néanmoins à une énorme distance. La campagne qui environne Bénarès paraît bien cultivée, mais en blé plutôt qu'en riz. Les villages sont nombreux et considérables; mais d'un village à l'autre on n'aperçoit guère de moisons, et il y a fort peu de bois. Aussi le combustible est-il dans la ville d'une cherté extrême, et c'est à cette circonstance que semble devoir être imputée la multitude de cadavres qu'on jette dans le fleuve au lieu de les brûler.

Les suttees (1) sont moins fréquents à Bénarès que dans beaucoup d'autres parties de l'Inde; mais en revanche une foule de gens s'y suicident en se jetant à l'eau. Chaque année des centaines, pour ne pas dire des milliers de pèlerins, viennent exprès à Bénarès de toutes les provinces pour y terminer leurs jours de cette façon et assurer leur salut éternel. Ils achètent deux grandes cruches entre lesquelles ils s'attachent, et qui peuvent tant qu'elles demeurent vides supporter à la surface le poids de leurs corps. Ainsi équipés, ils parviennent à la nage jusqu'au milieu du courant, et laissant alors les cruches se remplir, ils passent en un clin d'œil de cette vie en l'autre. Maintes fois les autorités ont voulu prohiber ce barbare usage; mais la seule chose qu'elles aient obtenue, a été que ces victimes volontaires allassent se noyer un peu au-dessous de la ville. En effet, lorsqu'un individu a parcouru quelques cents milles pour se tuer, il n'est pas probable que la défense d'un officier de police l'en empêchera. C'est l'instruction seule qui pourra guérir ces indigènes de leur sot fanatisme. Le Vidalaya est un vaste bâtiment plein de professeurs et d'élèves, où ceux-ci, divisés en une infinité de classes, apprennent la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le persan, le droit hindou, la littérature sacrée, le sanscrit, l'astronomie d'après le faux système de Ptolémée, et même l'astrologie. Les écoliers, qui sont au nombre de deux cents, reçoivent tous, ainsi que les professeurs, une pension du gouvernement britannique. Dans le cours de mes visites à ces divers établissements, et surtout dans ceux consacrés au culte où j'étais entré, j'avais reçu une incroyable quantité de guirlandes de fleurs qu'il eût été, me dit-on, fort malhonnête à moi de jeter, particulièrement celles qu'on m'avait attachées autour du cou. Sans exagération, j'eo avais ma charge quand je remontai en voiture pour regagner ma demeure.

Le 8, la pinasse vint mouiller à l'embouchure de la petite rivière sur laquelle est situé le village de Sécrole; mais sans m'y embarquer, je donnai ordre au capitaine de continuer sa route jusqu'à Chunar, préférant faire moi-même le trajet par terre. Le surlendemain, dans l'espace de cinq ou six heures, j'accomplis ce petit voyage, partie en voiture, partie en palanquin, selon que l'état des routes le permettait, et je descendis chez le gouverneur de la place. Chunar fut longtemps un des principaux postes militaires des Anglais du côté de l'ouest. Le fort présente un aspect très imposant; le roc sur lequel il est bâti est parfaitement isolé, et partout où il put obtenir un angle saillant flanqué de tours, de créneaux, de bastions, au bas desquels coule d'un côté le Gange. Il renferme un grand nombre de canons en bon état, et un superbe magasin à poudre que les bombes ennemies ne pourraient enflammer. Sur la crête du rocher et dans la principale enceinte des fortifications, il y a une belle pelouse, quelques grands arbres, et plusieurs maisons pour les officiers; mais à moins d'être de service, ils n'y logent guère, parce que la réverbération du soleil est intolérable, et qu'il est fort coûteux de faire monter de l'eau à une pareille hauteur pour se baigner. Dans la même enceinte, mais sur un point encore plus haut, se trouvent le château du commandant, l'hôpital, la prison d'Etat, et un vieux palais hindou qui mérite description. C'est un dôme central qu'environnent plusieurs appartements voûtés, bas, sombres, inaccessibles à la chaleur, et offrant d'assez beaux restes de peinture et de sculpture. A ce palais tient un autre bâtiment plus élevé et mieux aéré, qui sert maintenant d'arsenal; mais qui était autrefois la résidence du gouverneur musulman, et qui est remarquable par l'élégance de l'architecture. Il y a dans le fort un endroit encore plus curieux. Notre guide, tirant de sa poche une grosse clef, s'en servit pour ouvrir une pesante porte de fer au milieu d'une antique muraille, et nous dit que nous allions voir le sanctuaire le plus révéré de toute l'Inde. Otant son chapeau, il nous introduisit dans une petite cour carrée qu'ombrageait un arbre séculaire: à l'une des branches était suspendue une petite clochette d'argent; dessous il y avait une large plaque de marbre noir, et en face sur le mur une rose grossièrement sculptée au milieu d'un triangle. Aucune image de la Divinité n'était visible; mais quelques soldats indigènes qui nous avaient suivis tombèrent à genoux, baisèrent la poussière autour du marbre et s'y frottèrent le front. L'officier qui nous conduisait nous assura que, d'après la croyance des Hindous, le Tout-Puissant restait neuf heures de chaque jour assis en personne, quoique invisiblement, sur le marbre en question; et qu'il allait passer les trois autres heures à Bénarès. Aussi les troupes indiennes de la garnison pensent-elles que, si jamais Chunar est pris par l'ennemi, ce devra être entre six et neuf heures du matin. Par la même raison, car ils étaient convaincus que ce sacré voisinage les garantissait efficacement de la funeste influence des sorciers, les rois de Bénarès ne manquèrent jamais, avant la conquête musulmane, de célébrer leurs mariages et ceux des membres de leur famille dans le palais voisin.

A droite du fort, lorsqu'on arrive à Chunar par le fleuve, on voit une chaîne de montagnes rocailleuses et d'inégale grandeur. A gauche, sur une pente rapide couverte de bois et de jardins, sont toutes les demeures européennes avec leurs balcons et leurs terrasses. Par derrière, et sur une partie encore plus élevée de la pente, se développe la ville indigène dont à peu près chaque maison est de pierre et haute de deux étages, tandis que le bas offre généralement une arcade sous laquelle il y a une boutique. Chunar peut renfermer une population de quinze mille âmes. Au-delà s'étend une campagne découverte, traversée par un large bras de rivière qu'on franchit sur un beau pont gothique; et de l'autre côté de ce bras est une vaste plaine rocailleuse et boisée, infestée d'une multitude d'ours et de loups, mais rarement visitée par les tigres. Les ours ne font presque jamais de mal à personne, tant qu'on ne les attaque pas; les loups, au contraire, sont, à ce qu'il paraît, plus méchants et plus audacieux qu'en d'autres contrées. Ils entrent souvent, dit-on, dans les habitations et dans les bergeries; quelquefois même ils emportent des enfants. Quoique les Chunariens ne veuillent pas en convenir, la chaleur est intolérable dans leur ville.

Le 13, je dis adieu à mon hôte, et m'en retournant à bord, je continuai de remonter le Gange. Ce jour-là, non plus que le suivant, il ne nous arriva rien qui mérite d'être rapporté. Faute de vent, les bateliers curent à remorquer nos embarcations, et nous n'avançâmes qu'avec une extrême lenteur. Le pays était beau; mais le fleuve ne cessait de décroître, et laissait à découvert sur chacune de ses rives des bancs immenses de terre brune. Le 15, nous naviguâmes en face de Mirzapour, ville dont la grandeur et l'air de richesse me surprirent beaucoup; car elle n'avait autrefois ni importance ni renom, et ce n'est absolument que depuis la conquête de l'Inde par les Anglais qu'elle a prospéré. Même elle ne sert de résidence à aucun haut fonctionnaire, et n'a pour garnison que deux ou trois cents soldats indigènes. C'est néanmoins une cité de premier ordre, aussi vaste, je crois, que Patna, qui renferme une infinité de mosquées et de pagodes,

(1) Sacrifices de veuves qui se brûlent sur le bûcher de leurs époux. A. M.

qui compte de deux à trois cent mille habitants, et dont tous les quais sont garnis de chaloupes. Aux alentours, de même que sur la rive opposée du fleuve, on aperçoit de nombreux et élégants pavillons à l'européenne. Nous fîmes halte pour la nuit sous un village appelé Janghuirabad, et agréablement situé parmi de beaux arbres. La berge était haute à cet endroit, et comme en grande partie elle avait été récemment abandonnée par l'eau, elle répandait aux environs une détestable odeur de vase.

Le 20, nous atteignîmes Allahabad. Cette ville est petite, les rues en sont étroites, sinueuses, et les maisons qu'elle renferme généralement mesquines. Elle repose cependant, à ce qu'il me semble, dans une situation qui, de toute l'Inde, est la plus favorable à une grande cité, sur un sol sec et partant salubre, au confluent de deux magnifiques cours d'eau, le Gange et le Jumna, de manière qu'elle peut aisément communiquer avec Bombay et Madras. Mais quoiqu'elle ait parfois servi de résidence aux anciens monarques de la contrée, quoique le gouverneur de la province y demeurât presque toujours, et qu'on y voie encore deux ou trois belles ruines, elle ne paraît jamais avoir été remarquable par sa grandeur ni sa magnificence, et maintenant même elle est plus délabrée que Dacca, au point que parmi les naturels on ne la désigne que sous le nom de *Fakea-Abad*, c'est-à-dire, *rendez-vous des mendiants*. Il se peut néanmoins qu'elle atteigne par la suite un plus haut degré de prospérité; car depuis quelques années elle est devenue le siége d'un tribunal. Les juges qui le composent y résident pendant les mauvais temps; mais sont en tournée pendant les autres mois de l'année où les routes sont praticables. Ils dressent d'ordinaire leurs tentes près des villes, et tiennent leurs cours de justice sous des arbres; arrangement tout-à-fait conforme aux préjugés des indigènes; car il paraît que les Indiens des dernières classes, qui sont encore plongés dans leur ignorance native, non-seulement ne se sentent pas à leur aise, mais encore sont toujours saisis de crainte dans une maison, surtout si elle est meublée à l'européenne, et qu'ils n'y sauraient pas aussi bien écouter ce qu'on leur dit, ou conter leur histoire qu'en plein air et parmi les objets dont ils tirent toutes leurs jouissances. A leur point de jonction, le Jumna et le Gange sont presque d'égale largeur; le premier est plus rapide que le second, et sa navigation plus dangereuse, tant à cause des roes qui obstruent son lit que de son manque de profondeur dans la saison sèche. Les eaux de l'un et l'autre étaient alors également troubles; mais on m'essura qu'un mois plus tard j'aurais vu celles du Jumna aussi claires que du cristal, contrastant d'une singulière façon avec les ondes bourbeuses et jaunâtres de la rivière la plus sacrée, qui, toutefois, lorsqu'on les laisse tant soit peu reposer, sont beaucoup plus agréables à boire, et que préfèrent tous les habitants de la ville, naturels et Européens.

Itinéraire d'Allahabad à Lucknow. Séjour à Allahabad; caravansérails. Kutéanpour. Cawnpour; description de la ville; climat. Entrée sur le territoire du nawab d'Oude, et arrivée à Lucnow.

D'Allahabad je devais continuer par terre ma route vers les provinces supérieures. J'eus en conséquence à m'occuper de différents préparatifs qui me retinrent dans cette ville beaucoup plus longtemps que je ne l'aurais souhaité, un espace de dix jours.

Je partis enfin le 30 septembre Ma suite formait presque une caravane, tant elle était nombreuse. Elle se composait de vingt-quatre chameaux, de huit charrettes attelées de bœufs, de trente-cinq chevaux, de vingt esclaves destinés à me servir outre mes domestiques particuliers, de quarante porteurs, de douze individus spécialement chargés de dresser ma tente aux lieux où il me plairait de passer la nuit, et enfin d'une escorte de vingt soldats indigènes appelés *sepoys*. C'était beaucoup de monde pour un seul individu; mais telle est la coutume dans l'Inde, on n'y voyage jamais sans traîner après soi des centaines de personnes et de bêtes. Si même mon cortége ne fut pas grossi de dix ou douze éléphants, c'est qu'il n'y en avait ni à vendre, ni à louer, ni à emprunter aux environs d'Allahabad.

Le 2 nous campâmes à Camaulpour, près Currah, au milieu d'un vaste champ de tombes et de ruines que leurs broussailles et leur air de solitude rendaient singulièrement pittoresques. La partie habitée de Currah est encore très considérable cependant, et nous ne tardâmes guère à voir qu'il y avait une assez nombreuse population dans le voisinage, car en un clin d'œil une multitude de petites boutiques s'établirent comme par enchantement sous les arbres qui nous environnaient. Le 4 nous atteignîmes l'étape de Choubeiserai, à travers une contrée qui différait peu de celle que nous avions déjà parcourue. Le 5, nous parvînmes à Futtehpour, qui est situé au milieu d'une de ces plaines parfaitement unies qu'on rencontre si souvent dans l'Inde. La ville est vaste, et semble pouvoir rivaliser avec Allahabad. Elle renferme quelques maisons assez belles et une petite mosquée très élégante, bâtie il y a peu d'années par les neveux et héritiers du célèbre eunuque Almars-Ali-Khan, qui fut longtemps ministre du nawab d'Oude, et afferma pendant plusieurs années les revenus de tout le Doab méridional et occidental compris entre Meirut et Allahabad. Comme la plupart des autres villes de ce district, Futtehpour est entouré de tombes, au milieu desquelles nos tentes furent dressées. Près de nous était un immense caravansérail, tout délabré il est vrai, mais qui, à l'intérieur, était pourtant plus intact que la plupart de ceux qui existent aujourd'hui dans l'Inde. Il ressemblait beaucoup à ceux de Turquie. C'était une large cour dans laquelle on pénétrait par deux portails situés l'un vis-à-vis de l'autre, et qui était entourée d'une espèce de trottoir haut d'un pied. Sur le devant de ce trottoir il y avait de petits fourneaux disposés de manière à recevoir les écuelles où se fait toute la cuisine dans ce pays; et sur le derrière s'ouvrait une suite de cellules obscures où l'on descendait par quelques marches. On ne paie aucune rétribution pour loger dans ces établissements, si ce n'est une couple de cowries au concierge, tandis que moyennant une ou deux pices, le voyageur peut se faire fournir de l'herbe et de l'eau pour sa monture, du bois et des ustensiles pour lui-même; pour se procurer des vivres, il suffit d'aller au bazar voisin. Ces caravansérails ont été généralement bâtis par de charitables indigènes, et dans l'origine on y donnait gratis du lait, du grain, du fourrage, aussi bien qu'un asile. Maintenant on n'y trouve plus qu'un abri; mais c'est encore beaucoup dans une contrée où la pauvreté des naturels et les préjugés de caste défendent à un étranger d'espérer être reçu dans aucune maison particulière.

Le seul inconvénient attaché au voisinage de Futtehpour, c'est une nuée de mendiants valides, sectateurs du prophète, et s'appelant *Marabouts*, c'est-à-dire *saints hommes*, qui demeuraient dans les tombeaux dont nous étions entourés. Toute la soirée nous eûmes nos oreilles assourdies par les supplications de ces fainéants qui étaient pleins de jeunesse, de santé et de force, qui ne me remerciaient pas même de mes aumônes, à moins qu'elles ne fussent d'une demi-roupie, et qui avaient plutôt l'air de brigands que de saints.

Le 8, nous n'étions plus alors qu'à seize milles de Cawnpour, et nous y arrivâmes le jour suivant à sept heures du matin. C'est une ville de grande étendue, qui n'a guère moins de six milles d'une extrémité à l'autre, mais dont la population, quoique considérable, n'est pas proportionnée à l'emplacement qu'elle occupe. On y compte plusieurs belles mosquées, et les



On ignore la fondation de ce temple merveilleux.

maisons européennes qu'elle contient sont la plupart élégantes et spacieuses. Formant de vastes îles, elles sont hautes d'un étage, et leur toit en pente, d'abord couvert en chaume, l'est ensuite en tuiles, méthode que l'expérience a démontrée être meilleure que toute autre pour exclure la chaleur du soleil, outre que ce genre de toiture n'est pas sujet aux nombreux accidents du chaume seul. J'avais entendu parler très défavorablement du climat de Cawpour; il ne mérite cependant pas sa mauvaise réputation, à en croire les habitants, qui disent au contraire que c'est une résidence fort agréable pendant les pluies, que les mois d'hiver y sont extrêmement secs et sains, et que les vents chauds n'y ont rien de pire que dans les autres parties du Doab. Les principaux inconvénients du lieu sont, prétendent-ils, la réverbération et la poussière; toutefois on y a déjà remédié jusqu'à un certain point par la multitude des arbres qu'on plante dans toutes les directions. Les boutiques sont énormes, et, quoique dépouillées de toute apparence de luxe, renferment d'excellentes marchandises qui ne se vendent pas beaucoup plus cher qu'à Calcutta. Les objets de nécessité première y valent même la moitié moins que dans cette capitale, et on peut y louer une bonne maison pour quatre-vingts ou quatre vingt-dix roupies par mois. Au total c'est, sous beaucoup de rapports, une des villes les plus importantes de l'Inde septentrionale; mais, d'origine tout-à-fait moderne, elle manque absolument de belles ruines. L'architecture européenne ne s'y montre que fort simple et dans des constructions essentiellement utiles; aussi, malgré son importance, Cawnpour est un des endroits du monde où il y a le moins de curiosités à voir.

J'en repartis dans l'après-midi du 18, et le bagage m'avait précédé de quatre ou cinq heures. En effet, la première étape n'était qu'à six milles de la rive septentrionale du Gange; mais le passage de ce fleuve par les chameaux, et surtout par les éléphants dont j'avais enfin réussi à me procurer une paire, prend d'habitude beaucoup de temps. C'est encore un noble courant d'eau que le Gange, puisqu'à l'endroit où on le franchit ordinairement il a plus d'un mille et demi de largeur. Ses rives des deux côtés sont plates et laides, mais le côté méridional est du moins embelli par de nombreux pavillons entourés chacun d'un jardin. On nous avait beaucoup entretenus de l'état de trouble et de discorde de la province de l'Oude; des villageois demeurant sur les bords du fleuve avaient récemment, disait-on, menacé des voyageurs; et les autorités de Cawnpour avaient ajouté quinze sepoys aux trente qui composaient mon escorte. A la vérité, nous trouvâmes le voisinage immédiat du Gange sans aucune culture, et les paysans que nous y rencontrâmes étaient encore plus généralement chargés d'armes

offensives et défensives que ceux des territoires de la Compagnie dans le Doab. Toutefois ils se montrèrent à notre égard pacifiques et polis. Quand je parvins au lieu où étaient dressées les tentes, on me remit, de la part du résident britannique de Lucknow, une lettre dans laquelle il m'annonçait que le nawab d'Oude avait envoyé à ma rencontre un *aumein* ou maître-d'hôtel, deux *chobdars* ou guides, et six *suwarrs* ou cavaliers, tant pour nous procurer des vivres que pour nous indiquer la route et nous défendre en cas d'attaque.

Ma suite et la leur se confondirent derrière nous, et notre cortége entra dans Lucknow, au milieu d'une immense population. Les rues, ou plutôt les ruelles, que nous parcourûmes d'abord, bordées de vilaines maisons en terre, étaient les plus sales que j'eusse jamais vues, et si étroites, que nous étions souvent obligés de ne pas marcher de front, que même un seul éléphant ne passait pas toujours avec beaucoup de facilité. Un essaim de mendiants occupait l'angle de chaque rue, le seuil de chaque maison; et tous, ou du moins presque tous les autres habitants de la ville, étaient, à ma grande surprise, aussi chargés d'armes que ceux de la campagne; circonstance qui n'indiquait pas que la police fût très bien faite, mais qui ajoutait singulièrement à l'effet du coup d'œil. De graves personnages en palanquin, récitant leur chapelet et ressemblant à des prêtres, étaient tous accompagnés de deux ou trois laquais munis de sabres et de boucliers. Des gens de plus d'importance, sur leurs éléphants, avaient chacun leur cortége de cavaliers et de fantassins armés de piques ou de fusils, qui n'était guère moins nombreux que le nôtre; et il n'y avait pas jusqu'aux individus des dernières classes qui, badaudant par les rues ou devant le pas de leur porte, n'eussent leur écu sur l'épaule et dans une main leur sabre revêtu du fourreau. A mesure que nous avançâmes, la ville me parut s'améliorer sous le rapport des bâtiments; mais les rues restèrent aussi peu larges, aussi malpropres. Nous aperçûmes, outre quelques jolies mosquées, plusieurs vastes habitations particulières construites dans le style de celles de Calcutta; et les bazars nous semblèrent bien remplis. Enfin nous arrivâmes tout d'un coup à une fort belle rue, dont la plupart des maisons offraient d'élégants détails d'architecture gothique; mais nous n'eûmes pas le temps de les examiner, car nous détournâmes presque aussitôt par une large porte, flanquée à droite d'un corps-de-garde et à gauche d'une caserne, dans une espèce d'enclos qui renfermait plusieurs corps de bâtiments entourés de petits jardins. Le premier servait de demeure au résident, qui logeait ses hôtes dans le second, et le troisième avait été désigné par le nawab pour me recevoir moi et les miens. C'était la maison qu'occupait habituellement le médecin de la cour, qui se trouvait alors absent; elle était vaste, commode, bien meublée, et les écuries qui en dépendaient purent contenir mes bêtes de somme.

Après mon déjeuner, on m'annonça la visite du premier ministre. A ce qu'il paraît, il ne jouissait pas d'une très grande popularité dans la province: il passait pour dilapider les finances, et prenait un empire absolu sur son maître dont il avait été autrefois précepteur. Je vis entrer un homme à physionomie sombre et dure, à nez crochu, et dont le sourire semblait indiquer un empire habituel de soi-même, luttant avec un caractère naturellement emporté. Il fut d'abord très civil envers moi, mais peu à peu il laissa percer sa mauvaise humeur de ce que, contrairement à l'usage toujours suivi jusqu'alors, quand une personne d'un certain rang venait visiter Lucknow, le gouverneur général de l'Inde n'avait pas écrit au nawab pour le prévenir de mon arrivée. Je répondis que sans doute le gouverneur n'avait pas su que mon intention était de passer par la capitale d'Oude, et que la négligence de l'étiquette ne pouvait avoir d'autre motif. Le ministre parut satisfait de mon explication; sa sombre contenance s'éclaircit, et il ajouta qu'au reste c'était chose bien suffisante que leur ami le résident les eût instruits de mon arrivée: aussi s'efforceraient-ils de me rendre mon séjour près d'eux aussi agréable que possible. L'entretien roula ensuite sur les villes et les pays que j'avais déjà traversés; mon visiteur me demanda comment j'avais trouvé Lucknow à la première vue, et avant de se retirer m'invita de la part du nawab à déjeuner avec lui. Tel est en effet, à cette cour, le mode ordinaire de présentation. Toutefois, au lieu d'être pour le lendemain, comme on pourrait le croire, l'invitation ne fut que pour six jours après, parce que Sa Majesté, me dit-on, avait un mauvais rhume accompagné de fièvre. C'était une espèce de maladie régnante, dont la moitié au moins des habitants paraissaient atteints; et bien que les Européens qui résidaient depuis longtemps à Lucknow n'en voulussent pas convenir, je suis persuadé que cette ville d'où s'exhalent tant d'odeurs infectes, et qui renferme une si nombreuse population, doit être fort malsaine.

Dans l'intervalle de temps qui s'écoula jusqu'au jour où il me fut enfin permis de paraître devant le nawab, je trouvai chaque matin à la porte de ma demeure un éléphant et un cheval que le prince m'envoyait, soit pour que j'allasse visiter ses différentes maisons de plaisance, soit afin de me promener dans la capitale et d'examiner les édifices publics. Dans ce dernier cas, je n'emmenais d'habitude avec moi qu'un seul domestique; et bien qu'il fût étranger comme moi, bien que par cette raison nous eussions souvent besoin de demander notre route, les Lucknowiens, qu'on m'avait pourtant représentés comme si malhonnêtes et si farouches, se montrèrent toujours affables et polis à notre égard. Ils dérangeaient leurs charriots et leurs éléphants pour nous faire de la place, enfin paraissaient beaucoup plus hospitaliers et plus complaisants envers deux Européens qu'on ne l'aurait assurément été à Londres ou à Paris envers deux Asiatiques. Parmi les ignobles ruelles qui coupent dans tous les sens les divers quartiers de Lucknow, on rencontre çà et là de belles mosquées, de jolies pagodes, d'élégantes maisons particulières; celle surtout du premier ministre, qu'il a fait construire aux dépens du trésor de son maître, est remarquable par sa situation et son architecture. Mais les monuments qui méritent le mieux d'être cités sont le tombeau du dernier nawab Saadut-Ali, celui de la mère du nawab actuel, la porte dite de Constantinople, et l'Imambara. Cet édifice se compose de différentes constructions, qui forment deux vastes cours situées l'une au dessus de l'autre, et communiquant par un large escalier de pierre. Il renferme, outre une splendide mosquée, un collége pour l'enseignement de la loi musulmane, des chambres pour les prêtres et les professeurs, et une magnifique galerie, au milieu de laquelle, sous un brillant tabernacle d'argent, de verre taillé et de pierres précieuses, reposent les restes de son fondateur, Asuphud-Dowlah. Le tout est bâti dans le noble style de l'architecture gothique orientale, et je ne sais s'il faut admirer plutôt la richesse de l'ensemble ou la variété des détails. Près de ce groupe élégant s'élève un vaste et beau palais, mais sombre et à peine entretenu, qui sert de demeure, ou mieux, de prison aux malheureuses veuves et concubines des défunts souverains. Plusieurs des dames qui, lors de mon passage, y résidaient encore, avaient, m'assura-t-on, appartenu à Asuphud-Dowlah. Naturellement, la plupart des femmes de son fils et de son petit-fils sont vivantes, quoiqu'elles doivent presque toutes être fort âgées. Mais comme le présent monarque de l'Oude est, dit-on, d'une telle avarice que pour trop vouloir économiser sur la nourriture de ses éléphants il lui arrive maintes fois de les faire mourir de faim, j'aurais été singulièrement surpris qu'il se montrât généreux pour les vieilles femmes de ses prédécesseurs. En effet, la pension que reçoivent les pauvres créatures est toujours

si arriérée, dit-on, que souvent elles se trouvent réduites à une extrême détresse. Naguère, contraintes par la nécessité, elles avaient violé l'ordre qui leur défend de sortir dans les rues, s'étaient précipitées en corps dans un bazar voisin, et avaient emporté tout ce qu'elles avaient pu prendre, s'écriant qu'elles avaient déjà mis en gage ou vendu tous leurs colifichets et presque tous leurs vêtements, qu'elles périssaient faute de nourriture, et que le nawab devait payer ce qu'elles avaient pris, et même supporter bon gré, mal gré, la honte d'avoir obligé les femmes de ses ancêtres à se montrer au peuple. Le parti était audacieux, mais il eut de bons résultats; on fut généralement touché de sympathie et d'horreur, et depuis ce temps Sa Majesté, qui au fond n'est ni méchante ni cruelle, se relâcha un peu de sa sotte parcimonie.

Aucun des trois ou quatre palais que le nawab possède dans Lucknow n'est ni vaste ni beau. Celui dans lequel il nous reçut à déjeuner, et qu'il habite ordinairement, ne consiste qu'en un groupe de bâtiments lourds où l'on distingue quelques brillants morceaux d'architecture. Le jour de ma présentation nous y allâmes en grande cérémonie, le résident et moi, lui dans son palanquin d'apparat, moi dans une chaise à porteurs; ses gens et les miens, formant une longue procession, et tous revêtus de leurs plus beaux habits, nous suivirent à pied, à cheval, ou sur des éléphants. Aux approches du palais, nous traversâmes des régiments de cavalerie et d'infanterie, et la rue par laquelle nous y parvînmes était d'un bout à l'autre bordée de cette même foule pittoresque de bourgeois armés que j'avais vue lors de mon entrée dans la ville. On nous déposa au bas d'un vilain escalier de pierre qui avait plutôt l'air de conduire chez un paysan, que chez un nawab; mais en haut nous trouvâmes notre royal hôte qui commença par nous embrasser. Il nous offrit ensuite un bras à chacun, et nous mena dans une longue et belle galerie, qui était seulement un peu trop étroite. Sur les chambranles des deux cheminées que contenait cette pièce il y avait d'une part le portrait à l'huile de son aïeul, de l'autre celui de son père; au plafond étaient suspendus de superbes lustres en cristal, et l'ameublement tout entier venait d'Angleterre. Au milieu de cette salle à manger était une longue table garnie des apprêts du déjeuner, et le service de porcelaine me sembla moitié français, moitié anglais. Le nawab se plaça au centre d'un des côtés de la table dans un fauteuil doré, et nous fit asseoir l'un à droite, l'autre à gauche de lui. Son premier ministre prit place vis-à-vis de nous, et le reste des couverts fut occupé par des personnes de la résidence ou de la cour. Le prince lui-même passa un petit pain chaud à chacun des convives; puis des domestiques leur présentèrent tour-à-tour du poisson, des œufs, du beurre, du thé, du café, et les choses se pratiquèrent comme à un déjeuner d'Europe. Seulement, on apporta au nawab un mets particulier dans une belle tasse française à couvercle; mais les autres musulmans ne mangèrent que des mêmes mets que nous. Pendant le repas, qui fut très court, car personne ne semblait avoir beaucoup d'appétit, le dé de la conversation fut principalement tenu par Sa Majesté, qui me questionna sur les pays que j'avais parcourus, sur l'espace de temps que j'avais demeuré dans l'Inde, sur le but de mon présent voyage, sur l'effet que Lucknow avait produit sur moi, enfin sur tous ces sujets qui font immanquablement le texte de l'entretien lorsqu'un voyageur déjeune chez un grand personnage.

Lorsqu'on eut fini, le prince se leva, et reprenant le bras de M. Ricketts ainsi que le mien, nous conduisit dans un petit salon attenant où sa couronne reposait sur un coussin. C'était un bonnet de velours qu'entouraient plusieurs rangs de diamants, et que décorait par devant une plume blanche de héron. Il paraissait en être extrêmement fier, et me demanda si j'avais vu jamais en ce genre quelque chose de plus beau. On pense bien que je ne pus m'empêcher de répondre d'une manière négative, ce qui le combla de joie. Il me pria ensuite d'accepter un exemplaire de ses Œuvres, car il avait composé divers traités scientifiques, passait pour un homme très savant aux yeux de ses peuples en tout ce qui concernait la philologie et la philosophie orientale, et avait un goût déterminé pour la chimie et la mécanique; je vis même sur la Goumty, rivière au bord de laquelle est située Lucknow, un bateau à vapeur construit sous sa direction. Lorsque nous eûmes pris congé du nawab, le résident qui m'accompagnait toujours me mit dans la main une bourse de trente roupies, en me disant qu'il était d'usage de jeter de l'argent aux pauvres en pareille circonstance. A peine, en effet, fûmes-nous parvenus à la porte du palais, que nos chaises furent soudain séparées l'une de l'autre par un flot de mendiants qui se précipitèrent entre nous; ils avaient attendu notre sortie, et savaient déjà mon nom. Je m'aperçus aussitôt que dans une telle bagarre ce seraient les jeunes et les valides qui sauraient tout, et j'imaginai bien faire en ordonnant aux gens de notre escorte d'écarter ceux-ci pour laisser approcher les infirmes, les aveugles, les lépreux, les vieillards. Mes ordres furent exécutés, mais ne servirent presque de rien; car j'eus la mortification de voir que la plupart des malheureux qui, grâce à mes gardes, s'étaient avancés jusqu'à moi, furent lors de leur retour dans la foule dépouillés des aumônes qu'ils avaient reçues.

Chose assez bizarre, par un arrêté du gouvernement britannique, les cadeaux de toute espèce, en châles, en étoffes de soie, en parures, en diamants, que fait le nawab à ses visiteurs, hommes ou femmes, leur sont ôtés lorsqu'ils sortent du palais par un affidé du résident, pour être vendus au compte de la Compagnie. On ne leur laisse que les livres qu'il a pu leur offrir, parce qu'on ne trouverait pas à les vendre. Néanmoins des présents se donnent et se reçoivent encore, lorsqu'une marque publique de respect est jugée convenable, mais seulement pour la forme, et les parties intéressées sont bien prévenues de la manière dont doivent, ou résultat, se terminer les choses. Quand Sa Majesté accorde une audience à un étranger de haut rang, elle lui offre une corbeille de cachemires; il les accepte, mais est tenu de les envoyer à la résidence. Ensuite, lorsque le grand personnage, à son départ de Lucknow, va prendre congé du prince, il lui porte un semblable cadeau dont la Compagnie fait les frais, et qui d'ordinaire est d'une valeur un peu plus grande que celui donné par le nawab. Ce dernier se trouve ainsi non-seulement rentrer dans ses déboursés, mais encore gagner au change, tandis que la Compagnie en est toujours pour 5 ou 600 roupies qu'il faut en pareille circonstance distribuer aux gens du prince.

Pour en finir avec le nawab d'Oude, il me rendit ma visite trois jours après à l'hôtel de la résidence. Nous la reçûmes, le résident et moi, en haut de l'escalier, avec toute l'étiquette qu'il avait déployée à notre égard, et nous le conduisîmes bras dessus, bras dessous, à une longue table où était servi un splendide déjeuner. Tout se passa absolument comme la première fois que nous avions été admis à l'honneur de manger en sa présence. La conversation ne roula sur aucun sujet plus important; mais il me demanda de vouloir bien poser, pour que son peintre fît mon portrait. Il avait effectivement un peintre en titre à sa cour, un artiste qui ne manquait pas de talent, un Anglais natif de Londres, qui s'était faufilé là par je ne sais quelle bizarrerie de la fortune. Le nawab ne le laissait pas manquer d'ouvrage; d'abord il lui faisait peindre tous les personnages tant soit peu distingués qui visitaient Lucknow, et ensuite il n'avait pas de plus grand bonheur que de donner lui-même séance.

Itinéraire de Lucknow à Almorah.

Je sortis de Lucknow pour nous diriger vers les monts Himalaya.

Le 14, nous atteignîmes Bareilly, qui est séparé de Furreidpour par une douzaine de milles. C'est une pauvre ville toute délabrée, située dans un pays charmant, bien boisé, mais toujours plat. Je me suis laissé dire par les habitants que, lorsque le temps est clair, les monts Himalaya se voient très distinctement et bornent avec majesté l'horizon. Mais pendant ma résidence qui fut de cinq jours à Bareilly, l'atmosphère fut continuellement chargée de brouillard, et je ne pus pas même entrevoir la chaîne en question, quoiqu'elle fût seulement éloignée d'une soixantaine de milles. Le portrait que les autorités anglaises me firent des Rohillas n'est pas très flatteur. Ce sont des gens actifs, intelligents, mais faux, féroces, et qui manquent de tout principe. Les crimes, tels que la fraude et la violence, sont fort communs parmi eux, et le parjure y est presque universel.

Après les retards de tout genre que j'avais éprouvés en route, j'avais été longtemps incertain de pouvoir me rendre à Almorah; mais durant mon séjour à Bareilly, j'en reconnus la possibilité. Almorah, comme on sait, est une ville située sur un des monts de l'Himalaya qui porte le même nom. Toute la base de cette chaîne est entourée, dans la direction que j'avais à suivre, d'une épaisse forêt d'environ deux journées de marche, d'un sol marécageux, et d'une atmosphère plus pestilentielle pendant deux tiers de l'année que celle de la fameuse grotte du Chien. Littéralement, c'est une « ceinture de mort, » dont les naturels mêmes tremblent d'approcher, et que dans la saison des pluies toute espèce de créature abandonne. Mais, après le milieu de novembre, la contrée redevient sèche, praticable et sûre; de sorte que les délais par suite desquels j'étais arrivé si tard dans le Robileund me mirent précisément à même, ce dont je pouvais ne plus retrouver l'occasion, de pénétrer dans le Kemaoun. Toutefois, quelle que soit la saison, entendais-je dire, un voyage dans l'Himalaya est si périlleux et si rude que jamais ni femmes ni enfants ne l'entreprenneat à moins d'un cas d'absolue nécessité. Puis, il faut laisser à Bamonry-Ghat les chameaux, les éléphants, les tentes, les palanquins, les chevaux mêmes, s'ils n'ont reçu qu'une éducation qui les ait rendus propres à courir dans la plaine; et il n'y a que des mulets, des poneys de montagnes, des yaks ou vaches du Thibet, et de robustes voyageurs sachant marcher à pied, qui puissent cheminer dans les sentiers étroits et le long des précipices qu'on rencontre à chaque pas.

Nous atteignîmes Kullcanpour, ou la *Ville aux greniers*, fort misérable, mais qui repose parmi des arbres fruitiers, au milieu d'une plaine découverte, où je n'aurais certes pas soupçonné que l'air renfermât des miasmes pestilentiels. Au mois de novembre la place n'a sans doute aucune insalubrité; mais, toute l'année même, les habitants disent que l'air et l'eau y sont moins mal famés que dans le reste du voisinage. La plupart d'entre eux, cependant, paraissent malades; et le magistrat local qui vint nous présenter ses hommages avait le teint aussi jaune que de l'or, les ongles des mains aussi bleuâtres que s'il eût été empoisonné. De plus, pendant qu'il nous parlait, nous pûmes entendre ses dents claquer du frisson qui précède toujours les accès de la fièvre du pays, car il l'avait prise en mal, nous dit-il, et depuis ce temps n'avait pu s'en débarrasser tout-à-fait. On dit effectivement que le *hibou* ne tue souvent qu'avec lenteur ses victimes, et qu'il les visite quelquefois cinq ou six saisons de suite avant de les conduire au tombeau. En d'autres occasions, il est moins cérémonieux, et prenant tout d'abord une forme de typhus, ne laisse guère au malade que deux ou trois jours de répit. Les naturels ont la singulière opinion que ce n'est pas l'air, mais l'eau de ces contrées qui engendre la maladie.

Le 25, après avoir cheminé l'espace d'environ quatorze milles au milieu d'horribles précipices et d'épaisses forêts, nous parvînmes à un passage entre les deux principaux sommets du mont Gaughur. C'était une gorge qui avait huit mille six cents pieds d'élévation au dessus du niveau de la mer, et d'où, pour la première fois, nous aperçûmes dans toute sa magnificence la partie de l'Himalaya qui est couverte de neige. Chercher à décrire un spectacle de ce genre serait peine perdue. Le Nundidévi était en face de nous, mais le Kedar-Nath avait cessé d'être visible, et le Méru ne montrait plus qu'un seul pic dans le lointain. A l'est, cependant, les montagnes dont je n'ai pu savoir le nom atteignaient une hauteur considérable, et nous les examinâmes avec admiration pendant que nous redescendîmes le versant opposé du Gaughur. Les guides ne purent que me dire: « Qu'elles étaient à une énorme distance et bordaient l'empire chinois. » Je pense qu'elles doivent être comprises dans le Thibet.

Le 26, dès la pointe du jour, nous fûmes en route, et nous allâmes franchir le torrent de Ramghur, près d'un pont rompu. Nous le guéâmes sans peine, ce que nous n'avions pu faire durant les pluies, car il est alors très profond et si impétueux qu'il a renversé le pont que les Anglais y ont jeté. Depuis cette époque, quand les eaux sont grandes, l'individu qui fait le service de la poste aux lettres et les différents voyageurs passent d'une rive à l'autre par un moyen assez singulier. Entre les deux piliers de l'arche, aujourd'hui détruite, est suspendue horizontalement une grosse corde du milieu de laquelle il en tombe une autre qui supporte une corbeille; deux autres attachées à cette corbeille sont en outre solidement fixées sur le rivage à droite et à gauche. Avec la première, le passant la tire à soi; avec la seconde, il se rapproche du bord opposé à celui dont il part, de manière à pouvoir y débarquer. Cette espèce de bac aérien, d'une invention si simple et pourtant si ingénieuse, était jadis en usage dans toute l'étendue de l'Inde; et même, comme on le voit, il a fallu y revenir sur certains points où les ponts de pierre ne pouvaient rester debout.

Itinéraire d'Almorah à Melrut. Almorah. Animaux et végétaux du Kemaoun. Cabanes de l'Inde supérieure.

Le jour suivant, 27, ce ne fut qu'après avoir encore franchi deux autres monts que nous parvînmes au pied de celui d'Almorah. La route qui mène à la ville est fort longue, fort raide, fort sinueuse, et une poignée d'hommes résolus la défendraient sans peine contre toute une armée. La ville elle-même est petite, mais curieuse et intéressante. Elle ne consiste, à proprement parler, qu'en une seule rue qui occupe la crête de la chaîne qui en suit la direction, et qui est terminée à l'ouest par la citadelle, à l'est par une fortification de moindre importance, tandis que des pavillons bâtis à l'européenne, et en général habités par des Européens, sont disséminés à droite et à gauche sur les versants de la montagne. Toutes les maisons des indigènes s'ouvrent sur la principale rue, qui est fermée par une porte à chacune de ses extrémités. Elles ont le rez-de-chaussée en pierre et soutenu par de gros piliers de maçonnerie, entre lesquels sont des boutiques. Les étages supérieurs, d'ordinaire assez bas et au nombre d'un ou de deux, sont construits en bois, genre de construction que nécessite la fréquence des tremblements de terre auxquels le Kemaoun est sujet. Pour donner aux édifices plus de solidité, les toits en pente sont couverts de pesantes ardoises grisâtres sur lesquelles la plupart des habitants empilent leur fourrage par petites bottes pour la consommation de l'hiver. La ville est d'une extrême propreté, car il y a dans son unique rue un pavé naturel du roc d'où

les indigènes tirent leurs ardoises, et rien n'est plus facile que de l'entretenir propre. D'autre part, la partie en pierre des maisons est soigneusement badigeonnée de blanc et ornée de bizarres peintures. Enfin, les marchands n'ont pas seulement meilleure mine, mais encore l'air plus respectable qu'on ne peut s'y attendre quand on a vu la saleté et la misère de ceux des Khasyas qui se livrent à l'agriculture.

D'Almorah on aperçoit les points les plus remarquables des immenses ramifications de l'Himalaya. En première ligne, il faut placer le Nundidévi, le pic le plus élevé du monde, dont la hauteur n'est pas moindre de vingt-cinq mille six cent quatre-vingt-neuf pieds, et surpasse ainsi de quatre mille et plus celle de Chimborazo. Le Rhadrionth et le Kedar-Nath, qui ne sont que les deux bouts d'une même montagne, atteignent une élévation de vingt-deux mille trois cents pieds. Le mont que mes guides m'avaient d'abord désigné sous le nom de *Méru* se trouve s'appeler ensuite *Suméra*, et ne plus être celui dont il est tant question dans la mythologie des Hindous. Il ne s'élève cependant pas à une très grande distance des sources du Gange, et sa hauteur est de vingt-trois mille pieds. Quant aux trois grands pics de Saint-Georges, Saint-André et Saint-Patrice, d'où découle réellement le fleuve sacré, on ne peut d'Almorah les voir d'une manière bien distincte à cause de la chaîne intermédiaire de Kedar-Nath. Le Kedar-Nath, le Gungothey, le Suméra et le Nondidévi, sont tous situés sur le territoire britannique, et les Anglais se sont avancés au nord de ces monts, quoiqu'ils n'aient été jamais gravis par personne. Le Nundidévi, à vol d'oiseau, n'est qu'à une quarantaine de milles d'Almorah; mais la seule route qui soit praticable fait de si nombreux détours, qu'il faut huit ou neuf journées de marche pour la parcourir. Entre ce pic et l'empire chinois on trouve deux races remarquables d'hommes. La première est celle des Bhouteahs qui adorent le Grand-Lama, et qui descendent, dit-on, d'une des hordes qui franchirent avec Tamerlan les montagnes de neige. La seconde se compose de barbares qui ne savent ni labourer ni ensemencer la terre, et qui ne vivent que du produit de leur chasse ou de fruits sauvages. Ils se disent être les habitants originaires du sol, et paraissent ne former qu'un même peuple avec les Pubarreis de Rajmahal.

Le 2 décembre, de bon matin, je partis pour Chilkeah. La route que nous suivîmes était sauvage et raboteuse à l'excès. Toujours nous eûmes à tourner ou à franchir de raides montagnes couvertes de bouleaux, et par des sentiers où nulle bête de somme, sauf les poneys du pays qui suivraient presque partout des chiens, n'aurait pu se tenir sur ses jambes. Je remarquai que nos petits coursiers, quand ils arrivaient à un endroit difficile, ne manquaient pas de regarder autour d'eux pour voir s'il y avait un chemin plus aisé, et que s'il s'en trouvait un ils se hâtaient de le prendre; sinon, ils avaient coutume, particulièrement lorsque c'était une descente rapide, de s'arrêter court et de piaffer quelques minutes avec leurs pieds de devant, comme pour s'assurer que la route en question fût praticable; et pour peu que la chose leur parût douteuse, ils restaient immobiles comme des bornes, et refusaient obstinément d'avancer, cas dans lesquels un cavalier prudent devait s'empresser de mettre pied à terre. Nous campâmes près d'un village appelé *Pruny*, situé sur une belle prairie, entre les deux pics d'une haute montagne, et de toutes parts entouré par une forêt de bouleaux et de cèdres.

Le 4, nous déjeunâmes à moitié chemin de notre étape, sur le Choumoka-Der, mont qui est élevé de sept mille huit cents pieds, et le plus haut que j'aie entièrement franchi dans la chaîne de l'Himalaya. Au sommet qui, comme celui du Ganghur, est orné de cyprès, de sapins et de bouleaux, il y a un petit temple d'une assez élégante architecture, sous le portail duquel nous restâmes assis pendant la chaleur du jour, afin de continuer plus fraîchement notre marche dans l'après-midi. Nous en descendîmes par une longue et raboteuse pente d'environ sept milles, traversant d'abord des forêts de pins, puis des terres çà et là cultivées, puis une vallée horrible, mais belle d'horreur. Au fond de cette vallée coulait un torrent que nous suivîmes l'espace d'un mille et demi, et nous dressâmes nos tentes près de l'endroit où il se jette dans la Kousilla, qui, elle-même, n'est pas moins rapide et moins bruyante, mais plus large et plus profonde que son tributaire. Nous trouvâmes déjà la température considérablement adoucie.

Le 6, pendant la première partie de notre marche, nous traversâmes le plus sauvage et le plus romantique pays du monde, et jamais mules ni poneys ne parcoururent une route pire. Enfin nous rentrâmes dans la vallée de la Kousille, qui était alors beaucoup élargie, mais qui, heureusement, n'était devenue ni plus rapide, ni plus profonde, car nous eûmes encore besoin de la franchir. Ses bords sont singulièrement beaux, car elle coule entre de hauts rochers présentant mille formes capricieuses et couronnés de bois. La vallée elle-même est dans cette partie plus large, plus pierreuse, et la nature y a quelque chose de plus agreste et de plus grand. A mon avis, et si on excepte la gorge du mont Ganghur, il n'est rien de plus beau dans tout le Kemaoun. De l'autre côté de la rivière, nous trouvâmes un terrain plus uni, et ce fut à l'ombre des noyers et des chênes que nous atteignîmes notre étape au village de Dikkaley, où réside pendant l'été un petit détachement de milice indigène; mais qui, comme Tandah et des places du même genre, devient inhabitable en d'autres saisons.

De Dikkaley à Chilkeah, où nous allâmes camper le 7, la route est tout entière dans la forêt, comme de Bamoury à Ruderpour, mais beaucoup moins unie. On ne peut pas se plaindre qu'elle soit mauvaise; mais elle serpente sans cesse à travers des collines rocailleuses et boisées.

Le 10, à travers une contrée fertile et unie, nous atteignîmes une petite ville nommée *Boilpour*. Elle renferme un méchant baxar et une pauvre mosquée, car elle fait exception, et n'est presque habitée que par des musulmans. Autrefois elle était florissante, mais les guerres l'ont ruinée. On y fabrique encore cependant une quantité considérable d'indiennes, dont les dessins s'impriment à la main. J'y remarquai aussi plusieurs moulins qui servaient à écraser la canne à sucre afin d'en extraire le jus, et comme je témoignais ma surprise que le rouleau qui faisait l'office de meule fût en bois au lieu d'être en pierre : « Oh ! sans doute, me répondit-on, ce serait beaucoup mieux; mais nous sommes pauvres ici, et les pierres coûtent si cher ! » Depuis quelques jours nous rencontrions, chemin faisant, des voyageurs montés sur des bœufs, ce que je n'avais encore vu en aucun pays.

Le 11, nous fîmes halte à Moradabad. C'est une ville de moyenne grandeur, avec un ou deux beaux jardins et quelques restes d'ancienne opulence, qui est située sur la Bomqunga, rivière assez large, mais lente, basse, et guéable en beaucoup d'endroits. J'eus occasion dans cette ville, où je passai deux jours, de voir comment s'y prennent les indigènes de toute l'Inde supérieure pour confectionner de la glace. Ils placent un grand nombre de larges plats en terre, qui n'ont qu'une profondeur de quelques lignes, sur un lit de paille sèche, et les remplissent d'eau. Dans le courant de la nuit, le moindre degré de froid qui se fait sentir est suffisant pour que ces plats se couvrent d'une feuille de glace. Le matin on l'enlève soigneusement, et on la serre dans un lieu où elle puisse se conserver. Mais il doit falloir bien du temps pour en produire une certaine quantité, et le moyen me semble assez coûteux. Les vignes paraissent prospérer à merveille dans les environs de Moradabad, mais on ne les émonde pas assez. Elles sont aussi plus belles à l'œil, mais personne n'ignore que pour devenir productives elles ont besoin d'être taillées sans pitié. Le

climat leur paraît fort favorable. C'est le contraire dans le Kemaoun, où les pluies commencent si tôt, que le raisin n'a point le temps de mûrir. En somme, et malgré la différence du climat, je fus frappé de la similitude que présentent le Rohilcund et le Bengale, pour l'aspect du pays et pour les productions du sol.

Le 13, nous quittâmes Moradabad, et après environ seize milles de marche, nous atteignîmes notre étape à Tyleipour, qui n'est qu'un méchant petit village. La contrée intermédiaire nous offrit une solitude presque complète, et le terrain en est pauvre et nu. Il y a aussi quelques étangs marécageux, et nous guéâmes une petite rivière. Le lendemain nous passâmes, chemin faisant, sous les murs d'Amroah, ville considérable qui renferme de jolies mosquées avec de vastes jardins, et qui est entourée d'immenses plantations de cannes à sucre et de coton, parmi lesquelles on aperçoit des maisons de plaisance. La généralité du pays, cependant, est pauvre, stérile, à peine peuplée, et on y voit plus de terres en friche que dans le reste de l'Inde. Nous fîmes halte au bout d'une quinzaine de milles, dans un misérable hameau nommé *Mahaisna*, dont les habitants ne se montrèrent pas très polis à notre égard, et parurent même nous faire une grâce que de nous vendre leurs denrées à un prix exorbitant. Ce n'est pas encore tout; le seul groupe d'arbres qui se trouvait dans le voisinage était planté au milieu d'un terrain coupé d'une multitude de ruisseaux fangeux, entre lesquels poussaient tant de mauvaises herbes qu'on ne put y dresser ma tente. Nous fûmes donc obligés, hommes et bêtes, de camper en plein soleil. Les bois d'arbres à fruit sont, je crois, les plus sûrs indices de prospérité autour d'un village indien; et dans cette partie du Rohilcund, leur rareté, leur étendue généralement insignifiante, montrent ou que la nature du sol y est ingrate de manière à ne pouvoir être améliorée, ou que, situé près du Gange et de la frontière, le pays n'a point encore pu se remettre des ravages dont il eut autrefois à souffrir de la part des peuples voisins.

De Tighrey au bac du Gange, il y a environ trois ou quatre milles, à travers un pays entièrement sauvage. Nous prîmes, le 16, congé de ce noble fleuve pour ne plus le revoir jusqu'à notre retour par mer près de l'île Sangor. Là même, à cette distance de l'Océan, et presque à l'époque la plus sèche de l'année, il est encore beau et majestueux, large au moins d'une demi-lieue. Pendant la saison pluvieuse, il doit, à en juger d'après l'aspect que présentent ses deux rives, avoir une largeur à peu près double. J'ai souvent demandé aux indigènes si le Gange était jamais guéable, et toujours ils m'ont répondu que depuis les montagnes il n'existait pas un seul gué dans le reste de son cours. Nous campâmes à Shahjehanpour, ville dont le nom est fort commun dans l'Inde, qui me parut vaste et pittoresque, et qui renferme un château en ruines avec plusieurs mosquées.

Meirut et Delhi. Description de Meirut. Vallée du Dhoon. La Begum-Sumrou. Départ; escorte de cavalerie irrégulière. Arrivée à Delhi. Description de cette ville. Aqueducs. Palais impérial. Tombeau d'Humaioun. Canne de Firoze. Immensité des ruines du vieux Delhi. Présentation à l'empereur.

Le lendemain 18 nous parvînmes à Meirut, où je demeurai une dizaine de jours. La Compagnie des Indes y tient de nombreuses troupes en garnison, et y a fait construire beaucoup d'habitations européennes pour ses officiers tant civils que militaires. C'est néanmoins un établissement de moindre importance que celui de Cawnpoor. La ville indigène, aussi, n'a point autant d'étendue ni d'importance. Elle est avantageusement située, cependant, au milieu d'une vaste plaine qui ne présente que des pâturages, et traversée par un petit cours d'eau sur lequel on a jeté un pont magnifique. Meirut est entouré d'un mur en briques à demi ruiné, et renferme un ancien fort ainsi que des restes de mosquées et de pagodes où l'on remarque de bons détails d'architecture. L'église chrétienne est la plus vaste que j'aie vue dans l'Inde. Elle est longue de cent cinquante pieds, large de quatre-vingt-quatre, et au moyen de ses vastes tribunes, peut contenir au moins trois mille personnes. Elle a un haut et beau clocher, et c'est en somme un élégant édifice, trop élégant par rapport aux matériaux dont il est bâti, et qui, comme pour tous les autres monuments de ce pays, ne consistent qu'en de mauvaises briques recouvertes de stuc et badigeonnées de blanc.

Je fus fort surpris de voir à la porte de la maison où je logeai une sentinelle qui, d'une part, portait le costume oriental dans toute sa rigueur, c'est-à-dire le turban et le caftan, et de l'autre était armée, comme les sepoys de la Compagnie, d'un mousquet à baïonnette. C'était un soldat d'un des régiments de la Begum-Sumrou; car elle est obligée de fournir un certain nombre d'hommes pour la police de Meirut et du voisinage. Sa résidence est au centre de son propre *jaghire* (1), à Sirdhana, ville qui peut être distante de Meirut d'une quinzaine de milles; mais elle a dans cette dernière cité une maison qu'elle habite souvent plusieurs mois de suite. C'est une vieille petite femme d'une tournure grotesque, avec des yeux vifs encore, mais méchants, et des restes de beauté sur ses traits flétris. Elle ne manque pas de talent, dit-on, et cause avec amabilité pour peu qu'elle le veuille, mais ne parle que l'hindoustani. Ses soldats et son peuple, ainsi que la généralité des habitants de la contrée environnante, lui portent un extrême respect, tant à cause de la sagesse que du courage qu'on lui suppose.

Je continuai mon voyage le 28. Jusqu'à Begumabad, gros village qui fait partie du jaghire d'une princesse Maharatta, sous la protection du gouvernement britannique, j'allai en palanquin.

Lors de mon arrivée à Delhi, ma présentation à l'empereur avait été fixée au 31 décembre. Je me mis en route pour le palais, accompagné du résident, avec les mêmes formalités à peu près qu'à Lucknow, excepté que nous étions sur des éléphants au lieu d'être en palanquins, que le cortége était peut-être moins splendide, et que les mendiants moins nombreux n'étaient assurément ni aussi criards ni aussi importuns. Nous fûmes reçus avec le salut des armes par les troupes privées de Sa Majesté, rangées en ligne dans l'intérieur de la barbacane, et nous traversâmes, toujours sur nos éléphants, le plus majestueux portail, le plus élégant vestibule. En effet, ce n'était pas seulement une magnifique arcade gothique au centre de la grande tour d'entrée, mais au delà se prolongeait une longue voûte semblable à une nef de cathédrale, au milieu de laquelle il y avait une petite cour découverte et octogone, le tout de granit, le tout couvert de fleurs artistement sculptées et d'inscriptions extraites du Koran. Mais cette voûte aboutissait à une autre cour pleine de fumier et dont les bâtiments tombaient en ruines, où se tenaient pour nous recevoir le capitaine anglais, alors général en chef des gardes du Mogol, et un grand nombre de vieillards qui portaient tous une canne à grosse tête d'or, signe que tous remplissaient de hautes fonctions. Là on nous fit descendre de nos montures et continuer à pied. Nous entrâmes sous un second portique, également décoré d'élégantes sculptures, mais sale, mais délabré, à l'extrémité duquel nos guides, tirant un grand rideau, se mirent à crier comme en cadence : « Voici l'ornement du monde! Voici l'asile des nations, le souverain des souverains, l'empereur Acbar-Shah, le juste, le fortuné, le victorieux Acbar! » Nous vîmes effectivement une troisième cour fort belle, entourée de constructions basses, mais surchargées d'ornements; et en face de nous, sous un élégant pavillon de marbre blanc richement sculpté

(1) On appelle ainsi l'espace de territoire laissé par les Anglais aux souverains indigènes de l'Inde. A. M.

qui s'élevait parmi des buissons de roses, parmi des fontaines, et autour duquel de riches étoffes à franges, de riches tapisseries, formaient de gracieux festons; au milieu d'une multitude de monde était assis le pauvre vieux héritier de Tamerlan. Le résident fit trois profondes révérences, et je suivis son exemple, cérémonie que nous recommençâmes deux fois pendant que nous avançâmes jusqu'aux degrés du pavillon, les hérauts répétant à chaque fois leurs exclamations cadencées sur la grandeur de leur maître. Puis, tandis que j'allai me placer debout, à main droite du trône, qui était une espèce de grand fauteuil en marbre tout convert de dorures et élevé sur deux ou trois marches, le résident s'approcha, et, joignant les mains suivant la coutume orientale, parlant à voix basse, il annonça à l'empereur qui j'étais. Je m'avançai alors, m'inclinai trois nouvelles fois, et offris un cadeau de 51 mohurs d'or, dans une bourse brodée que je tins sur mon mouchoir, suivant l'étiquette rigoureuse. Sa Majesté prit l'argent, le mit à côté d'elle, et je demeurai quelques minutes à ses pieds pendant qu'elle m'adressa les questions ordinaires sur ma santé, sur mes voyages, sur l'époque à laquelle j'avais quitté Calcutta. Je fus ainsi à même de mieux voir le vieillard. Il avait une pâle, maigre, mais belle figure, avec un nez aquilin et une longue barbe blanche; son teint n'est guère plus foncé que celui d'un Européen; ses mains sont délicates et fort belles, et il avait aux doigts plusieurs bagues précieuses; mais son visage et ses mains furent tout ce que je pouvais voir de lui, car la matinée était froide, et il avait le corps complétement enveloppé de châles. Après mon interrogatoire, je retournai à ma place, et je revins avec cinq autres mohurs (1), afin de faire mon cadeau à l'héritier présomptif qui se tenait à droite de son père, tandis que la gauche était occupée par le résident. Ce dernier me dit alors d'ôter mon chapeau qui était jusqu'à ce moment resté sur ma tête; et quand je l'eus fait, l'empereur, de ses propres mains, me coiffa d'un petit turban de brocard, en retour duquel je lui comptai encore 4 mohurs; puis invitation me fut faite d'aller revêtir les habits d'honneur que *l'asile du monde* m'avait préparés. On me mena en conséquence dans une petite salle voisine, où je trouvai un beau caftan à fleurs, bordé de fourrures, et plusieurs cachemires qui n'étaient pas magnifiques. Lorsque je me fus paré de ces atours, je retournai vers le trône et je présentai à l'empereur mon troisième cadeau, qui consistait en un exemplaire de la Bible arabe richement relié en velours bleu avec filets d'or, et recouvert d'une pièce de brocart. Il l'accepta bien volontiers; et me faisant signe de me baisser, il me passa un collier de perles autour du cou, et attacha sur le devant de mon turban deux épingles brillantes, mais de chétive valeur, qu'il me fallut cependant payer encore 5 mohurs. Enfin, on m'annonça qu'avant de me retirer, je devais aussi accepter un cheval qui m'attendait à la porte du palais; et tandis que les hérauts proclamaient à haute voix cette nouvelle preuve de la munificence impériale, je dus compter de nouveau 5 mohurs: mais du moins l'entrevue finit là. Je pris congé du Mogol avec trois fois trois révérences, ce qui devait, je crois, en porter le nombre à une soixantaine, et je m'en allai avec le résident prendre mes vêtements ordinaires que j'avais laissés dans la salle qui m'avait servi de cabinet de toilette. Je n'en ressortis pas sans avoir envoyé à Sa Majesté l'impératrice 4 derniers mohurs, ni distribué des gratifications aux serviteurs. Il ne faut pourtant pas croire que cet échange de politesse ait été très coûteux pour le Mogol ou pour moi, pour lui surtout. Ses différents cadeaux, en effet, y compris le cheval, quoiqu'il fût réellement le plus beau qu'on eût vu à la cour de Delhi depuis plusieurs années, et quoique les intentions du vieux monarque fussent évidemment de se montrer fort poli à mon égard, ne valaient pas beaucoup plus de 300 roupies; et comme je lui en comptai, moi, tant à lui qu'à sa femme et à ses gens, une somme d'environ 1,100, on voit que la cour impériale fit ce matin-là une très bonne affaire. D'autre part, ma générosité ne me coûta rien, puisque, je l'ai déjà dit, c'est la Compagnie qui, en pareille occasion, se charge de tous les frais.

Les jardins, que nous visitâmes ensuite, ne sont point vastes, mais dans leur genre doivent avoir été d'une splendeur et d'une élégance extrêmes. Ils sont pleins de vieux orangers et d'autres arbres à fruit, presque séculaires. Parmi les terrasses, parmi les escaliers, parmi les kiosques, les bassins et les fontaines, on rencontre çà et là quelques plates-bandes où fleurissent des rosiers, où fleurissaient alors quelques jonquilles. Au milieu s'élève un délicieux pavillon de marbre où, du calice de plusieurs roses élégamment sculptées, devaient jaillir de limpides jets d'eau. Ce pavillon renferme aussi une charmante salle de bains; et des fenêtres, qui sont élevées à hauteur des murs de la ville, on aperçoit toute la ville elle-même et les environs.

On nous conduisit enfin à « la salle d'audience publique, » qui ouvre sur la première cour, et sous laquelle, en mainte occasion, vient s'asseoir le Grand-Mogol avec toute sa cour, afin de recevoir les pétitions ou les compliments de ses sujets. C'est encore un splendide pavillon de marbre, assez semblable, pour la forme, à l'autre salle qui est celle des audiences particulières, mais beaucoup plus vaste, et ouverte de trois côtés seulement. Au quatrième côté est un mur noir orné d'oiseaux, d'animaux, de fleurs en mosaïque, et au centre, un trône élevé à dix pieds du sol, avec une petite plate-forme par devant, sur laquelle le vizir a coutume de se tenir debout pour passer les pétitions à son maître. Cette salle, quand nous la visitâmes, était remplie d'ordures de tout genre, de palanquins brisés, de caisses vides, et le trône si couvert de crottes de pigeons, que les ornements n'en étaient plus qu'à peine visibles. Combien peu Shah-Jehan, le fondateur de tous ces nobles édifices, prévoyait-il quelle serait la destinée de ses descendants, quelle serait même la sienne! Assurément, *vanité des vanités!* ne fut jamais écrit en caractères plus lisibles que sur les arcades délabrées de Delhi.

Dans la soirée, nous fîmes le tour d'une partie de la ville. Ses principales rues sont réellement larges, belles, et ce qui est fort rare dans une cité asiatique, remarquables par leur propreté, tandis que dans les bazars les boutiques ont bonne apparence. Au milieu de la rue que nous suivîmes pour sortir des murs, et qui porte le nom de *rue des Orfèvres*, quoique les marchands de ce genre ne paraissent pas y être plus nombreux que les autres, est une jolie petite mosquée que trois dômes dorés surmontent, et sous le portique de laquelle Nadir-Shah, dit-on, demeura assis du matin au soir pour être témoin du massacre des malheureux habitants qu'exécutait son armée victorieuse. Une allée qui mène à un bazar voisin se nomme *allée du Meurtre!* La rue des Orfèvres nous conduisit à la porte de Lahore, et sortant de la ville, nous allâmes le long des murs jusqu'à la porte de Cachemyr, par laquelle nous revînmes à la résidence. Les remparts sont hauts et imposants, mais sauf des ruines et des rocs brûlés par le soleil, il n'y a rien à voir en dehors de Delhi.

De Delhi je me rendis à Jyepour, en passant par Agra, cité vaste et antique mais toute délabrée, et qui n'a guère aujourd'hui, pour exciter l'intérêt du voyageur, que ce mélange pittoresque de maisons, de terrasses, de toits saillants et de groupes d'individus en costume oriental qui est commun à toutes les villes de l'Inde. On y remarque cependant un fort d'une haute antiquité dont les tours commandent au loin les mille sinuosités de la Jumna; puis la Motei-Musjeid, qui est une belle mosquée de marbre blanc, ensuite le palais d'Acbar, qui sert maintenant de magasins, d'arsenal et de caserne; enfin Tage-Mahal, qui est un

(1) Le mohur est une monnaie en or qui équivaut à environ quarante francs. A. M.

riche mausolée où reposent les restes de la Begum-Nour Jéhan, femme bien-aimée de Shah-Jéhan qui le lui éleva, et ceux de ce malheureux empereur lui-même.

Nous atteignîmes bientôt Jyepour, ville d'une rare magnificence. Bâtie tout entière par un seul monarque, elle présente une parfaite régularité. C'est une très large rue, coupée à angles droits par trois autres, avec une place immense au milieu, laquelle sert de marchés. Les maisons, en général, sont hautes de deux étages; quelques-unes en ont trois, quatre même, avec des fenêtres et des balcons ornés des plus riches sculptures. Elles sont parsemées d'une multitude de belles pagodes construites dans le même style que celles de Bénarès; et au centre à peu près de la ville, non loin du palais, je remarquai une superbe tour qui n'avait pas moins de deux cents pieds d'élévation. La ville est passablement propre, pour l'Inde, mais une grande partie des habitations y tombe en ruine. Elle renferme encore cependant une population de soixante mille âmes. Le palais, avec ses jardins, couvre tout un septième de l'emplacement qu'elle occupe. Il offre sur la rue principale, dont il forme tout un côté, une façade démesurément haute, de sept ou huit étages, que surmonte vers le milieu une espèce de fronton flanqué de deux tourelles d'élévation semblable, qui sont terminées par des coupoles à jour. Dans l'intérieur sont deux cours spacieuses et un grand nombre de plus petites, entourées de péristyles dont les colonnes sont tantôt de pierre, tantôt de marbre. Les jardins, qu'on me mena d'abord visiter, sont vastes, et dans leur genre extrêmement beaux, pleins de fontaines, de cyprès, de palmiers et d'arbustes à fleurs, avec profusion d'escaliers et de terrasses, dont aucune prise séparément n'est de bon goût, mais qui, par leur ensemble, présentent un spectacle riche et varié. Les jardins sont enclos d'un grand mur crénelé. Tout enfin, dans ce palais, surpassa mon attente, comme aussi dans la ville, si ce n'est l'appareil militaire qui se réduisait à presque rien.

De Jyepour je passai à Neimuch, puis à Baroda, et de cette ville à Bombay, pour revenir par Madras à Calcutta.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DU VOYAGE D'HEBER.



PARIS. — Impr. LACOUR ET Cie, rue Soufflot, 16.





Ch. Mettais del. Imp. Walder.

RANDJO-SINGH, ROI DE LAHORE.

(Burne.)



J. BRY aîné, Éditeur.



Chasse aux environs de Lahore.

BURNES.

(1821-1833.)

VOYAGE A BOKHARA (1).

LAHORE. — Quelques mots préliminaires. Départ de Delhi. Rives du Sutlège. Notre entrée et notre réception dans le Punjab. Doab de Manja. Ville de Puttey. Château d'un chef seik. Arrivée et séjour à Lahore. Visite au maharaja. Tremblement de terre. Partie de chasse. Fete du Busunt. Souper au palais. Dernière entrevue avec Runjeet-Sing.

L'objet principal de sa mission à Lahore était de suivre la cours de l'Indus, qui n'avait été encore que traversé sur certains points par les précédents voyageurs, et jamais exploré qu'entre Tatta et Hydradab. Mon succès dans cette entreprise, où j'eus à vaincre de nombreuses difficultés, et la rencontre que j'avais faite le long de ma route d'une multitude de tribus presque ignorées, rendirent plus vif le désir que j'avais toujours éprouvé de parcourir des régions nouvelles et de visiter le théâtre des conquêtes d'Alexandre. De même que les premiers Européens des temps modernes qui naviguèrent sur l'Indus, je me sentis entraîné à franchir ce fleuve et à traverser les pays où s'étaient passés les romanesques événements que j'avais lus avec tant d'intérêt dans ma jeunesse. Mon dessein reçut l'entière approbation des autorités, qui pensèrent que la connaissance de l'état actuel des contrées qui forment le centre de l'Asie pouvait être fort utile au gouvernement de la Grande-Bretagne. En conséquence, on m'expédia, le 23 décembre 1831, mes passeports à Delhi, capitale de la province du même nom qui devait être mon point de départ. La prudence exigeait que je voyageasse plutôt comme simple particulier; aussi les passeports, écrits en trois langues, en anglais, en français et en persan, ne me représentaient-ils que comme un capitaine de l'armée britannique qui s'en retournait en Europe. Je partis pour Lodiana, ville située sur l'extrême frontière. J'y trouvai M. James Gérard, chirurgien de l'armée du Bengale, qui consentait à partager les périls de ma longue expédition. Le 2 janvier 1832, nous présentâmes à nos compatriotes qui se trouvaient à Lodiana nos adieux à un banquet qu'ils nous offrirent, et le lendemain, pour ne plus, hélas! nous retrouver de sitôt en si bonne société, nous nous enfonçâmes dans la solitude d'un désert indien. Nous prîmes la route qui longe la rive gauche du Sutlège (1), jusqu'à ce que cette rivière reçoive le Beas ou Hyphasis.

Avant de passer la frontière de l'Inde, je crus devoir demander la permission au maharaja Runjeet-Sing (2),

(1) Ou Boukhara. A. M.

(1) Ou Setledge. A. M.

(2) Runjet, au service duquel était alors le général français Allard, instructeur de l'armée de Runjeet. Ce général, qui avait épousé une riche et jeune personne de Lahore,

 Paris. — Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16

souverain du Punjab. D'autre part, je pensai qu'une demande particulière faite en mon propre nom était préférable à une lettre officielle du gouvernement, puisque la très amicale réception que j'avais déjà obtenue de ce prince ne laissait pas dans mon esprit le moindre doute qu'il n'acquiesçât volontiers à ma requête. Je lui adressai donc une épître rédigée dans un style vraiment oriental, c'est-à-dire remplie d'hyperboles où, assurant que mon plus grand bonheur en ce monde serait de le revoir, je sollicitai la faveur de pénétrer encore une fois sur son territoire. Je lui exposais ensuite le plan de mon voyage, et finissais en me félicitant d'avoir au commencement de ce voyage à traverser les États d'un allié si fidèle. Trois jours après nous rencontrâmes, chemin faisant, une petite escorte de cavalerie qui avait ordre de nous protéger jusqu'à Lahore, et dont le chef nous apportait de la part du maharaja la plus gracieuse réponse. Il nous donna aussi à entendre que sur notre passage nous recevrions des cadeaux d'argent et de toute sorte; mais ne voulant pas qu'on nous prît pour de grands personnages, nous répondîmes poliment que notre intention était de n'accepter rien, parce que nous n'avions aucun titre à pouvoir le faire.

Tandis que nous descendions les rives du Sutlège, nous perdîmes peu à peu de vue les monts Himalaya; mais pendant les premiers vingt milles nous pûmes les apercevoir dans presque toute leur hauteur, revêtus de neige de la base au sommet, sans qu'aucune chaîne inférieure nous en cachât la majesté. Nous en étions alors à environ cent cinquante milles de distance, et leur ligne ne semblait pas présenter autant de pics que du côté de l'est. L'aspect grisâtre de cette énorme chaîne formait un contraste frappant avec l'agréable verdure des plaines du Punjab. Ces plaines, à la vérité, étaient le matin couvertes de gelée blanche; mais le givre disparaissait au lever du soleil, et cette succession de chaleur et de froid produisait un gazon tel qu'on n'en rencontre pas souvent dans les contrées du tropique.

Nous trouvâmes sur les bords de la rivière d'innombrables villages, dont les maisons avaient toutes des toits en terrasse et étaient bâties en briques séchées au soleil ou en bois. On y remarquait un air d'aisance et de propreté qui faisait plaisir, tandis que les habitants étaient bien vêtus et semblaient heureux. Quant à leur croyance, ces naturels sont hindous et mahométans, quelques-uns seiks (1). Tous les mahométans ont été convertis à l'hindouisme; et c'est un fait assez curieux que les musulmans prédominent sur la rive méridionale où, vu le voisinage de l'Hindoustan, on se serait attendu à trouver plutôt les indigènes professant la religion de ce pays. Dans la partie supérieure du Sutlège, près de Lodiana, les habitants se livrent avec ardeur à l'agriculture; mais au-dessous de sa jonction avec l'Hyphasis, l'occupation des riverains est le brigandage. Ils y sont connus sous les diverses dénominations de dagurs, de juhunries, de salairies, etc., ainsi que sous celle qui est générale de raats, et vivent dans un état continuel de guerre les uns avec les autres. Dans les parties cultivées, ce pays ressemble à une immense prairie. Il est tout-à-fait dépourvu de bois, et on y voit des champs de blé qui s'étendent à plusieurs milles sans haies. Le grain pousse sans qu'on l'arrose jamais, quoique l'eau ne soit qu'à vingt-six pieds de la surface du sol. Il n'y a d'arbres qu'autour des villages, et telle est la rareté du bois de chauffage qu'on y supplée généralement par de la fiente de vache; on la fait sécher et on l'emmagasine. Le feu qu'elle donne jette une si forte chaleur qu'on n'a point à regretter le manque d'autre combustible. La région au delà de cette lande qui borde la rivière porte le nom de *Malwa*. Le climat y est sec et le sol aride, mais elle produit en abondance une espèce d'orge sauvage appelée *bajrie*, qui s'exporte dans le Punjab.

A cinquante milles de Lodiana, nous campâmes sur les bords de l'Hyphasis, au-dessous du confluent de cette rivière et du Sutlège. Toutes nos cartes plaçaient ce fleuve au moins une quarantaine de milles plus bas, ce qui semble n'avoir été exact qu'à une époque maintenant reculée. Ces rivières réunies forment un beau cours d'eau qui n'est jamais guéable, et qui était alors large de deux cent soixante-quinze verges. Le canal proprement dit excède un mille et demi de largeur, et la haute rive est située du côté septentrional. Le courant, dont la vitesse était de deux milles et quart par heure, n'offrait pas en cette saison de l'année l'aspect sale et bourbeux d'une rivière qui est grossie par l'eau des montagnes. La profondeur du Sutlège, après avoir reçu l'Hyphasis, ne dépassait pas douze pieds depuis qu'il s'était retiré dans son lit d'été, et que la fonte des neiges ne l'alimentait pas. Les indigènes nous apprirent que cette rivière, une cinquantaine d'années auparavant, s'était trouvée soudain emprisonnée entre les montagnes où elle prend sa source, par suite d'une colline qui était tombée dans son lit. Ce n'était qu'au bout de quelques semaines d'emprisonnement, et avec de grands dégâts, alors qu'elle avait pu reprendre sa marche accoutumée. Même chose arriva en 1825 au Ravy, rivière sur laquelle est situé Lahore. Le Sutlège a changé de cours depuis un certain temps, et emporté quelques-uns des villages qui reposaient sur ses rives. Non loin de l'endroit où se réunissent aujourd'hui les deux rivières, nous franchîmes le lit desséché de l'ancien Sutlège qui, dit-on, joignait autrefois l'Hyphasis à Feetzopour. L'espace entre ce dernier lit et le lit actuel, large de douze à quinze milles, ne présente pas un seul arbre, et est couvert d'une vase fertile déposée par l'inondation.

Lorsque l'armée d'Alexandre se révolta sur les bords de l'Hyphasis, il traversa cette rivière, et éleva douze autels énormes pour indiquer jusqu'où s'était étendue sa glorieuse expédition. Pendant plusieurs jours nous cherchâmes sans succès, mais non sans ardeur, dans les alentours du lieu où nous étions campés, ces antiques monuments du héros macédonien. Désespérant de les trouver dans un pays sujet à de tels changements, nous passâmes l'Hyphasis le 11 au bac de Hurey-Ka-Putlun, et nous abordâmes dans le Punjab au village de ce nom. Vingt-trois barques font le service de ce bac, qui est protégé par quatre cents hommes de cavalerie que le souverain du Punjab a postés là pour empêcher les fanatiques de la religion seik d'envahir le territoire britannique. Lorsque nous entrâmes dans le village, une multitude de femmes et d'enfants vinrent en chantant nous souhaiter la bienvenue; ils appartenaient à la classe des plus pauvres paysans, et sans doute étaient excités par l'espoir d'une récompense, mais cette manière d'accueillir les étrangers n'en est pas moins touchante. Nous n'eûmes pas plus tôt mis pied dans les États de Runjeet-Sing, qu'un sirdar ou chef, du nom de Sham-Sing, me fut envoyé par son maître. Il m'offrit un arc d'après l'usage des seiks, et deux sacs d'argent. Je refusai l'argent pour la raison que j'ai dite plus haut. Je voulus aussi me débarrasser du personnage et des cavaliers qui l'accompagnaient; mais ce fut impossible, car il était venu de Lahore exprès pour nous escorter; et la route, disait-on d'ailleurs, n'était pas sûre pour des voyageurs peu nombreux. Nous eûmes bientôt lieu de nous applaudir d'avoir accepté la protection du chef, puisque nous trouvâmes sur notre route un village auquel les seiks fanatiques, dont j'ai déjà parlé, avaient mis le feu. A quelque distance plus loin, nous rencontrâmes un corps de cinq cents hommes à cheval, avec deux pièces de campagne, qui allaient châtier ces « mauvaises têtes, ces gens à vue courte, » comme ils sont appelés dans le langage du cabinet du Punjab.

l'a, en 1840, amenée en France, puis il est retourné dans l'Inde, et y est mort. A. M.

(1) Ou sykes. A. M.

Le matin suivant nous commençâmes notre marche à travers le *Doab* (1), compris entre le Beas et le Ravy, qui porte le nom de Manja. C'est la partie la plus élevée du Punjab à l'est de l'Hydaspe; fait qui résulte de ce que le bord le plus haut de ces deux rivières est pour l'une le bord oriental, et pour l'autre le bord occidental. La rive gauche du Ravy, de même que la rive droite du Beas, a quarante pieds d'élévation. Les puits sont aussi beaucoup plus profonds qu'au sud du Sutlége; leur profondeur excède ici soixante pieds, tandis qu'elle n'est là que de vingt-six. Le sol est une argile dure, quelquefois caillouteuse, qui produit des buissons épineux et des ronces. L'agriculture n'y prospère que grâce à la pluie, car l'usage des irrigations n'y est nullement général. Jadis les empereurs mogols, voyant que ce district était par sa nature plus fertile que les contrées environnantes, le fertilisèrent encore par des canaux qui unissaient le Ravy au Beas. On peut voir à la ville de Puttey le reste d'un de ces canaux qui rencontrait le Beas à angle droit, quoiqu'il soit comblé depuis plus de cent cinquante ans. Le district de Manja est également célèbre pour la bravoure de ses soldats et la race de ses chevaux, deux choses qui, à défaut de sa fertilité, lui donneraient titre à la faveur du souverain.

La première ville qui nous ouvrit ses portes fut celle de Puttey, laquelle renferme une population de cinq mille âmes, et, comme sa voisine Soultanpour, a été bâtie sous le règne d'Akber. Toutes les maisons de la ville sont construites en briques et les rues sont pavées. Nous y visitâmes un des haras royaux de Runjeet-Sing, qui contenait une soixantaine de juments poulinières, principalement de la race du Dunney, région au-delà de l'Hydaspe, et qui comme le Manja est sèche et haute. Peut-être cette aridité, cette ressemblance avec le sol de l'Arabie, dont les chevaux sont si renommés, influent-elles sur la race du Manja. Les animaux qu'on élève dans le haras de Puttey ne sont absolument nourris qu'avec de l'orge et une espèce d'herbe rampante appelée *doub*. Ils avaient été peu auparavant attaqués d'une maladie épidémique, dont un prêtre mahométan qui résidait dans le voisinage passait pour les avoir guéris. Malgré sa religion, les seiks par reconnaissance avaient réparé et embelli sa petite mosquée, qui, lors de notre passage, était un beau bâtiment blanc sur lequel resplendissait le soleil.

Le 13, nous reçûmes un message de l'acali, en d'autres termes, du fanatique qui avait incendié le village quelques jours avant, et dont les sottises avaient nécessité l'intervention de la cour. Ce bandit du nom de Nehna-Sing, désirait nous voir, et je n'étais pas moins curieux de converser avec un homme qui avait bravé Runjeet-Sing lui-même à peu de milles de sa capitale. Ceux des seiks qui poussent ainsi leur croyance religieuse jusqu'au fanatisme ne reconnaissent l'autorité de personne; et c'est seulement par intrigue, par subornation, que le souverain de la contrée parvient à modérer leur frénésie. Ils vont toujours le sabre nu, exerçant leurs brigandages sur les gens les plus nobles et les plus paisibles sans la moindre cérémonie. En plusieurs occasions, ils n'ont pas craint d'attenter à la vie de Runjeet-Sing. L'idée d'une entrevue avec un tel personnage répandit l'alarme parmi les gens de notre escorte; ils cherchèrent à nous en dissuader par tous les moyens imaginables, et finirent par nous empêcher de satisfaire notre curiosité en prévenant l'acali qu'il eût à se présenter sans suite, ce à quoi il se refusa. Ces acalis ou nihungs ne sont pas nombreux, mais commettent les plus odieux forfaits, et se retranchent à l'abri du châtiment derrière leur caractère religieux. Ils ne témoignent pas une inimitié plus vive aux gens d'une autre croyance qu'aux seiks, et paraissent plutôt être en guerre avec toute l'espèce humaine. Quant à la croyance des seiks, elle est bien connue. Ainsi que leurs voisins les musulmans, ils ont beaucoup oublié de sa forme primitive, et fondent leur distinction des autres sectes sur quelques observances de rite. Un seik vous dira qu'il n'est rien de plus avilissant que l'usage du tabac, et que le fondateur de sa secte, Gourou-Govind-Sing, l'a prouvé sans réplique en montrant la souillure de l'intérieur d'une pipe, comme preuve de la corruption que la fumée des feuilles de cette plante exerce dans le corps humain. Un seik m'a dit un jour que le tabac et les mouches étaient les plus grands des maux dans ce siècle dégénéré.

A moitié chemin du Doab, nous atteignîmes Pidana, résidence d'un des principaux sirdars du Punjab. Juwala-Sing, qui avait été envoyé de Lahore pour nous recevoir au château de ses aïeux. Il s'avança l'espace d'un mille à notre rencontre, et me remit une lettre avec un arc et un sac d'argent. Ce chef était vêtu d'une belle robe de brocard, et les serviteurs qui l'accompagnaient portaient des tuniques jaunes, car le jaune est la couleur favorite des seiks. Notre hôte avait la réputation d'un brave soldat, et possédait une douceur esquise de manières, qui contrastait agréablement avec son air martial et sa taille de six pieds. Le jour baissait lorsqu'à travers sa forteresse et sous son château qui était digne d'un baron féodal, il nous conduisit au logement qu'il nous avait préparé; mais nous en vîmes assez ce soir-là pour concevoir une idée favorable de la résidence d'un chef seik. Au centre s'élevait le château entouré d'un village que peuplaient ses vassaux. Le tout était ceint d'un mur de terre et d'un fossé extérieur. Dans cette enceinte se trouvaient un bazar et de vastes écuries construites avec beaucoup de régularité. Pendant les années de paix qui ont suivi la conquête de ce pays, la plupart des chefs se sont occupés à améliorer les lieux où ils résident; et leurs habitations ont de loin un air imposant et respectable; pas autant toutefois que les forteresses des Rajpouts du Mawar. Ces habitations en général sont bâties dans un style militaire, en forme de quadrangle, avec de hautes murailles et des tourelles. Juwala-Sing nous traita si bien que nous restâmes deux jours avec lui. Du faîte de son manoir, la vue commandait toute la contrée environnante, qui est fort riche à cause du voisinage des deux plus grandes cités, Lahore et Umritsir; mais le sol n'est pas productif.

Dans la matinée du 17, nous entrâmes à Lahore, ville impériale qui rivalisa jadis avec Delhi, mais qui présentement est bien déchue de son ancienne grandeur. Lorsque nous en étions encore à trois milles de distance, nous rencontrâmes M. Allard, un des officiers français au service de Runjeet-Sing, et deux naturels de marque envoyés pour nous recevoir. M. Allard était dans sa voiture que traînaient quatre mules; nous y montâmes avec lui, M. James et moi, et il nous conduisit à sa maison, où il voulut nous donner l'hospitalité. Le soir, comme témoignage de l'insigne faveur dont il nous honorait, le maharaja nous fit offrir quantité de fruits provenant de Cachemyr et de Caboul, ainsi qu'une bourse de 1,100 roupies qu'il nous fut impossible de refuser sans être malhonnêtes.

Le lendemain, nous allâmes présenter nos hommages au souverain, qui nous reçut avec une affabilité rare dans un jardin à deux milles de la ville. Il était d'humeur excellente, et nous retint pendant deux heures. Sa conversation passa alternativement des sujets de la plus haute importance à de pures bagatelles. Il nous adressa les questions les plus minutieuses sur notre voyage; mais comme il m'importait de ne pas lui développer en entier le plan que j'avais conçu, nous répondîmes seulement que nous regagnions notre pays natal. Il me pria alors de me charger d'une lettre de compliments pour le roi d'Angleterre, ce à quoi je me refusai, sous prétexte que, trouvée sur moi, cette lettre pourrait compromettre

(1) On donne ce nom à la portion du pays qui s'étend entre deux rivières. A. M.

ma sûreté dans les territoires intermédiaires. Nous lui fîmes ensuite cadeau, moi d'une magnifique paire de pistolets, le docteur d'une lunette d'approche; ces présents le transportèrent de joie, et il promit de les garder en souvenir de nous. Runjeet nous reçut entouré de troupes. De la tente où il nous donna audience nous pûmes voir manœuvrer quatre régiments d'infanterie, et lorsque nous en sortîmes nous passâmes à travers une haie de cavaliers et de fantassins qui tirèrent une salve en notre honneur. Quand nous primes congé du maharaja, il nous supplia de demeurer le plus longtemps possible à sa cour, parce qu'il désirait nous faire assister à une chasse au tigre, et nous fêter dans son palais, deux marques d'estime que nous appréciâmes à leur juste valeur. En les attendant, nous retournâmes jouir de l'agréable société de notre hôte et des officiers ses confrères. Je ne parlerai pas ici de Lahore, puisqu'il a été l'objet d'une description particulière dans un autre voyage.

Le 22, vers minuit, nous fûmes fort effrayés d'un tremblement de terre qui dura une dizaine de minutes avec une grande violence. La maison dans laquelle nous logions, et qui était solidement bâtie de briques et de mortier, s'ébranla tout entière. Rien dans l'atmosphère n'avait indiqué qu'un tel événement dût avoir lieu. J'appris que ces commotions de la nature sont très fréquentes à Lahore, surtout pendant l'hiver. Dans le Cachemyr, elles sont encore plus communes, et paraissent plus ordinaires à mesure qu'on approche davantage des montagnes. Toutefois, les hauts minarets de Lahore offrent la preuve la plus convaincante qu'il n'y a point eu de terribles commotions dans cette ville depuis qu'elle est bâtie, c'est-à-dire depuis environ deux cents ans. Le choc, dans la circonstance dont il est ici question, sembla se diriger du sud-est au nord-est, et ce ne fut pas sans surprise qu'après avoir franchi l'Hindou-Koush, nous remarquâmes que c'était encore l'exacte direction qu'il avait suivie. Dans la vallée de Badakhshan et dans toute la partie supérieure du cours de l'Oxus, le plus grand nombre des villages s'étaient écroulés et avaient enseveli sous leurs ruines des milliers d'habitants.

Une semaine après notre arrivée, nous reçûmes du maharaja, selon la promesse qu'il nous en avait faite, une invitation écrite à l'accompagner dans une partie de chasse. Il avait déjà quitté lui-même la capitale, et nous envoyait quatre éléphants pour nous porter, nous et nos bagages. Nous montâmes aussitôt dessus et nous primes sur les bords du Ravy la route que la cour avait suivie. Chemin faisant, nous passâmes une heure dans le fameux jardin de Shalimar, qui était alors plus beau que jamais. Quoique ce fût l'hiver, les arbres étaient chargés d'oranges. Nous fîmes halte pour la nuit près du village de Lakadur, célèbre dans l'histoire comme l'endroit auquel Nadir-Shad traversa le Ravy pour s'emparer de Lahore. Cette rivière a quitté son ancien canal qui est aujourd'hui à sec et cultivé. De même, les hordes dévastatrices de Nadir se sont depuis longtemps retirées, et ont fait place aux laborieux habitants qui occupent maintenant le pays. La matinée suivante, nous atteignîmes le lieu où Runjeet était campé. Sur toute la route nous avions rencontré des soldats, des courriers, des porteurs chargés de fruits et de mets rares. Depuis notre sortie de Lahore, qui était distant d'une vingtaine de milles, tout montrait que nous devions bientôt trouver un grand concours de monde. Un rajah et sa suite, montés sur des éléphants, vinrent l'espace d'un mille au devant de nous, et nous conduisirent vers le camp qui était établi au bord de l'eau. A mesure que nous approchâmes, le coup d'œil devint plus magnifique. Un large pavillon de drap rouge, ceint par de hautes tentures de la même étoffe, marquait la résidence de Runjeet, tandis que ses troupes et ses chefs étaient cantonnés à l'entour en groupes pittoresques. Les tentes qu'on avait dressées à notre usage étaient fort élégantes. Elles étaient faites de drap écarlate et jaune, et des tapis de Cachemyr ou des pièces de satin français recouvraient le sol à l'intérieur. Ce fut avec quelque hésitation que je mis le pied sur des tissus si précieux. Dans chaque tente il y avait un lit de camp avec des rideaux de soie jaune et des couvertures de même genre. Une telle splendeur, un tel luxe, convenaient mal sans doute à des gens qui, comme nous, pourraient prochainement n'avoir pas même le simple nécessaire; mais nous jouîmes du présent sans songer à l'avenir.

Le matin du 26, nous fîmes route avec le maharaja, et, franchissant le Ravy, nous pénétrâmes dans l'intérieur des terres. L'ordre de la marche était fort pittoresque, et le cortége, sous tous les rapports, celui d'un roi soldat. Ses chevaux étaient menés devant lui, mais il voyageait sur des éléphants. Deux de ces énormes animaux portaient des *houdas* ou siéges d'or, dans un desquels le prince était assis; sept ou huit autres suivaient avec ses favoris et ses courtisans; venait ensuite, traîné par quatre chevaux, un carrosse qu'il avait reçu du gouverneur général des Indes orientales. Un petit corps de cavalerie et une pièce de campagne accompagnaient pour défendre sa Hautesse en cas de besoin. Tout le long du chemin elle ne cessa de babiller, et nous retint encore à causer une heure après qu'on se fut arrêté. Cette longue conversation ne pouvait raisonnablement finir sans que Runjeet parlât du plaisir de boire, ce dont il aimait le mieux à parler. Sa première remarque, dès qu'il entra dans sa tente, fut que la position en était délicieuse pour une troupe de buveurs, puisqu'elle dominait tous les environs. Il demanda ensuite au docteur si le vin était meilleur avant ou après les repas, et daigna beaucoup rire lorsque je répondis moi-même que le mieux était d'en prendre avant et après.

Quand nous quittâmes le prince, on nous conduisit à nos tentes, qui n'étaient pas les mêmes que nous avions occupées la veille; celles-là, entièrement construites en châles de Cachemyr (1), avaient quatorze pieds carrés; deux étaient réunies par des murailles formées au moyen de tentures en même tissu, et cette espèce de couloir était ombragé par une vaste pièce d'étoffe soutenue sur quatre gros piliers ornés d'argent. Les châles d'une de ces tentes étaient rouges, ceux de l'autre, blancs. Il y avait dans chacune un lit avec des rideaux également de cachemire, et nous pûmes nous croire plutôt dans le palais d'une fée que dans un camp au milieu des broussailles du Punjab.

Le lendemain, vers midi, la chasse commença; Runjeet montait un magnifique cheval bai-brun, couvert d'une élégante housse richement brodée, dont la bordure représentait presque toutes les bêtes et tous les oiseaux sur lesquels le chasseur exerce son adresse. Il était lui-même vêtu d'une tunique de cachemire vert, bordée de fourrure; son poignard resplendissait de pierreries, et un léger bouclier de métal, présent de l'ex-roi de Caboul, pendait à son bras gauche; il était suivi de plusieurs éléphants, et précédé d'une meute dont les chiens, de différentes races, étaient nés les uns dans le Sinde, les autres dans le Bokhara, d'autres dans l'Iran, ou sur ses domaines. Ses fauconniers portaient leurs nobles oiseaux sur leurs poings; et ceux-ci battaient des ailes à ses côtés, ou agitaient à ses oreilles les grelots attachés à leurs pattes. Une compagnie de fantassins, se développant sur une ligne immense avec deux ou trois cents cavaliers, se mit à faire le rahat (2); et nous avançâmes derrière les piqueurs qui, armés de grandes hallebardes, dépistèrent bientôt le gibier; mais le hasard voulut que

(1) On écrit aussi *cachemire* et *schall*. On sait, au reste, combien est incertaine et variable l'orthographe de la plupart des noms de lieux et de choses que l'on rencontre dans les relations de voyages, surtout en Asie, où les dénominations locales portent les traces des divers passages des conquérants qui ont tour-à-tour subjugué ou ravagé ces pays. A. M.

(2) L'action de rabattre le gibier. A. M.

nous ne rencontrassions ce jour-là que des sangliers au lieu de tigres. Dans le cours d'une demi-heure, huit monstres eurent mordu la poussière, et il y en eut autant qui s'embarrassèrent dans des piéges. La plupart des premiers furent tués à coups de sabre; quelques-uns avaient été d'abord blessés par la pièce de campagne qu'on tira à mitraille. Peut-être cette chasse n'aurait-elle pas paru intéressante à nos chasseurs d'Europe, puisque les sangliers n'avaient aucune chance d'évasion; c'est cependant un curieux spectacle. La scène se passait dans une plaine couverte de hautes herbes, à travers lesquelles il nous était néanmoins facile, perchés que nous étions sur nos énormes montagnes, de voir galoper les courtisans, dont les habits aux brillantes couleurs produisaient un très bel effet. Runjeet lui-même regardait tomber chaque animal, mais se hâtait de détourner les yeux lorsqu'on l'éventrait. Au bout d'une heure et demie, nous retournâmes à nos tentes, et là il récompensa ceux des seiks qui s'étaient distingués par leur adresse. Les sangliers vivants furent ensuite amenés; on les attacha par une jambe à un pieu, et on excita les chiens à les combattre. C'est un jeu cruel qui n'offre pas beaucoup d'attraits. On entretenait le courage et l'ardeur de ces pauvres animaux en leur jetant de l'eau sur le corps. Après quelque temps, l'ordre fut donné de les mettre tous en liberté, afin qu'ils vantassent son humanité (1), disait Runjeet; et les sangliers furieux se frayèrent un passage entre la foule qui encombrait le champ aux éclats de rire des spectateurs qui composaient cette foule. Après que le vacarme se fut peu à peu calmé, nous tînmes compagnie au maharaja, qui nous raconta avec feu ses exploits au-delà de l'Indus. Nous continuâmes de partager ainsi les plaisirs du souverain jusqu'à la fin du mois, et alors nous reprîmes avec lui le chemin de la capitale. Pendant la route la même pompe que j'ai décrite fut partout déployée, et de temps à autre on déchaperonna les faucons, ce qui est un amusement qu'on peut goûter même sans être chasseur. Cent coups de canon annoncèrent l'arrivée de Runjeet-Sing à Lahore, et nous rentrâmes en possession de notre logement chez notre digne ami M. Allard.

Le 6 février, la fête du busunt, c'est-à-dire du printemps, fut célébrée avec une grande splendeur. Le maharaja voulut que nous fussions témoins de toutes les démonstrations de joie par lesquelles on salue ici, comme en d'autres climats, le retour de cette saison de l'année; nous l'accompagnâmes donc sur des éléphants. En ce jour solennel, l'armée du Punjab, qui avait infanterie, cavalerie, artillerie, et qui était entièrement composée de troupes régulières uniformément costumées de jaune en signe d'allégresse, se forma sur une ligne d'au moins deux milles de longueur. Le souverain la parcourut d'un bout à l'autre aux acclamations de ses soldats, et nous le suivîmes dans cette promenade qui dura plus de trente-cinq minutes. L'emplacement qu'on avait choisi pour cette revue, et qui s'étendait à travers les ruines de l'ancien Lahore, présentait des inégalités de terrain, d'où il résultait que la ligne des troupes paraissait former des ondulations qui augmentaient beaucoup la beauté de la scène. A l'extrémité s'élevaient les tentes royales avec des bordures de soie jaune. Au milieu de ces tentes était un dais évalué à un lac de roupies (2), couvert de perles et bordé de pierres précieuses; on ne saurait imaginer rien de plus riche. Runjeet prit place dessous et écouta pendant dix minutes une lecture du *Grinth* ou *Livre sacré* des seiks. Il fit un cadeau au prêtre qui lut, et le saint volume fut emporté après avoir été enveloppé dans dix couvertures différentes, dont la dixième, en l'honneur de la circonstance, était de velours jaune.

(1) As Runjeet said that they might praise his humanity. A. M.

(2) La roupie vaut environ 2 fr. 50 c., et il en faut cent mille pour un lac ou lak. A. M.

Des fleurs et des fruits furent alors placés devant Sa Hautesse; et à en juger par la quantité des premières, il fallait qu'en ce jour-là on eût dépouillé de leur parure tous les buissons et les arbres qui produisaient des fleurs jaunes. Je ne pus découvrir d'autre raison pour le choix d'une couleur si simple que la volonté arbitraire d'un souverain. Ensuite vinrent les nobles et les officiers de l'armée, tous vêtus de jaune, présenter leurs hommages au maharaja en espèces sonnantes. Lorsque cette cérémonie fut terminée, de jeunes et jolies filles se mirent à exécuter des danses, et comme elles eurent le bonheur de plaire au prince, il leur permit de prendre leur part de l'argent qu'il avait devant lui. En retour, il les pria de chanter une ode sur le vin, puis en demanda une bouteille, et insista pour que nous bussions avec lui le coup de l'étrier; après quoi nous retournâmes tous chacun chez nous.

Notre départ de Lahore fut différé à cause de la fête que Runjeet avait résolu de nous donner à son palais de Sumum-Bourj. Nous l'allâmes trouver dans un jardin, et il nous condoisit à l'édifice en question qui, à notre intention, était superbement illuminé avec des flambeaux de cire; des bouteilles remplies d'eau de différentes couleurs étaient placées entre les lumières et en augmentaient l'éclat. Nous fûmes d'abord introduits dans la grande salle où les empereurs mogols recevaient leurs sujets, qui a soixante-dix pieds de long et qui ouvrait sur la façade par une colonnade de marbre. Il y a plusieurs parties dans ce palais qui, comme dans celui de Delhi, doivent évidemment beaucoup de leur beauté architecturale au génie d'un artiste européen. De la grande salle nous passâmes dans une petite pièce qui était la chambre à coucher du maharaja et où nous devions passer la soirée. M. James et moi nous prîmes place, l'un à gauche et l'autre à droite de Sa Hautesse sur des siéges d'argent. Il y avait dans cet appartement un lit qui mérite description. Le corps, les poteaux et les pieds étaient entièrement couverts d'or, et le ciel consistait en une feuille massive du même métal. Ce lit reposait sur une estrade élevée à dix pouces du sol et qui était aussi d'or. Les rideaux étaient des châles de Cachemyr. Auprès il y avait une chaire ronde en or; et dans un des appartements supérieurs du palais nous vîmes le reste de ce magnifique ameublement. Les bougies qui éclairaient la petite pièce où nous étions assis étaient portées par des candélabres d'or; enfin la pièce elle-même resplendissait de dorure, et le côté qui donnait sur la cour était fermé par un rideau de soie jaune. Ce fut donc parmi toutes ces richesses que notre royal hôte nous reçut. Bientôt il fit circuler la bouteille, de sa propre main remplit nos verres, et par son exemple nous encouragea à boire. Runjeet buvait, non à la mesure, mais au poids, et sa dose accoutumée n'excédait pas le poids de huit *pices* (1); mais en cette occasion il la doubla neuf fois. Son breuvage favori était un esprit fait avec du vin de Caboul, beaucoup plus fort que l'eau-de-vie ordinaire et qui brûlait la gorge. Lorsque la boisson l'eut mis en train, c'est bien le cas de dire qu'il monta sur son grand cheval de bataille, car il nous recommença le récit de ses exploits. Les prouesses du souverain montèrent apparemment la tête aux danseuses qu'il fit venir suivant son usage vers la fin de la soirée. Il leur donna à boire, les grisa, et alors elles se battirent, se déchirèrent les unes les autres au grand plaisir de leur maître; mais les pauvres créatures perdirent dans le combat quelques-uns des lourds ornements suspendus à leurs oreilles et à leur nez. On servit ensuite le souper, qui consistait en différentes sortes de ragoûts délicieusement accommodés; mais, par un bizarre contraste avec la magnificence qui nous environnait, ils furent servis dans de simples feuilles d'arbres cousues en forme de coupes. Elles renfermaient du porc, des

(1) Nom d'une petite monnaie de cuivre du pays. A. M.

lièvres, des perdrix et toute sorte de gibier, dont Runjeet nous servit successivement, et dont il mangea lui-même de bon appétit. Il était minuit quand nous nous retirâmes.

Au milieu de ces plaisirs, nous n'oubliâmes toutefois pas les difficultés qui nous attendaient plus loin, et nous cherchâmes à profiter autant que possible de l'expérience de M. Allard qui, en venant de Perse, avait parcouru une partie des contrées que nous allions à notre tour parcourir (1). Il nous donna, outre des lettres de recommandation pour ses connaissances dans l'Afghanistan, d'excellents conseils sur la conduite que nous devions tenir à l'égard des indigènes. Dans la soirée du 10, nous prîmes congé du maharaja Runjeet-Sing sur le champ des manœuvres militaires, où il nous avait conduits pour que nous vissions avec quelle adresse ses artilleurs savaient lancer des bombes. Dans le cours de cette dernière entrevue, il me demanda mon opinion sur le projet de rendre l'Indus navigable, et observa que, comme ce fleuve et ses cinq grands tributaires traversaient le Punjab, il en tirerait lui-même de plus grands avantages que le gouvernement britannique. Il parla de ce projet en homme éclairé, mais avoua que l'idée de ces navires parcourant son territoire dans tous les sens ne le flattait guère; il craignait de se mettre en collision avec les Anglais. Le prince, toujours monté sur son éléphant, dicta ensuite à son secrétaire des missives en notre faveur que nous devions remettre tant aux chefs de Peshawur et de Caboul, qu'à plusieurs autres grands personnages au-delà de l'Indus. Il nous donna aussi des ordres pour tous ses officiers publics entre sa capitale et la frontière; puis, nous tendant la main, il serra cordialement la nôtre et nous dit adieu. Il nous rappela pour me supplier en particulier de lui écrire souvent, de lui envoyer la description des contrées que je visiterais, ainsi qu'un exposé minutieux de leur mode de gouvernement et de leurs usages, et de ne l'oublier jamais dans quelque région que je me trouvasse. Nous n'avons pas oublié cette requête lorsque nous avons été loin de ses Etats, et nous avons reçu des lettres de Runjeet-Sing dans les deserts de la Tartarie et dans le Bokhara. Ce prince est l'homme qui dans toute l'Asie a produit sur moi le plus d'impression : sans éducation, sans guide, il dirige toutes les affaires de son royaume avec une énergie merveilleuse, et pourtant exerce le pouvoir avec une *lenitude* (2) qui est sans exemple chez un prince d'Orient.

ITINÉRAIRE A TRAVERS LE PUNJAB AUX RIVES DE L'INDUS. — Départ de Lahore. Ville de Ramnuggur sur les rives du Chenab. Passage de cette rivière. Passage du Jelum, l'Hydaspe des anciens. Chaîne salée entre l'Indus et l'Hydaspe. Contrée de Potawar. Fort de Rotas. Village de Manikyala. Ville d'Osman. Campement sur les bords de l'Indus, et passage de ce fleuve.

Nous sortîmes de Lahore le 11 février 1832, avant midi, et le soir nous mîmes pied à terre au splendide mausolée de Juhangir, qui s'élève sur les bords du Ravy. Sans que cependant notre courage fût diminué ou notre zèle déjà ralenti, notre solitude, après avoir quitté le matin des hôtes si affectueux, nous attrista malgré nous. Il n'y avait non plus dans notre logement de la première nuit rien qui dût nous égayer, puisque c'étaient les ruines d'un tombeau; tombeau que les mânes d'un empereur qu'il renferme avaient jadis rendu sacré, mais qui servait alors de caserne à une brigade d'infanterie. Il est inutile de dire que les soldats ne se gênaient guère pour augmenter chaque jour la dégradation du monument.

Le lendemain, avant de poursuivre notre route, il nous fallut nous dépouiller de presque tout ce qui nous appartenait, et renoncer à un grand nombre d'habitudes qui étaient devenues pour nous une seconde nature; mais le succès de notre entreprise dépendait de ces sacrifices. Nous jetâmes tous nos vêtements européens pour adopter des pieds à la tête le costume asiatique. A nos habits étroits nous substituâmes la robe flottante des Afghans, et nous passâmes notre sabre dans une large ceinture qui nous serrait la taille. Après nous être rasé la tête, nous nous coiffâmes de lourds turbans, et en place de nos bottes nous chaussâmes des babouches. Nous dîmes adieu aux tentes, aux lits, aux nattes; adieu aux tables et aux chaises. Une hutte, ou même la terre nue, nous ne l'ignorions pas, devait être désormais notre chambre à coucher; et un bout de tapis ou une natte grossière, notre lit. Nous achetâmes chacun une couverture pour en faire une selle pendant le jour et dormir dessous pendant la nuit. La plus grande partie de notre garde-robe, obligés que nous fûmes de la réduire considérablement, tint alors dans une valise que nous attachâmes sur la croupe de notre cheval; et pour porter le reste de notre bagage avec tous nos livres et nos instruments, nous n'eûmes besoin que de deux mules. Ces divers préparatifs demandèrent plus de temps et de réflexion qu'on ne serait tenté de le croire; et quand ils furent terminés, nous brûlâmes, nous distribuâmes aux naturels, ou nous détruisîmes une énorme quantité d'objets dont nos caisses étaient remplies; espèce d'offrande propitiatoire, comme on l'appelle, à ces impérissables démons les Khyberis, qui ont de temps immémorial détroussé les voyageurs au-delà de l'Indus. Mais, tenant tous à notre vie plus encore qu'à nos biens, nous n'hésitâmes pas un seul instant à nous débarrasser de l'inutile attirail de la civilisation. Sans doute il nous parut d'abord singulier de croiser les jambes pour nous asseoir, et d'écrire notre journal sur nos genoux. Peu à peu, cependant, nous nous habituâmes à ces nouveaux usages, et nous n'en fîmes pas non plus moins d'honneur à nos repas, parce que nous écartâmes toute sorte de vin et de liqueurs, ou que nous mangeâmes avec nos doigts, dans des plats de cuivre, sans couteaux ni fourchettes.

A moitié chemin du Ravy au Chenab, nous fîmes halte dans le magnifique jardin de Koke, qui est la maison de plaisance d'un des colonels de Runjeet-Sing. Il n'avait pas plus de cent verges carrées, mais était bien garni d'arbres fruitiers, la plupart en fleurs. Pour donner une idée favorable du climat, il suffit d'énumérer les diverses espèces de fruits que produisait le jardin, et qui entre autres étaient la pêche, l'abricot, la grenade, la figue, l'orange, le citron, le guara, le raisin, le coing, le mangou, la datte, l'amande et la pomme, outre tous ceux qui sont particuliers au pays et dont je ne savais pas les noms. Les allées étaient bordées de beaux cyprès et de saules-pleureurs, tandis que dans les plates-bandes abondaient les narcisses et les rosiers à cent feuilles. Nous étions éloignés d'environ vingt milles du premier des cours d'eau mentionnés ci-dessus, lorsque nous revîmes apparaître les immenses monts Himalaya dans toute leur gloire. C'était la partie de cette chaîne qui domine Bambur, sur la route de Cachemyr, et où le célèbre voyageur Bernier faillit mourir de chaleur, quoiqu'elles se montrassent à notre vue couvertes de neige. Il est impossible de contempler ces montagnes sans un sentiment de plaisir, car elles reposent les yeux de la monotonie des vastes plaines du Punjab. A en juger par les hauteurs qui ont été déterminées plus à l'est, elles doivent avoir plus de seize mille pieds d'élévation. Leur distance est plus difficile à calculer, puisque les cartes ne donnent aucune indication exacte de la chaîne. On peut dire cependant

(1) Un autre officier français, M. Court, joignit ses conseils à ceux de M. Allard (*note de l'auteur*).

(2) Mot dérivé de *lenitudo*, douceur et modération, et qui devrait être d'un usage fréquent. A. M.

qu'elles sont au moins éloignées de cent soixante milles sur le point que nous apercevions.

Nous atteignîmes les bords du Chenab ou Acésines, à Ramnuggur, petite ville qui est la résidence favorite de Runjeet-Sing, et où il a souvent rassemblé ses troupes lorsqu'il allait en expédition au delà de l'Indus. Elle repose au milieu d'une plaine spacieuse sur laquelle son armée manœuvre aisément. Le nom de cette ville, qui autrefois était Russoul, s'est changé en celui de Ramnuggur, depuis que la contrée a secoué le joug musulman. La première dénomination signifie cité du prophète; la seconde, cité de Dieu. Le *Doab*, qui s'étend entre le Ravy et le Chenab, est un peu mieux cultivé, un peu plus fertile que le Doab précédemment traversé par nous. Le sol en est sablonneux, et vers le centre les puits n'ont que vingt-cinq pieds de profondeur. En cette saison le climat est froid et souvent pluvieux, le ciel est sombre et toujours chargé de nuages. La canne à sucre pousse dans cette partie du pays, et on en extrayait alors le jus au moyen d'une machine que je vis fonctionner pendant que le magistrat du lieu me l'expliquait, mais que je ne pourrais moi-même expliquer d'une manière compréhensible au lecteur qui ne l'a point sous les yeux. Ce magistrat ne savait ni lire ni écrire, et était accompagné de son fils qui n'en savait pas davantage. Comme je conseillais au père d'envoyer son enfant à l'école, il me répondit qu'un cultivateur n'avait pas besoin d'éducation. Le même avis, il m'en coûte de le dire, prévaut en plus haut lieu; car Runjeet et son fils ne sont pas moins ignorants, et ils veulent que leur héritier, petit garçon qui d'ailleurs promet beaucoup, partage leur ignorance.

A Ramnuggur nous reçûmes la visite d'un vénérable chef seik, âgé de quatre-vingt-deux ans, qui avait servi sous le grand-père de Runjeet-Sing. Quoique sa barbe fût argentée par l'âge, c'était encore un vert vieillard, et il parut devant nous entièrement habillé de blanc, ce qui dans cette contrée indiqua la vieille école d'une manière aussi distincte que la queue et le spencer en Angleterre. Il avait ce penchant au bavardage que donnent les années; néanmoins il nous raconta avec chaleur les exploits de sa jeunesse, et nous traça un tableau animé du progrès continuel de la puissance des seiks. Le véritable seik, ou sing, ou encore khalsa, ne connaît d'autre occupation que la guerre et l'agriculture; et il affectionne l'une plus que l'autre. Les seiks forment assurément la nation la plus florissante de l'Inde moderne; et un fait assez curieux, c'est, ainsi qu'on peut le remarquer, qu'ils se ressemblent tous au physique. Comme tribu, ils étaient encore inconnus il y a quatre cents ans; mais aujourd'hui, pour les traits du visage, ils diffèrent autant de leurs voisins que des Indiens et des Chinois. A l'extrême régularité de leur physionomie, à leur figure allongée, on les distingue aisément des autres tribus. Qu'une nation qui adopte des coutumes particulières ait un caractère et des mœurs à elle, on le conçoit; mais que dans un si court espace de temps, des millions d'individus aient acquis une ressemblance nationale aussi frappante que celle qui existe parmi les enfants d'Israël, la chose, pour ne rien dire de plus, est au moins fort remarquable.

Nous franchîmes le Chenab ou Acésines au moyen du bac public qui est à environ trois milles de la ville. La rivière était en cet endroit large de trois cents verges et profonde de neuf pieds pendant les deux tiers de sa largeur. Ses bords, qui sont bas à droite et à gauche, ne tardent jamais à être inondés dans la saison pluvieuse. L'histoire raconte qu'Alexandre-le-Grand eut à éloigner avec précipitation son camp de l'Acésines, et Arien le décrit comme très rapide. Il l'est durant les pluies; mais lors de notre passage, la vitesse de son courant ne dépassait pas un mille et demi par heure, et on pouvait le traverser à gué. Nous fîmes halte pour la nuit dans une mosquée sur la rive droite, mais il ne faut pas croire que ce fût une Sainte-Sophie. L'édifice consistait en quatre murs de terre, sur lesquels un toit en terrasse était formé par des solives également recouvertes de terre. Les fidèles, néanmoins, ont assez de luxe pour qu'une cheminée construite à l'intérieur chauffe l'eau dont ils se servent pour leurs ablutions. Notre violation d'un lieu aussi saint fut en quelque sorte compensée par la généreuse distribution de nos remèdes. Les habitants de cette partie de la contrée sont généralement affligés d'une maladie qu'ils appellent *nouzla*, mot dont la traduction littérale est *écoulement*. Par là ils veulent, je crois, désigner un violent rhume de cerveau qui se termine souvent par la mort du malade. Ils attribuent cette maladie au sel qu'on emploie dans le pays. Il y a aussi dans le Punjab beaucoup de maux d'yeux, qui peut-être sont causés par les molécules nitreuses répandues sur les rives des différents cours d'eau.

Une marche de quarante-cinq milles nous amena sur les bords du Jelum, qui est le fameux Hydaspe des Grecs. Il serpente à travers une plaine alluviale, au pied d'une chaîne basse de montagnes rocailleuses. Nous nous embarquâmes sur cette belle rivière, et nous descendîmes le courant sur un espace de cinq milles. Chemin faisant, nous troublâmes plusieurs crocodiles sur les différentes îles, qui sont plus nombreuses que dans les autres rivières du Punjab. Le même fait est rapporté par Arien, qui parle de l'Hydaspe comme d'une rivière bourbeuse et rapide, avec un courant de trois ou quatre milles par heure, ce qui est exact. Il avait plu la veille de notre arrivée, de sorte que l'eau n'avait pas sa couleur ordinaire, et que même elle bouillonnait en divers endroits. Le Jelum est plus petit que le Chenab, mais à cette époque de l'année leur largeur était la même. A notre débarquement, nous traversâmes une riche et belle nappe de verdure qui s'étend jusqu'à la ville de Pin-Dadun Khan, où nous fîmes halte. Les autorités du lieu étaient venues nous recevoir au bord de l'eau, et nous avaient offert une bourse de cinq cents roupies avec quelques pots de confiture. Pin-Dadun-Khan est la capitale d'un petit district, et renferme une population d'environ six mille âmes. Les maisons y ressemblent à toutes les autres du Punjab; seulement les charpentes sont faites de cèdres que le Jelum amène de l'Himalaya dans ses inondations. La durée et la bonne odeur de ce bois le recommandent pour toute espèce d'usage. Nous avons vu un cèdre échoué sur les bords de l'Hydaspe, qui avait une circonférence de treize pieds. Ce fut sur cette rivière que les Macédoniens construisirent les bateaux avec lesquels ils naviguèrent sur l'Indus; car il est à remarquer que ces arbres ne flottent sur aucun autre cours d'eau du Punjab, et qu'il n'y a nulle autre part de telles facilités pour la construction des navires.

Pin-Dadun Khan est situé à cent milles nord ouest de Lahore, et à cent de la Chaîne-Salée qui s'étend de l'Indus au Jelum. Cette chaîne est la continuation de celle qui prend naissance au bas de la Montagne-Blanche ou Sufeed Koh, et qui est interrompue par l'Indus à Karabagh. Après avoir franchi ce fleuve, elle portait autrefois sur les cartes le nom de *Joud*; mais on l'a nommée plus convenablement *Chaîne-Salée*, puisqu'elle renferme d'immenses mines de sel qui approvisionnent les provinces septentrionales de l'Inde. La Chaîne Salée forme la limite méridionale d'un plateau qui s'étend entre l'Indus et l'Hydaspe des anciens, et s'élève à huit cents pieds au-dessus des plaines du Punjab. En outre, les montagnes qui la composent sont de douze cents pieds plus hautes que la vallée de Jelum, ce qui leur donne une élévation totale de deux mille pieds au-dessus de la mer. Elles ont cinq milles et plus de large. Leur formation est un tuf qui se présente par couches verticales, et qui contient dans certaines parties des cailloux ou des pierres rondes. A la surface, la végétation est presque nulle. On trouve en plusieurs endroits des sources chaudes, ainsi que de l'alun, de l'antimoine et du soufre; mais une argile

rouge qu'on voit principalement dans les vallées est une indication sûre d'une mine de sel, et se montre de distance en distance sur toute la longueur de la chaîne. A cinq milles de Pind-Dadun-Khan, au village de Keora, est une des mines principales que nous examinâmes. Elle s'ouvrait sur une vallée que traversait un ruisseau salin, à travers une de ces formations argileuses et rougeâtres dont j'ai parlé plus haut, et à deux cents pieds environ du bas de la chaîne. On nous introduisit par une galerie tellement étroite, qu'on ne pouvait y monter que l'un derrière l'autre. Elle était longue de trois cent cinquante verges, dont les cinquante dernières formaient une véritable descente. A l'extrémité, nous entrâmes dans une caverne de dimensions irrégulières, haute d'environ cent pieds, et entièrement creusée dans le sel. Le minéral y était déposé en couches de la régularité la plus parfaite qui, comme celles des rocs extérieurs, étaient verticales. Aucune de ces couches n'excédait un pied et demi d'épaisseur, et chacune était distinctement séparée de sa voisine par un lit de terre argileuse, épais d'un huitième de pouce, qui était étendu entre les couches comme le mortier entre les pierres d'un mur. Le sel, dans cette mine, de même que dans le reste de la chaîne, se présente en cristaux hexagones, mais plus souvent par blocs. Il est toujours coloré d'une teinte de rouge qui varie de la nuance la plus légère à la plus foncée, mais quand on le broie il devient blanc. Nous trouvâmes plus de cent ouvriers, hommes, femmes et enfants, qui travaillaient avec ardeur; et les petites lampes qui les éclairaient, suspendues aux parois brillantes de la caverne, se répétant à l'infini, rendaient fort pittoresque le spectacle qui s'offrit à nos yeux. Nous convertîmes notre visite en un jour de réjouissance, par une libérale distribution entre les mineurs d'un peu de cet argent que nous recevions de toutes parts; et il ne pouvait être mieux employé, car les pauvres créatures, sans paraître cependant être sujettes à des maladies particulières, avaient l'air le plus misérable qui se puisse imaginer. Nous donnâmes à chacun une roupie, et il sera facile de concevoir quel plaisir nous leur causâmes, quand on saura que pour la gagner il leur faut extraire deux mille livres anglaises de sel, et que ce travail ne peut être exécuté qu'en deux jours par toute une famille. Le sel est dur, mais friable; de sorte qu'il se met en pièces dès qu'on le frappe avec le marteau ou la pioche. On se garde bien, pour parvenir à ce but, d'employer la poudre à canon, crainte que les voûtes ne s'écroulent; car, si prudent que soit le mode actuel d'excavation, il arrive quelquefois des accidents de ce genre. Ce sont les hommes qui brisent le roc, et les femmes et les enfants qui, à force de sueurs, en transportent les fragments hors de la mine. Lorsque le minéral est voisin de la surface, on le taille en blocs du poids de quatre *maunds* (1) de Lahore, dont deux font la charge d'un chameau; mais ordinairement on le bine en petits morceaux. Ce sel jouit d'une haute réputation dans l'Inde, aux yeux des médecins indigènes, à cause de ses vertus médicinales. Il n'est pas pur, mais considérablement mélangé d'une substance qui sans doute n'est autre que la magnésie, et qui le rend impropre à la salaison des viandes. Les naturels du Punjab attribuent à ses effets les ravages que le gouzla exerce parmi eux.

Comme la chaîne contient un inépuisable approvisionnement de sel, on peut en extraire la quantité qu'on désire. On en extrait deux mille cinq cents maunds par jour, ce qui donne environ huit cent mille maunds par année. Il y a peu de temps que le sel se vendait à la mine au prix d'une moitié et même d'un quart de roupie le maund; mais aujourd'hui, sans compter les droits, le maund se paie deux roupies. Les mines ne sont exploitées que par le gouvernement du Punjab; c'est un monopole dans toute la rigueur de l'expression, et Runjeet-Sing espère en tirer un revenu annuel de seize lacs, ou laks, de roupies, outre deux lacs et demi pour les droits. Il faut dire à la vérité que l'extraction du minéral lui coûte un lac et demi de roupies; néanmoins, et quoiqu'il ne vende son sel que le tiers du prix de celui du Bengale, il gagne encore onze cents pour cent. Le sel du Punjab s'exporte par le Jelum à Moultan et Bhawulpour, où il rencontre celui du lac Sambre. Il pénètre jusqu'aux bords du Jumne et du Cachemyr, mais ne passe point à l'ouest de l'Indus. Runjeet-Sing a prohibé la fabrication du sel dans toutes les parties de ses États; il est cependant fort douteux que les revenus se maintiennent toujours aussi considérables qu'ils le sont aujourd'hui.

En quittant Keora, nous remontâmes la rive droite du Jelum jusqu'à Jelalpour, et nous parcourûmes ainsi une trentaine de milles à travers un pays d'une extrême fertilité. Les agriculteurs fauchaient du blé en vert pour leurs bestiaux. La Chaîne-Salée court parallèlement à la rivière, et comme elle est tout-à-fait dépourvue de végétation, elle forme un parfait contraste avec la fertile vallée du Jelum. De nombreux villages cependant sont perchés sur les montagnes qui s'élèvent les unes sur les autres d'une manière pittoresque, et ne sont pas moins remarquables par leur situation romantique que par les commodités qu'on y trouve. Nous fîmes halte dans un qui était propre et bien tenu, et nous y logeâmes dans une chambre qui avait treize pieds de long sur huit de large. Cette chambre était garnie d'armoiries et de tablettes, tandis que des cases en terre et destinées à serrer le grain servaient de table. Tous les bâtiments du village étaient, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, enduits d'une terre grisâtre qui leur donnait une bonne apparence de propreté; et comme le village était bâti sur la pente d'une montagne, la pluie emportait toutes les ordures qui pouvaient se trouver dans les rues. En retour de l'hospitalité que nous reçûmes, le docteur Gérard eut le bonheur de sauver la vie à une vieille femme qui se mourait d'une inflammation, en lui faisant une abondante saignée.

Nous dîmes ensuite adieu aux bords du Jelum, et nous entrâmes dans la contrée de Potewar, qui est habitée par la tribu des Gukers, tribu fameuse pour la beauté du corps et se vantant d'avoir une origine rajpout. Chaque jour nous reconnaissions à divers indices que nous approchions des pays où règne le mahométisme; mais c'était surtout aux costumes des femmes, que nous rencontrions alors pour la plupart voilées. Une jeune fille que nous vîmes sur la route et qui cheminait à cheval avait une espèce de dais en drap rouge qui lui dominait la tête, et dont la vue nous fit beaucoup rire. Ce semblait être un châssis de bois; mais comme l'étoffe cachait tout, aussi bien que la figure de la belle demoiselle, je ne pus découvrir en quoi consistait cette bizarre invention. L'habillement des dames qui ne portaient pas de voile était aussi fort changé. Elles avaient de larges pantalons qui, serrés au-dessus de la cheville, retombaient sur le pied et ne manquaient pas de grâce. Une pièce d'étoffe longue d'une soixantaine de verges est quelquefois employée à la confection d'une seule paire de ces pantalons, car la mode exige qu'ils fassent d'innombrables plis.

Le 1er mars, nous atteignîmes le célèbre fort de Rotas, qui passe pour être un des grands boulevards entre la Barbarie et l'Inde. Tandis que nous gravissions les gorges sinueuses des rochers sur lesquels est bâti le fort, et que pour ma part je songeais aux diverses armées qui avaient suivi la route que je suivais alors, il se montra soudain à nos yeux comme la scène d'une lanterne magique. Jusqu'à ce moment, des pics qui l'environnaient nous l'avaient caché. Nous approchâmes de ses énormes murailles par un sentier raccourci que le temps avait frayé sur la pierre, et nous arrivâmes bientôt devant la porte principale.

(1) Un *maund* équivaut à un quintal ou cent livres pesant. A. M.



Costumes indous.

L'aspect noir et sourcilleux de la citadelle, joint à l'aride stérilité des rocs d'alentour, ne nous inspira pas une favorable idée du voisinage, qui en effet a servi de repaire à plus d'une bande de brigands déterminés. Nous avions oublié de nous munir d'une permission de Runjeet-Sing pour entrer dans cette forteresse; néanmoins, après un court pourparler, les portes nous en furent ouvertes. Au bout de quelques minutes, nous fûmes entourés d'amis, et nous écoutâmes les récits guerriers des vétérans qui formaient la garnison de Rotas, sans craindre de voir les affreuses scènes que leurs ancêtres avaient vues. Les officiers afghans de l'empire mogol, sous l'empereur Humaïoun, détrônèrent ce monarque et se fortifièrent dans Rotas en l'année 1531. C'est Shere-Shud qui éleva cette citadelle. Douze ans et plusieurs millions de roupies furent, dit-on, employés à la bâtir. Elle fut cependant trahie et succomba. Humaïoun revint de ses courses vagabondes avec les auxiliaires d'Iran, et reconquit les États de ses aïeux. Il ordonna que le fort en question serait rasé; mais les murs en sont si épais, et toute la construction est si solide, que ses émirs et ses oumrahs osèrent lui demander s'il était venu recouvrer son trône ou seulement détruire une forteresse; car de ces deux entreprises, l'une ne devait pas coûter plus de peine que l'autre. Humaïoun se contenta donc d'abattre un des palais et un des portails, comme monument de sa victoire, et prudemment marcha sur Delhi. Nous examinâmes en détail les murailles et les ouvrages extérieurs, les portes de sortie et les bastions; on nous montra les trous par lesquels les assiégés jetaient de l'huile brûlante sur les assiégeants; et nous admirâmes surtout les meurtrières percées pour le canon, les puits creusés dans le roc vif, ainsi que le magasin aux poudres à l'épreuve des bombes. D'une des tours, nos yeux parcoururent au loin la plaine, et nous y pûmes distinguer un spacieux caravansérail, ouvrage du généreux et tolérant Akbar. En cela, de même que dans tous les actes de son règne, il éclipsa son père Humaïoun. Le fils éleva un édifice pour abriter le pèlerin fatigué de sa route; le père, plein de courroux, perdit une plus grande somme d'argent à démolir des palais. Les caravansérails ont été bâtis d'étape en étape jusqu'à l'Indus, du côté de l'ouest, et le voyageur ne peut passer outre sans songer avec plaisir au noble but que se proposait leur fondateur. L'empereur Akbar était un véritable philanthrope.

Nous sortîmes de Rotas pour entrer dans un pays montagneux, sauvage, presque inaccessible à l'ennemi, et nous eûmes à cheminer dans les ravins. Le chaos des rocs, leurs couches verticales qui, décomposées par le temps, se terminaient en aiguilles; les gros cailloux ronds qui étaient comme enchâssés dans

le tuf, l'aspect sombre et la solitude des lieux environnants, tout concourait à rendre le voyage intéressant. L'eau abonde dans les ravines, et on la trouve aussi dans les puits à une profondeur de trente-cinq pieds. Sur notre droite, nous pûmes voir l'endroit où le Jelum sort des montagnes, et qui s'appelle *Damgally*. Aucune route ne mène dans la direction de cette rivière à la vallée de Cachemyr; la plus fréquentée, celle de Meirpour et de Pounch, passe à douze milles du côté de l'est. Vers le point où le Jelum entre dans la plaine se trouve un roc isolé, haut de soixante pieds au moins, appelé *Raoka*, qu'on peut gravir par un escalier, et au sommet duquel réside un saint mahométan.

Le 6, nous parvînmes au village de Manikyala, qui est situé au milieu d'une vaste plaine, et près duquel s'élève une singulière *pile* de maçonnerie qu'on aperçoit d'une distance de seize milles. C'est une construction presque massive en pierres de taille, d'un diamètre d'environ vingt pieds dans sa partie la plus large, et d'une hauteur d'environ soixante-cinq, que je ne saurais mieux comparer pour la forme qu'à un ovale plein, dont un quart eût été coupé, et qu'on eût placé debout au moyen de cette section. Cette construction n'avait primitivement aucune ouverture; mais depuis quelques années elle a été ouverte par un Français, M. Ventura, général au service de Runjeet-Sing. Une brèche qu'il y fit le conduisit à découvrir un creux intérieur qui régnait depuis à peu près le faîte de l'édifice jusqu'à son niveau avec le sol. Cette espèce de puits était trop étroit pour qu'on pût y descendre; le général toutefois parvint à l'élargir, et alors il y descendit. Mais au fond il rencontra des quartiers de roc solidement unis les uns aux autres. Ce nouvel obstacle ne le découragea point; il enleva les pierres à force de peine et de travail jusqu'à ce qu'il atteignit les fondations, et pour récompense y trouva dans une petite cellule faite d'un seul bloc trois boîtes cylindriques, dont une d'or était renfermée dans une d'étain, contenue elle-même dans une de cuivre. La position de Manikyala, qui s'élève comme on sait au milieu d'une plaine spacieuse, m'a fait penser, en dépit des opinions contraires qu'on a pu alléguer, que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne Taxilla, puisque, suivant Arien, Taxilla était la cité la plus populeuse entre l'Indus et l'Hydaspe. C'est un fait qu'on ne peut nier aujourd'hui à l'égard de Manikyala. Comme cependant ce dernier nom peut se traduire par *cité du cheval*, M. Ventura est d'avis que Manikyala remplace l'ancienne Bucephalia; mais je lui objecterai que son avis ne se fonde aucunement sur l'histoire, d'après laquelle Bucephalia reposait sur les rives de l'Hydaspe. A Manikyala nous logeâmes porte à porte avec un boulanger qui fabriquait le pain de toute la ville. N'est-ce pas une coutume qui indique plus de civilisation que celle qui, comme dans l'Inde, veut que les familles préparent séparément la partie la plus indispensable de leur nourriture, et vivent dans la crainte perpétuelle d'être souillées par leurs rapports les unes avec les autres?...

A mesure que nous avancions, il nous était aisé d'apercevoir que les frontières de l'Hindoustan devenaient de moins en moins éloignées, et que nous en laissions derrière nous les usages. Après avoir dépassé Manikyala, nous rencontrâmes sur la route un corps nombreux de pèlerins afghans et hindous qui avaient quitté leurs demeures au-delà de l'Indus pour se rendre à la grande foire religieuse d'Hburdwar; ils avaient plutôt l'air d'être musulmans que sectateurs de Brahma. La solennité dont il est ici question ne se renouvelle que tous les douze ans, et la distance du lieu où elle se célèbre ne sert qu'à augmenter la dévotion des fidèles. La vue de ces gens qui habitaient l'autre rive de l'Indus nous fit éprouver quelques sensations bizarres. Nous portions leur costume, et ils ne nous connaissaient pas; nous recevions leurs saluts comme compatriotes, et ne pouvions partager leurs diverses émotions. Plusieurs d'entre eux nous demandèrent même si nous allions à Caboul ou à Candahar; et à chacune de ces questions, à chacun des regards scrutateurs qu'ils nous lançaient, la peur me prenait soudain qu'il ne découvrissent notre imposture. Mais peu à peu l'habitude vint, et au bout de quelque temps je rendis ou donnai les salutations ordinaires avec toute l'indifférence d'un voyageur consommé.

Nous atteignîmes Rawil-Pindey (1) le 7 mars, et nous y logeâmes dans la maison que l'ex-roi de Caboul avait bâtie pendant son exil. Ce n'était qu'une misérable chaumière; mais la ville elle-même est fort jolie. La landamala, à quinze milles de Rawil-Pindey, nous traversâmes le défilé de Margulla, et nous aperçûmes avec joie les montagnes au-delà de l'Indus, et alors couvertes de neige. Ce défilé, qui est long d'un mille, est une route qu'on a pratiquée dans le roc à force de bras. Une inscription sculptée sur la pierre rappelle le nom de l'empereur éclairé qui fit ouvrir ce passage, à l'extrémité duquel un pont jeté sur un ruisseau mène à un caravansérail. Un pont, un caravansérail, une route percée à travers une montagne, et tout cela dans un espace de deux milles, indiquent un mode de gouvernement qui ne ressemble guère à celui actuellement en vigueur dans le Punjab.

Nous continuâmes notre marche vers la ville d'Osman, qui est située à vingt milles plus loin. Elle s'élève sur une plaine, à l'entrée d'une vallée, et presque au pied des montagnes de l'Himalaya inférieur. Les champs d'alentour sont arrosés par de jolis ruisseaux, clairs comme le cristal, qui descendent des montagnes. Quelques-uns ont été dirigés de telle sorte, par la main des habitants, qu'ils traversent la ville et y font tourner de petits moulins à farine. Pour visiter Osman, nous fûmes obligés de nous écarter d'environ quatre milles de la route du Roi; mais j'étais curieux d'examiner une autre *pile* semblable à celle de Manikyala, qui s'élève sur une colline près du village en ruine de Belur, à un mille environ au-delà d'Osman. La construction de cet édifice montre qu'il appartient à la même époque que le précédent. Celui de Belur n'a que le tiers de la hauteur de l'autre; mais il est proportionnellement plus effilé. Tous deux sont entourés vers le milieu de petits pilastres, entre lesquels on distingue de légères moulures, et tous deux ont été ouverts; les pièces trouvées dans le second sont du même genre que celles recueillies dans le premier.

Après avoir franchi les délicieux ruisseaux d'Osman, nous descendîmes la vallée de ce nom, et sept milles plus loin nous arrivâmes au jardin d'Housn-Abdail. C'est un espace de terrain resserré entre deux hautes montagnes, dont les flancs arides et nus ajoutent encore par le contraste à la beauté du lieu, et où les empereurs de l'Hindoustan se plurent jadis à étaler leur magnificence. Mais aujourd'hui les mauvaises herbes ont remplacé les fleurs, et des plantes parasites gênent la végétation des arbres; c'est un affreux délabrement. Lorsque nous eûmes dépassé ce jardin, à nos yeux s'offrit la vallée de Drumtour qui mène à Cachemyr; devant nous s'étendirent aussi les plaines fertiles de Chuch et d'Huzara.

Nous vînmes ensuite en vue de l'Indus, qui coulait à une distance de quinze milles. La vapeur qui s'élève des eaux de ce fleuve rendait facile d'en suivre le cours depuis sa source jusqu'au fort d'Attok. Nous campâmes le soir à Hurrou, qui est une place de commerce entre Peshawur et Lahore, et le lendemain 14, sur les bords mêmes de l'Indus avec les troupes de Runjeet-Sing, qui gardaient alors cette frontière sous le commandement du sirdar Hurey. Ce chef vint à notre rencontre avec toute l'étiquette, toute la pompe de l'Orient, et nous conduisit à de magnifiques tentes qu'il avait préparées pour nous. Le soir il nous présenta à ses officiers en grand costume, nous traita tout-à-fait comme on traite de vieux amis, et nous annonça que le jour suivant il nous mènerait lui-même

(1) Ou Pindee. A. M.

à un gué où nous pourrions tenter le passage de l'Indus. En effet, le 15 nous montâmes sur plusieurs de ses éléphants; il monta lui-même à cheval et, avec deux cents cavaliers, il nous fit descendre le fleuve, l'espace de quelques milles jusqu'au village de Khyrakhuel, qui est situé à cinq milles au-dessus d'Attok. L'Indus était en cet endroit divisé en trois branches, et dans les deux premières le courant était d'une épouvantable violence. L'aspect de ce véritable torrent qu'il nous fallait franchir ne me plaisait guère; et quoique je n'osasse rien dire, j'eusse de tout mon cœur renoncé à l'entreprise; mais comment l'eurais-je pu faire, lorsque j'avais été le premier à demander qu'on la tentât? Le chef relia son escorte autour de lui, jeta une pièce d'argent au milieu des flots, selon l'usage, puis s'y précipita. Nous le suivîmes, et toute notre petite troupe atteignit saine et sauve le bord opposé. Mais tandis que nous étions dans l'île, nous préparant à passer la seconde branche, un triste événement arriva à quelques traîneurs qui voulurent nous rejoindre. Ils se noyèrent au nombre de sept. Effrayés de cette catastrophe, nous demandâmes au chef de retourner sur nos pas plutôt que d'exposer d'autres de ses gens à périr de la même manière; mais il refusa de nous entendre. « Quoi! s'écria-t-il en riant, ne savez-vous pas que ces coquins qui sont partis pour l'autre monde peuvent, grâce à la métempsycose, y devenir rois? et de quelle utilité serait donc un seik s'il ne pouvait franchir l'Indus? » Je lui répondis néanmoins que pour ma part je ne traverserais le second bras que s'il consentait à laisser derrière nous ses cavaliers. « Me séparer de ma garde! répliqua-t-il; impossible! » La chose finit pourtant par être possible, car nous passâmes seuls avec lui et sans accident. Quoique nous eussions encore le troisième canal à franchir, nous congédiâmes cependant notre escorte et nos vigoureuses montures, parce qu'il y avait en face d'Attok, qui était situé quelques milles plus bas sur la deuxième île, un bac que nous pensions être à notre service. Mais quand nous fûmes parvenus à cette forteresse, nous apprîmes que les troupes qui en composaient la garnison s'étaient révoltées parce qu'elles ne recevaient pas leur paie, avaient mis leurs officiers dehors, et pris possession de tous les bateaux du bac. En vain nous produisîmes aux rebelles les ordres les plus formels de Runjeet-Sing, qui leur enjoignaient de nous recevoir dans l'intérieur des murs, et de nous montrer les curiosités de la place. Comme cependant ils ne paraissaient pas vouloir nous vexer autrement, nous fîmes halte en dehors dans une mosquée en ruines, et après avoir attendu deux jours nous obtînmes enfin une barque dans laquelle nous achevâmes de franchir le fleuve qui forme la limite de l'Inde. Ce fut le 17 mars dans l'après-midi, que nous débarquâmes sur la rive opposée de l'Indus. L'eau était d'un bleu azuré, et parcourait plus de six milles par heure. Nous passâmes en quatre minutes à deux cents verges environ au-dessus d'Attok, et avant que l'Indus soit joint par la rivière de Caboul, il se précipite sur une pente avec une horrible furie. Sa largeur en cet endroit n'excède pas cent vingt verges; l'eau s'agite, bouillonne, écume, comme les vagues de l'Océan; elle siffle, elle mugit, et la barque qui oserait s'y aventurer serait bientôt engloutie; mais à peine l'Indus reçoit-il la rivière de Caboul, de torrent impétueux qu'il était, il redevient un fleuve tranquille, qui, sous les murs d'Attok, est large de deux cent soixante verges, et profond de trente-cinq brasses. Cette citadelle n'est d'ailleurs aucunement forte; elle renferme une population de deux mille âmes.

Nous vîmes les pêcheurs de l'Indus et de la rivière de Caboul, laver le sable pour en tirer l'or qu'il contient. C'est lorsque la crue des eaux a disparu que cette opération se pratique avec plus de profit. On passe le sable à travers un tamis, et les grains les plus gros qui restent sont mêlés de vif-argent auquel adhère l'or. Quelques rivières moindres, telles que le Swan et l'Hurron, renferment une plus grande quantité de ce métal que l'Indus; et comme leurs sources ne sont pas éloignées, il est probable que des mines existent dans le côté méridional de l'Himalaya.

Peshawur. — Entrée dans le pays des Afghans. Arrivée à Peshawur. Le premier jour de l'an. Le vendredi à Peshawur. Rare intelligence des enfants du chef. Combat de cailles. Préparatifs de départ. Conseils de prudence.

Pendant les deux jours que nous passâmes sous les murs d'Attok, nous reçûmes du chef de Peshawur une lettre dans laquelle il nous témoignait une extrême bienveillance. J'écrivis donc à ce personnage, c'est-à-dire au sultan Mohammed-Khan, pour l'informer de nos projets et solliciter sa protection. J'expédiai aussi au chef d'Acora une missive de la part de Runjeet qui nous recommandait à lui; mais le pouvoir est si inconstant dans ces contrées, que l'individu dont la missive portait la suscription avait été chassé depuis notre départ de Lahore. Cependant l'usurpateur ouvrit la dépêche, et envoya une troupe de ses gens à notre rencontre. Les sujets du maharaja nous escortèrent jusqu'à la frontière qui est à trois milles au-delà de l'Indus, et où nous rencontrâmes les Afghans. Mais telle est l'animosité profonde qui règne entre les Afghans et les seiks, qu'ils ne voulurent pas approcher les uns des autres à plus de trois cents verges. Les seiks, lorsque nous les quittâmes, poussèrent trois acclamations, suivant leur coutume, et les musulmans nous accueillirent avec leurs paroles sacramentelles : « La paix soit avec vous! » Alors, entourés de nos nouveaux amis, les Khuttaks, qui sont une race pour ainsi dire sans lois, nous prîmes le chemin d'Acora, et nous débridâmes à ce village, qui était presque désert à cause des continuelles incursions des seiks. Peu après notre arrivée, le chef vint nous rendre visite, et nous témoigna son mécontentement de ce que nous avions acheté différents objets au bazar; « c'était, disait-il, faire injure à son hospitalité. » Nous lui donnâmes pour cause notre ignorance des usages de l'Afghanistan. Il parut satisfait, et, avant de nous quitter, nous supplia de croire que nous n'étions pas moins en sûreté parmi les siens que des œufs ne le sont sous une poule (1); comparaison peu noble, mais qui heureusement se trouva vraie.

Nous étions alors dans un pays où la convoitise du bien des autres est la passion dominante. Il nous fallut donc, quand nous poursuivîmes notre route vers Peshawur, adopter diverses mesures de précaution. Ainsi nous ne marchâmes plus qu'en compagnie de nos bagages, et la nuit nous fîmes veiller nos domestiques à tour de rôle deux par deux sur les six que nous avions. Il se trouvait y en avoir deux Afghans, deux Indiens, deux naturels de Cachemyr. Nous les accouplâmes de manière que les bonnes qualités de l'un pussent tenir en bride les défauts d'un autre, que la fidélité de celui-ci compensât la négligence de celui-là, que, par exemple, un Indien eût pour compagnon un Cachemyrien, et nous nous réservâmes le soin de poser nous-mêmes les sentinelles. Nos gens rirent beaucoup de cette discipline militaire; néanmoins ils s'y soumirent bon gré mal gré pendant toute la durée du voyage. Quant à nous, vivant tout-à-fait comme des indigènes, nous avions fini par ne plus trouver ni la terre trop dure, ni trop misérables les chaumières qui nous servaient souvent d'habitation. J'avais d'ailleurs disposé mes principales richesses d'une manière qui me semblait alors très ingénieuse. A mon bras gauche j'avais suspendu une lettre de crédit pour 5,000 roupies; de sorte qu'on pouvait la regarder comme une de ces amulettes que portent les Asiatiques. Mon passeport polyglotte était pareillement attaché à mon bras droit, et je portais un sac de ducats autour de ma

(1) As secure as eggs under a hen. A. M.

ceinture. Enfin, je distribuai une partie de mon argent courant à chacun des domestiques, et nous leur avions tout d'abord fait prendre un si bon pli, que nous ne perdîmes pas la plus petite pièce de monnaie, et que nous trouvâmes de fidèles serviteurs dans des gens qui auraient pu nous voler et nous trahir. Nous nous fiâmes à eux, et ils nous récompensèrent de notre confiance.

Pendant que nous traversâmes la plaine qui nous séparait de Peshawur, je me sentis gai, heureux. L'odeur du thym et des violettes embaumait l'air; puis, à la vue des verts gazons et de la luzerne, je me rappelais ma lointaine patrie. Les indigènes donnent à la violette le nom de *gool i pueghumbur*, mots qui signifient *la rose du prophète*, à cause, j'imagine, de son délicieux parfum. Près du Peyrpaey, village qui est distant de Peshawur d'une journée de marche, nous fûmes joints par six cavaliers que le sultan Mohammed-Khan envoyait pour nous servir d'escorte. Nous montâmes en selle au lever du soleil, quoiqu'il plût abondamment; et d'un seul trait, au grand déplaisir de nos guides, qui eussent voulu que nous fissions halte à moitié chemin pour qu'ils allassent donner avis de notre arrivée prochaine, nous avançâmes jusqu'aux portes de la ville : là, toutefois, nous consentîmes à nous arrêter; car, disait le commandant de l'escouade, les larmes aux yeux, « le chef ne nous a envoyés que pour vous souhaiter la bienvenue; il a ordonné à son fils de vous recevoir en dehors des murs, et voici que nous ne sommes plus qu'à quelques cents verges de la maison du prince. » Nous étions arrêtés depuis cinq minutes, lorsque le prince en question arriva monté sur un éléphant et suivi d'un corps de cavalerie. C'était le fils aîné du sultan, un joli garçon, mais qui n'avait qu'une douzaine d'années. Il était habillé d'une tunique bleue et coiffé pour turban d'un châle de Cachemyr. Nous mîmes pied à terre sur la grande route, et nous embrassâmes l'enfant qui s'empressa de nous mener à son père. Jamais accueil ne fut plus amical que celui de Mohammed-Khan. Nous le trouvâmes sur le seuil de son palais, et il nous introduisit dans un appartement dont toutes les parois étaient couvertes de glaces ou de peintures d'un goût détestable. Après que nous eûmes échangé les salutations d'usage, il déclara que, comme allié du gouvernement britannique, il mettait sa demeure, son pays, ses propriétés, enfin tout ce qu'il possédait à notre disposition. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, qui avait la taille plutôt petite que grande et le teint très foncé. Il était vêtu d'une pelisse bordée de fourrure et ornée par derrière de plumes de paon, qui avait un air plus riche que l'ameublement qui l'environnait. Lorsque nous demandâmes à nous retirer pour aller changer d'habits, car nous étions mouillés jusqu'aux os, on nous conduisit au sérail, qui avait été préparé pour nous recevoir; je n'ai pas besoin de dire que les habitantes ordinaires du lieu l'avaient momentanément abandonné. Au bout d'une heure nous fûmes honorés de la visite de Peer Mohammed-Khan, frère cadet du chef, un aimable et joyeux personnage. Le chef lui-même se rendit près de nous dans le courant de la soirée, et nous emmena tous à un souper splendide. Le repas fut exquis tant pour le choix des mets que pour la manière dont ils étaient apprêtés. Comme d'habitude nous mangeâmes avec nos doigts, et peu à peu nous ne nous étonnâmes plus de voir les principaux nobles dépecer les viandes avec leurs mains, et nous en offrir les meilleurs morceaux. A chaque nouveau plat, une large tranche de pain fut placée en face de chacun de nous comme assiette, et sous ce rapport joua bien son rôle, puisqu'elle ne diminuait qu'en proportion de la pitance. Nous mangeâmes successivement diverses espèces de ragoûts; mais pour la bonne bouche, on servit un agneau qui n'avait jamais été nourri que de lait; arrosé du jus d'une orange amère, il était vraiment délicieux. Vint ensuite le dessert composé de fruits, les uns secs, les autres frais; et enfin, pour terminer, un sorbet à la neige dont la vue nous charma autant que nos nouveaux amis. Le banquet ne se termina qu'à une heure fort avancée, et le chef ne nous souhaita pas le bonsoir sans nous réitérer ses protestations de dévoûment. Quant à moi, la position gênante dans laquelle j'étais si longtemps resté assis m'avait presque fait perdre l'usage de mes jambes.

Le lendemain, nous fîmes connaissance avec le reste de la famille du sultan. Il avait deux de ses frères à Peshawur, et une armée de fils, de neveux et de cousins. Divers habitants de la ville qui nous furent aussi présentés étaient sociables, instruits, exempts de préjugés religieux, bien versés pour la plupart dans l'histoire de l'Asie. Ils étaient tous joyeux, et quelques-uns même bruyants dans leur joie. Pendant la conversation plusieurs se levèrent quand vinrent les heures de prier, et prièrent. A mesure que nous devînmes mieux connus dans Peshawur, le cercle de notre société se développa beaucoup, et les visiteurs se glissaient chez nous à chaque instant du jour, surtout lorsqu'on savait que nous étions seuls; car les Afghans abhorrent la solitude, et quand ils nous trouvaient solitaires, ils croyaient devoir s'en excuser. Quelquefois cependant nous aurions voulu que notre compagnie fût au diable. En somme nous contractâmes bientôt l'habitude de notre nouveau genre de vie, et, adoptant pour règle de ne jamais écrire pour aucun motif ni de jour ni en public, nous eûmes le loisir de recevoir tous les gens qui nous visitaient. En moins d'une semaine nous connûmes toutes les notabilités de l'endroit, et pendant la valeur d'un mois que nous séjournâmes à Peshawur, ce fut pour nous une suite non interrompue de visites et de fêtes. Rien pourtant ne contribua plus à nous rendre heureux que la bonté toute paternelle de notre digne hôte. Le sultan Mohammed-Khan n'était pas l'être enfoncé dans l'ignorance que je m'attendais à rencontrer, mais un homme bien élevé, distingué, et dont les manières ouvertes firent sur moi une impression durable. A l'instant où nous allions dîner, il arrivait souvent en tapinois, comme un simple particulier, et passait la soirée avec nous. Il se faisait quelquefois suivre par diverses friandises qu'il avait donné ordre de préparer dans son harem, et qu'il imaginait devoir être de notre goût. C'était un personnage plus remarquable, en effet, par son urbanité que par sa sagesse. Nul autre que lui néanmoins ne s'occupait de ses affaires privées. Il passait aussi pour un brave soldat. Son sérail renfermait une trentaine de concubines, et il avait déjà eu soixante enfants; mais il en avait perdu plusieurs, et ne put jamais me dire au juste le nombre des survivants lorsque je le lui demandai.

Le 21 mars, jour auquel commence l'année des musulmans, et qui, pour cette raison, donne lieu à certaines réjouissances, j'accompagnai le chef dans les vastes jardins d'un nommé Ali Murdan-Khan, où la plus grande partie des habitants de la ville étaient réunis et se promenaient de long en large avec des bouquets. Nous nous assîmes sur une terrasse et nous contemplâmes quelque temps la foule bigarrée qui s'agitait au-dessous de nous. Les arbres d'alentour, les pêchers surtout, étaient garnis de fleurs; et on ne saurait imaginer plus beau spectacle que celui qui se déroulait devant nous. Le chef et ses frères prirent ensuite la peine de me montrer les montagnes voisines, de m'expliquer par qui elles étaient habitées, et de me donner tous les détails qu'ils croyaient être intéressants. Ils m'apprirent aussi que l'individu qui avait planté les jardins dans lesquels se ruait la multitude avait possédé la pierre philosophale; car il n'y avait pas moyen d'expliquer autrement la source de ses immenses richesses. Mais ils ajoutaient qu'il l'avait jetée dans l'Indus, ce qui du moins le délivrait de l'embarras de savoir qui en serait héritier.

Les nobles de Peshawur, ou, comme ils s'appellent, les Dourains, emploient toujours le vendredi de cha-

que semaine d'une certaine manière. Le premier de ces jours que nous passâmes dans l'Afghanistan, le chef nous invita à être des siens, à l'accompagner depuis le matin jusqu'au soir. Quand nous eûmes déjeuné, nous montâmes à cheval avec lui, et nous prîmes la route d'un beau jardin à fleurs situé dans le voisinage de la ville. Sa suite, chemin faisant, se forma de parents et de serviteurs; mais quand nous partîmes il n'avait pas de gardes, et n'était accompagné que par nous et par deux autres cavaliers. Il y a, parmi ce peuple, une simplicité, une liberté vraiment admirables; et quel que soit le mode de gouvernement, le sujet qui souffre est sûr de trouver une oreille qui entendra sa plainte. Chacun semble être avec le chef sur le pied de la plus parfaite égalité, et le dernier des esclaves lui adresse sans cérémonie la parole. Il paraît lui-même tout-à-fait exempt d'orgueil ou d'affectation, et ne se distingue de la foule que par son costume, qui est toujours élégant et riche. Quatre de ses fils, dont le plus âgé n'avait pas atteint sa cinquième année, joignirent le cortége, et ce fut plaisir de voir avec quelle tendresse il s'occupa d'eux. Chacun de ces petits garçons était en selle et gouvernait sa monture avec une adresse merveilleuse; car les Douranis se livrent dès l'enfance au noble exercice de l'équitation. Quand nous fûmes ainsi arrivés au lieu vers lequel nous portions nos pas, le chef s'assit sous un arbre. Tout le monde imita son exemple; on apporta des sorbets à la glace et des confitures, et la journée s'écoula en causeries. Vers le soir, nous revînmes au jardin particulier du chef, qui est fort spacieux, et là nous partageâmes avec lui et ses parents une canne à sucre. Nous le suivîmes ensuite au cimetière où reposaient les restes des membres de sa famille. Pour finir la journée, on alla réciter des prières dans une mosquée voisine des sépultures. Telle est pour les Douranis l'occupation de tous les vendredis de l'année.

Arriva la saison des cailles, et alors tous ceux des habitants qui n'étaient pas retenus par des occupations plus importantes ne songèrent qu'à prendre vivants ces courageux petits oiseaux, pour les faire ensuite battre les uns contre les autres. Chaque matin, le chef réunissait dans sa cour un certain nombre de personnes, pour leur donner un spectacle de ce genre, et souvent il nous invitait à y assister. Les hommes, dans ces circonstances, ne nous amusaient pas moins que les cailles; car si les oiseaux étaient les héros de la fête, il y avait plaisir à voir le chef, les serviteurs, les sujets, tous sur le pied d'une égalité parfaite. On apportait les combattants renfermés dans des sacs, puis on les excitait à se disputer du grain qu'on jetait entre eux. Dès qu'une des cailles ouvrait les ailes pour s'envoler, elle perdait tout son mérite, et on la huait sur-le-champ; mais il était rare qu'elles fissent une retraite précipitée. Rien n'égalait la passion des Afghans pour cette sorte de divertissement; et dans les rues on pouvait voir, d'une part, presque tous les gamins munis d'une caille, et, de l'autre, les passants s'attrouper pour être témoins des combats burlesques qui se livraient.

Lorsque nous eûmes séjourné environ l'espace d'un mois à Peshawur, et que le retour de la chaleur sans cesse croissante nous permit de ne plus craindre les neiges du Caboul et de l'Hindou-Kousb, nous songeâmes à poursuivre notre route; mais nous eûmes beaucoup de peine à obtenir du chef qu'il consentît à notre départ, surtout quand il sut quel chemin nous comptions prendre. Il se trouvait être en mauvaise intelligence avec son frère de Caboul, que notre intention était de visiter, et voulut nous persuader de ne pas du moins lui rendre visite si nous passions par sa ville, et de la traverser incognito. Comme cependant il était difficile que nous pussions parvenir à exécuter un tel projet, comme nous courions risque, si notre ruse venait à être découverte, de nous attirer la colère d'un homme dont nous n'avions rien à redouter en cas où nous lui avouerions franchement que nous étions des officiers de l'armée britannique, nous résolûmes de nous fier au chef de Caboul de même que nous nous étions fiés à son parent de Peshawur. Lors donc que le sultan Mohammed-Khan nous vit inébranlables dans cette résolution, et qu'il nous eûmes réussi à lui persuader que notre estime à son égard ne serait en rien diminuée par nos rapports postérieurs avec son ennemi, il ne refusa plus d'écrire à Caboul et d'annoncer notre approche à un autre de ses frères qui résidait dans cette cité. Ensuite, jusqu'à l'époque de notre départ, qui fut fixé au lendemain du jour que nous recevrions réponse à cette lettre, il tâcha de nous donner les plus utiles avis sur la conduite que nous aurions à tenir au-delà de ses domaines. Par exemple, il nous assura qu'un moyen de salut très efficace était de porter sur nous les signes de la pauvreté, et nous engagea en conséquence à prendre des vêtements encore plus simples que les nôtres. Nous suivîmes ce conseil, et, quant à moi, mon costume extérieur, que j'achetai au bazar, me coûta, tout confectionné, une roupie et demie. Il nous recommanda en outre de ne pas nous donner le nom d'Européens, moins encore celui d'Anglais; car les naturels de ces contrées croient que les Anglais poursuivent toujours des intrigues politiques et possèdent d'immenses richesses. Nous ne devions nous montrer ouvertement sous notre véritable caractère qu'aux yeux des chefs; et pour en mieux imposer au vulgaire, il nous suggéra de manger des ognons dans toutes les contrées que nous aurions à parcourir, vu que c'est une croyance populaire en Asie que plus un étranger fait usage de ce légume, plus il s'acclimate vite. Surtout il nous conseilla de ne plus distribuer dorénavant de remèdes aux indigènes, parce que notre générosité avait déjà attiré vers le docteur des centaines de malades, et que si nous n'y renoncions pas, elle sonnerait partout à grand bruit la nouvelle de notre passage. Enfin, notre hôte nous mit en relation avec un prêtre musulman d'une grande renommée, et celui-ci nous donna des lettres de recommandation, tant pour le roi de Bokhara que pour les divers chefs de l'Oxus, dont il était le guide spirituel. Nous y étions représentés, à travers de nombreux extraits du Koran, comme « de pauvres voyageurs aveugles » qui avaient droit à la protection de tous les fidèles. Pour comble à toutes ses bontés, le sultan Mohammed-Khan nous remit six feuilles de papier blanches qui portaient son seing, en nous priant de les remplir au besoin et de les adresser à telles de ses connaissances que nous le croirions utile. Une pareille conduite, on peut l'imaginer, réclamait notre gratitude. Lorsque nous le quittâmes, nous eûmes néanmoins beaucoup de peine à lui faire accepter une méchante paire de pistolets, et il nous gronda d'avoir donné à son fils aîné une tabatière qui jouait un air de musique.

Le 18, arriva de Caboul une missive dans laquelle on nous priait de partir sans retard pour cette ville, et dès le lendemain, nous nous mîmes en route.

VOYAGE DE PESHAWUR A CABOUL. — Départ de Peshawur. Les Khyberis et les Momunds. Passage de la rivière Caboul. Duks. Huzarnow. Le Simoum. Julalabab. Bala-Bagh. Gondamuk. Manière dont les Afghans traitent leurs chevaux. Jududak. Les Ghiljis. Défilé de Luta-Bund. Arrivée à Caboul.

Des cinq routes différentes qui mènent de Peshawur à Caboul, nous choisîmes celle qui traverse la rivière de ce nom, parce que les autres, et surtout le défilé Khyber, passent au milieu de peuples renommés pour leurs habitudes de brigandage. Nous parcourûmes donc la belle plaine qui s'étend de Peshawur à Muchney, et nous franchîmes la rivière un peu au-dessus de ce village, sur un radeau que soutenaient des sacs

de cuir gonflés d'air, ce qui n'était qu'un frêle et dangereux moyen de transport. Le lit n'avait en cet endroit que deux cent cinquante verges de large; mais telle était la rapidité du courant, que nous fûmes entraînés un mille au moins plus bas avant d'atteindre la rive opposée. Nos montures et les bêtes de somme qui portaient notre bagage passèrent dans l'eau. Muchnoy est un village peu important, situé au fond de la vallée par où le Caboul entre dans la plaine, et au-dessous duquel il se divise en trois branches pour se diriger vers l'Indus. On navigue ordinairement sur cette rivière au moyen de radeaux; mais elle porte aussi quelques barques, et les pèlerins qui se rendent à la Mecque s'embarquent à Acora pour descendre l'Indus jusqu'à la mer dans ces mêmes barques. Les marchandises ne se transportent jamais par cette voie; mais il est bon de savoir qu'il existe une communication par eau entre un lieu peu distant de Caboul et l'Océan.

Le 23, avant de continuer notre route, nous conclûmes un marché avec les indigènes dont il nous fallait traverser le pays, pour que, moyennant une certaine somme, ils nous protégeassent jusqu'à l'extrémité de leur territoire. Ces naturels, appelés *Mumunds*, formaient une tribu qui vivait également de pillage, mais étaient moins féroces que leurs voisins du Khyber. Ils demandèrent d'abord pour nous accompagner une demi-roupie par chaque musulman, et le double par chaque Hindou; ensuite ils se contentèrent de beaucoup moins. Nous pûmes enfin commencer le passage. Mais la nuit vint avant que nous eussions tous passé, et ainsi nous mîmes le feu aux herbes des montagnes, afin d'éclairer les alentours, ce qui était indispensable pour qu'il n'arrivât point malheur à notre radeau dans le cours de ses allées et venues. Il n'y avait sur l'une ou sur l'autre rive ni habitations ni habitants; nous étendîmes donc nos tapis sur la terre, et, après les fatigues de la journée, la fraîcheur du soir nous parut délicieuse. Le bruit de la rivière nous plongea bientôt presque tous dans le sommeil, et vers minuit on n'entendit plus rien que la voix des Mumunds, qui, perchés sur un roc au-dessus de notre campement, veillèrent jusqu'au lever du soleil. Ces gens avaient tout-à-fait l'air d'assassins, et il était amusant de voir le respect étudié que nous leur témoignions tous. Leur chef, grand diable en haillons, qui n'avait pas même de turban, était monté sur un cheval; tout le long de la route, on chanta ses louanges, on l'accabla de petits cadeaux; mais nous n'eûmes pas plus tôt quitté le pays, que chacun s'empressa de vomir des injures contre ces mêmes individus à qui nous avions montré naguère tant d'amitié. Sur la frontière, un de nos domestiques poussa son bidet dans un champ de blé en lui disant: « Mange, mange, ma bonne bête! les coquins de Mumunds m'en ont assez pris dans les temps. »

Le lendemain, après avoir cheminé huit heures de suite aux rayons brûlants du soleil, par une route rocailleuse et difficile, nous atteignîmes Duka vers le milieu de la journée; nous poussâmes même le soir jusqu'à Huzarnow: c'était une vingtaine de milles que nous avions parcourus. Arrivés à Duka, nous eûmes surmonté la majeure partie des obstacles que présente le chemin de Peshawur à Caboul. La vue du haut des rochers, avant que nous descendissions dans la vallée où coule la rivière de ce nom, fut vraiment magnifique. Nous pûmes distinguer la ville elle-même à quarante milles de distance, et suivre aussi loin le cours sinueux de la rivière qui divise la plaine, et une innombrable multitude d'îles très fertiles. D'un côté, le Sufuid-Coh ou Mont-Blanc, et de l'autre le Nourgil ou Koaner, montraient leurs cimes pointues. C'est sur cette dernière montagne, à ce que croient les Afghans, que s'arrêta l'arche de Noé après le déluge. Cet Ararath de l'Afghanistan mérite assurément une telle distinction, à cause de son immense hauteur, et est couvert de neiges perpétuelles. Avant de quitter Duka, nous y reçûmes la visite du chef des Momunds, nommé *Sadut-Khan*, et natif de Lalpour, bel homme d'une trentaine d'années qui avait la mine toute réjouie. Nous restâmes une demi-heure ensemble assis sous un mûrier, conversant de choses et d'autres; il nous invita même à venir passer quelques jours chez lui, ce dont nous le remerciâmes sous prétexte que nous étions pressés d'arriver au but de notre voyage; et en somme nous trouvâmes qu'il n'avait point trop les manières d'un brigand. Mais j'appris plus tard que ce personnage, qui avait toujours le sourire sur les lèvres, n'était devenu chef de son clan que par le meurtre de deux jeunes neveux et de leur mère. A Huzarnow, nous rencontrâmes un Khyberis dont nous avions fait la connaissance en Punjab, où il avait été au service de Runjeet-Sing comme kirkaru, c'est-à-dire comme porteur de dépêches. Aussitôt que la nouvelle de notre arrivée parvint à ses oreilles, il accourut et, me prenant le pied, puis la barbe, déclara, du mieux qu'il le put faire en langue persane, que nous étions ses hôtes et que nous ne devions pas occuper dans le village d'autre maison que la sienne. Nous acceptâmes volontiers une offre si obligeante. L'individu en question était d'une laideur affreuse: il avait le front bas et les yeux profondément enfoncés dans la tête. Quoique père de deux fils, il ne les avait revus depuis quatorze ans que quelques jours avant notre arrivée. Il avait cependant porté deux fois dans cet intervalle des messages à Caboul; mais il était passé par son village natal et devant la porte de sa demeure, où ils résidaient, sans jamais s'arrêter pour s'enquérir d'eux. Telles sont les mœurs du pays. Il était alors revenu se réfugier au lieu de sa naissance.

Après avoir demeuré douze heures en selle, nous atteignîmes Julalabab dans la matinée du 26. Pour parvenir à cette ville, nous eûmes à traverser un vaste désert pierreux, dont une partie est connue sous le nom de *dusht* ou plaine de Buttecote, et fameuse par le vent pestilentiel, autrement dit *simoum*, qui y règne dans la saison chaude, quoique les montagnes de droite et de gauche soient couvertes de neiges éternelles. Les habitants du pays prétendent que le simoum est généralement fatal aux voyageurs qui en sont atteints. Ceux qui en sont revenus disent qu'on se sent pris d'une espèce de frisson qui peu à peu ôte l'usage des sens. De l'eau, jetée avec une grande force dans la bouche du malade, le rappelle quelquefois à la vie. Il est encore bon de le placer près du feu. Enfin le sucre et les prunes sèches de Bokhara sont aussi administrés avec succès. Le cheval et les autres animaux sont sujets au simoum de même que l'homme; et la chair de ceux qui succombent victimes de ce fléau devient, dit-on, si molle, se putréfie à tel point, que les membres se séparent l'un de l'autre au moindre effort, et que le poil, dès qu'on y touche, reste dans la main. Ce vent pestilentiel ne sévit jamais dans les hautes terres du Caboul, il est presque confiné dans la plaine de Buttecote dont je parle. Les effets n'en sont pas moins terribles la nuit que le jour, et en été personne ne songe jamais à voyager tandis que le soleil est au-dessus de l'horizon. Dans une troupe de trente ou quarante personnes, il peut n'y en avoir qu'une seule qui soit attaquée, et celles qui échappent ne s'aperçoivent jamais d'aucun changement dans l'atmosphère. On serait donc tenté de croire que le phénomène qui se manifeste en pareille occasion est le résultat de l'influence de la chaleur de certain état du corps.

Nous demeurâmes plusieurs jours à Julalabab, qui est bien une des places les plus sales que j'aie vues en Orient. C'est une petite ville avec un bazar d'une cinquantaine de boutiques et une population d'environ deux mille âmes; mais ce nombre devient dix fois plus considérable en hiver, attendu que les indigènes y affluent de toutes les montagnes environnantes. Julalabab est la résidence d'un chef de la famille des Barukzys, qui jouit d'un revenu annuel d'à peu

près sept lacs de roupies. La rivière de Caboul passe à un quart de mille vers le nord; elle a sur ce point cent cinquante verges de largeur et n'est pas guéable. Il y a au nord et au sud de la ville des montagnes de neige qui se prolongent parallèlement les unes aux autres. La chaîne méridionale s'appelle *Sufeid-Koh*, mais plus souvent *Rajgul*. Elle diminue d'élévation à mesure qu'elle avance vers l'est, et perd sa neige avant d'atteindre Duka. Dans les parties les plus hautes, la neige ne fond jamais, ce qui sous cette latitude donnerait une hauteur de quinze mille pieds. Au nord de Julalabad et à trente milles environ de distance, s'élève le fameux Nourgil déjà mentionné, tandis que les pics sourcilleux de l'Hindou Koush commencent à poindre au nord-ouest.

Lorsque nous continuâmes notre route, ce fut pour nous éloigner de la rivière de Caboul et traverser une vallée qui nous conduisit à Bala-Bagh. Nous pûmes dès lors apercevoir les riches jardins qui s'étendent au bas des montagnes neigeuses, et qui produisent les célèbres grenades sans pepins qu'on exporte dans l'Inde. Nous fîmes halte à Bala Bagh dans un vignoble. Les vignes de ce pays ne se taillent jamais; on les laisse monter aux arbres les plus grands; et nous en vîmes qui s'élevaient ainsi à quatre vingts pieds de terre; mais les raisins qu'elles produisent sont inférieurs à ceux qu'on récolte sur les treilles. Dans la soirée il se mit à pleuvoir, et comme nous avions stationné jusqu'alors dans un lieu fort pittoresque, mais où nous n'étions aucunement à l'abri des injures de l'air, nous allâmes nous réfugier pour la nuit dans une mosquée.

A Gondamuk, village auquel nous parvînmes ensuite, nous atteignîmes la limite des régions chaudes et des régions froides. On dit en effet qu'il neige d'un côté de certain ruisseau que nous traversâmes et qu'il pleut de l'autre. La vie végétale prit bientôt une forme nouvelle. Le blé qu'on coupait à Julalabad n'était haut que de trois pouces aux environs de Gundamuk, la distance cependant n'excédait pas vingt-cinq milles. Dans les champs nous trouvâmes des marguerites blanches entre la luzerne, et les montagnes, qui n'étaient pas plus éloignées que de dix milles, se montraient couvertes par des forêts de pins qui commençaient à un millier de pieds au-dessous de la limite des neiges. La vivacité de l'air nous obligea d'augmenter nos vêtements.

Rien ne frappe un étranger dans ce pays plus que la manière dont les habitants traitent leurs chevaux, et qui est tout-à-fait différente de la manière usitée dans l'Inde. Ils ne leur ôtent jamais la selle pendant le jour, croyant leur procurer ainsi un meilleur repos pendant la nuit. Ils ne les promènent jamais de long en large et par la bride pour les refroidir, mais ils les montent ou leur font faire le manége. Ils ne leur donnent pas de grain dans cette saison, et les nourrissent d'orge verte qui n'a point encore épié. Ils les attachent par huit ou dix à deux cordes qu'ils fixent parallèlement l'une à l'autre. Toujours ils leur nouent la queue; toujours ils leur couvrent le derrière avec un joli réseau, orné d'une frange de soie, qui est tenu par la croupière. Ils se servent de la selle des Usbeks, qui ressemble à celle de nos hussards, que je trouvai moi-même fort commode et dont je ne cessai pas de faire usage. Les cavaliers lient leur fouet à leur poing. Les Afghans prennent un soin extrême de leurs montures, mais ne les engraissent pas d'épices comme dans l'Inde, et les tiennent toujours en fort bon état.

Poursuivant notre marche vers Jugduluk, nous traversâmes sur un pont la Sourkb ou rivière Rouge, ainsi qu'une multitude d'autres petits ruisseaux qui versent dans cette dernière la neige du Sufued-Kok. Les eaux de tous ces courants sont rougeâtres; de là le nom que porte la rivière et qui s'étend aussi à toute cette partie du chemin. La contrée est d'ailleurs nue et stérile. Jugduluk n'est qu'un misérable village dont les habitants demeurent dans des caves, et les montagnes environnantes leur fournissent si peu de bois, qu'ils peuvent à peine allumer du feu.

De Jugduluk à Caboul, nous vîmes des milliers de moutons conduits par les vagabonds Ghiljis qui forment une tribu particulière d'Afghans. Alors que la neige avait cessé de couvrir la surface de la terre, ils chassaient leurs troupeaux vers l'Hindou Koush pour y passer l'été. Les pères et les mères de la tribu, avec les aînés de leurs enfants, suivaient les brebis et les béliers qui, chemin faisant, broutaient au bas des montagnes, tandis que les petits garçons et les petites filles venaient un mille ou deux en arrière avec les agneaux de l'année. A la tête de ceux-ci marchait une vieille chèvre ou une vieille brebis, et les jeunes pasteurs les faisaient avancer à coups de houssine ou à force d'exclamations. Quelques-uns des enfants étaient si jeunes, qu'ils pouvaient à peine marcher; mais le plaisir qu'ils éprouvaient à s'acquitter du soin qui leur était dévolu leur donnait du courage et des forces. Sur le bord de la route nous dépassâmes plusieurs campements de Ghiljis, dont les uns se reposaient encore et dont les autres se préparaient à repartir. Ils avaient des tentes basses et d'étoffe noire ou du moins brune. Les femmes faisaient tout pour leurs paresseux maris, chargeaient les chameaux et les conduisaient. Ce sont du reste des dames très basanées de peau et qui, malgré leur vie véritablement arcadienne, ne sont pas fort remarquables pour leur beauté. Celles que nous rencontrions étaient bien vêtues et portaient de larges clous à leurs chaussures. Les enfants avaient tous sur leurs joues les vives couleurs de la bonne santé, et paraissaient d'une constitution robuste, ce qui provient sans doute de ce que dans cette tribu errante l'usage est, dit-on, de ne se marier qu'à vingt ans accomplis.

Vers l'extrémité de la route Rouge, nous atteignîmes le village d'Ispahan, où un monceau de pierres rappelle un trait qui dévoile assez bien le caractère des indigènes. On raconte que la veille d'une bataille qui se livra près de ce village, un vizir nommé Futteh-Khan, craignant qu'un noble douranis qui aspirait à sa charge ne déployât le lendemain plus de talent militaire que lui-même, y apporta obstacle d'une façon peu scrupuleuse. Son rival, à vrai dire, qui s'appelait Meyr-Alum, l'avait gravement insulté dans une précédente occasion, et même lui avait brisé une des dents de devant. Mais cette injure avait été selon toute apparence oubliée, car depuis le temps Meyr-Alum s'était marié à une sœur du vizir. Toutefois celui-ci, à ce qu'il semble, n'avait consenti au mariage qu'afin d'accomplir plus facilement ses coupables desseins. La nuit donc qui précéda le combat, il se jeta sur son beau-frère et lui donna la mort. Le monceau de pierres indique l'endroit où fut commis ce meurtre. La sœur de Futteh-Khan tomba à ses pieds après l'assassinat, et lui demanda pourquoi il avait assassiné son mari. « Quoi ! répondit-il, faites-vous plus grand cas de votre mari que de l'honneur de votre frère, madame ? Regardez la dent qui me manque; je me suis vengé d'un affront, voilà tout. Que si la perte d'un mari vous chagrine tant, eh bien ! je vous marierai à un muletier. » Cette sentence aujourd'hui en renom chez les Afghans dit que lorsqu'une réconciliation apparente s'est faite entre ennemis par suite d'un mariage, c'est alors qu'on doit le plus avoir peur.

Le 30, à minuit, nous atteignîmes la passe de Luta-Bund, du haut de laquelle on peut apercevoir la cité de Caboul, à trente-cinq milles de distance. La passe en a six de longueur, et pour la parcourir il faut d'un bout à l'autre cheminer sur des pierres rondes qui ne tiennent pas. Nous fîmes halte à une source appelée *Koke-Chushma*, ou *Fontaine de la Perdrix*, et nous dînâmes en plein air, quoique le froid fût fort piquant. Luta est un mot qui signifie *pièce, lambeau*, et ce défilé se nomme ainsi, parce que les voyageurs qui le traversent laissent toujours quelque partie de leurs vê-



Nous atteignîmes dans la matinée le puits des Balgoucy.

tements aux broussailles dont il est garni. En hiver, la neige obstrue complétement cette route. Nous fûmes sur pied dès l'aurore, et nous continuâmes notre marche vers Caboul, que nous n'atteignîmes que dans l'après-midi. Cette ville fameuse, tandis que le voyageur en approche, ne lui offre rien d'imposant, et ce n'est qu'à l'ombre de son beau bazar qu'il peut se croire dans la capitale d'un empire. Dès notre arrivée, nous allâmes droit à la demeure du nawab Jubbar-Khan, frère du chef, qui nous accueillit de la manière la plus cordiale, exigea que nous logeassions chez lui, et ordonna tout de suite qu'on servît le dîner. Nous avions beaucoup entendu vanter l'aimable caractère de notre hôte, et par expérience nous reconnûmes qu'il méritait bien les éloges qu'on s'accordait à lui donner. C'était un véritable patriarche; c'était lui qui apaisait toutes les querelles entre ses frères nombreux et turbulents.

CABOUL. — Entrevue avec le chef. Description de la ville; ses bazars; ses jardins; ses fruits; ses vins. Palais de Bala-Hissar. Persans de Caboul. Fête de l'Aid. Origine juive des Afghans. Les Kafirs. Préparatifs de départ.

Naturellement, la première chose à laquelle nous donnâmes nos soins après notre arrivée fut d'obtenir audience du chef de Caboul. Le nawab s'informa de nos vœux, et il eut la politesse de nous engager à venir dîner chez lui dans la soirée du 4 mai. Au jour dit, nous allâmes à la citadelle de Bala-Hissar, où réside le chef, qui nous reçut très civilement. Lorsque nous entrâmes, il se leva, nous salua à la mode persane, et nous fit asseoir près de lui sur un tapis de velours. Alors il protesta que notre séjour dans sa capitale le comblait de joie, et que bien qu'il eût peu vu de nos compatriotes, il révérait néanmoins les Anglais, dont la réputation était parvenue jusqu'à lui. De mon côté, pour ne pas être en reste de courtoisie, je louai en termes pompeux la justice de son gouvernement et la protection qu'il accordait aux marchands, ainsi qu'aux simples voyageurs. Trois de ses fils et sept ou huit des principaux personnages de la ville dînèrent avec nous. La pièce dans laquelle nous étions réunis était petite, mais propre, et n'avait d'autre ameublement que le tapis. Après le repas, la conversation roula sur une multitude de sujets divers, tant l'illustre personnage à qui nous avions affaire était curieux, c'est-à-dire curieux de s'instruire! Par exemple, il nous questionna beaucoup sur l'état de l'Europe, voulut savoir entre combien de rois elle était partagée, sur quels termes ces princes vivaient ensemble, et puisqu'il paraissait que leurs territoires étaient limitrophes, comment ils existaient sans se détruire les



Quand le shah nous eut rendu nos salutations....

uns les autres. Je lui nommai les différentes nations européennes, j'indiquai la force respective de chacune d'elles, et j'avouai que vainement étions-nous plus avancés en civilisation, que nous n'avions pas moins à gémir des guerres et des querelles que son propre pays, que nous examinions sans cesse d'un œil jaloux les actes de nos voisins, et que nous cherchions à maintenir une balance de pouvoir pour empêcher un souverain d'en détrôner un autre. C'est pourtant, ajoutai-je, une chose dont l'histoire de l'Europe montre plus d'un exemple; et ce chef lui-même n'était pas sans avoir entendu parler de Napoléon.

Les jours suivants, je fis différentes promenades aux alentours de Caboul, une entre autres au tombeau de l'empereur Buber, qui est distant d'un mille, et situé dans le plus joli endroit du voisinage. Deux tables de marbre blanc, érigées perpendiculairement au sol, indiquent la place où furent déposés les restes du monarque, et, comme d'usage, les derniers mots de l'inscription donnent la date de sa mort. Il mourut en l'année 1530. Autour de lui reposent plusieurs de ses femmes et de ses enfants.

Caboul est une cité très bruyante, très populeuse. Le vacarme y est tel dans l'après-midi, qu'on ne peut dans les rues se faire entendre d'une personne avec qui on se promène. Le grand bazar ou chouchut est une élégante suite d'arcades, longue de six cents pieds environ et large de trente. Il est divisé en quatre parties égales; le toit en est peint, et par-dessus les boutiques sont les appartements de plusieurs bourgeois. Le plan de l'édifice est bon, mais par malheur on ne l'a point achevé; et les fontaines, les citernes qui en faisaient partie, sont à moitié détruites. Il y a encore quelques bazars pareils en Orient, et on admire dans celui de Caboul les soieries, les étoffes, les marchandises de toute espèce qui sont rangées sous ses portiques. Le soir, il présente un délicieux coup d'œil; chaque boutique, en effet, est éclairée au moyen d'une lanterne suspendue par devant, et vous diriez que toute la ville est illuminée. Les magasins où se vendent les fruits secs ne sont pas moins remarquables par leur nombre que par l'habile disposition des denrées. En mai, on peut acheter des raisins, des poires, des pêches, des coings, et même des melons de la saison précédente, alors vieux de dix mois. Chez les marchands de volaille on trouve bécassines, canards, perdrix, pluviers et autre gibier de ce genre. Les échoppes des cordonniers, ainsi que les boutiques de quincaillerie, sont également tenues dans un ordre parfait. Chaque commerce a une partie de bazar qui lui est particulière, et partout règne la plus grande activité. Il y a jusqu'à des libraires qui vendent du papier provenant presque toujours de Russie, et de couleur bleue. Devant la porte des boulangers, on voit à cer-

 Paris. — Impr. Lacour et Ce, rue Soufflot 16

teines heures des groupes de gens qui viennent chercher leur pain, et, soit dit en passant, pour faire cuire le pain on le plaque contre les parois du four. Dans les quartiers les plus fréquentés de la ville, on rencontre des conteurs d'histoires qui amusent les passants, ou des derviches qui proclament la gloire et les grandes actions des prophètes. Si pendant ces discours survient un pâtissier, ils s'interrompent pour lui demander un gâteau, au nom du personnage dont ils vantent les vertus; et à en juger par le nombre des gens qui font ce métier, il doit être fort lucratif. On ne connaît pas à Caboul les voitures à roues. Cependant les rues ne sont pas très étroites : elles sont tenues en bon état pendant la sécheresse, et coupées par de petits aqueducs couverts d'eau limpide, ce qui est d'une grande commodité pour les habitants. Nous cheminions par la ville sans avoir besoin d'être accompagnés, et sans attirer l'attention de personne. Pour moi, l'extérieur des individus m'intéressait plus encore que la beauté des bazars. C'était plaisir que de voir les Caboulicns battre le pavé avec l'énorme corpulence que leur donne la quantité de leurs vêtements, par-dessus lesquels ils ne manquent jamais de porter en outre un manteau de peau de mouton. Tous les enfants ont sur leurs joues des couleurs si vives, que je les prenais d'abord pour quelque peinture artificielle; mais je reconnus ensuite que c'était simplement la fleur de la jeunesse, fleur que les vieillards ne conservent pas. Caboul est une ville proprement bâtie, mais les maisons n'y brillent pas par l'élégance; elles sont construites en briques séchées au soleil et en bois, et quelques-unes seulement ont plus de deux étages. Elle est fort peuplée pour son étendue, et sa population ne s'élève pas à moins de soixante mille âmes. La rivière de Caboul passe au milieu de la capitale de ce nom, et la tradition dit qu'elle l'a inondée, en partie même détruite, à trois reprises différentes. Quand il pleut, Caboul est l'endroit le plus sale du monde.

A Caboul, chacun répète que c'est une fort ancienne ville dont l'origine remonte à six mille ans. Elle était jadis, de même que Ghuzni, tributaire de Bameyan. Étrange vicissitude des choses humaines! Ghuzni, sous Mahmoud, au XIe siècle, est devenue une grande capitale, et aujourd'hui Caboul est la métropole non-seulement de Ghuzni, mais encore de Bameyan. On dit que Caboul s'est primitivement nommé Zaboul, d'après un roi kaffir ou infidèle qui l'a fondé : de là le nom de Caboulistan qu'on donne quelquefois au pays. Certains auteurs ont avancé que les habitants montraient aux étrangers les restes du tombeau d'un individu appelé Caboul, qui ne serait autre que Caïn, le fils d'Adam; mais je déclare le fait complétement faux. C'est néanmoins une croyance populaire que le diable, lorsqu'il fut précipité du ciel, tomba dans Caboul.

Depuis notre départ de Delhi, nous avions voyagé dans un perpétuel printemps. Les arbres étaient en boutons quand nous quittâmes Lahore, au mois de février : nous les trouvâmes tout fleuris au mois de mars à Peshawur, et nous atteignîmes précisément Caboul de manière à voir combien la même saison y est belle. Un tel état de choses peut donner une juste idée de la hauteur relative des différentes places que nous avons traversées jusqu'à présent, et de l'époque à laquelle y commencent les saisons. Caboul est, par exemple, élevé de six cents pieds et plus au-dessus du niveau de la mer. J'ai passé plusieurs journées vraiment délicieuses dans ses jardins. Ils sont tous bien distribués, bien tenus; les arbres à fruit sont plantés à des distances régulières, et la plupart de ces vergers, par la disposition du terrain qui toujours monte, forment les uns sur les autres des amphithéâtres ou gradins. Une soirée, j'en allai visiter un magnifique, de compagnie avec le nawab, à six milles environ de notre demeure. Le sol était couvert de fleurs tombées qui, remplissant les moindres creux, ressemblaient à de la neige. Nous nous assîmes, mon compagnon et moi, sous un poirier de Samarcand, la plus célèbre espèce du pays, et nous admirâmes la perspective qui s'offrait à nos yeux. La multitude des arbres fruitiers n'était pas moins grande que leur variété. Ainsi on récoltait dans le même enclos pêches, prunes, abricots, poires, pommes, coings, cerises, noix, mûres, grenades et raisins. Il y avait aussi, presque sur chaque branche, des rossignols, des merles, des grives, des tourterelles et des pies babillardes, dont les divers accents avaient d'autant plus d'attrait pour moi qu'ils me rappelaient l'Angleterre. Mais le plus beau jardin des environs de Caboul est assurément celui qu'on appelle Jardin-du-Roi, et qui s'étend au nord de la ville sur un espace d'un demi-mille carré. La route par laquelle on y arrive est longue de trois milles environ, et sert de carrière pour les courses de chevaux. Il y a au centre de ce verger un spacieux pavillon octogone auquel aboutissent huit allées de superbes arbres à fruit. Les habitants aiment avec passion à se promener nonchalamment sous ces ombrages frais, et on peut les y voir affluer tous les soirs. Le climat de Caboul est tout-à-fait salutaire. A midi, le soleil y est plus chaud qu'en Angleterre; mais les nuits et les soirées sont assez froides, et c'est au mois d'août seulement qu'on y est obligé de dormir sur les balcons. Il n'y a point de saison pluvieuse, mais il tombe sans cesse de grosses averses, comme dans mon pays. La neige dure pendant cinq mois. En mai, le thermomètre de Fahrenheit s'éleva à 64° au-dessus de zéro; et presque tout le mois règne un vent du nord que rafraîchit la neige qui couvre les montagnes. Le vent doit souffler ordinairement du même côté, puisque tous les arbres de Caboul penchent vers le sud.

Cette ville est particulièrement célèbre pour son fruit, qu'on exporte en grande abondance dans l'Inde. Ses vignes sont si productives, que durant trois mois de l'année on nourrit les bestiaux avec des raisins. Il y en a de dix espèces différentes; les meilleurs viennent sur treilles, car ceux des vignes qu'on laisse courir sur la terre ne sont pas comparables aux premiers. L'époque de la taille est le commencement de mai. Le vin de ce crû a une saveur qui ne ressemble pas mal à celle du Madère, et il n'est pas douteux qu'on pourrait, avec un peu de soin, obtenir dans le pays une qualité beaucoup supérieure. Les Caboulicns emploient le raisin à plus d'usages que dans la plupart des autres contrées. Ils arrosent de son jus les viandes qu'ils font rôtir, et assaisonnent tous leurs mets d'une poudre qui se fabrique avec des raisins verts qu'on laisse sécher et qu'on broie. Cette poudre a l'apparence du poivre de Cayenne et un goût acide qui n'est pas désagréable. Enfin, avec le fruit de la vigne, qui ne se vend jamais qu'un sou la livre, on confectionne chaque année une énorme quantité de confitures et de sirop. Une autre friandise fort en renom à Caboul, c'est la rhubarbe. Dans toutes les rues, et au mois de mai surtout, on entend crier : Bonne rhubarbe! excellente rhubarbe à vendre! Les habitants croient cette plante très salutaire, et la mangent, soit crue, soit cuite, comme des légumes ordinaires.

Le fruit est à Caboul une nourriture plus commune que le pain, et on l'y place au rang des choses indispensables à la vie. Il n'y a pas moins de dix manières différentes de conserver les abricots de Caboul : on les fait sécher avec ou sans le noyau; quelquefois on laisse l'amande, ou on y substitue une amande véritable; on en forme aussi des gâteaux, et des feuilles qu'on plie comme du papier. C'est le plus délicieux des fruits secs.

Parmi les édifices publics, le plus important est le *Bala-Hissar*, en d'autres termes la citadelle; non pas qu'elle soit forte cependant; au contraire, elle tombe en ruines. Elle a été bâtie contre les règles, et ne pourrait résister à une escalade. Caboul est défendu au sud et à l'ouest par de hautes collines rocailleuses; et à leur extrémité orientale s'élève le *Bala-Hissar*, qui domine la ville. Il peut avoir une élévation de cent

cinquante pieds au-dessus des plaines environnantes. La citadelle, résidence ordinaire des souverains, n'est pas habitée par le souverain actuel; mais son frère y a construit un palais qu'on appelle le *Koullah i Firingis*, ou *Chapeau des Français*, qui en est la partie la plus haute. Au-dessous est un second fort plus petit, où demeure le sirdar Dost-Mohammed-Khan, avec ses gardes, au nombre de cinq mille.

Quand nous eûmes passé à Caboul trois semaines environ, qui nous parurent seulement quelques jours, nous pensâmes à nous mettre en mesure de continuer notre expédition. La chose n'était pas facile; aucune caravane ne se préparait encore à partir; on doutait même que les routes fussent déjà praticables, car il avait neigé dans le courant du mois. L'idée me vint que le meilleur parti à prendre était d'engager à notre service un de ces gens dont le métier est de conduire les caravanes. Grâce à cet expédient, nous pouvions poursuivre notre chemin sans retard, et, je l'espérais, avec autant de sûreté. Mais le nawab trouva que ce plan était bien téméraire, et que nous le quittions bien vite; il nous aurait volontiers retenus longtemps. Nous entrâmes néanmoins en pourparler avec un nommé *Hyat*, vieillard vigoureux et encore vert, qui avait grisonné à franchir l'Hindou-Kousb. Lorsque notre hôte nous vit bien résolus à le quitter, il nous procura des lettres pour les Afghans de sa connaissance qui résidaient à Bokhara, et obtint même d'un riche négociant de Caboul, son ami, qu'il hâtât, pour nous donner un fidèle compagnon de voyage, le départ d'un homme de confiance que par suite de ses entreprises commerciales il devait prochainement envoyer en Russie.

A Caboul, je me trouvai plusieurs fois en relation avec les marchands hindous ou shikarpouris. Tout le trafic de l'Asie centrale est entre les mains de ces gens, qui ont des maisons d'affaires depuis Astracan et Meshid jusqu'à Calcutta. Ils forment une espèce de race à part, ne s'occupent exclusivement que de leur négoce, et s'assurent la protection du gouvernement, en lui prêtant des fonds. Ils ont un genre particulier de physionomie et le nez très proéminent. La saleté de leurs habits est poussée à l'extrême, et il n'y en a parmi eux que quelques-uns qui puissent porter des turbans. Ils n'amènent jamais leurs familles de leur pays natal, qui est le Sinde supérieur, mais sans cesse y vont ou en viennent, ce qui les entretient dans un esprit national. Il existe à Caboul huit grands comptoirs appartenant à ces individus, qui n'ont absolument rien de commun avec les autres habitants hindous. Au moyen de cette vaste agence qui s'étendait à travers les régions de l'Asie que nous allions parcourir, il ne nous fut pas bien difficile, on le croira sans peine, de pourvoir à nos arrangements pécuniaires, et d'aviser un moyen de toucher, même à l'énorme distance où nous serions bientôt de l'Inde, l'argent dont nous aurions besoin. Nos dépenses étaient petites, et nos ducats d'or soigneusement cousus dans nos ceintures et nos turbans. Quelquefois aussi nous les glissions dans nos babouches, quoique je n'approuvasse pas toujours cet expédient, puisqu'il nous les fallait laisser à la porte de chaque maison. J'avais un bon de 5,000 roupies payable sur les trésors publics de Lodiana ou de Delhi, et les marchands de Caboul n'hésitèrent pas à l'accepter. Ils offrirent de me le rembourser sur-le-champ et en or, ou de me donner des billets, soit sur Saint-Macaire en Russie, soit sur Astracan, soit sur Bokhara. Je pris du papier sur cette dernière place. A la vérité le banquier nous recommanda le plus grand secret; mais quel ne fut pas notre orgueil de voir que notre seul nom d'Anglais, quand nous avions tout-à-fait l'air de mendiants, nous faisait si facilement trouver des lettres de change dans une capitale étrangère et lointaine! Surtout quelle ne dut pas être notre surprise de reconnaître que les ramifications du commerce traversaient des régions si vastes, si éloignées, et qui différaient tant les unes des autres par le langage, la religion, les manières et les lois.

Passage de l'Hindou-Kousu. — Départ de Caboul. Bons services de notre conducteur. Vallée de la rivière Caboul. Défilés d'Ounna, d'Hijejuk et de Katon. Bameyan; idoles colossales. Entrée en Tourkistan. Sighan, le chef de cette ville. Défilé de Dondan-Shikan. Kamurd. Diverses opinions des Asiatiques sur l'Europe. Défilé de Kara-Koutul. Keibuch. Koutoum.

Si nous avions quitté Peshawur avec les regrets du chef, nous quittâmes Caboul avec ceux de son frère le nawab. Le 18 mai 1832, nous sortîmes de cette ville après les prières de midi, selon la coutume des voyageurs; car nous ne voulions blesser en rien les préjugés des indigènes qui regardent cette heure comme d'heureux augure. Nous croyions avoir pris congé de notre digne hôte à la porte de sa demeure où il nous avait donné sa bénédiction; mais avant que nous fussions hors des murs, il nous rejoignit, et nous accompagna pendant deux ou trois milles. Je ne pense pas m'être jamais séparé d'un Asiatique avec un chagrin plus profond que de ce brave homme. Il semblait s'oublier entièrement pour ne songer qu'aux autres. Pendant toute notre résidence, il nous avait traités de la façon la plus hospitalière, et tous les jours nous avait suppliés de ne pas prendre la route de Turkistan où, disait-il, il nous arriverait malheur. Il nous dit alors adieu avec une vive émotion, et de notre côté nous ne pûmes retenir nos larmes. Quoique son frère le chef ne nous eût pas tant choyés que celui de Peshawur, il nous avait néanmoins montré beaucoup d'égards, beaucoup de politesse.

Nous fîmes halte pour la nuit à un petit village appelé *Killa-i-Kasey*, et dès notre première étape, nous comprîmes de quelle utilité nous serait notre conducteur par son influence. Il sut en effet persuader à un des habitants de nous céder sa chaumière, ce qui valut mieux que de coucher à la belle étoile, car le froid était fort piquant. Le lendemain il nous rendit encore un signalé service; à l'instant que nous remontions à cheval, un individu, qui paraissait jouir d'une certaine autorité parmi les villageois, saisit la bride de ma monture, et demanda à examiner le contenu de ma valise. J'allais obéir quand un mot de notre homme termina l'investigation.

Nous laissâmes la route qui mène à Candahar sur notre gauche, et nous remontâmes la vallée de la rivière Caboul jusqu'à l'endroit appelé *Sirchushma*. Il y a, en effet, dans le voisinage deux courants remarquables par leur limpidité, dont les bords sont ombragés d'arbres. Ce sont ces ruisseaux qui rendent le pays si enchanteur, malgré ses rocs sourcilleux. La vallée n'a guère plus d'un mille de largeur; mais elle est soigneusement cultivée, et en plusieurs endroits on a conduit l'eau jusqu'à cent pieds de hauteur sur les collines. Dans les parties plus basses, les champs de riz s'élevaient en gradins fort pittoresques les uns au-dessus des autres, et de chaque côté les montagnes avaient la cime couverte de neige. Avant de pénétrer dans la vallée de la rivière, nous laissâmes le célèbre Ghuzni au sud; il n'est distant de Caboul que de soixante milles. Cette ancienne capitale, aujourd'hui dépendante d'une cité qui autrefois lui était soumise, n'a rien conservé de son importance. Elle renferme à la vérité le tombeau du grand Mahmoud, son fondateur; mais il y a un monument plus honorable à sa mémoire dans une magnifique écluse construite à grands frais, et la seule qui subsiste encore da sept existant jadis.

Bameyan, où nous arrivâmes bientôt, est célèbre par ses idoles colossales et par le nombre infini de ses excavations, qui se voient dans toutes les parties de la vallée, sur un espace de huit milles, et qui forment encore la résidence de la plus grande partie de la population.

Les habitants donnent le nom de *Soumuch* à ces cavernes. Il y a au centre de la vallée une montagne qui est tellement percée d'outre en outre, qu'elle ressemble à un gâteau de miel, et qu'on ne peut, en la voyant, ne pas songer aux Troglodytes dont parlent les historiens d'Alexandre.

Au-delà de Syghan, nous eûmes à traverser la passe de Dundan-Shikun ou Brise-Dents, nom qu'elle mérite tout-à-fait par son escarpement et sa difficulté. Nous y trouvâmes à profusion la plante qu'on appelle *assa fœtida*, et nos compagnons de voyage se régalèrent d'en manger. C'est, je crois, le *silphium* des historiens d'Alexandre, car les moutons la dévorent avidement, et les naturels la regardent comme très nourrissante. Nous descendîmes ensuite dans une étroite vallée qui n'avait nulle part plus de trois cents verges de large, et où les rocs de droite et de gauche, souvent coupés à pic, s'élevaient à une hauteur de trois mille pieds. Il y avait dans cette vallée une magnifique plantation d'abricotiers qui s'étendait de plusieurs milles au-delà du village de Kamurd.

La vie que nous menions alors était, malgré la fatigue, malgré le danger même, plus agréable qu'on ne peut être tenté de le croire d'après mon récit des faits. Nous montions à cheval au lever du soleil, et d'ordinaire nous marchions sans nous arrêter jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Chaque jour nous parcourions, terme moyen, une vingtaine de milles. Souvent nous déjeunions en selle avec du pain et du fromage; d'habitude nous couchions par terre, à la belle étoile, et quand notre marche de la journée était finie, nous nous asseyions les jambes croisées jusqu'à ce que vinssent et la nuit et le sommeil. La nouveauté nous rendait toute chose amusante; puis, chemin faisant, nous rencontrions à chaque pas dans la campagne de nos vieilles connaissances, des buissons d'aubépine et des églantiers. Nous avions aussi une intarissable source de gaîté dans plusieurs de nos compagnons de voyage.

Le 26 mai 1832, nous traversâmes la dernière passe du Caucasse indien, celle dite *Kara-Kouttul* ou *Passe-Noire;* mais nous avions encore quatre-vingt-quinze milles à parcourir avant d'être sortis des montagnes. Nous cheminâmes ensuite dans le lit de la rivière de Khouloum qui coule entre d'horribles précipices, jusqu'au village de Douab, et nous y fîmes halte pour la nuit. Les jours suivants, nous continuâmes notre descente par Khourrum et Sarbagh, et nous parvînmes à la ville d'Helbuk, qui n'était plus distante de la plaine que d'une vingtaine de milles. D'espace en espace, nos rocs sourcilleux et nus cédèrent la place à des terres plus hospitalières. Cependant nous traversâmes encore d'horribles défilés dont les flancs s'élevaient à deux ou trois mille pieds de hauteur, et dominaient le chemin, tandis que des éperviers et des aigles voltigeaient au-dessus de nos têtes. Parmi ces derniers nous distinguâmes l'aigle noir, qui est un noble oiseau. Près d'Helbuk la gorge devient si étroite, qu'on l'appelle *Dura-i-Zindan* ou *Vallée-du-Cachot*, et les rochers sont si hauts, que sur certains points le soleil ne pénètre pas au fond, même à midi. Néanmoins, dans la dernière partie de la route, nous vîmes des troupeaux qui broutaient les plantes aromatiques des montagnes, et nous passâmes de vastes enclos d'arbres fruitiers. Les habitants devinrent aussi plus nombreux à mesure que nous approchâmes davantage des plaines de la Tartarie.

Le 30 mai, nous achevâmes le passage des montagnes, et débouchant dans les plaines de la Tartarie, nous atteignîmes, après deux milles de marche, Khouloum, qui s'appelle aussi Tash-Kourghan. De cette place nous eûmes une magnifique vue de la contrée, qui s'inclinait en pente douce vers le nord jusqu'à l'Oxus. Khouloum renferme environ dix mille habitants, et est la ville frontière de Mourad-Bey, chef puissant qui réside à Koundouz, et qui a subjugué toutes les contrées au nord de l'Hindou-Koush. Nous allâmes loger dans un des caravansérails, où notre arrivée n'excita l'attention de personne. On connaît trop bien ce genre d'édifices pour qu'il soit besoin d'en faire une longue description. C'est une cour carrée que forment des portiques sous lesquels sont de nombreuses chambres. Les marchandises et les animaux restent dans la cour. Chaque bande d'étrangers occupe une chambre tout-à-fait séparée, car il est contraire à l'usage qu'une personne en gêne une autre. Tous les habitants du lieu sont des voyageurs, et ordinairement accablés de fatigue. Si la société était partout aussi bien organisée que dans un caravansérail, le monde serait un véritable paradis. Nous fûmes heureux, après notre lassante expédition dans les montagnes, de pouvoir nous reposer dans un de ces asiles de paix, car depuis notre départ de Caboul nous avions toujours dormi dans nos vêtements, et à peine changé de linge.

Excursion a Koundouz. Itinéraire de Khouloum a Balkh. — Détention des voyageurs à Khouloum. Ils sont mandés à Koundouz, résidence du chef. Leur réception dans cette ville chez le premier ministre. Manière des Usbeks de prendre le thé. Entrevue avec le chef. Retour à Khouloum, et départ pour Balkh. Description de cette ville.

Nous étions entrés dans Khouloum avec l'intention d'en repartir le lendemain pour Balkh. Qu'on juge de notre chagrin quand nous apprîmes que les officiers de la douane avaient envoyé un exprès au chef de Koundouz, pour lui apprendre notre arrivée et savoir ce qu'il fallait faire de nous. Jusqu'au retour de la réponse, nous devions être en quelque sorte prisonniers. Notre compagnon le négociant, qui s'appelait Doulut, nous assurait bien que c'était seulement un obstacle temporaire, et, se donnant des airs d'importance, il écrivit au premier ministre, qui résidait aussi à Koundouz et qui était l'ami de sa famille, une lettre où il le prisit de ne pas prolonger notre détention, attendu qu'il avait besoin de nous pour terminer ses affaires en Russie.

De notre côté, nous priâmes Dieu que Doulut n'eût pas trop présumé de son influence; mais le 1er juin à minuit, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Koundouz sans délai, tandis que le ministre, répondant à la missive de notre ami, l'engageait à poursuivre sa route vers Bokhara, sans prendre la peine de nous attendre. Notre surprise peut s'imaginer mieux que se décrire. Nous aurions pu, la veille ou l'avant-veille, nous évader de Khouloum à la faveur de l'obscurité et gagner Balkh; mais il n'était plus temps de songer à ce projet de fuite, car nous étions gardés à vue dans le caravansérail, et les officiers ne voulurent pas même que j'accompagnasse mon cheval dans la ville pour qu'on lui renouvelât ses fers. Comme une entrevue avec le chef était devenue indispensable, je pensai que mon empressement à paraître devant lui pourrait dissiper les soupçons sur notre compte. C'est pourquoi je demandai à partir le plus tôt possible pour Koundouz, et je partis dans la soirée du 3, laissant le docteur et tout notre monde à Khouloum, excepté deux Afghans que j'emmenai avec moi. J'avoue que je n'avais pas trop bon espoir lorsque je me mis en route; je venais effectivement de découvrir qu'un Hindou de Peshawur avait eu l'obligeance d'instruire les autorités de notre condition véritable, de nos projets et de presque tous nos actes depuis que nous avions quitté l'Hindoustan; il avait même beaucoup exagéré les choses dans son récit, et nous avait représentés comme de très riches voyageurs dont les opérations financières avaient affecté le cours des fonds sur la place de Caboul.

Outre nos deux domestiques, j'étais accompagné de Doulut, d'Ilyst et du directeur de la douane, qui s'appelait Chamundass. Quand nous fûmes en dehors de la ville, à notre petite caravane vinrent se joindre huit

ou dix marchands de thé, les uns de Budukhshan et les autres d'Yar-Kund, qui, après avoir débité leurs marchandises, s'en retournaient dans leur pays Chemin faisant, je liai conversation avec Chamundass, qui était un fort brave homme, et nous devinmes bientôt si bons amis, que j'osai lui promettre une somme d'argent, à condition qu'il m'aiderait de tout son pouvoir à tromper son maître, et que de son côté il ne craignît pas d'accepter mes offres pourvu que la récompense dût être honnête. Nous marchâmes jusqu'au jour à travers des montagues où de hauts rochers rendaient la route effrayante, et qui, sur un espace de quarante-cinq milles, ne présenta ni un seul arbre ni une seule goutte d'eau. Vers onze heures du matin, nous atteignîmes les premiers champs, et, mettant pied à terre dans un quinconce d'abricotiers, qui n'était plus éloigné de Koundouz que d'une douzaine de milles, nous prîmes pendant quelques heures le repos que nécessitait notre marche de toute la nuit. Je me trouvai par hasard près d'une haie de chèvrefeuille, et je laisse à penser combien la vue et l'odeur de cet arbuste, que je n'avais encore jamais rencontré dans l'Orient, me causèrent de plaisir. Nous parvînmes à Koundouz vers le soir, après avoir parcouru en vingt-quatre heures plus de soixante-dix milles.

Dès notre arrivée, nous allâmes droit à la demeure d'Atmaram, le ministre de Mourad-Beg, et nous attendîmes sous la porte qu'il vînt nous recevoir. La manière dont il nous reçut me fit bien augurer du succès de notre entreprise, car il poussa la politesse jusqu'à nous conduire lui-même à une maison spécialement destinée au logement de ses hôtes, et ordonna que des lits somptueux nous fussent préparés; mais il ne dit rien du sujet qui nous intéressait le plus, et nous abandonna bientôt à nos propres réflexions. J'avais alors à jouer le rôle d'un très pauvre voyageur: en conséquence je n'ouvris plus la bouche, je me retirai dans un coin de la chambre qu'on nous avait donnée; je mangeai avec les domestiques; je traitai Doulut, qui était censé mon maître, avec le plus grand respect, et je montrai dans toutes les occasions autant d'humilité que possible. Mais ce n'était pas tout; la prudence exigeait encore que si on nous questionnait, nous pussions tous dans nos réponses être d'accord les uns avec les autres. J'eus donc soin, lorsque les importuns se furent retirés et qu'on s'endormit, de raconter mon histoire de la manière suivante: J'étais un Arménien, natif de Lucknow, nommé Sikunder-Alaverdi, horloger de profession. Passant par Caboul, j'y avais reçu de Bokhara, sur différentes personnes de ma famille domiciliées en cette dernière ville, des nouvelles qui me forçaient de leur rendre visite. J'avais d'autant moins hésité à faire le voyage que le seigneur Doulut, chez un frère duquel j'avais quelque temps travaillé à Caboul, avait bien voulu me permettre de voyager en sa compagnie. Quant à M. Gérard, c'était un de mes cousins, et nous l'avions laissé malade à Khouluum. Tout le monde trouva ce conte excellent; mais le conducteur, bien qu'il en eût beaucoup ri, me demanda quel profit je retirerais de tous ces mensonges. Je lui répliquai par ces paroles d'un sage de l'Orient: « Un mensonge qui maintient la bonne harmonie vaut mieux qu'une vérité qui excite des mésintelligences. » Il secoua la tête en approbation de cette sentence du moraliste, et je le trouvai ensuite le plus empressé à débiter au dehors la fable que j'avais imaginée. Doulut promit d'aller le lendemain dans le courant de la journée la réciter au ministre.

Mais la journée du 4 juin s'écoula sans que nos affaires avançassent le moins du monde. Doulut, qui jusqu'alors avait paru plein de confiance, de présomption même, devint d'une faiblesse d'esprit et d'une bêtise vraiment intolérables. Tantôt il pleurait à chaudes larmes, et faisait à nos visiteurs un lamentable récit du malheur qui nous était arrivé; tantôt il s'asseyait à l'écart, ne disait mot, et se tenait raide, avec tout l'orgueil et toute la suffisance d'un homme important. Puis, dans l'après-midi, au lieu de voir le ministre, il alla se promener dans un des jardins de la ville et en ramena nombreuse compagnie, comme s'il eût été un grand personnage et non un prisonnier. Quand la société fut partie, j'entrai dans une colère facile à comprendre, et je reprochai au négociant la stupidité de sa conduite. Mes énergiques reproches l'émurent à ce point, que de son côté il s'emporta contre le ministre qui semblait nous avoir oubliés, et qu'il lui envoya dire sur-le-champ que sa manière d'agir à notre égard lorsque l'amitié unissait leurs deux familles était indigne, car nous n'étions pas venus comme des chiens pour lui manger son pain, mais comme des amis pour lui demander une faveur. Atmaran n'eut pas plus tôt reçu ce message, qu'il manda Doulut près de lui, et ils eurent ensemble, au sujet de nos affaires, une longue explication dans laquelle le négociant fit accroire au ministre tout ce dont nous étions convenus. Même il gagna tellement ses bonnes grâces, qu'il obtint de lui que, pour abréger tout délai, nous partirions tous le lendemain de bonne heure pour la maison de campagne du chef.

Pendant la journée, je pus à mon aise examiner les habitants de la ville, car nos visiteurs furent nombreux, et si la plupart se contentèrent de courtiser notre illustre ami le négociant, quelques-uns pourtant vinrent me trouver dans mon coin. On ne fait rien dans ce pays sans prendre de thé; on en sert à toute heure et à tout propos, ce qui donne à la conversation un caractère de sociabilité fort agréable. Les Usbeks boivent leur thé avec du sel au lieu de sucre, et quelquefois y mêlent de la graisse. Après que chaque personne en a pris une ou deux grandes tasses, l'usage est qu'il en circule une plus petite dont le contenu est préparé à la manière ordinaire, c'est-à-dire sans lait, et dont chacun boit une gorgée. On partage alors les feuilles de la théière entre les membres de la compagnie, qui les mâchent comme du tabac. Beaucoup des étrangers qui nous visitèrent s'intéressaient aux affaires de Caboul; quelques-uns nous parlèrent de Runjeet-Sing; d'autres, des Anglais de l'Inde. Presque tous étaient marchands, et commerçaient avec la Chine. Ils nous entretinrent beaucoup de leurs rapports avec cette singulière nation, et vantèrent outre mesure l'équité et la justice que montraient les habitants dans les transactions commerciales. Ces marchands étaient Tajiks, et naturels de Budukhshan, contrée sur les frontières de laquelle nous étions alors.

Le 5 de grand matin, nous partîmes pour la résidence de Mourad-Beg. Il résidait au village de Khanu-Ahad, qui était distant d'une quinzaine de milles, et situé sur le faîte des collines au-delà des marais de Koundouz. Ce village était embelli par un ruisseau ombragé d'arbres de la plus riche verdure, qui coulait avec rapidité au bas d'un fort. Nous franchîmes ce ruisseau sur un pont, et nous arrivâmes à la porte d'une habitation petite, mais bien fortifiée, où le chef tenait alors sa cour. En face stationnaient environ cinq cents chevaux sellés, et les cavaliers allaient et venaient en se promenant. Ils avaient tous de grandes bottes, et dans leurs ceintures, au lieu de sabres, portaient de grands couteaux dont quelques-uns étaient richement montés en or. Pendant qu'un Hindou appartenant au ministre entra demander audience, nous restâmes en dehors assis à l'ombre du mur, et nous eûmes tout le temps d'examiner la scène qui se passait sous nos yeux, d'admirer l'air martial et la pompe de ces belliqueux Usbeks. Aucun des officiers n'avait plus d'un seul homme de suite, et la plus grande simplicité présidait à tous les arrangements. On ne vint nous introduire qu'au bout d'une heure; mais j'en profitai, tant pour me remémorer mon histoire que pour chausser une paire de bottes, car si je ne craignais pas d'être trahi par mon visage qui, brûlé par le soleil, avait pris une teinte asiatique, je devais me défier de mes jambes qui étaient restées d'une blancheur risible. Après avoir traversé le por-

tail, nous débouchâmes dans une cour où se tenaient les esclaves et les gardes. Pendant que nous la traversions, sept ou huit de ces gens coururent nous annoncer, et nous entrâmes dans l'intérieur du bâtiment. Doulut marchait à notre tête; s'approchant du chef il lui baisa les mains, et le pria d'accepter deux châles. Suivait l'officier de la douane, avec deux pains de sucre blanc fabriqués en Russie, qu'il déposa aux pieds de son maître. Comme il convenait à mon rôle, je marchais le dernier; mais à mon tour j'allai présenter au prince mes humbles respects, et je m'en acquittai si bien, je me conformai si sévèrement à toutes les règles de l'étiquette usitée en pareille circonstance, que Mourad-Beg m'honora d'un murmure d'approbation, et qu'il dit en se couchant sur un coude : « Oui, oui, pour ne pas être indigène, il comprend trop bien la politesse. » Un huissier me fit alors signe de me retirer à distance, et je fus, les mains jointes, me mêler parmi la plus vile valetaille. Le chef était assis sur une peau de tigre, et en dépit du décorum oriental allongeait ses jambes couvertes de grosses bottes. Il se tenait ainsi sous la porte; car c'est toujours là que se place un Usbek contrairement à la coutume des autres cours de l'Asie, et ses visiteurs passent dans l'intérieur de l'appartement. Mourad-Beg était un homme de haute taille, avec les traits durs, comme les ont les Tartares; il avait les yeux petits à rendre son visage difforme, le front haut et sourcilleux, et ne laissait point croître sa barbe, ce qui pourtant avantage la physionomie chez les nations les plus orientales. Il causa d'abord avec Doulut, et lui adressa différentes questions sur Caboul, sur ses propres affaires; ce dont Doulut profita pour parler de notre fâcheuse position et de notre pauvreté. Puis le douanier débita mon histoire. « Votre esclave, ajouta-t-il, a examiné le bagage des deux Arméniens, et trouvé qu'ils étaient de pauvres voyageurs. Tout le monde, il est vrai, répète qu'ils sont Européens; aussi eussé-je encouru votre déplaisir si je les avais laissés continuer leur route. J'ai donc amené l'un d'eux pour qu'il entendît vos ordres. » Le moment était critique : le chef m'honora d'un second regard, et demanda en turc : « Êtes-vous sûr que ce soit un Arménien? — Sûr, » répliqua Chumundan. Cette seconde affirmation convainquit Mourad-Beg, qui sur-le-champ commanda que nous fussions conduits sains et saufs au-delà des frontières. J'entendais tout, et quand je vis son secrétaire dresser notre passeport et y apposer le sceau, quand surtout il annonça que nous pouvions nous retirer, mon premier mouvement fut de lui sauter au cou; mais je parvins à me contenir, et pendant notre retraite je sus ne pas témoigner le moindre signe de joie. Nous fûmes bientôt hors des fortifications; nous traversâmes le pont de nouveau; mais comme la chaleur du soleil était accablante, nous fîmes halte tout le milieu du jour dans un jardin où les Hindous du lieu nous apportèrent des rafraîchissements. Dans l'après-midi nous regagnâmes Koundoux, et en chemin le bon douanier, qui était aussi Hindou, me dit que les Usbeks étaient de mauvaises gens, qui ne méritaient pas la vérité. « Qui que vous soyez donc, vous n'avez plus rien à craindre; mais songez à cette récompense..... vous savez bien! » On pense que je n'oubliai pas ma promesse. Toute cette affaire montre de la part des Usbeks une simplicité qui est à peine croyable; mais aucun peuple n'est plus simple. Le vieux conducteur de caravanes, qui m'accompagnait, grave et froid musulman à barbe grise, fut pris pour mon camarade de voyage, le docteur Gérard; et toute la cour de Mourad-Beg resta dans l'ignorance de ce que la plupart des Hindous savaient aussi bien que nous mêmes, que nous étions Européens! Dans toute cette excursion, je montai le petit cheval dont le chef de Peshawur m'avait fait cadeau.

A Koundoux nous reprîmes notre ancien logement dans la maison des hôtes du ministre. La ville est située dans une vallée que les montagnes entourent de toutes parts, excepté au nord où coule l'Oxus à une distance d'environ quarante milles. Elle est arrosée par deux rivières qui se réunissent dans le voisinage du côté septentrional. Le climat est si insalubre, que cette espèce de proverbe a cours dans le pays : « Si vous voulez mourir, allez à Koundoux. » La plus grande partie de la vallée est tellement marécageuse, que les routes y sont construites sur pilotis, et qu'elles traversent des forêts de joncs et de roseaux. Elle produit cependant du blé, de l'orge et du riz, dans les places qui ne sont pas tout-à-fait inondées. La chaleur passe pour y être intolérable; pourtant la neige y reste trois mois de l'année sans fondre. Koundoux a été jadis une vaste cité; mais sa population actuelle n'excède pas quinze cents âmes, et aucune des personnes qui peuvent demeurer ailleurs n'en font leur résidence, quoique ce soit le seul marché des environs. Le chef ne visite jamais sa capitale que pendant l'hiver. On y voit une citadelle, ceinte d'un fossé, qui est véritablement forte; les murailles sont bâties en briques séchées au soleil, et telle est l'ardeur de cet astre que sans cesse elles se crevassent, et ont besoin de réparations. La grande chaîne de l'Hindou-Koush se montre au sud de Koundoux couverte de neige, tandis que les montagnes voisines sont basses et rampantes, revêtues d'herbes et de fleurs, mais dépourvues d'arbres et de taillis. Un peu plus haut, dans la vallée, le climat devient beaucoup plus agréable, et les naturels parlent avec enthousiasme des bosquets et des ruisseaux, des fruits et des fleurs de Budukhshan.

Nous ne pûmes quitter Koundoux sans la permission formelle du ministre, qui nous la fit désirer jusqu'à trois heures de l'après-midi, dans la journée du 7. Il envoya alors un *khillut* ou vêtement d'honneur à son ami Doulut, et une tunique avec diverses autres hardes pour moi et le conducteur; car nous ne devions pas, à ce qu'il paraît, sortir de la maison d'un si grand personnage sans quelque marque de sa faveur. Nous mîmes donc nos robes neuves, et nous montâmes à cheval pour n'en redescendre que le matin suivant, lorsque nous atteignîmes Khouloum, après avoir demeuré vingt heures de suite en selle.

Khouloum est un lieu d'habitation mille fois préférable à Koundoux. On y trouve de magnifiques jardins et d'excellents fruits. Les abricots, les cerises, les mûres, étaient en pleine maturité; mais craignant qu'on ne vînt à découvrir notre supercherie, nous fîmes nos préparatifs pour continuer notre route le matin suivant. Nous montrâmes au gouverneur de l'endroit l'ordre de Mourad-Beg, et il nous fournit l'escorte que son maître nous avait promise. Le docteur et moi nous laissâmes alors en arrière nos gens, qui suivirent avec une caravane, et dans la soirée du 9 nous atteignîmes Muzar, qui est éloigné de Khouloum d'une distance de trente milles. La contrée entre ces deux villes est nue et aride. La route passe par une gorge creuse où la plupart des chefs voisins envoient leurs gens détrousser les voyageurs. Notre escorte d'Usbeks alla reconnaître la gorge, de laquelle on aperçoit Muzar distant de quinze milles, puis nous laissa poursuivre notre chemin. Ces hommes parlaient à nos côtés du butin qu'ils avaient eux-mêmes fait quelques jours auparavant, et je ne puis dire que je regrettai leur départ. Des ruines d'aqueducs et de maisons prouvent que ce pays a été autrefois peuplé; mais il est aujourd'hui dépourvu d'eau, et par suite d'habitations.

Muzar est un village d'environ cinq cents feux, situé dans les limites du canal de Balkh. Il peut envoyer au combat mille cavaliers, et ne dépend d'aucune des cités environnantes. Il appartient à un des prêtres qui dirige le culte à une mosquée de l'endroit, mosquée fort en renom et placée sous l'invocation d'Ali. Muzar signifie *tombeau*, et celui que renferme ce village consiste en deux hautes coupoles bâties il y a trois cent cinquante ans par le sultan Ali-Meirza-d'Hérat,

Je visitai la fameuse mosquée, j'en fis le tour comme un pèlerin, et je déposai mon offrande à ce titre.

Dans la matinée du 10 juin, nous parvînmes à l'ancienne cité de Balkh, qui est située sur le territoire du roi de Bokhara, et il nous fallut cheminer pendant à peu près trois milles au milieu de ses ruines immenses avant d'arriver à un caravansérail, dans le seul coin actuellement habité de cette *mère des cités*, jadis si fameuse. A notre rencontre s'avancèrent bientôt deux officiers de police, l'un et l'autre Turcomans, pour compter l'argent dont nous étions porteurs, et nous taxer en conséquence. Sans qu'ils prissent la peine de nous fouiller, je leur déclarai que nous avions 20 tillas (1) d'or; et d'après leur loi, attendu que nous n'étions pas musulmans, ils nous en demandèrent un par vingt. Nous payâmes sans résister, et même nous reçûmes quittence; mais dans la soirée, ils revinrent réclamer de nous encore une pareille somme, vu que nous confessions être Européens, et que nous n'étions sujets d'aucun prince mahométan. Comme cette réclamation était légale, et que d'ailleurs nous étions bien plus riches qu'il ne nous avait semblé prudent de l'avouer, nous payâmes sur-le-champ la nouvelle taxe, et ne fûmes plus inquiétés en rien pendant la durée de notre résidence.

Nous restâmes trois jours à Balkh pour examiner les restes de cette cité, qui fut si célèbre. Ses ruines s'étendent sur un circuit d'environ vingt milles, mais ne présentent aucune trace de magnificence. Elles consistent en débris de mosquées et de tombeaux qui ont été bâtis en briques séchées au soleil; et encore nul de ces édifices ne date-t-il d'une époque antérieure à l'établissement du mahométisme, quoique Balkh se vante d'être plus ancienne que presque toutes les autres villes du globe. Les Asiatiques disent qu'elle a été construite par Kyamours, fondateur de la monarchie persane. Après la conquête d'Alexandre-le-Grand, elle fleurit sous le nom de Bactres avec une dynastie de rois grecs. Au troisième siècle de l'ère chrétienne, l'autorité d'Artaxerce, dit Gibbon (chapitre VIII), fut reconnue solennellement dans une grande assemblée tenue à Balkh dans le Khoraçan. Elle resta dépendante de l'empire perse, et fut la résidence de l'archimage ou chef des mages jusqu'à ce que les sectateurs de Zoroastre fussent vaincus par les califes. Ses citoyens furent massacrés de sang-froid par Gengis-Khan, et sous la maison de Timour, le pays dont elle est la capitale devint une province de l'empire mogol. Il forma le gouvernement d'Aureng-Zeb dans sa jeunesse, et fut ensuite subjugué par le grand nadir. Lorsque s'établit la monarchie des Dourannis, après sa mort, Balkh tomba entre les mains des Afghans; enfin, depuis huit années, elle est au pouvoir du roi de Bokhara, dont un lieutenant la gouverne. Sa population actuelle ne s'élève guère qu'à deux mille âmes, et ne se compose à peu près que de Caboulieus, outre quelques Arabes. Le chef de Koundouz menace constamment cette ville; et comme il a déjà emmené captifs un grand nombre de ses habitants, il a forcé presque tous les autres de se répandre dans les villages voisins. Balkh, vu son immense emplacement, paraît avoir renfermé d'innombrables jardins, qui en augmentaient l'étendue sans la rendre plus populeuse; et quand on songe aux fragiles matériaux dont ses édifices sont construits, aux fondations qui toutes sont de simples briques, on doute que Balkh ait été jamais une noble ville. On y voit encore les restes de trois colléges d'une élégante architecture; mais ils sont dans un état de dégradation complète, et leurs cellules sont toutes vides! Un mur de terre ceint une partie de la ville; mais il doit être d'une époque moderne, car un espace de ruines large d'environ deux milles ne se trouve pas enclos. La citadelle, du côté septentrional, a été plus solidement édifiée; néanmoins elle n'est nullement forte. On y montre encore un bloc de marbre blanc, qui, soi-disant, servait de trône à Kai-Kaus ou Cyrus.

Balkh est situé dans une plaine à environ six milles des montagnes, et non sur les montagnes, comme on l'a prétendu à tort; mais dans les champs d'alentour on remarque plusieurs inégalités de terrain formées peut-être par d'anciens décombres. La vieille cité est devenue une excellente mine de briques pour la contrée environnante; il y en a de forme oblongue, mais la plupart sont carrées. Presque tous les jardins sont aujourd'hui négligés, remplis de mauvaises herbes, et les aqueducs à sec; mais on aperçoit de beaux bouquets d'arbres dans chaque direction. Les indigènes ont une grande vénération pour cette ville, parce qu'ils croient qu'elle fut un des lieux de la terre le plus tôt peuplés, et que sa réoccupation sera un des signes de la fin prochaine du monde. Les fruits de Balkh sont très doux, les abricots surtout qui ont presque la grosseur des plus grosses pommes. On les y vend presque pour rien, puisqu'on en peut acheter deux mille pour une roupie, et avec de l'eau glacée, ils sont exquis, quoique dangereux. On apporte une immense quantité de neige des montagnes au sud de Balkh, et toute l'année on la débite à vil prix dans la ville.

Le climat de Balkh est fort malsain, mais n'est pas désagréable. En juin, pendant notre séjour, le thermomètre ne s'éleva point au-dessus de 80°, et le mois suivant est le plus chaud de l'année. Le blé mûrit dans ce mois, et ainsi la moisson est de cinquante jours plus tardive qu'à Peshawur. L'insalubrité du climat est attribuée à l'eau, qui est tellement mêlée de terre et d'argile, qu'elle ressemble à de la bourbe après la pluie. Le sol est de couleur grisâtre, comme la terre de pipe, et fort riche; mouillé, il devient visqueux. Les récoltes sont abondantes; le froment pousse aussi haut qu'en Angleterre et ne présente pas le chaume rabougri de l'Inde. L'eau a été jadis, d'une rivière voisine, distribuée dans Balkh par les aqueducs. On dit qu'ils ne sont pas au nombre de moins de seize; mais il y en a aujourd'hui plusieurs qu'on ne saurait découvrir. Ils débordent souvent, et produisent des mares qui au reste sont bientôt desséchées par les rayons du soleil; ce paraît être une cause des nombreuses maladies qui règnent en ces lieux; puis toutes les vieilles villes, toutes les ruines, sont peut-être plus ou moins insalubres. Il n'est pas probable en effet que tant de rois et de princes auraient aimé de prédilection un site qui eût été toujours défavorable à la santé de l'homme; et Balkh, au surplus, n'est pas situé dans un pays naturellement marécageux, mais sur une pente douce qui incline vers l'Oxus, et à dix-huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Toute l'eau de sa rivière est perdue bien avant qu'elle puisse arriver à ce fleuve.

A Balkh, je vis le tombeau de l'infortuné Moorcroft et celui de Guthrie, autre voyageur anglais.

ITINÉRAIRE DE BALKH A BOKHARA. — Départ de Balkh. Nouvelle manière de voyager à dos de chameau. Entrée dans le désert des Turcomans. Arrivée aux bords de l'Oxus. Passage de ce fleuve. Shorkudduk. Kis-Kouduk. Les Amazones de Lakay. Kirkinjuk. Kursbey. Karsan. Arrivée à Bokhara.

Le 12 juin la caravane arriva de Khouloum avec nos gens, et nous fîmes nos préparatifs pour continuer notre voyage vers Bokhara. Il fallut d'abord que nous congédiassions le fidèle conducteur que nous avions pris à Caboul, parce qu'un Afghan ne pouvait plus nous être d'aucune utilité parmi les Usbeks. Ce fut avec un véritable chagrin que je me séparai d'Hyat, qui nous avait rendu toutes sortes de services, qui savait si bien nous procurer en tous lieux la nour-

(1) Un *tilla* vaut 13 schellings, et, comme on sait, un schelling vaut 1 fr. 25 centimes. A. M.

riture et le logement, qui enfin hésitait si peu à mentir sur notre compte lorsque notre intérêt lui semblait le commander! Ma générosité à son égard dépassa beaucoup ses plus vastes espérances, de sorte qu'il se trouva plus qu'heureux. Mais ce qui principalement le combla de joie fut un mot de ma main dans lequel j'attestais la bonne conduite qu'il avait tenue pendant qu'il était resté à nos gages. Puis il ne négligea rien pour que nous pussions poursuivre commodément notre route, et nous seconda dans nos divers apprêts; il prit à part le conducteur de la nouvelle caravane et lui représenta combien il lui serait avantageux de nous servir avec zèle; enfin il attendit notre départ, et ce ne fut qu'en nous voyant dans nos paniers selon la nouvelle mode de voyager à chameau, qu'il nous dit adieu, nous recommanda au prophète, et se remit lui-même en chemin pour Caboul.

Nous quittâmes Balkh à minuit, par un superbe clair de lune, avec une petite caravane de vingt chameaux; car dès lors ce furent ces utiles bêtes qui nous portèrent, et nous ne voyageâmes plus à cheval. On place deux paniers en travers sur le dos de chaque animal, et deux voyageurs s'y placent de manière que la pesanteur de l'un fasse équilibre à l'autre: c'est une chose fort aisée à comprendre, et que tout le monde a vue, pour peu qu'on ait habité la campagne. Un Afghan servit de contre-poids au docteur, et je fus contrebalancé par mon domestique hindou. Les premiers jours, ce genre de transport nous fut très incommode, car les paniers n'avaient que quatre pieds de long sur deux et demi de large; et pour loger dans un tel espace un corps de cinq pieds neuf pouces, gros à proportion, il me fallut du génie et de la souplesse; il fallut que je me serrasse comme un ballot de marchandises. Mais l'habitude nous fit bientôt oublier le cahotement des chameaux et le manque de place; même nous finîmes par être enchantés de l'invention, car nous pûmes lire et écrire sans qu'on nous vît.

Une marche de trente milles nous conduisit jusqu'à la limite des eaux de Balkh à travers un riche pays dans tous les sens coupé par des canaux, et je ne pus m'empêcher, chemin faisant, d'admirer avec quelle minutieuse exactitude Quinte-Curce a décrit cette portion de l'Asie (1). Le 14 juin, nous entrâmes dans le désert, et nous marchâmes toute la nuit vers l'Oxus. Nous ne primes pas, crainte des voleurs, la grande route qui mène de Balkh à Kilef, où l'on passe ordinairement le fleuve, et nous cheminâmes vers l'ouest. Au point du jour nous fîmes halte et nous eûmes un échantillon du spectacle que devaient nous présenter les déserts de la Tartarie. Les montagnes de l'Hindou-Kousb avaient entièrement disparu sous l'horizon, et une vaste plaine, un océan de sable nous environnait de tous côtés. Çà et là se montraient quelques buttes rondes, ou, comme on les appelle, quelques *kirgkas*, demeures des vagabonds Turcomans. Les habitants étaient peu nombreux; mais lorsqu'un étranger les considère pour la première fois, il leur trouve un aspect fier et terrible. Nous mîmes pied à terre près d'un de leurs camps, et nous les vîmes se promener gravement avec leurs grands bonnets de peau de brebis noire; mais ils ne nous molestèrent pas, et je n'ai ici qu'à introduire devant le lecteur nos nouvelles connaissances, puisque nous aurons plus tard maintes occasions d'en reparler. Nous établîmes notre bivouac en rase campagne, sans tentes, sans autre abri qu'un gros drap que nous déployâmes sur deux paires de paniers. C'en était assez pour nous protéger des rayons du soleil, et la nuit le climat nous permettait de dormir impunément en plein air. Notre nourriture consista dès lors en pain sec et en thé; car les Turcomans ne se souciaient pas que nous mangeassions leurs moutons, et nous ne pouvions que regarder leurs innombrables troupeaux. Les Européens qui sont accoutumés à se nourrir de viande trouvent la plupart du temps fort dur un régime tel que le nôtre. Je dirai néanmoins par mon expérience que le pain seul nous sembla toujours assez nourrissant, et que le thé dont nous buvions à toute heure nous rendait sans cesse des forces. Je remarquerai aussi que l'abstinence du vin et des liqueurs fortes nous fut plutôt salutaire qu'autrement, car je doute que nous eussions pu supporter les changements de climat si nous avions fait usage de boissons spiritueuses.

Il paraît que nous n'avions pas entièrement réussi à échapper aux pillards, en nous écartant de la principale route, et nous fûmes obligés de payer une escorte de Turcomans pour nous accompagner jusqu'à l'Oxus, dont nous n'étions plus séparés alors que d'une journée de marche. Nous sellâmes au lever du soleil, et après avoir parcouru une distance de trente milles en l'espace de quinze heures, nous parvînmes aux bords de ce grand fleuve, que je contemplai avec des transports d'une joie pure. Peut-être la prudence nous défendait-elle de nous confier dans une pareille solitude à une garde de Turcomans; mais grâce à eux, nous voyageâmes en sûreté, et ils ne nous adressèrent aucune question indiscrète. Ils ne parlaient que le turc, montaient de bons chevaux et étaient armés d'un sabre ainsi que d'une longue lance. Ils n'étaient pas embarrassés comme d'autres Asiatiques de boucliers et de poudrières, et quelques-uns seulement avaient des armes à feu. Ils s'amusaient, pour passer le temps, à chanter en chœur; et si leur langue est dure, du moins est-elle sonore. Ils paraissaient être le beau idéal de la cavalerie légère, conduisant leurs chevaux avec une seule bride, et tous coiffés de bonnets pareils qui leur donnaient une uniformité agréable aux yeux. Jusqu'à un mille et demi du fleuve, nous traversâmes une contrée inhospitalière, triste, manquant tout-à-fait d'eau; et les herbages rabougris que nous rencontrions végétaient au milieu d'un sable mouvant, ou se montraient dans les fentes d'une argile dure.

Nous fîmes halte sur les rives de l'Oxus, près du petit village de Khoju-Salu. Les campagnes qui avoisinent ce magnifique cours d'eau sont généralement mal cultivées; mais ce qu'on remarque avec plaisir, ce qui du moins indique un pays plus tranquille, c'est que la maison de chaque paysan s'élève à certaine distance de celle de son voisin et sur ses propres champs. Il nous fallut attendre deux jours entiers que vînt notre tour de passer le bac, et ce fut seulement le 17 que nous fûmes transportés sur le bord septentrional. Le fleuve, que les Asiatiques nomment *Jihoun* et *Amou*, était large de huit cents verges, et profond d'une vingtaine de pieds. Ses eaux étaient chargées d'argile, et parcouraient trois milles et demi l'heure. La manière dont nous franchîmes l'Oxus est bizarre, et je le crois tout-à-fait propre à cette partie de la contrée. Nous fûmes tirés par une paire de chevaux qu'on attela chacun d'un côté de la barque, par le moyen d'une corde nouée aux crins de leur queue. On leur met une bride comme si on devait les monter, on éloigne la barque du rivage, et ce sont eux seuls qui la mènent, malgré le plus rapide courant. Un homme à bord tient les rênes de chaque animal; il la lui laisse lâche et l'excite à nager, tandis que celui-ci, ainsi guidé, avance sans peine. On ne donne pas un seul coup de rame pour aider les chevaux; l'unique secours que leur prêtent les passagers, est de remuer dans l'eau un gros bâton qui s'appuie sur la poupe, afin que la barque ne tourne pas et que les deux chevaux n'aient seulement qu'à tirer. Les bêtes n'ont pas besoin d'être dressées d'avance, puisqu'on emploie indistinctement à cette besogne toutes celles des nôtres qui traversent le fleuve. Par cet ingénieux moyen, nous franchîmes en quinze minutes l'Oxus, qui était environ large d'une moitié de mille.

Dès que nous eûmes atteint la rive opposée, nous commençâmes notre voyage vers Bokhara, et nous

(1) Livre VII, chap. IV. A. M.



Les rives du fleuve sont bordées d'arbres magnifiques.

parvînmes le même jour à Sherkudduk, lieu où il n'y a point d'habitants, mais où sont quinze ou vingt puits saumâtres. L'eau était claire, mais amère et de mauvais goût. Notre manière de voyager devint dès lors plus agréable. Nous ne partions qu'à cinq ou six heures de l'après midi, et nous marchions jusqu'à huit ou neuf heures de la matinée suivante. Nos marches étaient ordinairement de vingt-cinq à trente milles, car les chameaux ne peuvent parcourir d'un trait une plus longue distance, à cause de la chaleur. La nuit, ils font sans peine aucune deux milles à l'heure, et sont stimulés par des grelots suspendus au poitrail ou aux oreilles des favoris, qui s'avancent en tête de chaque division. Le bruit de toutes ces clochettes est joyeux et amusant; le silence qui succède, au milieu d'une région inhabitée, est vraiment pittoresque. Au lever et au coucher du soleil la caravane s'arrête, afin que les musulmans s'acquittent de leurs devoirs religieux. Alors les vrais croyants se tirent la barbe, et, les yeux tournés vers la Mecque, accomplissent les génuflexions prescrites par leur culte. Couchés à terre pendant ce temps-là, nous regardions la cérémonie sans que personne voulût nous railler ou nous insulter, et les Asiatiques montraient à notre égard une tolérance qui eût fait honneur aux nations les plus civilisées de l'Europe. Tous les gens qui composent une caravane deviennent, on peut le dire, compères et compagnons. Plus de fierté, plus d'égoïsme, plus de distinctions entre eux, jusqu'au terme du voyage; mais égalité, égalité absolue du maître et de ses esclaves. C'est ainsi que nos domestiques mangeaient avec nous, et la même nourriture. Un indigène ne se coupera jamais un morceau de pain sans offrir à ceux qui se trouvent près de lui de leur en couper. Les musulmans indiens étaient fort étonnés de leurs co-religionnaires, qui partageaient leurs vivres avec nous, et ne se gênaient pas pour partager les nôtres.

Nous atteignîmes ensuite Kiz-Kenduk, mots turcs qui signifient *le puits de la Vierge*, et je ne pus, quant à moi, m'empêcher de bénir celle qui, dit-on, l'a creusé, car nous avions beaucoup souffert du manque d'eau; mais en ce lieu nous trouvâmes un beau puits environné d'une centaine d'autres, qui tous néanmoins, comme les sources que nous avions rencontrées en chemin, étaient salés. La veille, nous n'avions pas eu d'eau; ce soir-là nous n'eûmes pas de bois, et pour faire bouillir l'eau de notre thé, il nous fallut ramasser la fiente de nos chameaux. Qui se serait imaginé que nous approchions de ces paradis de l'Orient, Samarcand et Bokhara! Toute la nuit précédente, nous avions cheminé à travers des montagnes, ou plutôt des chaînes basses et tournoyantes, entièrement dépourvues d'arbres, mais revêtues

d'une espèce d'herbe sèche qui poussait sur un sol dur. De distance en distance, sur la route, nous vîmes des robats ou caravansérails, qui ont été construits avec de larges citernes appelées *sardabos*, ou réservoirs à rafraîchir, dans lesquelles l'eau de la pluie se conserve pour les voyageurs, mais elles étaient toutes vides. Le climat était sec et variable; le thermomètre, qui le jour s'élevait à plus de cent degrés Fahrenheit, tombait à soixante pendant la nuit, qui était froide et délicieuse. Dans cette contrée, un vent constant et fort souffle généralement du nord.

Dans le voisinage de Kiz-Kouduk réside la tribu des Usbeks-Lakeys, qui sont célèbres par leur penchant au pillage. Ils regardent comme un déshonneur de mourir dans son lit, et prétendent qu'un véritable Lakays doit perdre la vie dans une bataille livrée à des voyageurs. Je me suis laissé dire que les femmes accompagnent quelquefois leurs maris dans des expéditions de maraude; mais il est plus probable que les dames se contentent, en l'absence de leurs époux, de dévaliser les caravanes qui passent près de leurs habitations. Les alentours sont tout-à-fait romanesques; car, outre ces Amazones, trois ou quatre tribus environnantes disent tirer leur origine du grand Alexandre.

Le jour d'après nous parvînmes au petit village de Kirkinjuk, qui est habité par des Turcomans. Leurs troupeaux broutaient autour de nous l'herbe rabougrie; et chevaux, chameaux, moutons, couraient pêle-mêle en liberté, comme dans un état de nature.

Dans l'après-midi du 20, comme nous cheminions vers la ville de Kurshey, nous découvrîmes au coucher du soleil, et fort au loin vers l'est, une énorme chaîne de montagnes alors couvertes de neige. Comme nous étions au milieu de l'été, leur élévation doit être plus grande en hiver que celle qui est assignée à aucune partie septentrionale de l'Hindou-Koush. Elles étaient à une distance de peut-être cent cinquante milles, et nous ne pûmes plus les distinguer que faiblement la matinée suivante, pour ne jamais les revoir. Au point du jour, nous arrivâmes à l'oasis de Kurshey, qui nous présenta un spectacle d'autant plus délicieux que depuis l'Oxus, c'est-à-dire sur un espace de quatre-vingt-cinq milles, nous n'avions pas aperçu un seul arbre. Chacun de nous s'était beaucoup réjoui d'avance de rencontrer enfin après nos tristes marches dans le désert un lieu habité; mais nous y éprouvâmes presque tous un malheur auquel les voyageurs sont plus exposés que les gens qui restent en repos : nous tombâmes malades. Le docteur, moi et trois de nos gens, nous fûmes assaillis le jour même de notre arrivée par une violente attaque de fièvre intermittente; et comme les marchands, ainsi que les autres individus composant la caravane, étaient pareillement incommodés, nous en conclûmes que nous devions avoir gagné la maladie à Balkh ou sur les bords de l'Oxus. Nous adoptâmes le mode de traitement usité dans l'Inde; nous prîmes un vomitif et une médecine, et pour ma part je les fis suivre d'une dose de quinine qui produisit un excellent effet. Au bout de quelques jours, mes dents cessèrent de claquer et mon corps ne brûla plus; mais le docteur, qui persista à se traiter avec du calomel *secundum artem*, ne fut pas aussi heureux, et il ne se défit de sa fièvre que longtemps après que nous eûmes quitté le pays. Pour la raison qui précède, notre séjour à Kurshey se prolongea de trois ou quatre jours, pendant lesquels nous vécûmes dans un jardin sous quelques arbres et sans autre abri. C'était un misérable hôpital; mais nous y étanchions notre soif brûlante, par 108° Fahrenheit de chaleur, avec des sorbets aux cerises rafraîchies à la glace que nous trouvions en abondance dans la ville. Durant notre indisposition, pour surcroît de chagrin, nous fûmes inquiétés par des rumeurs alarmantes qui couraient sur notre compte. Ainsi, on nous informa que le roi de Bokhara avait appris notre arrivée, et non-seulement défendu que nous entrassions dans sa capitale, mais encore arrêté qu'il ne nous laisserait pas continuer notre voyage. Pensant que la prudence m'ordonnait de combattre aussitôt toute prévention fâcheuse à notre égard, j'écrivis une lettre au ministre de Bokhara, j'envoyai Souliman, un de nos domestiques, la lui porter. Comme je m'adressais à un personnage, j'eus soin de me conformer aux règles de l'étiquette et de l'éloquence orientales; et comme nous étions dans la patrie des bigots, je l'appelai la tour de l'islamisme, le diamant de la foi, l'étoile de la religion, le dispensateur de la justice, le pilier de l'État, etc., etc. Après cet exorde, je l'instruisis en détail de nos aventures; je lui exposai que nous avions traversé sains et saufs le territoire d'autres princes, et je protestai de la joie que nous ressentions alors d'être dans le voisinage de Bokhara, « la citadelle du mahométisme. » Je terminai en lui disant que dans tous les pays nous nous étions regardés comme sujets du monarque régnant, et que nous marchions avec confiance vers la cité du commandeur des croyants (c'est ainsi que s'appelle le roi de Bokhara), qui est renommé jusqu'aux extrémités les plus lointaines de l'Orient pour la protection qu'il accorde aux marchands et aux voyageurs. J'avais en différentes occasions reconnu qu'il nous avait été avantageux d'être les premiers à donner avis de notre approche, et je ne doutais pas que cette fois notre communication n'eût encore de bons résultats. Nous ne fûmes pas trompés dans notre attente : le ministre, avant que nous atteignissions la capitale, renvoya notre serviteur nous dire que nous y serions les bienvenus.

Notre halte à Kurshey nous permit d'examiner minutieusement cette place. C'est une ville peu compacte, longue d'un tiers de lieue, qui renferme un bazar considérable et environ dix mille âmes. Les maisons n'y sont pas belles, mais elles ont le toit plat. Une redoute en terre, qu'entoure un fossé plein d'eau, forme une défense respectable du côté sud-ouest. Une rivière qui prend sa source à Shubur-Subz, lieu distant d'une quinzaine de milles et fameux par la naissance de Timour, passe au nord de Kurshey, et met les habitants à même d'établir d'innombrables jardins qui sont ombragés par des arbres gémissant sous le poids de leurs fruits et par quelques hauts peupliers. Les bienfaits de l'eau ne sont nulle part plus apparents que dans ce lieu, qui n'aurait été autrement qu'un aride désert. Sur les bords du ruisseau et de ses branches tout est verdure et beauté; ailleurs ce ne sont que des sables stériles. Kurshey est la plus grande ville du royaume de Bokhara, après la capitale. Son oasis a vingt-deux milles de large, mais la rivière se répand dans les champs d'alentour.

Nous atteignîmes ensuite Kersan, village populeux à seize milles de Kurshey, et situé à l'extrémité de l'oasis de ce nom. Nous y arrivâmes le jour du marché, car dans les villes de Tourkistan les marchés se tiennent à jours fixes comme en Europe. Sur la route nous rencontrâmes beaucoup d'individus qui se rendaient à celui de Karsan, mais personne ne cheminait à pied; tout le monde allait à cheval, et c'était plaisir de voir les chevaux transporter chacun toute une famille; de voir chaque mari santiller en selle avec sa femme et un ou deux enfants derrière lui. Les voyageuses, comme la plupart des femmes de ce pays, étaient voilées et, comme leurs sœurs de Caboul, préféraient les vêtements bleus aux blancs. Nous avions alors quitté les Turcomans, dont les tribus ne s'étendent pas beaucoup au-delà de l'Oxus, et nous étions parmi les Usbeks, gens graves, pacifiques, à figure large, qui ont quelque chose de tartare dans la physionomie. En général, et ceci s'adresse surtout à la partie masculine de la population, ils ne brillent pas par la beauté du corps, et je fus frappé du grand nombre d'hommes qui parmi eux semblaient être parvenus à la vieillesse avant l'âge.

Le deuxième jour après notre départ de Kurshey, nous fîmes halte à Kuroul-Tappa dans un caravansérail qui fut bâti par Abdoulla, roi de Bokhara, lequel régnait au XVIe siècle. Nous avions aussi rencontré, chemin faisant, trois vastes turdabas, qui avaient été établis par ordre de ce prince philanthrope. On les avait construits à grands frais dans un pays plat et désert, et l'eau du ciel y était conduite au moyen de fossés d'une distance souvent énorme. Le roi Abdoulla, après avoir fait un pèlerinage à la Mecque, s'était persuadé, dit-on, que Dieu ne lui en avait su aucun gré. Dans l'espérance de se concilier la faveur divine, il se mit donc à construire des caravansérails et des citernes, actes plus profitables et par conséquent plus méritoires, j'ose le dire, que des courses lointaines à des reliquaires ou à des tombeaux.

A Kurshey, notre caravane s'était grossie de plusieurs voyageurs, parmi lesquels il y avait un prêtre de Bokhara, qui voulut absolument faire ma connaissance. Les indigènes de ce pays ont une grande affabilité de manières, et sont agréables compagnons de route. Comme nous étions, le prêtre et moi, les seuls à cheval, nous voyageâmes côte à côte pendant notre dernière marche vers la capitale, et nous causâmes beaucoup. Il me parla en détail du collége auquel il appartenait à Bokhara, et me pria de l'y visiter, ce à quoi je ne manquai pas. Au milieu du chemin, il céda sa monture à un des marchands dont il alla occuper le panier sur un chameau. Ce marchand, qui m'avait pris en amitié, était poète. Pendant le reste de la nuit, il ne cessa de me réciter et de m'expliquer des vers de sa composition qui avaient tous pour sujet le rossignol et l'amour. Il est curieux qu'on célèbre ainsi cette passion dans un pays où elle existe réellement si peu. Les indigènes ne s'éprennent presque jamais d'une femme, bien que certaines de leurs poésies soient empreintes d'une ardeur qui semblerait la donner à croire, comme ce fragment, par exemple : « Je suis tombé amoureux d'une vierge infidèle, d'une jeune fille sans religion!... mais c'est de l'amour; et qu'ont à démêler ensemble l'amour et la religion? » Puis, malgré cet enthousiasme, ils s'épousent homme et femme sans s'être jamais vus, sans rien savoir sur le compte l'un de l'autre, sinon qu'ils sont de sexes différents. Ce n'est pas tout : un marchand, lorsqu'il se trouve en payer étranger, se marie pour le temps qu'il doit y résider, et congédie son épouse quand il retourne dans sa patrie. Ils deviennent alors libres tous deux de contracter d'autres alliances. Conversant de la sorte, nous arrivâmes le 27 juin 1832, une heure après le lever du soleil, aux portes de Bokhara, presque sans nous en douter, car il n'y a rien qui frappe les regards lorsqu'on approche de cette capitale. Quoique la contrée soit riche, elle est plate, et les arbres cachent les murailles et les mosquées de la ville jusqu'à ce qu'on y parvienne. Nous entrâmes avec la caravane, et descendîmes dans un des quartiers les plus solitaires où notre messager nous avait loué un logement.

BOKHARA. — Changement de costume. Entrevue avec le vizir. Description du Régistan, ou grand bazar de Bokhara. Marché aux esclaves. Punitions infligées aux violateurs des lois musulmanes. Hindous de Bokhara. Costume des femmes. Bains. Protection accordée au commerce. Le roi. Nos amis et notre hôte. La ville et ses nombreux colléges. Rigueur du mahométisme. Littérature de l'Asie centrale. Tombeau de Bhawa-Dein sur la route de Samarcand. Ruines de Khajuoban. Visite d'adieu au vizir. Départ.

Notre premier soin, à notre entrée dans Bokhara, fut de changer notre costume, et de nous conformer aux usages prescrits par les lois de la contrée. Nous remplaçâmes nos turbans par de vilains bonnets en peau de mouton qui avaient la fourrure intérieure, et les morceaux d'étoffe qui formaient nos ceintures par un méchant bout de corde ou de ruban. Nous quittâmes également la tunique du pays et les bas, puisque ce sont dans la sainte cité de Bokhara les marques distinctives entre un infidèle et un vrai croyant. Nous savions encore que personne, à moins d'être musulman, ne pouvait aller à cheval dans l'enceinte des murs de la capitale.

Lors de notre arrivée, la police ne s'occupa nullement de nous, et ne fouilla même pas nos bagages. Mais dans l'après-midi le grand visir nous manda devant lui. Mon camarade de voyage, encore malade de la fièvre, ne put m'accompagner. Je me rendis donc seul au palais, où l'illustre personnage demeurait avec le roi son maître; et qu'on juge de la surprise que je dus éprouver : il me fallut pour m'y rendre parcourir un espace d'environ deux milles à travers les rues. On m'introduisit sur-le-champ. Le premier ministre, ou, comme on l'appelle, le *koush-begey*, était assis dans une petite chambre, dont la porte s'ouvrait sur une cour particulière. C'était un homme âgé, qui jouissait de la plus grande influence dans l'État. Il me pria de m'asseoir en dehors sur le pavé, mais me témoigna cependant des égards et une affabilité qui me mirent à mon aise. La dureté du mon siége et la distance à laquelle j'étais de mon interlocuteur ne durent pas me blesser, puisque son fils, qui survint dans le cours de l'entrevue, se plaça plus encore à l'écart que moi. Je lui présentai une montre d'argent et un habit complet en cachemire, mais il ne voulut rien accepter, disant qu'il n'était que l'esclave du roi. Il m'interrogea ensuite deux heures durant sur mes propres affaires, et sur les motifs qui m'avaient attiré dans un si lointain pays. Je lui débitai notre histoire ordinaire, que nous retournions vers notre contrée natale, et je produisis mon passeport du gouverneur général de l'Inde, qu'il lut avec beaucoup d'attention. J'ajoutai que d'ailleurs Bokhara était une ville très renommée parmi les nations orientales, et que le désir de la connaître m'avait surtout déterminé à passer par le Tourkistan. Puis il me fit différentes observations sur les mœurs et sur la politique des États de l'Europe, mais particulièrement sur celles de la Russie, dont il était bien informé. En somme, il parut satisfait de mes réponses, et m'assura de sa protection. Mais il me prévint que pendant notre résidence à Bokhara, il nous défendait expressément d'écrire, parce qu'on pourrait en arguer pour calomnier auprès du roi notre conduite, et nous occasionner des désagréments. Il me déclara aussi que la route vers la mer Caspienne par la voie de Khiva était fermée depuis l'année précédente, et que si nous avions le projet de pénétrer en Russie, il nous fallait ou suivre la route au nord de Bokhara, ou traverser le désert turcoman au-dessous d'Orgunja, pour gagner Astrabad sur la mer Caspienne.

Deux jours après cette entrevue, je fus encore appelé par le visir, et cette fois je le trouvai au milieu d'un grand nombre d'habitants respectables, auxquels il paraissait désireux de me montrer. Je fus accablé de questions par tous ces gens; mais comme j'avais la veille dit à peu près franchement la vérité, je ne craignais pas de me contredire, et je leur avouai que j'étais uniquement venu de l'Inde pour examiner le pays, pour voir les merveilles de leur ville. J'avouai même que je m'y étais déjà promené avec l'autorité du visir, que déjà j'avais visité les jardins des alentours. Le ministre fut la seule personne qui sembla charmée de ma bonne foi, et dit que mes visites lui causeraient toujours le soir beaucoup de plaisir. Il me demanda en me congédiant si je ne pouvais pas lui régaler les yeux de quelque curiosité d'Europe; mais il me fallut lui exprimer mon regret de ne pouvoir satisfaire son envie. Toutefois, tandis que je retournais à notre logement, je pensai que le visir serait sans doute enchanté de la vue d'une belle boussole, avec ses ve res, ses vis et ses réflecteurs; mais

en même temps l'idée me vint qu'il pourrait regarder sous un jour défavorable ma possession d'un ouvrage de mécanique si compliqué. Je ressortis néanmoins avec l'instrument dans ma poche, et je reparus bientôt en sa présence. Je lui annonçai que je croyais avoir un objet digne de fixer ses regards, et je tirai ma boussole, qui non seulement était tout-à-fait neuve, mais encore d'un superbe travail. Je lui en vantai tant et tant l'utilité et le mérite, que le visir sembla complétement oublier « qu'il n'était que l'esclave du roi, et qu'il ne voulait rien accepter ; » du moins commençait-il à me proposer un prix de ma boussole, lorsque, l'interrompant, je lui assurai que je l'avais apportée d'Hindoustan pour lui en faire cadeau, parce que j'avais oui parler de son zèle pour la cause de la religion, et qu'elle le mettrait à même de se tourner sans la moindre erreur vers la sainte Mecque, et de rectifier la position de la grande mosquée qu'il bâtissait alors à Bokhara. Je ne pouvais donc recevoir aucun retour, puisque nous étions déjà récompensés au centuple par sa protection. Le koush-begey renferma l'instrument dans sa boîte avec toute la joie, toute la pétulence d'un enfant, et me dit qu'il allait sans le moindre retard la porter à Sa Majesté pour qu'elle appréciât la merveilleuse adresse de nos compatriotes. Dès lors, et surtout parce que nous n'avions pas feint qui nous étions, nous pûmes courir toute la ville en plein midi. Avec une conduite autre, nous aurions été contraints de ne sortir que la nuit, comme les hiboux.

Les soirs, j'avais l'habitude d'aller me promener au Régistan. C'est le nom d'une des plus vastes places de Bokhara, et dont le palais du roi forme un côté. A droite et à gauche sont de massifs bâtiments qui servent de colléges, et en face se trouve une belle fontaine ombragée par de grands arbres sous lesquels les désœuvrés et les nouvellistes se rassemblent autour des marchandises d'Asie et d'Europe qui sont exposées en vente dans ce lieu. Un étranger n'a qu'à s'y asseoir sur un banc pour connaître les Usbeks et les peuples divers qui composent la population de la ville. Il pourra y converser avec des habitants de la Perse, de la Turquie, de la Russie, de la Tartarie, de la Chine, de l'Inde et du Caboul. Il y rencontrera des Turcomans, des Calmouks et des Cussques, nés dans les déserts environnents, aussi bien que des naturels de pays plus favorisés par la nature. Il y comparera les manières polies des sujets du *grand roi*, avec la grossièreté d'un Tartare vagabond. Il y verra des Usbeks de tous les Etats du Mawur-Oul-Nurh, et réfléchira d'après leur physionomie sur les changements que le temps et les lieux opèrent parmi une race d'hommes. Les Usbeks de Bokhara ont tellement mêlé leur sang avec celui des Perses, qu'ils sont à peine reconnaissables comme Turcs ou comme Tartares. Ceux de la contrée avoisinante du Kokan sont moins changés, et les indigènes d'Orgunge, l'ancien Kharasm, ont encore une dureté de traits qui leur est particulière. On peut les distinguer de tous les autres à leurs *tilpaks* ou bonnets en peau de brebis noire, hauts d'un pied. Une barbe rouge, des yeux gris et un beau teint attireront de temps à autre vos regards : dans ces cas, votre attention se sera fixée sur de pauvres Russes qui ont perdu leur liberté en même temps que leur patrie, et qui traînent à Bokhara la misérable vie de l'esclavage. Dans la foule qui passera devant vous, il y aura aussi des Chinois non moins infortunés, qui auront été contraints de couper leurs longs cheveux et de s'affubler la tête d'un turban ; car ils feignent, ainsi que les Russes, de professer l'islamisme. Puis, viendra l'Hindou, dans un costume tout-à fait étranger à son pays : un petit bonnet carré, un simple cordon pour ceinture, le distinguent des musulmans, et, comme ils vous le disent, empêchent qu'ils ne profanent les formules de salutation usitées dans leur langue en les adressant à un idolâtre. Sans aucune de ces marques distinctives, l'Indien se reconnaît à son air froid, au soin qu'il prend d'éviter tout rapport avec les nombreux étrangers qui l'environnent. Il ne fait compagnie qu'avec quelques individus dont la position est semblable à la sienne. Le juif montre quel il est par des signes aussi ostensibles que l'Hindou : il porte un costume un peu différent, avec un bonnet conique ; mais rien dans son extérieur ne saurait mieux dénoter son origine que les traits bien connus du peuple hébreu. Les juifs de Bokhara, leurs femmes surtout, sont d'une beauté remarquable ; et j'ai vu dans mes promenades plus d'une Rébecca dont la régularité de visage et la blancheur étaient encore relevées par de magnifiques cheveux noirs qui tombaient en boucles sur leurs joues et leurs épaules. Les individus appartenant à cette race sont au nombre d'environ quatre mille dans Bokhara, où ils reçoivent le même traitement que les Hindous ; ils ont émigré de Meshid en Perse, et s'occupent principalement de la teinture des étoffes. Enfin, quelques Arméniens, qui de même sont costumés d'une manière différente, sont dans cette capitale les représentants de leurs compatriotes vagabonds. Mais, à ces exceptions près, on voit dans les bazars une masse de gens, beaux, bien faits, bien vêtus : ce sont les mahométans du Turkistan. Un énorme turban blanc et une pelisse de quelque couleur sombre qui en recouvre trois ou quatre autres du même genre, tel est leur costume ordinaire ; mais le Régistan même au palais, et les Usbeks se complaisent à paraître devant leur roi dans des habits de soie bigarrée, qui collectivement s'appellent un *udrus*, offrent les teintes les plus brillantes, et seraient insupportables pour tout autre individu qu'un Usbek. Certaines personnes de haut rang sont habillées de brocart ; et l'on peut distinguer parmi les chefs ceux qui jouissent d'une faveur particulière auprès du prince, puisque ceux-ci entrent à cheval dans le château, et que les autres descendent de leurs montures à la porte. Presque tous les habitants qui visitent le roi sont suivis d'un esclave ; et quoique la plupart de ces esclaves soient Persans ou nés de Persans, ils ont une tournure qui leur est propre. On va jusqu'à dire que les trois quarts de la population de Bokhara se composent d'individus qui ne sont pas d'une extraction libre. En effet, des captifs qui sont amenés de Perse dans le Turkistan, il y en a peu à qui on permette de regagner leur patrie, et même il y en a beaucoup qui ne le désirent guère. Le plus grand nombre des habitants de Bokhara cheminent à cheval par les rues ; mais tous, soit cavaliers, soit piétons, portent de grandes bottes, et ces derniers se pavanent sur des talons très élevés, en même temps que très étroits, avec lesquels il m'était difficile de marcher ou de me tenir debout. Ces talons ont un pouce et demi de hauteur, tandis que leur base est rétrécie des deux tiers ; c'est la chaussure nationale des Usbeks. Quelques nobles seigneurs portent par-dessus la botte un soulier qu'ils ôtent avant d'entrer dans un appartement.

Je ne dois pas clore cette longue description sans parler des dames. D'ordinaire, on les rencontre sur des chevaux, qu'elles montent à la manière des hommes ; peu d'entre elles marchent, et toutes ont la tête enveloppée d'un capuchon noir. Personne ne doit leur adresser la parole, et si c'est une femme du harem du roi qui passe, on vous avertit de regarder dans une autre direction. Négligez-vous cet avertissement, vous recevez un coup de bâton sur la tête ; si saintes sont les belles du saint Bokhara !

Le lecteur peut maintenant, je l'espère, se former une idée de l'apparence diverse que présentent les habitants de cette ville. Du matin au soir, la foule qui se presse sur le Régistan produit un vacarme sourd, et c'est avec surprise qu'on voit tant d'êtres humains se mouvoir. Au centre de la place, les fruits de la saison se vendent à l'ombre d'une natte carrée que soutient un seul bâton, et qui forme ainsi une espèce de parasol. On admire que les fruitières ne cessent jamais de servir leurs raisins, leurs melons, leurs abricots, leurs pêches, leurs poires et leurs prunes, à une affluence

d'acheteurs qui se succèdent toujours. C'est avec peine qu'on se fraie un passage à travers les rues, et encore faut-il à chaque instant courir le risque d'être écrasé par les chevaux ou les ânes. Ces derniers sont d'une beauté rare, et ils allongent le trot, quoiqu'ils portent de fortes charges outre leurs conducteurs. Des chariots de construction légère vont et viennent aussi, car les rues sont assez larges pour leur permettre de circuler. Dans toutes les parties du grand bazar, des gens préparent du thé, non dans des théières, mais dans de grandes cruches européennes, et le tiennent chaud par le moyen d'un tube de métal. L'amour des Bokharains pour le thé est, je crois, sans égal; car ils le boivent en tout temps, en tout lieu et d'une douzaine de manières: avec ou sans sucre, avec ou sans crème, avec de la graisse, avec du sel, etc. A côté de ce breuvage brûlant, on peut acheter le rahut-i-jan, ou les délices de la vie: c'est le nom d'un mélange de résiné et de glace pilée. L'abondance de la glace est un des plus grands luxes de Bokhara; on en fait si ample provision l'hiver, qu'elle se vend tout l'été à un prix assez bas pour que même les plus pauvres gens puissent s'en procurer. Aussi, personne dans la capitale ne songe-t-il à boire de l'eau sans la glacer, et souvent on voit un mendiant qui achète de la glace en même temps qu'il proclame sa pauvreté et qu'il implore la compassion des passants. On se sent tout rafraîchi, quoique le thermomètre marque quatre-vingt-dix degrés Fahrenheit, à la vue d'énormes morceaux de glace qui sont coloriés, élégamment façonnés, et empilés comme de la neige. Je n'en finirais pas, si j'avais à énumérer les diverses marchandises qui se débitent sur le Régistan; qu'il me suffise de dire qu'on y vend presque de tout: la joaillerie et la coutellerie d'Europe, le sucre de l'Inde, le thé de la Chine, les épices de Manille, etc. Il y a même des libraires dont les boutiques sont garnies de livres tartares et persans. Lorsqu'on quitte ces lieux bruyants le soir, et qu'on regagne les quartiers plus solitaires de la ville, peu à peu les magasins se ferment, et la population se porte vers les mosquées, que surmontent de belles coupoles et qui sont décorées de tous les simples ornements permis par le mahométisme. Aux portes des colléges, qui généralement font face aux mosquées, on peut voir les étudiants se reposer des travaux du jour; mais il n'ont ni la gaîté, ni la jeunesse des élèves d'une université d'Europe. Ce sont, pour la plupart, de graves et froids vieillards, avec autant d'hypocrisie et non moins de vices que les jeunes gens des autres parties du monde. A la tombée de la nuit, tout le tumulte cesse; le tambour du roi bat, d'autres tambours y répondent de chaque coin de la ville, et, passé une certaine heure, personne ne peut plus sortir sans lanterne. Par suite de ces mesures, la police se fait admirablement; et dans toutes les rues de grosses balles d'étoffe restent la nuit devant les boutiques, sans que jamais on les vole. Tout est silence jusqu'au matin, et alors le tapage recommence dans le Régistan. Pour ouvrir la journée, on prépare, on boit du thé; et des centaines de petits paysans et d'ânes chargés de lait traversent la foule. Le lait se vend dans de petits pots au dessus desquels monte la crème: un garçon de douze ans porte au marché vingt ou trente de ces pots, suspendus les uns au bout des autres à un bâton qu'il tient sur son épaule. Quel que soit le nombre qui en arrive des campagnes environnantes, ils disparaissent bientôt parmi la population de cette grande cité.

Le premier samedi de notre résidence à Bokhara, je visitai le bazar aux esclaves, ou il y a marché tous les samedis matin. Les Usbeks abandonnent toutes leurs affaires aux soins de leurs esclaves, qui sont principalement amenés de Perse par les Turcomans. Dans le bazar en question, trente ou quarante boutiques sont destinées à recevoir ces malheureuses créatures. Là, on les examine comme des bestiaux, avec cette seule différence qu'elles peuvent donner elles-mêmes aux acquéreurs les renseignements qu'ils désirent. Le jour de ma visite, il n'y avait en vente que six infortunés; je pus cependant être témoin de la manière dont ils se vendent. On les interroge d'abord sur leur lignage et sur leur capture; on leur demande s'ils sont mahométans, je veux dire sounis. La question est toujours adressée sous cette forme; car les Usbeks ne regardent pas un shieh comme un vrai croyant. A leurs yeux, de même qu'à ceux des premiers chrétiens, un sectaire est plus odieux qu'un infidèle. Lorsque le chaland s'est assuré que l'esclave dont il a envie est un kaffir, il lui examine le corps, prend surtout garde qu'il ne soit pas atteint de la lèpre, maladie si commune dans le Turkistan, puis en débat le prix. Trois jeunes Persans étaient en vente à trente tillas (1) la pièce, et je fus très surpris de voir combien ces pauvres diables semblaient peu attristés de leur sort. Les esclaves qui approvisionnent le marché de Bokhara viennent principalement d'Orgunjé. On y vend aussi des Russes et des Chinois, mais en petit nombre. L'âme d'un Européen se révolte à cet odieux trafic; mais les Usbeks ne conçoivent aucune idée pareille: ils croient rendre service à un Persan, lorsqu'ils l'achètent et qu'ils le font renoncer à ses opinions hérétiques.

Dans le cours de la même matinée, il m'arriva de traverser le Régistan, et la première chose qui attira mes regards sur cette place fut le châtiment public qu'on infligeait à ceux des habitants qui, la veille, avaient commis quelque infraction aux lois de Mahomet. Ils étaient au nombre de cinq, quatre grandes personnes qu'on avaient trouvées endormies à l'heure des prières, et un enfant qui avait fumé dans la rue. Ils étaient tous attachés les uns aux autres, et le jeune homme marchait le premier, tenant sa pipe dans sa main. Un officier de police suivait avec un grand fouet, et tout en les fustigeant, criait à la foule: « Voyez, fidèles musulmans, voyez la position des violateurs de la sainte loi! » Jamais, cependant, il n'y eut tant d'absurdes contradictions entre la pratique et la théorie de la religion qu'à Bokhara. On peut sans se cacher y acheter du tabac et les appareils pour le fumer; si néanmoins vous êtes surpris fumant en public, sur-le-champ on vous mène devant le cadi, on vous passe par les verges, ou bien on vous promène sur un dromadaire, la figure noircie, pour servir d'avertissement aux autres. Qu'on vous voie un vendredi tuer un pigeon à la chasse, on vous happe, on vous conduit par la ville monté sur un chameau et avec l'oiseau mort autour du cou. Enfin, pour peu qu'on vous rencontre dans les rues pendant les prières, et qu'il soit prouvé que cette négligence est chez vous une habitude, vous êtes condamné à l'amende et à la prison. D'autre part, on tolère que des bandes de gens infâmes courent la ville chaque soir pour chercher des plaisirs aussi contraires au Koran qu'à la nature!

Les Hindous, qui semblent regarder les Anglais comme leurs supérieurs naturels, recherchaient toujours notre amitié. Ils nous visitaient dans tous les pays que nous traversions, et ne voulaient jamais parler d'autre langue que la leur, ce qui établissait une espèce de lien entre eux et nous. Ceux de Bokhara, au nombre d'environ trois cents, paraissaient y trouver assez de tolérance pour vivre heureux. On pourrait néanmoins les croire persécutés, quand on vient à savoir combien ils sont peu libres. Par exemple, ils ne peuvent ni construire de temples, ni élever d'idoles, ni faire de processions; ils ne vont pas à cheval dans l'enceinte des murs de la ville, et doivent porter un habillement particulier. Il ne faut jamais que, sous aucun prétexte, ils injurient ou maltraitent un musulman. Il ne leur est pas permis d'acheter de femmes esclaves; car un infidèle souillerait une vraie croyante. Quand le roi passe dans le quartier où est situé le caravanaérail qu'ils habitent, ils sont obligés de se ranger en ligne sur son chemin, et de lui souhaiter honheur et

(1) 200 roupies, ou 20 livres sterling. A. M.

santé. Quand ils sont à chaval en dehors de la ville, et qu'ils rencontrent on Sa Majesté ou le cadi (1), ils sont forcés de mettre pied à terre. Il leur est défendu d'amener leurs familles au delà de l'Oxus. Enfin, ils paient la *jezyu*, ou capitation, qui varie de quatre à huit roupies par an; mais cet impôt leur est commun avec tous les autres étrangers qui ne professent pas l'islamisme. Moyennant ces sacrifices, les Hindous de Bokhara vivent sans être molestés, et dans tous leurs procès, devant tous les juges, ils obtiennent aussi bonna justice que les mahométans. Je n'ai pas ouï dire qu'on les contraignît jamais à embrasser le religion du prophète, quoique trois ou quatre individus eient changé de croyance dans le cours des trois ou quatre dernières années. La conduite de ces gens est tout-à-fait sage et réglée; et si on les jugeait par la gravité de leur physionomie, on croirait que toute leur tribu a renoncé au rire. Eux-mêmes, quoiqu'ils puissent nous paraître opprimés, vantent très haut leurs priviléges, et se félicitent de le promptitude avec laquelle ils peuvent toujours réaliser des funds, bien qu'il leur faille pour cela sacrifier leurs préjugés. Les Usbeks, et même tous les musulmans, s'avouent vaincus par l'industrie commerciale des Hindous qui, pour arriver au gain le plus chétif, engagent les capitaux les plus considérables.

La maison dans laquelle nous logions était excessivement petite, et les voisins pouvaient nous y voir de tous les côtés; mais pour ma part je ne m'en plaindrai pas, car ce fut une occasion d'examiner à mon aise, avantage fort rare, une de ces fameuses beautés du Turkistan, une charmante jeune dame qui se promenait sur un des balcons environnants, et que sa curiosité poussait quelquefois à lancer un furtif regard vers les Féringis. Elle était délicieusement jolie, sauf qu'elle avait les dents tout-à-fait noires; mais telle est la mode du pays. Toutes les femmes de Bokhara s'y soumettent; elles tressent leurs cheveux et les laissent ainsi retomber sur leurs épaules. Leur costume diffère peu de celui des hommes: elles portent les mêmes pelisses, sinon que les deux manches, au lieu d'être employées comme telles, sont retournées et attachées par derrière. Même pour demeurer au logis, elles chaussent d'énormes bottes à l'ecuyère faites en velours et chargées d'ornements. C'est, il faut en convenir, un goût étrange, que pour se tenir renfermées chez elles du soir au matin, elles aiment à être bottées de la sorte, comme si alles allaient partir pour un voyage. Sur la tête, alles ont un énorme turban d'étoffe blanche, et un voile cache toujours leur figure, de sorte qu'on ignore si jamais elles rougissent de modestie. L'occupation qui dans des pays plus favorisés réclame la majeure partie du temps des femmes, la toilette, pour l'appeler par son nom, est complètement inconnue à Bokhara. Un homme peut y tuer son voisin, s'il l'aperçoit à une fenêtre avant ou après certaine heure. L'assassinat suit toujours le soupçon; car les lois du Koran qui concernent le beau sexe sont sévèrement exécutées. Mais si la jalousie est une passion que les habitants connaissent peu, elle est remplacée par un vice cent fois plus ignoble et plus infâme.

Pendant ma résidence à Caboul, je m'étais souvent permis les délices du bain, selon l'usage des Orientaux. Je me donnai plusieurs fois le même plaisir à Bokhara; mais je n'y étais reçu que dans certains établissements, car les prêtres assuraient que l'eau des autres se changerait en sang, si elle était souillée par une femme ou par un infidèle. On sait qu'un bain à l'orientale ne consiste pas à rester plus ou moins longtemps immobile dans une baignoire; mais vous vous étendez de toute votre longueur, et avec une brosse assez rude, on vous frotte, on vous bouchonne des pieds à la tête. Si l'opération est singulière, elle a du moins pour effet d'enlever la fatigue comme par enchantement. Les bains de Bokhara sont très spacieux. Un grand nombre de petites chambres voûtées entourent une grande salle circulaire, et sont chauffées à différentes températures. Pendant le jour la lumière est admise par les verres de couleur qui forment le large dôme; et la nuit, une seule lampe intérieure suffit pour éclairer toutes les cellules. La portion de la circonférence qui regarde la Mecque est convertie en une mosquée où le voluptueux musulman peut offrir ses prières, tandis qu'il jouit d'une des félicités promises dans le paradis de son prophète. Il y a dix-huit établissements de bains à Bokhara; quelques-uns sont de très large dimension; mais tous donnent, terme moyen, à leurs propriétaires, un revenu annuel de 150 tillas, ou de 1,000 roupies. C'est un fait qui peut servir à évaluer le nombre des habitants. Chaque individu paie pour se baigner dix pièces d'une monnaie de cuivre dont il faut cent trente-cinq pour faire une roupie. Cent personnes à peu près se baignent donc pour une tilla, et 150 tillas seront versés à chaque bain par quinze mille baigneurs. Dix-huit bains formeront ainsi un total de deux cent soixante-dix mille habitants, qui par année jouissent d'un tel luxe. Mais les bains ne sont fréquentés que pendant six mois, pendant l'hiver et l'automne, et les gens des classes pauvres n'y mettent jamais les pieds.

J'avais mis dans ma tête que verrais Sa Majesté en personne; en conséquence, je me postai, un vendredi, à midi, sur le chemin de la grande mosquée, qui fut bâtie par Timourlane(1), et toute la cour défila devant moi, revenant d'assister aux prières publiques. Le roi paraissait âgé de trente ans, et n'avait pas une physionomie prévenante; ses yeux étaient petits, son visage maigre et pâle. Il était ce jour-là simplement vêtu d'une robe de soie et coiffé d'un turban blanc; mais il ajoute quelquefois à se coiffure une aigrette de plumes ornée de diamants. On portait un magnifique exemplaire du Koran devant lui, et il était non-seulement précédé, mais encore suivi par deux massiers à masses d'or, qui criaient en ture: « Priez Dieu que le commandeur des fidèles agisse justement! » Sa suite ne se composait que d'une centaine de personnes, qui avaient pour vêtements des robes de brocart russe, et à leur ceinture des sabres; ja devrais plutôt dire des couteaux tout couverts d'or, grande marque de distinction dans le pays. Les habitants se rangeaient à droite et à gauche à mesure que le cortége avançait, pour lui laisser le passage, en se tirant la barbe, souhaitant au prince mille prospérités. Je fis de même que les autres.

La vie de ce roi est moins enviable que celle des plus simples particuliers. L'eau qu'il boit, on l'apporte de la rivière dans des outres hermétiquement closes et soigneusement cachetées, que deux officiers de police surveillent pendant toute la durée du trajet. Le visir les ouvre de sa propre main; il les fait d'abord goûter à ses gens, les goûte lui-même, puis les cachette de nouveau et les envoie à son maître. La nourriture quotidienne de Sa Majesté subit pareille épreuve: le ministre en mange et en donne aux personnes qui l'entourent; ils attendent une heure pour juger de l'effet qu'elle produira sur eux, et alors ils l'envoient renfermée dans une boîte. Cette boîte a deux clefs dont l'une reste toujours entre les mains du roi, et l'autre entre celles du visir. Les fruits, les confitures, enfin toute espèce d'aliments, sont soumis au même examen; de façon que le pauvre rois des Usbeks me semble ne jamais manger chaud ni boire frais. C'est qu'il n'y a rien dans ce pays de plus commun que les empoisonnements, et on soupçonne que Sa Majesté elle-même n'est parvenue au trône qu'elle occupe aujourd'hui qu'en distribuant avec beaucoup de générosité les doses de poison autour d'elle. Un jour, un indigène me présenta des figues; j'en pris une et la croquai sur-le-champ pour lui montrer que j'appréciais son cadeau. L'individu me gronda beaucoup de l'avoir fait, et me recommanda d'être plus prudent à l'avenir,

(1) *Casec*, dit la texte. A. M.

(1) Tamerlan. A. M.

« parce que, disait-il, on devait toujours commencer par offrir au donateur un peu de son don. S'il en mangeait, on pouvait alors en toute sûreté suivre son exemple. »

A Bokhara, l'eau est mauvaise, et les habitants vous diront qu'elle occasionne le *ver de Guinée*, maladie affreuse qui règne toujours parmi eux. La population de Bokhara peut s'élever à cent cinquante mille âmes, car il n'y presque point de cimetières ni de jardins dans l'intérieur des murs. A l'exception des édifices publics, la plupart des maisons sont petites et n'ont qu'un étage. On en remarque cependant qui dans le nombre se distinguent par leur grandeur et leur beauté: ainsi nous en vîmes quelques-unes dont les murailles étaient revêtues de stuc et couvertes de jolies peintures; quelques autres qui avaient des arcades gothiques ornées de dorures; et en général les appartements étaient élégants et commodes. Les habitations ordinaires sont construites en briques séchées au soleil, soutenues par une charpente, et toutes ont le toit plat. Dans une ville d'Orient une maison n'a jamais de vue, car elle est ceinte de chaque côté par de hauts murs. Le plus grand édifice de Bokhara est une mosquée qui occupe un emplacement d'environ trois cent pieds carrés, et dont le dôme en a cent d'élévation. La toiture est en tuiles émaillées d'un beau bleu d'azur, et offre un aspect tout-à-fait splendide. C'est un monument d'une certaine antiquité, puisque la coupole qu'avait ébranlée un tremblement de terre fut réparée par l'illustre Timour. A cette mosquée tient un immense minaret élevé l'an 542 de l'hégire. Il est en briques, mais ces briques sont disposées de manière à former les plus ingénieux dessins. Les criminels condamnés à morts sont précipités de cette tour; et personne autre que le chef des prêtres ne peut monter au sommet, crainte que de là on ne plonge dans les appartements des différentes maisons de la ville où se tiennent les femmes: encore le grand-prêtre ne doit-il user de son privilége que le vendredi pour appeler les fidèles à la prière. Le plus beau bâtiment de Bokhara est un collége du roi Abdoulla. Les sentences tirées du Koran qu'on lit au-dessus d'une immense arcade sous laquelle est la porte sont écrites en belles lettres hautes au moins de deux pieds, que forment des plaques d'un magnifique émail. La plupart des dômes de la ville sont recouverts de plaques pareilles, et à leur faîte nichent des multitudes de *luglugs*, espèce de grues, oiseaux de passage qui fréquentent le pays et que le peuple regarde comme de bon augure. Quiconque eura le malheur de dire que les murailles de Bokhara, cette ville à laquelle on donne l'épithète de sainte, ne sont pas droites, passera dans l'esprit des habitants pour un infidèle. Néanmoins, et malgré la bizarrerie du fait, l'architecture y est si défectueuse que je doute qu'on puisse trouver un seul pan de mur perpendiculaire au sol, mais les indigènes ont tellement de vénération pour leur ville, qu'ils assurent que dans toutes les autres parties du globe la lumière descend sur la terre, tandis qu'elle s'élève du saint Bokhara.

Je ne manquai pas de profiter un jour de la connaissance de ce prêtre avec qui j'étais venu de Kurshey, pour visiter son collége, qui était dans Bokhara un des principaux établissements de ce genre, et il me donna sur ces institutions tous les détails que je pouvais désirer. Elles sont au nombre de trois cent soixante-six dans la ville, les unes grandes, les autres petites; les unes contenant de soixante-dix à quatre-vingts élèves, les autres seulement une vingtaine et même une dizaine. Les colléges sont bâtis dans le style des caravansérails; c'est un bâtiment carré que forment une quantité de petites cellules ouvrant sur une cour intérieure, et appelées *houjrus*, qui se vendent séparément et qui valent de 16 à 30 tillas. Le professeur et les élèves touchent chaque année un traitement fixe. Les colléges sont en effet bien dotés; tous les bazars et tous les bains de la ville, ainsi que la plupart des champs qui l'environnent, ont été acquis en conséquence par de pieux individus. La loi, en outre, affecte aux besoins de l'église les revenus de la contrée; un quart de la somme est dépensé à cet effet dans Bokhara même, et les prêtres partagent aussi les droits de douanes. Dans les colléges on trouve des gens de toutes les contrées voisines, excepté de la Perse; et il y a autant de vieux que de jeunes élèves. Après sept ou huit ans d'étude, ils retournent dans leur pays avec un plus ou moins gros bagage de science et de réputation; mais quelques-uns demeurent le reste de leur vie à Bokhara.

Avec la permission du visir, nous allâmes un jour visiter le tombeau d'un saint d'un grand renom, appelé *Bhawa-Dein*, qui est situé à quelques milles de Bokhara sur la route de Samarcand. Chemin faisant, je pensais bien plutôt à cette dernière ville qu'à saint Bhawa-Dein; mais je ne jugeai pas prudent de demander, avec notre caractère douteux, la permission de nous y transporter. Elle n'est éloignée de Bokhara que de cent vingt milles, et à Kurshey nous n'en avions été qu'à deux journées de marche. Il fallut alors nous contenter de connaître par oui-dire cette antique cité, dont l'existence remonte sans aucun doute à l'époque d'Alexandre. C'était la capitale de Timour, et les princes de sa maison y passaient leurs hivers. Dans tout le monde habitable, dit Baber, il y a peu de cités aussi agréablement situées que Samarcand. Cette ancienne capitale a beaucoup perdu de sa grandeur; elle est devenue une ville de province qui compte huit mille, au plus dix mille habitants; des jardins et des champs occupent la place de ses rues et de ses mosquées; mais elle est encore l'objet d'une extrême vénération pour le peuple. Tant qu'un roi de Bokhara ne l'a point annexée à son empire, il n'est pas regardé comme souverain légitime: lorsqu'un monarque abandonne le trône sous quelque motif que ce soit, le premier soin de son successeur est de devenir maître de Samarcand. Plusieurs édifices subsistent encore, et montrent quelle fut autrefois sa splendeur. Trois colléges y sont intacts, et le plus beau des trois formait l'observatoire du fameux Ulug-Beg. Les murs en sont couverts d'ornements de bronze, et les briques dont il est construit émaillées ou peintes. Nous fûmes bientôt arrivés au tombeau de ce Bahwa-Dein Nukshbund, un des plus grands saints de l'Asie, lequel fleurissait du temps de Timour. Deux pèlerinages à ce tombeau peuvent, dit-on, remplacer même le voyage à la Mecque. Il s'y tient chaque semaine un marché dans le voisinage, et nous rencontrâmes sur la route de nombreux Bokharains qui, montés sur leurs ânes, s'en allaient faire leurs dévotions. Le sépulcre n'a rien de remarquable en lui-même; c'est une haute plate-forme, près de laquelle sont une belle mosquée et un vaste collége. Chaque pèlerin se promène intérieurement autour du sépulcre et baise les inscriptions qui en indiquent la consécration et la date. Il est fort richement doté, et les descendants du saint sont chargés de l'entretenir: nous y entrâmes nous-mêmes sans plus de cérémonie que de laisser nos babouches à la porte. Je remarquai que ce monument, comme la plupart de ceux du même genre que j'ai vus dans mon voyage, était orné des cornes de tous les béliers qu'on y avait sacrifiés. Elles sont, dit-on, des signes de force; et c'est peut-être à cette coutume que nous devons le titre de *zulkurnen* ou *porte-cornes* donné à Alexandre-le-Grand; mais qu'on n'oublie pas néanmoins qu'il en portait comme fils de Jupiter-Ammon.

Lorsque nous eûmes séjourné un mois environ à Bokhara, nous songeâmes à poursuivre notre voyage; mais ce qui nous embarrassa beaucoup, par suite des guerres qui avaient éclaté de toute part, fut de savoir quelle route nous devions suivre. Après mûres réflexions nous primes la route de Khiva.

Notre trajet de Bokhara à Meirabad nous permit de faire plus ample connaissance avec la contrée. A quatre ou cinq milles de la capitale nous avions atteint

une région qui présentait à la fois les deux extrêmes de la richesse et de la stérilité. A droite la terre était arrosée par des canaux que le Kohik alimentait, tandis que sur notre gauche s'étendait un affreux désert de sable et de poussière. Après avoir parcouru un espace de vingt milles dans une direction ouest-sud-ouest, nous parvînmes aux bords de la rivière de Samarcand, que les poètes ont nommée *la prodigue d'or*; mais on doit attribuer ce nom aux incomparables bienfaits qu'elle répand sur ses rives, plus encore, je crois, qu'au précieux métal qu'elle y dépose. Le cours d'eau n'avait que cinquante verges de largeur, mais n'était pas guéable. On l'aurait pris pour un canal artificiel; et un peu au-dessous de l'endroit où nous le franchîmes, ses ondes étaient arrêtées par une écluse et soigneusement distribuées dans les champs d'alentour. La bande de terre cultivée qui longe les deux rives, comme si le désert en était jaloux, n'est large au plus que d'un mille. Cependant le nombre des lieux habités est considérable, et chaque village est entouré d'un mur de briques séchées au soleil, comme dans le Caboul; mais les habitations ne sont ni aussi propres, ni aussi solides que dans ce dernier pays. A l'époque de notre passage, c'est-à-dire en juillet, le moindre coin de terre livré à la culture gémissait sous les gigantesques melons de Bokhara, dont une quantité immense était aussi transportée à la ville par des régiments de chameaux. Le sol de la contrée était de diverses nature; mais dans le voisinage de la rivière, dur et caillouteux. J'observai que tous les cailloux étaient pointus et angulaires, et qu'ils différaient beaucoup de ceux qui ont été soumis à l'influence de l'eau. La route directe que nous suivions vers l'Oxus nous détourna d'abord du Kohik; mais, après avoir franchi une ceinture d'éminences de sable large de trois milles, nous le retrouvâmes. Son lit était entièrement à sec, puisque l'écluse de Karabnul, près de laquelle nous avions passé, empêchait à cette époque la circulation de ses eaux. Au lieu de s'écouler dans l'Oxus, cette rivière forme ainsi un assez vaste lac que les Usbeks appellent *Dengiz* (1), et dont Meirabad est peu éloigné. Enfin après bien des fatigues nous pûmes gagner la Perse.

ALBERT-MONTÉMONT.

(1) Mot turc qui signifie *mer*. A. M.

FIN DU VOYAGE DE BURNES.



Paris. — Impr. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

Ch. Mettais del. Imp Walder.

IRCASSIEN AU COMBAT.

(Bell.)

J. BRY aîné, Éditeur.



Vue de Bagdad sur le Tigre.

FONTANIER.

(1838-1842.)

VOYAGE DANS L'INDE ET DANS LE GOLFE PERSIQUE.

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage que nous allons analyser a été entrepris en 1838, terminé en 1842 et publié en 1844. M. Fontanier venait d'être nommé vice-consul de la cour de France à Bassora. Il partit de Marseille pour Alexandrie, et de cette dernière ville il se rendit au Caire; puis du Caire il remonta le Nil jusqu'à Khéné, où il se joignit à une caravane qui allait traverser le désert pour gagner Cosséir, sur la mer Rouge, lieu où il arriva au bout de cinq jours.

Ici commence réellement le voyage de M. Fontanier, qui l'a divisé en deux parties, dont la première traite des pays qui sont en rapport avec l'Inde, tandis que la seconde est exclusivement consacrée à l'Inde. Nous suivrons cette division dans l'esquisse que nous offrirons de ce voyage.

Pays en rapport avec l'Inde.

On sait que Cosséir est une petite ville arabe qui a ses maisons construites en boue, et qui possède une espèce de caravansérail qu'on appelle le château, et, en dehors, quelques jardins où croissent péniblement des dattiers rabougris et des bananiers. Cosséir appartient à l'Afrique. Nous la quitterons, sans autre développement, et franchirons la mer Rouge afin d'atteindre Djedda, port asiatique, de l'autre côté du golfe.

Arrivé à *Djedda*, M. Fontanier vit mettre en pratique un usage singulier qui permet aux Arabes bedouins de piller sur toutes les routes quatre jours avant la fête du beïram à la Mecque, ville sainte, voisine de Djedda. Toutes les autorités de ce port et toutes les personnes qui n'étaient pas forcées d'y rester se rendirent à la cérémonie; les boutiques furent fermées; les matelots mahométans quittèrent leurs navires, et on barricada les portes de la ville. Alors, dit notre voyageur, tout ce qui n'a pas pour motif le pèlerinage devient impossible, et il y a du danger à entreprendre quoi que ce soit à ce moment.

La Mecque est une ville d'une tristesse extrême, d'une incroyable aridité; elle est entourée de montagnes nues, et la chaleur y est insupportable. Quand on se dirige vers l'Arafat, l'une de ces montagnes, chacun est obligé d'égorger une victime, et on immole ainsi une multitude de moutons dont les entrailles et les ossements, dispersés sur la route, répandent une odeur infecte. On marche sans ordre; les chameaux se heurtent, tombent et amènent une grande confusion. Dès que la prière sur l'Arafat est terminée, on expédie des courriers dans toutes les directions pour en porter la nouvelle, et ceux à qui ils l'annoncent

leur font des présents. On en dépêche plusieurs à Constantinople, et le premier qui arrive reçoit du sultan une forte récompense. La cérémonie achevée, chacun fait ses dispositions de départ, quitte La Mecque et regagne son pays.

De son côté, M. Fontanier regagna le navire à bord duquel il avait pris passage, et partit pour Moka, et de Moka pour Bombay. En route il toucha seulement à *Hodeida*, ville entourée d'une haute muraille, ayant des bazars larges et spacieux, des maisons solidement construites, et faisant un commerce assez important, surtout avec Senna, ville de l'intérieur, où l'on se rend en trois jours. A Hodéida se trouvent beaucoup de banians ou marchands de l'Inde, qui se sont emparés du commerce de toutes les places un peu considérables. Le trajet d'Hodéida à Moka s'était accompli en une journée, et de Moka à Bombay il eut lieu en quatre jours.

Notre voyageur ne fit d'abord qu'une courte halte à Bombay, parce qu'il devait y revenir. Suivons-le à Mascate, où il séjourna; et de là à Bassora, où il résidera quelque temps.

Après huit jours d'une belle traversée, il était devant les hautes montagnes qui, du côté de la Perse, indiquent l'entrée du *golfe Persique*. « Nous fûmes étonnés, dit-il, de la quantité de requins que nous y vîmes. Je remarquai que la mer était d'une teinte rougeâtre que lui donnait du frai de poisson qui flottait à sa surface et semblait retenu comme par des fils gélatineux; les œufs rouges qu'ils retenaient se voyaient depuis la surface de l'eau jusqu'à un pied de profondeur. Comme ce détroit n'est point exposé au schemal ou vent régulier du nord-ouest qu'on trouve dans le golfe, ni aux moussons du sud-ouest et du nord-est, le calme qui y règne porte le poisson à y déposer son frai; il y est donc d'une extrême abondance, ce qui explique la présence du requin. »

On toucha terre à *Bender-Abaz*, entrepôt assez important, et qui l'était bien davantage lorsque les Hollandais occupaient Ormuz, qui est en face. Il ne reste aucune trace de cette splendeur; c'est aujourd'hui une misérable ville qui dépend des Etats de l'imon de Mascate, bien qu'elle soit à la Perse. Elle est de construction arabe; en été la chaleur y est accablante, et on ne l'habite guère qu'en hiver. C'est le port naturel de débarquement des marchandises destinées à Yezd, Kerman, Chiraz et Ispahan; mais souvent les troubles intérieurs font que l'on préfère aller par mer jusqu'à Bouchir. Quant à Ormuz, cette île n'est plus habitée que par des pêcheurs qui se sont rassemblés dans l'ancien fort des Portugais.

Notre voyageur mit dix jours de navigation pour aller de Bender-Abaz à *Bouchir*, ville où réside un agent anglais. On remarque une grande activité dans le port et dans les bazars. Cette ville, entourée de murs, est bâtie à l'extrémité d'un désert de sable et éloignée d'environ 10 lieues des montagnes, ou plutôt de Barasgoun, la premier des villages situés à leur base. La plaine offre des palmiers, et il y a au sud de Bouchir des jardins où la terre commence à être cultivable; il s'y trouve des aloès, des grenadiers et des orangers. A mesure qu'on s'élève dans les montagnes sur la route de Chiraz, on reconnaît les arbres et les fruits des pays tempérés de l'Europe. Les vaisseaux ne peuvent entrer dans le port de Bouchir, mais l'ancrage en rade est bon; ils sont abrités au sud par des bancs de roches, et au nord par l'île de Carak et par la côte. Bouchir est le port le plus important de la Perse, et il s'y fait un commerce considérable. Il reçoit toutes les marchandises de l'Europe destinées au sud de l'empire, tandis que celles que consomme le nord viennent généralement par la mer Noire. La ville de Bouchir compte environ 20 000 habitants.

Continuant à remonter vers le nord-ouest, M. Fontanier, après six jours de navigation, gagnant l'embouchure du Chat-el-Areb, ou rivière des Arabes, fleuve formé de la jonction du Tigre et de l'Euphrate, atteignit *Bassora*, ville qui n'est point bâtie sur les bords du fleuve, mais sur un canal où l'on arrive en une demi heure. Cette disposition paraît générale dans ces contrées; la plupart des villages se trouvent à l'intérieur, et on les a éloignés du rivage par crainte de pirates ou d'ennemis. La marée s'élève considérablement dans le golfe Persique, et elle arrête les eaux du fleuve jusqu'à une distance de plus de 60 lieues dans l'intérieur. L'entrée du canal de Bassora est abritée par un fort entouré de quelques maisons orabes; sur le bord opposé est un poste de douane. Les navires restent à l'ancre dans le fleuve; des canots font le service depuis le lieu de l'ancrage jusqu'au centre de la ville, dont les murs d'enceinte, au surplus, s'étendent jusqu'au fleuve.

Bassora est gouvernée par un mutselim, lequel relève du pacha de *Bagdad*, ville qui, après La Mecque, est le lieu principal de réunion des mahométans. La tombe d'Ali, qui en est à une petite distance, y appelle tous ses sectateurs; et comme ancienne résidence des califes, elle est vénérée des Sonnis. Bagdad est une des grandes villes de la Turquie asiatique, elle est entourée de murs en briques et de fossés et défendue par des canons. Placée sur la rive gauche du Tigre, un pont de bateaux la joint à la rive droite, où se trouve un faubourg qu'on nomme l'ancien Bagdad. La douane occupe l'ancien palais des califes. Une des mosquées a une voûte d'une forme hardie. Les maisons rappellent la construction persane; plusieurs sont vastes, ont des dalles de marbre et de grands salons. L'appartement le plus important est le Sardab, où l'on se retire pendant la chaleur. On passe la nuit sur les terrasses, qui sont entourées de murs assez élevés pour qu'on soit à l'abri de la curiosité de ses voisins : on n'a donc pas, dit M. Fontanier, le spectacle comique des villes de la Perse, où, dès l'aube du jour, on voit toutes les femmes rouler à la hâte leurs matelas et s'enfuir pour échapper aux regards profanes. Bagdad, autrefois si peuplée, n'a guère aujourd'hui que 40 à 50,000 âmes. Les environs de cette ville, si merveilleuse aux temps des califes et dans les contes des *Mille et une nuits*, ont des jardins plantés de dattiers et d'orangers, et de belles cultures de blé et de riz.

Redescendons de Bagdad à Bassora, puis rendons-nous, avec M. Fontanier, par le golfe Persique, à *Mascate*, où il arrivait à la fin de janvier 1838. Cette ville en forme deux, en quelque sorte, savoir : Matra, qui est sur une anse du port et occupée par les marins, les jongleurs, les taverniers et les filles publiques; et Mascate, habitée par les négociants et les gens paisibles. On se rend, par terre, en une heure de Matra à Mascate, ville entourée de montagnes à pic et d'une grande aridité. L'iman, qui a est retiré dans l'île de Zenzibar, sur la côte africaine, a laissé son fils à Mascate pour y gouverner à sa place.

Mascate est une ville florissante, parce que le commerce y jouit d'une grande liberté et qu'il n'y a pas de monopole. Cette ville fut conquise par les Portugais, qui en furent eux-mêmes chassés par les Arabes, dont le chef prit le titre d'iman ou pontife, qui a passé à ses descendants. Les rues sont étroites, et les maisons, quoique vastes et bien bâties, ont un extérieur triste, comme en général celles de l'Orient. Aucune, pas même le palais de l'iman, ne renferme dans son intérieur les jardins, les cours et les fontaines si communs chez les Turcs et les Persans; la rareté des sources rend ici la stérilité du sol plus grande.

Notre voyageur a remarqué à Mascate un mode d'irrigation assez curieux, et que voici. Quand on trouve de l'eau, on fait des puits très larges, et on la puise avec de grandes outres en cuir. Ces outres sont attachées à une corde passant sur une poulie et tirée par des bœufs; mais pour ménager ces animaux et avoir le moyen de les garantir de l'excessive chaleur de ces contrées, on creuse le terrain pour les faire avancer sur une pente très inclinée où le conducteur,

monté sur eux, les pousse et leur fait ainsi enlever l'outre. Dès que l'eau a été versée dans un réservoir, les bœufs et leur guide remontent lentement et paraissent sortir des entrailles de la terre, car l'excavation est couverte avec soin pour obtenir de l'ombre. Le même manége se renouvelle chaque jour, et c'est ainsi que l'on obtient quelque peu de végétation à Mascate.

Cette ville est surtout un entrepôt des produits de l'Inde, de la mer Rouge et du golfe Persique. Son commerce spécial consiste en esclaves et en confitures. La population se compose de Banians, de Turcs, de Persans, d'Arabes et surtout de nègres. La police y est maintenue par quelques montagnards d'Adramant à longue chevelure, nus, armés d'un fusil à mèche ou d'un sabre, et quelquefois d'un javelot. Ces hommes se tiennent sur divers points des bazars et font des rondes. Il y a en outre un cadi pour rendre la justice. Les navires particuliers de l'iman portent des esclaves au Sind et au Cutch, embouchure de l'Indus, et vont sur la côte de Malabar s'approvisionner de poivre, de bois de construction, de cardamome, de riz; quelques uns poussent jusqu'à Ceylan pour y chercher de la cannelle; il en est même qui vont porter à Calcutta des dattes et des chevaux.

M. Fontanier revint de Mascate à Bombay, l'une des trois présidences de la compagnie anglaise des Indes orientales. Arrêtons-nous un moment avec lui dans cette ville.

Pays de l'Inde.

Bombay, dans l'île du même nom, près du continent asiatique, forme pour ainsi dire deux villes : celle que l'on nomme le fort, et une cité qui en est séparée par l'esplanade. Dans le fort sont les administrations publiques et les comptoirs des négociants; quelques Européens demeurent dans sa partie occidentale, tandis que les indigènes occupent le côté opposé. On y remarque la maison de ville, mais que personne n'habite; ses vastes salles ne s'ouvrent guère que pour des fêtes publiques. La cathédrale est un assez beau monument, et la petite église écossaise ne manque pas d'élégance. Sur la place publique devant l'hôtel-de-ville, on distingue la statue de lord Cornwallis; cette place est couverte de gazon et entourée d'arbres. La ville proprement dite, celle qui se trouve au-delà de l'esplanade, est bien plus populeuse que le fort, et il y règne un grand mouvement.

L'île de Bombay a 8 milles de long sur 4 de large, et est coupée en tous sens par des routes bien entretenues, sur les bords desquelles les maisons se succèdent sans interruption. Celles des indigènes sont de petites huttes rapprochées les unes des autres, dont les murs sont souvent en nattes, tandis que les maisons des Européens, entourées de jardins, placées de la manière la plus avantageuse, meublées avec luxe, gardent en même temps une apparence de fraîcheur et de simplicité rustique. L'entrée est ordinairement décorée de pavillons, de colonnes, de voûtes parées de verdure et de fleurs. Pendant la nuit, des lampes éclairent la galerie qui ceint les habitations; il y en a aussi dans les salles, qui sont toujours ouvertes. Après les pluies, une ville nouvelle s'improvise à côté du fort et près de la mer : elle est formée de tentes immenses, qui offrent autant d'espace que de vastes maisons, et où l'on va respirer le frais.

Le port étale d'énormes masses flottantes et de beaux bâtiments à vapeur, tenus avec une grande magnificence. Les marchands européens ont à Bombay une cinquantaine de navires, dont les plus légers font la contrebande de l'opium. Au point du jour Bombay semble désert, et on ne voit qu'un petit nombre de promeneurs qui profitent de ce court moment de fraîcheur; mais au lever du soleil, le coup d'œil est superbe, et après le déjeuner commencent les affaires; au mouvement de la population, on dirait une ville menacée d'un assaut. A cinq heures, tout rentre dans le repos, et les 300,000 habitants de Bombay vont faire le dernier repas de la journée.

Pendant son séjour à Bombay, M. Fontanier eut occasion d'étudier et de voir fonctionner une partie du gouvernement britannique établi dans les Indes; il lui consacre un chapitre de son livre : c'est un sujet déjà connu, dont nous reproduirons seulement quelques traits.

En 1559 se forma à Londres une société de marchands qui allait rivaliser avec les Portugais dans l'Inde. Elle reçut en 1560, de la reine Elisabeth, le titre officiel de « Compagnie des marchands de Londres commerçant avec les Indes orientales. » Elle avait en capital 1,600 000 francs. En 1602, elle établit son premier comptoir à Achin; elle en eut un sur la côte de Malabar en 1612, un sur celle de Coromandel en 1626, et un dans le Bengale en 1534. Aujourd'hui 1854, son capital nominal est de 200 millions de francs; elle a sous ses ordres une armée de 200.000 hommes, et sous sa domination 120 millions d'habitants.

Le capital de la compagnie est divisé par actions, et les propriétaires d'actions nomment 24 directeurs, dont chacun doit posséder pour 50.000 francs d'actions, et doit se retirer après un certain nombre d'années. Ils reçoivent un traitement pour suivre les affaires de la compagnie; ce sont eux qui administrent l'Inde, nomment les fonctionnaires civils et militaires et font les règlements les plus importants. Trois des directeurs représentent la compagnie auprès du gouvernement, représenté de son côté par les commissaires pour les affaires de l'Inde. Ce qu'on nomme patronage est ici la condition indispensable pour obtenir un brevet, et une fois ce brevet obtenu, l'employé est certain de son avenir.

L'Inde anglaise est dirigée par un gouverneur général nommé par la cour des directeurs, révocable par elle, et dont la nomination est soumise à l'approbation de la couronne. Ce gouverneur général a lui-même un conseil de quatre membres, choisis également par la cour des directeurs. La direction suprême s'applique aux trois présidences de Calcutta, Madras et Bombay. Le gouverneur général est en même temps gouverneur de la présidence de Calcutta, siége de l'empire; les gouverneurs de Madras et de Bombay sont nommés par la cour des directeurs, sous les mêmes conditions que le gouverneur général. Hors les affaires d'Etat et les lois réservées au gouverneur général, les attributions des gouverneurs de présidences sont distinctes et les mêmes pour tous. Les employés civils et militaires appartiennent à chacune des présidences, et les promotions ainsi que les emplois sont accordés par chaque gouverneur. L'armée royale, les cours de justice et les évêchés anglicans sont en dehors de l'autorité absolue de la cour des directeurs. L'armée royale a un commandant en chef nommé par cette cour et agréé par le gouvernement britannique; cet officier est sous la direction du gouverneur général. Il y a une cour de justice et un évêché dans chacune des trois présidences. L'évêque de Calcutta a la prééminence sur les deux autres.

Quant aux traitements annuels, le gouverneur général reçoit 600,000 francs, et les deux autres gouverneurs de résidence chacun 300 000 francs; ils ont en outre le logement et sont indemnisés pour diverses dépenses publiques. Chaque membre du conseil a 150,000 francs, et chaque commandant en chef la même somme. Le premier juge de la cour suprême de Calcutta reçoit 200,000 francs; les autres juges 150,000 francs, ce qui est aussi le traitement des premiers juges à Madras et à Bombay, dont les juges inférieurs ont chacun 75,000 francs. L'évêque de Calcutta a 125 000 francs et des frais de tournée; les deux évêques de Madras et de Bombay chacun 60,000 francs, aussi avec des frais de tournée pastorale. Il est rare

que les officiers du service civil reçoivent moins de 15,000 francs. Il y a des emplois qui, après quatre ans de service, rapportent jusqu'à 40.000 francs par année; après sept ans, 75 000 francs; et après dix ans, 100 000 francs. Le moindre officier de troupe touche 6,000 francs par an, outre les frais de logement et autres.

M. Fontanier eut occasion de fréquenter à Bombay la secte des *parsis* ou adorateurs du feu. Ces descendants de Zoroastre sont restés fidèles à leur culte; ils préservent soigneusement leur feu et leur eau de tout contact impur; *ils n'appuient pas leurs lèvres sur le pot qui contient la boisson*, mais la font tomber d'un pot en cuivre at d'assez haut dans leur bouche, comme le pratiquent également les Indous. Ils sont, dit notre voyageur, assez adroits pour la recevoir sans en répandre une goutte. Leurs femmes sont plus gracieuses que celles des Indous; elles ont le pantalon comme les mahométanes, et portent un voile de couleur parsemé d'étoiles. Elles vont, suivant l'usage oriental, chercher elles-mêmes l'eau du ménage, et aucun des devoirs domestiques ne semble au-dessous d'elles. Leurs maris ne les traitent pas avec beaucoup d'égards : pendant leur temps critique, ils les chassent des appartements et les relèguent à l'écurie, où on leur jette leur nourriture. Toujours *les parsis se tournent vers le soleil quand il se lève ou se couche;* parfois ils saluent la mer et lui offrent du riz, du sucre et des fleurs; chaque soir, quand le boutiquier allume les lampes de son échoppe, il les salue avec respect. A la mort d'un parsi, son corps est enveloppé d'un linceul blanc et déposé sur la pierre, afin qu'il rende, par la décomposition, ce qu'il doit à chacun des éléments; ce corps est ainsi délaissé en un lieu écarté, où il devient la pâture des vautours.

De Bombay M Fontanier fit voile pour *Goa*, ancienne métropole des établissements portugais dans l'Inde. Leur capitale actuelle est *Panjim*, qui ressemble, plus à une ville européenne qu'à une ville asiatique; deux de ses églises, la douane et l'hôtel du gouvernement sont de beaux édifices. L'ancien Goa en renferme encore de superbes, tels qu'églises, couvents, palais vastes et grandioses, mais que l'insalubrité du lieu a dû faire quitter pour le nouveau chef-lieu, Panjim, situé dans une île, où affluent les ecclésiastiques de tout rang et de toute couleur. Cette ville a des établissements d'éducation, un tribunal d'appel et des tribunaux de première instance pour les sujets portugais au nombre d'environ 350,000.

De Goa notre voyageur passe à *Mahé*, l'un de nos établissements dans ces parages; puis à *Cannanore*, petit port sur la côte du Malabar, assez sûr pendant la mousson du nord-est, mais impraticable pendant celle du sud-ouest; c'est une plage sablonneuse que la vague couvre, pour ensuite l'abandonner. Vers le nord s'élève une colline sur laquelle est un fort gardé par les Anglais, tandis qu'à l'est se trouve la ville, dans laquelle un raja est censé régner.

M. Fontanier gagne bientôt *Cochin*, où les Portugais abordèrent en 1600, et où les Anglais ont placé des autorités, un tribunal et un faible détachement de cipayes. Cette ville est vaste, les rues en sont droites, mais si désertes que l'herbe y croît partout; on y remarque cependant une assez grand nombre de maisons habitées par des Européens, qui s'y logent facilement et à peu de frais. Beaucoup de marins y laissent leurs familles et s'y rendent pour réparer leurs navires. Cochin, aussi bien que Goa, est placé sur une île, près de la terre ferme.

Après avoir touché à divers autres points du littoral indien, tels que Aleppi, Quilon, Travancore et Coïmbatour, M. Fontanier se rend à *Pondichéry*, chef-lieu de nos établissements dans l'Inde. Il parle des montagnes des *Neilgheries*, où se transportent les Européens dont la santé est altérée par le climat de la côte, et aussi beaucoup d'oisifs qui vont y respirer un air plus pur que dans la plaine de Coïmbatour, qui s'étend jusqu'au pied de la dernière branche de la chaîne de ces pittoresques montagnes, à l'égard desquelles nous regretterions que M. Fontanier ne nous eût donné aucun détail, si nous ne trouvions le moyen d'y suppléer tout à l'heure en puisant dans un autre voyage effectué par un Anglais.

Pondichéry est, selon M. Fontanier, la plus jolie ville de l'Inde. Elle se divise en ville blanche et en ville noire; la première sert de résidence aux Européens, et les Indous habitent principalement la seconde. La nécessité d'obtenir de l'air oblige à avoir toujours les portes ouvertes et à vivre par conséquent en public. Les rues sont droites, généralement bien entretenues, et les maisons sont vastes, construites avec élégance et solidité. Leur forme les rapproche des bengalos anglais; mais comme elles sont les unes à côté des autres, la ville a une apparence plus européenne. Pondichéry a une place publique plantée de grands arbres et sur laquelle s'élève le plus beau phare de l'Inde. L'hôtel du gouvernement est aussi un bel édifice construit avec beaucoup d'élégance et dans le style européen. La ville est entourée de boulevarts, et les routes qui y aboutissent sont en fort bon état. La ville noire, très rapprochée des Européens, est vaste, a des rues larges, et trois établissements importants, savoir : la mission des Lazaristes, une filature de coton et le jardin botanique.

M. Fontanier quitta Pondichéry le 12 juillet 1842 pour revenir en Europe, par le cap de Bonne Espérance et Sainte-Hélène. Il débarqua au port de Nantes, vers le milieu de l'hiver, et revint à Paris mettre en ordre les richesses intellectuelles qu'il avait recueillies dans son intéressant voyage.

Nous venons de citer les montagnes des Neilgheries : voici à leur sujet les renseignements recueillis par le voyageur Harkness, qui les a visitées en 1836.

Les Neilgheries ou montagnes Bleues.

Quand le navigateur venant d'Europe s'approche de Bombay, il peut aisément discerner une ligne nuageuse de montagnes bordant l'horizon septentrional, et dont toute la chaîne est connue sous le nom général de *Ghâtes* ou *Ghauts*. Les *Neilgheries* ou *montagnes Bleues* passent pour en être le noyau. Elles sont ainsi appelées de deux mots sanscrits ou hindoustanis, savoir: *Nila*, qui veut dire bleu, et *Giri*, qui signifie montagne. Ce nom leur a été donné sans doute parce qu'elles sont les plus hautes montagnes de la péninsule hindoustane, et comme offrant cet aspect bleuâtre dont l'atmosphère décore les objets éloignés, ainsi que l'a dit un poëte:

> 'Tis distance lends enchantment to the view
> And robes the mountains in its azure hue (1).

Situées dans la partie méridionale de la province de Coïmbatour, entre le Mysore au septentrion et le Travancore, qui aboutit vers le sud au cap Comorin, les Neilgheries sont, à leur base, entourées par une ceinture d'épaisses broussailles ou *jungles*, et, à l'exception d'un côté, enveloppées par deux rivières qui se réunissent pour former, un peu au nord-est, le Bhavani, qui débouche dans la mer des Indes ou golfe du Bengale. Eloignées d'environ 16 lieues de l'océan Indien, elles participent des moussons des deux côtés, et en éprouvent les salutaires effets en jouissant d'une remarquable égalité de température. Leur surface générale, montagneuse, est composée de chaînes s'étendant ou loin dans presque toutes les directions, chaînes communément formées de collines et de monticules faciles à cultiver. Entre ces monticules sont beaucoup

(1) *Les Plaisirs de l'espérance*, par Campbell, dont j'ai donné une première traduction en vers en 1824, et une seconde édition en 1825. A. M.

de vallées délicieuses, et dans les lieux où les chaînes vont s'unir brusquement à une autre, on treuve un prefond rovin ou un marais couvert d'herbes abondantes.

Les Neilgheries sont partagées en quatre districts, et quelques uncs de ces montagnes présentent le suprême degré du pittoresquo et du beau. Les cnllines plus basses, et les monticules qui leur sont veisins, brillent ornés de blanches maisons qui donnent encore un relief à la verdure; souvent par dessus ces maisons, se balancent de grands arbres dont les rameaux ombreux paraissent, à une certaine distance, de petites forêts impénétrobles, et tout cela est surmonté, comme en gradins, par une succession d'autres collines couvertes de riches pâturages, et émaillées des plus belles fleurs sauvages de toutes les nuances. Les orbres, parmi lesquels se montrent le rhododendron rougeâtre et le blanc camélia, varient, dons leur ombrage hespitalier, de richesse et de feuillage; quelques-uns, ceuverts de mousse, ent le neigeux aspect de l'hiver. Les bords des ruisseaux qui serpentent à leurs pieds s'offrent parés d'églantiers et de jasmins, et portout a'entour l'œil aperçeit la framboise agreste avec d'autres fruits savoureux qui ajoutent à l'éclot éblouissant de la scène, dont la beauté est complétée par un lac d'environ 2 lieues de circuit, où mille ruisseaux oppertent le cristal de leurs endes.

Les habitants originaires de ces montagnes s'appellent *Tudas* eu *Todas*, peuple ou tribu dont lo taille au-dessus de la moyenne, l'apparence athlétique, les traits réguliers, le port altier et la contenance ouverte et expressive, conduisent forcément à conclure que c'est une race toute différente de leurs voisins do même couleur; si différente, en effet, qu'on se demande ce qu'elle est, d'où elle vient.

Quelque temps qu'il fasse, ils n'ont rien sur la tête; ello est constamment nue. Ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la longueur de 6 à 7 pouces; ils les partagent sur le sommet pour en former des boucles épaisses qui, de loin, font croire à l'existence d'un ornement artificiel. Les cheveux de devant, ou qui tombent sur la face, ondnient avec une égale liberté, et sont généralement, si ce n'est dans la vieillesse, doux et d'un noir de jais. Les Tudas se distinguent de tous les autres naturels de l'Inde par un œil large, plein, animé, par un nez romain, de belles dents et des formes agréables. Quoique d'un maintien grave, ils s'abandonnent aisément à la joie. Ils porteot aux oreilles des anneaux d'or, aux doigts des anneaux d'argent, et occasiennellement une chaîne du même métal autour du cou. Ils ont aussi quelque ressemblonce avec les Romains dans leur habillement, qui consiste en une ceurte tunique plissée au milieu du corps, retenue par une ceinture, et en un manteau qui couvre tout le corps, excepté la tête, lo main gauche et quelquefois la droite; il est jeté, comme le manteau espagnol, sur l'épaule gauche, le bord suspendu légèrement sur la main gouche. Il est assez ample pour couvrir teute la personne dans une posture inclinée ou assise, et c'est leur unique vêtement extérieur la nuit comme le jour. Ils n'emploient ni souliers, ni sandales, ni armes défensives; ils ent généralement un petit bâton eu une baguette, dont ils se servent en marchant cemme de support, ou en conduisant leurs troupeaux.

La stature des femmes est proportiennée à celle des bemmes; leur complexion est plus légère, plus délicate, en un mot féminine, et embragée par do longues tresses de cheveux qui flottent dans leur molle abendance sur le cou et sur les épaules. Quoique leur démarche soit modeste et réservée, elles entrent librement en conversation avec un étranger, à la manière des Européennes. Leurs colliers consistent en cheveux tressés eu fil noir avec des ografes en argent. On y ajoute çà ot là un grain auquel on suspend un faisceau de coquilles do cowry qui pendent derrière le cou entre les épaules. Elles portent des brassards en cuivre aux bras, eu-dessus du conde, des bracelets d'argent aux poignets, des anneaux au pouce et aux autres doigts, et une ceinture de cuivre ou d'argent autour de la taille, ceinture formée d'une sorta de chaîne travaillée. Leur montoau ressemble à celui des hemmes; il n'est point, teutefois, plissé sur l'épaule gauche, mais porté droit, et il enveloppe tout le corps, de manière qu'il leur donne l'apparence d'une momie. Ces femmes sont d'une nature éveillée, aimanta et un peu railleuse, et dans leurs échanges de sentiments elles prouvent une rectituda de pensée qu'on était loin d'attendre d'elles.

Le genre de vie des Tudas, sous teus les rapports, est pastorale; ils ne se rassemblont pas en villes ou villages, mais des agglomérations do familles vivent dans ce qu'on appelle un état de séjour précaire et qu'eux-mêmes désignont sous le nem de *morris*. Leurs huttes sont analogues au couvert en forme de tente d'un fourgon; le toit est en chaume bien propre, supperté par des pieux; la houteur du sol au sommet du toit est d'environ 7 pieds; aux côtés elle est d'un peu plus de 3. La lengucur de la hutte est do 12 pieds, et sa largeur de 8; à une extrémité est une petite porte d'un pied et demi de haut sur 2 de largo. Une claie formée do pierres non cimentées est établie généralement près de la hutte, pour enfermer le bétail pendant la nuit. La laiterie est aussi un acessoire essentiel du séjeur; en la construit toujeurs avec un sein extrême et on lui voue un respect sacré. Ces résidences éphémères ont néanmoins, le plus souvent, un aspect conforme à leur destination momentanée; leurs possesseurs, émigrant, selon la saison, vers différentes parties de leur pays de montagnes, n'y attachent pas le même prix quo si elles étaient permanentes.

Ils ne nourrissent point d'animaux, excepté le buffle, et une race de petits chats pour détruire les rats dont leurs montagnes sont infestées. Leurs buffles, dont la chair est excellonte, et qui dennent un lait sans égal pour sa saveur et sa richesse, errent dans les ploines ou les collines par troupes de cent à cent cinquante et deux cents têtes. Le premier devoir à remplir le matin est de traire les buffles au moment où ils sortent de la claie ou étable en plein air; ce devoir est accompli par un en plusieurs des bommos de la famille, après qu'ils ont passé à certaines purifications de rigueur. Le lait qui resto du soir précédent est converti en beurre, et le lait de beurre qui reste encore est réservé comme un breûvage pour la famille. Les hommes, généralement accempagnés par une ou deux femmes, conduisent an champ le troupeau, tandis que les autres femmes demeurent à la maison pour y remplir les devoirs domestiques, neurrir et seigner leurs enfants, arranger leurs petites habitations, extraire le grain de la cosse, le réduire en farine on le sécher pour le rendre cassant, eu bien décorer les plis de leurs manteaux, sur lesquels elles déploient de grands soins. Les hemmes et les garçons qui ne sont pas sortis ovec les troupeaux vont chercher aux sources voisines l'eau nécessaire peur les besoins demestiques, et aux ferêts adjacentes le bois à brûler. A midi lo troupeau revient près des huttes, et une seule personne le garde pendant que les autres rentrent dans les maisons. Les laitiers passent le jour à faire du beurre eu à le clarifier pour cemposer ensuite une serte de caillé qu'ils appellent *ghie*.

Le soir, le troupeau est ramené dans l'endroit où en le parque; on lo salue, puis en sonpe avec des préparatiens de lait, de farine, de grain séché, de riz et de beurre. Une lampe est allumée: nn la salue également, puis on se livre au repas. Les huttes n'effrent aucune defense; elles n'ont pas même un chien de gardo, et, vivant en familles plutôt qu'en société, ces aborigènes passent leur journée d'une façon qui leur est toute particulière, et vraisemblablement dans le silence, la tranquillité et la simplicité rustique d'une vie patriarcale et pastorale.

Commo les diverses communautés qui mènent ce

genre de vie, les Tudas penchent vers l'indolence, à moins qu'une occasion ne réclame leur énergie; alors ils montrent qu'ils savent bien supporter les marches et les fatigues. Ne connaissant qu'un petit nombre des aisances de la vie, ignorant même l'usage du sel, leurs besoins sont très limités. Ils ont des passions sans doute, et peut-être ne sont-ils pas toujours aussi heureux qu'ils le paraissent; mais, dans leur conduite envers les étrangers, ils méritent constamment l'admiration aussi bien que l'estime. Ils ont un respect religieux pour la propriété; ils regardent le mensonge comme le pire des vices, et ont un temple dédié à la vérité. Ils se prétendent les aborigènes de leurs montagnes, et en cette qualité reçoivent tribut d'une race d'Indous qui émigrèrent vers eux, il y a peu de générations, pour échapper à la tyrannie de leurs maîtres. Ces colons traitent les Tudas avec un grand respect, les croyent doués de vertus supérieures et même de facultés ou puissances surnaturelles.

La religion des Tudas est aussi singulière que leurs autres coutumes: ils adorent le soleil, qu'ils saluent à son lever, et croient qu'après la mort leur âme s'en va dans un monde supérieur. Leur culte n'a rien de commun avec le bouddhisme ou l'islamisme. La laiterie est leur temple; du moins, s'ils ont une forme quelconque de culte extérieur, elle se pratique surtout dans ce lieu, qui, nous l'avons déjà dit, est un objet de vénération et même un lieu sacré.

Leur langue est également distincte de tous les autres dialectes asiatiques et extrêmement difficile à apprendre pour un étranger, étant surtout orale, et les gens de la tribu n'ayant aucun caractère d'écriture ni symbole visible quelconque par lequel ils puissent communiquer leurs pensées (1).

On marie les jeunes filles dès l'âge de six ou sept ans. Souvent on les fiance encore au berceau, et généralement en joignant pour dot la génisse d'un buffle, suivant la fortune de leur père. Il paraît qu'après avoir passé aux mains de leurs maris, elles sont encore sous le contrôle du père, qui peut même les transmettre à un autre époux, et puis à un autre, sans qu'il y ait aucune limite à ce trafic matrimonial. Le père reçoit chaque fois un buffle, au lieu d'en donner un. Personne n'ignore que les Asiatiques sont dans l'usage d'avoir plusieurs femmes, autant qu'ils en désirent, on plutôt qu'ils peuvent en nourrir; mais, parmi les Tudas (2), la loi est renversée: car les femmes n'ont pas seulement deux ou trois maris, mais en outre, avec le consentement de ceux-ci, qui le refusent rarement, elles ont autant de sigisbés qu'il leur plaît. La preuve de cette coutume est établie par plusieurs pétitions à cet égard présentées aux autorités reconnues chez ces indigènes. D'après un autre document cité par l'auteur anglais, un homme ne pourrait épouser qu'une femme; mais il peut être le sigisbé de plusieurs.

Les cérémonies funèbres des Tudas sont assez imposantes. Ils ont des cimetières dans les bois, mais n'ensevelissent pas les corps; ils les brûlent avec tous les ornements et le manteau que les défunts ont portés durant leur vie. Il y a des pleureurs mâles et femelles qui chantent des lamentations, puis jettent des fagots sur le bûcher, où le corps est couvert d'herbes pour en empêcher la putréfaction. On répand aussi sur le corps de petits sacs de graine, du beurre nouvellement fait dans des coupes formées de feuilles d'arbre, et des pots de lait dans ses différents états de préparation. On immole des buffles près du bûcher, et on en partage la chair pour un repas qui suit immédiatement; des espèces de harpies brûlent de dévorer ces chairs palpitantes. Plusieurs Tudas sèment un peu de terre sur le cadavre, en s'inclinant et en faisant une salutation. Après le sacrifice, un homme de moyen âge coupe deux ou trois tresses de la chevelure du mort près des tempes; on met ensuite le bière sur le bûcher, la face en bas, les pieds tournés vers l'est, et toujours avec les habits et les ornements sur le corps. Les parents et les amis du défunt jettent des poignées de grain et de cassonade, d'autres des morceaux de bois élevés en monceaux sur le tout. Alors le bûcher s'allume, et tandis que la flamme et la fumée s'élèvent dans les airs, les assistants poussent des cris lugubres; les *cohatars* ou harpies emportent les offrandes du sacrifice, et dans le lointain retentissent les gémissements des femmes. Durant le cérémonie, les parents du défunt se couvrent la tête de leurs manteaux: c'est là pour eux un signe caractéristique du chagrin ou du deuil. Enfin on jette de l'eau sur le bûcher; après quoi les parents examinent avec soin les cendres, pour en retirer deux ou trois morceaux des os du crâne et quelques débris des ornements d'or ou d'argent échappés aux flammes; on lie le tout avec les tresses de cheveux coupés au défunt, et on les met dans un vieux manteau pour les conserver.

De quelques sommets des Neilgherles, le voyageur découvre une belle étendue du pays de Mysore, dont l'aspect varie sans cesse. D'abord tout, au-dessous de lui, ressemble à un océan de duvet; les premiers rayons du soleil levant changent rapidement la scène; les nuages roulent les uns au-dessus des autres, et tous, s'élevant vers le sommet de la montagne, disparaissent bientôt. Les vallées et les plaines se dévoilent en partie, et tandis que le soleil monte à son zénith, toute une nappe de rivières, de forêts et de champs fertiles se déroule à vos yeux. Le coq sauvage et sa famille fréquentent ces lieux, et le bel écureuil du Malabar y saute comme un oiseau de branche en branche parmi les arbres. On voit aussi un grand nombre de singes qui, de temps à autre, montrent leur museau barbu à travers le feuillage, et font résonner le bois de leur caquet bruyant.

Comme les druides, les Tudas ont leurs bosquets sacrés, auxquels ils donnent le nom de *Tériri*. Ils ont des prêtres dont l'ordination est assez curieuse. Celui qui se voue au sacerdoce est dépouillé de ses vêtements; il renonce aux affections terrestres, s'avance dans la forêt, et, arrivé dans sa partie la plus sombre, cherche un lieu qui n'ait été foulé par aucun pas humain, dans le voisinage d'un ruisseau que le toucher d'aucun mortel n'ait profané. Il détache alors un morceau d'écorce d'un arbre sacré, et, le plongeant dans l'eau, en exprime le liquide et le boit, puis il se baigne dans le ruisseau même. Il accomplit ce rite trois ou quatre fois par jour; le soir il ne mange qu'un peu de grain séché, ou quelque autre mauvais aliment qu'il a apporté avec lui, et dans cet état de nudité il se couche exposé à toutes les inclémences de l'air. Au bout de huit jours de purification, on lui apporte un vêtement noir de toile grossière, et il s'en enveloppe le milieu du corps. Dès ce moment, on ne l'appelle plus par son ancien nom, mais bien par celui de *Pol-Aul*, et tous les Tudas du district rassemblés l'accompagnent jusqu'au lieu de réunion. Il est tenu de garder le célibat tout le reste de sa vie, et s'il a été marié il doit renoncer à sa famille, et, se dépouillant de toute pensée mondaine, vouer désormais tout son temps à la contemplation de la divinité. Aucun Tudas ne peut plus le toucher ou même approcher de lui à plus de dix ou douze pas, à moins qu'il ne l'appelle et ne l'invite à l'aborder; alors le Tudas obéit, s'avance avec respect, le salue en élevant la main et inclinant le corps.

Il y a une autre espèce de prêtres qui ne sont pas tenus aux mêmes cérémonies, et dont le voyageur ne parle que brièvement. Du reste, les Tudas n'ont aucune idole dans leurs temples; cependant ils ont une sorte

(1) M. Heogh dit que cette langue sans hiéroglyphes ou caractères quelconques de convention est un composé de canarèse, de tamil et de malai; il ajoute que la prononciation en est pectorale, surtout quand les Tudas parlent entre eux. A. M.

(2) On sait que la polyandrie, ou pluralité des hommes, est pratiquée de même chez presque tous les montagnards du nord, du centre, du midi et de l'ouest de l'Inde, à cause probablement de la disproportion des sexes. A. M.

de respect pour les cloches, qu'ils suspendent dans une niche, et qu'ils regardent comme des instruments sacrés. Le temple est de forme conique; le chaume en est très propre, et surmonté au sommet d'une pierre d'environ un pied de diamètre; il ne renferme rien autre chose que les cloches. Lorsque les Tudas prient, ils regardent le ciel, avec leur main droite à la hauteur du visage. Outre la polyandrie, une femme peut devenir successivement celle de plusieurs frères, quel qu'en soit le nombre, à mesure qu'ils atteignent l'âge de virilité; et ils ne forment qu'une famille, dont la suprême autorité demeure dans les mains de l'aîné. Si une femme, en passant ainsi dans les mains de plusieurs hommes, en a successivement des enfants, c'est le premier mari qui a l'autorité sur eux et qui prend soin de leur première éducation.

Nous avons mentionné quelques-unes des cérémonies funèbres de ce peuple étrange: nous y ajouterons la suivante. Après que les restes du défunt ont été retirés du bûcher et placés dans un vieux manteau, on les remet dans un manteau neuf; les femmes parentes du défunt, accompagnées de quelques hommes, les portent dans le temple, où, en arrivant, elles chantent un hymne funéraire. Elles étendent le manteau sur le sol et s'asseient autour; alors les gémissements recommencent. Quelquefois les familles s'avancent toutes ensemble, hommes, femmes, enfants, au nombre de plus de soixante personnes. Les jeunes gens sont armés de massues, et poussent des cris auxquels tout le monde répond; on salue les restes une dernière fois, et, si c'est un personnage de distinction qui est mort, sa dépouille attire dans le temple un grand nombre de familles.

Après avoir accompli ce devoir religieux, les divers groupes se réunissent sur la pelouse, et une cinquantaine de ceux qui sont armés de massues se prennent la main, forment un cercle, et exécutent une sorte de danse au son d'une flûte et d'un tambour. Avant d'immoler les buffles destinés au sacrifice, on exécute aussi quelques danses analogues, et ce sont toujours des vieillards qui président la cérémonie, après laquelle le repas commence. Il consiste principalement en riz bouilli et lait caillé. Les pleureurs emploient le reste du jour à renouveler leurs lamentations, tandis que les autres personnes continuent leurs jeux. Dans ces occasions, les Tudas sont parés de leurs plus beaux vêtements; la chevelure des femmes est soigneusement bouclée, et leur cou et leurs bras offrent une profusion d'ornements d'or, d'argent et de corail. Cette cérémonie dure plusieurs jours, et le dernier, au milieu de la nuit et d'un profond silence, la voix sonore des hommes et les accents doux et modulés des femmes font ouïr alternativement le chant funèbre, en criant à l'esprit du défunt: Pauvre ami, où donc es-tu allé? Ces chants terminés, on transporte dans un trou entouré de pierres les restes du défunt, et on les y dépose, après avoir minutieusement examiné les cendres et la pièce de métal. Enfin on rapproche les pierres, on referme le trou, et tout le monde, en passant auprès successivement, s'écrie: Que la santé nous demeure! Puis enfin chacun regagne son asile dans le silence et le recueillement.

Redescendons des Neilgheries et faisons, avec le même voyageur anglais, une petite excursion jusqu'à l'île de Ceylan, dépendance du continent asiatique et voisine de la côte que nous venons d'explorer.

Ceylan.

L'île de *Ceylan*, en anglais *Ceylon*, la *Simundi* des Grecs, la *Taprobane* des Romains, et nommée par les indigènes *Singala* ou *Chingala*, mot qui veut dire *île des Lions;* située à l'extrémité sud-est de la péninsule indostane, à l'entrée du golfe de Bengale, par 5° 56' — 4° 46' latitude N., et 77° 16' — 79° 41' longitude E.; longue de 95 lieues, large de 30 à 50; d'une surface de 2,560 lieues carrées, aussi belle que riche et fertile, avec un sol adapté à toutes les productions orientales, est habitée par 900,000 Indous, peuple soumis, patient et inoffensif, professant en majorité le bouddhisme et quelques-uns la religion chrétienne, sous l'influence directe du gouvernement britannique, maître de cette île depuis 1796, époque où il la prit aux Hollandais.

Le climat comme le sol, les hâvres comme la situation et les ressources intérieures, font de Ceylan un des points les plus importants de l'Inde pour le commerce européen, s'il n'est même le plus avantageux, à cause de sa température moins dévorante.

Cette île, néanmoins, ne produit pas encore de quoi nourrir tous ses habitants; elle tire du dehors, et principalement du Bengale ou de la côte de Malabar, divers articles de subsistance, comme du riz, dont elle ne récolte qu'une faible quantité, bien qu'il soit presque l'unique aliment des indigènes.

Les objets de première nécessité sont plus chers à Ceylan qu'au Bengale, et la main-d'œuvre également plus coûteuse. Il y existe moins de liberté que sur le continent indien, gouverné par la compagnie des Indes, tandis que Ceylan a un gouverneur spécial, nommé directement par la reine d'Angleterre; gouverneur investi d'un pouvoir absolu dont il use largement, soit en prescrivant au peuple un travail forcé et gratuit, comme pour la construction des routes et autres objets d'utilité publique, soit en exilant qui bon lui semble de la colonie, sans en donner de motif, soit même en confisquant des propriétés particulières. Il a le monopole de la cannelle, du *chank*, et de la pêche des perles, et commerce pour le compte du gouvernement, ce qui annulle presque ou du moins paralyse tout commerce privé. Les droits d'exportation et d'importation sont extrêmement élevés. Les importations venant de l'Inde, bornées presque à des céréales, paient de 50 à 75 p. 100. Les productions anglaises sont de même sujettes à un droit exorbitant, comme les exportations de Ceylan pour l'Inde, où cependant un système bien plus raisonnable a été adopté par la compagnie en faveur des produits des trois royaumes-unis, produits dont l'entrée est exempte de tous droits, excepté les marchandises en pièces de coton, frappées seulement de 2 et demi p. 100.

Par sa position géographique, Ceylan renferme une plus grande variété de climats qu'il n'en existe dans aucun territoire d'égale étendue sur le continent indien. La portion orientale, participant du climat de la côte de Coromandel, est brûlante et sèche; la portion occidentale, analogue à la côte du Malabar, est tempérée et humide. L'île étant traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes, le point culminant appelé le *pic d'Adam* est élevé de plus de 2,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et forme le centre de hautes terres singulièrement propres aux productions des pays tempérés. Plusieurs belles rivières descendent des deux versants et vont se jeter dans la mer des Indes, après avoir traversé quelques plaines où leur cours est plus lent; durant les pluies équatoriales, elles sortent de leurs lits et inondent la campagne. La *Mahavelle*, la seule navigable, débouche dans la baie de *Trinquemale* ou *Trincomali*. Toutes ces rivières, qui serpentent à travers les districts orientaux et occidentaux, rendaient jadis de grands services en remplissant de vastes réservoirs pour l'irrigation des terres. Les anciens habitants étaient très habiles à exécuter des ouvrages pour réunir et pour distribuer les eaux. Quelques-uns de ces anciens travaux semblent tenir du prodige, notamment celui du géant que l'on voit encore dans les plaines qui s'étendent de Trinquemale à *Anarajpoura*, l'ancienne capitale, outre une digue en pierres qui fut construite à travers la rivière d'*Aripo* pour en détourner le cours. Ces diverses constructions paraissent se rapporter à une période antérieure à l'ère chrétienne, et l'on en trouve de nombreux débris dans la province de *Tangalle*, ainsi que dans les districts maintenant déserts du nord et de l'est.

Le sol uni des provinces du littoral a occasionné la formation de vastes lagunes d'eau salée qui facilitent les relations intérieures et les communications avec l'Inde. Les Européens qui se sont emparés de l'île ont commencé à construire, dans les districts de *Columbo* et de *Galle*, des canaux propres à aider à ces relations commerciales.

Sous le rapport du climat, la distinction entre les provinces du nord et celles du midi est si tranchée, que tandis que, sur un versant de la montagne, la pluie tombe par torrents, sur l'autre, la terre est d'une sécheresse brûlante et la verdure flétrie; de même aussi, pendant que d'un côté les naturels se garantissent contre l'inondation, de l'autre ils distribuent le peu d'eau qu'ils ont pu, dans leurs citernes ou réservoirs, conserver des pluies de la dernière saison. Dans la culture du riz, sur des terrasses pratiquées à travers le flanc des collines, les habitants de la province de *Kandy* déploient beaucoup d'art et obtiennent généralement de bons résultats.

Le sol des plaines méridionales est sablonneux, assis sur une forte marne rouge ou argileuse dont la base est le granit. La cannelle y prospère aussi bien que dans les terrains plus riches, partout où il y a suffisamment d'humidité. Sur quelques-unes des hautes terres le sol est plus vigoureux, et sur les montagnes il est granitique et considéré comme fertile. Les provinces d'*Ouvah*, de *Wellase* et de *Bintenne*, à l'est, les districts de *Suffragam* et de *Tangalle* qui se touchent, et les vastes plaines du nord des montagnes, aujourd'hui dépeuplées et désertes, passent généralement pour fécondes et offrent de belles nappes d'érables et de beaux pâturages. Le sol de la partie septentrionale est un calcaire sablonneux reposant sur du madrépore. Il est bien cultivé; le district de *Jaffna* est surtout éminemment productif.

Suivant le colonel Coleberooke, l'administration civile et militaire de Ceylan coûte à la couronne britannique environ 436,000 livres sterl. ou 10,900 000 fr.; les revenus bruts ne se montent qu'à 310,000 livres ou 7,750,000 francs.

Le gouvernement ne perçoit rien sur les terres qui appartiennent aux temples, et les possessions des temples constituent une grande portion des terres cultivées dans les provinces kandiennes; mais il prélève un droit pour la garde de la relique de Bouddha, exposée une fois l'an aux regards superstitieux des dévots, cérémonie qui a lieu dans la ville de Kandy, avec une grande pompe, et qui attire une foule immense des diverses contrées de l'île.

Relativement à l'éducation élémentaire, le gouvernement britannique n'a pas encore fait faire beaucoup de progrès aux Singalais; ils n'ont que 90 écoles publiques. Les maîtres sont généralement ignorants; ils n'enseignent à lire que dans les idiomes du pays et à écrire qu'avec les caractères indous. Ces écoles dépensent environ 2,000 livres sterling par an. Les maîtres reçoivent la modique rétribution annuelle de 6 livres sterling, mais ils se font un petit casuel sur le registre des mariages. Le nombre des enfants instruits dans les écoles publiques ou particulières est d'environ 12,000 sur une population de 900,000 individus, et le nombre de ceux qui apprennent l'anglais ne dépasse pas 800, lorsqu'il existe plus de 250,000 impubères dans l'île. Quelques missionnaires évangéliques cependant ont obtenu des succès isolés dans la partie septentrionale. Dans quatre provinces, *Cotta*, *Kandy*, *Baddagame* et *Nellore*, en 1837, ils avaient 57 écoles et 2,555 écoliers, ainsi que 21 congrégations. Suivant le *Missionary Register*, qui nous fournit ces derniers chiffres (les précédents étant donnés par l'*Asiatic journal*), les missionnaires évangéliques ont publié durant ladite année 20 400 ouvrages, dont 15,550 en singalais, 1,100 en anglais, et 3,750 en d'autres langues.

Pour ce qui touche l'administration de la justice, tout est encore subordonné à l'arbitraire du gouverneur. Il nomme, déplace et révoque à volonté les juges provinciaux. Ceux-ci, dans les cas douteux, peuvent recourir au procureur fiscal ou ministère public, par l'entremise du gouverneur, pour en avoir de nouvelles lumières. On avait eru jusqu'à présent que le jury était en vigueur à Ceylan; il n'en est rien. Les juges ou magistrats ne sont assistés par aucun juré ou assesseur. Les naturels qui suivent l'audience peuvent bien donner leur opinion au juge président; mais elle n'est pour lui d'aucune importance. Il n'existe aucune barre à son tribunal; aucun auditoire auquel il puisse manifester sa décision. On admet un plaideur pour chaque cause dans toutes les cours de l'île, excepté devant la cour suprême; il est obligé de payer un droit de timbre qui, sans procurer un revenu considérable, suffit pour détourner beaucoup de procès; car le peuple à Ceylan est trop pauvre en général pour payer la justice. Il y a quelques procès gratuits, mais on les a astreints à des règles sévères. Les plaideurs insolvables sont censés n'avoir aucun droit aux arrêts d'une cour de justice; les autres, promenés de délais en délais, finissent par se ruiner avant d'avoir été jugés.

Le fiscal, qui est l'officier exécuteur de toutes les cours provinciales, ne reçoit rien pour mettre à exécution les arrêts, et ne peut être puni par elles s'il néglige de la faire. Dans la cour suprême, au contraire, il a des honoraires et peut être condamné à une amende ou même à un emprisonnement s'il y a lieu: aussi remplit-il bien ses fonctions, tandis que le fiscal provincial s'acquitte fort mal des siennes. La juridiction testamentaire est aussi dans un dédale inextricable à Ceylan.

Chaque cour inférieure a quatre juges; la haute cour d'appel en a cinq, y compris le gouverneur, qui de droit la préside, comme la cour suprême. La juridiction de la haute cour ne s'étend point au-delà de la province de *Columbo*, siége du gouvernement; celle de la cour suprême embrasse naturellement l'île entière.

La conclusion à tirer des détails que nous venons d'offrir, c'est que le gouvernement continental de la compagnie des Indes est mieux entendu dans les trois présidences de Bombay, Calcutta et Madras, que celui de la couronne britannique dans l'île de Ceylan.

Néanmoins, en ces derniers temps, la couronne a fait faire de notables progrès à la civilisation dans cette île. Une malle-poste a été établie de *Columbo* à *Maha-Hainé*, et cette distance de 37 milles et demi est aujourd'hui franchie en six heures. Les lettres également sont remises à *Kandy* trois heures plus tôt qu'auparavant. La voiture part à quatre heures de relevée, sans que, par conséquent, les voyageurs aient rien à souffrir du soleil; elle est d'ailleurs bien pourvue de lampes. Malgré la superstition tenace des indigènes, les missionnaires américains ont encore obtenu quelque succès dans les provinces de l'est. Ces succès seraient bien plus marqués sans l'influence pernicieuse des institutions locales mêlées et confondues sous la même autorité; institutions connues sous le titre de *shasters*, qui passent pour avoir un caractère divin, et pour être aussi anciennes que l'existence des Singalais eux-mêmes comme peuple; elles règlent la distinction des castes, observée de génération en génération, et l'hérédité invariable du sacerdoce, qui exerce une suprématie absolue sur toutes les classes; elles sont remplies de récits extravagants d'exploits des dieux et des héros des premiers âges, comme on le voit surtout dans les *puranas* ou poëmes sacrés; elles enseignent la doctrine de la prédestination et la transmigration des âmes: elles entretiennent non-seulement les goûts impurs ou obscènes du peuple et ses sentiments dépravés, mais aussi la servitude des femmes, en établissant comme principe qu'être né de ce sexe est un malheur, puisque sa condition, nécessairement inférieure, est de rester l'esclave de l'homme; enfin, les Singalais, généralement légers, imbéciles et crédules, sont élevés par leurs prêtres dans la flatterie, l'hypocrisie, la dissimulation, la fausseté et une

Fête de la Lune à Ceylan.

foule d'autres vices; ce qui augmente les obstacles que rencontrent les missionnaires pour les convertir au christianisme, et rend les progrès de l'éducation bien plus lents.

Il y a dans l'île de Ceylan et sur la côte de Malabar quelques *mahométans*, à l'égard desquels un autre voyageur anglais nous donne les détails que nous rapporterons ci-après, sans les classer à part, vu leur peu d'étendue.

Voici en quels termes l'auteur décrit un dîner musulman, soit chez le riche, soit chez un homme du peuple; nous traduisons le passage.

Dans la pièce détachée du lieu des repas, on étend une espèce de tapis sur le sol; les conviés ôtent leurs souliers à la porte, et saluent à l'entrée en disant : « La paix soit avec vous! » Il n'est pas d'usage, il serait même irrévérencieux d'entrer les souliers aux pieds, et ce serait de plus un péché que de prendre des aliments lorsque l'on est encore chaussé. Le maître de la maison, ou toute autre personne présente, rend le salut en répondant : « Que la paix soit avec vous! » Si les arrivants sont des amis particuliers de l'amphitryon, ou bien des hommes d'un rang élevé, on demande des nouvelles de leur santé; après quoi ils se placent près du mur, les uns à côté des autres, les jambes croisées; et par terre, à la manière orientale. Alors deux serviteurs aux aguets, l'un avec un bassin à la main, l'autre avec une aiguière, les apportent devant leurs hôtes, qui s'y lavent les mains, acte de propreté indispensable, puisque les doigts tiennent ici lieu de cuillers, de couteaux et de fourchettes. Ces deux domestiques commencent toujours par laver les mains des plus âgés. L'ablution terminée, ils placent aussi devant leurs hôtes, sur le tapis, un linge blanc destiné à recevoir le dîner que l'on sert immédiatement, et qui consiste principalement en riz et pain azyme ou sans levain. Cela fait, le maître, ou le plus âgé des assistants, invite les convives à commencer, en disant : « Je mange au nom du Dieu puissant. » Chacun des convives, ayant devant lui sa portion, mastique à pleines mains, c'est-à-dire de la droite, car il leur répugnerait de manger de la main gauche. Durant le repas, deux ou trois des parents ou membres de la famille veillent à ce qui est nécessaire, emplissent les coupes, dans lesquelles souvent plusieurs boivent l'un après l'autre. Le dîner fini et les plats enlevés, les convives répètent haut ou à voix basse ces mots : « Louanges à Dieu, ou gloire lui soit rendue! » On se lave de nouveau les mains; mais au lieu de savon pour en ôter la graisse, on emploie une espèce de poudre provenant d'une graine du Bengale appelée *chuona*. A défaut de cette poudre, on se contente d'eau pure; mais avant de se laver les mains, le prophète recommande de se lécher les doigts, précepte que, du

reste, on ne sait pas toujours. La compagnie retourne dans la pièce où elle avait été rassemblée avant le dîner, et là on se livre à la conversation, et l'on écoute des pièces écrites en vers indoustanis ou persans.

Les cérémonies d'un mariage ont lieu de la manière suivante :

En entrant dans la maison, le futur seul est amené par l'homme qui a été le chercher, et qui le laisse à la porte de l'habitation de la fiancée ou dans la cour extérieure. Alors les femmes, plaçant un rideau entre elle et lui, et l'une d'elles ayant apporté dans ses bras la future à l'endroit opposé à celui où se tient le marié, toutes remettent à celle-ci des fleurs, des sucreries et du riz non bouilli, en l'invitant à jeter tout cela, en trois fois, pardessus le rideau, sur la tête du futur, lequel, de son côté, agit de même. Cette cérémonie terminée, le marié passe dans l'appartement destiné aux hommes.

Vient ensuite la solennisation du contrat de mariage, après laquelle on permet au marié de lancer à la dérobée un coup d'œil sur les charmes de sa future, dont la beauté est comparée à celle de la lune, et que sans doute il contemple pour la première fois.

A cinq ou six heures du soir, le même jour, une sémillante bouffonne, ayant fixé une guirlande sur la tête de la mariée, met celle-ci sur ses genoux et puis l'assied sur une espèce de lit; ensuite, ayant placé l'époux sur le côté opposé, le visage tourné l'un vers l'autre, et tenant une pièce de drap rouge levée comme un rideau entre eux, la même bouffonne, qui tient aussi le bout d'un long fil rouge, met ce fil, avec un peu de riz non bouilli, dans la main de la mariée, pour le lui faire jeter par dessus le rideau de drap sur la tête de l'époux. La sœur de ce dernier, attachant un anneau d'or ou d'argent à l'extrémité du fil, et plaçant également dessus un peu de riz non bouilli, met le tout dans la main de son frère, qui le jette à son tour par-dessus le rideau à sa fiancée. Après que l'on s'est jeté, à trois reprises, du riz de cette manière, tandis que se chante un épithalame, la bouffonne invite la fiancée à écarter le rideau. Cela exécuté, elle fait asseoir les deux époux sur le lit, mais en conservant le rideau qui les sépare encore; ensuite elle se livre à quelques-uns des exercices de son art. La mère ou la sœur du mari la priant de montrer le visage de la mariée à son futur époux, elle représente que la fiancée éclipse la lune en beauté, et que s'il l'entrevoyait seulement, le pauvre homme en deviendrait fou.

Après deux ou trois heures passées de la sorte, elle met un morceau de sucre candi sur la tête de la mariée, en invitant le marié à le prendre par dessus le rideau avec la bouche. Cela fait, elle place le même morceau sur les épaules, les genoux et les pieds; mais au lieu de l'enlever dans ce dernier cas avec la bouche, le marié offre de le faire avec la main gauche, chose entièrement inadmissible et que la bouffonne ne permet pas non plus, quoique la mère et la sœur du mari insistent, ce qui amuse un moment la compagnie. La bouffonne objecte que le marié ne peut enlever ce morceau que de la main droite, à défaut de la bouche, et, levant le rideau, il le fait. Alors la *mouchata*, c'est-à-dire la bouffonne, chante, prend la tête de la mariée, la balance trois fois en avant et en arrière, et balance de même celle du mari; puis, mettant un miroir entre eux, elle les invite à s'y regarder. Le marié y jette un coup d'œil et aperçoit les traits de sa belle, qui ose à peine ouvrir les yeux. On donne alors à boire du lait dans une coupe au marié, qui en hume la moitié et donne le reste à sa future, laquelle le boit à son tour, comme le prélude heureux d'une affection mutuelle que l'on espère devoir être durable.

Pour découvrir les voleurs, les musulmans de l'Inde ont recours à un expédient qui prouve l'état encore bien peu avancé de leur civilisation. Ils mettent du noir de fumée au fond d'une coupe, et invitent les garçons à y placer leurs mains l'un après l'autre. Quelque soit l'enfant dont les mains sont ainsi fixées sur la coupe, elle commence à se mouvoir, et la personne qui cherche le voleur, mettant de même ses mains sur celles de l'enfant, commande à la coupe de s'avancer vers le coupable, ce qu'elle ne manque pas de faire, et ce coupable est aussitôt reconnu.

Ceci rappelle notre baguette de coudrier, baguette divinatoire à l'aide de laquelle les paysans de la Lorraine découvrent les sources cachées.

ALBERT-MONTÉMONT.

COX.

(1797-1800) (1).

VOYAGE DANS L'EMPIRE BIRMAN.

PRÉLIMINAIRE.

Avant de présenter une analyse du voyage de Cox chez les Birmans, il nous paraît utile d'exposer quelques mots sur cet empire et les États qui forment avec lui ce qu'on appelle l'*Inde transgangétique* ou l'*Indo-Chine*.

Cette vaste région est à peine connue des Européens, qui n'en ont guère exploré que les confins maritimes. Elle paraît formée par quatre ou cinq chaînes de montagnes descendant du Thibet, et qui, courant vers le sud dans des directions parallèles, la divisent longitudinalement en magnifiques vallées, arrosées par quatre grands fleuves, *l'Iraouady* (*Irrawaddy*) ou *rivière d'Ava; le Thaluayn* ou *la rivière de Martaban; le Menam* (*Mai-nam*) ou *le fleuve de Siam;* et *le Meikong* (*Mekon* ou *Maykoung*) ou *le fleuve de Camboje*. Il est encore plusieurs autres rivières qui arrosent ces contrées, mais qui ne forment point de caractère distinctif ou saillant. Des cinq chaînes de montagnes que l'on croit exister, celle qui sépare l'empire Birman du Bengale et des plaines de Chittagong s'abaisse graduellement dans le royaume ou la province d'Arakan ou Arracan, jusqu'à se réduire à de petites collines avant d'atteindre le cap Negrais. Cette chaîne est ce que les Birmans nomment, par rapport au centre de l'empire, la contrée montagneuse de l'ouest. Sa distance de la côte varie de dix à cent milles. La chaîne qui sépare la vallée d'Ava du bassin de Thaluayn est peu connue. La chaîne principale qui surpasse toutes les autres en longueur et en élévation paraît être celle qui sépare l'Ava et le Saigon de la grande vallée de Menam, et s'étendant le long de toute la péninsule de Malacca, termine au cap Romania l'extrémité la plus méridionale de l'Asie. La vallée de Siam est séparée de la rivière de Camboje par une quatrième chaîne que l'on dit se réunir aux montagnes de la Chine, vers le 22[e] degré de latitude, et qui touche presque la mer près de la rivière de Chantibon. La cinquième et dernière chaîne, une des plus considérables de l'Asie, vient de la province chinoise de Yun-Nan, et prenant une direction sud-est, forme la limite occidentale du Tonquin et de la Cochinchine.

L'Iraouady, dont la source paraît se trouver dans le Thibet, divise le territoire Birman en deux parties inégales. La partie orientale comprend un espace de cent cinquante milles, jusqu'aux rivages du fleuve Thaluayn, qui forme la limite propre vers le royaume

(1) Ce voyage n'a été publié qu'en 1821. A. M.

de Siam, situé à l'est de l'empire Birman. On a très peu de notions sur cette portion de territoire, placée entre deux grands fleuves, ainsi que nous venons de le dire. L'Iraouady est pour Ava, nom ordinaire de l'empire Birman, ce que le Gange est pour le Bengale, la grande route de la population et du commerce, et les deux capitales, l'ancienne et la moderne de cet empire, savoir Ava et Ammarapoura, sont situées sur les rives de ce fleuve. Il est navigable jusque sur les frontières de la province chinoise d'Yun-Nan, et il présente un des moyens les plus expéditifs et les plus commodes pour ouvrir un commerce avec les possessions au sud-ouest de la Chine. Le territoire situé à l'ouest de ce fleuve s'étend de dix à trente milles jusqu'aux montagnes de l'Arakan, habitées par une race d'hommes féroces appelés *Kains*, et qui sont les plus indépendants du territoire Birman. Plus loin au nord, la contrée passe pour être montagneuse ou déserte, de manière que la partie fertile de l'empire se trouve au sud jusqu'à la mer, et notamment vers le Pégou et vers Rangoun, qui est le premier port de l'empire Birman et le grand entrepôt du bois de tek.

L'inondation périodique des vallées et des plaines maritimes, par le débordement des fleuves ou rivières, est une circonstance commune à toute cette région, bien que ces grands cours d'eau observent différentes périodes, ce qui indiquerait que leurs sources doivent se trouver à des distances inégales. Le *Menam* ou *la rivière de Siam* a les inondations les plus régulières et les plus fortes, ce qui provient sans doute de ce qu'elle reçoit de ses nombreux tributaires un plus grand volume d'eau. Ces crues périodiques du Menam, comme celles du Paraguay, sont plus considérables dans le centre du royaume et beaucoup moindres dans le voisinage de la mer, ce qui pourrait faire supposer qu'à ces époques de la saison pluvieuse le Menam communique avec d'autres rivières. Du reste, le royaume de Siam peut être considéré comme une large vallée dont le bassin central se termine en un vaste golfe qui se prolonge à l'est de la presqu'île de Malacca, et l'on est fondé à croire que le bassin du Menam est de toutes les vallées le moins élevé au-dessus du niveau de la mer. La contrée nord-est, appelée le *Laos*, est encore très peu connue; on la dit productive. Elle est arrosée par le cours supérieur de la rivière de Cambodje, et renferme, dit-on, de vastes forêts, comme aussi des marais infranchissables, retraite des éléphants qui y sont très nombreux.

L'Indo-Chine consiste en trois grandes divisions, savoir : l'empire Birman à l'ouest, le royaume de Siam au centre, et l'empire d'Anam ou la Cochinchine à l'est. Nous ne parlons point de la Péninsule de Malacca, située directement au sud-ouest de Siam, et au sud-est des Birmans. Les peuples qui habitent cette vaste région, ainsi fractionnée, tiennent plus ou moins des races mongoliennes ou chinoises par leur figure, leur teint, leur chevelure forte et leurs yeux obliques. Les langues aussi montrent la même simplicité, la même pauvreté que dans les dialectes monosyllabiques du Thibet et de la Chine. Les trois grandes divisions que nous venons d'indiquer correspondent aux trois langues distinctes qu'on y parle. En effet, le birman se parle dans l'Ava et l'Arakan; le siamois s'étend jusque sur le Laos, et l'annamais est usité dans le Tonquin, la Cochinchine propre et le Camboje. Ces langues sont plus ou moins mêlées avec les dialectes chinois et hindoustani, suivant que les nations qui habitent ces contrées sont rapprochées de l'Inde ou de la Chine. La langue sacrée des Birmans est le pali; le dialecte birman est aussi emprunté de l'alphabet sanscrit, bien que les caractères ordinaires soient une écriture ronde nagari, tracée de gauche à droite comme celles d'Europe. Le Code légal est un commentaire sur les Institutes de Menou. Sous ce rapport et plusieurs autres, les Birmans révèlent leur affinité avec la race hindoue, tandis que les Siamois, les Anamais et les Pégouans portent des marques plus grandes de ressemblance avec les Chinois.

Les divisions politiques des contrées indo-chinoises ont éprouvé de perpétuels changements, résultat de limites mal définies et des efforts des différents États rivaux pour obtenir la suprématie. Le plus puissant, et selon toute apparence le plus ancien des États, est le royaume de Siam, jadis beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Vient ensuite l'État ou Empire des Birmans. Le voyage à Siam et dans la Cochinchine par Finlayson dispense de toute explication nouvelle sur ces deux États. Quant à l'empire birman, il a beaucoup perdu en importance depuis la guerre qu'il a soutenue contre les Anglais, et depuis le dernier traité passé avec eux, traité en exécution duquel les Birmans ont dû céder aux vainqueurs la province d'Assam au nord, et celle d'Arakan à l'ouest. Le capitaine Cox évalue la population de cet empire à huit millions d'habitants. La capitale moderne, qui en 1800 renfermait, selon le même voyageur, cent soixante-quinze mille habitants, n'en contenait plus en dernier lieu que trente mille. Cette capitale est Anamapoura, située sur la rive gauche de l'Iraouady et sur les bords d'un lac. Elle est toute bâtie en bois, à l'exception de quelques temples et d'une citadelle.

La population que nous venons de porter à huit millions d'habitants est élevée par d'autres voyageurs au-delà de onze millions, ce qui est encore bien peu considérable, eu égard à une si grande étendue de territoire. La proportion des hommes aux femmes est de dix à six, et en certains cas de quatre à un. Cette énorme disproportion provient des guerres continuelles que soutient le pays. Le souverain dans une levée en masse ne pourrait guère assembler que trois ou quatre cent mille hommes en état de porter les armes. Son artillerie est commandée par des chrétiens indigènes et des renégats; il a un petit corps de cavalerie, et ses armées se composent de levées. Le service militaire est au surplus regardé par les Birmans comme la profession la plus honorable, bien que les recrues s'opèrent difficilement. Chaque soldat doit se fournir une partie de son équipement et de ses armes. Les familles des conscrits répondent de la bonne conduite de ceux-ci, et en cas de désertion, elles sont exposées à une destruction immédiate, ainsi que leurs propriétés, qui sont souvent livrées aux flammes. Une telle sévérité rend les soldats généralement fidèles à leurs drapeaux et braves dans les combats.

Un Birman est rarement autre chose qu'un serviteur du gouvernement, soldat, batelier, agriculteur ou laboureur. Les meilleurs artilleurs (et le peuple birman aime leur art) sont des étrangers. Ce même peuple est d'une soumission abjecte envers les supérieurs, insolent et ingrat envers les étrangers; les gens en pouvoir sont rapaces et cruels; dans la guerre ils sont traîtres et barbares; dans leur conduite privée, litigieux et sans foi; ils sont dans leurs appétits, insatiables et avares, paresseux dans leurs habitudes journalières; en un mot dans leurs discours, sur leurs personnes, dans leurs maisons et leur nourriture, ils sont obscènement sales, au-delà de toute expression. On ne saurait leur dénier le courage brutal, mais il tend à les affaiblir plutôt qu'à les exalter; ce courage est irrégulier et incertain. Les Birmans observent strictement les cérémonies de leur culte, et sont charitables envers les prêtres et les pauvres. On dit que dans les campagnes le peuple est hospitalier et non vindicatif; qu'il est superstitieux, gai, patient dans la douleur, et qu'à l'opposé des villes, il est frugal et affectueux. Malheureusement, toutes les bonnes qualités qu'il possède ne peuvent guère se développer sous un gouvernement qui cherche plutôt à exalter le vice qu'à encourager la vertu. Les prêtres sont les instituteurs naturels des garçons qui apprennent à lire et à écrire; on ne donne aucun soin à

l'éducation des femmes, excepté quelquefois dans les classes plus élevées.

Les Birmans aiment beaucoup la poésie et la musique. Leur principal instrument est une harpe de bois léger, vernie, creuse et qui a la forme du dos d'un canot. Ils ont aussi une sorte de violon à trois cordes et un flageolet, ainsi que la guitare, les cymbales et les tambours. Suivant le colonel Symes, qui avait précédé le capitaine Cox chez les Birmans, il n'est pas un seul batelier qui n'ait quelque instrument pour tromper les heures tardives. Les Birmans excellent dans l'art de frapper sur des masses de métal de manière à produire des sons harmonieux. Ils aiment beaucoup le jeu des échecs. L'argent et le plomb en lingots sont en usage à la place de la monnaie frappée. Le poids et la pureté de la matière sont regardés comme type de la valeur. Il y a toutefois des ticals ou tacals en circulation; ce sont des pièces d'argent du poids de dix deniers dix grains à onze grains, et d'une valeur d'environ 3 fr. 50 centimes.

Par leur physionomie, les Birmans ont plus de ressemblance avec les Chinois qu'avec les naturels de l'Hindoustan. Les femmes birmanes sont plus belles que les femmes hindoues, mais moins délicatement constituées; elles sont bien faites et en général assez corpulentes. Elles ont les cheveux noirs, durs et longs. Les hommes sont de taille moyenne, actifs et athlétiques; ils présentent une grande apparence de jeunesse par suite de l'habitude qu'ils ont de s'arracher la barbe. D'un tempérament vif, colérique et ennemi du repos, les Birmans présentent un frappant contraste avec la molle inactivité des Hindous.

Les cérémonies funèbres des Birmans ont lieu avec décence. On brûle ou on ensevelit les morts; l'incinération est le mode le plus en honneur. On enferme le corps dans une sorte de bière ornée de feuilles d'or ou autres, suivant les facultés des amis du défunt. Les personnes en deuil, c'est-à-dire vêtues en blanc, suivent le corps, qui est brûlé sur la place publique au son des instruments et des tambours. On fait ensuite des présents aux prêtres invités à la cérémonie. Lorsque le corps est consumé, on enterre les os. Les enfants et les criminels ainsi que les pauvres sont seulement ensevelis.

Dans la construction des maisons le bambou est à peu près le seul des matériaux qu'on emploie. Des trous de deux ou trois pieds de profondeur reçoivent les piquets en plus ou moins grand nombre, suivant la dimension du bâtiment. Des nattes faites de bambous fendus composent la toiture, les portions intérieures et quelquefois le parquet. La toiture est recouverte des feuilles de nipa. Les gens riches se construisent des maisons de la même manière, mais avec des piliers en bois de tek, et le toit est recouvert en feuilles ou en tuiles. Le vieux palais du roi à Amarapoura est bâti en bois de tek. Il existe un nouveau palais à Ava, ville à peu de milles au-dessous de la première capitale. Il a été construit en 1824. Les pagodes sont en maçonnerie, variant en hauteur, et d'une forme conique; elles sont couvertes en plâtre et quelquefois de feuilles d'or. La grande pagode de Rangoun est un magnifique monument de la superstition et de l'idolâtrie païennes; on lui donne déjà deux mille trois cents années d'existence.

L'ameublement des maisons consiste en nattes qui tiennent lieu de lits, de chaises et de tables. Deux ou trois plats en bois de manufacture birmane, ou quelques vases de terre grossière importés, composent le service du déjeuner et du dîner. Une ou deux petites malles ou quelques paniers renferment la garde-robe de la famille. Ceux pourtant qui en ont les moyens font usage d'une couchette. Nous avons déjà dit que la propreté n'est point le trait distinctif des Birmans, ce qui n'empêche pas les deux sexes de se baigner souvent. Ils ont presque toujours la bouche pleine de bétel et salivante. Les gens riches tiennent ce bétel dans des boîtes en or ou en argent. Tous se frottent la tête avec de l'huile, et comme ils laissent croître leurs cheveux dans leur longueur et leur épaisseur naturelles, sans faire usage du peigne, on pense bien que la vermine s'y loge à son aise; en outre, comme la religion birmane défend de détruire ce qui a vie, il est bien rare que cette vermine ne soit pas abondante.

Dans les jours de fête et de cérémonie ou de visites, la mise est un peu plus soignée; les femmes portent de longues et amples robes de coton blanc avec des jupons de même étoffe ou de soie de diverses couleurs rayées. Les hommes portent aussi des robes analogues à celles des femmes, ou un manteau de soie serré autour des reins et pendant par devant jusqu'aux genoux. Les femmes ont la chevelure ramassée en un paquet ou nœud derrière la tête, tandis que les hommes attachent la leur sur le sommet. Les hommes se tatouent de diverses manières sur différentes parties du corps. Les souliers des deux sexes protégent seulement la plante du pied, ayant deux brides ou ganses dans lesquelles l'orteil et les quatre doigts sont insérés; ces souliers sont en bois ou en cuir. Les femmes, pour se rendre plus attrayantes, se colorent la face avec une poudre fine d'écorce d'un bois de sandal très odorant, et quelquefois teignent d'un beau rouge les ongles de leurs doigts des mains et des pieds.

Dans la conduite des affaires domestiques, la femme a la principale part. Elle va elle-même au marché ou surveille les achats, dirige la cuisine ou la fait elle-même. Quand il le faut elle file, coud, trafique aux bazars ou tient une boutique de vente en détail. Le mari la consulte dans ses propres affaires, et elle donne son avis avec une grande liberté, car ici les femmes ne sont point renfermées, elles forment une partie constituante de la vie domestique et publique. Elles regardent comme un bonheur de devenir mères, mais plutôt d'un fils que d'une fille. Elles-mêmes nourrissent leurs enfants jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans. On voit souvent la femme du juge ou du gouverneur assise près de lui et assistant aux jugements des affaires. Les femmes des vice-rois et autres femmes de grands-officiers ont des cours à elles, et reçoivent même des pétitions. Enfin, les femmes de tous les rangs jouissent d'un haut degré de liberté, vont où elles veulent et non voilées, et embellissent les amusements publics par leur présence et leur gaîté.

Les mariages ont lieu sans beaucoup d'apprêt. Les deux conjoints goûtent d'une feuille de thé trempée dans de l'huile, ce qui est la forme usitée pour sceller tous les contrats, et échangent leurs promesses réciproques, les deux corps ne font plus qu'une même chair. Malheureusement pour la durée du lien conjugal, il n'est aucun pays où il soit si peu respecté que parmi les Birmans. Aucune défaveur n'est attachée à un divorce, les plus frivoles prétextes suffisent pour l'amener. La polygamie est très répandue. L'argent ne s'emploie pas pour avoir une femme comme épouse, mais pour avoir de belles esclaves en qualité de concubines. Dans toutes les circonstances le sexe mâle commande à l'autre, et l'égoïsme paraît être la passion dominante des Birmans.

Leur religion est le bouddhisme, que professent également les peuples de Siam, de Ceylan, du Japon et de l'Anam, ainsi que la plus grande partie des habitants de la Chine. Le mot Bouddha veut dire *le Sage*, et le culte de ce dieu a pour suprême sectateur le Grand-Lama, devant lequel se prosternent des millions de fidèles. L'idole du dieu dans l'Ava est Godama, mot qui signifie roi. Les prêtres de Godama ou Guadma, désignés sous le titre de rahaamana, sont tous des membres réguliers de quelque monastère, sous la direction d'un supérieur, comme dans l'Église romaine. Ils font vœu de célibat et vivent dans des couvents, qui sont toujours les meilleures habitations de la contrée. Ce supérieur a le titre de

royal abbé ou seredau, et de tous les grands reçoit le plus d'hommages après l'empereur. Les rabaamans sont aussi l'objet d'un profond respect de le part du peuple, qui partout leur cède le pas sur la route ou dans les lieux publics.

Nous compléterons ces notions sur les Birmans en suivant le voyageur dans sa mission depuis les rivages de la mer jusqu'à la capitale de cet empire.

RELATION.

Lorsque le major anglais, depuis colonel Symes, fut de retour au Bengale de la mission qu'il venait d'accomplir à la cour d'Ava, le gouverneur général des Indes orientales résolut, d'après la demande exprimée par le gouvernement birman, d'envoyer un des employés de la Compagnie à Rangoun, pour tenir dans ce port le poste de résident. Le choix tomba sur le capitaine Cox, lequel, après avoir complétement réussi dans ses relations avec la cour d'Ava, ne reparut à Calcutta que pour aller dans la province de Chittagong porter des secours aux émigrants que le gouverneur d'Arekan forçait de s'exiler pour échapper aux cruautés. Une mort prématurée termina dans cette même province la vie de ce capitaine, dont le voyage à Ava publié en 1821 doit nous occuper. Nous allons laisser parler le voyageur lui-même.

Parti de Calcutta, j'arrivai au bout de huit jours à Rangoun. J'y reçus bientôt la visite de l'interprète de l'empereur, chargé de m'offrir un présent de fruits de la part du shabunder ou commissaire de marine de Rangoun, et de m'annoncer que le nak han (l'oreille du roi), et un serédogée (secrétaire) m'attendaient un peu plus haut sur le fleuve. Nous ne tardâmes pas à nous joindre. Les deux personnages étaient de beaux hommes très bien vêtus, ayant le teint brun-olivâtre, la contenance assurée et gracieuse à la fois. Un petit bouquet de barbe leur descendait du menton ; leurs cheveux étaient relevés en une touffe sur le sommet de la tête. Ils avaient les dents noires, à cause de l'usage qu'ils faisaient du bétel, et un petit bandeau ou mouchoir leur ceignait la tête. Un ample vêtement de coton blanc leur couvrait tout le corps, et une pièce de la même étoffe leur serrait les reins. Ils portaient aux oreilles des boucles en forme de spirale, et étaient suivis de domestiques tenant une boîte en laque rouge, pleine de bétel et de cigarres, plus un petit vase de terre aussi plein d'eau. Le bétel me fut présenté, suivant l'usage consacré lorsqu'on rend visite à une personne de distinction, usage qui ne permet pas non plus qu'on se sépare avant de s'être fait cadeau d'un peu de cette feuille amère ou espèce de poivre corroboratif que les indigènes, hommes, femmes et enfants, mâchent sans cesse ; car il serait impoli de parler à un supérieur, et même à son égal, sans avoir la bouche parfumée de bétel, comme également on passerait pour mal élevé, si durant la conversation on en se saluant on ne s'offrait pas des feuilles de cette plante, comme des priseurs qui s'offrent du tabac.

Un chekey ou lieutenant, supérieur aux deux personnages qui se trouvaient près de moi, vint à son tour me rendre visite. De l'endroit où nous étions, nous apercevions au-dessus des arbres la pagode de Dagon, avec sa flèche dorée et son parasol. Ce monument célèbre est à deux milles et demi au nord de Rangoun; il domine par son élévation toutes les campagnes voisines. Le clocher et la pyramide, qui sont dorés, produisent un admirable effet quand le soleil les éclaire de ses rayons.

La ville de *Rangoun*, devant laquelle je me trouvais, est située sur une langue de terre à environ un mille et demi du confluent des deux rivières de Pegou et de Rangoun; la dernière n'est qu'une des issues de l'Iraouady, et c'est sur la rive nord-est de la première que se développe Rangoun, par 16° 47' de latitude nord, 96° 9' de longitude est. Vue du mouillage, la ville ne présente pas un aspect agréable. On n'aperçoit que des huttes éparses de bambou et de cadjan (feuilles de palmier) bâties sur un pilotis le long du rivage, des cales de construction pour les vaisseaux, et des bassins bourbeux. Quelques maisons couvertes en tuiles s'élèvent entre les arbres, qui laissent voir également la douane avec ses deux étages dans le style chinois. La palissade qui entoure cet édifice, et que l'on appelle le fort, est également visible de la rivière. Il y a près du mât de pavillon un môle en bois très commode, une grue et des cabestans pour le déchargement des marchandises. On voit aussi une batterie de salut de seize canons du calibre de quatre et de six, laquelle présente une ligne de sabords analogue à la batterie d'un vaisseau de guerre. Un grand nombre de petites pagodes montrent de même leurs flèches dorées sur les deux bords de la rivière, dans une étendue d'un mille et demi. Rangoun est entourée d'une haute palissade; il y a en outre un fossé vers le nord, et un pont avec deux portes. C'est du côté du sud que se trouvent les quais pour le déchargement des marchandises. Les rues sont étroites, mais bien pavées. Elles ont des canaux pour l'écoulement des eaux de pluie, et ces canaux sont couverts de madriers pour ne pas gêner la circulation. Les maisons, comme dans les autres villes birmanes, sont élevées de quelques pieds au-dessus du sol; les petites sur des bambous, les grandes sur de grosses pièces de bois.

Les gens riches, à Rangoun, demeurent dans ce qu'on appelle le fort. La classe inférieure habite les faubourgs, et dans l'un de ces faubourgs une rue est entièrement habitée par des filles publiques. On laisse les cochons parcourir à leur gré les rues, parce qu'ils y servent de boueurs et passent sous les maisons pour dévorer les ordures.

On voit aussi errer dans les rues une immense quantité de petits chiens bruyants, car les Birmans aiment beaucoup ces animaux. Enfin Rangoun et ses faubourgs contiennent environ trente mille habitants. Cette ville a été plusieurs fois la proie des flammes, notamment en 1810 et en 1823. Les couvents sont très nombreux dans les environs.

Cette ville passe depuis longtemps pour être le refuge des débiteurs insolvables de toutes les parties de l'Inde, et se trouve remplie d'étrangers sans fortune auxquels les Birmans font un bon accueil.

Je fis débarquer la voiture que le gouverneur général de l'Inde anglaise destinait à l'empereur des Birmans. Les officiers de la douane et deux personnages, les plus élevés en dignité du gouvernement de Rangoun, vinrent au devant de moi à la tête du môle. Au moment où je passais près de la douane une troupe de danseurs et de musiciens exécutèrent des divertissements. Arrivé à la demeure que je devais occuper, je m'empressai d'écrire au premier whounghée ou ministre, pour obtenir les instructions relatives à ma prochaine visite à l'empereur. En les attendant, je parcourus à cheval la ville et ses environs, et visitai une vieille pagode dont la terrasse a vue sur les montagnes de Martaban qui bornent l'horizon au nord est. Je voyais des vallées couvertes de culture de riz et de vastes pâturages bordés par une immense forêt. Tous les vergers offraient des terrains agréables et productifs.

Le 11 novembre je quittai Rangoun, afin de me diriger vers Anamapoura, capitale de l'empire. La population qui était devant mes yeux me donna une idée assez avantageuse de la nation entière. On était sans violence, et l'on se comportait généralement d'une manière décente. La robe des femmes birmanes, ouverte sur le genou pardevant, m'eût donné une triste idée de leur chasteté; mais je me convainquis ensuite qu'elles sont épouses fidèles et bonnes mères. Il faut se rappeler toutefois que bien qu'aussi libres, à peu près, que les Européennes, elles sont encore vic-

times de nombreux préjugés: leur déposition en justice, par exemple, n'a pas la force de celle d'un homme, et en faisant ces dépositions elles sont obligées de rester à la porte du tribunal, sans en pouvoir jamais franchir le seuil. D'un autre côté, leurs maris peuvent les vendre aux étrangers; et la femme qui est ainsi l'objet d'un trafic charnel n'en est point pour cela déshonorée, puisqu'elle apporte alors du gain à sa famille.

Les filles ont la faculté de se prostituer, comme autrefois à Babylone. Un créancier, devenant maître de l'individu qui ne lui a point payé sa dette, en vend les femmes et les filles, qui répondent pour la dette de leur mari et de leur père. Il y a aussi des procès en adultère, qui se vident par l'ordalie ou l'épreuve du feu ou de l'eau, comme je le reconnus par le trait suivant, dont je fus témoin oculaire.

Deux femmes se disputaient une petite propriété. Le tribunal, éprouvant des difficultés à décider l'affaire, prescrivit du consentement des parties l'épreuve par l'eau. On plongea les deux femmes dans un étang près de Rangoun. Elles y restèrent, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. On leur mit une planche sur la tête, et elles durent s'enfoncer simultanément dans l'eau. Après y être demeurées une minute et demie, elles revinrent sur l'eau presque suffoquées; celle qui supporta plus longtemps l'épreuve fut déclarée innocente, et personne ne douta de la justice de cet arrêt. Un prêtre avait aussi divisé une masse de cire en deux parties égales, dont il forma deux espèces de cierges que les deux accusées avaient pris, pour les allumer ensuite. La loi déclare coupable l'accusé dont le cierge est le plus tôt consumé; il perd sa cause et paie les frais du procès. L'épreuve par l'eau fut ici déclarée suffisante; mais dans une autre occasion une femme accusée d'adultère, et dont le cierge brûla plus vite que celui de sa voisine, ne put échapper à la condamnation, c'est-à-dire qu'elle fut répudiée par son mari.

Le bateau qui avait porté mes lettres à l'empereur revint enfin d'Anamapoure, avec des ordres au gouverneur de Rangoun de me fournir tous les moyens de transport nécessaires pour me rendre à la capitale. On me donna deux canots, indépendamment de mon bateau. Je partis de Rangoun avec la marée le 5 décembre, et j'arrivai le 7 à Poulang, petite ville près de laquelle le fleuve se divise en deux branches. Nous dépassâmes ensuite une autre ville appelée *Yanghoum*, autour de laquelle on apercevait de belles cultures d'indigo. Les bateaux de charge qui me suivaient, surtout celui qui portait la voiture de l'empereur, avançaient lentement, parce que les matelots birmans n'avaient pour rames que des bambous de quatorze pieds de long qu'ils enfonçaient dans le fleuve en parcourant une étroite plate-forme pratiquée à cet égard le long du bord du bâtiment. C'est la méthode des pêcheurs sur les petites rivières. Souvent, pour dissiper l'ennui d'une navigation si lente, je descendais à terre, et courais la campagne; je ne rencontrais que des habitants bien logés, bien vêtus, et dont l'air de santé annonçait l'usage d'une bonne nourriture. Chaque famille cultivait l'indigo, le coton, et semait son riz; les femmes confectionnaient le linge, et les hommes travaillaient aux champs.

Bientôt nous atteignîmes la ville de *Pohenghée*, assise sur la rive droite de l'Ireouady, dans une exposition belle et riante. Les montagnes et les collines environnantes étaient couvertes de bois de tek, arbre très élevé, toujours vert et dont le bois, qui a la durée du chêne, est propre à la construction des vaisseaux. Ce bois contient des sucs vénéneux, ce qui explique pourquoi les hommes occupés à le couper, et élevés dans les forêts où croissent ces arbres, sont maladifs et vivent peu de temps. Les chantiers de Pohenghée contenaient plusieurs navires en construction. C'est non loin de cette ville que les montagnes s'abaissent insensiblement vers l'ouest pour donner issue à une autre branche du fleuve, qui arrose une fertile vallée couverte de riz.

Le 23 décembre, nous étions devant Prone ou *Prome*, située à la partie méridionale d'une riante vallée sur la rive orientale de l'Iraouady. Le terrain sur lequel elle est bâtie s'élève de quarante pieds au-dessus du niveau de la rivière dans les temps ordinaires, et de quinze à vingt pieds lors des inondations. Cette ville a un mille et demi d'étendue dans la direction nord et sud, et une largeur d'environ trois quarts de mille. Elle a été le théâtre de beaucoup de siéges et batailles sanglantes; il lui reste quelques fortifications en bois. Elle compte un grand nombre de pagodes presque toutes entièrement couvertes de dorures. Un quartier est assez régulier, les autres ne contiennent que des ruelles tortueuses. La plupart des habitants suivent la religion musulmane. Cette ville est placée au centre des meilleures provinces de l'empire des Birmans. Les montagnes qui l'avoisinent abondent en mines de plomb, de fer et autres. Le bois de tek est un de ses principaux articles de commerce; viennent ensuite les cotons, les grains, les cordages, les papiers dont on fait des registres et des ombrelles. La ville a deux faubourgs au nord et au sud hors de son enceinte, et tous deux ont près d'un demi-mille d'étendue. Le fleuve, qui a ici un mille et demi de largeur, longe la montagne de l'ouest pendant plusieurs milles au-dessus et au-dessous de Prone. Ces montagnes sont arides; les arbres et les buissons qui les couvrent sont rabougris, signe certain de la présence des mines. La vallée qui se trouve au nord est magnifique et couverte de riches moissons. Prone, située par 18° 50' de latitude nord, 95° 58' 15" de longitude est, est l'apanage du second fils de l'empereur, qui porte le nom de prince de Prone. Cette ville renferme environ dix mille habitants.

Je quittai Prone le 25 décembre, et j'étais le lendemain devant la ville de *Commo*, située sur la rive occidentale de l'Iraouady, et qui fournit des bois de construction très estimés. Le nombre considérable d'établissements religieux que renferme cette ville annonce son opulence. Le 27, je m'arrêtai quelques instants à *Putro*, ville populeuse dont les environs sont bien cultivés. C'est dans cet endroit que je vis pour la première fois des teks, arbres peu communs sur les rives, mais très abondants sur les montagnes. Le 5 janvier 1800, je débarquai près de la ville de *Yonongqoung*, où se trouvent les puits de naphta, une des plus grandes curiosités de ces contrées. Ces puits de naphta ou de pétrole fournissent beaucoup de cette matière à la profondeur de vingt coudées. L'air corrompu qu'on y respire fait souvent périr des mineurs. L'huile est tirée liquide et pure, et on la livre au commerce sans lui faire subir la moindre préparation. Cette huile de pétrole est odorante et d'un vert foncé. Elle était déjà connue des anciens, car elle se trouve dans différents pays; les Grecs la nommaient πετρέλαιον, c'est-à-dire huile de pierre. Elle est bonne à brûler, et sert, lorsqu'elle est combinée au feu avec de la résine indigène, à enduire les poutres des maisons et la charpente des embarcations. On les préserve ainsi des attaques de la vermine, et on les empêche de dépérir. On emploie avec succès la même huile contre les irruptions cutanées et les meurtrissures. Les mineurs prétendent que l'eau des terres environnantes ne filtre jamais dans leurs puits. Chaque puits occupe quatre hommes, qui reçoivent pour salaire un sixième de la valeur exploitée ou la valeur de ce sixième. L'huile sortie des puits est transportée dans de petites jarres et sur des charettes au bord de l'Iraouady, où on la livre au commerce. Le produit de cette huile naturelle est d'environ un million quatre-vingt-deux mille tecals, ou trois millions sept cent quatre-vingt-sept mille francs.

On voit l'Iraouady, à mesure qu'on le remonte, recueillir le tribut des rivières qui se jettent dans son lit. J'arrivai le 19 janvier au confluent de celle de

Kedwdwan, qui coule au milieu d'un pays très fertile et où l'on cultive le coton. Le lendemain nous déjeunâmes à *Cheynocoun*, ville dont les terres produisent du salpêtre. De là nous fîmes route pour *Ava*, ancienne capitale, aujourd'hui chef-lieu de la province d'Ava, à cinq lieues sud-est d'Anamapoura, sur la rive orientale de l'Iraouady, par 21° 51' de latitude nord, 93° 32' de longitude est.

Cette ville, où bientôt nous fûmes arrivés, est devenue presque déserte depuis qu'elle a cessé d'être le siége du gouvernement. Devant Ava les bords de l'Iraouady sont hérissés de rochers; sur la rive opposée s'étend la ville de Chegain, qui fut aussi une résidence impériale, et qui me parut encore très populeuse. Ava m'offrit une véritable scène de désolation: les édifices religieux qui subsistent encore se succèdent le long des bords du fleuve sur un espace d'environ deux milles. Ava se divise en ville haute et ville basse, toutes deux en ruines; les maisons sont en bois, presque toutes celles qui avaient quelque apparence ont été abandonnées, et leurs principaux matériaux ont servi à embellir la nouvelle cité d'Anamapoura, où je me trouvai le lendemain.

Anamapoura, la ville immortelle, la capitale de l'empire Birman, se développe sur les bords d'un lac vaste et profond, qui par un canal navigable communique avec le fleuve Iraouady. La situation de cette grande cité, qui fut fondée en 1783, est belle pour une métropole; elle l'est surtout lors des inondations, parce que les bateaux circulent avec plus d'affluence et d'avantage sur les eaux du lac et du fleuve. Le palais de l'empereur est un amas confus de bâtiments éclatants de dorures dont la vue contraste avec celle des habitations couvertes de chaume et de lattes qui forment l'ensemble de la ville. Toutes sont bâties sur pilotis en bois; il en existe un bien petit nombre avec des toits couverts de tuiles. Toute la cité embrasse une étendue d'environ quatre milles le long du rivage sud-est du fleuve, et se distingue par une infinité de temples de divers genres. Le fleuve a deux milles de large devant Anamapoura. Dans la saison sèche, il a son lit couvert d'îles sablonneuses alors en culture, mais qui disparaissent entièrement sous les eaux à l'époque des débordements de l'Iraouady. Le fort d'Anamapoura est un carré parfait qui présente quatre portes principales, et à chaque coin un bastion garni d'artillerie. La population d'Anamapoura est d'environ vingt mille habitants. La ville est divisée en quatre juridictions, ayant chacune un maire qui réunit aux fonctions administratives l'autorité judiciaire. Du reste, le pouvoir de vie et de mort appartient au monarque.

Mes guides me conduisirent à l'extrémité d'une des îles de sable, en face du centre d'Anamapoura, où j'attendis les ordres du vice-roi, qui bientôt me fit passer à *Chegain*, ville située sur la rive opposée. Après de longs et ennuyeux pourparlers avec les ministres de l'empereur, je finis par me rendre au palais du monarque, dont l'impatience était extrême au sujet de la voiture que je lui amenais. On m'envoya des gens pour porter les présents destinés à Sa Majesté. Nous partîmes pour le palais avec les lettres du gouverneur général, les guéridons, une machine à battre la monnaie, le carrosse de l'empereur, les chevaux et leurs guides. Arrivé devant le seuil impérial, on me fit mettre pieds nus pour passer dans la salle du trône.

Les gardes de l'empereur étaient en robes de satin galonnées, avec des collets ornés d'un triple feston, et des manchettes. Leur tête était couverte d'un casque d'or. Six eunuques étaient assis sur la même ligne, près du trône. Les princes du sang, les chobwas ou princes tributaires et les courtisans d'un ordre supérieur, étaient tous vêtus de robes rouges en velours. Tous les présents étaient en vue du lieu où Sa Majesté allait prendre place. Elle parut enfin, avec une robe blanche ornée d'une bordure en or, la tête couverte d'une espèce de mitre, la main droite tenant un éventail fait avec des plumes de paon pour chasser les mouches.

A peine l'empereur eut-il été assis qu'il demanda quel était l'envoyé du gouverneur général. Je posai ma main sur ma poitrine et m'inclinai. « Ah! dit-il, c'est donc ainsi que les Européens saluent leurs souverains? » Le vice roi répondit affirmativement à cette question. Les présents furent mis sous les yeux de Sa Majesté, qui en parut satisfaite; ensuite elle se retira. Tout le monde avait les pieds nus. On nous servit des baquets de confitures de la Chine; ce qui est regardé comme une rareté chez les Birmans. On nous versa du thé, et, à la fin du repas, je fus très étonné de voir les seigneurs de la cour mettre dans leurs poches ce qui restait des friandises chinoises; on m'engagea moi-même à m'emparer de noix de bétel et d'arèques apportées avec le thé. Il nous fallut saluer le trône en nous retirant. On nous reconduisit à notre demeure avec le même cérémonial.

Le monarque ordonna qu'une fête eût lieu à mon occasion. Les pièces d'artifice furent préparées; chaque personne de la cour eut la sienne. On mit d'abord le feu aux pièces des personnes de la classe la moins élevée, et l'on finit par celles du rang le plus haut. Ces sortes de fêtes sont fort suivies chez les Birmans; ils aiment beaucoup les pétards, qui vont éclater à une hauteur considérable dans les airs. Toutefois, sur un qui réussit douze manquent, à cause de la mauvaise qualité de la poudre et du peu d'expérience qu'ont les ouvriers birmans pour composer ces pièces d'artifice. Pendant qu'on les tire, une troupe de jeunes filles donnent le spectacle de danses voluptueuses et bizarres. Elles se montrent de même dans presque toutes les autres cérémonies publiques.

Un jour un Birman qui rôdait autour de ma demeure m'ayant enlevé un de mes effets, je lui fis administrer les étrivières plutôt que de le signaler aux magistrats, car le vol chez les Birmans est puni de mort. Je remarquai que les ouvriers en métaux recherchaient la chair de cheval, comme puissamment nutritive; mais je ne les vis point tuer les animaux pour les manger; ils suivent comme les Chinois le principe de la métempsycose, et ne font servir les bêtes à leur nourriture que lorsqu'elles meurent de maladie. C'est à cet usage qu'ils doivent les fréquents ulcères qui se développent sur leurs corps, et qui les rendent souvent si repoussants à la vue; les mendiants du pays, qui errent çà et là par bandes, sont particulièrement sujets à ces afflictions.

Une des fêtes des plus célèbres des Birmans est celle de l'eau. Elle a lieu le 12 avril, dernier jour de l'année birmane. Les femmes ont coutume, ce jour-là, de jeter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent, et les hommes ne manquent pas de leur rendre la pareille. On regarde cet usage comme lavant les souillures de l'année qui vient de s'écouler, et disposant à en commencer une nouvelle avec pureté. Ce jour est surtout impatiemment attendu par les jeunes filles et les jeunes gens, qui s'abandonnent à la joie et à toutes les innocentes folies qu'on peut s'imaginer. Malheur à l'imprudent qui parcourt quelque rue sans précaution, un déluge d'eau l'atteint; les pots, les cuillers, tout est mis en usage pour le submerger. Les jeunes filles se tiennent aux aguets, et le premier garçon qui passe est inondé, sauf à prendre sa revanche, au milieu des rires et des applaudissements de la foule. Etant sorti pour jouir de cette fête, j'eus moi-même l'avantage de recevoir une pluie abondante de plusieurs Birmanes, qui me firent en même temps les plus tendres agaceries. Il est défendu de se servir d'eau malpropre. Un homme n'a pas le droit de toucher une femme, et il ne doit lui jeter de l'eau qu'après qu'elle lui en a jeté elle-même. Lorsqu'une femme avertit qu'elle ne veut pas jouer à ce jeu liquide, c'est avouer qu'elle est enceinte, et personne n'ose la provoquer.



Femmes indoues brûlant un cadavre.

Mes négociations terminées, rien ne me retenait plus dans la capitale ; je fis donc mes apprêts de départ. Je descendis le fleuve avec ma suite. Je revis Prone sans m'y arrêter, et je fus de retour le 1er novembre au môle de Rongoun, après une absence de onze mois et quelques jours

ALBERT-MONTÉMONT.

VICTOR JACQUEMONT.

(1828-1832.)

VOYAGE DANS L'INDE.

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage dont nous allons présenter une esquisse analytique fut opéré de 1828 à 1832, et il a été publié de 1841 à 1845. Chargé d'une mission scientifique par le Muséum d'histoire naturelle, Victor Jacquemont partit pour l'Inde avec l'intention d'en parcourir toutes les parties. En mai 1829, il arrivoit à Calcutta ; il y prolongea son séjour jusqu'en novembre de la même année, puis se rendit à Delhi, en passant par Bénarès et Agra ; se dirigeant ensuite au nord, il commença l'exploration des chaînes méridionales et septentrionales de l'Himalaya, entre le Gange et le Setludje. Il pénétra au-delà des monts jusque dans les possessions chinoises, et ne revint sur ses pas qu'après que les habitants du Ladak eurent refusé de lui laisser continuer sa marche ; il était de retour à Delhi en décembre 1830. Il se remit en route au mois de janvier 1831, et visita le Pendjab et la Cachemir, d'où il reparut au bout de quatre à cinq mois à Delhi, ville dont il avait fait le centre de ses opérations. De ce point il prit sa direction sur Bombay, où il parvint en février 1832. Les territoires de Jeipour, Adjmir, Indour, Bourhanpour, Aurengabad, Ellora, Pouna et autres furent explorés successivement par lui, et il allait terminer ses courses par la partie méridionale de la péninsule indostane, lorsque la mort le surprit à Bombay, le 7 décembre 1832, dans la trente et unième année de son âge, et ne lui permit point d'achever cet immense voyage, qui a eu cependant de si magnifiques résultats pour la science. Le grand et bel ouvrage



Vue de Bombay.

de Jacquemont, en cinq volumes in-folio, ne le rend accessible qu'à un petit nombre d'amateurs riches, et la partie qui est ici de notre ressort, celle de la géographie et des mœurs, n'en a pas été détachée pour être publiée séparément.

RELATION.

Arrivée et séjour à Calcutta.

Sans nous arrêter avec le voyageur aux détails de la traversée et à ses diverses relâches au Brésil, au cap de Bonne-Espérance et à l'île de la Réunion, transportons-nous directement à *Calcutta*, la plus grande ville de l'Inde, la plus peuplée, la plus riche, et commercialement la capitale de l'empire britannique indou. Victor Jacquemont fait remarquer que pour les Indous, ce n'est point Calcutta, mais Bénarès, qui est la capitale de l'Inde, c'est la ville des brahmes, la ville savante, noble et sacrée; car la science, en ce pays, c'est la religion. Delhi, Agra, et quelques autres villes anciennes du nord, partagent encore avec Bénarès ce prestige de puissance sur l'imagination des peuples.

A Calcutta, Victor Jacquemont visite en premier lieu le collége anglo-indien, établissement entretenu aux frais du gouvernement, et où les élèves indigènes sont mêlés sans distinction de castes. L'amphithéâtre de chimie est vaste et très bien disposé pour les expériences. Il n'est pas question de religion dans l'enseignement de ce collége; le gouvernement de la Compagnie des Indes s'interdit cette matière, ainsi que le prosélytisme. La seconde visite de notre voyageur est pour la cathédrale, édifice vaste, mais d'une architecture commune, avec un plafond plat supporté par une double rangée de colonnes. Un système formidable de punkas ou rideaux blancs aux grandes ailes pend de toutes parts à ce plafond pour éventer le chœur et les deux galeries. Le service divin ne commence qu'à l'arrivée du gouverneur général à son siége placé en face de la chaire de l'évêque. La musique des Psaumes, soutenue par l'orgue, est assez belle, mais un peu monotone.

L'aspect de Calcutta, dit notre voyageur, est sale et laid; il s'étend à environ trois milles ou une lieue. De misérables habitations en briques et des huttes en paille, avec de chétives pagodes, deux ou trois clochers et un seul monument européen, la Monnaie, qui contraste par son immensité, son élégance et son air de fraîcheur, avec les ruines poudreuses et brûlantes de la cité indienne, voilà tout ce que l'on voit sur la rive gauche de l'Hougly. Après trois milles, les habitations ne sont plus si serrées, quelques jardins les séparent,

et bientôt elles ne sont guère plus nombreuses que sur la rive opposée. L'un et l'autre bords sont couverts çà et là de jungles épais où domine le bambou, au-dessus desquels s'élancent fièrement des multitudes de cocotiers, mêlés à des dattiers, dans ce plat paysage du Bengale.

Jacquemont visite et décrit Barakpour, palais ou maison de plaisance du gouverneur général, et Chandernagour, comptoir français sur la rive droite du Gange, dont nous avons parlé déjà dans notre premier volume. Il voit ensuite la Société asiatique de Calcutta, composée, dit-il, d'hommes habiles en petit nombre qui y sont assez peu considérés, et d'hommes riches ou puissants, mais inhabiles, qui y jouissent de tous les honneurs. Il trace plusieurs tableaux curieux de la vie et des usages des Européens et des indigènes; voici un de ces tableaux qui nous semble de nature à mériter l'attention de nos lecteurs.

« Les Européens dans les villes de l'Inde n'aperçoivent, dit-il, presque rien de la vie des natifs qui les servent. Le service domestique, en ce pays, est comme ailleurs le service militaire : il dure pour chaque homme quelques heures du jour; hors de là, il se trouve libre, et vous ne savez rien de la forme d'existence des gens qui vous servent. Il n'y a peut-être pas un Européen à Calcutta qui sache où demeure un seul de ses domestiques; s'ils sont mariés, s'ils ont des enfants, des frères, des parents âgés, et en quel pays; ce qu'ils font de leurs épargnes, etc. C'est une chose étrange, et particulière à la nation anglaise, que cette distance à laquelle elle est si jalouse de tenir les étrangers avec lesquels elle est mêlée, et en ce pays les natifs n'ont pas fait d'avances à leur réserve. La classe nombreuse des Behras, la plus domestique de toutes celles qui servent les Européens dans l'Inde, vivant à quatre pas d'eux, au dedans de leur maison, dans les chambres qu'ils occupent, et qui les suit de chambre en chambre dans toutes les parties de leurs demeures pour les éventer, pendant neuf mois de l'année, n'a pas encore produit un homme qui comprît l'anglais. Ils assistent comme des animaux, comme des meubles, à toutes les conversations, et l'espoir de les comprendre un jour ne les engage jamais à y prêter aucune attention.

« Les Kelmetgars, qui servent à table, paraissent pour mettre le couvert et s'enfuient après l'avoir enlevé : où vont-ils? que vont-ils faire? D'autres serviteurs à la ville ne voient jamais la face du maître. En voyage, la nécessité les livre à votre observation. Mes gens en paraissaient fort déconcertés pendant les premiers jours; mais en un mois les voici fort habitués à être regardés et questionnés sur les choses qu'ils aiment à cacher. En me parlant quelquefois de leur pauvreté pour obtenir quelque petit présent, ils m'ont donné l'occasion de les interroger sur leur famille; car il n'en est pas un auquel ses gages ne doivent suffire de reste pour sa nourriture et son mince entretien, l'un et l'autre réglés au taux de la misère générale. Alors j'ai su quels étaient mariés, quels ne l'étaient pas; j'ai demandé depuis quand, et combien d'enfants, et l'âge de la femme, etc. Mes quatre Indous, dont un n'a que dix-neuf ans, sont mariés. Leurs femmes sont à cent et deux cents lieues d'ici, dans le pays d'un chacun. Ils prétendent tous leur faire une pension mensuelle réglée sur la quotité de leurs gages; la moindre est d'une roupie (2 francs 50 cent.); c'est ce que donne la plus pauvre, celui qui n'a que 4 roupies (10 francs) par mois. Mais l'imbécile qui peut à peine se traîner sur ses jambes, quoiqu'il prétende ne s'être jamais mieux porté, au lieu d'une femme, seul d'entre tous en a deux, et il partage avec elles par moitié son mince salaire; il lui reste 5 fr. par mois pour toutes ses dépenses. Pourquoi ces deux femmes? pourquoi une femme seule dans de telles conditions? Je l'ignore, et ces malheureux sans doute ne le savent pas eux-mêmes. Sans elle, ils auraient dans leur situation une aisance relative, se pourraient vêtir chaudement, proprement, mettre un peu de beurre dans leur riz, et acheter encore dans l'occasion la jouissance d'une femme; tandis que, mariés, ils sont forcés à la continence maritale par l'éloignement, et, par la misère où le mariage les réduit, à une continence presque absolue. C'est l'instinct de la nature qui fait en Europe des unions dans les basses classes, et qui leur prépare un avenir plus misérable encore par l'imprévoyance; mais dans l'Inde, rien de pareil. Si l'on peut désirer la femme que l'on n'a jamais vue, ce n'est pas du moins à huit ans, et c'est à cet âge que les parents concluent entre eux, dans chaque caste, les mariages de leurs enfants. Les castes les plus élevées sont, comme en tout pays, les plus éloignées de la nature, et ne se départent jamais de cette règle, moins rigoureusement observée par les plus basses.

« Les femmes ne vont nulle part qu'au marché, je dis celles des pauvres gens, et toutes à la rivière pour faire leurs ablutions, devoir de piété; mais pour leur plaisir, pour leur amusement, jamais elles ne sortent. Elles ne participent à aucune des récréations des hommes. Ceux-ci semblent les considérer comme des créatures si impures, que je m'étonne comment le dégoût ne réprime pas en eux le penchant de la nature qui les rapproche d'elles.

« J'ai rencontré sur les routes, depuis deux mois, beaucoup de pauvres familles en voyage. Si affamées qu'elles paraissent, si nues qu'elles soient, dans les derniers degrés de la misère et du dénûment, le mari marche silencieux devant; la femme le suit à quelques pas, portant un enfant en bas âge à cheval sur la hanche du côté gauche. J'ai suivi quelquefois de ces tristes figures l'espace de plusieurs lieues sans les voir se joindre ni se dire un mot.

« Quand plusieurs familles voyagent en commun, tous les hommes vont ensemble; les femmes, réunies, les suivent à une distance respectueuse. J'ai souvent croisé quelques-uns de ces groupes de femmes : la plupart d'entre elles, les jeunes surtout, s'arrêtaient et tournaient le dos quand j'approchais, ou bien se couvraient le visage pour passer près de moi. J'étais entouré de quelques-uns de mes gens, tous jeunes, assez mauvais sujets, je pense, dans leur espèce, et je n'ai jamais vu un regard curieux jeté de leur bande sur les femmes, jamais un sourire; elles passent mornes et muettes : où que ce soit qu'elles aillent, on dirait qu'elles vont à l'enterrement. En faisant une large part à la diversité des manifestations possibles du plaisir, suivant les pays et les classes, il m'est pourtant impossible de croire à quelque sentiment de bonheur dans l'existence de ces misérables créatures. »

On sait que le gouvernement britannique de l'Inde a pris à son service une masse d'indigènes qui servent dans ses armées sous le nom de sipahis ou cipayes. Voici ce que rapporte Victor Jacquemont au sujet d'un litige qui s'offrit entre un de ces soldats et une jeune fille dont celui-ci avait fait sa compagne.

« La jeune fille, achetée il y a un an par un sipahi, qui est marié d'ailleurs légitimement avec une autre femme, est grosse des œuvres de son maître. Jusque-là, il n'y a pas de mal; mais voilà qu'elle préfère un autre homme et qu'elle veut quitter celui dont elle est l'esclave. L'honneur du galant sipahi, et solidairement celui de la compagnie tout entière, sont intéressés à ce qu'une telle énormité ne se consomme pas. Mais comment la prévenir? La loi anglaise ne reconnaît pas l'esclavage dans l'Inde; la jeune fille, bien qu'elle ait été vendue à son amant, et pour 9 roupies (22 fr. 50 cent.) encore, est parfaitement libre de le quitter si elle le veut; l'homme n'a sur elle aucune autorité que la loi puisse faire respecter. Sentence du jeune officier : « Allez au diable! et que la jeune fille aille où elle veut! »

« Quoique cette condition d'état ne soit pas reconnue par la loi anglaise, ajoute notre voyageur, elle n'en subsiste pas moins dans l'Inde depuis sa prohibition comme auparavant. Il y a beaucoup d'esclaves à Calcutta; mais quel Européen s'en est jamais aperçu?

Bendeh, que nous traduisons par esclave, signifie, il est vrai, littéralement *attaché;* mais à quoi ou avec quoi? Il est attaché à son maître comme les femmes, les enfants, les vieillards, tous les membres de sa famille enfin que leur faiblesse fait dépendre de lui : c'est la servitude des mœurs de la Bible. L'esclavage ne devient vraiment horrible que lorsque les maîtres sont d'une couleur, les esclaves d'une autre : alors il n'y a plus de sympathie entre eux. Il faut que cet état soit bien doux, puisqu'il reste et devient même volontairement tous les jours celui de beaucoup de gens. Dans les années de disette, on vend un enfant pour nourrir les autres. A côté de la côte de Coromandel, que désole souvent la famine, des familles entières se vendent pour subsister. Le père, les enfants, on a tout pour quelques roupies, et ils sont même onéreux pour celui qui les achète, puisque leur maître ne les fait pas travailler plus qu'ils ne faisaient étant libres, et qu'alors leur travail était insuffisant pour les nourrir, il n'a acquis avec eux qu'une charge nouvelle. Dans les îles à sucre, il y a une énorme différence entre le prix de la subsistance journalière d'un esclave et le produit de son travail ; mais ici rien de pareil. »

En décrivant le comptoir danois de Sérampour, au-dessus de Chandernagor, Jacquemont trouve l'occasion de parler d'une fête que les indigènes célèbrent dans les environs ; voici ce qu'il en dit :

« A un mille au-dessous de Sérampour, il y a une assez grande pagode, extrêmement vénérée. Le dieu principal qui l'habite en sort une fois tous les ans, sur un char analogue à celui de Jagrenat, pour rendre visite à quelques-uns de ses voisins. Cette fête rassemble toujours une population immense; et là, comme à Jagrenat, des malheureux se jettent sous les roues du char pour être écrasés par elles et mourir saintement. M. Packnam, le secrétaire particulier de lord William, passait l'an dernier, par hasard, en ce lieu, au moment de la cérémonie ; il était à cheval. Un Indien, devant lui, se jeta par terre sur la route du dieu; les roues allaient l'atteindre, quand M. Packnam, lançant son cheval au galop, lomba sur le martyr à coups de cravache. Le malheureux se leva, et s'enfuit à toutes jambes dans les jungles, en criant au meurtre!... Il était parfaitement préparé à une mort affreuse, il avait du courage pour se faire écraser; mais un coup de fouet!... il n'y avait pas pensé, et il s'enfuit à toutes jambes! Bizarre faculté que le courage. Il y a des formes sous lesquelles la mort paraît tout-à-fait indifférente à ces gens-ci, qui sont si lâches et si timides. »

Notre voyageur parle ainsi de la vie intérieure qu'il menait dans la capitale de l'Inde britannique et de quelques-unes des habitudes des indigènes :

« Le froid me réveille plusieurs fois pendant la nuit, quoique je fusse couché près d'un grand feu, et le sommeil de mes gens me parut aussi interrompu que le mien. Ils sommeillent la nuit plutôt qu'ils ne dorment; il semble que ce soit assez pour eux. Les nègres non plus ne *dorment* pas. Le plaisir des hommes du Midi est de sommeiller la nuit et le jour. Le simple sentiment passif de l'existence, voilà pour eux le bonheur dans ce monde-ci, et ils n'ont pas inventé d'autres joies pour les bienheureux dans le paradis. Quoique endurcis bien plus que nous au froid comme au chaud par l'habitude d'aller presque nus, les Indiens se refroidissent comme nous, quand ils sont pareillement exposés au froid; ils grelottent en hiver, le matin, sous la mousseline grossière qui leur sert de vêtement et de couverture, et n'ont pas moins de peine à se lever sur leurs pieds, de dessus la terre froide et dure où ils couchent, que nous à sortir d'un lit mou et chaud. Le matin, sur la route, vers le lever du soleil, je les entends souvent se plaindre du froid; cependant ils préfèrent en souffrir et marcher lentement, que doubler le pas un quart d'heure pour se réchauffer. Le plaisir et le douleur physiques ne sont pas plus susceptibles d'une mesure exacte et comparative que le bonheur et le malheur. Il y a lieu de croire cependant que leur principe, la sensibilité physique, est très inégalement développé, non-seulement parmi les individus, mais peut-être parmi les divers peuples. Je la crois très obtuse chez les Indiens. Les enfants pleurent aussi rarement qu'ils rient. Rarement je les ai vu frapper par leurs parents; il faut une correction très sévère pour leur arracher des cris. Pour montrer moins de signes de la douleur en éprouvent-ils moins? Je le crois.

« En quel pays d'Europe trouverait-on des malheureux qui, pour une récompense médiocre, se fissent tournoyer en l'air avec vitesse, suspendus à une corde par deux crochets aigus de fer, passés comme des hameçons dans les chairs du dos? Chaque année, à une des fêtes religieuses du printemps, des gens de bonne volonté se soumettent à ce supplice, payés par des hommes riches et hypocrites, qui prétendent faire leur salut par les mortifications de la chair d'autrui; et ils le subissent sans proférer une plainte, quelques-uns en chantant. Guéris de leurs blessures, on les voit s'y soumettre de nouveau l'année suivante. Cependant, ce ne sont pas des martyrs; ils ne jouissent pas dans leur supplice de la perspective des béatitudes célestes; ils savent très bien que leur récompense se bornera à une centaine de roupies (250 fr.).

« Les Chinois vont bien plus loin; ils se font, non torturer quelques minutes, mais décapiter par procuration. Un homme riche, condamné à mort, est admis quelquefois à se faire représenter par un remplaçant..., et il en trouve! Cependant, il ne s'agit pas seulement d'avoir la tête tranchée; des supplices atroces précèdent ordinairement la mort du condamné. Un homme se vend en Chine pour le bourreau afin de donner du pain à sa famille, comme en Europe il se dévoue aux chances de la guerre, dans un motif également intéressé. Quel doit être l'amour de cet homme pour sa famille ou l'obtusité de sa sensibilité physique? L'un et l'autre nous sont également incompréhensibles. »

A l'égard des *saisons* au Bengale, Jacquemont dit que les Indiens en distinguent trois : la saison chaude, la saison des pluies, la saison froide.

La première commence avec le renversement de la mousson, à l'équinoxe du printemps, et finit dans le courant du mois de juin. C'est le temps des vents chauds, *hot winds*. Les maisons des Européens, qui toutes sont grandes et spacieuses, ne sont ouvertes alors que la nuit; dès que le soleil se lève, on les ferme, et chacun fait faire du vent au-dessus de sa tête, avec cet air frais dont il a rempli sa maison dans la nuit; un serviteur met en branle le *punka*, énorme écran suspendu au plafond. La pluie est très rare; l'air est très sec dans cette saison des chaleurs, où la température est d'environ 30°. Le mouvement du punka prévient la sueur; s'il s'arrête, elle arrive, et pour la dissiper on stimule le bebra ou valet qui s'était endormi, et qui en est quitte souvent pour un coup de pied qu'il reçoit au derrière. Au coucher du soleil, on ouvre tout ce qui peut s'ouvrir; on sort en voiture, et l'on rentre pour se mettre à table à huit heures. On dort à peu près nu sur les draps, non dessous, les fenêtres ouvertes, mais la moustiquière de gaze tendue autour du lit.

Vers le mi-juin vient la saison des pluies; elles dominent exclusivement alors, ce qui n'empêche pas que la chaleur ne soit oppressive. On laisse les maisons ouvertes le jour comme la nuit; le thermomètre descend à peine d'un degré, parce que les nuages épais dont le ciel est chargé s'opposent à tout rayonnement de la terre, et l'on éprouve l'illusion que les nuits sont plus chaudes que les jours. Le mois de juillet est celui où il y a le plus de jours pluvieux, et c'est alors que les eaux du Gange s'élèvent, bien que l'on croie aussi que la fonte des neiges de l'Himalaya y contribue; la vitesse du fleuve pendant ses crues est de trois lieues à l'heure. La végétation est là plus riche dans la saison des pluies. Les Européens regardent cette saison comme la plus malsaine, et celle des hot-winds comme la plus propice à la santé.

La saison froide vient après les pluies, l'air, refroidi par une longue suite d'orages, se réchauffe tout-à-coup, et alors tout se couvre d'humidité, comme chez nous au dégel. Au reste, en toute saison, les objets de fer et d'acier sont d'une conservation presque impossible au Bengale, à moins que d'être d'un usage continuel. Les bois se moisissent, et les mauvais matériaux d'une maison pourrissent presque à vue d'œil.

Notre voyageur parle des *ablutions* que les Indous pratiquent le matin au bord du Gange. La plupart se baignent, dit-il, avec leurs vêtements; les jeunes filles sortent de l'eau comme des statues grecques; elles tournent la tête pour se cacher, mais la tête est rarement jolie, tandis que les bras, les épaules, la taille, sont admirables; leur pose et leur démarche sont nobles et gracieuses. Presque toutes ces jeunes filles posent doucement sur l'eau du bord les fleurs qu'elles ont apportées dans une feuille de bananier, et les regardent fuir avec le courant. La mousseline indienne drape à merveille, comme on le voit par ces jeunes filles sortant mouillées des eaux du fleuve.

Bénarès, Delhi et les Himalaya.

De Calcutta, Victor Jacquemont part à cheval pour Delhi, le 20 novembre 1829, avec deux chars à bœufs qui portent ses bagages. Il est le 25 à Dibda, hameau formé de quelques huttes, près desquelles il a planté sa tente; le 26, à Burdwau, cité indienne et station anglaise, près de la rivière Banka; le 28, à Huldy; le 29, à Dignagur; le 3 décembre, au camp de Kendba; le 6, sur la rive droite de la Dummoudah, qui va rejoindre l'Hougly; le 8, à Rogonatpour; le 11, au camp de Perani; le 14, à celui de Deogwar; le 17, à celui de Kutamsandy; le 19, à celui de Kenaebetta; le 26, à Saseram, ville de 10,000 habitants à peau noir-foncé, et le 31, à *Bénarès*, sur les bords du Gange.

La ville de Bénarès a près d'une lieue de longueur; ses maisons sont presque toutes en pierre, à cinq ou six étages assez bas, appuyées les unes contre les autres et percées de petites fenêtres peu nombreuses. Quoique moins hautes généralement que celles de Paris, elles la paraissent davantage, à cause de l'étroitesse des rues. Le rez-de-chaussée de presque toutes celles que n'habitent pas des gens fort riches est une boutique devant un magasin, et sur dix magasins il y en a neuf de grains. La population est moins noire en général qu'à Calcutta. Les rues sont encombrées de taureaux, animaux fort doux, auxquels on a donné la liberté : c'est une offrande pieuse extrêmement commune chez les Indous. Beaucoup de rues sont fermées de portes, ouvertes le jour seulement. La ville est ainsi composée de nombreux quartiers dont plusieurs sont absolument séparés les uns des autres pendant la nuit. Point de jardins dans son intérieur, ni de lieux de promenade, ni de places, si ce n'est quelques petits espaces. L'aspect des maisons est très varié, avec une façade surchargée d'ornements ciselés sur le bois. Il y a peu de mosquées au centre de la ville et près de la rivière, mais beaucoup près de ses limites nord-ouest. Le tamarin est l'arbre des mosquées, comme le pipul et le banian ont ceux des pagodes. Les Européens établis à Bénarès ont une église protestante surmontée d'un clocher. Bénarès, dont la population est généralement portée à 600,000 âmes, n'en a, suivant Jacquemont, que 181,000, dont 30,000 mahométans et 20,000 de la secte des brahmanes; en ajoutant à ce chiffre le nombre des troupes et des Européens, on a environ 200,000 habitants.

Si Bénarès n'a que trois milles de long et un mille de large, le saint territoire s'étend bien au-delà des limites de cette ville et des cantonnements européens; mais le terrain semble d'autant plus précieux qu'il est le plus rapproché des bords du Gange. Là il n'y a aucune rue où puisse passer une voiture; elles ne sont bordées que de pagodes et de maisons habitées par des gens riches. Bénarès a un collége sanscrit et un observatoire.

Le 6 janvier 1830, Jacquemont quitte Bénarès et se rend à *Mirzapour*, ville de 80,000 âmes, où il arrive le 8. Elle est assise sur les bords du Gange. La ville native est fort grande, a deux ou trois rues longues, larges et droites qui la traversent, plantées d'arbres devant les maisons, et avec des puits de distance en distance; toutes les autres rues sont étroites et souvent tortueuses, mais moins qu'à Bénarès. Mirzapour n'a rien d'ailleurs de l'apparence de cité qu'offre cette grande ville; elle a peu de pagodes et de mosquées. Les tapis de pied que l'on fabrique à Mirzapour sont renommés et s'expédient au loin.

Le 10 janvier 1830, Jacquemont part de Mirzapour, découvre, le 13 février, la Jumna, qui va joindre le Gange, la traverse à Kalpi, et atteint, le 20, la ville d'*Agrah*, située sur les bords de la Jumna. C'est une des plus anciennes cités de l'Inde; on lui suppose encore 80,000 habitants, dont la plupart sont musulmans. Le plus admiré de ses édifices est le tadje, monument consacré à la mémoire d'une sultane favorite morte en 1631.

Le 26, départ d'Agrah; arrivée le lendemain à *Muttrah*, ville fort ancienne, au bord de la Jumna, avec 40,000 habitants, des rues étroites, tortueuses et sales, et une grande mosquée, ainsi que plusieurs pagodes. De cette station militaire notre voyageur gagne Delhi, où il est rendu le 5 mars.

Delhi, où passèrent Timour en 1397, et Nadir-Schah en 1738, compte encore 200,000 habitants; elle a deux lieues de tour, et s'appuie en arc à un bras de la Jumna. Plusieurs rues droites et larges traversent le nouveau Delhi, qui est la cité la mieux percée de l'Inde. Peu de maisons ont plus d'un étage, les autres n'ont qu'un rez-de-chaussée. Le palais impérial, grande forteresse enfermée dans la ville, touche à la Jumna vers l'est. La grande mosquée est surmontée de trois dômes et flanquée de deux minarets. Après les siéges des présidences de l'Inde, Delhi est le lieu de la plus grande concentration du pouvoir anglais, lequel y est exercé par un résident. Les Omrahs déchus forment encore une sorte de cour devant une ombre de souverain qui habite le palais impérial; c'est par ce résident que le titulaire de l'empire mogol, dont le déclin date de la mort d'Aorengzeb, en 1709, communique, pour la forme, avec le gouverneur général de l'Inde. Cet officier politique est en outre juge civil et criminel, décidant en dernier appel, sans recours en cassation, des causes jugées par les magistrats et commissaires d'une contrée qui compte plus de 8 millions d'habitants. Le résident de Delhi jouit d'un traitement annuel de 150,000 fr.

Le 2 avril 1830, Jacquemont arrivait à *Saharunpour*, une des plus jolies stations anglaises dans l'Inde, ville ouverte, peuplée d'environ 10,000 habitants, et voisine des montagnes de l'Himalaya, voisinage qui a permis d'y établir un jardin botanique, succursale du bel établissement de Calcutta. Une bonne route conduit de Saharunpour à Dehra, et de là à Mossouri et Landaor, ou à Soubhatou et Simla. Le 14, notre voyageur explorait la vallée de *Dehra*, au-dessus de laquelle se montraient celles de Mossouri et Landaor, entre le Gange et la Jumna. Il visita ensuite *Hurdwar*, petite ville bâtie sur les bords du Gange, au pied même des montagnes, et célèbre par sa foire annuelle; c'est en outre un des lieux les plus vénérés des Indous; les pèlerins y affluent par milliers, et les gens du Caboul y amènent des chevaux, des mules, des fruits secs, des étoffes et du sel; les Afghans remportent de l'argent, des épices et de l'opium.

Après de nombreuses excursions dans les vallées et des ascensions dans les montagnes de l'Himalaya, Jacquemont vint, le 14 juin 1830, se reposer à *Simla*,

village moderne, ou plutôt vaste bazar, sur les montagnes, occupant plus d'une lieue carrée, et exclusivement habité par des marchands, mais où, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin d'octobre, viennent habiter presque tous les fonctionnaires civils et militaires du Bengale assez malades pour y être autorisés par leur médecin ou assez en crédit pour obtenir un congé de huit mois ou un an. La première maison y fut bâtie en 1819. A Simle, dit notre voyageur, on ne voit que des riches : tout est luxe, tout est élégance; c'est une réunion unique au monde. C'est là que Jacquemont reçut une hospitalité vraiment cordiale du capitaine Kennedy, dont le commandement dans cette contrée ne relève que du gouverneur général.

Durant son séjour à Simla, notre voyageur eut occasion de juger l'étrange superstition religieuse des Indous à l'égard de la vache; nous le laisserons parler lui-même.

« On vint rapporter un jour au capitaine Kennedy que la tombe d'un enfant en bas âge, enterré l'an passé dans le cimetière naissant de la station de Simla, avait été renversée, et que le cadavre avait été exhumé. Les Anglais ne plaisantent pas avec les morts. Cette nouvelle répandit la consternation dans la petite société de Simla. Les femmes demandaient au capitaine Kennedy la mort de l'impie qui avait osé..., et il dut tonner de tout son pouvoir pour connaître le coupable et ravoir le corps enlevé. La police n'en dormit pas de plusieurs jours, mais on ne faisait aucune découverte. Il imagina, pour en finir, un expédient plein de couleur locale. Il signifia que si l'enfant n'était pas retrouvé dans les vingt-quatre heures, il ferait pendre une vache dans le bazar. La menace eut l'effet désiré, et le soir même on vint lui dire que l'enfant était retrouvé...

« Les habitants des montagnes sont tous Indous, assez peu pointilleux sur la distinction des castes, et fort indifférents à maintes pratiques dévotes des Indous des plaines; mais, sur le culte du bœuf, ils sont des plus exigeants. A Soubhatou même, le capitaine Kennedy défend de tuer publiquement ces animaux. Il a établi la même prohibition à Simla, et elle lui concilie puissamment l'esprit des montagnards. L'eau du Gange, sur laquelle on a coutume de faire jurer les témoins Indous dans les cours de justice, ne les effraie aucunement d'un parjure; le capitaine Kennedy fait prendre à ces témoins une vache par la queue, et sur cette vache il les fait jurer... Alors ils confessent tout.

« Un soubadar du corps de Kennedy découvrit, il y a peu de temps, qu'une femme qu'il avait épousée l'avait abusé sur sa caste, et qu'elle était de la plus basse. Souillure épouvantable! Pour se relever de cette infamie, ce pauvre diable se soumit à toutes sortes de pénitences. On le rasa de la tête aux pieds; on l'oignit de ghin; on l'enterra, presque à le faire mourir, dans de la bouse de vache; on lui fit boire de l'urine de vache; on l'envoya en pèlerinage à Jumnoutri et à Gangoutri. Il croyait son péché effacé, ses camarades allaient le réhabiliter, quand un brahmane mendiant arrive à Soubbatou, amuse par ses contes la foule du bazar, acquiert bientôt la réputation d'un docteur infaillible en théologie, et déclare que, malgré toutes ces purifications, le soubadar n'a pas reconquis sa caste... M. Fraser, consulté par Kennedy, affirme que, dans le livre des pénitences hindoues, il y a remède à tous les péchés, un seul excepté : manger la chair du bœuf.

« L'impression des Indous, quand ils nous voient manger de la chair de bœuf, est exactement celle que nous ferait éprouver la vue d'un repas de cannibales : c'est du dégoût et de l'horreur. Quand nous mangeons devant eux du porc, nous ne leur inspirons que du dégoût sans horreur, mais le dégoût le plus excessif; ils pensent de nous ce que nous penserions des gens qui mangeraient des matières fécales. Le gouvernement anglais emploie depuis vingt-cinq ans son influence près des princes radjpoutes, ses tributaires ou ses protégés, pour abolir dans leurs États la coutume de tuer la plupart des filles au berceau, dans toutes les familles d'un sang illustre; il professe de la sympathie pour ces victimes et de l'horreur pour les sacrifices humains. Eh bien! toutes les castes d'Indous ont infiniment plus d'horreur pour les sacrifices de bœufs, que l'on permet dans toutes les provinces de l'Inde soumises à l'autorité britannique, que n'en inspirent aux Anglais les infanticides et les suttis qu'ils cherchent à leur faire abolir. Plusieurs officiers politiques, qui diffèrent d'ailleurs extrêmement dans leurs vues et leurs principes de gouvernement, s'accordent à proscrire le porc de leurs tables. Fraser en exclut également le bœuf; mais il est le seul, à ma connaissance, assez peu Anglais pour cela. Il n'y a qu'un petit nombre d'Anglais qui aient cherché à comprendre le sentiment des Indiens sur ces choses, et presque tous sont portés à mépriser ces ménagements. Lord William Bentinck, dans son camp de Rapour, sur le territoire d'un seigneur sike, en face de l'armée sike de Rendjit-Sing, laissa tuer des bœufs, malgré les représentations de Clark, l'agent politique qui contrôle toutes ces principautés sikes de la rive gauche du Setludje. Le chef sur le territoire duquel les bœufs ont été abattus n'est plus regardé qu'avec mépris par ses voisins. »

Le 28 juin 1830, Jacquemont partit de Simla pour le Kanawer; le 4 juillet suivant, il était au village de Kotgurh, d'où il apercevait pour la première fois le Setludje, descendant de l'est à l'ouest; le 5, il atteignait *Rampour*, capitale du rajah Bissahir, assise au bord du Setludje, et formée d'à peine 90 maisons. Rampour est le marché où les Kanawaris et les Tartares de Ladack viennent s'approvisionner des denrées de l'Inde, de grains, de sucre, de fer; ils y apportent en échange des amandes, des raisins secs, des couvertures, des châles grossiers, et surtout de la laine de cachemir. Le Setludje, à Rampour, a environ 80 mètres de largeur; on le traverse à l'aide d'un câble unique tendu d'un bord à l'autre; une pièce de bois formée en anneau est passée autour de ce câble; les voyageurs y suspendent leur bagage et s'y attachent eux-mêmes, on les tire du bord opposé pour les y amener. Si le câble se rompt, ils sont perdus sans ressource. Voilà les seuls moyens pour traverser cette rivière dans toute la partie inférieure de son cours au sein des montagnes, et encore sont-ils fort rares.

Le 11 juillet, Jacquemont passe sur la rive droite du Setludje au sanga de Wongtou, et il aperçut pour la première fois en pratique la *polyandrie*, ou l'union d'une femme avec plusieurs hommes, surtout avec plusieurs frères. Le 23, il était à Pangui, village avec un temple et une idole; puis il gagnait Trandah, le premier village du Kanawer. Le 1er août, il passait le Rounnng, un des cols de l'Himalaya, à plus de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, col fermé par les neiges pendant quatre ou cinq mois de l'année. Le 14, il traversait le col de Bekœur, et parvenait sur le territoire chinois. Le 18, il visitait les glaciers d'Yurpo, où il aperçut une troupe nombreuse d'antilopes. Enfin, averti des dispositions hostiles des Chinois, il rebroussa chemin, et il arrivait le 1er septembre à Lari, en Ladack. Il gagna ensuite *Kanum*, qui est le Bénarès du *Kanawer*, et qui a des lamas, dont le chef est le supérieur de tous les lamas des autres villages de la contrée. Ici encore existe la polyandrie; les Kannaïtes ou Kanaoris la pratiquent de même que les Dzads, leurs voisins. Le Kanawer compte environ 10,000 habitants, tous trafiquants, tous voyageurs et parfaitement unis.

Dans le Kanawer, malgré la bizarre institution de la polyandrie, Jacquemont assure qu'il n'y a jamais de querelles au sujet des héritages. « J'ai demandé souvent, dit-il, comment il était possible de connaître le père de chaque enfant, alors que plusieurs hommes (plusieurs frères) vivent en même temps avec la

même femme. Les femmes ne se trompent jamais là-dessus, m'a-t-on répondu constamment. En général, chacun est fier de sa part aux accroissements de la famille commune, et revendique plutôt qu'il ne décline une paternité douteuse. J'ai renouvelé bien souvent la question : si la préférence de la femme pour un de ses époux n'excitait pas entre eux des scènes de jalousie, suivies de violences. On m'a toujours dit : non. »

Rentré à Delhi, et après un assez long séjour, Victor Jacquemont reprit sa vie pérégrinante. Le 14 février 1831, il arriva à *Loudhiana*, ancienne ville musulmane, ouverte et mal bâtie, sans aucune mosquée remarquable, résidence d'un agent politique de la Compagnie des Indes, lieu de passage le plus fréquenté entre le Pendjâb et les pays au nord de l'Atteck et de l'Inde. La population est de 20,000 habitants environ, parmi lesquels sont un grand nombre de tisserands, qui fabriquent des toiles communes à très bas prix. Il y a aussi à Loudhiana une manufacture de châles de cachemir. Loudhiana a la réputation de fournir des filles à tous les régiments anglais, qui y viennent chacun à leur tour en garnison. Il n'y a pas moins de 3 000 filles publiques en cette ville; la plupart viennent des montagnes, où elles sont achetées ou enlevées. Une petite fille de 6 à 7 ans s'achète pour une somme de 40 à 50 roupies (100 à 125 fr.). Ces enfants, amenés des montagnes dans les plaines, sont revendues à des femmes qui s'efforcent de développer leurs agréments physiques et d'en faire des chanteuses et des danseuses habiles; puis elles les revendent à l'âge de 10 ou 11 ans à des natifs assez riches pour entretenir une maîtresse à la maison, ou à des officiers européens. Leur danse n'est qu'une suite d'évolutions sans vivacité ni grâce.

Visite au Pendjâb.

Sur l'offre empressée du général Allard, notre voyageur pénétra dans le *Pendjâb*. Il traversa le Setludje, le 2 mars 1831, devant le grand village de *Filour*, situé sur la rive droite. Il campa, le 3, à *Poghouara*, autre village, plus considérable que Filour. Il rencontra sur sa route une multitude de fakirs ou ermites, presque nus. Il atteignit ensuite la première ville sike, *Djellindœur*, entourée d'une muraille ruinée, dont le circuit est de 2 milles, et autour de laquelle il y a un grand nombre de petites mosquées et de tombes musulmanes; des jardins richement cultivés, des sérais et plusieurs plantations de mangotiers. Le 5, il était à Kopourtabia, résidence d'un seigneur sike, dans laquelle il reçut un message du général Allard, qui lui envoyait un éléphant, des provisions de bouche, du vin, des serviteurs, un boulanger et une escorte de cavalerie.

Le 6, il traversait le bourg de Birowal, et le 8 il entrait à *Amritsir*, la plus grande ville du Pendjâb, ayant 6 cosses ou 3 lieues et demie de tour, et peuplée de 100 à 200,000 âmes. Elle est entourée d'un rempart de terre ou plutôt de sable; douze portes sont percées dans cette muraille, et plusieurs d'entre elles sont entourées de quelques ouvrages de défense. Il y a, dit Jacquemont, plus de vie, plus de mouvement dans Amritsir que dans aucune ville de l'Inde anglaise, bien que la moitié des maisons soient des huttes de boue; elles se composent d'une ou deux salles au rez-de-chaussée et d'une petite chambre au-dessus. Les bazars sont très nombreux; en général les maisons des marchands sont bâties en briques cimentées avec de la terre. La mauvaise qualité des matériaux employés aux bâtisses et le peu de solidité des maisons font qu'un éléphant jetterait aisément par terre la plupart de ces constructions. Beaucoup de seigneurs sikes, appelés sirdars, ont une habitation à Amritsir, à peu près comme les riches Bengalis en ont une à Bénarès : ils n'y demeurent que lorsqu'ils viennent faire leurs dévotions et leurs ablutions. Ce qui est commun à toutes les maisons d'Amritsir, c'est une varangue ou balcon sur leur façade, et à tous les étages, s'il y en a plusieurs : cette varangue est un appentis de paille supporté par quelques bambous, sauf les demeures des riches, où les varangues sont en boiseries découpées à jour. Les fenêtres sont partout très petites et ne ferment que par des treillages. De distance en distance il y a dans les rues des portes que l'on ferme le soir, et qui suppriment toute communication pendant la nuit entre les divers quartiers de la ville. Il y a d'ailleurs des quartiers affectés à telles ou telles classes d'artisans, et les filles publiques ont le leur, et malgré les ornements dont elles chargent leur front et qu'elles pendent à une de leurs narines, toutes ont de l'attrait et un maintien gracieux; elles ne sont, du reste, exposées à aucune insulte, et chacun leur rend le salut qu'elles lui font.

La population d'Amritsir est mélangée de *religions* et de peuples divers; les musulmans et les Indous y sont aussi communs que les Sikes. Il y a un grand nombre de Cachemiriens et d'Afghans; mais il n'y a pas une seule mosquée. L'exercice extérieur de l'islamisme est interdit; les pagodes indoues sont très rares et très petites; la religion de Naneck n'admet point de rivales à Amritsir. Cette Rome du Pendjâb n'a point de pape : les descendants de Naneck vivent tous sur la rive gauche du Setludje. Un Sirdar opulent garde l'*étang sacré*, bassin célèbre pour la possession duquel on s'est battu dans le Pendjâb pendant des siècles. Les *Akhalis* ou immortels sont proprement les fakirs sikes; leur discipline est d'être vêtus de bleu et toujours armés. Le bassin sacré est leur quartier général, mais ils se répandent aussi dans le Pendjâb en bandes nombreuses et formidables. Amritsir a un hôtel des monnaies où l'on frappe des roupies.

Le 11 mars 1831, Jacquemont entrait à *Lahore*, pour y séjourner jusqu'au 25. Il y trouva les généraux Allard, Ventura et Court, qui, dans une calèche à quatre chevaux, le conduisirent à la demeure qu'on lui avait préparée au milieu d'un jardin délicieux et meublée avec un grand luxe oriental. Quelques jours après, il fut présenté à Rendjit-Sing, qui lui fit bon accueil et lui accorda l'autorisation de visiter le Cachemir.

Pendant son séjour à Lahore, notre voyageur eut occasion de remarquer que les Sikes ont horreur du tabac, et qu'un musulman n'oserait fumer devant eux. Il sut du général Allard que les suttis ou sacrifices de veuves qui se brûlent sur le bûcher de leurs époux, sont devenus rares dans le Pendjâb. On jette une grande quantité d'huile sur le bois sous lequel est placée la victime ainsi enterrée vivante, et que les flammes dévorent très vite.

Lahore, capitale du Pendjâb, a, comme les autres villes de l'Inde, des rues très étroites et tortueuses, où la boue séjourne souvent jusque dans les saisons les plus sèches; quelques-unes sont garnies de boutiques dont l'étalage, protégé par un auvent, les rend plus étroites encore. On voit des bœufs, des vaches, des chèvres, des ânes errer en liberté dans ces rues, ainsi que des chiens d'une maigreur et d'une voracité hideuses; on voit çà et là de petites places avec des monceaux de briques et des tas de fumier, et des arbres dépouillés par les chameaux et les éléphants qui passent près d'eux. L'exercice public du culte musulman est permis à Lahore; les Sikes ont laissé debout plusieurs mosquées avec leurs minarets. Le palais du radjah est compris dans l'enceinte des fortifications; il renferme plusieurs jardins et des cours spacieuses. Le quartier des femmes est gardé par des femmes esclaves; il n'y a point d'eunuques. La population est moins mêlée que celle d'Amritsir, parce qu'il y a beaucoup moins de commerce; on rencontre cependant bon nombre de Cachemiriens et d'Afg-

hans, et quelques Persans; il n'y a pas de Juifs ni de Grecs, mais des Arméniens venus du Caboul, et dont le teint les fait ressembler à des Européens. Lahore compte environ 50,000 âmes. La rivière de Ravi, l'ancienne Hydraotes, touche par le sud à cette capitale, dont les alentours sont des camps où l'on exerce les troupes.

Les empereurs mogols avaient construit à deux lieues de Lahore un superbe jardin où le radjah se rend quelquefois; il est planté d'orangers, de cédrats, de citronniers et de pamplemousses; il offre de longs bassins revêtus du marbre blanc de Jaypour, qui a servi également à la construction de plusieurs jolis pavillons. Le mango montre là ses fruits estimés.

A Lahore comme à Amritsir, il y a un octroi, non-seulement à l'entrée des denrées, mais encore à la sortie de celles qu'on y fabrique; le mode de perception est très arbitraire, comme tous les impôts dont le radjah grève le peuple sike.

Le relâchement des mœurs est très grand à Lahore; la débauche est extrêmement commune chez les Sikes, et leur prince est le premier à en donner le triste exemple. Dans l'armée, presque tous les soldats sont associés deux à deux, et il en résulte des marques d'amitié qui rivalisent avec les dévoûments sublimes de l'antiquité grecque.

Cette armée, aujourd'hui (1846), n'existe plus qu'en petit rudiment; elle a été licenciée en 1845, après deux sanglantes batailles où elle fut vaincue par les troupes anglaises de l'Inde. La cavalerie sike était commandée dans ces deux batailles par le brave colonel Mouton, qui, au dire des Anglais, y déploya autant de science militaire que de bravoure personnelle; il était alors le seul officier français qui fût resté au service du gouvernement sike : il est rentré en France en 1846, et il compte, nous a-t-il annoncé, publier prochainement un ouvrage sur son séjour dans le cœur de l'Asie, où ses autres compagnons d'armes français ont laissé, comme lui, de si glorieux souvenirs.

Lahore et tout le Pendjâb sont sous l'influence des pluies périodiques des solstices; mais elles n'y ont pas la même continuité que dans l'Indoustan. L'hiver y est plus froid; les chaleurs sont assez fortes; toute la population sike dort alors en plein air sur les toits des maisons; les gens riches passent le jour dans des galeries sombres, dont les arcades sont fermées par des tattis ou paillassons mouillés constamment par des Bistis, serviteurs chargés de cette besogne, ou par une multitude de petits jets d'eau dirigés contre eux. Ce qui donne encore un avantage au climat du Pendjâb sur celui de l'Indoustan, c'est qu'il a une sorte de printemps. La dernière moitié de février et le mois de mars tout entier sont délicieux; les jardins ont alors presque l'éclat et la fraîcheur que chaque printemps nous procure en Europe.

Le 30 mars 1831, Jacquemont partit de Lahore pour aller visiter le Cachemir. Dans sa route, il rencontra successivement plusieurs forteresses; il traverse l'Hyphasis des anciens. Il était le 11 avril à Djillalpour, près de l'Hydaspes, fleuve qui baigne ici le pied des montagnes, et qui a un de ses meilleurs ports à Djhelum, petite ville en torchis, avec quelques maisons en briques. C'est là que les caravanes de Pesehawer et de Caboul qui se rendent vers le sud traversent la rivière; c'est aussi la seule route des armées entre Attock et Lahore.

Le 3 mai, notre voyageur passa l'Himalaya, par le col de Pirpenjal, dont la hauteur est d'environ 2,700 mètres. Il gagna ensuite la vallée d'Hyderabad, à l'opposite de celle d'Ilahabad. Ces deux endroits se trouvant près du confluent de deux torrents qui descendent dans deux vallées du même nom. Le 5, ou traversa au-dessous d'Ouri le torrent qui descend d'Hyderabad, et le 8 on était à Cachemir, sur les bords du Djhelum.

L'entrée de *Cachemir* n'a de frappant, dit Jacquemont, que l'originalité de ses constructions. Le Djhelum traverse la ville, dont il laisse la plus grande partie sur la rive droite. Il a 5 à 6 mètres de profondeur, une centaine de mètres de largeur moyenne; il coule lentement entre des quais de pierre où se pressent des maisons bâties en bois, en briques ou en pierre. En général, l'étage inférieur est de briques cuites et de pierres; l'étage supérieur est en briques séchées, entremêlées de bois; puis un troisième, et quelquefois un quatrième étage en bois. Le toit, médiocrement incliné, est couvert en planches et en écorce de bouleau, et quelquefois chargé de couches de terre battue. Les fenêtres sont alignées par étage, comme dans les maisons d'Europe; mais elles sont très petites, car les étages sont très bas. Elles sont souvent munies de cadres de croisées semblables aux nôtres, sur lesquels on colle en hiver du papier huilé en guise de vitres. En été rien ne les ferme.

Les meilleures maisons à Cachemir ont toujours une partie de leurs ouvertures garnies de persiennes en bois, derrière lesquelles sont les appartements des femmes, qui peuvent voir au travers sans être vues. Les mosquées sont nombreuses; ce sont en général de petites maisons carrées dont le toit est surmonté d'un petit clocher en bois; la flèche de ce clocher est ornée d'une espèce de tambour en cuivre. Les maisons, neuves ou vieilles, sont en mauvais état, et la ville est un ensemble de dégradation, de malpropreté et de misère.

La vallée de Cachemir, où l'on entre à Baramoula, est d'abord étroite et parfaitement plate; plus haut elle s'élargit considérablement et offre des ondulations de terrain. La partie basse, qui est bien de niveau, n'est guère qu'un marais, et le chemin de Baramoula à la ville de Cachemir l'évite et passe sur les faibles collines qui s'élèvent avec continuité, des bords du Djhelum, à une ou deux lieues de distance, vers les hautes montagnes couvertes de neige de la grande chaîne de Pirpenjal. Ces collines sont couvertes d'une grande épaisseur de terre végétale.

Il existe à Cachemir une fabrique de papier; c'est le plus beau qui se fasse dans l'Inde; il est fait avec de la filasse de chanvre, et on l'emploie surtout pour transcrire le Koran.

Le 23 juin, notre voyageur parcourut les montagnes qui environnent Cachemir, et il rentra dans cette ville le 26. Le 10 juillet suivant, il la quitta pour se diriger à Kréon, et de Kréon à Medron; puis à Bidjbeara, petite ville de 2,000 maisons sur la rive gauche du Bebatte, au pied du plateau de Sakder. Il était le 14 juillet à Islamabad, petite ville située au pied des montagnes de la vallée du Bebatte, près de la rivière d'Arbepotte, qui descend du Pergunnah de Kouthehar. C'est après Cachemir la plus belle ville de ce pays; elle compte environ 8,000 maisons; elle possède une profusion de sources, toutes très abondantes, et il en est une que les empereurs mogols avaient décorée d'une manière magnifique. On fabrique de beaux châles à Islamabad comme à Cachemir, et une sorte de tapis faits d'une quantité de petits morceaux de drap du pays de couleurs diverses. On y teint également tout le coton imprimé dont est vêtu le peuple des villes et des campagnes. L'usage du bouka est universel dans toutes les castes et classes d'habitants de la contrée.

Le 16 juillet, Jacquemont partit de ce lieu, et passa le 21 au col de Banebal, élevé de 2,960 mètres au-dessus du niveau de la mer, et après avoir franchi d'autres montagnes, le 28 il était de retour à Cachemir.

La fabrication des châles, dans cette ville, est la principale occupation des habitants; notre voyageur en fait une description très étendue. Les châles les plus chers se paient 3,000 roupies (7,500 fr.) la paire; on les emporte en Perse et de là en Russie. Les châles sans bouts ni bordures, mais rayés en long ou semés de dessins, se vendent 1 500 roupies; on s'en fait en Perse des vêtements d'hiver, particulièrement les

femmes : on donne à ces châles le nom de djamevares. Les teintures sont assez médiocres à Cachemir. La couleur la plus populaire est l'écarlate, puis le blanc ; le noir a peu de faveur ; le tissu de cette couleur s'exporte en Turquie et en Europe. Le nombre actuel des métiers à Cachemir est de 9,000.

C'est une opinion générale, dit notre voyageur, que l'air de Cachemir est le seul dans lequel on puisse travailler avec succès à la fabrication des châles très fins ; à Islamabad et à Pampour, c'est-à-dire à quelques lieues de Cachemir, on ne fabrique que des châles communs. Tous les tisserands sont sonnnis ; leurs maîtres les kourkhandars le sont aussi : ils expédient leurs châles en Perse par Bombay et Bouchir ; pas un châle ne va directement en Perse per Attock et l'Afghanistan.

Revenu à Lahore, Jacquemont se rendit à Amritsir, ville d'où il repartit le 17 octobre 1831 pour aller repasser le Setludje à Ropour, où se trouvait le gouverneur général de l'Inde. Il était le 9 novembre suivant à Belaspour, d'où il se rendit à Simla, puis à Soubbatou, où il demeura jusqu'au 3 décembre. Passant ensuite par Bussi, Amhalah, Kurnal, Panipull, il était de retour le 16 décembre 1831 à Delhi, qu'il avait quitté une année auparavent pour entreprendre son voyage dans le Pendjâb et le Cachemir.

Retour de Delhi à Bombay.

Le 14 février 1832, Jacquemont quittait Delhi pour se diriger vers Bombay. Il était le 19 à Firozpour, principauté autrefois dépendante d'Alwar et de Jaipour. Le 23, il arrivait au camp du gouverneur général à Kalakoh. Cette espèce de vice-roi de l'Inde a en voyage une nombreuse escorte et plusieurs régiments. Chacun des voyageurs a une double suite de tentes ; elles partent le soir et se trouvent tendues chaque jour le matin. Les troupes sont généralement des cipayes ; il y a seulement quelques canonniers européens, lesquels font en même temps la police du camp.

Le 1er mars 1832, Jacquemont arrivait à *Jeipour* ou Jaipour, ville toute moderne dont le plus grand diamètre est d'environ 2 milles ; elle est percée régulièrement de rues qui se coupent à angle droit, et qui sont orientées exactement sur les quatre points cardinaux. La plupart de ces rues ont de 30 à 40 mètres de large ; presque toutes sont bordées d'edifices réguliers, de palais et surtout de temples ; quelques-unes ont de fort belles maisons qui sont la demeure des plus riches habitants. Ces rues offrent de chaque côté de superbes boutiques, ainsi que les ateliers ou magasins des tailleurs, des artisans, des orfèvres, pâtissiers, etc. Les marchands de grains occupent des huttes de paille construites d'une sorte de treillage grossier, et qui forment une autre rue au milieu des rues principales. Les toits sont de chaume ou bien des terrasses de maçonnerie ; mais toujours les murailles sont en pierre, et c'est là surtout, dit Jacquemont, ce qui donne à Jeipour un air de propreté quo n'a aucune ville de l'Inde et peut-être de toute l'Asie. En général, l'architecture de Jeipour est d'un style fort élégant ; la haute muraille qui entoure la ville est flanquée de petites tours comme les remparts de Delhi, et elle est percée de sept portes qui se ressemblent toutes. Les environs offrent des villas, et le palais du radjah est très grand, orné de petits jardins, ayant au milieu une pièce d'eau où l on nourrit des crocodiles et des gavials.

Jeipour est l'entrepôt d'un commerce considerable entre le nord et le sud-ouest de l'Inde, les produits du Cachemir le traversent dans leur route vers Bombay ; les Afghans y passent également avec les fruits de leurs pays et quelques chevaux. Jeipour a des marchands très riches et quelques musulmans. La monnaie est frappée en caractères persans. Le nom de Radjpoute, mot qui signifie issu de roi, est encore ici assez en crédit.

Jacquemont quitta Jeipour le 5 mars, et il était le 10 à *Adjmir*, ville très ancienne, devenue fameuse par le tombeau d'un saint prophète, et qui est administrée par un subordonné du résident de Delhi.

En quittant Adjmir, Jacquemont traversa bientôt le Malwe, pays partagé entre une foule de princes et dont les plus puissants sont ceux de Scindia et Holkar. De ce pays très fertile en céréales et en graines légumineuses, Jacquemont se rendit à *Indour*, ville sur le bord d'une petite rivière et qui a des rues tortueuses avec des maisons bâties en briques ; cette ville est la capitale d'Holkar. Le 1er mai, notre voyageur atteignait les bords de la *Nerbuddah*, dont les eaux sont boueuses et dont le cours est assez rapide ; cette rivière n'est navigable que tout près de son embouchure dans la mer ; à quelques milles au-dessous de Sonrate, son lit est encombré de roches, et son cours est interrompu par des rapides.

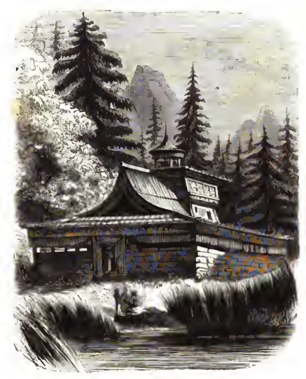
Le 17 mai, Jacquemont arrivait à *Aurengabad*, ville fondée par Aureng-Zeyb, et dont la population est d'environ 30,000 âmes, y compris les Bhoras ; marchands très industrieux et très intelligents, qui ont une grande partie du commerce dans leurs mains et qui fabriquent diverses étoffes.

Le 22 mai notre voyageur était à *Ellora*, petite ville dans une plaine, et dont les habitants sont des cultivateurs indous de castes diverses, non compris des brahmanes oisifs en grand nombre. Cette ville a des monuments souterrains dans un assez bon état de conservation.

Le 6 juin 1832, Jacquemont se trouvait à *Pounah*, ville où il demeura jusqu'au 16 septembre. Cette grande cité est, selon lui, très sale et mal bâtie ; elle réunit encore environ 50,000 habitants, y compris quelques musulmans. Les brahmanes y sont très nombreux et y exercent les fonctions de scribes ; très peu servent dans l'armée. En général, les habitants sont petits et grêles, très noirs, avec une physionomie pénétrante, mais dure sans être repoussante. Les femmes portent presque toutes des anneaux d'argent aux doigts des pieds et ont les bras couverts de bracelets. Les rues de Pounah sont traversées en tous sens par des taureaux sacrés d'une grande douceur, très gras et très paresseux. Les rues, le matin, sont bordées d'hommes et de femmes qui y font leurs besoins, et les taureaux ainsi que les chiens vont à la curée. La population se nourrit de rix et de blé ; le bois y est très rare.

Dans cette partie de l'Inde a été introduit le code Elphinstone, œuvre d'un gouverneur du même nom à Bombay en 1817 et 1818. Ce code, en général si équitable, si doux, si libéral, satisfait médiocrement les Indiens, surtout ceux des provinces les plus récemment acquises au gouvernement de Bombay. On peut, dit notre voyageur, reprocher à ce code d'être rétroactif dans plusieurs de ses clauses ; mais tel qu'il est, il a ses avantages. Laissons à cet égard parler Jacquemont lui-même.

« Dans cet Eldorado de notre imagination européenne, dans l'Inde, la très grande majorité de la population, au lieu d'*avoir*, *doit*. Le cultivateur (et l'Inde n'est guère peuplée que de cultivateurs) emprunte presque toujours au banquier de son village la petite somme nécessaire à l'achat des semences, quand vient le temps des semailles ; dans les provinces les plus pauvres, il est même obligé d'emprunter une paire de bœufs, quand vient la saison des labours. En tous cas, s'il est assez heureux pour se suffire à lui-même pour ces modiques dépenses, ses propres ressources sont toujours insuffisantes à l'entreprise d'une culture plus dispendieuse par la main-d œuvre qu'elle exige, celle du pavot, par exemple. Il n'y a pas un paysan dans les provinces de la Compagnie, à Patna, à Bénarès, qui produise pour son propre compte l opium qu'il recueille sur son champ. L'agent du gouvernement lui avance les sommes nécessaires à la culture du pavot, et prend son opium au prix qu'il fixe lui-même. Ce



Temple dans l'Himalaya.

prix est suffisant pour rendre cette culture aussi avantageuse au cultivateur que celle de toute autre plante qu'il pourrait semer à sa place : il faut même que cette culture soit meilleure, car elle n'est pas forcée. Mais si elle permet au paysan qui s'y livre de subsister un peu moins misérablement, elle ne le met pas en état de faire des économies suffisantes pour n'avoir pas besoin, l'année suivante, des avances du gouvernement. Dans le Malwa, ce sont les banquiers et les usuriers de chaque petite ville et de chaque village qui font au paysan ces avances, se réservant, par contrat, la propriété du produit, supportant les pertes de la culture si la saison est défavorable, réalisant tous les bénéfices si l'année, au contraire, est productive; enfin, ce sont les usuriers qui sont de fait les entrepreneurs de la culture, et les cultivateurs ou propriétaires du sol, incapables, faute de moyens, de le cultiver à leur propre compte, en louent l'usage et leurs propres services à ces gens-là. Or, depuis le cap Comorin jusqu'à l'Himalaya, le même système prévaut. Il y a une classe beaucoup plus nombreuse qu'en Europe de capitalistes, prêteurs d'argent en détail; et le reste de la population naît, vit et meurt en état de dettes vis-à-vis d'elle. Chaque paysan a son compte ouvert avec le *saokar*, auquel il paie toute sa vie l'intérêt du capital de sa dette, laquelle grossit dans les saisons fâcheuses et dans les événements de famille, les mariages surtout, et diminue lorsqu'une suite de saisons favorables se succèdent. »

On représente le *Guzerate* comme le jardin de la résidence de Bombay : c'est en effet, dit Jacquemont, une province très fertile, magnifiquement embragée de manges, de méoras et de tamarins. Les récoltes y sont très abondantes, mais l'automne y est d'une extrême insalubrité. Le coton est le principal produit. La condition des paysans y est moins misérable que dans les autres provinces. Les champs sont enclos, les chaumières solidement bâties et spacieuses, la population mieux vêtue et mieux nourrie. Cependant le Deccan ne produit aucune denrée rurale qui s'exporte, et le numéraire y est rare. Le gouvernement britannique entretient à Pounah, comme à Bénarès, le langage sanscrit, et il en a établi une école dans cette ville, qui a aussi plusieurs petites fabriques de papier.

Le 16 septembre 1832, Jacquemont quittait Pounah, et il arrivait au commencement d'octobre à Bombay pour s'y reposer de ses fatigues, mais, hélas! pour y trouver bientôt la mort.

L'AFGHANISTAN.

(1854.)

Comme *appendice* au voyage de Jacquemont, nous allons réunir quelques traits de géographie et de mœurs sur une contrée voisine de celles que ce voyageur a parcourues. Nous puiserons ces détails dans l'ouvrage publié en 1842 par M. Perrin, qui lui-même les avait tirés en grande partie de l'ouvrage déjà ancien du célèbre Elphinstone, et des relations d'Alexandre Burnes et de Masson, mises au jour avant le période de dix années qu'embrassent nos analyses.

L'*Afghanistan*, pays que les indigènes nomment *Patan*, est borné au nord-est par le cours de l'Indus, qui le sépare du royaume de Lahore ou du Pendjâb; au nord, par le Kafiristan et le Koundouz; au nord-ouest, par la Turcomanie; à l'ouest, par le Koraçan ou Khorassan et la Perse; au sud, par le Beloutchistan et le Scindy; et au sud-est, par une ligne qui va joindre l'Indus. Ces limites renferment le royaume de Hérat, formé de la partie nord-ouest de l'Afghanistan.

Lors de l'ambassade d'Elphinstone en 1809, l'empire des Afghans comprenait encore une population de 14 millions d'âmes; mais depuis s'en est détaché le Beloutchistan avec un million d'habitants, presque en même temps que le Cachemir et le Moultan passaient aux mains des Sikes.

L'Afghanistan s'est ensuite tronçonné en trois portions, savoir : le Caboul, Peschawer et Candahar, portions gouvernées aujourd'hui par trois frères de la dynastie régnante. Le khanat de Caboul se compose du Caboulistan et de Ghaznah; Candahar est le cœur de la tribu dourani, et Peschawer se borne à la plaine du même nom, qui est bien peuplée et paie tribut aux Sikes. Il y a un quatrième démembrement de l'empire dourani, c'est Hérat qui s'est rendu indépendent de la Perse.

Parmi les montagnes de l'Afghanistan, on distingue la chaîne de l'*Indou-Kouch* ou des Paropamisus. Elle présente quelques pics remarquables, et se relie aux monts Himalaya. Les chaînes inférieures ont leurs flancs couverts de forêts de pins, de chênes et d'oliviers sauvages. A leur pied sont de riches vallées où croissent en abondance les fruits et les fleurs d'Europe. La vallée de la rivière de Caboul sépare le rameau méridional de l'Indou-Kouch des montagnes de Soliman; cette rivière reçoit les eaux de l'Alingar qui vient de la grande vallée du même nom. La chaîne Soliman commence à la haute montagne à laquelle ses neiges éternelles ont fait donner le nom de Sefid-Koh ou mont Blanc en persan. Le Sefid-Koh s'élève au rameau sud de l'Indou-Kouch, et n'en est séparé que par la vallée qu'arrose la rivière de Caboul.

Au nombre des cours d'eau qui appartiennent plus ou moins à l'Afghanistan, il faut placer en première ligne l'*Indus*, qui a été reconnu sur une étendue de 1,350 milles. A Mallai, à son débouché de l'Indou-Kouch, ce fleuve reçoit du nord-ouest l'Abbasin, petite rivière qui naît 120 milles plus haut; puis il serpente sur une étendue de 50 milles, le long des chaînons mineurs de l'Indou-Kouch, pour ensuite arriver à Torbeila et se promener alors dans une contrée ouverte. A 40 milles plus bas, et dans le voisinage d'Attok, la rivière de Caboul y précipite ses eaux, et bientôt après il coule à travers une étroite ouverture, au milieu des branches de la chaîne Soliman, passage dans lequel la rencontre des rivières crée des vagues et des espèces de mascarets qui y produisent un mugissement semblable à celui de la mer, lequel, à la fonte des neiges, est accompagné de tourbillons effrayants qui font chavirer les barques ou les lancent contre les rochers. Vis-à-vis d'Attok, la largeur de l'Indus n'est que d'environ 300 mètres; elle diminue encore lorsque le fleuve entre dans les montagnes, et à Nilab, ville située par 33° 50' latitude nord et 71° 50' longitude est, à 15 milles d'Attok, elle ne dépasse pas un jet de pierre; mais ses eaux acquièrent en compensation une rapidité extraordinaire et une immense profondeur.

Auprès d'Aouteh, l'Indus reçoit le Pendjâb, du côté de l'est. Les rivières qui lui arrivent de l'ouest sont, après l'Abbasin, le Kachkhar, dont le source est dans le Pouchti-Kher, pic du Belout-Tegh; le Ghoreband et le Pandjchir, qui viennent de l'Indou-Kouch. Divers cours d'eau se réunissent à Barikab pour former la rivière de Caboul, qui coule vers l'est et qui est inférieure à l'Indus. Au sud du Kourran, l'Indus reçoit le Gomal, qui naît au sud de Sirafza et perce les monts Soliman.

Le climat de l'Afghanistan offre une très grande diversité, laquelle provient de la différence de latitude et de la position plus ou moins élevée des régions; ce climat est sec et peu exposé à la pluie, aux nuages et aux brouillards.

La législation générale du royaume est celle du Koran. Il y a aussi un code particulier chez les Afghans occidentaux. Un meurtre s'expie en donnant douze jeunes femmes, dont six avec une dot et six sans dot. Dans les classes inférieures, cette dot consiste en 60 roupies ou 150 fr., dont partie en nature : pour une main, une oreille ou le nez, six femmes; pour une dent, trois femmes; pour une blessure au-dessus du front, une femme. Chez les Afghans orientaux, on livre moins de femmes, mais le somme est plus considérable : du reste, la peine est plus légère; ils ont un tarif entre la femme et l'argent, de sorte que l'offenseur a le choix.

Les Afghans achètent leurs femmes; cette habitude est reconnue par la loi musulmane et commune dans la plus grande partie de l'Asie. Le prix varie suivant la fortune du mari afghan, lequel aussi demande à son gré le divorce, sans avoir besoin d'alléguer des motifs. L'âge pour l'hymen est vingt ans pour l'homme et quinze ans pour la femme. La polygamie est permise, ainsi que les concubines. La loi permet au mari de châtier sa femme; mais les Afghans n'usent guère des moyens de rigueur. Les femmes des villes sortent enveloppées dans de grandes couvertures blanches qui descendent jusqu'aux pieds et cachent complètement leur figure; mais elles se laissent voir assez volontiers à travers le réseau du capuchon qui leur couvre la tête. Elles voyagent dans des paniers placés de chaque côté d'un chameau. Les femmes de la campagne sortent sans voile; mais elles doivent éviter de se trouver avec des hommes.

La langue afghane s'appelle poukhtou ou pouchtou; elle emploie l'alphabet persan, et généralement le caractère neski. Cette langue un peu rude est énergique et ne déplaît point aux oreilles habituées aux langues orientales. Elle a des poètes lyriques.

Les Afghans sont de fervents sectateurs de l'islamisme, et ils n'emploient jamais rien sans dire le fatieh ou verset d'ouverture du Koran. Ils ont un grand nombre de mullahs ou prêtres. Ils sont, du reste, très superstitieux, et croient à la magie. L'hospitalité est un de leurs traits caractéristiques. Leur amusement favori est la chasse. Ils sont enclins à l'avarice, à la jalousie, à la rapine et à la vengeance.

A l'égard des villes de l'Afghanistan, une des plus importantes est *Peschawer*, dont le nom signifie poste avancé. Elle est située par 34° 6' latitude nord et 71° 13' longitude est. Elle s'élève sur un terrain accidenté, et peut avoir environ 5 milles de circonférence. Son admirable position en fait l'anneau de liaison entre l'Inde et la Perse par l'Afghanistan. C'est un entrepôt important, et l'on y voit un grand nombre de marchands de châles de Cachemir. Les maisons de Peschawer sont bâties en briques généralement crues, dans des compartiments en bois; la plupart sont à trois étages, et le rez-de-chaussée est occupé par des

magasins. Les rues sont pavées et étroites, avec un ruisseau dans le milieu; la pente qui des maisons va au ruisseau rend ces rues glissantes et incommodes. Deux ou trois cours d'eau, bordés de saules et de mûriers, se promènent dans son enceinte; on les traverse sur des ponts qui n'ont rien de remarquable. Peschaver a plusieurs mosquées; mais aucun édifice public n'est digne d'attention, sinon le Bala-Hissar et un assez beau caravanserail. Le Bala-Hissar, château peu redoutable, couronne une hauteur au nord de la ville; l'intérieur a plusieurs appartements splendides d'où l'œil jouit d'un point de vue admirable; des jardins charmants et spacieux complètent les agréments de ce séjour. La population de Peschawer, qu'Elphinstone évaluait à 100,000 âmes, n'est plus guère que de 50,000.

La chaleur est insupportable durant l'été à Peschawer, et le voisinage des neiges éternelles de l'Indou-Kouch ne tempère point, durant le solstice, les feux brûlants de l'atmosphère; le thermomètre centigrade s'élève alors jusqu'à 46°. Peschawer a de nombreuses et belles boutiques en tous genres. Aux portes de la ville se voient de superbes jardins, et la production la plus remarquable des environs est le bara, variété de riz; les mûriers sont également très communs.

Après Peschawer, la ville la plus considérable est *Candahar*, capitale de la province de ce nom, et située par 36° 11' de latitude nord, 66° 28' de longitude est. L'été y est chaud, l'hiver tempéré, excepté en décembre et janvier, où l'eau gèle; fleurs et fruits s'y trouvent en abondance. La forme de cette ville est un carré long; bâtie d'un seul coup, elle se fait remarquer par sa régularité. Elle a quatre immenses bazars au milieu, et à leur point de réunion est un espace circulaire où aboutissent quatre rues; cet espace est garni de boutiques; c'est là que se lisent les proclamations et que sont exposés les cadavres des criminels. Des deux côtés de chaque bazar s'étend une ligne de boutiques, le long desquelles règne un verandah ou balcon. Ces boutiques n'ont qu'un étage et sont dominées par les maisons élevées de la ville; à l'extrémité de chaque bazar, une porte s'ouvre sur la campagne. Candahar est divisé en plusieurs quartiers dont chacun est habité par une des nombreuses tribus entre lesquelles se partage la population de la cité, qu'on évalue à près de 100,000 âmes. Toutes les rues partent des quatre bazars; elles sont étroites, mais alignées, et presque toutes se coupent à angle droit. Ces rues sont remplies d'une grande foule de chanteurs de ballades. Enfin Candahar est à 1,071 milles de Delhi par la voie de Caboul, à 1,208 d Agrah et à 2,047 de Caboul.

En troisième lieu vient la ville de *Ghaznah*, située par 33° 10' de latitude nord, 66° 57' de longitude est. Le pays environnant est très élevé au-dessus de la mer, et le climat très rigoureux; la chaleur en été n'est pas très forte, et l'on ne fait qu'une récolte. On trouve dans cette ville quelques marchands indous qui s'y livrent à un petit commerce : Ghaznah est à 917 milles de Delhi et à 82 milles de Caboul; sa population n'est pas exactement déterminée.

Enfin *Caboul*, capitale de la province de ce nom sous les princes indous, devenue celle de tout l'empire afghan après la mort d'Ahmed-Shah, aujourd hui et depuis les derniers troubles chef-lieu du royaume de Caboul, l'une des fractions de l'empire dourani, est située par 34° 10' latitude nord, 69° 15' longitude est. Cette ville est très ancienne et très belle; les murailles sont en mortier, mais doubles et très fortes.

Après les villes que nous avons nommées, il en reste une que nous devons citer encore, et qui est sans contredit une des plus anciennes et des plus fameuses de l'Orient : c'est *Hérat*, située dans une vallée enserrée par de hautes montagnes, d'où descend une rivière qui la coupe dans sa longueur. Hérat couvre un espace de 4 milles carrés, un mur très élevé, flanqué de tours, avec un fossé plein d'eau, lui sert de défense. La citadelle occupe le point culminant d'un monticule qui domine les murailles de la ville, laquelle a une porte sur chacune de ses faces et deux sur celles du nord. L'eau abonde à Hérat; à chaque sérai est attaché un réservoir, et de chaque côté des rues se trouvent des citernes publiques. Le palais a une chétive apparence; la mosquée est très vaste. Hérat compte environ 45,000 âmes. Son territoire est d'une grande fertilité; l'orge, le froment, les fruits y viennent en très grande abondance.

ALBERT-MONTÉMONT.

CONOLLY.

(1838.)

VOYAGE AU NORD DE L'INDE, A TRAVERS LA PERSE ET L'AFGHANISTAN.

Le voyage dont nous allons reproduire les principaux traits, que nous traduirons de l'anglais en français, a été effectué en 1830 et complété en 1838 par l'auteur, Arthur Conolly. Il se dirigea de Londres à Saint-Pétersbourg et à Moscou, puis de Moscou à Tiflis en Georgie, et de Tiflis à Téhéran, capitale de la Perse. Il comptait s'embarquer à Bouchir pour Bombay; mais les circonstances lui firent préférer le trajet par terre pour arriver dans l'Inde, où il allait accomplir une mission particulière de son gouvernement. Il traversa la province de Mazenderan, avec l'intention de se rendre à Méched, et de pénétrer ensuite chez les Turcomans, peuple sauvage qui avoisine la mer Caspienne. Disons d'abord quelques mots de Méched et de deux ou trois autres villes persanes ou tributaires du shah régnant; nous parlerons ensuite des habitants.

Villes.

Méched, capitale actuelle du Khoraçan, est bâtie en plaine; c'est une grande ville remplie de ruines, de jardins, et qui renferme encore 4,000 maisons au moins. Elle est fermée d'une muraille flanquée de tours, haute d'environ 8 mètres, et épaisse de 2 mètres, bâtie en briques crues; l'enceinte est couverte en partie et très irrégulièrement par un massif de terre élevé sur le bord intérieur du fossé; l'épaisseur de ce massif est d'environ 3 mètres. Sur la crête de la contrescarpe est un petit mur crénelé. Le palais du prince est fermé d'une enceinte particulière. Méched est célèbre par le tombeau d'un iman, lequel attire une grande affluence de pèlerins de tous les pays où règne la secte musulmane des Chyas. On y a bâti une mosquée dont la coupole et les deux minarets, couverts de cuivre doré, se distinguent de fort loin; du reste, elle n'a rien de remarquable, si ce n'est l'ensemble d'établissements et fondations pieuses qui y sont attachés. La ville est assez mal bâtie, sauf le palais du prince. On compte à Méched plusieurs centaines de familles juives que Nadir-Chah y avait réunies dans la vue d'activer le commerce, mais qui, depuis la mort de ce prince, ont été l'objet de nombreuses persécutions.

Méched a toujours un approvisionnement considérable en grains, comme toutes les villes fermées de la Perse; mais, ce qui lui est particulier, elle est aussi approvisionnée en bestiaux. Il n'y a presque d'autres

combustibles que la broussaille épineuse du désert; le bois employé aux constructions vient du Kourdistan et des environs. On fabrique à Méched des toiles de coton de différentes qualités pour l'habillement commun; les environs donnent aussi un peu de soie dont on fait des étoffes pour les femmes. Pendant l'hiver, l'usage des pelisses de mouton est général, les plus estimées viennent de Bockhara. On fait à Méched des tapis de feutre; mais les tapis à poils coupés viennent du Kourdistan ou de la Turcomanie. Enfin Méched a un commerce considérable en objets de superstition, tels que chapelets et amulettes. Quant au commerce de châles de Cachemir, il se divise à Hérat entre Jezd et Méched; la plus grande partie est dirigée par la première route, qui est la plus sûre. Il y a à Méched des graveurs sur pierre assez habiles qui s'occupent surtout du travail des turquoises. On fabrique aussi à Méched des vases en pierre pour la cuisson des aliments. L'acier, principalement employé pour les arts à Méched, vient du Mazenderan; celui des Indes est apporté à dos de l'Afghanistan. Le cuivre, l'étain et les autres métaux sont apportés de Téhéran et d'Ispahan.

Le climat de Méched est en général salubre, mais plus froid que ne l'indiquerait sa latitude. La maladie du ver filaire n'y est pas inconnue, mais beaucoup moins commune qu'à Bockhara. On trouve à Méched une grande quantité de chameaux, chevaux et autres bêtes de somme. On redoute dans ce pays la piqûre d'une certaine araignée, piqûre très dangereuse pour les animaux, et même pour les hommes.

Nous venons de nommer *Hérat* : cette dernière ville est distante de Méched d'environ 58 fariakhs ou parasanges de 17 au degré; elle est bâtie sur une petite éminence; elle compte environ 12,000 maisons et 45,000 habitants; elle est ceinte d'un mur en terre et en briques crues. Elle a un château également ceint d'une haute muraille. Les musulmans chyas forment les deux tiers de la population de cette ville, dont les environs abondent en grains, bestiaux, chevaux, chameaux et coton. On y recueille aussi un peu de soie dont on fabrique des étoffes. Mais les manufactures les plus considérables sont celles de toiles que l'on expédie jusqu'à Caboul. Tout le commerce de la Perse avec Caboul et le Penjâb passe à Hérat. Cette ville est d'une saleté repoussante, et les habitants laissent accumuler dans les petites rues une perpétuelle quantité d'immondices et d'animaux tués ou crevés.

La ville d'Iezd, située dans la partie orientale de l'Irak et sur les frontières du Sigistan, possède des fabriques de soieries, les plus estimées de la Perse; elle est l'entrepôt de toutes les marchandises que l'on tire de l'Indoustan et de la Bockharie; elle se trouve à environ 90 lieues d'Ispahan; elle est bâtie sur le bord d'une mer de sable, séparée par une vaste bruyère d'une chaîne de montagnes qui règne au sud. Iezd compte 8 à 10,000 maisons, et elle est entourée d'un mur d'enceinte flanqué de tours.

L'eau d'Iezd est bonne, mais elle n'est pas très abondante; cette ville renferme habituellement, comme toutes les autres villes persanes, un grand approvisionnement de grains. Presque tout le commerce de la Perse avec l'Afghanistan passe par Iezd, dont la population, qui excède 30,000 âmes, est composée généralement de Guèbres ou Parsis.

Venons maintenant avec le voyageur Conolly aux tribus qui habitent ou parcourent les déserts dont ces villes sont environnées, tribus généralement connues sous le nom de Turcomans.

Turcomans.

Les *Turcomans* habitent sous des tentes; ils professent la religion musulmane des Sounnis, et ils aiment à rendre esclaves les kafirs ou infidèles. Quelques-uns de leurs marchands se rendent, soit à Hérat, soit à Bockhara, pour y vendre les esclaves qu'ils ont faits, et rapporter de ces villes les produits nécessaires à leur vie sous la tente.

Les Turcomans enlèvent beaucoup de belles femmes en Perse et vont les revendre aux marchés de Khiva, de Bockhara et d'Hérat, plutôt que de les prendre pour compagnes. Ils aiment mieux pour épouses les femmes tatares pur sang, dont la condition est, du reste, très dure auprès des tyrans du beau sexe. Ces peuples se marient de très bonne heure, quelquefois même dès l'âge de sept ans. Le père de la jeune fille lui donne des vêtements, et celui du jeune homme une tente avec un chameau et des moutons, suivant ses moyens. Si les parents ne sont point assez riches pour assurer un établissement séparé à un jeune couple, ils le gardent sous leur tente; et lorsque ce jeune couple s'éloigne pour chercher fortune ailleurs, il ne peut rien réclamer de ce dont il jouissait sous la tente paternelle.

Lorsque deux familles sont sur le point de former une alliance, leurs amis se réunissent quelques jours avant celui qui est fixé pour la cérémonie. On accourt par vingt et par trente de divers côtés; on attache les chevaux près des tentes où les hôtes sont admis. Le moment du mariage venu, les partisans du jeune homme se rassemblent pour chercher à enlever la fiancée, dont les défenseurs, armés de bâtons, opposent une vive résistance. La belle finit par être emportée en triomphe vers la tente de son futur époux. Les femmes préparent le banquet, et les hommes se livrent à des danses ou à des jeux dans lesquels les Turcomans, à l'exemple des anciens Spartiates, se plaisent à lutter d'adresse pour se dérober quelque chose. Le cadi ou prêtre déploie un mouchoir sur un bol dans lequel se trouve une pièce de monnaie; il rapproche les mains du jeune couple, et prononce leur union au milieu des clameurs de la multitude.

Alors le repas commence: il consiste en viandes, riz, farines et fruits; on sert des bols de soupe ou de pilau; on boit du lait fermenté, qui procure l'ivresse. Assez ordinairement les jeunes vierges sont données en mariage à de jeunes célibataires: si un veuf désire épouser une jeune fille, il doit payer une certaine somme pour l'obtenir. Toutefois les Turcomans aiment les veuves, à cause de la science qu'elles ont des détails du ménage.

Renvoyer une femme est une chose à peine connue parmi les Turcomans; en ce point donc ils diffèrent des Arabes, car un Arabe, suivant le voyageur Burckhardt, se sépare de sa femme en lui disant tout simplement : « Tu es divorcée, » et en lui donnant une chamelle pour retourner à la tente de la famille d'où elle est venue. Ainsi tout se borne pour l'Arabe qui veut divorcer à sacrifier un chameau. Les Turcomans, au contraire, soit par attachement pour leurs femmes, qu'ils maltraitent cependant, soit plutôt par une affection plus grande pour leurs chameaux, ne suivent pas une telle coutume, et ils préfèrent tout garder.

Dans le cas d'adultère, les deux acteurs peuvent être mis à mort par tout homme libre qui est témoin de l'action; mais ces cas sont très rares. Et d'ailleurs il paraît que la chasteté des femmes turcomanes des pays voisins de la Perse est passée en proverbe.

La nourriture ordinaire des Turcomans est du pain de froment ou d'orge sans levain. Ils pétrissent la pâte dans une auge en bois ou sur une peau séchée, et la battent sur le sol en la couvrant de cendres chaudes. Ils préparent aussi la farine avec de l'huile et du beurre clarifié. Le pain étant placé sur une nappe et partagé en quatre morceaux, le maître dit : Bismillah, Dieu soit loué! comme signal du repas, et un étranger qui serait présent, mais qui n'aurait pas envie d'y prendre part, n'aurait pas moins le droit d'enlever un des morceaux sans y être invité. La meilleure nourriture des Turcomans est le riz mêlé à du lait aigri. Dans les grandes occasions on égorge un mouton et

l'on fait une soupe de pilau. Le chameau serait d'un trop grand prix pour être immolé; mais lorsqu'il devient boiteux et qu'il touche à sa fin, on lui plonge un couteau dans la gorge et on le mange. Nous avons dit que la boisson habituelle est le lait fermenté.

Les Turcomans s'enorgueillissent de l'hospitalité qu'ils donnent aux étrangers, et ils regarderaient comme un affront qu'un voyageur passât dans leur camp sans s'y arrêter. Lorsqu'un étranger arrive dans un oubi ou réunion de tentes, il est invité à y entrer par le maître de la première tente, qui lui prend les mains dans les siennes, et, levant la bride de son cheval, ordonne à sa femme de préparer un rafraîchissement à leur hôte. En un mot, l'étranger reçoit l'accueil le plus empressé; ce qui n'empêchera pas qu'on ne le dévalise au sortir des limites de la tente.

Aucun peuple ne pousse à un aussi haut degré l'orgueil de la naissance que les Turcomans : ces grossières et sauvages tribus professent le plus souverain mépris pour leurs voisins civilisés, les affables Persans, et elles se croient en conséquence la première nation du monde. Les mots de liberté et d'égalité ne sont pas inconnus parmi eux; ils ont des égards pour la vieillesse et pour le courage ou l'habileté militaire; mais chaque Turcoman est maître de sa propre tente et n'est l'esclave de personne.

Le costume national est analogue à celui des Ouzbecks : les hommes portent une chemise et un large pantalon, avec une veste et un manteau de poil de chameau que l'on met par dessus. Ils couvrent leur tête d'un grand bonnet de peau de mouton, et lorsqu'ils vont à cheval ils portent des bottes avec des éperons d'acier très aigus. Toutefois, ils ne sont pas d'ordinaire aussi bien mis, et les deux premiers articles leur manquent souvent. Quelquefois, en voyage, ils roulent des plis de drap autour de leurs jambes, et sous la tente ils vont pieds nus, ou portent des sandales attachées avec une ficelle autour de l'orteil. Quant aux femmes, elles ont une longue chemise ouverte sur le sein jusqu'aux hanches et qui recouvre une paire de pantalons. Leurs cheveux sont tressés en deux longues queues terminées par un nœud et un ornement. Les jeunes filles ont les cheveux à la madone, et les femmes mariées une espèce de bonnet à la hussarde.

Les hommes, pleins de l'idée présomptueuse de la supériorité de leur sexe, passent leur vie dans le désœuvrement et le sommeil, tandis que leurs femmes s'acquittent de tous les durs travaux; elles se lèvent de bonne heure pour traire les chameiles, chercher de l'eau, battre le beurre et faire le pain. Dans l'après-midi, elles traient les brebis et les chèvres, font du lait caillé et en préparent pour le beurre; ensuite elles s'occupent du repas du soir. Dans leurs heures de loisir elles s'occupent à filer, à tricoter ou à carder de la laine. Tandis que les hommes, assis, conversent entre eux près de leurs compagnes, celles-ci élèvent devant leur visage une sorte de voile pour indiquer qu'elles ne veulent s'occuper que de leur ouvrage personnel.

C'est une scène tout-à-fait sauvage que celle du camp d'un Turcoman. Tout son monde est levé dès l'aurore; les femmes, après un moment de travail au dehors, se retirent pour reprendre leur tâche sous la tente. Le soir, les hommes se réunissent entre eux, et forment un cercle pour discourir; la maîtresse d'une tente est assise en dehors et tricote, et près d'elle est une vieille négresse desséchée et hideuse, qui bat la crème dans une outre de peau avec trois bâtons, ou qui berce le marmot nouveau-né, tandis que, sales et nus, sauf peut-être une petite jaquette, d'autres marmots se roulent dans la poussière. Au déclin du jour, on ramène les chamelles dans le camp; bientôt après les gardiens du troupeau se couchent, et il ne reste plus qu'une faible clarté sous la tente, et au dehors le bruit d'une meule de moulin; enfin le camp devient entièrement silencieux.

Telle est la vie d'un Turcoman. Lorsqu'il touche à sa dernière heure, un cazi ou mollah vient lui rendre un suprême devoir. On lave le corps du défunt, on le met dans un sac, et on le place dans une fosse sur laquelle on renverse la terre de manière à former une sorte de monticule conique. On abat la tente dans laquelle la personne est décédée, et, à l'endroit où elle était dressée, on élève un autre monticule de terre sur lequel on plante un piquet avec un petit drapeau. Ceux qui ont péri dans un combat contre les infidèles reçoivent de grands honneurs et le titre de shibid ou vrais croyants. Le troisième, le septième et le quarantième jour après sa mort, on distribue des aumônes, et, à la fin de l'année, on termine les obsèques par une fête à la mémoire du défunt.

Les Turcomans avaient jadis plus de puissance et d'ascendant qu'ils n'en ont aujourd'hui, parce qu'on leur supposait plus de ressources qu'ils n'en possèdent pour la vie nomade. Voyant maintenant combien est rare et pauvre la végétation du désert, et combien de troupeaux sont sous la garde de ces tribus errantes, on peut conclure qu'un bon nombre habitent l'intérieur, où elles vivent plus facilement. Dans l'impossibilité où ils sont de récolter des céréales dans une aride solitude, ces hommes de la tente demeurent, pour la vie alimentaire, sous la dépendance, soit de Khiva, soit des pays frontières de la Perse, à moins que les Russes ne leur expédient quelques provisions des parages de la mer Caspienne.

Le khan de Khiva étend son autorité sur environ 300,000 âmes, dont 30,000 Ouzbecks ou Uzbecks, maîtres du sol par droit de conquête. Il y avait dans le pays environ 100,000 Sartes quand les Ouzbecks en firent la conquête. Les Kara-Kalpacks, voisins du lac Aral, sont également très nombreux; le reste se compose de Turcomans et de *Kirghis*. Arrêtons-nous un moment sur ces derniers.

Kirghis.

Ceux qui vantent le bonheur de l'état sauvage modifieraient sans doute leurs idées à cet égard, s'ils allaient observer ou les Dayaks indigènes de Bornéo, qui ne se plaisent qu'à couper les têtes, ou les indigènes de l'Australie, ces hommes de la nature chez qui le rapt est l'unique mode de mariage, en même temps qu'ils dévorent sans pitié leurs semblables; ou bien si, pour ne pas courir au loin chercher nos antipodes, ils pénétraient seulement dans le pays des Kirghiz, autres modèles de la vie brute, et qui, sans se livrer à l'anthropophagie, comme les Australiens de la Nouvelle-Zélande, ne sont pas moins féroces.

Les *Kirghiz* sont des tribus nomades que rien ne pourrait assujétir à la condition sédentaire. Ils vivent errants au milieu des steppes incultes de l'Asie qui s'étendent de la mer Caspienne et du lac Aral aux confins de la Sibérie moscovite, et depuis le voisinage de la ville russe d'Orembourg, située vers l'Oural, jusqu'aux frontières de la Tartarie chinoise; vastes plaines d'une superficie d'environ 50,000 lieues carrées, où l'on rencontre des serpents blancs, des ânes et des chevaux sauvages.

Les Kirghiz ou Katsaks forment trois grandes divisions appelées *Hordes*, et qui ensemble réunissent près de 2,500,000 habitants, tous à visage européen, mais un peu jaune, avec le nez écrasé, les yeux petits, et parlant un dialecte dérivé du turc.

Plongés dans la plus complète barbarie, et jouissant de la liberté la plus absolue, dont ils usent pour mal faire, sans scrupule et sans remords, ils rejettent fièrement tout ce qui tendrait à policer ou adoucir leur caractère violent, dur et jaloux. La rapine est leur élément, le pillage leur occupation favorite (1), la

(1) Suivant M. de Meyendorff, le Kirghiz le plus honnête se livre à son goût pour le pillage, tant l'esprit de rapine est enraciné chez lui. A. M.

cruauté leur loi. Chez eux, nulle forme de gouvernement; nul chef avoué, car leurs khans ou sultans n'ont guère qu'une autorité nominale; nul congrès, nulle diète, nulle conférence diplomatique; l'anarchie est leur situation permanente (1), et la satisfaction de leurs hideux penchants, leur règle. Ils ignorent ou dédaignent les arts, même agricoles; quelques-uns chassent avec des aigles apprivoisés comme jadis nos faucons. Généralement assoupis dans leur ignoble nonchalance, étendus sous la tente, en été parce qu'il fait trop chaud, en hiver parce qu'il neige autour d'eux, ils ne sortent de leur inaction, de leur *far niente* stupide que pour renouveler leurs provisions épuisées, comme le tigre de l'Inde se retire au fond de ses broussailles ténébreuses, jusqu'à ce que la faim le rappelle au carnage (2). Dans ce repos du crime, le Kirghiz s'abandonne à la luxure avec une ardeur effrénée. Las de débauches, il lui faut des récits merveilleux, des nouvelles fausses ou vraies; il n'accueille l'étranger dans son camp décoré du titre d'*aoul* que sous la condition d'en ouïr quelque histoire amusante; et ici, par étranger, nous voulons dire seulement le Kirghiz voyageur, car le Kirghiz n'exerce l'hospitalité qu'envers les siens.

Mélancolique et sombre, le Kirghiz aime la solitude, et s'enferme souvent pour être seul avec ses concubines. Singulièrement crédule, car il n'a point de despote (3) à redouter et de crainte à nourrir, il joint à cette crédulité aveugle une extrême perfidie. Aussi ne peut-on ajouter nulle foi à ses promesses; aussi nulle convention, nul traité n'est praticable avec ce peuple aventurier, l'un des plus sauvages comme l'un des plus vicieux de la terre. Il semble pourtant un peu moins atroce dans les lieux baignés par le Sir, ou Sihon, grand fleuve qui va mêler ses ondes à celles du lac Aral, ou mer des Aigles; fleuve dont les beaux rivages forment son paradis (4), pendant qu'à l'instar des mahométans, il considère la ville sacrée du Turkestan comme sa Médine.

Borné dans ses besoins, sans luxe dans son intérieur, excepté dans ses chevaux, le Kirghiz n'est pas moins d'une sordide avarice et d'une cupidité insatiable, au point que souvent d'horribles conflits s'élèvent pour le partage des plus chétifs lambeaux; car, après le pillage d'une caravane, on se distribue le butin, et l'on brise les plus petits articles pour que chaque maraudeur en ait sa part: une montre, par exemple, disparaît en fragments, un rouage d'un côté, un ressort de l'autre; et sous la tente ces fragments sont encore partagés entre les parents ou amis que le pillard y trouve assemblés.

Le Kirghiz n'a que la bravoure du lâche; il attaque par surprise, et dévalise ou tue à l'improviste (5). Averti de l'approche d'un convoi, il s'élance à cheval, le sabre au poing, et le cordon tout prêt à enlacer un prisonnier, à la manière des Sud-Américains dans leur chasse aux taureaux ou chevaux sauvages. Son premier choc est impétueux, terrible; mais si on lui résiste, le Kirghiz étonné s'enfuit comme l'éclair. La vue d'un mousquet l'interdit, et le bruit du canon le remplit de terreur. Il ne se bat qu'en escarmouche ou bien en embuscade, jamais en rase campagne; voilà pourquoi il n'ose inquiéter dans leur marche les caravanes russes qui se rendent à Bockhara, escortées d'une force imposante.

Si le Kirghiz n'était pas tellement avide de gain, il ne ferait point de quartier aux étrangers qu'il parvient à saisir; c'est à cette soif inextinguible de profit qu'ils sont redevables de n'être pas exterminés. Il les réduit en esclavage et les vend aux Bockhariens, en échange des objets qu'il désire. Pour juger de sa cruauté, il faut le voir dans ses accès de vengeance envers quelqu'un de sa horde: il le lacère, le torture et le brûle, après s'être lavé les mains dans son sang et s'en être abreuvé: il ne lui manquerait plus que d'en manger la chair (1).

Si vous demandez à un Kirghiz quelle est sa religion, il vous répond: « Je n'en sais rien. » Il n'a pas de temple; il singe le rite mahométan, mais dans ce qui s'y trouve de mal; il en profite pour exercer plus à son aise ses brigandages sur le Kafir et sur le Guèbre. Il a quelques prières imitées du Koran et quelques idoles; mélange bizarre de cultes et de superstitions dans lequel surgit cependant une croyance consolante, et qui prouve que la barbarie ne réussit pas à bannir totalement du cœur humain le principe du bien et du mal: cette croyance, assez répandue chez les Kirghiz, c'est que les âmes des morts s'en vont habiter les étoiles, et y sont escortées par de bons ou de mauvais génies, pour les charmer ou les tourmenter, suivant qu'elles ont été vertueuses ou méchantes sur la terre. Cela explique l'attention du Kirghiz à contempler, dans une belle nuit, le firmament, et surtout la lune, qu'il paraît chérir davantage (2).

Le Kirghiz est très attaché à ses steppes sablonneuses. S'il en est arraché, comme lorsqu'un détachement de troupes russes emmène des prisonniers à Orembourg ou Astrakhan, rien ne peut lui faire oublier son pays; et s'il parvient à y retourner, à peine a-t-il dépassé la frontière, que, dans l'excès de sa joie, il couvre de baisers et mouille de pleurs la terre de ses hordes. Ainsi, partout, l'amour du sol natal est gravé dans les cœurs, et l'homme le plus sauvage paraît encore le sentir plus vivement que l'homme le plus civilisé.

Superstitieux autant que barbare, le Kirghiz a foi à des magiciens; il est vrai que ces derniers lui promettent force butin et force jolies femmes, double objet de sa convoitise. Il peut avoir autant d'épouses que sa fortune le lui permet; on se passe de cérémonies nuptiales. Il va de préférence chez les Kalmouks, ses voisins, leur enlever des compagnes, parce qu'elles conservent plus longtemps les attraits du jeune âge et sont d'un caractère plus doux que celles de son pays.

Les femmes kirghizes, du reste, valent mieux que les hommes; on dirait même que ces monstres bipèdes ont accaparé tous les vices, en ne laissant à l'autre sexe que les bonnes qualités. Ce dernier, en effet, montre de la compassion, compte des mères tendres et des épouses dévouées, qui, chargées des soins domestiques, préparent les repas, confectionnent les vêtements, traient les cavales, sellent les chevaux, et quelquefois suivent leurs maris dans une expédition lointaine (3). S'ils ramènent des captifs, c'est à elles

(1) Seulement ils respectent les *anciens* ou chefs de famille, dont ils suivent les conseils. A. M.

(2) On trouve sur la route des cadavres qui servent de pâture à des chiens et à des oiseaux de proie. A. M.

(3) M. de Meyendorff dit, toutefois, que le khan a droit de vie et de mort sur les Kirghis, qui sont, il est vrai, garantis par l'opinion publique, très puissante chez ce peuple nomade. Cette opinion limite le pouvoir du khan, mais ses sujets étant fort inconstants, quoiqu'il la respecte, il n'en est pas moins fréquemment renversé. A. M.

(4) Les Kirghiz sont fiers de posséder un si grand fleuve dans leur territoire; les contrées qu'il arrose forment leur paradis. A. M.

(5) Suivant la relation de M. le baron de Meyendorff, ces brigands font quelquefois des excursions au nombre de 4 à 5,000; leurs attaques sont toujours aussi brusques qu'imprévues; ils effraient par des cris et des hurlements les chameaux des caravanes. A. M.

(1) Il y a peut-être ici de l'exagération dans le récit anglais; néanmoins, M. de Meyendorff a vu les Kirghiz lier les bras et vouloir couper la tête à des gens de leur horde. Loin de s'apitoyer sur le sort de quelqu'un, ils en rient. Ils sont très irascibles; la cause la plus légère suffit pour les porter à une vengeance cruelle. A. M.

(2) Dans leur mélancolie, les Kirghiz passent souvent la moitié de la nuit assis sur une pierre à regarder la lune et à improviser des paroles assez tristes sur des airs qui ne le sont pas moins. A. M.

(3) Les femmes du Kirghiz sont ses uniques ouvriers; ce sont elles qui font sa cuisine, façonnent ses habits, sellent son cheval, tandis qu'avec une nonchalance imperturbable il borne ses soins à garder son troupeau. A. M.

que ceux-ci doivent fréquemment la vie, et toujours des adoucissements à leur captivité. Chacun a sa tente séparée, de même que chaque négresse du Bihé, en Afrique, a sa propre cabane, que tour-à tour le nègre favorise de sa visite, comme le Kirghis passe alternativement de l'une à l'autre de ses tentes; et il est des Kirghiz, comme des nègres, qui ont jusqu'à 200 compagnes. Voilà bien des politesses à rendre. Mais le nègre possesseur d'un si intéressant troupeau est du moins généreux : presque partout, et notamment au Congo ou vers le Menomotapa il en fait les honneurs à l'étranger qui lui arrive, et celui-ci, qui ne pourrait, sans l'offenser gravement, refuser une consolatrice, la choisit en échange d'un léger présent, et abrège auprès d'elle les lenteurs uniformes de la nuit équinoxiale; tandis que le féroce Kirghiz, au contraire, vous éventrerait sur l'heure, si vous osiez lancer un regard tendre à l'une de ses brebis humaines : jalousie, au surplus, naturelle; car le harem kirghix, sous des tentes en plein air, est une faible barrière contre les entreprises des Lovelaces de ces contrées, et dans les steppes d'Asie, aussi bien qu'en Europe, dès que les maris s'en vont à la maraude, l'amour, à pas de loup, vient marauder également chez eux.

Hâtons-nous d'ajouter, pour la justification des belles Zaïres du pays des Kirghix, que, nonobstant leur affection pour leurs époux farouches, presque tous les maltraitent jusqu'à la barbarie.

Une seule est à l'abri des fureurs maritales : c'est celle qui a le rang de première épouse et le titre de *baibicha*, mot qui veut dire *femme riche*, parce qu'elle possède un assez riche douaire. Son époux légitime, et qui le devient sans être obligé, comme le Dayak ou aborigène de Bornée, d'abattre auparavant une ou deux têtes humaines, peut lui donner des ordres, mais non la battre, et encore moins la tuer; elle peut même divorcer, s'il la rebute ou le néglige; alors elle rejoint ses parents pour convoler ensuite à de nouveaux liens; c'est ainsi qu'en usent exactement les femmes noires du pays de Baka, comme celles également d'une autre province du Congo, qui, plus elles ont d'aventures galantes, plus elles sont recherchées par leurs nouveaux époux; et une jeune baibicha, comme chez nous une riche héritière, ne manque non plus jamais de prétendants.

Pour ce qui est de ses autres compagnes, le Kirghiz a sur elles une autorité absolue, un droit de vie et de mort; à son gré, le tyran peut d'un coup de cimeterre abattre une tête charmante, dont le sang coule et reste sans vengeance. En un mot, la servitude la plus affreuse, voilà le destin de ces pauvres femmes, qui envient en secret celui de leur baibicha, ou sultane affranchie, à laquelle d'ailleurs elles doivent complète obéissance. Que serait-ce donc si elles venaient un jour à connaître le juste privilége des femmes de nos climats, qui gouvernent par la triple magie de l'esprit, de la grâce et de la tendresse?

Eloignons-nous de ces peuplades féroces, et reprenons avec le voyageur Conolly le chemin des Grandes-Indes.

Suite et fin de la relation.

Nous retrouvons notre aventureux explorateur sur la route de Hérat à *Candahar*, dernière ville dont nous avons offert la description dans le voyage précédent. Nous n'avons pas dès lors à reproduire celle qu'en donne Conolly, lequel, du reste, assure que Candahar est un tiers plus grande que Hérat, et qu'elle réunit au moins 60,000 habitants, chiffre encore inférieur à celui d'autres voyageurs. Conolly pense en outre que le climat de Candahar est loin d'être aussi bon que celui de Hérat; car en été, dit-il, la chaleur est beaucoup plus grande, et en hiver il tombe plus de pluie que de neige. En résultat, le séjour y est sain, et d'ailleurs comme en Perse les habitants de l'Afghanistan peuvent changer de climat; en été les Candahariens peuvent faire un voyage de deux ou trois jours aux montagnes de Toba, où l'on respire une fraîcheur délicieuse. Les plus beaux fruits et les meilleurs légumes naissent dans les environs de Candahar; il ne manque à cette ville qu'un gouvernement juste et sage pour devenir le centre d'un vaste cercle de riches cultures.

Conolly vante les femmes de Candahar comme étant remarquables par les attributs de la beauté et de la grâce. Il prend de là occasion pour citer un proverbe afghan sur la beauté du sexe de ces contrées, proverbe dont voici le sens : « Allez à Hind pour les richesses, à Cachemir pour le plaisir, mais au Khoraçan pour trouver une belle femme. » Cela n'empêche pas que le Koran ne permette aux maris de tyranniser leurs compagnes et de leur administrer souvent de sévères corrections.

Poursuivant sa route, notre voyageur gagne *Pichin*, ville située par 31° 30' lat. N., 70° long. E., endroit central d'un grand nombre de superstitions, et où les prêtres du lieu exercent une grande influence sur le peuple crédule de ces contrées. Il y a des démons, des esprits et de mauvais génies qui tourmentent les hommes et les animaux. Le démon s'introduit dans le corps d'un individu et le rend possédé. On reconnaît à la salive et à la langue du patient que l'esprit malin s'est emparé de lui; alors le prêtre ou charlatan ou *syud* combat l'ennemi par un exorcisme, et si l'opération demeure sans effet, le sorcier écrit un charme sur un morceau de papier qu'il brûle sous le nez du malade pour faire évaporer le souffle du petit lutin, qui prend enfin le parti de s'en aller éprouver un autre individu.

Quelquefois le lutin reparaît et s'introduit dans une partie du corps sous forme de rhumatisme: en pareil cas, il est facile de l'expulser; il ne s'agit pour le souffrant que de mettre ses doigts dans la main d'un homme au poignet vigoureux, qui les presse, et force de la sorte à déguerpir l'inévitable intrus; d'ailleurs l'exorciste doit exiger que le malin démon jure par le soulier de Salomon qu'il ne reviendra plus, sous peine d'être écrasé sous la pression du poignet d'un Hercule. Le sorcier peut encore chauffer de l'huile et la verser bouillante sur la partie souffrante, d'où s'enfuit bien vite alors le despote invisible.

Du reste, s'il y a de mauvais démons, il y en a aussi de bienfaisants parmi tous ces lutins qui tourmentent sans relâche les Afghans; et si l'un de ces génies familiers prend quelqu'un en affection, il le guide, il l'éclaire, le console et le soutient partout. Ces bons génies aiment les douceurs, et ils visitent quelquefois les bazars, pour s'y régaler de quelques friandises, ne fût-ce que par l'odorat; mais ils sont invisibles à la foule, et il n'y a guère que des mollahs qui puissent les deviner, sinon les reconnaître. En subissant certaines épreuves, telles que l'ordéal, on peut devenir soi-même un génie. L'ordéal consiste à rester pendant quarante jours enfermé dans un cercle imaginaire, et à se contenter pour aliments de quelques grains d'orge et de quelques gouttes d'eau par jour. Le patient doit y lire le Koran et remplir tous ses devoirs religieux, sans sortir du cercle, car s'il s'en éloignait, les génies auraient le pouvoir de le tuer ou de le rendre fou.

Les Afghans ont de même la plus grande confiance dans le pouvoir du mauvais œil, ainsi que nous l'avons vu dans un autre voyage. Ils croient aussi à l'influence de la péri, ce génie aérien qui ne vit que de parfums. Les éléments ont encore leur puissance magique sur ces peuples, qui croient de plus aux revenants et à l'effet des songes.

De Pichin, notre voyageur se dirige vers le bas Indus. Il s'arrête à *Quetta*, ou Quote ou Koti, capitale de la province belouche de Shaul, assez jolie petite ville assise à l'entrée d'une vallée et formée de 400 maisons à toits plats ou à terrasses, et à un simple étage; elle est entourée par un mur de terre, percé

de quatre portes. Les habitants sont des Afghans, des Belouches et des Indous ; ces derniers, qui forment à peu près le quart de la population, se livrent au commerce des chevaux, de fruits secs, d'étoffes et autres objets d'exportation. Qoetta est aussi un lieu de rendez-vous pour les marchands qui entreprennent de longs voyages.

De Quetta, Conolly se rendit à *Baugh*, ville située dans la plaine de Kuneh, et qui se compose de 2,000 maisons, en y comprenant 300 boutiques ou magasins. Le tiers des habitants est formé d'Indous marchands ; les autres sont des Afghans. De cette ville il gagna *Shikarpour*, grande cité sur l'Indus, dépendante de la présidence de Bombay. Autour de cette ville sont des jardins et des bosquets délicieux où l'on va respirer le frais, remède précieux contre l'extrême chaleur du climat, laquelle, pendant presque toute l'année, est telle que l'Indou seul est en état de l'endurer. Les indigènes dorment tout nus sur les toits de leurs maisons, et ils ont un proverbe qui dit qu'en été le soleil peut cuire un œuf et changer en noir un blanc. Shikarpour est habité principalement par des Indous banquiers et marchands.

Enfin notre voyageur se rend de cette ville à *Buhawalpour*, vaste cité qui est sa dernière halte et par laquelle il termine son voyage, pour aller à Delhi se reposer de ses dures fatigues et de ses nombreuses explorations.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DES VOYAGES DE FONTANIER, COX, JACQUEMONT ET CONOLLY.



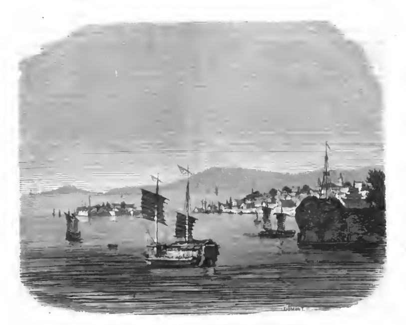
Ch. Mettais del.

Imp. Walder.

ARMENIEN.

(Gabet et Huc.)


J. BRY aîné, Editeur.



Vue de Naugasaki, seul port japonais ouvert aux européens.

KÆMPFER.

(1690-1692.)

VOYAGE AU JAPON.

PRÉLIMINAIRE.

Kæmpfer naquit le 16 septembre 1651, à Lemgow, petite ville de Westphalie. Son père était ministre protestant, et le fils devait être médecin. Celui-ci étudia dans plusieurs universités d'Allemagne, et montra de bonne heure son goût pour les voyages. Il alla en Suède, où ses talents et sa conduite lui firent bientôt une réputation éclatante dans l'université d'Upsal et à la cour de Charles XI, prince libéral envers les savants. Kæmpfer obtint la place de secrétaire de l'ambassade que la cour de Suède envoya en Perse. Il partit de Stockholm le 20 mars 1683, traversa la Russie par Moscou, et arriva, vers le milieu de janvier 1684, à Ispahan, alors capitale de la Perse. Notre voyageur, au lieu de revenir en Europe avec l'ambassadeur Fabricius, prit du service dans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, en qualité de chirurgien en chef de la flutte qui croisait à cette époque, c'est-à-dire en 1685, dans les eaux du golfe Persique.

Après un séjour de trois ans à Gamroa ou Benderassi, lieu célèbre par son commerce sur le golfe Persique, il en partit pour Batavia, chef-lieu des établissements hollandais aux Indes orientales, et il y débarqua en septembre 1689. Au mois de mai 1690, il se rembarqua en qualité de médecin de l'ambassade que la Compagnie envoie chaque année au Japon. Dans la traversée il toucha à Siam, dont il eut le temps de décrire le royaume, particulièrement la capitale et le fleuve Meinnn qui la baigne; et à la fin de septembre de la même année, il prit terre à Nangasaki ou Nagasaki, seul port japonais où les Européens puissent aborder (1).

Un séjour de deux ans au Japon, et surtout deux voyages à Iédo ou Yédo, capitale de cet empire, dont le territoire a tant d'analogie avec celui des îles britanniques, permirent à Kæmpfer de décrire une contrée si peu connue et si difficile à connaître. Notre voyageur se remit en mer pour Batavia, en novembre 1692, et l'année suivante il était de retour en Europe. Cependant il ne publia que dix années plus tard le résultat de ses découvertes, en lui donnant le titre d'*Histoire naturelle et ecclésiastique de l'Empire du Japon*. Il s'était marié dans l'intervalle, et avait eu trois enfants qui tous les trois moururent presque au berceau. Ses longs travaux et ses nombreuses fatigues avaient fini par altérer sa santé. De violentes douleurs le saisirent en 1716, et il mourut dans la soixante-cinquième année de son âge, au lieu même

(1) Un autre port vient seulement aujourd'hui, 1854, d'être accordé à une escadre des Etats-Unis d'Amérique, peu loin de Nangasaki. A. M.

 Paris. — Impr. Lacour et C., rue Soufflot, 16.

nû il avait reçu le jour. Heureusement pour la science, il avait pu auparavant mettre en ordre et publier en partie le fruit de ses vastes recherches.

Nous allons tirer de son voyage au Japon les faits les plus propres à donner une idée exacte de ce pays si peu connu, et que les Hollandais ont seuls aujourd'hui de tous les étrangers, Européens ou autres, la permission de visiter, encore avec des restrictions extrêmement gênantes ; car ils sont confinés dans une petite île, celle de Désima, près de Nagasaki. Quoique d'une date ancienne, le voyage de Kæmpfer passe pour le plus exact, parce que l'auteur avait puisé aux sources originales. Le voyageur le plus récent qui ait quelque réputation est Siebold ; mais son ouvrage n'a pas encore paru.

RELATION.

Le voyageur Kæmpfer avait pris terre au port japonais, on port de Nangasaki ou Nagasaki, le 24 septembre 1690. Ce hâvre est environné de hautes montagnes, d'îles et de rochers. La nature l'a mis à couvert des fureurs de la mer et des violences des tempêtes et des orages. Sur le sommet des montagnes voisines sont établis des corps-de-garde d'où l'on observe, avec des lunettes de longue vue, tout ce qui se passe sur mer pour en donner avis aux magistrats de Nangasaki, lesquels savent de cette manière, vingt-quatre heures, et quelquefois davantage à l'avance, l'arrivée des vaisseaux. Le long du rivage qui est formé par le pied des montagnes, il y a plusieurs bastions ronds avec des palissades peintes en rouge, et de chaque côté de la ville, assez près du rivage, sur deux éminences, se trouvent deux corps-de-garde avec des canons et des soldats. Les Hollandais demeurent dans une petite île appelée *Désima*, située à environ trois cents pas de la ville.

L'empire du Japon est ainsi nommé par les Européens ; mais les habitants lui donnent généralement le nom de *Nipon*, que l'on prononce quelquefois d'une manière plus élégante ou particulière à cette nation, Niphon, ou Nifon ou Jypon, mot qui signifie le *fondement* ou la *naissance du soleil*. On l'appelle aussi quelquefois *Tenka*, c'est-à-dire l'empire qui est sous le ciel.

L'empire du Japon est situé entre le 29e et le 41e degré de latitude septentrionale et entre le 127e et le 141e degré de longitude orientale. Situé entre le Grand-Océan et la mer du Japon, il est borné au nord par les îles Kouriles, à l'est par le Grand-Océan, au sud par la mer orientale, et à l'ouest par la mer du Japon, qui sépare cet empire de l'empire chinois vers la manche de Tartarie.

Les trois principales îles qui composent l'empire japonais, surtout celle de Niphon, sont en général remplies de hautes montagnes volcaniques ; l'île de Niphon est traversée dans toute sa longueur par une chaîne dont l'élévation est à peu près uniforme, et couronnée en plusieurs endroits de pics couverts de neiges éternelles. Cette chaîne sépare les rivières qui coulent au sud et à l'est dans le Grand-Océan, de celles qui courent plus ou moins vers le nord pour se jeter dans la mer du Japon. L'île de Niphon a quelques grandes rivières, notamment dans sa partie occidentale, qui est plus large que l'orientale. Le Yodogava sort d'un lac, arrose les villes d'Yodo et d'Osaka, et se jette dans le lac de ce nom. L'Aragava débouche dans le golfe de Jédo. Il existe dans l'empire japonais plusieurs grands lacs, dont le plus considérable est dû à un phénomène volcanique.

Le Japon est un empire composé d'îles dont la plus grande, ainsi que nous venons de le dire, est l'île de Niphon. Il s'étend du nord-est au sud-ouest. Sa plus grande longueur est d'environ quatre cents lieues, et sa largeur moyenne est de quarante à cinquante. On peut évaluer la superficie des îles japonaises à seize mille lieues carrées, sur lesquelles est répandue une population de près de trente millions d'habitants.

La côte occidentale et septentrionale de l'île de Niphon présente quelques enfoncements considérables que l'on peut regarder comme des golfes. Au sud est le golfe de Jédo, à l'extrémité nord-est duquel est située la ville de Jédo, capitale de l'empire japonais, et de laquelle nous parlerons plus tard.

Nous avons dit que le Japon pouvait, à divers égards, se comparer aux îles britanniques. Il est, en effet, rompu et coupé de la même manière, mais dans un plus grand degré, par des caps, des promontoires, des bras de mer, des anses et de grandes baies qui avancent beaucoup dans les terres, et forment plusieurs îles, péninsules, golfes et hâvres. En outre, de même que le roi d'Angleterre est souverain de trois royaumes, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, de même l'empereur du Japon commande à trois grandes îles séparées, savoir : l'île de Niphon ou Nifon, qui, nous le répétons, est la plus étendue, et sur laquelle se trouve bâtie la capitale ; l'île de Saikokf, c'est-à-dire le pays de l'ouest, aussi nommé *Kiusiu* ou *Kiousiou*, ou le *pays des Neuf*, parce que ce pays est divisé en neuf provinces ; enfin la troisième île, appelée *Sikokf*, c'est-à-dire le *pays des Quatre-Provinces*, île située entre les deux premières. Ces trois grandes îles sont entourées d'une quantité innombrable d'autres îles, dont quelques-unes sont petites, pleines de rochers et stériles, et les autres assez grandes, riches et fertiles, gouvernées par de petits princes.

Dans les premiers temps, le Japon était gouverné exclusivement par un seul empereur, sous le titre de *dairi*, ou *mikkado*, et qui était en même temps chef de la religion ; mais vers l'an 1143 de Jésus-Christ, ce souverain commit la faute d'appeler à l'administration du pays un chef militaire qui, sous le titre de *koubo*, ou *djogoun*, ou *seogoun*, finit par s'emparer de toute l'autorité temporelle, et ne laissa plus qu'un simulacre de pouvoir à l'empereur ecclésiastique. En effet, depuis lors le koubo possède seul la puissance civile, soutenu par une foule de damios ou princes héréditaires, dont la jalousie mutuelle et les otages qu'ils livrent garantissent la soumission au pouvoir suprême. Le koubo ne laisse au dairi que le titre d'empereur, mais se reconnaît toujours, pour la forme, comme son premier sujet ; il lui donne des marques de respect, et en reçoit des titres honorifiques. Le dairi vit renfermé à Miako, sa capitale, dans un palais magnifique, d'où il ne sort que pour se rendre à un des principaux temples de l'empire. Il a douze femmes et une cour très nombreuse ; le koubo ou kubo lui envoie tous les ans une ambassade avec de riches présents ; ce dernier souverain a établi sa résidence à Jédo, grande ville qui est ainsi proprement la capitale temporelle de tout l'empire.

Dès l'année 590 de Jésus-Christ, l'empereur ecclésiastique divisa le Japon en sept grandes contrées. Plus tard ces divisions furent changées par l'empereur temporel. Les traités de géographie donnent ces détails divisionnaires, qui seraient ici hors de notre sujet.

Les Japonais ne descendent point des Chinois, comme plusieurs écrivains l'avaient prétendu ; les deux nations diffèrent par la religion, le langage et les habitudes.

Relativement à la langue, les Chinois posent leurs caractères l'un sur l'autre, sans qu'il y ait entre eux aucune particule qui les lie ; les Japonais font à la vérité la même chose, mais le génie de leur langue demande outre cela que les mots et les caractères soient quelquefois transportés, quelquefois joints ensemble par d'autres mots et particules inventés pour cet usage, et si nécessaires, que lors même que l'on réimprime

les livres chinois, on est obligé de les y ajouter pour mettre les Japonais à même de les lire et de les entendre.

La prononciation est aussi très différente dans les deux langues, et cette différence est tellement sensible, qu'il semble que les organes de la voix soient autrement formés dans les Japonais que dans les Chinois.

La religion japonaise, ou du moins la croyance primitive de l'empire, ne vient pas non plus de la Chine. Cette religion est fondée sur le culte des esprits ou des divinités qui président à toutes les choses visibles et invisibles : on la nomme le *sinto;* les dieux et les idoles que les Japonais adorent appartiennent à ce culte, qui n'a jamais été pratiqué par les Chinois, ni par une autre nation païenne. Leur religion repose uniquement, comme nous venons de le dire, sur le culte des génies ou des divinités diverses que les Japonais se sont créées. Le dairi ou empereur ecclésiastique, chef de cette religion, est regardé comme sacré. L'âme des dairis, ainsi que celle des autres hommes, est immortelle, car les sintus ou dieux admettent une existence après la mort; toutes les âmes sont jugées par des juges célestes; celles des hommes vertueux entrent dans le ciel, où elles deviennent *camis* ou génies bienfaisants, tandis que celles des méchants sont plongées dans l'enfer ou dans le royaume des racines. Les Japonais adressent le matin et le soir devant leurs chapelles leurs prières aux camis. Le renard est honoré par les Japonais, qui le consultent dans toutes les affaires épineuses; on lui érige même des temples sous le nom d'*inari* (1). Les prêtres peuvent se marier.

Un culte moderne introduit au Japon est le bupo ou budso; il y est venu de la Corée, et paraît être le bouddhisme. On le confond souvent avec le sinto, dont les divinités sont souvent adorées dans les temples bouddhiques, pendant que celles du bouddhisme sont elles-mêmes vénérées dans les sanctuaires du sinto. Il existe aussi au Japon quelques sectateurs de la doctrine de Confucius, introduite plusieurs siècles après le bouddhisme.

Les Japonais diffèrent extrêmement des Chinois dans leurs coutumes et dans leurs manières, comme celle de manger, boire, dormir, s'habiller, se raser la tête, saluer, s'asseoir, et plusieurs autres. En outre, les Chinois sont paisibles, modestes, mais avec cela fourbes et usuriers; et les Japonais sont belliqueux, séditieux, dissolus, méfiants et toujours portés à de grands desseins. En un mot, les Japonais ne peuvent pas souffrir qu'on les fasse descendre des Chinois, ni d'aucun autre peuple voisin : ils disent qu'ils ont pris leur origine dans l'enceinte même de leur empire.

Les Japonais se vantent de vivre sous un climat heureux et agréable. Le temps y est néanmoins fort inconstant et sujet à de fréquents changements. En hiver, l'air est chargé de neige et produit de grandes gelées; en été, surtout aux jours caniculaires, il est d'une chaleur insupportable. Il pleut souvent pendant toute l'année, mais d'une manière extraordinaire aux mois de juin et de juillet, qu'on appelle pour cette raison les mois d'eau. La mer qui environne les îles du Japon est fort agitée et tempétueuse; ce qui, joint au grand nombre de rochers, d'écueils et de basfonds qu'il y a au-dessus et au-dessous de l'eau, en rend la navigation très périlleuse. On cite deux tournants qui sont remarquables, et que les marins redoutent; l'un se trouve près de Simabara. On voit aussi fréquemment des trombes s'élever dans ces mers et s'approcher des côtes. Les Japonais s'imaginent que c'est une espèce de dragon d'eau, qui a une longue queue, et qui en volant s'élève dans l'air d'un mouvement rapide et violent.

Le terroir du Japon est en général montagneux, pierreux et stérile; mais l'industrie et les soins infatigables des habitants l'ont rendu assez fertile pour leur fournir tout le nécessaire, outre que la mer leur donne du poisson, des écrevisses et des coquillages. D'ailleurs, les Japonais vivent en général avec beaucoup de frugalité. L'eau douce ne manque pas, car il y a un grand nombre de fontaines, de lacs et de rivières. Quelques rivières sont tellement rapides et impétueuses, qu'on ne peut y bâtir des ponts.

Le Japon est sujet aux tremblements de terre; ils y sont si fréquents, que les naturels du pays ne s'en inquiètent pas plus qu'on ne s'inquiète en Europe des éclairs et du tonnerre. Ils en attribuent la cause à une grosse baleine qui se traîne sous la terre, et disent que ce n'est rien. Cependant les secousses sont quelquefois si violentes, et durent si longtemps, que des villes entières en ont été détruites, et plusieurs milliers d'habitants ensevelis sous les ruines. Il existe aussi plusieurs volcans et des sources chaudes.

Le soufre abonde dans plusieurs provinces, notamment dans celle de Satzuma. L'or se trouve également dans plusieurs provinces; la plus grande quantité se tire de son minerai par la fonte; on le tire aussi en lavant le sable. Il y a plusieurs mines d'argent dans les provinces septentrionales. Le cuivre est le plus commun des métaux du Japon. On n'y manque pas non plus de charbon. Le sel se tire de l'eau de la mer. On pêche aussi beaucoup de perles.

Le Japon ne se distingue pas moins sous le rapport végétal. Le mûrier tient sans contredit le premier rang parmi les arbres, à cause de l'avantage que l'on retire de ses feuilles, qui font la nourriture ordinaire des vers à soie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, et surtout dans les provinces septentrionales. Le kadsi ou arbre à papier est une espèce de mûrier qui croît naturellement dans les champs, et avec une vitesse surprenante; ses branches s'étendent fort loin; il produit une grande quantité d'écorce dont on fait du papier, ainsi que des cordes, des mèches et des étoffes diverses. L'urusi ou arbre à vernis est aussi très utile; il produit un jus blanchâtre dont les Japonais se servent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats et leurs assiettes de bois, employées depuis l'empereur jusqu'au moindre paysan; car à la cour, et à la table même de l'empereur, les ustensiles vernissés sont préférés à ceux d'or et d'argent. Il y a plusieurs espèces de laurier, parmi lesquelles se trouve l'arbre à camphre. L'arbre à thé est l'une des plantes les plus utiles qui croissent au Japon. La boisson ordinaire des Japonais est une infusion des plus grandes feuilles de cet arbuste; on sèche celles qui sont jeunes et tendres, on les réduit en poudre, on les jette dans une tasse d'eau chaude, et l'on boit ce mélange chez les personnes de qualité, avant et après le repas. C'est aussi la coutume des Japonais de donner aux amis qui viennent leur rendre visite une ou deux tasses de thé quand ils sont entrés et lorsqu'ils s'en vont. Enfin, on trouve au Japon le figuier, le noyer, le chêne, l'oranger, le cerisier, le sapin, le cyprès, le bambou, et une infinité d'autres arbres, ainsi qu'une grande variété de plantes et de fleurs.

Il n'y a peut-être pas de nation au monde qui entende mieux l'agriculture que les Japonais. On ne sera pas surpris qu'ils y aient fait de si grands progrès, si l'on considère, d'un côté, que le pays est extrêmement peuplé, et de l'autre que les habitants, n'ayant point de commerce ni de communication avec les étrangers, sont obligés de pourvoir à leurs besoins par leur industrie et leur travail.

(1) Un Japonais qui a une grâce à demander, ou se trouve dans une situation embarrassante, offre à son renard un sacrifice consistant en riz rouge et en haricots : si le lendemain il s'aperçoit que quelques-unes de ces choses sont disparues, il suppose que le renard les a mangées, ce qui est un présage favorable; si, au contraire, l'offrande est restée intacte, il désespère du succès de ses désirs.

On offre aussi des sacrifices aux Camis ou Kamis et aux divinités tutélaires, principalement au commencement et à la fin du mois; ces offrandes consistent en ris, gâteaux, poisson, chevreuil, etc. Autrefois c'étaient des victimes humaines. A. M.

En ce qui concerne les animaux, le Japon n'a rien non plus à envier aux autres pays. Le kirin est un animal à quatre pieds, qui a des ailes; il va avec une vitesse incroyable. On lui attribue un grand fonds de bonté et de sainteté; il prend garde de ne pas fouler la moindre plante, et de ne faire aucun mal aux petits vermisseaux ou insectes que le hasard pourrait faire trouver sous ses pieds. Les chevaux du Japon en général sont petits, mais vigoureux et agiles. On s'en sert pour la parade, pour les voitures et pour le labourage. Les bœufs et les vaches ne sont employés qu'au labourage et aux charrois. Les Japonais ne savent ce que c'est que le lait et le beurre. Il y a une espèce de buffle d'une grosseur monstrueuse, avec des bosses sur le dos comme le chameau; on ne s'en sert que pour voiturer et transporter des marchandises dans les grandes villes. Les ânes, les mulets, les chameaux et les éléphants sont entièrement inconnus au Japon. Les Hollandais y ont amené quelques brebis. Il y a beaucoup de chiens et de chats, de daims, de lièvres et de sangliers, de singes et d'ours.

Le pays est rempli de rats et de souris. Les habitants apprivoisent les rats, et leur apprennent à faire plusieurs tours; ils servent aussi d'amusement au commun du peuple. Les renards, qui plus haut nous avons vus l'objet d'un culte, sont également communs; les Japonais croient que ces animaux sont animés par le diable, et ils ont là-dessus des histoires merveilleuses. Il existe une espèce de fourmi blanche très nuisible. Il y a peu de serpents; les soldats en recherchent avec empressement la chair et la mangent, persuadés qu'elle a la vertu de rendre hardi et courageux. Les Japonais nourrissent beaucoup de poules et de canards; mais étant imbus des idées superstitieuses de Pythagore, la plupart des Japonais n'en mangent point. Lorsque quelqu'un est sur le point de mourir, ou lorsque c'est un jour consacré à la mémoire d'une personne qui est morte, il n'est permis à aucun de ses parents ou amis de tuer quelque oiseau ou quelque animal que ce puisse être. L'année du deuil de la mort de l'empereur, ou toutes les fois qu'il lui plaît de l'ordonner ainsi, il est défendu dans tout l'empire de tuer et de porter au marché aucune créature vivante. Les coqs sont plus épargnés que les poules; on les conserve avec un grand soin, et ils sont beaucoup plus estimés, particulièrement des ordres religieux, parce qu'ils mesurent le temps et prédisent toutes les différentes dispositions de l'air.

On regarde les grues et les tortues comme des animaux de bon augure, à cause de la longue vie qu'on leur attribue. Les appartements de l'empereur, les murailles des temples et les autres lieux fortunés sont ornés de leurs portraits, aussi bien que de ceux du sapin et du bambou pour la même raison. Les paysans et les voituriers japonais n'appellent jamais la grue autrement que *otsurisama*, c'est-à-dire *monseigneur la grue*.

Les faisans du Japon sont d'une grande beauté. Les bécassines y sont fort communes. Les habitants ne permettent pas aux pigeons de faire leurs nids dans les maisons, ayant trouvé par expérience que leur fiente prend aisément feu lorsqu'on l'ôte. Les cigognes demeurent en ce pays toute l'année. Les faucons et les éperviers sont communs; mais on ne trouve pas de corbeaux ni de perroquets. Le foken est un oiseau de nuit d'un goût exquis, et qu'on ne sert qu'à la table des riches dans des occasions extraordinaires. Les alouettes chantent beaucoup mieux au Japon qu'en Europe. Les rossignols ont également la voix belle.

Les productions de mer ne fournissent pas moins à la subsistance des Japonais que les fruits de la terre, si l'on excepte seulement le riz. La mer qui environne le Japon abonde en toutes sortes de plantes marines, de poissons, d'écrevisses et de coquillages. Parmi les poissons, il n'en est pas de plus utile aux habitants riches ou pauvres que la baleine; on en pêche beaucoup autour du Japon, mais particulièrement dans la mer qui baigne les côtes méridionales de la grande île de Niphon. On les prend ordinairement au harpon, comme on fait dans les parages du Groënland; mais les bateaux des Japonais semblent plus propres à cela que les nôtres, étant petits, étroits, un des bouts se terminant en une pointe fort aiguë, et ayant chacun cinq rames ou dix hommes qui les font voguer avec une vitesse incroyable. Le cheval marin ou chien marin est un poisson fort singulier et très recherché. Le tai est regardé par les Japonais comme le roi des poissons, et un emblème particulier de bonheur, tant parce qu'il est consacré à leur Jabis ou Neptune, qu'à cause de la charmante variété de couleur qu'on lui voit lorsqu'il est sous l'eau. Ce poisson, qui est très rare, offre beaucoup de ressemblance avec la carpe.

Les Japonais regardent leur pays comme ayant été le seul habité dans l'origine du monde. Leur ère fabuleuse remonte bien loin au-delà du temps de l'Écriture-Sainte. L'histoire de leur Dieu est remplie d'aventures étranges et de guerres sanglantes. Nous avons dit plus haut qu'il y avait deux empereurs régnants au Japon, l'un ecclésiastique, l'autre temporel. L'empereur ecclésiastique, désigné sous le titre de *dairi* ou de *tensin*, n'a plus qu'une ombre d'autorité temporelle; mais il est en grande vénération spirituelle. Il croirait faire tort à sa dignité et à sa sainteté s'il touchait la terre du bout du pied; quand il veut aller quelque part, il faut que des hommes l'y portent sur leurs épaules. Il ne doit pas exposer sa personne sacrée au grand air, et il ne croit pas le soleil digne de luire sur sa tête.

Telle est la sainteté des moindres parties de son corps, qu'il n'ose se couper ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles. Cependant, comme à la fin il deviendrait malpropre, on peut lui retrancher la nuit ces superfluités incommodes pendant qu'il dort, et cela parce que, selon les Japonais, ce qu'on ôte alors de son corps lui a été volé, et qu'un tel vol ne peut porter préjudice à sa grandeur ou à sa pureté. Chaque jour on apprête son manger dans des pots neufs, et on ne le sert à table qu'en vaisselle neuve, le tout d'une extrême propreté, mais pourtant d'argile commune, afin qu'on puisse briser, sans une dépense excessive, les vases qui lui ont servi une fois. Je dis briser, car si ces vases tombaient dans les mains des laïques, et que ceux-ci eussent voulu y manger, leur gorge et leur bouche s'enfleraient et s'enflammeraient tout d'abord. De même si un laïque osait porter des habits du daïri, il en serait puni par une enflure douloureuse de toutes les parties de son corps.

Dès que le trône sacerdotal est devenu vacant, la cour ecclésiastique y élève celui qu'elle juge être l'héritier présomptif, sans distinction d'âge ni de sexe. Tout se passe avec un secret admirable, de peur des guerres que susciteraient les concurrents.

L'empereur séculier fournit les subsides nécessaires pour l'entretien du daïri et de sa cour, indépendamment des revenus de la ville de Miako, qui appartiennent au daïri. Cette espèce de pape accorde des titres aux grands seigneurs de l'empire, ce qui fait entrer des sommes immenses dans son épargne. Le daïri a douze femmes, et il donne le titre d'*impératrice* à celle qui devient mère.

Les Japonais célèbrent plusieurs fêtes solennelles. Il y en a trois chaque mois. La première se fait le premier jour du mois. C'est un jour de compliment et de civilité, plutôt que de dévotion. Les Japonais se lèvent de grand matin, et vont de maison en maison rendre visite à leurs supérieurs, à leurs amis et à leurs parents, qu'ils félicitent sur le retour de la nouvelle lune. La seconde fête a lieu le jour de la pleine lune, et la troisième le jour qui précède la nouvelle lune, ou le dernier du décours de la lune. Il y a tous les ans cinq grandes fêtes fixées à certains jours, et qui ne sont guère autre chose que des fêtes politiques ou

des jours de réjouissance. Le premier jour de l'an est célébré dans le Japon avec une grande solennité. Ce jour s'écoule principalement dans des visites réciproques, où l'on se fait compliment sur l'heureux commencement de l'année; on mange, on boit, on prie au temple, mais surtout on s'amuse. Tout le monde, ce jour-là, se lève de grand matin, et met ses plus beaux habits pour aller faire ses visites. La seconde fête a lieu le troisième jour du troisième mois; la troisième, le cinquième jour du cinquième mois; la quatrième, le septième jour du septième mois; et la cinquième, le neuvième jour du neuvième mois. Cette dernière fête est surtout celle des libations et de la bonne chère; les voisins se traitent tour-à-tour ce jour-là, et quelques-uns des jours suivants; ils invitent même les étrangers et les inconnus qui passent à venir prendre part à leurs divertissements : on dirait que les bacchanales des Romains se soient transportées au Japon. On a aussi d'autres fêtes que l'on chôme en l'honneur de certains dieux et de certaines idoles. Enfin les Japonais font des pèlerinages à divers temples plus ou moins éloignés, notamment à celui d'Issé, bâti dans une province que l'on regarde comme douée d'une sainteté extraordinaire.

Les Japonais font aussi des vœux pour arriver plus facilement, à la fin de leurs jours, à leurs Champs-Elysées. Il y a des couvents de moines, notamment des prêtres de Sinto. Ces prêtres peuvent, dans certains cas, découvrir le crime ou l'innocence, au moyen de conjurations ou d'épreuves du feu. Souvent l'accusé doit avaler un morceau de papier dans un trait d'eau, et l'on assure que s'il est coupable, cela le travaille cruellement jusqu'à ce qu'il avoue son crime. Ils ont différents charmes ou sortilèges qui leur rapportent des sommes considérables.

Après avoir donné quelques détails généraux sur la géographie, la religion et le gouvernement du Japon, nous offrirons maintenant au lecteur quelques traits relatifs aux principaux lieux visités par le voyageur, et nous aurons tout naturellement l'occasion d'y rattacher les faits des mœurs et des coutumes japonaises.

On comprend, dans les domaines de l'empereur, cinq villes maritimes, qui sont Miako, demeure de l'empereur ecclésiastique; Jédo, capitale du monarque séculier, Osaka, Sakai et Nagasaki. Les quatre premières sont situées dans la grande île de Niphon, et toutes sont considérables par leur abondance et leur richesse. Quant à la dernière, c'est-à-dire Nagasaki, cette ville est située au bout occidental de l'île de Kiusiu, dans un terrain presque stérile, entre des rochers escarpés et de hautes montagnes; elle est assez loin de l'île peuplée et abondante de Niphon, et presque fermée par rapport au commerce avec les nations étrangères. Les surveillances inquisitoriales exercées par les agents du gouvernement sont cause que cette ville est médiocrement peuplée. Le plus grand nombre des habitants se compose d'artisans, de gens de journées et de bas peuple. Cependant la situation commode et sûre de son port font de Nagasaki le rendez-vous commun des navires étrangers et des nations auxquelles il est permis de trafiquer avec les Japonais, nations qui se réduisent à deux, les Chinois et les Hollandais; encore les uns et les autres sont-ils sujets à de grandes gênes et à une inspection bien rigoureuse.

Le hâvre de Nagasaki a une entrée fort étroite et peu de profondeur. La mer reçoit auprès quelques rivières qui descendent des montagnes voisines. Le port s'élargit ensuite et devient plus profond. Il y a un endroit où l'on peut brûler les vaisseaux ennemis. Rarement il existe moins de cinquante navires et bateaux dans le port, indépendamment d'une trentaine de vaisseaux étrangers ou de jonques chinoises.

Nagasaki, située par 32° 36' de latitude nord, et 151° de longitude, a la figure d'un croissant tournant un peu sur celle d'un triangle. Cette ville est bâtie sur le rivage, dans une vallée étroite qui va du côté de l'est; elle a trois quarts de lieue de longueur, et presque autant de largeur. Elle est entourée de montagnes qui ne sont ni bien hautes ni raides, et qui sont vertes jusqu'à leur sommet, où elles forment un point de vue agréable. Derrière la ville, sur le penchant des montagnes, sont bâtis plusieurs temples magnifiques, ornés de beaux jardins et de terrasses à la manière du pays; plus haut on trouve une infinité de sépultures l'une derrière l'autre; un peu plus loin, on voit une plus haute montagne, fertile et bien cultivée. L'ensemble de ce tableau offre un aspect très pittoresque, surtout avec les villages environnants, notamment celui de Fukafori, assis non loin d'un grand lac ou étang, qui a, dit-on, cette vertu singulière que, quoiqu'il soit entouré d'arbres, on ne voit sur l'eau ni feuilles ni ordures. Ce lac est en si grande vénération, qu'il est défendu d'y pêcher.

La ville de Nagasaki est ouverte comme le sont la plupart des villes du Japon, sans château, sans murailles, sans fortifications ni aucune défense. Les rues n'en sont ni droites ni larges; elles vont en montant vers la colline, et finissent près des temples. Trois rivières dont l'eau est belle traversent la ville : elles ont leur source sur les montagnes voisines. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine assez d'eau pour arroser des champs de rix et pour faire aller quelques moulins; mais pendant les pluies, elles grossissent tellement qu'elles entraînent des maisons entières.

Dans les premiers temps, les Portugais jouirent de la liberté du commerce avec le Japon, aux mêmes conditions que les Chinois qui négociaient dans ces îles; on ne leur avait assigné aucun port particulier : ils pouvaient s'arrêter où ils voulaient. Mais bientôt leur orgueil déplut aux indigènes; la cour intervint et sévit contre ces étrangers, à cause de ce même orgueil et des progrès de la religion chrétienne. A la fin, les Portugais furent chassés du Japon, et il ne resta plus que les Hollandais en possession du commerce avec cet empire; encore ces Hollandais ont-ils été soumis depuis à des restrictions fort gênantes; l'empereur japonais les a même relégués dans une petite île près de Nagasaki, et ils y étaient tenus comme en charte privée, au temps de Kæmpfer, comme ils le sont encore aujourd'hui (1854).

Il existe à Nagasaki deux gouverneurs en fonctions, et un troisième qui demeure à la cour de Jédo. La ville de Nagasaki a soixante-deux temples, dont quelques-uns sont de beaux édifices. Viennent ensuite les maisons de débauche, où le concours du monde est aussi grand qu'aux temples. Le quartier où ces maisons se trouvent s'appelle le *Quartier des filles publiques;* il contient les plus jolies maisons de particuliers de toute la ville, et toutes sont habitées par des courtisanes. Là se trouvent les beautés les plus remarquables de tout le Japon, si l'on en excepte les femmes de Miako, plus remarquables encore, à ce qu'on rapporte. C'est dans ces maisons que les gens du peuple placent leurs filles, pourvu qu'elles soient belles et bien faites : c'est un commerce fort lucratif, à cause du grand nombre des étrangers, Nagasaki étant le seul endroit du Japon où ceux-ci aient la permission de séjourner. Les habitants de Nagasaki sont d'ailleurs les gens les plus débauchés et les plus impudiques de tout l'empire. Les filles sont achetées des pères et des mères lorsqu'elles sont fort jeunes. Le prix en est différent à proportion de la beauté et de l'âge, qui est en général de dix à douze ans. Chaque teneur de maison en a autant qu'il peut en loger, depuis le nombre sept jusqu'à celui de trente; elles sont casées dans de beaux appartements, et l'on a grand soin de leur montrer à danser, à chanter, à jouer des instruments de musique, à écrire des lettres; en un mot, on leur donne toutes les qualités nécessaires pour le genre de vie qu'elles sont obligées de mener. Les vieilles, qui ont plus d'habileté et d'expérience, instruisent les jeunes, qui, en

récompense, les servent comme elles serviraient leurs maîtresses. Celles qui font le plus de progrès sont mieux vêtues et mieux logées, et leurs faveurs sont payées plus cher à leur hôte. La fille qui a été, pour ainsi dire, usée par la débauche, finit par avoir la charge de veiller pendant la nuit dans une loge près de la porte, où tout passant peut la courtiser encore pour une bagatelle. Celles de ces filles qui, après avoir fait leur temps, se marient, passent dans le commun du peuple pour honnêtes femmes, leurs fautes passées étant mises sur le compte de leurs parents, qui les ont vendues avant qu'elles fussent en état de choisir une profession.

Outre les édifices publics, on ne doit pas oublier les ponts, qui, à Nagasaki, sont au nombre de trente-cinq, dont vingt sont bâtis en pierre et les autres en bois. Les rues sont irrégulières, malpropres et étroites; les unes montent, les autres descendent, à cause de l'irrégularité du terrain sur lequel la ville est bâtie; elles sont extrêmement peuplées. Les maisons du commun sont petites, basses, rarement de plus d'un étage; s'il y en a deux, le second est si bas qu'il mérite à peine ce nom. Le toit est couvert de bardeaux ou copeaux de bois, arrêtés seulement par d'autres pièces de bois qu'on pose en croix. Les murailles sont lambrissées et tapissées de papier enluminé de diverses couleurs; le plancher est couvert de nattes que l'on a soin de tenir dans un grand état de propreté. Les chambres sont séparées l'une de l'autre par les fenêtres à châssis et des paravents de papier. On ne voit dans ces chambres ni chaises ni fauteuils; on n'y trouve que les meubles nécessaires aux besoins journaliers de la cuisine. Les maisons des riches sont mieux bâties, et ont ordinairement deux étages, avec une avant-cour et un jardin sur le derrière.

Chacune des villes impériales a deux gouverneurs qui commandent tour-à-tour; et tandis que l'un est au chef-lieu de son gouvernement, l'autre est à la cour de l'empereur séculier, à laquelle il demeure jusqu'à ce qu'il ait ordre de s'en retourner et d'y envoyer son collègue. La seule ville de Nagasaki a trois gouverneurs, depuis l'année 1688, où l'on jugea cette mesure nécessaire pour mieux surveiller les étrangers. Deux de ces gouverneurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, demeurent ensemble à Nagasaki, tandis que le troisième est à la cour. Ces deux gouverneurs se relèvent de deux mois en deux mois. Après deux années d'exercice, le plus âgé des deux gouverneurs est relevé par le troisième, et il se rend alors à la cour avec les présents d'usage. Pendant tout le temps de son gouvernement à Nagasaki, il ne peut recevoir aucune femme dans son palais, sous peine de mort, au moins du bannissement perpétuel ou de la prison, avec la ruine totale de sa famille, sa femme et ses enfants étant déjà retenus à Jédo comme otages de sa fidélité.

L'autorité des gouverneurs de Nagasaki s'étend non-seulement sur les habitants naturels de la ville, mais aussi sur tous les étrangers, Hollandais ou Chinois. Ces gouverneurs ont droit de vie de mort sur tout le monde, et il sont eux-mêmes surveillés par un agent spécial de l'empereur, qui du reste entretient à Nagasaki un grand nombre d'interprètes pour la facilité des relations commerciales.

Après les gouverneurs, le premier magistrat de la police est l'ottona : il donne les ordres nécessaires en cas d'incendie, veille à ce que l'on fasse bonne garde pendant la nuit, et surtout que les ordres des gouverneurs et des maires soient strictement exécutés. Il tient registre des naissances, mariages et décès, ainsi que des personnes qui voyagent, ou quittent une rue pour une autre, comme aussi des nouveaux habitants et de leur métier ou religion. L'ottona est ici une sorte de juge de paix, choisi par les habitants et élu sur des bulletins cachetés. Les habitants de chaque rue sont divisés en compagnies ou corps de cinq, dix ou quinze hommes, et chacune a son chef particulier.

Aucun crime n'est puni au Japon par des amendes ou peines pécuniaires, parce que, suivant les Japonais, si l'on pouvait se racheter de la peine par de l'argent, les riches commettraient tous les crimes qu'ils voudraient; on ne connaît que les punitions corporelles, la mort, la prison, le bannissement, la confiscation des biens, la privation des charges, et choses semblables, y compris la torture. La mort emporte la décapitation ou la suspension du coupable à une croix. On est souvent puni pour les crimes d'autrui, par suite de la responsabilité attachée aux fonctions que l'on exerce.

S'il s'élève dans la rue des querelles ou des contestations, les plus proches voisins sont obligés de séparer les combattants; car si l'un d'eux venait à être tué, quand même ce serait l'agresseur, l'autre serait obligé de s'ouvrir le ventre; et sa famille serait emprisonnée pour un plus ou moins long délai, pendant lequel on met en croix de grosses planches de bois devant leurs portes et leurs fenêtres, après que les prisonniers ont fait leurs provisions pour vivre pendant le temps fixé pour leur captivité. Le reste des habitants de la même rue sont condamnés à de rudes travaux pendant un certain temps. Les hôtes aussi et les maîtres des criminels partagent la peine des malversations de leurs locataires ou domestiques, parce que, suivant les Japonais, on est coupable du même crime que le criminel si l'on a négligé de le prévenir lorsqu'on l'aurait pu. Tout homme qui tire son épée, quand même il ne toucherait ou ne blesserait personne, encourt la peine de mort. Chaque chef de compagnie est responsable des habitants qui en dépendent.

Lorsqu'un Japonais meurt, on doit constater à son lit de mort qu'il n'était pas chrétien, en s'assurant qu'il n'existe sur lui aucune marque de la religion chrétienne, et qu'il est mort de sa mort naturelle.

Nous avons dit, d'après Kæmpfer, que chaque année (1) la Compagnie hollandaise établie à Nagasaki a la permission, dans la personne de son résident, d'aller offrir ses hommages et ses présents à l'empereur séculier dans son palais à Jédo. Les personnes qui peuvent faire ce voyage sont : le résident ou premier directeur en fonctions, avec un médecin ou un chirurgien, et un ou deux secrétaires, personnes accompagnées d'un grand nombre de Japonais chargés de les surveiller, de manière qu'aucune d'elles ne s'échappe et ne puisse essayer de rétablir au Japon le christianisme. Kæmpfer fit deux fois ce voyage, la première en 1691, et la seconde en 1692. Voici la substance de ses remarques.

Les préparatifs du voyage sont assez longs, et les présents doivent monter à une certaine somme, car il en faut non-seulement un pour l'empereur, mais encore pour ses conseillers privés et quelques autres grands officiers de la couronne qui résident à Jédo, Miako et Osaka. Il faut ensuite que les gouverneurs de Nagasaki nomment les officiers et tout le cortége qui doivent accompagner l'ambassade hollandaise, indépendamment des interprètes. Il faut louer les chevaux et les porteurs. On met sur chaque cheval une selle de bois, sur laquelle on place des porte-manteaux. Le cavalier monte et descend de cheval, non pas d'un côté, comme les Européens, mais par le poitrail du cheval, ce qui est fort incommode pour ceux qui ont les jambes raides. Le lit fait partie du bagage. On a de la monnaie de cuivre percée par un trou au milieu, pour acheter ce dont on peut avoir besoin sur la route. Une lanterne de papier verni et plissé est portée la nuit par des valets sur leurs épaules, devant leurs maîtres. On a des souliers pour les valets et pour les chevaux. Les souliers des chevaux sont faits de paille cordonnée, et on y met de longues cordes aussi de paille pour les attacher aux pieds; ces souliers tiennent lieu de nos fers d'Europe, inconnus au Japon, et ils sont bientôt usés dans les chemins pierreux et glissants, ce qui oblige à en avoir plusieurs de rechange, quoiqu'on

(1) Aujourd'hui le voyage à Jédo par l'ambassade hollandaise n'a plus lieu que tous les quatre ans. A. M.

puisse en trouver dans tous les villages, et que de pauvres enfants qui demandent l'aumône sur le chemin en offrent même à vendre; de manière que l'on peut dire qu'il y a plus de maréchaux dans ce pays que dans aucun autre, bien qu'à la lettre il n'y en ait point du tout.

Il ne faut pas oublier encore de se pourvoir pour le voyage d'un grand manteau contre la pluie. Les manteaux japonais sont faits d'un papier double vernissé et huilé; ils sont si amples qu'ils couvrent tout à la fois le cavalier, le cheval et le bagage. Il y a apparence que les Japonais en ont appris l'usage, aussi bien que le nom *cappa*, des Portugais. Ceux qui voyagent à pied en portent lorsqu'il pleut, à la place de manteau ou de casaque du même papier. Pour se garantir de l'ardeur du soleil, il faut se munir d'un grand chapeau qui est fait de bambou ou de paille travaillée avec art, en forme de parasol. On l'attache sous le menton avec de larges bandes de soie doublées de coton. Il est transparent et extrêmement léger, et cependant, dès qu'une fois il est mouillé, la pluie ne saurait passer au travers. Dans les villes et les villages, les femmes portent même ce chapeau, quelque temps qu'il fasse.

En voyage les Japonais portent des hauts-de-chausses fort larges, qui vont en rétrécissant pour couvrir les jambes, et qui sont fendus des deux côtés pour y faire entrer les extrémités de leurs longues robes, qui sans cela les incommoderaient beaucoup en marchant ou en allant à cheval. Il y en a qui portent un justaucorps ou manteau court par-dessus ces chausses; d'autres, au lieu de bas, attachent un ruban large autour de leurs jambes. Les porteurs et les domestiques n'ont point de hauts-de-chausses, et pour être plus agiles, ils troussent leur robe jusqu'à leur ceinturon, et exposent ainsi leurs nudités à la vue de tout le monde, disant qu'il n'y a point de raisons pour les porter à en avoir honte.

Les Japonais de l'un et de l'autre sexe ne sortent jamais sans éventail, comme à peu près nous autres Européens ne sortons guère sans gants. Dans leurs voyages ils se servent d'une espèce d'éventail sur lequel les routes sont imprimées, et qui leur marque combien de milles ils ont à faire, dans quelles hôtelleries ils doivent loger, et à quel prix y sont les vivres. Il y en a qui, au lieu de ces éventails, se servent de livres qui indiquent tout cela, et que nombre de petits mendiants sur les chemins offrent à vendre aux voyageurs. Avec tout cet attirail un Japonais à cheval fait une drôle de figure. Il y a aussi, en place de cheval les *norimons* et les *cangos*, espèces particulières de chaises ou de litières dans lesquelles on se fait porter par deux, quatre, huit hommes ou davantage, suivant le rang ou la fortune.

Au Japon les grands chemins sont si larges que deux troupes de voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent passer commodément et sans obstacle l'une à côté de l'autre. Dans ce cas, la troupe qui, selon la manière de parler des Japonais, monte, c'est-à-dire va à Miako, prend le côté gauche du chemin, et celle qui vient de Miako, le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées pour l'instruction des voyageurs, en milles géométriques, lesquels sont tous marqués et commencent au grand pont de Jedo, comme point central; de manière qu'un voyageur, en quelque lieu de l'empire qu'il se trouve, peut savoir à toute heure de combien de milles japonais il est éloigné de la capitale de l'empire. Les milles sont marqués par deux petites hauteurs placées de chaque côté du chemin, vis-à-vis l'une de l'autre, et au sommet desquelles on a placé un ou plusieurs arbres. A l'extrémité de chaque contrée, province ou petit district, il y a dans le grand chemin un pilier de bois ou de pierre sur lequel sont gravés des caractères indiquant les provinces, les terres qui aboutissent à cet endroit-là, et quels en sont les propriétaires. On en voit de pareils également à l'entrée des chemins de traverse.

La route qu'il faut tenir pour aller de Nagasaki à Jédo se divise en trois parties. Premièrement on va par terre, par l'intérieur de l'île Kiusin, à la ville de Kokura, où l'on arrive en cinq jours. De Kokura on passe le détroit dans de petits bateaux qui mènent à Simonoseki, éloignée d'environ deux lieues, port dans lequel on trouve un vaisseau où l'on s'embarque pour aller à Osaka, ville que l'on atteint au bout de huit jours, plus ou moins, selon que le vent se rencontre favorable ou contraire. Osaka est une ville renommée pour l'étendue de son commerce et la richesse de ses habitants. Là on reprend la terre, et l'on traverse le continent de la grande île Niphon, jusqu'à Jédo, résidence de l'empereur, où l'on arrive en quatorze ou quinze jours en suivant la côte. L'ambassade hollandaise séjourne environ vingt jours dans la capitale, et après avoir été admise à l'audience de Sa Majesté Impériale, elle revient à Nagasaki par le même chemin, achevant ainsi son voyage dans l'espace de trois mois. La distance de Nagasaki à Jédo est de trois cent vingt-trois lieues japonaises, qui reviennent à environ deux cents milles d'Allemagne. Entre les villes et les villages il y a de chaque côté du chemin, dans la plupart des provinces, un rang de sapins plantés à la ligne, et dont l'ombrage rend le voyage également agréable et commode. Les chemins d'ailleurs sont bien entretenus; ils ont des fossés et de petits canaux que les villages entretiennent tous les jours. Les personnes de qualité les font balayer un moment avant qu'elles y passent; elles trouvent à chaque deux ou trois lieues de distance des huttes de feuillage vert pour s'y reposer. En plusieurs endroits ces chemins traversent des lieux escarpés où les voyageurs sont quelquefois obligés de se faire porter dans des cangos. On traverse les rivières dans les endroits où elles sont guéables; en général, elles sont très rapides, et quelques-unes changent continuellement de lit, comme par exemple le fleuve d'Askagawa; et de là vient qu'en proverbe on compare à l'Askagawa les personnes inconstantes. Sur les rivières qui ne coulent pas avec trop de rapidité, on a construit des ponts en bois de cèdre. Partout on voyage sans payer ni taxe ni douanes; seulement en quelques endroits on donne en hiver au garde du pont un *senni* ou un liard pour sa peine.

Suivant la remarque de Kæmpfer, tous les bâtiments du Japon sont pour l'ordinaire bas et en bois. Les maisons des particuliers ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur, ainsi le veut la loi. Les palais du daïri et de l'empereur séculier n'ont qu'un étage; et si quelques maisons particulières en ont deux, on ne saurait loger dans le second; il ne sert que de grenier et n'a d'autre couverture que le toit. Les Japonais ne font leurs maisons si basses qu'à cause des fréquents tremblements de terre auxquels ce pays est sujet. Du reste, ces maisons sont propres et bien meublées. En général, des paravents faits de papier peint ou doré, et enchâssés dans une bordure de bois, tiennent lieu de murs de séparation ou de cloisons; on peut les ôter pour élargir à volonté les chambres. Le plancher est fait de planches proprement couvertes de belles nattes qui, d'après une loi du pays, doivent avoir la même grandeur dans toute l'étendue de l'empire, c'est-à-dire une toise de long, sur une demi-toise de large. Tout le bas des maisons, l'escalier pour monter au second étage, s'il y en a un, les portes, les fenêtres et les allées, tout en un mot est parfaitement peint et vernissé. Le plafond est couvert de papier à fleurs d'or ou d'argent, et il n'y a pas un seul coin de la maison qui n'ait quelque chose d'agréable et de riant. Toutes ces maisons sont fort saines; elles sont bâties de bois de cèdre ou de sapin. La noblesse japonaise a des châteaux sur le bord des rivières, ou sur quelque éminence.

La plupart des villes sont fort peuplées et bien bâties. Les rues sont généralement régulières, car elles s'étendent en ligne droite et se coupent à angles droits. Ces villes n'ont ni murailles ni fossés; les deux principales portes par lesquelles les habitants entrent et sortent ne sont pas meilleures que les portes

ordinaires que l'on a élevées à l'ouverture de chaque rue, et qu'on ferme à l'entrée de la nuit. Dans les grandes villes où quelque prince réside, ces deux portes sont un peu plus belles, et on y monte la garde par respect pour le prince. De Nagasaki à Jédo, Kæmpfer compta trente-trois villes et quatre-vingts bourgs ou villages. Les villages n'ont souvent qu'une seule rue. Notre voyageur eut aussi occasion d'apercevoir dans son chemin les lieux destinés aux exécutions publiques, et situés hors des villes et des villages, à l'occident : il y avait des poteaux et d'autres instruments d'exécution.

Pour la commodité des voyageurs, il y a dans tous les principaux villages et hameaux une poste qui appartient au seigneur du lieu, où l'on peut trouver en tout temps, à certains prix réglés, un nombre suffisant de chevaux, de porteurs, de valets, en un mot, tout ce dont on peut avoir besoin. On y change de chevaux quand ils sont fatigués. A toutes ces postes, il y a aussi jour et nuit des messagers pour porter les lettres, les édits et les déclarations de l'empereur, ainsi que des princes de l'empire, le tout renfermé dans une petite boîte vernie de noir, sur laquelle sont les armes de l'empereur ou du prince qui les envoie, et le messager la porte sur l'épaule attachée à un petit bâton. Il y a toujours deux de ces messagers qui courent ensemble, afin que s'il arrivait quelque accident à celui qui porte la boîte, l'autre pût prendre la place et remettre le paquet au prochain relais. Tous les voyageurs de quelque rang qu'ils soient, même les princes de l'empire et leur suite, doivent sortir du chemin et laisser un passage libre à ces messagers, qui prennent soin de les avertir à une distance convenable, par le moyen d'une petite cloche qu'ils sonnent, et qu'ils portent pour cet effet toujours avec eux. Il y a des hôtelleries en assez grand nombre et assez bonnes tout le long de la route. Les meilleures sont dans les villages où il existe des postes; mais comme nous l'avons dit, les voyageurs ne doivent jamais y attendre ni lit ni couverture; il faut qu'ils en portent avec eux, ou qu'ils couchent sur le tapis du plancher, en se couvrant de leurs propres habits. Il y a dans la chambre un trou carré et muré qu'on remplit en hiver de cendres, sur lesquelles on met des charbons allumés pour tenir l'appartement chaud. Une petite galerie ou promenade, qui avance hors de la maison sur le jardin, conduit aux lieux d'aisances, et à un bain ou à une étuve. On peut donc prendre un bain chaud tous les soirs. Les Japonais en usent fréquemment, et comme ils peuvent se déshabiller en un instant, ils y entrent au moindre avertissement; ils n'ont qu'à détacher leur ceinture, et tous leurs habits, tombant à la fois, les laissent entièrement nus, excepté une petite bande qui leur couvre le milieu du corps.

Il y a aussi sur la route une infinité de plus petites hôtelleries, de rôtisseries, de sacki ou cabarets à bière, de boutiques de pâtisserie et de confitures; on trouve de ces établissements dans le milieu des bois et sur le haut des montagnes, de manière que les voyageurs à pied et le petit peuple ont partout de quoi se restaurer à peu de frais. Il y a toujours quelque chose qui sert à récréer et à attirer les passants, comme un ruisseau d'eau claire, un ombrage et des fleurs, et de plus une jolie servante, ou une couple de jeunes filles bien mises qui se tiennent sur la porte, et qui invitent fort gracieusement le monde à entrer et à acheter quelque chose. Les vivres, comme gâteaux, etc., sont devant le feu, dans un place ouverte, attachés à des brochettes de bambou, afin que les voyageurs puissent les prendre en passant, sans être obligés de s'arrêter. Dès que les hôtesses, cuisinières ou servantes, voient arriver quelqu'un de loin, elles allument le feu pour donner lieu de croire que les vivres ont été apprêtés dans le moment même : les unes s'occupent à faire le thé, les autres à dresser la soupe dans une coupe, d'autres à remplir des tasses de sacki ou d'autres liqueurs, pour les présenter aux passants, toujours en causant et en vantant leur marchandise d'une voix assez haute pour se faire entendre de leurs voisins qui exercent la même profession. Le thé est la principale boisson des voyageurs sur la route.

Tous les jours il voyage une quantité prodigieuse de monde au Japon. Les princes et les seigneurs de l'empire avec leur suite nombreuse, comme aussi les gouverneurs des villes impériales et des terres appartenant à la couronne, sont obligés d'aller une fois l'an à la cour, afin de rendre leurs hommages au prince séculier : ils doivent donc se trouver sur les grandes routes deux fois par an, c'est-à-dire quand ils vont à Jédo et qu'ils en reviennent. Ils voyagent toujours avec une grande pompe; le cortége d'un prince on damio est composé de près de vingt mille personnes. Il y a aussi de nombreux pèlerins qui se rendent à Issé, lieu consacré pour les Japonais, comme la Mecque l'est pour les musulmans. Quelques-uns de ces pèlerins sont entièrement nus, dans les plus grands froids de l'année, ayant seulement un peu de paille à l'endroit de la ceinture pour couvrir les parties honteuses. Une infinité de mendiants couvrent de même les chemins par tout l'empire; il en est qui se rasent la tête : ceux-ci forment un ordre religieux. Il existe également de jeunes religieuses ou nonnes, ordre composé des plus jolies femmes du Japon. Les filles des pauvres gens qui ont des charmes mendient ainsi en habits de religieuse, et réussissent aisément à attendrir les voyageurs. Les nonnes, en général, ont été élevées dans des lieux de débauche, et après avoir fait leur temps, elles achètent le privilége d'entrer dans une communauté pour y consumer le reste de leur beauté et de leur jeunesse. Elles guettent les passants sur les chemins, mais sans être effrontées; elles tiennent ordinairement à la main une boulette : elles sont ouvertes et agréables, et en apparence modestes, ce qui ne les empêche pas d'exposer leur gorge toute nue aux yeux des voyageurs charitables, tout le temps qu'elles leur tiennent compagnie, et souvent même elles s'abandonnent à des mouvements impudiques.

Indépendamment de ces filles que l'on rencontre sur les grands chemins et qui sont toujours prêtes à livrer leurs charmes, il y a dans les hôtelleries, les cabarets à thé et les rôtisseries, surtout dans les villages et hameaux de la grande île Niphon, une innombrable quantité de filles de joie qui se tiennent debout à la porte des maisons, ou s'asseyent sur une petite galerie qui avance sur la rue, d'où, avec un air riant et des paroles engageantes, elles invitent les voyageurs à entrer de préférence dans leur hôtellerie. Plusieurs villages sont remplis de ces espèces de jeunes sirènes, toujours prêtes à vendre leurs faveurs au premier venu. A peine dans toute la grande île de Niphon y a-t-il une hôtellerie que l'on ne puisse considérer comme un lieu de débauche; et si un de ces lieux se trouve accidentellement plein d'un trop grand nombre de voyageurs, les hôteliers voisins s'empressent toujours de prêter, leurs filles de joie à celui qui en est la maître, à condition que l'argent qu'elles gagneront leur sera fidèlement payé.

Kæmpfer dit que l'ambassade hollandaise est toujours parfaitement accueillie sur les routes, depuis Nagasaki jusqu'à Jédo. On nettoie et on balaie les chemins devant elle; on jette de l'eau pour abattre la poussière; on fait tenir à l'écart le petit peuple et les oisifs; les habitants des villes et villages, de chaque côté des rues, regardent passer l'ambassade assis sur le derrière de leurs maisons ou à genoux devant, derrière les paravents, en observant un grand respect et un profond silence. On témoigne à l'ambassade un respect qui n'est dû qu'aux princes et aux seigneurs du pays. Les particuliers qui voyagent soit à pied, soit à cheval, doivent s'ôter du chemin et se découvrir la tête pour laisser passer le cortége. Quelques-uns même tournent le dos, ce qui est une marque plus grande encore d'humilité, et la plus grande civilité qu'un Japonais puisse faire.



Chinoises de Canton.

L'ambassade descend aux mêmes hôtelleries où les princes et les seigneurs du pays s'arrêtent quand ils vont à la cour, c'est-à-dire toujours aux meilleures. Dès que les Hollandais y sont entrés, on arbore l'étendard et les armes de la Compagnie, pour faire savoir par ce moyen à tout le voisinage quels sont eux qui logent en cet endroit. L'hôte vient en habits de cérémonie à la rencontre de l'ambassade, dont il salue chacun des membres, en accompagnant son compliment d'une profonde révérence. Arrivés à l'hôtel, on présente des pipes et du tabac avec du feu aux amateurs. Les servantes mettent le couvert et servent la table, profitant de cette occasion pour engager leurs hôtes à de plus grandes faveurs. On fait par jour trois repas, c'est-à-dire un bon déjeuner de grand matin, un dîner à midi, et un souper le soir. L'ambassade mange partout à la manière des Européens, quoique les cuisiniers soient japonais. L'hôte fait servir un plat à la japonaise pour chacun des voyageurs; ils boivent des vins d'Europe et de la bière de riz chaude. On paie l'écot en espèces d'or, que l'hôte reçoit en se traînant sur ses genoux et sur ses mains, en faisant une profonde révérence, et en prononçant d'une voix basse et sourde, au moment qu'il prend l'or déposé sur une petite table, l'exclamation *ha, ha, ha!* trois fois, par laquelle les inférieurs ont coutume au Japon, de témoigner leur respect à leurs supérieurs. Toutes les visites que l'ambassade reçoit sur sa route prouvent la civilité et l'honnêteté du peuple japonais; mais les commissaires du gouvernement empêchent toujours toute espèce de contact des naturels avec les étrangers.

Nous avons dit que l'on comptait cinq grandes villes impériales: Osaka, qui en est une où l'ambassade doit passer, est située dans une plaine fertile, sur les bords d'une rivière navigable. Toutes les maisons sont admirablement tenues, mais n'ont ni tables, ni chaises, ni autres meubles, comme nos appartements d'Europe. Les rues sont propres, quoique non pavées; cependant, pour la commodité des piétons, il y a un petit pavé de pierre de taille, le long des maisons, de chaque côté de la rue. Au bout de chaque rue il y a de bonnes portes que l'on ferme la nuit, pendant lequel temps il n'est permis à personne d'aller d'une rue à l'autre sans une permission ou un passe port de l'ottona, ou officier qui commande dans la rue. Il y a aussi dans chaque rue un endroit entouré de balustrades où l'on tient tous les instruments nécessaires en cas de feu. Osaka est gouvernée par des maires, et par la cour des ottonas, chefs de communauté ou officiers commandants de chaque rue. Les maires et les ottonas sont subordonnés à l'autorité de deux gouverneurs impériaux, qui ont aussi le commandement sur tout le pays voisin. La ville d'Osaka renferme environ cent soixante mille habitants: elle

est la plus marchande du Japon, à cause de sa situation avantageuse pour faire le commerce par terre et par eau. Les Japonais l'appellent *le théâtre universel des plaisirs et des divertissements*. On y représente tous les jours des comédies, tant en public que dans les maisons des particuliers: les saltimbanques, les joueurs de gobelet, s'y rendent de tous les endroits de l'empire, assurés d'y gagner de l'argent plus que partout ailleurs. A l'est de la ville est un grand château devant lequel on passe pour aller à Miako, située à treize lieues d'Osaka.

Miako en japonais signifie *ville*. Elle est ainsi nommée par excellence, vu que c'est la demeure de Sa Sainteté le daïri, ou empereur héréditaire. Elle est située dans une grande plaine et entourée d'agréables collines, de verdure et de montagnes d'où descendent une grand nombre de petites rivières ou de fontaines charmantes. Le côté de la montagne offre un grand nombre de temples, de monastères, de chapelles et d'autres bâtiments religieux. Trois rivières qui ont peu de profondeur entrent dans la ville du même côté: la plus grande sort d'un lac; les deux autres descendent des hauteurs voisines, et toutes trois se réunissent en une seule au cœur de la ville, où il y a un grand pont de deux cents pas de longueur. Là, toutes les eaux réunies coulent du côté de l'ouest. Le daïri, avec sa maison ecclésiastique et sa cour, se tient dans un quartier au nord de la ville, séparé du reste de la ville par des murs et des fossés. Au côté occidental du Miako est un château fortifié, bâti en pierres de taille et qui sert à loger le monarque séculier, lorsqu'il vient visiter le daïri. Ce château est gardé par une petite garnison que commande un capitaine. Les rues de Miako sont étroites, mais toutes régulières; les maisons n'ont que deux étages, les toits sont couverts de bardeaux. Au sommet il y a toujours une auge pleine d'eau, avec tous les instruments nécessaires en cas d'incendie. Miako est le plus grand magasin de toutes les manufactures du Japon; à peine y a-t-il une maison qui n'ait quelque chose à vendre ou à acheter. C'est là que l'on raffine le cuivre, que l'on bat monnaie, que l'on imprime des livres, et que l'on fait au métier les plus riches étoffes à fleurs d'or et d'argent. Les meilleures et les plus chères teintures, les ciselures les plus exquises, toutes sortes d'instruments de musique et d'ouvrages en or et autres métaux, se font à Miako dans la dernière perfection, de même que les plus riches habits et les parures les plus élégantes. Enfin, on ne saurait rien souhaiter qu'on ne le trouve dans cette ville. Le président du tribunal de justice qui réside à Miako a, immédiatement sous l'empereur, le commandement souverain sur tous les gouverneurs et officiers des provinces occidentales de l'empire. Personne n'a la permission de passer par Array et par Fakono, deux des plus importants passages et en quelque façon les clefs de la ville capitale et de la cour, sans avoir un passeport signé de sa main. Miako renferme plus de cinquante mille ecclésiastiques et quatre cent soixante et dix-huit mille laïques.

Quant à la ville de Jédo, capitale du Japon, elle est regardée comme la première et la plus grande de tout l'empire, à cause de l'affluence de princes et de seigneurs qui, avec leurs familles et une grande suite de domestiques, grossissent la cour impériale; à cause aussi du nombre des habitants qui y est presque incroyable. Elle est située dans une grande plaine, au bout d'une baie poissonneuse et basse, où les navires d'une charge un peu considérable ne peuvent arriver, car ils sont obligés de s'arrêter à une ou deux lieues au-dessous. Du côté de la mer, Jédo a la figure d'un croissant, et les Japonais prétendent qu'elle a sept lieues de long, cinq de large, et vingt de circonférence. Elle n'est point entourée d'une muraille, non plus que les autres villes du Japon; mais elle est coupée par plusieurs fossés ou canaux, avec de hauts remparts élevés des deux côtés, sur la plate-forme desquels on a planté des rangées d'arbres. Une grande rivière qui a sa source à l'ouest de la ville la traverse et se jette dans le port; un de ses bras sert de fossé au château qu'il entoure, et de là se jette aussi dans le port par cinq embouchures; chacune a son nom particulier, et un pont magnifique.

Jédo n'est point bâtie avec la régularité que l'on remarque dans les autres villes du Japon, surtout à Miako. Cela vient de ce qu'elle n'est parvenue que par degrés à sa grandeur actuelle. Les maisons sont petites et basses comme dans tout le reste de l'empire, bâties en bois de sapin, avec un léger enduit d'argile; en dedans elles sont ornées et divisées en appartements avec des paravents de papier; les fenêtres sont fermées avec des jalousies. Chaque maison a près du toit une cuve pleine d'eau pour les cas d'incendie. Les gens d'église sont très nombreux à Jédo. Cette ville a un grand nombre de superbes palais, séparés et distingués des maisons des simples particuliers par de grandes cours et de magnifiques portes, auxquelles on monte par des escaliers décorés et vernissés, qui n'ont que peu de marches. Il existe à Jédo un grand nombre d'artistes et de gens de toutes sortes de professions; cependant on y vend plus cher qu'ailleurs les objets que l'on s'y procure. Le château où réside l'empereur, autrement appelé *seogoun* par opposition au daïri, est situé presque au milieu de la ville, et peut avoir cinq lieues japonaises de tour; il comprend quatre grandes divisions ou palais séparés. Les portes sont vernissées et les ferrures dorées. On prétend que Jédo a plus de deux cent quatre-vingt mille maisons, et que la population dépasse un million trois cent mille habitants. C'est à Jédo qu'a été publiée la grande *Encyclopédie japonaise* que possède la Bibliothèque impériale de Paris.

Tels sont les principaux détails du voyage de Kæmpfer. Nous ajouterons ceux que nous fournissent d'autres voyageurs plus récents, tels que Fischer et Meylan, deux autres Hollandais qui ont vu également l'intérieur de cet empire.

D'après Fischer, qui a résidé depuis 1820 jusqu'à 1829 au Japon et qui a fait en 1822 le voyage à Jédo, les Japonais sont aujourd'hui divisés en deux grandes sectes religieuses, celle de Sinto et celle de Bodso. La première existe de temps immémorial; la seconde embrasse toutes les croyances religieuses importées par les peuples de la Chine et de l'Inde, et notamment la doctrine des Brames, de Xaca, et celle de Confucius. Ces sectes sont généralement tolérantes les unes envers les autres.

Le daïri ou mikaddo, empereur ecclésiastique, n'a toujours qu'une ombre de puissance; il est réellement sous l'autorité du koubo ou seogoun, empereur séculier. Ce daïri a pour prison Miako, qu'il ne quitte que dans les grandes solennités pour se rendre au temple de Tsiwoings. Comme s'il n'y avait en lui rien de terrestre, on garantit avec soin sa personne de tout contact impur; attention qui, tout en flattant son orgueil, sert la politique de ses maîtres. Il a une femme légitime et une douzaine de concubines; la musique, la poésie et l'étude viennent aussi le distraire des soins de sa grandeur. Il ne se sert qu'une fois de la même pipe et de la même vaisselle; ses ustensiles, comme il a déjà été dit plus haut, sont brisés après chaque repas. Lorsqu'il vient à mourir, on garde le secret de cet événement jusqu'à ce que son successeur soit intronisé. Le daïri a une cour très nombreuse de prêtres et de moines.

L'empereur temporel laisse à un conseil de ministres les soins de l'administration. Ce conseil suprême est présidé par un premier ministre; et, en cas de partage d'opinions, la question est soumise à l'arbitrage non de l'empereur, mais de ses trois parents les plus proches, y compris l'héritier présomptif de la couronne. Le conseil correspond avec le gouverneur de chaque province, qui est lui-même surveillé par des espions.

Au Japon chaque famille doit fournir un soldat; cinq forment l'escouade, et vingt cinq escouades composent un bataillon. Les bataillons sont groupés en brigades de six à sept mille hommes. Indépendamment de l'armée régulière et des agents de police, chaque rue a ses gardes de jour et de nuit; système préventif

qui assure au Japon la propriété et la vie des habitants, et contribue à rendre les punitions corporelles très rares, à cause de la sévérité des lois.

Les Japonais sont orgueilleux, sensuels et ignorants; comme les Chinois, ils dédaignent tout ce qui leur est inconnu. Cependant les lettres japonais cultivent la langue hollandaise, et quelques-uns la parlent à Jédo et à Nagasaki presque aussi bien qu'à Amsterdam. Les Japonais sont en général intempérants et débauchés. Nous avons déjà vu combien il existe de maisons de prostitution dans les principales villes. Les plus belles femmes sont tirées de l'île Sikokf, où on les achète à l'âge de dix ou douze ans, pour les amener ensuite dans les établissements de débauche : c'est dans ces lieux que les Européens, à Nagasaki, vont chercher des femmes qu'ils attachent à leur service, et qui sont pour eux d'une fidélité à toute épreuve, à l'île de Décima. Les résidents hollandais passent leurs soirées d'hiver avec une jolie Japonaise, qui leur prépare leur thé.

Ce qui caractérise surtout la sévérité de l'organisation sociale du Japon, c'est l'hérédité des professions et des industries. La population est divisée en huit classes : les princes ou gouverneurs des provinces, les nobles, les prêtres, les militaires, les officiers civils, y compris le corps des lettrés, les marchands, les artisans et les laboureurs. Une seule classe est placée, on ne sait pourquoi, au ban des institutions du pays, comme les parias chez les Indous : c'est celle des tanneurs. Tout rapport est interdit avec eux, et ce n'est que dans leurs rangs qu'on choisit les bourreaux. Les trois premières classes ont le privilége de porter deux sabres; la cinquième, qui comprend les chirurgiens, les médecins, et en général tous ceux qui professent des arts libéraux, n'en portent qu'un seul. Cette arme est bien trempée; car si les Turcs se vantent de trancher le cou d'un chameau en tenant le sabre à deux mains, un maître d'escrime japonais peut, dit-on, d'un seul coup horizontal, couper un homme en deux par le milieu du corps.

Chez les Japonais, l'oubli des injures est flétri comme une lâcheté. Le suicide est très fréquent, et le mépris de la mort est porté à un tel point, qu'un homme au désespoir se déchire les entrailles de ses propres mains, aux applaudissements de ses nombreux amis toujours prêts à l'imiter. La piété filiale est en grand honneur, malgré la sévérité de la discipline paternelle. Les hommes pouvant avoir autant de concubines qu'ils en désirent, les femmes rivalisent de coquetterie pour les captiver. Les maris peuvent commettre autant d'infidélités qu'il leur plaît, tandis que l'adultère chez l'épouse est puni de mort.

Sous le rapport de l'industrie, les Japonais déploient une grande habileté. Leur agriculture est très avancée. Ils aiment beaucoup les fleurs, et nous leur devons le camélia.

Aujourd'hui (1854) les Chinois peuvent introduire chaque année, dans le port de Nangasaki, dix jonques, et les Hollandais deux navires de six à sept cents tonneaux seulement. Les Chinois apportent au Japon des cuirs, des étoffes de soie, du bois de sandal, du thé, etc.; ils en emportent du camphre, des perles, du papier, de la porcelaine et quelques autres marchandises. Les Japonais fabriquent aussi des télescopes, des thermomètres, et de l'horlogerie d'une rare perfection. Les arts du dessin et de la peinture sont très cultivés, ainsi que l'art dramatique.

La factorerie hollandaise envoie maintenant tous les quatre ans une députation à Jédo; elle est composée ainsi que nous l'avons dit plus haut, et le voyage a toujours lieu de la même manière.

Suivant Fischer, la plupart des lieux habités au Japon se trouvent dans les plus beaux sites, sur les bords de la mer, des rivières ou des lacs et des baies; ils sont par conséquent favorablement placés pour les communications commerciales. Les montagnes mêmes sont aussi peuplées que les villes, et on voit rarement au Japon une plaine de quelque étendue sans y découvrir plusieurs villes, villages et hameaux. Ce ne sont pas, comme en Europe, des tours élevées dans l'air qui annoncent l'approche d'une ville; on s'en aperçoit à la foule qui encombre la route, comme un dimanche de la belle saison à Paris. Les chemins des montagnes sont larges, bordés d'arbres en allées, notamment de sapins, de cèdres, de châtaigniers et de cerisiers. Dans le pays plat on aperçoit sur les rivières et les lacs d'innombrables embarcations se dirigeant vers les cités populeuses, et contribuant singulièrement à animer le paysage. Les temples se montrent presque toujours sur des collines, à l'ombre de frais bosquets, et sont construits avec beaucoup d'art. Les villes où résident les princes sont entourées de fossés, de murs et de remparts garnis de tours hautes de trois à cinq étages; les portes sont fortifiées, et en état de résister à une attaque imprévue de l'ennemi. Ces places ne sont accessibles que de deux ou trois côtés, et l'entrée en est gardée par des troupes.

Les villes, pour la plupart, sont coupées par des canaux au-dessus desquels s'élèvent des ponts bâtis en pierres de taille. Les rues sont tirées au cordeau, et on a soin de bien aligner la façade des maisons; elles ne doivent être que d'un étage; mais les châteaux et les forts en ont plusieurs. Chaque propriétaire est tenu d'entretenir à ses frais et en bon état le trottoir en pierres de taille qui se trouve devant sa maison. Tout le sol de la ville est couvert de dalles de pierre ou de fragments de cailloux fortement battus pour former une masse solide. L'extérieur des maisons est généralement peu orné, car les Japonais logent leurs domestiques du côté de la rue, et vivent eux-mêmes retirés dans la partie la plus reculée de leurs habitations qui donne sur le jardin, et forme un séjour très agréable.

Les boutiques dans les villes sont très multipliées, très élégantes, et contiennent une grande variété de marchandises. Les maisons de thé ou *tsiaya* sont également très riches. Ce sont presque toujours des maisons de débauche, dont l'intérieur est muni de tout ce qui flatte les sens; le plus grand divertissement des Japonais est d'y passer les soirées avec de jeunes filles qu'on appelle *tikakie*, et qu'on y place à l'âge de quatorze ou quinze ans, pour y rester jusqu'à vingt-cinq soumises aux volontés des amateurs. Il y a aussi des joueuses de *samsie* ou guitare à trois cordes, filles publiques également jeunes et jolies que l'on fait venir pour amuser les chalands, dans ces maisons de thé, ordinairement si nombreuses que dans les grandes villes elles forment des rues entières. L'habitude d'y aller est si générale qu'entre les hommes on n'en fait pas mystère, et même des maris y mènent leurs femmes pour les faire participer aux amusements qu'ils y prennent.

Fischer prétend qu'on se forme en Europe une fausse idée du gouvernement japonais; il soutient que bien qu'absolu il n'est pas arbitraire, et que si les lois sont sévères, chacun les connaît et sait ce qu'elles permettent et ce qu'elles défendent. « Personne, dit ce voyageur, ne peut, quel que soit son rang, intimider par des actions illégales un inférieur, et le forcer de plier à ses désirs; personne au Japon n'est au-dessus de la loi, et toutes les institutions tendent à établir la sûreté des personnes et des propriétés. » Le Japonais, selon le même voyageur, est parfaitement libre et indépendant; l'ouvrier actif est estimé; les classes inférieures ont peu de besoins, la douceur du climat et la fertilité du sol offrant d'ailleurs en abondance toutes les nécessités de la vie, ce qui fait qu'au Japon on ne connaît pas l'indigence et la mendicité. Chacun semble heureux dans sa position; le serviteur ne cherche pas à s'élever au-dessus du maître, et la jeunesse respecte l'âge mûr. Il est vrai que la jeune fille, si elle est pauvre, doit se prostituer, et que si elle est riche elle doit payer tribut à la mode à seize ans en se

noircissant les dents, en se rasant les sourcils, en se teignant les lèvres en vert, et en se fardant le visage avec du blanc. Il faut aussi qu'une femme qui veut passer pour bien élevée prenne en toutes saisons force bains chauds, dont le résultat est de la vieillir de bonne heure.

Indépendamment des lieux de débauche, les Japonais peuvent avoir chez eux des concubines avec leurs épouses légitimes, ce qui, dit-on, n'empêche pas celles-ci de rester généralement fidèles à leurs maris. Du reste, les fiançailles ont lieu de bonne heure, souvent même avant la nubilité, cause pour laquelle sans doute la loi permet d'avoir des concubines, en les assujétissant toutefois à une grande déférence envers l'épouse légitime. S'il ne naît pas d'enfant dans un ménage, le mari obtient facilement la prononciation du divorce, et alors la position de son épouse est déplorable, parce que légalement elle n'a droit de rien réclamer de son mari. En général la loi traite fort mal les femmes. Une femme n'est jamais admise comme témoin. A quelque classe de la société qu'elle appartienne, elle dépend toujours de ses parents. Cependant les lois la protègent en obligeant ceux-ci d'avoir soin d'elle. Au reste, dans la vie sociale au Japon, la femme est placée à peu près sur le même degré qu'en Europe; mais elle partage peut-être encore plus les peines et le travail que les plaisirs de son mari.

La manière de voyager au Japon est moins expéditive qu'en Europe; cependant les postes y sont établies sur un pied aussi régulier que toutes les autres institutions. On voyage ordinairement en chaise à porteurs, et les effets des voyageurs sont transportés par des hommes ou à dos de cheval. Les Japonais aiment cette manière de voyager, et se plaisent à parcourir avec une suite considérable les beaux paysages de leur patrie. Les postes, ainsi que nous avons eu déjà occasion de le dire, sont des établissements publics que chaque prince est obligé d'entretenir dans ses domaines, et qui, sur les grandes routes, sont administrés par des officiers particuliers. Selon la nature du chemin, les relais sont éloignés d'une heure et demie à quatre heures; on y change de porteurs et de chevaux, et on peut, si on le désire, poursuivre son chemin en peu de minutes; mais la politesse et la complaisance des jolies servantes dans les auberges y arrêtent ordinairement les voyageurs beaucoup plus longtemps, quand ce ne serait que pour se procurer du thé et des comestibles.

Lorsque l'on est accompagné d'une suite nombreuse, on envoie ordinairement en avant des courriers qui font préparer le nombre requis de porteurs et de chevaux : tout cela se pratique toujours avec le plus grand ordre, et sans beaucoup de bruit ni de mouvement. Le long des côtes et sur tous les lacs, il y a des communications régulières entretenues par des paquebots, qui transportent les voyageurs et les marchandises. Ces navires offrent toutes les commodités possibles, et sont arrangés de manière qu'en cas de calme ou de vent contraire, ils peuvent être halés, de sorte qu'on avance toujours et que le voyage est rarement retardé.

ALBERT-MONTÉMONT.

PALMER.

(1845.)

VOYAGE AU JAPON.

Aux détails qui précèdent sur le Japon nous ajouterons ceux que fournit Palmer, et qu'il a recueillis environ cent cinquante ans après Kæmpfer. Indiquons d'abord la position géographique de l'empire japonais.

A l'orient de la Chine et dans le grand Océan se développe un long groupe d'îles asiatiques, formant ce qu'on appelle l'empire du Japon, par 41° 30'—44° latitude nord, et 127° 50' — 144° longitude est, depuis le détroit de La Pérouse au nord, jusqu'aux îles Liéou-Kiéou au sud; ces dernières devenues en partie tributaires de la Chine, ainsi que l'île Formose, laquelle ferme la chaîne de l'archipel oriental d'Asie. En n'estimant l'étendue de cet État que par les trois principales îles, celles de Niphon, Sikoki et Kiusiu, qui ne sont séparées les unes des autres que par de petits bras de mer, on trouve environ 400 lieues de longueur, sur une moyenne largeur de 40 à 50 lieues, et une superficie d'environ 16,000 lieues carrées, où vivent 30 à 40 millions d'habitants.

L'empire japonais, placé en face de la Corée, de la Chine et de la Tartarie, a pour bornes naturelles, au nord, le détroit de Matsmai ou de Sangaar, qui sépare l'île de Niphon de celle d'Iesso; mais si l'on y comprend celle-ci, qui n'est guère qu'un vaste banc de sable, on a pour limites le détroit de La Pérouse, ou même plus loin la mer d'Ochotsk, si l'on adjoint l'île Saghalien, dont la moitié appartient au Japon et le reste à la Chine; à l'est et au sud, on trouve la mer Pacifique ou le grand Océan oriental; et à l'ouest une partie du même Océan, appelée mer du Japon, et dont la plus grande largeur est de 200 lieues, comme aussi la moindre, appelée détroit de Corée, n'est que de 35 lieues.

Toutes les îles du Japon paraissent couvertes de montagnes, et on y remarque plusieurs volcans en pleine activité; il en descend plusieurs rivières, qui se dirigent les unes à l'est vers le grand Océan, les autres à l'ouest dans la mer du Japon.

Le Japon se trouvant à 127° de longitude orientale du méridien de Paris, le soleil s'y lève huit heures plus tôt que sur la capitale de la France. Bien qu'à peu près sous le même parallèle que l'Italie, l'Espagne et le midi de la France, le Japon a un climat tout différent : on y éprouve des alternatives d'une chaleur extrême et d'un froid rigoureux; il y pleut fréquemment, et l'horizon y est souvent chargé de brouillards. Iédo, capitale du Japon, est à la même distance du pôle que Malaga en Espagne, et cependant la neige n'y est point rare en hiver; d'où il faut conclure que la température de l'hémisphère oriental est moins douce que celle de l'hémisphère occidental.

Cette différence du climat en détermine aussi une dans les productions naturelles. Le riz est au Japon la base de l'alimentation, comme le seigle en Russie, et la chair de poisson est pour les Japonais ce qu'est la viande pour les Européens. Le cuivre et le fer servent aux mêmes usages qu'en Europe. La consommation du sel au Japon est prodigieuse, à cause de la salaison des poissons. Le chou marin nourrit aussi des milliers d'hommes. Les poules et les canards sont les seuls animaux domestiques; mais on n'ose pas les tuer, et on ne mange que leurs œufs. On ne connaît au Japon ni éléphants, ni lions, ni tigres, ni ânes, ni chiens de chasse. Les cygnes et les grues sont réputés oiseaux

sacrés, et on n'en tue jamais. On fabrique au Japon des soieries et de belles porcelaines. Le commerce est borné à l'intérieur et consiste en échanges.

Venons maintenant au voyage même de l'Américain Palmer.

Ce voyage, effectué en 1845 et publié en 1846, a procuré, entre autres résultats, des notions précieuses sur le Japon, notions d'autant plus dignes d'attention qu'elles paraissent annoncer une ère nouvelle et l'ouverture de relations suivies entre l'Europe et cette contrée, la plus reculée de l'Asie orientale. M. Palmer a commencé par consulter les journaux et les rapports des résidents hollandais à Nangasaki, seul port japonais qui leur soit ouvert, et dans lequel l'amiral français Cécile a mouillé en 1846, à l'extrême étonnement des naturels, qui voyaient pour la première fois notre pavillon flotter sur de si grandes machines de guerre; puis il a recueilli par lui-même, étant en Chine, sur l'intelligence, le raffinement d'esprit et la civilisation des Japonais, des particularités et des faits nouveaux qui prouvent la supériorité de ce peuple remarquable sur toutes les nations asiatiques qui l'environnent.

Le Japon est un empire féodal; la résidence impériale est fixée à Miyako. C'est là que demeure le mikado, le souverain; le ziogoun, son lieutenant, tient sa cour à Ieddo, capitale ordinaire ou résidence vice-royale. Il est assisté dans l'administration des affaires publiques par un grand conseil d'État, composé de cinq princes du sang impérial et de huit princes du plus haut rang. Le président du conseil prend le titre de gouverneur de l'empire, et exerce les fonctions de ministre de l'intérieur.

Le ziogoun actuel est représenté comme un prince habile, énergique, éclairé. Le gouvernement prend un vif intérêt aux progrès des sciences chez les nations de l'Occident, ainsi qu'aux mouvements politiques; il entretient à Nangasaki un bureau de linguistes capables, parfaitement versés dans les principales langues de l'Europe, chargés de traduire en japonais, pour leurs propres encyclopédies et pour leurs publications périodiques destinées à l'enseignement du peuple, la description des découvertes les plus récentes dans les sciences et des perfectionnements dans les arts, ainsi que le récit des événements politiques tirés des journaux hollandais ou obtenus des résidents hollandais de Nangasaki. On compte parmi leurs traductions en japonais plusieurs ouvrages des plus célèbres savants de l'Europe, quelques-unes des œuvres de La Place.

La langue a un alphabet de 48 signes; elle est polysyllabique, douce, harmonieuse; c'est la plus polie et la plus parfaite de toutes celles de l'Asie orientale; elle n'a aucune affinité avec le chinois ni avec aucun dialecte asiatique, à l'exception du seul coréen. Leur syllabaire date du VIIe siècle; il s'écrit avec quatre séries de caractères, savoir : le *katakana*, à l'usage des hommes; le *firakana*, à l'usage des femmes; le *manyokana*, et le *yematokana*. On ne sait pas bien la différence qui existe entre ces deux derniers. On écrit du haut en bas par colonnes, comme les Chinois, et de droite à gauche. Les caractères idéographiques chinois leur servent pour certains de leurs ouvrages modèles qu'ils ont tirés originairement de la langue chinoise; ce qui fait que l'on regarde comme indispensable la connaissance préalable de cette langue pour avancer dans la littérature japonaise.

Une de leurs encyclopédies consiste en 630 volumes. Ils possèdent en outre de nombreux ouvrages d'histoire nationale et étrangère, de géographie, de voyages, de sciences, d'arts, de poésie et de littérature. Le président de l'Académie impériale à Ieddo passe pour être versé dans les plus hautes branches des mathématiques et de l'astronomie.

La littérature est cultivée avec une grande ardeur à Miyako, résidence impériale; on compte parmi les littérateurs des deux sexes des poètes, des historiens et des philosophes moralistes qui font leur jouissance et leur unique affaire des études et des travaux littéraires.

Les Hollandais trouvent très profitable leur commerce avec le Japon. Pour assurer à leur factorerie de l'île Dézima, au port de Nangasaki, le monopole exclusif du commerce, ils ont pris pour règle constante de leur politique l'habitude d'écarter toutes les autres nations et de s'opposer à toute tentative de leur part. Mais depuis quelque temps et chaque jour davantage, les Japonais manifestent le désir d'avoir des relations plus étendues avec les étrangers, et le gouvernement même s'est relâché de ses mesures sévères et arbitraires dans son commerce avec les Hollandais et les Chinois; surtout depuis la guerre de l'opium, et l'ouverture de certains ports privilégiés a été consacrée par des traités avec l'Angleterre, la France et les États-Unis.

C'est un fait constant que le gouvernement suprême a consulté, il y a quelques années, le chef de la factorerie hollandaise sur la possibilité d'envoyer en Hollande de jeunes Japonais pour s'instruire dans la construction navale.

Ainsi, à l'honneur du temps présent, nous voyons l'Asie, depuis les extrémités du globe, venir chercher en Europe, comme le fait l'Afrique, les lumières de la civilisation et des sciences. Ce sera l'un des faits saillants du XIXe siècle.

Les îles du Sud fournissent un grand nombre des productions des tropiques, tandis que les pays plus au nord procurent celles des zônes tempérées. Les montagnes sont dotées de richesses minérales de toute espèce, et la région volcanique abonde en soufre

Les habitants du Japon sont très avancés en agriculture. Le pays tout entier est cultivé avec soin; il produit le meilleur riz de l'Asie, le froment, l'orge, les légumes de tout genre, les végétaux pour la table, une grande variété de fruits, ainsi que des fleurs des nuances les plus brillantes et d'un parfum exquis. Les mûriers sont réservés pour les vers à soie. La culture principale, après celle du riz, est le thé, boisson universelle du pays. Les jardiniers ont l'adresse de rapetisser et d'agrandir les arbres et les arbrisseaux. Les rivières, les lacs et les mers abondent en poissons de toute espèce, ordinaire nourriture des habitants,

Le commerce intérieur est très étendu. Par terre, les marchandises sont transportées à dos de chevaux et de bœufs sur de bonnes routes dont les îles sont entrecoupées; mais le transport principal se fait par eau sur des vaisseaux de 50 à 208 tonneaux. Le prince de Satzuma, île de Kiuziu, possède en propre un grand nombre de bâtiments de 100 à 200 tonneaux, faisant le commerce dans les différents ports de l'empire et de ses dépendances. A Sinagawa, port de Ieddo, il y a quelquefois mille navires réunis; les uns apportent les taxes des provinces, les autres sont chargés de différentes productions, de marchandises ou de poissons. La grande foire des marchandises étrangères, apportées par les vaisseaux hollandais et les jonques chinoises à Nangasaki, se tient à Ohosaka ou Osaca, ville grande et populeuse, située à l'embouchure de la rivière Yedogawa, dans l'île de Niphon, et distinguée par sa grande richesse, ses relations commerciales et l'industrie manufacturière de ses habitants.

Malgré les sévères prohibitions de leurs lois, les Japonais commercent secrètement avec les étrangers, à l'île Quelpart, au groupe Majicosima, aux Philippines, aux îles Lou-Chou ou Lieou-Kieou, et aux îles Bonin. Celles-ci sont à environ 500 milles des côtes du Japon et possèdent des ports sûrs; elles ont été mises dernièrement en bon état de culture par une petite colonie d'Anglais, d'Américains et d'autres personnes qui y ont formé des établissements dans le dessein de faire le commerce avec les Japonais, et de

fournir des rafraîchissements et des secours aux baleiniers.

Parmi les produits du Japon, on peut citer les diamants, la topaze, le cristal de roche, l'or et el l'argent, le cuivre, dont il y a des mines abondantes, le fer, l'étain, le plomb, le tutenag, le soufre, le charbon, le salpêtre, le sel, le camphre, les perles, le corail, l'ambre gris, le riz, le thé, les étoffes de soie, les ouvrages en laque et en poterie. Les importations consistent en coton ouvré, toiles, laines, soie brute et travaillée, verreries, quincailleries, mercure, antimoine, zinc, etnahre, ambre, peaux et cuirs, sandal, bois de sapan, bois de teinture, camphre malais, ivoire, alun, clous de girofle, muscade, poivre, sucre, café, peaux de veau marin, huile de baleine, etc. Les exportations consistent principalement en cuivre, camphre, ouvrages de laque, etc.

Les étoffes de coton américaines portées à ce marché par les commerçants chinois ont donné de gros profits; elles sont de plus en plus recherchées.

La population totale de l'empire, d'après les rapports les plus récents et les plus sûrs, est, selon Palmer, estimée à 50 millions d'hommes environ; ce qui est 10 millions de plus que le chiffre indiqué par nous, et encore, dit-il, sans y comprendre les dépendances, les îles de Metsmaï, Saghalien, Kuriles, Lou-Chou, etc. Le revenu annuel est d'environ 125 millions de piastres.

D'après cet état de choses, M. Palmer s'est efforcé d'ouvrir des relations avec le gouverneur de Nangasaki et le ziogoun à Ieddo, en employant le secours du chevalier Gever, dernier chargé d'affaires néerlandais à Washington, et au moyen des vaisseaux hollendais privilégiés pour le commerce du Japon. Il a également employé le voie des jonques chinoises qui commercent régulièrement de Ningpo et de Chapu à Nangasaki, et il a appris que ses ouvertures avaient été accueillies favorablement.

Un baleinier américain a visité en 1845 le port de Ieddo pour rendre à leur pays natal trente-deux marins japonais sauvés du naufrage et recueillis sur une île déserte. La réception a été très obligeante et hospitalière, et le navire a été fourni libéralement de rafraîchissements et de provisions au nom du gouvernement suprême, et de plus, déclaré libre de toute charge. Quand il a dû mettre à la voile, le calme étant venu, le navire a été remorqué jusqu'à la mer par des barques japonaises; mais on a dit au capitaine de ne pas revenir, attendu qu'il n'est pas permis aux vaisseaux étrangers d'entrer dans ce port.

En conclusion, il est permis de conjecturer, sans être taxé de témérité, que la Chine ouverte aura été le prélude de l'ouverture du puissant empire japonais au commerce et à l'influence des Européens, et que le moment n'est pas très éloigné où cet événement doit s'accomplir. Déjà vient en 1854 de s'ouvrir l'ère nouvelle qui mettra les Etats Unis d'Amérique en relations commerciales avec cet empire, où tant de faits géographiques sont encore à connaître.

Albert-Montémont.

DOBEL.

(1842.)

VOYAGE EN CHINE.

PRÉLIMINAIRE.

Avant d'analyser le voyage de Dobel en Chine, où il a demeuré sept ans, qu'il a récemment publié en langue russe et que le prince Galitzin a reproduit en français, nous donnerons quelques détails géographiques sur la Chine elle-même.

L'empire chinois, le plus étendu de tous les Etats du globe après l'empire russe, et le plus peuplé de l'univers, repose entre les 20° 25' — 56° lat. N. et 67° 139' long. E., ce qui forme une longueur de 1200 lieues, de l'ouest à l'est, depuis les monts Belour jusqu'aux bouches du fleuve Saghalien, et une largeur de 900 lieues, du nord au sud, depuis l'extrémité septentrionale de le Mandchourie jusqu'à l'extrémité méridionale de la province dont Canton est le chef-lieu. La superficie totale est évaluée à 650,000 lieues carrées, et la population, sur laquelle les voyageurs varient, paraît être entre 200 millions et 185 millions d'habitants. Dobel ne la porte qu'à 160 millions; mais nous préférons l'évaluation donnée par l'almanach de Cassel, qui, du reste, offre aussi le même chiffre pour la Chine proprement dite. Voici les éléments de cette population de l'empire chinois.

PAYS.	Surface en milles carrés géographiques.	POPULATION.
Chine proprement dite. . . .	01,137	150,000,000
Pays vassaux.		
Mandchourie	84,890	2,000,008
Mongolie	91,360	8,000,000
Corée.	7,442	15,080,000
Tourfan, ou petite Bookharie. . .	27,299	1,500,000
Thibet.	27,875	12,000,000
Boutan ou Tangustan	8,018	1,500,000
Archipel de Liéou-Kiéou . . .	436	500,000
	252,448	185,500,000

L'empire chinois est borné au nord par la Sibérie, dont le sépare, de l'est à l'ouest, le grande chaîne des monts Stanovoï ou *Kin-ngan*, limite que continue le fleuve *Amour* avec ses affluents, sur une longueur de 460 lieues jusqu'au lac *Dalai;* puis l'*Anon*, ruisseau de *Kiakhta*, à 6,500 verstes de Pétersbourg, et à 1500 de Pékin; puis enfin les monts *Sayansk* et les petits *Altai*, jusqu'à l'*Irtich*, rivière commune à la Russie et à la Chine pendant un cours de 1.400 lieues. Il est borné à l'ouest par les monts *Alak* et les monts *Belour*, qui séparent la Songarie, la petite Boukharie et le petit Thibet soumis à la Chine, des pays libres du Turkestan; au sud, d'abord par les *Himalaya*, limites de l'Inde, du Népaul et du Boutan, ensuite par l'empire des *Birmans;* enfin, au sud-est et à l'est, par le *Grand-Océan oriental*, appelé *mer de Chine* depuis l'île d'Haï-Nan jusqu'à l'île Formose, *mer Orientale* ou *Tong-Hai*, depuis cette dernière île jusqu'à l'embouchure du Hoang-Ho, *mer Jaune* ou *Houang-Hai*, de cette dernière limite à la Corea, et *mer du Japon* entre le Japon, la Corée et le pays des Mandchoux : ce qui comprend une ligne de côtes de près de 1,300 lieues, depuis les frontières du Tonkin jusqu'à l'extrémité nord est du golfe de Saghalien, dépendant de la *Manche de Tartarie*. Le pourtour entier des frontières de l'empire chinois forme un périple de plus de 5,000 lieues.

De vastes plaines plus ou moins fertiles, de grands et arides déserts, un immense plateau entre ou sur de nombreuses et gigantesques montagnes où naissent des fleuves majestueux qui arrosent de riches vallées : tel est l'aspect du territoire chinois. Le plateau précité est coupé par quelques rangs de montagnes intérieures et par le désert de Gobi ou Schamo, presque partout privé d'eau et de verdure. Parmi les montagnes, nous citerons les Grands-Altaï, au nord-ouest, dans la Kalmoukie; le Mustagh, entre la petite Boukharie, au nord, et le petit Thibet, au sud; les monts Bogdo, en Mongolie, et les Himalaya, qui séparent le Thibet du Népaul, au sud-ouest de la Chine propre, et vont se prolonger au nord de l'Indostan.

Les principaux fleuves qui descendent des montagnes de l'empire chinois, ou qui en baignent le territoire, sont, ainsi que nous les avons rappelés dans notre ouvrage sur les cinq parties du monde : 1° le Séghalien ou Saghalien ou l'Amour, appelé par les Chinois Hé-Loung-Kiang ou fleuve du Dragon-Noir, qui, formé de deux rivières, l'Anon ou Richiika ou Onon, qui vient de la Sibérie, et le Kerlon ou Arguin, qui vient de la Mongolie, coule vers le pays des Mandchoux et débouche dans la mer du Japon vers la Manche de Tartarie, après un cours de 800 lieues, en y comprenant tous les détours, sans lesquels il n'aurait qu'environ 580 lieues; 2° le Hoang-ho ou fleuve Jaune (1), qui, sous le nom d'Outoun-Tala, naît aux flancs méridionaux du grand plateau de l'Asie centrale, par 92° long. E. et 35° 30' lat. N., coule vers l'est, passe par un premier détour dans le Khou-Khou-Nohr, et par un second dans le Chensi et les Ortous, et débouche dans la mer Jaune, après un cours de 950 lieues, y compris ses sinuosités; 3° le Yangtsé-Kiang ou fleuve Bleu (2), qui naît au même plateau que le fleuve Jaune, mais à l'ouest de celui-ci, ce qui fait que sa partie supérieure appartient au Thibet, entre en Chine, au sud-est et au sud, par la province de Young-Nan, sous le nom de Ktucha-Kiang ou rivière au sable d'or, et, après avoir reçu le Yar-Loung, qui vient aussi du Thibet, prend le nom de Yang-tsé-Kiang, ou simplement de Kiang, pour traverser plusieurs provinces méridionales de la Chine et se jeter dans la mer Orientale, à 40 lieues sud du Hoang-Ho, par une embouchure de 7 lieues de large, et, après un cours de 1,100 lieues, avec tous ses circuits; 4° le Ta-Kiang, ou Hoang-Kiang ou Hon-Kiang, rivière la plus considérable de la Chine méridionale, et qui, après un cours de 240 lieues, se décharge dans la mer de la Chine au golfe de Canton, par plusieurs embouchures; 5° la Sélenga et l'Irtich, tributaires de la mer Glaciale; le Meknm ou Cambuge, et le Mei-Nam, qui coulent du Thibet vers la Cochinchine, ainsi que l'Irrawady ou rivière d'Ava.

Le climat de l'empire chinois varie suivant l'élévation ou la configuration du territoire; les régions du nord sont glacées pendant que celles du midi sont brûlantes; sous le même degré de latitude, les contrées de l'est ont une température plus douce que celles de l'ouest, et, à latitude égale, la température moyenne des contrées chinoises est plus froide que celle des contrées européennes. Les productions naturelles présentent des variétés analogues aux variétés de climat. Mais, comme nous ne faisons pas ici un traité de géographie, nous bornons à ce peu de mots les généralités que nous avions promises, et nous allons passer à l'examen du voyage de Dobel.

Nous avons déjà dit que Dobel avait séjourné sept années en Chine; il a pu dès lors y recueillir des notions positives sur les mœurs et coutumes des habitants; c'est aussi la partie sur laquelle nous étendrons de préférence notre analyse.

(1) Ainsi nommé du limon qu'il charrie. A. M.

(2) Nommé par les Chinois Kiang ou fleuve par excellence. A. M.

RELATION.

Le voyageur Dobel avait fait une première apparition à Canton en 1798; il y retourna en 1803 et y demeura sept ans; il y revint une troisième fois en 1820; et c'est le résultat de ses observations qu'il nous donne aujourd'hui. Il a divisé son volume en vingt et un chapitres, qui traitent successivement de Macao, Wampoa, Canton et des usages des Chinois. Offrons la quintessence de ces remarques.

Lorsqu'un Européen arrive à Canton ou à Macao, il a soin de se mettre en rapport avec un *comprador*, mot portugais qui signifie acheteur. Le comprador approvisionne, soit les navires stationnés à Wampoa, chef-lieu des compagnies européennes marchandes, soit les factoreries de Canton. Il procure la viande, qui est de la chair de buffle, et il a pour cela un permis du *happo*, ou percepteur des droits du port de Canton, lequel est en même temps le chef des douaniers chinois. En Chine, tout, jusqu'aux moindres bagatelles, se vend au poids, au moyen d'une balance très fausse et d'une espèce particulière appelée *tilchine*. Ce mode de vente favorise extrêmement la fraude, et le comprador en profite pour duper l'Européen.

Macao est, comme on sait, une petite île voisine de la côte et occupée par les Portugais. C'est l'endroit où les étrangers vont passer la belle saison, à moins que leurs affaires ne les retiennent à Canton, d'où cette île est distante d'environ 30 lieues. Elle est bien approvisionnée en poisson, en viande et en légumes. La rive élevée du port intérieur offre un beau point de vue, et l'on aime à retrouver la grotte célèbre où le Camoëns composa son poëme des *Lusiades*. Le trajet de Macao à Canton a été trop souvent décrit pour que nous en parlions de nouveau; il en est de même de Wampoa, et nous passons sans autres préambule à Canton.

Canton, une des plus grandes villes de la Chine, compte près d'un million d'habitants, gardés par une garnison de 5,000 soldats tartares, qui sont placés sous le commandement d'un parent de l'empereur, et ne peuvent quitter la ville que sur l'ordre exprès du monarque. Comme force militaire, il paraît que ce sont les plus pauvres soldats du monde. Ils sont armés de l'arquebuse à mèche et d'une hache d'armes à long manche. La cavalerie a le sabre, un arc et des flèches. L'armée entière de l'empire compte 2 à 3 millions d'hommes, qui veillent au maintien de la sûreté publique, souvent menacée par une confrérie hostile à la dynastie tartare, et qui est connue sous le titre de Société céleste.

Toutes les terres de l'empire appartiennent à l'empereur, qui en cède la possession suivant son bon plaisir à des particuliers, lesquels sont tenus de lui payer une redevance. Si la redevance n'est pas exactement acquittée, le tenancier est puni, et on lui reprend la terre qu'il avait à loyer. A son tour, le tenancier afferme les terres pour une année, et le contrat se renouvelle ainsi annuellement. Les revenus se perçoivent en nature, et si la récolte vient à manquer, le fisc s'arrange avec le tenancier, dont il n'exige qu'une partie de la redevance determinée.

Comme la main-d'œuvre est à très bas prix, on emploie un grand nombre de bras, soit à la culture des terres, soit à la préparation de la soie ou du thé, ainsi que des étoffes. Du reste, les Chinois sont encore, sur bien des points, en arrière des Européens; ce qui ne les empêche pas de qualifier tous les étrangers de *Fan-Quay*, ou diables étrangers, et ils ajoutent que ces étrangers leur arrivent des extrémités fangeuses de l'univers. De son côté, le gouvernement chinois s'applique à faire prendre le change au peuple, et il n'y a pas d'administration plus attachée à répandre de grossiers mensonges pour justifier l'absurdité de ses actes.



Vue de la rivière de Canton.

Les dignitaires ou mandarins de l'empire étaient autrefois choisis parmi les hommes les plus probes des provinces ; mais aujourd'hui on les prend plus souvent dans la classe des marchands parvenus, et l'or est en Chine comme ailleurs la pierre de touche de la nation.

Les paysans des environs de Canton, bien que grossiers, sont pourtant plus honnêtes et moins effrontés à l'égard des étrangers que les habitants de la ville. La classe pauvre vit dans l'état le plus misérable, et de beaucoup inférieur à celui d'une autre portion du peuple qui habite constamment les *Sampanes* ou demeures sur l'eau. Le nombre de ces derniers dépasse 80,000 âmes. Cette classe, selon Dobel, jouit comparativement de plus d'aisance, et respirant un air pur elle est d'une meilleure santé que celle qui vit à terre. Il est vrai que cette dernière, en revanche, est plus considérée. Les Sampanes sont bien tenues, et des femmes lavent journellement le pont des bateaux, dont l'intérieur est peint et sculpté. C'est dans ces habitations que les gens riches de Canton passent bien souvent la nuit au milieu des orgies et de la débauche.

Dobel décrit comme il suit la manière de fumer l'opium. Ce pavot, si funeste à la santé, est préparé sous forme d'extrait, et chaque fois qu'il s'agit d'en prendre, la dose est exactement pesée, puis posée dans une petite pipe à long tuyau, dont l'orifice est extrêmement étroit. Le premier effet qu'il produit est d'exciter les passions; après quoi succède une sorte de léthargie ou d'ivresse, pendant laquelle le fumeur est agité de rêves semblables au délire des fiévreux, rêves plus ou moins enchanteurs, qui s'achètent au prix de la vie

Il n'y a point de chirurgiens en Chine, de sorte que l'anatomie y est ignorée; d'un autre côté, les plus habiles médecins chinois s'imaginent que la circulation du sang s'opère inégalement des deux côtés du corps, et c'est dans cette persuasion qu'ils tâtent le pouls du malade au bras droit et au bras gauche. Ajoutons que nulle part les plaies ne se ferment aussi facilement et les fractures ne se guérissent aussi vite qu'en Chine : cela peut tenir à la simplicité de la nourriture des gens du peuple, qui généralement ne mangent que du riz et des légumes, et plus rarement du poisson ou de la viande.

Il fait très chaud à Canton durant les mois d'été; le thermomètre de Réamur y marque jusqu'à 27°; mais dans les environs de la ville, l'air circulant plus librement, la chaleur est moins grande. Bien qu'en hiver il gèle rarement, on est obligé de chauffer les appartements dès que la mousson du nord commence à souffler, c'est-à-dire de novembre à mars. Dobel assure que, durant les sept années qu'il a passées à Canton, il n'y a jamais vu de la glace qu'une seule



Vue de Fou-Chou-Fou.

fois, et encore l'avait-on obtenue en exposant sur les toits une légère couche d'eau versée dans une assiette. La pluie est aussi très rare en hiver; mais il règne alors des brouillards épais, et si le vent souffle de l'est, le ciel lui-même se couvre de nuages. En un mot, le climat de Canton paraît convenir aux personnes qui généralement ne redoutent pas la chaleur, pourvu qu'elles aient la précaution de se couvrir lorsque l'humidité se fait sentir.

La plupart des rues de Canton ne servent qu'aux piétons, parce qu'elles sont très étroites; les chevaux ne s'y montrent qu'à la suite des mandarins de haut rang. Lorsque ces dignitaires parcourent la ville, le peuple a soin de se ranger, pour éviter les coups de fouet des coureurs armés qui les précèdent au bruit des tams-tams et des cimbales. Plus le mandarin est élevé en grade, plus les gens de sa suite font de bruit et se montrent arrogants.

Au nombre des qualités que possèdent les Chinois, Dobel cite leurs habitudes d'économie, lesquelles, dit-il, sont tellement dans le caractère national, que le goût même de la bonne chère, qui est excessif en Chine, ne les en fait pas dévier. Il faut convenir, du reste, que ces habitudes sont de rigueur chez un peuple qui n'a pas en abondance bien des choses nécessaires, comme le combustible, par exemple.

Ce qui distingue les habitants des terres de ceux qui vivent sur l'eau dans les Sampanes, c'est que, suivant Dobel, ils sont en général plus affectés dans leurs manières, moins gais, plus avides d'argent, et surtout bien plus pauvres qu'eux. Il règne aussi dans les Sampanes un bien plus grand désordre dans les mœurs, et si les femmes y ont leurs pieds libres et non déformés, elles ont aussi les allures bien plus décidées.

Chez les Chinois de la haute classe, il n'y a jamais de réunions où les hommes et les femmes soient mélangés, et quant aux repas, ils tiennent généralement à déshonneur de dîner avec leurs femmes, qui occupent toujours une partie séparée dans la maison. Il faut se rappeler, il est vrai, que la polygamie est en usage en Chine, et que plus un Chinois est riche, plus il a de compagnes ou de concubines.

La passion du jeu est extrême en Chine; les cartes, les dés, la balle lancée avec le pied, sont les jeux à la mode, y compris celui des quilles. Les Chinois aiment aussi les combats de cailles et de grillons ou cigales.

L'instruction primaire est assez générale en Chine; il n'y a que des individus de la classe la plus misérable qui ne sachent pas lire et écrire; mais là, selon Dobel, se borne l'éducation chinoise; les Chinois n'ont aucune idée de celle dont le but est d'orner et d'éclairer l'esprit. La langue chinoise a plus de soixante mille et même près de quatre-vingt mille signes ou lettres, et un savant doit en connaître au moins vingt

mille; ce qui exige à peu près la moitié de la vie commune. Le peuple ne connaît que les signes nécessaires aux opérations du négoce ou à l'expression des divers procédés d'un art.

L'alphabet chinois a deux cent quatorze clefs, dont les diverses combinaisons, presque toujours dictées par un sens plus ou moins allégorique ou symbolique, en rendent l'étude à la fois longue, laborieuse et difficile; car, outre la surcharge qu'un pareil système impose à la mémoire, la prononciation du chinois exige une flexibilité du gosier et une finesse d'ouïe bien rares. Les mêmes mots ont souvent jusqu'à quatre-vingts significations différentes, dont chacune a son signe particulier lorsqu'on l'écrit, mais ne se distingue en parlant que par des inflexions de voix très délicates et par des signes que trace en l'air l'éventail du discoureur. La langue chinoise parlée se compose de monosyllabes, et à peine y a-t-il cent cinquante mots différents pour une oreille européenne, lorsque pourtant, ainsi que nous venons de le dire, près de quatre-vingt mille signes représentent des idées.

Cette difficulté d'apprendre le chinois est une des causes de l'état immobile de ce peuple dans le civilisation. Il est vrai que la langue des Mandchoux, des Mongols et des Thibétains n'a point tous ces inconvénients, et que ces peuples ne sont pas plus civilisés : cela tient donc surtout à la forme du gouvernement, qui semble avoir tout combiné afin de perpétuer l'ignorance des peuples; il ne publie qu'une seule gazette, et elle ne contient que les décrets de l'empereur ou les récits d'exécutions sanglantes qui imposent aux masses. Le gouvernement chinois ne peut se passer du secours des missionnaires pour établir ses almanachs. Ses arts, nous le répétons, n'ont éprouvé aucune amélioration depuis des siècles. S'il possède la boussole, il n'a pas d'instruments pour lever les hauteurs; et quant à ses monuments, il n'a que la Grande Muraille, rempart de 450 lieues, dont la construction remonte à l'an 215 avant J.-C.

ALBERT-MONTÉMONT.

LE MOINE HYACINTHE.

(1833.)

VOYAGE EN MONGOLIE.

Un Mémoire sur la Mongolie, récemment publié en langue russe par le moine Hyacinthe, qui a fait un séjour de treize ans à Pékin (1), a fourni sur cette contrée un travail fort intéressant dont nous croyons devoir donner par abrégé la traduction suivante, qui offrira plusieurs points de contact avec le savant article inséré sur le même sujet, par feu M. Klaproth, dans les *Nouvelles Annales des Voyages.*

La *Mongolie*, berceau de Gengiz-Khan (1), est une vaste contrée qui sépare la Russie asiatique ou Sibérie de la Chine propre. Au sud, elle est bornée par la grande muraille; au nord, les chaînes de l'Altaï, des monts Khinggan et Kintaï, la séparent de la Sibérie; elle a pour limite, à l'est, le pays habité par les Mandchoux; et, à l'ouest, elle s'étend aussi loin que les différentes chaînes des montagnes contiguës à la principale des monts Altaï. La Mongolie est traversée par le grand désert de Gobi ou Shamo, qui la divise en deux parties distinctes : la méridionale, habitée par les tribus mongoles; et le septentrionale, occupée par les Khalkhas, qui sont de le même origine.

La partie méridionale commence, du côté de l'est, au pays arrosé par la rivière de Shara Mouren ou Leaou-ho, et s'étend, à l'ouest, aussi loin que le Khoundulengol. Le climat de cette partie est tempéré, s'il tombe de la neige en hiver, elle disparaît bientôt. Le pays est entrecoupé d'un grand nombre de ruisseaux, et couvert de forêts; quoique montagneux, en général, le sol en est fertile, et partout il est propre à une résidence permanente. Il y a des Chinois et même des Mongols qui se livrent à l'agriculture et à l'horticulture, arts dont ils tirent non-seulement la subsistance de leurs familles, mais encore des profits considérables : toutes les différentes espèces de blé indigène dans la Chine septentrionale y prospèrent, et il y vient une grande variété de fruits et de légumes; cela n'a lieu cependant que dans les districts voisins de la grande muraille, entre les rivières Shang-tou-ho et Leaou-ho et le pays des Tumets de Khoukhou-Khoton. Le pays des Chakhares, situé au nord de la province chinoise de Shen-si, a un sol sablonneux et graveleux, couvert d'une couche très mince de terre noire. Les animaux domestiques de cette partie de la Mongolie sont le chameau, le cheval, les bêtes à cornes et le petit bétail, ainsi que les ânes, les mulets et les chèvres. Les Chinois tiennent seuls des cochons et de la volaille, car les Mongols s'abstiennent de la chair de porc et ne mangent pas même de poisson. Le gibier abonde dans les forêts, peuplées aussi de beaucoup de tigres. En hiver, la Mongolie approvisionne Pékin d'une immense quantité de cerfs, de chevreuils, de lièvres, de faisans, de perdrix et de cailles; les outardes et différentes espèces de ducs et d'oies sauvages y arrivent en grand nombre. Entre la Chine et le Jib-ho, au printemps, on rencontre une multitude de grands et beaux papillons qui sont envoyés également à Pékin, où on les emploie à orner la coiffure des dames. Ces papillons sont d'une couleur vert foncé et couverts d'un duvet semblable à du velours doré.

Le désert de Gobi, qui sépare la Mongolie méridionale de la septentrionale, s'étend de l'est à l'ouest des lacs Bouïr-Nohr et Dalaï-Nohr, aux frontières du pays de Khoukhou-Nohr, à la petite Boukerie et à Barkou. La partie orientale de ce désert est appelée par les Chinois *Shamo*, c'est-à-dire *mer de sable*, et, à l'exception de quelques chaînes de rochers qui y dominent, sa surface est couverte de cailloux, de graviers, de sables quelquefois mouvants et de terre saline. La portion occidentale, nommée par les Chinois *Ta-si*, contient quelques plaines marécageuses; mais, en général, elle consiste en sable mouvant, principalement à l'est et au nord-est de l'oasis de Khamule ou Kami. On peut décrire généralement le désert de Gubi comme

(1) On sait qu'en de toutes les nations européennes la Russie est la seule qui ait un établissement à Pékin. C'est un couvent chargé d'instruire dans la religion chrétienne les descendants des sujets russes qui furent faits prisonniers en 1726, lors de la reddition des forts qu'ils avaient construits dans le voisinage de l'Amour supérieur, jusqu'au rivage duquel ils avaient porté leurs conquêtes. Tous les douze ans, quatre prêtres et quatre jeunes gens russes sont envoyés de Pétersbourg à Pékin, les premiers pour enseigner la religion, et les seconds pour apprendre le chinois et le mandchou, afin de servir d'interprètes dans ces deux langues. Le moine Hyacinthe avait été du nombre des moines envoyés en 1808 à Pékin, d'où il repartit le 27 mai 1821 pour revenir en Russie. A. M.

(1) Gengis-Khan naquit sur les rives de l'Orkhon, non loin de la place frontière russe de Kiakhta. Les Mongols s'enorgueillissent de descendre de ce fameux conquérant. A. M.

une terre unie et élevée, traversée alternativement par des couches de granit et de sable. Son atmosphère est d'un froid vif, ce qui provient de la grande élévation du pays, causé également du manque d'eau qui le rend improductif. Il n'y a, en effet, ni ruisseau ni source. On rencontre seulement quelques lacs, salés pour la plupart, et fréquemment à sec. On n'y voit d'autres arbres que les abricotiers sauvages, le faux acacias de Sibérie et des buissons rabougris et rampants qui apparaissent çà et là, et ne sont pas même propres à allumer du feu. On ne rencontre que très peu d'herbes. Au printemps et en été, lorsqu'il ne tombe pas de pluie, le sol paraît absolument brûlé, et il inspire au voyageur des sentiments mélancoliques et même de l'horreur. Bien que ce pays ne soit pas propre à l'agriculture, il offre néanmoins quelques vallées et quelques plaines dans lesquelles on élève une grande quantité de bétail. En ces lieux, moins déshérités de la nature, on creuse des puits de 2 à 15 pieds de profondeur, afin d'en retirer de l'eau potable pour les bestiaux. Outre les animaux domestiques, il y a au désert de Gobi, dans l'état sauvage, des chameaux, des chevaux, des mules et des ânes, ainsi que des *dzirins* ou antilopes Toutefois, on rencontre ces animaux dans la partie occidentale du désert plus souvent que dans sa partie orientale. Les seuls oiseaux qu'on y aperçoive sont les grues, les *wigeons* (1), les merganiers, les corbeaux, les bergeronnettes de rocher et les alouettes des champs; tous ces oiseaux sont en petit nombre. On ne voit pas ici, non plus qu'en aucune autre portion de la Mongolie, de ces oiseaux qui se réunissent communément dans le voisinage des habitations humaines, comme les moineaux, les choucas et les pies.

La partie septentrionale de la Mongolie, ou le pays des Khalkhas, est couverte de pins ou de sapins; elle est arrosée par beaucoup de ruisseaux et ne manque point de lacs. Le sol varie beaucoup : il y a quelques districts dont le terrain consiste seulement en sable ou gravier léger avec une couche de terreau fertile; d'autres, principalement les vallées de l'Orkhon et ses affluents, présentent de beaux espaces, riches de pâturages, et qui seraient susceptibles de rapport si les Mongols voulaient renoncer à leur vie nomade et se livrer à l'agriculture. Le climat, eu égard à la latitude, ne doit pas être bien rigoureux. La neige effectivement n'y est jamais très abondante; néanmoins, l'hiver est ordinairement fort âpre, et l'été n'est pas trop chaud. Généralement parlant, les contrées de l'Asie, à mesure que nous avançons vers l'est, deviennent plus froides en proportion de celles de l'Europe situées dans la même latitude. A Kiakhta, le blé se sème communément sur les collines, parce qu'il ne mûrirait point dans les terres inférieures Cependant les légumes y fleurissent, et les melons quelquefois y viennent à maturité. A Ourga, au contraire, qui est située beaucoup plus au sud, l'air est si froid que ces fruits ne peuvent pas s'élever. Les Chinois, néanmoins, ont là des vergers près de leur entrepôt commercial; car c'est ici le grand entrepôt du commerce chinois, comme également la résidence du roi mongol chargé des affaires qui se traitent à la frontière entre la Chine et la Russie (2).

Les Mongols sèment également un peu de froment, de millet et d'orge. Le pays de Khalkha nourrit les mêmes animaux que les autres portions de la Mongolie et de la Sibérie méridionale. Il est probable que les montagnes renferment des mines de métal, mais qui ne sont pas exploitées. Les Mongols, en effet, fondent un peu de fer; mais leur principale occupation est la chasse aux animaux sauvages et le soin du gros et du petit bétail. Ils ne songent point toutefois à l'amélioration des races de leurs animaux domestiques; voilà pourquoi leurs bêtes à cornes ne sont ni grosses ni fortes : leurs moutons ne donnent qu'une laine grossière, et quoique leurs chevaux soient hardis, forts et bien formés, ils continuent à avoir une taille ordinaire. Les chiens de garde de la Mongolie sont excellents, très agissants et très féroces; ils protégent les troupeaux contre les attaques des animaux de proie. Les chiens de chasse mongols, qu'on envoie à Pékin, sont beaux et ont la tête petite.

Si les habitants de la Mongolie méridionale voulaient abandonner leur vie nomade, avoir des habitations fixes (1) et s'adonner à l'agriculture, nul doute qu'après avoir éclairci et labouré leurs vallées et exploré les richesses de leurs montagnes, ils ne devinssent opulents et puissants. Ils eurent jadis un grand nombre de villes que les révolutions politiques ont successivement ruinées. Aujourd'hui, parmi eux, il n'existe aucune loi qui prohibe l'agriculture; mais les habitudes d'une vie nomade et la division de la propriété ont donné naissance à des coutumes et à des règles incompatibles avec le libre exercice de cette branche d'industrie. Le propriétaire d'un terrain qui veut convertir ses pâturages en un champ d'érable ne peut le faire sans avoir obtenu le consentement de tous les chefs nomades du voisinage, et il est, de plus, obligé de se procurer l'adhésion du gouvernement chinois : ce sont autant de circonstances qui mettent obstacle aux travaux agricoles, et rendent impossible une exploitation quelconque un peu considérable.

Quoique la Mongolie septentrionale touche à l'empire russe, elle reçoit de la Chine les articles de trafic dont elle a besoin. La nourriture ordinaire des Mongols est du thé en brique, mêlé avec du millet brûlé au feu. Ils ont pour se vêtir du nankin, de la soie et des étoffes de laine; du cuir pour leurs bottes, et des pots de fer ainsi que des casseroles pour cuire leurs aliments. Leurs autres besoins sont de peu d'importance. Le thé, les nankins et les soies leur sont apportés exclusivement par des Chinois, et en quantité considérable. La Russie fournit seulement les laines et les cuirs. Comme il n'y a point de monnaie courante dans la Mongolie, le trafic, même pour les moindres articles, a lieu par échange. A Ourga et Kiakhta seulement, le thé en brique sert de monnaie de compte. Ainsi, la Mongolie paie tout ce qu'elle reçoit des autres nations au moyen de ses propres produits, comme bétail, beurre, peaux de mouton, etc. La Chine ayant besoin de ces articles, les trafiquants chinois les prennent volontiers en échange. La partie sud-est de la Sibérie abonde en troupeaux et en gibier, de manière que les produits de la Mongolie ne peuvent lui être d'aucune utilité; et, d'un autre côté, elle ne peut offrir au Mongol que des peaux de renard, des cuirs de Russie, des ustensiles de fer et des draps, ce dernier article surtout par le moyen du transit : tous ces objets se vendent en petite quantité. L'étroite et constante alliance qui unit les Mongols à la Chine les porta à préférer les commodités chinoises, qui même ont pénétré dans la Sibérie jusqu'au-delà du lac Baïkal, où non-seulement les tribus mongoles et tongouses, mais les Russes également, sont accoutumés à l'usage du thé en brique, des soies de Chine, du nankin et d'une autre espèce d'étoffe de coton appelée en chinois *tapou*.

Les Mongols étaient originalement une tribu de la nation tatare; ils demeuraient au sud et à l'est du lac Baïkal, et entre les rivières ou torrents qui tom-

(1) Espèces de pigeons. A. M.

(2) *Ourga* est une petite ville carrée et entourée de palissades; elle est traversée par deux rues principales qui se croisent, et compte environ 800 maisons ou boutiques ou bois habitées par 4,000 marchands chinois. Cette ville a pour édifice public un hôtel occupé par le commandant civil, et puis un petit temple mandchou. A. M.

(1) L'habitation du Mongol est une *yourte* ou tente ronde de teutra qui, au sommet, a une ouverture par laquelle sort la fumée. A. M.

bent dans l'Amour supérieur; même au temps de Genghix-Khan, ils ne comptaient pas plus de 400,000 tentes. Le nom de *mongol* signifie dans leur langue *brave et fier*.

Les Mongols sont en général d'une stature moyenne, maigres et grêles, mais musculeux et forts. Ils ont les cheveux noirs, le visage brun et les joues colorées, la tête ronde et large au sommet, les oreilles très écartées. Leurs yeux, comme ceux des Chinois, sont peu ouverts, et semblent, par cette raison, extrêmement étroits. La partie supérieure du nez est aplatie; les pommettes des joues sont proéminentes, et le menton est petit. Le visage du Mongol paraît donc arrondi et pointu dans le bas. Ses lèvres sont minces, ses dents blanches; sa barbe est peu abondante; il a l'air vif et pénétrant. L'habitude d'être constamment à cheval sur une selle haute avec des étriers courts fait que les genoux de la plupart des Mongols sont tournés en dehors; voilà pourquoi ils ont l'air de chanceler en marchant. Ils ne manquent pas d'esprit naturel; ils sont polis, doux et obligeants. Quoique leur genre de vie soit simple et grossier, ils ont peu de rudesse dans leurs manières et leur conduite; ils montrent, au contraire, plus de complaisance et de souplesse qu'on n'en attendrait parmi des nomades. Leur principal défaut est un désir immodéré du gain, qui les porte souvent à voler et à tromper; cependant les crimes sont rares sur les routes, et même à peine en est-il question entre eux. Dans la guerre, ils poussent la ruse et la finesse jusqu'à la perfidie et à la cruauté. Les femmes ressemblent aux hommes: mais leur visage, quoique brun, a une couleur plus vive. Leur regard est pénétrant; et pour ce qui est de leur chasteté, elle n'est pas à l'épreuve des tentations.

Le Mongol, habitué depuis sa jeunesse à une vie errante et à toutes sortes de privations, endure sans peine l'humidité, le froid et la faim. De bonne heure élevé à tirer de l'arc, il est excellent chasseur. Il pense que la valeur guerrière consiste à piller ses voisins, et il ne tient aucun compte de l'honneur et de la justice. Il livre des combats pour avoir du butin, et ne regarde pas un mauvais succès comme honteux. Il se met d'ordinaire en campagne en automne, saison où les chevaux sont bien nourris et pleins de feu. La viande sèche et l'herbe qui couvre le sol servent de nourriture et de fourrage. S'il manque de provisions, il tue un de ses chameaux ou un de ses chevaux. Voilà pourquoi le Mongol, avec une telle facilité de faire la guerre, était jadis si redoutable à ses voisins; mais à présent, contenue par la prudente politique de la Chine, cette nation est devenue une des plus paisibles de l'Asie. Le voyageur peut traverser maintenant la Mongolie sans crainte, et ne trouvera partout que le bon accueil; il doit prendre garde cependant de ne pas éblouir de ses richesses l'hôte qui lui donne asile et qui pourrait fort bien être tenté par elles.

La religion des Mongols est le bouddhisme, émané du grand lama du Thibet. Le bouddhisme, comme le culte de Brahma, suppose une série perpétuelle de créations et de destructions du monde. Cette croyance, purement métaphysique, n'admet pas l'existence d'un être suprême, mais un espace lumineux qui contient en lui les germes de tous les êtres à venir. Cependant, cet espace lumineux n'est pas la plus haute région de l'univers; au-dessus est placée une troisième région, qui est éternelle et indestructible. Là réside la cause primitive des destructions du monde périssable. L'existence est regardée par les bouddhistes comme un mal réel; car tout ce qui paraît exister est fictif, et simplement le produit d'une illusion qui trompe les sens. Tandis que toutes les particules intellectuelles, dispersées dans la matière depuis la plus haute région lumineuse jusqu'aux régions inférieures, se purgent de la matérialité qu'elles ont contractée, se purifient, se perfectionnent et s'unissent, l'esprit universel, indestructible, qui conserve toute chose pour une durée incalculable, demeure en état de repos jusqu'à ce que la loi du sort nécessite une nouvelle création, de laquelle, cependant, sont exempts les êtres qui, totalement dégagés de matière, sont devenus bouddhas pour rester absorbés dans l'éternité de l'extinction ou de la non-existence, état opposé à celui de l'existence matérielle. Ces êtres habitent la région indestructible située au-delà de l'espace lumineux, afin de conserver la vraie doctrine et de rendre le genre humain capable de la suivre; ces esprits bienheureux descendent de temps en temps sur la terre, se revêtent d'un corps et se révèlent aux hommes. Les incarnations se répètent dans l'échelle progressive jusqu'au degré le plus élevé.

Les bouddhistes regardent les membres supérieurs de leur clergé comme autant d'incarnations divines. Dans la hiérarchie thibétaine, le dalaï lama et le bantsin erdeni occupent le premier rang; après eux viennent les koutoukhous, autres dieux incarnés. Les kambas constituent la dernière classe du clergé supérieur parmi les Mongols, et leur rang correspond à celui de nos évêques en Europe.

En Mongolie, il n'est pas permis à un homme d'épouser une femme de sa propre famille: une telle alliance serait regardée comme incestueuse, et cependant le même homme peut épouser deux ou plusieurs sœurs. Dans la cérémonie du mariage, on consulte les astres et le signe sous lequel chacun des époux est né. Le futur paie aux parents de sa future une somme proportionnée à la dot qu'elle reçoit. La première femme est considérée comme légitime; les autres sont des concubines, et le mari peut en avoir autant qu'il en désire, d'après la loi commune à la Mongolie et à la Chine.

Les Mongols regardent comme inutile de comprendre le sens de leurs prières; il leur suffit de répéter les paroles. C'est pour cette raison qu'ils ne se fâchent point quand le service divin est interrompu par une conversation tenue à haute voix, ou même par des rires, pourvu qu'ils ne soient pas dirigés contre leurs prières. L'oraison la plus habituelle, celle que tout pieux Mongol et en général chaque disciple de Bouddha répète mille fois par jour, est celle de: *Om ma n'i pad ma houm*, mots indous dont le sens est: O précieux Lotus! Cette formule est inscrite sur les bannières et sur tout ce qui appartient au service du temple, et les bouddhistes attribuent à chacun des mots qui la composent un effet miraculeux. Le premier écarte tous les dangers qui entourent la vie, et les autres sont des préservatifs contre les terreurs de l'enfer et du purgatoire.

ALBERT MONTÉMONT.

GABET ET HUC.

(1844-1846.)

VOYAGE DANS LA TARTARIE MONGOLE ET AU THIBET.

Les premiers prêtres français qui, en 1796, furent envoyés dans la Mongolie, étaient des missionnaires lazaristes, dont le supérieur demeurait alors à Pékin. Un décret de l'empereur actuel, Tao-Kouang, ayant,

en 1827, expulsé de la capitale les missionnaires européens et détruit leur église. Les lazaristes se réfugièrent dans la Tartarie, à Siwaa, station qui devint alors le siége d'un vicariat apostolique, embrassant une zône d'environ 300 lieues de long sur 100 de large, et comprenant divers peuples échelonnés à droite et à gauche de la grande muraille.

En 1844, les ecclésiastiques français Gabet et Huc, afin d'étendre de plus en plus la connaissance des vérités de l'Evangile, quittèrent la vallée des Eaux-Noires, chrétienté située à près de 100 lieues au nord de Pékin; ils emmenaient avec eux un jeune lama de la province de Kan-Sou, d'où il s'était échappé dès l'âge de onze ans, pour essayer de la vie errante, et qui venait d'être instruit et baptisé par M. Gabet. Deux chameaux portaient les bagages; M. Gabet montait une grande chamelle, M. Huc un cheval blanc, et le jeune lama un mulet.

Ce dernier n'étant pas mieux instruit qu'eux des routes de la Tartarie, nos voyageurs s'aventurèrent dans les déserts, n'ayant pour seuls guides qu'une boussole et une carte de l'empire chinois. Après huit jours de marche à travers les fertiles prairies du royaume de *Géchekten*, ils rencontrèrent de nombreuses caravanes qui les avertirent du voisinage de la grande ville de *Tolon-Noor*. Ils aperçurent bientôt la toiture dorée de deux magnifiques lamazeries, ou demeures de lamas; puis ils cheminèrent au milieu des tombeaux innombrables qui environnent la ville et qui sont entremêlés de jardins, où, à force de soins, on cultive quelques misérables légumes, le sol sur lequel repose la cité ne produisant rien autre chose; car le pays est aride, sablonneux, et les eaux y sont extrêmement rares.

Tolon-Noor n'est pas une ville murée; c'est une vaste agglomération de maisons laides et mal distribuées. Les rues sont tortueuses, sales et boueuses. Cependant, malgré le peu d'agrément que présente Tolon-Noor, malgré la stérilité de ses environs, l'extrême froidure de l'hiver et les chaleurs étouffantes de l'été, sa population, dit M. Huc, est immense; le commerce y est prodigieux; règle générale, ajoute-t-il, sur ce grand marché les Chinois finissent toujours par faire fortune, et les Tartares par se ruiner. Tolon-Noor est comme une monstrueuse pompe pneumatique qui réussit merveilleusement à faire le vide dans les bourses mongoles.

Cette grande ville commerçante, appelée par les Tartares *Tolon-Noor* (sept lacs), par les Chinois *Lamaniao* (temple lamanesque), est désignée sur la carte d'Andriveau Goujon sous le nom de *Djonolmansoume*. Cette ville appartient au royaume de Géchekten, pays fertile et pittoresque. Mais d'année en année il perd sa couleur tartare. Les Chinois, par une combinaison de finesse et d'audace, finissent peu à peu par l'envahir. Les timides et simples Mongols se laissent faire, et, dans peu de temps, ils seront obligés, dit M. Huc, de reculer vers le nord et d'aller demander au désert un peu d'herbe pour leurs troupeaux.

Du royaume de Géchekten, nos voyageurs passèrent dans le *Thakhar*, que les Chinois nomment *Paki* (huit barrières). Ce pays fut donné aux Tartares qui étaient venus aider la dynastie actuelle à faire la conquête de la Chine. Les miliciens enrôlés sous les huit bannières sont tous soldats de l'empereur et, dit-on, les plus valeureux de l'empire. Ce n'est jamais qu'à la dernière extrémité qu'on les met en mouvement. Le Thakhar, dit M. Huc, est un pays magnifique; les pâturages y sont gras, les eaux bonnes et intarissables. C'est là que se trouvent les grands troupeaux de l'empereur. Dans ces steppes si vastes, point de villes, point d'édifices, point d'art, point d'industrie, point de culture. C'est partout et toujours une prairie quelquefois entrecoupée de grands lacs, de fleuves majestueux, de hardies et importantes montagnes, quelquefois se déroulant en incommensurables plaines. Alors, quand on erre au milieu de ces verdoyantes solitudes, dont les bords vont se perdre à l'horizon, vous croiriez être, dit M. Huc, par un temps calme au bord de l'Océan. De blanches tentes mongoles surmontées de bannières qu'on voit se dessiner dans le lointain, sur ce fond de verdure, font assez l'effet de petits navires aux mâts pavoisés. Quand une fumée noire et épaisse s'élève de ces iourtes, vous croiriez voir des bateaux à vapeur sur le point d'appareiller. Au reste, ajoute le narrateur, le marin et le Mongol ont entre eux de frappantes analogies de caractère. De même que le premier s'identifie avec son navire qu'il ne quitte jamais, l'autre en quelque sorte ne fait qu'un avec son cheval. Plus le coursier du désert est fougueux et sauvage, plus il s'élance par sauts et par bonds à travers les précipices, plus aussi le cavalier est à son aise. C'est comme un matelot qui aime à se trouver sur un navire agité par la tempête. Le Mongol et le marin, quand ils ont mis pied à terre, se sentent déconcertés et comme jetés hors de leur sphère; ils ont la démarche pesante et lourde; la forme arquée de leurs jambes, leur buste toujours penché en avant, les regards qu'ils jettent à droite et à gauche, tout annonce des hommes qui passent la plus grande partie de leurs jours, non pas sur la terre, mais sur un cheval ou sur un navire.

Suivant M. Huc, les solitudes de la Mongolie et la vaste étendue des mers agissent sur l'âme à peu près de la même manière; leur aspect n'excite ni la joie ni la tristesse, mais plutôt un mélange de l'une et de l'autre, un sentiment mélancolique et religieux qui peu à peu élève l'âme, sans lui faire perdre entièrement de vue les choses d'ici-bas; sentiment qui tient plus du ciel que de la terre, et qui paraît bien conforme à la nature d'une intelligence servie par des organes.

Après quelques journées de marche dans le Thakhar, nos pèlerins rencontrèrent une vieille ville déserte, ruine imposante et majestueuse. Les remparts crénelés, les tours d'observation, les quatre grandes portes situées aux quatre points cardinaux, tout était conservé; mais tout était comme autrefois aux trois quarts enfoncé dans la terre et recouvert de gazon. Depuis que cette ville avait été abandonnée, le sol s'était élevé, et était presque monté jusqu'à la hauteur des créneaux. Dans l'intérieur de cette ville abandonnée on n'apercevait ni décombres ni ruines, mais seulement la forme d'une grande et belle cité, enterrée à demi, et que les herbes enveloppaient comme d'un linceul funèbre. L'inégalité du terrain dessinait encore la place des rues et des monuments. M. Huc rencontra un jeune berger mongol qui fumait silencieusement sa pipe, assis sur un monticule, pendant que son grand troupeau de chèvres broutait l'herbe au-dessus des remparts et dans les rues désertes. Suivant M. Huc, il n'est pas rare de découvrir en Mongolie des traces de villes, autres Palmyres, autres Ninives, jadis bâties et occupées par les Chinois.

Non loin de la vieille ville est une large route allant du nord au midi; c'est celle que suivent ordinairement les ambassades russes qui se rendent à Pékin. Les marchands chinois qui vont faire le commerce à Kiakta, ville frontière de la Sibérie, suivent aussi cet itinéraire. M. Timbouski, dans la relation de son voyage à Pékin, dit qu'il n'a jamais pu savoir pourquoi leurs guides leur faisaient prendre une route différente de celle que les ambassades précédentes avaient suivie. M. Huc en donne la raison : c'était, dit-il, une précaution politique du gouvernement. Il ordonnait de faire avancer les Russes par des circuits et des détours, afin qu'ils ne pussent reconnaître les chemins.

Après cette vieille cité, on arrive à *Koukou-Hote* (ville bleue), appelée par les Chinois *Koui-Hoa-Tcheu*. Il y avait un mois que nos pieux voyageurs étaient en marche. Il existe, dit M. Huc, deux villes du même

nom à cinq lis (1) de distance l'une de l'autre, la ville neuve et la vieille. Cette dernière est entourée de murs ; mais le commerce y est si grand qu'il a fini par franchir les remparts. Peu à peu des maisons se sont élevées, de grands quartiers se sont formés en dehors de la première enceinte, et maintenant l'extra-muros est devenu beaucoup plus important que l'intérieur. La ville neuve, peu distante de sa sœur aînée, compte peu d'années d'existence. Elle a, suivant M. Huc, un aspect beau, grandiose, et qui serait même admiré en Europe. Au dedans, les maisons, basses et de style chinois, n'ont rien qui soit en rapport avec les hauts et larges remparts d'alentour. Le commerce d'ailleurs n'y est d'aucune importance.

De Koukou-Hote on se rendit à *Thagau-Kouren* (enceinte blanche), ville bâtie sur les bords du fleuve Jaune. Thagau-Kouren n'a de remarquable que la propreté des rues, la bonne tenue des maisons et le calme qu'on voit régner partout. Son commerce est loin de pouvoir être comparé à celui de Koukou-Hote. Toutes ces villes qu'on rencontre dans la Tartarie, à des distances plus ou moins éloignées des frontières de la Chine, sont des marchés très fréquentés, où se rendent les Tartares de tous les points de la Mongolie.

Avant de pénétrer dans le pays d'*Ortous*, nos argonautes évangéliques avaient à traverser le fleuve Jaune, qui venait d'éprouver un affreux débordement, et dont les eaux n'étaient pas encore rentrées dans leur lit. Pendant trois jours entiers, ils chevauchèrent dans des marais inconnus, s'abandonnant à la Providence et laissant aller leurs montures d'après leur instinct. Quand elle rencontra le lit du fleuve, la petite caravane monta sur une barque de passage, et gagna miraculeusement le pays d'Ortous.

Les rives du fleuve Jaune sont ordinairement couvertes de flaques d'eau et de marécages. Quand les ténèbres commencent à se répandre dans le désert, on entend s'élever petit à petit un tumulte harmonieux qui, allant toujours croissant, ne cesse que vers le milieu de la nuit. Ce sont, dit M. Huc, les mille voix, les concerts bruyants des oiseaux aquatiques, arrivant par troupes, folâtrant sur la surface des eaux, et se disputant avec acharnement les touffes de joncs et les larges feuilles de nénuphar où ils veulent passer la nuit. La Tartarie est peuplée de ces oiseaux nomades qui passent sans cesse par nombreux bataillons, en formant dans les airs par leur vol régulièrement capricieux mille dessins bizarres.

Le pays d'Ortous, selon nos voyageurs, est misérable et désolé : partout des sables mouvants ou des montagnes stériles. Tous les jours, quand l'heure de dresser la tente était venue, on était forcé de prolonger encore la marche, pour tâcher de découvrir un moins triste campement. L'eau était l'objet de la continuelle sollicitude de nos voyageurs. Lorsqu'ils rencontraient des lagunes ou quelques citernes, ils y remplissaient deux seaux de bois qu'ils s'étaient procurés à Koukou-Hote. Ces eaux saumâtres et fétides sont dans l'Ortous d'une rareté extrême, et il arriva plus d'une fois à nos voyageurs de passer des journées entières sans pouvoir humecter leurs lèvres. Leurs animaux ne trouvaient non plus à brouter que des broussailles chargées de nitre et quelques herbes courtes, maigres et poudreuses. Aussi les bœufs et les chevaux que les Mongols nourrissent dans l'Ortous sont-ils misérables et de pauvre mine ; mais les chameaux, les moutons et les chèvres y prospèrent merveilleusement, parce qu'ils aiment les plantes nitreuses, et qu'ils se désaltèrent volontiers dans les eaux saumâtres.

A dix journées de marche du fleuve Jaune, nos missionnaires trouvèrent une route fort bien tracée, conduisant au *Tabos-Noor*, mot qui veut dire lac du sel. Comme elle serpentait vers l'occident, ils la suivirent, et arrivèrent bientôt à ce lac salé, ou plutôt à un grand réservoir de sel gemme, mélangé d'efflorescences nitreuses. Ces dernières sont d'un blanc mat et friables au moindre contact ; on peut facilement les distinguer du sel gemme, qui a une teinte un peu grisâtre, et dont la cassure est luisante et cristalline. Le Tabos-Noor a au moins deux lieues de circonférence. On voit s'élever çà et là quelques iourtes habitées par les Mongols qui font l'exploitation de cette magnifique saline. Quand le sel est convenablement purifié, ils le transportent sur les marchés chinois les plus voisins, et l'échangent contre du thé, du tabac et de l'eau-de-vie.

MM. Gabet et Huc traversèrent le Tabos-Noor dans toute sa largeur de l'est à l'ouest, en marchant avec beaucoup de précaution sur ce sol toujours humide et quelquefois mouvant, où il existe même des gouffres très profonds. Deux jours après avoir laissé derrière eux ce lac de sel, ils trouvèrent une vallée fertile où ils purent camper pour reposer leurs animaux qui commençaient à dépérir. Ils firent en ce lieu la rencontre de Mongols qui y avaient dressé leurs tentes, et qui, prenant nos deux missionnaires pour des lamas, leur donnèrent une fête.

Avant de quitter l'Ortous, nos voyageurs trouvèrent sur leur route des montagnes qui paraissaient avoir été jadis lentement travaillées par la mer ; car les inondations du fleuve Jaune, comme le remarque M. Huc, n'auraient jamais pu arriver à une si grande élévation. Lorsqu'on fut parvenu sur la cime de ces monts pittoresques, on aperçut à leur pied le fleuve Jaune lui-même, qui roulait majestueusement ses ondes du midi au nord. Après l'avoir franchi, on se trouva en Chine, et nos voyageurs dirent adieu à la Tartarie.

Ils avaient eu d'abord l'intention de se diriger vers le royaume de Halechan ; mais ils en furent détournés par les indigènes, à cause de la difficulté de faire vivre les animaux dans les plaines sablonneuses de ce royaume, et ils prirent le chemin de la province de *Kan-Sou*, afin de pouvoir pénétrer ensuite chez les Mongols du Koukou-Noor.

Le *Kan-Sou* est borné à l'est par le Chen-Si, au sud par le Su-Tchuen, à l'ouest par le Koukou-Noor et le pays des Si-Fan, au nord par les monts Halechan et les Eleuts.

Ning-Hia est la première grande ville que MM. Huc et Gabet rencontrèrent sur leur route. Ses remparts, de belle apparence, sont environnés de marais, de joncs et de roseaux. L'intérieur de la ville est pauvre et misérable ; les rues sont sales, étroites et guenilleuses ; les maisons enfumées et comme disloquées. On voit, dit M. Huc, que Ning-Hia est une très vieille ville. Quoique située non loin des frontières de la Tartarie, le commerce n'y est d'aucune importance. Autrefois, c'est-à-dire du temps des Royaumes-Unis, c'était une cité royale.

Bientôt on arriva à *Tsoug-Wei*, ville bâtie sur les bords du fleuve Jaune. La propreté, la bonne tenue et l'air d'aisance de cette cité contrastent singulièrement avec la misère de Ning-Hia. Tsoug Wei est, selon M. Huc, une ville très commerçante, à en juger par ses innombrables boutiques, toutes très bien achalandées, et par une grande population qui incessamment encombre les rues.

Quand on eut quitté Tsoug-Wei et passé la grande muraille, on traversa la crête des monts Hatechan pour rentrer de nouveau en Chine. Cette longue chaîne de montagnes est exclusivement composée de sable mouvant, et tellement fin, qu'en le touchant, on le sent couler entre les doigts comme un liquide. Il est inutile, dit M. Huc, de remarquer qu'au milieu de ces sablières on ne rencontre pas la moindre trace de végétation. A chaque pas les chameaux enfonçaient jusqu'au ventre, et ce n'était que par soubresauts

(1) Le *li* chinois équivaut à un peu plus d'un demi-kilomètre. A. M.

qu'ils pouvaient avancer. Les chevaux éprouvaient encore plus d'embarras, parce que la corne de leurs pieds avait sur le sable moins de prise que les larges pattes des chameaux. Dans cette pénible marche on devait être bien attentif pour ne pas rouler du haut en bas des collines mouvantes jusque dans le fleuve Jaune, que l'on apercevait au pied de ces montagnes.

Après avoir traversé Halechan, on rencontre la route qui se rend à *Ili*, le Botany-Bey de l'empire chinois. C'est là qu'on déporte les criminels condamnés à l'exil. Avant d'arriver à ce lointain pays, les malheureux exilés sont obligés de traverser les monts *Moussous* (glaciers). Ces montagnes gigantesques sont uniquement formées de glaçons entassés les uns sur les autres. Pour faciliter le passage, on doit tailler dans la glace un escalier. Ili, dit M. Huc, est renfermé dans le *Torgot*, pays évidemment tartare-mongol. Rien ne distingue les Tartares du Torgot des autres peuples de la Mongolie, ni langage, ni mœurs, ni costume. Quand M. Huc demandait à ces lamas d'où ils étaient, ils répondaient toujours : « Nous sommes Mongols du royaume de Torgot. »

La route d'Ili conduisit nos voyageurs jusqu'à la grande muraille qu'ils franchirent de nouveau. Voici quelques-uns des détails que nous donne M. Huc sur ce monument si renommé.

« On sait que l'idée d'élever des murailles pour se fortifier contre les invasions des ennemis n'a pas été particulière à la Chine : l'antiquité nous offre plusieurs exemples de semblables travaux. Outre ce qui fut exécuté en ce genre chez les Assyriens, les Égyptiens et les Mèdes, en Europe, une muraille fut construite au nord de la Grande-Bretagne par ordre de l'empereur Septime Sévère. Mais aucune nation n'a rien fait d'aussi grandiose que la grande muraille élevée par Tsin-Che-Hoang, l'an 214 de Jésus-Christ. Un nombre prodigieux d'ouvriers y fut employé, et les travaux gigantesques de cette entreprise durèrent dix ans. La grande muraille s'étend depuis le point le plus occidental du Kan-Sou jusqu'à la mer orientale. L'importance de cet immense travail a été différemment jugée par ceux qui ont écrit sur la Chine. Les uns l'ont exalté outre mesure, et les autres se sont efforcés de le tourner en ridicule. Je crois que cette divergence des opinions vient de ce que chacun a voulu juger de l'ensemble de l'ouvrage d'après l'échantillon qu'il avait sous les yeux. M Barow, qui vint en Chine en 1793 avec l'ambassade anglaise de lord Macartney, a fait le calcul suivant. Il suppose qu'il y a dans l'Angleterre et dans l'Écosse dix-huit cent mille maisons. En estimant la maçonnerie de chacune à 2,000 pieds, il avance qu'elles ne contiennent pas autant de matériaux que la grande muraille chinoise. Selon lui, elle suffirait pour construire un mur qui ferait deux fois le tour du globe. M. Barow prend sans doute pour base la grande muraille telle qu'elle existe vers le nord de Pékin. Sur ce point, la construction en est réellement belle et imposante; mais il ne faudrait pas croire que cette barrière élevée contre les invasions des Tartares est dans son étendue également large et solide. Nous avons eu occasion de traverser la grande muraille sur plus de quinze points différents; plusieurs fois nous avons voyagé pendant des journées entières en suivant sa direction et sans jamais la perdre de vue. Souvent nous n'avons rencontré qu'une simple maçonnerie au lieu de ces doubles murailles qui existent aux environs de Pékin. Quelquefois c'est une élévation en terre; il nous est même arrivé de voir cette fameuse barrière uniquement composée de quelques cailloux amoncelés. Pour ce qui est des fondements dont parle M. Barow, et qui consisteraient en grandes pierres de taille cimentées avec du mortier, nulle part nous n'en avons trouvé le moindre vestige. Au reste, on doit concevoir que Tsin-Che-Hoang, dans cette grande entreprise, s'est appliqué à fortifier d'une manière spéciale les environs de la capitale de l'empire, où ordinairement se portaient, tout d'abord, les hordes tartares. Du côté de l'Ortous et des monts Halechan, les fortifications n'étaient guère nécessaires : le fleuve Jaune garde bien mieux le pays que ne saurait le faire un mur d'enceinte. »

Après avoir franchi la grande muraille, MM. Huc et Gabet se trouvèrent en présence de la barrière de *San-Yen-Tsin*, célèbre par une grande sévérité à l'égard des étrangers. On fit d'abord des difficultés à nos deux voyageurs; mais tout se borna à une assez violente querelle avec les soldats de la douane. Ils voulaient absolument de l'argent; ils finirent par laisser le chemin libre, en recommandant aux étrangers de ne pas dire aux Tartares qu'ils étaient passés gratis.

De San-Yen-Tsin on se rendit à *Tchouang-Loung-In*, vulgairement appelé dans le pays *Ping-Fan*. Son commerce est assez vivant; la ville, prosaïquement taillée sur les patrons ordinaires, n'offre, dit M. Huc, aucun trait particulier de laideur ni de beauté.

Pour arriver à la grande ville de ***Si-Ning-Fou***, on suivit un chemin affreux : on eut à traverser la haute montagne de Ping-Kéou, dont les aspérités offraient aux chameaux des obstacles presque insurmontables. Chemin faisant, on était obligé de pousser continuellement de grands cris pour avertir les muletiers qui auraient pu se trouver sur le sentier, de conduire leurs bêtes à l'écart. La voie était si étroite, et la caravane inspirait à ces animaux tant de frayeur, qu'il était souvent à craindre, dit M. Huc, de les voir se précipiter dans des gouffres. Quand on fut arrivé au bas de la montagne de Ping-Kéou, on continua pendant deux jours de marcher à travers des rochers et le long d'un profond torrent, dont les eaux tumultueuses bondissaient aux pieds des voyageurs. L'abîme était toujours béant à côté d'eux; il eût suffi d'un faux pas pour y rouler.

Si-Ning-Fou est une ville immense, dit M. Huc, mais peu habitée. Son commerce est intercepté par *Tang-Kéou-Cul*, petite ville située sur les bords de la rivière *Héou-Ho*, et à la frontière qui sépare le Kan-Sou du Kou-Kou-Noor. Ce lieu n'est pas marqué sur la carte; il est cependant, selon M. Huc, d'une très haute importance sous le point de vue commercial.

A l'égard de Kan Sou, cette province est belle et paraît assez riche. L'admirable variété de ses produits est due à un climat tempéré, à un sol naturellement fertile, mais surtout à l'activité et au savoir-faire des agriculteurs. M. Huc avait eu occasion d'admirer un magnifique système d'irrigation par le moyen, dit-il, de canaux superposés. A l'aide de petites écluses, construites avec simplicité, l'eau est distribuée dans tous les champs avec régularité et sans effort; elle monte, descend, circule, et se joue en quelque sorte à travers ces riches campagnes au gré des cultivateurs. Dans le Kan Sou, le froment est bon et abondant; les moutons et les chèvres y sont de belle espèce; de nombreuses et inépuisables mines de charbon mettent le chauffage à la portée de tout le monde; en un mot, il est facile de se procurer, dans ce pays, un bon confortable à peu de frais.

Après quelques jours de repos à Tang-Kéou-Cul, MM. Huc et Gabet allèrent visiter la lamazerie de Koum-boum chez les Si-Fan ou Thibétains orientaux. Afin de mieux s'initier à la connaissance de la langue thibétaine et des doctrines du bouddhisme, ils séjournèrent plus de six mois dans ce célèbre couvent de lamas, dont un des chefs, appelé Tsonka Remboutchi, devint le Luther ou le Calvin du bouddhisme au Thibet. C'est qu'il commença à établir la réforme bouddhique dans les habits religieux et les formules liturgiques. Cette réforme est suivie dans le Thibet et la Tartarie. Maintenant on distingue des lamas de deux espèces : les lamas à habits jaunes et les lamas à habits gris, c'est-

à-dire les bonzes de Chine, qui n'ont pas voulu entrer dans les principes de la réforme.

Koumboun est une lamazerie qui jouit de la plus grande célébrité; elle compte plus de trois mille lamas. Sa position, dit M. Huc, offre à la vue un aspect vraiment enchanteur. « Qu'on se figure une montagne partagée par un profond ravin, d'où s'élèvent de grands arbres peuplés de corneilles au bec jaune. Des deux côtés du ravin et sur les flancs de la montagne, s'élèvent en amphithéâtre les blanches habitations des lamas, toutes de grandeurs différentes, toutes entourées de petits jardins et surmontées de belvédères. Parmi ces modestes maisons, dont la propreté et la blancheur font toute la richesse, on voit saillir de nombreux temples bouddhiques aux toits dorés, étincelants de mille couleurs et entourés d'élégants péristyles. Pourtant ce qui frappe le plus, c'est de voir circuler, dans les nombreuses rues de la lamazerie tout ce peuple de lamas, revêtus d habits rouges et coiffés d'un grand bonnet jaune en forme de mitre. Leur démarche est ordinairement grave et silencieuse; la paix et la concorde règnent toujours parmi eux; ils se traitent avec respect et politesse; les devoirs de l'hospitalité sont remplis chez eux avec une cordiale générosité. »

Après un séjour de trois mois à Koumboun, nos voyageurs n'ayant pas pris le costume voulu par la règle des lamas, on les conduisit à la petite lamazerie de Tchogortan, distante de Koumboun de près de vingt minutes de chemin. Ils demeurèrent là quelques mois, continuant à étudier le thibétain. En août 1845, on se remit en marche, et on alla dresser la tente sur les bords de la mer Bleue, c'est-à-dire dans le Kou-Noor.

Le *Kou-Kou-Noor* (lac Bleu) est appelé par les Chinois *Hin-Hai* (mer Bleue). Les Chinois ont raison, dit M. Huc d'appeler mer plutôt que lac cet immense réservoir d'eau qui se trouve dans la Tartarie. Il a en effet son flux et reflux; son eau est amère et salée, et quand on en approche, l'odorat est saisi par une forte odeur marine. Au milieu de la mer Bleue, vers la partie occidentale, est une petite île où est bâtie une lamazerie. Une vingtaine de lamas contemplatifs l'habitent. On ne peut les aller visiter, car il n'y a pas une seule barque sur toute l'étendue de la mer Bleue. Mais en hiver, au temps des grands froids, et lorsque la mer est glacée, les Tartares organisent leurs caravanes, et vont en pèlerinage à la petite lamazerie. Ils apportent leurs offrandes aux lamas contemplatifs, dont ils reçoivent en échange des bénédictions pour la bonté des pâturages et la prospérité des troupeaux.

Le Kou-Kou-Noor est d'une grande fertilité. Quoique dépourvu d'arbres et de forêts, son séjour, suivant M. Huc, est assez agréable. Les herbes y sont d'une prodigieuse hauteur. Le pays est entrecoupé d'un grand nombre de ruisseaux qui fertilisent le sol, et permettent aux grands troupeaux de se désaltérer à satiété. Mais les habitants vivent toujours dans l'appréhension des attaques des brigands du Thibet, connus sous la dénomination de Kolo. Quand ceux-ci paraissent, on se livre un combat à outrance, et si les brigands sont les plus forts, ils emmènent les troupeaux et mettent le feu aux tentes. Aussi les Mongols des bords de la mer Bleue veillent-ils à la garde de leurs troupeaux toujours à cheval, la lance à la main, un fusil en bandoulière, et un grand sabre passé à la ceinture.

Après une quarantaine de jours écoulés sur les bords de la mer Bleue, les nouvelles de l'arrivée des brigands forcèrent nos voyageurs à décamper et à suivre les caravanes tartares, qui ne faisaient que changer de place, sans jamais s'éloigner des magnifiques pâturages qui avoisinent le Noor.

Le 15 octobre, l'ambassade thibétaine arriva dans le Kou-Kou-Noor, et nos missionnaires purent continuer leur voyage. La troupe avait été grossie d'un grand nombre de caravanes mongoles qui se rendaient au Thibet : on était au moins 2,000 hommes avec 1,200 chameaux, 1,200 chevaux et 15,000 bœufs à long poil, connus sous le nom d'yack ou bœufs grognants.

Après quinze jours de marche parmi les magnifiques plaines de Kou-Kou-Noor, on arriva chez les Mongols du *Tsaidam*, pays infécond et sauvage, au sol aride et salpêtreux, à la nature triste et morose, qui donne la même tristesse aux habitants. On arriva ensuite au pied de la montagne *Burhan-Bota*, où l'on eut à redouter des vapeurs pestilentielles. On grimpa difficilement sur les flancs de cette montagne, où les visages blanchissent, où le cœur s'affadit, et où les jambes ont tant de peine à fonctionner. Mais une fois au sommet, les poumons se dilatent et la descente n'est plus qu'un jeu.

Continuant à s'avancer, on rencontra le mont *Chuga*, dont l'ascension est plus dangereuse encore. La neige, le vent et le froid sévirent contre la caravane. On entrait dans les steppes du Thibet, c'est-à-dire, ajoute M. Huc, dans le pays le plus affreux qu'on puisse imaginer. Les hommes et les animaux étaient sans cesse obligés de fouiller dans la neige, ceux-ci pour brouter un peu d herbe, et ceux-là pour déblayer quelques argols (1), unique chauffage qu'on rencontre dans le désert. Dès ce moment, la mort commença à planer sur la grande caravane. Tous les jours on était forcé d'abandonner sur la route des chameaux, des bœufs, des chevaux qui ne pouvaient plus se traîner. Le tour des hommes vint un peu plus tard. On cheminait du reste comme dans un vaste cimetière; les ossements humains et les carcasses d'animaux qu'on rencontrait à chaque pas semblaient dire sans cesse à la caravane que sur cette terre meurtrière et au milieu de cette nature sauvage, les caravanes précédentes n'avaient pas trouvé un sort meilleur.

On arriva devant les montagnes *Bayen-Hara*, couvertes des pieds à la cime d'une épaisse couche de neige. Il fallut les franchir pour aller ensuite dresser la tente sur les bords du *Mouren-Ousson*, fleuve ainsi nommé vers sa source, mais appelé plus bas *Kin-Cha-Kiang* et vulgairement *Ya-dsé-Kiang* ou fleuve Bleu. On passa le Mouren-Ousson sur la glace, et M. Huc, ici, eut l'occasion de remarquer de loin un singulier tableau : c'était une cinquantaine de bœufs sauvages qui avaient été surpris dans le fleuve par le froid et gelés sur place; leurs grandes têtes surmontées de cornes monstrueuses étaient à découvert, tandis que le reste du corps se trouvait dérobé sous la couche glacée.

Il paraît que ces bœufs sauvages sont nombreux dans les déserts du Thibet; nos missionnaires en rencontrèrent souvent par troupes et d'une grosseur démesurée. Leur poil est long et ordinairement noir; quelquefois il tire sur le fauve. Ces bœufs, dit M. Huc, sont surtout remarquables par la grandeur, comme on vient de le voir, et la belle forme de leurs cornes. On rencontre aussi des mulets sauvages qui ont le corps petit et effilé. Leur poil est invariablement roux sur le dos, mais sous le ventre, à la tête et aux jambes, il tire sur le blanc; les oreilles sont longues et semblables à celles des ânes et des mulets ordinaires. La tête est grosse et disgracieuse. Ces animaux sont très agiles et peu farouches. On voit aussi beaucoup de chèvres jaunes, ainsi que des rennes et des bouquetins.

Après le passage du Mouren-Ousson, la grande caravane commença à se débander. Ceux qui avaient des chameaux prirent les devants, pour n'être point retardés par la marche lente des bœufs. Un affreux ouragan qui dura quinze jours se joignit à l'intensité du froid, et toutes sortes de misères, comme à la re-

(1) Quand la fiente des animaux est propre à être brûlée, les Tartares l'appellent *argol*. A. M.



Le grand Mogol.

pays dont nous avons parlé. Heureusement ceux-ci, prenant nos missionnaires pour de vrais lamas, les laissèrent continuer leur route.

On gravit la vaste chaîne des monts *Tanla*, dont le sommet ne put être atteint qu'après six jours de pénible ascension. On voyagea pendant douze autres jours sur ce fameux plateau; puis on descendit pendant quatre jours entiers, et l'on rencontra des sources thermales d'une extrême magnificence, où les malades thibétains se rendent quelquefois de bien loin pour prendre des bains.

Enfin, on arrivait insensiblement vers les pays habités, et l'on commençait à découvrir quelques tentes noires. Les Thibétains nomades, ainsi que le remarque M. Huc, ne logent pas dans des iourtes de feutre comme les Mongols; ils demeurent sous de grandes tentes faites avec de la toile noire. La forme de ces tentes est ordinairement hexagone, mais le système de perches et de cordages qui les tiennent est très bizarre, et deviendrait difficile à décrire.

La station thibétaine la plus importante que nos pèlerins rencontrèrent en sortant des montagnes qu'ils venaient de franchir, est située sur les bords de la rivière *Naptchu*, que les Mongols appellent *Khara-Ousson*, c'est-à-dire eau noire. Là on changea de système de transport, à cause de la difficulté des chemins, et l'on substitua aux chameaux les bœufs à longs poils. La route qui conduit à Naptchu est rocailleuse et fatigante, surtout lorsqu'on arrive à la chaîne des monts *Koiran*; mais les tentes noires qu'on aperçoit de distance en distance, et la rencontre des pèlerins qui se rendent à *Lassa*, capitale du Thibet, semblent, en quelque sorte, abréger le chemin. On rencontre d'ailleurs quelques champs cultivés, et à mesure qu'on approche de Lassa, mot qui veut dire la terre des esprits, les maisons remplacent les tentes noires; enfin les bergers disparaissent, et l'on se trouve au milieu d'un peuple agricole.

Arrivé dans la vallée de *Pampou*, faussement appelée *Panctou*, selon M. Huc, on trouva une agriculture florissante, et des fermes d'un aspect magnifique. Là on fut encore obligé de changer le mode de transport: on remplaça les bœufs à longs poils par des ânes. On n'était plus séparé de Lassa que par une montagne, il est vrai très ardue et très escarpée, mais que les Thibétains et les Mongols gravissent avec une extrême dévotion. Les pèlerins, qui, selon ces indigènes, ont le bonheur d'arriver au sommet, obtiennent la rémission complète de leurs péchés.

Enfin nos voyageurs entrèrent dans une belle et spacieuse vallée, et ils découvrirent la ville de Lassa,

entourée d'arbres séculaires et remplie de temples nombreux aux toitures dorées, parmi lesquels brille surtout le *Boudda La*, qui renferme le palais grandiose du grand-lama. Ce fut le 29 janvier 1846 que nos compatriotes arrivèrent dans cette capitale du Thibet. Il y avait dix-huit mois qu'ils avaient quitté la vallée des Eaux-Noires.

Au bout d'un séjour de deux mois à Lessa, ils furent arrachés à leur douce quiétude par l'ambassadeur chinois, qui les fit enlever et reconduire à Canton. On les fit passer par la grande ville de *Sétchouen*, résidence d'un vice-roi, dont un officier, après un long interrogatoire, les conduisit sous escorte jusqu'à l'établissement portugais de Macao. C'est de ce dernier port que M. Huc a transmis en Europe la relation dont nous venons d'offrir l'analyse.

ALBERT-MONTÉMONT.

WRANGELL.

(1820-1823.)

VOYAGE EN SIBÉRIE.

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage du célèbre marin Wrangell, aujourd'hui l'un des amiraux de l'empire de Russie, fut entrepris en 1820 par ordre du gouvernement russe, et il n'a été publié en français que vingt-trois ans plus tard. C'est à la plume élégante du prince Galitzin que nous devons la traduction de cet ouvrage écrit en langue russe, et qui eut pour objet l'exploration des côtes septentrionales de l'Asie, c'est-à-dire tout le nord de la Sibérie, ligne immense qui s'étend de la mer Blanche au détroit de Behring, sur près de 145° de longitude. Ce littoral asiatique n'avait encore été jusqu'alors que très imparfaitement reconnu, et il s'agissait de le relever d'une manière exacte et satisfaisante pour la science géographique.

Chef de l'expédition, notre voyageur partit avec plusieurs officiers de marine sous ses ordres et un médecin naturaliste. Il devait aller reconnaître les bouches de la Kolima, tandis qu'une autre expédition se rendrait à celles de la Yana. Pendant son séjour de quatre années aux régions polaires, il exécuta de longues excursions en traîneau dans la mer Glaciale, à plus de 250 verstes du rivage. Les côtes de la Sibérie furent visitées par lui, à partir de l'embouchure de le Kolima, à l'ouest, jusqu'aux bouches de l'Indiguirka, et à l'est jusqu'à l'île Kolioutchine ou Beerney's Island. Sur cette vaste étendue de côtes, comprenant environ 35° de longitude, de nombreux points furent astronomiquement déterminés, et désormais la géographie de cette partie du globe est fixée sur les cartes, de même que sont à présent connues les mœurs et coutumes des habitants des lieux parcourus.

RELATION.

Trajet de Saint-Pétersbourg à Yakoutsk.

L'expédition se rendit en droite ligne de Saint-Pétersbourg, par Moscou, à Yakoutsk, une des principales villes de la Sibérie. Dans le trajet de 5,317 verstes ou 5,640 kilomètres de Moscou à Irkoutsk, autre ville sibérienne, trajet formant à peine le tiers de l'étendue de la Russie d'occident en orient, nos voyageurs éprouvèrent plusieurs fois le printemps et plusieurs fois l'hiver. Ils trouvèrent à Kasan les arbres se parant de feuilles et les prés s'émaillant de fleurs, tandis que les monts Ourals et leurs vallées étaient encore recouverts d'un épais tapis de neige. Dans les environs de Tobolsk, capitale de la Sibérie, une herbe d'un vert pâle pointait à peine sur les versants des collines, pendant que vers le confluent de la Katcha et de l'Iénisseï, les environs de Krasnoyarsk, ville à 128 lieues de Tomsk, autre cité sibérienne, exhalaient à l'envi les parfums du printemps, en même temps qu'à Irkoutsk les jardins étaient ornés de fleurs. On se vit transporté rapidement des palais de Moscou aux yourtes des Toungouses nomades, et des immenses forêts de chênes et de tilleuls du gouvernement de Kasan dans les toundras ou solitudes marécageuses, nues et glacées, des rives de la Kolima. Que de contrastes dans ces divers climats et dans ces végétations si différentes! Quelle énorme disparité entre la vie policée des habitants de Saint-Pétersbourg et l'état présent des nomades de la Sibérie! Écoutons un moment le narrateur lui-même :

« Sitôt, dit il, qu'après avoir franchi le sommet du mont Oural, ou, comme disent les Sibériens, la ceinture de pierre, le voyageur se trouve en Sibérie, il se sent aussi frappé que surpris de la bonté hospitalière des habitants de cette contrée, que tant de gens se représentent comme n'étant d'un bout à l'autre qu'un affreux désert peuplé de scélérats. Au contraire, le voyageur qui en visite la partie occidentale y rencontre une riche végétation, des champs bien cultivés, de très bonnes routes de poste, de grands villages bien construits, et une sûreté complète. On nous recevait partout avec une cordialité et un désintéressement parfaits, et jamais nous n'éprouvâmes de retard aux relais. Tandis que l'on attelait des chevaux frais et que nous nous chauffions dans l'intérieur de la maison de poste, nos effets demeuraient abandonnés sur le grand chemin, et, s'il nous arrivait de témoigner la moindre inquiétude à leur sujet : « Bah! nous répondait-on, « vous n'avez rien à craindre parmi nous. »

On gagna Irkoutsk le 18 mai 1820, et l'on s'y reposa un mois. On repartit le 25 juin, franchissant ainsi la limite du monde civilisé pour s'élancer au loin dans les déserts glacés. Le 27, on était à Katchoegsk, village à 236 verstes d'Irkoutsk, sur la rive gauche de la Léna, qui est navigable à partir de cet endroit. Là, on prit un povoznk, c'est-à-dire une grande embarcation pontée à fond plat, et dès le 28 on descendait le fleuve. Des relais sont établis de distance en distance, et l'on a droit d'y prendre autant de rameurs qu'il y a de chevaux marqués sur la feuille de poste. Par ce moyen on voyage assez rapidement, surtout en aval. Mais la contrée a peu d'habitants; les villages sont souvent très éloignés les uns des autres; les établissements les plus reculés vers le nord souffrent beaucoup de cette distance, car ils n'existent qu'au moyen des approvisionnements qui leur sont amenés tous les ans des parties méridionales. Heureusement les communications intérieures sont facilitées par les grands fleuves qui traversent la Sibérie du sud au nord, et qui eux-mêmes communiquent entre eux par une foule de rivières latérales et généralement navigables. Il n'est pas, on peut le dire, un endroit habité du nord de la

Sibérie où l'on ne puisse arriver par eau ; seulement il serait nécessaire d'améliorer la construction des bateaux, et d'augmenter le nombre des bateliers pour le transport des objets de consommation dans les lieux où ce transport ne peut s'effectuer par terre.

En ce qui concerne la *Léna*, superbe fleuve que nos voyageurs vont descendre, leur bâtiment se dirige de Katchougsk à la station de Riga, sur une étendue de 400 verstes, à travers un pays montagneux, couvert d'épaisses forêts, entre des rives pittoresques, dont les aspects sont variés à l'infini. Les versants des montagnes offrent à l'œil des champs cultivés, des prés et des jardins, parmi lesquels s'élèvent les huttes des habitants, tantôt séparées, tantôt groupées en villages. Le fleuve lui-même est parsemé d'îles fort basses et couvertes de bois. Plus on s'avance, plus les montagnes s'élèvent et deviennent rocheuses. Près de Riga le fleuve tourne brusquement à l'est, et l'on croirait qu'il n'aura plus d'issue ; mais bientôt la Léna, dégagée des rochers qui la resserraient naguère, reprend son cours entre des rives basses. De Riga à la station d'Oust-Koutsk la navigation est, durant les basses eaux, de temps en temps gênée par des bancs de sable. Auprès de l'embouchure de la Kouta, que reçoit la rive gauche de la Léna, est la première cabane que les Russes bâtirent, en 1632, sur les bords de ce fleuve, découvert par des Cosaques vingt-quatre ans auparavant. De la station de Zaborye jusqu'à la ville de Kirensk on ne compte par terre que 35 verstes, et il y a 150 verstes en suivant la Léna, parce qu'elle fait là de longs circuits. A partir de la ville d'Olekma les rives s'abaissent de nouveau. A 180 verstes au-dessus de Yakoutsk, près de la station de Batomoy, la rive droite est formée de rochers à pic ayant la forme de piliers.

Kirensk, que nous avons tout à l'heure désignée sous le titre de ville, n'est, dit Wrangell, qu'un misérable village, dont les habitants cultivent des jardins et fournissent Yakoutsk d'excellents choux, de pommes de terre, de navets et d'autres légumes, y compris le concombre. Ils disposent leurs jardins avec art, de manière à les abriter contre les vents du nord et de l'est. A 250 verstes au-dessous de Kirensk, la Léna, profonde en ce lieu de 26 mètres, s'échappe avec violence entre des rochers élevés de 80 sagènes ou 170 mètres. Cet endroit, nommé *Tcheki*, est fameux par un écho aussi retentissant que prolongé, qui répète le coup de pistolet au-delà de cent fois ; les détonations se succèdent comme un feu de file ; quelquefois, dit notre voyageur, on croirait entendre tirer les canons de tout un parc d'artillerie.

Après avoir franchi ce passage, on arrive bientôt devant l'embouchure de la Vitima, dont les bords fournissent du talc et sont peuplés de zibelines ; on trouve aussi beaucoup de ces animaux sur la rive droite de la Léna, dans les épaisses forêts vierges qui s'étendent depuis ses bords jusqu'aux monts Yablonny Stolbovoy, dont la chaîne suit le cours du fleuve de l'est à l'ouest, et va rejoindre les monts Baikals. La rive gauche est plus découverte et renferme aussi un plus grand nombre d'établissements, qui en éloignent nécessairement les animaux sauvages.

Plus l'expédition avançait vers le nord, plus les rives de la Léna devenaient désertes et désolées : les dernières traces d'agriculture et de jardinage disparaissent passé Olekma, et les habitants établis sur ses bords n'ont plus pour subsister que l'élève du bétail et la pêche. A part les stations, on ne rencontre là que de misérables villages et une population chétive ; les malheureux qui fournissent les relais sont couverts de haillons et presque étiolés par des souffrances de tout genre. Plus près d'Yakoutsk, ce sont des hommes en état de supporter les privations et le climat de ces tristes contrées. Enfin, l'embarcation atteignit cette ville le 25 juillet, après une navigation de vingt-sept jours depuis Katchougsk, et après avoir fait 2,500 verstes ou 2,650 kilomètres. Au printemps, le courant étant plus rapide, ce voyage s'effectue en quatorze ou quinze jours.

La ville d'*Yakoutsk* est située sur un plateau uni et s'appuie à la rive gauche de la Léna ; on ne voit dans ses rues larges, froides et mornes, que de misérables maisonnettes et des masures renfermées dans de hautes clôtures en bois ; l'œil n'aperçoit que poutres et planches grisâtres, et pas un arbre, pas un buisson vert. Yakoutsk a 4,000 habitants, 500 maisons, 3 églises en pierre, 2 églises en bois, un couvent et un bazar. Le seul édifice remarquable est l'Ostrog ou forteresse en bois, bâtie en 1647 par les Cosaques conquérants de la Sibérie. Les tourelles qui flanquent ses angles menacent ruine ; mais les naturels ont tant de vénération pour ce monument qu'ils n'osent pas y toucher. Les plaques de glace qui garnissaient jadis les croisées des maisons de cette ville, en guise de vitres et de talc, ont été remplacées par du verre ; mais c'est ici une exception, car l'usage des vitres est inconnu dans les parties éloignées du nord de la Sibérie : on les remplace par une plaque de glace soudée dans le cadre de la croisée, au moyen de neige et d'eau. Le verre, dans ces hautes latitudes, est sujet à éclater, ainsi que le talc, et généralement on ne l'emploie qu'en été. L'intérieur de quelques habitations d'Yakoutsk est disposé avec une certaine élégance.

Yakoutsk est le centre d'une portion du commerce du nord de la Sibérie ; de l'Anabra au détroit de Behring, des rivages de la mer Glaciale au mont Aldana, près d'Olekma, de l'ostrog d'Oudsk et même d'Okhotsk et du Kamtchatka, dans un cercle de plusieurs milliers de verstes, on y apporte une grande quantité de marchandises, telles que fourrures, dents de morses et défenses de mammouth, qui égalent celles de l'éléphant pour la finesse de l'ivoire. Toutes ces marchandises sont vendues ou échangées durant l'été, et la valeur des importations annuelles dépasse 2 millions et demi de roubles, dont 1 million et demi en pelleteries. Les marchands d'Irkoutsk apportent à Yakoutsk un assortiment de marchandises d'un débit facile, notamment du tabac de Tcherkask, ville principale des Cosaques du Don ; puis des grains et de la farine, du thé, du sucre et des boissons alcooliques ; des chinoises en soie et en coton, de drap commun, des ustensiles en cuivre et en fer, et de la verrerie. Ils remportent en échange des fourrures en tout genre.

On trouve à Yakoutsk d'habiles charpentiers, des menuisiers, des ciseleurs sur bois, et même des peintres. On s'y occupe fort peu de l'éducation des enfants ; on leur apprend tant bien que mal à lire et à écrire, pour les vouer ensuite au commerce des pelleteries. Les habitants de cette ville sont très hospitaliers envers le peu de voyageurs qui les visitent ; ils passent la majeure partie de leur temps dans les réunions bruyantes, autour d'une table chargée d'aliments et de boissons ; les vieillards jouant aux cartes, pendant que les femmes préparent le thé et croquent de petites noisettes grillées que l'on extrait de la pomme de cèdre. Quelques jeunes gens dansent la sibérienne, au son du gousli ou psaltérion et du violon. Telle est la vie uniforme des habitants d'Yakoutsk, et cette monotonie n'est de temps en temps interrompue, pour les femmes, que par quelques vieilles modes parisiennes ou moscovites qui leur arrivent après bien des années.

De Yakoutsk à Nijné-Kolimsk.

De Yakoutsk l'expédition partit le 12 septembre pour les rivages de la mer Glaciale. On devait descendre la Léna et se rendre d'abord à Nijné-Kolimsk, centre futur des opérations de nos explorateurs. Des chevaux de relais sont établis sur la rive droite de la Léna, depuis Yakoutsk jusqu'à Aldane. Après une

course de 13 verstes, on atteignit une yourte isolée, habitée par des Yakoutes, à laquelle on donne le nom de relais de poste. Hommes et femmes y étaient pêle-mêle, au milieu d'une extrême malpropreté, qui décida Wrangell à passer la nuit à la belle étoile près d'un bois de mélèzes. On prit le *stchi*, potage aux choux aigres, et le lendemain on se remit en route.

En avançant on aperçut le long du chemin ou plutôt du sentier quelques troncs d'arbres ornés de touffes de crins de cheval, avec un grand nombre de bâtons parés de la même manière et plantés autour. Le Yakoute qui dirigeait le convoi arracha quelques crins de son cheval et alla les suspendre au tronc de l'un de ces arbres avec toutes les marques de la plus grande dévotion, seul moyen, déclara-t-il, de se rendre favorable l'esprit des forêts. Les bâtons ornés étaient des *ex-voto* offerts par les voyageurs à pied. Les Yakoutes qui faisaient partie du cortége abrégeaient par des chants la lenteur du chemin. Ces chants étaient tristes et monotones, c'est-à-dire en parfaite harmonie avec le caractère morose, dissimulé et superstitieux de ces indigènes; quant aux paroles, elles exprimaient un poétique éloge du paysage de la contrée.

Dans le trajet, notre voyageur eut le loisir d'étudier le caractère et les habitudes ou penchants des Yakoutes, et voici ce qu'il en dit. C'est un peuple pasteur, dont tout l'avoir consiste en tabounes ou troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes qui fournissent à leur entretien et qui les nourrissent. Le grand nombre d'animaux à fourrure qui errent dans les forêts et les profits qu'ils retirent de la vente des peaux leur ont donné la passion de la chasse. Habitués dès leur enfance aux privations de tout genre, ces hommes de la nature sont très endurcis et sentent à peine le froid. Un Yakoute, pour voyager en hiver, n'a ni tentes ni pelisses; son costume habituel lui suffit; arrivé au bivouac, il étend sur la neige la couverture de son cheval, dont la selle de bois lui sert d'oreiller; il ôte sa légère pelisse, se couche et la met sur lui, de manière à garantir les reins et les épaules, tandis qu'au milieu du froid le plus intense le reste du corps est à découvert. Après s'être un peu réchauffé sous cette couverture, notre homme la tire en haut, afin de se couvrir une partie du visage, et c'est ainsi qu'il dort du meilleur somme par un froid de 20 ou 30°. Quelquefois le sanayak ou la pelisse chaude glisse des épaules, qui alors se couvrent d'une épaisse couche de givre, sans que le sommeil en soit troublé et que la santé en souffre le moins du monde. Ces hommes, dit Wrangell, supportent la faim avec la même facilité, ce qui a fait qu'en Sibérie on a donné aux Yakoutes le surnom d'hommes de fer. Leur vue est très perçante, leur mémoire très locale et très étendue; il n'est pas un tertre, un buisson, un étang, une flaque d'eau qu'ils ne se rappellent, et ils traversent d'immenses déserts sans s'égarer jamais.

Le Yakoute mange beaucoup de viande de bœuf et de cheval toujours bouillie, et boit du lait de vache et de jument. Pour lui la graisse est le mets le plus délicat, et son bonheur est de pouvoir en avaler abondamment, soit crue, soit fondue. Il tient plus à la quantité qu'à la qualité; c'est le glouton par excellence. Il se fait une sorte de bouillie avec du poisson, un peu de farine, du lait, beaucoup de graisse et de l'écorce de mélèze râpée fin, que l'on y mêle pour augmenter le volume. Le lait de vache sert aussi à faire un fromage aigrelet qui n'a point mauvais goût. Fumer est une passion commune aux deux sexes, et ils avalent toute la fumée, d'où résulte pour le fumeur une sorte d'ivresse qui devient souvent funeste quand la colère s'y mêle. L'eau-de-vie, apportée de Russie, est très recherchée, malgré son prix exorbitant: aussi les marchands russes qui fréquentent les villages yakoutes pour acheter des fourrures ont-ils soin de se munir de tabac et d'eau-de-vie.

Les Yakoutes ont deux espèces de demeures, l'ourose et la yourte. L'ourose, demeure d'été, est une sorte de tente légère d'écorce d'arbre appliquée sur un châssis; ils y vivent en nomades pendant que leurs troupeaux broutent l'herbe touffue; ce temps est consacré par eux à s'approvisionner de foin pour l'hiver. Dès que cette saison arrive, le Yakoute se transporte dans sa yourte, qui est une hutte plus ou moins spacieuse, consistant en un léger châssis revêtu d'une couche d'herbe fort épaisse, de glaise et de gazon. Deux petites ouvertures carrées dans lesquelles sont incrustés des morceaux de glace servent de croisées. En été ces lucarnes sont recouvertes avec des vessies de poisson ou avec du papier enduit et imbibé de graisse. Le sol de la yourte, chez les habitants pauvres, est à un mètre au-dessous du terrain environnant, et recouvert d'une couche de terre glaise bien battue; les gens à leur aise construisent, au contraire, un plancher au-dessus du sol. Des bancs très larges garnissent les murs et servent de lit; de petites cloisons les partagent de distance en distance et forment autant de cellules ouvertes d'un côté. L'âtre ou le tchouvale occupe le milieu de la yourte; le feu y est constamment allumé, tant pour entretenir une température égale que pour servir à la cuisson des aliments; un tuyau qui traverse le toit donne passage à la fumée. Les vêtements sont suspendus en désordre au mur. Chaque yourte a ses dépendances, où l'on abrite les vaches, qui sont bien mieux traitées que les chevaux, lesquels restent jour et nuit en plein air et sont forcés de brouter l'herbe sous la neige en la grattant avec leurs pieds; on ne leur donne du foin que pour un long voyage.

Le jour, les hommes vont à la chasse et les femmes se tiennent accroupies autour de l'âtre, préparent les peaux, fabriquent les vêtements, les filets et les cordes. Le soir, toute la famille se réunit: on fume; on boit du koumise, breuvage ordinaire du pays; on se régale largement de graisse et de bouillie à l'écorce pilée. Les vieillards règlent les différends; si l'affaire est grave, elle est soumise au chef de l'oulouse ou tribu. Enfin, le chaman ou sorcier termine la soirée par des récits de sa façon, en interrogeant vers minuit les charbons à demi éteints, pour y lire le nom du lieu où un animal égaré a cherché un refuge, ou découvrir un remède propre à guérir un malade, ou bien pour adresser une prière à l'esprit, afin qu'il protége le voyageur ou termine un procès qui se prolonge.

L'Yakoute est non-seulement dissimulé, mais querelleur et vindicatif; jamais il n'oublie une injure. S'il n'a pu se venger durant sa vie, il en charge au lit de mort son fils où l'un de ses proches parents. Ce peuple a la passion de la chicane, et il intentera une action en justice pour une bagatelle. Son caractère insociable le porte à vivre dans l'isolement et rarement par villages. Il n'en est pas moins hospitalier envers l'étranger. On ne rencontre des villages qu'entre Yakoutsk et les rives de l'Aldane; mais passé la chaîne des monts Verkho Yansk, il faut parcourir souvent jusqu'à 200 verstes pour trouver une yourte, et les plus proches voisins sont parfois des années sans se voir. Que l'on n'imagine pas, observe Wrangell, que le manque de pâturages suffisants soit la cause de cette dispersion; elle tient uniquement au caractère de cette peuplade.

L'expédition, arrivée à Miouré, y prit quelque repos et renouvela ses provisions. Elle se remit en route le 15 septembre, et, après 90 verstes, atteignit le relais d'Aldansk ou de Gelinsk, éloigné d'une demi-verste de l'Alde, qui, 90 verstes plus loin, se jette dans la Léna. C'est ici la limite des terres habitées par les Yakoutes; on ne les retrouve plus que passé les monts Verkho-Yansk, à 400 verstes de distance, à Baralase; tout l'espace intermédiaire est un désert montagneux difficile à franchir. On passa la rivière le 17; on gagna le 20 les rives du Koukoulane, puis la chaîne des monts Verko-Yansk, dont le passage est considéré comme le plus pénible de Yakoutsk à Nijué-

Kolimsk. Cette chaine est la ligne de faîte et de partage des eaux de la Léna et de la Yana. C'est au pied du versant septentrional de ces monts que se trouve le petit lac où la Yana prend sa source.

Le 26 septembre, on arriva au relais de Baralase, par 65° 51' latitude nord. On y trouva une yourte destinée aux voyageurs. Chaque relais a un homme de confiance chargé de veiller au bon ordre, et les habitants du pays lui donnent le titre d'*ésaoule*. On repartit le 27 pour Tobolakh, relais à 300 verstes plus loin, où l'on était rendu le 3 octobre. Le 10, on arrivait à la petite ville de *Zachiversk*, située sur la rive droite de l'Indiguirka, à 415 verstes de Yobolakh, au milieu d'une vaste plaine parsemée de prés séparés par plusieurs lacs. La population est à demi nomade et composée d'Yakoutes qui n'y demeurent que pendant l'hiver, et passent tout l'été à errer d'un endroit dans un autre avec leurs nombreux troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes.

A 315 verstes de Zachiversk on était sur les bords du grand lac d'Orinkine, limite du district de Kolimsk. A partir de ce point on ne rencontre plus de yourtes d'Yakoutes. La contrée jusqu'à l'Alazeya, sur une étendue de 250 verstes, est un désert marécageux, et tout-à-fait impraticable dans la saison des pluies. A 100 verstes du lac d'Orinkine s'élève le mont Alazéysk aux flancs garnis de forêts, et d'où sortent plusieurs rivières qui vont rejoindre l'Indiguirka. Le 21 octobre, on était à Saradakhsk, relais que 250 verstes séparent de Nijné-Kulmsk; le 25 on se trouvait sur les bords de la Kolima, et le 2 novembre à Nijné-Kolimsk, où le thermomètre marquait 32° de froid. Ce village devait être le centre des travaux de l'expédition, qui allait y séjourner trois ans.

La Kolima et ses environs.

Avant de raconter ses courses aventureuses sur les côtes et sur la nappe de la mer Glaciale, Wrangell fournit, au sujet des rives de la Kolima et de leurs habitants, quelques détails géographiques que nous croyons devoir rapporter.

« C'est, dit-il, dans les Stanovoy-Grébète, montagnes d'où sort l'Indiguirka ou Oméone, et par 60° 30' latitude nord, 144° 40' longitude est, que la Kolima prend sa source. Après avoir longé le rameau oriental de ces montagnes au nord-nord-est pendant 150 verstes, elle finit par se jeter dans la mer Glaciale à 69° 40' latitude nord. Son cours, pendant 800 verstes, est d'une rapidité extrême; mais au-delà et à mesure que sa largeur augmente, elle coule plus lentement. Des rochers la bordent du côté droit, excepté dans l'espace qui séparent l'Omolone de l'Aniouy, rivières tributaires de la Kolima. Le rivage, escarpé, s'élève presque partout à pic, et quelquefois même surplombe le courant. La rive gauche est moins escarpée que la rive droite, et, à mesure que l'on approche de la mer Glaciale, les deux rives s'abaissent de plus en plus, et l'œil finit par ne plus embrasser qu'une toundra déserte ou un marais à perte de vue que traverse l'Alazeya, et qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale. Trois grandes rivières, la Bolchoy-Aniouy, le Mali-Aniouy et l'Omolone sont des affluents de la Kolima, outre une multitude de petites rivières.

« A quelques verstes au-dessus de l'embouchure de l'Omolone, la Kolima détache un bras qui coupe la toundra, et, se réunissant au fleuve 100 verstes plus loin, forme une île basse, sur la rive méridionale de laquelle est situé l'Ostrog ou la forteresse de Nijné-Kolimsk. Elle coule ensuite à l'est sur un espace de 100 verstes, puis tourne brusquement au nord. A environ 100 verstes plus loin, la Kolima se partage de nouveau en deux bras, entre lesquels se trouve l'île de Verkho-Yanoff, large de 9 verstes, et qui s'étend jusqu'à la mer, auprès de laquelle elle est coupée par un grand nombre de ruisseaux. Un troisième bras s'établit plus loin, et les trois bras composent l'embouchure de la Kolima, qui, dans son ensemble, a près de 100 verstes, ou plus de 100 kilomètres de largeur.

« L'extrême rigueur du climat aux environs de la Kolima ne provient pas seulement de la latitude, mais surtout de sa situation. Une toundra nue s'étend au loin à l'occident, et la vue est bornée au nord par la mer Glaciale : aussi, ajoute Wrangell, les vents du nord règnent-ils presque constamment en ces lieux; et ces vents en hiver amènent d'épouvantables chasse-neige, dits métels, poussière neigeuse que pousse ce terrible ouragan, particulier aux plaines découvertes des parties septentrionales de la Russie »

Au commencement de septembre la Kolima gèle près de l'Ostrog; mais vers son embouchure, le courant étant moins rapide, les chevaux la passent souvent sur la glace dès le mois d'août. Elle se délivre de ses glaces aux premiers jours de juin. Pendant cinquante-deux jours, du 15 mai au 6 juillet, le soleil reste constamment sur l'horizon à Nijné-Kolimsk; mais il s'élève si peu qu'on en ressent à peine la douce influence : il éclaire et ne chauffe point; la forme de son disque s'altère et devient elliptique, et ce disque a si peu d'éclat qu'on peut le regarder fixement sans qu'il blesse la vue. C'est alors l'été, et bien que, dans cette saison, l'astre ne se couche pas, le passage du jour à la nuit est encore appréciable : on voit le soleil s'abaisser vers l'horizon, ce qui annonce l'approche de la nuit, et, deux heures après ce repos de la nature, il se ranime et s'élance de nouveau; les oiseaux le saluent par leurs gazouillements; la fleur jaune de la toundre qui avait fermé son calice se hasarde à s'épanouir derechef.

Si, comme le remarque notre voyageur, il n'y a point de crépuscule du matin et du soir, il n'y a pas non plus de printemps ni d'automne; l'été et l'hiver sont les uniques saisons de ces contrées glaciales. Les habitants du pays croient avoir un printemps à la mi-mars, quand le soleil laisse percer quelques rayons vers le milieu du jour; mais on a souvent alors 31° de froid; on en a 35 en septembre, ce qui ferait un automne bien glacé. En réalité donc l'été et l'hiver alternent. L'été commence au mois de juin : c'est l'époque où le saule laisse pousser de petites feuilles et où les bords de la Kolima, dans les endroits exposés au midi, se couvrent d'une herbe d'un vert pâle; la température est alors de 18° de chaleur, et les prés s'émaillent de fleurs. Mais si le vent de mer s'élève, cette verdure si frêle est bien vite flétrie.

En juillet, dit Wrangell, l'air s'épure et l'on s'apprête à jouir de l'été; mais ce soi-disant été n'en a que l'apparence, et d'ailleurs il est accompagné de myriades d'insectes qui obsèdent l'homme, lequel n'a d'autre préservatif contre eux que l'odeur infecte des dimokours ou grands tas de mousse et de bois vert qu'il brûle et dont l'épaisse fumée chasse les moustiques.

Le mois d'octobre, qui est ici un mois d'hiver, n'est pas très froid; les brouillards qui s'élèvent de la mer à l'époque où elle gèle adoucissent la température. Le froid ne devient rigoureux qu'en novembre, et il augmente de plus en plus, au point d'atteindre en janvier jusqu'à 40°. Un froid pareil coupe la respiration, et le renne lui-même se retire dans les forêts pour s'y tapir dans une sorte d'immobilité léthargique. A l'expiration d'un jour qui a duré deux mois, commence, le 22 novembre, une nuit de 38 jours, dont l'obscurité est diminuée, il est vrai, par la force de la réfraction, par l'éclatante blancheur de la neige et par la fréquence des aurores boréales. Au 28 décembre apparaît à l'horizon, pareille au crépuscule du matin, une faible lueur qui annonce le retour du soleil à ce même horizon, mais qui n'affaiblit point la clarté des étoiles. L'astre ainsi revenu rend le froid plus vif, et en février et mars les gelées sont le plus pénétrantes. Le ciel est rarement serein en hiver, à cause des

brouillards qu'amènent les vents du nord; les plus beaux jours d'hiver sont en septembre.

Aux environs de la Kolima il règne quelquefois un vent chaud qui, dans l'hiver même, fait par intervalles descendre le froid de 30 à 5°; ce phénomène ou cette anomalie est le plus sensible dans les plaines qu'arrose l'Aniouy, mais il ne dure que 24 heures.

La triste végétation des environs de Nijné-Kolimsk est tout-à-fait analogue à son affreux climat. La terre n'y dégèle jamais entièrement; le mélèze nain et rabougri n'acquiert qu'une sève douteuse. Vers le sud, au bord de la Kolima, se rencontrent quelques saules à petites feuilles, et les plateaux avoisinants n'offrent qu'une herbe rude, qui, plus près de la mer, convient assez aux bestiaux, à cause du sel dont l'imprègnent les inondations périodiques. Plus on s'élève au nord, plus cette végétation expirante s'affaiblit, pour disparaître à 35 verstes au-delà de Nijné Solimsk, sur la rive gauche de la Solima. On aperçoit seulement sur la rive droite quelques arbustes qui ont l'air d'être là comme des sentinelles perdues. Le thym, l'absinthe et l'églantier croissent dans les endroits plats et couverts d'une assez bonne herbe. Çà et là croît et fleurit la petite groseille, mais on doit renoncer aux plantes potagères.

Le règne animal de ces régions polaires se présente sous un meilleur aspect que la végétation : les forêts sont peuplées d'innombrables troupeaux de rennes, d'élans, d'ours bruns et noirs, de renards, de martres zibelines et d'écureuils. L'isatis ou renard et le loup parcourent les plaines; des milliers de cygnes, d'oies et de canards sauvages arrivent avec le printemps, suivis des aigles, des grands-ducs et des mouettes qui leur font la chasse, en longeant les côtes de la mer; près des buissons courent de nombreuses troupes de perdrix blanches, tandis que de petites bécasses se tapissent dans la mousse des rives marécageuses. Le corbeau se montre autour des yourtes, et dès que le soleil du printemps reluit, on entend le chant joyeux du pinson, qui remplace en automne le gazouillement des petites nonnettes. Cependant, malgré cette foule d'êtres vivants, le paysage demeure inanimé; tout annonce, dit Wrangell, qu'ici on a franchi les limites du monde habitable, et l'on se demande comment des hommes ont pu les dépasser pour se fixer en de telles solitudes.

La population mâle du district de Solimsk est de 325 Russes et Cosaques, 1,034 Yakoutes et 1,139 Youkaguires; total 2,498, dont 2,173 paient l'impôt en pelleteries comme la capitation. Les Russes sont généralement des enfants des déportés. Les Cosaques de la Solima sont constitués en une stanitsa ou bourgade cosaque, administrée par un chef de leur nation. Ils tiennent garnison à Nijné-Solimsk, et y veillent au bon ordre. Ils sont exempts d'impôts, mais chaque homme y est obligé de se présenter à la première réquisition armé d'un fusil et d'un sabre. Les femmes russes de cette contrée ont des traits plus agréables que ceux des femmes youkaguires, yakoutes et toungouses; on en rencontre même de jolies, et elles ne sont pas étrangères à la tendresse conjugale, de même qu'elles montrent beaucoup d'affection maternelle. Ces femmes russes aiment les chansons mélancoliques. Les hommes chantent aussi, surtout en hiver, à l'époque où le soleil a disparu de l'horizon. En un mot, les Russes de Nijné-Solimsk ont un peu de gaîté, tandis que les indigènes sont tristes et moroses.

Les habitations des Russes de cette contrée diffèrent peu de celles des indigènes; elles sont construites avec du bois flotté et en poutres superposées, dont les interstices sont calfatés avec de la mousse, et l'on enduit le tout de terre glaise délayée. Devant la cabane est un talus en terre qui s'élève à la hauteur des fenêtres pour empêcher le froid de pénétrer; ces sortes de cabanes s'appellent *isbas*, et quelques-unes ont des poêles en terre glaise battue. De larges bancs, sur lesquels on étend des peaux de renne, garnissent les murailles. Au-dessus, on suspend les ustensiles de ménage. Un vestibule extérieur est adossé à la cabane, et à côté est une grange près de laquelle se trouve le chenil pour les chiens nombreux qu'entretiennent les indigènes; mais on ne renferme ces chiens qu'à l'époque des plus grands froids.

Les habitants le plus à l'aise ont la cabane proprement tenue et d'assez bons vêtements; leurs femmes portent des chemises en toile de coton, tandis que les femmes pauvres ont leurs chemises en peau de renne, dont le poil est tourné en dedans. La peau de renne sert également à faire des caleçons. On porte des souliers en cuir de Russie ou en peau de renne épaisse. La tête est couverte d'un bonnet en fourrure, et en plein air on se couvre aussi une partie du visage avec des fourrures. Russes et indigènes fument du tabac, en aspirant toute la fumée de la pipe, pour la faire sortir par les narines, ce qui amène une sorte d'ivresse tellement forte qu'il arrive quelquefois aux fumeurs de rouler dans le brasier auprès duquel ils sont assis. Les femmes mariées s'enveloppent la tête d'un mouchoir de coton ou de soie, et les jeunes filles ont les cheveux disposés en longues tresses, et le front paré d'un bandeau.

Naviguer sur les fleuves; lancer un cheval sur des rocs escarpés ou les escalader à pied; se frayer un passage dans l'épaisseur d'une forêt, par le froid le plus rigoureux, en bravant le chasse-neige; parcourir avec la vitesse de l'éclair une immense toundra en légers traîneaux attelés de chiens; passer une partie de son temps à la pêche : telles sont les occupations des indigènes. La pêche a lieu dès le printemps, saison la plus laborieuse pour les riverains de la Solima. C'est dans la même saison que l'on voit arriver des troupes de Toungouses et de Youkaguires, pressées par la faim, et se jetant même sur des cadavres pour la rassasier; mais ils trouvent peu de ressources à Nijné-Kolimsk. Heureusement à cette époque, ainsi que nous l'avons dit, il arrive du midi des multitudes de cygnes, d'oies, de canards et de bécasses envoyés par la Providence pour apaiser les tourments de la faim. La Solima brise ses glaces vers le mois de juin, et l'on y pêche une grande quantité de poissons, dont une partie est mise de côté pour l'hiver, soit enfouie sous la neige, soit dans des magasins ou hangars près des yourtes. On va de plus à la chasse au renne, et un bon chasseur peut en tuer une centaine durant la saison d'été.

Voilà pendant cette saison la vie active des hommes, tandis que leurs femmes recueillent diverses plantes et des baies, ainsi que des racines qui croissent dans les montagnes. Les jeunes filles se rendent sur les bords de la Solima au mois d'août avec des baquets, et vont faire cueillir les divers fruits que l'on conserve pour l'hiver. Durant ce travail il y a des chants, des danses et des jeux. Dès que septembre arrive, on pêche le hareng, qui vient de la mer et remonte en immenses bancs la Solima. Enfin l'hiver commence, et chacun sous la hutte raconte ses prouesses et ses travaux. On prend aussi en hiver beaucoup d'isatis ou renards polaires, et quelquefois des ours. Dans le nord de la Sibérie, les chiens rendent de grands services aux habitants; à défaut de chevaux, on les attelle à des traîneaux pour faire de longs voyages. Un signe du batelier suffit pour leur faire traverser des rivières à la nage. Ces animaux devinent en quelque sorte le chemin que l'on doit suivre et ne s'égarent jamais.

Nijné-Solimsk est situé par 68° 3' 53" latitude nord et 158° 15' longitude est. Si à Pétersbourg le froid atteint jusqu'à 25° Réaumur, il dépasse ici quelquefois 40°. Le phénomène des aurores boréales éclate ici dans toute sa majesté : c'est quelquefois un arc en-ciel à peine coloré, ou ce sont des colonnes de feu qui parcourent le ciel; d'autres fois ce sont des faisceaux

lumineux attachés au ciel, ou d'immenses jets de lumière qui s'en échappent et se répandent en rayons, tandis que la lune est entourée d'une auréole lumineuse. Les transformations les plus imprévues prêtent à ces clartés les formes les plus bizarres, qui émerveillent l'observateur, surtout vers le mois de janvier, par un froid de 39 à 40°.

Dans les maisons de Nijné-Solimsk, on s'éclaire la nuit avec des lampes où brûle de l'huile de poisson. Les indigènes aiment passionnément l'eau-de-vie, et on obtiendrait tout d'eux pour une gorgée de liqueur forte. Laissons-les se livrer à ce penchant funeste, et suivons notre voyageur vers la mer Glaciale.

Excursion dans la mer Glaciale et au cap Chélagsk.

Le 19 février 1821, notre voyageur partit de Nijné-Solimsk, sur des traîneaux avec un nombreux attelage de chiens et des hommes de service. Le 24, il était dans le voisinage de la mer Glaciale, et le 25 elle se déroulait devant lui. Il aperçut pour la première fois les grandes montagnes de glace ou *toroses*, qui se dessinaient à l'horizon sous la forme de longues bandes blanches. Le 1er mars, il gagnait le détroit de Sabadey, et campait près de l'île du même nom, par 69° 48' 46" latitude nord, 168° 4' longitude est. Le 2, il explorait le cap Pestchani, par 69° 57' 42" latitude nord, 168° 41' longitude est. Il y éprouvait 20° de froid, joints à un vent très vif, et sans aucune parcelle de bois pour allumer du feu. Le 5, il était arrivé au cap Chélagsk, par 70° 3' 24" latitude nord. Après avoir reconnu les abords de ce cap, l'expédition revint à Nijné-Solimsk, où elle était rendue après une absence de vingt-trois jours et un parcours de 1,122 verstes, c'est-à-dire de près de 120 myriamètres.

Dans une excursion à la foire d'Ostrovnoyé, village bâti dans une des îles formées par l'Aniouy, à 250 verstes de Nijné-Solimsk, notre voyageur eut occasion d'observer les caractères des *Tchouktchas*, peuplades qui sont les intermédiaires du commerce entre les Russes et les tribus qui habitent l'extrémité septentrionale de l'Amérique. Les Tchouktchas vivent indépendants et nomades; ils errent à travers de vastes toundras, sur de hauts rochers et sur des montagnes escarpées; ils ont des tentes et pratiquent en partie le christianisme, sans avoir renoncé à la polygamie; car tous ont plusieurs femmes, qu'ils épousent pour un temps plus ou moins long. Le caractère de ces sauvages est empreint de cruauté : un enfant né difforme est par eux mis à mort sans pitié, ainsi que les vieillards infirmes ou qui ne peuvent plus endurer les fatigues de la vie nomade. Ils ont encore des sorciers, appelés chamans, en qui leur confiance est très grande, et qu'ils aident à maintenir l'horrible coutume des sacrifices humains. Le chamanisme est une espèce de magie basée sur quelques traditions plus ou moins confuses et contradictoires; les chamans, ou ministres de ce culte barbare, sont de véritables jongleurs, qui parcourent les villages du nord de la Sibérie, où ils exécutent leurs tours d'adresse et pratiquent l'art futile des devins.

Une seconde excursion fut entreprise le 22 mars 1821 par notre voyageur. Il était rendu le 1er avril sur la côte de la mer Glaciale par 70° 54' latitude nord. C'est là qu'il fit de nombreux relèvements, et marqua la position géographique de plusieurs îles. Il revint à Nijné-Solimsk le 28 avril, après une absence de trente-six jours, pendant laquelle il avait parcouru 1,210 verstes, soit à pied, soit en traîneau.

Autres excursions sibériennes.

Un des compagnons de Wrangell fut chargé par ce dernier d'explorer plusieurs affluents de la Solima. Il visita les *Youkaguires* de l'Aniouy, peuplade qui habite des cabanes de bois. Hommes et femmes portent des vêtements en peau de renne taillés à peu près sur le même modèle; les deux sexes ont les yeux et les cheveux presque noirs, le visage long et assez régulier, et la peau très blanche. Ils sont hospitaliers et d'une gaîté remarquable, outre l'insouciance qui caractérise les nomades de la Sibérie. On leur reproche la dissimulation et le manque de bonne foi. Ils aiment passionnément la musique. Chacun d'eux, enfants ou vieillards, joue du violon ou de la mandoline. Les femmes qui chantent ont la voix pure et agréable, bien que leur chant ait quelque chose de sauvage et de heurté. Ce sont en général des complaintes sur l'infidélité ou sur l'absence de l'objet aimé. Les hommes chantent leurs exploits, et rappellent le renne mis à mort, l'ours abattu ou le danger affronté.

Un autre compagnon de Wrangell fut chargé d'explorer l'embouchure de la Malaya-Tchoukotcha et celle de l'Indiguirka dans la mer Glaciale. Dans ces explorations il put étudier les mœurs et coutumes des peuples nomades de ces contrées si déshéritées de la nature. Les détails qu'il en donne offrent beaucoup d'analogie avec ceux que nous avons déjà donnés pour ceux du littoral, ce qui nous dispense de revenir sur ce sujet.

Le voyageur Wrangell fit un troisième voyage à la mer Glaciale au milieu de l'année 1821. Les divers lieux qu'il visita lui donnèrent l'occasion de consigner dans son ouvrage une foule de remarques intéressantes et neuves. Il n'entre pas dans notre sujet de nous appesantir sur les relèvements des côtes, îles, baies ou golfes, caps ou promontoires; nous nous bornerons à présenter quelques-uns des résultats d'un quatrième et dernier voyage du docte explorateur, durant l'année 1823, jusqu'à l'île Kolioutchine.

La peuplade que Wrangell trouva établie à l'extrémité nord-est de l'Asie est celle des *Tchouktchas*, dont nous avons eu déjà occasion de parler. L'espace qu'elle occupe s'étend, d'une part, de la baie de Tchaounsk au détroit de Behring, et de l'autre, de l'Anadirsk aux sources du Souknoy-Aniouy et à la mer Glaciale. Près de cette peuplade habitent, au sud, les Koryaks, et à l'ouest les Tchouvanetz et les Youkaguires des Aniouy.

Les Tchouktchas, qui étaient jadis tous nomades, se partagent aujourd'hui en habitants sédentaires près de la mer, et en nomades. Ces deux races vivent en bonne harmonie; les sédentaires fournissent aux autres de la chair et des côtes de baleine, des courroies en peau de morse et de la graisse : en échange ils reçoivent des peaux et des vêtements tout faits.

Les Tchouktchas sédentaires sont groupés par petits villages. Ils construisent leurs huttes avec des perches ou des côtes de baleine recouvertes de peaux de renne. Ces habitations, dit Wrangell, ont la forme de cônes irréguliers. La partie tournée vers le nord est fortement bombée, tandis que la partie sud est, au contraire, plate, et offre une ouverture servant de porte d'entrée devant laquelle est étendue un rideau également en peau. Une seconde ouverture, au sommet de la hutte, donne passage à la fumée qui s'échappe du foyer, lequel est toujours placé au centre de l'habitation. Dans la partie bombée, une petite tente intérieure sert de chambre à coucher ou de cuisine; le feu est entretenu avec de la mousse, des os et des côtes de baleine arrosées de graisse.

La principale occupation des Tchouktchas sédentaires est la chasse aux morses et aux phoques. La première est très productive dans l'île Kalioutchine. Il y a aussi la chasse à l'ours blanc dans la mer Glaciale, mais elle est fort dangereuse; il faut de l'habileté et du courage pour saisir ces animaux parmi des bancs de glace inextricables et les tuer à coup de piques.

L'esclavage existe au milieu de cette peuplade : les

plus riches disposent de familles entières, et les esclaves ne peuvent changer de séjour. Ils ne possèdent rien, et dépendent absolument de leurs maîtres, qui les emploient aux plus rudes travaux: la nourriture et l'habillement leur tiennent lieu de sa'aire.

Les Tchouktchas vivent principalement de viande de renne bouillie avec de la graisse de phoque ou de baleine. La chair d'ours blanc et la peau de baleine sont regardées comme des mets de choix ; cette peau se mange toujours crue. Le jus de viande mélangé avec de la neige forme une boisson particulière que l'on verse dans de grandes tasses de bois. Les Tchouktchas ne mangent du poisson qu'à défaut d'autre aliment et ont un dégoût prononcé pour le sel. Enfin, dans une contrée où la rigueur du climat devrait porter à prendre chauds les aliments, on les sert toujours froids.

L'expédition, harassée de fatigue, mais riche de ses explorations, quitta les régions glaciales pour reprendre le chemin de la mère-patrie. Elle se mit en route dans le cœur de l'hiver, et atteignit, le 10 janvier, la ville d'Yakoutsk, dont il a été question dans cette analyse. Le 25 février on arriva à Irkoutsk, chef-lieu du gouvernement du même nom, ville assise sur les bords de l'Angara, près du lac Baikal, et peuplée de 15,000 habitants; elle se trouve à 155 lieues sud-est de Tobolsk et à 400 lieues nord-est de Pékin; elle entretient de fréquents rapports avec les Chinois du voisinage de Kiakta, petite ville frontière, pour ainsi dire, moitié russe et moitié chinoise, ayant d'ailleurs à côté d'elle un bourg chinois, à 4 200 milles de Moscou. Enfin, le 15 août on était rentré à Saint-Pétersbourg.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DES VOYAGES DE KÆMPFER, DOBEL, LE MOINE HYACINTHE, GABET ET HUC, WRANGELL.



PARIS — IMPR. LACOUR ET Cᵉ, rue Sou'fl ot, 16



Vue de Jérusalem (côté nord).

GEORGE ROBINSON.

(1838.)

VOYAGE EN PALESTINE ET EN SYRIE.

PRÉLIMINAIRES.

Le voyage de l'Anglais George Robinson s'applique à des contrées souvent visitées et décrites ; mais chaque voyageur, les voyant et les jugeant à sa manière, a toujours des observations ou impressions nouvelles à communiquer. Nous ne reproduirons ici que celles qui porteront ce caractère de nouveauté, et qui, sous une forme particulière à l'auteur, nous paraîtront de nature à intéresser le public.

Nous offrirons d'abord quelques généralités sur la Syrie et la Palestine, afin de mieux fixer l'intelligence du lecteur sur la position géographique et les accidents naturels, ainsi que sur les richesses diverses et les habitants de ces pays lointains.

La Syrie, dont dépend la Palestine, est bornée au nord-est par l'Euphrate, qui la sépare de l'Al-Djezireh ou Mésopotamie ; à l'est et au sud elle a les grands déserts de l'Arabie, et à l'ouest la Méditerranée. Elle a 160 lieues du sud au nord, et 40 à 100 de l'est à l'ouest. C'est l'*Aram* des anciens, qui appelaient ses habitants *Arimi*, et aujourd'hui le *Bar-el-Chab* des Arabes, c'est-à-dire le rivage de la Gauche relativement à la Mecque, en regardant le levant. La Syrie n'a que deux fleuves, l'Oronte et le Jourdain, mais beaucoup de lacs salés, notamment celui qu'on appelle la mer Morte.

Cette contrée a trois climats différents : les cimes neigeuses du Liban rafraîchissent l'air des vallées, tandis que les parties basses près de la mer éprouvent une chaleur humide, et que les plaines de l'Arabie déserte sont dévorées par une chaleur desséchante ; de là une grande variété de productions. On vante le blé et le maïs du canton d'Hauran, les limons et les pastèques de Jaffa, les dattes de Gaza, les pistaches d'Alep et les fruits de Damas. La Syrie a le buffle, le chameau et la gazelle, le chacal, l'hyène et l'once, et pour fléau souvent les sauterelles, qui heureusement sont détruites par l'oiseau samarman ou noyées par le vent samiel dans la Méditerranée.

La Syrie, se trouvant sous la domination turque, est divisée en quatre pachalicks, savoir : celui d'Alep, au nord ; ceux de Tripoli et d'Acre, à l'ouest sur la Méditerranée ; celui de Damas, à l'est et au sud. C'est du pachalick d'Alep, capitale de toute la Syrie, à 210 lieues de Constantinople, que dépendent Bir ou Hiéropolis sur l'Euphrate, et Antakie ou Antioche sur l'Oronte. Au pachalick de Tripoli est jointe Latakieh ou Laodicée sur la mer, avec les Maronites ; à celui d'Acre se rattachent Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs, près du mont Carmel, et Beyrout ou Bérite, avec Sidon, Tyr et Balbeek ; enfin du pachalick de Damas dépendent Tadmor ou Palmyre et la Palestine ou Judée.

 Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue Soufflot, 16.

RELATION.

La première ville syrienne où s'arrête Robinson est *Jaffa*, surnommée la cité d'escaliers, parce qu'on a été obligé, à cause de l'inégalité du terrain qu'elle occupe, de donner à la plupart des rues la forme d'escaliers. Elle est bâtie sur une éminence conique dominant la mer; du côté de terre elle est entourée d'un mur mauresque, flanqué à distances inégales de plusieurs bastions. Les maisons, construites en pierre, s'élèvent en terrasses à partir du rivage, et présentent, quand on arrive de mer, un coup d'œil singulier, mais pourtant agréable. L'absence totale de verdure détruit bientôt cette impression favorable. Quelques palmiers, ce symbole ou cet étendard de la Palestine, élèvent aux environs leurs cimes imposantes; la côte est d'une affreuse aridité et ne se compose guère que de petites collines de sable entièrement nues. La population fixe de Jaffa ne dépasse point 4,000 âmes, dont le quart est chrétien. Jaffa ou Yaffe, comme l'appellent les indigènes, est l'ancienne Joppé que mentionne l'Écriture. Selon la tradition, c'est à Joppé que Noé construisit l'arche, et c'est dans ce port que Judas Machabée brûla la flotte des Syriens.

Le pays situé entre Jaffa et Gaze, à l'ouest des montagnes de la Judée, et qu'on désigne par le nom de plaine de la Méditerranée, constituait l'empire des Philistins; il renfermait les cinq cités de Gaza, d'Ascalon, d'Azoth, de Gath et d'Ekron. Ce district s'appelle aujourd'hui Phalastin, et peut être considéré comme la Palestine propre. A une heure de Jaffa est Yabné, l'ancienne Jabnen ou Jamnia, village encore considérable. A 12 milles plus loin on trouve Edzoud, l'ancienne Azoth, ville que couronne un mamelon fertile, entouré de gras pâturages. A une journée de Jaffa est *Gaza*, située sur un monticule à 3 milles de la mer; cette ville renferme environ 3,000 habitants arabes et musulmans; elle est gouvernée par un aga turc; les caravanes s'y pourvoient des provisions nécessaires pour la traversée du désert de Suez. Dix heures de marche à travers une contrée onduleuse conduisent à *El-Arish*, que l'on suppose être l'ancienne Rinoculum; elle est bâtie au milieu de sables mouvents, sur un rocher peu élevé. Sa forteresse a un aspect assez imposant. El-Arish est la dernière ville de Syrie de ce côté du désert.

De ce point Robinson se remit en marche pour la cité sainte, devant laquelle il se trouva deux jours après. *Jérusalem* repose au milieu de montagnes, sur un sol sans culture ni eau. Robinson y entra par la porte de Jaffa ou de Bethléem, voisine du quartier des chrétiens. On aperçoit de tous les points de la ville l'église du Saint-Sépulcre avec sa magnifique coupole. Il est à regretter que cet édifice n'ait point de péristyle et qu'il soit entièrement entouré de constructions adossées contre ses murailles. On n'y pénètre que par l'orient, où se trouve un parvis dallé, sur lequel se tiennent les marchands de crucifix et de chapelets. Dans le milieu de la rotonde s'élève un petit monument couvrant la place où l'on suppose qu'était le sépulcre de Notre-Seigneur. Le calvaire ou Golgotha est à une centaine de pas du sépulcre.

Après une première vue de Jérusalem, notre voyageur profita d'une occasion favorable pour visiter quelques lieux environnants. Il traversa la vallée du Cédron ou Kédron, et se rendit au petit village de Béthanie, situé sur le sommet oriental du mont des Oliviers. Il vit ensuite dans une vallée étroite la fontaine des Apôtres, et se dirigea vers *Jéricho*, à travers une contrée aride et nue. Vingt ou trente huttes arabes, grossièrement construites, occupent l'emplacement de l'ancienne Jéricho. Le scheik qui y commande habite une vieille tour carrée à demi ruinée. Au midi s'étend un vaste amas d'eau dormante : c'est la *mer Morte* ou le lac Asphaltite. A l'est sont des montagnes, et à leur pied coule le *Jourdain*, qui se traîne silencieusement vers cette mer. A l'ouest, une seconde chaîne de montagnes, moins hautes que celles qui courent parallèlement vers l'est, borne l'horizon. Le lac Asphaltite au midi rappelle, comme Jéricho, une foule de souvenirs précieux pour l'érudit et le chrétien; écoutons un moment, à ce sujet, notre voyageur.

« Le lac Asphaltite rappelle la vallée de Siddim, jadis si fertile, et qui renfermait plusieurs grandes cités, savoir : Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Zoar, aujourd'hui ensevelies sous les eaux et comme enveloppées dans les plis d'un immense linceul. Ces rivages que foulèrent jadis Abraham et Loth, et où ils reçurent la visite des anges, ne sont plus fréquentés maintenant que par le farouche Arabe du désert, qui en a lui-même une terreur superstitieuse. Les montagnes à l'est rappellent les campements des Israélites, les autels de Barack, les prophéties de Balaam et la mort de Moïse. C'est du sommet du mont Nébo que les Israélites, à leur sortie d'Égypte, aperçurent pour la première fois la terre promise; c'est là aussi que leur illustre chef rendit le dernier soupir. La Jourdain me dit la séparation de ses eaux par Josué, le passage des Israélites, le baptême de Jésus-Christ et les prédications de saint Jean. A peu de distance du village actuel s'élevait l'ancienne Jéricho, dans les plaines de laquelle les patriarches dressèrent souvent leurs tentes, et où plusieurs batailles sanglantes furent livrées. Sur l'ordre de Dieu, un jour, les murailles de Jéricho s'écroulèrent aux cris poussés par la multitude et au bruit des trompettes. D'ici Élie monta au ciel sur un charriot de feu; je vois l'endroit où le firmament s'ouvrit, et d'où le Saint-Esprit, descendant sous la forme d'une colombe, vint se reposer sur Jésus, pendant qu'une voix céleste disait : Celui-ci est mon Fils bien aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection. »

Robinson alla de Jéricho visiter la *mer Morte*, sur le bord de laquelle il arriva au bout de deux heures de marche, non loin de l'endroit où se jette le Jourdain. Du côté de la plaine de Jéricho, la mer est ouverte, ses rivages sont plats, et le lac forme une espèce de baie large d'environ 6 milles. Une double chaîne de montagnes, analogues à celles qui bordent le Nil, mais qui sont beaucoup plus hautes, principalement celles du côté de l'Arabie, entoure la mer à l'est et à l'ouest. Ces deux chaînes de montagnes sont éloignées l'une de l'autre d'environ 8 milles, et semblent descendre brusquement dans le lac. Ce désert de sable et d'eau, où règne un éternel silence, est d'un aspect triste et sombre. L'immobilité de la mer Morte est due en partie à la profondeur du bassin où le lac est encaissé, et qui l'abrite contre la violence du vent, et en partie à la pesanteur de ses eaux, qui tiennent en dissolution une quantité de sel égale au quart de leur poids. Les environs du lac, également imprégnés de sel, ne produisent aucune plante. Le lac ne nourrit aucun poisson, et ses rives étant nues, les oiseaux s'en éloignent toujours: ils n'y trouveraient pas de quoi subsister.

Quant au *Jourdain*, son embouchure dans la mer Morte peut avoir environ 60 mètres de largeur. En le remontant, on voit ses rives bordées de saules et d'arbustes, qui indiquent son cours en même temps qu'ils cachent presque entièrement ses ondes, peu profondes du reste, et un peu blanchâtres. Au temps de Josué, le Jourdain était sujet à des débordements périodiques, ce qui n'a plus lieu de nos jours, du moins annuellement. En face de Jéricho, qui, pour le dire en passant, fut la première ville enlevée aux Chananéens par Josué, le Jourdain est presque guéable.

De retour à *Jérusalem*, Robinson fait la description détaillée de cette capitale de la Judée. Les développements qu'il y consacre ne présentent généralement rien de bien neuf; on les retrouve, pour la plupart, dans les ouvrages antérieurs sur cette contrée; nous ne devons pas, dès lors, en occuper le lecteur. On montre encore l'emplacement où naquit la Vierge Marie, et celui du palais où demeurait le gouverneur Ponce-Pilate; la maison de Lazare et celle d'où Véronique

présenta un mouchoir au Christ pour s'essuyer le front et les épaules, ensanglantées sous le fardeau de la croix. A Jérusalem, les mosquées ont remplacé les églises chrétiennes. La citadelle est au sud de la porte de Bethléem ; elle se compose de plusieurs tours liées entre elles par des courtines qui forment une double ou triple enceinte, de manière que les ouvrages extérieurs commandent ceux qui sont plus avancés. Le couvent arménien occupe, dans la partie sud-ouest de la ville, une vaste étendue de terrain, presqu'au sommet de cette partie de la montagne de Sion qui se trouve comprise dans l'enceinte des murs.

Les rues de Jérusalem ne sont pavées qu'en partie, et leur sol inégal fait qu'il en est à peine une qui ait une surface unie et non interrompue de plus de 30 mètres. Un grand nombre sont voûtées, ce qui donne un air sombre à la ville, que le style lourd de son architecture rendait déjà si triste. Les maisons, serrées les unes contre les autres, et bâties en gros quartiers de pierres brutes, ont rarement plus de deux étages ; elles ressemblent à des forteresses ; car, du côté de la rue, elles n'offrent guère qu'un mur plein, percé seulement d'une petite porte d'entrée ; les fenêtres donnent sur une cour intérieure. Chaque maison se termine en terrasse aplatie ou en dôme. Les édifices publics sont peu nombreux, et, sauf les mosquées, aucun ne mérite de fixer l'attention.

La population de Jérusalem a été diversement évaluée, parce que ses habitants sont plus ou moins à demeure ; Robinson la porte à 12,000 résidants, dont les deux tiers sont musulmans, et l'autre tiers composé d'environ 2,500 juifs, et d'à peu près 1,500 chrétiens de différentes communions. Il y a environ 6,000 non-résidants ou individus temporaires et étrangers, ce qui, avec les 12,000 fixes, donne une population totale de 18,000 habitants.

Reprenant le cours de ses promenades aux environs de Jérusalem, Robinson alla visiter la *vallée de Josaphat*, appelée aussi Tophet, et qui est une continuation de celle du Kédron. C'est là, dit l'Écriture, que s'accomplira le jugement dernier. Dans cette vallée de Josaphat sont trois sépulcres ou mausolées, ceux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie ; collectivement, on les nomme les Tombeaux des patriarches. A quelque distance de là est le village de *Siloé*, près duquel jaillit la source ou piscine de ce nom, laquelle sort de derrière un rocher par un conduit souterrain. On descend aujourd'hui à cette fontaine par un double escalier, ce qui l'a fait appeler la Fontaine des escaliers.

Robinson vit ensuite *Bethléem*, agréable village situé sur la pente d'une colline, au sud d'une vallée profonde qui court de l'est à l'ouest. Les environs, quoique montagneux, n'offrent cependant aucune hauteur d'une grande élévation, et ils sont généralement bien cultivés. Les habitants de Bethléem sont presque tous fellahs ou agriculteurs ; leurs maisons ne sont que de chétives constructions. Le seul édifice remarquable est celui qu'on a élevé à l'endroit où la Vierge Marie trouva un asile temporaire.

Après avoir visité tout ce que Jérusalem et ses environs offraient de plus remarquable, Robinson se remit en route et retourna vers la côte. Il se rendit à *Caïpha*, petite ville située au midi de la baie d'Acre, sur une langue de terre qui, descendant de la montagne, s'avance dans la mer. Le mouillage y est excellent, et les bâtiments peuvent y rester en toute sécurité : c'est, à proprement parler, la rade d'Acre. Près de là est le mont Carmel, avec le couvent du même nom.

De ce point notre voyageur partit pour visiter le mont Thabor et quelques autres lieux voisins. Il en revint par la vallée de Nazareth, d'où il se remit en route pour Tyr, Sidon et Beyrouth.

On sait que *Tyr*, la plus célèbre des villes de la Phénicie, et jadis l'entrepôt du monde, fut fondée sur la Méditerranée par une colonie de Sidoniens, et détruite par les Assyriens après treize ans de siége, l'un des plus longs que mentionne l'histoire. Elle se releva un siècle et demi plus tard. Elle fut prise par les croisés en 1124, et rendue aux Mameloucks d'Égypte en 1289. Elle est aujourd'hui à peu près délaissée pour la ville d'Acre.

La ville moderne de *Sidon* ou Tsaïda, qui a succédé à l'ancienne capitale de la Phénicie, est située sur le penchant d'une colline que baigne la mer. Cette situation est bonne et l'air y est salubre ; la fertilité de ses environs, qui sont particulièrement favorables à la culture du mûrier blanc, a contribué à la prospérité actuelle de Sidon ; mais son port est comblé par les sables.

Quant à *Beyrouth* ou *Beirout*, l'ancienne Berytus, cette ville est située à l'extrémité occidentale d'une pointe de terre, en forme de triangle, qui s'avance dans la mer, à environ 4 milles en dehors de la ligne de la côte. Elle est bâtie sur une petite élévation, près du rivage, et peut avoir 3 milles de circonférence. Les murailles qui l'entourent du côté de la terre sont d'une construction récente. Les rues sont étroites et irrégulières ; un trottoir les borde de chaque côté, et dans le milieu coule un ruisseau qui contribue à la propreté de la ville, à laquelle il donne un air de fraîcheur, surtout pendant les chaleurs de l'été. Beyrouth ne renferme aucun édifice important. Les bazars, surtout celui où l'on vend de la soie, sont vastes et très fréquentés par les habitants des montagnes voisines. La majeure partie de la population est maronite ; le reste se compose de chrétiens grecs, de juifs et de quelques Turcs. Cette ville a beaucoup souffert des tremblements de terre.

De Beyrouth notre voyageur se rendit à *Tripoli*, mot qui signifie trois villes, et qui dérive de trois colonies distinctes venues de Tyr, de Sidon et d'Aradus, lesquelles s'établirent à trois différents endroits du promontoire. Elles ne formèrent pas d'abord une seule ville ; mais leurs faubourgs s'étant accrus progressivement, elles finirent par se confondre, en quelque sorte, l'une avec l'autre ; de telle sorte que les trois noms n'en formèrent plus qu'un seul dont les indigènes firent par corruption *Tarabolos* (1). La ville actuelle est bâtie au pied des collines les plus basses du Liban, à une demi-heure de chemin du bord de la mer. La rivière de Kadisha la traverse et la divise en deux portions inégales, dont celle du sud est la plus considérable. Elle est entourée d'un mur qui serait d'une faible défense. Les alentours sont couverts de jardins plantés d'orangers, de citronniers et de mûriers. L'intérieur de la ville est très propre, et les maisons, qui toutes sont bien bâties, ont des toits en terrasses où les habitants, surtout les femmes, se retirent le soir pour respirer la brise qui souffle de la mer, que l'on découvre de presque toutes les maisons. Tripoli ne renferme aucun édifice remarquable. Les bazars sont vastes et bien approvisionnés.

Après une visite ou ascension au mont Liban, Robinson partit pour *Damas*, en passant par *Balbec*, qui en est à 7 lieues, dans une gorge du Liban, et qui fait partie du territoire des Druzes. Damas a un aspect grandiose et tout-à-fait oriental ; chaque genre de marchandise y a son bazar spécial. Les rues de cette ville ne sont pas éclairées le soir, et toute circulation y est interdite pendant la nuit ; chaque bout de rue est alors fermé par une barrière en bois. Les jardins qui entourent Damas et qui s'étendent à plusieurs milles dans la plaine, forment une ceinture verdoyante d'une grande richesse, surtout dans la saison des fleurs. La population totale est d'environ 150,000 âmes.

De Damas, ville d'une haute antiquité, et si souvent décrite que nous ne devons pas nous y arrêter davantage, Robinson alla voir *Alep*, l'ancienne Berrœa, nommée par les habitants Haleb-es-Shabba ; elle est

(1) On l'appelle *Tarabolos-el-Sham*, ou le Tripoli oriental, pour la distinguer de Tripoli de Barbarie, que l'on nomme *Tarabolos-el-Gharb*, ou le Tripoli occidental.

A.-M.

située par 36° 11' 25" lat. N. et 37° 9' long. E. de Greenwich, à 76 milles en ligne droite de la mer, et à 90 milles d'Antioche. Elle communique avec l'Europe par Iskenderoun et Latikia, avec l'Égypte par Damas et El-Arish, avec l'Asie-Mineure par Tarse, et avec l'Arménie par Diarbekir. Elle est située dans une plaine découverte, entourée, dans un rayon de quelques milles, de collines peu élevées, et embrasse, y compris ses vastes faubourgs et les vallées intermédiaires, un circuit de 7 milles; mais la ville par elle-même n'a pas plus de 3 milles et demi de circonférence. Les murs, qui sont en pierres de taille, ont à peu près 10 mètres de haut sur près de 7 de large. Cette ville a neuf portes, et ses maisons sont construites en pierres de taille que l'on tire des carrières voisines. Celles des riches ont un jardin sur le derrière; elles ont rarement plus de deux étages. Tous les toits sont plats et couverts d'une terrasse entourée d'un mur qui forme séparation avec les maisons contiguës. Il y a dans la ville quelques grands khans ou okellas, où logent les marchands étrangers. Les mosquées n'ont rien de remarquable. La population est de 70,000 habitents.

D'Alep, Robinson vint à *Antioche*, ville peuplée de 6,000 âmes, et qui offre encore quelques débris de l'ancienne cité de ce nom. Il vit ensuite *Iskenderoun*, l'ancienne Alexandria-ad-issum, la dernière ville de la Cilicie, ou *Alexandrette*, comme l'appellent les Francs, et le port naturel d'Alep. Enfin il gagna *Latakieh*, l'ancienne Laodicée, ville située sur le bord septentrional d'une langue de terre élevée appelée Ziaret qui dépasse d'environ une demi-lieue la ligne de la côte. Les toits de presque toutes les maisons sont plats et en terrasses; les habitants y dorment, comme en d'autres villes de l'Orient. Cette petite cité exporte du tabac, du coton et de la soie; ses bazars sont pauvres et insignifiants. De ce point M. Robinson revint en Europe.

ALBERT-MONTÉMONT.

CHARLES TEXIER.

(1837-1843.)

VOYAGE DANS L'ASIE-MINEURE.

Le 23 mars 1836, à bord du brick *le Dupetit-Thouars*, M. Texier quitta le port de Smyrne pour se rendre à Metelio, île de l'Archipel, où il ne resta que peu de jours. Il visita la baie de Marmarice, une des plus belles de cette côte, ouverte au sud. Son entrée est fort large et dominée par de hautes montagnes. Comme le canal est sinueux, il est difficile, quelque temps qu'il fasse, d'y entrer sans louvoyer. Toutes les montagnes qui entourent la baie viennent aboutir au rivage en formant des vallées qui tendent presque au centre de ce bassin. Les terrains environnants sont boisés. La chaîne qui se dirige nord-sud est seule dépouillée; elle se compose de diverses variétés de marbre, dont quelques-unes offrent de brillantes couleurs.

Une île assez considérable forme une crête ouest-nord-ouest et est-sud-est; elle tient à la terre du côté de l'est par une langue basse et sablonneuse qu'on appelle la fausse passe. Souvent des navires se sont perdus en cet endroit, croyant entrer directement dans le port. L'île est de la même nature que les montagnes environnantes. La partie inférieure est rouge; les rocs supérieurs sont grisâtres. A l'ouest de cette île on en rencontre une autre qui court est-ouest.

Le bassin du port de Marmarice est environné d'une plaine bien cultivée; des pics de rocs grisâtres sortent de terre en différents endroits, et s'élèvent à une hauteur considérable. La ville elle-même, placée sur une presqu'île, dans la partie nord-est de la baie, est assise sur un de ces rochers. Le château est à mi-côte, de sorte que toute la ville se présente en pyramide. La race de ce pays est une des plus belles de toute l'Anatolie; les hommes sont grands, parfaitement bien faits; ils paraissent fort doux.

Le bassin du port est entouré d'un certain nombre de vallées qui arrivent à la mer, pour ainsi dire, en rayonnant vers son centre; une presqu'île, qui ne tient à la terre que par un isthme sablonneux, ferme ce port d'une manière sûre; la vraie passe est à la pointe ouest de la presqu'île, entre celle-ci et une petite île qui s'étend nord-ouest-sud-est.

De Marmarice, M. Texier passe à Castel-Rosso; puis il visite les ruines d'Antiphellus. Cette ville a conservé son nom. Il n'y a pas même aujourd'hui de village; c'est tout simplement un poste de douane pour l'embarquement des planches et du bois. L'aga demeure près d'un magasin en pierre où l'on dépose de la chaux; il y a un café tout récemment construit, et cinq ou six familles. On y trouve du lait, des œufs, des poules et du bétail; c'est un endroit de ressource en comparaison de Patere.

Ce petit hameau est situé à l'entrée de l'ancien port, dont on voit encore le môle. La nécropolis de la ville s'élève sur un coteau à l'est; elle est placée sur des rochers, et les sarcophages sont quelquefois taillés dans le roc même. Mais la plupart sont composés de trois pièces, la chambre souterraine, le sarcophage et le couvercle. Un grand nombre de ces monuments portent des inscriptions. En avant de la nécropole s'élève un sarcophage plus grand et plus orné que les autres. Il est porté sur un soubassement dont la corniche est ornée d'or et de perles; la base est un grand talon renversé; sur ce soubassement est placée une grande inscription de huit lignes en caractères lyciens.

Une petite vallée sépare cette nécropolis de la ville, qui est bâtie en amphithéâtre, du côté de la mer, sur une longue colline est-ouest. Les murailles du côté de la mer sont fondées sur le rocher; elles suivent les sinuosités du rivage; elles sont bâties en assises régulières de gros blocs de pierre avec remplissage en dedans. De ce côté, elles ont 6 à 7 mètres de hauteur; elles forment terrasse du côté de la ville; on n'y voit pas de trace de porte. Ces murailles suivent le contour du rivage et viennent tourner à angle droit vers le théâtre, pour monter vers l'Acropolis, sommet qui domine la ville du côté de l'ouest. Les murailles redescendent vers le nord, dans la vallée qui longe la colline; de ce côté, elles suivent la même direction, de sorte que la ville a la forme d'un triangle extrêmement allongé, dont la pointe regarde l'est ou le petit port.

M. Texier fit quelques excursions dans les environs de la baie de Sevedo; au bout d'une demi-heure il descendit au fond d'une profonde vallée pour remonter immédiatement sur le flanc opposé. Il se trouve alors sur la crête d'une chaîne nord-sud, qu'il parcourut dans une assez grande étendue. Il commença dès lors à jouir du coup d'œil général de la Lycie. Un vaste horizon de montagnes se développait à ses regards, couronné par les sommets couverts de neige de l'Anti-Cragus. On voyait çà et là, sous les pieds, des plaines tapissées de verdures; mais aucune habitation ne s'offrait aux yeux. On reprit la direction de l'est pour contourner une haute montagne, sur le penchant de laquelle sont trois vastes citernes où se désaltèrent les caravanes. On atteignit le village d'Aïgli, composé de cinq maisons. Au bout d'une heure on arriva dans une vallée étendue formant un vaste pla-

teau bien cultivé : c'est là qu'est situé le village de Tchoukonrba ou Ortakeni, divisé en cinq hameaux. On visita ensuite les ruines de Phellus sur la montagne.

La ville de Phellus s'étend nord-sud sur toute la crête d'une montagne fort élevée. On est dans l'admiration en entrant dans une enceinte toute travaillée dans le roc, au milieu de laquelle s'élèvent deux édifices monolithes taillés dans la masse même du rocher. Ce ne sont plus des colonnes et des frontons : c'est un art tout-à-fait en dehors de ce que nous connaissons de l'antiquité, car il est aussi éloigné de l'égyptien que du grec. Un de ces vastes tombeaux a trois portes ; son entablement ressemble à des charpentes posées de front, et sur les faces latérales ce sont d'énormes solives recourbées représentant des becs d'ancre ; tout cela taillé dans le rocher. Près de là il existait un autre tombeau, qui a formé un monceau de décombres; mais à droite, en entrant dans l'enceinte, on en voit encore un troisième. Celui-ci, quoique plus petit, est composé de plusieurs chambres.

Les murailles de la ville du côté de cette vallée sont bâties avec des pierres énormes. Ces murailles sont pélasgiques; la volume de chacune de ces pierres est de plusieurs mètres; le sommet de la montagne est de craie assez dure.

On redescend vers le nord pour gagner le village de Bounar-Bachi, où l'on arrive au bout d'une heure ; on passe au milieu d'une masse d'arbres sans apercevoir une seule maison. Ce village se trouve sur la ligne directe de Phellus à Cassaba, chef-lieu de ce canton et demeure de l'aga. De Bounar-Bachi, nous marchons vers le nord ; même terrain de calcaire compacte.

Il existe, dit M. Texier, aux environs de Cassaba, trois villes antiques. Des vallons de Bonnar-Bachi, on avait aussi montré la ville de Teussa, située sur le sommet d'une montagne, deux heures au sud-est de Bonnar-Bachi. De Cassaba, on fit voir Kendova, à deux heures vers l'ouest-nord-ouest, aussi sur le sommet d'une montagne. On aperçoit une enceinte flanquée de tours qui semble du moyen-âge.

Sur le sommet de la montagne voisine est une enceinte fortifiée, flanquée de tours rondes et carrées renfermant une ville; on ignore son nom. Non loin du pied de la montagne, dans la vallée, existe une superbe église byzantine parfaitement conservée. A droite et à gauche de la nef existent deux baptistères octogones fort curieux. Cette église est bâtie en moellons avec des rangs de briques à la romaine; elle était couverte d'une vaste coupole de 8 mètres 60 centimètres de diamètre; tout l'intérieur était revêtu de marbre; les corniches seules existent encore.

Au sommet de la montagne, on a devant les yeux l'enceinte d'une ville grecque. Les murailles ont des tours à intervalles irréguliers; elles sont bâties en assises réglées à bossage; mais une grande partie a été restaurée dans le Bas-Empire. Cette enceinte est remplie de buissons et de monuments; presque tous sont de l'empire grec. Les tombeaux sont de la même forme que tous ceux qu'on trouve en Lycie ; ils portent des inscriptions; mais elles sont aujourd'hui indéchiffrables : la pierre est une craie dure qui ne se conserve pas. Peut-être est-ce la ville de Tlos. Voilà dans cette plaine quatre villes de l'ancienne Lycie, dont une seule porte son nom. On pourra les déterminer par les itinéraires anciens.

De retour chez l'aga de Cassaba, M. Texier y prend quelque repos avant de retourner à Antiphellus. Le médecin du brick étant arrivé à Cassaba pour voir l'aga, ils retournent ensemble par le même chemin jusqu'à Bounar-Bachi. Là on fait le tour d'une petite plaine cultivée, au fond de laquelle on trouve un ravin qui conduit au sommet de la montagne d'Antiphellus. Enfin on remet à la voile pour se rendre à Kakava.

Ici s'arrête le premier fragment de cette partie du voyage de M. Texier; le second est relatif à une autre portion de l'Asie-Mineure, explorée par le même voyageur en 1839 et 1840. Il commence par la ville d'Erzéroum.

Erzéroum, vue de loin, donne l'idée d'une ville grande et bien bâtie. Elle s'élève en amphithéâtre sur le versant septentrional d'une montagne, et est dominée par une forteresse entourée de murailles. Cette ville est aujourd'hui un chef-lieu de pachalik qui comprend toute la haute Arménie, connue des Turcs sous le nom de Kurdistan. Erzéroum domine une plaine très étendue, et est située presqu'au point de partage des eaux de l'Euphrate et de la mer Caspienne, l'ondulation qui forme le col étant presque insensible au premier coup d'œil.

A l'époque où l'Arménie était indépendante, tous ces cantons portaient le nom de *pays de Garin;* c'est l'ancienne *Caratinis* de Pline. La ville capitale portait le même nom, qui fut changé plus tard en celui de *Theodosiopolis*.

La ville de *Garin*, dit le géographe arménien, est *Asroum*, qu'on nomme Théodosiopolis, parce que l'empereur Théodose-le-Jeune la fit entourer de murs. Moïse-le-Grammairien (de Khorène) et David-l'Invincible furent chefs des travaux. Déjà à cette époque elle passait pour la plus importante ville d'Arménie. Ce fut Anatolius, général des armées d'Orient, qui en jeta les fondements vers l'an 415.

La position de la ville actuelle d'Erzéroum s'accorde trop bien avec celle que les géographes arméniens assignent à Théodosiopolis pour qu'on puisse douter de leur identité. Elle était située suivant eux, dit M. Texier, près des sources de l'Euphrate et au pied des montagnes de Garin. Saint Martin explique comment, vers le milieu du XIe siècle, elle prit le nom d'Arzroum, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Suivant les historiens orientaux, il existait près de Théodosiopolis un bourg nommé *Ardzen*, qui fut pris et saccagé par les Turcs seldjoukides. Les habitants se retirèrent à Théodosiopolis, qui appartenait aux empereurs grecs, et lui donnèrent le nom du pays qu'ils quittaient. La forteresse fut donc appelée l'Ardzen des Grecs ou Arzroum.

Erzéroum (la forteresse des Grecs) ne paraît pas être fort antérieure aux derniers temps du royaume d'Arménie. Elle est complétement entourée d'une muraille de pierres de taille, crénelée et défendue par un large fossé. Les croix sculptées sur un grand nombre de pierres des murailles, et des caractères grecs qui subsistent encore sur quelques portes, indiquent que les murailles sont l'ouvrage des Byzantins. Le château, construit sur une éminence, défendant la ville du côté du nord, a été renforcé par des ouvrages modernes qui n'ont pas empêché la ville de tomber au pouvoir des Russes dans la campagne de 1828.

Pour des Européens, les maisons d'Erzéroum sont presque inhabitables pendant la plus grande partie de l'année; car aujourd'hui, comme du temps de Xénophon, les familles ont l'habitude de se retirer pendant l'hiver dans une pièce unique et presque sans jour. Le feu se fait au milieu de la chambre, et la fumée s'échappe par une fenêtre ménagée au plafond. Les autres pièces, disposées dans des corps de logis tout en bois, sont sans cheminée et ont rarement des vitres aux fenêtres; il n'y a pas de verrerie à Erzéroum, et les carreaux sont un luxe inusité. L'usage du peuple est de se chauffer avec des fientes de bestiaux; le bois est extrêmement cher, parce qu'on l'apporte à dos d'âne de plusieurs journées de distance. Il en est de même du charbon, qui se fabrique dans les montagnes du Kurdistan, et qui est apporté par la même voie d'une distance de six ou sept jours. Le chameau est peu employé comme bête de somme, tant à cause du froid qui règne une grande partie de l'année qu'à cause de la difficulté qu'il y aurait pour ces animaux à gravir ces plateaux élevés.

Il fut un temps où la ville d'Erzéroum faisait un commerce considérable avec la haute Arménie et le Kurdistan. Des ustensiles de cuivre, les camelots, les feutres se portaient jusque dans la Géorgie. Cette ville recevait en échange des peaux de brebis et des salaisons de la mer Caspienne, qui offraient de grandes ressources à ses habitants pour les nombreux carêmes de la religion arménienne. Mais la Russie, ayant transporté ses frontières jusqu'à l'Arpa tchaï, a fermé par ses douanes et ses quarantaines les débouchés entre cette ville et les provinces septentrionales; et la puissance russe s'est accrue non-seulement des conquêtes matérielles qu'elle a faites, mais encore de la puissance spirituelle qu'exerce le grand-patriarche, devenu sujet russe. En effet, la ville d'Etch-Miazin ayant été, par les traités de 1828, placée sous la domination russe, l'empereur se regarde aujourd'hui comme le protecteur, peut-être même comme le chef spirituel de tous les Arméniens schismatiques qui tombent sous la juridiction du grand-patriarche : aussi n'est-il pas d'avances, de grâces et de promesses qui ne leur soient faites pour les décider à quitter les terres du grand-seigneur et à venir s'établir sur celles de la Russie. Lorsque l'armée russe quitta Erzéroum, après avoir désarmé le château et détruit plusieurs bastions, elle amena avec elle, dit-on, 6,000 familles arméniennes auxquelles on avait promis dix années d'exemption d'impôts et de concessions dans le territoire nouvellement conquis. Cette désertion en masse des chrétiens d'Erzéroum dépeupla notablement la ville, et comme les Arméniens sont principalement adonnés au commerce, les vastes bazars qui faisaient l'admiration des voyageurs se trouvèrent déserts et abandonnés

Il ne resta à Erzéroum aucun monument qui remonte à l'époque où cette ville étoit entre les mains des chrétiens; mais on y remarque quelques édifices d'architecture musulmane qui ne sont pas sans intérêt par le mélange du style arménien et byzantin employé dans leur construction. La grande mosquée Oulou-Djami, monument du XIIIe ou XIVe siècle, est bâtie avec une grande simplicité; l'*imaret* (hospice) qui en dépend est construit avec luxe et couvert d'ornements très remarquables. Ces édifices dépendent des grandes mosquées et sont destinés à servir d'asile aux pèlerins, auxquels on distribue des vivres et des secours.

Il est rare, dit M. Texier, de trouver dans les villes turques des maisons dont l'extérieur attire l'attention de l'étranger. Il semble que l'habitant cherche à cacher à des yeux jaloux son bonheur et sa richesse. Des portes basses et mal tenues, des escaliers pourris, des paliers remplis de débris, des esclaves noirs en guenilles jouant avec des enfants barbouillés et morveux, voilà l'aspect que présentent presque toutes les maisons; et puis, de distance en distance, de grands espaces vides, des troupes de chiens pollus, couchés sur des amas de décombres, et troublent par leurs aboiements lugubres le silence de mort qui règne dans ces quartiers où l'incendie a exercé ses ravages. Mais c'est le beau temps d'Erzéroum; voici venir l'hiver avec l'ouragan qui gronde dans la plaine, avec la tourmente de neige qui se précipite du haut des monts, qui efface les chemins et qui engloutit les maisons. Alors malheur au pauvre habitant qui n'a pas fait sa chétive provision de fiente sèche! Il ne faut pas qu'il compte sur la charité publique, car la misère est trop générale pour que l'on songe à son voisin. Il n'y a pas d'autre travail que d'aller sur les routes écarter la neige pour frayer un chemin aux rares caravanes qui arrivent dans ces lieux désolés. Erzéroum devrait encore être, comme dans le moyen-âge, la clef de l'Arménie. Placée sur le plateau le plus élevé de la contrée, elle commande les vallées supérieures de l'Euphrate et coupe en deux le haut Kurdistan. Mais depuis dix ans, loin de commander, elle a été mise hors d'état de se défendre elle-même.

Après huit jours de résidence à Erzéroum, M. Texier partit pour le Kurdistan. Nous n'avons point la relation de cette partie de son voyage.

ALBERT-MONTÉMONT.

HAMILTON.

(1842.)

VOYAGE EN ASIE-MINEURE.

Tandis que M. Texier, dont nous venons de présenter un fragment de voyage, explorait la partie orientale de l'Asie-Mineure, un Anglais, M. Hamilton, partait de Smyrne, et allait visiter d'autres points de la même contrée ou péninsule anatolique.

Dans une de ses courses, il vit les ruines remarquables situées sur une hauteur à l'extrémité du golfe de Smyrne, précisément vis-à-vis de cette ville dont la largeur du golfe les sépare. Ces ruines avaient été observées par beaucoup de voyageurs. M. Arundell les regardait comme les restes du tombeau de Tantale, mentionné par Pausanias; M. Texier, qui les avait étudiées plus récemment, avait cru pouvoir les identifier avec la position de la ville de *Sipylus*, dont parle Strabon. M. Hamilton trouve en cela plusieurs difficultés, et il aime mieux y voir le site de la primitive *Smyrne*, antérieure à la Smyrne actuelle, dont l'histoire ne rapporte la fondation qu'au siècle d'Alexandre. On reconnaît dans ces ruines les vestiges d'une acropole, et la construction a ce caractère antique auquel on a attaché la dénomination de *cyclopéen*.

De Smyrne M. Hamilton se rendit à Constantinople, et il y combina ses excursions ultérieures. La première qu'il s'était proposée était celle du cours du *Rhyndacus*, que pas un voyageur n'avait jusqu'alors suivi dans toute son étendue. Il traversa la Propontide, vint débarquer à *Moudania* pour gagner *Broussa*, et de là, contournant au nord et à l'ouest les bords du lac d'*Abouillonie*, il arriva au point où le Rhyndaque verse ses eaux dans le lac. *Kirmasli* est le premier lieu notable que l'on rencontre sur le fleuve, à 4 heures environ au-dessus de l'embouchure. Le Rhyndaque coule presque constamment dans une vallée étroite, profondément encaissée, présentant fréquemment les sites pittoresques des régions alpines; la longueur totale de cette vallée, depuis la source du fleuve jusqu'au lac, peut être de 50 de nos lieues communes. Dans toute cette étendue on ne rencontre aucune ville importante. Les lieux de quelque intérêt qui s'y succèdent sont, d'abord, les ruines d'*Adriani*, dont le nom s'est conservé dans celui d'*Adranos* que porte le canton où ces ruines sont situées; puis, au-dessus du territoire d'Adranos, les petites villes de *Harmandjik*, de *Mohimoul*, de *Torchanli*, et enfin, à peu de distance de la source, le village de *Tchovdour-Hissar*, situé au milieu même des ruines d'*Azani* ou plutôt *Aïzani*, déjà précédemment visitées par M. de Laborde, par le major Keppel et par M. Texier.

Les formations au milieu desquelles coule le Rhyndaque dans la partie supérieure de son cours, aussi bien que l'aspect des lieux qu'il traverse, montrent évidemment que cette longue vallée fut occupée, à une époque ancienne, par une chaîne de lacs.

De Tchavdour à *Ghiédiz* M. Hamilton franchit, comme l'avait fait le major Keppel, la chaîne élevée

qui forme la ligne de partage des eaux entre le bassin du Rhyndaque et celui de l'Hermus; mais au lieu de remonter, comme M. Keppel, de Ghiédiz à Simaoul, il poursuivit sa route droit au sud pour gagner *Ouschak*. Cette ligne, d'environ 13 heures de marche, n'avait jusqu'alors été suivie par aucun Européen connu. Ici le sol commence à prendre une apparence volcanique; le voyageur reconnaît les approches de la Phrygie-Brûlée.

Rien n'égale, dit M. Hamilton, l'aspect sauvage et désolé du territoire de rochers nus qui précède immédiatement, sur la route de Suleimanli à *Koulah*, la région volcanique à laquelle convient particulièrement l'appellation de *Katakékauméné*. Pendant des milles entiers l'œil n'y aperçoit pas trace de culture, et c'est à peine si l'on y distingue le moindre indice de végétation. De chaque côté les rochers se projettent en pics élevés, dont les sommets dentelés affectent les formes les plus variées. Quelques chênes rabougris croissent çà et là à la base des rochers; mais tout le pays intermédiaire ne présente qu'un affreux chaos de rocs pelés. A mesure que l'on avançait, néanmoins, le pays redevenait plus boisé, et la route traversa bientôt après de vastes taillis où les jeunes chênes étaient couverts de noix de galle, dont on envoie à Smyrne des quantités considérables pour l'exportation.

Quelques lieues avant d'arriver à Koulah, une éminence assez considérable, non loin du village d'*Ak-Tâsch* (la Pierre Blanche), procura à M. Hamilton une vue très étendue du pays où il allait pénétrer. Vers le nord, l'œil plongeait sur la suite de vallées où coule l'Hermus, remarquables par leur aspect de dénudation, et sur de vastes gradins isolés des deux côtés de la rivière, qui ont été successivement des fonds de lacs, puis des plaines, avant d'être ce que nous les voyons aujourd'hui, les sommets de plateaux élevés. Plus loin, dans le nord, un apercevait les cimes couvertes de neige de l'*Ak-Dâgh*, qui se dresse entre Ghiédiz et Simaoul, et les crêtes plus orientales du *Mourad-Dâgh;* tandis que, vers le sud, la vue était bornée par les sommets neigeux du *Tmolus*.

C'est à deux lieues seulement à l'est de Koulah que commencent à se montrer d'une manière bien tranchée les terrains de la *Katakékauméné*. A partir de ce point, les plaines de cette région brûlée sont semées de soulèvements coniques, avec toutes les marques des cratères éteints.

Près de Koulah une perspective remarquable se déploya tout-à-coup devant le voyageur, et d'un seul coup d'œil il put saisir les traits principaux de la Katakékauméné. Vers le nord, à sa droite, on voyait se terminer la chaîne aride sur laquelle il se trouvait; à l'ouest de ce point, un pic en dôme de scories noires et de cendres s'élevait d'environ 500 pieds (150 mètres) au-dessus de la plaine. C'est le *Kara-Devlit*, ou l'Encrier-Noir, le volcan Koulah. A cette distance rapprochée où il était, aucun des effets de son caractère sauvage et accidenté n'échappait au regard. Telle est la rapidité de sa pente, que gravir ce cône de cendres lui paraissait impraticable. A gauche, on apercevait la ville même de Koulah, avec ses minarets gracieusement élancés, s'élevant au-dessus de la couche de lave sur la pointe méridionale de laquelle elle est bâtie; enfin, à l'arrière-plan du tableau, une ligne de hauteurs pittoresques et doucement ondulées s'étendait du sud est au nord-ouest, embrassant la plaine dans un vaste demi cercle.

De Koulah à Smyrne, où vient se terminer cette première tournée, MM. Hamilton et Strickland, son compagnon, suivirent la route qu'Arundell et Keppel avaient déjà parcourue. Ils virent *Adala*, ville peu importante que, sur le rapport des noms, on a identifiée avec l'ancienne *Attalia*, bien qu'elle ne renferme aucun vestige d'antiquité; ils traversèrent les plaines qui s'étendent à l'ouest d'Adala sur la gauche de l'Hermus, et dont la riche végétation forme un contraste frappant avec le caractère sombre de la région volcanique; ils contemplèrent avec étonnement la multitude de pyramides tumulaires qui couvrent la plaine voisine des ruines de Sardes, et du milieu desquelles se détache le monument que, d'après Hérodote, on nomme le *Tombeau de Halyatte*. Celui-ci n'a pas moins d'un demi-mille de circonférence à sa base. Les Turcs donnent à cette antique nécropole des rois lydiens le nom caractéristique de *Bin-Tépéh*, les Mille Collines. « Il est impossible, dit M. Hamilton, d'arrêter ses regards sur cette réunion de *tumulus* gigantesques, dont trois surtout se distinguent par leurs grandes dimensions, sans être frappé de la puissance du peuple qui les érigea, et sans admirer l'énergie d'une nation qui s'efforça de conserver la mémoire de ses rois et celle de ses ancêtres par des monuments d'une construction si massive et si durable. Jusqu'à présent, en effet, ils paraissent avoir échappé à la main destructive des conquérants; mais le temps et les moyens dont nous disposions ne nous permettaient pas de faire la moindre tentative pour pénétrer dans l'intérieur d'un de ces sépulcres royaux. C'est cependant une entreprise qui, probablement, réserverait une riche récompense au spéculateur ou à l'antiquaire. »

Une remarque que plus d'un voyageur avait faite en Natolie, ainsi que dans d'autres pays de l'Orient, frappe également M. Hamilton : c'est le grand nombre de fontaines dont les routes sont pourvues. Ces fontaines sont d'un prix inestimable pour le pauvre pèlerin qui traverse des plaines brûlantes et desséchées, et souvent elles sont uniquement dues à l'hospitalité native du paysan turc. En certains endroits, où il n'y a ni source ni courant d'eau, l'habitant charitable du village voisin place un grand vase d'eau dans une hutte grossièrement construite; cette eau bienfaisante est renouvelée chaque jour, ou aussi souvent qu'il est nécessaire, et quelquefois elle est apportée d'une distance assez considérable.

Entreprenant une nouvelle excursion, M. Hamilton se rend de Constantinople à Trébizonde par mer, dans les derniers jours de mai 1836; puis, franchissant la passe difficile qui sépare la côte pontique du bassin de l'Euphrate, il gagne Erzéroum, d'où il continue sa route vers l'intérieur du plateau arménien. Il s'y avance jusqu'à la ville de Kars et jusqu'aux ruines singulièrement remarquables de l'ancienne cité d'Ani, capitale de la dynastie Bagratide; et, revenant par le bassin du haut Tchorok, il voit *Ispir*, *Baibour*, *Balahor*, et rentre dans Trébizonde après avoir examiné les mines de *Gumisch-Khanéh*. Sauf deux ou trois points d'ailleurs bien connus par les relations antérieures, cette excursion sort tout entière des limites de l'Asie-Mineure; mais le retour de Trébizonde vers l'intérieur de la péninsule anatolique va nous conduire sur plusieurs lignes encore très peu connues des Européens, dont quelques-unes n'avaient jamais été vues par d'autres voyageurs ou explorateurs contemporains.

Kinneir était jusqu'alors le seul qui eût parcouru la route de terre longeant la côte entre Trébizonde et les bouches du Halys; M. Hamilton, qui a suivi cette route jusqu'à Sinope, a fort ajouté aux observations de son prédécesseur. C'est le 6 juillet qu'il quitte Trébizonde pour commencer ce nouveau voyage; M. Texier, dont nous avons parlé, arrivait en ce moment même à Malaïh, dans sa route vers le haut Euphrate. Les deux savants voyageurs recueillaient ainsi en même temps, sur des points différents de la même région, une riche moisson de faits nouveaux.

L'itinéraire côtier de M. Hamilton est très circonstancié. Pas un accident notable de cette longue zône littorale, pas une vallée, pas un ruisseau, pas un village, pas une baie ni une pointe de terre n'y sont omis. La nature géologique du sol est soigneusement indiquée, aussi bien que l'aspect du pays et la végétation. Les détails de mœurs et même les indications statistiques ne sont pas négligés toutes les fois qu'une donnée instructive s'y rattache; enfin, l'auteur discute, station par station, l'application au local actuel de tous les

noms que fournissent pour cette côte les anciens géographes, les historiens, et surtout les périples détaillés qui nous en sont parvenus.

Arrivé à *Sinope*, M. Hamilton quitte la côte et rentre dans l'intérieur. Les lignes multipliées qu'il y parcourt avant de gagner *Angora* sont aussi, pour la plupart, fécondes en renseignements géographiques tout-à-fait neufs. Il franchit les montagnes élevées qui séparent, au sud de Sinope, le profond bassin de la rivière de *Kastamouni* des versants inclinés vers la côte, et de *Voiavat* il revient à l'est pour couper le *Kizil-Irmak* au point où Macdonald Kinneir l'avait passé dans son voyage de 1814. Mais à *Vézir-Keupri* il quitte la trace de tous les voyageurs précédents, et, prenant une direction encore inexplorée entre Amasièh et le golfe de Samsoun, il arrive ainsi directement à *Niksar*, près de la rive droite de l'ancien *Lycus*, après avoir visité la petite ville de *Ladik* et traversé la plaine de *Phanaræa*, où il cherche inutilement, au confluent du *Lycus* et de l'*Iris*, les vestiges absolument effacés de l'ancienne *Mégalapolis*. Quelques débris de piliers, reste d'un pont qui joignait les deux rives du fleuve au-dessous du confluent des deux rivières, peuvent seuls y révéler l'existence d'une ville importante. Plus heureux à son retour de Niksar vers *Tokat*, il trouve à quelques lieues au-dessus de cette dernière ville, et sur la même rivière, des ruines dont le nom turc de *Gumének* garde encore la trace reconnaissable de celui de *Comana* : c'était la *Comana-Pontica*, un des grands centres sacerdotaux de l'ancienne Cappadoce. M. Hamilton se rend ensuite de Tokat à *Tchouroum* par *Amasièh*, *Tourkhal* et *Silèh* ; puis de Tchouroum poussant une pointe au sud, dans la direction de Ieuzghât, il vient reconnaître les antiquités si curieuses de *Kara-Hissar* et de *Boghazkeui*, découvertes l'année précédente par M. Texier, et constate par sa description la parfaite exactitude de notre savant compatriote. De Ieuzghât, M. Hamilton revient définitivement vers le Halys, qu'il passe près de *Kaledjik* pour gagner directement *Angora*.

Après avoir examiné dans le plus grand détail les restes de l'époque romaine que renferme encore l'ancienne Ancyre, et surtout les deux inscriptions célèbres de l'*Augusteum*, notre voyageur se remet en marche vers Afioum-Kara-Hissar. Prenant vers le sud-ouest une route moins battue que celle qui court directement à l'ouest, il traverse des plaines unies où les Turkomans aiment à dresser leurs tentes, comme au temps d'Erthogrul et d'Othman, auxquels les sultans d'Iconium avaient abandonné ces districts voisins du Sakaria, et il arrive à la petite ville de *Sévri-Hissar*, non loin de laquelle, à *Bala-Hissar*, se trouvent les ruines de l'antique *Pessinûs*, découvertes en 1835 par M. Texier. M. Hamilton décrit aussi ces ruines, et constate par la discussion des anciennes autorités qu'elles représentent bien réellement le site de l'antique capitale des rois phrygiens, identité que confirme d'ailleurs surabondamment la découverte subséquente d'une inscription trouvée par M. Hamilton lui-même à Sévri-Hissar.

Les renseignements recueillis par M. Hamilton de la bouche des habitants, et ses propres observations dans sa route vers Afioum-Kara-Hissar, ont établi un fait non moins important pour la géographie de cette partie du plateau phrygien : c'est l'existence d'une branche méridionale du Sakaria, qui a sa source à huit heures dans le sud-ouest de Sévri-Hissar, et qui va plus loin se réunir à l'*Engouri-tchaï*, ou rivière d'Angora. Beaucoup de difficultés et de contradictions apparentes dans les anciens textes se concilient ainsi et s'expliquent naturellement.

Entre *Belad* et *Eski-Kara-Hissar*, à huit lieues environ dans le nord-est d'Afioum, M. Hamilton visita de curieuses excavations pratiquées dans la montagne, et que les habitants désignent sous la dénomination de *Kirk-Hin*, les Quarante-Cavernes (1). M. Texier les avait déjà vues l'année précédente, mais sans en donner de description circonstanciée. Ce nom de Kirk-Hin s'applique à un massif de rochers blancs, remarquable par sa forme et son isolement. La face excavée est parfaitement verticale ; les grottes artificielles y sont en très grand nombre, quelques-unes sans communication avec les grottes latérales, d'autres communiquant entre elles, toutes ayant un aspect très singulier. Plusieurs des excavations supérieures sont tout-à-fait inaccessibles, les marches grossièrement pratiquées dans le roc pour y atteindre extérieurement s'étant usées et détruites par l'action du temps. On peut encore arriver aux chambres les moins élevées. La plupart de celles où le voyageur pénétra se composaient de plusieurs grottes communiquant de l'une à l'autre ; dans aucune il ne vit de niche pour y placer des cercueils. M. Hamilton avait été disposé d'abord à voir dans ces hypogées la nécropole de quelque ancienne ville du voisinage, analogue aux curieux monuments de la vallée de Doganlu ; mais le grand nombre d'excavations semblables qu'il rencontra plus tard dans la Cappadoce l'ont conduit à leur attribuer une origine plus ancienne et un usage plus général. Il lui a semblé que de pareils travaux, qui constituent de véritables villes souterraines, devaient appartenir à quelque race troglodytique des premiers temps de l'histoire, et remonter à l'époque inconnue de la plus ancienne occupation de l'Asie-Mineure. D'autres vallées voisines de celle de Kirk-Hin renferment du reste des excavations semblables.

Ce n'est pas la seule singularité qu'elles offrent à l'observation du voyageur. A un mille environ au-delà de Kirk-Hin, M. Hamilton fut frappé des formes remarquables que l'action longtemps prolongée des éléments a données à la roche friable, de la nature de la pierre ponce, qui constitue ces vallées. Un groupe de cônes élevés, s'élançant en pointes ou brisés en formes de tours à pinacles gothiques, s'étend à une certaine distance à partir de la base des collines. Quelques-uns des plus rapprochés de la plaine ont jusqu'à 50 pieds de haut ; d'autres, plus voisins du sommet des rochers, ne sont en quelque sorte qu'à la première période de leur formation.

D'Afioum-Kara-Hissar, M. Hamilton se disposa à franchir la chaîne calcaire de *Sultan-Dâgh*, qui borde au sud la Phrygie-Parorée, pour aller visiter le site d'Antioche de Pisidie, découvert par M. Arundell près de la ville d'*Ialobatch*. Cette route, comme tant d'autres que notre voyageur a suivies dans ses courses en Asie-Mineure, n'avait pas encore été vue par un Européen : M. Hamilton y trouva l'occasion d'examiner la nature géologique du versant sud-ouest du Sultan-Dâgh et des plaines enfoncées qui le terminent. Les eaux n'y ont d'autre écoulement que le lac d'*Egherdir*, et un second lac beaucoup moins étendu qui est à 4 ou 5 lieues dans le nord. On doit aussi à M. Hamilton d'avoir le premier déterminé, quoique approximativement, la véritable forme du lac d'*Egherdir*, dont la partie septentrionale, presque complètement isolée par un étranglement considérable, forme comme un autre lac qui porte le nom particulier de *Hoïrangheul* ou le lac de Hoïran.

La route d'Egherdir à *Isbarta*, et la description des ruines de *Sagalassus*, sans ajouter de faits précisément nouveaux à ceux que les itinéraires d'Arundell avaient fait connaître, ne laissent pas de renfermer un certain nombre de détails que les géologues et les antiquaires recueilleront avec intérêt. Sagalassus est le dernier terme de cette longue exploration du savant voyageur. Reprenant là le chemin de Smyrne, il vient à *Bouldour*, près du lac du même nom ; et de Bouldour, tirant droit au nord, il gagne les sources du Méandre, après avoir visité, près d'un

(1) Les Turcs, les Arabes et les Persans désignent d'ordinaire par certains nombres de convention, tels que quarante, cent, mille et un, des quantités considérables et indéterminées. A.-M.



Turcs de Sinope.

village nommé *Kadékli*, une montagne percée d'excavations tout-à-fait analogues à celles de Kirk-Hin. M. Hamilton examine très en détail la topographie des environs de *Dinair*, où le Méandre a ses sources; puis il revient à l'ouest, longe le lac de *Tchardak*, suit la vallée du *Tchoruksou*, qui le conduit aux ruines de *Colossæ*, de *Laodicea* et de *Hierapolis*, et, descendant ensuite le cours sinueux du Méandre depuis le confluent de Tchoruk, il voit encore les sites des anciennes cités qui bordaient autrefois toute cette partie du fleuve : *Tripolis*, *Antiochia ad Mœandrum*, *Mastoura*, *Nisa* et *Tralles*, d'où, laissant à gauche les ruines de la Magnésie du Méandre, il regagne enfin *Smyrne* par *Aiasolouk* et la plaine de *Tourbali*.

Le voyage que M. Hamilton venait d'achever si heureusement avait duré précisément cinq mois. Parti de Constantinople le 20 mai pour Trébizonde et l'Arménie, il rentrait à Smyrne le 20 octobre, après avoir parcouru une étendue de routes que le détail des itinéraires ne porta pas à moins de 2,289 milles anglais, ou 763 lieues.

Dans une de ses nombreuses explorations, le voyageur Hamilton avait eu l'occasion de décrire un de ces effets de mirage qui ne se produisent, on le sait, que dans les plaines d'une vaste étendue : « Nous étions partis de Konièh à six heures du matin; à mesure que nous avancions, et surtout vers les neuf heures, le phénomène devenait plus prononcé et l'illusion plus complète. A diverses reprises, Dimitri s'écria qu'il y avait de l'eau devant nous à moins d'un quart de mille, et après avoir été dix fois désappointé, il répétait encore : Bien, bien, mais cette fois-ci, c'est certainement de l'eau, désignant du doigt une apparition nouvelle qui n'était qu'une nouvelle illusion. Si nous nous retournions du côté de Konièh, l'effet devenait surtout très remarquable; car on voyait distinctement une image renversée des minarets et des arbres au-dessous des objets mêmes, pareille à la réflexion des rives d'un lac ou d'une rivière à la surface de l'eau. A mesure que la journée avançait, l'atmosphère devenait plus vaporeuse, et je remarquai que la moindre inégalité partielle, que la moindre ondulation de la plaine, que même un petit monceau de terre ou de fumier, à une faible distance, produisait l'apparence trompeuse d'un amas d'eau. Une maison, ou tout autre objet éloigné d'un mille ou plus, et s'élevant au-dessus de la ligne de l'horizon, paraissait suspendu dans l'air, à moins que le sommet n'en fût assez élevé pour dépasser l'ondulation perceptible de l'atmosphère; dans ce dernier cas, une portion seulement de la base disparaissait. L'effet du mirage était aussi accru par les ondulations des couches chaudes et froides de l'air, et il obéissait au vent comme les va-

gues à la surface de l'eau, ce qui produisait l'effet d'un mirage mouvant assez semblable aux jets ondoyants d'une aurore boréale.

« Ces phénomènes peuvent ainsi se diviser en deux classes : l'apparition trompeuse de l'eau, et l'élévation apparente des objets au-dessus de leur position réelle. Ces deux effets semblent être produits par l'inégalité de puissance réfrangible des différentes couches de l'air plus ou moins raréfiées, et peut-être sont ils augmentés par le plus ou moins d'humidité de ces couches superposées. Or, comme cette différence réfrangible n'existe qu'à quelques pieds du sol échauffé qui l'a produit, il s'ensuit qu'en général le mirage ne se montrera que dans une plaine d'une étendue considérable où l'œil est près du sol, et où aucun objet ne s'interpose pour empêcher les rayons réfractés d'arriver de l'horizon à l'œil à travers nombre de couches d'air différemment raréfiées. »

Reprenant le cours de ses recherches scientifiques, le voyageur Hamilton suit la route de Kodj-Hissar à *Kaisarieh*, et il est amené au milieu des formations fantastiques de la vallée d'Urgub, examinées déjà par M. Texier. La description du géologue anglais confirme celle de notre jeune compatriote. Tout ce pays, depuis la pente orientale des montagnes de Kodj-Hissar jusqu'aux abords de Kaisarièh et du mont Argée, est percé d'une multitude innombrable d'excavations pratiquées dans le flanc des collines; aucune partie de l'Asie-Mineure, où l'on trouve tant de cavernes artificielles, n'en renferme un aussi grand nombre. Si la Péninsule, antérieurement aux souvenirs de l'histoire, fut habitée par une race troglodyte, celle race semble avoir en son siège principal dans cette partie du bassin du Halys.

M. Hamilton consacra huit jours à la recherche des antiquités de Césarée et à l'exploration géologique des environs. Il reconnut, comme l'avait déjà fait M. Callier, et comme l'a fait depuis un autre voyageur anglais, M. Ainsworth, l'erreur des anciens quant à la naissance au pied du mont Argée d'une rivière qui irait se réunir à l'Euphrate, et constata l'absence de toute communication entre la bassin de ce dernier fleuve et le système des eaux qui avoisine Kaisarièh. Celui-ci appartient non à l'Euphrate, mais au Halys.

Plus heureux que M. Texier, M. Hamilton réussit à gravir le mont Argée jusqu'au sommet; c'est jusqu'à présent le seul Européen connu qui ait exécuté cette difficile ascension.

La hauteur de l'Argée, dit M. Hamilton, est si grande, et il surpasse tellement toutes les autres montagnes de cette partie du monde, que les habitants du pays environnant le regardent avec une terreur mêlée de vénération, et qu'ils y rattachent nombre de fables. Ses guides lui en racontèrent plusieurs, pour charmer, disaient-ils, l'ennui de la marche à travers la plaine. Un grand serpent, qui a peut-être la même origine que le dragon des anciens, joue dans toutes un rôle important. Le serpent, comme autrefois le dragon, révèle toujours les machinations du mauvais esprit.

Quittant enfin ce curieux coin de terre, M. Hamilton reprend sa route vers le sud. Il traverse successivement le village d'*Amos*, dont l'ancien nom, *Eski-Andaval*, encore usité parmi les habitants, rappelle la station d'*Andabilis* des anciens itinéraires; *Nigdèh* et *Bor*, petites villes sans antiquités; *Kiz-Hissar*, où l'on a reconnu avec certitude le site de le célèbre *Tyana*, dont le nom semble avoir laissé quelque trace dans celui d'*Iftiân-Kas* et d'*Iftiân-Keler*, que portent deux localités voisines; *Eregli*, non loin de laquelle, de l'autre côté d'un grand lac nommé *Akgheul*, ou le lac Blanc, il y a des ruines considérables; *Bin-Bir-Killisséh*, ou les Mille et une Eglises, autres ruines remarquables situées au pied du pic volcanique de *Kara-Dâgh*, et dans lesquelles M. Hamilton voit les restes de *Lystra*, le cité apostolique; enfin *Karaman*, ville de la période Seldjoukide, bâtie, sinon sur l'emplacement même, au moins près de l'ancienne *Laranda*.

De Kara-Hissar à Karaman, M. Hamilton a suivi une route déjà explorée par plusieurs voyageurs; mais, à partir de Karaman, une ligne que personne encore n'avait parcourue, le long des côtes septentrionales du Taurus isaurien, va le conduire au milieu de le région des lacs encore si peu connue. A 4 heures environ à l'ouest de Karaman, il voit *Hisra*, bourgade insignifiante, où il y a cependant quelques vestiges d'antiquités, et qui représente certainement l'*Histra* des écrivains byzantins. Bientôt après on l'informa qu'à quelque distance dans l'ouest, au milieu des montagnes, il y avait des ruines remarquables; M. Hamilton n'hésita pas à s'engager dans les gorges sauvages du Taurus, et après 8 heures d'une marche pénible il arriva au village de *Hadgilar*, entre lequel et un autre village voisin nommé *Olou Bounar* se trouvent les ruines qu'on lui avait indiquées. Elles couvrent une étendue de terrain considérable, et annoncent une grande et belle cité. Cette cité occupait principalement le sommet d'une éminence, à laquelle on donne aujourd'hui, dans le pays, le nom de *Zenghi Bor*. M. Hamilton, en explorant les restes maintenant abandonnés de cette ancienne ville, découvrit plusieurs marbres qui lui en révélèrent le nom : c'était *Isaura*, jadis la capitale d'un peuple de montagnards renommé pour ses déprédations. Le souvenir s'en est vaguement conservé dans la tradition.

Les ruines d'Isaura sont à peu de distance à l'est de la pointe méridionale d'un grand lac auquel les habitants donnent le nom de *Soghla*, et qui prend aussi quelquefois celui de *Seïdi-Chehr*, d'une ville qui en est voisine, mais dans une autre direction. Les restes d'antiquités que M. Hamilton trouva dans les différents villages qu'il eut à traverser lui firent supposer que d'autres villes encore qu'Isaura durent exister autrefois dans les environs du lac; il croit qu'une exploration particulière de ces vallées aurait des résultats intéressants pour un antiquaire.

Une singularité du lac de *Soghla*, qui n'avait pas alors moins de 4 ou 5 lieues de longueur du nord au sud, sur 2 lieues environ de largeur, c'est qu'à certaines époques, tous les dix ou quinze ans à peu près, il se dessèche de lui-même, et que l'on peut alors labourer et ensemencer le sol qu'il recouvrait; en d'autres temps, au contraire, ses eaux débordées s'étendent sur une partie de la vallée qui lui confine au nord (1). M. Hamilton en longea le bord oriental, puis il tourna à l'ouest pour atteindre la petite ville de *Seïdi-Chéhr*.

Dans sa route de Kéréli à *Ialobatch*, où se trouvent les ruines d'*Antiochia ad Pisidiam*, M. Hamilton apprit que la peste sévissait violemment à Satalièh et sur toute la côte pamphylienne. Cette considération le détermina à renoncer définitivement à ses projets d'exploration au sud du Taurus, et il ne songea plus qu'à regagner Smyrne aussi promptement que possible. Le voyageur longe au nord les bords pittoresques du lac de *Hoïran*, nom que reçoit dans sa partie septentrionale le lac d'Eghirdir; et prenant par *Oulou-Bourlou* la route de *Dinaïr*, aux sources du Méandre, il descend de là *Ischékli*, et d'Ischékli se dirige droit à l'ouest par *Gunèh*, *Aïnèh-Gheul*, *Ala-Chehr* et *Sardes* jusqu'à Smyrne, où se termine son voyage, ou ce qu'il appelle modestement ses recherches en Asie-Mineure.

Albert-Montémont.

(1) Cette singularité du dessèchement périodique rappelle celui du lac de Zirkoitz en Carniole. A.-M.

CHARDIN.

(1664-1680.)

VOYAGES EN PERSE.

PRÉLIMINAIRE.

Les voyages de Chardin ont été souvent réimprimés, ce qui prouve le degré d'intérêt qu'ils inspirent. Nous ne rapporterons ici que les remarques de ce voyageur, en quelque sorte permanentes, c'est-à-dire demeurées vraies encore à peu près de nos jours. Nous donnerons préalablement quelques mots sur l'auteur.

Jean Chardin naquit à Paris, le 26 novembre 1642. Il était fils d'un riche joaillier de cette capitale, professant la religion protestante, dernière circonstance qui exerça, comme on le verra bientôt, une influence considérable sur le sort de notre voyageur.

A peine âgé de vingt-deux ans, il entreprit en 1664, pour les opérations commerciales de son père, son premier voyage aux Indes orientales, où il se rendit directement en traversant la Perse, et en s'embarquant à Ormus. Son séjour à Surate ne fut pas de longue durée, puisque dès l'année suivante il revint en Perse et s'y fixa pendant six années. Il y partagea son temps entre des opérations commerciales et des études ou recherches profondes. Le titre de marchand du roi de Perse, qu'il reçut six mois après son arrivée, le mit en relation avec les principaux personnages de la cour, et il profita du libre accès qu'il avait chez le monarque et chez eux pour recueillir un grand nombre d'observations curieuses et de notions positives sur le système politique, les revenus et la situation de la Perse. Il apprit à parler aussi bien le persan que les Persans eux-mêmes. Il visita deux fois les ruines de Persépolis, en 1666 et 1667. A sa seconde visite il rencontra au milieu de ces immenses monuments le voyageur Thévenot, plus versé peut-être que Chardin dans les langues de l'Orient, mais qui ne vit que la superficie des contrées et la physionomie des hommes, tandis que Chardin put tout approfondir.

Chardin profita de son premier séjour en Perse pour recueillir les matériaux d'une description d'Ispahan et d'une histoire générale de la Perse; ce dernier ouvrage ne vit pas le jour. En 1670 il revint en France; mais comme il vit que la religion réformée dans laquelle il avait été élevé l'éloignait de toutes sortes d'emplois, et qu'il fallait ou en changer ou renoncer à tout ce qu'on appelle honneurs ou avancement, il prit le parti de retourner en Asie, avec une quantité considérable de bijoux que son père lui remit. Il était de retour en Perse à la fin de 1671, et il y resta encore plus longtemps que la première fois, car il n'en repartit que six années après pour passer aux Indes.

Arrivé à Surate au commencement de 1678, il quitta cette ville à la fin de l'année suivante, et il paraît qu'il revint en Europe par le cap de Bonne-Espérance. On ignore si Chardin aborda directement en Angleterre, mais on voit qu'effrayé de l'orage qui grondait sur ses coreligionnaires, il alla chercher un asile à Londres en 1681. Peu de jours après son arrivée dans cette capitale, il reçut du roi Charles II le titre de chevalier, et le prince lui en remit la décoration de sa propre main. Le même jour il épousa une demoiselle de Rouen, qui s'était également sauvée de France pour échapper aux persécutions des prêtres et des dragons.

Charles II ne borna point à un titre et à une décoration ses faveurs envers Chardin, il le nomma son plénipotentiaire auprès des États de Hollande, et la Compagnie anglaise des Indes orientales le choisit pour son agent auprès des mêmes États. Il profita de son séjour en Hollande pour y publier une édition de ses voyages plus étendue que la première, qui avait paru à Londres en 1686. Il retourna dans cette capitale en 1711, et y termina ses jours le 26 janvier 1713, à l'âge de soixante-neuf ans deux mois.

Après ce court préliminaire sur le voyageur, nous allons passer à sa relation, en la laissant autant qu'il sera possible à la première personne.

RELATION.

En 1671, quinze mois après mon premier voyage aux Indes, je partis de Paris pour retourner dans ces contrées lointaines, afin d'étendre mes connaissances sur les langues, sur les mœurs, sur les religions, sur les arts, sur le commerce et sur l'histoire des Orientaux; je désirais aussi travailler à l'établissement de ma fortune. J'avais trouvé, à mon retour en France, que la religion réformée dans laquelle j'ai été élevé m'éloignait des emplois, et qu'il fallait ou en changer ou renoncer à tout ce qu'on appelle honneurs et avancement. Chacun de ces partis me paraissait dur; on n'est pas libre de croire ce que l'on veut. Je songeai donc aussitôt à retourner aux Indes, où, sans être pressé de changer de religion, ni sans sortir aussi de la condition de marchand, je ne pouvais manquer de remplir une ambition modérée, parce que les souverains eux-mêmes s'y livrent au commerce.

Le feu roi de Perse m'avait fait son marchand par des lettres patentes, l'an 1666, et m'avait chargé de faire confectionner en France plusieurs bijoux de prix. Mon père et une dame Lescot, négociante fameuse par son esprit et par la hardiesse de ses entreprises, ainsi que par les grands biens qu'elle avait amassés, me fournirent les moyens de remplir ma commission.

Le 10 novembre 1671, je m'embarquai à Livourne sur un vaisseau d'un convoi hollandais, qui se rendait à Smyrne. Nous touchâmes Messine, Zante et plusieurs autres îles de l'Archipel.

J'arrivai à Smyrne le 7 février 1672, et de là je me dirigeai vers Constantinople, où je pus aussitôt me mettre en rapport avec M. de Nointel, ambassadeur de France. Le sultan avait alors sa cour à Andrinople.

Je partis de Constantinople pour Caffa, où j'arrivai le 3 août, après trois jours de navigation. Le cinquième, nous avions reconnu la pointe de la Chersonèse Taurique. Les Grecs appelaient *Chersonese* ce que les Latins appelaient *péninsule*, et ce que nous appelons *presqu'île*, et ils ont nommé cette presqu'île-ci *Taurique*, parce qu'elle fut premièrement habitée par des Scythes du mont Taurus. Les géographes modernes l'appellent la *Tartarie-Crimée*, du nom de *Crim*, que les Turks et les Tartares donnent à ces pays, qui est un terme corrompu de celui de *Cimmérien*, le premier nom qui lui fut assigné. Ils l'appellent aussi la *Tartarie-Précopense*, comme qui dirait aussi la *Tartarie de villes*, pour distinguer les Tartares de cette presqu'île qui demeurent aussi la plupart dans des villes, surtout durant l'hiver, d'avec les autres Tartares de l'Europe qui habitent hors de la presqu'île, lesquels on appelle *Nogais*, et aussi *Hordes* ou *Hordou*, mot qui signifie *assemblée*, et dont les Turks et les Persans se servent ordinairement pour dénoter le camp d'une armée ou d'une cour. Le pays de ces deux sortes de Tartares, Précopenses et Nogais, est ce que nous appelons la *Petite-Tartarie* ou la *Tartarie-Mineure*, pour la distinguer d'avec les Tartares d'Asie qui habitent au-delà du Paulus, ou Marais-Méotide (mer d'Azow), à l'orient de la mer Caspienne, et jusqu'à la Chine. Il faut observer, sur ce mot *Tartares*, que les Orientaux disent et écrivent *Tatars* et non pas *Tartares*, comme nous faisons.

Caffa est une grande ville bâtie au bas d'une colline, sur le rivage de la mer; elle est plus longue que large; sa longueur s'étend à peu près du midi au septentrion; elle est entourée de fortes murailles. Il y a deux châteaux aux deux bouts, qui avancent un peu dans la mer, ce qui fait que quand on regarde la ville de dessus un vaisseau, elle paraît bâtie en demi-lune. Le château du côté du midi est sur une éminence qui commande les environs; il est fort grand, et le pacha y demeure. L'autre est plus petit, mais il est muni de beaucoup d'artillerie : la mer en baigne le côté qui la regarde. Ces châteaux sont fortifiés d'un double mur, et la ville aussi. On compte quatre mille maisons dans Caffa, trois mille deux cents de mahométans, Turks et Tartares, huit cents de chrétiens, Grecs et Arméniens : les Arméniens y sont en plus grand nombre que les Grecs. Ces maisons sont petites et toutes de terre. Les bazars (on appelle ainsi les lieux de marché), les places publiques, les mosquées et les bains en sont aussi bâtis : on ne voit dans la ville aucun édifice en pierre, excepté huit églises en ruines. Caffa est une ville très ancienne, dont il est parlé dans les guerres des Romains contre Mithridate, roi de Pont, de qui elle embrassa les intérêts.

Le terroir de Caffa est sec et sablonneux : les eaux n'en sont pas bonnes, mais l'air y est très sain. Les vivres y sont à très bas prix; le sel n'y coûte presque rien. Ainsi c'était à juste titre qu'on la nommait autrefois le grenier de la Grèce, de même que l'on appelait Messine le grenier de Rome, n'existant point de lieu plus propre à faire de grands magasins de provisions. La rade de Caffa est à l'abri de tous les vents, excepté du nord et du sud-ouest. Les vaisseaux y sont à l'ancre assez proche du rivage, et il se fait dans ce port un grand commerce plus qu'en aucun port de la mer Noire. Ce commerce consiste principalement en poisson salé et en caviar, qui se fait avec les œufs de l'esturgeon que l'on sale et que l'on boucane. Le caviar vient du Palus-Méotide (la mer d'Azow) et se transporte dans toute l'Europe, et jusqu'aux Indes. La pêche qui se fait dans ce Palus ou Marais est très abondante, à cause du Tanaïs ou Don qui s'y jette. Outre le caviar et le poisson, il se fait aussi à Caffa un commerce de beurre, de blé et de sel. Cette ville fournit de tout cela Constantinople, et le beurre de Caffa passe pour le plus excellent de la contrée.

Il y a cent vingt milles de Caffa au Palus-Méotide. Le pays intermédiaire est habité par les Tartares, mais en peu d'endroits; car presque toute cette côte est déserte. Du canal du Palus-Méotide en Mingrélie il y a six cents milles de côtes : ce sont toutes montagnes, belles, couvertes de bois, habitées par les Circassiens. Le climat est froid et humide; le pays ne récolte point de froment. Les vaisseaux de Constantinople et de Caffa qui vont en Mingrélie jettent l'ancre en passant en plusieurs endroits de ces côtes.

Les Circassiens, autrement appelés *Cherkès*, habitants de ces mêmes contrées, sont tout-à-fait sauvages, et ils paraissent n'avoir plus de religion, pas même la naturelle. Ils occupent des cabanes de bois, et vont presque nus. Chaque homme est ennemi juré de ceux d'alentour. Les habitants se prennent esclaves, et se vendent les uns les autres aux Turks et aux Tartares.

Les Abeas confinent avec les Cherkès; ils occupent cent milles de côtes de mer, entre la Mingrélie et la Circassie; ils ne sont pas tout-à-fait aussi sauvages que les Cherkès, mais ils ont le même naturel pour le larcin et le brigandage. Ils ont besoin de toutes choses comme leurs voisins, et n'ont, comme eux, à donner en échange que des créatures humaines, des fourrures, des peaux de daims et de tigres, du lin filé, du buis, de la cire et du miel. Procope nomme ces peuples *Abasques*, et dit qu'ils embrassèrent la foi chrétienne sous Justinien, lequel les empêcha de mutiler leurs enfants pour en faire des eunuques.

Le 10 septembre nous arrivâmes à Isgaour; c'est une rade de Mingrélie assez bonne durant l'été, et où se tiennent les vaisseaux qui viennent négocier en Colchide, pays dont je vais dire quelques mots, et qui a changé son nom de Colchide en celui de Mingrélie, terme probablement tiré de l'ancien persan *mingraoul*, c'est-à-dire mille sources ou clairs ruisseaux, ou bien soit couvert de verdure et de fleurs, qu'une eau limpide arrose continuellement.

Tous les Orientaux appellent la Colchide *Odische* (Odych), et les Colches, *Mingrels* (Minrbel). Je n'ai pu trouver l'étymologie de ces deux mots, ni m'assurer, autant que j'aurais voulu, de l'origine de cette nation, que Diodore le Sicilien et d'autres auteurs font sortir de l'Egypte et disent être une colonie de Sésostris, ce qui n'est pas fort vraisemblable. Le pays est assez inégal : il a des collines et des montagnes, des vallées et des plaines, ce qui produit une grande diversité; il s'élève insensiblement au bord de la mer; il est presque tout couvert de bois, et, hormis les terres labourées qui ne sont pas en grande quantité, tout est bois épais et hauts; les arbres se multiplient avec tant de vigueur que si l'on n'était soigneusement les racines qui s'étendent dans les champs labourés et dans les grands chemins, le pays deviendrait en moins de rien une si épaisse forêt, qu'il ne serait pas possible de s'en tirer. L'air est assez tempéré pour le chaud et le froid. Il n'est point sujet aux orages, aux éclairs et au tonnerre : il produit rarement la grêle, mais il est fort incommode et fort mauvais, à cause de son extrême humidité; il y pleut presque continuellement en été; l'humidité de la terre, échauffée par l'ardeur du soleil, infecte l'air, et cause souvent la peste et d'autres maladies. Cet air est insupportable aux étrangers; il les accable d'abord, les rend d'une maigreur hideuse, et, en un an de temps, jaunes, secs et débiles. Les naturels du pays en sont moins maltraités durant leur vie; mais il y en a peu qui vivent jusqu'à soixante ans.

J'attribue à cette température de l'air l'hydropisie, qu'on peut dire la maladie épidémique des Mingréliens, qu'ils combattent non-seulement par l'exercice continuel qu'ils font à cheval, étant sans cesse par voies et par champs, sans s'arrêter plus de trois ou quatre jours en un lieu, mais aussi en mangeant beaucoup de sel, et en se tenant toujours autour du feu. J'attribue aussi à cet air la vermine dont le pays est fort affligé, tant les hommes que les bêtes. Les cochons surtout sont, pour la plupart, couverts de poux, et ils leur entrent jusque dans la peau. Enfin il faut, par opposition, attribuer à l'air de Mingrélie cet avantage, que les bêtes venimeuses n'y ont que peu ou point de venin.

La Colchide abonde en eaux; elles sortent des montagnes du Caucase et s'écoulent dans la mer Noire. Les principaux fleuves sont le Codours ou Corax, le Socom, qui est, je crois, le Terscen d'Arian, et le Thassiris de Ptolémée; le Langur, appelé par les anciens Astolphe; la Cobi, qu'Arian nomme Cobo, lequel, avant que d'entrer dans la mer, se joint à un autre fleuve de même grandeur, appelé Cianiscari, et qui est le fleuve Cinaé (Cyanée); le Tachur, qu'Arian appelle Sigama (Singamis); le Scheniscari, c'est-à-dire le fleuve Cheval, qu'on nomme ainsi à cause de la rapidité de son cours, et que les Grecs, par la même raison, nommèrent *Hippus*; et l'Abascia, à qui Strabon donne le nom de *Glaucus*, Arian do *Caries* (Charicus), et Ptolémée celui de *Caritus* (Charistus). Ces deux fleuves se mêlent avec le Phase, à vingt milles de l'endroit où il se décharge dans la mer.

Outre ces fleuves, il y en a encore d'autres petits. Je n'en parle point, parce qu'avant qu'ils entrent dans la mer, ils se perdent dans ceux que j'ai nommés.

Ces fleuves ont tous des gués que les gens du pays connaissent, et où ils les traversent; aussi n'y ai-je point vu de ponts, et il n'y a de bateaux que sur quelques-uns; cependant ces fleuves sont rapides. Les

gens du pays, pour rompre la force du courant, ont coutume de se mettre plusieurs ensemble en passant le gué, et d'avancer serrés l'un contre l'autre, et en s'appuyant encore à de longs bâtons qu'ils coupent exprès.

Le terroir de la Colchide est mauvais, et produit peu de graines et de légumes. Les fruits sont presque sauvages; ils n'ont point de goût; ils engendrent des maladies. Il en croît en Colchide de presque toutes les espèces que nous avons en France. Il y a aussi des melons fort gros, mais ils ne valent rien du tout. Ce qui y vient bien c'est le raisin, qui est partout en grande abondance. La vigne croît autour des arbres et monte à la cime des plus hauts. J'ai vu de si gros ceps, qu'à peine pouvais-je les embrasser. On taille la vigne tous les quatre ans une fois. Le vin de Mingrélie est excellent; il a de la force et beaucoup de corps; il est agréable au goût et bon à l'estomac. On n'en peut guère boire de meilleur en aucun port de l'Asie. Si les gens du pays savaient faire le vin comme nous, le leur serait le meilleur du monde; mais ils n'y apportent aucun des soins nécessaires. Ils creusent de gros troncs d'arbres et s'en servent pour cuve; ils foulent là-dedans le raisin; ils en prennent en même temps le jus, et le versent dans de grandes pitarres, ou urnes de terre, qui sont enterrées dans leurs maisons ou tout proche. Ces vases tiennent chacun deux ou trois cents pintes. Quand le vase est plein, ils le bouchent d'un couvercle de bois, et mettent de la terre par dessus. Ils couvrent ces urnes de la même manière que j'ai dit que les Orientaux couvrent les fosses où ils serrent leurs grains.

La terre est si humide en Mingrélie, dans le temps des semences, que pour ne pas amollir celle où l'on sème le blé et l'orge, on ne la laboure point; on ne fait que jeter le grain dessus : il vient fort bien de cette manière, prenant racine au pied en terre. Les Mingréliens disent que s'ils labouraient la terre qui porte l'orge et le blé, elle serait si molle que le moindre vent abattrait les tuyaux, et qu'ils n'y pourraient tenir droits. Ils labourent la terre, et y sèment les autres grains avec des socs et des coutres de bois, tirant néanmoins des sillons aussi profonds qu'on ferait avec des coutres et des socs de fer, parce que la terre est fort molle et fort humide, ainsi que je l'ai dit. Comme ces peuples sont paresseux et lâches au-delà de l'imagination, ils s'excitent et s'entretiennent à l'ouvrage en chantant et en hurlant si fort qu'ils s'entre-étourdissent. Il est vrai que c'est une habitude presque universelle dans tout l'Orient que de s'animer au travail par le chant; et ce qui marque que cela naît de paresse d'esprit aussi bien que de mollesse de corps, c'est qu'on observe que cette habitude est plus forte du côté du midi. Aux Indes, par exemple, les mariniers ne sauraient remuer une corde qu'en chantant, ni la prendre même qu'au milieu du chant. Les chameaux et les bœufs sont accoutumés d'être menés au chant, et selon que leur charge est pesante, il faut chanter plus fort et plus constamment.

Le grain ordinaire des Mingréliens est le gom. Ce grain est menu comme la coriandre, et ressemble assez au millet. On le sème au printemps, de la même manière que le riz. On fait un trou en terre avec le doigt, on met un grain dans ce trou et on le couvre. Ce grain produit un tuyau de la grosseur du pouce et de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épi qui a plus de trois cents grains. Le tuyau de gom ressemble assez aux cannes à sucre. On le recueille au mois d'octobre, et aussitôt on le pend à des claies élevées et exposées au soleil, afin de le faire sécher. Après qu'il a été vingt jours sur les claies, on le serre. On ne le bat qu'à mesure qu'on le veut faire cuire, et on ne le fait cuire qu'aux heures du manger; il est insipide et pesant; il se cuit fort vite et en moins d'une demi-heure. Lorsque l'eau où on l'a jeté commence à bouillir, on le remue doucement avec une petite pelle de bois, et pour peu qu'on appuie dessus, il se met en pâte. Quand tous les grains sont dissous et la pâte bien pétrie, on diminue le feu, et on laisse bouillir l'eau et sécher la pâte dans le chaudron dans lequel on l'a fait cuire.

Cette pâte est fort blanche; on en fait qui l'est autant que la neige; on la sert avec de petites pelles de bois faites exprès. Les Turcs appellent ce pain *pasta*; les Mingréliens le nomment *gom* : sa qualité est froide, extrêmement laxative; il ne veut rien froid ni réchauffé. Les Circassiens, les Mingréliens, les Géorgiens tributaires de Turquie, les Abcas, les habitants du Caucase, tous ceux qui habitent les côtes de la mer Noire, depuis le détroit des Palus-Méotides jusqu'à Trébizonde, ne vivent que de cette pâte; c'est leur pain; ils n'en ont point d'autre. Ils y sont si fort accoutumés qu'ils la préfèrent au pain de froment.

Outre ce gom, il y a en Mingrélie du miel assez abondamment, un peu de riz, du froment et de l'orge en fort petite quantité. Les gens de condition seulement mangent par délice du pain de blé, le menu peuple n'en goûte jamais.

Les viandes ordinaires du pays sont du bœuf et du cochon. Le cochon y est en très grande abondance et fort bon; on n'en mange point de meilleur en aucun lieu du monde. Il y a aussi du chevreau, mais qui est maigre et n'a point de goût. La volaille y est fort bonne, mais fort rare. Le poisson salé qu'on apporte de Turquie, du thon, et très peu d'autres espèces en certain temps de l'année, sont les seuls qu'on y voit. La venaison qui se mange en Mingrélie est de sanglier, de cerf, de biche, de daim et de lièvre : elle est très excellente; on n'en peut manger de meilleure. Il y a aussi des perdrix, des faisans, des cailles en quantité, quelques oiseaux de rivière, des pigeons sauvages qui sont fort bons, et gros comme les plus gros poulets de grain. Les Mingréliens prennent ces pigeons avec des rets. On en trouve beaucoup dans l'automne; l'hiver, ils se retirent au mont Caucase.

La noblesse de Mingrélie ne s'occupe qu'à la chasse; elle y va principalement avec des oiseaux de proie qu'on apprivoise, et dont on se sert ensuite. On peut dire assurément qu'il n'y a point de pays au monde si abondant que le Mingrélie en oiseaux de proie, laniers, autours, hobereaux et autres. Ils font leurs nids dans le mont Caucase. Les petits, dès qu'ils sont éclos, viennent se jeter dans les forêts qui sont au-dessous. On en prend en quantité, et on les apprivoise en cinq ou six jours.

De tous leurs vols d'oiseau, le plus divertissant est celui du faucon sur le grue : ils prennent l'oiseau de rivière et le faucon avec l'épervier. Ils ont, comme en Perse et en Turquie, un petit tambour à l'arçon de la selle; ils battent dessus avec force pour épouvanter le gibier et le faire lever de l'eau; alors on lâche aussitôt l'épervier. Quand on prend des hérons, on leur ôte les plumes qu'ils ont sur la tête pour en faire des aigrettes, et on les laisse envoler. Les gens du pays assurent qu'il leur en revient d'autres en leur place, tout aussi belles que les premières. Comme on fait lever le gibier hors de l'eau par le son du tambourin, on le fait de même sortir des bois : car ce son effraie les bêtes fauves, et les fait courir dans la plaine où on les tire. Les Mingréliens ne manquent pas de chiens pour chasser; mais ils aiment mieux prendre les bêtes à la course. L'épaule droite est le droit du seigneur, la gauche celui de la dame; la reste se mange avec les chasseurs.

La Mingrélie offre aussi beaucoup d'aigles et de pélicans. Le mont Caucase recèle une infinité de bêtes féroces, des tigres, des léopards, des lions, des loups, des chacals, dernier animal qui est une espèce de renard, seulement un peu plus gros et avec un poil plus épais et plus rude; c'est, dit-on, l'hyène des anciens. En effet, il déterre les morts et il dévore les animaux et les charognes, outre qu'il fait aussi la guerre aux vi-

vants. Cet animal, qui se glisse dans les maisons et sous les tentes avec une adresse étonnante pour y enlever tout ce qui lui convient, a un cri âcre et perçant, qu'il traîne comme un chat qui miaule. Les chacals vont d'ordinaire en troupes, et la Mingrélie en est particulièrement couverte, ainsi que de loups qui font de grands dégâts dans les troupeaux et les haras.

La Mingrélie n'a ni villes ni bourgs, elle a seulement quelques villages sur le bord de la mer; toutes les maisons sont éparses çà et là dans le pays. Il y a plusieurs châteaux-forts. Les maisons sont toutes de charpente. Celles des pauvres n'ont point d'étages; celles des riches en ont un seulement. Le bas a toujours des estrades pour se coucher et s'asseoir, à cause de la grande humidité de la terre. Les gens de qualité sont assis sur des tapis, les autres sur des bancs. Les maisons sont fort incommodes et fort sales; elles n'ont ni cheminées ni fenêtres; le feu s'y fait au milieu, et le jour y entre par la porte. Elles n'ont point de fondements; aussi les voleurs s'y glissent-ils sans peine, en faisant un trou sous la première poutre qui est au rez-de-chaussée et qui porte les autres, et ils entrent par là dans le logis. Dès qu'on remue, ils sortent avec la même facilité. Cet inconvénient oblige les paysans à n'avoir qu'un grand lieu pour chaque famille; ils y retirent tout ce qu'ils ont, et y habitent tous ensemble. La nuit, ils y enferment aussi leur bétail. Les maisons des princes et des seigneurs ont de grandes cours au devant pour donner des audiences et juger les différends.

Le sang de Mingrélie est fort beau, les hommes sont bien faits, et les femmes très belles, toutes avec un air majestueux et engageant. Les moins belles et les plus âgées se fardent tout le visage; les autres se contentent de peindre les sourcils. Les unes et les autres aiment beaucoup la parure. Elles ont l'esprit naturellement subtil et éclairé, mais joignent à cette qualité beaucoup de perfidie, ainsi que les hommes, qui regardent l'assassinat, le meurtre et le mensonge comme de belles actions; même aussi le concubinage, l'adultère, l'inceste, sont pour eux des vertus. Ils s'enlèvent les femmes les uns aux autres, et prennent sans scrupule en mariage tantes, nièces, sœurs, filles. Quiconque veut avoir deux femmes à la fois les épouse; beaucoup en ont trois. Chacun, du reste, entretient autant de concubines qu'il veut; les femmes et les maris sont réciproquement fort commodes là-dessus.

Quand un homme prend sa femme sur le fait avec son galant, il a droit de le contraindre à payer un cochon, et d'ordinaire il ne tire pas d'autre vengeance. Le cochon se mange entre eux trois.

Les seigneurs du pays ont droit de vie et de mort sur leurs sujets, dont ils peuvent aussi prendre tous les biens. La richesse d'un seigneur dépend du nombre de ses paysans; c'est par là qu'elle se compte. Chaque paysan est obligé de défrayer son seigneur quand celui-ci voyage, menant avec lui toute sa famille. Le bagage est porté à pied par des hommes et par des femmes, qu'on voit courir demi-nus, chargés sur la tête et sur les épaules. Les Mingréliens disent que cela fait plus d'honneur que d'être suivi à cheval. Le prince lève ses tributs dans le cours de sa visite annuelle, et juge les procès ou querelles chemin faisant, d'une manière très expéditive.

Les seigneurs mingréliens marchent toujours armés, et ne se couchent jamais que l'épée au côté. Les armes en général sont la lance, l'arc, la flèche, le sabre droit et non courbé, la masse d'armes et le bouclier; il y en a peu qui se servent d'armes à feu. Les Mingréliens sont bons soldats et montent bien à cheval. Ils manient la lance avec beaucoup d'adresse. Ils apprennent aux enfants à tirer de l'arc dès l'âge de quatre ans, à quoi ils deviennent si adroits qu'ils tuent les oiseaux même en volant. Ils se rasent le sommet de la tête en couronne; ils se couvrent le chef d'une petite calotte de feutre. L'hiver, ils portent un bonnet fourré; mais lorsqu'il pleut ils le mettent dans la poche de peur de la salir, et vont ainsi tête nue. Ils portent sur le corps de petites chemises qui leur tombent sur les genoux, et qu'ils renferment dans un pantalon étroit. Ils ont à la ceinture une corde de plusieurs brasses, pour attacher les personnes ou le bétail qu'ils enlèvent à leurs voisins, ou qu'ils ravissent à la guerre. Les grands ont des ceintures de cuir, les pauvres vont presque nus.

Presque tous les Mingréliens, hommes et femmes, même les plus grands et les plus riches, n'ont jamais qu'une chemise et qu'un caleçon à la fois. Cela leur dure au moins un an. Pendant ce temps ils ne les lavent pas trois fois, mais une ou deux fois la semaine ils les font secouer sur le feu pour les nettoyer de la vermine dont ils sont toujours pleins; c'est la raison pour laquelle les dames de Mingrélie ne sentent guère bon, malgré leur beauté.

Les grands mangent assis sur des tapis, à la façon des Orientaux. Leur nappe est, ou de toile peinte, ou de cuir, et souvent ils n'ont qu'une planche. Les gens du commun s'asseient sur un banc; on en met devant eux un de même hauteur, qui sert de table. Toute la vaisselle et les gobelets sont en bois. Les gens de qualité ont un peu d'argenterie. Tout le monde, soit de l'un ou de l'autre sexe, mange ensemble, le maître avec les domestiques. On se range en rond ou par files; on mange avec les doigts. Il y a deux hommes qui donnent à boire à la ronde; chez les femmes du commun ce sont des femmes et des filles qui font ce service.

Les Mingréliens et leurs voisins sont de très grands ivrognes, et ils ne mêlent jamais leur vin; hommes et femmes le boivent pur et en grande quantité. C'est une coutume de se lever de table et d'aller à ses besoins autant de fois qu'on en est pressé, pour se remettre ensuite à boire. Les entretiens d'homme à homme sont des contes de vol, de guerre, de combats, d'assassinats et de vente d'esclaves. Les femmes se plaisent à entendre les discours lubriques et obscènes. Les enfants sont élevés au larcin par le père, et à la turpitude par la mère. Les hommes et les femmes sont très complimenteurs et très cérémonieux. On salue les gens au-dessus de soi en mettant le genou en terre. On suit la même coutume pour présenter une requête ou remettre un message. Nous avons déjà dit que la coutume est d'acheter les femmes; on les paie suivant la condition, l'âge et la beauté. Il est des pères qui ne se font pas scrupule de vendre jusqu'à leur propre fille.

De la Mingrélie je me dirigeai vers le Phase, fleuve que l'on dit être le Phison, un des quatre grands fleuves du paradis terrestre, et qui a sa source dans le mont Caucase. Les Turcs l'appellent *Fachs*. Les gens du pays le nomment *Rione*. Il reçoit plusieurs tributaires, et son eau est très bonne à boire, quoique trouble, épaisse et de couleur de plomb. A son embouchure, il a plusieurs petites îles couvertes de bois, et sur l'une desquelles a été bâtie une forteresse.

Il y a beaucoup de faisans à cet endroit de la mer Noire. Les Argonautes apportèrent de ces oiseaux en Grèce, et comme ils les avaient pris sur les bords du fleuve, ils leur donnèrent le nom de *faisans*.

Le Phase sépare la Mingrélie de la principauté de Guriel et du petit royaume d'Imirette. Anarghie n'en est éloignée que de trente-six milles. La côte est partout un terrain bas, sablonneux et couvert de bois épais.

Des bords du Phase je me dirigeai vers Gonié, château-fort situé au bord de la mer, à un mille du fleuve, et où se trouve la douane. Après y avoir éprouvé quelques difficultés, je parvins à me remettre en route, et pus arriver à Akhalziké, forteresse bâtie dans le mont Caucase, avec un double mur et des tours crénelées. Le bourg du même nom est peuplé de Turcs, d'Arméniens, de Géorgiens, de Grecs et de Juifs. Le fleuve Kur ou Kour, qui a sa source dans le mont Caucase, à quelque douze lieues de ce bourg, passe dans le voisinage.

D'Akhalziké je me rendis à Gory, et de Gory je rejoignis les rives du Kour, que je suivis pendant quel-

que temps pour le franchir, et ensuite atteindre la Géorgie proprement dite, que baigne ce même fleuve appelé aussi *Corus* ou *Cyre*, lequel se jette dans la mer Caspienne. C'est sur ce fleuve Kour, que Cyrus, le fameux conquérant de Perse, fut exposé dans son enfance, et il en prit son nom de Cyrus, au rapport des anciens historiens.

Tiflis est la capitale de la Géorgie, contrée qui du reste a un petit nombre de villes. C'est un pays fertile et délicieux sous tous les rapports. Les fruits y sont excellents. Les vignes croissent autour des arbres comme en Colchide. On transporte de Tiflis une grande quantité de vin en Arménie, en Médie et à Ispahan, pour la bouche du roi. Tous les vivres à Tiflis sont à très bon compte.

Le sang de Géorgie est le plus beau de l'Orient et même du monde; je n'ai pas remarqué un visage laid dans ce pays, et j'y en ai vu d'angéliques. La nature y a répandu sur la plupart des femmes certaines grâces qu'on ne voit point ailleurs; on ne pourrait peindre de plus charmants visages ni de plus belles tailles que celles des Géorgiennes; elles sont grandes, dégagées, et extrêmement déliées à la ceinture. La seule chose qui les gâte, c'est qu'elles se fardent. Le fard leur tient lieu d'ornement, et elles s'en servent de parure, de même qu'on fait chez nous de bijoux et de beaux habits.

Les Géorgiens ont naturellement beaucoup d'esprit; l'on en ferait des gens savants et de grands maîtres si on les élevait dans les sciences et dans les arts; mais l'éducation qu'on leur donne étant fort médiocre, et n'ayant que de mauvais exemples, ils deviennent très ignorants et très vicieux. Ils sont fourbes, fripons, perfides, traîtres, ingrats, superbes. Ils ont une effronterie inconcevable à nier ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont fait, à avancer et à soutenir des faussetés, à demander plus qu'il ne leur est dû, à supposer des faits et à feindre. Ils sont irréconciliables dans leurs haines, et ils ne pardonnent jamais. A la vérité, ils ne se mettent pas facilement en colère, et ne conçoivent pas sans sujet ces haines qu'ils gardent toujours.

Outre ces vices de l'esprit, ils ont ceux de la sensualité les plus sales, savoir l'ivrognerie et la luxure. Ils se plongent d'autant plus avant dans ces saletés, qu'elles sont communes et nullement déshonnêtes en Géorgie. Les gens d'église, comme les autres, s'enivrent, et tiennent chez eux de belles esclaves, dont ils font des concubines. Personne n'en est scandalisé, parce que la coutume en est générale et même autorisée.

Les Géorgiens sont, outre cela, extrêmement usuriers. Ils ne prêtent guère que sur gages, et le moindre intérêt qu'ils prennent est de deux pour cent par mois.

Les femmes ne sont ni moins vicieuses ni moins méchantes; elles ont un grand faible pour les hommes, et elles ont assurément plus de part qu'eux dans ce torrent d'impureté qui inonde tout leur pays.

En général, les Géorgiens ont de la civilité et de l'humanité, et de plus ils sont graves et modérés. Leurs mœurs et leurs coutumes sont un mélange de la plupart de celles des peuples qui les environnent. Cela vient, je crois, du commerce qu'ils ont avec diverses nations, et de la liberté que chacun a en Géorgie de vivre dans sa religion et dans ses coutumes, d'en discourir et de les défendre. On y voit des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Turcs, des Persans, des Indiens, des Tartares, des Moscovites et des Européens. Les Arméniens y sont en si grand nombre, qu'il passe celui des Géorgiens. Ils sont aussi les plus riches, et remplissent la plupart des petites charges et des bas emplois. Les Géorgiens sont plus puissants, plus superbes, plus vains et plus fastueux. La différence qu'il y a entre leur esprit, leurs mœurs et leurs créances a causé une forte haine entre eux; ils s'abhorrent mutuellement, et ne s'allient jamais ensemble. Les Géorgiens, particulièrement, ont un mépris extrême pour les Arméniens, et les considèrent à peu près au même degré que les Juifs en Europe. L'habit des Géorgiens est presque semblable à celui des Polonais; ils portent des bonnets pareils aux leurs; leurs vestes sont ouvertes sur l'estomac, et se ferment avec des boutons et des ganses. La chaussure est comme celle des Persans. L'habit des femmes ressemble entièrement à celui des Persanes.

Les logis de tous les grands et de tous les lieux publics sont construits sur le modèle de tous les édifices de Perse. Ils bâtissent à bon marché; car ils ont le bois, la pierre, le plâtre et la chaux en abondance. Ils imitent aussi les Persans en leur façon de s'asseoir, de se coucher et de manger.

La noblesse exerce sur tous ses sujets un pouvoir plus que tyrannique. C'est encore pis qu'en Colchide. Ils font travailler leurs paysans des mois entiers, et tant qu'ils veulent, sans leur donner ni paie ni nourriture. Ils ont droit sur les biens, sur la liberté et sur la vie de leurs vassaux. Ils prennent leurs enfants et les vendent ou les gardent esclaves. Ils les vendent rarement au-dessus de vingt ans, surtout les femmes. La créance des Géorgiens est à peu près semblable à celle des Mingréliens. Les uns et les autres la reçurent aussi en même temps, savoir dans le IVe siècle, et par le même organe d'une femme d'Ibérie, qui s'était faite chrétienne à Constantinople.

La ville où j'arrivai ensuite est Tiflis, une des plus belles de Perse, encore qu'elle ne soit pas fort grande. Elle est située au bas d'une montagne, dont le fleuve Kur lave le pied du côté de l'orient. Ce fleuve, qui est le Cyre, a sa source dans les montagnes de la Géorgie, et se joint à l'Araxe vers la ville de Chamlby, à un lieu nommé Paynard, d'où ils se rendent conjointement dans la mer. La plupart des maisons sont bâties du côté du fleuve. La ville s'étend en longueur du midi au septentrion, ayant une grande forteresse du côté du midi, située sur le penchant de la montagne. La place d'armes, qui est au devant, sert aussi de place publique et de marché. Cette forteresse est un lieu d'asile; tous les criminels et les gens chargés de dettes y sont en sûreté.

Tiflis a plusieurs églises. L'on en compte quatorze: c'est beaucoup en un pays où il y a très peu de dévotion. Six sont tenues et servies par les Géorgiens. Les autres appartiennent aux Arméniens. La cathédrale, qui s'appelle *Sion*, est située sur le bord du fleuve, et toute construite de belles pierres de taille. C'est un ancien bâtiment fort entier, semblable à toutes les églises que l'on voit en Orient, qui sont composées de quatre nefs, et dont le milieu est un grand dôme soutenu de quatre gros pilastres et couvert d'un clocher. Le grand autel est au milieu de la nef opposée à l'orient. Le dedans de l'église est rempli de plates peintures à la grecque, et par de si mauvais peintres, qu'on a toutes les peines du monde à reconnaître ce qu'ils ont voulu représenter. L'évêché joint l'église. Le *tribile* y demeure. On appelle toujours de ce nom les évêques de Tiflis.

Il y a de beaux bâtiments publics à Tiflis, et les bazars, où se vendent les marchandises, sont grands, bâtis de pierres et bien entretenus. Les caravan-sérails, où demeurent les étrangers, sont de même nature. Il y a peu de bains dans la ville, parce que chacun va aux bains d'eau chaude qui sont dans la forteresse. L'eau de ces bains est minérale, sulfurée, et très chaude. Les gens qui s'en servent pour des incommodités et des maladies ne sont pas en moindre nombre que ceux qui y vont pour la netteté du corps. Les magasins sont encore bien bâtis et bien entretenus. Ils sont situés sur une butte, près de la grande place.

Le palais du prince fait aussi, sans contredit, un des plus beaux ornements de Tiflis. Il a de grands salons qui donnent sur le fleuve et sur les jardins, qui sont fort grands. Il y a des volières remplies de grand nombre d'oiseaux de différentes espèces; un grand chenil et la plus belle fauconnerie que l'on puisse voir. Au



Vue de Sinope.

devant de ce palais il y a une place carrée, où il peut tenir près de deux mille chevaux. Elle est entourée de boutiques, et aboutit à un long bazar, vis-à-vis la porte du palais. C'est une belle perspective, que la place devant la façade du palais, vue du haut de ce bazar.

Les dehors de Tiflis sont ornés de plusieurs maisons de plaisance et de quelques beaux jardins. Le plus grand est celui du prince; il y a peu d'arbres fruitiers; mais il est rempli de ceux qui servent à l'embellissement des jardins, et à y conserver l'ombre et la fraîcheur.

La ville de Tiflis est fort peuplée. On y voit autant de sortes d'étrangers qu'en aucun lieu du monde. Il s'y fait beaucoup de commerce; et la cour est nombreuse et magnifique, digne de la capitale d'une province, y ayant beaucoup de seigneurs de marque. Quant au nom de cette ville, je n'en ai pu savoir l'étymologie. Ce sont les Persans, dit-on, qui le lui ont donné. Il est certain que les Géorgiens ne l'appellent point Tiflis, mais *Cala*, c'est-à-dire *la ville* ou *la forteresse;* car ils donnent ce nom à toutes sortes de grandes habitations ceintes de murailles. Je crois que parce qu'ils n'ont point d'autre ville murée en tout leur pays, ils ne lui ont pas voulu donner d'autre nom que *Cala*. Quelques géographes l'appellent *Cébilé-Cala*, c'est-à-dire *la ville chaude*, à cause des bains d'eau chaude qu'elle possède, non parce que l'air n'y est pas si froid ni si rude que dans tout le reste de la Géorgie.

Je viens de nommer les caravansérails: il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur d'en avoir une courte description.

Les caravansérails sont de grands bâtiments construits pour mettre à couvert les voyageurs. Il faut concevoir que dans l'Asie il ne se voit pas, à beaucoup près, tant de monde étranger dans les villes et sur les chemins qu'on en voit en Europe. On en peut donner plusieurs raisons. Premièrement, l'Asie n'est pas si peuplée sans comparaison que l'Europe; j'entends cette partie que les catholiques romains et les protestants en possèdent, qui est la plus peuplée de l'univers, si ce n'est peut-être la Chine. Secondement, les nations de l'Orient jouissent d'un meilleur air que nous; elles ne sont pas pressées de tant de besoins; ce qui fait aussi que ces peuples sont moins actifs, moins inquiets et moins curieux que nous ne sommes: par conséquent, ils ne se soucient pas tant de commerce. C'est à tout cela que j'attribue l'absence d'hôtelleries en Orient, ou sur les chemins, ou dans les villes, et celle de maisons garnies; comme aussi à la coutume que les femmes ne se laissant point voir aux hommes, ceux qui en mènent en voyage sont obligés de les tenir toujours hors de la vue du monde. Ainsi, il faut porter, en voyageant, de quoi se coucher et de quoi se faire



Vue générale de Tiflis.

à manger. Mais comme on ne se sert point de chalits, de tables et de siéges en ces pays orientaux, à cause que l'on mange et que l'on couche à terre sur des tapis, le bagage est facile à porter. Deux chevaux portent celui de deux ou trois hommes très facilement. De cette manière, il ne faut que du couvert en voyage, et c'est pour le donner commodément que les caravansérails sont faits. On n'en trouve guère sur les grands chemins dans l'empire turc, parce qu'on n'y voyage qu'en grandes troupes d'environ mille personnes ensemble, qui portent chacune leur tente, comme à l'armée; mais il y en a partout dans l'empire de Perse. Il n'y en a point non plus dans les villes du Mogol, par une raison différente : c'est que l'air y étant chaud en tout temps, on aime mieux se loger à l'air, soit à l'ombre des arbres, soit sous des portiques, que dans des chambres.

De Tiflis je me rendis à Érivan ou Irivan, trajet de quarante-huit lieues.

Irivan est une grande ville, mais laide et sale, dont les jardins et les vignes font la plus grande partie, et qui n'a nuls beaux bâtiments. Elle est située dans une plaine entourée de montagnes de toutes parts. Deux fleuves passent à côté : le Zeogui, au nord-ouest; le Quenk-Boulak au sud-ouest. Quenk-Boulak signifie *quarante fontaines* : on dit que ce fleuve a autant de sources. Il n'a pas un long cours. On n'en dira pas davantage de la situation de la ville.

La forteresse pourrait passer pour une petite ville. Elle est ovale, ayant quatre mille pas de tour et huit cents maisons. Il n'y demeure que des Persans naturels. Les Arméniens y ont des boutiques où ils travaillent et trafiquent le long du jour; le soir ils les ferment et s'en retournent à leurs maisons. Cette forteresse a trois murailles de terre ou de briques d'argile, à créneaux, flanquées de tours, et munies de remparts fort étroits, selon l'ancienne manière de fortifier, et aussi sans régularité, à la façon de l'Orient. Il eût été difficile de faire l'ouvrage régulier, parce que la forteresse s'étend au nord-ouest sur le bord d'un épouvantable précipice large et escarpé, de plus de trois cents toises de profondeur, au fond duquel passe le fleuve. Cet endroit, imprenable et inaccessible, n'a point d'autres fortifications que des terrasses garnies d'artillerie. Deux mille hommes sont entretenus pour la garde de la forteresse. Elle a autant de portes que de murs; elles sont toutes revêtues de fer et munies de barrières, de herses et de corps-de-garde fortifiés. Le palais du gouverneur de la province est dans la forteresse, sur le bord du précipice dont on vient de parler. Il est beau et fort grand, et tout-à-fait délicieux en été.

Proche de la forteresse, et à mille pas seulement, du côté du nord, il y a une butte qui la commande. On en a fortifié le haut d'un double mur et d'artillerie. On y peut loger deux cents hommes.

Paris. — Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16

La ville est éloignée de la forteresse d'une portée de canon. L'espace d'entre-deux est rempli de maisons et de marchés; mais le construction en est si mince, qu'en un jour tout cela se peut enlever. Il y a plusieurs églises dans la ville. Les principales sont l'évêché, nommé *Ircou-Yeize*, c'est-à-dire *deux visages*, et *Catoriké*. Ces deux églises sont du temps des derniers rois d'Arménie : elles sont petites, enfoncées en terre, et ne ressemblent pas mal aux catacombes.

Près de l'évêché il y a une vieille tour bâtie en pierre de taille. On trouve beaucoup de bains dans la ville et dans la forteresse, ainsi que beaucoup de caravansérails.

Irivan jouit d'un air sain, mais un peu froid. L'hiver y dure longtemps, et il y neige encore quelquefois en avril. Le pays est assez agréable et très fertile. Les fruits de la terre y viennent en abondance, surtout le vin qui est bon et à bon marché. Les Arméniens tiennent par tradition que Nué planta la vigne près d'Erivan ou d'Irivan.

Le lac d'Irivan est à trois petites journées au nord-ouest de cette ville. Les habitants l'appellent *lac Doux*, parce que son eau est tout-à-fait douce. Il a vingt-cinq lieues de tour et beaucoup de profondeur. Les belles truites et les belles carpes qu'on mange à Irivan viennent de ce lac. Il y a une petite île au milieu, où l'on voit un monastère. Le fleuve Zengul a sa source dans ce lac; il traverse une partie de l'Arménie, et s'unit avec l'Araxe, près de la mer Caspienne, où ils se jettent tous deux.

A deux lieues d'Irivan est le célèbre monastère des Trois-Eglises, le sanctuaire des chrétiens arméniens, et le lieu pour lequel ils ont la plus de vénération. Du reste, les environs d'Erivan comptent plus de vingt couvents d'hommes, et cinq de femmes. Le clergé arménien consiste en un patriarche, des évêques, des prêtres et des moines de l'ordre de Saint-Basile.

A douze lieues d'Irivan, à l'est, on voit le mont Ararat, où, dit-on, s'arrêta l'arche de Noé. Quand l'air est serein, ce mont ne paraît pas à plus de deux lieues de la ville, tant il est haut et grand. Au pied du mont il y a un village de chrétiens, et un monastère qui est en grande vénération parmi les Arméniens, parce qu'ils croient que Noé, après le déluge, y fit sa première demeure et ses premiers sacrifices.

En quittant Irivan je me dirigeai vers Marant, ville située au bas d'une petite montagne et au bout d'une plaine très fertile. Il y croît des fruits en abondance, et les meilleurs de toute la Médie. Les Arméniens croient que Noé a été enterré à Marant; ce nom vient d'un verbe arménien, qui veut dire *enterrer*. On voit de Marant, quand le temps est serein, le mont où s'arrêta l'arche qui sauva le patriarche du déluge. On le voit aussi de Tauris quand le ciel est sans nuages.

J'arrivai à Tauris le 17 avril 1672. Cette ville est à cinquante-trois lieues (d'environ chacune cinq milles pas) d'Irivan; on parcourt facilement ce trajet en six jours sur des chevaux, mais les caravanes y mettent douze jours.

Tauris est une grande et belle ville de la Perse, au fond d'une plaine, et au bas du mont Oronte. Elle n'a ni murs ni fortifications, un petit fleuve passe au travers. La ville est divisée en neuf quartiers. Elle a au moins quinze mille maisons et quinze mille boutiques. Les maisons en Perse sont séparées des boutiques, qui sont la plupart disposées en de longues et larges rues voûtées, de quarante à cinquante pieds de hauteur. Ces rues s'appellent *bazars*, c'est-à-dire marchés. Elles font le milieu de la ville, les maisons sont sur les dehors. Presque toutes ont un jardin. Tauris n'a qu'un petit nombre de palais, mais ses bazars sont les plus beaux de l'Asie. Les mosquées, au nombre de deux cent cinquante, ont assez belle apparence. Près de Tauris on voit un grand château en ruine fort ancien. La place principale de Tauris est la plus grande de l'Orient; on y a rangé plusieurs fois trente mille hommes en bataille. La population de Tauris est d'environ cinq cent cinquante mille habitants.

Tauris, située par 38° de latitude nord, jouit d'un climat sec et froid, mais sain. Le vent y souffle presque toujours au soir et au matin. Il y pleut souvent, hormis en été, et l'on y voit des nuages en toutes les saisons de l'année. Il y a abondance de toutes choses nécessaires à la vie. La mer Caspienne, qui n'en est qu'à quarante lieues, lui fournit du poisson. Il n'y a point de villes en Perse où l'on puisse mieux vivre, ni plus délicieusement ni à meilleur marché qu'à Tauris, que du reste les Persans nomment *Tébris*.

Après quelque séjour dans cette ville renommée, je me remis en route et pris la direction d'Ispahan, en passant par Kom et Cachan. La première de ces deux dernières villes, c'est-à-dire Kom, a quinze mille maisons; elle est ceinte d'un fossé et d'un mur flanqué de tours; elle est entourée de jardins, dans une plaine, le long d'un fleuve, et à une demi-lieue d'une haute montagne; elle a deux grands et beaux bazars. La ville de Cachan est située aussi dans une grande plaine, et près d'une haute montagne; elle n'a point de fleuve, mais plusieurs canaux construits sous terre, beaucoup de sources comme il y en a à Kom, et des citernes. Elle est ceinte d'un double mur flanqué de tours rondes, et a cinq portes. La principale mosquée est un des restes de la première grandeur des mahométans qui envahirent la Perse. L'air à Cachan est bon, mais extrêmement chaud.

Arrivé à Ispahan, le 24 juin 1672, je rendis grâces à Dieu, après avoir fait cent trente-quatre lieues persanes depuis Tauris. Je me logeai au centre de la ville, et me mis bientôt en rapport avec les principales autorités de cet empire, dont je vais donner quelques aperçus physiques et moraux.

Les Persans se servant, pour nommer leur pays, d'un mot qu'on prononce également *iroun* et *iran*, mot ancien inventé par les Tartares, dont les Persans modernes sont originaires. Une autre dénomination est le terme *fars*, qui est le nom particulier de la province dont Persépolis était la capitale. Plusieurs érudits expliquent ce mot par celui de *phérez*, qui, en hébreu et en chaldaïque, signifie *diviser*. Le mot *fars* signifie *cavalier*, et la province qui porte ce nom abonde en chevaux superbes.

Les Arabes et les Turcs appellent les Persans *Agem*, et la Perse *Agemestan*, mot qui veut dire *étranger* ou barbare : c'est pour dire que les Persans, quoique mahométans, ne sont pas descendus des Arabes, la source du mahométisme et des sciences, dans le même temps que les Grecs appelaient les nations du monde *les Barbares*. Les Orientaux, et entre autres les Arabes et les Persans, appellent aujourd'hui toute la Perse *Araken*, pluriel d'*Arak*. Ils la divisent en deux parties, *Arakarab*, et *Arakagem*, comme qui dirait les villes des Arabes, et les villes des Barbares; et ces termes sont quelquefois employés pour désigner la Perse en basse et haute.

La coutume des Persans qui sont dans le trafic ou dans les emplois, est qu'après avoir amassé quelque argent, ils le font servir à l'acquisition d'un logis, qu'ils n'achètent jamais tout fait, mais qu'ils bâtissent exprès, ayant pour proverbe qu'une maison qu'on achète toute faite n'est pas plus propre pour sa famille qu'un habit qu'on achète tout fait n'est propre pour son corps. Il y a peu de personnes en Perse qui louent des maisons pour y demeurer; les pauvres mêmes sont propriétaires de celles qu'ils habitent. S'il existe quelques loyers de bazars, la rente s'en paie tous les soirs, la confiance n'allant pas jusqu'au lendemain.

Les noms que les Persans portent leur sont imposés, ou en venant au monde, ou à la circoncision, de même qu'à tous les autres peuples mahométans; et ces noms sont pris, ou des personnes éminentes de leur religion, ou du Vieux-Testament, ou de leurs histoires, ou ce sont des noms de vertus; car chacun prend ou se fait un nom à son gré. Il n'y a pas de surnoms particu-

liers, ou de noms de famille et de race pour surnom. On prend par honneur le nom propre de son père, et quelquefois celui de son fils.

Pour ce qui est des titres, ils ne sont point affectés en Orient, soit à la naissance, soit à la dignité. Chacun attache à son nom, comme il veut, les titres superbes de duc, prince, roi. Les moindres valets les prennent comme les autres; vous en voyez d'appelés David-le-Duc, Abraham-le-Prince. Cela ne signifie rien, mais on y observe cette distinction de ne pas mettre toute sorte de titres devant ou après le nom indifféremment. Il y en a qu'on ne met point devant le nom, comme le titre de *Mirza*, qui signifie *fils de prince*. C'est afin de distinguer les personnes royales d'avec le reste du monde, lesquelles attachent ces titres devant ou après leurs noms, tout au contraire et au rebours des autres.

Lorsqu'un enfant mâle vient au monde, c'est la coutume que son père donne tout ce qu'il a sur lui à celui qui lui en apporte la nouvelle. On vient lui ôter le turban de la tête en lui disant : *Il vous est né un enfant mâle*, et aussitôt il faut faire un présent pour la bonne nouvelle : c'est comme si l'on avait à racheter son habit et ce qu'on a sur soi.

Parmi les exercices et les jeux des Persans, nous citerons le jeu de l'arc, celui du sabre, l'exercice du cheval; la lutte pour les gens de moindre condition, l'escrime, la danse sur la corde et les tours de gobelets. Il y a partout des troupes de charlatans et des joueurs de marionnettes.

Quant aux habits, la mode n'est point sujette à des changements; ils sont toujours faits d'une même façon, de mêmes étoffes et de mêmes couleurs. Il existe encore des habits de Tamerlan dans le trésor d'Ispahan, qui sont taillés comme ceux d'aujourd'hui sans aucune différence.

Les étoffes des habits sont de soie et de coton; les chemises et les caleçons sont de soie. Les vestes et les robes sont doublées d'une grosse toile claire et cotonnée entre deux pour être plus chaudes; il faut que la doublure soit grosse et claire, et comme un treillis, afin que le coton s'y tienne et s'y attache mieux.

On ne porte point de noir en Orient, surtout en Perse; c'est une couleur funeste et odieuse, qu'on ne saurait regarder : ils l'appellent *la couleur du diable*. Ils s'habillent indifféremment de toutes couleurs, à tous âges, et c'est un objet fort récréatif que de voir, aux promenades ou dans les places publiques, un grand peuple tout bigarré, couvert d'étoffes éclatantes par l'or, le lustre et la vivacité des couleurs.

Les Persans, pour la plupart, laissent croître la barbe au menton et par tout le visage, mais courte et cachant seulement la peau, hormis les ecclésiastiques et les gens dévots, qui la portent plus longue. Ils ont pour mesure de prendre le menton avec la main, et de couper tout ce qui excède au-dessous. Il en faut aussi excepter les gens d'épée et les vieux cavaliers, qui ne portent d'autre barbe que de grandes et grosses moustaches. Les longues barbes à la turque font horreur aux Persans.

L'habit des femmes est semblable en beaucoup de choses à l'habit des hommes : le caleçon tombe de même sur la cheville du pied, mais les jambes en sont plus longues, plus étroites et plus épaisses, à cause que les femmes ne portent point de bas. Elles se couvrent le pied d'un brodequin, qui monte quatre pouces au-dessus de la cheville du pied, et qui est fait ou de broderie ou de la plus riche étoffe. La chemise est ouverte sur le devant; leurs vestes sont plus grandes, et pendent presque sur le talon. Leur ceinture est mince et seulement d'un pouce de large. Elles ont la tête bien couverte, et par dessus un voile qui leur tombe sur les épaules et qui leur couvre par devant la gorge et le sein. Quand elles vont dehors, elles mettent par dessus tout un grand voile blanc qui leur couvre la tête jusqu'aux pieds, le corps et le visage, ne laissant paraître, en diverses contrées, que seulement la prunelle des yeux. Les femmes portent quatre voiles en tout : deux qu'elles mettent dans le logis, et deux qu'elles mettent quand elles sortent. Le premier de ces voiles est fait en couvre-chef, tombant sur le derrière du corps par ornement; le second passe sous le menton et couvre le sein; le troisième est le voile blanc, qui leur couvre tout le corps; et le quatrième est une façon mouchoir, qu'elles passent sur le visage et attachent à l'endroit des tempes. Ce mouchoir-voile a un réseau à l'endroit des yeux, afin de voir au travers. Du reste, la coiffure des femmes est simple : leurs cheveux sont tirés derrière la tête, et mis en plusieurs tresses qui tombent sur les talons, au bout desquelles on attache des perles et d'autres ornements.

Le luxe des Persans se remarque surtout pour le nombre des domestiques, comme dans les habits et dans les sérails, où le nombre des femmes est toujours très considérable, ainsi que par les dépenses qu'elles entraînent.

Quand un homme de qualité rend visite, il fait marcher un ou deux chevaux de main, menés en laisse, chacun par un domestique à cheval et à côté. Il a de plus derrière lui un homme qui porte sa bouteille de tabac, un autre qui lui porte une toilette de broderie, où il y a d'ordinaire un justaucorps et un bonnet, et un autre qui n'est que pour l'accompagner. S'il va à la promenade, il mène un autre valet à cheval, avec un yactan, c'est-à-dire deux petits coffres carrés, où on met de quoi faire une légère collation, avec un tapis par dessus. Lorsqu'il s'arrête en quelque lieu, soit au jardin, soit sur le bord d'une rivière, ou en quelque autre endroit, on étend un tapis sur lequel il s'assied, et se met à fumer. Si cet homme va à la chasse, un fauconnier ou deux, assis à cheval, l'oiseau sur le poing, se joignent à ce train.

Quant à la nourriture des Persans, elle est assez ordinaire; ils mangent toutes sortes d'animaux, et plus particulièrement des végétaux. Le riz est l'aliment le plus commun. Le pain des Persans est mince comme de la galette. On ne boit d'ordinaire que de l'eau et du café. On a aussi du sorbet et des eaux de fruits et de fleurs : l'eau de rose est fort agréable. Le vin et les liqueurs enivrantes sont défendus par la loi musulmane; cependant il n'y a presque personne qui ne boive des liqueurs fortes. On fait aussi beaucoup de vin en Perse, et la tolérance à cet égard dépend de l'humeur ou du caprice du souverain.

Les Persans parlent trois langues : le persan proprement dit, qui est la langue naturelle de l'empire; le turc et l'arabe. Le persan est la langue de la poésie et du peuple en général; le turc est celle des armées et de la cour, tandis que l'arabe est l'idiome de la religion et des hautes sciences. Les Persans ont coutume de dire que le persan est une langue douce, que l'arabe est éloquent et le turc sévère, et que les autres langues ne sont que des jargons.

Dans l'écriture, les Persans se servent de papier moins blanc que le nôtre et très cassant; ils en font de toutes les couleurs, excepté de noir : le plus noble est le papier blanc argenté. Ils ne déchirent jamais le papier écrit, parce que, disent-ils, le nom de Dieu peut être écrit dessus. Leur encre est fort noire, et leurs plumes sont des roseaux qu'ils taillent comme nous. On sait que leurs caractères se tracent de droite à gauche, et qu'ils donnent un tour concave à leurs lignes.

Les Persans aiment beaucoup les maximes ou sentences : c'est un goût général dans tout l'Orient; on y renferme la sagesse dans des phrases courtes, faciles à enseigner et à retenir. Ils aiment aussi les fables et les allégories. Lokman, un de leurs fabulistes, est justement célèbre : c'est l'Ésope de la Perse.

Le titre ordinaire du roi de Perse est *schah* ou *padischa*, ou *padis pacha*, terme qui veut dire faire les partages ou distribuer. C'est le plus grand titre qu'on puisse donner en Asie; il répond à celui d'empereur en Europe. Le titre de *khan* est celui de tous les rois tartares, et l'on donne au roi de Perse ce titre

de khan on celui de sultan. Ce dernier titre est particulièrement celui du grand-turc.

Les Persans appelleut *harem* on *lieu sacré* les appartements des femmes, qui, à Constantinople, sont compris dans le sérail ou palais du grand-seigneur. Les femmes sont plus étroitement gardées en Perse qu'en aucun autre endroit de la terre; le sérail est un lieu public en comporoison. J'en rapporte la cause à la luxure, qui est noturelle au climat persan, et à la religion du pays, qni permet de jouir de toutes les femmes qu'on peut avoir, pourvu qu'elles ne soient pas liées à un antre. En Perse, la passion puur les femmes est extrêmement violente, et lo jolonsie non moins vive. Il n'y a que le roi qui puisse, quand il lui plaît, visiter tous les harems de ses conrtisans; la sévérité des eunuques se plie et s'humilie ainsi devant la volonté ou le caprice du schab, dont le propre harem recèle d'ailleurs les plus belles personnes du royaume. Il n'y entre que des vierges et toutes d'une extrême beauté. Aucnne famille n'oserait refuser de livrer une jeune fille qui serait demandée de la part du schab.

En générol, indépendamment de la privotion de la liberté, il se commet dons le harem du roi toutes sortes d'abominotions, comme des grossesses étouffées, des avortements furcés, la vie ôtée à de petites créatures nouvellement nées en lenr refusant le lait, ou d'une autre manière. Entre toutes les femmes qui deviennent grosses, il n'y a que celle qui porte le premier fils qui ait sujet de bénir son sort, parce qu'elle aura un jour le rang, l'autorité et le bonheur de mère de souverain; mois pour les antres, elles sont reléguées dans un coin du sérail, chacune avec son enfant, où elles vivent toujours dans les transes de les voir priver de la vie ou de la vue par l'ordre du souveraio, soit qu'il soit le père ou le frère de l'enfant, ce qui est un malheur qui ne mnnque presque jamais de leur arriver. De là vient qne toutes ces favorites appréhendent d'avoir des enfants dès que le rui a un fils. Le but ou le bonbeur où elles aspirent toutes est d'être mariées, et c'est à qnoi elles parviennent par d'assidus et par de longs services qu'elles rendent à la mère du roi, on à la mère du fils ainé, ou au roi même. La mère dn roi a toujours des intrigues avec la plupart des ministres et officiers de l'Etat, plus ou moins importantes, selon son génie et son crédit; ils ne manquent presque jamais de lui demaoder une fille du harem pour eux ou pour quelqu'un de leurs fils, comme étont un moyen de gagnar ses bonnes grâces et d'entrer plus avant dans leur faveur. Quelquefois on donne de ces belles captives aux grands seigneurs, sans qu'ils y pensent, comme une faveur insigne qu'on leur veut faire : ainsi, la première fois que je fus à la cour de Perse, le roi envoya une fille du barem an grand-surintendont de sa maison, et son favori, une nuit qu'il n'y pensait pas et qu'il ne s'en souciait guère, comme il y a de l'apparence; car il était âgé et accablé du poids du mioistère. Cependant, soit par politique et par complnisance, ou autrement, il fut trois jours sans sortir du barem ponr aller voir le roi, passant tout son temps auprès de cette nouvelle maîtresse. Heureuse est celle qui est donnée de cette manière à un grand seigneur! car elle devient femme légitime et maîtresse de la maison, et elle est bonorée et traitée comme si elle était fille du roi. Ou marie aussi de ces filles du sérail ponr en décharger le palais lorsqu'il y en a un trop grand nombre, et alors on les donne aux officiers d'armée et aux yessaouls et capigis, qui sont, comme en France, les gentilsbommes ordinaires et les huissiers dn cabinet. Cependant, comme il n'arrive jamais qu'on donne en mariage des femmes qui ont des enfants vivants, et qu'on donne aussi rarement de celles qui en ont eu, ou qui seulement ont été grosses, cela fait qne la plupart de ces filles craignent plus les faveurs du roi qu'elles ne les désirent, et qu'elles sont au désespoir lorsqu'elles en sentent l'effet. Les artifices qui s'emploient d'un côté pour éviter la grossesse, et les énormités qui se commettent de l'antre pour prévenir l'enfantement, sont la matière de mille contes que l'on fait sur ce sujet. J'ai oni assurer que le feu roi Abas II fit un jour brûler vive une de ses belles-filles, seulement pour s'être aperçn de cette crainte. Il lni envoya dire, une nnit qu'elle était de garde, d'entrer seule. Elle fit réponse qu'elle avait son incommodité de femme, et qu'elle n'osait approcber de sa personne en cet état. Le lendemain il la fut trouver daos sa chombre; elle, le voyont entrer, se jeta à ses pieds pour l'empêcher de la toucber, incommodée comme elle l'assurait qu'elle était. Le roi, qne son amonr rendait soupçonneux, la fit visiter, et apprit que ce qu'elle disait était faux; de quoi étont outré de colère, il la fit attacber dans une cheminée, et ayant fait mettre du bois à l'entour, elle fut brûlée toute vive.

Comme on marie de ces belles personnes pour récompeose de leurs bons services, ou par faveur envers ceux à qui elles sont données, l'on en marie aussi quelquefois par chagrin, pour les punir et à dessein de les rendre malbeureuses : on les donne pour cela à des gens de basse condition, soit dans la ville capitale, soit dans la cour. C'est da ces femmes-là qu'on apprend des nouvelles dû sérail beaucoup plus aisément que des eunuques.

On sait encore des nouvelles de ce lien si réservé par des matrones qu'on y fait venir quand les enfantements sont difficiles, ce qui n'arrive pas souvent; car les nccouchements étant très aisés en Perse, de même que dans les autres pays chauds da l'Orient, il n'y o point de sages-femmes. Les parentes âgées, et les plus graves, font cet office; mais comme il n'y a guère de vieilles matrones dans le barem, on en fait venir de dehors dans le besoin. Enfin, on sait des nouvelles de ce lieu par les nourrices; car les enfants du roi ne sont jamais allaités par leurs mères. Les médecins du roi ont soin de trouver des nourrices, et l'on observe soigneusement qu'elles soient jeunes, grandes, déchargées d'embonpoint, avec des chevenx noirs, et qu'elles n'aient pas eu de longues maladies.

Les Persans appellent les eunuques *coja*, mot qni signifie *vieillard*, *ancien*, soit parce qu'ils conduisent et gouvernent les affaires domestiques, comme font les vieillords, soit parce qu'ils ne penvent pas plus user de femmes que les plus vieilles gens. Il y en a un grand nombre dans tout le royaume de Perse, et on peut dire en quelque manière qu'ils le gouvernent, et qu'ils en sont les maîtres, parce que dans toutes les grandes maisons, et dans celle dn roi plus qu'en nulle autre, ils ont la confiance du maître, la garde de son bien et le maniement de ses affaires. Les femmes sont particulièrement sous leur inspection, et comme sous leur tutelle. Ils commandent l'entrée et la sortie du harem, qui est l'babitotion des femmes, ou pour mieux dire leur prison, et ils les accompagnent partout, c'est-à-dire au bain et en visite. Ils n'ont pas la liberté néanmoins d'entrer dans leur chambre, quand elles y sont seules. Les cunuques, dans les graudes maisous, sont aussi les précepteurs et les gouverneurs des eufants. Ils leur apprennent d'abord à lire, à écrire, les principes de leur religiou, et les éléments des sciences; et lorsque leurs pupilles ont besoio de plus habiles maîtres, ils leur servent de gouverneurs, les accompagnent partout sans les perdre de vue. Les fils du roi, qui ne sortent jamais dn palais des femmes que pour monter sur le trône, n'out point d'autres régents ni d'autres maîtres.

A l'égard des mariages, l'égalité de la condition, ni le consentement des parents, ne sont point nécessaires en Perse pour les rendre vnlides. Dès qu'un jeune bomme est en âge, il peut prendre une femme à son gré; et s'il l'épouse par contrnt, elle devient sa femme, de quelque condition qu'elle puisse être d'ailleurs. A la vérite, ces mariages inégaux n'arrivent pas communément, parce qu'on donne de bonne heure à un jeune bomme uoe esclave ou une concubine, en attendant

qu'on le marie. Comme tous les mariages sont valides chez eux, tous les enfants sont aussi légitimes, soit qu'ils soient nés avant ou après le mariage, soit qu'ils soient nés d'une femme épousée selon les rites ou coutumes, soit qu'ils soient nés d'une esclave ou d'une concubine. Il n'y a point de bâtards en ce pays-là. Le premier est l'héritier, quoique ce soit le fils d'une esclave, quand même son père aurait d'autres fils d'une fille du roi dans la suite. On fait seulement quelque différence là-dessus dans le monde, lorsque le fils est né d'une esclave indienne, mulâtre ou basanée; car comme son teint et son air s'en sentent beaucoup, on dit c'est le fils d'un tel, né d'une esclave négresse; cependant le droit n'en fait nulle différence sur le point de la succession.

Les enfants d'un père n'ont point de droit sur son bien, tandis qu'il est en vie; mais après sa mort, le fils aîné prend les deux tiers du bien, et l'autre tiers se partage entre le reste des enfants, de telle manière que les filles ne prennent que la moitié de ce qui revient aux garçons. C'est là la loi, et c'est la coutume ordinaire; cependant, comme les principaux biens en Perse sont des biens mobiliers, un père qui a le temps de les partager à ses enfants en donne à chacun ce que bon lui semble.

La loi déclare les filles en âge à neuf ans, et les garçons à treize ans et un jour. On marie les filles sans dot; on leur donne seulement des bijoux, des hardes et des meubles, selon la qualité de la personne.

La religion mahométane tolère toutes les autres religions, moyennant un tribut annuel; mais elle regarde comme un grand mérite de convertir les infidèles, et les mahométans nomment infidèle quiconque ne pratique point leur culte.

Il nous resterait à donner la description de la capitale de la Perse, d'après le voyageur Chardin; mais elle a éprouvé de grands changements depuis un siècle et demi.

ALBERT-MONTÉMONT.

BENIOUSKI.

(1780.)

VOYAGE AU KAMTSCHATKA.

Beniouski, né Hongrois, mais appelé par son oncle en Pologne, pour y recueillir, en qualité de magnat, la succession d'une starostie; dépouillé de ses biens en Hongrie comme coupable de trahison, se trouva engagé en Pologne dans la fameuse confédération. Fait prisonnier par les Russes, il fut exilé au Kamtschatka, d'où il parvint à s'évader. Il repassa en Europe par le Japon et la Chine. Sa relation sur la Sibérie offre des détails intéressants, que nous réunirons à d'autres, fournis par Steller, pour en faire un ensemble.

Le Kamtschatka est une grande péninsule, qui, bornant l'Asie au nord-est, se prolonge, sur une largeur inégale de 5° au plus, depuis environ le 51e degré de latitude nord jusqu'au 62e. En s'avançant du nord au midi, cette terre a sur sa droite un long golfe qu'on appelle la mer *la Pengina* ou le golfe *de Penginsk*, et sur la gauche, l'océan Oriental, qui sépare l'Asie de l'Amérique. L'isthme commence à s'éloigner du continent vers le 60e degré de latitude nord, entre la rivière de Pustaja, qui se jette dans le golfe occidental, et celle d'Anapkoi, qui débouche dans la mer orientale. De la cime des montagnes qui s'élèvent au milieu de l'isthme, vers la source des rivières, ou naît proprement le Kamtschatka, l'on découvre les deux mers dans un temps serein; ce qui montre combien la péninsule est étroite. Prolongée obliquement du nord-est au sud-ouest, sa largeur est renfermée entre les 152e et 170e degrés de longitude occidentale. Comme la plupart des presqu'îles, grandes ou petites, celle-ci est partagée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui la traverse au milieu, courant du sud au nord. Cette chaîne a des rameaux à droite et à gauche qui s'avancent vers la mer, avec des rivières qu'elles y versent. Ces branches de rochers forment çà et là des caps séparés par autant de baies. Toute cette langue de terre est coupée de rivières et de lacs qui ne la rendent ni très fertile ni fort habitable, par la surabondance et la disposition de leurs eaux.

La côte occidentale du Kamtschatka, qui est la seule par où l'on y aborde de notre continent, forme une courbe elliptique, irrégulière, et composée elle-même d'une infinité de courbes, ainsi que toutes les côtes. Elle s'étend depuis l'embouchure de la rivière de Pengina, qui donne son nom au bras de mer où ce fleuve se jette, jusqu'à la pointe de Lopatka, qui termine la presqu'île au midi. De toute cette côte, qui comprend un espace d'environ 12°, débouchent trente-quatre rivières, dont trente sont renfermées dans les deux tiers de cet espace, tandis qu'il n'y en a que trois dans le reste de la côte, qui s'enfonce au nord vers les terres. La raison de cette différence remarquable vient sans doute de ce que le nombre des montagnes diminue vers le continent, et se multiplie à proportion que cette langue de terre s'allonge entre deux mers. Ainsi, la péninsule paraît appartenir à la mer par des montagnes et s'attacher au continent par des plaines. Mais si la mer a formé les montagnes, celles-ci rendent en dédommagement des rivières à l'Océan. Une des plus belles est la Bolschaia-Reka, ou grande rivière. C'est par son embouchure que les vaisseaux russes partis d'Ochotskol abordent au Kamtschatka. Ils y entrent dans les grandes marées, qui montent à la hauteur de quatre verges de Russie. Elle est navigable dans le printemps, mais difficile à remonter par la rapidité de son cours et la quantité de ses îles.

Depuis l'embouchure de la grande rivière, au 53e degré, jusqu'à celle de la Pustaja, au 60e, la côte est basse et marécageuse, sans danger pour les vaisseaux qui peuvent y être jetés, mais non y aborder. Là, commençant à s'élever, elle devient plus inaccessible, à cause des rochers que la mer y couvre.

Une singularité frappante, ce sont quatre caps ou promontoires, séparés par des distances à peu près égales, et dont trois finissent presque au même degré de longitude, comme si l'Océan battait uniformément sur cette côte. C'est là proprement la côte du Kamtschatka, puisque vers le milieu de sa longueur elle décharge la rivière qui donne son nom à toute la péninsule. Elle a une masse de rochers escarpés, très longue, qui ne fournit point de rivière à la mer, tant elle en est voisine. Mais si ces rochers ne donnent point d'eau, ils ont des sources de feu.

A l'embouchure d'Awatscha, est la baie de Saint-Pierre et Saint-Paul, creusée en rond par la mer, couronnée de hautes montagnes, avec une entrée fort étroite, mais assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux. Ce golfe a trois ports, dont le premier, qui s'appelait jadis *Niukina*, aujourd'hui Saint-Pierre et Saint-Paul, peut contenir vingt vaisseaux; le second, qu'on nomme *Rakova*, à cause des écrevisses qu'on y trouve, recevrait, dit-on, quarante vaisseaux de ligne; et le troisième, appelé *Tarcina*, est plus grand que les deux autres. La rivière d'Awatscha est défendue d'un côté par le fort de Karitmchin, que les Russes y ont bâti; de l'autre par deux montagnes, dont l'une vomit toujours de la fumée et quelquefois

des flammes. Depuis cet endroit, la côte n'offre rien de curieux jusqu'à la rivière de Joupanova. Son abord est très dangereux, par la quantité de rochers ou piliers dont la mer est parsemée : heureusement leur tête déborde au-dessus de l'eau. Avant d'arriver à cette rivière par le sud, on rencontre la baie de Nutrenoi, où des montagnes escarpées mettent à couvert des vents. Plus haut est la rivière de Krodakighe, qui, s'élançant du lac Kronoskoi, formé lui-même de plusieurs rivières, présente aux yeux du voyageur une belle cascade, sous laquelle on passe sans se mouiller. Du lac et de la baie de Kronoskoi on monte au nord, et l'on trouve le Kamtschatka, le plus beau fleuve de tout le pays, puisque les petits vaisseaux le remontent jusqu'à deux cents werstes au-dessus de son embouchure.

Depuis le Kamtschatka jusqu'à la mer d'Olutorskoi, qui tire son nom de la rivière Olutora, à l'embouchura de laquelle se termine au nord la côte orientale, on trouve douze rivières. Celle d'Ounskig se fait remarquer par trois colonnes de roc, dont la plus haute n'a pas moins de quatorze sagènes (1). C'est l'ouvrage des tremblements de terre ou des inondations de la mer. Cet élément forme tous les jours des îles sur ces côtes, qu'il menace continuellement. Dans les grands débordements, les eaux de l'Ounakig tombent dans le Kamtschatka par la pente du terrain, quoique les lits de ces deux rivières soient séparés par un espace de dix lieues. On présume qu'à la longue ce cours des inondations détachera la cap de Kamtschatkoi du continent, pour en faire une île. La rivière de Ningin ve se jeter dans une baie, où les habitants ont construit sur une colline, au nord, une espèce de fortification, pour se défendre soit contre les Tchouktchi qui viennent du continent, soit contre les Russes qui arrivent par terre et par mer. Une autre rivière remarquable est celle de Karaga : elle a deux lacs dans son voisinage. Cette même rivière de Karaga se fait encore remarquer par une île qui porte son nom, et que la mer a enlevée de la côte où débouche ce fleuve. Les habitants de cette île sont si stupides, dit-on, que les sauvages du continent voisin les appellent *Kamchnren*, c'est-à-dire *race de chien;* prétendant que le dieu du Kamtschatka n'a point créé des hommes dans cette île. Ils paraissent aussi barbares aux Koriaques que les Koriaques aux Russes.

Après la rivière de Karage, l'on trouve une chaîne de montagnes qui ferme la côte au nord, comme les montagnes d'Awatsche la bordent et la terminent au midi. En général, le plupart des rivières du Kamtschatka, qui coulent entre des montagnes, sont bordées des deux côtés de rochers escarpés; mais, quelque hauteur qu'aient les deux rives, l'une a toujours plus de pente.

La pointe la plus méridionale du Kamtschatka qui sépare les deux mers dont cette presqu'île est environnée s'appelle le cap de *Lopatka*, parce qu'elle ressemble à l'omoplate, ou, selon d'autres, à une pelle. Cette plage ne surpasse le niveau de la mer que de dix brasses. Elle est sujette à des inondations qui ne la rendant habitable qu'à vingt werstes du rivage. Il n'y croît que de la mousse. Elle a des lacs et des étangs, sans ruisseaux ni rivières. Le terrain y est composé de deux couches, dont la supérieure est d'une tourbe spongieuse et sans suc, qui ne produit rien.

Les onze montagnes qu'il faut traverser pour aller de cette pointe à l'Awetscha sont si escarpées, qu'on est obligé d'en descendre une partie avec des cordes. La côte vers la gauche est fort basse jusqu'à Kambalino, mais elle monte ensuite considérablement, puis elle forme une vaste plaine jusqu'à la grande rivière. De là, quand on veut se rendre par les terres à Kamtschatka, on passe plusieurs petites rivières qui tombent d'une chaîne de montagnes qu'il faut traverser.

(1) La sagène est un peu plus qu'une toise ou deux mètres. A.-M.

On ne la peut que dans un temps serein, qu'on est obligé d'attendre quelquefois dix jours. Quand on ne voit aucun nuage sur les montagnes, on s'y hasarde. Mais si le ciel n'y est pas entièrement éclairci, ou est assailli d'un orage, qui, empêchant de voir le chemin, fait tomber dans des précipices d'où l'on ne sort jamais. Le péril le plus grand est sur le montagne que les Cosaques appellent *Greben*, qui signifie *peigne* ou *crête*. Elle ressemble à un bateau renversé, et son sommet, large de trente brasses, est couvert de glace. Aussi, ceux qui le passent ont ils soin d'armer leurs patins de deux clous; mais cette précaution ne peut les garantir ni du vent qui les emporte, les écrase ou les estropie contre les rochers; ni de la neige, qui, tombant des cimes perpendiculaires, ensevelit les passants, surtout quand ils se trouvent dans des vallées étroites et profondes. On monte le Greben à pied; car les chiens mêmes, qui traînent les voitures dans le Kamtschatka, ne peuvent le gravir. Mais quand on le descend, un seul chien suffit au traîneau. Cette route, quelque pénible qu'elle soit, est pourtant celle que prennent les Russes pour aller de la grande rivière à celle de Kamtschatka.

Il y a trois principaux volcans dans le Kamtschatka. Le premier est celui d'Awatscha, au nord de la baie de ce nom. C'est un groupe de montagnes comme isole, dont la base, couverte de bois, s'étend jusqu'à la baie; le milieu forme une sorte d'amphithéâtre, et le sommet offre une tête aride et chenue. Ces montagnes jettent de la fumée, mais rarement du feu. Le second volcan sort d'une ou deux montagnes, situées entre la rivière de Kamtschatka et celle de Tolbatchick. Le troisième volcan est la montagne la plus haute du Kamtschatka, sur les bords du fleuve de ce nom, environnée d'un amphithéâtre de montagnes, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Son sommet, escarpé et fendu en longues crevasses de tous les côtés, s'élargit insensiblement en forme d'entonnoir, et s'élève au point qu'on le découvre à trois cents werstes.

On trouve des eaux chaudes, dès la pointe méridionale du Kamtschatka. Elles coulent, presque toutes, le long de la rivière Ozernaye, qui sort du lac Kuriskoi, et finissent par se jeter toutes ensemble dans ce fleuve; mais elles n'ont pas un grand degré de chaleur.

A quatre werstes de celle-ci, est une montagne située à l'orient d'une rivière qu'on appelle *Paudja*. Au sommet de cette montagne est une plaine longue de trois cent cinquante sagènes, sur trois cents de largeur. C'est de là que tombe une foule de sources ebandes qu'on voit sourdre avec un grand bruit, et jaillir à la hauteur d'un pied ou dix-huit pouces. Quelques-unes forment des lacs ou des étangs, qui se distribuent en ruisseaux, lesquels, après avoir coupé la plaine en une infinité d'îles, vont se jeter dans la Paudja.

La rivière Baaniou reçoit aussi sur ses deux rives, au nord et au midi, quantité de sources chaudes. Parmi celles que l'on trouve sur la rive méridionale, il en est une dont l'eau jaillit avec grand bruit, à la hauteur d'environ cinq pieds, dans un endroit rempli de fentes et d'ouvertures de différents diamètres.

Près de la rivière Chemetch, on voit courir et tomber dans la mer Orientale une source d'eau chaude qui, sur trois werstes de longueur, s'élargit jusqu'à trois sagènes à son embouchure. Elle coule entre deux rochers, dans un lit quelquefois profond de quatre pieds, sur une pierre dure, couverte d'une mousse qui, dans certains endroits où l'eau devient plus calme, s'élève et nage à la surface du ruisseau. L'effet de sa chaleur est de couvrir ses bords de plantes vertes et fleuries, dès le mois de mars, quand la nature est encore morte aux environs. Pour aller de cette espèce de rivière à une source qui se jette dans la Chemetch, il faut passer une chaîne de montagnes, dont le sommet à l'orient offre une plaine couverte de cailloux grisâtres, sans aucune plante. C'est de là qu'on voit sortir

une vapeur fumante, avec un bruit semblable à celui d'une eau qui bout sur le feu. Cependant on n'y trouve, sous une couche de terre molle, qu'un lit de pierre impossible à creuser.

Les lieux qu'arrose le Kamtschatka se ressentent de l'abondance que répendent partout les beaux fleuves. Ses bords sont couverts de racines et de baies, qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y pousse des bois également propres à la construction des maisons et à celle des vaisseaux : les plantes qui veulent un terrain chaud y croissent beaucoup mieux, surtout à la source du Kamtschatka, où la peninsule est le plus large, le plus loin de la mer, moins sujette aux brouillards, dans des climats assez voisins du midi.

Les légumes qui ont besoin de chaleur ne prospèrent pas au Kamtschatka : tels sont la laitue et le chou, qui ne pomment jamais, ainsi que les pois, qui ne font que fleurir Mais ceux qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radis ou raiforts, et les betteraves, viennent partout plus abondants, plus gros, de meilleure qualité le long de la rivière de Kamtschatka.

Tout le pays est plus fécond en herbes qu'aucun endroit de la Russie. Au bord des rivières, dans les marais et les bois, elles surpassent la hauteur de l'homme, et peuvent se faucher jusqu'à trois fois dans un été. C'est aux pluies du printemps, à l'humidité du terrain, qu'il faut attribuer ce genre de fécondité qui conserve le foin fort avant dans l'automne, et lui donne du suc et de la sève, même en hiver. Aussi, les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, toujours gras, et donnant du lait dans toutes les saisons.

Cependant les bords de la mer sont en général trop pierreux, trop sablonneux ou trop maréeageux, pour être propres aux pâturages ou à le culture; mais sur la côte occidentale, depuis la mer de Pengina, l'on trouve, en avançant dans le pays, des endroits bas qui paraissent formés des sables que la mer y a transportés. La mer n'y gèle qu'à un pied de profondeur. Au-dessous est une terre molle, jusqu'à l'épaisseur d'une arebine et demie; plus bas, une couche de glace très dure à briser; puis, une vase délayée et liquide; enfin, le roc qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Cette terre est comme une éponge imbibée, qui n'a point assez de consistence pour faire croître même des bois.

Si les cantons voisins de la mer sont communément stériles, les endroits élevés et les collines qui s'en éloignent se couvrent de bois, et de cette nuance de fraîcheur et de vie qui semble inviter à la culture. Mais la neige qui précède la gelée aux premiers jours de l'automne s'oppose à la semence des grains, soit avant l'hiver, parce que, venant à fondre, elle emporte ou corrompt les semences; soit au printemps, parce qu'elle séjourne jusqu'à la moitié de mai, temps suivi de près par les pluies qui durent jusqu'au mois d'août. Ce qu'on a semé ne laisse pas de croître assez vite au milieu des eaux; mais comme la saison de l'été se trouve fort courte, et qu'elle a quelquefois quinze jours sans soleil, la moisson ne mûrit point, et la gelée vient la surprendre en fleur.

Les côtes ont peu de bois, et les bords des rivières n'ont que des saules et des can nes, même à trente werstes de la mer. On est obligé d'aller chercher du bois fort au loin, avec beaucoup de peine et très peu d'avantage. La rapidité des rivières, les bancs de sable dont elles se remplissent, font qu'au lieu de le laisser flotter au gré des courants, on est forcé d'en attacher de longs faisceaux aux deux côtés d'un petit canot de pêcheur. Pour peu que la charge ou le train fût considérable, il embarrasserait le canot, le jetterait ou le ferait échouer contre les rochers, les pointes et les bancs de terre. La mer supplée à cet inconvénient par les arbres qu'elle disperse sur les côtes; mais ils sont rares, et ce bois mouillé, pourri, vermoulu, blesse plus la vue par la fumée, qu'il n'est utile par le feu. Le voisinage des montagnes offre plus de secours, surtout dans les endroits où les rivières, peu éloignées de la mer, sont plus navigables.

Quelque stériles que soient les côtes du Kamtschatka, celle de l'orient est pourtant moins dégarnie de bois, sans doute parce que les montagnes sont très proches de la mer. Mais les plaines mêmes en fournissent de fort beaux, surtout au-dessus de la rivière de Joupanowa, vers le 53° degré 38 minutes de latitude. On y trouve des forêts de mélèze ou de larix, qui s'étendent le long des montagnes d'où tombe le Kamtschatka. Ce fleuve en a lui-même ses bords revêtus jusqu'à l'embouchure de l'Elowka, qui se couronne aussi de ces arbres jusqu'à sa source dans les montagnes. Ainsi les arbres cherchent les montagnes et les rivières, comme les rivières et les montagnes cherchent la mer.

La plus belle saison de l'année est l'automne, qui donne de beaux jours durant le mois de septembre, mais troublé à la fin par les vents et les tempêtes qui préludent à l'hiver. La glace prend aux rivières dès l'entrée de novembre. Ce mois et les deux suivants offrent rarement des jours sereins. C'est en septembre et octobre, en février et mars, qu'on peut voyager et commercer avec plus de sûreté.

Ce sont les vents qui président aux saisons dans le Kamtschatka. Sur la mer occidentale, règne dans le printemps le vent du sud, tournant tantôt à l'est, tantôt à l'ouest; en été, le vent d'ouest; en automne, le vent du nord, qui penche souvent à l'est; en hiver, le vent d'est courant au sud, d'où souffle un vent impétueux qui revient souvent, et dure trois jours, renversant les hommes par terre, et poussant des castors marins sur des glaçons flottants contre la pointe de Lotpatka. Le vent du nord donne en toute saison le plus beau temps; celui du midi, de la pluie en été, de la neige en hiver. Comme la plupart de ces vents viennent de la mer, il n'est pas étonnant qu'ils dominent sur une langue de terre jetée entre deux mers, et qu'un élément s'y ressente des influences et de la température de l'autre. On observe même que la terre y éprouve les vicissitudes de la mer, à proportion qu'elle s'y enfonce. Le climat y est plus doux, la terre plus fertile au nord qu'au midi. Près de la grande rivière, le temps est agréable et serein; tandis qu'à la pointe méridionale, où tous les vents se jouent et se heurtent, les habitants n'osant sortir de leurs cabanes. En approchant de ce cap, plus on trouve de brouillards en été, plus on essuie d'ouragans en hiver; en s'avançant au nord, moins on a de pluie en été, moins on souffre des vents en hiver. La même différence qu'on remarque entre le nord et le midi du Kamtschatka s'observe à peu près entre ses contrées d'orient et d'occident; tandis que sur les bords de la mer de Pengina l'air est sombre, épais et nébuleux, sur les rives de l'orient le ciel est pur et serein : c'est un autre monde sous la même latitude. La neige, qui s'entasse à douze pieds de hauteur sur la pointe de Lotpatka, diminue d'épaisseur à mesure qu'on s'avance au nord : à peine en trouve-t-on un pied et demi sur les bords de la Tigil, vers le milieu de la presqu'île, prise dans sa longueur.

C'est pourtant cette neige qui rend, dit-on, le teint des habitants fort basané, et qui leur gâta la vue de très bonne heure. Comme le froid et les vents la condensent, les rayons du soleil, réfléchis sur cette superficie éblouissante et dure, brûlent la peau et fatiguent les yeux. Quoi qu'il en soit de ce premier effet de la neige, le second est très certain : aussi les habitants portent-ils pour garde-vue des réseaux tissus de crin noir, ou des écorces de bouleau, criblées de petits trous. Mais ces bandeaux n'empêchent pas que le mal des yeux ne soit très fréquent au Kamtschatka.

Il y a peu de métaux et de minéraux au Kamtschatka. La terre y est peut-être dans un état d'instabilité trop continuel, pour concevoir et former des mines, s'il

est vrai que les matières dont elles se composent aient besoin de temps et de repos pour s'assembler et s'assimiler dans les arsenaux souterrains, où se préparent sous nos pas, et les secours de notre faiblesse, et les instruments de notre ruine.

Les côtes de la mer fournissent une pierre de couleur de fer, poreuse comme l'éponge, et qui rougit au feu. La mer de Pengina, les lacs Kouril et d'Olioutor, offrent sur les bords une terre molle, d'un goût aigre, que les Kamtschedeles appellent *bolus*, et dont ils se servent contre la dyssenterie. Les véritables richesses de la terre sont les végétaux.

Les principaux arbres du Kamtschatke sont le larix ou mélèze, le peuplier blanc, le saule et l'aulne, le bouleau et le petit cèdre. Les deux premiers servent à construire les habitations de terre et les bâtiments de mer. L'eau salée de la mer rend le peuplier blanc, extrêmement poreux et léger; sa cendre, exposée à l'air, s'y change en pierre rougeâtre, dont le poids augmente avec le temps, et quand on brise cette pierre, après bien des années, on y trouve des parcelles ferrugineuses. L'écorce des saules sert à nourrir les hommes; celle de l'aulne, à teindre les cuirs. Les bouleaux du Kamtschatka diffèrent de ceux de l'Europe : ils sont d'un gris plus foncé, très raboteux et remplis de très gros nœuds : le bois est si dur qu'on en fait des plats, et l'écorce si tendre qu'on la sert à manger dans ces plats. Mais, pour la préparer, on la détache encore verte, on la hache en menus morceaux, comme le vermicelle, on la fait fermenter dans le suc même du bouleau, et on la mange avec du caviar sec. Ainsi, cet arbre sans fruit fournit les mets, la sauce, la vaisselle, et quelquefois la table, si cependant on en a besoin pour de tels repas.

Le petit cèdre diffère du grand, en ce qu'au lieu de s'élever comme cet arbre majestueux, on le voit tortueux et rampant sur les montagnes et dans les plaines de mousse; où il croît avec peine, et toujours faible. Ses fruits, proportionnés au tronc et aux branches, sont de petites noix qui couvrent de petites amandes. Aussi, les Kamtschadales les mangent sans les dépouiller de l'écorce. Ce fruit est astringent et cause des ténesmes; mais les sommités de l'arbuste, infusées dans l'eau chaude, comme du thé, guérissent du scorbut.

On trouve au Kamtschatka deux sortes d'aubépine : l'une à fruits noirs, l'autre à fruits rouges qu'on garde pour l'hiver; beaucoup de sorbiers, dont on confit les fruits; assez de genévriers, dont on néglige les baies, peu de groseilliers rouges et de framboises, qu'on ne se donne pas la peine d'aller cueillir loin des habitations. Mais en revanche, il y a trois sortes de vaciet (*vaccinium*), dont on emploie les baies à faire des confitures et de l'eau-de-vie. Un fruit de ce genre, que les naturels du pays appellent *wodianitsa*, et les naturalistes *empetrum*, sert à teindre, en couleur de cerise, de vieilles étoffes de soie déjà passées : on l'emploie aussi avec de l'alun et de la graisse de poisson, à noircir les peaux de castor marin et les mauvaises zibelines. Ce mélange leur donne un noir si luisant, que les acheteurs y sont trompés.

A la ressource de ces fruits, se joint celle des plantes, pour dédommager les habitants du manque de grains.

La principale de ces plantes, qui tient lieu de farine et de gruau, c'est la sarana, qu'on ne trouve guère qu'au Kamtschatka. Cette plante s'élève à la hauteur d'environ un demi-pied; sa tige est un peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cygne. Vers sa racine elle est d'une couleur rougeâtre, et verte à son sommet. Elle a deux rangs de feuilles, le long de la tige; celui d'en bas est composé de trois feuilles, et celui d'en haut de quatre, disposées en croix : leur figure est ovale. Au-dessus du second rang, il se trouve quelquefois une feuille immédiatement sous les fleurs mêmes. Au haut de la tige, est une fleur d'un rouge de cerise foncé; il est rare qu'il y en ait deux : elle ressemble à celle des lis ardents; elle est seulement plus petite, et se divise en six parties égales. Au centre de cette fleur, est un pistil triangulaire, dont le bout est obtus, comme dans les autres lis. Dans l'intérieur du pistil, il y a trois cellules où sont renfermées les semences, qui sont plates et rougeâtres. Il est entouré de six étamines blanches, dont les bouts ou sommités sont jaunes. Sa racine, qui est proprement ce qu'on appelle *sarana*, est à peu près aussi grosse qu'une gousse d'ail, et composée de plusieurs petites gousses qui sont un peu rondes : elle fleurit à la mi-juillet, et pendant ce temps-là elle est en si grande quantité, que les campagnes en paraissent toutes couvertes.

Les végétaux sont presque l'unique ressource des Kamtschadales dans tous leurs besoins. Avec une plante haute et blanchâtre, qui ressemble au froment, ils tressent des nattes qui leur servent de couvertures et de rideaux, des manteaux unis et lisses d'un côté, velus de l'autre. Le côté velu se met par dessous contre le froid, et par dessus contre la pluie. Les femmes font de cette espèce de jonc des corbeilles où elles mettent leurs petits ornements, et de grands sacs pour les provisions de bouche; elle sert encore à couvrir les habitations, soit d'hiver, soit d'été. On la coupe avec une omoplate de baleine ou même d'ours, façonnée en faulx, et qui, aiguisée sur des pierres, devient tranchante comme du fer.

Les animaux de terre font la richesse du Kamtschatka, si le mot de richesse peut convenir à des hommes qui ont à peine le plus étroit nécessaire. Les Kamtschedales ne font la guerre aux animaux que pour en avoir la peau. C'est un objet de besoin, d'ornement et de commerce. Les peaux grossières font leurs habits; les plus belles leur parure, ou leur gain. L'animal le plus utile à double titre, c'est le chien.

Le chien sert de cheval de train pendant sa vie : à sa mort, il habille l'homme de sa peau. Les chiens du Kamtschatka, grossiers, rudes et demi-sauvages comme leurs maîtres, sont communément blancs ou noirs, mêlés de ces deux couleurs, ou gris comme les loups; plus agiles et plus vivaces que nos chiens, quoique plus laborieux. Ils vivent de poissons, rarement de viandes. Au printemps, n'étant plus nécessaires pour les traîneaux, on leur rend la liberté de courir où ils veulent, et de se nourrir comme ils peuvent. Ils s'engraissent sur les bords des rivières ou dans les champs.

Au mois d'octobre on les rassemble, on les attache pour les faire maigrir, et dès que la neige couvre la terre, on les attelle pour traîner. Durant l'hiver, qui est une saison de travail pour eux et de repos pour les hommes, on les nourrit avec de l'opana. C'est une espèce de pâte ou de mortier, faite de poissons aigris, qu'on a laissée fermenter dans une fosse. On en jette dans une auge pleine d'eau la quantité nécessaire pour le nombre des chiens à nourrir. On y mêle quelque arête de poisson. On fait chauffer ce mélange, avec des pierres rougies au feu. Voilà le mets qu'on leur donne tous les soirs, pour réparer leurs forces et leur procurer un profond sommeil. Dans le jour ils ne mangent point, de peur d'être pesants à la course.

On se sert de chiens pour aller à la chasse du renard et du bélier sauvage.

Les renards du Kamtschatka ont un poil épais, si luisant et si beau, que la Sibérie n'a rien à leur comparer dans ce genre. La presqu'île, où ils vont et viennent, dit-on, sans jamais s'arrêter ni se fixer, en a de toute espèce et de toute couleur. Mais les plus estimés sont les châtains-noirs, ceux qui ont le ventre noir et le corps rouge, et ceux au poil couleur de feu. On dit que les renards les plus beaux sont aussi les plus fins. Au Kamtschatka, dit-on, un renard qui est échappé d'un piége ne s'y prend plus. Au lieu d'y entrer, il tourne autour, creuse la neige qui l'environne, le fait détendre et mange l'amorce. Mais l'homme, toujours plus inventif, a plus d'un piége pour le prendre. Les Cosaques attachent un arc bandé à un



Jeunes filles de Tiflis.

pieu qu'ils enfoncent dans la terre; de cet endroit ils conduisent une ficelle le long de la piste du renard, assez loin du piége; dès que l'animal, en passant, touche la ficelle de ses pattes de devant, la flèche part et lui perce le cœur.

Les Kamtschadales de la pointe méridionale ont l'art de prendre les renards au filet; voici comment. Ils passent au milieu de ce filet, qui est fait de barbes de baleine, un pieu où ils lient une hirondelle vivante. Le chasseur, avec une corde passée dans les anneaux du filet, va se cacher dans un fossé; quand le renard se jette sur l'oiseau, l'homme tire la corde, et l'animal est pris. Sans doute que la faim le pousse dans ce piége; car de semblables lacets paraissent bien grossiers pour le plus fin des animaux. Au reste, les renards étaient jadis si communs ou si affamés au Kamtschatka, qu'ils en devenaient familiers au point de venir manger dans les auges des chiens, et de se laisser tuer à coups de bâton. Sans doute qu'ils sont plus rares, puisqu'on est obligé de les prendre avec la noix vomique.

Les béliers sauvages ont l'allure de la chèvre et le poil du renne. Ils ont deux cornes, dont chacune, dans sa plus grande grosseur, pèse de vingt-cinq à trente livres. On en fait des vases, des cuillères et d'autres ustensiles. Aussi vifs, aussi légers que le chevreuil, ils habitent comme lui les montagnes les plus escarpées, au milieu des précipices. Ainsi les Kamtschadales qui leur font la chasse vont s'établir sur ces rochers, avec leur famille, dès le printemps, jusqu'au mois de décembre. La chair de ces béliers est très délicate, de même que la graisse qu'ils ont sur le dos; mais c'est pour avoir leur fourrure qu'on se fait un métier de leur chasse.

L'animal le plus précieux à prendre est la zibeline. Celles du Kamtschatka sont les plus belles, au noir près. C'est pour cela que leurs peaux passent à la Chine, où la teinture achève de donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuses sont au nord de la presqu'île; les plus mauvaises au midi. Mais celles-ci mêmes ont la queue si fournie et si noire, qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Cependant les Kamtschadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenaient que pour les manger; aujourd'hui c'est pour payer le tribut de peaux que les Russes leur ont imposé. Du reste, ils préfèrent une peau de chien, qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de martre. Leur richesse n'est pas encore parvenue au luxe. Les chasseurs de profession vont passer l'hiver dans les montagnes, où les zibelines se tiennent en plus grand nombre. Mais c'est toujours un petit objet d'occupation et de lucre pour les Kamtschadales, trop paresseux au gré des Russes, qui sont plus avides.

Les marmottes du Kamtschatka sont très jolies par la bigarrure de leur peau, qui ressemble de loin au plumage varié d'un très bel oiseau. Les peaux en sont chaudes et légères. Cet animal, aussi vif que l'écureuil, se sert, comme lui, des pattes de devant pour manger. Il se nourrit de racines, de baies et de noix de cèdre. Les Kamtschadales ne font point de cas de la peau des marmottes ni de celle des hermines. Elles sont trop petites et trop belles pour un peuple grossier, dont l'esprit s'arrête à l'utilité.

En revanche, il estime singulièrement la fourrure du goulu, surtout la peau du goulu blanc, tacheté de jaune. Dieu même, disent-ils, ne peut être vêtu que de ces riches peaux. C'est le présent le plus galant pour les femmes kamtschadales. Elles s'en font un ornement de tête singulier : c'est un croissant qui présente deux cornes blanches. Elles croient ressembler, avec cette parure, au mitchagatchi, oiseau de mer tout noir, à qui la nature a donné deux aigrettes blanches sur la tête. Cependant les habitants ne prennent pas beaucoup de goulus. Il leur est sans doute plus facile d'en acheter, c'est-à-dire de donner un ou deux castors marins pour deux pattes blanches de goulu.

Le Kamtschatka est un pays trop hérissé de montagnes, de ronces, de frimas, pour que des ours y manquent. Il y en a, mais qui ne sont ni grands, ni même aussi féroces que semble l'annoncer la rigueur du climat. Rarement ils attaquent, à moins qu'à leur réveil ils ne trouvent quelqu'un auprès d'eux, que la crainte, sans doute, leur fait prendre pour un ennemi. C'est alors que, pour se défendre, ils se jettent sur le passant. Ainsi l'ours endormi est plus redoutable que lorsqu'il est éveillé. Mais au lieu de tuer l'homme, il lui enlève la peau du crâne depuis la nuque du cou, pour la rabattre sur les yeux du malheureux, comme s'il n'avait à redouter que sa vue. Quelquefois, dans sa fureur, il lui déchire les parties les plus charnues, et le laisse en cet état. On entend souvent, au Kamtschatka, de ces écorchés (dranki) qui, comme dit Lucrèce, remplissent les bois et les montagnes de leurs gémissements, tenant leurs mains tremblantes sur des ulcères rongés de vers. Ce sont là les périls de la vie sauvage, moins nombreux et moins redoutables que ceux de la société. L'ours, moins inhumain que l'homme, épargne les êtres qu'il ne craint pas. Loin de faire aucun mal aux femmes, souvent il les suit comme un animal domestique, content de manger quelquefois les baies qu'elles ont cueillies. En général, il ne cherche qu'à vivre; et quand il le peut, sans verser le sang, il évite le carnage. Les ours sont très gras pendant l'été, sans doute parce qu'alors ils trouvent abondamment du poisson, dont ils ne font souvent que sucer la moelle. Mais quand l'hiver glace les rivières et flétrit les végétaux, l'ours maigrit, ne vivant que d'arêtes desséchées, des provisions ou des restes de poisson qu'il vola dans les cabanes, des rennes qu'il peut tuer par hasard, ou des renards et des lièvres qu'il trouve pris dans les piéges. Du reste cet animal est si paresseux, que les Kamtschadales ne croient pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens quand ils s'arrêtent trop souvent en tirant au traîneau que de les appeler ours, *keren*.

Cependant, comme l'ours, malgré sa paresse, devient carnassier et destructeur quand la faim le presse, on est obligé de lui faire la guerre à coups de flèches, ou de lui tendre des piéges. Les Kamtschadales ont une façon singulière de le prendre dans sa tanière. On y entasse à l'entrée une quantité de bois et, près du trou, des soliveaux et des troncs d'arbres. L'ours, pour s'ouvrir un passage libre, retire ces pièces de bois en dedans, et s'embarrasse tellement des obstacles mêmes dont il veut se délivrer, qu'il ne peut plus sortir. Alors les Kamtschadales ouvrent la tanière par dessus, et tuent l'ours avec des lances. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulants, au milieu desquels ils suspendent un appât de viande, entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé. L'ours, plus gourmand que rusé, passe la tête ou la patte dans ces nœuds, et restant pris à l'arbre, il paie sa gourmandise de sa peau; car c'est pour sa peau qu'on en veut à sa vie. Les Kamtschadales s'en font des fourrures très estimées, et des semelles de souliers pour courir sur la glace; ils se couvrent même le visage des intestins de l'ours pour se garantir du soleil.

Un animal très commun partout, et qui ne devrait pas l'être, ce semble, dans des régions aussi peu habitables que le Kamtschatka, c'est le rat. Ce pays en a de trois espèces. La première, à courte queue, au poil rouge, et aussi grosse que les plus grands qu'il y ait en Europe. Mais elle diffère de ceux-ci, surtout par son cri, semblable à celui des cochons de lait; du reste, elle ressemble à une certaine espèce de belette, qui pourtant se nourrit de rats, mais sans doute des plus petits.

Ceux-ci sont, pour ainsi dire, domestiques, tant la faim les rend familiers avec les Kamtschadales, dont ils volent sans crainte les provisions.

Une troisième espèce vit des larcins qu'elle fait à la première, qui se tient dans les plaines, les bois et les montagnes. L'une a des rapports avec le frelon, et l'autre avec l'abeille.

Les gros rats, qu'on appelle *tegoulichitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui sont autant de greniers souterrains destinés à différentes provisions de bouche pour l'hiver. On y trouve de la sarane nettoyée, d'autre non préparée, que les rats font sécher au soleil dans les beaux jours; des plantes de plusieurs sortes, des noix de cèdre. L'histoire de ces rats est plus curieuse que celle des hommes qui nous la transmettent, mais en est-elle plus vraie?

Ce peuple souterrain a des temps d'émigration, si l'on en croit les Kamtschadales. Quelquefois les gros disparaissent de la presqu'île, et c'est alors le présage d'une mauvaise année. Mais quand ils reviennent, c'est l'augure d'une chasse et d'une année abondante. Des messagers sont envoyés dans tout le pays pour annoncer leur retour.

C'est au printemps qu'ils partent pour se rendre au couchant, sur la rivière de Pengina, traversant des lacs, des golfes et des rivières à la nage, souvent noyés en route, ou restant épuisés de fatigue sur le rivage, jusqu'à ce que le soleil et le repos leur aient rendu des forces; souvent enlevés par des canards sauvages, ou dévorés par une espèce de saumon. Une armée de ces rats est quelquefois deux heures à passer un fleuve : c'est qu'ils n'ont point de ponts ni de bateaux, quoique les Kamtschadales s'imaginent qu'ils traversent les eaux sur une espèce de coquillages faits en forme d'oreille, qu'on trouve sur les rivages, et que les habitants ont appelés les canots des rats.

Ce n'est pas la seule fable dont ils se disent les témoins oculaires. Rien de si merveilleux, à les entendre, que la prévoyance de ces rats et l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leur provision de racines venimeuses, pour empoisonner les rats frelons qui viendraient piller leurs cellules en leur absence. Quand ils reviennent, et c'est au mois d'octobre, s'ils trouvent leurs magasins d'hiver dévastés et vidés, ils se pendent de désespoir. Aussi les Kamtschadales charitables, mais sans doute par superstition, loin de leur enlever leur provision, remplissent leurs trous d'œufs de poisson, ou de caviar; et s'ils trouvent au bord des rivières quelques rats demi-morts d'épuisement, ils tâchent de les sauver. Ainsi, l'histoire de la terre est partout, comme on voit, celle des folies ou des mensonges de l'homme. On est forcé de les écrire, ne fût-ce que pour l'en détromper.

On distingue au Kamtschatka trois sortes d'animaux amphibies qui vivent dans l'eau et fréquentent la terre; mais les uns dans l'eau douce et jamais dans la mer, les autres dans la mer et les rivières, d'autres enfin dans la mer et jamais dans l'eau douce.

De la première classe, on ne connaît au Kamtschatka que les loutres qui se prennent à la chasse, et lorsque

les ouragans de neige les égarent dans les bois. Leurs peaux assez chères, parce qu'elles sont rares, s'emploient à border les habits, mais surtout à conserver la couleur des zibelines, en leur servant d'enveloppe dans les endroits où l'on serre celles-ci.

De la seconde classe sont les veaux marins. Ils remontent des mers de Kamtschatka dans les rivières, en si grande quantité, que les petites îles éparses au milieu des terres voisines de la mer en sont couvertes. Il y en a de quatre espèces.

La première et la plus grosse, que les Kamtschadales appellent *laktak*, ne se prend qu'au dessus du 56e degré de latitude, soit dans la mer Pengina, soit dans l'océan Oriental.

La troisième, qu'on distingue, dit-on, par un grand cercle couleur de cerise qui occupe la moitié de la surface de sa peau jaunâtre, ne se trouve que dans la mer Orientale.

La quatrième, qui est la plus petite, se prend dans de grands lacs.

Le veau de mer ne s'éloigne guère de la côte au-delà de trente milles. C'est un signal du voisinage de la terre, pour les navigateurs. S'il entre dans les rivières, c'est pour suivre le poisson dont il se nourrit.

Le mâle s'accouple à la façon des hommes, et non pas comme les chiens, ainsi que l'ont rapporté plusieurs écrivains. La femelle ne porte qu'un petit à la fois. Le cri des veaux marins ressemble au bruit des efforts du vomissement; les jeunes se plaignent comme des personnes qui souffrent. Rien de plus désagréable que le grognement continuel de ces animaux.

Dans la classe des amphibies qui n'entrent point dans l'eau douce, sont les chevaux marins. Les Kamtschadales ne les prennent que pour avoir les dents, qui pèsent depuis cinq ou six livres jusqu'à dix-huit, et dont le prix augmente avec le poids.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci, c'est le lion marin, quoiqu'il soit plus gros que le cheval, et plus ressemblant au veau de mer. Il pèse depuis trente-cinq jusqu'à quarante poudes. Les gros beuglent, les petits bêlent. Mais leurs mugissements affreux, et plus forts que ceux des veaux marins, avertissent les navigateurs, dans le temps de brouillard, de la proximité des rochers et des écueils où les vaisseaux pourraient échouer; car ces animaux, quand ils sont à terre, se tiennent dans les îles et sur le haut des montagnes.

Les mâles ont jusqu'à quatre femelles, qui s'accouplent au mois d'août et portent neuf mois. Le lion marin est galant avec ses femelles, tournant et jouant sans cesse autour d'elles pour leur plaire, très sensible à leurs caresses, et se battant avec fureur pour ses maîtresses. Du reste, le mâle et la femelle sont très indifférents pour leurs petits, qu'ils étouffent souvent dans le sommeil, et ne défendent point en cas d'attaque. Quand les jeunes lions, fatigués de nager, grimpent sur le dos de leur mère, celle-ci plonge dans l'eau pour les y renverser. On dirait qu'ils n'aiment pas la mer, tant ils s'empressent de gagner le rivage quand on les jette à l'eau.

Le lion marin, redoutable par sa grosseur, sa gueule, ses rugissements, sa figure et son nom même, est pourtant si timide qu'il fuit à l'approche d'un homme, soupire, tremble et tombe à chaque pas, tant sa graisse molle lui coûte de peine à traîner. Mais quand il n'a plus de salut que dans son désespoir, alors il met à son tour son agresseur en fuite, surtout s'il est en mer, où, dans les bonds de sa fureur, il peut submerger les canots et noyer les hommes. Le plus hardi pêcheur, ou chasseur, va contre le vent lui plonger dans la poitrine, sous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue courroie faite de cuir de lion de mer, et que d'autres pêcheurs ont entortillée autour d'un pieu. Ceux ci le percent ensuite de loin avec des flèches, et quand il a perdu ses forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique ou de massue. Quelquefois on lui décoche des dards empoisonnés, et comme l'eau de mer irrite sans doute ses blessures, l'animal gagne la côte, où on le laisse mourir, si l'on ne peut l'aborder aisément.

C'est un bonheur pour les Kamtschadales de tuer des lions marins; un déshonneur de jeter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans un canot. Ils risquent plutôt d'être submergés, et souvent ils se noient pour ne pas abandonner leur proie. Quelquefois, à cette pêche, un canot est emporté par les vents et ballotté par les tempêtes durant huit jours; et les pêcheurs reviennent enfin, sans autre guide ni boussole que la lune et le soleil, à demi morts de faim, mais couverts de gloire.

Cependant, c'est aussi pour l'utilité que les Kamtschadales vont à la pêche des lions marins. La graisse et la chair en sont très bonnes au goût, mais désagréables à l'odorat, suivant quelques personnes, à qui sans doute ce mets ne saurait plaire; car il est rare que le premier de ces sens adopte ce que l'autre rejette, ou que le second repousse ce qui convient au premier. Mais quelle que soit le graisse du lion, que des gens comparent à celle du mouton pour le goût, à la cervelle pour la substance, sa peau du moins est bonne à faire des souliers et des courroies; et c'en est assez pour que l'homme use, à l'égard des lions marins, du droit de domination, c'est-à-dire du droit de mort qu'il s'est donné sur tous les animaux.

Le chat marin n'a que la moitié de la grosseur du lion : il ressemble, du reste, au veau marin, qui est de la grosseur d'un bœuf; mais il est plus large vers la poitrine et plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts, et gros comme ceux d'un jeune bœuf, avec trente-deux dents, suivies et fortifiées de deux défenses de chaque côté qui lui percent dès le quatrième jour. Son poil, d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois, il est noir autour du ventre et des flancs. Les femelles deviennent grises, et si différentes des mâles que, sans une grande attention, on les croirait d'une autre espèce.

Les chats marins se tiennent dans la baie qui est entre les caps de *Chipounskoi* et de *Kronotskoi*, parce que la mer y est plus calme que sur le reste de la côte orientale du Kamtschatka. C'est au printemps qu'on les y prend, lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas; dès le mois de juin, ces animaux disparaissent. On conjecture qu'ils passent dans les îles qui se trouvent entre l'Asie et l'Amérique depuis le 50e degré jusqu'au 56e; car on ne les voit guère monter plus haut vers le nord, et ils arrivent par l'ordinaire du côté du midi. C'est pour déposer ou pour nourrir leurs petits qu'ils voyagent ainsi. La faim, la sûreté, le soin de se reproduire, sont les guides de tous les animaux errants. Les renards voyagent dans les montagnes du Kamtschatka, suivant les saisons abondantes ou stériles. Les oiseaux se retirent dans les endroits déserts au temps de la mue ou de la ponte. Les poissons s'enfoncent dans les baies profondes où les eaux sont tranquilles, pour frayer et déposer leurs œufs. Les chats marins vont chercher le repos loin des lieux habités, pour élever leur famille. Leurs femelles allaitent pendant deux ou trois mois, et reviennent avec leurs petits dans l'automne.

Les chats marins ont différents cris, variés comme les sensations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent sur le rivage, ils beuglent; dans le combat ils hurlent comme l'ours; dans la victoire, c'est le cri du grillon, et dans la défaite, c'est le ton de la plainte et du gémissement. Leurs amours et leurs combats sont également intéressants, assez du moins pour mériter que les observateurs daignent vérifier ce que les voyageurs en rapportent. Essayons de les décrire, sur la foi de quelques physiciens.

Chaque mâle a depuis huit jusqu'à cinquante femelles, qu'il garde, ainsi que ses petits, avec une jalousie incroyable. Les chats marins sont séparés en troupes ou familles de cent animaux, et même davantage.

Mais il faut supposer que le nombre des femelles excède considérablement celui des mâles. Ils préludent à l'accouplement par des caresses; le mâle et la femelle se jettent à la mer, nagent ensemble l'un autour de l'autre pendant une heure, comme pour irriter à l'envi leurs désirs, et reviennent sur le rivage jouir de leurs amours, avant le temps de la marée. C'est alors qu'ils sont le plus aisés à surprendre. Comme on les voit souvent en guerre, on croit que c'est l'amour de leurs petits ou de leurs femelles qui les tient dans un état continuel de discorde. Cependant, à voir l'éducation qu'ils donnent à leur race, jointe à la manière dont la nature arma ces animaux, on juge bientôt qu'ils sont faits pour combattre. Quand les petits jouent entre eux, si le jeu devient sérieux, le mâle accourt pour les séparer, et quoiqu'il gronde, il lèche le vainqueur, et méprise les faibles ou les lâches. Ceux-ci se tiennent avec leurs mères, tandis que les braves suivent le père. La femelle, quoique chérie et caressée du mâle, le redoute. S'il vient des hommes pour ravir des petits, le mâle s'avance pour défendre sa race, et si la femelle, au lieu de prendre ses petits dans sa gueule, en laisse enlever quelqu'un, le mâle quitte le ravisseur pour courir après sa femelle; il la saisit entre les dents, la jette avec fureur contre la terre et les rochers, et la laisse pour morte. Ensuite il roule autour d'elle des yeux étincelants, et grince des dents, jusqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux baignés de larmes, lui lécher les pieds. Le mâle pleure lui-même en voyant enlever ses petits, et ce signe de tendresse est la dernière expression d'une rage impuissante.

Les vieux chats marins sont les plus féroces. Quand l'âge de leurs amours est passé, ils se retirent dans une solitude, où ils sont des mois entiers sans boire ni manger; dormant presque toujours, mais prompts à s'éveiller, soit que l'ouïe ou l'odorat ne participe pas au sommeil de tous les autres sens. Si quelque homme passe à travers leurs retraites, les premiers de ces animaux qu'il rencontre s'élancent sur lui. Ils mordent les pierres qu'on leur jette, et leur eût-on crevé les yeux et cassé les dents, ou même le crâne, ils s'obstinent à vouloir se défendre, vivant des semaines entières avec la cervelle écrasée et pendante. S'ils reculaient d'un pas, tous les chats voisins qui sont témoins du combat viendraient relancer les fuyards. Il arrive souvent, dans ce tumulte général, que chaque chat croyant que son voisin s'enfuit, lors même qu'il marche à la bataille, ils courent tous les uns sur les autres, et s'entre-tuent sans aucun discernement. Quand la mêlée est ainsi engagée, les chasseurs ou les voyageurs peuvent passer impunément, et continuer leur route ou piller et tuer à loisir.

Le castor marin, qui ne ressemble à celui de terre que par le poil et la qualité du duvet, a la grosseur du chat marin, la figure du veau et la tête de l'ours. Ses dents sont petites, sa queue courte, plate et terminée en pointe.

C'est le plus doux des animaux marins qui fréquentent la terre. Les femelles semblent montrer une tendresse singulière pour les petits, les tenant embrassés entre leurs pattes de devant pendant qu'elles nagent sur le dos, jusqu'à ce qu'ils soient en état de nager. Malgré la faiblesse et la timidité qui les font fuir devant les chasseurs, elles n'abandonnent leurs petits qu'à la dernière extrémité, prêtes à revenir à leur secours dès qu'elles les entendent crier. Aussi, le chasseur tâche-t-il d'attraper un jeune castor, quand il veut en avoir la mère.

On prend cette espèce de plusieurs façons : soit à la pêche, en tendant des filets à travers les choux de mer, où les castors aiment à se retirer la nuit et durant les tempêtes; soit à la chasse, avec des canots et des harpons. On les poursuit encore au printemps avec des patins, sur des glaces que les vents d'est poussent vers la côte. Quelquefois ces animaux, trompés par le bruit que les vents font en hiver dans les forêts, tant il ressemble au mugissement des vagues, viennent jusqu'aux habitations souterraines des Kamtschadales, où ils tombent par l'ouverture d'en haut.

Après avoir parlé des productions et des animaux du Kamtschatka, disons un mot de ses habitants.

Les Kamtschadales s'appellent, eux-mêmes, *itelmen*, c'est-à-dire habitants du pays. Leur langue a beaucoup de mots terminés comme ceux des Mongols-Chinois. Ces deux langues se ressemblent dans les déclinaisons et les mots dérivés. Les variations et les aberrations qui se trouvent entre elles viennent du temps et du climat. Il existe aussi une grande conformité de figure. Les Kamtschadales sont petits et basanés, comme les Mongols. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large et plat, le nez écrasé comme les Kalmoucks.

Les Kamtschadales ressemblent, par bien des traits, à quelques nations de la Sibérie; mais ils ont le visage moins long et moins creux, les joues plus saillantes, la bouche grande et les lèvres épaisses, les épaules larges, surtout ceux qui vivent sur les bords de la mer. Ils sentent le poisson, et ils exhalent une odeur forte de canard de mer, aussi musqués par excès de saleté qu'on peut l'être par un raffinement de propreté.

Ce peuple vit de racines, de poissons et d'amphibies. Mais il fait plusieurs sortes de mélanges de ces trois substances. Leur principal aliment est le ioukola ou le zaal; c'est là leur pain. Ils prennent toutes sortes de poissons saumonés. Ils les découpent en six parties. On en fait pourrir la tête dans des fosses, pour les manger en poisson salé. Le dos et le ventre sèchent à la fumée; la queue et les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, et les arêtes pour les chiens. On dessèche cette espèce de pâte, et on en mange tous les jours.

Le second mets est le caviar, qui se fait avec des œufs de poisson. Il y a trois façons de le préparer. On fait sécher les œufs à l'air, suspendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce sac et étendus sur le gazon. D'autres fois, on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbe ou des rouleaux de feuilles, on les sèche au feu; enfin, on les met sur une couche de gazon, au fond d'une fosse, et on les couvre d'herbes et de terre pour les faire fermenter. Les Kamtschadales sont toujours pourvus de ce caviar. Avec une livre de cette sorte de provision, un homme peut subsister longtemps sans autre nourriture. Quelquefois il mêle à son caviar sec de l'écorce de saule ou de bouleau. Ces deux aliments veulent être ensemble. Le caviar seul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, et l'écorce est trop sèche pour qu'on puisse l'avaler.

Un régal plus exquis encore est le tchuupriki. On étend sur une claie, à sept pieds au-dessus du foyer, des poissons moyens de toute espèce. On ferme les habitations, pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poisson s'est ainsi cuit lentement dans son jus, moitié rôti, moitié fumé, on en tire aisément la peau, on en vide les entrailles; on le fait sécher sur des nattes, on le coupe en morceaux, et on garde ces provisions dans des sacs d'herbes entrelacées.

Ce sont là les mets ordinaires qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamtschadales est la chair des veaux ou monstres marins. Le mets le plus recherché des Kamtschadales est le sélaga. C'est un mélange de racines et de baies, broyées ensemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de la graisse de baleine, du veau marin et du poisson cuit.

Ce peuple n'a que l'eau pour boisson. Autrefois, pour s'égayer, ils y faisaient infuser des champignons. Aujourd'hui, c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Russes veulent leur en donner par grâce, ou échange de ce que ces sauvages ont de plus beau et de plus cher. Les Kamtschadales sont fort altérés par le poisson sec dont ils se nourrissent. Aussi, ne ces-

sent-ils point de boire de l'eau après leur repas, et même la nuit. Ils y mettent de la neige ou de la glace, pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

Aujourd'hui les Kamtschadales sont aussi bien vêtus que les Russes. Ils ont des habits courts qui descendent jusqu'aux genoux; ils en ont à queue qui tombent plus bas; ils ont même un vêtement de dessus : c'est une espèce de casaque fermée, où l'on ménage un trou pour y passer la tête. Ce collet est garni de pattes de chien, dont on se couvre le visage dans le mauvais temps, sans compter un capuchon qui se relève par dessus la tête. Ce capuchon, le bout des manches qui sont fort larges, et le bas de l'habit, sont garnis tout autour d'une bordure de peaux de chien blanc, à longs poils. Ces habits sont galonnés sur le dos et les coutures de bandes de peau, ou d'étoffes peintes, quelquefois chamarrés de houppes de fil, ou de courroies de toutes couleurs. La casaque est une pelisse d'un poil noir, blanc ou tacheté, qu'on tourne en dehors. C'est là l'habit que les Kamtschadales appellent *kokpitach*, et les Cosaques *kouklianka*. Il est le même pour les femmes que pour les hommes : les deux sexes ne diffèrent dans leurs habits que par les vêtements de dessous.

Les femmes portent sous la casaque une camisole et un caleçon cousus ensemble. Ce vêtement se met par les pieds, se ferme au collet avec un cordon, et s'attache en bas sous le genou. On l'appelle *chonba*. Les hommes ont aussi, pour couvrir leur nudité, une ceinture qu'ils appellent *machwa*. On y attache une espèce de bourse pour le devant, et un tablier pour le derrière. C'est le déshabillé de la maison; c'était tout l'habit d'été d'autrefois. Aujourd'hui, les hommes ont pour l'été des caleçons ou culottes de femmes, qui descendent jusqu'aux talons. Ils en ont même pour l'hiver, mais plus larges et fourrées, avec le poil en dedans sur le derrière, en dehors autour des cuisses.

Les hommes ont pour chaussure des bottines courtes; les femmes les portent jusqu'au genou. La semelle est faite de peau de veau marin, fourrée en dedans de peaux à longs poils pour l'hiver, ou d'une espèce de foin. Les belles chaussures des Kamtschadales ont la semelle de peau blanche de veau de mer, l'empeigne de cuir rouge et brodé comme leur habit; les quartiers sont de peau blanche de chien, et la jambe de la bottine est de cuir sans poil, et même teint. Mais quand un jeune homme est si magnifiquement chaussé, c'est qu'il a une maîtresse.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtschatka, depuis que les Russes y ont porté leur goût et leur politesse, qu'un Kamtschadale, dit-on, ne peut guère s'habiller, lui et sa famille, à moins de cent roubles ou de cinq cents francs. Mais, sans doute, cette dépense s'arrête aux riches; car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode, et surtout les vieilles femmes. Un Kamtschadale du premier ordre est un homme qui porte sur son corps du renne, du renard, du chien de terre et de mer, de la marmotte, du bélier sauvage, des pattes d'ours et de loup, beaucoup de veau marin et de plumes d'oiseaux. Il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes pour habiller un Kamtschadale à l'antique.

Les Kamtschadales ont pour maison des huttes de forme ronde, quoique en dedans elles soient carrées. Au milieu du toit on ménage une ouverture carrée, qui tient lieu de porte, de fenêtre et de cheminée. Le foyer se pratique contre un des côtés longs, et l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air pour chasser la fumée en dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer sont les ustensiles, auges où l'on prépare à manger pour les hommes et les chiens. Le long des murs ou des parois sont des bancs ou des solives couvertes de nattes, pour s'asseoir le jour et dormir la nuit. On descend dans les iourtes par des échelles, qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée; elles sont brûlantes : on y serait bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamtschadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils, par des échelons où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant il y a, dit-on, une autre ouverture plus commode, qu'on appelle *joupana*; mais elle n'est que pour les femmes : un homme aurait honte d'y passer, et l'on verrait plutôt une femme entrer ou sortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec ses enfants sur le dos; tant il est glorieux d'être homme chez les peuples qui ne connaissent encore d'autre empire que celui de la force! Quand la fumée est trop épaisse, on a des bâtons faits en tenailles pour jeter les grès tisons par-dessus la iourte, à travers la cheminée. C'est même une joute de force et d'adresse entre les Kamtschadales. Ces maisons d'hiver sont habitées depuis l'automne jusqu'au printemps.

C'est alors que les Kamtschadales sortent de leurs huttes, comme une infinité d'animaux de leurs souterrains, et vont camper sous des balagans, autres huttes plus commodes.

Les meubles des Kamtschadales sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots et des traîneaux : voilà leurs richesses, qui ne coûtent ni de longs désirs ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles sans le secours du fer ou des métaux? C'est avec des ossements et des cailloux. Leurs haches étaient des os de renne ou de baleine, ou même de jaspe, taillés en coin. Leurs couteaux sont encore aujourd'hui d'un cristal de roche, pointus et taillés comme leurs lancettes, avec des manches de bois. Leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline, assez longues pour être percées plusieurs fois quand elles se rompent à la tête.

Pour faire leurs outils et leurs meubles, ces sauvages ont besoin de feu. Quel est leur moyen d'en avoir? Ils tournent entre leurs mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton sec et rond, qu'ils passent dans une planche percée de plusieurs trous, et ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé. Une herbe séchée et broyée leur sert de mèche. Ils préfèrent leur art de faire du feu à celui d'en tirer des pierres à fusil, parce qu'il leur est plus facile par l'habitude.

Leurs canots sont de deux sortes : les uns sont faits à peu près comme les bateaux des pêcheurs russes; mais ils ne s'en servent guère que sur la rivière de Kamtschatka. Les autres, qu'on emploie sur les côtes de la mer, ont la proue et la poupe d'égale hauteur, et les côtés bas et échancrés vers le milieu, ce qui les expose à se remplir d'eau quand il fait du vent. Veut-on employer ces canots en haute mer, à la grande pêche, on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine, et on les calfate avec de la mousse ou de l'ortie, qui sert de chanvre. C'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés et entr'ouverts par les vagues, qu'on pratique dans les bois dont ils sont construits ces jointures flexibles et liantes de baleine. Ces sortes de bateaux s'appellent *baidares*. Ceux des Kamtschadales qui manquent de bois font leurs bateaux de cuir de veau marin. C'est avec la peau d'un de ces animaux qu'ils vont en prendre d'autres.

Ces canots servent non-seulement à la pêche, mais au transport. Deux hommes assis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivières avec de longues perches. Quand la rivière est rapide et le canot chargé, ils sont quelquefois un quart d'heure courbés sur leur perche pour avancer de cinq à six pieds. Mais si le canot est vide, ils feront vingt et même quarante werstes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande beaucoup de place, comme le poisson sec qu'il faut étaler, on joint deux canots ensemble avec des planches en travers qui servent de pont; mais on n'a guère cette facilité que sur le Kamtschatka, rivière plus large et beaucoup plus rapide que les autres.

Les traîneaux des Kamtschadales sont faits de deux morceaux de bois courbés; ils choisissent pour cet effet

un morceau de bouleau qui ait cette forme, ils le séparent en deux parties, et les attachent à la distance de treize pouces par le moyen de quatre traverses; vers le milieu de ce châssis ils élèvent quatre montants, qui ont dix-neuf pouces d'équarrissage environ. Ils établissent sur ces quatre montants le siége, qui est un véritable châssis, de trois pieds de long sur treize pouces de large; il est fait avec des perches légères et des courroies. Pour rendre le traîneau plus solide, ils attachent encore sur le devant un bâton, qui tient par une extrémité à la première traverse, et par l'autre au châssis qui forme le siége. Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens, qui ne coûtent que quinze roubles, tandis que le harnais en coûte vingt : aussi est-il composé de plusieurs pièces.

Le Kamtschadale conduit son attelage avec un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots qu'il secoue pour animer les chiens, criant *ouga* s'il veut aller à gauche, *kna* s'il tourne à droite. Pour retarder la course, il traîne un pied sur la neige; pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, il attache des glissoires d'os ou d'ivoire sous les semelles de cuir dont les ais du traîneau sont revêtus; quand il y a des descentes, il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur, assis les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseient dans le traîneau, le visage tourné vers les chiens, ou qui prennent des guides. Les hommes conduisent eux-mêmes leur voiture et vont à leur façon.

Cependant, quand il y a beaucoup de neige, il faut avoir un guide pour frayer le chemin. Cet homme précède les chiens avec des espèces de raquettes : elles sont faites de deux ais assez minces, séparés dans le milieu par des traverses, dont celle de devant est un peu recourbée. Ces ais et ces traverses sont garnis de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur prend les devants et fraie la route jusqu'à une certaine distance; ensuite il revient sur ses pas et pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de temps à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues et demie dans un jour, tant les chemins sont difficiles et hérissés de broussailles ou de glaces.

Un Kamtschadale ne va jamais sans raquettes et sans patins, même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saules, on risque de se crever les yeux ou de se rompre bras ou jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur et de vitesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible de les arrêter. Mais il a la précaution d'en dételer la moitié, ou de les retenir de toutes ses forces, ils emportent le traîneau et quelquefois renversent le voyageur. Alors il n'a d'autre ressource que de courir après ses chiens, qui vont d'autant plus vite que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le rattrape, et se laisse emporter, rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés par lassitude ou par un obstacle quelconque.

Les armes des Kamtschadales sont l'arc, la lance, la pique et la cuirasse. Ils font leur arc de bois de mélèse et le garnissent d'écorce de bouleau : les nerfs de baleine y servent de corde. Leurs flèches ont environ trois pieds et demi de longueur; la pointe en est armée de différentes façons. Ces flèches sont la plupart empoisonnées, et l'un en meurt dans vingt-quatre heures, à moins que l'homme ne suce la plaie qu'elles ont faite.

Les lances sont armées comme les flèches; les piques sont armées de quatre pointes : le manche en est fiché dans de longues perches.

La cuirasse, ou cotte d'armes, est faite de nattes ou de veau marin. On coupe le cuir en lanières, que l'on croise et tresse de façon à les rendre élastiques et flexibles comme des baleines. Cette cuirasse couvre le côté gauche et s'attache au côté droit. Les Kamtschadales portent de plus deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine et l'autre la tête par derrière. Mais ce sont des armes défensives qui supposent une sorte d'art ou d'habitude de la guerre.

Les Kamtschadales ont des mœurs grossières; leurs inclinations ne diffèrent point de l'instinct des bêtes : ils font consister le souverain bonheur dans les plaisirs corporels, et ils n'ont aucune idée de la spiritualité de l'âme. La politesse et les compliments ne sont point d'usage chez eux; ils n'ôtent point leur bonnet et ne saluent jamais personne. Ils sont si stupides dans leurs discours qu'ils semblent ne différer des brutes que par la parole. Ils sont cependant curieux... Quelque dégoûtante que soit leur façon de vivre, quelque grande que soit leur stupidité, ils sont persuadés néanmoins qu'il n'est point de vie plus heureuse et plus agréable que la leur. C'est ce qui fait qu'ils regardent avec un étonnement mêlé de mépris la manière de vivre des Cosaques et des Russes.

Les femmes des Kamtschadales, médiocrement fécondes, accouchent aisément et en moins d'un quart d'heure. Elles accouchent à genoux, en présence de tous les habitants du bourg ou de l'ostrog, sans distinction d'âge ni de sexe; et cet état de douleur n'alarme guère la pudeur. Elles coupent le cordon ombilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie et jettent l'arrière-faix aux chiens. Tous les assistants prennent l'enfant dans leurs mains, le baisent, le caressent, et se réjouissent avec le père et la mère. Les pères donnent à leurs enfants les noms de leurs parents morts; et ces noms désignent ordinairement quelque qualité singulière ou quelque circonstance relative, soit à l'homme qui le portait, soit à l'enfant qui le reçoit.

Une caisse de planches sert de berceau : on y ménage sur le devant une espèce de gouttière pour y écouler l'urine. Les mères portent leurs enfants sur le dos pour voyager ou travailler, sans jamais les emmailloter ni les bercer. Elles les allaitent trois ou quatre ans. Dès la seconde année, ils se traînent en rampant; quelquefois ils vont jusqu'aux auges des chiens, dont ils mangent les restes. Mais c'est un grand plaisir pour la famille quand l'enfant commence à grimper à l'échelle de la cabane. On habille de bonne heure ces enfants à la samoïède. Ce vêtement, qui se passe par les pieds, est un habit où le bonnet, le caleçon et les bas sont attachés ensemble; on y ménage un trou par derrière pour satisfaire aux besoins pressants, avec une pièce qui, fermant cette ouverture, tombe et se relève comme celle de nos culottes de peau pour monter à cheval.

Les parents aiment leurs enfants sans en attendre le même retour. Les enfants grondent leurs pères, les accablent d'injures, et ne répondent aux témoignages de la tendresse paternelle que par de l'indifférence. La vieillesse infirme est surtout dans le mépris. Au Kamtschatka, les parents n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfants prennent ce qu'ils trouvent sans demander. Ils ne consultent pas même leurs parents quand ils veulent se marier. Le pouvoir d'un père et d'une mère sur leur fille se réduit à dire à son amant : « Touche-la si tu peux. »

Ces mots sont une espèce de défi, qui suppose un don de la bravoure. La fille recherchée est défendue comme une place forte, avec des camisoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtements si multipliés, qu'à peine peut-elle se remuer. Elle est gardée par des femmes qui ne suppléent que trop bien à l'usage qu'elle voudrait ou ne voudrait pas faire de ses bras et de ses forces. Si l'amant la rencontre seule ou peu environnée, il se jette sur elle avec fureur, arrache et déchire les habits, les toiles et les liens dont elle est enveloppée, et se fait jour, s'il le peut, jusqu'à l'endroit où on lui a permis de la toucher. S'il y a porté la main, sa conquête est à lui : dès le soir même il vient jouir de son triomphe, et le lendemain il emmène sa femme avec lui dans son habitation; mais souvent ce n'est qu'après une suite d'assauts très meurtriers; et telle place coûte sept ans de siége

sans être emportée. Les filles et les femmes qui la défendent tombent sur l'assaillant à grands cris et à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, et quelquefois le jettent du haut des balaganes. Le malheureux, estropié, meurtri, couvert de sang et de contusions, va se faire guérir avec le temps, et se remettre en état de recommencer ses assauts. Mais quand il est assez heureux pour arriver au terme de ses désirs, sa maîtresse a la bonne foi de l'avertir de sa victoire en criant d'un ton de voix tendre et plaintif : *Ni, ni.* C'est le signal d'une défaite, dont l'aveu coûte toujours beaucoup moins à celle qui le fait qu'à celui qui l'obtient : car, outre les combats qu'il lui faut risquer, il doit acheter la permission de les livrer au prix de travaux longs et pénibles. Pour toucher le cœur de sa maîtresse, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche servir quelque temps toute la famille. Si ses services ne plaisent pas, ils sont entièrement perdus ou faiblement récompensés. S'il plaît aux parents de sa maîtresse, qu'il a gagnée, il demande et on lui accorde la permission de la toucher.

Après cet acte de violence et d'hostilité, suivi du sceau le plus doux de réconciliation, qui fait l'essence du mariage, les nouveaux époux vont célébrer la fête ou le festin de leurs noces chez les parents de la fille.

Rien n'est plus libre au Kamtschatka que les lois du mariage. Toute union d'un sexe à l'autre est permise, si ce n'est entre le père et sa fille, entre le fils et sa mère. Un homme peut épouser plusieurs femmes, et les quitter. La séparation de lit est le seul acte de divorce. Les deux époux, ainsi dégagés, ont la liberté de faire un nouveau choix, sans nouvelle cérémonie. Ni les femmes ne sont jalouses entre elles de leur mari commun, ni le mari n'est jaloux de ses femmes. Encore moins l'est-on de la virginité que nous prisons si fort. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-pères de trouver dans les femmes ce qu'on se plaint quelquefois parmi nous de ne pas y trouver : les doux obstacles que la nature oppose à l'amour dans une vierge intacte.

Cependant les femmes kamtschadales ont aussi leur modestie ou leur timidité. Quand elles sortent, et c'est toujours le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe, viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin étroit, elles lui tournent le dos pour le laisser passer sans être vues. Quand elles travaillent dans leurs iourtes, c'est derrière des rideaux ; et si elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille dès qu'il entre un étranger, et continuent leur ouvrage. Mais ce sont, dit-on, les mœurs grossières de l'ancienne rusticité. Les Cosaques et les Russes policent insensiblement ces femmes rudes et sauvages, sans songer que ce sexe, apprivoisé, est peut être plus dangereux que lorsqu'il est farouche.

Ce sont les occupations qui font les mœurs. Tous les peuples du nord ont beaucoup de ressemblance entre eux ; les peuples chasseurs et pêcheurs en ont encore davantage.

Au printemps, les hommes se tiennent à l'embouchure des rivières, pour attraper au passage beaucoup de poissons qui retournent à la mer, ou bien ils vont dans les golfes et les baies prendre une espèce de merluche qu'on appelle *vachinia*. Quelques-uns vont à la pêche des castors marins. En été, l'on prend encore du poisson ; on le fait sécher, on le transporte aux habitations. En automne, on tue des oies, des canards ; on dresse des chiens, on prépare des traîneaux. En hiver, on va sur ces voitures à la chasse des zibelines et des renards, ou chercher du bois et des provisions, s'il en reste dans les balaganes, ou bien on s'occupe dans sa hutte à faire des filets.

Dans cette saison, les femmes filent l'ortie avec leurs doigts grossiers. Au printemps, elles vont cueillir des herbages de toute espèce, et surtout de l'ail sauvage. En été, elles ramassent l'herbe dont elles ourdissent des tapis et des manteaux, ou bien elles suivent leurs maris à la pêche, pour vider les poissons qu'il faut sécher. En automne, on les voit couper et rouir l'ortie, ou bien courir dans les champs pour voler de la sarana dans les trous des rats.

Ce sont les hommes qui construisent les iourtes et les balaganes, qui font les ustensiles de ménage et les armes pour la guerre, qui préparent et donnent à manger, qui écorchent les chiens et les animaux dont la peau sert à faire des habits.

Les femmes taillent et cousent les vêtements et la chaussure. Un Kamtschadale rougirait de manier l'aiguille et l'alêne, comme font les Russes, dont il se moque. Ce sont encore les femmes qui préparent et teignent les peaux. Elles n'ont qu'une manière dans cette préparation. On trempe d'abord les peaux, pour les râcler avec un couteau de pierre. Ensuite on les frotte avec des œufs de poisson frais ou fermentés, et l'on amollit les peaux, à force de les tordre et de les fouler. On finit par les ratisser et les frotter, jusqu'à ce qu'elles soient nettes et souples. Quand on veut les tanner, on les expose à la fumée durant une semaine ; on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar, puis on les tord, les foule et les ratisse.

Pour teindre les peaux de veau marin, après en avoir ôté le poil, les femmes les cousent en forme de sac, le côté du poil en dehors. Elles versent dans ce sac une forte décoction d'écorce d'aulne, et le recousent par le haut. Quelque temps après, on pend le sac à un arbre, on le frappe avec des bâtons à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la couleur ait pénétré en dehors, puis on le laisse sécher à l'air, et on l'amollit en le frottant. Cette peau devient enfin semblable au maroquin. Les femmes veulent-elles teindre le poil des veaux marins pour garnir leurs robes et leurs chaussures, elles emploient un petit fruit rouge, très foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aulne, de l'alun et une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux des Kamtschadales.

Presque toutes leurs occupations se rapportent aux premiers besoins de l'homme. La nourriture, besoin le plus pressant et le plus continuel, qui se renouvelle à chaque instant, qui tient tous les êtres vivants en action, demande presque tous les soins des peuples sauvages. Leurs voyages mêmes, semblables aux courses des animaux errants, n'ont pour but que la pêche et la chasse, la recherche ou l'approvisionnement des vivres. Ils s'exposent, pour en avoir, au danger de mourir de faim. Souvent ils sont surpris dans un lieu désert par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon. Alors il faut se réfugier dans les bois avec ses chiens et son traîneau, jusqu'à ce que cet orage ait passé ; quelquefois il dure huit jours. Les chiens sont obligés de manger les courroies et les cuirs des traîneaux, tandis que l'homme n'a rien ; encore est-il heureux de ne pas mourir de froid. Pour s'en garantir, les voyageurs se mettent dans des creux, qu'ils garnissent de branches, et s'enveloppent tout entiers dans leurs pelisses, où la neige les couvre bientôt, de façon qu'on ne les distinguerait pas dans leurs fourrures, s'ils ne se levaient de temps en temps pour la secouer, ou s'ils ne se roulaient comme une boule afin de s'échauffer et de respirer. Ils ont soin de ne pas trop serrer leur ceinture, de peur que, s'ils étaient à l'étroit dans leurs habits, la vapeur de leur respiration, qui vient à se geler, ne les engourdît et ne les suffoquât sous une atmosphère de glaçons. Quand les vents de l'est au sud soufflent une neige humide, il n'est pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du nord, qui suit de près ces sortes d'ouragans. Quelquefois obligés de courir sur leurs traîneaux, le long des rivières, dans des chemins raides et raboteux, ils y tombent et se noient, ou s'ils regagnent les bords, ils y périssent dans les douleurs cuisantes du froid qui les a saisis.

Lorsque les Kamtschadales veulent se livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter. La nature

ne les y porte pas; mais ils y suppléent par une espèce de champignon qui leur tient lieu d'opium. Ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux; sinon ils boivent d'une liqueur fermentée, où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaîté, de la vivacité; ils en sont plus légers et plus courageux; mais l'excès qu'ils en font très communément les jette, en moins d'une heure, dans des convulsions affreuses : elles sont bientôt suivies de l'ivresse et du délire. Les uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste ou gai; la plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages; et quand ils sont chrétiens, l'enfer et les démons. Cependant les Kamtschadales plus réservés dans l'usage du champignon tombent rarement dans ces symptômes de frénésie. Les Cosaques, moins instruits par l'expérience, y sont plus sujets.

Les divertissements des femmes sont la danse et le chant. Les hommes ont aussi leurs danses particulières. Les danseurs se cachent dans des coins; l'un bat des mains, les élève en l'air, saute comme un insensé, se frappant la poitrine et les cuisses; un autre le suit, puis un troisième, et tous dansent en rond, à la file les uns des autres; ou bien ils sautent accroupis sur leurs genoux, en battant des mains, et faisant mille gestes singuliers, qui sont sans doute expressifs, mais pour eux seuls.

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danses de chansons. Assises en rond, l'une se lève et chante, agite les bras, et remue tous ses membres avec une vitesse que l'œil suit à peine. Elles imitent si bien les cris des bêtes et des oiseaux, qu'on entend distinctement trois différents cris dans un seul. Les femmes et les filles ont la voix agréable : ce sont elles qui composent la plupart des chansons. L'amour en fait constamment le sujet; l'amour, qui est le tourment des peuples policés, est la consolation des sauvages.

Les Kamtschadales n'ont aucune idée de l'Être suprême, et n'ont point le mot *esprit* dans leur langue. Au défaut d'idées justes sur la Divinité, ils ont fait des dieux à leur image, comme les autres peuples. Le ciel et les astres, disent-ils, existaient avant la terre. Koutkhon créa la terre, et ce fut de son fils qui lui était né de sa femme, un jour qu'il se promenait sur la mer.

Les Kamtschadales n'ont pour nourrir leur superstition que des magiciennes. Ce sont toujours de vieilles femmes qui ont exercé les sortiléges, comme si ce sexe, qui commence son règne par l'amour, devait le finir par la crainte; heureusement les charmes de la beauté l'emportent sur ceux de la magie. Au Kamtschatka, les magiciennes ne prétendent que guérir les maladies, détourner les malheurs, et prédire l'avenir.

On fait des sortiléges pour avoir du bonheur à la chasse, ou pour détourner le malheur. Si l'on n'a rien pris, c'est, dit toujours la sorcière, parce qu'on a négligé quelque pratique superstitieuse. Il faut expier cette omission, en faisant une petite idole de bois, qu'on va mettre sur un arbre. Quand un enfant est né durant une tempête, c'est un mauvais présage. Dès qu'il aura l'usage de la parole, il faudra le réconcilier avec le diable; et c'est par un sortilége qu'on y réussit.

Les Kamtschadales attachent beaucoup de mystères aux songes. S'ils possèdent, en songe, une jolie femme, ce bonheur est le présage d'une bonne chasse. S'ils songent qu'ils satisfont à certains besoins, ils attendent des hôtes : s'ils rêvent à la vermine, ce seront des Cosaques qui viendront chez eux : ces Cosaques lèvent les impôts.

Mais une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamtchadales : c'est la fête de la *purification des fautes*. Cette fête se célèbre au mois de novembre, quand les travaux de l'été et de l'automne sont finis. On commence par balayer la iourte. On en ôte ensuite les traîneaux, les harnais, et tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut évoquer. Un vieillard et trois femmes portent une natte qui renferme des provisions. On pratique ensuite beaucoup d'autres cérémonies qu'il serait trop minutieux de rapporter ici.

ALBERT-MONTÉMONT.

FIN DES VOYAGES DE GEORGE ROBINSON, CHARLES TEXIER, HAMILTON, CHARDIN ET BENIOUSKI.

PARIS. — Imp. LACOUR, rue Soufflot, 16.


ASIE
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
EUROPE
MER NOIRE
MER CASPIENNE
SIBÉRIE
RUSSIE
TURKESTAN
EMPIRE CHINOIS
MONGOLS
MANTCHOURIE
ARABIE
AFRIQUE
MER ROUGE
GOLFE D'OMAN
BÉLOUTCHISTAN
MER DE BEHRING
GRAND OCÉAN
Tropique du Cancer
MER DES INDES
Equateur
SUMATRA
PHILIPPINES
NOUVELLE GUINÉE
P. Andaman
P. Nicobar
Iles Carolines
Iles Aléoutiennes


Digitized by Google

